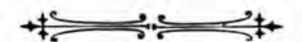
ANNALES
DES
Sciences Psychiques

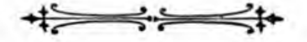
PUBLICATION MENSUELLE ILLUSTRÉE

Consacree aux Recherches Experimentales et Critiques sur les Phénomènes de TÉLÉPATHIE, LUCIDITÉ, PRÉMONITION, MÉDIUMNITÉ, etc.

ORGANE
DE LA
SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ÉTUDES PSYCHIQUES



XXIIe ANNÉE -- 1912



PARIS – Rue Guersant, 39 (Villa des Ternes, 14) – PARIS

Annales

des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE



ANNALES

DES

Sciences Psychiques

PUBLICATION MENSUELLE ILLUSTRÉE

Consacrée aux Recherches Expérimentales et Critiques sur les Phénomènes de TÉLÉPATHIE, LUCIDITÉ, PRÉMONITION, MÉDIUMNITÉ, etc.

ORGANE

DE LA

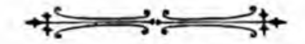
SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ÉTUDES PSYCHIQUES

Directeur : **Professeur CHARLES RICHET**

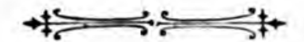
Rédacteur en chef : **C. de VESME**

Comité de Rédaction :

SIR WILLIAM CROOKES, CAMILLE FLAMMARION, Dr PAUL JOIRE,
MARCEL MANGIN, Dr JOSEPH MAXWELL,
Professeur HENRI MORSELLI,
Dr JULIEN OCHOROWICZ, Colonel ALBERT DE ROCHAS, Dr ALBERT VON SCHRENCK-NOTZING
Fondateur : Dr XAVIER DARIEX



XXIIe ANNÉE. — 1912



PARIS - Rue Guersant, 39 (Villa des Ternes, 14) - PARIS

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

22e Année | Janvier 1912 | N° 1

JULIEN OCHOROWICZ

Radiographies des Mains

(Monographie expérimentale)

(Suite et fin). — Voir les numéros d'Oct. et Nov.-Déc. 1911.

VIII

UNE MAIN PLUS PETITE QUE CELLE DE LA PETITE STASIA

Nous voilà donc enfin arrivés au résultat désiré !

La fig. 23 représente cette petite main, tout à fait distincte, tout à fait bien formée.

Mais... est-ce vraiment une main ? N'a-t-elle pas de nouveau cette néfaste apparence d'un découpage ?...

Elle est certainement beaucoup meilleure que celle de la Petite. D'abord ses dimensions répondent mieux à la taille de cet esprit, qui... n'existe plus, ou du moins qui n'a pas été présent pendant l'expérience. Et puis, elle est plus naturelle, plus complète, plus vivante... Cependant elle se termine en bas par une ligne droite, qui semble incompatible avec une vraie main corporelle ou fluidique. Sur celle de la Petite Stasia il y avait au moins une entaille naturelle et quelques gradations dans la terminaison du poignet. Est-il possible qu'une main réelle puisse être coupée ras comme un bout de papier ?

Il est vrai que la somnambule disait que cette main s'était posée sur la plaque en angle droit par rapport à son avant-bras. Elle disait encore, que l'avant-bras était large au coude, et s'amincissait de plus en plus vers le poignet, et que la main seule lui parût bien opaque... Mais que veut dire cette coupure si rapide, cette ligne si droite, qui donne plutôt l'impression d'un petit gant, que d'une main ?...

C'était cependant bien ma plaque à moi, qui n'a pu être truquée, qui restait avec les autres dans mon tiroir, que je fermais à clef en sortant avec mon appartement tout entier ! Cette ombre, je l'ai vue ! Cette image, je l'ai développée moi-même et elle apparut d'une façon photographiquement anormale... La pauvre fille



avait l'air si sincère et elle a tant souffert de cette expérience !... Dur métier !

Examinons tout de même le cliché. La petite main se dessine en noir sur le fond clair d'une luminosité arrondie. Elle n'est pas tout à fait opaque, ni également transparente, ce qui est difficilement compatible avec un papier simple-



ment découpé. Il faudrait qu'il fut en outre peint avec une certaine habilité.

En bas, l'on voit deux autres ombres ; sur le négatif ils forment visiblement deux gros doigts — on dirait que ces doigts maintiennent le papier découpé !... Et cependant ces doigts sont transparents d'une façon encore plus anormale. Là où la lumière les traverse seuls, ils disparaissent complètement, comme si c'était « de la



gélatine », suivant l'expression de la somnambule. Sur l'un d'eux, on voit l'ombre de son ongle, plus noir que le reste. Sont-ce les doigts d'une autre main fluidique non diminuée, moins matérialisée et dont l'opacité faible s'ajoute à celle de la petite main ?

Le pouce présente dans sa ligne inférieure trois, en partie même quatre, impressions différentes : *il a remué*, tandis que les autres doigts sont restés immobiles. Si c'était un déplacement du papier (sans compter que ses petites dimensions auraient causé plutôt le déplacement de l'ensemble) on verrait les suites de ce déplacement partiel de l'autre côté du pouce — et il n'y a rien. Par contre, ces irrégularités sont compatibles avec le raisonnement suivant :

Le pouce était d'abord plus gros et plus raréfié. Puis il se rétrécit et se condensa d'avantage, en produisant encore la lumière par son bout. Ensuite il se matérialisa tout entier, quoique faiblement, tandis que la lumière s'extériorisait, et il prit une consistance définitive, plus forte au milieu. C'était donc bien un pouce à trois dimensions, comme le reste de la main. En fin de compte le pouce a dû présenter l'apparence qu'il possède : une bordure un peu plus claire tout autour. Cette particularité est beaucoup moins visible sur les autres doigts, qui sont déjà plus minces, — sauf l'index, plus large, qui présente le même trait caractéristique. Les parties moins éclairées (les bouts des doigts) sont plus sombres : la faible lumière ne les ayant pas traversés.

Quant à la forme générale des doigts, *elle ressemble tout à fait à celle des doigts du médium.* Même leurs bouts qui paraissent découpés, répondent à la forme de ses ongles, longs et pointus, comme sur la main de la Petite Stasia, beaucoup moins bien formée et qui, comme grandeur, occupe une place intermédiaire entre les deux.

Afin de ne pas perdre une partie de l'image, je prends, pour les expériences suivantes, des plaques plus grandes, 13×18 « Elka » — et nous attendons de nouveau la petite main.

Elle ne vient pas. Sur la plaque apparait l'image... de la pleine lune, sur le fond d'un nuage également lumineux ! (fig. 25 A).

Cette fois, il n'y avait pas de doute : c'était une « photographie de la pensée », d'une pensée monoïdoïque inconsciente, car dans ses pensées conscientes la somnambule désirait une petite main.

En tout cas l'apparition soudaine d'une idéoplastie photographique, au milieu des radiographies des mains du double, est fort instructive. Mais passons outre, car ce sujet sera discuté à part, et continuons le récit de la séance.

La somnambule ne voulut même pas regarder ce négatif — qui d'ailleurs ne fut compris qu'après la séance (car la tache irrégulière du nuage masquait complètement le dessin de la lune) Elle tenait absolument à avoir sa petite main, et, se souvenant de son échec de l'autre jour dans l'expérience de trois mètres, elle me pria de consacrer encore une plaque à un essai semblable.

Elle reste couchée sur le divan, et moi je marque la plaque et la pose tout près du mur, sur un coussin. Le médium savait la direction, mais pas l'endroit exact, éloigné d'elle de plus de trois mètres. Elle me prie de m'asseoir à côté d'elle « pour ne pas barrer le passage au double ».

On eût dit qu'elle mettait toute son âme dans cette expérience ! Elle souffrait et gémissait plus que jamais, en se tordant de douleur, qui « fit double », c'est-à-dire *qui se répéta coup sur coup*, fait observé chez elle pour la première fois. Je fus obligé de la tenir fortement, pour qu'elle ne tombât pas sur le sol.

D'après ses impressions, l'ombre du double passa par le haut, évitant la lumière de la lampe rouge.

Brisée de fatigue, elle resta couchée et me demanda seulement avec impatience si la main apparaissait au développement.



C'était long : mais enfin j'aperçus deux petites mains, ou plutôt *deux impressions de la même petite main gauche* (fig. 25). Elle ressemblait tout à fait à la précédente. L'une est plus sombre, l'autre plus claire que le fond, mais, chose bizarre, en copie positive toutes les deux sont plus sombres — preuve que cette fois, c'est le fond qui avait été un peu moins transparent que la main la plus pâle. A l'endroit où elles se croisent, le négatif est tout à fait transparent et le positif noir au maximum.

La plus forte main est un peu plus longue par le bas et s'effondre dans une nébuleuse très claire, mais l'autre est coupée ras, comme dans l'expérience précédente.

Un nuage sombre (vésicules germinatives ?) se superpose sur les deux ; *il obscurcit la plus pâle et éclaircit la plus sombre.*

La conformation des mains répond aux particularités individuelles de la main gauche du médium, qui n'en diffère que par les dimensions et la bague. Et comparées entre elles, ces trois petites mains sont à peu près identiques ; seulement, dans la dernière expérience, le pouce et l'index paraissent mieux matérialisés, puisqu'ils ne présentent plus cette hésitation dans la forme, qui caractérise la première.

Mais avec ça, toujours la même apparence d'un truc quelconque, toujours la même incertitude dans l'aspect général de l'empreinte ! On dirait même que le double, auteur présumé de cette radiographie, cherche exprès à produire une mauvaise impression ! Car, à vrai dire, cette deuxième image était tout à fait inutile. S'il s'était contenté de la main qui s'effondre en lumière, l'impression produite par l'image aurait été beaucoup meilleure. Eh bien non ! Il lui fallait absolument faire une deuxième empreinte, faire souffrir le médium deux fois, pour gâter la première impression !

Et que penser de tout cela ? Que puis-je dire au lecteur, qui a bien le droit de me demander mon opinion ?... Ah, quel dur métier !

IX

IMITATIONS

Quoiqu'il en fût avec ces images extraordinaires, il était toujours intéressant de pouvoir les comparer avec une vraie imitation. D'abord pour savoir ce que donnerait une main en papier découpée, et ensuite, dans le cas d'une idéoplastie photographique, comment se comporterait l'imagination consciente du médium.

Mlle Tomczyk, à laquelle j'avais montré le lendemain les épreuves de cette séance, n'en fut pas enchantée non plus, bien que ce fût une réalisation de ses ardents désirs.



— Ce n'est pas la même main, que j'ai vue en songe, dit-elle, car ce n'est pas une vraie main d'enfant ; c'est une main adulte, réduite dans ses dimensions.

— C'est juste ; mais, ce qui m'intéresse surtout, c'est le caractère général de la photographie et je voudrais pouvoir comparer une vraie découpure avec la main de la petite Stasia et avec les trois petites mains dernièrement obtenues. Voulez-vous me découper d'abord une main semblable à celle de la Petite, mais sans la regarder ?

Elle prend un morceau de papier gris et en découpe une forme, qui, appliquée contre le papier négatif et éclairée à l'aide d'une allumette, donna par développement la fig. 26.

Considérée dans son ensemble, cette image

rappelle plutôt la main du médium que celle de la Petite, dont le petit doigt est relativement beaucoup plus long. Ici il est seulement trop large, ce qui rapproche cette main de certaines mains fluidiques qui seront décrites plus loin. Mais c'est surtout le troisième doigt qui est anormalement trop court.

J'attire l'attention de M[lle] Tomczyk sur ce détail et elle s'efforce de découper une forme plus correcte, en imitant (toujours par cœur), l'autre main, encore plus petite (fig. 27). Malgré cela, elle commet la même erreur encore deux fois de suite, tout en corrigeant les autres inexactitudes du dessin. Ce n'est qu'à une quatrième reprise qu'elle découpe une main plus normale (fig. 28) ; mais, cette fois elle a d'abord dessiné au crayon le contour de sa propre main et ensuite l'a découpée attentivement, en réduisant les dimensions. Chose étrange ! C'est alors qu'apparût le détail caractéristique pour la main de la Petite et contraire à la sienne propre : la relative longueur du cinquième doigt.



fig. 27.



fig. 26.



fig. 28

Il est difficile de trouver d'autres analogies avec la main de la Petite, sauf peut-être la forme massive du troisième doigt et du quatrième, du premier découpage.

En somme, l'imagination consciente du médium s'est montrée beaucoup moins précise et artistique que son imagination subconsciente.

Il s'agissait maintenant d'élucider les autres objections, suscitées par ces radiographies :

1° Est-il possible qu'une main vivante, corporelle ou fluidique paraisse tellement séparée de son poignet et surtout séparée par une ligne aussi droite ?

J'étonnerai peut-être le lecteur en donnant à cette question une réponse affirmative. Oui, c'est possible, et cela ne dépend que des conditions d'éclairage.

Je prends plusieurs plaques ou papiers négatifs sur lesquels M[lle] Tomczyk applique sa main, que j'éclaire de différentes manières. Inutile de les reproduire ici toutes ; j'en donnerai seulement quelques exemples.

Avec un éclairage momentané par derrière, c'est-à-dire du côté du poignet, j'obtins la fig. 29. Elle donne l'image d'une main complètement séparée de son poignet, par une ligne enfoncée au milieu, à cause de l'infiltration de la lumière sous le creux de la main. Cette entaille naturelle est visible sur la main de la Petite, dont la séparation avec le poignet est même plus graduelle.

Avec un éclairage bi-latéral et non uniforme, on obtient une coupure incomplète avec une gradation latérale (fig. 30).

Avec un éclairage unilatéral : une ligne droite arrondie (fig. 31).

Enfin, avec un éclairage bi- atéral simultané et uniforme (deux allumettes allumées en même temps) : une ligne *tout à fait droite* (fig. 32).

2° *Aux endroits où les deux petites mains se couvrent, l'image est plus noire.* C'est compréhensible au point de vue d'un découpage, comme le prouve la fig. 33. Cependant, pour l'obtenir, il a fallu avoir deux découpures et les placer en même temps sur la plaque. Autrement, la seconde

exposition efface la première et il ne reste plus que la partie deux fois couverte (fig. 34), plus claire en copie négative, plus sombre en épreuve positive. Mais le même phénomène était nécessaire en présence de deux mains fluidiques

fig. 29

fig. 30

fig. 31

fig. 32

incomplètement matérialisées, c'est-à-dire plus ou moins transparentes. Par conséquent le fait en question ne prouve rien contre la véracité de la radiographie double. Il est même plus difficile de l'expliquer frauduleusement, car il aurait fallu avoir deux chablons au lieu d'un seul.

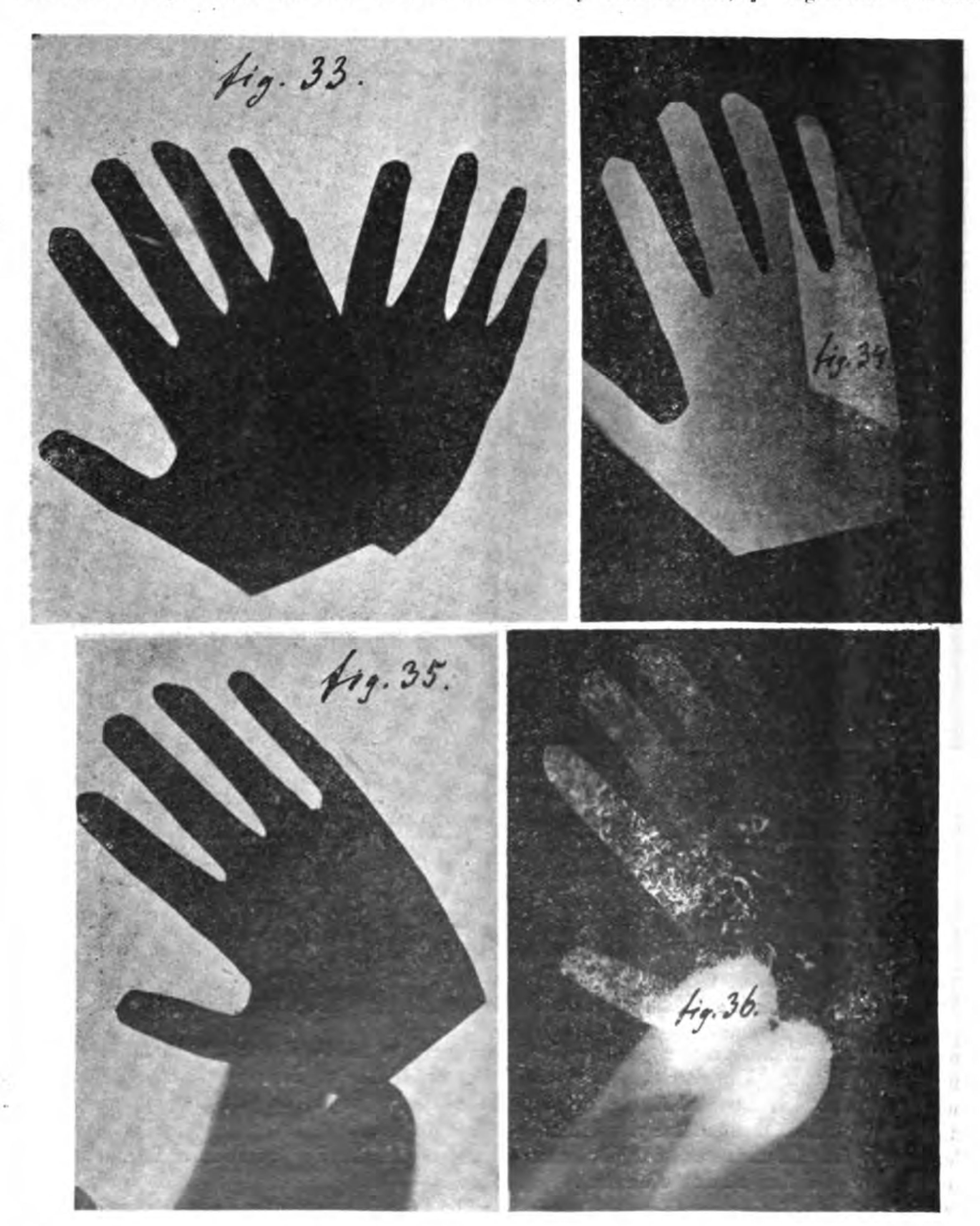
3° *Les deux gros doigts qui semblent maintenir le découpage dans la fig 23 ne peuvent pas appartenir à une main vivante corporelle*, car il est photographiquement impossible d'obtenir un pareil cliché en se servant des doigts corporels. On a alors, ou bien un prolongement normal de l'ombre (fig. 35), ou bien (en soulevant les doigts) une ombre triangulaire raccourcie, mais jamais un prolongement *normal et transparent* en même temps. Seul un doigt fluidique, ressemblant à de la « gélatine » peut rester transparent : un peu plus opaque là où il recouvre une autre création semblable et donner en même temps le profil de son ongle, un peu plus opaque que le corps du doigt.

Reste une dernière question et la plus importante.

4° Les trois empreintes de la très petite main gauche ,sont identiques comme forme, et malgré certaines petites différences de conformation et d'éclairage elles font penser plutôt à un chablon, qu'à autre chose. Or, cette question reste sans réponse.

Faut-il admettre un chablon, fabriqué et utilisé par le double lui-même ?

Faut-il croire qu'il existe une sorte de *chablons*



psychiques dans l'idéoplastie photographique ?

Nous tâcherons d'élucider cette question dans une série d'expériences ultérieures comparatives.

Elles sont malheureusement bien difficiles dans l'exécution, et encore plus difficiles dans l'interprétation.

En y réfléchissant, je regrettais vivement l'absence de la Petite Stasia. Malgré ses défauts, sa méchanceté, ses fraudes, elle m'était si souvent utile ! On ne pouvait pas évidemment la croire sur parole, mais néanmoins elle avait de temps en temps des perceptions si instructives

es aperçus tellement originaux et inattendus, qu'il était toujours utile de les avoir, de la consulter. Et maintenant je reste seul avec ma perspicacité, tout à fait insuffisante dans ce domaine inexploré, plein de mystère et de contradiction, on dirait presque de subterfuges diaboliques, imaginés exprès dans le but de confondre la pauvre cervelle humaine !

J'avais déjà essayé d'évoquer un autre esprit quelconque, mais cela ne m'avait pas réussi.

Il est probable que le médium subit en cela l'influence mentale de mon scepticisme et ne veut pas faire de blagues même inconscientes. Tel était du moins son sentiment par rapport à l'écriture automatique à l'état normal : lorsqu'elle écrivait au nom de la Petite ou de Woytek « il lui semblait toujours que c'était elle-même qui écrivait », et maintenant elle ne peut plus écrire du tout. Elle ne voit ni entend aucun esprit et sa conscience somnambulique n'arrive pas jusqu'aux profondeurs accessibles à la Petite Stasia.

Ce qui ferait mon affaire, ce serait la création artificielle d'un esprit, possédant les qualités de la Petite, sans ses défauts...

Entreprise peu banale et hérissée de difficultés. Il faudrait agir très prudemment pour ne pas effaroucher les scrupules du médium. Mais enfin cela vaut la peine d'être tenté.

X

ESSAI D'UNE ENTENTE AVEC LE DOUBLE

Très faible et abattue après la séance que je viens de décrire, la somnambule se ranima un peu en regardant le beau paysage montagnard le clair de lune du balcon de ma villa ; et tout à coup l'idée lui prend de faire une promenade.

Nous descendons, et je remarque que, malgré la défaillance de ses jambes, elle monte et descend mieux les escarpements des collines avoisinantes qu'à son état normal. Elle traverse aussi très adroitement le ruisseau, en sautant les grandes pierres et en cherchant les écrevisses et les morilles. C'est la première fois qu'elle se trouve dehors, à la campagne, en état de somnambulisme. Aussi tout l'étonne, tout l'amuse ; et malgré qu'elle se rappelle beaucoup de choses connues à l'état de veille, son bavardage est souvent enfantin et ses questions naïves : elle prend des chardons pour des fleurs, etc. En général, il y a un rétrécissement marqué du champ psychique.

Nous rentrons ; elle a sommeil et baille continuellement (en somnambulisme !) Tout à coup elle me dit :

— « Réveille maintenant, vite ! Je sens le moment propice. Autrement j'aurais des convulsions ! »

Il est à remarquer, qu'avant la disparition de la Petite Stasia, c'est cette dernière qui réglait le moment du réveil. Elle disait :

— Réveille maintenant le médium, car il faut que je parte, et tant que je suis là, je saurai arrêter les convulsions.

Depuis que la Petite ne se manifeste plus, elle a légué pour ainsi dire son pouvoir à la somnambule. C'est elle-même qui sent maintenant le moment propice et me l'indique. (Questionnée au sujet de cette sensation particulière, elle la décrit comme une accalmie dans l'énervement, comme une sensation de force dans l'affaiblissement général). Ne pourrait-elle pas reconquérir aussi les autres facultés extraordinaires de son petit génie familier ?....

Le 9 septembre. A la suite d'un trop grand effort, surtout dans la dernière radiographie de deux petites mains à distance, Mlle Tomczyk n'a pu s'endormir que vers 5 heures du matin. Elle a eu le temps de lire deux volumes dans la nuit. *Les genoux lui font mal aux endroits où étaient posées les plaques* ; elle est pâle, faible et nerveuse, ce qui ne l'empêche pas de travailler toute la journée, en m'aidant à copier les clichés, en réparant ma lampe à alcool et ma pendule (elle possède un vrai talent de mécanicien), et le soir je lui permets d'aller avec la servante pêcher les écrevisses (je comptais sur l'influence morale d'une passion agréable) à condition de rentrer à 10 heures. Et comme elle est toujours très exacte, à 10 heures sonnant je les vois arriver avec une quarantaine de grandes écrevisses dans une cruche et toutes les deux complètement mouillées ; car il faut plonger dans l'eau avec une lanterne, pour attraper les écrevisses qui se cachent sous les pierres.

J'espère que cette médication d'un genre particulier, lui fera du bien.

Le 10 septembre. Elle a dormi onze heures dans la nuit et puis encore deux dans l'après-midi. Elle se porte bien, tout en étant morose et irascible (influence d'un songe triste) et tout en gardant la conscience d'elle-même :

— Ne vous fâchez pas ,dit-elle, si vous me trouvez insupportable, car je suis toute de travers...

Pour s'amuser elle tourne la roulette, et ses facultés médiumniques entrent en jeu, en manifestant le même esprit de contradiction que la dernière fois :

Sur la demande de son numéro favori, le 33, elle obtient la série suivante, qu'il me paraît



impossible d'attribuer à un simple hasard :36, 3, 13, 32, 3, 23, 3, 23, 10, 30, 10, 30, 23, 4, 23, 23, 30, 14.

Hypnotisée le soir, elle présente à peu près le même état nerveux, un peu plus gai cependant.

Sachant que dans de pareils moments, lorsque étant énervée, elle reste forte et gaie, ses qualités médiumniques s'accentuent généralement, je lui dis :

— Nous allons essayer d'entrer en communication avec ton double, car c'est ennuyeux de ne pas avoir des explications au sujet des phénomènes, depuis que la Petite n'est plus.

— Tu la regrettes ?... fit-elle avec une nuance de jalousie et d'ironie.

— Pas le moins du monde. Je suis content d'être avec toi seule. Je ne regrette ni elle, ni Woytek, mais il serait bon d'avoir un aide consciencieux, et il me semble que ton double serait incapable des blagues de la Petite et des grossièretés de Woytek... Voyons, monsieur double, toi qui est si bon garçon (garçon ou fille, peu importe !) veux-tu nous aider, la somnambule et moi, dans notre tâche difficile ? donne-moi un signe quelconque !...

— Essayons l'écriture directe, dit la somnambule. (Il était plus simple de se contenter de l'écriture automatique, mais le médium voulut faire parade de ses facultés et puis, jusqu'à ce moment il n'a jamais pu écrire automatiquement en somnambulisme, de sorte que toutes nos anciennes conversations, par écrit, avec la Petite ont été faites à l'état normal. Endormie, elle la voyait et entendait directement.)

Elle prend place dans mon fauteuil près du bureau, les pieds accrochés derrière les pieds du fauteuil, et elle me prie de mettre par terre, dans l'enfoncement du bureau, une feuille de papier et un crayon dessus. Une lampe très claire, brûle sur le bureau.

Nous causons. Tout à coup j'entends la chute du crayon (nous n'avons pas entendu écrire). Je regarde sous le bureau et je trouve sur la grande feuille de papier un mot écrit en grosses lettres et d'une main tremblante :

Stanisl

La terminaison du nom manque. Elle pouvait être masculine : Stanislaw, ou féminine : Stanislawa.

Le double n'a pas pu décider quel sexe s'attribuer.

Nous recommençons.

— Veux-tu nous expliquer les phénomènes ? Réponse dans les mêmes conditions :

« *Je ne peux pas* »

— Écris alors quelque chose de toi-même !

On entend comme tout à l'heure le crayon tomber, on n'entend pas l'écriture.

Réponse :

« *Je dois m'en aller. Adieu.* »

Ce n'était pas engageant ; il est seulement intéressant de remarquer que le langage du double prend une tournure spirite. Je n'insiste pas sur ce détail et nous causons de choses indifférentes. Tout à coup la somnambule s'exclame :

— Mais il faut qu'il soulève le crayon sous nos yeux, car nous n'avons rien vu ! (Elle oubliait, qu'étant « parti » il ne pouvait plus soulever le crayon. Je ne souligne pas cette contradiction et je la laisse faire.)

Elle s'écarte un peu du bureau et nous regardons attentivement le papier mis par terre avec le crayon dessus.

Après quelques minutes d'attente, le crayon se soulève horizontalement et retombe, en produisant le même bruit que tout à l'heure ; et le phénomène se répète encore une fois.

Il fatigue le médium, tandis que l'écriture elle-même *en dehors de nos regards*, ne l'a pas fatigué.

Je suis certain — autant qu'on peut l'être dans cet ordre de faits — que cette lévitation était produite par la main (droite) du double, sans le secours de rayons rigides.

Quoi qu'il en soit, nous voilà arrivés au premier degré de notre tâche : *le double répond et répond intelligemment*. Il est vrai qu'il prétend ne pas pouvoir donner des explications, mais je ne me laisse pas décourager par son refus et je me propose de recommencer son éducation d'observateur dans sa nouvelle cristallisation impersonnelle. J'espère qu'elle me prendra moins de temps que celle de la Petite, et qu'elle sera autrement fructueuse.

Je suis obligé d'interrompre ici ma narration. La suite aura pour titre : « Les mains fluidiques et la photographie de la pensée. »

On y trouvera une réponse aux différentes questions laissées en suspens et plusieurs faits nouveaux, encore plus difficiles à comprendre.



ERNEST BOZZANO

TÉLÉPATHIE & PSYCHOMÉTRIE

en rapport avec la médiumnité de Mrs. Piper

(Suite et fin. — Voir les numéros d'Oct. et Nov.-Déc. 1911)

Je m'aperçois à ce point qu'en réfutant les affirmations du professeur Flournoy sur la valeur qu'on peut concéder à l'hypothèse spirite, j'ai réfuté en même temps ses affirmations et celles du professeur William James au sujet de la possibilité d'expliquer par l'hypothèse psychométrique les manifestations médiumniques ayant le but d'identifier les personnalités communiquantes ; j'ai eu recours, en effet, à des argumentations inductives devant prouver que l'hypothèse psychométrique est inapplicable à un grand nombre de ces manifestations épisodiques, et même à la phénoménologie médiumnique considérée dans son ensemble.

Il ne me reste donc qu'à étudier analytiquement l'hypothèse en question, considérée dans ses rapports avec la médiumnité de Mme Piper.

Et je m'occuperai uniquement de la psychométrie proprement dite, c'est-à-dire de celle qui dérive de la présentation d'objets ayant appartenu à une certaine personne défunte ou vivante, ne touchant que par incident à l'autre forme dont a parlé James, où les personnes présentes aux séances remplissaient la fonction d' « objets psychométrisables », car cette forme de psychométrie pourrait être sur tous les points identifiée à l'action télépathique, et par conséquent réfutable par les raisonnements exposés à ce sujet.

Conformément à ce qui a été dit au commencement, tout concourt à démontrer que la faculté psychométrique entre pour quelque chose dans la médiumnité de Mme Piper ; on ne peut mettre en doute qu'en présentant au médium en état de trance un objet quelconque ayant longuement appartenu à une personne donnée, on voit se déterminer en elle une faculté divinatrice véritable, bien que conditionnée.

Les épisodes qui tendent à le prouver s'observent en grand nombre, et je me bornerai à la citation de quelques-uns d'entre eux pour éclaircir le sujet. Par brièveté, je les rapporterai dans le résumé qu'en avait fait le Dr Hodgson.

1er CAS. — Deux boucles de cheveux, dont la provenance était connue de l'expérimentateur, furent successivement remises à « Phinuit ». Elles étaient restées enfermées ensemble durant un temps très court. Phinuit, en premier lieu, se plaignit de ce qu'elles avaient été en contact l'une de l'autre. Les renseignements fournis à leur sujet auraient été presque entièrement corrects si ceux qui se rapportaient à l'une avaient été appliqués à l'autre, et vice-versa (*Proceedings*, vol. VIII, p. 19).

2e CAS. — Mrs Rich avait apporté avec elle une boîte dont elle ignorait le contenu. Phinuit décrivit correctement la personne X. qui la lui avait consignée, la personne Y. qui avait procuré à X. l'objet enfermé dans la boîte, et la personne Q. qui l'avait consigné à Y. — L'objet fut décrit par Phinuit comme une sorte d'amulette, avec une surface brillante ; il ajouta alors qu'il avait été apporté « d'une région lointaine : au-delà de l'Océan ». — Il s'agissait d'un bouton ciselé (non brillant, cependant) provenant du Japon et dernièrement porté à la façon d'une amulette dans une breloque en or (*Ibid.*, p. 22).

3e CAS. — La nourrice de Mrs Thaw présente un pli dans lequel elle croyait être enfermée une mèche de cheveux de sa propre mère. Phinuit se mit à parler de sa mère; puis, faisant glisser un doigt autour du cou, il dit : « Mettez cet objet ici et laissez-le, comme votre mère vous a recommandé de le faire ». — La nourrice démentait, répétant que Phinuit s'était trompé. Alors celui-ci (c'est-à-dire, Mrs Piper en trance) déchira l'enveloppe et fit voir qu'elle contenait un *Agnus Dei*, objet que la mère de la nourrice lui avait justement recommandé de porter au cou (*Proceedings*, vol. XIII, p. 352).

4e CAS. — Miss Gertrude Savage raconte : « Je tirai d'entre les pages d'un livre une boucle de cheveux dont j'ignorais la provenance, et je la donnai à Phinuit. Immédiatement il s'écria : « Ouf ! Il y a en cela de la maladie ! Je m'en sens mal ! Je ne peux rien dire à ce sujet, parce que les influences sont mélangées. Elle a été maniée par trop de personnes ; et puis elle n'a pas été coupée tout près de la tête, de façon que le magnétisme du corps puisse la pénétrer ; je ne peux rien vous dire ». — Or, on constata que ces cheveux étaient ceux d'une tante de M. Day, morte dans l'année même, que ces mêmes cheveux étaient effectivement passés entre les mains de différentes personnes, et qu'ils avaient été coupés près de la pointe ». (*Proceedings*, vol. VIII, p. 101).

A noter dans ces épisodes la promptitude et la sûreté avec lesquelles Phinuit relève les cas où les objets présentés avaient été en la possession de plusieurs personnes, ou en contact entre eux, étayant ainsi la supposition que quelque

chose de semblable à une *influence spécifique* émane effectivement des organismes vivants, et demeure dans les objets s'étant trouvés en contact avec eux, de façon à permettre aux sensitifs de la relever et de l'interprèter. Et l'on dirait que cette *influence* consiste en vibrations *sui generis* laissées par nos pensées et sentiments sur les objets, vibrations que les sensitifs ressentiraient et interpréteraient en vertu de quelque chose d'analogue au processus physique par lequel le phonographe reçoit et renvoie les vibrations sonores.

A remarquer aussi l'incident contenu dans le premier épisode, où l'inconvénient psychométrique de la superposition d'*influences* amène Phinuit à décrire un oncle de l'expérimentatrice alors qu'elle avait en main la boucle appartenant à sa cousine, et, à l'inverse, à décrire la cousine lorsqu'elle avait pris la boucle de l'oncle ; incident prouvant que la confusion d'*influences* alléguée, loin d'être une petite fable ou un expédient imaginé, pour la circonstance, par la personnalité médiumnique, est au contraire un fait assez réel pour entraîner une transposition dans l'interprétation psychométrique des différentes *influences*.

D'autres données importantes seraient à relever dans les cas exposés plus haut, mais il me faudrait, pour cela, disposer de beaucoup plus d'espace, ce qui me force à m'en remettre à la perspicacité de mes lecteurs.

Encore un exemple de diagnostic psychométrique. Je le tire de l'admirable ouvrage du Professeur Hyslop : *A record and discussion of mediumnistic experiments* (p. 601)).

La séance eut lieu le 6 décembre 1905, en présence du Dr Hodgson seul, qui consigna au médium en trance un gant que lui avait envoyé le professeur Hyslop avec prière de le soumettre à « Doctor » pour en obtenir un diagnostic. Le médium le retourna, le palpa, puis il dit :

— Désirez-vous un diagnostic pur et simple, ou une preuve d'identification ?

— Un simple diagnostic.

— (La main repalpe le gant, se porte d'un côté comme pour le présenter à l'esprit ; puis elle se retire, étreignant toujours le gant).

— Je n'ai jamais vu des nerfs semblables ; donne-moi le temps de les étudier.

— (La main rapporte de temps en temps le gant à l'endroit où devrait se trouver l'esprit).

— Sais-tu me dire si la patiente a été opérée ?

— Je ne sais rien sur ce cas.

— Je m'aperçois que la malade a récemment subi un coup moral. Je trouve des symptômes d'épuisement nerveux, de bronchite, d'acidité gastrique. Très sensible à la chaleur et au froid ; douleurs au sein gauche, et parfois au côté gauche. Excessivement active ; grande pénétration intuitive... Informe-toi pour savoir si la patiente lit et étudie beaucoup. Je perçois de la sensibilité douloureuse à la base du crâne. Je verrai si je peux localiser en elle quelque infirmité spéciale, mais si je n'y parviens pas, c'est qu'il n'y en a pas... Quand j'affirme que la patiente dut subir récemment un coup moral, j'affirme la vérité. Je trouve qu'un grand nombre d'occupations et de charges s'accumulent dans sa vie ; charges d'enseignements peut-être, ou quelque chose de semblable...

— Peux-tu me dire si elle est jeune ou vieille ?

— (La main complète le renversement du gant, en l'étendant jusqu'aux doigts). — Elle me semble relativement une *influence* jeune ; du moins les apparences le démontrent, mais il est difficile de se prononcer à ce sujet, car il y a des personnes qui, bien qu'avancées en âge, possèdent une vitalité et une énergie d'une mesure supérieure à celles de beaucoup de jeunes gens. — Femme extrêmement tenace dans ses convictions ; charitablement disposée envers tout le monde ; prête à excuser les défauts d'autrui ; généreuse... Elle possède des facultés médiumniques réelles, qui se manifestent en elle de différentes façons, mais qu'elle n'a exercées en aucune direction, sauf pour ce qui se rapporte à lire la pensée et les dispositions d'autrui. Je trouve en elle une paresse des fonctions du foie, et une irritabilité exagérée, absolument excessive. Je ne vois pas de symptômes de tuberculose... Yeux malades, ce qui semble dû à des excès de lecture , ou quelque chose de semblable. — C'est tout ce que pour le moment je puis dire sur ce cas... »

La dame à laquelle appartenait le gant écrit ce qui suit : « Dans mon enfance, j'étais très nerveuse (le professeur Hyslop ajoute qu'elle l'est toujours)... *Il est bien vrai que je dus subir une opération.* Je ne suis pas affligée de symptômes de bronchite, mais de toutes sortes d'affections à la gorge ; on dut me supprimer les amygdales, et mes souffrances continuent. Dans ma jeunesse les docteurs conseillèrent de grands soins à mon sujet si l'on voulait évincer le péril de la tuberculose (ce qui expliquerait l'allusion à la tuberculose). Je suis extraordinairement sensible à la chaleur, mais non au froid. *Je souffre de douleurs à la région du cœur et au sein gauche. Des facultés intuitives très remarquables sont en moi. J'ai beaucoup lu et étudié, et ce fut l'origine de mon mal aux yeux. Je souffre de troubles assez marqués à la base du crâne*, qui se manifestent par un sentiment de forte oppression à ce point ; je les crois d'origine névralgique... J'ai toujours été submergée d'occupations et de charges dans ma vie, qui, si elles ne sont pas précisément celles de l'enseignement, sont quelque chose d'analogue... *Il est vrai que les fonctions du foie sont en moi très paresseuses*, et c'est là l'unique dérangement organique dont je souffre. *Il est exact, aussi, que je suis excessivement irritable; exact que je souffre d'acidité gastrique...* »

Le professeur Hyslop commente :

« J'ajouterai d'après mon propre savoir que la dame en question fait preuve d'une *activité extraordinaire*, et qu'elle est douée d'une *pénétration intuitive absolument supernormale*... qui se manifeste surtout *dans la lecture de la pensée et des penchants des personnes*. Il y a des hommes qui s'arrêteraient épouvantés devant une telle puissance d'analyse intime. Elle est *charitable et généreuse* au point d'excuser des vices et des fautes dans des cas où le moraliste se montrerait rigoureux et inflexible. *Il est vrai que c'est une femme à opinions très tenaces... Il est vrai qu'elle dut beaucoup souffrir d'une maladie aux yeux... Il est vrai qu'elle jouit de facultés médiumniques*, et je possède des procès-verbaux qui en font foi ; de même *il est exact qu'elle n'a exercé ces facultés en aucune direction, sauf celle de pour la lecture dans les consciences et les subconsciences d'autrui*. J'affirme donc que sur ce point le diagnostic est absolument exact... Je ne savais rien des autres incidents reconnus exacts par elle, en dehors de la circonstances qu'elle avait un tempérament nerveux. *L'opération subie, le foie paresseux, la douleur au côté, les troubles à la base du crâne, tout cela m'était parfaitement inconnu*. J'aurais pu déduire qu'elle était très occupée, comme aussi qu'elle avait subi dans sa vie de nombreuses crises morales, mais je ne savais rien *de quelque autre plus marquée, qu'elle a eu à supporter récemment*. Je ne connais pas son âge, mais probablement elle n'a pas atteint les trente-cinq ans, et ne dépasse certainement pas les quarante. Elle est d'une apparence juvénile, et jouit de la vitalité d'une jeune personne... »

Dans cet exemple, les informations véridiques obtenues sont si nombreuses, et de nature si variée et si spéciale, qu'elles excluent d'une manière absolue l'hypothèse des coïncidences fortuites ; et d'un autre côté, si l'on considère que la propriétaire de l'objet psychométrisé était complètement inconnue de M[me] Piper et du D[r] Hodgson, je ne sais trop comment on pourrait avancer, en de telles circonstances, l'hypothèse télépathique, qui de toute façon, aurait eu pour cause déterminante le fait de la présentation d'un objet appartenant à la personne à rechercher télépathiquement ; par conséquent, encore et toujours, il semblerait démontré que la matière a le pouvoir de récepter de quelque façon l' « aura vitale » ou les « vibrations psychiques » dégagées, par les personnalités humaines, et qu'il y a des individus capables de le relever et de les utiliser dans le but de trouver et de se mettre en rapport avec les subconsciences des personnalités impliquées ; ce qui aurait toujours un caractère psychométrique.

Il demeurerait donc prouvé dans un cas comme dans l'autre, et jusqu'à l'évidence, que M[me] Piper possède la faculté d'acquérir des informations sur la base des objets qu'on lui présente. De là la nécessité d'étudier analytiquement la question que nous venons d'examiner au point de vue philosophique ; c'est-à-dire de rechercher si cette faculté est pratiquement illimitée, et par conséquent susceptible d'expliquer la phénoménologie tout entière de M[me] Piper ; ou si, au contraire, elle est conditionnée et bornée, ce qui la rendrait absolument disproportionnée à la tâche qui lui incomberait.

Je commencerai mes recherches en notant une circonstance qui caractérise la casuistique psychométrique telle qu'elle se dégage de M[me] Piper : c'est que les analyses psychométriques ne paraîtraient pas conduites par le médium, mais par les personnalités spirituelles qui semblent la contrôler ; circonstance qui ne peut naturellement pas présenter une valeur inductive appréciable, mais qu'il convient de toute façon relever et tenir présente à la mémoire. En second lieu, on remarquera que, dans le cas exposé, la personnalité médiumnique demande au D[r] Hodgson s'il désire un diagnostic ou une preuve d'identification ; ceci, au point de vue des communications avec des entités désincarnées, s'expliquerait par le fait que, si d'un côté les objets présentés auraient la vertu de fournir avec restriction au médium, ou à qui que ce soit par son intermédiaire, des informations sur des trépassés, sans la nécessité de leur présence (chose reconnue du reste par les personnalités médiumniques elles-mêmes), d'autre part les objets en question se trouveraient, dans leur majorité, utilisables pour d'autres buts. Ainsi, par exemple, ils auraient le pouvoir de favoriser la mise en rapport des défunts avec les expérimentateurs, ou, encore, de faciliter aux « esprits-guides » la tâche de les retrouver ; et cela par l'effet de l' « aura psychique », ou « influence » dont ils seraient imprégnés et qui servirait en somme de point de repère. En outre, la question de leur efficacité se rattache strictement au fait des insurmontables difficultés auxquelles les personnalités des trépassés sont en butte pour communiquer, c'est-à-dire que l' « influence » laissée par les défunts sur les objets qu'ils ont possédés aurait la vertu de neutraliser en partie l'action troublante de l'«aura» hétérogène dans laquelle ils se trouveraient plongés, en les aidant ainsi à maintenir la cohésion nécessaire des idées, et à se tenir avec plus de facilité dans l'orbite psychique du médium à laquelleils auraient une tendance irrésistible à échapper. A chaque instant, en effet, « Rector », se rapportant aux esprits des trépassés communiquants, observe : « Donnez-moi quelque objet pour les retenir et éclaircir leurs idées ».

Il s'ensuit que, lorsque la personnalité médiumnique — ignorant encore si l'objet présenté appartenait à un défunt ou à un vivant — demanda au Dr Hodgson s'il désirait un diagnostic ou une preuve d'identification, elle avait évidemment en vue les modalités diverses par lesquelles elle pouvait se servir de l'objet en question, c'est-à-dire que, si le Dr Hodgson avait demandé une « preuve d'identification », la personnalité médiumnique aurait utilisé l'objet, pour faciliter la mise en rapport avec la personnalité défunte, au lieu de se borner à en tirer l'analyse psychométrique.

Et les épisodes tendant à appuyer les affirmations des personnalités médiumniques sur ce fait qu'elles utiliseraient surtout les objets qu'on leur présente pour entrer en rapport avec les défunts, constituent la masse la plus forte des phénomènes psychométriques de Mme Piper, et se rencontrent dans toutes les séances.

Je fais en outre remarquer la parfaite cohérence qu'il y a dans les personnalités médiumniques toutes les fois que des circonstances se présentent pour les mettre à l'épreuve. Ainsi, par exemple, elles décrivent parfaitement en d'autres occasions, par la psychométrie, ce qu'elles peuvent remarquer de générique d'après l' « aura psychique » d'un défunt inhérent à l'objet présenté ; puis elles s'arrêtent observant que si l'on désirera ultérieurement des détails précis, il leur sera nécessaire d'entrer en rapport avec le défunt en personne, et, si on les y invite, on constate bien souvent que, grâce à la prétendue intervention du défunt, les détails promis sont obtenus.

Cette dernière observation nous remet en face de la question à résoudre, qui se rapporte aux limites présumablement assignables à la potentialité psychométrique dans la médiumnité de Mme Piper. Dans le cas spécial, tout concourt à faire présumer que la sphère d'action réservée à cette faculté se trouve être celle des *intuitions génériques*, à ne pas confondre avec les *descriptions détaillées*, d'une origine différente. En d'autres termes, grâce à cette faculté, le médium en trance, ou d'autres pour lui, pénétreraient et décriraient d'une façon merveilleuse le tempérament, la mentalité, les infirmités manifestes ou latentes de l'individu désigné, ainsi que les sentiments, les habitudes, les crises passionnelles et les événements remarquables de sa vie ; mais tout cela sous une forme intuitivement générique, bien que suffisamment précise pour spécialiser les faits : pas assez cependant pour en détailler la marche de la manière où seul l'individu en personne pourrait le faire. Ainsi, par exemple, si dans l'épisode dont nous nous sommes occupés, le médium parvient à avoir l'intuition et à dire génériquement que la patiente avait « récemment subi une désillusion morale », il n'aurait cependant pu fournir que des éclaircissements d'un ordre générique si on lui avait demandé d'autres détails précis à ce sujet ; de même, si le médium parvint à constater que la patiente lisait et étudiait beaucoup, il n'aurait pas pu désigner, si on les lui avait demandés, les titres des livres qu'elle avait lus récemment ; ce qu'auraient su faire au contraire les personnalités des trépassés, s'il s'était agi de leur intervention et de faits qui les concernaient.

On m'objectera qu'il y a des épisodes où l'objet présenté suffit à l'obtention de détails de cette nature ; c'est vrai mais dans ces circonstances, on observera constamment que l'entité communiquante affirme être le défunt en personne, ou, s'il s'agit d'une entité intermédiaire, on constatera alors qu'elle s'exprime et se conduit de façon à faire présumer qu'elle tient les informations de la personnalité défunte elle-même ; si, dans quelques rares cas, ce fait ne se vérifie point, il suffit de l'interroger à ce propos pour lui entendre dire qu'elle est informée par le défunt en personne. Par exemple, Phinuit demande au Dr Hodgson : « Qui était Marguerite dans sa famille ? » — H. Ne peux-tu pas le dire toi-même ? — Ph. C'était ta mère. — H. Comment l'as-tu su ? — Ph. C'est ton père qui me l'a dit ». (*Proceedings*, vol. VIII, p. 27).

Que les facultés psychométriques doivent être asservies à des limites insurmontables, c'est ce qu'on est du reste porté à reconnaître même *à priori*. En effet, si l'on peut concevoir, jusqu'à un certain point, qu'il puisse exister un sens psychométrique capable de tirer de l' « aura » inhérente à un objet, des impressions véridiques mais génériques sur la personne à laquelle l'objet appartient, on ne peut toutefois pas comprendre comment cette même aura ait pu garder aussi les traces des détails les plus futiles comme ceux qu'on exige des personnalités communiquantes à titre de preuves d'identification ; circonstances qui, bien souvent, ne regardent pas du tout les trépassés communiquants, mais bien *de tierces personnes connues de ces derniers*. Et que l'on remarque bien que je suis à tel point esclave des faits, que si ces incidents se réalisaient d'habitude chez Mme Piper en l'absence d'indices (parfois d'une irrésistible éloquence) en faveur de leur origine spiritique, je me soumettrais aux faits même si je ne pouvais pas les comprendre ;

mais du moment qu'il n'en est pas ainsi, et qu'ils se produisent au contraire unis à des circonstances qui tantôt présupposent, tantôt témoignent, tantôt démontrent qu'ils sont fournis par le défunt en personne, la question change d'aspect, et si, par l'explication psychométrique, ces incidents nous apparaissent comme absurdes et inconcevables, tandis que par l'explication spirite ils se montrent très naturels, dans ce cas, et jusqu'à preuve contraire, on est tenu d'accueillir cette dernière explication comme la plus rationnelle et la plus légitime.

Malgré cela, je n'aurais pas même fait allusion à ces considérations *à priori*, si d'autres *à posteriori* ne venaient confirmer les premières.

Celle-ci d'abord, qu'en aucune circonstance la présentation des objets au médium n'a été démontrée nécessaire : s'ils se présentent, la tâche des personnalités médiumniques semble le plus souvent facilitée ; mais si on ne les présente pas, le but est atteint également ; circonstance qui assume théoriquement une haute signification, et suffit à elle seule à infirmer l'hypothèse psychométrique dans le cas où l'on voudrait expliquer par cette hypothèse la phénoménologie de Mme Piper.

En second lieu, il est à noter qu'on voit se manifester bien souvent des personnalités de défunts inconnus à tous les assistants, et qui fournissent sur leur propre compte des informations véridiques pour prouver leur identité ; cette autre circonstance est inconciliable soit avec l'hypothèse psychométrique proprement dite, soit avec la variante suggérée par James, selon laquelle les consultants serviraient eux-mêmes d' « objets psychométrisables ». En effet, il est évident que lorsqu'une personnalité médiumnique s'affirmant l'esprit d'un défunt prouve la vérité de ses assertions, malgré l'absence d'objets qui la regardent ou de personnes qui la connaissent, c'est-à-dire même lorsque les coefficients manquent au médium pour se mettre en rapport avec l'activité initiale du défunt dont il s'agit, et pour réveiller et réactiver par là tout le système de traces physiques laissées imprimées par lui dans le « milieu cosmique », ou dans le « plan astral », ou dans l' « Inconscient universel », il n'est pas logique, dans ce cas de recourir à l'hypothèse psychométrique pour la solution du terrible problème.

M. Sage a fait observer aussi l'importance théorique de semblables épisodes :

Mais enfin, écrit-il, cette interprétation tombe entièrement quand on fait entrer en ligne de compte les nombreux communiquants totalement inconnus ou à peu près inconnus des consultants et auxquels absolument personne ne songeait, qui sont venus au milieu d'une séance donner un message pour leurs parents encore vivants. Ce n'est pas grâce à l'*influenc* laissée sur des objets que Mme Piper a pu forger ces communications-là... (M. Sage, *Mme Piper*, etc., p. 100).

Je suis en outre d'avis qu'à l'hypothèse psychométrique s'opposent les mêmes considérations énoncées déjà à propos de l'hypothèse télépathique, c'est-à-dire que même les épisodes d'identification non réussis, alors qu'ils peuvent être normalement expliqués par l'hypothèse spirite, ne se concilient en aucune façon avec celle psychométrique, non plus qu'avec celle télépathique. Ainsi, par exemple, dans le cas où la phénoménologie étudiée devrait être rattachée à l'omniscience psychométrique, on ne comprendrait pas que Mme Piper ne soit point parvenue à révéler le secret des plis de Myers et de Mrs. Blodgett ; et particulièrement en cette dernière circonstance, où sont passés par ses mains d'innombrables objets appartenant à la défunte, y compris le fameux pli ; et comme le contenu de ce dernier était connu de deux parmi les assistants, il en résulte que ces derniers ne servaient pas d' « objets psychométrisables ».

* * *

Il découle de ce qui a été exposé jusqu'ici que, par les processus d'analyse appliqués à la phénoménologie psychométrique, on parvient aux mêmes conclusions que par le chemin de l'induction philosophique, c'est-à-dire que, dans le cas de Mrs. Piper, l'hypothèse psychométrique ne résiste pas à l'épreuve des faits, parce qu'elle ne parvient pas à l'expliquer complexivement, pas plus que ne le put faire l'hypothèse télépathique.

Les choses se trouvant en ces termes, il ne semble pas possible d'éviter une autre conclusion : que tôt ou tard, la science devra nécessairement s'orienter vers l'unique hypothèse capable de résoudre le problème ardu ; et cette nécessité logique apparaît d'une façon assez évidente pour n'avoir pas besoin d'une pénétration intellectuelle surabondante pour la préconiser. Et l'on ne peut qu'éprouver de la surprise à voir certains esprits géniaux s'exercer à un perpétuel acrobatisme intellectuel, générateur inépuisable d'hypothèses toujours plus singulières, aux fins d'escalader les insurmontables difficultés qui enserrent de toutes parts quiconque repousse l'hypothèse spirite.

Aux oppositions de cette nature, je soumettrai



ces sages considérations du Professeur OLIVIER LODGE :

Il est presque proverbial dans le domaine scientifique que, lorsqu'en un ordre quelconque de recherches, on est contraint de recourir à une nouvelle hypothèse à chaque cas nouveau qui se présente, cela signifie d'une manière certaine que l'explorateur fait fausse route. Lorsque seulement la même hypothèse se montre applicable à chaque cas ancien ou nouveau, alors il peut être sûr de se trouver sur la bonne voie » (*Proceedings*, vol. XXV, p. 175).

C'est parfaitement exact : il n'existe pas de critère de la vérité meilleur que celui-là, et, dans le domaine de la métapsychie, seule l'hypothèse spirite peut résister à l'épreuve. Je ne puis me retenir, pour confirmer cette affirmation, d'exprimer d'une manière différente ce que j'ai dit ailleurs. Qu'on observe bien qu'une considération hautement suggestive milite en faveur de l'hypothèse spirite : c'est que toutes les inductions formulables *a priori* pour atteindre la certitude scientifique sur l'existence et la survivance de l'âme, trouvent *a posteriori* leur contrepartie exacte dans la phénoménalogie métapsychique. — Si, d'une part, l'introspection philosophique et l'induction scientifique s'accordent dans la supposition qu'on ne peut accueillir l'hypothèse de la survivance sans la démonstration de l'existence, dans l'homme, d'une entité substantielle extériorisable, de l'autre on voit se réaliser des manifestations objectives tendant à prouver que quelque chose d'analogue à un « corps fluidique », s'extrinsèque positivement de l'organisme humain. De même, si la science et la philosophie conviennent que pour conférer au « corps fluidique » l'attribution d'involucre de l'âme, il faudrait prouver qu'en lui se groupent les facultés sensorielles et conscientes dégagées de l'organisme corporel, justement on voit se produire des phénomènes de « bilocation » répondant entièrement au but. Si les sciences en question ajoutent que l'existence d'un « corps fluidique » n'en prouve pas encore l'indépendance relativement à l'organisme somatique, car il pourrait n'être qu'une fonction de ce dernier, on voit se produire des phénomènes de « dédoublement » et de matérialisation consécutive de fantômes, témoignant que dans le corps fluidique réside une « force organisatrice » procréatrice de l'organisme somatique. Si les mêmes sciences s'accordent à admettre que, pour cette existence spirituelle, sont indispensables des sens spirituels, lesquels, ne pouvant qu'être préformés et latents dans les profondeurs de l'âme, devraient se révéler par éclairs fugaces au cours de certaines crises vitales, et se montrer indépendants de la loi de sélection naturelle — on voit correspondre à ces exigences les manifestations variées des facultés télépathiques, psychométriques, prophétiques, télesthésiques de la subconscience humaine, facultés littéralement inconciliables avec la loi d'évolution organique. Si, de concert, la science et la philosophie soutiennent qu'il ne faut pas accorder une valeur de preuve aux apparitions télépathiques des défunts à moins qu'elles ne se réalisent après qu'une certaine période de temps s'est passée depuis la mort, on voit s'amasser des incidents de cette nature toujours nouveaux et plus que jamais suggestifs. Si elles ajoutent qu'on devrait, en même temps, obtenir la preuve photographique de ces apparitions, nous sommes heureusement acheminés sur cette voie. Si, enfin, elles déclarent qu'il n'existe d'autre moyen d'éliminer les hypothèses télépathiques et psychométriques, que celui d'obtenir des manifestations de défunts inconnus des consultants et du médium, nous sommes en degré de soumettre à l'examen un nombre toujours plus considérable d'épisodes semblables ; après quoi, ce serait aveuglement et folie que vouloir tout résoudre par les hypothèses télépathique et psychométrique, vu que d'une part les phénomènes à expliquer dépassent de beaucoup les limites compatibles avec les hypothèses en question, et que de l'autre ces derniers s'avancent en masse pour prouver jusqu'à l'évidence qu'il existe une seule hypothèse capable de les réunir en une synthèse grandiose et féconde.

Dès 1859, Robert Dale Owen avait clairement perçu cette limpide vérité, et en avait synthétisé les données en un paragraphe très remarquable. Il s'exprime ainsi :

Quant aux preuves tendant à la démonstration qu'il est parfois donné aux vivants de communiquer avec les « Invisibles », je ne les déduis point d'une quelconque des classes de phénomènes énumérées dans cet ouvrage ; c'est-à-dire que je ne les déduis ni des manifestations en rêve, ni des phénomènes de hantise, ni des apparitions de vivants et de défunts, ni des faits qui suggéreraient des interventions ultramondaines par l'œuvre d'esprits tutélaires, mais de l'ensemble entier, et de l'évidence cumulatrice de toutes ces preuves. Or, il est très certain que la plus forte confirmation d'une hypothèse, c'est la convergence de classes multiples et variées de phénomènes vers sa démonstration (R. DALE OWEN : *Footfalls on the boundary of another world* : p. 374).

Rien n'est plus exact, et cependant cette simple vérité qui sauta à l'esprit d'Owen dès l'aurore du mouvement spiritualiste et qui constitue l'unique critère de preuve grâce auquel,



dans les différente branches du savoir, on conclut à la validité d'une hypothèse, cette vérité manifeste ne trouve pas d'issue dans l'esprit de nombreux et éminents adversaires de l'hypothèse spirite, qui ont immanquablement recours à des déductions générales basées sur des recherches partielles. — Comme expliquer une forme aussi curieuse d' « amnésie systématisée » ? — Je réponds à cette question par les paroles du Dr Gibier :

De même que quelques individus sont complètement réfractaires à l'étude de la musique, des mathématiques, etc., beaucoup d'autres se voient interdites certaines « scrutations » de la pensée. Tels qui se sont distingués dans n'importe quelle classe des occupations humaines — dans la médecine ou la physique, dans la littérature ou les arts — auraient, selon toute probabilité, piteusement échoué s'ils avaient choisi — comme tant d'autres qui encombrent le monde — une carrière située en dehors de ce que je nommerai leur *zone lucide* par comparaison avec l'action de ces réflecteurs qui, dans la nuit, portent la lumière dans une zone de faisceaux lumineux hors desquels il n'y a plus qu'ombre et incertitude. Tout être humain possède sa *zone lucide* dont l'étendue, la portée et l'éclat varient pour chaque individu. — Il est des choses qui sont en dehors de la *conceptivité* de certaines intelligences : elles sont en dehors de leur *zone lucide*. » (Dr Paul Gibier : *Analyses des choses*, pages 33-34).

Telles sont les fines conclusions du Dr Gibier ; il est à remarquer que ses paroles n'apparaissent pas seulement comme une apostrophe heureuse, mais contiennent une vérité depuis longtemps familière aux culteurs des sciences psychologiques.

Je m'empresse ici, pour ne pas être mal compris, de reconnaître que si les bases sur lesquelles s'érige l'hypothèse spirite sont théoriquement inébranlables, cela ne signifie point que l'hypothèse doive être considérée comme scientifiquement démontrée. Au contraire : il ne pourrait échapper à personne que, pour atteindre le but, il est nécessaire d'accumuler longtemps encore la matière brute des faits à l'appui du critère de preuve énoncé, le seul capable de clore les débats. Je déclare donc qu'à ce sujet les exigences de la science sont légitimes, si l'on ne perd pas de vue les multiples perplexités théoriques auxquelles elle est encore en butte, et aussi la souveraine importance scientifique, philosophique, morale, sociale de la thèse examinée, importance qui oblige à procéder avec une suprême précaution.

Il n'est pas moins vrai, cependant, que si les recherches futures appuieront les résultats présents, le problème de la survivance, en ce cas, serait pratiquement résolu dans un sens spiritualiste.

GUILLAUME DE FONTENAY

LE ROLE DE LA PLAQUE SENSIBLE DANS L'ÉTUDE DES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

Troisième Partie. — Les Trahisons de la plaque sensible

(Suite et fin. — Voir le n° de Nov.-Déc. 1911)

Pensez-vous, Messieurs, que nous ayons épuisé la série des erreurs, dont le procédé radiographique peut être rendu responsable ? Nullement. Je vais faire passer sous vos yeux une plaque que j'avais enveloppée pour des expériences avec un médium, je ne sais plus lequel. Je retrouvai au bout de quelques temps cette plaque : elle n'avait pas servi. Je la développai avec d'autres par curiosité et pour m'en débarrasser. Vous voyez (cliché 1465), un très grand nombre de points niors qui se détachent sur un fond relativement clair et qui. plus nombreux et plus rapprochés dans une certaine zone de forme irrégulière, donnent à ce cliché une vague ressemblance avec un cliché d'amas d'étoiles. Suivant les apparences, et à mon avis tout au moins, les points noirs sont dus au grain du papier, à ces mille petites aspérités qui auront, aux différents points de contact, favorisé, soit par un effet mécanique de pression, soit par quelque action chimique, la réduction utlérieure du sel d'argent. Quant à l'irrégularité de la dispersion des points noirs, je l'attribue à ce que le contact intime du papier et de la plaque ne se trouvait pas assuré partout



de la même façon. La zone la plus fortement pointillée est aussi la zone de meilleur contact.

Mais, avec un peu de bon vouloir, on arrive à des conclusions bien plus intéressantes. Voici, par exemple, un cliché (2127), tout à fait analogue au mien et qui très probablement dérive des mêmes



causes. Voici, d'autre part, de quelle glose il est agrémenté par son auteur.

Explication. — *Photographie nocturne de points noirs, petites entités de force subtilisante (âme-germe), présentant des lignes de force cohésive et des traînées de points noirs (sans appareil, la nuit, plaque près de la tête) ; il est utile d'établir une relation entre cette planche et d'autres clichés analogues obtenus dans les mêmes conditions et la masse de force subtilisante de la page 35 obtenue également la nuit pendant le sommeil, il y a le même rapport entre ces âmes-germes noires de force subtile et la masse, la nuée noire, que celui existant entre les animules-vie et la nuée odique blanche. Les mêmes forces existent dans les deux cas pour les points et les nuées, mais les unes sont de force subtile noire sur l'épreuve, les autres de force cohésive blanche sur l'épreuve.*

Vous trouverez cette gravure, Messieurs, et ce fragment d'apocalypse, à la page 191 d'un gros livre publié en 1897 chez Ollendorff, par le Dr H. Baraduc, sous ce titre : *L'Ame humaine, ses mouvements, ses lumières et l'iconographie de l'invisible fluidique.* C'est un ouvrage dont je vous conseille l'achat. Pas un avertissement, pas un avis, pas une conférence ne vous montreront, d'une façon plus vivante, à quels dangers l'on s'expose quand on lâche la proie pour l'ombre, dans nos études, et quand on quitte le terrain déjà si difficile de l'expérimentation pour le pays des aventures intellectuelles et du rêve.

Notez que le Dr Baraduc était un sincère, un honnête et un laborieux. Beaucoup d'entre vous se le rappellent, et moi aussi je l'ai connu. Pendant plusieurs années, vers 1900, je le rencontrais une fois par semaine et j'ai pu me rendre compte de ce qui l'a égaré : ce fut sa méthode de travail.

Il partait du principe que les Anciens en savaient plus long que nous sur toute espèce de choses ; et alors ce médecin, qui aurait pu être un homme de laboratoire, s'évertuait à perfectionner notre Physique pour la méthode indirecte de l'Histoire des religions et des temples. Très sérieusement, une expérience ne réussissait à lui paraître bonne que si elle concordait avec une tradition lointaine ou confirmait quelque texte des Védas, d'Hermès, de la Bible ou de la Kabbale. Sa conversation ne différait en rien de ses écrits, où l'Od, le Somod, les Larves, l'Ob, le Psychaour dansent une sarabande infernale avec Eliphas Lévi, Guaïta, Saint-Bonnet, Kant, Martinez de Pasqualis, saint Jean l'Evangéliste, Mme Blavatsky, Manès et Jésus, qu'il appelle *Ieschou* pour se faire mieux comprendre.

Et malgré sa grande probité d'esprit, jamais il ne voulut me laisser intervenir dans ses recherches. Dès nos premières rencontres, il m'avait montré ses clichés et je n'avais pu lui cacher mon sentiment. Je lui indiquais ce que je considérais comme des fautes probables de technique.

« Je vous assure que vous opérez mal. Permettez-moi de vous le prouver au laboratoire, pièces en main.

— C'est que vous n'êtes pas médium, me répondait-il.

— Assurément. Mais laissez-moi apporter à vos médiums des plaques, qu'ensuite nous développerons ensemble, correctement.

— Oui, entendu. Un jour nous ferons cela. »

Nous ne l'avons jamais fait. Les hommes les plus droits peuvent être des croyants ; et les croyants tiennent, par dessus tout, à leurs croyances.

Vous ne rencontrerez d'ailleurs pas beaucoup de thaumaturges en Photographie qui se plaisent au sport des expériences contradictoires ou conjointes. J'en ai eu plusieurs fois la preuve, notamment avec le comte de Sarak. Lorsqu'il débuta à Paris, je crus devoir prévenir du sort qui leur était réservé diverses personnes qui m'avaient consulté, et entre autres la comtesse Pillet-Will ; car j'étais renseigné sur le personnage.

Sans doute, on me prit d'abord pour un vil calomniateur. En tout cas, je ne fus convoqué à aucune séance du Mage. Un matin, je reçus pourtant de Mme Pillet-Will une lettre dans laquelle j'étais prié de passer d'urgence rue Pauquet, si cela m'était possible. Quand j'arrivai, la maîtresse du logis rayonnait d'enthousiasme.

« Voulez-vous enfin voir une merveille, un prodige ?

— Mais, je ne demande que cela, Madame.

— Croirez-vous en Sarak ?

— Avant ou après ?

— Avant. Il l'exige. Mais j'ai vu, moi, de mes yeux vu. Nierez-vous ce que j'ai vu ? »

Et voici qu'on avait vu la veille, rue Bassano, je crois, où le Pontife s'était fait aménager une installation plus que confortable (1). Sarak avait brisé la vitre d'une fenêtre ; puis, ramassant un des fragments, il avait dit : « Je vais faire apparaître sur ce morceau de glace le visage d'une entité de l'au-delà, fort belle, et que je vois au milieu de nous en ce moment. Que l'on m'apporte de l'encre et du sel. C'est ainsi que nous développons les photographies astrales. » Puis il avait disparu un instant avec les ingrédients réclamés et avait rapporté le portrait d'une très jolie personne sur un morceau de verre.

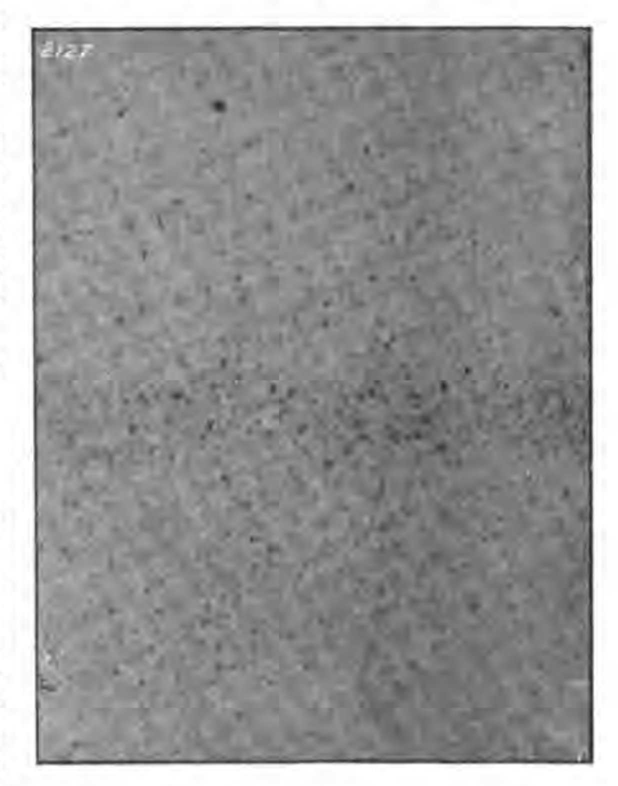
« Croirez-vous, maintenant ? » ajoutait notre aimable et regrettée collègue.

Messieurs, je lui ai répondu ce que vous lui auriez tous répondu. Je lui ai répondu : « Pas encore ». Et j'ajoutai : « Où est ce chef-d'œuvre ?

— Ah ! mais je ne l'ai pas, on l'a examiné. Puis Sarak l'a repris.

— Eh bien ! Madame, il faut vous le faire rendre. Et s'il ne doit pas être touché par des mains aussi profanes que les miennes, je m'en fie à votre propre sagesse. Grattez un petit coin de l'image avec la pointe de vos ciseaux. Je crains bien qu'ils n'arrachent une menue parcelle, qui répandra l'odeur de corne brûlée quand vous la présenterez à la flamme d'une bougie. Et vous saurez ainsi que, Sarak dans l'obscurité, a substitué au morceau de vitre, un morceau à peu près semblable, coupé au diamant dans un cliché ordinaire. Car ni l'encre ni le sel ne peuvent donner l'odeur de corne ou de gélatine brûlée. »

Je ne sais si l'on osa procéder à une pareille



vérification ; mais j'ai tout lieu de croire que mes soupçons outrageants furent connus du Maître-Suprême ; car jamais on ne me convia à la moindre exhibition ; et je suis peut-être seul dans cette salle à n'avoir contemplé qu'en similigravure la face auguste du héros. Le pauvre homme eut bien tort. Je l'aurais sans doute moins accablé que nombre de ses thuriféraires de la première heure, qui se sont retournés contre lui, quand ils ont vu sa cause irrémédiablement compromise.

Messieurs, avant de clore cette petite digression sur le chevalier de Sarak, laissez-moi en dégager une moralité, qui nous ramène exactement dans notre sujet. Il ne faut jamais confier les plaques à vos médiums. En principe, il vaudrait mieux même ne les confier à personne. Mais surtout ne confiez pas, ne fût-ce qu'un seul instant, ne confiez jamais une plaque à vos *sujets*. Certains chercheurs objectent que leur somnambule doit, en la tenant, *fluidifier* la plaque. Soit, si telle est leur croyance, et s'ils ne redoutent pas le danger. Mais alors, que pas une

(1) A moins que la scène ne se soit déroulée à l'hôtel même de la rue Pauquet..... Mes souvenirs sont flottants sur ce point, qui, d'ailleurs, est sans importance.

seule seconde ils ne perdent de vue leur plaque, durant cette *fluidification*. Une substitution est trop facile, et vous en devinez les conséquences. Je n'insiste pas sur ce point auquel j'ai donné plus de développement dans ma critique du « Portrait de Stasia », il y a deux ou trois ans(1) Pour la même raison, et pour beaucoup d'autres, numérotez vos clichés : et non pas quand ils sont terminés, ce qui est illusoire, mais quand vous les placez dans le châssis, ou dans l'enveloppe noire ; ou avant de les confier au médium, si vous commettez cette imprudence. Le numérotage est une faible garantie, mais c'en est une.

Puisque nous en sommes aux détails pratiques, il y a deux bonnes façons de numéroter. La première doit toujours être employée. On écrit le numéro près d'un bord de la plaque, sur la gélatine, au moyen d'un crayon à la mine de plomb. L'inscription se retrouve sur le cliché terminé, quelles que soient les opérations que vous lui fassiez subir. Vous pouvez donc vous contenter de cette inscription, si vous n'avez pas besoin de reconnaître et d'identifier votre plaque entre le moment où vous la numérotez et le moment où elle sera complètement lavée et séchée.

Mais il peut arriver qu'on ait intérêt à reconnaître ses plaques entre ces deux moments extrêmes. Alors le numérotage à la mine de plomb ne suffit pas ; il est très difficile de le retrouver et de le déchiffrer à la lumière rouge ou verte de la lanterne ; et cela devient tout à fait impossible quand la plaque est mouillée.

Vous vous trouverez bien de répéter en gros chiffres au dos du cliché le numéro que vous avez tracé en petits caractères sur la face gélatinée. Je me sers pour cette opération de crayons Faber à mines rouges, bleues, jaunes oublanches, un peu grasses, composées spécialement pour écrire sur la porcelaine, le métal ou le verre. Aujourd'hui, on trouve ces crayons-là partout, et probablement de toutes les marques.

On ne doit pas se contenter de cette seule inscription, car parfois elle disparaît en grande partie dans les différents bains ; mais alors elle a déjà rendu tous les services qu'on pouvait lui demander ; la mine de plomb fera le reste.

Il va de soi également qu'on n'emploiera pas le crayon gras sur les clichés que l'on voudrait exposer le verre en avant, comme les autochromes, par exemple, ou les plaques destinées à la cataphotographie, car on trouverait le numéro du cliché inscrit de façon indélébile au au beau milieu du document.

(1) Cf. *Le Portrait de Stasia* (*Annales des Sciences psychiques*, 1909, pp. 267-275).

Avons-nous fait, Messieurs, le tour complet de cet archipel d'écueils où la Photographie psychique nous force à naviguer ? Pas encore. Nous venons d'échapper à un certain nombre de dangers. Il y en a d'autres : ceux du développement, et, si vous renforcez, du renforcement.

Il est presque impossible d'énumérer tout ce qui peut alors se produire, tous les accidents qui surviennent parfois, en particulier aux débutants. Dans la plupart des Traités de Photographie, on consacre un chapitre entier à ces déboires, et ce chapitre est en général intitulé *Insuccès*.

Mais trop de Psychistes, lorsqu'ils se trouvent en présence de l'un quelconque de ces insuccès, sont tentés de chanter victoire et le considèrent comme une véritable réussite.

Je vous ai montré, tout à l'heure, un cliché, le 1465, où le grain du papier avait imprimé une sorte de pointillé noir. Ce cliché avait été développé correctement et l'anomalie provenait de l'empaquetage dç la plaque. Il importe de savoir qu'un *insuccès* très analogue peut être aussi produit par le développement (et cela tout aussi bien sur un paysage ou un portrait obtenus à la chambre noire, que sur une plaque traitée radiographiquement). Je vais en faire passer un exemple sous vos yeux. (1)

Il suffit, pour obtenir au développement un pointillé de ce genre, il suffit de manquer un peu trop de patience et de commencer les opérations du développement avec un bain où les substances actives n'ont pas eu le temps de se dissoudre complètement.

Qu'elles viennent à se déposer sur la plaque, et que votre attention appelée ailleurs vous détourne quelques instants du balancement rythmique de la cuvette, et voilà ce que vous trouverez à la fin des opérations ; à moins que..., à moins que vous ne trouviez précisément tout le contraire.

Ce n'est pas une plaisanterie et vous allez comprendre le mécanisme de cet apparent paradoxe. Outre les alcalis caustiques ou carbonatés qui entrent parfois dans la composition des bains révélateurs, ceux-ci contiennent presque toujours du sulfite de soude, qui joue le rôle de préservateur, et qui est relativement inactif ; et enfin le révélateur proprement dit : hydroquinone, pyrogallol, iconogène, métol, etc.

Si c'est le révélateur lui-même qui, mal dissous, est venu se déposer sur votre plaque, chacune de ses parcelles fournira un point noir de développement maximum. Si c'est, au contraire, le sulfite, chacune de ses parcelles pro-

(1) Cliché non reproduit.



tègera le point du gélatino-bromure où elle se sera fixée et vous donnera une petite tache relativement claire. Ne croyez donc pas trop vite, Messieurs, à la descente sur vos plaques de ce qu'on a appelé des *boulets vitaux* ou des *chapelets de pois fluidiques*.

Mieux vaut encore perdre cinq minutes à filtrer un bain qu'à inventer des mots inutiles.

Des bains soigneusement filtrés nous mettront-ils du moins à l'abri de toute mésaventure ? Nullement. Ce serait trop commode et trop beau. D'abord, *sauf avec certains révélateurs*, il faut avoir grand soin d'agiter constamment le liquide pendant que l'on développe en cuvette horizontale. Pourquoi ? Parce que la plupart des révélateurs, au contact de la plaque sensible, se troublent. C'est un résultat des doubles décompositions qui se produisent. D'homogène qu'il était, le bain devient donc hétérogène ; il tient en suspension de fines particules plus inactives, ou, au contraire, moins inactives que la partie liquide qui les charrie. Sous l'influence du mouvement résiduel du bain, qu'il a bien fallu agiter lorsqu'on l'a versé sur la plaque ou lorsqu'on y a immergé celle-ci; sous l'influence de ce mouvement résiduel, le bain révélateur s'organise, en quelque sorte, et se cloisonne. Les particules solides s'agglomèrent plus ou moins, s'assemblent en stries qui ne tardent pas à s'immobiliser, et lorsqu'on retire le cliché de la cuvette pour le fixer, on s'aperçoit qu'il est couvert d'un réseau de mailles claires ou foncées, qui correspondent, à n'en pouvoir douter, aux zones de plus ou moins grande activité du liquide.

Je vais vous présenter un amusant portrait du Dr Guébhard qui a, le premier, je crois, analysé cette cause d'erreurs et qui, dans un but de controverse, s'est environné, suivant son expression ironique, d'une *aura d'atmosphère fluidique fusionnée.* J'ai copié ce document (cliché 2328) dans l'ouvrage de E.-N. Santini (*Photographie des Effluves humains*, p. 89), où vous pourrez trouver d'utiles indications sur ce sujet.

Eh bien ! Quels moyens avons-nous pour nous défendre contre cet insuccès ? J'en connais trois, dont le plus direct à coup sûr est de balancer continuellement la cuvette. Le second est de développer en cuve verticale. Le troisième est d'employer certains révélateurs, qui, paraît-il, s'accommodent du repos et de la tranquillité, même en cuvette horizontale. On dit beaucoup de bien de l'acétol, à ce point de vue. Je vous le signale sans vous le garantir, car je ne l'ai pas essayé.

Dans une récente communication à la Société française de Photographie, M. Balagny nous a dit avoir laissé pendant trente heures, dans un bain de diamidophénol acide une plaque à laquelle, par erreur, il avait donné 1/50 de seconde de pose au lieu de huit secondes pleines. Au bout des trente heures, le cliché était com-



plètement inversé dans les parties ensoleillées, mais pur. Vous voyez donc que le diamidophénol acide est assez favorable à la paresse.

En ce qui me concerne, je l'emploie neutre, en général, ou du moins très peu acidifié, et les résultats qu'il me donne suffisent. Je crois que, d'une façon générale, les Psychistes devraient renoncer aux développements alcalins. Assurément, il est un peu vain de disserter sur la valeur respective des révélateurs. Entre des mains expertes et soigneuses tous sont parfaits ; et si l'on était quelque jour condamné à n'en plus jamais employer qu'un seul, peut-être faudrait-il choisir l'acide pyrogallique, type des révélateurs alcalins. Mais, dans la pratique, on n'a pas toujours le temps d'être soigneux, de prendre toutes les précautions nécessaires. On a tort, c'est entendu ; mais, enfin, c'est un tort que l'on a trop souvent. Eh bien ! un fait me paraît certain. Le développement acide, même mal employé, par des mains inexpertes, *donne propre* ; la plupart des développateurs alcalins, dans les mêmes conditions, *donneront sale*, avec des taches, des sou-

lèvements et tout le cortège des insuccès dont nous avons déjà parlé, et des erreurs d'interprétation qu'ils font naître.

Le voile dichroïque, par exemple, ne se produit pour ainsi dire jamais avec le diamidophénol (1). Et c'est au voile dichroïque ou à des phénomènes satellites de celui-là que nous devons ces clichés aux teintes vives où l'on a voulu voir des projections d'or. La vérité beaucoup plus simple, c'est que l'argent contenu dans l'émulsion se précipite sous une forme et avec une dimension de grain variables, selon le révélateur employé. De même que le métal prend une apparence générale brunâtre sous l'action du pyrogallol, plus grise avec l'hydroquinone, bleutée avec l'amidol ; de même un excès de bromure de potassium, d'ammoniaque ou d'alcali, des traces d'hyposulfite ou l'introduction de corps étrangers, de graisse et, le contact même des doigts amènent avec les bains alcalins une série de taches, d'irisations, de voiles multicolores et de métallisations qui ne se produisent pour ainsi dire jamais dans le développement acide.

Comme après tout, nous ne sommes pas, en tant que Psychistes, des professionnels de la chambre noire, et que la Photographie n'est pour nous qu'une distraction ou l'auxiliaire de nos recherches, il me paraît assez indiqué d'adopter une méthode d'ailleurs excellente au point de vue artistique et qui, au point de vue de la recherche scientifique et du document, nous met à l'abri d'un grand nombre de fautes

Un autre avantage du diamidophénol, c'est que s'il ne tache pas les plaques, si même il les empêche de se tacher, par contre, il tache assez fortement les doigts. Aussi prend-on très vite l'habitude de travailler proprement, presque sans toucher la plaque, une fois qu'elle est immergée, et sans tremper ses mains dans les cuvettes. Le résultat n'en est que meilleur.

Voici, Messieurs, un certain nombre de vues où vous remarquerez sans peine des zébrures, des réticulations, des nébulosités, voire des cristallisations et des plissements. Tous ces accidents se produisent au développement ; il ne faut pas les considérer comme des merveilles, quoique certains Psychistes soient tombés dans ce travers.

Le silhouettage, — et je ne sais pas si j'en ai un bon exemple dans ma collection, — le silhouettage est un phénomène assez curieux, en ce qu'il chevauche en quelque sorte sur les deux principaux facteurs photographiques : la pose et le développement. Il est en somme créé par la pose, mais le développement peut l'exagérer ou, au contraire, le corriger. C'est un mince liséré blanc qui borde certains objets : ceux qui s'enlèvent en vigueur sur un fond lumineux.

La théorie du silhouettage est encore un peu controversée. Elle a fait couler beaucoup d'encre, comme l'irradiation, qui semble être un phénomène du même ordre. Je ne vous la mentionne que pour vous mettre en garde contre les interprétations fantaisites, car j'ai vu prendre un effet de silhouettage pour du *rayonnement vital* et je ne sais quel genre de *photosphère plastique analogue à l'auréole des saints.* Nous éviterons, Messieurs, de tomber dans cette exagération.

J'en ai terminé avec les insuccès qui proviennent du développement ou des opérations antérieures, et nous n'avons plus guère, je crois, que deux fautes de technique à éviter, l'une au fixage et l'autre au lavage de la plaque.

Il serait à peine besoin de parler de la première, si, à mon humble avis, elle n'avait pas été commise par feu le Dr Baraduc, père spirituel de la plupart des effluvistes contemporains, lorsqu'il prit la fameuse photographie de son jeune fils *plaignant un faisan récemment tué*, photographie que je vous ai montrée tout à l'heure. On a vu là une faute de développement et c'est, je pense, ce cliché que le Dr Guébhard a parodié en faisant de lui-même le portrait que je vous ai présenté également.

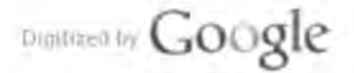
Quant à moi, je croirais bien plutôt qu'il s'agit d'un cliché mal débromuré, incomplètement fixé. J'ai obtenu des effets absolument semblables en retirant de l'hyposulfite des plaques où le bromure d'argent laissait encore une opalescence irrégulière. Et Baraduc devait avoir quelque tendance à ce genre d'insuccès, car il avait coutume, je ne sais pourquoi, d'employer pour le fixage une solution d'hyposulfite à dix pour cent (1), tandis que les formules habituelles comportent vingt pour cent et jusqu'à vingt-cinq pour cent de ce corps. Nous aurons donc soin de fixer à fond et tout au moins jusqu'à disparition complète des dernières traces de bromure opalescent (2).

Enfin, la dernière faute que l'on puisse commettre, c'est de ne pas frotter ses plaques sous le robinet avant de les faire sécher. Cette faute

(1) A ce point de vue, l'oxalate ferreux est encore supérieur. En le faisant exprès, on obtient du voile dichroïque avec le diamidophénol. Avec l'oxalate ferreux je n'en ai jamais eu et Abney dit qu'on ne peut pas en avoir. Mais l'oxalate est bien démodé !

(1) *Cf. L'Ame humaine*, p. 39.

(2) Le fixage est alors loin d'être complet. Il est bon de laisser la plaque une dizaine de minutes encore dans le bain et surtout de passer dans un second bain neuf, *sans lavage intermédiaire*, les clichés intéressants que l'on veut conserver longtemps à l'abri du jaunissement et des autres altérations.



peut être grosse de conséquences. Et de fait, j'en ai eu personnellement un exemple frappant.

Un opérateur me montra certain jour une plaque 13 × 18, recouverte d'un dépôt pulvérulent, qui avait été enlevé au milieu de la plaque comme aurait pu le faire, au cours du séchage, le coup de plumeau inopportun d'une femme de ménage trop zélée. Cela constituait une longue tache un peu arquée, à peine plus transparente que le reste de la plaque et où l'on prétendait voir le fantôme extériorisé d'un médium. Les contrastes étaient d'ailleurs si peu accusés, qu'on ne pouvait guère reproduire ce cliché que par un dessin à la main.

Je demandai la permission de tremper la plaque dans une cuvette d'eau, puis de la nettoyer sous le robinet par friction des doigts ou d'une touffe de coton, dès que la couche serait un peu ramollie.

Mon interlocuteur ne voulut pas y consentir. Il ne revenait pas de ma témérité et répétait : « Mais, Monsieur, tout s'en irait, tout partirait ».

Telle était bien aussi mon opinion. Mais ce qu'il importe de savoir, c'est que, lorsqu'on a fait réellement une photographie, fût-ce du plus aérien, du plus vaporeux des fantômes, on peut frotter impunément. Ce qui est photographié ne s'en va pas, car cela est incorporé dans la couche même de gélatine. Ce qui s'en va, et ce qui doit s'en aller, c'est le dépôt (calcaire, en général, parfois aussi sulfureux), qui d'abord est toujours malpropre et qui de plus peut donner lieu à de semblables méprises.

La prétendue fragilité des couches sensibles est une antique superstition qui doit disparaître. Evidemment, il ne faudrait pas vous amuser à fourbir à tour de bras vos autochromes avec une brosse en chiendent ; mais les plaques ordinaires doivent être frictionnées avec la pulpe des doigts (ou, si vous avez les doigts particulièrmeent rugueux, avec une touffe de ouate hydrophile) deux fois au moins : la première fois en sortant du bain d'hyposulfite, et la seconde fois à la fin du lavage, surtout s'il a duré longtemps.

Peut-être, avant de terminer, Messieurs, ne sera-t-il pas inutile d'envisager une question souvent débattue et qu'il n'est pas très facile de résoudre. Que doit-on penser de la collaboration du professionnel ? En d'autres termes, doit-on, quand on est engagé dans une série de recherches photographiques, doit-on faire développer ses clichés par un spécialiste en travaux de ce genre ?

Les avis diffèrent et s'appuient, de part et d'autre, sur de bonnes raisons. Le professionnel développera vos clichés plus impartialement que vous, à supposer que vous ayez quelque tendance à *vouloir* que les faits se passent d'une certaine manière, ce qui est peu scientifique, mais fréquent. En outre, c'est une perte de temps énorme qui vous est épargnée ; et pendant que le mercenaire fera le gros de la besogne, vous vous livrerez à des travaux plus intéressants.

Tout cela est vrai, mais il y a aussi le revers de la médaille. Le mercenaire vous gâchera énormément de plaques, parce qu'il ne s'y intéressera pas ; et il s'y intéressera d'autant moins que nos productions, en général, sont dépourvues de tout charme d'art et bien souvent même de tout sens intelligible. Le mercenaire ne tardera pas à se dire en prenant votre envoi : « Ah ! Ah ! c'est encore ce monsieur qui me fait développer des plaques où il ne vient que des taches ! » Au bout de bien peu de temps, il les traitera à la diable, se hâtant de les fixer. Heureux serez-vous encore s'il n'y ajoute pas, chose bien facile, des *phénomènes* pour flatter votre goût et s'assurer une clientèle aussi facile à satisfaire.

Quant à vous croire à l'abri de certaines erreurs, parce que vous faites développer vos plaques chez un professionnel, même de grand renom, ce serait d'une candeur insigne.

Un de mes amis, fort engagé dans des expériences d'extériorisation avec Mme * * *, médium connu, avait coutume de confier le traitement des plaques exposées, à un très célèbre photographe qui, s'intéressant à la question, les faisait développer par un de ses opérateurs. Les plaques, en général, étaient rendues vierges, ou à peu près, à mon ami. Un jour cependant, il reçut, au milieu d'un lot de glaces douloureusement transparentes un cliché corsé, très bien venu, où l'on distinguait sans peine aucune, la digue, deux forts et les quais de Cherbourg. Cela parut suspect, car il était hors de toute vraisemblance que Mme * * *, même dans un de ses meilleurs jours, eût extériorisé un port de mer. On alla aux explications. Les plaques de Mme * * * avaient été développées en même temps que celles d'une autre boîte de même format, confiées au photographe par un lieutenant de vaisseau à court de temps.

Une vue maritime rendait la confusion inoffensive. Qui sait si un vague portrait ou une plaque tout à fait manquée n'aurait pas donné matière à de bien fausses suppositions ? Ici, plus encore que partout ailleurs, nous devons recourir au numérotage le plus minutieux, répertoirer chaque document aussitôt après l'expérience et ne pas nous fier à notre mémoire des lieux ou des événements.

Mais l'imprudence véritable, c'est le collaborateur attitré, gagé, l'employé sur lequel on se



décharge habituellement de tout ou partie de la besogne. A l'une des premières *Fêtes du Soleil*, organisées par la Société astronomique, la nuit du solstice d'été, je rencontrai, sur la plus haute plateforme de la tour Eiffel, un jeune homme, cha gé de sacs et de châssis photographiques. Je me permis d'interviewer ce collègue. Il voulait attendre le lever du soleil afin de présenter religieusement à l'Aurore naissante un certain nombre de plaques, *dans leur châssis*.

« Dans leur châssis, lui dis-je un peu surpris ? Mais, c'est du Baraduc, ce que vous faites là !

— Oui, me répondit-il. Le Dr Baraduc m'a envoyé. Ne pouvant pas venir, il a demandé une carte pour moi aux organisateurs. »

Messieurs, je me garderais bien d'incriminer aucunement ce jeune homme qui semblait honnête et doux et qui méritait, je l'espère, la pleine confiance de son patron. Vous devez comprendre, cependant, avec quelle réserve on est obligé d'accueillir des expériences faites de la sorte. Sur dix employés auxquels-vous remettrez des plaques à promener ainsi dans Paris et à développer ensuite. neuf seront consciencieux, je veux bien l'admettre, et suivront scrupuleusement vos instructions. Le dixième, trouvant la place bonne ou la situation agréable, sachant, d'autre part, que vous cherchez des anomalies, finira par donner le coup de pouce, afin de vous satisfaire et de conserver ses fonctions.

A supposer même qu'on ne vous trahisse pas, que tous vos employés soient toujours dignes de votre confiance, exigerez-vous que le public la partage ? Assurément, vous ne le pouvez pas ; et vos recherches, valables pour vous peut-être, ne seront jamais valables que pour vous.

* * *

Messieurs, vous me dispenserez d'ajouter une longue conclusion à cette longue causerie et à celles qui l'ont précédée. Je me suis efforcé, le 27 mars et ce soir encore, de vous signaler certains dangers, dangers réels, croyez-moi, dangers sérieux et dont il importe que nous nous abritions ; mais j'aurais étrangement dépassé mon but si je vous avais fait oublier notre premier entretien et si vous vous retiriez tout à l'heure en disant : Non, décidément il y a trop de causes d'erreur en Photographie psychique. Il faut y renoncer et trouver autre chose.

Il ne faut pas renoncer à la Photographie psychique ; mais il ne faut lui demander que ce qu'elle peut nous donner ; et surtout il ne faut lui demander tout de suite, que ce qu'elle peut nous donner tout de suite.

Que peut-elle nous donner tout de suite ? Je vais vous le dire.

Elle peut nous donner tout de suite le concours et l'adhésion des maîtres dont nous avons besoin. Elle nous assurera ces adhésions et ces concours, si nous savons l'employer judicieusement à prouver d'abord ce dont nous sommes certains et ce dont elle peut, dès à présent, certifier elle-même la réalité. Ici, comme ailleurs, il faut sérier les questions et les résoudre une à une.

La première de toutes se résume en définitive à ceci. Nous savons ,par expérience directe, qu'il existe au moins deux faits principaux, deux faits physiques, qui, tout physiques qu'ils soient, restent en marge de la Physique. Ce sont les mouvements d'objets sans contact ou avec contact insuffisant (anergocinésie) et les matérialisations de formes temporaires.

Ces deux faits physiques restent en dehors de la Physique reconnue, pour une seule raison. C'est que, parmi les Physiciens de profession, qualifiés pour en aborder l'étude, les uns les nient a priori ; les autres se contentent de ne pas les admettre encore. Les premiers disent : c'est impossible. Les seconds disent : ce n'est pas prouvé.

Si vous le voulez bien, nous laisserons de côté les Physiciens du premier lot, ceux qui nous opposent l'impossibilité de faits que nous avons maintes fois constatés directement.

Dire d'un fait qu'il est impossible, c'est, dans la bouche d'un Physicien, prétendre qu'il est contraire aux lois naturelles, à toutes les lois naturelles. Et les Physiciens qui croient aujourd'hui connaître à fond les lois de la Nature deviennent des échantillons de plus en plus rares. Ladite Nature, qui procède par extinction, n'en laissera bientôt plus un seul à la terre. Environnons de soins pieux et de précautions ceux qui nous restent et passons outre.

Les Physiciens du second lot sont infiniment plus intéressants. Ils ne nous disent pas : c'est impossible. Ils nous disent : prouvez. Et je les en applaudis à deux mains. Je les en félicite de tout mon cœur et de toute mon âme.

En évitant de prononcer le mot fatidique : c'est impossible, ils montrent au moins une science qui manque à leurs collègues ; ils connaissent les bornes du savoir qui leur est propre et l'étendue de l'ignorance qu'ils ont de commune avec nous.

Il est de notre devoir et de notre intérêt de convaincre ces hommes, qui ne sont point irréductibles et qui nous sont nécessaires.

Pourquoi il faut les convaincre ? Pourquoi ils nous sont nécessaires ? Vous le demandez ? —



Pour deux raisons. La première, c'est qu'il n'est encore tel qu'un Physicien pour éclaircir un point de Physique ; et c'est assez naturel. La seconde, c'est qu'une question n'avance que lorsque la masse des esprits s'y porte et accumule, en quelque sorte, ses efforts dans le même sens.

Or, — qu'on s'en plaigne ou s'en réjouisse, il n'importe guère, — nous sommes à ce point embrigadés intellectuellement, disciplinés, hiérarchisés, que le public n'accepte plus aucune croyance qui ne soit estampillée par ses chefs de file, c'est-à-dire, en Physique, par des Physiciens patentés, diplômés, j'allais dire mitrés.

Nous devons donc avant tout faire reconnaître les faits physiques du Psychisme par des Physiciens. Est-ce facile ? — Non, certes.

Faire reconnaître un fait nouveau, même indifférent en soi, même avantageux, désir.ble, glorieux, ce n'est jamais facile ; nous en connaissons d'illustres exemples.

Les frères Wrigth ont volé deux ans avant qu'on daignât, à l'Aéro-Club de France, admettre la possibilité du miracle. En octobre 1905, ils parcouraient déjà trente-trois kilomètres en trente-trois minutes. Ils offraient toutes les preuves imaginables, et la meilleure de toutes : l'appareil lui-même, payable seulement après un vol homologué de cinquante kilomètres. Mais c'était du bluff transatlantique et l'on disait couramment, avenue des Champs-Elysées, que si les Américains faisaient voler quelque chose, ce devait être un canard.

Lorsque, tout juste un an plus tard, Santos-Dumont couvrit péniblement soixante-dix mètres à Bagatelle, et fut porté en triomphe par une foule stupéfaite, vous pensez peut-être que l'on rendit justice à ses précurseurs. Quelle dérision ! Les soixante-dix mètres, soit. On avait vu la chose, on voulait bien y croire. Mais des kilomètres et des kilomètres, à d'autres !

Il fallut Auvours et surtout M. Painlevé pour réhabiliter les Wright. Vingt mille personnes pouvaient, sur le terrain de manœuvres, assister aux évolutions du biplan. C'était déjà bien. Je me trouvais là, de passage. Vilbur vola une cinquantaine de minutes. On commençait à croire. Il prit avec lui M. Paul Tissandier, puis le comte de Lambert. La croyance grandissait. Néanmoins il lui manquait encore quelque chose. Voir, c'est très joli, mais au fond, est-ce une preuve absolue, quand un membre de l'Institut n'est pas là pour garantir que vous voyez bien ? M. Painlevé fut ce délégué de la Providence. Wright l'enleva, ce dont il faillit périr, car le jeune savant perdit aussitôt sa casquette et, pour la rattraper, fit un geste brusque et fâcheux qui coupa l'allumage de façon plutôt imprévue (1).

N'importe. Un membre de l'Institut avait volé ; mieux encore, avait conté ses impressions dans un journal à grand tirage. Dès lors, l'aéroplane quittait l'atmosphère ambigue de doute et de chimère où il avait évolué jusque-là ; il était officiellement inventé. On pouvait l'admirer sans déchoir et le perfectionner sans devenir comme avant un peu ridicule.

Il nous faut à nous aussi un Painlevé. Je vous préviens même qu'il nous en faudra plusieurs, pour compenser l'infériorité relative de notre situation ; car, enfin, nous ne pouvons pas, nous, montrer à vingt mille personnes rassemblées ce que nous avons à faire voir. A mon estime, le témoignage affirmatif de trois ou quatre Physiciens de carrière, choisis dans l'Académie des Sciences parmi les plus connus du public, devrait déterminer l'adhésion générale. Une telle conquête, avec certains des médiums que nous connaissons aujourd'hui, ne me paraît pas irréalisable, même à bref délai, et c'est, en grande partie, grâce à la Photographie, que nous la réaliserons (2) ; mais il faudrait, mes chers collègues, renoncer aux errements habituels de la plupart d'entre nous. Il faudrait, pour ces Physiciens, poser la question physique toute seule, toute nue, dans sa pure objectivité. Est-ce cela que nous faisons ordinairement ? Je vous laisse répondre vous-mêmes. En général, nous n'avons pas plus tôt constaté un phénomène, que nous voulons savoir *qui* l'a produit !

Nous éloignons ainsi les Physiciens. Cette question de cause ne les intéresse aucunement, car elle n'est pas de leur compétence ; et la rage de disputer sur le pourquoi des faits avant d'en avoir pénétré le comment, leur donne une idée fâcheuse de nos méthodes.

Un autre travers, très proche voisin du précédent, nous fait aussi beaucoup de tort. Quelques-uns sont possédés du fâcheux démon de l'interprétation. Sur un trop petit nombre d'expériences parfois contestables, ils échafaudent des théories qui prêtent à rire d'abord, mais ne laissent pas de jeter à la longue un certain discrédit sur l'ensemble de nos études.

(1) Avec les premiers Wright, couper l'allumage n'était pas une petite affaire. Il fallait revenir au sol, reguinder le poids du pylône, ramener l'oiseau sur son rail, lancer à nouveau les hélices. Nous n'en sommes plus là .... et c'était hier.

(2) A dire vrai, là comme ailleurs, intervient trop souvent la question monétaire. Avec tel médium, connu d'un certain nombre de personnes, il serait possible, suivant les apparences, d'administrer ce que l'on est convenu d'appeler une preuve absolue de la matérialisation. Mais pour l'enregistrement cinématographique, l'analyse et la constatation directe des phénomènes, il y aurait à créer des dispositifs si onéreux que, dans la pratique, on est obligé d'y renoncer jusqu'à nouvel ordre.



Voilà pourquoi je ne cesserai de vous prêcher la plus grande circonspection. Nul assurément ne vous conseillera jamais de mettre la lumière sous le boisseau et de cacher les faits qu'il vous sera donné d'observer. Mais soyons sobres de commentaires et avares d'explications.

Si nous voulons nous assurer la sympathie, puis le concours des hommes qui nous sont nécessaires, présentons-leur les faits nouveaux que nous connaissons et laissons-leur le plaisir d'en trouver la théorie. Quel avantage aurions-nous à les prévenir sur ce point, à devancer leurs hypothèses, à allonger nous-mêmes chaque année d'une lettre , M, P, Q, R ou Z, l'alphabet à la mode, l'alphabet des rayons inexistants ?

N'importe qui d'entre nous peut, avec de l'application et du soin, devenir, s'il ne l'est déjà, un excellent observateur, un très utile ouvrier. Tous nous pouvons apporter des faits précieux. Pour les interpréter à souhait, il faut une culture particulière, qui ne se rencontre guère à notre époque de spécialisation que chez les Physiciens de métier. Appelons-les à notre secours et n'essayons pas de les supplanter dans le domaine qui leur est propre.

Et aussi, ne les appelons pas à tout propos et hors de propos. Il peut vous arriver, par exemple, de trouver sur vos clichés quelque chose qui vous surprendra d'abord, et dont la réflexion ne tardera guère à vous expliquer l'origine. Prenez donc le temps de réfléchir et d'examiner. Ne courez pas à l'Académie des Sciences, comme un enfant à sa bonne pour lui montrer un coquillage. Peu de coquillages sont rares. Et la vieille dame un peu revêche, après s'être dérangée une ou deux fois inutilement, finirait par envoyer toutes vos communications à cette manière de panier qu'elle appelle ses archives. Est-ce bien désirable ?

Mais j'entends : vous tenez à vous réserver, au cas d'une concurrence, les honneurs de la priorité. Expédiez donc alors sous pli cacheté l'exposé de ce que vous croyez être une découverte. Ainsi vos droits demeurent acquis ; et votre erreur, si c'en est une, passe inaperçue du public, ne retombe ni sur vous en particulier ni sur le Psychisme en général.

Peut-être, mes chers collègues, en cherchant bien, trouverions-nous une autre raison encore pour juger précieuse l'objectivité que je vous demande avec de si vives instances.

Un phénomène, pris en lui-mêem, ne peut que s'accorder avec toutes les convictions justes. Mais l'interprétation donnée par certaines écoles aux faits qu'il nous paraît si nécessaire d'établir ; cette interprétation, bonne ou mauvaise, apparaît redoutable aux partisans d'un certain nombre de doctrines philosophiques et religieuses. De là vient l'inertie malveillante et armée d'une fraction très considérable du public.

Sans doute, le mal est fait aujourd'hui, les défiances sont éveillées et l'hostilité irréductible. Qui sait cependant si l'on ne pourrait pas en atténuer les effets par une plus grande prudence ? C'est un sujet, mes chers collègues, que je me permests, en terminant, de soumettre à vos réflexions.

UN CAS DE TÉLÉPATHIE ENTRE MORT ET VIVANT

Pendant le Rève, avec réalisation du Rève

par le Dr Marcel **BAUDOUIN** (de Paris)

J'ai recueilli dans mes notes, comme je l'ai écrit dans un travail précédent, de nombreuses observations du domaine des *sciences psychiques.*

Jusqu'à présent, je n'en ai étudié qu'une seule (1), qui présentait d'ailleurs des caractères tels que j'ai pu parvenir, — vu sa simplicité, — à l'expliquer, dans une certaine mesure, par les notions fournies par le *souvenir* et la *subconscience.* Je crois que le fait suivant, presqu'aussi intéressant, et recueilli également dans d'excellentes conditions de sécurité scientifique, peut être compris avec les mêmes hypothèses ; et c'est pourquoi je crois utile de le consigner dans nos *Annales.*

Le voici, aussi résumé que possible, écrit de la plume du sujet lui-même.

OBSERVATION. — *Télépathie à l'Etat de Rêve. — Réalisation du Rêve. Récit rédigé par le sujet lui-même.*

« En 1892, notre situation de Fonctionnaires nous amenait, ma femme et moi, dans un bourg, où ma famille avait vécu autrefois. Nous y avions même encore quelques propriétés.

(1) MARCEL BAUDOUIN. — *Un cas de télépathie : manifestation d'une mourante sur sa sœur à l'état de veille, constatée par un médecin en visite et caractérisée par un phénomène physique. — Annales des Sciences Psychiques*, Paris, 1900, X, n° 3, mai-juin, p. 129-142.

Au moment de notre arrivée, l'ancien *cimetière*, qui encerclait l'Eglise, venait d'être désaffecté.

Les habitants avaient été prévenus que la Loi leur accordait un certain temps (4 ou 5 ans environ), pour enlever les restes de leurs parents. A partir d'une date indiquée, on n'aurait plus le droit de les faire transporter ailleurs. Les ossements seraient ramassés en bloc, et jetés dans une fosse commune du nouveau cimetière.

Or, je savais que mon grand-père paternel était enterré là, avec d'autres membres de ma famille ; et j'aurais voulu que leurs dépouilles reposassent à B..., dans le caveau de mes propres parents.

J'allais donc chercher, dans le vieux cimetière, les tombes qui m'étaient chères. — Elles avaient été *négligées*, à cause de l'éloignement de l'endroit où nous habitions. Il me fut, par suite, impossible de les retrouver.

Je questionnai les anciens du pays. Mon grand-père était mort tout jeune, dès 1824 ! Quelques vieillards l'avaient connu ; mais, quant à m'indiquer l'endroit où on l'avait inhumé, aucun d'eux ne pouvait suffisamment préciser.

Cependant, à mesure que le temps s'écoulait, je prenais à cœur davantage le désir de ne pas laisser les cendres des miens dispersées ou foulées aux pieds. Je ne parvenais d'ailleurs pas à retrouver mes tombes... Cela m'énervait ; j'en étais littéralement obsédé ».

RÊVE. — « Une nuit, EN RÊVE, je reçus tout-à-coup, de la façon la plus inattendue, les indications que je souhaitais si ardemment. Une voix (1) me dit : « Lève-toi ; prends un couteau ; va au cimetière. »

Très impressionné, au réveil, j'obéis de suite ; je prends un couteau à la cuisine, et vais vers le cimetière (2) ! Mais il était 4 heures du matin, en été (juin ou juillet) ; la porte du cimetière était fermée !

J'y pénétrai cependant, *à un endroit où le mur était écroulé*, et me rendis à la porte d'entrée, comme le prescrivait mon rêve. « Tu entreras par cette porte ; « tu feras quatre pas, puis tourneras à gauche, et « feras vingt-cinq pas ; tu trouveras alors une tombe « recouverte d'une colonne. La *pierre tombale* de ton « grand-père est, à demi renversée, entre cette colonne « et la véritable fosse. Enlève la mousse qui cache « l'inscription, et remarque deux *rosiers* : « l'un au « pied, l'autre à la tête, entre lesquels se trouve une « dalle en pierre, épaisse de 15 centimètres, en « trois morceaux, recouverts de 10 centimètres de « terre (3). »

RÉALISATION DU RÊVE. — « J'agis suivant ces indications. C'était bien la tombe de mon grand-père !

La mousse enlevée, je lis : « CI-GÎT MAURICE PINEAU, ÉPOUX DE CLAIRE SÉBILLEAU, etc. ». J'allais trouver le fossoyeur, qui me suivit. On creusa à l'endroit indiqué et mit au jour le magnifique squelette du jeune homme de 22 ans, qu'était mon grand-père (1) !

Très ému, je m'empressai de le faire transporter dans le tombeau de la famille, à laquelle *il avait si manifestement* VOULU *être réuni* ! (2).

⁂

C'est en Vendée, dans mon pays natal, que j'ai eu l'occasion de recueillir cette observation, relative à un cas de *Transmission de Pensée entre Mort et Vivant*, qui m'a beaucoup frappé.

Malgré son apparence extraordinaire, je n'hésite pas à la rapporter et à la faire connaître au grand public, car j'estime que de tels faits doivent être enregistrés quand ils se présentent dans des circonstances où l'authenticité est aussi indiscutable ! Il est de notre devoir, d'ailleurs, de publier, dans les Revues spéciales, tout ce que nous constatons, laissant à l'avenir le soin d'élucider ces problèmes, les plus insolubles pour l'instant, et les questions les plus troublantes.

Comme je l'ai fait remarquer déjà, le récit qui précède, est dû au *Sujet lui-même*, homme très distingué et fort intelligent ; il est extrêmement remarquable et par la précision des détails et des dates, et par sa rédaction très concise.

Je ne l'aurais pas divulgué, si la communication de ce fait ne m'en avait pas été faite, **spontanément**, au cours d'une discussion sur un sujet scientifique ; si je ne connaissais son auteur, M. Pineau, de longue date ; et si je n'avais pas la confiance la plus absolue dans lui et sa femme, directrice des postes du bourg où j'habite l'été.

Toutes les garanties se trouvent réunies pour ce texte : et c'est ce qui fait la haute valeur de ce cas, où tout est facile à contrôler, au demeurant.

⁂

Pouvons-nous tenter, dans l'état actuel de nos connaissances, une explication de ce fait ; j'entends une explication sérieuse, qui se tienne, et ne soit pas trop tirée par les cheveux, en ne faisant surtout intervenir ni une action de *Revenant* ; ni l'apparition d'un *Esprit* ; ni la *Transmission de la Pensée* de la partie, dite *immortelle*, d'un corps humain, *décédé plus de soixante-huit ans* avant la dite Transmission, en *rêve*, à l'un de ses descendants !

Je ne suis pas éloigné de le croire, sans trop

(1) Probablement, celle de mon grand-père.

(2) Ma femme me demanda ce que je faisais ; j'éludai toute réponse.

(3) Ces dimensions se vérifièrent très exactement.

(1) Il était mort presque de suite après son mariage, sa femme étant enceinte.

(2) Récit rédigé en aout 1911 par M. Pineau, employé des Postes, à Croix-de-Vie (Vendée).



me rendre bien compte des raisons de cette conviction ; je vais essayer pourtant de les faire comprendre au lecteur.

Il m'a semblé qu'on pourrait intituler, en somme, cette observation : *Manifestation d'un mort sur l'un de ses descendants à l'état de Rêve, publiquement constatée*, et *caractérisée par une série d'actes physiques, raisonnés, à l'état de Veille.*

1° *Influence du Mort.* — La difficulté, en l'espèce, est de comprendre comment une personne, *morte* depuis près de soixante-dix ans (1824 à 1892), *peut agir*, à l'état de Rêve, sur un être vivant. Dans l'espèce, point important, il s'agit d'un aïeul et de son petit-fils, c'est-à-dire d'une *histoire familiale* !

A. — Je n'ai pas ici à admettre, ou à ne pas admettre, l'immortalité du corps ou de l'âme, puisque ce serait une pétition de principes, et puisque précisément les études que nous faisons et les faits que nous rassemblons n'ont qu'un but : celui de nous renseigner, scientiquement, sur l'existence, réelle ou non, de cette « âme immortelle », car aujourd'hui la question de l'immortalité du *corps-matière* ne peut plus se discuter !

Mais, si je défends ici avec succès l'hypothèse que cette « immortalité » n'est pas nécessaire pour expliquer l'observation précédente, il est évident que les données de la science actuelle n'auront pas fait faillite ; et que, par suite, nous pourrons, jusqu'à plus ample informé, nous passer de cette conception, à laquelle les Savants ne se rallieront que quand elle leur sera prouvée de façon irréfutable.

B. — Il est un point à remarquer, tout d'abord : c'est que les *actions des très anciens Morts sur les Vivants* se font le plus souvent sentir : 1° à l'**état de rêve**, c'est-à-dire pendant le *sommeil*, alors que l'homme n'est pas dans son état *conscient* habituel ; 2° chez des membres d'une *même Famille*.

La première remarque est capitale. Je sais bien qu'il y a des exceptions... Mais elles ne prouvent guère qu'une chose : c'est qu'il y a des hommes, qui semblent parfaitement *éveillés*, alors qu'en réalité ils sont encore *endormis* ! Et cela n'a absolument rien d'étonnant. Il y a toutes les transitions entre l'état de veille et le sommeil. Il y a bien longtemps, au demeurant, qu'on a fait cette constation.

J'ai insisté sur la seconde dans mon mémoire, cité plus haut; je n'y reviens pas.

a) Ce qui est plus intéressant à *souligner* ici, c'est que, *pendant le sommeil, l'état de Rêve paraît constant* : ce qui veut dire que, pendant le dit sommeil, le cerveau continue toujours à travailler, c'est-à-dire à brasser des idées, mais de façon *subconsciente*, et dans des conditions, qui, à l'état de veille, lorsque nous en avons le souvenir, nous paraissent parfaitement incohérentes, la plupart du temps.

b) Beaucoup de gens prétendent qu'ils ne rêvent pas ! Ils se trompent. Ils n'ont, seulement, dans les conditions ordinaires de leur vie, *aucun souvenir, à l'état de veille, de leurs rêves* ! Mais une expérience, bien simple, prouve qu'ils rêvent comme les autres ; et surtout comme les *Femmes*, qui rêvent tant.

Je l'ai faite souvent sur moi-même, car d'habitude « je ne rêve pas ». Il suffit de me réveiller brusquement, ou de me faire réveiller subitement, au milieu de la nuit, pour avoir, presque toujours, à ce moment précis, le souvenir d'un rêve ! Ce qui tient à ce qu'à l'instant du réveil j'avais un rêve, qui a été *brusqueument interrompu.*

Passant instantanément, dans ces conditions, de l'état de *subconscience* à celui de *conscience*, j'ai, pendant ces quelques secondes, le souvenir précis de l'état de rêve ; mais *il fuit* bientôt et très vite, *pour ne plus revenir*. Quand on est un sujet « qui ne rêve pas », les choses se passent toujours ainsi. Au contraire, les personnes « qui rêvent » gardent longtemps ce souvenir !

c) Comment, dès lors, comprendre « ceux qui ne rêvent pas » ? C'est bien simple, après ce que je viens de dire. Ces gens là, au lieu d'avoir chaque matin le *réveil spontané*, un peu brusque, l'ont *très lent* et *progressif*... Ils ne se réveillent que peu à peu ; et, pendant le temps qui s'écoule, au fur et à mesure que l'état de veille s'établit, les phénomènes de l'état de rêve s'obscurcissent, s'atténuent, disparaissent, et n'influent plus sur l'*état conscient*.

Une preuve que les choses se passent bien ainsi, c'est que la plupart des gens qui ne rêvent pas se réveillent lentement, et ont besoin, pour être bien d'aplomb au lever, de se reposer un peu au lit, après qu'elles ont repris connaissance.

Tous les médecins, renseignés sur la *Neurasthénie*, ont entendu parler de ce fait.

C. — Si ces notions sont justes, — et elles me le paraissent, puisqu'elles partent d'observations personnelles, longtemps poursuivies, — revenant au fait qui fait l'objet de cette étude, nous comprendrons comment des *Morts* peuvent *agir sur des Vivants*, à l'*état* de Rêve.

En effet, qui dit *Rêve*, dit *Subconscience*, et existence de connaissances *réelles*, dont la *Con-*



science n'a pas la notion, mais qui jadis sont entrées, *par les sens*, dans le cerveau, et y sont restées à l'état de *Souvenir*, mais de *Souvenir de la Subconscience*.

Dès que le sujet *rêve*, il ressasse ces connaissances-là, transformées en *Idées*, les triture de toute façon ; donc *raisonne*, et en tire des déductions, dont la plupart sont ignorées de nous, c'est-à-dire de notre *conscience*. Mais ces conclusions, l'état de rêve cessant brusquement, peuvent passer tout à coup dans le cerveau, qui fonctionne à l'*état de veille* ; et, dès lors, nous en avons pleinement connaissance.

D. — Dans ces conditions, il nous suffit de supposer que le phénomène inverse puisse se produire, c'est-à-dire que des connaissances de l'état de Veille puisse *fuir et passer*, à notre insu, *dans la Subconscience*, pour comprendre le fait ci-dessus rapporté.

En effet, très probablement, notre sujet, pendant sa jeunesse, a entendu raconter les circonstances dans lesquelles eurent lieu les funérailles de son grand-père : cela de la bouche de contemporains de son aïeul, encore vivants. Ce *souvenir*, ordinaire, a fui son cerveau actuel, et est passé dans le domaine de la *Subconscience*.

Ce qui explique pourquoi le sujet affirme, de bonne foi d'ailleurs, qu'on ne lui a jamais rien dit à ce sujet ! Il en a simplement perdu le souvenir pour la vie de tous les jours ; mais celui-ci est resté enfoui dans les profondeurs du *Cerveau sub-liminal*, comme on dit.

E. — Cette disparition du souvenir s'expliquera d'autant mieux quand on saura que le sujet, qui fait l'objet de notre observation est un *nerveux avéré* !

La nervosité est prouvé par une constatation matérielle, qu'on peut faire encore à l'heure présente. Cet homme, pourtant très intelligent, est atteint d'une *difficulté de parole*, qui fait qu'il est difficile de comprendre ce qu'il dit, quand on n'est pas accoutumé à sa voix (1).

Or, cette difficulté de parole est *congénitale*, et n'a pas de rapport avec le larynx, qui est absolument normal. Cet état anormal de la fonction vocale est donc due à une *anomalie des centres nerveux*, qu'il suffit de constater, sans pousser ici plus loin la recherche de son origine et de sa cause (1).

2° *Fabrication du Rêve.* — Passons maintenant à la seconde partie de l'observation.

a) Le sujet est préoccupé par la recherche du *tombeau de son grand-père*. Il procède à cette recherche à l'*état de veille* ; et sa mémoire ne lui apprend rien (puisque cela lui est impossible), le souvenir ayant filé vers des régions plus lointaines. Mais il continue à chercher ; et *cela l'énerve*, dit-il ! « Il est littéralement OBSÉDÉ *par cette Idée* », ajoute-t-il.

b) Ces préoccupations se retrouvèrent, bien entendu — puisque c'est la règle constante (2) — à l'*état de Rêve* ! Aussi, une belle nuit, ces idées, brassées et rebrassées, firent-elles sortir de son puits le souvenir perdu ! Cela, « tout à coup, de la façon la plus inattendue », répète-t'il !

Immédiatement la cérébration, si inconnue, mais si spéciale, du Rêve le transforma, le cristallisa, et fit *surgir l'image même de l'aïeul*, que le sujet entendit parler, *en rêve*, bien entendu (3).

De toutes pièces, le récit est construit, et, inconsciemment, au réveil, l'ordre apparaît, *subitement*, comme d'ordinaire !

3° *Exécution du Rêve.* — On remarquera, dans l'observation rapportée ici, le réveil subit à quatre heures du matin, l'*impulsion*, manifeste, dont est la proie le sujet, quii dans la nuit même, *sans perdre une minute*, va exécuter l'ordre reçu...

Tout cela est parfaitement en rapport avec les idées générales que j'ai avancées plus haut, d'après mes propres recherches sur les rêves.

M. Pineau, comme poussé par une *puissance particulière*, dont il semble n'avoir pas eu alors une *pleine conscience*, quoique bien éveillé, ne tient aucun compte des observations de sa femme, fonctionnaire très calme et très sensée, en laquelle il a d'ordinaire pleine confiance, et pénètre dans le cimetière, où il retrouve la *situation* du Tombeau, que, sans doute, il avait *oubliée* depuis longtemps !

***

CONCLUSIONS. — Telle est, dans notre esprit, l'explication, *rationnelle*, des événements, qui se sont déroulés dans cette circonstance.

(1) Il serait trop long et déplacé de d'écrire ici l'anomalie en question. Pour la bien faire comprendre, il faudrait d'ailleurs des pages et des pages. Ce qu'il y aurait de mieux à faire, au point de vue scientifique, serait de l'enregistrer au phonographe, et de confier ensuite les plaques impressionnées à des spécialistes.

(1) Bien entendu, cette anomalie ne se manifeste par aucun symptôme physique appréciable. Le sujet est très fort, très vigoureux, et d'une excellente santé physique et morale.

(2) On connaît l'histoire des solutions de *problèmes* trouvées en rêve, des résolutions raisonnées et prises en rêve, qu'on exécute au réveil, etc., etc.

(3) Se rappeler que le sujet est un *nerveux* patent.

Naturellement, quand nous avons soumis au sujet de l'observation notre explication, basée sur un *Souvenir disparu*, il s'est récrié, et a affirmé que *jamais* on ne lui avait indiqué, jadis, la situation du dit tombeau.

Ou c'est lui qui a raison ; ou c'est nous !

a) Si, vraiment, jamais personne n'a indiqué à cet homme la place exacte, occupée au cimetière par le tombeau de son grand-père, le fait ci-dessus reste pour moi *incompréhensible*, à supposer qu'il soit absolument exact, et que les choses se soient passées comme on les raconte : ce que je crois, car, sans cela, je n'aurais pris la peine d'écrire ce qui précède ! Mais le terme *incompréhensible* signifie, dans mon esprit, simplement que *je ne comprends pas*, en l'état actuel de la science, *comment un Mort* a pu *agir sur un Vivant*, à soixante-huit ans de distance ! — Je ne dis pas que le fait est *impossible*, car cela, je ne le sais pas.

b) Mais vraiment, notre sujet peut-il, logiquement, soutenir qu'*il est sûr de sa mémoire*, à si longue échéance, après un aussi long temps (de sa naissance à 1892, c'est-à-dire au moins trente ans) ?... Je ne le crois pas.

Il ne se souvient pas ; c'est entendu ! Mais ce n'est là qu'un FAIT NÉGATIF, et non un *fait positif, contrôlable*.

Par conséquent, je suis autorisé à n'en pas tenir compte, jusqu'à preuve du contraire.

c) Dès lors, étant donné ce que j'ai dit plus haut, mon hypothèse à moi du *Souvenir* est non pas *démontrée* (évidemment ; sans cela ce ne serait plus une hypothèse !) mais aussi défendable au moins que celle du Sujet (*absence de souvenir*), et en tout cas a plus de chances d'être la bonne, puisqu'elle est la seule conforme aux données de la Science actuelle.

Dans ces conditions, je ne puis, comme on le pense, que maintenir l'explication donnée, qui, aujourd'hui, paraîtra, je crois, nécessaire et suffisante à tous les esprits scientifiques.

LES NOUVEAUX LIVRES

G. DE TROMELIN : **Le fluide humain**, ses Lois et ses Propriétés. La Science de mouvoir la Matière, sans être médium. — (Paris, Librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri. — Prix : 2 fr. 50.)

Nous nous sommes déjà occupés des nombreux petits appareils que le comte G. de Tromelin a inventés pour étudier le « fluide humain », et des théories qu'il en a tirées. Mais par suite de différentes circonstances, nous n'avons pas encore parlé de cet ouvrage, beaucoup plus complet que les autres publiés par le même auteur sur cet argument, et paru depuis plusieurs mois déjà.

M. de Tromelin, ancien lieutenant de vaisseau, lauréat de l'Académie des Sciences en 1883, pour une étude sur les machines dynamos, qui venaient à peine de paraître, a été frappé, ainsi que bien d'autres chercheurs, par ce fait : que, si l'existence d'un « fluide humain » (le nom importe peu), est admise, non pas uniquement par les magnétiseurs proprement dits, mais par toutes les personnes ayant reconnu la réalité des phénomènes médiumniques de nature physique, il serait avantageux de pouvoir la constater d'une façon tenant moins de la simple *observation*, et davantage de l'*expérimentation*, grâce à des appareils dont le maniement soit à la portée de tout le monde. C'est de ce *desideratum* que sont sortis les appareils de Fortin, Baraduc, Joire, etc. M. de Tromelin a voulu faire mieux et croit « apporter la solution définitive du problème ». Il a imaginé à ce fin, non pas un dispositif unique, mais un grand nombre de petits appareils ,pour la plupart d'une structure fort simple, tels que chacun peut assez facilement les reproduire avec une feuille de papier, quelques épingles, un bouchon de liège, etc. Ces nombreux appareils ont surtout pour but de répondre aux nombreuses objections que la critique pourrait soulever ; il n'est pas moins vrai que leur multiplicité nuit, à un certain point de vue, à l'expérimentation, en l'éternisant et en la compliquant, car il n'est pas toujours incontestable que l'observation que l'expérimentateur peut établir sur l'un des appareils puisse s'appliquer à détruire l'objection provoquée par l'observation d'un autre appareil. Et pourtant l'auteur semble avoir quelque raison quand il écrit (p. 30) : « Je trouve qu'il est absolument inutile d'entamer des polémiques scientifiques avec des contradicteurs, qui se sont bornés jusqu'ici à faire tourner mon petit cylindre de la figure 15, et qui ont paru ignorer totalement l'ensemble des 79 propositions que contient mon mémoire résumé ».



Un reproche qu'il est difficile de ne pas faire à l'auteur, c'est sa tendance excessive à bâtir des théories, tirées d'observations insuffisantes. En voici un exemple :

Expérience du gros tube sur le sommet d'une bouteille. — ...Je mis un gros tube de 20 centimètres de longueur sur 3 centimètres de diamètre, en équilibre sur le haut de son pivot, perché sur le bouchon d'une bouteille d'un litre. Cette bouteille était sur ma toilette de marbre : j'étais debout, et le tube était à la hauteur de ma poitrine. Ce tube se mit à tourner étant placé en face, mon corps étant à 40 centimètres environ de la bouteille.

Après maintes observations je reconnus, qu'en me tournant un peu à droite, le tube tournait dans le sens inverse des aiguilles d'une montre ; et en me tournant ensuite un peu à gauche, la rotation changeait de sens.

Etant de face, les rotations étaient incohérentes.

Dès lors, cette loi était trouvée :

Le champ psychique a son siège dans le thorax.

Le plan maximum d'effet de ce champ passe par le milieu du corps ; c'est-à-dire, par le plan médian du corps, soit par la colonne vertébrale.

Il n'est pas un lecteur,croyons-nous, qui ne voie pas la disproportion absolue entre l'expérience dont il s'agit, et les conséquences physiologiques qu'en tire M. de Tromelin.

Il ne sera pas inutile de rappeler ici un exemple curieux des erreurs auxquelles peut donner lieu cette précipitation d'édifier des théories sur la base des observations les plus fragiles. — Il s'agissait justement d'expérimenter avec l'un des petits appareils de M. de Tromelin : sauf erreur, celui désigné dans son ouvrage par la figure 10. On nous avait fait remarquer qu'en plaçant la main droite repliée en demi-cercle en forme de) à droite de l'appareil, celui-ci tournait dans un sens ; si on plaçait, de l'autre côté, la main gauche, repliée de même en demi-cercle (, l'appareil tournait en sens contraire. D'où la théorie que le fluide se dégageant du côté droit du corps est *positif*, alors que celui qui se dégage du côté gauche est *négatif*. Ou quelque chose de semblable. Alors, en faisant une petite contorsion avec nos poignets, nous avons placé successivement la main gauche repliée dans la position exacte où se trouvait auparavant la main droite, et vice-versa, avec ce résultat, que le mouvement rotatoire de l'appareil se produisit dans le même sens qu'avec l'autre main. Il était donc absolument incontestable que la différence du mouvement ne dépendait aucunement de la qualité positive ou négative des fluides, mais uniquement de la position de la main — quelle que fut cette main. Et la belle théorie tomba à l'eau.

Ceci une fois dit, une question se pose ; M. de Tromelin la présente lui-même par ces mots :

Il est bien entendu que tout courant d'air naturel, ou créé artificiellement au moyen de sources de chaleurs variées, peut actionner et faire tourner mes appareils. Je connais vingt moyens divers de transformer mes moteurs humains en turbines et de les faire tourner rapidement dans le sens voulu. Je sais qu'avec une source de chaleur assez faible, on peut arriver à obtenir des rotations assez rapides ; car mes appareils devaient être très sensibles, très mobiles pour mettre en évidence cette force nouvelle...

Seulement, M. de Tromelin soutient qu'il doit y avoir autre chose que les agents connus pour actionner ces appareils, sans quoi on n'expliquerait point pourquoi en général la main droite fait tourner ses appareils beaucoup plus vite que la main gauche, alors même que les deux mains ont une température identique ; pourquoi à telle heure de la journée, l'opérateur n'a pu obtenir aucune rotation, tandis que deux heures après, cet opérateur obtiendra des rotations rapides, sans que les températures de ses mains aient varié sensiblement, etc.

Sans doute, la température ambiante ou une autre circonstance quelconque, étant changées, peuvent modifier, dans les différents cas, les résultats des expériences, et il est donc très difficile d'en venir sur ces points à des conclusions sûres.

Néanmoins, des hommes qui paraissent avoir une bonne préparation scientifique se sont soumis à ces longues expériences et croient avoir constaté le bien-fondé de beaucoup d'observations de M. de Tromelin ; nous pouvons citer le Dr Breton, ancien médecin en chef de 1re classe de la marine ; le Commandant du Génie Le Clément de Saint-Marq, de l'armée belge ; M. de Backère, lieutenant d'artillerie de la même armée, dont on peut lire l'intéressante conférence sur le fluide humain, publiée à Anvers par l'imprimerie J. De Winter (Petit-Marché, 13), en 1909.

Aimée Blech : **Ombres et Lumières**, Contes et Nouvelles théosophiques.— (Publications théosophiques, 10, rue Saint-Lazare, Paris. — 3 fr. 50.)

C'est là de la bonne littérature spiritualiste, où une inspiration vigoureuse et soutenue allie d'une façon parfaite l'œuvre de l'imagination à celle d'une foi dont l'auteur est imprégné. Quelles que puissent être les idées personnelles du lecteur, aucun ne se repentira de lire attentivement cet ouvrage, dont les nombreuses « nouvelles » le feront réfléchir sans que, pour ainsi dire, il puisse s'en apercevoir.



AU MILIEU DES REVUES

Un cas d'écriture médiumnique à personnalités multiples

Notre confrère *Luce e Ombra* a publié, l'année dernière, une monographie du professeur H. Morselli, de l'Université de Gênes, qui a paru depuis dans une brochure à l'Imprimerie Zerboni, de Milan. C'est une étude qui, selon l'expression de son éminent auteur, doit servir de contribution à la critique psychologique du spiritisme.

Il s'agit du cas d'une jeune italienne, Germaine Tor..., âgée de vingt ans, d'un aspect très agréable, d'un développement normal, d'un esprit vif, bien que peu cultivé. Se trouvant dans une ville de l'Autriche, à un moment où on s'y occupait beaucoup de spiritisme, elle ne tarda pas à devenir à son tour médium écrivain, dès l'âge de quinze ans. L'intérêt que présentent ses écrits est même inférieur à celui de la presque totalité des « messages » qui nous viennent d'une phalange innombrable d'autres médiums de la même catégorie ; en effet, les phénomènes d'apparence supranormale ne s'y présentent jamais, ou presque jamais. A cet égard, ce médium n'offre donc pour les « psychistes » que bien peu d'intérêt. Mais son étude psychologique est faite comme on peut s'y attendre par Morselli, c'est-à-dire avec beaucoup de pénétration et de talent.

L'existence de l'automatisme graphomoteur, avec personnalités multiples, n'ayant jamais été mis en doute, même par les spirites qui ne sont pas absolument à la dernière échelle de l'intellectualité humaine, les médiums écrivains, intéressants toujours pour la psychologie normale et pathologique, n'intéressent le « psychiste » qu'au point de vue des phénomènes de clairvoyance qui s'y manifestent, et qui portent parfois même à croire qu'une personnalité étrangère à la subconscience du médium intervient dans l'écriture d'une façon plus ou moins directe. De même, pour les médiums à phénomènes physiques, ce qu'il y a d'intéressant, par exemple en Eusapia, n'est point la personnalité de John King, mais les phénomènes supranormaux qui sont accomplis sous l'étiquette de cette personnalité.

On est donc un peu surpris de voir que M. Morselli, dans son étude, ne touche pas à cette question, qui constitue la base même des recherches de Flournoy, de W. James et d'autres psychologues éminents dans le domaine de l'écriture automatique. En parlant de la différence entre la plate personnalité de C. Lombroso, qui se manifeste par Germaine Tor... et la personnalité intelligente d'Hodgson, se manifestant par Éléonore Piper, il ne l'attribue qu'à l'expérience acquise par cette dernière durant un long entraînement. Mais cette ancienne domestique qu'est Mme Piper n'est pas remarquable pour l'élévation philosophique de ses communications ; elle est étonnante par sa clairvoyance et par les autres phénomènes intellectuels supranormaux qui se manifestèrent en elle *dès le début*, c'est-à-dire depuis qu'elle commença, d'abord à dicter ses communications, ensuite — beaucoup plus tard — à les écrire.

Les observations de Morselli, lorsqu'il met en garde les cercles spirites contre leur tendance à préparer, avec une artificiosité plus ou moins inconscientes, la manifestation des personnalités secondaires, est très intéressante. « Si l'on intervient — dit-il — avec des demandes suggestives, avec des interprétations hâtives et complémentaires, avec des expressions irréfléchies d'étonnement et de contentement, il se produit une combinaison d'éléments mentaux fournis par les personnes présentes avec ceux qui sont sortis spontanément de la co-conscience des médiums ; ainsi le phénomène psychologique naturel se trouble, et l'on introduit dans la science métapsychique des faits falsifiés et inutilisables ».

Télépathie ? Télesthésie ?

Un magistrat italien, M. F. G., que la Direction de la *Tribuna*, le plus important journal de Rome, dit connaître fort bien, a envoyé dernièrement à ce journal le récit suivant :

J'étais juge d'instruction au Tribunal de Portoferraio, et depuis des années on n'avait pas vu s'y produire un crime d'homicide, lorsqu'une nuit, vers minuit et demi, alors que je dormais profondément, je fus réveillé par ma femme qui venait de pousser un cri déchirant. Impressionné, je fis la lumière et lui demandai ce qui était arrivé, ce qu'elle ressentait ; elle me répondit en pleurant : « J'ai vu un homme qui en ce moment, à Rio Marina, a tué sa femme à force de coups, avec un gros couteau, et l'a écartelée horriblement ». Je me mis à rire, éteignis la lampe et me rendormis. Mais, vers l'aube, un appel du lieutenant des carabiniers m'invitait à me rendre à Rio Marina avec le Procureur du Roi, et j'y trouvai effectivement ce que ma femme m'avait raconté. Je demeurai atterré de la vérité du récit devant le déchirement de ce corps sans vie.

Six mois plus tard, à une heure du matin, ma femme me réveilla en disant qu'on avait fortement agité la sonnette. Je me levai, allai à la porte, regardai par la fenêtre ; il n'y avait personne. Je demandai alors à ma femme ce qu'elle avait rêvé : voici quelle fut sa réponse, « On a tué le neveu de Faliero près l'Alti Forni, et le maréchal des carabiniers est venu t'appeler » ; — Je me mis de nouveau à la fenêtre, mais tout était plongé dans le plus profond silence. Je donnai une potion calmante à ma femme, atteinte de neurasthénie, et me recouchai. J'allais re-

tomber dans le sommeil, lorsqu'un violent coup de sonnette me fit bondir hors du lit. Je demandai qui était là, et pourquoi on venait me chercher. Le maréchal des carabiniers répondit : « Venez tout de suite à Alta Forni, car le neveu de Faliero a été blessé mortellement, et peut-être pourrez-vous arriver à temps pour avoir le nom du meurtrier ».

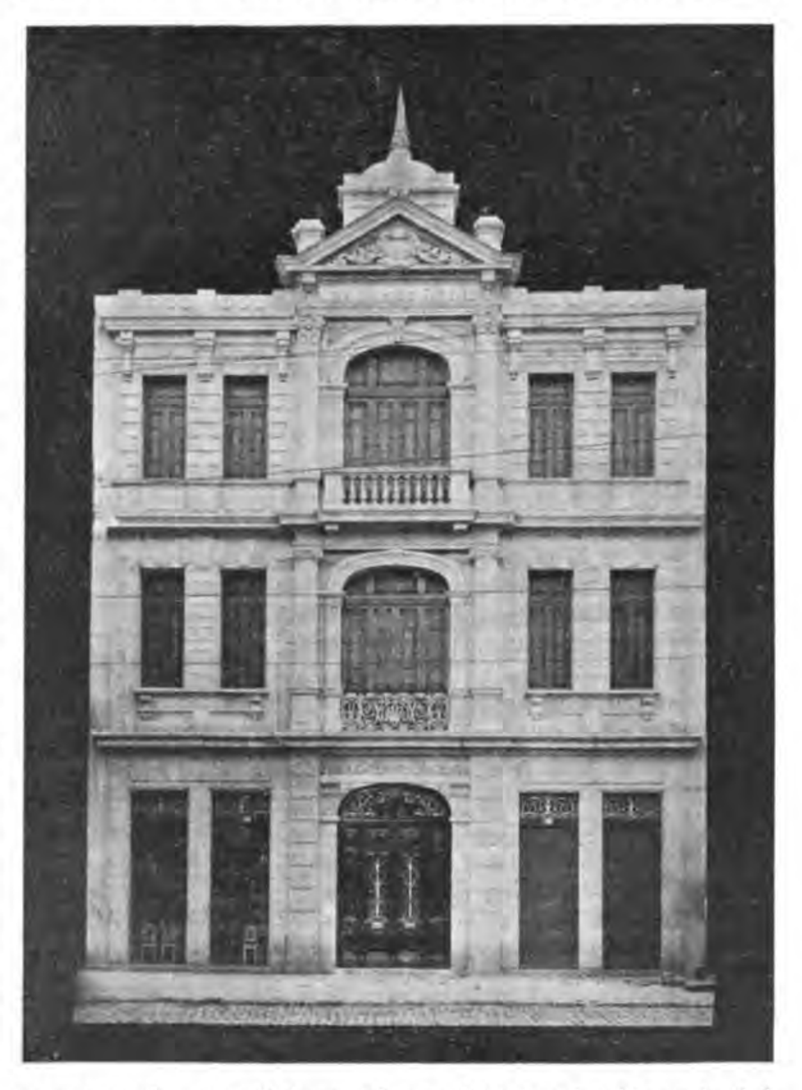
ECHOS ET NOUVELLES

L'inauguration de l'Edifice de la Fédération Spirite Brésilienne

On sait que le Brésil est peut-être le pays au monde qui compte un plus grand nombre de spirites. Aussi, l'inauguration de l'édifice destiné à servir de siège à la Confédération Spirite Brésilienne — inauguration qui eut lieu le 10 décembre dernier, avec une certaine solennité — a beaucoup intéressé la population de la République, et surtout de Rio-de-Janeiro, dont les grands journaux y consacrèrent de longs comptes rendus, avec des gravures.

Le coût de cette construction a atteint la somme de 340.000 francs (204 *contos de reis*), y compris l'achat du terrain (90.000 fr.).

En 1905, une dame Mary Henrieth Hoffmann avait fait don à la Confédération d'une maison qu'elle possédait au numéro 60 de la rue Saint-José. L'édifice ne se prêtant guère à l'usage auquel on aurait voulu le destiner, on décida de vendre cette maison, de recueillir de nouveaux fonds et de bâtir ailleurs une construction *ad hoc*. On ouvrit aussitôt des souscriptions, on donna des spectacles dont le bénéfice devait servir à ce but, et on put ainsi faire surgir dans l'Avenida Passos le bel édifice dont nous reproduisons ici, à notre tour, une photographie.



Le bâtiment occupe un terrain de 586 mètres carrés, avec une façade de 14 mètres. Au rez-de-chaussée se trouve le local destiné à la Bienfaisance, dont fait surtout partie un établissement thérapeutique dans lequel on pratique, gratuitement, des cures, surtout homéopathiques, avec l'intervention de médiums, etc. Au premier étage, les locaux de la Direction, du Secrétariat, de la Trésorerie, de la Bibliothèque et des Archives. Au deuxième, la grande salle des conférences, dans laquelle peuvent prendre place plus de six cents personnes.

La Confédération a été fondée en 1884 dans un but d'observation et d'étude scientifique du Spiritisme ; le manque de bons médiums — et sans doute aussi la tendance générale des esprits chez les spirites brésiliens — portèrent la société à se limiter au côté philosophique de la doctrine. Elle



est actuellement présidée par M. Léopoldo Cirne ; vice-président, Dr A. Spinola ; 1er secrétaire, lieutenant-colonel A. Gonçalves Texeira.

Petites Informations

.*. **Société d'Etudes Psychiques de Nice.** — *Conférence* le premier et le troisième mercredi de chaque mois, à 4 h. 1/2, au Siège de la Société, 7, Avenue de la Gare.

Bibliothèque à la disposition des sociétaires.

Composition du Bureau pour la saison 1911-12 : *Président* : Dr Breton, 29, boulevard Gambetta ; *Vice-Présidente* : Mme Diane Marest ; *Secrétaire* : M. Guillot ; *Trésorier* : M. Serra ; *Trésorier-adjoint* : M. Agniel ; *Bibliothécaire* : M. Hardy ; *Membre* : M. Caressa ; *Membre* : princesse Morouzi.

.*. L'*Aurore*, de Paris, publiait en son numéro du 5 janvier un entrefilet de M. Jules Lermina, le romancier bien connu, qui, **à propos du Prix Fanny Emden**, faisait observer que l'Académie des Sciences a décerné un prix d'encouragement de 2.000 francs à M. E. Boirac pour des expériences, dont quelques-unes, lorsqu'elles furent faites par le lieutenant-colonel de Rochas, il y a quelques années, avaient été jugées bien sévèrement par beaucoup de personnes. M. Lermina aurait même pu ajouter que ces expériences déterminèrent le ministre de la guerre d'alors, le général André, à mettre M. de Rochas à la retraite d'office, cinq ans avant l'âge réglementaire !

.*. *Luce e Ombra* annonce la mort du **Dr Achille Uffreducci**, professeur de Séméiologie pratique et de Pathologie spéciale médicale pratique à l'Université de Rome ; professeur de Chimie appliquée au Diagnostic médical à l'Hôpital du Saint-Esprit, à Rome, directeur des *Archives Cliniques Italiennes*, des *Archives de Pharmacie*, etc. Il était membre honoraire de la Société d'Études Psychiques de Milan et collaborait à *Luce e Ombra* sous le pseudonyme d'A. U. ANASTADI.

.*. **Une conférence au Photo-Club de Paris.** — M. Paul Le Cour, membre de la S. U. E. P., a fait le 17 janvier, dans la salle des fêtes du « Photo-Club de Paris », rue des Mathurins, devant un public très élégant, une conférence sur les photographies de fantômes. Un grand nombre de photographies psychiques défilèrent ainsi, en moins d'une heure, sur le tableau des projections lumineuses ; plusieurs se rapportaient à Mlle Linda Gazzera, le médium de Turin, dont on parle beaucoup depuis quelques semaines. L'auditoire parut s'intéresser beaucoup à cette belle conférence, qui, s'adressant plus spécialement à un public profane à ces questions, était de nature plutôt documentaire que critique.

Société Universelle d'Études Psychiques

UNE CONFÉRENCE DE L'ABBÉ NAUDET

M. L'ABBÉ NAUDET, professeur au Collège libre de Sciences Sociales, a fait le 21 janvier, au siège de la S. U. E. P., une conférence intitulée : *Qu'est-ce qu'un médium* ? Après avoir été présenté au nombreux auditoire par M. G. de Fontenay, qui présidait, le conférencier parla durant plus d'une heure. Sans prétendre à définir nettement cet être mystérieux qu'est encore un médium, il en indiqua les traits les plus caractéristiques, exprimant l'avis que, loin d'être nécessairement un malade, il est, à un certain point de vue, un être plus évolué que le commun des mortels, en ce sens qu'il peut manifester des facultés supranormales qui, chez les autres hommes, sont plus profondément enfouies dans l'être subconscient. D'ailleurs, la belle conférence de M. Naudet, vivement applaudie, a été aussi une excursion dans le domaine de la métapsychie en général.

POUR L'ÉTUDE DES MÉDIUMS

Le dimanche 4 février, à 5 h., une séance a été consacrée à la discussion des expériences faites avec Mlle Linda Gazzera, et à l'organisation de séances avec certains autres médiums, dont Mme Eusapia Paladino.

LES MEMBRES SOUSCRIPTEURS POUR 1912 :

Liste précédente	72 fr.
10. M. le Dr E. C. (Paris)	8 fr.
11 M. E. Bourdon (Paris)	8
12. Général Bazaine-Hayter (Paris)	8
13. M. P. Bouclay (Connes)	8
14. Mme la vicomtesse de Bresson (Nice)	8
15. M. Bergeot (Paris)	8
16. M. P. E. Cornillier (Paris)	8
17. M. Ed. Duchâtel (Paris)	8
18. M. le cte Arnault de Gramont (Paris)	8
19. M. le prince C. Handjeri (Lisieux)	8
20. Mme L.-C. Monnier (Paris)	8
21. Dr J.-Ch. Roux (Paris)	8
22. Mme J.-Ch. Roux (Paris)	8
23. Mme L. Strauss (Paris)	8
24. Mme Weil (Paris)	8
25. M. J. Ortiz (Valmy, Etats-Unis)	8
TOTAL :	200 fr.

Le Gérant : JOSEPH MATRAT

IMPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. FORTIN, *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, PARIS



Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

22e Année — Février 1912 — N° 2

PHOTOGRAPHIES DE FANTOMES

L'OUVRAGE DU Dr H. IMODA

Sur le médium Mlle LINDA GAZZERA (1)

Cet ouvrage est bien l'événement sensationnel de l'année, pour ce qui concerne les recherches métapsychiques. Mais malgré la façon sérieuse et scientifique dont il a été rédigé, malgré les expérimentateurs distingués dont il synthétise les observations, il demeure figé devant nous comme un Sphynx, plutôt que comme le monument d'une nouvelle victoire remportée sur l'inconnu. C'est que les rayons qui l'éclairent sont entrecoupés de tant d'ombres ; c'est que les phénomènes mêmes qu'on a fixés, perpétués par la photographie présentent des étrangetés, des contradictions, des mystères plus grands que toux ceux qui se sont présentés jusqu'ici aux yeux des observateurs ; c'est la mort de l'auteur, le Dr Imoda, survenue avant que l'ouvrage fût achevé ; c'est enfin que l'on sent que l'expérience, déjà convaincante pour les personnes qui l'ont faite, n'apparaît pas aussi suffisante pour le public, d'autant plus que le médium dont il s'agit, peu ou point connu jusqu'ici en dehors d'un petit cercle de chercheurs, vient de partir pour des pays lointains, et ne désire plus, pour des raisons d'ordre privé, se prêter, à l'avenir à de nouvelles expériences.

L'ouvrage en question est de nature purement expérimentale. Son auteur a voulu placer au-dessous du titre le mot de Bacon : *Hypotheses non fingo*, et dans la préface qu'il a écrite pour lui, le professeur Ch. Richet observe à son tour : « Voici un livre qui ne contient ni théories, ni hypothèses. Rare mérite à un pareil sujet, encombré de dissertations puériles et de logomachies vaines ».

(1) Dr Enrico Imoda : *Fotografie di Fantasmi*, 3. — Bocca Frères, éditeurs ; Turin, Via Carlo Alberto. — Prix : 25 francs.

L'Auteur et le Médium

Le Dr Henri Imoda possédait et dirigeait un établissement destiné au traitement des maladies nerveuses, aux portes de Turin. Mme Eusapia Palladino ayant été se faire soigner dans cet établissement à la suite d'une série de séances qui l'avaient particulièrement épuisée, le Dr Imoda eut l'opportunité de la connaître et de l'étudier de près. Il ne tarda pas à se convaincre de la réalité des phénomènes supranormaux qu'elle présentait, et à s'y intéresser. Le hasard le mit, quelque temps après, en rapport avec une jeune fille qui présentait des phénomènes assez semblables à ceux de Mme Palladino, mais qui était heureusement au début de sa médiumnité, qu'il était donc assez aisé de tourner dans une direction plutôt que dans l'autre.

Le Dr Imoda donne sur son sujet les indications suivantes :

Mlle Linda Gazzera est âgée de vingt-deux ans : elle est d'une taille normale, d'un aspect régulier et bien proportionnée. Elle a d'abondants cheveux noirs, des sourcils très noirs et épais, le visage un peu pâle, les yeux grands, sombres, vifs, scrutateurs ; mais si on la regarde fixement, elle présente l'égarement caractéristique des personnes faciles à tomber en hypnose.

Elle est en effet très facilement hypnotisable ; bien que personnellement je n'aie jamais fait sur elle aucune expérience à cet égard, il me résulte positivement qu'elle a été hypnotisée à plusieurs reprises par d'autres.

Elle est d'un caractère impulsif, généralement gai ; elle rit souvent, mais elle passe facilement d'un état d'âme à l'autre, elle s'attriste facilement et se console avec non moins de facilité. Elle a des tendances enfantines ; elle joue volontiers à la poupée.

Elle est très singulière dans ses habitudes ; elle aime dormir le jour et veiller la nuit ; rarement elle va se coucher avant deux heures ou trois heures du matin. Parfois elle se lève à 6 heures, d'autres fois elle est encore au lit à 2 heures de l'après-midi.

La nuit elle lit, elle écrit, elle coud, ou elle confectionne ses chapeaux et ses vêtements : elle compose des contes et des nouvelles sentimentales et les envoie à des journaux populaires, qui les publient. Elle a une assez bonne culture littéraire ; elle aime à étudier les langues étrangères, et a beaucoup de facilité pour le dessin.

Je n'ai exécuté sur elle aucun examen somatique ; je me rends parfaitement compte que la chose aurait été fort désirable, mais cette jeune fille a (caractère commun à beaucoup d'hystériques) une répugnance singulière, instinctive, invincible, à se laisser déshabiller et visiter par les médecins. Or, *l'expérience acquise en de nombreuses années d'études sur les médiums m'a appris que pour obtenir les meilleurs résultats dans les séances, un grand tact est nécessaire.* Le médium est un instrument, un instrument très délicat de précision ; mais un instrument vivant ; il est donc nécessaire de le manier d'une façon fort différente qu'un instrument de précision inanimé. Celui-ci peut être décomposé, étudié et recomposé sans qu'il perde rien de ses propriétés physiques. Un médium, on le dérange même par un mot, par la présence d'une personne antipathique, par un acte inconsidéré bien qu'innocent, et quelquefois même par une pensée (je pourrais citer des faits extraits de mes expériences pour le prouver), et le résultat sera une altération de son attitude dans l'expérience.

Ce que je viens de dire n'est pas une hypothèse, mais un fait constaté par d'autres et par moi en de nombreuses occasions : et les personnes qui devront étudier ce médium après moi feront bien de ne pas l'oublier.

En dehors de cette aversion instinctive pour l'examen somatique, M[lle] Linda Gazzera est soumise et docile : elle se laisse examiner les vêtements, qu'elle change au début de la séance, en présence de la maîtresse de maison.

Elle a un grand désir de devenir un bon médium. Les résultats qu'on obtient l'enthousiasment ; à la vue des photographies obtenues, elle frappe des mains et saute de joie.

Elle se plie très facilement à la persuasion, mais elle ne tolère aucun frein, aucun ordre, contre lesquels elle montre un véritable esprit de révolte.

Sa trance, c'est-à-dire son sommeil médiumnique, présente deux prérogatives précieuses : le médium s'endort avec une facilité et une rapidité extraordinaires ; elle atteint en quelques minutes la phase de somnambulisme médiumnique lucide, et à l'issue de la séance, avec la même rapidité, elle se réveille tout à coup par un simple et léger souffle sur les yeux et un appel de son nom à voix basse, et elle reprend immédiatement une conscience complète d'elle-même...

Très souvent, les phénomènes de télékinésie et de stéréose (mouvements à distance et matérialisation de membres avec attouchements aux assistants) se produisent aussitôt l'obscurité faite, alors que le médium est encore parfaitement éveillé, ou tout au moins dans un état de préhypnose consciente ; il garde le souvenir de ce qui se passe pendant ce temps... (1)

L'activité médiumnique de ce sujet n'est pas toujours la même, des périodes de grande activité étant suivies par d'autres d'une inactivité presque complète. Ces périodes ont une durée de huit à dix semaines environ. Durant la période moins active, le médium engraisse ; il maigrit durant les périodes de grande activité. Cette différence d'activité est aussi en rapport constant avec les époques mensuelles : minime tant qu'elles durent, elles s'accentuent progressivement pendant le temps successif, jusqu'à atteindre l'intensité la plus forte dans les jours qui précèdent immédiatement la nouvelle époque.

« Vincenzo »

La principale personnalité médiumnique qui dirige les séances du médium Linda Gazzera dit s'appeler Vincenzo (Vincent), avoir été un officier de cavalerie et être mort depuis plusieurs années. Il ne voulut pas d'abord spécifier les dates ni les lieux ; plus tard, il donna certains renseignements à son sujet, et on les trouve épars dans les comptes-rendus des séances.

Le caractère de cette personnalité s'est profondément modifié durant les deux années d'expériences que nous avons faites. D'abord grossier, trivial, employant un langage ordurier, il s'est amélioré ensuite quelque peu au point de vue de son attitude et de son parler.

Le trait caractéristique fondamental qu'il a gardé est une autonomie absolue. Dans les séances, nous n'obtenons que ce qu'il lui plaît qu'on obtienne ; il ne se plie ni à des ordres ni à des prières ; dans les premiers temps, ayant cherché à me révolter et à le plier à ma volonté, j'eus à me repentir de ma conduite...

Ici, il me semble opportun de faire remarquer aux lecteurs connaissant bien les phénomènes de l'hypnose provoquée, ou magnéto-hypnotisme, combien la personnalité médiumnique de « Vincenzo » diffère des personnalités hypnotiques habituelles, qu'on parvient si aisément à provoquer dans les sujets hypnotisés.

Alors que les personnalités hypnotiques ordinaires ont pour trait caractéristiques une suggestionnabilité extrême, de telle façon que l'hypnotisateur les évoque, les transforme et les fait disparaître à son gré, la personnalité médiumnique de « Vincenzo » reste invariée, autonome, comme une véritable personnalité primaire d'un individu très sain et réfractaire au plus haut degré à la suggestion.

(1) Dans les séances qu'elle a données à Paris, cet état était facile à reconnaître, parce que le médium continuait à parler français, tandis que, quand elle est tombée en trance, elle ne parle plus que le patois piémontais. — C. V.



Les psychologues doivent prendre soigneusement en considération ce caractère fondamental, que la personnalité de « Vincenzo » partage avec le John King d'Eusapia Palladino, avec Katie King de Florence Cook. C'est ainsi qu'ils pourront juger si les personnalités hypnotiques et les personnalités médiumniques sont au fond la même chose, comme l'affirment Janet et Flournoy et comme le pense aussi Morselli, ou quelque chose de bien différent, comme le pensent Visani-Scozzi et Lombroso — bien que les unes et les autres puissent avoir en commun quelques traits et quelques analogies.



Une deuxième personnalité se présente à nos séances, et a une physionomie physico-psychique très différente de celle de Vincenzo. Elle dit s'appeler « Carlotta » et avoir été l'amie de « Vincenzo », dont elle eut une jolie petite fille, décédée à l'âge de quatre ans et demi.

« Carlotta » non plus ne donna pas de renseignements sur elle... Elle est affable, aimable, de manières et d'expressions délicates. Les contacts de ses mains sont caractéristiques, parce que ses doigts sont effilés et les ongles aigus et tranchants, alors que la main de « Vincenzo » rappelle celle de John d'Eusapia. Mais la physionomie psychique de « Vincenzo » est très différente de celle de John.

Dans les comptes-rendus des séances apparaissent de temps en temps d'autres personnalités secondes de moindre importance. Le 3 octobre 1908, « Vincenzo » se plaint de la présence d'autres entités, qu'il dit être dues au frère du médium, M. Emile Gazzera, qui était présent, et qui serait doué lui aussi de facultés médiumniques. — On demande si une photographie a réussi : trois coups affirmatifs résonnent dans le cabinet. Mais « Vincenzo » proteste par la bouche du médium et déclare que ce sont les autres entités qui ont frappé les trois coups ; il recommande de ne pas les croire.

Une scène amusante se produit au cours d'une séance le 7 février 1909. M. Demaison est attiré vers le cabinet par une main qui le saisit au collet. Il se lève pour y aller, mais « Vincenzo » par la bouche du médium, lui ordonne de ne pas bouger; il dit que c'est « Carlotta » qui veut l'entraîner ainsi, mais qu'il ne doit pas y consentir. Commence alors une scène curieuse d'antagonisme entre deux fortes volontés : « Carlotta » tire à deux mains avec toute sa force le col du veston de M. Demaison qui s'est levé et qui doit faire un assez grand effort pour résister ; « Vincenzo », par la bouche du médium, proteste énergiquement et adresse des reproches à « Carlotta ». Enfin, M. Demaison est laissé libre et revient s'asseoir à sa place dans la chaîne.

LES CONDITIONS DES SÉANCES

La plupart des séances eurent lieu chez une dame de la haute aristocratie italienne qui est désignée dans l'ouvrage d'Imoda sous le titre de « marquise de R. » — Le cabinet médiumnique est constitué par l'angle droit de deux parois contigües. Le cabinet ne contient ni porte ni placard ; les parois sont nues. En haut, entre les deux murailles, est suspendue une tringle en bois dont descendent deux rideaux noirs qui forment l'entrée du cabinet. Celui-ci est fermé, en haut, par un rideau triangulaire, également noir. On plaçait dans le cabinet un tabouret sur lequel se trouvaient des jouets, du papier, des crayons, des fleurs, etc., etc. Dans les séances où l'on obtient les photographies de fantômes, le tabouret était remplacé par un fauteuil de jonc afin que le médium pût s'y installer commodément.

Aussitôt avant la séance, le médium, déposant sa robe de ville, la remplaçait par une robe de chambre, en présence de la maîtresse de maison. Presque toujours, on fouillait le médium ; mais nous devons dire que cette opération était généralement très sommaire, le médium ne s'y prêtant pas de bonne grâce ; non pas uniquement dans les séances où l'on se proposait d'obtenir des photographies de fantômes, mais dans les autres aussi — ce qui prouve qu'elle était plutôt mûe par un sentiment instinctif, qu'un petit nombre seulement de nos lecteurs ne comprendront pas, à ne pas se laisser complètement déshabiller.

Le contrôle du médium était généralement confié, dans les séances de Turin, au Dr Imoda et à la marquise de R., se tenant le premier à droite, l'autre à gauche du sujet. Les assistants formaient la chaîne avec leurs mains, et on faisait l'obscurité.

Pendant que les assistants causent, le médium commence à respirer plus profondément et sa respiration se fait plus fréquente. Après trois ou quatre minutes, et parfois même avant, elle s'endort, et alors sa respiration devient plus lente et plus superficielle. Les phénomènes commencent, en certains cas, même avant que le médium tombe en trance. Il arrivait parfois que, quand Linda était déjà endormie et entrée dans la période somnambulique, où elle parle et se meut, « Vincenzo » ordonnait qu'on la réveillât en disant que « la trance n'était pas juste ». Alors, quelques instants après le réveil obtenu avec la méthode habituelle (souffle léger sur les yeux et appel du nom) le médium se rendormait, et la séance se poursuivait comme d'habitude.

LE CONTRÔLE DES MAINS ET DES PIEDS

Le grand reproche qui a toujours été fait au médium dont nous nous occupons, c'est que, tandis que ses mains étaient généralement bien contrôlées, d'autant plus que Linda ne les agite pas continuellement comme fait Eusapia, ses pieds sont, par contre, infiniment moins bien contrôlés que ceux du médium napolitain. Il ne paraît pas que, dans les séances de Turin, les jambes et les pieds de Linda fussent généralement surveillés. A Paris, on a fait ce qu'on a pu pour atteindre ce résultat, mais sans grand succès, il faut le dire ; tout ce que « Vincenzo » tolérait, c'est que l'un des contrôleurs posât l'une de ses mains, tenant celle du médium, sur les cuisses du médium, assez loin des genoux ; et il était fort rare que l'expérimentateur pût sentir les deux cuisses en même temps, et que les phénomènes se produisissent juste à ce moment. Il en résulte que tous les expérimentateurs que j'ai entendu élever des doutes sur l'authenticité des phénomènes produits par Mlle Linda Gazzera, tout en se plaignant de l'inefficacité du contrôle des jambes, reconnaissaient que le contrôle des mains, hormis en de rares occasions, ne laissait rien à désirer.

Il est donc essentiel d'observer que, dans l'ouvrage du Dr Imoda, on trouve de très nombreux exemples de phénomènes télékinésiques qui ne peuvent pas être facilement produits avec les pieds. Nous en citerons quelques-uns pour en donner une idée.

... Pendant que le médium parle à l'intérieur du cabinet... la sonnette se fait entendre énergiquement sur nos têtes et quelquefois le son semble presque venir de la hauteur du plafond... Tout à coup, on sent un vent froid intense venir d'en haut ; nous ne pouvons pas nous l'expliquer ; le médium se prend à rire ; nous nous apercevons que l'éventail ouvert s'agite sur notre tête (p. 47).

Le contrôle est fait d'une façon très rigoureuse par le Dr Imoda, qui tient la main droite, et souvent recherche et contrôle l'autre aussi, toujours tenue par Mme Coggiola... D'abord « Vincenzo » chatouille les genoux de tout le monde. On percevait distinctement une main aux doigts agiles, minces et rapides dans leurs mouvements. Ensuite, il prit de la poche du veston d'Imoda le mouchoir et l'apporta sur la tête de Mme Coggiola ; il prit de la tête de cette dernière un peigne, l'apporta sur la tête de M. Imoda, puis le jeta au loin.

Il retira de la poche du Dr Imoda le crayon, le stylographe et le thermomètre. Il dit avoir pris une seringue à injections ; comme le Dr Imoda ne comprenait pas, sachant bien qu'il n'avait dans sa poche aucune seringue, il approche l'objet de ses lèvres. C'est le thermomètre que « Vincenzo » avait pris pour une seringue... Il caressa le visage et serra fort la main de M. N. N. avec la main entourée du rideau. Il retira de la poche du chevalier Borghino la montre et la promena en la remontant (pp. 64-65).

« Vincenzo » retire des goussets de Mr N. N. et de l'Ingénieur Marzocchi les montres, les promène en l'air et les remonte ; on en entend le bruit caractéristique. Il dégrafe le corsage de la marquise et fait des remarques de surprise sur la forme spéciale des boutonnières. La marquise confirme qu'en réalité elles sont différentes de celles communément employées — ce qui était complètement ignoré par le médium (p. 86).

Il faut remarquer aussi que les mains de Mlle Linda étaient parfois contrôlées d'une façon absolument spéciale, ne permettant pas de supposer qu'elle ait eu recours au truc classique de la soustraction des mains ou à une autre fraude quelconque. En voici quelques exemples.

... Le médium s'endort immédiatement ; la trance est profonde et très calme. Le médium est parfaitement immobile.

On perçoit quelques mouvements d'objets dans le cabinet, pendant que le contrôle exercé par le professeur Richet *sur les deux mains* du médium est déclaré parfait. Durant ces conditions de contrôle, « Vincenzo » demande du papier et un crayon. Il dit que l'esprit de l'Anglais est de nouveau présent, et qu'il veut encore exécuter l'écriture directe. M. Demaison présente à « Vincenzo » un cahier et un crayon ; on entend le grincement du crayon sur le papier ; le cahier est ensuite remis à M. Demaison. Ce dernier sent aussi le crayon qui écrit sur une de ses manchettes... (p. 161.)



... Pendant tout le cours de la séance, je tenais solidement la main droite. Fontenay tenait non moins bien la main gauche. Et nous avons pendant tout le temps (Linda parlait et riait) entendu jouer une petite boîte à musique qui joue lorsqu'on tourne la manivelle... — (CHARLES RICHET, séance du 19 avril 1909.)

... Pendant tout le temps, sans interruption, *sans une seule* interruption, j'ai tenu solidement, admirablement, résolument la main droite, et peut-être 30 ou 40 fois, j'ai constaté, en mettant la main sur l'autre main de Linda, que Fontenay tenait parfaitement la main gauche. Tout le temps de la séance, même au début, il y a eu des mouvements d'objets. La boîte à musique a fonctionné : une pipe placée derrière Linda est arrivée en pleine obscurité et a été mise dans ma bouche. (CH. RICHET, séance du 21 avril 1909).

... La petite boite à musique à manivelle a joué pendant une minute à peu près, et nous constations alors que les deux mains de Linda étaient bien enues ; *à un moment je les tenais toutes les deux*, et Linda parlait et riait. D'autres objets ont été promenés au-dessus de nos têtes. Bref, les mouvements d'objets ont été très intenses, et il est absolument impossible que ce soit par les mains de Linda. (CH. RICHET, séance du 23 avril 1909).

... Coups de poing extrêmement violents sur la table pendant que je tenais les deux mains et la tête. Par suite de la double planche de la table, ce ne pouvaient être des coups de pied. D'ailleurs, on tenait les genoux. Mais les coups venaient nettement d'en haut (CH. RICHET, séance du 28 avril 1909.)

... *Le médium place ses deux mains dans les mains du Dr Bizzozero* (1) ; pendant que celui-ci tient ainsi le contrôle, une main matérialisée la frappe à plusieurs reprises sur le cou et sur les épaules. (p. 196).

Une autre chose à considérer, c'est que les assistants sont parfois touchés, saisis, par deux, par trois mains différentes.

... Attouchements nombreux et précis exécutés par des mains parfaitement matérialisées. Elles tirent le nez et la moustache de Mr N. N. et de l'ingénieur Marzorchi et chatouillent le premier à tel point, que, ne pouvant plus résiter, il tâche de s'échapper ; mais une main forte le saisit, le retient et l'oblige à rester . *Pendant que Mr N. N. est retenu d'une main, l'ingénieur est à son tour touché par deux mains*, dont l'une parfaitement matérialisée (p. 79).

... La petite poupée en caoutchouc crie désespérément, tantôt de près, tantôt de loin ou d'en haut ; le son semble par moments venir de la hauteur du plafond.

« Vincenzo » affirme qu'à ce moment trois mains distinctes sont en action, et cherche à faire constater la présence simultanée des trois agents. Ainsi la marquise de R. et le Dr Imoda accusent simultanément des attouchements aux épaules, pendant que la poupée crie en haut. La simultanéité des trois phénomènes, demandant chacun une main pour être effectué, est indiscutablement prouvée, pendant que le contrôle est assuré d'une façon parfaite (pp. 95-96).

... Matérialisation de mains multiples qui exécutent les plaisanteries habituelles avec la poupée et les grelots.

Le portefeuille est sorti des poches de Mr Demaison et du Dr Imoda ; tous les papiers et l'argent sont disséminés ou remis aux assistants; ceux-ci sont touchés à plusieurs reprises.

On remarque et on distingue nettement une main grande et forte de « Vincenzo », une très petite d'enfant, et la main bien connue et caractéristique de « Carlotta » (p. 103).

Un autre argument favorable au médium est constitué par le caractère même et l'intensité de quelques phénomènes télékinésiques :

« Vincenzo » intervient immédiatement ; il est très énergique et de bonne humeur et heureux de pouvoir exercer sa force... Nous l'invitons à nous produire de beaux phénomènes, et il frappe, du poing fermé, des grands coups sur la muraille qui vibre et résonne ; il enlève un éventail pendu à une paroi et agite fortement l'air autour de nous. Il prend nos pardessus qui étaient disposés sur le divan et les place sur nos têtes. Ensuite il met les coussins sur les pardessus, enfin le matelas du divan sur les coussins. Nous l'exhortons à cesser ; il secoue et soulève le divan à plusieurs reprises, puis il se rend à notre prière, nous caresse la tête et les épaules, frappe bruyamment sur nos dos plusieurs fois avec sa main ouverte. (p. 32).

LES ÉVOLUTIONS DU CHAT

... Une main bien matérialisée caresse le magnifique chat angora que la marquise de R. tient sur ses genoux. Elle semble exécuter sur l'animal des passes magnétiques ; ensuite le chat est soulevé par deux mains et porté sur la tête du Dr Imoda. Celui-ci lève la tête, sent passer sur ses joues, son nez et ses yeux les petites pattes veloutées du félin. Celui-ci ne cherche pas à s'agripper ; on dirait qu'il dort ; il est ensuite déposé sur la table au milieu de la chaîne des mains des assistants; l'animal est complètement immobile (hypnotisé ?) ; il est ensuite repris et porté sur la tête de M. N. N. Une main a saisi la petite patte du chat et lui caresse la joue avec son aide. L'animal est enfin replacé sur les genoux de la marquise de R. Aussitôt le chat s'enfuit. (p. 52.)

Le Dr Imoda demande à « Vincenzo » : — Peux-tu répéter l'expérience que tu as faite l'hiver dernier : d'endormir le chat et de le faire arriver sur la table ?

— Je ne sais pas si je pourrai y parvenir. Je vais essayer.

Quelques secondes après, le Dr Imoda se sent tirer par le veston aux épaules, et voilà le chat qui grimpe sur son dos, arrive à l'épaule droite et s'arrête, s'accroupit, reste immobile, inerte. Il est saisi et soulevé

(1) Le Dr Bizzozero, Professeur à l'Université de Turin, est une des sommités médicales italiennes. — C. V.



par des mains fluidiques ; il ne tâche pas de s'agripper ; il est déposé doucement sur la table ; il semble endormi, ne bouge pas, il est inerte.

Le Dr Imoda demande :

— Peux-tu lui faire exécuter mes ordres ?

— Essayons !

— Chat, lève-toi.

M. Demaison et l'ingénieur Marzocchi attestent que le chat s'est levé !

— Accroupis-toi !

Le chat s'exécute.

— Lève-toi sur les pattes de derrière !

M. Demaison et l'ingénieur Marzocchi affirment que le chat s'est levé !

Pendant que le Dr Imoda se met en devoir de le constater, la tête du chat vient le heurter sur le nez et l'animal tombe sur ses genoux.

Le médium rit en s'écriant : « Oh ! le chat a perdu l'équilibre et est tombé à la renverse ».

Une main bien matérialisée et nue saisit de nouveau le chat sur les genoux du Dr Imoda et le replace sur la table. Marzocchi ordonne :

— Va sur les épaules de Demaison.

Et voilà le chat qui s'achemine, et en marchant lentement le long du bras, monte sur les épaules de M. Demaison.

Le médium dit : « Le chat se réveille ».

En effet, quelques secondes après, il saute à terre, va à la porte et cherche à l'ouvrir pour s'en aller.

Nous n'avons pu distinguer, par suite de l'obscurité, si les différents mouvements exécutés par le chats étaient faits par lui activement ou s'il les a faits passivement sous le contrôle du fantôme qui aurait entraîné l'animal comme une chose inerte.

MATÉRIALISATIONS DE TOUTE UNE FORME HUMAINE

D'ailleurs, en certains cas, une forme humaine tout entière semble s'être matérialisée.

M. Demaison, ayant été fait sortir de la chaîne, est prié de s'approcher du cabinet ; il y consent aussitôt en passant derrière la marquise de R. Aussitôt parvenu au contact du rideau, il se sent passer un bras autour du cou par une forme humaine bien matérialisée qui le serre contre sa poitrine, mais derrière le rideau. Le fantôme est d'une taille presque égale à la sienne. M. Demaison perçoit fort bien le contact d'un visage contre le sien. — Nous recommandons le contrôle du médium, et on constate qu'il est parfait.

Tiré par le bras par une main, M. Demaison pénètre dans le cabinet... Il se sent caresser le visage et toucher les bras, les mains et la poitrine par des mains nues : il demande à « Vincenzo » qui est présent ; on lui répond que c'est la jeune fille photographiée le 19 janvier dernier et la fillette photographiée le 31 décembre de l'année dernière.

En effet, comme une main lui exerçait une pression sur les épaules, il s'accroupit, et alors il se sent caresser par deux toutes petites mains. Comme la position n'est pas commode et dure depuis quelque temps, M. Demaison s'assied sur le parquet. Les attouchements continuent ; *il est mordu fortement au menton et une chevelure abondante lui passe à plusieurs reprises sur le visage, pendant que le Dr Imoda, prévenu, contrôle d'une manière absolue la tête du médium.*

Nous prions « Vincenzo » d'aller chercher le chat, que nous entendons toujours près de la porte. Après quelques minutes, l'ingénieur Marzocchi sent le chat qui lui grimpe sur le dos. Il est à remarquer que cet acte est absolument contraire aux habitudes de ce chat, qui est peu sociable et n'obéit pas quand on l'appelle. Nous sommes donc portés à croire qu'il agissait sous l'impulsion d'une force.

Des épaules de l'ingénieur Marzocchi, il est instantanément transporté sur les genoux de M. Demaison, qui est toujours assis à terre derrière le rideau. Enfin M. Demaison est invité à sortir du cabinet et à rentrer dans la chaîne ; il le fait en portant avec lui le chat, qui est inerte et comme endormi.

Durant la séance du 5 octobre 1908, « Vincenzo » fait sentir les muscles de son bras à l'ingénieur Marzocchi. Pendant qu'il fait cela, l'ingénieur croit s'apercevoir qu'un corps s'appuie au dossier de sa chaise, mais il n'en est pas sûr. Alors « Vincenzo » invite M. Marzocchi à tourner d'un côté le dossier de la chaise ; il le fait, et il sent alors distinctement, *derrière le rideau*, le dos d'un homme qui s'appuie au sien, épaule contre épaules, sacrum contre sacrum.

Dans la séance du 31 janvier 1909, le Dr Imoda sent contre son flanc gauche le corps d'un fantôme. M. Demaison et la marquise de R. sont invités à se lever et à s'approcher du rideau ; ils sentent à leur tour successivement le contact étendu de toute une personne.

APPORTS ET DÉMATÉRIALISATIONS

Parmi les phénomènes présentés par Linda Gazzera à Turin, il y a, hélas, quelques apports. Il s'agit, dans la séance du 6 septembre 1909, d'une boucle d'oreille. « Vincenzo » dit qu'il y a un esprit ; ce dernier montre quelque chose qu'il a à la main, et voudrait le remettre aux assistants. Il demande que quelqu'un ouvre la main pour recevoir l'apport. Le Dr Imoda, sans abandonner le contrôle de la droite du médium, tourne en haut la paume de la main gauche et s'assure que la marquise de R. tient le contrôle de l'autre main du médium. « Dans ces conditions parfaites de contrôle — écrit le docteur — je sens quelque chose tomber du haut dans la paume de ma main ». On fait craquer une allumette, et on constate que c'est une boucle d'oreille que « Vincenzo » dit être celle que tel esprit portait la veille, quand il se fit photographier.

L'apport le plus considérable a été celui qu'on a obtenu le 1er octobre de la même année. « Vincenzo » parle de la présence de plusieurs personnalités, dont une orientale, qui aurait laissé un souvenir. On entend en l'air un bruissement, et une branche de palmier est posée sur les genoux de la maîtresse de maison. Une photographie de cette branche est donnée dans le livre d'Imoda, à côté de celle d'un centimètre





pour pouvoir en apprécier les dimensions ; elle mesure 82 cm., ce qui fait que le médium n'aurait pas pu la cacher sur sa personne.

Au cours de la séance du 15 octobre 1909, à laquelle prenaient part deux assistants seulement, on constata un phénomène qui avait déjà été obtenu en d'autres occasions, mais sans avoir été rigoureusement contrôlé. Sans que les mains du médium aient jamais été abandonnées, sa robe de chambre à manches lui fut retirée. Le même fait fut constaté une autre fois, plus tard, en de bonnes conditions de contrôle. Il nous faut toutefois observer que ces faits se seraient produits au cours des séances qui suivirent la mort du Dr Imoda; le fait est raconté en quelques lignes, et on ne peut pas comprendre si, après que l'obscurité a été faite, le médium n'est pas resté quelques instants encore les mains libres.

PHÉNOMÈNES EN LUMIÈRE

Les personnes qui ont expérimenté avec Eusapia Palladino et certains autres médiums s'étonneront sans doute de ce qu'on n'ait pas pu obtenir avec Linda Gazzera de l'habituer, petit à petit, à un peu de lumière.

D'abord, il ne faut pas oublier que les expérimentateurs de Turin se proposaient surtout d'obtenir des photographies ; en ces conditions, ils n'ont pas prêté une attention suffisante à la constatation de la réalité des phénomènes par la vue. Quant à la difficulté qu'il y a à laisser des appareils photographiques avec l'objectif découvert, dans l'attente du moment où il faudrait faire l'éclair du magnésium, on peut assez facilement y réparer en n'éclairant la chambre qu'avec de la lumière rouge.

Ce n'est pourtant pas qu'à plusieurs reprises, surtout au commencement, on n'ait cherché à obtenir que les séances eussent lieu avec un peu de lumière ; mais toujours l'ordre vint de « Vincenzo » de faire l'obscurité, et toujours il fallut se plier à sa volonté.

En certains cas, toutefois, quelques phénomènes se produisirent avec une lumière suffisante. En voici quelques exemples.

Durant la séance du 23 septembre, comme la



séance a lieu dans l'après-midi, un peu de lumière pénètre par quelques fêlures des fenêtres, de telle façon qu'on voit fort bien le médium, parfaitement immobile, les mains appuyées à la table. Malgré cela, des coups résonnent d'abord dans le cabinet, et les cordes d'une mandoline qui s'y trouvent sont pincées à plusieurs reprises ; ensuite des séries de cinq coups sont frappées furieusement sur la table pour demander l'obscurité.

Durant la séance du 24 janvier 1909, M. Demaison est traîné avec sa chaise près du cabinet médiumnique, et son bras est saisi à plusieurs reprises par une main cachée derrière le rideau. Une lampe rouge de photographe était allumée en ce moment, et on pouvait assez bien discerner tous les assistants.

Le 3 août 1909, une petite main caresse avec une grâce enfantine le visage des expérimentateurs. Le Dr Imoda voit pour la première fois la main. Comme la porte avait été laissée un peu ouverte à cause de la chaleur, un peu de lumière vient du dehors. « La très petite main du fantôme passe trois ou quatre fois entre la porte d'où vient la faible lumière, et le Dr Imoda. Vincenzo propose que l'on place dans les séances futures une lampe rouge dans une boîte ; durant la trance du médium la boîte sera ouverte petit à petit, et on pourra ainsi commencer les séances à la lumière ». — Malheureusement, dès les premiers mots du procès-verbal de la séance suivante, on lit : « Vincenzo ordonne immédiatement d'éteindre la lumière ».

Après la mort d'Imoda, on tenta une fois encore de faire des séances en lumière. « D'abord, on laissa allumée une lampe avec un verre rouge très sombre ; peu à peu, on renforça la lumière jusqu'à pouvoir laisser allumé un bec Auer avec la flamme baissée. Les phénomènes de mouvements et de transports d'objets se manifestèrent bien, et, quand la lumière était très basse, aussi les attouchements aux personnes. On put discerner en l'air une forme qui paraissait un bras. Mais le médium tombait difficilement en trance. Vincenzo dit enfin que, si on désirait avoir encore des photographies, il valait mieux reprendre les séances dans une obscurité complète, celle-ci favorisant mieux le développement des forces médiumniques.

LES LUEURS PHOSPHORESCENTES

Naturellement, il y a certains phénomènes pour lesquels l'obscurité est indispensable : ce sont les phénomènes lumineux. Nous vîmes beaucoup de ceux-ci, même durant les séances de Paris. Ce sont surtout des points lumineux assez semblables au phosphore ; ils dégagent même une odeur d'ozone ou de phosphore. Malgré cela, l'épisode suivant se produisit au cours de la séance du 2 novembre 1908.

Imoda demande si le médium n'a pas dans sa poche des allumettes au moyen desquelles on pourrait simuler le phénomène ; « Vincenzo » répond en sortant de la poche de M. Marzocchi, le contrôleur de gauche, une boîte d'allumettes : il en frotte une et en fait remarquer la différence : la lumière du phosphore est beaucoup moins bleutée ; impossible de confondre les deux lumières.

Pendant toute la séance, on entrevoit sur la tête de M. Marzocchi un petit nuage phosphorescent et ayant des contours indistincts (page 80).

Dans une autre séance, la lumière phosphorescente qui se dégageait d'un corps dont on ne put déterminer la forme était d'une telle intensité, qu'on put apercevoir une main, paraissant être celle d'une fillette de neuf à dix ans, qui sortait du rideau et mouvait lentement les doigts.

Dans une séance, l'un des expérimentateurs put emporter une parcelle de matière lumineuse qui, à l'analyse, fut reconnue être du phosphore. Dans une des séances que Linda donna à la Société Universelle d'Etudes Psychiques, une parcelle de matière phosphorescente tomba sur le parquet ; piétinée, elle produisit absolument l'effet du phosphore.

LES PHOTOGRAPHIES

Passons maintenant au phénomène le plus frappant qui ait été obtenu dans les séances avec Linda Gazzera et auxquelles l'ouvrage du Dr Imoda est surtout consacré.

Il est regrettable que, dans la plupart des cas, les conditions de contrôle n'aient pas été absolument satisfaisantes pour ce qui se rapporte aux photographies de fantômes. Ce qui aurait été surtout important, c'est de s'assurer si le médium n'avait rien de caché sur lui ; or, nous avons dit que la perquisition que l'on faisait sur sa personne était plutôt insuffisante. Toutefois, lorsqu'il s'agit d'images assez étendues, on ne sait vraiment pas comment il aurait pu les cacher.

Lorsque des photographies devaient être prises, « Vincenzo » ordonnait de placer dans le cabinet un fauteuil commode sur lequel le médium devait s'asseoir. Les expérimentateurs de Turin lui laissaient donc les mains libres, et la chaîne était rétablie entre les expérimentateurs. Après quelques minutes que le médium était entré dans le cabinet, on entendait des gémissements, des soupirs paraissant traduire un effort

pénible : ensuite le médium, d'une voix fatiguée, ordonnait qu'on ouvrît largement les rideaux du cabinet, ce qui était fait aussitôt par les deux contrôleurs de droite et de gauche. Après quelques secondes, d'une voix très basse, le médium prononçait le mot : *feu*. Le directeur de la séance pressait la poire en caoutchouc qu'il tenait dans sa main droite, et l'éclat du magnésium se faisait.



Le médium restait immobile quelques instants, après quoi il se levait. Il reprenait dans la chaîne sa place, et les séances continuaient quelquefois durant plus d'un quart d'heure, dans le but (disait « Vincenzo ») d'épuiser toute l'énergie médiumnique accumulée dans le médium.

Le Dr Imoda écrit :

Le fait que notre médium est laissé, la plupart du temps, libre dans le cabinet lorsqu'une photographie est sur le point d'être prise, pourra soulever des soupçons chez quelques-uns de nos lecteurs.

Mais il est surveillé par l'ouïe des deux contrôleurs, qui se trouvent à une distance de 50 centimètres seulement de lui, et qui entendent distinctement la respiration du médium venant du coin du cabinet dont le sujet ne peut pas sortir. D'ailleurs, quelques-unes des meilleures photographies ont été obtenues sans que les mains du médium aient jamais été abandonnées, et sans que le contrôle le plus parfait ait jamais cessé, même pour quelques secondes seulement.

Si le lecteur veut bien jeter un regard à la position du médium et des deux contrôleurs de droite et de gauche, tel qu'elle résulte de la plupart des photographies qui ont été faites alors que le médium était dans le cabinet, il pourra se convaincre que celui-ci ne pouvait se soustraire à leur contrôle, même un instant, tout en n'étant pas tenu par les mains.

Les photographies dans lesquelles Mlle Linda apparaît les mains tenues au moment où a été prise une photographie sont nombreuses dans l'ouvrage d'Imoda ; nous allons en citer ici un cas particulièrement remarquable.

Au cours de la séance du 21 septembre 1908, aussitôt après l'éclair du magnésium, Linda ordonne au Dr Imoda d'allumer tout de suite une allumette pour s'assurer qu'elle n'a rien sur la tête, et fait déclarer aux assistants que durant tout le temps précédent, ses mains avaient toujours été contrôlées parfaitement et sans interruption.

Sur la photographie (p. 61) on voit les mains du médium contrôlées comme il est dit plus haut, et sur la tête du médium même se trouvent un bras et une petite main.

« Vincenzo » recommandait toujours aux expérimentateurs de ne pas regarder la matérialisation au moment où on faisait la photographie, cela nuisant au phénomène et pouvant même causer du mal au médium. On sait que toujours les expérimentateurs ont remarqué que les regards paraissent nuire à la production des phénomènes médiumniques — ce qui, naturellement, a donné lieu à des interprétations défavorables à leur authenticité.

Mais nous voudrions à ce sujet signaler ce qui s'est passé dans la séance du 12 novembre 1909 (p. 230). Aussitôt après l'éclair, « Vincenzo » se plaint et proteste vivement parce que l'un des assistants a regardé le fantôme. Il est à noter que l'un des expérimentateurs avait réellement regardé dans le cabinet, où apparaissait une tête entourée de voiles, dont sortait pareillement une main ; mais il s'était bien gardé d'en parler à personne. Or, dans la photographie qui est reproduite à la page 231, on voit fort bien quelle est la personne qui a lancé ce regard indiscret ; mais on voit aussi que le médium, tourné d'un autre côté, et les yeux fermés, ne pouvait pas la voir.

Assez souvent, le médium demandait que l'on plaçât à l'intérieur du cabinet des voiles, dont les fantômes se serviraient pour envelopper au moment de la matérialisation. En certains cas, pourtant, les voiles qui entourent les fantômes n'avaient pas été placés par les expérimentateurs dans le cabinet ; le Dr Imoda suppose alors qu'ils constituaient une matérialisation médiumnique (p.102).

Maintenant, il nous faut reconnaître que les photographies obtenues avec M[lle] Linda Gazzera ne sont pas ce qu'on pourrait désirer de mieux ; sous certains rapports, elles ont même un caractère assez louche. Nous ne voulons, avec cela, parler que *de leur apparence*, sans préjuger la question de leur provenance, qui peut être authentiquement supranormale. Mais au point de vue de l'*apparence*, nous devons tout de suite remarquer deux choses :

1º Les photographies stéréoscopiques nous montrent que les fantômes qui y apparaissent ne sont pas plastiques, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas les trois dimensions ; ils sont plats, comme dessinés sur un carton.

2º L'éclairage et les ombres des figures sont parfois à contre-jour : c'est-à-dire qu'ils ne sont pas en rapport avec l'endroit d'où est venu l'éclair de magnésium, et par conséquent avec l'éclairage et les ombres des personnes et des objets qui ont été photographiés avec les fantômes.

Impossible de ne pas reconnaître combien ces circonstances sont fâcheuses. Il y a pis. Dans une circonstance (p. 75) « Vincenzo » avoue que telle fleur qu'on a photographiée sur la tête du médium « est peinte sur le papier ; mais il refuse de dire où il l'a pris ». Dans ce cas, ce ne serait donc qu'un « apport », dans l'hypothèse la plus favorable au médium.

En bien d'autres cas, s'il est bien démontré que l'hypothèse de la fraude est inadmissible, on peut supposer qu'il s'agit plutôt d'idéoplastie : d'images créées par l'imagination latente du médium, ou, si l'on aime mieux, par d'autres entités de l'espace.

L'AVIS DU D[r] CH. RICHET

M. le D[r] CHARLES RICHET, dans la Préface qu'il a écrite pour le livre du D[r] Imoda, discute l'hypothèse de la fraude. Il commence par écarter la supposition qu'il puisse s'agir d'une supercherie de la part des assistants qui auraient, soit truqué les plaques, soit apporté subrepticement eux-mêmes les images qui ont été ensuite photographiées. D'abord, plusieurs appareils photographiques enregistraient en même temps l'image et se contrôlaient ainsi mutuellement ; ensuite des photos ont été prises avant la mort d'Imoda, après sa mort ; à Turin, à Paris ; par des groupes absolument différents : il est absurde et ridicule de supposer que tous, les expérimentateurs aient été d'accord pour tricher.

Il n'y a que Linda Gazzera qui ait toujours été présente à toutes ces expériences photographiques : donc, s'il y a une fraude, ce ne peut être que celle du médium.

Même à supposer qu'elle avait dissimulé quelques objets sous ses vêtements [malgré la visite que lui faisaient subir, à Turin la Marquise de R. et M[me] Coggiola, à Paris d'autres dames], on ne voit pas comment elle aurait pu cacher de grandes images, de vastes mannequins en carton, des voiles, des bustes, et des mains moulées ; et en variant le procédé à chaque séance, les coller sur les murs, leur donner l'apparence de formes vivantes, les entourer habilement de voiles, les attacher aux rideaux, sans qu'il fût possible, sur les excellentes photographies qu'on en a obtenues, de surprendre la moindre trace d'une plicature, d'un défaut d'arrangement, d'une fixation quelconque, d'une défectuosité dans la supercherie. Remarquons que, pour disposer tous ces objets en une aussi parfaite simulation de la vérité, l'obscurité est absolue, et le temps très court. Notons aussi que les mains de Linda sont tenues tout le temps de la séance par deux assistants et très bien tenues, car elle ne fait aucun mouvement pour se soustraire au contrôle, et que presqu'immédiatement, parfois quelques secondes après que les mains ont été abandonnées, est allumé le magnésium.

Est-il possible en quelques secondes, dans l'obscurité, de faire ces préparatifs compliqués et habiles ? Même en essayant, en pleine lumière, et tout à loisir, de donner des images anlogues, on n'a que des résultats très médiocres, et qui ne sauraient tromper personne.

Alors que les mains sont très bien tenues, et qu'il n'y a pas de doute possible sur cette contention exacte, les assistants perçoivent le contact de mains vivantes, chaudes, mobiles, humides. Donc, il y a des ectoplasmes. Ainsi, il faudrait admettre — ce qui est inepte — que la photographie de ces ectoplasmes est frauduleuse, alors que la production de ces ectoplasmes ne l'est pas.

Dans certaines séances, il y a eu des *ectoplasmes qui ont pu être photographiées alors que les mains étaient contrôlées sans aucune interruption* par les assistants, et que sur l'image photographique on voit les mains bien tenues et l'ectoplasme photographié...

Le fait que ces ectoplasmes ne sont pas des figures vivantes n'est pas une objection : car rien ne nous interdit d'admettre que l'ectoplasme sera une image, et non un être vivant. Assurément, la matérialisation d'un buste en plâtre ou d'une image lithographique n'est pas chose en soi plus absurde que celle d'une tête humaine avec du sang, du mouvement et des pensées.

A propos des expériences d'Alger, après que j'eus donné des photographies analogues, on m'a adressé des objections tellement enfantines, qu'il m'a paru superflu de répondre ; si bien que je fus forcé, par la stupidité même des contradictions qu'on m'opposait, d'admettre que je ne m'étais pas trompé en dépit des objections assez fortes que j'avais faites moi-même, et que je persiste à croire assez fortes.

Je serais porté à croire qu'il en sera de même aujourd'hui. On ne pourra pas trouver d'autres objections que les nôtres — assez puissantes d'ailleurs — et on en inventera de ridicules.

Concluons. Cette iconographie constitue un document de valeur considérable.

Assurément, elle ne permettrait pas, à elle toute seule, sans la lecture du texte, sans la connaissance des expériences de Crookes, d'Aksakoff, de la villa Carmen, d'affirmer définitivement et irrévocablement que des fantômes apparaissent et qu'on peut les photographier. Mais elle donne une extrême probabilité à cet étrange phénomène ; en tout cas, elle permet d'entrevoir tout un monde de faits nouveaux.



Quelle sera l'explication dernière ? Qu'elle théorie pourra-t-on édifier ? Je l'ignore, et me résigne à l'ignorer. Les éléments nous manquent pour la construire. La patience et le génie de l'homme y parviendront sans doute.

Après tout, si dans ce domaine l'on considère tout ce qui a été fait en cinquante ans, qu'est-ce que cinquante ans dans la vie de l'humanité ? — Depuis les célèbres expériences de Crookes, on est pénétré à la fois d'admiration et d'espérance.

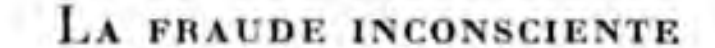
Quelques remarques de M. de Fontenay

M. Guillaume de Fontenay, dans la lettre qui clôture le volume, se rapproche, en somme, de l'avis de M. Richet.

Les documents considérés en eux-mêmes, de façon objective, sont des plus inquiétants... Les clichés, si on ne les considérait qu'objectivement, indiqueraient la fraude ; mais la fraude est contre-indiquée par la façon dont ces mêmes clichés sont obtenus. Assurément, je n'ai pas l'ambition de me faire comprendre de cette partie de l'école psychiste anglaise, qui est réfractaire aux phénomènes physiques de la médiumnité, non plus que du très savant Dr Le Bon. Jamais ils n'admettront qu'un phénomène qui a l'air truqué puisse ne pas l'être, mais moi j'admettrai plus difficilement encore qu'une petite fille dont je tiens une main, dont le Dr Richet tient l'autre main, et dont aucun mouvement ne nous échappe, réussisse à tirer de ses vêtements et à disposer en bonne place, les attirails que nous aurions photographiés.

Il est vrai que ce travail de fouille et de mise en place (parfois très compliquée, avec enguirlandage d'étoffes vaporeuses), pourrait être exécuté par les mains qui se matérialisent. Je ferai seulement observer deux choses : la première, c'est que nous resterions toujours en présence d'un phénomène surnormal; la seconde, c'est que la matérialisation d'un bras ou d'une main n'est *en soi* ni plus concevable ni moins merveilleuse que celle d'un visage.

— D'un visage, soit, m'objectera-t-on ! mais une silhouette ? Un dessin de visage ? Comment expliquer cela sinon par la fraude ? — Je ne me charge pas d'expliquer. J'apporte mon témoignage. Il est certain d'une part que le plus grand nombre des figures que j'ai examinées sont des silhouettes planes. D'autre part, je me crois en droit d'affirmer que, notamment aux séances de Paris, nulle fraude n'était possible sans adjonction de phénomènes surnormaux authentiques — Qu'il y ait là une antinomie, une antinomie pour le moment irréductible, j'y consens. Nous en trouvons bien d'autres dans le domaine des sciences défrichées depuis plus longtemps — quand il ne s'agirait, par exemple, que de l'éther des physiciens, auquel on est obligé d'attribuer des propriétés si nettement contradictoires, que notre esprit, tout en admettant son existence, est impuissant à se le représenter...



La fraude inconsciente

Il est à peine besoin d'observer qu'en Linda Gazzera, on a constaté aussi ces fraudes inconscientes qui paraissent être l'apanage de tous les médiums, même les plus sincères. Ce sujet est si intéressant, que nous croyons utile de rapporter ici quelques-unes des observations du Dr Imoda sur son médium — observations qui ne peuvent que constituer une contribution précieuse à l'étude de ce point si important de la métapsychie.

Dans certaines occasions, lorsque notre médium n'est pas en des conditions favorables à l'expérimentation, les phénomènes sont peu intenses, et alors il tâche de libérer une main du contrôle, et de s'aider. C'est ce que j'avais constaté d'ailleurs à plusieurs reprises avec Eusapia Palladino, quand la force

médiumnique lui faisait défaut. C'est là un point très important, puisqu'il prouve que la personnalité médiumnique, pour produire ses singuliers phénomènes, y consacre d'abord ses étranges prérogatives ; mais lorsque celles-ci sont insuffisantes, elle tâche d'avoir recours à un truc (dont le médium est absolument inconscient) en employant les moyens les



plus faciles et les plus physiologiques, à savoir les membres du médium même.

Nous allons glaner dans l'ouvrage du Dr Imoda quelques exemples assez frappants de cette tendance de la force médiumnique, en somme assez naturelle, mais qui constitue la plus grave, sinon l'unique difficulté, des recherches médiumniques.

... Le Dr Imoda tient dans sa main droite la poire de caoutchouc qui doit allumer le magnésium. Tout à coup, il sent une main qui s'introduit dans la sienne, et qui, en pressant la poire, produit l'éclair. Le médium, frappé à l'improviste, a un sursaut douloureux et d'une voix plaintive, proteste contre ce qui est arrivé.

M. Imoda déclare que ce n'est pas lui qui a produit l'éclair. Linda dit que c'est elle qui l'a fait, par suite d'un mouvement convulsif de sa main droite. Or, la main droite du médium était certainement tenue alors au poignet, par la main gauche du Dr Imoda. Il pouvait donc paraître fort probable, puisque les deux mains du Dr Imoda étaient près l'une de l'autre, que le médium, en poussant avec ses doigts la poire de caoutchouc, l'avait pressée.

Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est que, comme il résulte des photographies ainsi obtenues, le médium avait délivré du contrôle de la ma quise sa main gauche, et, de la main ainsi libérée, avait pressé la poire de caoutchouc, et produit l'éclair.

Or, ce phénomène mérite d'être examiné et discuté.

Pourquoi le médium a-t-il produit un phénomène qu'il accuse ouvertement de truc, et qui dévoile en même temps comment celui-ci a été produit ?

Dans la photographie, on voit que la marquise tient entre ses doigts l'extrémité des doigts de la main droite du médium, main que le Dr Imoda tenait par le poignet ; on voit donc nettement le fait de la substitution de la main, dont Eusapia Palladino a déjà été accusée.

Mais pourquoi ce truc a-t-il été dévoilé par le médium lui-même ?

Le Dr Imoda affirme qu'une main réso'ue s'introduisit dans sa main droite, saisit la poire en caoutchouc, et la pressa fermement.

Ce fait semble prouver d'une façon irréfutable l'inconscience absolue du médium durant les phénomènes, et démontre ainsi que la fraude, qui se produit souvent, n'est pas voulue consciemment par le médium. Il démontre aussi combien les contrôles du médium doivent être vigilants et attentifs pour empêcher le truc inconscient, surtout au cours des séances qui se passent dans l'obscurité.

Ce phénomène, s'il jette la suspicion sur un grand nombre de phénomènes d'attouchements obtenus dans d'autres séances, n'infirme aucunement les phénomènes de photographie, et laisse aussi parfaitement indemnes de toute critique les nombreuses séries de phénomènes d'attouchements qui se sont produits en des conditions plus parfaites de contrôle. — (*Séance du 19 février 1909.*)

... Durant tout le mois de mars 1909, les séances continuées régulièrement deux fois par semaine ont été presque complètement nulles : quelques phénomènes de matérialisation, quelques faibles déplacements d'objets.

Le médium inquiet cherchait continuellement à se soustraire au contrôle et à libérer une main ; nous constatâmes à plusieurs reprises que cela ne lui réussit point quand les contrôleurs se tiennent sur leurs gardes.

Vers la moitié du mois, l'activité phénoménique s'éleva un peu (p. 146).

... Ici se place un phénomène qui mérite d'être

retenu parce qu'il porte beaucoup de lumière sur les fraudes médiumniques inconscientes. Imoda s'aperçoit que Linda vient de libérer sa main gauche du contrôle.

Il tient avec sa main gauche la main droite du médium, et avec les extrémités des doigts, il touche les doigts de la marquise de R.

Sur ces entrefaites, deux doigts saisissent par le nez le Dr Imoda. Le contact est ferme, résolu, long ; trop ferme, trop résolu, trop long, pour qu'on puisse l'attribuer à un membre matérialisé ; le Docteur manifeste alors ouvertement à « Vincenzo » sa conviction que le médium a libéré une main du contrôle, et que c'est ainsi qu'il produit le phénomène.

La main s'est retirée aussitôt. « Vincenzo » nie, mais la négation est faiblement exprimée. Ensuite « Vincenzo » se montre blessé par ce doute, déclare qu'on l'accuse à tort, d'autant p us que ce soir la force est très intense, et qu'il n'a pas besoin d'avoir recours à un truc pour produire un phénomène. Il ajoute : « Observe, regarde ! » Alors, pendant que les deux mains du médium sont contrôlées d'une façon absolue par Imoda, qui les tient toutes les deux dans les siennes, une formidable main matérialisée frappe furieusement sur le plateau de la table et sur le dos du Dr Imoda, et le saisit par le nez. Imoda déclare que le phénomène actuel est, sans l'ombre d'un doute, authentique, mais maintient sa conviction de truc sur le phénomène précédent... (Séance du 9 août 1909.)



Portrait de Césarino (en travesti) pris quelque temps avant sa mort.



Photographie médiumnique de Césarino.

Des phénomènes spirites ?

Ce que nous avons dit jusqu'ici permet assez bien de comprendre pourquoi la plupart des expérimentateurs sérieux ayant assisté aux séances de Mlle Linda Gazzera sont portés à attribuer à ses phénomènes un caractère d'*animisme* plutôt que de *spiritisme*. On rencontre toutefois dans le livre d'Imoda quelques rares épisodes où une identité spirite semble s'affirmer. Tels sont surtout les épisodes dans lesquels se manifeste la personnalité du petit Césarino, un enfant de quatre ans et demi, fils de l'ingénieur Perti. Cette personnalité s'est manifestée d'abord le 13 janvier 1909, au cours d'une séance à laquelle M. et Mme Perti assistaient seuls avec le Dr Imoda et qui avait par conséquent un caractère très différent des autres.

... Aussitôt faite l'obscurité, Mme Perti sent une personne qui la touche, l'embrasse, la caresse. La dame s'émeut beaucoup, parce qu'elle reconnaît que ces actes sont semblables à ceux qui étaient habituels à son fils Césarino, décédé deux ans auparavant, dans ses manifestations de tendresse.

Le Dr Imoda s'efforce de calmer la dame, qui est très impressionnée, et qui demande le nom de l'entité qui se manifeste. Le médium répond immédiatement « chut ».

On avait placé dans le cabinet une feuille de papier et un crayon. Celui-ci était tombé sur le parquet, et on en demande un autre ; le Dr Imoda présente celui qu'il avait dans sa poche ; il est aussitôt saisi, et on l'entend grincer sur le papier. Ensuite, la feuille est repliée et placée sous le bras de la dame, après qu'une main eut fouillé en vain dans le vêtement pour trouver une poche ou un repli quelconque.

En attendant, la dame est parvenue à maîtriser son émotion ; une petite main d'enfant lui caresse le visage, lui pince délicatement la peau et saisit une de ses boucles d'oreille entre ses doigts. Le Dr Imoda rappelle qu'il a vu faire souvent ce dernier geste au garçonnet du temps de sa dernière maladie. La mère croit reconnaître l'expression affectueuse de son enfant perdu.

Soudain, l'ingénieur Perti sent une petite main qui s'approche de sa bouche et la force un peu ; il l'ouvre et se trouve entre les lèvres une violette de Parme qui avait été placée dans le cabinet. L'ingénieur croit aussi reconnaître dans cet acte délicat et aimable la présence de son petit ange perdu...

Une petite main froide d'enfant touche à plusieurs

reprises le visage du Dr Imoda, mais celui-ci ne reconnaît aucune marque particulière lui permettant d'identifier l'entité.

Tout à coup, Vincenzo ordonne que l'on réveille le médium, ce que le Dr Imoda s'empresse de faire.

Quand la lumière fut faite, Mme Perti déploya la feuille de papier qui, comme on sait, lui avait été placée sous le bras. On y lisait le mot *Césarino*, d'une écriture enfantine, dans laquelle la dame affirma reconnaître celle de son fils. — (pages 107-108).

Les phénomènes rapportés dans le procès-verbal ci-dessus eurent une suite dans la séance du 14 janvier 1911, lorsque le Dr Imoda était déjà mort. Trois personnes seulement étaient présentes ; leur nom n'est pas fait dans le compte rendu. A un certain moment, « Vincenzo » annonça qu'on aurait pu photographier Césarino. Après que la photographie fut prise, on demanda à « Vincenzo » comment il avait pu faire photographier cet enfant ; il répondit qu'il avait pu y parvenir parce que, quand le médium avait été chez l'ingénieur L. Perti, il avait vu différents portraits du garçonnet. Il ajouta qu'il aurait dorénavant donné des photographies de personnes connues par les expérimentateurs ; qu'il pouvait faire avoir la photographie d'une personne désirée intensément par l'un des assistants à la séance, mais que la chose était plus facile lorsque la personne était connue par le médium.

Comme on le remarque dans l'ouvrage dont nous nous occupons, si les expériences ultérieures avaient permis de constater la vérité et le bien fondé de cette affirmation, un coin du mystère qui recouvre ces phénomènes étranges aurait pu être soulevé, et on aurait été mis peut-être sur la voie de l'explication du mode de formation de ces fantômes qu'on avait pu photographier. En tout cas, l'explication donnée par « Vincenzo » sur le cas dont nous nous occupons nous porterait à admettre, pour expliquer les photographies obtenues avec Linda Gazzera, l'hypothèse de l'idéoplastie, plutôt que l'hypothèse spirite.

NOS GRAVURES

Nous publions ici la photographie dans laquelle apparaît le fantôme de Césarino, et à côté une photographie de cet enfant, prise de son vivant. afin que l'on puisse les comparer l'une à l'autre,

Quant aux autres gravures que nous publions ici, nous croyons inutile d'y joindre des explications ; elles paraissent se rapporter toutes à des êtres imaginaires, et très peu d'explications ont été données sur chacune d'elles. Les clichés, cinq parmi elles, nous ont été aimablement prêtés par *Le Monde Illustré*, qui suit avec intérêt les questions psychiques. La première, qui a été obtenue par M. Guillaume de Fontenay, nous montre une figure que « Vincenzo » dit être un dément de l'Asile des aliénés ; elle est très curieuse.

L'Éditeur Bocca, de Turin, qui a édité l'ouvrage du Dr Imoda, après avoir assisté à un assez grand nombre de séances de Mlle Gazzera, a bien voulu nous autoriser à publier quelques-unes des nombreuses photographies dont ce livre est illustré ; il nous a toutefois recommandé de faire observer que la zincotypie ne reproduit forcément pas avec une entière perfection les photographies. C'est pourquoi, après plusieurs essais pour reproduire les photographies obtenues, constatant qu'aucune des méthodes photomécaniques actuellement en usage ne pouvait les rendre avec une exactitude suffisante dans les détails, l'éditeur a décidé de publier simplement les épreuves tirées sur papier au bromure d'argent, des plaques négatives originales obtenues dans les séances. Le travail de tirage d'un si grand nombre de photographies put être fait par M. G. Simoni avec l'appareil Taki-Brom, de son invention.

Nous donnons ces détails, en songeant qu'ils pourront peut-être être utiles à des auteurs qui entreprendraient des publications similaires.

Le système de reproduction de ces photographies explique le prix assez élevé auquel cet ouvrage est mis en vente : 25 francs.

C. DE VESME.



LES SÉANCES DONNÉES PAR Mlle LINDA GAZZERA

à la Société Universelle d'Études Psychiques

La Section parisienne de la *Société Universelle d'Etudes Psychiques* a consacré à la discussion des phénomènes obtenus avec Mlle Linda Gazzera une partie de deux de ses séances : celles du 21 Décembre 1911 et 4 Février 1912.

SÉANCE DU 21 DÉCEMBRE 1911

Nous avons déjà dit un mot de la première. (Voir notre numéro de novembre-décembre 1911, p. 374). Il nous suffira donc de rappeler ici que le Secrétaire, M. de Vesme, après avoir fait connaître en quelles conditions le médium turinois vint donner une série de séances à la S. U. E. P., à Paris, exprima son regret de ce que le départ de Mlle Gazzera ne lui eût pas permis de convoquer à ces séances un plus grand nombre de sociétaires, comme il se proposait de faire.

M. de Fontenay fit ensuite défiler devant les yeux des assistants, au moyen de projections lumineuses, de nombreuses photographies prises par lui et par d'autres au cours des séances avec Linda ; il fournit à ce sujet d'intéressants renseignements, que nous ne reproduisons pas ici, parce qu'on peut les trouver résumés dans l'analyse que nous venons de publier du livre du Dr H. Imoda, ainsi que dans la communication que le distingué Vice-Président de la Société a faite au cours de la séance du 4 février et que nos lecteurs trouveront un peu plus loin.

Le Dr Jean-Charles Roux fit ensuite la communication suivante, encore inédite :

Voici très rapidement résumées les observations que j'ai pu faire au cours de cinq ou six séances avec le médium, Mlle Linda.

Je ne me suis guère occupé que des moyens de perfectionner le contrôle : c'est une question capitale en l'espèce. Seule, une méthode d'observation sûre et facile à mettre en pratique, permettra d'avancer quelque peu dans l'étude de ces phénomènes ; et les contrôles habituellement employés, paraissent vraiment par trop insuffisants.

Pendant deux séances, d'accord avec quelques-uns de mes collègues, nous avons laissé le médium sans autre contrainte que la surveillance dont il avait l'habitude.

Mais devant les doutes de certains d'entre nous, il nous a paru utile d'aller plus loin et de déterminer quel était ce corps lourd et chaud qui nous touchait dans l'obscurité.

J'ai d'abord voulu le marquer d'une couleur ; après la séance on pourrait constater si les membres du médium n'étaient pas tachés. J'ai donc mis sur le dos de ma main une pâte blanche à l'oxyde de zinc : et j'ai autant que possible disposé mon bras pour que les contacts se produisent sur ma main enduite de couleur blanche.

Mais je n'avais pas remarqué que le corps en question ne touche qu'à travers l'étoffe du cabinet, et en effet après la séance seul le rideau présentait des taches blanches. Cette technique était donc défectueuse.

Je me suis alors efforcé de tenir *à la fois* les deux bras et les deux jambes du médium, pendant qu'un phénomène se produisait : C'est le contrôle idéal, celui qui permettrait rapidement de faire progresser nos connaissances, si les médiums voulaient bien s'y soumettre. Au cours de la quatrième séance j'ai pu réaliser ce contrôle, à l'insu du médium.

Il est difficile de décrire les positions que j'avais prises et qu'un dessin expliquerait aussitôt. Qu'il me suffise de dire qu'au début de la séance j'étais assis à gauche du médium, à l'angle de la table. Mais le médium qui remue beaucoup pendant la transe, avait fini par être assis en face de moi. J'ai pu alors avec son consentement saisir ses deux bras. Dans la position que j'occupais, en face du médium, j'aurais pu facilement sentir ses deux jambes à la fois. A ce moment se produisaient des bruits et des mouvements d'objets derrière le rideau ; c'étaient bien les conditions de l'expérience que je cherchais à réaliser depuis longtemps.

Malheureusement il n'y avait qu'une jambe à terre devant moi, la jambe droite, celle qui était en contact avec le genou du contrôleur assis à la droite du médium. Mais ni la jambe gauche, ni la cuisse gauche n'étaient à la place qu'elles auraient dû occuper.

J'ai pu observer ainsi le médium pendant cinq à six minutes ; pendant ce temps les bruits continuaient derrière le rideau. A ce moment, M. de Vesme, sur l'invitation du médium, passe derrière le rideau pour rapprocher un objet, et il sent un corps sur qui remuait « comme un pied enveloppé d'une étoffe ».

Ceux que les hypothèses n'effraient pas, pourront penser que la jambe gauche « dématérialisée » s'était « rematérialisée » derrière le rideau. N'y a-t-il pas une autre interprétation plus simple ? La jambe gauche du médium pouvait en effet, sans difficulté aucune, en s'écartant en abduction, glisser par la fente du rideau, et atteindre les objets mis à terre dans le cabinet.



Pour en avoir le cœur net, nous avons proposé au médium de laisser mettre ses deux jambes dans un sac que l'on attacherait à sa ceinture. Mlle Linda y a consenti volontiers, comme d'ailleurs à tous les contrôles que l'on propose. Mais il ne s'est produit aucun phénomène pendant toute la soirée où le médium a eu les jambes prises dans un sac.

Nous avions songé aussi à marquer d'un point lumineux les pieds du médium pour en suivre facilement les évolutions, sans gêner les mouvements. Mais cette technique avait déjà été employée, comme M. de Vesme nous l'a appris, et tant que les pieds avaient été marqués aucun phénomène ne s'était produit.

Je crois que l'on conviendra qu'après ces quelques séances je ne puis me déclarer convaincu. Mes doutes d'ailleurs ne portent que sur ce que j'ai vu et je ne veux pas me permettre de critiquer ce que d'autres personnes ont pu constater dans des conditions que j'ignore. J'ajouterai aussi que, quelles que soient les conclusions auxquelles on arrive, l'honorabilité du médium n'est pas mise en cause. Avant les séances, dans sa pleine conscience, Mlle Linda a toujours facilité les observations des contrôleurs ; mais, en trance, elle n'est plus elle-même ; elle ignore ce qui se passe pendant la séance.

La seule conclusion, c'est qu'il faut perfectionner toujours les méthodes du contrôle surtout dans les séances obscures. Le départ subit de Mlle Linda ne nous a pas permis de mettre en pratique quelques nouveaux procédés que nous avions imaginés et qui auraient probablement donné une certitude plus complète sur le mécanisme réel de ces phénomènes.

C'est après cette communication que la séance dut être levée, l'heure étant avancée ; la suite de la discussion fut renvoyée à la séance suivante.

SÉANCE DU 4 FÉVRIER 1912

La séance est ouverte, à 5 heures, par le Président, M. de Fontenay, qui donne aussitôt la parole au Secrétaire.

M. de Vesme déclare que, s'il a demandé la parole, c'est surtout pour tâcher de rendre moins âpre le choc des opinions au sujet de Mlle L. Gazzera, en montrant que ceux qui parlent de fraudes de ce médium, aussi bien que ceux qui les contestent, peuvent être dans le vrai, dans une certaine mesure.

Je dis cela, ajoute-t-il, surtout parce que, ayant assisté en simple spectateur, hors de la « chaîne », à toutes les séances que Linda a données à la Société, j'ai bien pu constater la différence existant entre les unes et les autres, et j'ai même cru pouvoir me rendre compte, au moins partiellement, des causes de cette différence. D'abord, les expérimentateurs n'étaient pas toujours les mêmes. Quelques-uns — peut-être assez bons observateurs au point de vue matériel — m'ont semblé ne pas comprendre que presque tout dépendait de leur attitude ; ils manquaient sur ce point de tact et négligeaient toute considération psychologique. A ce sujet même, un de nos Sociétaires a cru devoir publier dans un grand journal, avec une certaine ironie, que Mlle Linda Gazzera était reçue au sein de notre Société « comme une princesse ». J'espère bien que notre co-sociétaire, par ces paroles, faisait aussi allusion à moi. Je tiens en effet à ce qu'on sache que les sujets psychiques sont reçus chez nous comme des princes — pourquoi non ? On connaît l'anecdote fameuse de Frédéric le Grand déclarant à un ténor qui lui demandait une somme importante pour chanter au théâtre de la Cour : « Mais je ne paye sur ce pied-là aucun de mes feld-maréchaux ! » Ce à quoi le ténor aurait répondu, dit-on : « Eh bien, que votre Majesté fasse chanter ses feld-maréchaux ». Les médiums sont les très précieux instruments qui nous permettront peut-être de faire les plus grandes découvertes au sujet de notre être même et de nos destinées ; à ce point de vue, on peut bien leur consacrer les sommes importantes que l'on dépense pour des équatoriaux et d'autres appareils scientifiques ; on peut les traiter avec les mêmes égards que s'il s'agissait d'une chanteuse célèbre — ou même d'une princesse. Par conséquent, tous les sujets psychiques qui viendront parmi nous sont assurés d'y trouver le meilleur accueil. *(Approbations).*

Mais pour ce qui se rapporte au Dr J. Ch. Roux, dont on a entendu, au cours de la dernière séance, la critique des phénomènes de Linda, je dois dire qu'il a agi avec le plus grand tact et la plus grande correction.

Pourquoi donc, en ces conditions, n'a-t-il pas constaté les phénomènes authentiques que d'autres observateurs croient avoir constaté ? Il est évidemment difficile de répondre à une pareille question, étant donnée l'ignorance profonde dans laquelle nous nous trouvons encore sur ce qui se rapporte au déterminisme de ces phénomènes ; je dois toutefois observer ceci. Quelque temps après l'arrivée de Mlle Gazzera à Paris, l'une des personnes qui ont le plus expérimenté avec elle, M. Demaison, de Turin, m'écrivait : « Prenez garde surtout de ne pas trop fatiguer le médium ; ne lui demandez pas plus de deux séances chaque semaine, sans quoi vous aurez à constater de nombreux phénomènes de personnisme ». On comprend ce que M. Demaison voulait dire par ce mot : c'est la fraude inconsciente. Or, le médium n'hésita pas, dans les derniers temps, à donner jusqu'à quatre séances dans une semaine, c'est-à-dire parfois durant deux jours consécutifs ; je dois dire que c'est elle qui me l'a demandé, pour des raisons privées, et qu'il m'était difficile de refuser.

M. de Vesme termine en citant plusieurs passages du livre du Dr Imoda à l'appui de sa thèse ; il déclare toutefois que, s'il est porté à admettre l'authenticité de la plupart des phénomènes présentés par Mlle Linda Gazzera, il ne s'agit là



que d'une opinion absolument personnelle, n'ayant contrôlé ce médium que deux fois seulement, en des conditions quelque peu défectueuses.

M. R. Warcollier, Secrétaire-Adjoint, donne lecture d'une lettre de M. Edmond Duchatel, qui, un peu souffrant, n'a pas pu assister à la séance.

Mesdames, Messieurs,

N'est-il pas un peu osé, de ma part, de vous entretenir encore de Mlle Linda Gazzera ?

> Sans doute il est trop tard pour parler encore d'Elle ;
> Depuis qu'elle n'est plus, deux mois se sont passés...

aurait dit — ou à peu près — Alfred de Musset ; et puis vous avez déjà entendu à son sujet tant d'autres voix plus qualifiées que la mienne : M. de Vesme, M. de Fontenay, M. le Dr Roux !

Par exemple, n'est-il pas imprudent — sinon inconvenant — de parler photographie après notre cher Président M. de Fontenay ? notre maître à tous en ces matières, pour sa science technique et la précision de son esprit critique ?

Cependant, bien que je n'aie personnellement assisté à aucune photographie, au cours des trois séances que j'ai tenues avec Linda (dont deux à Turin et une à Paris), il y a un côté de la question qui m'intéresse vivement, et sur lequel mes renseignements d'Italie me permettent peut-être de projeter quelque lumière.

On reproche aux photographies de Linda, c'est-à-dire aux images de mains ou de têtes obtenues pendant les séances, en des points rapprochés du médium, d'être trop claires, trop belles, en un mot, comme la mariée de la légende, trop belles pour être vraies.

J'ai entendu ce reproche en Italie comme en France.

Ce qu'on ne m'a jamais dit, et pour cause, c'est la raison pour laquelle une photographie de ce genre doit être floue, imprécise ou obscure ?

Nous ne connaissons pas encore la cause exacte du phénomène ; quel droit avons-nous donc de décider, *à priori*, que ce phénomène ne doit pas dépasser comme clarté et comme précision, telles limites arbitrairement fixées par simple comparaison avec d'autres photographies obtenues dans d'autres circonstances et avec d'autres médiums ?

Et, s'il s'agissait de fraudes, n'est-il pas plus facile de dissimuler une supercherie dans la pénombre d'un clair-obscur que sous une éclatante lumière ?

Le deuxième reproche que l'on fait aux photographies de Linda, c'est qu'elles manquent de relief et qu'elles semblent reproduire des dessins. Ceci a justement amené M. de Fontenay à rappeler l'ingénieuse hypothèse explicative du professeur Charles Richet qu'il a dénommée : l'*Idéoplastie*, c'est-à-dire si je ne me trompe la faculté de donner à une idée une forme plastique visible, visible du moins pour *l'œil photographique.*

On m'a rapporté à Turin un fait qui concerne Linda, et qui me paraît être un puissant argument en faveur de l'*Idéoplastie.*

Notre médium était allée de Turin à Côme faire une visite dans une famille où lui fût montré un album de photographies, notamment celle d'une jeune fille décédée.

Quelque temps après, eut lieu à Turin une séance médiumnique avec photographies et précisément la mère de la jeune fille de Côme reconnut parmi ces photographies le portrait de sa fille. La pauvre mère a cru, paraît-il, à un souvenir qui lui était adressé de l'autre monde. En tout cas on peut admettre que l'imagination de Linda, frappée par la vue de la photographie de Côme, a procédé à une sorte de reconstitution plastique de cette photographie, et qu'elle a extériorisé l'image qu'elle s'en faisait. Nous la trouverions donc ainsi en flagrant délit d'*Idéoplastie*, et nous aurions à la fois l'explication des particularités techniques relevées par M. de Fontenay, ainsi qu'une précieuse confirmation de la théorie géniale de M. le professeur Richet.

Mais j'ai hâte de passer à une autre catégorie de phénomènes que j'ai pu observer personnellement à Turin et à Paris et qui sont de très intéressants phénomènes physiques :

Effets lumineux, coups frappés, déplacements d'objets sans contact, mouvements d'attraction, etc.

J'ai constaté les effets lumineux à Turin et à Paris, mais c'est à Paris seulement que j'ai constaté à un certain moment un éclair bleuâtre à une cinquantaine de centimètres au-dessus de la tête du médium. Les autres « lumières » sont des phosphorescences généralement groupées par trois ou quatre et dont la mobilité est étrange. Toutefois il semble se dégager une loi de mes différentes observations à ce sujet. L'apparition des lumières dans une certaine direction annoncerait et accompagnerait les chocs ou les coups qui vont être signalés dans cette direction, en sorte qu'il semble bien que les lumières et les coups soient deux manifestations de la même force et d'une force qui se meut avec une rapidité étonnante de droite à gauche et de bas en haut jusqu'à une cinquantaine de centimètres au-dessus de la tête des assistants.

On a donné, dans la dernière séance, une explication fort ingénieuse de cette force, et cela en termes si heureux que j'ai failli croire un moment, avec M. le Dr Roux qu'il s'agissait tout simplement de la *force acrobatique* de la jambe de Mlle Linda.

Mesdames et Messieurs, j'avouerai que depuis la dernière séance j'ai réfléchi beaucoup à cette jambe dont j'ai accompagné plusieurs fois les petits pas dans les rues de Turin, de Paris et même de Montmorency.

Je dis : les petits pas, parce que Mlle Linda est d'une taille moyenne et que chez les femmes petites, les extrémités inférieures sont plus petites encore, relativement à la hauteur totale du corps, ainsi qu'en font foi toutes les statistiques.

Je veux bien admettre que cette petite jambe soit

souple, car Mlle Linda peut aller de Gênes à Vintimille à bicyclette, non sans quelques relais.

Mais enfin, j'ai vu l'homme-tronc peindre avec son orteil, j'ai vu sur les trapèzes de nos cirques, des artistes qui s'appellent, je crois, des aéropédestres, jongler en l'air avec leurs pieds, mais je n'ai jamais rien vu de comparable à la jambe de Linda.

Jugez-en s'il vous plaît :

Cette jambe allume et promène des lumières au-dessus de la tête du public, cette jambe frappe et caresse, selon les cas, les bras, les genoux, les poitrines de trois ou quatre personnes différentes, et parfois simultanément

Cette jambe ébranle le cabinet médiumnique, gonfle le rideau du Cabinet, renverse la chaise, la projette hors du cabinet, fait tomber le tambourin à terre.

Lorsque l'on demande à la jambe (qu'on appelle, par politesse : Vincenzo), de vouloir bien apporter sur la table quelque chose, la jambe ramasse le tambourin dans le cabinet, derrière le médium, le fait passer au-dessus du médium, le laisse retomber sur la table, frappe le tambourin, puis l'élève au-dessus de la tête de l'un des assistants.

Il y a plus. La jambe détache des épaules de Mme Cornély une écharpe et la place sur la tête de M. le commandant Romain, puis elle attire violemment vers la table la chaîne du face à main de Mme Cornély et ne cesse ce petit jeu que pour attirer en arrière mon aimable voisine qui s'en plaint à moi.

Enfin, ce qui me paraît être le triomphe de cette jambe, c'est qu'elle trouve le moyen de frapper de véritables claques sur la main de sa propriétaire.

J'ai lu jadis un roman intitulé la *Jambe* (deux volumes par Edgar Monteil, sur le Monde officiel en 1879). L'auteur ayant été préfet, le roman est fort documenté, mais beaucoup moins romanesque que cette jambe de Linda, jambe lumineuse, extensible, divisible à volonté, et terminée, sans nul doute, par une main prenante, à la manière de nos lointains ancêtres les quadrumanes.

Mesdames et Messieurs, ce n'est vraiment pas ma faute, croyez-le bien, si je me suis senti poussé à vous parler aussi peu sérieusement de choses sérieuses.

Je crois que rien n'est plus sérieux que les expériences — même celles avec Mlle Linda — au point de vue des conséquences possibles.

Il est temps de sortir des discussions de détail sur tel ou tel incident d'une séance plus ou moins réussie.

Permettez-moi d'élever le débat.

Si quelques détails des expériences sont susceptibles de controverse ou peuvent s'expliquer par des trucs connus, la généralité des faits échappe à ces explications qui ne sont simples qu'en apparence, parce qu'elles semblent dispenser l'esprit de la recherche d'une théorie plus haute, qui commence cependant à se faire jour dès maintenant.

Nous avons parlé, à propos des photographies mêmes de Linda, de l'*Idéoplastie* du professeur Charles Richet.

Je rappelle que l'*Idéoplastie*, c'est la faculté de donner à ses idées une forme plastique (je demande respectueusement à M. le professeur Richet la permission de la traduire ainsi).

Mais, Mesdames et Messieurs, est-ce que le fait d'extérioriser une main (ou, si l'on y tient, une jambe artificielle), qui frappe, caresse, prend et rend, n'est pas une Idéoplastie sous une autre forme ? Est-ce que ce n'est pas encore l'affirmation de la puissance plastique que la *Volonté* peut acquérir dans des conditions favorables ?

Je dis la *Volonté*, parce que cette force plastique, qu'elle émane du médium, des assistants ou de... Vincenzo, obéit à la volonté. Par exemple, lorsque j'ai demandé à Paris qu'on apportât le tambourin tombé à terre, le tambourin fut apporté sur la table; lorsque j'ai demandé à Turin que l'on cessât de me frapper les coups se changèrent en caresses.

Il y a donc une volonté qui trouve moyen d'agréger assez d'atomes, assez de molécules, en dehors du corps du médium (mais dans son ambiance), pour en faire une sorte de bras ou de jambe ayant la consistance d'un outil frappant ou contondant.

C'est une plasticité qui est bien du même ordre, quoique plus développée, que celle des images de têtes ou de mains que l'on a pu photographier.

Certes c'est une extension considérable de ce que l'on a admis jusqu'ici des pouvoirs de la *Volonté*, mais cela nous étonne surtout parce que nous sommes restés attachés à l'idée que la science du XIXe siècle s'est faite de la Vie.

Depuis près d'un siècle, on tend à considérer la Vie uniquement comme la résultante d'une agrégation de cellules. Ne voyez-vous pas, mes chers collègues, que si la *Volonté* est assez puissante pour posséder, même au dehors du corps, cette force d'*Idéoplastie*, vous êtes amenés à vous demander si, dans le corps même, la *Volonté* n'est pas la cause et non plus la résultante, de l'agrégation des cellules ?

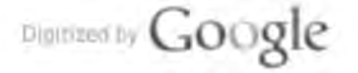
Il y a là en germe, et M. le professeur Charles Richet l'a déclaré jadis après ses expériences d'Alger, toute une nouvelle conception de la *Vie*.

Déjà des observateurs avaient constaté que le domaine de la *Volonté*, dans le corps lui-même, est beaucoup plus étendu qu'on ne le croit généralement.

Dans « les phénomènes d'autoscopie » du Dr Sollier, Directeur de la Maison de Santé de Boulogne-sur-Mer, vous voyez une hystérique qui dépeint au docteur le trajet d'une aiguille à travers les méandres de son intestin grêle, et qui sur les suggestions du docteur, évite toute perforation jusqu'à l'expulsion finale. C'est un exemple entre mille, de guérison due à la suggestion.

Mais à côté de ces exemples de la puissance de la Volonté sur le fonctionnement de l'organisme, voyez dans les traités d'embryologie les exemples de véritable *Idéoplastie*, c'est-à-dire de formation (ou de déformation) du fœtus sous l'influence de l'imagination maternelle.

Demandez-vous si l'*Idéoplastie* des médiums n'est pas un cas spécial, rare parce qu'il est ***extériorisé***,



mais se rattachant à la loi générale de la force plastique de votre *Volonté*. Et je crois que, à la lumière de cette hypothèse géniale de M. le professeur Richet, bien des ombres et bien des doutes se dissiperont dans votre pensée.

Peut-être finirez-vous par conclure selon le mot de Shopenhauer, dans une œuvre que M. Platon vient de traduire en français (édition Leymarie, p. 61).

« Une action directe sur la Nature est possible à l'homme et cette action directe n'est réalisable que par la *Volonté* seule » ;

Et page 275, le même Shopenhauer nous dit encore : « la *Volonté* est la réalité unique et comme le cœur de toutes choses. »

Il y a soixante ans que ces choses ont été dites.

Chaque jour qui passe en apporte une confirmation nouvelle. A nous de faire produire à la Volonté, cette Reine de la Vie, tout ce qu'on peut en attendre de Bien et de Vrai.

Le Commandant Darget parle d'une expérience à laquelle il a assisté chez Mme Cornille, médium, et au cours de laquelle le balancier d'une pendule aurait été mis en mouvement sans contact.

Le Dr H. Bourbon fait la communication suivante :

J'ai assisté à plusieurs séances de Mlle Linda G., et l'ai contrôlée chaque fois, soit à droite, soit à gauche. Ce que j'ai moi-même constaté ne me semble pas prouver, d'une manière irréfutable que l'on se trouve en présence de phénomènes supranormaux, mais j'admets que cette personne agit à l'état de *personnalité seconde*. Les conditions d'observation sont d'ailleurs fort défectueuses, et le même reproche doit s'adresser à toutes les expériences faites ainsi dans l'obscurité complète : une telle façon de procéder rappelle trop les « expériences » des prestidigitateurs ; — les « Malles des Indes » et autres trucs célèbres comportent toujours un « temps » dérobé aux regards des contrôleurs par un rideau. Des manifestations insolites observées sans le secours, à la fois, de la vue et du toucher, et que l'on ne peut, surtout, enregistrer automatiquement, détermineront, chez les personnes avides de merveilleux, des « convictions » plus ou moins profondes, mais ne prendront jamais rang parmi les *démonstrations scientifiques*, dont le propre est de faire éclater la vérité aux yeux les plus sceptiques et les plus prévenus. Du reste, de si bonne foi que soit un observateur, il peut se tromper : les exemples abondent ; dans l'obscurité complète surtout, on perd rapidement la notion de l'orientation et de l'ordre des événements.

A la dernière séance que j'eus avec Linda, je me plaçai à sa droite et M. Chardon à sa gauche ; elle nous laissa, de bonne grâce emprisonner ses jambes respectivement entre les nôtres, en pleine lumière, et nous lui prîmes les mains comme d'habitude. Dans l'obscurité, ensuite, elle commença à s'agiter beaucoup, cherchant à se dégager ; la table fut soulevée, repoussée, attirée, — mais je sentais fort bien les mouvements des muscles de la jambe emprisonnées entre les miennes. Puis, M. Chardon déclara que la jambe droite lui échappait de plus en plus, et enfin qu'il ne la contrôlait plus du tout : à partir de ce moment, il fut touché assez violemment ainsi que d'autres assistants rapprochés et moi, et des coups furent frappés sur la table. J'avais constaté que Linda avait, comme d'habitude, remonté sa robe, découvrant complètement ses cuisses. Bientôt, M. Chardon s'étant ressaisi de la jambe droite, nous rapprochâmes nos mains, tenant chacun des poignets du médium, en les plaçant entre ses cuisses, *sans cesser de faire la chaîne* : aucun de ses mouvements ne pouvait nous échapper. Alors, Linda commença à s'agiter de plus en plus violemment, en criant très fort ; elle se renversa de mon côté et je me sentis touché deux ou trois fois à l'épaule droite et à la tête ; M. Chardon annonça que lui aussi était touché, et immédiatement je sentis que Linda, rigide comme en catalepsie, glissait complètement de mon côté : je la plaçai à terre et la séance fut interrompue. Toute cette scène avait été très rapide, mais, cette fois, mon impression était tout en faveur d'une interprétation extranormale des faits, — lorsque M. Chardon me dit qu'au cours de son agitation désordonnée, il n'était pas sûr que Linda n'eût pas dégagé sa main droite, dont il avait perdu le contrôle certain.

On comprendra que le doute doive, pour moi, subsister sur l'authenticité de nos phénomènes.

Le Commandant Ch. Romain prend ensuite la parole :

A une des séances, j'ai contrôlé le médium de concert avec Mme X... J'étais à sa gauche, j'ai tenu constamment la main gauche de Linda dans ma main droite, sa jambe gauche et son pied gauche emprisonnés entre mes jambes, le bout de mon pied droit restant en contact avec son pied droit. Mme X..., de son côté, tenait la main droite et emprisonnait la jambe droite. Je certifie qu'à aucun moment le contrôle ne m'a échappé, le médium ce soir-là s'agitant très peu et n'ayant guère en tout cas bougé les jambes. Bien plus, à plusieurs reprises, Linda m'a fait contrôler ses deux mains *simultanément*. Mme X... continuait de lui tenir le poignet droit.

Eh bien ! je n'ai cessé de sentir des contacts sur le dos, le ventre, la poitrine, les cuisses, contacts durs, puissants, violents, presque à en être douloureux parfois. Ces contacts allaient même jusqu'à ma voisine de gauche, laquelle se trouvait être ma femme, et qui a reçu de nombreux attouchements dans le dos, sur les épaules et sur la cuisse droite.

Une fois même, je me suis senti empoigner au menton le long des *deux* joues comme par une main enveloppée d'étoffe et à ce moment je réponds de mon contrôle ; je puis même dire que c'est lorsque je tenais les deux mains du médium que j'ai reçu les plus violentes tapes dans le dos et senti sur le bras un contact tellement puissant, que j'ai été obligé de demander d'appuyer moins fort.



Enfin j'avoue qu'à un certain moment, une tricherie a bien été commise, mais par mon fait : j'ai lâché la chaîne de la main gauche pour aller explorer dans la région du médium au moment d'une série de contacts ; je n'ai rien trouvé d'anormal et les phénomènes ont continué avec la même intensité.

Le Président donne lecture de la lettre suivante envoyée par M. Pierre-Émile Cornillier, membre de la S. U. E. P., à M. le Rédacteur en chef du journal le *Matin*, en date du 1er février 1912 :

Monsieur,

Je n'ai pu à la Société Universelle d'Études Psychiques trouver la moindre trace de cette constatation de flagrant délit de fraude, dont parle le Dr Charpentier au sujet du médium Linda..., et je crois que ce témoin est victime d'une illusion.

Si cependant les faits de simulation qu'il affirme sont exacts, le bien-fondé de son accusation pourrait être aisément démontré par l'expérience contraire : c'est-à-dire qu'il lui serait sans doute facile de trouver un prestidigitateur, un illusioniste... ou un disloqué professionnel... capable d'imiter ces phénomènes ?

Ceci admis, à mon tour je m'engage à payer deux mille francs à la personne qui pourra reproduire exactement, dans les conditions des séances de la Société, les phénomènes produits en ma présence par Linda, quand j'étais l'un des contrôleurs, à savoir :

1° Pour le contrôle.

Le faux médium viendra seul... et sera déshabillé et visité avant d'être conduit directement à sa chaise placée derrière la table et devant le cabinet noir, à dix centimètres en dehors du rideau. Il s'asseoira, les genoux sous la table, ses mains seront tenues à droite et à gauche par les contrôleurs assis contre lui et contrôlant en même temps ses flancs, ses jambes et ses pieds.

Les témoins prendront place, et feront la chaîne et alors la lumière sera éteinte.

Les contrôleurs devront annoncer à haute voix leur certitude de bon contrôle et spécifier leurs moindres doutes ou soupçons.

2° Pour les phénomènes.

Ils devront être sinon exactement semblables du moins similaires et égaux en intensité à ceux-ci observés par moi avec Linda :

1° Petites lumières phosphorescentes apparaissant au cours de la séance dans divers endroits de l'espace, en haut, en bas, sous et sur la table, se promenant lentement, s'arrêtant... et venant à la demande se poser sur la main ou le bras d'un assistant ;

2° Le rideau se gonfle dans sa partie supérieure, et vient s'appliquer doucement ou violemment sur les épaules ou les têtes des contrôleurs qui perçoivent un corps et des formes diverses qu'il recouvre ;

3° Attouchements, caresses, coups d'une extrême violence frappés sur les mêmes, et à la demand tombant instantanément sur telle partie du corps désignée, attouchements et chatouillements sur le corps à l'intérieur des vêtements ;

4° Un corps assez volumineux (comme une tête ou un gros moignon) enveloppé du rideau vient se poser sur mon épaule, et suivant mon désir s'alourdit de plus en plus... jusqu'à peser environ 20 kilos ;

5° Coups frappés simultanément sur les personnes placées à droite et à gauche du médium et renouvelés à la demande ;

6° Deux chaises placées dans le cabinet se renversent avec fracas ; l'une enlevée violemment, passe par-dessus les têtes et vient tomber sur la table, puis est reprise, apportée sur mon dos où elle stationne en se frottant par une sorte de va et vient ;

7° Les deux mains du médium bien contrôlées, je demande à dégager ma main droite de la chaîne pour vérifier la constitution de celle qui caresse et frappe... et je la place près de la poitrine du médium où elle est saisie par une main gauche d'homme, forte, osseuse.... dont je peux sentir l'anatomie, les ongles, etc... ;

8° Le médium annonce qu'on va la déchausser... et après quelques instants durant lesquels les contrôleurs redoublent de vigilance, une bottine monte, me frôle la poitrine et se place sur la table ; l'autre bottine est portée à l'extrémité de la salle (environ 5 mètres) sans aucun bruit, etc., etc...

Le Dr Charpentier était présent à l'une de ces séances et il n'a rien constaté du tout... pas même de flagrant délit !... En revanche moi, j'ai constaté que pour un esprit si sceptique il montrait une crédulité invraisemblable en acceptant sans sourciller une hypothèse explicative bien plus difficile à admettre dans les conditions données que les phénomènes eux-mêmes... qui le sont déjà pas mal !

J'ajouterai que le Dr Roux, qui avec plus de calme, rejette l'authenticité de ces manifestations et accorde lui aussi à la jambe du médium des pouvoirs aussi merveilleux que peu conformes à l'anatomie..., a essayé d'établir une vraie démonstration de la fraude en enduisant en secret sa main, qui était souvent caressée ou frappée par ce pied à tout faire, de blanc frais. Après la séance il examina les pieds de Linda... et reconnût qu'ils ne portaient aucune trace révélatrice de la fraude...

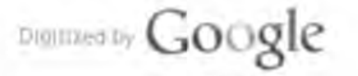
Je crois que mon enjeu est bien sauf !

Recevez, Monsieur le Rédacteur, mes salutations.

M. l'abbé Naudet, prenant la parole, fait observer que bien souvent les médiums, pour obtenir, par exemple, le mouvement sans contact d'un objet déterminé, sont obligés d'ébaucher, d'esquisser un geste dans la direction de cet objet. Il peut donc arriver que l'on estime frauduleux des phénomènes authentiques.

M. de Fontenay lui répond en ces termes :

Le fait signalé par M. l'abbé Naudet est certain. Si l'on immobilise complètement un médium, il peut arriver (comme à Cambridge avec Eusapia) que l'on



empêche toute production de phénomènes. Si on laisse au médium une trop grande liberté, il pourra céder à la tentation instinctive d'opérer le mouvement avec son propre pied ou sa main (loi du moindre effort). Un bon observateur évitera l'un et l'autre extrême. Il permettra au médium d'amorcer quelques mouvements ; mais il en surveillera scrupuleusement l'amplitude et ne retiendra comme bons que les phénomènes où les membres *de chair* du médium n'auront pu réellement avoir aucune part. Mieux vaut perdre dix bons phénomènes que d'en attester un seul qui serait douteux.

Monsieur N. N. : — On ne parle depuis le commencement que de mouvements sans contact et de ce que Linda peut faire avec ses pieds ou ses mains. Pourquoi ne dit-on rien des photographies qu'elle donne et qui sont un fait bien plus spécial à ce médium ?

M. de Fontenay : C'est là une tout autre question.

Le même interlocuteur : — M. de Fontenay ne pourrait-il pas parler de ces photographies, puisqu'il en a prises ?

M. de Fontenay : Je pourrais en parler, mais sans rien dire de plus que ce que contient l'attestation que j'ai envoyée à nos collègues et amis de Turin. Cette lettre figure en français, à la fin de l'ouvrage qu'ils viennent de publier. Depuis le jour où je l'écrivais, j'ai eu encore, avec Linda, tant en Italie qu'à Paris, une douzaine de séances dont trois ont fourni des résultats photographiques ; mon opinion n'a pas changé en ce qui touche la photographie et je n'ai rien appris de nouveau sur ce point.

Quelques personnes insistent pour avoir des indications plus complètes, faisant observer qu'il n'y a encore à Paris que peu d'exemplaires de l'ouvrage posthume du Dr Imoda.

M. de Fontenay projette alors un certain nombre de clichés et, les analysant sommairement, montre ce qu'ils présentent d'inquiétant au point de vue de la sincérité du phénomène. Il expose de même les raisons qui militent contre l'hypothèse d'une fraude et fait une brève allusion à la théorie idéoplastique qui, jusqu'à nouvel ordre, lui paraît être la plus satisfaisante.

Mr N. N. insiste pour savoir si M. de Fontenay est *certain* de la sincérité des phénomènes qu'il a photographiés et s'il peut en garantir la nature surnormale.

M. de Fontenay : Comment voulez-vous que je garantisse une chose pareille ? Nul de nous n'est infaillible et il serait peu sérieux d'affirmer que l'on n'a pas pu être trompé. Mais maintenant encore, trois ans après mes premières séances et onze mois après les dernières, je ne conçois pas quelle fraude aurait pu être employée aux séances de la rue de l'Université. Voilà tout ce que je peux dire.

Pour la venue d'Eusapia Paladino

M. de Vesme, Secrétaire, annonce avoir reçu dernièrement une lettre du mari de Mme Eusapia Paladino, le priant d'organiser une série de séances du célèbre médium à Paris.

Avant de lui répondre d'une manière définitive — ajoute-t-il — je voudrais savoir si nous trouvons parmi nos sociétaires un assez grand nombre de personnes pour couvrir les frais. J'espère que oui, d'autant plus que, aussitôt que ma démarche a été connue, un membre de notre Société, M. le Dr Georges Chanteaud, a bien voulu mettre à notre disposition, dans ce but, la somme de 1000 francs, ce dont nous le remercions très vivement *(Applaudissements)*. Les sociétaires disposés à assister à une ou plusieurs séances voudront bien m'en informer par lettre. La cotisation individuelle pour chaque séance sera certainement de 15 à 20 francs.

Je demande seulement que, le moment venu, on nomme une Commission chargée de gérer la caisse des séances et organiser les expériences, ce que je ne puis pas faire moi-même.

La séance est levée à 6 heures 1/2.

Membres souscripteurs :

	Liste précédente	200 fr.
26.	Mme Agache-Schloemer (Paris)	8 »
27.	M. Claude Claudovitch (Paris)	8 »
28.	Mme B.-V. (Paris)	8 »
29.	M. L. Baelé, ingénieur (Paris)......	8 »
30.	Marquise de Boisé de Courcenay (Paris)	8 »
31.	Comtesse Amelot de Chaillon (Cap d'Ail)........................	8 »
32.	Dr G. Chanteaud (Paris)	8 »
32.	M. A. Dubreton (Paris)	8 »
33.	Mme Fauconnet (Paris)	8 »
34.	M. P. Francezon (Montpellier)	8 »
35.	Marquis de Grollier (Paris)	8 »
36.	M. A. Le Tellier (Paris)	8 »
39.	M. Leroy-Dupré (Paris)	8 »
40.	Comtesse de Loisne (Paris)	8 »
41.	M. L. Lemerle, ingénieur (Paris) ...	8 »
42.	M. A. Orzabal de la Quintana (Paris)	8 »
43.	Mme H. de Rufz (Paris)	8 »
44.	M. André Sardou (Paris)	8 »
45.	Dr H. Bourbon (Paris)	8 »
46.	M. C. de Vesme (Paris)	8 »
	Total	360 fr.

UNE LUMIÈRE MYSTÉRIEUSE EN CORSE

Le *Voile d'Isis* publiait récemment une courte notice sur une conférence donnée par M. Gistucci, juge suppléant à Sousse (Tunisie), à la Société de la Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise, et dans laquelle il était question, entre autres choses, d'une lumière mystérieuse qui se montrait depuis longtemps dans une localité de la Corse. Comme cette question si piquante des « lumières mystérieuses » mérite d'être approfondie et qu'aucun document à ce sujet ne doit être négligé, nous écrivîmes à M. Antoine Rougier, professeur à la Faculté de Droit d'Aix en Provence, en le priant d'obtenir de M. Gistucci quelques renseignements supplémentaires à cet égard. M. Rougier voulut bien s'en occuper, et M. Gistucci lui écrivit alors une lettre que nous reproduisons ici presque entièrement, en le remerciant, ainsi que le distingué Président de la B. I. L., de son amabilité. Sans doute, les informations que nous publions ne sont pas complètes, et elles sont de seconde main ; mais on peut espérer que, ce phénomène une fois signalé, d'autres personnes s'en occuperont à leur tour.

Je me hâte de dire que je ne suis point un témoin direct du phénomène que j'ai relaté dans ma causerie de Lyon. Je l'ai dit d'ailleurs à ce moment-là. Mais ceci n'affaiblit en rien l'authencité du fait. Il est établi et archi-établi par des centaines de témoignages. Ainsi, plusieurs membres de ma famille, tous des personnes très cultivées, m'ont attesté sur l'honneur que le feu mystérieux et inexplicable dont il est question existe réellement. Beaucoup de mes amis aussi l'ont vu des dizaines et des centaines de fois et ils seraient prêts à l'attester sous serment. Un monsieur d'ici l'a vu encore cet été, au mois d'avril.

Cette lumière mystérieuse se manifeste à Bocagnano, un gros village de la Corse, situé à 40 kilomètres d'Ajaccio, à 800 mètres d'altitude sur la ligne d'Ajaccio à Bastia. Elle apparaît dans une partie du village que l'on appelle le « Busso », mais l'endroit précis n'a pu encore être localisé. Et voici pourquoi : le feu disparaît, m'a-t-on dit, dès que l'on s'en rapproche à 500 mètres environ. On le voit très bien de 2 kilomètres : il donne l'impression d'une lanterne allumée mais dont le feu serait bleuâtre. Il apparaît, puis disparaît, puis reparaît. Et toute la nuit, il brille. Il est surtout visible par les nuits sans lune et sombres. De temps immémorial on a toujours parlé de ce feu. Un vieillard que j'ai connu quand j'étais tout jeune (c'est-à-dire, il y a vingt-cinq ans), m'a raconté que son grand-père lui avait dit, que les plus vieux du village avaient toujours vu le feu du « Busso ». On voit donc ce feu de très loin, mais dès que l'on s'en rapproche, brusquement, à un moment donné, il disparaît. Des ingénieurs des Ponts et Chaussées seraient venus pour repérer le point précis où il se trouve. Mais ils n'auraient pu y parvenir. D'après les probabilités, le feu se trouverait à un endroit où il y a des rochers avec quelques débris de ruines. Mais au fond, on n'en est pas sûr. Ces Messieurs me paraissent avoir fait le complot du silence pour ne pas avouer l'impuissance de la science officielle. A mon humble avis, ils auraient dû s'arranger pour faire faire à ce sujet une communication à l'Académie des sciences. Mais nul n'a osé affronter les foudres de nos doctes et infaillibles académiciens. Le petit feu mystérieux est toujours là pourtant, et les gens du village n'y font même plus attention.

Il faut écarter l'hypothèse stupide d'une supercherie, puisque le feu, à ce que l'on assure, brille depuis des siècles. Est-ce un feu-follet ? Je crois qu'il faut écarter cette hypothèse. Tout d'abord, il n'y a ni cimetière, ni mare à l'endroit dont s'agit. Ensuite, le peu de phosphore qui a pu se trouver à cet endroit-là à un moment donné aurait dû s'évaporer depuis bien longtemps. Enfin, tout le monde connaît les feux-follets, les paysans eux-mêmes. Non ! Il ne s'agit pas de cela. Ce n'est pas la flamme d'un feu-follet bien qu'elle soit aussi bleuâtre. D'ailleurs, MM. les Ingénieurs auraient été très heureux de pouvoir donner du feu cette explication scientifique et ils ne l'ont pas fait. Et alors ?

Certes, je ne veux pas donner de ce phénomène une explication de miracle ou de surnaturel. Je ne crois ni à l'un ni à l'autre. Tout obéit à des lois admirables, splendides dont nous ne connaissons qu'une bien faible partie. Au point de vue occulte, je me risquerais volontiers à émettre une hypothèse, mais très rares, sûrement, seraient les personnes qui seraient disposées à l'accepter. Il est donc inutile d'essayer de la présenter. Si j'ai cité ce fait à Lyon, c'est uniquement pour montrer en passant combien notre pauvre science est encore bornée, et surtout pour montrer combien nos scientistes sont peu

sages, quand ils disent : « Cela n'est pas possible ! Quoi, vous voudriez nous faire revenir aux superstitions et à l'ignorance du moyen-âge ?... » Hélas ! Ils sont nombreux ceux qui disent : « Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas possible ! » La Science a son dogme étroit et fanatique comme la Religion. Ils sont innombrables ceux qui subissent son joug et c'est surtout pour cela que l'évolution est si lente.

A défaut d'explication, me permettrez-vous, cher monsieur, de vous narrer en deux mots la naïve et poétique légende que les paysans au sujet de ce feu se transmettent de générations en génération ?

En ce temps-là, vivait à Bocagnano un comte qui était connu partout par sa méchanceté et son orgueil. Il opprimait les faibles et ses crimes étaient sans nombre. Il se disait pourtant très religieux et la messe ne se commençait jamais sans qu'il ne fût là. Or, un jour qu'il était allé à la chasse, l'heure s'avançait et il ne revenait pas. L'aumônier du château attendait, car il connaissait l'orgueil et la colère du châtelain. Pourtant, pensant à un moment donné qu'il ne reviendrait pas, il monte à l'autel et commence la messe. Juste à cet instant, le comte arrive avec toute sa suite et furieux, hors de lui, de voir qu'on ne l'avait pas attendu, il monte à l'autel et d'un coup d'épée, abat à ses pieds le prêtre revêtu encore des habits sacerdotaux. Aussitôt, les éclairs brillent, le tonnerre gronde, la terre s'entrouvre... Les assistants paisibles et honnêtes ont été transportés miraculeusement dehors. Les autres, avec le châtelain dont ils étaient dignes, ont été engloutis dans le tremblement de terre. Tout a disparu. Du château, il n'en est rien resté, si ce n'est la lampe fidèle qui brillait toujours dans la chapelle pour éclairer le Saint Sacrement. Et maintenant encore, cette lampe brille pour rappeler aux générations des hommes que la justice de Dieu est toujours là, qu'elle récompense les bons et punit les méchants.

Je ne m'oppose en aucune façon à ce que les quelques explications que je viens de vous donner soient publiées et sous ma signature même dans l'honorable revue dont vous me parlez...

V. Gistucci.

LES NOUVEAUX LIVRES

Dr Gustave Geley : **L'Etre subconscient.** (Troisième édition). — (Paris, Félix Alcan éd., 108, boulevard Saint-Germain. Prix : 2 fr. 50).

Il est consolant de voir arriver à une troisième édition ce bon petit ouvrage, qu'on voudrait, d'ailleurs, voir sortir du lit de Procuste des limites imposées aux volumes de la « Bibliothèque de Philosophie Contemporaine », puisque les adjonctions introduites forcément par l'auteur à chaque édition ont imposé jusqu'ici le sacrifice d'autres passages pourtant bien utiles au développement de l'idée de l'auteur. Il est consolant — disons-nous — parce qu'on ne peut que songer à toute la bonne semence répandue ainsi sur les sillons de l'esprit humain et qui ne manquera certainement pas de fructifier, au moins en une certaine mesure.

L'auteur a bien raison d'insister sur l'importance du fait, que l'idée palingénésique sur laquelle se fonde la théorie de la conscience subliminale, admise déjà par des centaines de millions d'humains, adeptes de certaines religions orientales, entrevue de tout temps par des philosophes géniaux, s'étend actuellement avec une rapidité remarquable en Occident, surtout dans les classes les plus intellectuelles. Naturellement, il y a encore des divergences d'opinion sur des questions qui peuvent être considérées comme étant relativement de détail. Ainsi, la différence entre les doctrines de Myers et celles de Geley, exposée à la page 104, a probablement besoin d'un développement ultérieur, devant se rattacher, par exemple, aussi à la question de savoir, si la partie de notre Moi qui s'incarnerait dans les existences successives ne serait pas toujours différente, jus- qu'à ce que tout notre Moi n'ait subi cette épreuve nécessaire. On conçoit, en effet, les conséquences qu'aurait cette théorie, admise actuellement par les « myéristes », sur notre conception de l'être subconscient.

D'ailleurs, le Dr Geley répond en quelques pages ajoutées à la fin de cette nouvelle édition de son ouvrage à une objection soulevée par M. de Vesme, au sujet de la confusion existant entre les produits *normaux* du psychisme infé-



rieur, admis par tous les psychologues modernes sous le nom de « subconscience », et les produits d'une portion de notre Moi, qui possède des facultés *supranormales*. On essaie depuis quelque temps, surtout dans les ouvrages théosophiques, de faire une distinction entre « conscience supraliminale » et « conscience subliminale », ou mieux encore entre « conscience supranormale » et « conscience subnormale », se trouvant respectivement au-dessus, ou au-dessous, de la « conscience normale ». Il ne s'agit là, au fond, que d'une simple question de nomenclature, devant nous permettre de nous entendre plus facilement dans la discussion de cette question : seulement il faut nous assurer que ces termes répondent à la réalité des choses. Il est donc essentiel de bien examiner la distinction entre *subconscience inférieure*, produit de l'automatisme des centres nerveux, et *subconscience supérieure*, indépendante du fonctionnement organique, que nous propose le Dr Geley.

GUILLAUME DE FONTENAY : **Les Photographies et l'Etude des Phènomènes Psychiques**, avec une préface de A. D'ARSONVAL. (Gauthier-Villars, édit., Paris, quai des Grands-Augustins, 55, — 3 fr. 25).

C'est un abrégé des trois conférences données par M. de Fontenay à la Société Universelle d'Études Psychiques en 1910 et 1911, et qui ont été ensuite publiées par les *Annales des Sciences Psychiques* : nous n'avons donc pas à y revenir. Par contre, nous croyons utile de reproduire ici la belle Préface que le Dr A. d'Arsonval, membre de l'Institut, a écrite pour cet ouvrage. La voici en entier :

Je souhaite vivement que le petit opuscule de M. de Fontenay soit lu et médité par les Psychistes, et spécialement par ceux qui se laissent prendre aux prétendues preuves photographiques qu'on exhibe devant eux. Ils verront ainsi ce qu'on doit penser d'un très grand nombre de documents.

Le rôle le plus important que semble avoir joué jusqu'à ce jour la Photographie dans l'étude du Psychisme a été l'enregistrement des phénomènes visibles, des phénomènes observés en vision directe par les témoins. C'est ce que l'auteur a nommé la *Photographie de contrôle*, par opposition à la *Photographie d'exploration* qui, sous des noms pompeux, d'autant plus sonores qu'ils sont plus creux, prétendrait nous renseigner sur toutes sortes de choses parfaitement invisibles. L'avantage de la *Photographie de contrôle* consiste surtout à révéler les illusions visuelles collectives ou personnelles dont nul ne peut se dire à l'abri. Que de réserves ne faut-il pas faire en pareille matière ! Celles de l'auteur me paraissent légitimes, et peut-être devrait-on en ajoute d'autres encore.

En tous cas, il est un fait sur lequel on ne saurait trop insister et que M. de Fontenay a pris comme *leitmotiv* dans son Chapitre II. Ce fait est trop certain : c'est que *seul l'auteur d'un cliché peut répondre de son cliché, être sûr de son cliché*. Nous ne devons attacher quelque importance qu'aux seuls documents possédant un état civil authentique, indiscutable et, j'ajouterai, dont l'auteur est non seulement connu, mais favorablement connu comme expérimentateur. Défions-nous de tous autres clichés ou épreuves.

Je n'hésite pas à dire que la *Photographie est le meilleur moyen de tromper les autres... quand on veut*.

Souvenons-nous également que la plaque au gélatino-bromure est un instrument ultra-sensible, que tout impressionne. L'auteur en a résumé des preuves dans un troisième Chapitre dont il aurait pu décupler l'étendue tant le sujet est fertile en erreurs et en confusions. M. de Fontenay termine ce Chapitre et le Livre par de sages conseils à ses collègues en Psychisme : « *Soyez*, leur dit-il, *sobres d'interprétations risquées et de communications sensationnelles aux corps savants* ».

Je ne saurais mieux dire.

Maintenant, nous sera-t-il permis d'adresser une petite critique à M. de Fontenay au sujet de l'*Avis au Lecteur*, dont il fait précéder ses conférences ? En mettant en garde les chercheurs contre les erreurs photographiques qui se commettent dans les expérimentations psychiques, il met tout cela sur le dos du « Psychisme » et des « psychistes ». Il est malheureux qu'il déconsidère ainsi l'un et les autres, alors que la vérité est que les « psychistes », qui comptent dans leurs rangs M. de Fontenay lui-même, tout en s'occupant de la photographie pour leurs recherches, sont entrés en conflit avec des occultistes et spirites fantaisistes, tels que Baraduc et d'autres, pour leur rappeler la prudence. Non pas que les psychistes, eux aussi, n'aient pas pu se tromper quelquefois, comme tout chercheur au monde : mais enfin, en comprenant les adeptes d'autres Ecoles sous le nom de « psychistes », M. de Fontenay a entraîné M. d'Arsonval à en faire autant, et leurs accusations peuvent contribuer à discréditer les « psychistes », alors que ceux-ci sont presque unanimement de leur avis au sujet de la photographie psychique.

SCHOPENHAUER : **Mémoires sur les Sciences occultes**, traduits de l'allemand par G. PLATON. (P. LEYMARIE, édit., Paris, rue Saint-Jacques, 42, 6 fr.).

Ce beau volume de près de 300 pages contient la traduction de trois Mémoires de Schopenhauer sur les Sciences Occultes. Le premier : « Magnétisme animal et Magie », est un chapitre de l'ou-

vrage qui a pour titre : *De la Volonté dans la Nature*. Chapitre ajouté après coup, et dont le but était de prouver que les théories du « magnétisme », ou plutôt du « somnambulisme provoqué », venaient à l'appui de ce que l'auteur avait soutenu au sujet de la puissance de la volonté du magnétiseur. Depuis lors, la science hypnotique a admis que c'est plutôt la volonté subconsciente du somnambule qui est la cause du phénomène : mais si cette circonstance diminue, naturellement, la valeur de l'ouvrage de Schopenhauer au point de vue scientifique, elle ne lui enlève rien, par contre, de son savoureux intérêt historique ; elle le rend peut-être même plus curieux.

Il ne s'agit là, d'ailleurs, relativement, que d'un détail. Ce qui constitue le côté le plus important du livre, c'est que Schopenhauer, l'un des premiers après Paracelse, a parfaitement compris l'existence d'une région subconsciente de notre être, non seulement, mais aussi de ses facultés « magiques », qu'on appellerait aujourd'hui *surnormales*.

Le second et le troisième Mémoire contenus dans ce volume figurent à la suite l'un de l'autre dans le tome I des *Parerga und Paralipomena*. L'un d'eux porte le titre : « Le Destin de l'Individu », et le sous-titre : Réflexions transcendantes sur la préméditation qui se montre dans le destin de l'individu ». C'est la redoutable question du libre arbitre et du déterminisme que l'auteur affronte ici. Schopenhauer semble résoudre le problème en attribuant à notre Moi latent l'origine de nos pensées, et par suite des événements de toute sorte à travers lesquels notre existence se déroule. Il y a bien probablement une grande partie de vrai dans cette théorie ; mais enfin, on ne voit pas bien comment elle peut expliquer les événements indépendants de toute volonté : un tremblement de terre, un coup de foudre, etc.

Enfin le troisième Mémoire, le plus long et intéressant, est celui qui s'intitule : « Essais sur l'apparition des esprits et ce qui s'y rattache ». Comme Kant, Schopenhauer a compris la nécessité de ne pas négliger ces questions brûlantes, avec la poltronnerie morale que montrent tant de philosophes aujourd'hui. Il y a évidemment été amené surtout par la publication de la *Voyante de Prévorst*, de J. Kerner, dont il reconnaît le caractère sérieux. Mais Schopenhauer ne semble pas connaître, ou admettre, les apparitions *objectives* de fantômes. Voici comment il conclut :

...Une apparition d'esprit n'est rien de plus qu'une vision du cerveau du voyant. Qu'un mourant puisse du dehors provoquer une telle vision, c'est ce que l'expérience a souvent montré. Qu'un vivant le puisse encore, cela a été, en tout cas, dans plusieurs circonstances affirmé de bonne part. La question qui se pose est simplement de savoir si un mort peut en faire autant.

Plusieurs psychistes allemands — le Dr Karl du Prel à leur tête — ont glané si utilement dans ces ouvrages de Schopenhauer : c'est ce qui explique peut-être qu'ils nous aient tant devancés pour tout ce qui se rapporte à ce que nous appelons aujourd'hui la « conscience subliminale ». La traduction que la Librairie P. Leymarie vient de publier contribuera à propager ces intéressantes spéculations philosophiques dans le monde latin.

Le véritable Almanach du Merveilleux pour 1912. — (A. Leclerc, ed., Paris, rue Monsieur-le-Prince, 19. — 1 fr.).

Les personnes passionnées pour le merveilleux — surtout pour les prédictions astrologiques, chiromanciennes, etc. — trouveront, aussi cette année, beaucoup d'articles curieux dans cet Almanach, qui est illustré de plusieurs gravures.

Essai sur les Matérialisations obtenues par le médium Craddock, ou incarnation du Dr Graem. Recueilli par J.-W. Mahony, et traduit de l'anglais par Ellen S. Letort. (Paris, Librairie Leymarie, 42, rue Saint-Jacques).

Malgré son titre, cette plaquette ne se rapporte pas plus au médium Craddock qu'à un autre médium à matérialisations. Ce sont simplement des observations, souvent justes, mais trop unilatérales, sur les égards avec lesquels il faut appliquer le contrôle aux médiums de cette classe.

Camille Flammarion : **Annuaire Astronomique et Météorologique pour 1912.** — (Paris, Librairie Ernest Flammarion, 26, rue Racine. — 1 fr. 50.)

Ce manuel si utile de notre éminent collaborateur est parvenu à sa quarante-huitième année. Le nouveau volume présente un grand intérêt aussi pour les personnes qui ne s'adonnent point spécialement à l'étude de l'astronomie, en mettant à la portée de tout le monde la plupart des indications qu'il donne. Voir, entre autres, celles sur l'éclipse du Soleil qui traversera la France le 17 avril, et qui, malheureusement, ne sera pas totale, comme on l'avait dit, mais simplement annulaire.

Librairie Hermétique M. Claudin (8, rue du Cloître-Notre-Dame, Paris). — Catalogue des Livres d'occasion.



Bibliothèque Chacornac : XXIVe catalogue des ouvrages d'occasion (Paris, Quai Saint-Michel, 11).

Catalogue des Livres d'occasion sur les Sciences occultes, en vente à la Librairie Emile Nourry (62, rue des Ecoles, Paris).

AU MILIEU DES REVUES

Les personnalités multiples affirmées par un Spirite notable

Sir WILLIAM T. STEAD, le célèbre publiciste anglais, vient d'envoyer à la *Revue Spirite* un article qui, tout en ne contenant rien de bien nouveau, revêt beaucoup d'importance parce qu'il a été écrit par un des spirites les plus éminents, et parce qu'il a été publié, avec une largeur d'esprit fort louable, par une Revue qui, fondée par Allan Kardec, s'est toujours tenue assez strictement liée à ses enseignements. Or on sait que les spirites se moquent souvent du « fractionnement de notre personnalité », de l'hypothèse selon laquelle une ou plusieurs parties de notre être ne seraient pas *incarnées* — pour ainsi dire — et vivraient d'une existence à part, étant douées de facultés qui remplaceraient l'usage des sens physiologiques, ne se manifestant que d'une façon incidentelle par l'automatisme médiumnique.

Maintenant, voici ce que publie W. Stead dans la livraison de janvier de la *Revue Spirite* :

...Je crois qu'il sera utile de faire part aux abonnés de la *Revue* des quelques conclusions auxquelles j'aboutis après plusieurs années d'études sur un sujet toujours palpitant et si plein d'imprévu.

La première, et peut-être la plus curieuse de ces conclusions, c'est que notre conscience physique n'est qu'une fraction de notre personnalité.

Le « moi » qui écrit ces lignes ne serait qu'une partie (et quelle partie ?) de mon égo. Il m'arrive fréquemment de comparer ce « moi » conscient au concierge d'un immeuble, concierge qui ne connaîtrait qu'imparfaitement ses locataires.

Si je dois ajouter foi aux affirmations très positives d'amis personnels, et en lesquels j'ai toute confiance, je possède la faculté de manifester ma personnalité sous différents aspects, et cela simultanément :

1° Par mon corps physique, de chair et d'os ;

2° Par un double apparemment matériel, visible de tous, présentant tous les aspects du corps physique ;

3° Par un corps astral visible seulement des clairvoyants.

Chacune de ces trois manifestations prétend être moi-même, et chacune ignore l'existence des autres. Cependant toutes trois agissent conformément à une même mentalité. Elles sont différentes et cependant paraissent être les mêmes ! Qu'en déduire, sinon que mon « égo central » groupe et recueille non seulement les expériences de ces diverses formes de manifestations, mais encore celles d'autres formes possibles sur l'existence desquelles je n'ai pour le moment aucune donnée précise.

La deuxième conclusion, qui découle tout naturellement du fait de cette découverte de personnalités multiples comprises dans mon propre égo, est la possibilité des réincarnations fractionnées.

Dénommons A la personnalité qui se manifeste dans le corps physique, B celle du double apparemment physique, C celle du corps astral. De ce que A se réincarnera, il ne s'ensuivra pas forcément que B et C doivent également se réincarner.

Si par exemple nous en croyons l'affirmation de B, celui-ci ne fut nullement affecté par le décès de A et n'en continua pas moins à exister à l'état apparemment physique.

Troisième conclusion : j'ai prouvé par des expériences réitérées et concordantes que l'astral C agit absolument indépendamment de A. Dans un certain groupe d'études nous recevons la visite, presque à chaque séance, de troisièmes personnalités visibles seulement des clairvoyants. Ces entités font partie de personnes qui, normalement, n'ont aucune conscience des visites que nous fait leur astral. Celui-ci nous donne souvent des informations que la personnalité A préférerait certainement ne pas divulguer.

Pour le clairvoyant, l'Astral C a l'apparence physique de A ; leur caractère, leur mode d'argumentation, leur mentalitéé en un mot, sont en harmonie parfaite. C donnera des détails précis sur les faits et gestes de A ou sur ses intentions, il discutera ses actes et les critiquera à l'occasion. Cependant C affirme son identité avec A, il lui ressemble au physique, parle en son nom, et agit en tous points comme si ces deux personnalités étaient confondues en une seule.

Quatrième déduction : la pluralité de personnalités en un seul égo paraît persister après la désincar-

nation physique. J'en ai eu, au cours d'expériences du plus haut intérêt, la confirmation absolue par un Esprit désincarné se manifestant par l'intermédiaire de différents médiums. Chaque personnalité de cet esprit prétendait être la même, elles avaient toutes trois et à un certain degré, la même mentalité, mais chacune ignorant les manifestations des deux autres, et leur était dissemblable en bien des points.

A semble par exemple avoir dans une certaine mesure conscience de B, mais les deux n'ont pas la même mémoire ni les mêmes goûts. A et B ont des points de ressemblance et de dissemblance avec C, et chacun des trois affirme positivement être identifié en A !

Chacun peut se différencier des autres par son degré d'évolution mentale ou morale : A peut n'avoir conservé de son passage à l'état physique que les passions matérielles, B une spiritualité élevée, tandis que C ne s'intéressera qu'aux problèmes purement intellectuels auxquels A et B n'attacheront aucun intérêt.

Enfin, la cinquième déduction découle des phénomènes extrêmement complexes et mystérieux qu'il m'a été donné d'observer. Il s'agit des degrés confus de mémoire des Esprits qui se manifestent, et qui prétendent se souvenir d'une ou de plusieurs de leurs incarnations antérieures.

Entre autres, je citerai le cas d'une entité incarnée en Pologne au XVIe siècle, et réincarnée en Russie au XVIIe siècle. Lorsqu'elle se met en rapport avec moi (qui également suis sensé avoir été incarné en Pologne), elle se souvient plus clairement des événements de son existence polonaise que de celle de Russie, dont elle n'a que de vagues réminiscences. Cependant la première période est antérieure de deux siècles à l'autre.

Autant de mystères qui ne pourront être éclaircis que par des études patientes et ininterrompues. Il serait absurde quant à présent d'essayer d'établir des lois d'après des données encore trop vagues, et tant que les faits ne seront pas enregistrés avec une précision parfaite.

J'avance simplement des conclusions en rapport avec les phénomènes que j'ai pu observer par moi-même, les unes n'ont aucune valeur proportionnelle à la réalité des autres. Je suis disposé à modifier ma façon de penser, et ceci sans aucune hésitation, s'il se présente des faits contredisant mes propres hypothèses.

Je n'effleure pas la question du retour de l'esprit, question qui sort entièrement du cadre de cet article. Ce grand point d'interrogation couvre une multitude de problèmes dont les solutions varieront à l'infini, puisqu'il s'agit de l'infini même.

Nous avons dit que les paroles de Sir W. Stead ne contiennent rien de nouveau. Ce qu'il proclame n'est pas autre chose que la doctrine de la « conscience subliminale » sur laquelle se fonde tout le grand ouvrage de F. Myers : *Human Personality*. Sir Oliver Lodge, de son côté, compare la personnalité humaine, telle qu'elle apparaît dans les recherches métapsychiques, à un navire dont on ne voit qu'une partie, la plus banale et superficielle — c'est la parole — alors que l'autre partie, celle qui contient les précieuses marchandises, est cachée à nos yeux.

On comprend l'importance de cette théorie. Elle sert à expliquer, sans avoir recours aux esprits, une foule de phénomènes surnormaux, sans que d'ailleurs l'hypothèse spirite elle-même en soit ébranlée *en principe*, puisqu'il s'agit d'une hypothèse spiritualiste. La nature fragmentaire de notre personnalité permettrait, au contraire, d'expliquer le caractère fragmentaire, incomplet, imparfait des communications réellement *spirites*, c'est-à-dire de celles qui viendraient effectivement d'esprits de défunts.

Est-ce à dire que nous affirmons la vérité de la thèse soutenue par Frédéric Myers, rééditée maintenant par W. Stead, et accueillie avec complaisance par l'ancien organe d'Allan Kardec ? Pas du tout : le temps se chargera de nous fixer peut-être sur cette doctrine. Pour le moment, nous voulons uniquement signaler ce pas en avant que les spirites semblent faire vers la théorie myersienne et théosophique de la « conscience subliminale ».

Une déclaration spirite de Sir O. Lodge

Sir Oliver Lodge, le physicien illustre, recteur de l'Université de Birmingham et membre de l'Académie royale, a répondu par ces paroles à la question : « Comment avez-vous acquis la preuve d'une hypothèse en apparence aussi hardie que la Survie ? » — question qui lui avait été adressée, ainsi qu'à plusieurs autres savants, par l'*Hibbert Journal* :

Parlant pour mon compte et avec tout le sentiment de ma responsabilité, j'ai à constater que, comme résultat de mon investigation dans le psychisme, j'ai à la longue et tout à fait graduellement acquis la conviction, et suis maintenant convaincu, après plus de vingt ans d'étude, non seulement que la persistance de l'existence personnelle est un fait, mais qu'une communication peut occasionnellement, mais avec difficulté et dans des conditions spéciales, nous parvenir à travers l'espace.

Ce sujet n'est pas un de ceux que l'on peut conclure sans peine ni difficulté ; les preuves ne peuvent être acquises que par ceux qui y consacrent du temps et une sérieuse étude.

Mais la conclusion est nettement : qu'il n'y a là que folie et déception, ou une vérité de la plus haute importance pour l'humanité. Et cette conclusion ne peut rester sans être approfondie.

Erreur ou vérité, elle sert de base à toute une série



de pensées, entraînant d'autres conclusions, d'autres idées, fausses et trompeuses si la base n'est pas sûre ; dignes de toute attention si la base est solide. La postérité jugera.

En attendant, c'est un sujet qui attire les farceurs et les charlatans. De chaque côté abondent les opinions exprimées avec légèreté.

J'insiste auprès des générations instruites pour les engager à se bien garder d'accepter des affirmations sans un sévère examen et surtout à conserver leur esprit libre.

Si les êtres humains désincarnés peuvent communiquer avec nous, nous donner des conseils, nous aider et influencer profondément nos actions, alors il est évident que les portes nous sont ouvertes, avec une richesse de contrôle spirituel supérieure à tout ce que nous avons pu imaginer.

Un cas de Réincarnation ?

La revue théosophique *Ultra*, de Rome, publie en son dernier numéro la communication suivante, du capitaine F. Battista, dont la Direction dit connaître le caractère sérieux et l'honorabilité. Ce fait rappelle celui raconté par le Dr Carmelo Samona, et que nous avons publié dans notre livraison de février dernier ; mais il se présente en des circonstances moins convaincantes.

En août 1905, ma femme — qui était enceinte de trois mois — fut témoin, étant au lit, mais bien éveillée, d'une apparition qui l'impressionna profondément. Une fillette que nous avions perdue depuis trois ans s'était subitement présentée devant elle, sous un aspect joyeux et enfantin, prononçant d'une voix suave ces paroles textuelles : « Maman, je reviens » ; et, avant que ma femme fut revenue de sa surprise, la vision disparut. Lorsque je rentrai chez moi, et que ma femme, tout émue encore, me fit le récit de l'étrange événement, j'eus l'impression qu'il s'était agi d'une hallucination ; mais je ne voulus pas lui ôter la conviction qu'elle s'était formée d'un avis de la Providence, et j'acquiesçai immédiatement à son désir de donner à notre future fille le nom de sa petite sœur morte : Blanche. A ce moment-là, non seulement je n'avais aucune connaissance de ce que j'ai appris plus tard — très tard — de la Théosophie, mais j'aurais traité de fou celui qui m'aurait parlé de réincarnation, persuadé que j'étais de ce que, mort une bonne fois, on ne renaît plus.

Six mois plus tard, en février 1906, ma femme donna heureusement le jour à une fille, ressemblant en tout et pour tout à sa petite sœur défunte, ayant de cette dernière les grands yeux très noirs et les cheveux abondants et bouclés. Cette coïncidence n'ébranla en rien ma conviction matérialiste ; mais ma femme remplie de joie par la grâce reçue — se convainquit d'autant plus que le miracle avait été accompli et qu'elle avait mis au monde par deux fois le même petit être. Cette enfant a maintenant six ans environ, et, comme sa petite sœur défunte, elle a vu s'accomplir en elle un développement précoce de sa personne et de son intelligence. Toutes deux, à l'âge de sept mois seulement, ont prononcé distinctement le mot *maman,* tandis que mes autres enfants, intelligents aussi, n'y sont pas parvenus avant douze mois.

Pour faire comprendre plus facilement ce que je dirai tout-à-l'heure, je dois ajouter que du vivant de la première petite Blanche, nous avions pour domestique une certaine Marie, suisse, qui parlait que le français. Elle avait importé de ses montagnes natales une cantilène, une sorte de berceuse, qui devait certes avoir jailli du propre cerveau de Morphée, tant sa vertu soporifère agissait instantanément sur ma petite fille lorsque Marie la lui chantait Après sa mort, Marie retourna dans sa patrie, et la berceuse, qui nous rappelait trop vivement l'enfant perdue, subit dans notre maison un ostracisme plein et entier. Neuf ans se sont passés depuis lors, et la fameuse berceuse soporifère avait complètement disparu de notre mémoire ; un fait réellement extraordinaire est venu nous la rappeler. Il y a une semaine, je me trouvais dans la salle de travail contiguë à la chambre à coucher, avec ma femme, lorsque nous entendîmes tous deux — comme un écho lointain — la fameuse berceuse, et la voix partait de la chambre à coucher où nous avions laissé notre fillette endormie. Au premier abord, émus et stupéfaits, nous n'avions pas distingué dans ce chant la voix de notre enfant ; mais, nous étant approchés de la chambre d'où partait la voix, nous trouvâmes l'enfant assise sur le lit, chantant avec un accent français très prononcé la berceuse, qu'aucun de nous ne lui avait apprise. Ma femme — sans montrer en être trop émerveillée — lui demanda ce qu'elle chantait. Avec une promptitude stupéfiante, elle répondit qu'elle chantait une *chanson française,* quoiqu'elle ne connût de cette langue que quelques mots appris de ses sœurs. — « Qui t'a appris cette jolie chanson ? » lui demandais-je. — « Personne, je la sais toute seule » — répondit l'enfant ; et elle poursuivit gaîment le chant, de l'air de quelqu'un qui n'a jamais chanté autre chose de sa vie.

Le lecteur tirera la conclusion qu'il voudra de cette exposition très fidèle des faits que j'ai personnellement constaté ; pour mon compte, la conclusion à laquelle je m'arrête est celle-ci : *les morts retournent.* Capitaine Florindo Battista.

Rome, Via dello Statuto, No 32.



ECHOS ET NOUVELLES

Le pari F. Girod — Dr Charpentier.

Par suite d'une publication faite dernièrement dans le *Matin* au sujet des séances qu'a données à Paris Mlle Linda Gazzera, M. le Dr Albert Charpentier a écrit à ce journal une lettre défavorable à ce médium, et la chose a donné lieu à une polémique où mon nom a été mêlé par erreur, et où la Société Universelle d'Etudes Psychiques a été confondue avec une nouvelle « Société Universelle de Recherches Psychiques », dont le Secrétaire est M. Ferdinand Girod, magnétiseur, qui dirige, sous le pseudonyme de Maurice de Rusnack, le journal populaire d'Astrologie, Magie, Magnétisme, etc., intitulé *La Vie Mystérieuse*.

M. Ferdinand Girod a cru bien faire en adressant au Dr Charpentier un défi, selon lequel une Commission nommée par les deux parties aurait dû constater, en telles et telles conditions, certains phénomènes de déplacements d'objets à distance, qu'une dame du nom de Mary Demange est censée produire. Le Dr Charpentier, accompagné d'un rédacteur du *Matin*, vint chez moi, m'inviter à faire partie de la Commission. Après quelque hésitation, je refusai, en rappelant ce que j'ai écrit encore dernièrement contre les paris et défis touchant les phénomènes psychiques — paris et défis que j'estime peu sérieux, surtout depuis que j'ai acquis à ce sujet une expérience mûrie, et que j'ai bien vu qu'aucun des paris et des prix qui ont été institués, depuis soixante-dix ans, pour ou contre les phénomènes métapsychiques — qu'on remarque bien que je dis : *pour* ou *contre* — n'a jamais été gagné ; ce qui prouve qu'on ne peut rien prouver par là ni pour, ni contre le médiumnisme.

Dans la séance qui eut lieu à la S. U. E. P. le 4 février, c'est-à-dire quand la polémique battait encore son plein, je donnai d'autres explications à ce sujet, en mettant en garde les sociétaires contre les publications faites à la légère dans les grands quotidiens de Paris — surtout dans l'un d'eux — au sujet des phénomènes métapsychiques. Non point que des publications de cette sorte ne puissent pas, *en certaines conditions spéciales*, être profitables à la propagande ; mais il ne faut les faire qu'avec la plus grande prudence, quand on est à peu près sûr que cela ne se retournera pas contre la cause même qu'on se propose de servir. D'autant plus que certains journaux, après avoir publié un article d'allure assez favorable au métapsychisme, sachant fort bien que cela passionne les lecteurs, veulent ensuite rétablir l'équilibre en faisant paraître les jours suivants des articles très hostiles qui clôturent la polémique en laissant les lecteurs invariablement sous l'impression que les adversaires de la Métapsychie sont sortis glorieux et triomphants de cette logomachie. Je déplorai donc la présente polémique et les présents paris, tout en reconnaissant que certains contre-paris, tels que celui lancé par M. Cornillier au Dr Charpentier, servent au moins à prouver l'inanité des défis qui ont été faits en sens contraire.

Les événements ne devaient pas tarder à me donner raison. Le 25 février, le *Matin* publiait l'entrefilet suivant, qui clôturait les débats.

> Nos lecteurs se rappellent que le 31 janvier dernier, M. F. Girod proposait au Dr Albert Charpentier de lui prouver, grâce aux facultés spéciales de Mme Mary Demange, la réalité du phénomène d'un déplacement d'objet sans contact.
>
> A cet effet, M. Girod avait accepté de produire le phénomène devant les huit observateurs dont nous avons déjà publié les noms.
>
> Le Dr A. Charpentier avait, en collaboration avec ses assesseurs, MM. Babinski, Lapicque et Roubinovitch, établi le procès-verbal des conditions nécessaires de l'expérience projetée.
>
> Ces conditions furent sévèrement discutées au cours de deux réunions principales.
>
> Après les deux jours de réflexion qu'il avait demandés pour se prononcer définitivement, M. Girod, par une lettre adressée au Dr A. Charpentier, a cru devoir renoncer à se soumettre à ces conditions, qu'il trouve trop rigoureuses.
>
> En cette occurrence, les trois séances d'expérimentation ne pourront avoir lieu.

On comprend, après cela, que je tienne à dégager ma responsabilité et celle de la S. U. E. P. dans cette malheureuse affaire. C. DE VESME.

Une Maison " hantée " à Saint-Michel-de-Maurienne (Savoie).

Le *Lyon Républicain* publiait dernièrement une information relative à une « maison hantée » à Saint-Michel-de-Maurienne. Maintenant, M. A. Porte du Trait des Ages, auteur de plusieurs



ouvrages occultistes, s'est rendu sur les lieux, et il a envoyé ensuite au *Messager* de Liège des renseignements à ce sujet.

Les phénomènes en question commencèrent en décembre, dans la maison de Mlle G., couturière. Cette dame et les quatre apprenties qu'elle emploie constatèrent successivement la disparition mystérieuse de menus objets : clés, aiguilles, ciseaux, etc., surtout d'un guéridon qui est dans l'atelier. Le bruit ne tarda pas à se répandre dans le pays que la maison de Mlle G. était hantée ; Mlle G. elle-même se rendit auprès de M. Porte, en le priant d'user de ses connaissances en ces matières pour faire cesser ces disparitions fort onéreuses pour sa bourse. M. Porte raconte :

Je fus très circonspect dans l'examen des lieux et des personnes. Mon attention se porta tout spécialement sur les apprenties car elles pouvaient me donner la clef des disparitions mystérieuses. Je mis un clou sur le fameux guéridon et ce clou disparut sous mes yeux, sans que je puisse dire quelle direction il avait prise. Et remarquons bien que je n'avais pas quitté des yeux les apprenties, placées dans un angle visuel très favorable, ni le guéridon qui se trouvait par conséquent dans le même rayon. Les jeunes filles doivent donc être au-dessus de tout soupçon, et cette constatation me fit étudier ce cas fort curieux avec un nouvel intérêt. D'ailleurs, plusieurs personnes que je connais parfaitement et qui sont également au-dessus de toute suspicion sont aussi catégoriques que moi dans leur affirmation que ces phénomènes sont produits par des moyens autres que ceux qui dérivent de la fraude et de la supercherie...

Remarquons encore que tout cela a lieu en plein jour : dès que les apprenties sont parties, les phénomènes cessent.

Mon avis, c'est qu'ils sont produits par l'intermédiaire d'un médium, en l'occurrence l'une des apprenties, et qu'ils continueront jusqu'à l'éloignement de ce médium inconscient. C'est aussi l'avis du Dr Papus, à qui j'ai soumis ce cas très curieux de psychisme.

Il ne faut toutefois pas oublier que ce sont là des phénomènes spontanés dont il est toujours difficile de constater l'authenticité, surtout s'il arrive d'avoir à faire à des jeunes filles hystériques et fûtées.

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

La constitution d'une Société Métapsychique à Buenos-Ayres.

Nous avons parlé, dernièrement, de la fondation, à Buenos-Ayres, d'une *Sociedad Cientifica de Estudios Psiquicos*. Un conflit de tendances n'ayant pas tardé à surgir parmi les membres mêmes de son Comité directeur, dont une partie étaient nettement adeptes du « Moderne-Spiritualisme » (le Spiritisme anglo-américain), les sociétaires disposés à suivre une ligne différente de conduite constituèrent alors un autre groupement, qui prit le nom de *Sociedad de Meta-Psiquica Experimental*. Le Comité provisoire de la Société fut formé ainsi :

Présidents honoraires : Professeur Dr Charles Richet, M. César de Vesme ; *Président* : Dr Philippe Martinez, professeur de Psychologie expérimentale à la Faculté de Droit ; *Vice-Président* : Dr Carlos Malagarriga ; *Trésorier* : M. Louis Vandevelde ; *Secrétaire* : Dr Carlos Soto ; *Conseillers* : Docteurs Juan B. Pujol, F. Bellouard, Martin Dedeu.

La *Revista de Meta-Psiquica Experimental*, organe de la Société, sera dirigée par le professeur Ph. Martinez ; le Dr Carlos Soto est toujours le Secrétaire de la Rédaction ; M. Louis P. Van develde reprend la charge d'administrateur.

Voici quelques lignes de l'Avis que publie le dernier numéro de la *Revista* :

Le programme de ce groupement est purement et nettement expérimental, avec les bases scientifiques les plus sérieuses, sans avoir recours aux théories de doctrines ou écoles déterminées. Les phénomènes qui se présenteront seront décrits le plus minutieusement qu'il sera possible, dans tous leurs détails.

La cotisation des sociétaires est d'un *peso* chaque mois : elle servira surtout à l'installation d'un Laboratoire et à se procurer des sujets. On cherche actuellement un local devant servir de siège à la Société ; une souscription a été ouverte à ce sujet et a déjà produit la somme de $ 680.

Pour s'inscrire à la Société, ou pour recevoir la *Revista*, qui en est l'organe, s'adresser à

M. D. Luis P. Vandevelde (Rodriguez Pena, 1063, Buenos-Ayres). Les livres, la correspondance, etc. doivent être adressés au Dr C. Soto (2437 Cordoba, Buenos-Ayres). Le prix de l'abonnement à *Revista de Meta-Psiquica Experimental* est de $ 4 pour l'Argentine; de $ 2 en or pour l'étranger.

La Société croit déjà avoir trouvé un médium très remarquable ; nous en parlerons dans notre prochain numéro.

Inutile de dire que nous engageons vivement toutes les personnes qui s'intéressent aux recherches méta-psychiques, à un point de vue sérieusement scientifique, à prêter leur appui à la Société naissante, faible encore, mais dont l'influence pourra être bientôt considérable dans l'Amérique espagnole.

Le Jubilé Scientifique de M. C. Flammarion. Une belle allocution du Professeur Ch. Richet.

On sait qu'en ces derniers jours on a célébré à Paris, par des réunions solennelles, des banquets, etc., le Jubilé Scientifique de M. Camille Flammarion. Il y a en effet cinquante ans que l'éminent astronome, âgé alors de dix-neuf ans à peine, publia son premier ouvrage : *La Pluralité des Mondes Habités*. A la réunion qui eut lieu le 26 février, à la salle de l'Hôtel des Sociétés Savantes, sous la Présidence de M. Henri Poincaré, de l'Académie Française, plusieurs orateurs prirent la parole : M. le professeur Puiseux, de l'Institut, M. Jean Mascart et MM. Fouché, parlèrent de Flammarion astronome ; M. Ferdinand Buisson, député, retraça l'œuvre de Flammarion dans l'enseignement populaire ; le commandant Paul Renard rappela son rôle dans l'aéronautique ; M. Edmond Haraucourt parla de la poésie splendide qui rayonne dans la plupart de ses œuvres. Ce fut ensuite le tour de M. le professeur Charles Richet de dire quelques mots de l'œuvre courageuse et intelligente de Flammarion dans les études psychiques. Nous reproduisons ici cette allocution fine et mesurée, qui fut accueillie par d'interminables et chaleureux applaudissements.

Monsieur le Président,
Mesdames et Messieurs,

Vraiment, ce jour est un jour de fête pour la science, et je vous suis très profondément reconnaissant de me laisser ici apporter l'hommage de toute ma sincère admiration à notre éminent ami. On l'a célébré comme astronome, comme savant, comme artiste. Certes, il est tout cela ; mais il est aussi un philosophe, et, dans la dangereuse psychologie qu'il a hardiment abordée, il a montré la même sagacité, la même fertilité d'invention, et, disons-le bien haut, le même courage que dans ses autres études.

Ne vous méprenez pas cependant sur ce mot de courage.

Loin de moi l'idée singulière de chanter le courage d'un médecin qui ne s'est pas enfui d'une ville que le choléra dévaste, ni le courage du soldat qui au jour de la bataille, n'a pas jeté ses armes pour courir plus vite. Alors pourquoi louer le courage du savant qui, sans craindre l'impopularité et la raillerie, sans aspirer à de vains honneurs, aborde résolument des problèmes redoutables, et dit tout haut ce qu'il pense être la vérité ? Non assurément ! Il n'y a pas à vanter ce courage-là ; car c'est lui ce de tous les savants dignes de ce nom. C'est une vertu professionnelle, et si quelque esprit pusillanime, pour les misérables motifs de sa popularité ou de son repos, n'ose pas déclarer ouvertement ce qu'il pense, il faut rayer son nom du livre d'or de la science.

Mais il faut un grand courage pour chercher à résoudre, avec des moyens imparfaits et des ressource précaires, par des méthodes incertaines à l'aide de documents contradictoires, quelques-uns des mystères qui se dissimulent autour de nous, et qui, jusque à présent ont été, et par malheur restent encore, ensevelis dans d'épaisses ténèbres.

Vous l'avez tenté, vous, mon cher ami ; vous avez, dès le début de votre glorieuse carrière, compris qu'il y avait dans les forces inconnues ample matière à des recherches, à des expériences, à des méditations. Cette science embryonnaire, qui n'en est encore qu'à d'informes balbutiements, j'ai essayé de lui donner un nom, et je l'ai appelée la métapsychique. Mais peut-être a-t-elle reçu un nom avant même d'avoir l'existence ; car malgré vos efforts, elle n'est pas constituée, et je suis sûr que vous serez d'accord avec moi pour reconnaître que rien en elle de définitif n'a été établi jusque à ce jour et que nous n'en voyons pas même encore les linéaments se dessiner.

Et pourtant il y a quelque chose ! Vos livres, si riches de faits curieux et troublants le prouvent en toute évidence. Vous avez accumulé les témoignages qui démontrent que l'explication mécanique, simple et grossière, des choses de ce monde ne suffit pas à tout. J'oserais même dire qu'elle ne suffit à rien. Par-ci, par-là, apparaissent, comme ces feux follets qui voltigent sur les marécages, quelques lueurs éparses et fugitives qui nous permettent d'entrevoir des relations imprévues entre des faits très lointains. Est-ce que le savant n'a pas le droit, le devoir même de pénétrer dans cette obscurité ? Il semble que la science consiste précisément à relier l'un à l'autre, par un lien causal, deux faits qui semblent d'abord absolument distincts l'un de l'autre. Rechercher ce lien, cette cause mystérieuse, c'est faire œuvre de savant. Et la joie d'une telle recherche est profonde.

Alors, que vous importe d'être traité de timide par les uns ; de téméraire par les autres ? Heureusement, vous avez été timide, car vous ne voulez pas accorder foi aux colossales insanités qui se débitent dans les milieux dits psychiques. Heureusement, vous avez été téméraire, car vous n'avez jamais voulu refuser d'examiner ce que nos chétives connaissances d'aujourd'hui déclarent impossible.



Vous avez eu confiance dans notre maîtresse à tous, la science, qui régit souverainement les étoiles, les atomes et les âmes.

Et maintenant, Madame Camille Flammarion, au risque d'offenser votre modestie, laissez-moi vous adresser, en notre nom à tous, ma vénération et mon respect. Ensemble, nous avons travaillé souvent pour la belle cause de la Paix. C'est votre cher Flammarion qui vous a appris que ce petit globe terrestre où nous nous agitons est bien misérable, mais que les pauvres créatures qui s'y démènent peuvent cependant y concevoir l'idéal, et un idéal qui les grandit. Il vous disait sans cesse que notre planète est déshonorée par de stupides et fratricides guerres. Et, pour les combattre, vous avez groupé autour de vous des femmes généreuses qui vous reconnaissent pour leur guide. Mais votre patriotisme est ardent comme celui de Flammarion. Et alors tous deux, la main dans la main, vous nous donnez l'exemple de ces deux choses saintes, qui s'accordent si bien entre elles : l'amour de la patrie et l'amour de l'humanité.

Ce sont là de grands mots qui font battre tous nos cœurs. La patrie, l'humanité, la science ! Voilà, mon cher ami, quelle est l'unité de votre vie féconde et voilà pourquoi tous ici nous vous apportons l'hommage de notre reconnaissance attendrie.

Petites Informations

⁂ La Société qui s'est fondée dernièrement à Paris sous le nom d' « Institut de Recherches Psychiques de France » et qui a à sa tête MM. Lancelin et Lefranc, vient de décider l'organisation d'un **Bureau Julia à Paris**. Malgré son nom, ce Bureau aura un but très différent de celui de Londres, fondé par Sir W. Stead. Il se propose en effet l'identification des fantômes au moyen de la dactyloscopie, de l'écriture directe, de la photographie, etc. Il est beau de voir des chercheurs qui ne doutent de rien... La brochure concernant l'organisation du « Bureau Julia » à Paris est en vente chez M. Lefranc, 5, rue Nicolas-Flamel, Paris, au prix de 1 franc.

⁂ **La Société d'Etudes Psychiques de Genève** vient de publier ses Rapports pour l'exercice de 1911. Le Comité Directeur vient d'être complètement modifié : M. Ch.-E. Piguet est nommé Président ; MM. H. Cuendet et L. Favas deviennent Vice-Présidents ; M. Marius Gex, Secrétaire ; M. H. Favas, Vice-Secrétaire ; M. C. Mayer, Trésorier ; M. A. Pauchard, Bibliothécaire. Mme Rosen-Dufaure, qui présidait la Société, est nommée Présidente d'Honneur, ainsi que M. Louis Gardy ; Mlle Ch. Champury est nommée Secrétaire d'Honneur.

⁂ Le dernier fascicule du *Journal* de **l'American Society for Psychical Research** est en très grande partie consacré à un intéressant résumé des principales expériences du Dr Ochorowicz, fait par le professeur J.-H. Hyslop. L'article est illustré de plusieurs gravures qui parurent dans nos *Annales*. C'est une premier pas fait par l'A. S. P. R. vers la reconnaissance des phénomènes physiques de la médiumnité.

⁂ Nous lisons dans les journaux brésiliens la curieuse information que voici : « Le Gouverneur de l'État de Rio-Grande (Brésil), par suite de l'avis favorable de la Commission nommée pour examiner l'ouvrage : **Le Spiritisme et les Savants,** de M. José de Pena, a ordonné la publication de ce livre pour le compte de l'État »

Le Gérant : Joseph MATRAT

IMPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. Fortin, *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, Paris.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

22e Année | Mars 1912 | N° 3

ÉTUDE SUR LA MÉDIUMNITÉ DE F. CARANCINI

Discussion des anciennes critiques et apport de nouveaux documents

Les *Annales des Sciences Psychiques* ont publié, dans leur fascicule de novembre 1908, et spécialement dans celui de juin 1909, des rapports assez étendus sur le médium Francesco Carancini, de Rome, accompagnés de nombreuses gravures. Nous n'affirmions ni ne contestions l'authenticité des phénomènes dont on nous faisait le récit, mais nous proposions surtout d'attirer l'attention des savants sur un sujet qui n'avait presque été étudié, jusqu'à ce jour, que par des groupes d'expérimentateurs dont le nom avait généralement moins d'autorité sur l'opinion publique.

On peut s'étonner que Carancini n'ait pas aussitôt été soumis à l'étude des savants italiens, tels que les professeurs Lombroso, Morselli, Bottazzi, etc., que les expériences faites avec Eusapia Palladino semblaient tout naturellement indiquer pour cette étude. Ce fut à des savants étrangers, malheureusement peut-être moins habitués à l'étude *de cette forme spéciale de médiumnité*, que l'examen de Carancini fut dévolu. Il est fort possible que, si ces expérimentateurs autorisés avaient pu se transporter à Rome, au sein du cercle même qui avait été, jusque-là, le théâtre habituel des séances de Carancini, ils auraient été à même de constater la réalité de ses facultés médiumniques ; dans un milieu si différent, les choses se passèrent très mal ; et les séances de Londres et Genève marquèrent un vrai désastre pour le médium romain.

On peut lire le compte rendu des séances de Londres dans le *Journal of the Society for Psychical Research* de janvier 1910 ; Sir William Crookes, Mme Sidgwick, l'Hon. Everard Feilding, MM. Baggally, Scott, Mac Dougall, Lawrence Jones et d'autres assistèrent à ces expériences. Au cours du présent article nous aurons l'occasion



Fig. 1

de faire quelques allusions à ce compte-rendu ; il nous suffira, pour le moment, de dire que la conclusion en était que « non seulement Carancini avait fraudé, mais qu'il avait fraudé tout le temps et chaque fois qu'il avait pu ».

Nous en dirons de même des séances de Genève, qui ont eu lieu en février 1910, au Laboratoire de Psychologie, à l'Université, avec le concours des professeurs Th. Flournoy, Ed. Claparède, Cellérier, Battelli, Ch.-E. Guye, Yung, Bovet, Lemaître et quelques autres personnes. Le compte rendu de ces séances a été publié par M. Claparède dans le Bulletin de la *Société de Physique de Genève* et dans les *Archives de Psy-*

chologie, de Genève, mai 1910. Son jugement ne s'écarte point de celui de ces Messieurs de la S. P. R. ; le voici :

C'est un fait connu que tous les médiums ont un penchant à frauder ; et l'on affirme même qu'ils fraudent chaque fois qu'ils sont insuffisamment contrôlés. De sorte que, dit-on, lorsqu'il y a fraude, « celui qui manque à son devoir n'est pas alors le médium, mais le contrôleur » (1). La question n'est donc pas de savoir si un médium a ou non fraudé, mais s'il a *constamment* fraudé.

Or, pour ce qui est de C., la réponse ne saurait être qu'affirmative : au cours des séances de Genève, tout s'explique aisément par une fraude plus ou moins habile. Nous ne l'avons saisi, il est vrai, en flagrant délit qu'une seule fois (craie au pied) ; mais on a pu constater, au cours de la série des séances, que les phénomènes étaient d'autant plus rares que le contrôle était meilleur, et qu'ils cessaient entièrement lorsque le contrôle était absolu (pieds attachés).

Voici en quoi consiste le « flagrant délit » dénoncé par la craie au pied.

Une expérience décisive nous a prouvé, le 14 février c'est-à-dire dans la seconde séance tenue avec C., que ledit C. se servait de son pied droit pour attirer à lui la table placée à sa droite. Avant la séance, et sans que personne en fût informé, j'avais frotté de craie blanche, sur toute sa hauteur, l'angle postérieur du pied de la table se trouvant le plus près du médium, angle sur lequel devait nécessairement venir appuyer son soulier, s'il se servait de son pied pour attirer la table. Ainsi qu'une expérience me l'avait montré à moi-même, cette craie forme alors un trait très net sur l'empeigne du soulier. Or, après la séance du 14 février, au cours de laquelle C. avait fait avancer la table en question, nous pûmes tous constater que son soulier portait la marque de craie blanche trahissant la supercherie.

Il est si naturel que Carancini, en agitant ses pieds, ait pu involontairement toucher « l'angle postérieur du pied de la table se trouvant plus près du médium », qu'on éprouve vraiment un peu de peine à concevoir ce que cette expérience peut avoir de si « décisif ».

Quant au fait, que « les phénomènes étaient d'autant plus rares que le contrôle du médium était meilleur », c'est là malheureusement ce qui se produit avec tous les médiums sans distinction. Des phénomènes se produisent parfois qui ne peuvent laisser dans l'esprit aucun doute sur leur authenticité ; qu'on suppose, par exemple, que le médium, placé au milieu des assistants, en bonne lumière, dans un endroit choisi par les expérimentateurs, s'élève en l'air jusqu'au plafond et y pique un objet dont on a constaté auparavant la présence sur la table. Impossible de contester pareil phénomène, surtout s'il se répète à plusieurs reprises ; il serait ridicule de parler d'hallucination collective, d'un tour d'optique, etc., etc. Bien. Vous liez le médium à sa chaise ; vous prenez des mesures pour que le phénomène soit enregistré automatiquement par des appareils scientifiques: rien ne se produit plus, *la plupart du temps.* Pourquoi ? On le comprendra peut-être quand on connaîtra mieux le déterminisme de la phénoménologie médiumnique. En tout cas, cette malheureuse circonstance a été constatée aussi avec Eusapia, surtout au cours des séances à l'Institut Général Psychologique de Paris. Pourtant, M. Claparède termine fort judicieusement son étude en disant :

Il va sans dire que, de l'échec de Carancini à Genève, on ne saurait tirer un argument péremptoire contre la réalité des phénomènes télékinésiques qu'il a pu produire à Rome dans un tout autre milieu, ni surtout contre ceux présentés par d'autres médiums. Au contraire, selon M. Flournoy, qui a assisté à diverses séances avec Eusapia, nos séances avec Carancini laissent une si mauvaise impression, comparées à celles données par la fameuse Napolitaine, que de la comparaison naîtrait plutôt une présomption en faveur de l'authenticité des phénomènes palladiniens : ainsi, avec Eusapia, l'éclairage est meilleur, des contrôleurs spéciaux sont préposés au maintien des jambes, etc. Et tandis qu'il nous a été facile, après une ou deux séances, de concevoir les trucs en somme assez grossiers de Carancini, ceux qu'emploierait la Palladino dans ses bonnes séances — où des phénomènes inexpliqués continuent à se produire en pleine lumière et dans des conditions de contrôle impeccables — ont défié jusqu'ici la sagacité des nombreux savants qui l'ont étudiée de la façon la plus suivie.

Nos lecteurs peuvent donc voir qu'en somme les *preuves* recueillies à Genève contre les fraudes de Carancini ne sont pas bien terribles. Retenons plutôt cette dernière observation de M. Claparède, que **les phénomènes... cessaient entièrement lorsque le contrôle était absolu (pieds attachés).** Cela paraît signifier que, si l'on obtenait ces mêmes phénomènes alors que le médium aurait les pieds attachés, il faudrait en déduire (ce contrôle pouvant être considéré comme absolu), 1° ou que les expérimentateurs de Genève se sont trompés ; 2° ou bien que l'échec de Carancini à Genève devait être attribué, en tout cas, à des conditions psychologiques et physiologiques (ou plutôt métapsychiques et métaphysiologiques) dont le déterminisme nous échappe en très grande partie ; mais qu'il n'y a plus moyen de douter des phénomènes que ce

(1) *Annales des Sciences Psychiques*, nov. 1909, p. 352.

médium a produits à Rome, dans un tout autre milieu.

Or, c'est justement d'une série de phénomènes obtenus dernièrement avec F. Carancini, à Rome, en des conditions de contrôle qui paraissent très strictes, puisque le médium a eu, non seulement les pieds liés, mais tous les membres immobilisés par des liens multiples, que nous nous proposons de nous occuper dans cet article, dans lequel nous soumettrons surtout aux lecteurs des *Annales* les si intéressantes photographies que nous envoie de Rome M. le baron Léon von Erhardt, et la critique, non moins intéressante, à laquelle il soumet le jugement des expérimentateurs de Londres et Genève.

Depuis trois ans déjà, M. v. Erhardt s'occupe de la médiumnité de M. Carancini avec une constance, un dévouement, une pureté d'intentions qui doivent lui procurer l'estime et l'admiration de toutes les personnes qui sont à même de comprendre son œuvre. Il a bien eu, à l'heure présente, plus de 160 séances avec son médium. L'échec de Carancini à Londres et Genève l'a d'autant plus fait souffrir, qu'il le considère comme immérité. Son médium a bien rencontré un meilleur succès à Milan, au cours d'une série de séances qu'il donna à la Société d'Études Psychiques de cette ville ; mais cela ne suffit point à laver Carancini des accusations de fraude qui lui avaient été adressées à l'étranger, ni à améliorer sa situation financière. Ce pauvre homme, en effet, devant entretenir une famille de huit personnes, après avoir été assez maigrement employé chez des marchands de couleurs et des photographes, se trouve maintenant sans travail. M. v. Erhardt s'est donc adressé à moi, en me proposant de soumettre aux lecteurs des *Annales* les documents qui devaient porter une nouvelle lumière sur la question. Différentes circonstances m'ont obligé à ajourner jusqu'à présent cette publication ; mais ce retard a présenté l'avantage de permettre d'accumuler de nouveaux documents extrêmement intéressants.

Avant de commencer la publication de l'essai hypercritique de M. von Erhardt, il sera peut-être utile que nous disions que les séances dont il parle ont eu lieu dans son atelier de peinture, à Rome, hormis les dernières, qui se passèrent chez le professeur Gregory, auteur de quelques remarquables découvertes dans le domaine de la chimie et de l'histoire naturelle. L'atelier de M. von Erhardt est facilement reconnaissable dans les photographies, grâce à l'étagère qui y paraît toujours, à la droite du médium.

Nous croyons enfin utile de faire observer que, dans la trance de Carancini, se manifeste surtout une personnalité qui dit s'appeler *Giuseppe* (Joseph), et qui dirige les séances, comme John King avec Eusapia, Vincenzo avec Linda Gazzera, etc. Il parle très peu durant les séances, mais se montre plus loquace quand M. v. Erhardt tient avec Carancini des séances expressément consacrées aux phénomènes purement intellectuels de la médiumnité.



Fig. 2.

Nous cédons maintenant la parole au baron Léon von Erhardt.

Les objets flottants

Si c'est Carancini lui-même qui plaçait les objets à l'endroit où on les voit sur les photographies et où ils paraissent flotter en l'air, il n'avait que deux voies à suivre : 1° il devait les lancer d'une manière ou de l'autre ; 2° il lui fallait les attacher.

Parlons d'abord de la première de ces deux hypothèses.

Les expérimentateurs de Londres parlent, en des termes génériques et sans donner aucune explication spéciale, du *jet en l'air* d'objets légers. Il faut supposer que leur idée soit la suivante : Carancini, ayant pris les objets de l'étagère,

les jetait avec sa main aussi directement que possible au-dessus de sa tête.

A Genève cependant on prétendait que Carancini mettait les objets sur un de ses bras, après les avoir enlevés de l'étagère, pour les lancer ensuite en l'air, par un mouvement violent, en criant en même temps : *fuoco* ! (feu).

Nous commencerons par discuter la première hypothèse, en nous représentant les actions et les mouvements qu'il aurait dû exécuter pour arriver à son but de cette façon.



Fig. 3

A. — *Les objets lancés par la main* ?...

1° Pour procéder de cette manière, il lui fallait d'abord délivrer la main droite, les objets se trouvant de ce côté-ci ;

2° Puis il devait attraper l'objet qui se trouvait sur l'étagère, sans renverser d'autres objets et sans produire du bruit qui l'aurait trahi. Lorsque l'objet se trouvait sur une des planches supérieures il lui fallait se lever.

On pourrait répondre à cela que Carancini n'avait pas à craindre de faire du bruit puisqu'il avait eu soin de demander aux assistants de causer. A quoi je réponds qu'il n'y avait pas au contrôle des imbéciles ou des gens endormis, et que sûrement tous étaient constamment préoccupés de ne se laisser échapper rien de ce qui se passait. De plus, il faut remarquer que *la conversation s'arrêtait assez souvent*, et que Carancini ne pouvait même pas en demander la continuation s'il ne se trouvait pas à sa place. En tous cas il est absolument inutile d'insister sur ce point, qui est, comme nous allons voir, de nature secondaire en vue des preuves absolues et objectives que nous allons apporter :

3° Après avoir saisi l'objet, il fallait le jeter aussi directement que possible, afin qu'il ne manquât pas le but où il devait à peu près se trouver pour être photographié ;

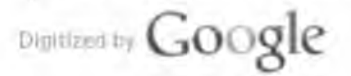
4° Ayant lancé l'objet, Carancini devait réunir avec la rapidité d'un éclair sa main droite avec la main gauche du contrôleur à droite.

5° Les photographies font voir qu'il y avait, au moment de l'allumage, une certaine distance entre les deux mains de Carancini, réunies avec celles des contrôleurs, et quelquefois (voir la photographie du petit balai) une distance très grande. Ceci prouve que, si Carancini fraudait, il ne devait pas saisir uniquement la main du contrôleur à sa droite, mais qu'il devait séparer, même à grande distance, ses mains, et en même temps, celles des contrôleurs qui, selon l'hypothèse de la fraude dont nous nous occupons, devaient avoir été rattachées par le médium, pour donner aux contrôleurs l'illusion qu'ils tenaient toujours les siennes. Et tout cela sans se trahir et sans manquer jamais le résultat au moment où il criait « feu » ! Et pourquoi cette séparation, même à grande distance et avec le bras soulevé, si cela ne pouvait qu'augmenter le danger de faire découvrir la fraude ? En effet, un coup d'œil, jeté sur la photographie du petit balai, avec le désir sincère de reconnaître la vérité, devrait détruire *a priori* tout soupçon d'une fraude par le système en question !

6° Mais il s'agissait, non seulement de rejoindre et de séparer les mains, mais aussi d'exécuter tout cela avec un raffinement et une précaution extraordinaires pour éviter tout soupçon !

7° Et puis, on voit — tout spécialement sur les photographies du soulèvement de la trompette et de l'éventail — que ce n'est pas Carancini qui tient les mains des contrôleurs, mais que les siennes sont tenues par les leurs. Comment aurait-il pu arriver encore à ceci dans le court moment qu'il avait à disposition ? Qu'on réponde donc à ceci ; mais que la réponse soit basée sur de vraies expériences, sur la logique et la volonté absolue de connaître la vérité !

8° Carancini devait crier « feu » au même moment où l'objet lancé avait quitté sa main, et il



devait s'attendre (si l'objet avait été réellement jeté par lui-même) à ce que j'allumasse *sans le moindre retard* la lampe au magnésium. Je n'ai pas besoin de rappeler avec quelle vitesse des objets du genre de ceux qu'on voit sur les photographies retombent après avoir été jetés en l'air. On pourrait bien obtenir un petit retard de la chute en jetant les objets très haut. Mais il va sans dire que Carancini était forcé de ne faire passer l'objet que très peu au-dessus du point où il devait se trouver pour apparaître sur la plaque photographique, et qu'il aurait risqué même de manquer la direction perpendiculaire et de jeter l'objet sur un des assistants, s'il avait osé le lancer très haut. Il est inutile de vouloir démontrer d'une façon encore plus détaillée que l'objet ne pouvait pas être jeté jusqu'à une hauteur qui aurait pu retarder la chute assez considérablement pour permettre à Carancini toutes les manipulations qui auraient été nécessaires pour représenter, enfin, les positions que l'on voit sur les photographies. Et comment aurait-il encore pu calculer le moment auquel il devait commander : « feu » ?

Si l'on veut rester sur la base de l'expérience et de la vérité, il faut admettre incontestablement que Carancini devait demander et donner l'ordre d'allumer au même moment où il lançait les objets, et qu'il devait compter que j'exécuterais cet ordre sans le moindre retard, pour ne pas manquer le moment où les objets se trouveraient à l'endroit voulu. Eh bien, s'il devait compter absolument sur ma promptitude dans l'exécution de son ordre, *comment cette seconde pouvait-elle lui suffire pour rejoindre sa main droite avec celle du contrôleur de droite et pour séparer les mains des deux contrôleurs jusqu'à la distance qu'on voit sur les photographies?...* Pareille chose est-elle possible ?

9° Qu'on se donne aussi la peine de bien examiner *toutes* les positions des personnes et des objets, telles qu'elles apparaissent dans les photographies et de se rendre compte si l'on peut trouver le moindre indice d'inquiétude, de trouble et de confusion dans les attitudes de Carancini et des contrôleurs, au moment où la photographie devait être faite.

Il faut bien reconnaître, après cela, qu'on suppose quelque chose d'impossible en prétendant que Carancini ait pu exécuter tous les mouvements mentionnés dans l'espace de temps en question et sans que jamais un des contrôleurs s'en soit aperçu !.....

10° D'ailleurs, si on veut absolument prétendre que les photographies d'objets flottant en l'air sont le résultat de tromperies, eh bien, alors ce n'est pas assez d'accuser Carancini de fraude, mais il faut accuser au moins le contrôleur à sa droite du même délit !

Il était en tout cas indispensable pour frauder et faire voir pourtant les situations représentées



Fig 4.

dans les photographies (je rappelle de nouveau en premier lieu la photographie du petit balai), que la main gauche de Carancini restât immobile et jointe avec la main du contrôleur à gauche pendant que le contrôleur à droite devait lui permettre de libérer la main de ce côté, en l'aidant ensuite à rattraper la sienne avant l'allumage. Qui voudrait recourir à une telle hypothèse de complicité pour soutenir, coûte que coûte, la thèse de la fraude, devrait au moins le dire franchement; le bon sens du public décidera.

11° Jusqu'ici, nous n'avons pris en considération que ce qui devait se passer *avant que la lumière fût faite*, et les explications basées sur les résultats objectifs des photographies ont prouvé jusqu'à l'évidence que les objets flottants qui apparaissent sur les photographies, ne peuvent pas avoir été *jetés par la main du médium*.

Nous allons voir maintenant que ce qui se passait *après l'éclair du magnésium et l'exécution de la photographie* n'a pas moins de force démon-



strative en faveur de la réalité des phénomènes.

Un fait d'une haute importance et même d'une importance décisive, est constaté : *on n'entendait jamais tomber les objets que les photographies font voir comme étant suspendus en l'air* ! Et cela sans exception, sauf dans le cas d'un balai qui avait été porté sur la table avec un bruit très faible, mais pourtant perceptible. Ce bruit se produisit trois ou quatre secondes après l'exécution de la photographie.



Fig. 5.

Entre le moment de l'éclair du magnésium et celui où la mandoline (Fig. 4) fut placée sur le plancher, sous l'endroit où elle flottait en l'air, s'écoulèrent toutefois trois ou quatre secondes. Ce retard était un fait bien remarquable. Immédiatement après avoir fait la photographie, j'avais allumé la lampe électrique qui se trouvait à côté de moi. Un cri étant sorti de la bouche de Carancini, je l'éteignis de nouveau; « Giuseppe » demanda : « Pourquoi as-tu fait la lumière blanche ? — Je répondis : « « La photographie faite, j'ai cru pouvoir allumer ». — Alors « Giuseppe » me demanda : « La photographie est donc faite ? » « Mais oui ! » Tout de suite après, la mandoline fut placée doucement par terre et Giuseppe me répondit : « Alors tu peux faire la lumière blanche. »

La mandoline, quand elle fut photographiée, se trouvait à une hauteur de 155 cm. du plancher; elle pèse 500 gr. Ainsi elle devait nécessairement tomber avec un fracas formidable, d'abord sur la pointe, puis, se renversant et causant un second bruit, à peu près pareil au premier. Mais elle fut placée doucement comme sur du velours.

Le violon (Fig. 5), quoique moins lourd, aurait dû arriver dans les mêmes conditions et avec le même effet sur le plancher. De même la trompette (Fig. 2), qui ne pèse pas beaucoup, mais qui a une longueur de 53 cm. Comme je l'ai déjà dit : le fait que tous les objets ont été déposés sur le plancher sans le moindre bruit, après avoir été photographiés flottant en l'air, prouve incontestablement qu'ils n'étaient pas jetés, mais placés avec beaucoup de précaution et d'intelligence par une force invisible à l'endroit où on les trouvait quand on faisait la lumière blanche.

Il est vrai que le fait de ces placements et déplacements des objets plus ou moins lourds, *sans le moindre bruit*, ne peut pas être fixé par la photographie, mais il y a des témoins en quantité pour le confirmer, et il est hors de doute qu'ils ne se refuseront pas à affirmer le fait en question, même par serment.

12° Celui qui voudrait quand même soutenir que les objets ont été jetés, doit supposer que Carancini les rattrapait avant qu'ils tombassent à terre. Car, si ce n'était pas une force invisible qui les empêchait de tomber, conformément aux lois de la physique, il n'y avait que les mains de Carancini qui pussent exécuter cet acte.

Pour comprendre toute l'absurdité d'une telle supposition, il faut se représenter tout ce que Carancini avait à faire avant de rattraper l'objet lancé : saisir et séparer les mains des contrôleurs, prendre les attitudes qu'on voit sur les photographies, crier « feu », laisser passer le temps indispensable pour allumer le magnésium, puis réunir de nouveau et complètement les deux mains des contrôleurs, pour délivrer ses mains à lui. Maintenant, il s'agissait de rattraper un objet tombant dans l'obscurité complète ! Inutile d'en parler davantage...

13° Au sujet de cette circonstance, que les objets tombaient sans bruit, je dois toutefois mentionner ici l'objection des adversaires de ce médium ; à savoir, que Carancini (ou « Giuseppe ») demandaient que l'on parlât, et même beaucoup, et surtout s'il s'agissait de phénomènes importants. On pourrait donc supposer que le

bruit de la conversation pût empêcher d'entendre le bruit de la chute des objets.

La demande de parler est motivée du côté de « Giuseppe » de ce qu'il prétend (ainsi que pour la presque totalité des autres médiums) que les



Fig. 6.

Séance tenue à Rome, le 2 mars 1912. Le médium Carancini est soigneusement lié à sa chaise avec un long ruban; ses mains sont liées aussi par des sangles et un anneau, à travers lequel le ruban est passé quatre à cinq fois, de manière à ce que le médium ne puisse élever ni baisser ses mains. Au moment où on prend la photographie, une partie du rideau est soulevée médianiquement derrière Carancini. Le violon qui se trouvait sur l'étagère est suspendu en l'air, devant le rideau.

assistants dégagent ainsi du « fluide ». Il me faut rappeler qu'en général, la conversation était assez modérée et souvent interrompue. Il n'est pas facile de converser par ordre, quand on a le désir et la volonté de suivre le cours des phénomènes. Puis il faut remarquer que la conversation tombe invariablement quand on s'attend à l'éclairage si éblouissant du magnésium, et aussitôt après que le phénomène a eu lieu ; cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Non seulement, en de pareilles conditions, le bruit provoqué par la chute des objets aurait dû être perçu, mais il aurait, en certain cas, effrayé tout le monde, moi-même en premier lieu, qui éprouvais quelque inquiétude pour des objets d'une certaine valeur, comme la mandoline.

Mais quand même la conversation aurait été son train, il est *incontestable* qu'on aurait toujours entendu, malgré cela, le fracas de la chute d'une mandoline, d'un violon, des tables dont nous allons parler, et des autres objets, excepté peut-être l'éventail.

14° Pour mettre davantage en évidence le fait important qu'aucun bruit ne fut perçu lors de la chute des objets, il faut faire observer que les mêmes expériences ont été faites continuellement avec d'autres objets déplacés et d'un poids beaucoup plus considérable — expériences qui n'ont malheureusement pas été photographiées.

Tel est le cas de cette même caisse qui fut pénétrée par une assiette, un violon et une sonnette. Cette caisse a une longueur de 59 cm., une largeur de 34 cm. 1/2, une hauteur de 28 cm. 1/2 et un poids de 3 kg. 600 gr. Elle fut transportée à plusieurs reprises, en passant entre la tête de Carancini et celle d'un des deux contrôleurs, et déposée ensuite presque imperceptiblement sur la grande table du cercle.

Les mêmes expériences ont été faites bien des fois avec un morceau de marbre (un encrier ancien) d'environ 24 cm. de long, 12 de large et 7 de haut et pesant 3 kg. 500 gr. Il était surprenant de voir comment cet objet était déposé sans le moindre bruit, comme si on l'avait placé doucement sur du velours. Et tout cela dans l'obscurité ! Jamais on ne serait parvenu à transporter la caisse sur la table sans se servir des deux mains, sans faire du bruit et sans avoir des dormeurs ou de parfaits imbéciles au contrôle !

Un des faits les plus surprenants de ce genre s'est passé, enfin, dans une séance récente : le 1er août 1911. Une table à quatre pieds (96 cm. de long, 50 de large, 80 de haut) qui doit peser à peu près 9 kg., a été d'abord complètement renversée, frappant le plancher comme l'aurait pu faire un marteau ; puis cette même table marcha en arrière, se rendit derrière le rideau, fut ensuite soulevée, en emportant avec elle la moitié du rideau, et enfin déposée tout doucement sur la table de séance, après avoir passé au-dessus de la tête de Carancini. Il y avait de la lumière rouge assez faible, mais pas si faible, que les assistants ne pussent remarquer exactement comment la table passait au-dessus de la tête de Carancini et descendait ensuite sur la table à laquelle les assistants étaient assis. Le rideau blanc que la table avait emporté au cours de son voyage, et dont elle

fut couverte à moitié, permettait à la vue de mieux suivre les dernières phases de ce phénomène (Voir fig. 6).

Le transport d'une table renversée de ces dimensions au-dessus de la tête du médium lui-même, ainsi que le fait que cette table fut déposée ensuite sur une autre table — sans aucun fracas — constituent un phénomène inimitable, en de telles conditions, par la fraude.



Fig. 7.

Cette photographie fut prise quelques instants après celle reproduite par la fig. 6. « Giuseppe » ordonna qu'on ouvrît entièrement le rideau et qu'on prît une autre photographie. Celle-ci montre que le médium a été tourné, évidemment afin qu'on pût voir les ligatures derrière la chaise. Quand on réveilla le médium, il était de nouveau tourné vers le rideau. Le violon fut trouvé de nouveau à sa place, derrière l'étagère. — Le professeur Betti, docteur en médecine, et M. L. von Erhardt étaient seuls présents à cette séance.

Jusqu'ici j'ai fourni deux preuves *capitales* de ce que les objets ne pouvaient être lancés par les mains du médium. Je les résume :

A). Carancini ne pouvait absolument pas reprendre la pose qui apparaît dans les photographies, après que l'objet avait été « jeté » et que l'ordre *feu* avait été donné — à moins qu'on veuille supposer qu'il eût toujours un complice parmi les deux contrôleurs ; ce qui est absurde pour bien des raisons, mais surtout parce que les contrôleurs variaient dans les différentes séances.

B). Les objets flottants qu'on voit sur les photographies ne sont jamais *tombés*, à l'exception du petit balai ; ils ont été *déposés* doucement. Si Carancini avait exécuté ces tours par une supercherie, il aurait dû les rattraper dans leur chute, après que la photographie avait été faite — ce qui est manifestement impossible, surtout dans l'obscurité.

C). J'ajouterai maintenant la troisième preuve capitale et incontestable de ce que j'ai avancé.

1° A quelques exceptions près, je recevais toujours par la bouche de Carancini (c'est-à-dire par « Giuseppe »), l'ordre d'aller vers la lampe à magnésium, avant celui de faire « feu ». Sur cet ordre « préliminaire », je me rendais à la place indiquée, et aussitôt que l'ordre : « feu ! » était donné, je ne tardais pas à l'exécuter en pressant la poire en caoutchouc, que je tenais dans la main. Néanmoins, on ne verrait sûrement que bien peu d'objets flottant en l'air, dans les photographies, ou on n'en verrait aucun, s'ils avaient été jetés par le médium. Ceux qui en doutent n'ont qu'à se représenter la situation en suivant tout simplement le procédé dont nous avons parlé, c'est-à-dire : jeter en l'air des objets d'un certain poids (je rappelle que la mandoline pèse 500 gr.), crier « fuoco » après que l'objet a été jeté, rejoindre la main avec celle du contrôleur et observer consciencieusement, combien de temps les objets restent en l'air pour qu'on ait la possibilité de les photographier.

Le résultat serait probablement à peu près négatif, tandis que sur mes photographies les objets flottent avec une précision surprenante à la même hauteur et à la même distance du rideau. Il aurait sûrement fallu une exactitude et une vitesse extraordinaire, c'est-à-dire une exécution *simultanée* du jet, du commandement « feu » et de l'allumage, ainsi que de la réunion des mains ; tout cela est absolument fantastique et inexécutable, — surtout dans l'obscurité. En tout cas, il y a un devoir absolu à faire des expériences pratiques et abondantes, même à l'aide d'un certain nombre de photographies, avant d'accuser et de déshonorer un homme.

16° Or je donnerai, non pas un seul, mais quatre exemples où l'exécution de l'ordre « feu » a été considérablement retardé sans que cela ait eu une influence sur la réussite des photographies.

2° 65e *séance avec Carancini, le* 20 *novembre* 1908 *(La trompette en l'air).*

Mon procès-verbal dit ce qui suit :

Lorsque Giuseppe cria la première fois : « fuoco » (feu), la lampe à magnésium ne fonctionna point. J'étais désespéré. Alors « Giuseppe » me fit allumer la lumière électrique (blanche). Je mis la machine en ordre et nous reçumes encore la magnifique photographie de la trompette flottante.

Critique. — Il n'est pas dit, dans le procès-verbal, que je reçus l'ordre d'aller à l'endroit où était la lampe à magnésium avant que l'ordre : « feu » fût donné. Je le suppose, bien que je ne m'en souvienne pas. Donc, la lampe ne fonctionna pas. Quelle devait en être la conséquence ? L'objet aurait absolument dû tomber, avec du bruit. En supposant toutefois cette chose impossible : que Carancini rattrapât toujours les objets pour les déposer doucement par terre : il devait, en tout cas, attendre, pour les rattraper, que l'éclair du magnésium ait eu lieu, sans quoi l'éclair, en survenant enfin à l'improviste, pouvait dénoncer la fraude, en montrant que le médium avait libéré sa main pour saisir l'objet retombant. L'objet devait donc fatalement tomber. Et pourtant on n'entendit aucun bruit ! Personne ne sut quel objet aurait dû être photographié. La lumière blanche fut allumée *tout de suite*, l'interrupteur se trouvait à côté de moi; Carancini restait en trance, tout était à sa place. Ayant arrangé l'appareil à magnésium, j'éteignis la lumière électrique, je restai à ma place et, quelques instants après, je recevais de nouveau l'ordre : « feu ». La trompette flottant en l'air fut ainsi photographiée.

Deux autres cas de ce genre ont eu lieu avec un guéridon ayant 79 cm. de haut, 47 cm. de large.

b). Dans la séance du 15 mai 1908, qui suivait celle où la photographie du violon fut faite (la première que j'ai obtenue), je demandai à l'intelligence « Giuseppe » de vouloir bien nous en faire avoir une autre. J'avais tout préparé et je demandai si je pouvais prendre ma place auprès de la lampe à magnésium, mais « Giuseppe » m'en empêcha. Tout à coup, la voix de Carancini cria violemment et sans intervalle, deux fois : « fuoco » ! Impressionné par le caractère du cri qui paraissait exprimer non seulement une ordre, mais aussi l'inquiétude que je pusse arriver trop tard, je me précipitai vers la lampe. Mais je devais toujours : me lever, faire quelques pas et puis chercher l'appareil pneumatique dans l'obscurité ; il se passa donc quand même un laps de temps, cinq secondes au moins. Tout objet jeté en l'air serait tombé longtemps avant que je pusse allumer. Néanmoins



Fig. 8.

Séance du 19 août 1911. Le grand entonnoir mesurant 20 centimètres de diamètre avait été placé sur le guéridon à gauche du médium; au moment où fut prise la photographie, il fut trouvé sur la table du milieu. Les poignets de Carancini étaient liés par des lanières à ceux des deux contrôleurs : le professeur Betti et son neveu, M. Betti, lui aussi docteur en médecine, qui pouvaient ainsi se rendre compte de tous ses mouvements. M. von Erhardt assistait seul à cette séance avec les deux contrôleurs.

la photographie fait voir une table flottant en l'air à une hauteur d'environ 30 cm.

c). La même chose se répétait le 26 mai 1908. Giuseppe m'avait de nouveau empêché de me rendre à la place où la lampe devait être allumée. On causait. Tout d'un coup, j'entends crier : « lumière ! ». Je ne savais pas ce que cela signifiait, c'est-à-dire si je devais faire lumière blanche ou allumer la lampe à magnésium. Je demandai à la hâte une explication et je reçus d'un côté la réponse « luce » (lumière), de l'autre « fuoco ». Enfin, je compris qu'il s'agissait du dernier. Alors je me précipitai de nouveau vers l'appareil et j'obtins la photographie de la table sur la tête de Carancini, et un peu à sa gauche.

Je n'ai pas besoin de dire que, si c'eût été Carancini qui tenait frauduleusement le guéridon avec sa main, il devait la lâcher, avant de commander : « feu », et qu'alors le guéridon n'aurait

jamais pu apparaître sur la photographie. Il se passa entre le premier ordre « feu » et l'allumage sûrement dix secondes.

d). Le quatrième cas s'est passé plus récemment (le 23 juillet 1911). La lampe à magnésium rata. Néanmoins j'obtins la photographie d'un guéridon soulevé en l'air jusqu'à une hauteur de 137 cm. Nous en parlerons plus loin, entrant dans tous les détails de ce phénomène.

(A suivre)

Les figures 6, 7 et 8, que nous publions dans ce fascicule, constituent une sorte d'avant-goût de celles que nous ferons paraître dans les numéros suivants. Nous désirons en effet que nos lecteurs puissent se rendre au moins partiellement compte, dès maintenant, des mesures rigoureuses de contrôle qui ont été prises dans les dernières séances avec Carancini, à Rome.

GUILLAUME DE FONTENAY

L'AURA HUMAINE et les écrans du Dr Walter J. Kilner

Sommaire

I : L'article du Comte de Rochas. — II : L'Aura. — III : La Technique du Dr Kilner. Nos essais. — IV : Ce que voient le Dr Kilner et ses élèves. — V : Vérifications proposées.

I

L'article du comte de Rochas

Le 19 mai 1911, le correspondant londonien du *Journal de Chicago* annonçait à ce grand quotidien qu'un médecin de Londres, le Dr Walter J. Kilner venait de faire une importante découverte.

Tout être humain posséderait une aura ou atmosphère, variable dans ses proportions et sa netteté selon que l'individu jouirait d'une bonne ou d'une mauvaise santé. L'examen de cette aura permettrait même à une personne exercée de distinguer entre un sujet intelligent et un cerveau obtus.

L'inspection de ces auras humaines se faisait au moyen d'écrans particuliers inventés et construits par le Dr Kilner et contenant une substance chimique dont la nature était tenue secrète.

Cette nouvelle étonnante fit naître sans doute quelque scepticisme chez les rédacteurs du *Journal de Chicago,* car au milieu de juin, la correspondance du 19 mai n'avait pas encore été publiée.

Mais le *New-York Herald* du 15 juin 1911 ayant annoncé que les expériences de Kilner venaient d'être répétées au Mercy-Hospital, par le Dr Patrice S. O'Donnell devant une vingtaine de médecin dudit hôpital, et que ces expériences avaient réussi ; le *Journal de Chicago* se décida à faire paraître, le 24 juin, la note de son correspondant anglais.

Le comte de Rochas, à qui l'on avait communiqué ces articles des deux journaux américains, les publia et les commenta ici même (*Annales des Sciences Psychiques,* 1er septembre 1911, pp. 264-268) dans une excellente étude à laquelle on voudra bien se reporter.

Deux mois plus tard, M. de Vesme se fit envoyer l'ouvrage que le Dr Kilner venait de mettre en vente, ainsi qu'une boîte contenant les quatre écrans nécessaires à l'étude du phénomène. Ecrans et livre furent aimablement prêtés par M. de Vesme au comte de Rochas, à l'auteur de ces lignes et à diverses autres personnes.

Nous pûmes ainsi tenter quelques expériences qui, malheureusement ne furent pas très satisfaisantes. Il ne faut pas oublier toutefois que dans les recherches de cette nature un livre ne remplace qu'imparfaitement les indications orales du maître ou de l'inventeur. Le compte-rendu

d'un échec ne peut donc impliquer tout au plus qu'une simple réserve et pas du tout une dénégation.

Mais avant d'en venir à nos tentatives infructueuses, je ne pense pas qu'il soit inutile de dire un mot de cette antique question des auras et un mot aussi de la technique imaginée par le Dr Kilner. L'article précité de M. de Rochas me permettra une assez grande brièveté. Nous poserons ensuite les quelques points d'interrogation qu'il nous paraît utile de poser.

II

L'Aura. — Considérations générales

Aura est un mot latin transplanté tel quel dans notre langue et qui signifie *souffle*. Il a pris chez nous deux acceptions différentes. Dans la première, qui est strictement médicale, l'aura est une sensation particulière qui précède parfois, parfois seulement, l'attaque d'épilepsie ou encore l'attaque d'hystérie. Il semble au patient, que, de son tronc ou de ses membres se dégage comme une vapeur chaude, une sorte de souffle. L'origine du mot est évidente.

Dans une seconde acception, bien connue des Psychistes et de leurs précurseurs, — depuis Paracelse, je crois, — l'aura serait l'espèce de nimbe ou d'auréole dont on a depuis longtemps doté la tête des saints et qui, suivant les théories de l'occultisme, ne serait pas du tout l'apanage exclusif de la sainteté ! Nous serions tous, au contraire, enveloppés d'une atmosphère, d'une aura de ce genre ; mais l'aura du commun des mortels serait faible, à peine brillante, et visible seulement pour les yeux de certains sujets baptisés *voyants* ou *clairvoyants*. Celle des bienheureux au contraire et de quelques personnes spécialement privilégiées à cet égard serait assez brillante et assez forte pour s'imposer aux regards de tous.

La première pensée qui vint à l'esprit de nos lointains prédécesseurs fut que ce nimbe était une sorte d'émanation infiniment ténue et pour ainsi dire *spirituelle*, qui se dégageait du corps physique des personnages observés. Le mot *spiritus*, qui veut dire *souffle*, lui aussi, était déjà appliqué à l'âme proprement dite et parfois à ce que certains considéraient comme une portion plus particulièrement immatérielle de l'âme. On adopta donc le terme d'*aura* pour désigner la substance aérienne du nimée ou de l'auréole (1).

(1) Il est à remarquer que l'étymologie d'*auréole*, en dépit des apparences, est tout à fait différente. *Auréole*, suivant Littré, n'est que l'adjectif de la locution *corona aureola* (couronne dorée). Ainsi qu'il arrive souvent, le substantif tomba peu à peu, et peu à peu aussi l'adjectif *aureola* fut pris substantivement puis devint à son tour un véritable substantif, que nous avons traduit par *auréole*.

Lorsque les idées strictement émanatistes des siècles précédents firent place peu à peu à nos conceptions actuelles où la notion des champs de forces et des centres vibratoires a pris une si grande importance, on conserva le vieux mot qui pourtant correspond peut-être assez mal à la réalité. Tout est de définir les termes que l'on emploie.

L'aura pour nous sera la portion d'espace qui, autour de nous, se différencie du reste de l'espace par des propriétés dont la cause, quelle qu'elle soit, réside en nous.

Je ne trouve guère de meilleure définition possible à l'heure actuelle. Celle-ci ne préjuge rien, comme on le voit, et ne décide pas si notre aura provient d'une émanation, d'un rayonnement ou de ces deux causes réunies.

Ceci posé, avons-nous réellement une aura ou, comme l'appelle aussi Kilner, une *atmosphère* spéciale autour de nous ? Oui, nous avons une atmosphère, une aura, et nous en avons même deux, sans aucune contestation possible. Nous avons une aura de rayonnement et une aura d'émanation. Notre aura de rayonnement peut être étudiée au moyen d'un simple thermomètre, ou mieux d'un instrument plus sensible. tel que le bolomètre. Par tous les points de la surface de notre corps nous rayonnons de la chaleur. Notre aura d'émanation peut être étudiée au moyen d'un hygromètre. Par tous les pores de notre peau nous dégageons de la vapeur d'eau.

D'une façon générale, et abstraction faite des vêtements qui nous couvrent habituellement, l'aura de rayonnement (ou aura calorifique) prendrait, à quelques décimètres de notre corps une forme à peu près ovoïde et, à une distance suffisante, une forme globulaire ou sphérique ; mais ces résultats, indiqués par le calcul, sont faussés dans la pratique par le fait que l'air au milieu duquel nous vivons s'échauffant davantage au contact et à proximité de notre corps, monte, agite les couches voisines et détruit la forme régulière et prévue de l'aura calorifique pour lui donner plutôt l'apparence d'une colonne de fumée. Et notre aura d'humidité, ainsi que notre haleine viennent encore compliquer le phénomène dans des proportions qu'il n'est pas très facile de déterminer.

Il va sans dire que ces deux auras (calorifique et hygrométrique) sont habituellement invisibles. Pourtant il n'est pas impossible que nos yeux les distinguent dans de certains conditions. C'est un point que je me borne à signaler pour l'instant.

Faut-il ajouter aussi que, par elles-mêmes, ces

deux auras n'ont guère d'intérêt pour le Psychiste. En effet, elles ne constituent point un privilège de notre nature. N'importe quel objet à 37°, un récipient d'eau tiède, par exemple, dégage une aura calorifique analogue à la nôtre, et tout objet humide, tel qu'une éponge dont on vient de se servir, dégage de même une aura hygrométrique susceptible d'humilier la nôtre.

Si donc j'ai cru devoir mentionner ces deux phénomènes, ce n'est pas qu'ils présentent un intérêt immédiat et direct pour nous ; mais ils nous intéressent indirectement, comme une source d'erreurs et de confusions dont il y aura lieu de tenir compte en de certains cas. Quand un clairvoyant ou un observateur muni de moyens artificiels déclarera voir notre *atmosphère*, notre premier devoir sera de nous assurer que, ce qu'il voit, ce n'est pas l'une ou l'autre ou la réunion des deux auras susdites.

Cette simple remarque a d'autant plus d'importance que je ne me rappelle pas l'avoir rencontrée dans aucun des livres où la question des auras se trouve traitée soit ex-professo soit accidentellement.

Outre les deux auras dont nous venons de parler, en possédons-nous une autre, ou plusieurs autres ? Il a été fait à cette question diverses réponses. Si vous vous adressez à un Physicien pur, je veux dire à un homme qui connaît bien les faits certains de la Physique et ne cherche point à percer au-delà, il vous est répondu sèchement : « C'est possible. »

Si vous vous adressez à un Physicien philosophe, c'est-à-dire à un vrai Physicien, car la Philosophie est le sel de la Physique aussi bien que de toute autre science, il vous est répondu : « C'est possible. C'est même probable ; mais nous n'en savons absolument rien. » — Et c'est assez probable en effet, car il serait surprenant que, parmi les myriades de systèmes possibles d'ondulations, nous émettions uniquement les ondulations caractéristiques de la chaleur obscure et point d'autres. Il est beaucoup plus vraisemblable que nous produisons un grand nombre de vibrations d'un autre ordre et qui, parce qu'elles sont d'un autre ordre, échappent et échapperont peut-être toujours à nos sens comme à nos instruments. (1)

Si vous vous adressez à un Occultiste ou tout au moins à certains Occultistes, il vous sera répondu sans peur et sans hésitation : « Non seulement c'est possible ; non seulement c'est probable, mais cela est certain. Cette aura dont vous parlez, elle vous entoure ; je la vois au bout de vos doigts, le long de votre corps, autour de votre visage. » D'autres, plus nombreux, vous diront au contraire qu'elle est invisible pour eux mais que leurs sujets somnambuliques la perçoivent distinctement et en donnent des descriptions concordantes, en dépit de toutes les précautions que l'on cherche à prendre pour éliminer la suggestion.

Quelles méthodes il faut suivre pour développer en soi-même la voyance, ou quel entraînement il faut imposer aux somnambules, ou quels soins il faut prendre pour éviter toute cause d'erreur, on le sait de reste parmi les Psychistes et je n'ai pas à le retracer ici. Mais il me faut bien reconnaître que jusqu'à présent les efforts combinés des Occultistes, des Magnétiseurs et des Somnambules ont été impuissants à vaincre le scepticisme du public et des milieux cultivés au sujet de l'aura humaine. Trop peu de gens la voient !... Et au prix de manœuvres qui font naître quelque suspicion.

III

La technique du Dr Kilner. — Le résultat de nos expériences

Le grand intérêt de la méthode du Dr Kilner réside dans ce fait que tous les individus doués d'une vue normale devraient, en utilisant les écrans qu'il a imaginés, découvrir l'aura de n'importe qui. Si la meilleure preuve que l'on puisse donner du mouvement, c'est de marcher, il semble bien aussi que la meilleure façon de prouver qu'une aura nous enveloppe, c'est de montrer cette aura à tout le monde.

Comment l'inventeur a-t-il atteint ce but ? C'est ce qu'il nous explique au cours de l'intéressant volume où il relate sa découverte (1). Il va sans dire que je ne peux donner ici qu'une idée très succincte du contenu d'un volume qui compte tout près de 350 pages in-8°. Si d'ailleurs les faits annoncés par l'auteur viennent à se confirmer, ce n'est pas un compte-rendu, même développé, c'est une traduction intégrale qui s'impose à bref délai. Je ne m'occuperai donc en ce moment que des quelques points les plus essentiels.

L'auteur, dès les premières pages du livre, pages 4 et suivantes, nous explique la génèse de sa découverte :

(1) Cf. A propos d'Eusapia Palladino, pp. 197-208 et *passim*.

(1) *The Human Atmosphere, or The Aura made visible by the aid of chemical Screens*, by Walter J. Kilner, B. A., M. B. Cantab., etc Late Electrician at St-Thomas's Hospital, London. — Rebman Limited, 129, Shaftesbury Avenue, London. — Printed in America.



La découverte d'un écran capable de rendre visible l'aura humaine ne fut aucunement due au hasard. Après certaines lectures relatives à l'action des Rayons N sur le sulfure de calcium phosphorescent, je me livrai pendant quelque temps à des expériences sur la force mécanique de certaines émanations sortant de notre corps et j'arrivai à la conclusion (vraie ou fausse) que j'avais mis en évidence, abstraction faite de la chaleur, deux forces susceptibles d'agir sur mes aiguilles (1) et que ces forces provenaient de la portion infra-rouge du spectre.

Il se produisit un semps d'arrêt dans mes expériences et au début de 1908 je pensai que certains colorants pourraient m'être utiles. Après en avoir considéré les différents spectres et m'être assuré, autant que je le pouvais, de leurs propriétés, j'essayai plusieurs de ces colorants et fixai mon choix sur un d'entre eux qui me parut devoir être vraisemblablement le meilleur à employer. Je l'appellerai dans ce traité la *spectauranine* (2).

Comme je me trouvais obligé d'attendre quelque temps la spectauranine dont j'avais besoin, une pensée soudaine, certaine nuit, me traversa comme un éclair. Ce colorant ne pourrait-il pas rendre visible quelque portion des forces dont je viens de parler ? Et s'il en était ainsi, je pensai que ce serait l'aura humaine. C'était un phénomène dont j'avais entendu parler ; mais jusque-là je n'avais jamais eu l'idée de diriger mes recherches de ce côté, car je le considérais comme au-dessus de nos pouvoirs naturels.

Aussitôt que j'eus reçu le produit qui m'était nécessaire, j'en préparai des écrans en le couchant sur verre, au collodion et aussi à la gélatine ; mais une décomposition immédiate me prouva que je faisais fausse route. J'essayai ensuite d'utiliser comme véhicule une solution de celluloïd que l'on appelle *Zapon* (3). Le résultat fut meilleur, mais au bout de quelques heures la décoloration se produisait encore. Enfin j'employai des solutions alcooliques de dicyanine à différents degrés de concentration, simplement incluses dans des cellules de verre (1). Ces dernières sortes d'écrans sont en somme convenables, mais il y a toujours, après un certain temps, une tendance à la décoloration, même quand lesdits écrans sont replacés dans l'obscurité dès que l'on cesse de les utiliser.

En prinicpe deux écrans seulement sont nécessaires : l'un contenant une solution de dicyanine dans l'alcool ; l'autre une dilution de la précédente.....

Aussitôt qu'un écran fut terminé, je regardai un ami à travers cet écran et instantanément je vis autour de la tête et des mains du personnage un faible brouillard grisâtre qui ne pouvait être, pensai-je, autre chose que l'aura. Au bout de quelques minutes je constatai avec surprise que je continuais à voir l'aura après avoir posé l'écran. Il est vrai que cette faculté ne dura pas longtemps, mais je l'acquérais de nouveau en regardant la lumière à travers un écran foncé.

Cette capacité de voir l'aura sans écran n'est pas rare mais elle dure généralement peu de temps. A cette époque je passais tous mes moments de loisir à me servir de mes écrans pour telle ou telle expérience relative à la perception de l'aura ; ce qui me fit découvrir à mes dépens que la dicyanine avait une action très nuisible sur les yeux, qu'elle rend douloureux, au point qu'il me fallut cesser de travailler pendant quelques jours. Par conséquent j'engage fortement les expérimentateurs à ne pas regarder constamment à travers les écrans à la dicyanine.

Il semble que l'action de cette substance soit cumulative, car j'ai graduellement développé ma faculté de voir l'aura de plus en plus nettement sans écran. Mes yeux à la fin ont acquis une telle permanence de sensibilité que je peux me passer de tout écran lorsque les conditions se trouvent satisfaisantes. Toutefois, avant de me livrer à un examen d'aura je trouve avantageux de regarder pendant quelques secondes la lumière à travers un écran. Même après avoir pris cette précaution, je distingue quelquefois mieux quand je regarde le sujet à travers un écran clair. D'autres fois, au contraire, et bien que toutes les

(1) Le Dr Kilner ne s'appesantit pas autrement sur ce qu'il appelle « ses aiguilles. » Sans doute il s'agit d'instruments analogues à ceux que nous connaissons: Sthénomètre de Joire, magnétomètre de Fortin, biomètre de Baraduc, etc.

(2) Ici une note du Dr Kilner, qui, on le voit, avait d'abord eu l'intention de taire le nom commercial du produit qu'il utilise. « Des amis, dit-il, des amis qui ont soigneusement envisagé la question, me conseillent de faire connaître le nom véritable du colorant que j'emploie. Je ne demande pas mieux, mais l'ouvrage étant sous presse, il est trop tard pour changer le mot *spectauranine* tout au long du texte. Le vrai nom est *Dicyanine*. Les écrans bleus qui accompagnent ce livre ne contiennent qu'une solution de dicyanine, et les écrans rouges contiennent du carmin. »

Les amis du Dr Kilner lui ont donné un sage conseil. En France tout au moins, nous n'aimons guère les remèdes secrets, les corps mystérieux et les savants qui font de la science un *ésotérisme*, n'enseignant que la moitié de ce qu'ils savent.

(3) Le *Zapon* ou *vernis Zapon*, ou encore *vernis-émail pour métaux*, se trouve couramment chez les droguistes et les fabricants de produits chimiques. Il consiste en celluloïd dissous dans un mélange d'acétone et d'acétate d'amyle.

(1) *Cell.* — La traduction littérale donne une idée très incomplète de la réalité. Les « glass cells » du Dr Kilner sont en somme des *cuves à liquides pour orthochromatisme* telles qu'on les trouve cataloguées chez nos opticiens, mais de construction grossière et de proportions différentes. Tandis que les cuves habituelles ont en général de 9 à 12 centimètres en hauteur et en largeur et contiennent le liquide sous une épaisseur moyenne de 10 millimètres, les cuves de Kilner ont environ $4 \times 10,5$ centimètres, comme dimensions en hauteur et largeur et 4 millimètres seulement d'épaisseur, ce qui, déduction faite des deux parois, ne laisse guère plus de 1 millimètre pour l'épaisseur de la couche liquide. Les verres qui constituent les parois sont cimentés l'un à l'autre sur leurs quatre côtés, à l'exception d'un angle par lequel se fait le remplissage et que l'on ferme ensuite tant bien que mal, sans doute au moyen d'un vernis de cellulose insoluble dans l'alcool. (Je n'ai trouvé aucune indication à cet égard dans l'ouvrage du Dr Kilner.) Naturellement, pour l'usage auquel on les destine, ces verres n'ont pas besoin d'être travaillés optiquement. Il ne me parait même pas nécessaire d'employer des glaces planes. Je suis surpris que le Dr Kilner n'ait pu se procurer de semblables cuves ni en Angleterre ni en Amérique et qu'il lui ait fallu recourir à une maison étrangère.

autres conditions soient identiques, je vois mieux à l'œil nu.

Il faut que certaines conditions soient remplies pour que l'on distingue l'aura d'une façon satisfaisante. La lumière ne doit pas être trop brillante. La quantité nécessaire doit en être déterminée à chaque observation, et elle varie selon que l'on regarde avec un écran ou sans écran. Indication approximative : le corps du sujet doit être vu à peine distinctement après que l'on a accoutumé ses yeux à la demi-obscurité. La lumière doit être diffusée, ne venir que d'une direction et tomber également sur la personne tout entière que l'on examine. On réalise certainement le meilleur dispositif en tournant le dos à une fenêtre convenablement assombrie tandis que le sujet regarde cette fenêtre. Une autre méthode, si la pièce où l'on opère est suffisamment vaste et dégarnie (et c'est la seule méthode que l'on puisse employer quand on examine un malade chez lui) consiste à utiliser un cabinet noir pliant et portatif comme on en établit pour la photographie (1). Seulement il sera tendu d'étoffe noire et non de l'étoffe jaune habituellement employée, et les rideaux du devant seront enlevés.

Le patient se tient dans cette sorte de tente qui est adossée à la fenêtre, et il s'y trouve éclairé d'une manière très égale. Le rideau de la fenêtre sera plus ou moins tiré, suivant le besoin et toutes les autres ouvertures de la pièce seront complètement aveuglées. Le principal inconvénient de ce dispositif, c'est que l'observateur fait face à la lumière. Ce n'est commode pour aucune partie de l'examen auquel on doit se livrer et c'est particulièrement gênant pour observer les couleurs complémentaires dont il sera parlé plus loin. Il est quelquefois possible, chez un malade, d'installer au contraire la tente face à la fenêtre. Alors l'examen devient beaucoup plus facile. Il est essentiel que le fond noir soit aussi mat que possible.

Mes recherches, pour la plupart, ont eu lieu dans une très petite chambre n'ayant qu'une seule fenêtre. Le haut de cette fenêtre est équipé avec un store ordinaire, tandis que d'en bas un store de serge noire peut monter à la hauteur que l'on veut. Cette serge livre passage à une quantité de lumière très considérable ; en général même trop considérable, sauf dans les jours les plus sombres ; mais on peut diminuer et régler l'admission de la clarté en abaissant au point voulu le store supérieur.....

Il est important que le sujet se tienne à un pied environ du fond noir, afin qu'aucune ombre portée et qu'aucun reflet ne vienne créer une illusion d'optique et vicier les opérations.....

(1) Ces sortes de tentes sont depuis si longtemps abandonnées en France qu'il ne serait probablement pas facile d'en trouver un exemplaire en dehors des musées photographiques. Il est donc regrettable que le Dr Kilner n'ait pas songé à nous en donner un dessin coté, une photographie ou tout au moins une description détaillée. La façon de distribuer la lumière paraît être en effet le point délicat du sytème, et celui sur lequel on pourra le plus longtemps discuter avant de s'entendre.

Tandis que le sujet s'installe et prend la position voulue, l'observateur s'arme de l'écran bleu-foncé et, à travers cet écran, regarde la lumière pendant une demi-minute ou plus longtemps. Cela modifie sa vision pour une période de temps assez longue ; de sorte qu'il sera rarement nécessaire de renouveler l'opération. On peut toutefois la répéter aussi souvent qu'il faudra. Maintenant l'observateur fait la demi-obscurité dans la pièce et règle la lumière..... puis regarde le sujet à travers un écran clair.

Alors, soit tout de suite, soit au bout de quelques secondes (s'il n'a pas acquis l'habitude de ce genre d'observations) il perçoit un faible nuage qui enveloppe le sujet et varie suivant des conditions individuelles.

Si l'observateur a préalablement acquis la faculté de percevoir l'aura sans utiliser l'écran, il trouvera en général à cette aura une nuance bleuâtre. Il est plus facile de déterminer la couleur de l'aura quand le sujet place ses mains sur ses hanches en écartant les coudes, car dans l'espace compris entre le tronc et les bras, l'aura de ceux-ci renforce l'aura de celui-là.

Lorsque l'on commence un examen systématique, il est bon de placer d'abord le sujet face à la lumière et à l'observateur.

Pour étudier l'aura qui environne la tête du patient, celui-ci, debout ou assis, laissera pendre ses bras le long de son corps. On appréciera à peu près la largeur de cette aura en notant de combien elle dépasse les épaules ; et l'on en comparera les deux côtés, car dans certaines maladies, l'aura sera plus large ou plus étroite d'un côté que de l'autre. Puis on examinera la forme générale de l'aura : lorsque les bras pendent le long du corps, elle diffère souvent beaucoup de ce qu'elle est quand les bras sont levés. Pour la majeure partie de l'examen on trouvera avantageux que le sujet se tienne debout, les mains derrière le cou, afin que l'aura, depuis les aisselles, tout le long du tronc et des cuisses jusqu'au bas des jambes, soit soustraite à l'influenec de l'aura que dégagent les bras.

Je viens de traduire librement, mais assez exactement, je pense, les points les plus essentiels de la technique du Dr Kilner, pour autant que l'on ne cherche à vérifier que le fait même de la visibilité d'une aura. C'est le seul but que je me sois proposé, mais il va sans dire que, cette aura une fois admise, l'intérêt véritable de l'ouvrage, principalement pour les médecins, commence ici. En effet, au cours des chapitres suivants, l'auteur étudie successivement : 1°) la constitution même de l'aura, dans laquelle il reconnaît trois zones principales ; 2°) la première zone, qu'il nomme le double éthérique et qui forme autour du corps humain un liséré de six millimètres seulement de largeur ; 3°) une seconde zone, l'aura intérieure, dont les dimensions sont plus variables mais ne dépassent guère huit centimètres ; 4°) enfin une troisième zone qui

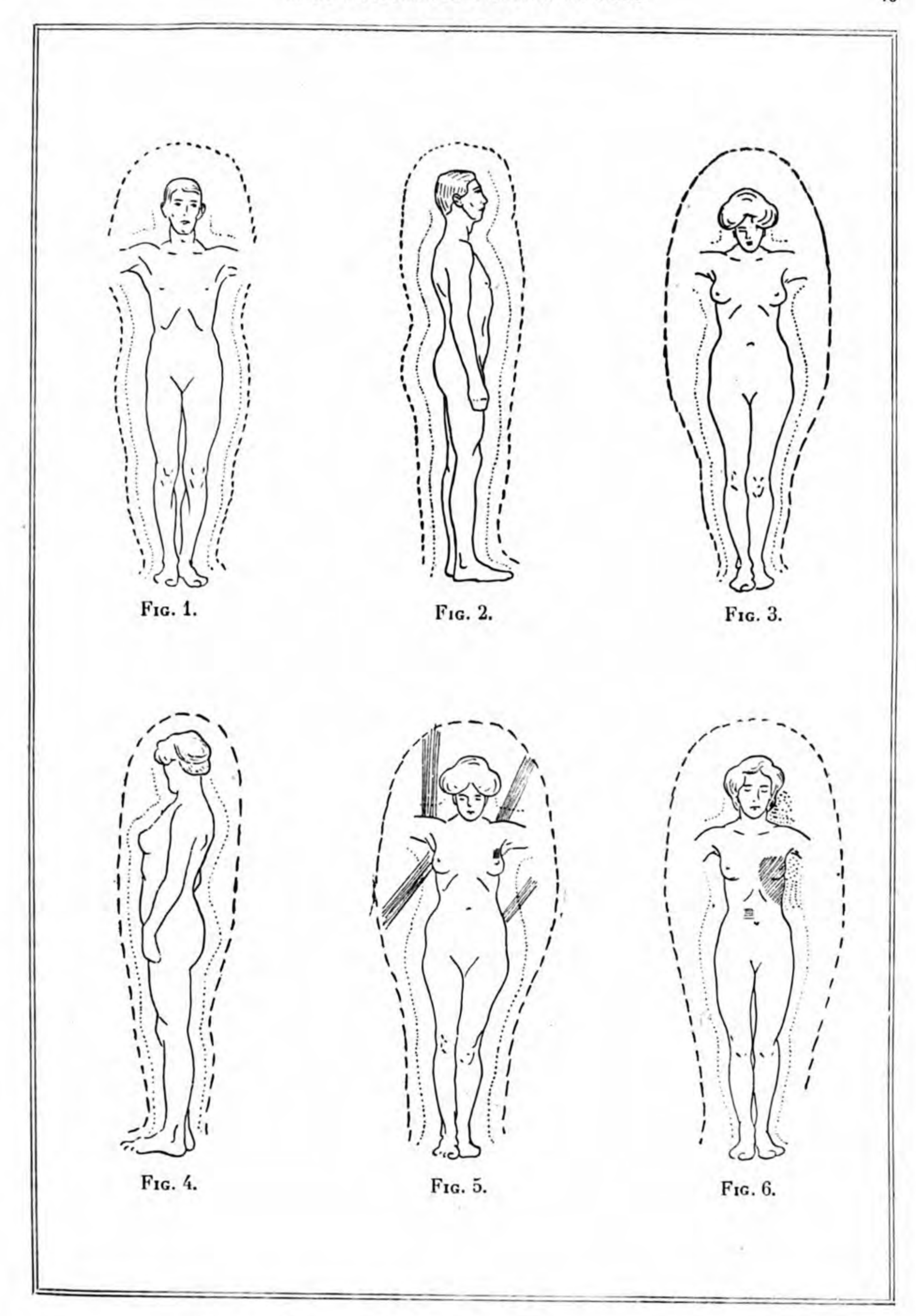


Fig. 1. Fig. 2. Fig. 3.

Fig. 4. Fig. 5. Fig. 6.

englobe les précédentes et peut s'étendre jusqu'à 25 ou 30 centimètres du corps, c'est l'aura extérieure.

Peut-être ne sera-t-il pas inutile de montrer ici par quelques figures extraites de l'ouvrage même du Dr Kilner, avec l'agrément de l'auteur et de l'éditeur, de quelle façon se présente habituellement le phénomène. La figure 1 (Fig. 3, p. 29 de l'ouvrage anglais) montre l'aura, vue de face, d'un homme bien portant et vigoureux. La figure 2 (Dans le livre Fig. 4, p. 31) représente la même aura vue de profil ; les mêmes auras, devrais-je dire, car elles sont indiquées toutes les deux : aura intérieure et aura extérieure. Seul la double éthérique, sans doute trop voisin du corps, n'est pas tracé. On remarquera que dans ce dessin des atmosphères masculines, le contour du corps est suivi à peu près parallèlement par le contour des auras, qui épousent toutes les sinuosités de la ligne du torse et des jambes.

L'atmosphère féminine est bien différente. On verra par la figure 3 (Fig. 9, p. 47 du livre) ce que sont les auras normales d'une femme bien portante. L'aura intérieure suit encore les sinuosités du corps, mais l'aura extérieure, du bassin à la tête, s'éloigne du tronc et prend une forme à peu près régulièrement ovoïde. De profil (Fig. 4, correspondant à la Fig. 10 p. 49 du livre) cet évasement est moins marqué mais encore visible, au creux des reins par exemple.

Aux trois sortes de gaînes concentriques fondamentales qu'a reconnues le Dr Kilner (double éthérique, aura intérieure, aura extérieure) il convient d'ajouter parfois une quatrième zone, l'aura *ultra-extérieure* ; puis des stries lumineuses qui sillonnent l'aura intérieure ; des rayons lumineux qui semblent s'échapper de divers points du corps ; des taches, des colorations spéciales, une foule de phénomènes accessoires que le Dr Kilner utilise pour le diagnostic des diverses maladies (Voir les *rayons* de la fig. 5, fig. 13 p. 37 du livre, et les granulations et taches diverses de la fig. 6, fig. 20, p. 181 du livre.) C'est là véritablement le corps principal de l'ouvrage. On me pardonnera cependant, j'espère, de n'en rien dire, car au moment où une découverte importante vient d'être annoncée, il est urgent d'examiner ce qu'est en soi cette découverte ; il est nécessaire de la critiquer, de la vérifier, bien plutôt que de disserter sur les conséquences que l'on peut en tirer, si elle se trouve réelle.

Eh bien ! Je suis forcé de reconnaître que nous n'avons pas pu obtenir avec les écrans du Dr Kilner les résultats que nous faisait espérer l'ouvrage de cet auteur. Le comte de Rochas qui les a essayés avant moi n'a rien vu, ni lui ni les personnes non-voyantes avec lesquelles il a fait ses essais. Toutefois un de ses sujets voyants a déclaré mieux voir l'aura avec l'écran qu'à l'œil nu. Je n'ai rien vu non plus, rien du moins qui se rapporte aux descriptions du savant anglais. Il en est de même des amis qui ont expérimenté avec moi et qui tour à tour étaient observateurs ou sujets. Et je ne crois pas que le Dr Jean-Charles Roux, à qui j'ai passé les écrans, ait été beaucoup plus heureux jusqu'à ce jour.

Que conclure de ces insuccès ? Pas grand'chose assurément. Mille expériences négatives ne prévaudront jamais contre une seule expérience positive. Il peut se faire que nous n'ayons su ni les uns ni les autres réaliser les conditions assez complexes de lumière indiquées par l'inventeur. Comment croire en effet quand on a lu ou parcouru les trois cents pages du livre de Kilner, les descriptions précises, détaillées, minutieuses même, qu'il donne des différents phénomènes observés, comment imaginer que ces phénomènes pourraient être illusoires ? Il n'est pas seul d'ailleurs à les avoir observés. On a vu par l'article de septembre des *Annales* que le Dr Patrice S. O'Donnell avait montré les auras de Kilner à une vingtaine de médecins du Mercy-Hospital de Chicago, et que la vision de ces auras est possible à *toute personne ayant une vue normale.* Je le répète : que conclure ?

IV

Qu'est-ce que voit le Dr Kilner ? — Auras physiques ou auras d'un autre ordre ?

Dira-t-on que ce sont tout simplement des auras physiques que perçoit et décrit le Dr Kilner ? — La chose ne serait pas impossible en soi ; je l'ai laissé entendre au second paragraphe de cette note. Un corps, même transparent, comme l'air, peut devenir visible dans de certaines circonstances, par exemple quand son indice de réfraction varie. C'est en particulier ce qui se produit quand l'air échauffé se dilate et par conséquent prend une densité et un indice de réfraction plus faibles. On observe très fréquemment ce phénomène l'été quand un soleil torride surchauffe la terre et les couches atmosphériques les plus voisines du sol. Les crêtes semblent embuées d'une sorte de vapeur sèche où dansent les objets les plus éloignés. Cette pseudo-vapeur n'est que de l'air à plus faible indice qui s'élève parce qu'il s'échauffe au contact et au voisinage immédiat du sol. Et l'on peut observer le même phénomène autour et au-dessus d'un poêle fortement chauffé.

Pour des yeux peu exercés et généralement



distraits le phénomène ne sera perceptible que s'il est assez intense, et par suite si l'échauffement est assez fort. Mais il se peut que les conditions soient différentes quand la vue se trouvera, soit naturellement soit artificiellement, assez aiguisée pour nous permettre de voir l'aura. D'ailleurs la possibilité de ce fait ou de faits analogues n'a pas échappé au Dr Kilner. Voici comment (p. 91) il combat cette hypothèse.

L'apparence nébuleuse de l'aura pourrait d'abord faire supposer qu'elle est faite d'une sorte de vapeur. Mais pour les raisons suivantes cela est fort improbable : l'aura demeure immobile, que le sujet ait chaud ou froid. Une vapeur, si elle sortait chaude du corps, s'élèverait dans l'air plus froid. Pour qu'elle demeurât immobile il faudrait qu'elle se trouvât dans les mêmes conditions que les couronnes de nuages dont parfois s'enveloppent les sommets de montagnes, c'est-à-dire qu'il se produisît juste autant de vapeur qu'il s'en perd par diffusion ou évaporation. Mais alors le moindre souffle d'air, le moindre mouvement de l'atmosphère change la forme du nuage ; tandis que le brouillard aurique n'est modifié par aucun mouvement du corps ou aucun courant d'air. Sa structure est si délicate qu'il serait moins juste de le comparer à un brouillard ordinaire que de comparer la plus fine batiste au plus grossier canevas.

L'observation du Dr Kilner est intéressante et judicieuse. Peut-être n'est-elle pas absolument décisive ; mais supposé même que ce soit l'une ou l'autre de nos auras physiques que décèlent les écrans à la dicyanine, le problème ne serait pas résolu et nous nous demanderions encore pourquoi nous ne parvenons pas à découvrir ce que le Dr Kilner et tant de médecins américains voient avec la plus grande facilité.

V

Est-il certain que le Dr Kilner voie réellement? — Ce qu'il est advenu des rayons N. — Deux expériences à réaliser. — Comment se fait-il que le Dr Kilner n'ait pas songé à nous en dire les résultats?

C'est pourquoi il importe de nous poser très franchement une question précise. Le Dr Kilner qui a pris comme point de départ de ses recherches les rayons N (et le rapprochement alors serait curieux !) le Dr Kilner ne serait-il pas la victime, lui aussi, d'une illusion sensorielle ? Et n'aurait-il pas fait partager son illusion aux vingt-trois médecins de Chicago comme au Dr O'Donnell ?

Évidemment ce serait fantastique, phénoménal, tout ce que l'on voudra. Mais enfin l'aventure des rayons N est là pour nous inspirer une sage prudence. Nombre de Physiciens les ont vus aussi, ces fameux rayons N..., et ne les voient plus. On n'a jamais pu les photographier de façon convaincante et satisfaisante ; et il se trouve que justement on ne peut pas photographier non plus les auras que voit le Dr Kilner. C'est ennuyeux. Le Dr Kilner voit trois zones d'aura différentes, des rayons, des stries, des taches, que sais-je ? une foule de choses... La plaque sensible, de tout cela, ne veut rien connaître... Le Dr Kilner a essayé divers écrans colorés, des plaques panchromatiques, des plaques ordinaires pour l'ultra-violet, des plaques sensibilisées spécialement pour l'infra-rouge..... Il n'a rien obtenu.

Cela peut donner beaucoup à réfléchir et cependant cela ne prouve rien de façon absolue car il est possible que les expériences aient été mal conduites et trop vite abandonnées. Nous ne devons jamais oublier que des faits négatifs sont par eux-mêmes *improbants*.

Néanmoins on peut être surpris que le savant anglais ne se soit pas attaché à fournir une preuve directe et absolue que les auras par lui décrites sont une réalité, non un jeu de l'imagination des observateurs. C'était, me semble-t-il, bien facile.

Que fallait-il faire pour cela ? Laisser de côté momentanément les auras humaines, quoiqu'elles soient à coup sûr les plus intéressantes, et vider une bonne fois la question des auras magnétiques ou électriques lesquelles se prêtent admirablement aux observations les plus nettes.

Car le Dr Kilner ne se borne pas à voir notre aura. Il voit des auras analogues autour des aimants, des cristaux radioactifs de nitrate d'urane et des fils conducteurs que traverse le courant d'une pile ou que charge simplement sa force électro-motrice. Nous avons dès lors à notre disposition les éléments d'observations précises et de véritables expériences de laboratoire.

En voici deux seulement que je me permets de suggérer au Dr Kilner, puisqu'il n'a pas songé à les réaliser ; ou à toute personne qui, au moyen de ses écrans, percevra comme lui les auras.

Mais d'abord mentionnons ce que l'auteur nous apprend sur l'atmosphère des aimants et des fils conducteurs.

On pourrait s'attendre raisonnablement (en ce qui concerne les aimants) à ce que le nuage visible suivît exactement les lignes de force magnétiques ; mais autant qu'il a été observé jusqu'à présent, tel n'est pas le cas, bien que sans doute le désaccord entre les prévisions théoriques et l'observation directe soit destiné à s'évanouir dès que l'on parviendra à distinguer plus nettement le brouillard en question.

Avant de commencer une observation il sera bon de regarder la lumière à travers un écran foncé à la dicyanine deux fois plus longtemps que l'on n'a cou-



tume de faire pour l'examen d'une aura humaine ; sauf cela, on procédera de même. Les aimants dont je me suis servi étaient un aimant en fer à cheval de six pouces (1) qui avait perdu une grande partie de sa puissance, et un barreau aimanté de huit pouces (2) complètement noirci. Je les avais choisis de préférence à des électro-aimants, parce que la complexité de ceux-ci les rendait moins propres au rôle que je leur réservais. Quand on examine l'aimant en fer à cheval muni de son armature on le voit complètement entouré d'un brouillard dont la largeur est environ d'un demi-pouce (12 m/m 7), et l'espace intérieur paraît également brumeux. Dès qu'on enlève l'armature il se manifeste un grand changement. Il reste bien encore du brouillard autour de l'aimant, mais on voit ce brouillard s'étendre et devenir plus dense vers les pôles, commençant à s'intensifier environ à un pouce au-dessous desdits pôles et présentant son maximum à peu de distance au-dessus d'eux (3). Un changement semblable se produit dans l'espace central, mais comme cet espace a des dimensions invariables le nuage y devient seulement plus dense. Des pôles eux-mêmes s'élancent dans l'espace des rayons que l'on peut voir jusqu'à plusieurs pouces de distance (4). Les rayons qui partent du pôle sud ont peu de tendance à diverger, tandis que ceux qui s'échappent du pôle nord s'écartent légèrement en éventail et les deux flux se joignent et se mêlent à environ un pouce et demi (4 c/m environ) au-delà des pôles.

Quand on examine de la même façon un barreau aimanté, on voit qu'il est entouré dans toute sa longueur d'un nuage qui devient plus large et plus dense en approchant des pôles. Les rayons d'un pôle n'influencent aucunement ceux de l'autre pôle. Comme ils se trouvent aussi loin que possible les uns des autres, il est impossible de faire une observation valable sur leurs actions réciproques. Mais on voit que les rayons sud partent tout droit de ce pôle, tandis que les rayons nord s'écartent nettement en éventail, probablement parce que ceux d'entre eux qu'émettent les tranchants de l'extrémité polaire sont émis sous un autre angle que ceux qui se dégagent de la surface plane (5). Si vous posez un clou en étain, la pointe en dehors, sur le pôle d'un aimant, le brouillard sera plus brillant du côté du clou et se concentrera à la pointe. La couleur du nuage magnétique est bleuâtre. On peut la renforcer en se servant d'un écran d'un bleu très clair, tout à fait exempt de gris.

....

Tout le monde connait le nuage lumineux qui paraît à la pointe d'un corps électrisé. Il est donc bien inutile d'en parler ici ; c'est en dehors de notre sujet. Toutefois les pôles d'une pile électrique à circuit ouvert ont une charge statique analogue, quoique la plupart des gens ne puissent distinguer aucun brouillard autour de ces pôles. Ce brouillard devient visible quand on l'examine de la même manière que le nuage magnétique. Ainsi que l'on peut s'y attendre, ce brouillard environne tout conducteur qui relie les deux pôles. Si l'on attache un morceau de fil conducteur au zinc d'une pile et un autre fil au charbon et si l'on dispose ces deux fils parallèlement l'un à l'autre à deux pouces environ de distance (5 à 6 centimètres) tout l'intervalle entre ces deux fils deviendra nébuleux.

Supposez maintenant que nous placions entre les deux fils un corps non-conducteur, le nuage cessera de se diffuser ainsi. Il se concentrera autour des deux fils. Le brouillard galvanique est bleuâtre. On l'intensifie avec un écran bleu-clair. Il est d'une contexture beaucoup plus grossière que le brouillard du nitrate d'urane cristallisé et ce dernier est lui-même beaucoup moins fin que l'auréole magnétique.

Ces renseignements que vient de nous fournir le Dr Kilner nous permettent d'instituer deux expériences dont les résultats seront tout à fait catégoriques et probants.

Première expérience. — Prendre des aimants droits ou en fer à cheval. En désaimanter un certain nombre par la chaleur ; les peindre tous uniformément, afin que l'on ne puisse pas découvrir à l'œil les traces de la désaimantation. Les disposer ensemble de telle sorte que le Dr Kilner ou toute autre personne accoutumée à voir les auras puisse les examiner à l'aise et à loisir. Faire désigner ceux qui montrent une aura. Si les écrans du Dr Kilner permettent *au voyant* de désigner sans erreur le ou les aimants qui auront conservé leur aimantation, la découverte du savant anglais se trouvera d'autant mieux confirmée que le nombre des *réussites* sera plus considérable. (Théoriquement, il ne devrait y avoir que des réussites.)

Deuxième expérience. — On peut dans une certaine mesure reprocher à l'expérience précédente quelques difficultés d'installation et les frais qu'elle nécessite, les aimants devant être assez puissants peut-être, donc coûteux et encombrants. Voici une seconde expérience que l'on réalisera avec un matériel des plus simples, et que surtout l'on peut varier de bien des façons et renouveler aussi souvent qu'on le voudra.

Nous venons de voir que l'on distingue facilement le brouillard galvanique qui s'étend entre

(1) Environ quinze centimètres et quart.

(2) Environ vingt centimètres et demi.

(3) Il est possible que j'interprète mal le mot *culminating*. Voici, pour plus de sûreté, la phrase anglaise :..... but this will be seen to extend and become more dense by the poles, commencing about an inch lower down and culminating a short distance beyond them.

(4) Le pouce est de 25 mm. 4.

(5) Je ne voudrais pas me livrer à une critique de détail des explications que donne le Dr Kilner. Cependant, si je ne fais pas de contre-sens, il m'est difficile de saisir celle-ci, car elle devrait tout aussi bien s'appliquer aux rayons qui partent du pôle sud.

deux conducteurs parallèles reliés aux pôles zinc et charbon d'une pile *à circuit ouvert.*

Rien n'est donc plus facile que de préparer le dispositif suivant. *(Voir fig. 7.)*

A travers une planche ABDF, revêtue d'une étoffe d'un noir mat convenable pour l'observation des auras nous ferons passer les extrémités d'un certain nombre, de groupes de deux fils électriques que nous disposerons parallèlement entre eux comme il est indiqué sur la figure. Chacun de ces groupes aura un numéro d'ordre, de 1 à 25 par exemple.

Examinons un seul de ces groupes, tous identiques. — ZZ', de longueur arbitraire, est l'extrémité (dépouillée de son guipage isolant) d'un fil de cuivre qui se termine en Z', traverse la planche en Z et doit être à son autre bout mis en connexion avec le pôle négatif d'une pile. A 5 centimètres environ au-dessous de ZZ', et parallèlement, CC' est l'extrémité d'un second fil tout à fait semblable, qui se termine en C', traverse la planche en C et, par son autre extrémité, est mis en connexion avec le pôle positif de la pile. En Z' et en C', pour éviter tout déplacement des fils, ceux-ci seront cloués sur la planche au moyen d'un petit cavalier à deux pointes ou d'un simple clou de tapissier. Que va-t-il se passer quand les connexions avec la pile seront établies ?

Il se passera ce que le Dr Kilner vient de décrire : pour lui ou pour toute personne qui percevra comme lui les auras, *tout l'intervalle entre ces deux fils deviendra nébuleux* ; c'est-à-dire que l'on verra le rectangle ZZ'CC' s'éclairer d'une sorte de buée luminescente. Et ce rectangle s'éteindra quand le courant cessera de passer.

Maintenant tous les fils dont nous voyons les extrémités fixées au-devant de la planche, tous ces fils isolés par leur guipage se réuniront derrière le tableau en un faisceau grossièrement tordu ou cablé, T, et aboutiront dans une autre pièce, éloignée de 5, 10, 20 ou 30 mètres, à une pile et à un tableau commutateur de vingt-cinq doubles jacks (1). Le commerce fournit des fils habillés de toutes les couleurs, de sorte que l'on évitera les confusions et les tâtonnements en prenant par exemple pour le groupe 1 des fils blancs, des fils bleu-clair pour le 2, vert-foncé pour le 3, jaune pour le 4, et ainsi de suite.

Comment se feront les expériences ? Bien simplement. On conviendra, je suppose, d'expérimenter pendant deux heures, entre midi et deux heures. Le *voyant* installera pour le mieux

Dispositif proposé pour vérifier l'objectivité ou la non-objectivité des auras électriques.

G. de Fontenay.

sa planche ABDF dans la pièce disposée *ad hoc,* règlera sa lumière, accoutumera ses yeux, etc. Il aura avec lui un aide, secrétaire ou témoin, peu importe le nom que vous lui donnerez. Nous l'appellerons Pierre. Ce secrétaire inscrira les indications fournies par le voyant. Un autre observateur, Paul, se tiendra dans une pièce voisine (ou mieux encore, éloignée) devant le tableau commutateur et près de la pile.

A midi précis il introduira les fiches polaires de celle-ci dans les jacks reliés par exemple au groupe 14 des fils conducteurs. Et il inscrira sur son calepin : Midi : groupe 14. Si les auras ont une réalité objective, le voyant, à midi, verra s'illuminer l'espace séparant les fils du groupe 14. Et il dictera à Pierre : Groupe 14 s'illumine. Celui-ci prendra l'heure à sa montre et écrira : Entre midi et midi 5 : Groupe 14.

A midi 5, Paul enverra la charge dans un autre groupe, le 23, par exemple, et écrira midi 5 : groupe 23. Cinq minutes paraissent devoir être un laps de temps convenable pour une observation. En deux heures on peut en faire ainsi vingt-quatre. Et si après deux heures d'expérimenta-

(1) On peut même se passer d'un tableau de ce genre. Il suffira de visser cinquante bornes à deux trous sur une planche suffisamment longue, et de serrer les fils du tableau par paires dans les trous inférieurs de deux bornes voisines. Chaque groupe de deux bornes sera numéroté de 1 à 25, en concordance avec les groupes correspondants de la planche ABDF. Pour mettre en charge tel ou tel groupe des fils de ladite planche, il suffira de serrer les fils zinc et charbon de la pile dans les trous supérieurs des bornes portant le même numéro.

tion le calepin de Pierre et le calepin de Paul comparés l'un à l'autre, montrent que le voyant ne s'est pas trompé, on peut dire que la réalité de l'aura galvanique sera plus qu'à moitié prouvée par le Dr Kilner et ce succès ne manquera pas de rejaillir favorablement sur ses autres affirmations et en particulier sur ce qu'il avance au sujet de l'aura humaine.

Il est presque impossible d'appliquer à cette dernière des méthodes aussi sûres ; mais par contre il est difficile de s'expliquer pourquoi, là où il le pouvait, c'est-à-dire en ce qui a trait aux auras magnétique et galvanique, le Dr Kilner ne s'est pas occupé de s'assurer et de nous assurer plus de garanties (1).

Peut-être m'objectera-t-on que l'application directe des fils électriques sur l'étoffe noire de la planche est un mauvais dispositif ; que le fond noir doit se trouver un peu plus loin, etc., etc. Rien n'est plus facile que d'obvier à des inconvénients de cette nature, selon le détail des circonstances. Ainsi par exemple il est très facile de monter les groupes de fils conducteurs sur une claire-voie, de façon que chaque zone d'observation se trouve *en l'air* et se détache sur un fond approprié que l'on éloignera ou rapprochera à la demande du *voyant*.

On peut de même accorder à celui-ci tout le temps qu'il voudra pour ses observations et modifier de mille façons diverses le schéma que j'indique. J'ai voulu seulement appeler l'attention générale sur la nécessité des recherches objectives et sur la grande facilité qu'elles présentent dans certains cas. Par conséquent je ne doute point que bientôt le Dr Kilner ou quelqu'une des personnes privilégiées qui perçoivent les auras galvaniques ne nous apportent sur cette question très intéressante le compte-rendu d'observations probantes et définitives.

Paris, 25 *janvier* 1912.

P.-S. — Cet article était parti depuis plusieurs jours pour l'imprimerie, lorsqu'un membre de la S. U. E. P. me fit passer la note suivante, coupée dans Æsculape de janvier 1912 :

LA PHOTOGRAPHIE DU DERNIER SOUPIR

On écrit de New-York, en juillet 1911 :

Le Dr Patrick O.Donnel vient d'annoncer avoir photographié le « soupir vital » quittant le corps d'un mourant, à l'hôpital de la Mercy, à Chicago. Le docteur, en préparant son expérience, avait fait une étude sérieuse de la découverte de la radiation électrique enveloppant le corps humain, et dont l'existence a été prouvée, dit-il, par le Dr W.-J. Kilner, de Londres, aux travaux duquel il s'était associé, il y a quelques années.

M. O'Donnel est un expert en rayons X, et a souvent étonné ses collègues de Chicago en faisant devant eux quelques expériences d'où il résultait que la radiation électrique humaine pouvait être vue par des yeux humains. Pour faire ces démonstrations, il avait pris comme sujets quatre jeunes femmes. Se servant de divers agents chimiques renfermés dans deux plaques de verre, il en avait fait un écran au travers duquel, en regardant les quatre sujets, les docteurs appelés à suivre ses expériences purent apercevoir autour de leur corps la manifestation de la radiation, sous la forme d'une traînée lumineuse contournant les corps.

Après cette première épreuve, le Dr O'Donnel, dans le silence du cabinet, renouvela son expérience sur un malade à toute extrémité, qui n'avait plus que quelques instants à vivre. Là, déclare-t-il, lui a été révélée la « fuite de la vie ».

Je regardai l'homme, dit-il, à travers un écran, pendant une demi-heure. La radiation électrique était très apparente. Le patient s'affaiblissait rapidement. Je ne le quittais pas des yeux. Soudainement, le médecin qui l'auscultait déclara que la mort était survenue. A cet instant même la radiation qui avait jusque-là environné tout le corps, disparut. Je ne puis dire si cette radiation est âme ou esprit. En fait, il est impossible de savoir ce qu'elle représente. En tout cas, mon expérience me conduit à penser que c'est là le « courant de la vie ».

Les journaux américains ont consacré de nombreux articles au rapport du Dr O'Donnel, et aucun d'eux ne semble se montrer incrédule devant la révélation qu'il vient de faire.

Puisque nul, dit-on, n'est prophète en son pays, nous aurions mauvaise grâce à nous montrer plus incrédules que les Américains. Je doute cependant que cette anecdote renforce aux yeux de nos lecteurs l'importance du témoignage apporté par le Dr O'Donnel aux expériences de Kilner. Plusieurs s'étonneront de la contradiction qu'on relève entre le titre et le début de l'article d'Aesculape et la conclusion du même article. Tantôt on nous dit que le Dr O'Donnel a *photographié* le dernier « soupir vital » d'un agonisant ; ce qui serait fort intéressant, quoique un peu macabre ; tantôt on nous dit qu'il a *vu* seulement disparaître une radiation qu'il suppose être le « courant de vie ». Et cela fait naître une grande incertitude quant au rôle possible

(1) Le comte de Rochas, voici déjà longtemps, a fait une excellente application des mêmes principes. Désireux de s'assurer qu'Albert L..., son sujet, percevait réellement des effluves diversement colorés aux pôles positif et négatif d'un électro-aimant, il priait, un aide de supprimer à l'improviste ou d'inverser le courant. On trouvera le détail de ces expériences aux pages 14 et suivantes de *L'Extériorisation de la sensibilité*.

de l'imagination dans l'examen du phénomène.

Cette contradiction ne saurait être attribuée à la revue française ; elle est évidemment le fait de son correspondant américain. Il est vraiment regrettable que ce dernier depuis le mois de juillet 1911 n'ait pas eu le temps ou pris la peine de compléter sinon de rectifier une information de cette importance.

LE MOUVEMENT SPIRITE & THÉOSOPHIQUE

jugé par un Magistrat Sociologue

M. le Dr J. Maxwell, substitut du procureur général à la Cour de Paris, vient de publier un ouvrage (1) qui, à plusieurs point de vue, peut être considéré comme son chef-d'œuvre, tellement il synthétise d'une manière vaste et profonde les considérations qu'on peut et on doit raisonnablement faire sur l'état actuel de notre société. La plupart des questions traitées dans ce livre ne touchant que très indirectement aux questions traitées par notre Revue, nous nous bornerons à reproduire ici un passage du § 6 du Livre IV, chap. Ier, intitulé : *Les Sectes Mystiques. Leur avenir. Spiritisme, Théosophie, Réincarnation.* Mais nous reproduirons ce paragraphe presque en entier, par suite de l'importance considérable qu'il atteint.

Après avoir énuméré les différentes manifestations religieuses non chrétiennes, ou « para-chrétiennes » qui se sont produites dans les derniers siècles, l'auteur écrit :

La fortune de ces sectes a été fort variable et jusqu'au spiritisme, elles ont eu peu d'adeptes. Il en est autrement du mouvement spirite qui s'est rapidement étendu dans les cinquante dernières années.

Rien ne montre mieux l'inutilité des démonstrations scientifiques en matière de croyances d'ordre religieux que l'histoire du spiritisme. Condamnations scientifiques, dédain méprisant des savants, caricatures des journaux, fraudes des médiums exposées publiquement, rien ne l'a détruit et il est aujourd'hui aussi vivace qu'il y a vingt-cinq ans. Pour peu que l'on ait observé le mouvement mystique de notre temps, on est frappé de la curiosité sympathique dont il est l'objet. Il y a déjà bien des années que j'ai signalé l'intérêt psychologique et social du mysticisme contemporain. Il me semble que l'on n'en saisisse pas encore toute la portée. Je puis me tromper et je n'exprime qu'avec beaucoup de réserves mon opinion ; je pense pourtant que nous assistons à l'éclosion d'une forme nouvelle du sentiment religieux, faite d'une synthèse entre le besoin héréditaire d'une croyance métaphysique et le besoin acquis d'une foi pouvant s'adapter à l'évolution scientifique et morale de nos civilisations.

Il ne faut pas se méprendre sur le sens de mes paroles et y voir une adhésion aux doctrines spirites comme certains psychologues, plus synthétiques qu'analytiques, s'obstinent à le dire. Si la croyance aux esprits m'avait paru, je ne dis pas certaine, mais simplement probable, je n'aurais pas hésité à le proclamer. J'ai exprimé une opinion contraire et, pour la justifier j'ai donné, je crois, le seul argument *expérimental* que l'on n'ait pas encore pu réfuter.

Mais ce qui démontre l'indépendance relative du sentiment religieux et de la certitude scientifique, c'est justement le succès du spiritisme ; ses doctrines se répandent dans tous les milieux ; l'ouvrier, le petit employé, le commerçant, l'industriel, le bourgeois, le financier, l'aristocrate, l'homme politique, ont leurs représentants parmi les disciples d'Allan Kardec ou de ses semblables. Les uns le disent ouvertement, les autres s'en cachent. Il en était sans doute ainsi à l'aurore de l'ère chrétienne.

Il faut, pour découvrir les points faibles de cette croyance, de longues et de patientes observations, car elle repose sur des faits vrais, bien que difficiles à mettre en évidence. Les lois auxquelles ils obéissent n'apparaissent pas encore clairement ; la production des phénomènes observables semble due au caprice d'une volonté, plutôt que déterminée par des conditions rigoureuses. La même incertitude existe dans les phénomènes biologiques, psychologiques et sociologiques ; mais, de l'ignorance de la loi, nous ne pouvons pas conclure à son inexistence. Un fait paraît probable : les conditions, de ces observations sont à la fois physiques et psychiques, ce qui les rend

(1) *Psychologie sociale contemporaine*, Librairie Félix Alcan, Paris, boul. Saint-Germain, 108. 6 fr.



particulièrement complexes et obscures. Je renvoie le lecteur curieux à ce que j'en ai dit dans *les Phénomènes psychiques*, Paris, Alcan, 4e édit. 1910. Je sais bien que la réalité des faits est contestée, mais je ne doute pas de leur acceptation définitive. C'est une affaire de temps.

En réalité, ces phénomènes forment la base de l'animisme des peuples primitifs, dont on aura la clef assez facilement, si on se donne la peine d'examiner le spiritisme; il explique le « biomorphisme » des conceptions relatives à la vie future et fait comprendre la raison pour laquelle les religions sont, en général, essentiellement conservatrices.

Création probable de notre imagination subconsciente, dont les éléments sont empruntés à l'expérience héréditaire et à l'observation personnelle, le monde des esprits est forcément établi sur ces éléments et il reproduit par conséquent, avec les changements strictement nécessaires, le monde des vivants ; il le reproduit et il le *fixe*, car les morts n'évoluent plus. Le spiritisme n'est pas autre chose qu'un retour aux vieilles notions animistes, et il trouve au fond de ce que Le Bon désigne sous le terme imagé « d'âme ancestrale » une disposition atavique favorable à son développement. Il est en harmonie avec des sentiments très anciens, qui sont antérieurs à notre civilisation. Cette circonstance rend compte de la facilité avec laquelle les classes élevées hésitent davantage à s'y rallier. Pour le même motif, il a un caractère d'universalité qui manque aux autres religions, filles de civilisations spéciales et par suite différenciées les unes des autres ; il répond à des états d'âme précivilisés et universels. Les sauvages sont incapables de comprendre le christianisme, le bouddhisme, l'islamisme lui-même, mais ils comprennent aisément le spiritisme.

C'est là un élément de succès. On ne porte pas une attention suffisante, dans les milieux éclairés, à l'universalité de cette foi renaissante. N'est-ce pas un phénomène anthropologique du plus haut intérêt, que cette propagation des mêmes doctrines dans toutes les régions de la terre ? Elles le doivent à leur simplicité et à leur naïveté.

Elles surgissent au moment où les religions occidentales sont en complète décadence ; elles tendent à se substituer à elles sans conflit sérieux, car leur plasticité s'accommode aux conditions les plus diverses. Seules, certaines formes très définies du christianisme s'opposent à leur envahissement. Le catholicisme d'abord, qui admet les phénomènes dit occultes, mais les attribue aux démons et les anathématise. Le protestantisme biblique ensuite, qui les proscrit conformément aux injonctions des livres hébraïques.

L'animisme moderne n'a pas encore de livres saints, il n'a aucun rituel, il est susceptible de vivre en harmonie avec une foule de cultes réguliers ; il ne pose qu'une thèse, très générale et très accommodante : les hommes sont composés d'un corps et d'une âme ou esprit. L'esprit survit à la mort et il peut communiquer avec les vivants.

Thèse simple, qui correspond au noyau de toute religion et qui apporte aux mortels la solution du problème le plus grave, celui de leur destinée future. Je suis disposé à penser que le mouvement spirite révèle une tendance religieuse, nouvelle à certains points de vue, quoiqu'elle dépende de causes fort anciennes. Cette tendance a un autre caractère, bien adapté aux idées modernes, l'universalité ; les religions antiques étaient essentiellement locales ; les religions intermédiaires étaient faites pour des races humaines et non pour des patries ; à l'universalité de l'évolution intellectuelle, caractéristique des temps nouveaux, doit correspondre une forme religieuse plus large et plus souple que celles dont nous voyons actuellement la fin. Il ne faut pas, je le répète, demander à cette forme future plus de logique et plus de vraisemblance qu'aux autres. Le sentiment religieux est indifférent à la logique et à la vraisemblance, qui l'embarrasseraient peut-être.

D'ailleurs, — et ce n'est pas un phénomène social qui doive passer inaperçu, — le mysticisme envahit, dans certaines races, les classes éclairées elles-mêmes. Là, il revêt une forme plus réservée plus discrète, plus scientifique, mais il conserve son caractère déterminant. L'Angleterre et les États-Unis comptent quelques savants qui ont été séduits par ses théories, qui ont longuement étudié certains de ses phénomènes les plus obscurs et qui ont hardiment affirmé leur croyance à la survie et à la communication des vivants et des morts. Je ne citerai aucun nom, mais la physique, la chimie, l'histoire naturelle, la philosophie, les lettres, la politique même, ont fourni d'illustres recrues au « spiritualisme ». L'influence de ces hommes remarquables a donné au mouvement religieux que j'analyse une très grande force dans le monde anglo-saxon. Or, la race anglo-saxonne est actuellement la race dominante, avec le Royaume-Uni, ses colonies et les États-Unis. Cent cinquante millions d'hommes parlent l'anglais comme leur idiome national et l'influence politique de la langue anglaise s'étend non seulement sur le demi-milliard d'hommes qui lui appartiennent ou lui sont soumis, mais encore dans tous les pays où l'anglais est devenu la langue commerciale. C'est encore un élément

important à considérer, quand on songe que c'est justement dans le monde anglo-saxon que le spiritisme a pris le plus d'extension. Il est universel et il rencontre le plus de sympathie dans la race à laquelle l'avenir semble sourire.

C'est encore dans le même milieu que s'est développée une autre doctrine mystique, la théosophie ; ses adeptes se recrutent dans les cercles les plus cultivés, car elle est difficile, subtile, raffinée. Elle emprunte le fond de ses théories aux enseignements de l'Inde, à l'ésotérisme bouddhique et à la philosophie vedanta. Imaginée par Mme Blavatsky, femme singulière, dont la vie extraordinaire mériterait d'être étudiée, la société théosophique a eu pendant quelques années une grande vogue. Elle s'est divisée à la suite d'incidents provoqués par la fraude d'un de ses chefs. Mme Blavatsky affirmait que son enseignement était dû à l'active intervention de Sages réfugiés au Thibet, dans des montagnes inacessibles ; n'ignorant rien de la nature, ayant triomphé de la maladie et de la mort, ces *mahatmas* avaient résolu de donner au monde une foi nouvelle. Ils correspondaient mystérieusement avec leur apôtre choisi ; c'est grâce à leur aide que l'intelligente Russe prétend avoir écrit *Isis Unveiled* et *The Secret Doctrine*, ouvrages fondamentaux. Après la mort de H. P. B., ainsi les théosophes désignaient-ils Mme Blavatsky, Mme Annie Besant lui a succédé dans le pontificat. Elle a dû exécuter un des chefs de la théosophie nord-américaine, qui recevait d'un mahatma des lettres reconnues falsifiées. Un schisme a suivi l'exécution du faussaire ; un schisme nouveau semble sur le point d'éclater, à la suite d'incidents relatifs à un autre théosophe de marque, incidents qui n'ont rien de commun avec les lettres.

Je doute que la théosophie ait l'avenir du spiritisme. Ses doctrines sont trop compliquées pour que les masses puissent les assimiler.

Cependant, elles ont un point commun avec certaines écoles spirites ; elles enseignent la réincarnation, dogme ancien, qui semble aujourd'hui accueilli avec faveur. Les spirites anglo-saxons sont en général hostiles à l'idée d'une réincarnation *terrestre*, car ils admettent la continuation de l'évolution ailleurs que sur la terre ; les spirites allemands, slaves et latins, d'accord avec beaucoup de religions orientales, croient au contraire que les êtres doivent se perfectionner dans une série de vies successives *terrestres*. Il y a une contradiction absolue entre les spirites anglais et continentaux sur le point de la réincarnation. Cependant, si les esprits se réincarnent, ils doivent bien s'en apercevoir. Je dois dire que l'idée réincarnationiste fait de grands progrès en Angleterre et que l'unité de doctrine pourra s'établir ; mais l'erreur primitive des esprits anglais ou continentaux n'en demeurera pas moins difficile à comprendre. Malgré cette contradiction, le spiritisme a vraisemblablement un grand avenir ; la non-résurrection des chrétiens des premiers temps, dans leur vaine attente du règne de Dieu, n'a pas empêché la propagation de l'Évangile. On peut excuser l'erreur des esprits ; un de ceux que j'ai interviewés m'a lui-même déclaré « qu'au Paradis on oubliait bien des détails ». La réincarnation en est peut-être un.

Discutable comme croyance religieuse, le mysticisme contemporain me paraît avoir au contraire une grande valeur comme support métaphysique de la morale. L'idée de la réincarnation, je le confesse en toute sincérité, ne me paraît pas absurde et j'y vois une certaine vraisemblance. C'est sur elle que j'appuierais mes conceptions morales.

Tout en admirant la pénétration et la grande connaissance de ces questions dont fait preuve l'auteur dans cette étude, nous ne serons peut-être pas trop présomptueux en disant que nous n'approuvons pas entièrement les conclusions que le Dr Maxwell tire de ces prémices. Il nous semble qu'il n'aurait pas dû négliger ainsi, dans la discussion, l'œuvre de Frédéric Myers, qui entre comme un coin scientifique dans le tronc plutôt mystique du Spiritisme et de la Théosophie, et qui est presque fatalement appelée à exercer sur ces derniers une influence considérable, après avoir été originée justement par le Spiritisme et la Théosophie.

Les idées philosophiques et mystiques — les religions mêmes, qui n'ont pas un caractère purement dogmatique (telles que justement le Spiritisme et la Théosophie) — ne disparaissent pas entièrement et ne remportent pas une victoire définitive ; elles évoluent, elles se transforment, et déjà nous avons des indices remarquables de cet avatar du Spiritisme ; si depuis quelque mois surtout la Théosophie penche vers le mysticisme, ce n'est là qu'un phénomène purement passager, dû à l'influence de quelques personnes et de quelques faits, et dont ne manquera pas de sortir une réaction très heureuse vers le positivisme.

Nous croyons donc, en effet, à la propagation ultérieure du Spiritisme et de la Théosophie, auxquels nous pourrions ajouter les différentes sectes de l'Occultisme ; mais ce sera en se transformant sans cesse, en se dépouillant de ce qu'ils ont de plus défectueux et provisoire, pour prendre ce que les autres ont de mieux, jusqu'à arriver à une unité presque complète, qui présentera un caractère infiniment plus expérimental et scientifique que toutes les religions et toutes les formes de matérialisme d'aujourd'hui.

LES NOUVEAUX LIVRES

Gemma de Vesme : **Le Songe de la Vie,** Drame en 4 actes, avec une Présentation par C. Flammarion. — (Fischbacher, éd., Paris, rue de Seine, 33. — Prix : 2 fr. 50).

On comprendra aisément l'embarras que nous éprouvons à analyser ici cet ouvrage, qui est, pour ainsi dire, un peu de famille. Nous nous tirerons d'affaire en nous limitant à reproduire la belle « Présentation » qu'en a écrite M. Camille Flammarion. La voici :

La lecture du beau drame *Le Songe de la Vie* a excité dans mon esprit une vive et sincère admiration. Serait-ce parce que cette œuvre géniale est due à la plume d'une jeune fille de dix-neuf ans, douée d'une érudition rare et des plus hautes facultés intellectuelles, qui a voulu, dès son début dans la vie, étonner par la hardiesse d'une création originale, étrangère au cadre des banalités accoutumées du théâtre contemporain ? Serait-ce cette réunion rare de la jeunesse et de la science acquise déjà par un long travail ? Non, assurément. C'est la valeur intrinsèque de cette curieuse composition littéraire qui se manifeste dès la première lecture. On y coudoie des héros singuliers ; on y sent parfois, en certaines envolées, le souffle de Shakespeare et de Victor Hugo : la nature et l'humanité s'y révèlent dans leurs grands aspects, et plus d'un tableau nous arrête par sa beauté, plus d'une fleur par son parfum, plus d'une pensée par son expression lapidaire :

Les trônes et les cœurs sont trop étroits pour deux.

Et ce repos des campagnes à la fin des travaux du jour :

Toute la route est vide, et la chaumière est pleine ;
Tandis que sort des foins un parfum d'encensoir,
La terre donne à Dieu son long baiser du soir.

Mais ce n'est pas la forme qui peut le mieux encore frapper notre attention, c'est le fond, c'est la doctrine inspiratrice du drame, et c'est ce que je voudrais surtout signaler dans cette présentation.

Il s'agit ici, en effet, de la théorie philosophique — de mieux en mieux étudiée depuis une quinzaine d'années — de ce qu'on appelle « la conscience subliminale ». Pressentie dans l'antiquité par quelques religions orientales, puis par Socrate et Platon, et surtout par les néo-platoniciens alexandrins du IVe siècle, cette théorie de la subconscience a été établie sur une base d'ordre expérimental par Frédéric Myers dans ses judicieuses analyses des phénomènes télépathiques.

Dans cette hypothèse, notre *moi*, atome, étincelle détachée de la substance infinie, parcourrait dans son évolution toujours ascendante une série d'avatars l'entraînant vers un progrès éternel. Il subsisterait en nous, à notre naissance terrestre, une conscience latente, gardant l'empreinte de nos existences antérieures et conservant ce que nous avons acquis. Cette conscience subliminale est, en général, cachée, voilée, ensevelie sous les impressions de nos sens terrestres, mais elle est douée de facultés instinctives, intuitives, qui se manifestent parfois dans les instants de clairvoyance, de vue à distance, de prémonition, d'hallucinations somnambuliques. A cet ordre de manifestations appartiendraient le Démon de Socrate (dont Plutarque disait qu'il devait être la partie transcendantale et divine de l'âme du philosophe) ; les voix et les visions de Jeanne d'Arc, ainsi que beaucoup d'autres manifestations psychiques inexpliquées.

C'est une de ces consciences subliminales, se traduisant, par une hallucination fréquente, à la vue, à l'âme d'un homme, que nous présente Mlle de Vesme dans ce *Songe de la Vie*. Le roman qu'elle a imaginé pour son œuvre symbolique est particulièrement bien choisi : il est, en outre, organisé avec une ingéniosité remarquable. L'auteur n'a pas traité la légende bien connue de Mélusine, mais s'en est servi pour poétiser un épisode des Croisades. Pour lui, Mélusine n'est pas une fée, comme le raconte la légende : elle est un être humain non entièrement évolué, et tenant encore à l'animalité, comme le symbolise son aspect de sirène. Elle est, néanmoins, une aïeule des Lusignan : elle reste, ainsi que dans la légende, la marraine qui vient parfois, comme une ombre, bercer avec tendresse, pendant la nuit, les petits enfants de la Maison, la Dame Blanche qui apparaît sur la tour du château, en se lamentant quand un membre de la famille est sur le point de mourir.

Tout en suivant la légende, Mlle de Vesme a tenu à respecter également l'Histoire en lui empruntant ses principaux personnages : l'incapable et pusillanime Guy de Lusignan, dernier roi de Jérusalem et ensuite roi de Chypre, sa femme Sybille, l'intrigante et ambitieuse veuve de Baudoin, le jeune et preux Geoffroy de Lusignan, supérieur de cent coudées à son frère et dont Gibbon a enregistré dans son Histoire ces mots, que notre auteur met littéralement sur ses lèvres :

Ah! si mon frère est roi, je devrais être Dieu!

C'est sur ce canevas moyenâgeux et pittoresque que Mlle de Vesme a finement brodé son symbole. Mélusine qui, depuis la naissance de Geoffroy, en qui elle s'est réincarnée, a naturellement cessé de hanter le château, se dévoile graduellement en lui



par certaines scènes révélatrices de cette conscience subliminale, notamment dans celle du Sage hindou, où l'on voit apparaître en un bouclier étincelant, comme en un miroir magique, certains épisodes de l'existence antérieure, et des crimes qu'elle doit expier dans sa nouvelle forme humaine. Au moment de mourir, Geoffroy voit Mélusine reprendre la forme que lui prête la tradition. Aussitôt après la mort de Geoffroy, elle se libère entièrement et reparaît, blanche et lumineuse, sur la tour qu'elle hantait jadis. Il y a là une belle et curieuse reconstitution artistique et littéraire d'un système philosophique dont on peut discuter la valeur, mais qui n'en a pas moins un intérêt d'une saveur toute spéciale et que nulle doctrine palingénésique ne peut négliger.

Ce drame, qui touche par divers contacts à l'Histoire, à la légende et à la philosophie, est tout à fait scénique et pourrait, assurément, être joué sur un grand théâtre parisien, car la curiosité du public, actuellement préparée à ces interprétations, lui ferait un sympathique accueil. Cependant l'auteur a cru devoir le publier d'abord en volume. Il n'y a à cela aucun inconvénient, cette œuvre n'étant pas de celles qui perdent de leur valeur à l'impression et à la critique littéraire. Plus d'une composition théâtrale de notre époque ne supporte pas la lecture et disparaît en quelques années, justement oubliée ; mais nous lisons encore aujourd'hui, comme il y a deux mille cinq cents ans, Eschyle et Sophocle, parce que le cœur de l'homme reste le même à travers les siècles et vibre sous l'influence des mêmes sensations. Le *Songe de la Vie* appartient à ces pièces non éphémères qui font penser, et en le voyant se dérouler sous nos yeux dans ce pittoresque épisode des Croisades, on conclut que l'auteur a été gracieusement inspiré — et que toutes les fées n'ont pas disparu de notre séjour sublunaire.

H. A. Dallas : **Mors Janua Vitæ?...** (William Rider & Son, éd. ; Londres, 164, Aldersgate Street).

Le but de l'auteur a été de faire connaître aux personnes qui n'ont pas suivi les volumineuses publications faites, en ces dernières années, par la *Society for Psychical Research*, les résultats des travaux de ce groupement de chercheurs et de médiums, qui se propose d'établir, si possible, la réalité des communications avec l'Au-delà, d'une manière rigoureuse et incontestable. Miss H. A. Dallas s'est toutefois bornée, devant l'immensité du travail accumulé par les chefs de la S. P. R., à étudier les preuves que l'on croit avoir recueillies de la survie de la personnalité de Frédéric Myers ; même à ce sujet, elle a dû choisir seulement une partie du matériel qu'elle avait à sa disposition.

L'auteur estime, avec raison, que ces communications doivent revêtir une valeur tout à fait spéciale. On sait que Myers, si dévoué aux recherches métapsychiques durant sa vie, s'était proposé de les aider, si possible, même après sa mort : il avait donc promis de se manifester, autant que cela lui serait permis, par l'intermédiaire des médiums. Or, profondément compétent comme il l'était des sciences métapsychiques, il n'ignorait pas les objections qu'on aurait pu soulever pour combattre la nature spirite de ses messages, et il devait, dans l'au-delà, s'efforcer de les vaincre avec l'ingéniosité qu'on lui connaissait. Il avait affirmé lui-même l'étendue des facultés surnormales du *subliminal self* ; il avait écrit qu'un échange de rapports télépathiques s'opère constamment entre les consciences subliminales des hommes, sans que notre conscience normale les perçoive : il avait dit enfin que ces connaissances, perçue d'une façon subconsciente, pouvaient se manifester, par l'automatisme, aux médiums, et prendre faussement l'apparence de messages spirites. Il devait donc, à l'état d'esprit désincarné, s'efforcer de vaincre ces objections, que Miss H. A. Dallas reconnaît être absolument raisonnables.

Nous n'avons pas la prétention de porter un jugement sur la valeur des documents recueillis et choisis par Miss Dallas ; nous comprenons parfaitement que tout le monde ne soit pas dans l'admiration de ce bizarre jeu de *puzzle* que sont les correspondances-croisées. Il n'en n'est pas moins vrai que des hommes d'une haute intelligence semblent, pour le moment, apprécier les résultats que ce système de communications médiumniques a déjà donné. Voici d'ailleurs ce qu'écrit M. W. F. Barrett, professeur à l'Université de Dublin, dans l'introduction qu'il a écrite pour le livre de Miss H. Dallas :

... Je connais depuis longtemps Miss Dallas comme une personne qui étudie les phénomènes psychiques avec une critique très serrée. Ses connaissances sur cet argument sont exceptionnellement vastes ; son jugement est sain et mûri. Dans ce volume, elle a recueilli d'une manière intéressante et succincte un fragment des preuves que l'on recueille lentement en faveur de la Survie. Elle a rendu ainsi un service considérable. Peu de personnes ont le temps ou la patience de lire entièrement et d'examiner attentivement les rapports publiés par la S. P. R., si longs, si détaillés, et par conséquent si souvent fatigants. Il en résulte que, alors que l'intérêt soulevé par ce sujet se répand à travers le monde occidental avec une rapidité étonnante, les personnes bien informées sont loin d'être nombreuses.

Malheureusement, la fascination qu'exerce cet argument est semblable à celle d'une bougie sur



les papillons : il attire et brûle les simples, les crédules et les détraqués...

Ce n'est qu'en suivant le sentier long et rude d'une rigoureuse investigation scientifique, que l'on peut obtenir des résultats certains...

Il a été reconnu — et la *Society for Psychical Research* a nettement prouvé — qu'une très grande partie de ce que l'on croit être des communications d'une source ultra-mondaine, n'est en réalité que des expressions automatiques de l'intelligence même du médium. En tous les cas, comme on peut bien le comprendre, les communications sont plus ou moins influencées par l'instruction, par la personnalité du médium. Il en résulte que nous trouvons du grec et du latin écrits automatiquement par un érudit comme Mme Verrall, et en général un niveau élevé de pensées se trouve exprimé dans les écritures automatiques de ces dames cultivées, qui, en ces dernières années, ont donné beaucoup de leur temps et de leur travail à l'investigation expérimentale dans ce champ important de recherches...

La plus grande partie de la personnalité humaine se cache sous le seuil de la conscience, et cette conscience subliminale parle, grâce à l'action musculaire involontaire ou automatique, justement comme notre moi conscient parle au moyen de l'action musculaire volontaire...

Malgré toutes ces difficultés, Miss Dallas a donné une certaine quantité de preuves qui permettront au lecteur de juger par lui-même ce qui se rapporte aux communications qui sont censées venir de Myers. Ayant connu intimement Myers sur la terre durant une trentaine d'années, je dois avouer que le poids collectif des preuves qui se trouvent actuellement accumulées, grâce à l'écriture automatique de Mmes Holland, Verrall et Piper, m'a convaincu qu'il est en ce cas hautement probable que l'intelligence invisible qui se manifeste ne soit pas autre chose qu'un fragment de la personnalité de Frédéric Myers. En effet, dans toutes ces communications qui paraissent venir d'êtres humains désincarnés, c'est une espèce de rêve, ou de personnalité tronquée, qui se présente, dans un état de volonté imparfaite, et avec une mémoire et un sentiment d'association étrangement limités...

Miss H. A. Dallas a fait pour les communications médiumniques qui sont censées venir de F. Myers, ce que M. Sage avait fait pour celles obtenues au moyen de la médiumnité de Mrs. Piper en général. C'est assez dire l'intérêt de ce livre, dont une traduction française serait hautement désirable, alors que tant d'ouvrages spirites sont publiés chaque jour, qui ne peuvent avoir la moindre prise sur l'opinion publique.

JACQUES BRIEU : **La Méthode générale et scientifique** et les Méthodes rationalistes et fidéistes. — (Paris, E. Sansort et C., ed. : 8, rue de l'Eperon, Paris. — Prix : 3 fr. 50).

Le distingué collaborateur du *Mercure* s'est libéré dans ce livre de toute entrave occultiste, ou autre, qui paraissaient embarrasser parfois ses précédents ouvrages philosophiques, et a écrit ce qui est peut-être le meilleur essai sur la Méthode, pour ce qui concerne les conséquences philosophiques des sciences dont nous nous occupons. Disciple de Strada, il a complété — en certains cas même redressé — l'idée du Maître trop tôt disparu.

M. Brieu commence par démontrer la faillibilité et caducité des doctrines fondées sur le raisonnement abstrait, qui mène fatalement à des résultats imparfaits et contradictoires ; il écarte de même la méthode basée sur la révélation et la Foi : si les codes de Manou, de Moïse et autres sont vrais, soit partiellement, soit totalement, ce n'est pas parce qu'ils sont parole ou lettre qu'ils seraient critérium, mais par la *vérité* contenue en elles. Cette parole d'ailleurs n'est pas autre chose qu'une *évidence* personnelle du prophète ou maître. Or l'évidence n'est pas non plus un critérium ; c'est un *état de l'esprit* ; de l'esprit lorsqu'il *déclare qu'il voit bien, qu'il est certain*. Mais déclarer n'est pas prouver. (p. 75)

La science, bâtie sur le fait et le fait seul, *fait l'unité*, car elle est partout la même... Les sociétés fidéistes et rationalistes doivent désormais faire place à des sociétés basées sur la science (page 195).

Et l'auteur termine en conviant tous les jeunes à étudier la méthode générale et impersonnelle et à en tirer les développements qu'elle comporte et toutes les conséquences qu'elle renferme. « L'occultisme et la théosophie appartiennent au passé. Ils ne peuvent vivre et progresser qu'à la condition d'appliquer la méthode générale à l'étude de leurs objets, de s'adapter au présent, en marchant avec la science et en travaillant pour elle. » Paroles d'or !

P.-C. CORNILLIER : **La Réincarnation.** — (Sans indication de Librairie, de date et de prix).

L'auteur de ce petit volume se propose de résumer la question de la Réincarnation et de la rendre claire, précise, aisément compréhensible. Il le fait en suivant la doctrine « cosmosophique », formulée par M. S. U. Zanne, dont M. Cornillier est un disciple. Dans ce but il examine successivement les phénomènes de la naissance, de la vie proprement dite et de la mort : il termine en étudiant la philosophie et la valeur morale de la Réincarnation cosmosophique. Cette étude sort du cadre des recherches auxquelles est consacrée notre Revue, mais il ne nous est pas moins permis de la trouver intéressante.



Ernest Bosc : **Régime de l'Intellectuel**. — (H. Daragon, éd., Paris, 96, rue Blanche, 1912. Prix : 1 fr. 25).

L'occultiste bien connu soutient dans cet opuscule la thèse de la désintoxication, secondée par le jeûne.

Société Universelle d'Études Psychiques

Une réception en l'honneur de M. Camille Flammarion

Nous avons parlé, dans notre dernier numéro, du jubilé scientifique de M. Camille Flammarion, et nous avons reproduit, à cette occasion, la belle allocution prononcée par le professeur Charles Richet à la soirée qui fut offerte à l'illustre vulgarisateur de l'Astronomie, le 26 février dernier.

La Section parisienne de la S. U. E. P., après avoir contribué à la souscription ouverte par la Société Astronomique pour offrir un souvenir à M. Flammarion, désira exprimer plus directement l'admiration et la reconnaissance qui l'animent pour son Président, et organisa dans ce but une réception qui eut lieu dans l'après-midi du lundi 1er avril, au siège social. La Société tout entière offrait, en même temps, à M. Flammarion le grand ouvrage complet de Frédéric W.-H. Myers : *Human Personality and its Survival of bodily Death*, en deux volumes. Voici les paroles prononcées par M. Guillaume de Fontenay, qui présidait la séance :

Monsieur le Président,

Le départ du Dr Émile Calmette, qui vient d'être promu à la Direction du Service de santé du Gouvernement militaire d'Alger, me permet de vous offrir, au nom du Dr Joire et de tous nos collègues, l'ouvrage de Myers par lequel nous désirons commémorer le cinquantenaire du premier livre que vous-même vous avez publié.

L'honneur qui m'échoit ainsi m'est particulièrement agréable et précieux, car je crois être, dans cette salle, le plus ancien déjà de vos innombrables fidèles. C'est en 1886 que vous m'avez introduit dans cette Société Astronomique de France dont vous fûtes le fondateur, dont vous êtes resté l'âme agissante et créatrice.

Tout ce que notre pays compte de plus haut dans l'empire de la science et du génie se réunissait à nous, il y a cinq semaines, au siège de l'Œuvre qui est issue de votre flamme et de votre activité ; et là, sous la présidence du plus grand de nos mathématiciens, les plus grands de nos astronomes, de nos géomètres, de nos poètes, de nos aéronautes, même, tour à tour chantaient vos louanges et répandaient sur un très jeune septuagénaire ces fleurs d'éloge et ces couronnes que l'humanité jalouse ne se plaît guère à prodiguer aux vivants.



M. Camille Flammarion

C'est que, par la multiplicité de vos conceptions, par l'étendue prodigieuse de vos travaux, par toutes les facettes que vous avez clivées et polies dans le joyau de l'esprit humain, vous avez, de haute lutte, vaincu, asservi la gloire, conquis les suffrages les plus divers. Tous les corps de sciences et par surcroît les belles lettres vous doivent quelque chose. Avec une égale maîtrise, de la plume de l'écrivain à l'équatorial du chasseur d'étoiles, de la boussole et du guide-rope à l'objectif et au spectroscope, vous avez manié tous les outils, toutes les armes du savoir humain. Ils furent vos outils et vos armes. — Et des chiffres, vos premiers esclaves, du troupeau infini des Nombres dont vous étiez, à seize ans, le patient berger, vous sûtes, comme Pythagore, monter jusqu'aux

sommets de la Métaphysique, vous élever jusqu'à la recherche des problèmes les plus distants.

En cette soirée mémorable du 26 février on a trop bien dit tout cela pour que j'essaie de le répéter aujourd'hui. Et le professeur Richet, cet autre maître, a trop bien parlé de votre rôle prépondérant dans nos études pour que je me risque à louer après lui votre courage et votre nécessaire prudence. Je voudrais simplement vous dire combien nous sommes heureux de vous voir parmi nous, d'ajouter notre hommage à tant d'autres qui, de partout, vous ont été offerts.

Vous êtes, pour notre Société, plus qu'un président. Vous êtes comme un symbole et un étendard. Votre carrière ne résume-t-elle pas tout le Psychisme contemporain ? Vous naissiez à la vie de l'esprit (les esprits comme le vôtre mûrissent de bonne heure) vous aviez six ans lorsque furent connus en France les premiers phénomènes de Rochester. Vous aviez six ans lorsque le spiritisme vint au monde.

Telle est la force des explications à la fois simples et merveilleuses que, pendant quinze années, tout le monde à peu près fut ou spirite ou négateur des faits.

Votre cerveau de penseur cependant ne tardait pas à concevoir les objections primordiales, à s'étonner de certaines lacunes, à s'émouvoir de plusieurs contradictions. Physiologistes et physiciens se mettaient à la besogne, cherchant aux profondeurs inexplorées de la conscience humaine et de notre organisme les ressorts secrets de la médiumnité.

Vous avez suivi avec passion et toujours encouragé ces travaux. Que dis-je ? Vous les avez, le plus souvent, partagés ou devancés. Aucune des hypothèses présentées depuis un demi-siècle ne vous est demeurée étrangère. Toutes ont comparu devant l'équitable tribunal de votre jugement. Toutes ont été par vous impartialement critiquées. Toutes hélas ! jusqu'à présent, vous ont semblé insuffisantes ou fragmentaires.

Faut-il nous en affliger sans mesure ? Ce serait d'une bien courte sagesse. On ne construit point une science en quelques dizaines d'années.

Après l'enthousiasme et la témérité des premières heures, l'étude précise des faits et la réflexion salutaire ont repris leurs droits méconnus. Les convictions hâtives se sont effritées à la façon de ces pierres fragiles sur lesquelles on ne peut rien bâtir ; et maintenant un doute méthodique, raisonné, raisonnable parce qu'il est prêt à se renier soi-même quand des preuves seront trouvées, règne en général sur nos esprits.

D'aucuns, je le sais, peuvent difficilement s'accommoder de notre attitude expectante. On préfère parfois une croyance erronée, pourvu qu'elle soit ferme et précise, à cette incertitude où nous sommes et que le vieux Montaigne jugeait un oreiller commode pour les têtes bien faites.

Que nous importe ? Nous laissons à chacun sa joie, ses espoirs et sa foi. Notre ignorance résignée ne porte point envie à la science orgueilleuse du voisin. Nous ne croyons pas tenir dans notre main fermée la vérité toute nue. Nous la devinons très loin de nous, couverte de voiles épais, vers un horizon ténébreux et fuyant.

Et nous conformant à vos leçons comme à votre exemple, c'est par de longs, par de pénibles efforts que nous essayons de nous rapprocher chaque jour un peu, très peu, oh ! combien peu ! de la presque inaccessible inconnue.

Merci de nous avoir, durant cinquante années de rude labeur, montré le chemin qu'il faut suivre, les mirages qu'il faut craindre, les pièges que l'on peut éviter. Merci de nous avoir donné un égal enseignement de hardiesse et de prudence: de hardiesse dans l'exposé des faits certains ; de prudence dans leur interprétation. Et merci de nous avoir rappelé qu'en matière de théories et d'hypothèses, le doute, s'il n'est pas le dernier mot de la sagesse humaine, pourrait bien toutefois en être le premier.

Ce sont là, Monsieur le Président, non pas de tristes mais de graves pensées. Votre existence n'en fut point assombrie, car elle se passa presque tout entière dans l'atmosphère parfumée de paix, de tendresse et d'affection que la plus admirable des femmes sut créer autour de vous.

Je connais et je vénère la modestie exquise de Mme Flammarion. Qu'elle nous permette néanmoins, en lui offrant cette gerbe de fleurs, de l'associer au souvenir de quarante années d'un travail dont elle prit sa part de la façon la plus noble et la plus effective et qu'elle sut alléger par tout le charme et la grâce dont il est possible de fleurir un foyer. (*Vifs applaudissements.*)

M. C. de Vesme, Secrétaire, prononça ensuite une courte allocution, dont voici la première partie :

Monsieur le Président,

M. de Fontenay a fort bien exprimé le sentiment de nous tous, et les applaudissements qui ont salué ses paroles le prouvent assez. Mais ayant contribué à l'organisation de cette fête, si simple et familiale, que vous offre la S. U. E. P., je désire encore vous dire un mot au sujet du choix du petit souvenir que nous vous présentons aujourd'hui.

Sans doute, nous aurions pu vous offrir un bibelot, un petit objet d'art ; mais, hélas ! il



serait allé se perdre, comme une goutte dans l'Océan, parmi ceux qui remplissent vos maisons de Paris et de Juvisy, et qui, justement, vous viennent, en très grande partie, de vos innombrables admirateurs. Seulement, m'étant aperçu, l'une des dernières fois que je me suis rendu rue Cassini, qu'il manquait à votre riche bibliothèque la *Human Personality* de Frédéric Myers — ce livre dont Sir Oliver Lodge a pu dire qu'il restera comme le *Novum Organum* de la nouvelle science psychologique — nous avons pensé qu'il vous serait peut-être agréable de l'accueillir parmi les 10.000 volumes que vous possédez déjà.

M. Camille Flammarion prit alors la parole en ces termes :

Mesdames, Messieurs, mes chers Collègues,

Les sentiments que vous venez de m'exprimer me touchent d'autant plus profondément que nous sommes tous réunis dans la recherche du même idéal. La méthode dite positiviste nous paraît insuffisante, car nous savons que le monde matériel visible cache une réalité invisible et inconnue et que le fond des choses est plus important que la superficie. Un groupe d'hommes indépendants s'est trouvé formé graduellement dans les diverses contrées de notre planète pour l'étude scientifique de phénomènes autrefois dédaignés et même méprisés et pour lever le voile d'occultisme qui les emprisonnait, et l'on a vu un peu partout, en Suisse, en France, en Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis, en Russie, des analystes éclairés, soucieux de la vérité, persévérants malgré certains sourires narquois de leurs chers confrères, examiner impartialement des faits mystérieux qui n'ont rien de surnaturel, car la nature est dans tout, et tout est dans la nature, et découvrir que ces faits révèlent tout un monde, celui des forces naturelles inconnues. Qu'il me soit permis de saluer ici parmi ces courageux et inlassables investigateurs l'éminent Directeur des *Annales des sciences psychiques* auquel l'Institut ne pardonne peut-être pas encore tout à fait son audace, dont les travaux considérables se sont étendus sur tout le domaine de la psychologie au milieu duquel il élève la pyramide de la « Métapsychique ». Qu'il me soit permis aussi, dans cette maison des *Annales*, de lui associer le laborieux Rédacteur en chef de cette féconde publication où il parvient, non sans peine, à constituer une véritable mine de documents spéciaux dont l'ensemble forme dès maintenant une précieuse encyclopédie. Les noms de Charles Richet et de César de Vesme sont justement réunis, dans notre approbation et notre gratitude, à ceux du Dr Dariex, le fondateur de ces *Annales*, de William Crookes, de Wallace, de Varley, de Gurney, Myers, Podmore, Aksakof, de Rochas, Maxwell, Paul Joire, Flournoy, Boirac, Guillaume de Fontenay et leurs nombreux émules, dont la liste serait déjà fort longue quoiqu'elle nous soit contemporaine. Oui, cher Monsieur de Vesme, nous tenons à rendre justice à vos efforts, à reconnaître votre moisson.

Ces problèmes sont là, devant nous, et leur solution n'est pas encore pour demain. Le Copernic et le Galilée de la science psychique ne sont pas encore nés, à plus forte raison leur Kepler ou leur Newton. Ces forces restent mystérieuses ; ces lois restent inconnues. C'est pour l'avenir que nous amassons des matériaux. Toute prétention de solution actuelle serait vaine : ce serait l'astronomie du temps de Ptolémée et de Jésus-Christ, pour laquelle la terre et l'homme représentaient le centre du monde et le but de la création. Sachons attendre. Dans cent ans, dans mille ans, nous en saurons sans doute un peu plus.

Parmi ces problèmes, je me permettai d'en signaler un dont l'étude me passionne particulièrement en ce moment : c'est celui de la connaissance de l'avenir, de la vision précise et certaine des événements futurs, comme s'ils étaient déjà arrivés. A force d'étudier la question, d'examiner les faits, de les peser, de les comparer, nous arrivons à constater qu'en certaines conditions psychiques spéciales l'avenir a été vu d'avance, très exactement et incontestablement ; c'est paradoxal, c'est inexplicable, c'est en contradiction formelle avec notre sentiment de la liberté humaine et du libre arbitre ; mais c'est un fait que l'on devra admettre avec la même assurance que les communications télépathiques à distance. De même que l'espace est traversé, supprimé, de même le temps est traversé, supprimé. Cette affirmation ne me paraît pas moins audacieuse que celle que j'ai osé soutenir il y a un demi-siècle en faveur de la pluralité des mondes et de la vie extra-terrestre, contrairement à l'opinion générale alors enseignée, mais elle me paraît aussi sûrement fondée, et en condition d'être reconnue comme la précédente, dans un demi-siècle peut-être aussi. Si je l'énonce ici, c'est parce qu'elle formera l'un des chapitres les plus curieux et les plus étranges de nos études psychiques, et je serai particulièrement reconnaissant à ceux d'entre nos collègues qui voudront bien me signaler des cas bien observés, irrécusables et inattaquables de prévisions précises et circonstanciées dues à des observateurs compétents et d'indubitable sincérité.

L'avenir est déterminé par les causes qui l'amènent, et celui qui connaîtrait ces causes parmi lesquelles la volonté humaine est un facteur non négligeable, connaîtrait leurs effets, c'est-à-dire les événements futurs, de même que nous savons qu'une éclipse de lune aura lieu ce soir même, de 7 h. 55 m. à minuit 34 m., et qu'une éclipse centrale de soleil va passer aux portes de Paris le 17 de ce mois à midi 10 minutes, ce qui n'est pas arrivé depuis l'an 1724 et ne va se reproduire que le 11 août 1999. Les événements humains ne sont pas moins déterminés que les mouvements de la mécanique céleste, et ne nous intéressent pas moins, assurément. Honneur donc à tous ceux qui se consacrent aux sciences psychiques ! Mais Messieurs, et vous surtout, Mesdames, j'abuse de votre sympathique attention; il n'est pas écrit que je dois la fatiguer, et je m'empresse de vous renouveler à la fois mes remerciements et mes hommages, avec mes vœux de parfaite union céleste de nos esprits et de nos cœurs.

Inutile de dire que des applaudissements unanimes et prolongés accueillirent ces belles paroles, qui constituent un programme pour les membres de la S. U. E. P.

Après cette courte séance, qui n'avait pas duré plus d'une demi-heure, les assistants « rompirent les rangs » et les conversations par petits groupes se prolongèrent jusqu'à 7 heures. Plusieurs nouveaux sociétaires qui ne connaissaient pas encore personnellement leur Président, se firent présenter à lui, ainsi qu'à Mme Flammarion, qui partagea avec son mari les vives manifestations de sympathie que lui venaient de toutes parts.

Une conférence de M. E. Boirac sur “ La Conductibilité de la Force Psychique ”

M. Emile Boirac, correspondant de l'Institut, Recteur de l'Académie de Dijon, durant un court séjour qu'il a fait dernièrement à Paris, a bien voulu nous donner une conférence, le soir du vendredi 22 mars, en parlant de la *Conductibilité de la Force psychique*.

Après avoir affirmé, avec force exemples à l'appui, l'existence de la force psychique, émanant du corps humain, et qui n'est niée par les écoles purement hypnologiques que parce qu'elles n'ont pas su s'y prendre pour en constater l'existence, il montra qu'elle suit la grande loi de la conductibilité, qui s'impose à toutes les forces physiques. L'homme peut donc la transmettre à d'autres personnes, ou même à des objets inanimés.

M. Boirac montre les liens existant entre cette conductibilité et « l'extériorisation de la sensibilité », à laquelle restera attaché le nom du colonel de Rochas, qui la découvrit. Il cite des expériences, faites avec toutes les précautions imposées par la bonne méthode, par lesquelles il a constaté lui-même la réalité de ce phénomène.

La conductibilité par l'intermédiaire d'un corps matériel a été surtout étudiée par le conférencier avec un jeune sujet, Gustave P. ; il obtint avec lui, en lui approchant un long fil de cuivre entouré de gutta-percha, sans qu'il pût s'en douter, les mêmes sensations que lorsqu'il approchait de lui sa main. Un autre fil dont l'extrémité se partageait en plusieurs pointes produisait une sensation au voisinage de chacune de celles-ci.

De même, la force psychique se transmet à un tiers, à travers une personne interposée. Il y a mieux. Le conférencier raconte l'anecdote suivante. L'illustre philosophe Mr A. Fouillée, ayant assisté à une séance avec le sujet Laurent, ne put exercer sur lui aucune influence. Alors il conduisit M. Boirac dans un coin de la salle, et, ayant saisi ses mains, se les appliqua sur la poitrine, durant un certain temps. Il recommença ensuite ses tentatives pour impressionner le sujet — et cette fois il réussit. Il paraîtrait donc que M. Fouillée s'était ainsi chargé, comme un accumulateur, d'une certaine somme de force psychique empruntée à M. Boirac.

En terminant, le conférencier montra les différents avantages expérimentaux et théoriques qu'on peut tirer de la loi de la conductibilité de la force psychique. Par exemple, pour les expériences médiumniques. Si un sujet comme Eusapia Palladino pouvait agir à travers une autre personne, le contrôle deviendrait infiniment plus probant. Certaines expériences relatées par le Dr Dariex et d'autres permettent de croire que cela s'est, d'ailleurs, déjà produit. Mais il importe de les répéter.

Ensuite, la conductibilité explique pourquoi les expériences magnétiques réussissent avec certaines personnes et non pas avec certaines autres. Seulement, il faudrait que ces expériences fussent l'objet d'études méthodiques et continues, sur un très grand nombre de sujets, et en des laboratoires scientifiques.

Inutile de dire que la conférence de M. Boirac a été vivement applaudie.

M. le Dr E. Calmette, qui présidait la séance et qui avait déjà salué M. Boirac, spécialement comme le lauréat du prix Fanny Endem, le remercia, à la fin de la conférence, non pas uniquement au nom des membres de la S. U. E. P., mais aussi au nom de toutes les personnes qui cultivent ces études psychiques, que M. Boirac honore par sa grande autorité et par sa doctrine.

Les Membres souscripteurs pour 1912 :

Liste précédente :	360 fr.
47. Dr Chaumel (Chantilly)	8
48. Mme Chaumel (Chantilly)	8
49. Dr Morgand (Paris)	8
50. M. de la Bussière	8
Total :	392 fr.

Mme F. A. Moulton a mis aimablement à la disposition de la S. U. E. P., pour les frais des séances d'Eusapia Palladino, la somme de 100 francs. De même, M. de la Bussière a bien voulu contribuer aux frais de séances avec le médium Carancini par la somme de 92 francs. La Société les remercie vivement de leur intelligente générosité.

ECHOS ET NOUVELLES

Le 64e Anniversaire du Moderne Spiritisme

Le 31 mars dernier, pendant qu'un groupe de spirites kardécistes parisiens se rendaient à la tombe de leur Maître, à l'occasion du 43e anniversaire de sa mort, une délégation de spirites américains célèbrait, à Hydesville, dans l'État de New-York, le 64e anniversaire de la naissance du Moderne Spiritisme. Et dans la petite maison rustique des Fox, comme chaque année à pareille date, des discours de circonstance furent prononcés.



La maison des Fox, à Hydesville, près de Rochester.

Il est à remarquer que des bruits inexplicables s'étaient faits entendre, dès 1846, dans cette maison, alors qu'elle était habitée par un certain Weckman ; ce qui fit que le cottage fut considéré comme « hanté » ; les troubles se renouvelèrent en février 1847, quand la maison était occupée par la famille d'un agriculteur appelé John David Fox ; enfin, le soir du 31 mars 1848, Mme Fox imagina d'inviter l'intelligence qui paraissait se manifester ainsi à répondre à ses questions par un certain nombre de coups — et la communication, supposée entre les deux mondes, se trouva dès lors établie. Les deux fillettes de M. et Mme Fox, Maggie et Kate, ne devaient pas tarder à devenir les fameux médiums que l'on sait.

Une autre conférence de M. Boirac
La méthode dans l'étude des phénomènes psychiques

Le 29 mars, à 5 heures, M. Boirac a fait à l'amphithéâtre de Médecine du Collège de France une conférence, sous les auspices de l'Institut Général Psychologique ; elle portait ce titre : *Une Vue d'ensemble de la Science des Phénomènes dits psychiques.* L'éminent conférencier s'attacha surtout à démontrer les liens existant entre tous les phénomènes psychiques, depuis l'hypnotisme et le magnétisme jusqu'à la télépathie et au médiumnisme. Il exprima l'avis que, pour les étudier utilement, il fallait plutôt passer du simple au composé, d'autant plus que le médiumnisme ne nous présente actuellement que des faits désordonnés, inexplicables, que nous ne pouvons pas soumettre à une expérimentation proprement dite.

C'est, comme on voit, exactement l'antithèse de l'avis soutenu par un autre distingué psychiste, le Dr Gustave Geley, dans sa conférence à la S. U. E. P., intitulée : *D'une Méthode d'Expérimentation, spéciale au Métapsychisme*, que nous avons publiée dans notre fascicule de juillet 1911. L'auteur y soutenait qu'il fallait surtout s'a-



donner à l'étude des phénomènes extrêmes du spiritisme, en suivant une méthode synthétique ; il observait que, justement parce que tous les phénomènes psychiques s'enchaînent, il faut tous les étudier en même temps, les phénomènes les plus extraordinaires se mêlant aux plus simples, et ces derniers ne pouvant être souvent compris que par les lumières qui nous ont été procurées par l'étude des premiers. Il rappelait enfin que presque toutes les découvertes qui sont venues éclaircir le problème de la personnalité humaine si complexe, et dont l'hypnotisme et le magnétisme profitent aujourd'hui — la télépathie, la subconscience, le « corps psychique », etc. — sont dûes aux expériences des spirites, ce que même les psychologues et physiologues les plus hostiles au spiritisme reconnaissent, se bornant à assimiler ce qui s'est produit en cette circonstance à ce qui a eu lieu entre l'alchimie et la chimie, l'astrologie et l'astronomie — dont l'une a donné naissance à l'autre.

Il est fort probable que les deux thèses soient justes à des points de vue différents ; les deux savants qui les ont émises subissent quelque peu l'influence de la sympathie qu'ils éprouvent pour certains ordres de phénomènes psychiques dont ils se sont occupés de préférence que de certains autres.

Rectifications sérieuses et rectifications pour rire

M. F. Girod m'écrit quelques lignes au sujet de l'entrefilet que j'ai publié à la page 61 du dernier fascicule des *Annales des Sciences Psychiques,* en me disant que je suis tombé, à son sujet, en différentes inexactitudes. « Son nom est *Fernand,* et non Ferdinand. Mme Marie Demange n'est pas *censée produire,* elle produit des déplacements d'objets sans contact ». Ceci n'est pas de la plaisanterie, comme on serait tenté de le supposer, et l'idée d'envoyer de pareilles « rectifications » à un journal est telle à donner à réfléchir...

Par contre, il est incontestable qu'il nous est arrivé d'appeler la Société dont M. Girod est le Secrétaire général : « Société Universelle de Recherches Psychiques », au lieu de « *Société Internationale* » ; et d'attribuer par distraction à M. Girod la charge de Directeur de la *Vie Mystérieuse,* alors qu'il est le Secrétaire de la Rédaction et l'Administrateur ; son pseudonyme n'est donc pas « Maurice de Rusnach ». Et ceci méritait une rectification.

Maintenant, est-il nécessaire d'ajouter que je n'ai jamais songé à nier l'authenticité de la médiumnité de Mme Demange ? La signification du terme *censée* n'est point négative, mais uniquement expectante. Et nous attendons avec espoir et confiance. C. V.

Petites Informations

∴ On annonce la mort du Dr Imbert-Gourbeyre, professeur de thérapeutique à l'École de Médecine de Clermont-Ferrand, qui se fit particulièrement remarquer par ses ouvrages sur la stigmatisation, qu'il a étudiée avec l'esprit d'un savant et d'un érudit, joint à la foi d'un catholique.

∴ A Turin est mort M. Vincenzo G. Scarpa, né à Trieste en 1835, et qui fonda et dirigea, durant trente-cinq ans environ, les *Annali dello Spiritismo,* qui constituent une mine inépuisable de documents sur cette question. C'était un homme d'une érudition remarquable. Se trouvant à la tête d'une Loge maçonnique, il exerca une certaine influence sur la politique de son pays. Son pseudonyme était *Niceforo Filalete.*

∴ Les revues spirites anglaises annoncent le décès de M. George Spriggs, un médium très en vue dans les milieux psychiques de son pays. Après avoir donné un grand nombre de séances de matérialisation en Angleterre et en Australie, il s'était enfin consacré spécialement à la clairvoyance. Il ne se soumit pas à l'étude de savants — ce qui fait qu'il ne laissera malheureusement pas de trace durable après lui, malgré la haute considération dans laquelle il était tenu dans les cercles spirites anglais.

∴ Nous apprenons par certains journaux brésiliens que le « comte de Daz », appelé autrement Santini-Sgaluppi, comte de Sarak, etc., se trouve à Rio-de-Janeiro. Le *Pensamento* de São-Paulo met en garde ses lecteurs contre les manèges de cet intrigant.

∴ M. Herbert William Wilson, de Liverpool, directeur de la Wilson Brothers Bobbin Company, mort le 8 janvier dernier, a laissé 250.000 francs à la *Society for Psychical Research,* de Londres, et 375.000 francs à la *London Spiritualist Alliance.* Sa fortune montait à 146.764 livres sterling, dont il laisse pourtant entièrement l'usufruit à sa veuve, jusqu'à la mort de celle-ci.

∴ La Société d'Etudes Psychiques, de Genève, a fêté, le 23 mars, par une soirée au Casino de Saint-Pierre, le 20e anniversaire de sa fondation.

Le Gérant : Joseph MATRAT

IMPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. Fortin, *Directeur,* 8, Rue du Débarcadère, Paris.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

22e Année — Avril 1912 — N° 4

Dr JULIEN OCHOROWICZ

LES MAINS FLUIDIQUES ET La PHOTOGRAPHIE DE LA PENSÉE

Ce nouvel article est sans doute le plus important — le plus sensationnel, même — que le Dr Ochorowicz ait publié depuis qu'il a commencé, dans nos colonnes, le compte rendu de ses recherches dans le domaine de la radiographie du corps humain. En partant de la constatation d'un phénomène étonnant — la radio-photographie d'une main fluidique sur une pellicule sensible *enroulée* et enfermée dans une bouteille — il arrive jusqu'aux plus intéressants essais de photographie de la pensée. Dès cette première partie de l'article, on voit apparaître les questions si troublantes de la « quatrième dimension », de l' « idéoplastie », et enfin des formes fantômiques, plastiques au toucher, d'apparence plate sur les photographies (1).

La Rédaction.

Tout ce que j'ai raconté dans les chapitres précédents par rapport aux mains fluidiques se résume en quelques conclusions expérimentales qui peuvent être considérées comme à peu près certaines :

1° Les mains fluidiques se détachent du corps du médium avec plus ou moins de facilité, suivant l'état de ses « forces ». Quand il y a peu de force, le dédoublement est douloureux ou nul ; il peut au contraire s'accomplir même à l'insu du médium, lorsque les forces abondent ;

2° Le dédoublement prend la direction et le caractère conformes aux idées dominantes de la sphère inconsciente du médium et médiatement et partiellement de sa sphère consciente ;

3° Les propriétés des mains fluidiques ne sont pas tout à fait constantes ; elles changent dans une certaine mesure, toujours uniquement sous l'action des influences psychiques. Nous ne connaissons aucun moyen physique pour produire ces modifications ;

4° Les changements dans les propriétés des mains fluidiques présentent les caractères d'une transformation d'énergie, dans laquelle certaines formes se manifestent aux dépens des autres — mais nous n'avons encore aucune idée précise sur la nature de cette pra-énergie qui se transforme. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que la « bonne disposition » du médium multiplie les formes des manifestations, tandis qu'une disposition moins bonne les limite ; et le plus souvent les propriétés mécaniques, chimiques, lumineuses,

(1) Nous ne faisons pas uniquement allusion aux photographies obtenues avec Mlle Linda Gazzera. Il y a quelques jours, le baron L. von Erhardt nous écrivait de Rome qu'une main matérialisée venait d'être photographiée à une séance du médium Carancini ; il était, quant à lui, convaincu de la réalité du phénomène ; néanmoins, il ne m'envoyait pas la photographie en question, parce qu'elle produit une impression défavorable, *étant plate*. J'ai dû lui répondre de bien vouloir me l'envoyer quand même, ajoutant que, depuis quelque temps, on obtient, à Paris même, des photographies de cette espèce avec un médium, en des conditions satisfaisantes de contrôle. Nous en parlions, il y a quelques jours, à un psychiste bien connu, en soulevant justement l'hypothèse de la quatrième dimension. Sauf erreur, les dernières expériences du Dr Ochorowicz ne nous étaient alors pas encore connues. Quelles intéressantes surprises nous réservent, pour une date peut-être fort rapprochée, les recherches métapsychiques ! On remarquera toutefois que, jusqu'ici, les constatations de M. Ochorowicz ne paraissent pas sortir des limites prévues, par M. de Fontenay et par d'autres, c'est-à-dire, des *phénomènes surnormaux obtenus avec des médiums*. — N. de la R.

etc., etc., alternent, mais ne s'associent pas par contiguité.

Cette alternance des phénomènes peut quelquefois paraître étrange, car elle diffère beaucoup de notre expérience quotidienne. On pourrait supposer, par exemple, qu'une main mieux matérialisée, et par conséquent visible, devrait présenter plus de force mécanique. Eh bien, c'est plutôt le contraire que l'on observe : une main visible reste mécaniquement inactive, et les effets mécaniques sont presque toujours dus aux mains invisibles. Il en est de même de leur action chimique sur la plaque, des phénomènes lumineux proprement dits et des phénomènes acoustiques ;

5° Je n'ai jamais observé plus de deux mains fluidiques à la fois avec un seul médium ; le plus souvent il n'y en a même qu'une seule agissante. — Mais quand elles sont deux, elles peuvent différer entre elles. Il ne faut pas non plus supposer une disposition locale, toujours constante, des organes fluidiques, dans le corps du médium, car une main droite peut sortir du bras gauche et *vice versa*.

6° Les mains fluidiques peuvent présenter plusieurs degrés de matérialité, qui se succèdent avec une rapidité extrême, le plus souvent insaisissable. Lorsque leur degré de matérialisation est faible, elles paraissent molles et tout à fait *humides*, désagréables au contact.

Les mains bien matérialisées pour le contact (mais pas nécessairement pour la visibilité), sont chaudes et rappellent les mains normales ;

7° Les mains bien matérialisées pour la visibilité peuvent être photographiées à l'aide d'un appareil ; les mains invisibles et moins bien matérialisées peuvent encore donner une auto-radiographie, tout en restant invisibles ;

8° La lumière (ultraviolette) nécessaire à cet effet, peut être produite tantôt par la main du médium, lorsqu'elle est proche et se trouve au-dessus de l'autre, tantôt par le double extériorisé lui-même, surtout lorsqu'il est éloigné du médium ;

9° Les radiographies des mains fluidiques, lumineuses en totalité, sont généralement plus difficiles à obtenir, pour deux raisons : 1° parce que les rayons visibles sont moins actiniques que les rayons invisibles, et 2° parce que la main fluidique qui donne la lumière, ne peut pas se matérialiser complètement; matérialisée complètement, elle perd sa luminosité ;

10° Les dimensions et les formes des mains fluidiques rappellent le plus souvent celles du médium, mais il y a aussi parfois des dissemblances qui ne permettent pas de les reporter purement et simplement au double, supposé invariable ;

11° Mes expériences (et non pas seulement les miennes) semblent prouver que le corps éthérique présente une certaine élasticité par rapport à ses dimensions et une certaine plasticité par rapport à ses formes.

Mais jusqu'où va la stabilité naturelle des formes — jusqu'où s'étend le pouvoir créateur et modificateur, l'idéoplastie matérielle de l'imagination ?...

Il m'était impossible d'indiquer ces limites, même approximativement, et il fallut faire de nouvelles recherches dans le but de préciser, autant que possible, d'un côté les propriétés naturelles des organes éthériques du corps humain, et de l'autre la faculté modificatrice et plastique des idées du médium.

On comprend les difficultés, mais aussi l'importance de ces questions, tant au point de vue physiologique et médical, qu'au point de vue de la doctrine spirite.

Les résultats acquis sont loin de suffire à ma propre curiosité ; néanmoins je crois utile de les exposer, afin de susciter les recherches complémentaires et les vérifications.

Ceci dit, je reviens aux détails chronologiques de mon journal, interrompu à la date du 10 septembre 1911.

I

Une expérience contraire aux lois physiques.

Le 11 septembre. Malgré une mauvaise nuit qu'elle a passée, Mlle Tomczyk se sent tout à fait bien ; j'organise donc une séance pour la soirée.

— Voici, dis-je au médium hypnotisé, ce que je voudrais savoir : la main de ton double peut-elle passer par un petit trou ou par une petite fissure, pour se matérialiser ensuite et s'éclairer elle-même dans le but d'une radiographie ? J'ai l'intention de mettre une pellicule sensible dans cette bouteille, de manière à ce qu'elle se redresse une fois à l'intérieur, et la main de ton double pourra y entrer par l'orifice qui a 15 mm. de diamètre et qui restera ouvert...

— C'est bien, répondit la somnambule ; mais à quoi bon toutes ces commodités ? Il ne faut pas trop faciliter la tâche au double — autrement il deviendra paresseux : mets la pellicule telle quelle dans la bouteille et puis bouche-la avec un bouchon, ou simplement avec ta main, comme tu voudras...

Je hausse les épaules, mais j'accepte.

Je prends une bobine de pellicules Kodak

grand format (13 cm. de largeur), je la décolle et j'en coupe à la hâte et sans mesure un morceau, un peu moins long qu'une plaque 13×18. Ce morceau se roule immédiatement entre mes doigts et il fallut le serrer encore davantage, pour qu'il pût entrer dans la bouteille. Une fois dedans, il se déroule à peine, et je constate que mon intention de le redresser à l'intérieur n'était même pas réalisable. Reposant au fond de la bouteille, le petit paquet cylindrique présentait à peine 20 mm. de diamètre.

Cette opération terminée, je prends la bouteille par ses bouts : la paume de ma main droite bouche l'orifice, et ma main gauche, qui embrasse le fond, appuie son dos contre mon genou gauc e, afin d'immobiliser la position.

Le médium, assis à mes côtés, applique ses deux mains entre les miennes sur le verre de la bouteille.

— Ah, je voudrais bien qu'il imprime sa petite main, malgré tout ! s'écria la somnambule, visiblement excitée par les difficultés de l'entreprise ; et au bout de quelques minutes elle ajouta :

— C'est étrange ! Il me semble que la bouteille s'élargit sous mes doigts, mais c'est peut-être une illusion... Mes mains s'engourdissent... je ne les sens plus...

A ce moment, une crampe générale « de tous les muscles » rejeta le médium en arrière avec des cris épouvantables.

Je ne lâchai pas la bouteille ; mais quelques secondes après, considérant l'expérience comme terminée, je retirais ma main droite de l'orifice de la bouteille pour soutenir le médium, qui se calmait peu à peu.

J'essaye alors de sortir la pellicule, d'abord par la force centrifuge seule, ensuite à l'aide d'un fil recourbé ; mais voyant que j'aurais plutôt fini par abîmer le cliché que de la sortir ainsi, je casse la bouteille, je prends le rouleau et je le plonge dans le bain révélateur, en maintenant ses quatre bords sur le fond de la cuvette.

L'image apparaît cette fois très vite, nette et contrastée... *c'est une main* (fig. 1), quoique pas une main petite, comme la désirait le médium ; elle est au contraire plus grande que la sienne, et même plus grande que la mienne. C'est cependant bien une main d'apparence naturelle, dont le pouce s'est posé sur la même ligne que l'index, pour trouver place dans le rouleau...

Comment ?... Par quel artifice a-t-elle pu entrer dans les circonvolutions de la pellicule, espacées à peine d'un millimètre ?

Comment a-t-elle pu donner une image droite sur une surface courbe et s'éclairer, sans voiler le reste de l'émulsion ?...

Pendant le développement de la plaque, la somnambule resta couchée sur le divan, fortement abattue et souffrante ; mais du moment où elle apprit l'apparition d'une main, ses forces revinrent comme par enchantement; il ne restait plus qu'une fatigue, grande, mais normale.

Quant à moi, j'avoue que je n'y comprenais rien. Tout ce qui était certain pour moi, c'est que la supposition d'une fraude devait être absolu-



Les 5 photographies 13×18, obtenues par le Dr Ochorowicz ont été réduites, dans ces gravures, aux dimensions de 7 1/2×9 1/4.

ment exclue et que même au point de vue médianimique le fait restait inexplicable et contraire à mes propres suppositions.

Mon étonnement fut d'ailleurs augmenté par les circonstances suivantes :

Avant cette expérience, et depuis à peu près deux ans, mon médium était incapable d'agir sur une plaque photographique hermétiquement fermée.

Son pouvoir se releva donc subitement à un aussi haut degré.

Pour produire cette radiographie il a fallu (du moins d'après les apparences) :

1° Traverser ma main ou le verre ;

2° Matérialiser la main fluidique jusqu'à ce qu'elle présentât une opacité suffisante ;

3° Appliquer cette main contre la surface sensible de la pellicule, et, comme cette dernière



était enroulée sur elle-même, enrouler également cette main une dizaine de fois ;

4° Produire entre les circonvolutions de la pellicule une lumière, capable de jeter l'ombre de la main ;

5° Enfin, empêcher que cette lumière agît à travers la pellicule transparente, en produisant un voile chaotique.

Si on repousse cette analyse descriptive du phénomène, analyse absurde au point de vue du bon sens scientifique, mais qui paraît logiquement justifiée par les circonstances, il ne reste plus qu'a admettre une quatrième dimension ou le « plan astral », dans lequel nos lois physiques n'entrent plus en jeu — ou bien encore une photographie de la pensée dans le même plan — car dans notre espace à trois dimensions, une photographie *quelconque* régulière, dans les plis d'un rouleau, n'est pas concevable.

Il faut ajouter, que l'aspect général de cette main parle plutôt en faveur d'une main réelle, que d'un dessin idéoplastique, et quant à la quatrième dimension, introduite dans le médiumnisme par Zollner, il faut, avant d'y avoir recours, épuiser les explications relativement plus simples, plus abordables pour notre imagination scientifique.

En tout cas, si c'était une photographie de la pensée, elle était involontaire et subconsciente, même par rapport à la conscience somnambulique du médium, puisque la somnambule désirait une main *petite*.

Est-ce la main d'un *esprit* indépendant qui s'est introduite entre les plis de la pellicule ?

Ce n'est guère admissible, car cette main garde toutes les qualités distinctives de celle du médium et présente même l'ombre de sa bague.

Est-ce la main du médium lui-même ?

Non, car elle est plus grande d'un quart environ, tout en restant bien dessinée et semblable.

Est-ce une main artificielle ?

Non, toutes les circonstances parlent contre cette supposition.

En dehors des hypothèses énoncées, une seule peut encore, au premier abord, paraître logiquement admissible :

L'impression a été effectuée, non pas au moment de la douleur du médium, mais *après* ses efforts visibles, au moment où, après avoir plongé la pellicule dans le bain, je l'avais déployée à l'aide de mes quatre doigts. Dans ce cas le phénomène rentrerait dans les cadres déjà connus, sauf, que l'action médiumnique, au lieu de s'exercer sur une plaque sèche, devait traverser le liquide de la cuvette.

Je dois cependant dire qu'à ce moment là j'agitais constamment le liquide, en balançant la pellicule, et qu'en général Mlle Tomczyk n'a jamais voulu faire un essai à travers le révélateur, prétendant que les liquides l'impressionnent désagréablement. D'ailleurs toutes mes observations personnelles et toutes les circonstances du moment s'opposent à cette manière de concevoir l'expérience.

Je n'ai pas pu, ni même voulu questionner le double lui-même, immédiatement après cette séance. Je le supposais encore incapable de me fournir une explication quelconque et je me suis contenté de lui suggérer une attention spéciale à tout ce qu'il fait. Mais quelques semaines plus tard, après plusieurs essais d'éducation du double, je risquai ma demande et j'obtins (par écriture automatique en état de somnambulisme) les renseignements suivants :

« La sensation éprouvée par le médium, *comme si la bouteille s'élargissait*, n'était pas tout à fait illusoire : j'avais essayé de *dématérialiser le verre* pour entrer dedans, mais n'y arrivant pas, je me suis faufilé par une fissure entre ta main et l'orifice de la bouteille ». (Elle devait être extrêmement petite, cette fissure, car à mon point de vue la bouteille pouvait être considérée comme bouchée hermétiquement.)

« Ensuite j'avais glissé ma main *plate* entre les plis du rouleau et la lumière se fit toute seule, je ne sais pas comment. J'ai eu seulement soin *de rendre la pellicule opaque...* »

Évidemment, je ne me porte pas garant de cette explication, qui, malgré mes précautions habituelles, a pu être suggérée au double inconsciemment. *Relata refero.* Exacte ou non, elle est intéressante à ce point de vue, que c'est pour la première fois dans mes expériences — et peut-être dans les recherches médiumniques en général — qu'une « explication » de l'action du *double impersonnel* fut donnée par lui-même, par écrit, en dehors de la conscience normale du médium et de sa conscience somnambulique.

II

Deux ou trois dimensions ?

Il s'agissait maintenant de préciser la question de l'épaisseur de la main fluidique du double.

Est-elle réellement plus faible que celle d'une main corporelle ?

Ne présente-t-elle par hasard que deux dimensions ?...

Cette platitude relative ou absolue, de quoi dépend-t-elle et comment la rendre évidente ?

Voici l'arrangement que j'imaginai à cet effet :

Deux plaques 13×18 furent mises l'une sur l'autre, les couches sensibles en dedans. L'espace de 1 mm. qui les séparait fut maintenu à l'aide de deux cales en carton, appliquées aux deux bords : supérieur et inférieur.

Le double devait tâcher d'introduire sa main entre les plaques, la matérialiser et l'éclairer, pour qu'elle pût donner en même temps : son





profil d'en haut et son profil d'en bas — évidemment à distance du médium.

Les figures 2 et 3 présentent le résultat de cette expérience. En les appliquant l'une contre l'autre, on voit que c'est bien la même main qui a donné une double radiographie. Il y a cependant quelques petites différences entre les deux images, et c'est précisément ces différences qui rendent l'épreuve intéressante :

1° L'image supérieure est plus nette, ce qui semble prouver que l'objet éclairé, c'est-à-dire la main du double, se trouvait plus près de la plaque supérieure ;

2° Sur l'image inférieure on voit l'ombre d'une cale qui fait défaut sur l'autre. Si la main du double est réellement entrée dans l'interstice de deux plaques, ce détail prouverait que, non seulement elle se trouvait plus près de la plaque supérieure, mais encore qu'elle occupait l'intervalle matériellement insensible entre cette plaque et le morceau de carton qui la séparait de l'autre.

3° Sur les deux on distingue l'ombre (le corps éthérique ?) de la bague du médium, également un peu plus nette sur la plaque supérieure ;

4° La lumière, uniforme et concordante sur les deux plaques, se réfléchit sur la supérieure un peu plus fortement.

Toutes ces particularités semblent donc prouver que la main fluidique matérialisée présentait une épaisseur moindre d'un millimètre.

Du reste, la forme de ces deux mains ressemble tout à fait à celles du médium, sauf qu'elles sont un peu plus petites.

Et quant à la lumière particulière invisible, provenant principalement de l'interstice entre le pouce et l'index, mais en général assez régulière, il fallait bien admettre qu'elle était suffisamment localisée ou plutôt très discrètement dissipée, pour produire deux radiographies simultanées. Le léger flou de la plaque inférieure s'accorde avec la supposition, que cette lumière fut prépondérante par le bas.

Mais toutes ces considérations ne sont valables, que si la main avait été réellement introduite entre les deux plaques.

Or, ceci n'est pas du tout prouvé.

Le double a pu frauder ; il a pu poser sa main

tout simplement sur le verre de la plaque supérieure, et l'autre plaque, l'inférieure, a pu être influencée par transparence de la couche sensible. Le flou de l'image inférieure (fig. 2) et la cale qui la distingue de l'image supérieure s'expliqueraient ainsi aussi bien, et même plus naturellement, qu'avec l'hypothèse précédente.

Faute de preuves positives et ne pouvant pas encore à cette époque questionner le double lui-



même, je penchais plutôt vers cette dernière supposition. Et si elle était exacte, la question de la fissure restait en suspens.

L'organisation de l'expérience était défectueuse. Pour être sûr — autant qu'on peut l'être en de pareilles choses — que la main fluidique avait été réellement introduite *entre* les deux plaques, il fallait les entourer d'un écran étanche et opaque. Ce qui fut fait dans l'expérience suivante. Et pour diminuer en même temps la difficulté au double, pour aller graduellement, je formai d'abord une fissure plus large, quoique toujours insuffisante pour une main corporelle.

III

Questions résolues.

1° *Le double peut-il faire passer sa main fluidique par une fissure insuffisante pour une main corporelle* ?

2° *En introduisant sa main entre deux plaques sensibles, trop rapprochées pour embrasser une main corporelle, peut-il matérialiser la sienne suffisamment, pour produire une auto-radiographie double simultanée, c'est-à-dire donner le profil de sa main par en haut, en même temps que son profil par en bas ?*

3° *Est-il capable de retrouver dans l'obscurité l'endroit exact où il doit introduire sa main, à distance et à l'insu du médium ?*

Ces trois questions ont été résolues ensemble — la 1re et la 3e affirmativement, la 2e négativement — par l'expérience suivante :

Deux plaques 13×18 « Elka » de Vienne ont été fixées horizontalement et parallèlement l'une au-dessus de l'autre, les couches sensibles en dedans et à une distance de 19 mm., dans une boîte unie, formant la gaine extérieure des plaques anglaises « Sandel 1. Special express tickly coated plates ».

Elles étaient fixées et maintenues fortement à cette distance à l'aide de cales en carton frisé, de manière à ne laisser aucun vide entre le carton de la gaîne et les plaques. Ces dernières étaient donc complètement entourées d'un écran opaque avec une ouverture unique d'un seul côté, de 19 mm. de hauteur.

Après avoir marqué et fixé les plaques, je pose le paquet entier sur un coussin, près du mur, à 3 mètres du médium. Il a pu deviner facilement la direction générale de cette cachette, mais non son endroit précis et sa position exacte.

La boîte était placée en biais par rapport à la muraille et l'ouverture unique ne se trouvait pas en face du médium.

Je reviens auprès de la somnambule, éclairée par une lampe rouge, et nous commençons l'expérience.

Au bout de quelques minutes d'attente, elle voit, contre la lumière, l'ombre d'un bras long qui s'avance dans la direction du mur. Ensuite elle ne le voit plus à cause de l'obscurité. Enfin elle ressent une douleur au bras droit, (probablement au moment de la production de la lumière médiumnique), pousse une petit cri et l'expérience est terminée.

Cette fois il est certain que la main du double entra dans la boîte et on peut même induire des images obtenues, qu'elle se plaça plus près de la plaque inférieure.

En effet, on voit sur cette dernière (fig. 4) l'image d'une main (*plus petite que celle du médium*), grossièrement et incomplètement matérialisée, mais ayant tous les doigts visibles et écartés. Le pouce et le petit doigt sont mieux formés, les trois autres plus pâles et le quatrième

anormalement courbé. La lumière est assez uniforme, ce qui prouve qu'elle s'extériorisa vers le haut, quoique sa provenance du médius (le moins opaque) soit probable. Les deux autres doigts voisins sont pointus, comme si on cherchait à les raccourcir de cette façon.

Sur la plaque supérieure il n'y a qu'un voile général, plus fort du côté des doigts et surtout du médius, ce qui confirme la supposition précédente.

Nous pouvons donc admettre comme très probable, que la main du double entra dans la boîte, se plaça sur (ou très près de) la plaque inférieure et extériorisa une lumière ultra-violette vers le haut. Dans ces conditions, cette dernière n'a pu donner une image nette que sur la plaque inférieure. C'est évident ; mais cela ne résout pas encore le problème d'une double radiographie et de deux dimensions. Il reste seulement acquis qu'une main fluidique, suffisamment matérialisée pour donner une ombre, *peut être très plate* et par conséquent trouver assez de place dans un endroit trop étroit pour une main normale.

En revanche, une autre question vient d'être résolue par cette même expérience :

4° *Le double peut diminuer la grandeur de sa main de plusieurs mm.*, par auto-suggestion, se trouvant en face d'un obstacle, tout en gardant un degré de matérialité suffisant pour la rendre opaque. Car, si les doigts de cette main restent transparents, la paume de la main, normalement plus épaisse, est tout à fait opaque.

Notons encore, que le double avait prouvé dans cette expérience sa faculté de voir (ou de palper) dans l'obscurité. Cette faculté cependant ne doit pas être considérée comme absolue. Avec Eusapia Paladino j'avais constaté que son double personnifié John King (j'avais essayé de démontrer dans mes écrits polonais que ce n'était pas un esprit indépendant) pouvait bien reconnaître dans l'obscurité les numéros que je lui présentais et que je ne connaissais pas moi-même; mais avec Mlle Tomczyk, et quelques autres médiums, j'ai pu me convaincre que cette faculté est capricieuse et peut complètement faire défaut. Le double possède des pouvoirs fort nombreux, mais en général le développement momentané de l'un d'eux, anéantit ou affaiblit les autres.

Il s'agissait maintenant d'aller plus loin et de résoudre la question de possibilité de notre première expérience avec la pellicule roulée ;

5° *Une main fluidique, suffisamment matérialisée pour donner de l'ombre, peut-elle réellement trouver assez de place entre les circonvolutions d'une pellicule ?*

C'était le côté le plus extraordinaire de cette photographie absolument impossible au point de vue optique et mécanique. Il importait donc de renouveler l'expérience. Seulement, pour ne pas épuiser le médium outre mesure, et en même temps pour pouvoir tirer de l'expérience une conclusion nette, je résolus de la simplifier, en



supprimant la bouteille. Par contre les conditions du contrôle furent rendues encore plus strictes, pour éliminer les causes d'erreur.

Voici comment j'exécutai cette répétition :

Le 15 septembre. Je prends la même bobine Cartridge-Kodak, jusqu'à ce moment gardée sous clef dans mon tiroir, et j'en découpe un second morceau, un peu plus long que la première fois. J'ai soin de ne dérouler la pellicule que juste autant qu'il était absolument nécessaire pour couper le morceau, d'un seul coup, à l'aide d'une grande paire de ciseaux. La partie découpée formait continuellement un cylindre de 2 centimètres de diamètre.

Ce cylindre, je le prends comme une baguette entre mes deux mains, c'est-à-dire par les bouts, de manière que les deux ouvertures du tube restent fermées par les paumes de mes mains et que le seul moyen d'entrer entre les circonvolutions soit de se glisser le long de la largeur



du pellicule par une fissure, présentant à peine un mm. d'écartement.

Le médium ne touche pas la pellicule ; il tend seulement sa main gauche vers elle par le haut et à une distance de 50 cm. environ.

Au bout d'une minute, je sens un vent froid frôler ma main droite. C'est une sensation bien nette qui ne dure pas longtemps, mais qui se renouvelle.

— Me permets-tu, dit la somnambule, d'appuyer mon bras contre ta tête, car cela me fatigue de le tenir ainsi en l'air ?

— Certainement.

Elle appuie donc son avant-bras gauche contre ma tête, et alors je sens un souffle encore plus fort sur ma tête et un courant (sorte de frisson d'un genre particulier) allant de la tête à travers ma poitrine et mes bras vers le rouleau, tenu entre mes mains.

Tout à coup la somnambule pousse un cri de douleur et l'expérience est finie.

Je plonge la pellicule dans le diamidophénol et au bout de deux minutes (pendant lesquelles la somnambule, très fatiguée, reste couchée sur le divan, couverte d'un châle, malgré la chaleur qui règne dans mon petit laboratoire) j'aperçois l'image d'une main (fig. 5) bien posée au milieu de la plaque, mais trop large pour y trouver place ; trois doigts seulement sont visibles et c'est encore le médius qui produit la lumière ; les deux autres doigts jettent leurs ombres à droite et à gauche. Comme toujours, le doigt qui produit la lumière est plus mince. Cette lumière se disperse tout autour ; mais en tirant l'épreuve très fortement l'on voit que son noyau forme un cercle très restreint, tandis que plus loin la lumière est très faible, car elle n'apparaît que sur des épreuves très pâles. Dans ce dernier cas, on constate en même temps que la paume de la main est trop courte et *coupée en ligne droite*, ce qui lui donne l'apparence d'un dessin ou d'un découpage. Les bouts des doigts, au contraire, présentent un aspect naturel et appuient fortement sur la plaque.

Et tout ceci entre les circonvolutions serrées d'un rouleau !...

Ainsi la possibilité de notre première expérience vient d'être confirmée : une main fluidique peut être tout à fait plate et s'enrouler plusieurs fois sur elle-même. L'aspect de la figure 5 semble même prouver, que dans ces conditions, la main, molle et peu consistante, subit l'influence mécanique de l'obstacle : elle est comme élargie par l'aplatissement. Les bouts des doigts seuls restent solides et appuient bien sur le cliché. La forme recourbée des doigts paraît également causée par les courbures des circonvolutions.

(*à suivre*).

ÉTUDE SUR LA MÉDIUMNITÉ DE F. CARANCINI

Discussion des anciennes critiques et apport de nouveaux documents

(*Suite. — Voir le numéro de Mars*)

B. — *Les tables soulevées*

Quoique le simple fait que j'ai pu obtenir des photographies de guéridons soulevés en l'air, laissant passer plusieurs secondes entre l'ordre « feu » et l'allumage du magnésium, doive suffire pour prouver que les tables ne pouvaient pas être placées et soutenues par Carancini, je ferai une autre remarque à l'appui de ce fait.

J'ai pu obtenir six photographies de deux guéridons, l'un de 79 cm. de haut et 47 de large, l'autre de 80 et 40 cm. Sur trois de ces photographies la table paraît flottante en l'air ; sur la quatrième elle est appuyée contre la tête d'un des contrôleurs ; sur la cinquième et sixième elle est appuyée contre l'étagère et une fenêtre. Il est vrai que l'on ne voit pas les pieds des guéridons et que, en de telles conditions, il n'y a pas de preuves objectives que les tables n'étaient pas appuyées à quelque chose. Néanmoins, les essais consciencieux que j'ai faits pour constater la vérité m'ont permis de reconnaître que, sauf les trois cas mentionnés plus haut, où la table se trouvait avec sa plateforme appuyée contre



un seul point, les tables doivent avoir été flottantes en l'air (1).

C. — Des objets lancés par les bras ?

Bien que cette circonstance, que les objets lévités ne *tombent* jamais, dans les séances de Carancini, mais sont toujours *placés* doucement quelque part, exclut a priori la possibilité que les objets puissent être jetés par le médium, je me vois quand même forcé de mentionner encore une autre hypothèse soutenue dans une discussion que j'ai eue à Genève avec les Professeurs Claparède, Flournoy et le Dr italien Batelli. On prétendait que Carancini plaçait les objets sur l'un de ses coudes, après les avoir enlevés de l'étagère, et les lançait vers le rideau. MM. les Professeurs ne se sont sûrement jamais donné la peine d'essayer pratiquement ce qu'ils affirmaient. Aussitôt qu'on tâche d'imiter l'acte en question, son impossibilité est évidente. Il n'y a qu'une explication à cela. Ils avaient bien compris que le lancement des objets ne pouvait pas être fait avec le bras, et alors il fallait trouver une autre explication du même genre.

Représentons-nous maintenant brièvement, comment la fraude supposée par les savants de Genève aurait dû se développer :

1° Carancini devait, en tout cas, libérer d'abord la main droite afin de prendre un des objets, et le placer ensuite sur son bras gauche. S'il ne voulait pas lancer les objets avec ce bras, il aurait dû délivrer aussi la main gauche, pour placer



Fig. 9.

Séance du 2 décembre 1911. Présents : M. Gregory, professeur de sciences naturelles, Mme Gregory, professeur Dr Francesco Betti ; M., Mme et Mlle Debbi, M. Zancigh, M. von Erhardt. Le médium est lié à sa chaise avec 19 mètres de ruban. Une chaise qui se trouvait près de la table est passée sur le dos du médium. L'état d'équilibre très instable, dans lequel elle se trouve forcément, rend encore moins probable la supposition que le médium, lié comme il l'est, ait pu la placer là où on la voit dans la photographie.



Fig. 10.

Séance du 21 novembre 1911. Présents : professeur F. Betti et M. von Erhardt. Carancini est lié aux poignets par deux lanières rattachées l'une à l'autre au moyen d'un anneau soudé, de métal, et par un ruban qui, passé autour des bras et des jambes, immobilise le médium sur sa chaise. En ces conditions, une grosse balle en caoutchouc, qui avait été posée sur l'étagère, a été photographiée sur la tête du médium. En ce cas aussi, ce qui rend plus improbable la fraude, c'est la difficulté de placer et faire tenir une balle sur la tête, dans l'obscurité, quand on a les mains liées aux genoux.

(1) M. Von Erhardt examine, à ce point de son étude, chacun des cas auxquels il vient de faire allusion, et, grâce au calcul très minutieux des distances, s'efforce de prouver que les soulèvements des guéridons s'opéraient réellement sans fraude. Il nous permettra de supprimer cette partie de son article, parce que, tout en prenant beaucoup de place, elle ne peut pas, par sa nature même, exercer une influence appréciable sur l'esprit des lecteurs. L'authenticité des lévitations des petites tables pourra être admise comme un corollaire tout naturel de la réalité des autres phénomènes du même médium, plus faciles à être démontrés.

N. de la R.

avec elle les objets sur le bras droit. Supposons qu'il y parvînt, grâce à la stupidité ou à « l'assoupissement » des contrôleurs (hypothèse du professeur Claparède dans son article *Remarques sur le contrôle des médiums*), et suivons bien les mouvements et manipulations que Carancini devait exécuter sans que personne s'en aperçût ;



Fig. 11.

Séance du 2 janvier 1912. Présents : professeur F. Betti, Dr D. Betti, M. von Erhardt. Cette fois, les liens ont été faits par M. von Erhardt avec un soin spécial, en employant une vingtaine de mètres de ruban, qui a été passé à plusieurs reprises dans l'anneau des lanières ; à chaque tour il a été en outre rattaché aux bois de la chaise. Quand on fait l'éclair du magnésium, le violon qui se trouvait sur l'étagère apparaît, dans la photographie, près du bord d'un des rideaux. Il tombe ensuite aux pieds de M. von Erhardt.

2o Avant de poser les objets sur le bras, Carancini devait joindre sa main droite avec celle du contrôleur de droite et immobiliser complètement le bras droit sur lequel l'objet devait être placé. Il faut bien se représenter de quels objets il s'agit. Comment pourrait-on tenir en équilibre sur un coude une mandoline des dimensions connues (12 cm. sur 58 cm.), qui oppose par sa forme toutes les difficultés possibles ! On n'a qu'a essayer pour se rendre compte qu'une telle supposition est absolument irréalisable. Il aurait été plus aisé de tenir en équilibre un violon, une trompette ou un petit balai (longueurs de 52, 41 et 53 cm.), mais il ne faut pas oublier que l'exécution devait avoir lieu dans l'obscurité et sans que ni les contrôleurs, ni les cordes du violon, par exemple, fussent touchés. L'éventail seul n'aurait pu présenter des difficultés graves.

3o Mais en supposant même que Carancini soit parvenu à mettre en équilibre chacun de ces objets sur son coude, une difficulté bien plus grande encore se présentait à lui : c'est celle de les lancer à la place où *ils se trouvent sur les photographies*, c'est-à-dire, près du rideau. Pour s'en rendre compte, on n'a qu'à mettre une main sur une table, ou la joindre avec la main d'une autre personne. Qu'on essaie ainsi de jeter des objets en arrière ! On n'y parviendra pas. Les objets lancés par le coude, sans lever la main, ne



Fig. 12.

Séance du 28 novembre 1911. Présents : professeur F. Betti, M. v. Erhardt. Le médium est lié avec trois lacets de la longueur totale d'une vingtaine de mètres ; les poignets sont rattachés, comme d'habitude, par des sangles. La balle a été d'abord lancée ; ensuite fut lancé un tambourin qui se trouvait auparavant sur l'étagère et qui a été saisi en l'air par la photographie. Dans cette séance, les mains du médium n'ont pas été attachées, comme d'habitude, aux genoux, attachés à leur tour, à la chaise ; on voulait ainsi faire mieux apparaître dans la photographie les sangles aux poignets ; malgré cela, le contrôle était complet — observe M. v. Erhardt — puisque les poignets ont été entourés deux ou trois fois par le ruban, et les mains immobilisées ainsi. Le rideau a été aussi soulevé par la force médiumnique.

peuvent que tomber en avant.

4° En tout cas, même pour cela, il faut faire un mouvement violent, qui ne peut pas facilement échapper au contrôleur. On a donc le droit de demander, en premier lieu, comment, en tous les cas cités, les contrôleurs ne se seraient jamais aperçus que la secousse ressentie par leurs mains et leurs bras, au même moment où Carancini criait «feu», était quelque chose de bien singulier! Enfin, en de telles conditions, on verrait dans toutes les photographies le bras droit de Carancini élevé avec celui du contrôleur.

5° Si les objets avaient été jetés frauduleusement de la manière en question, ils auraient dû décrire inévitablement une courbe de la table vers le rideau. Comment se fait-il donc qu'on ne voit jamais, dans les photographies, le rideau déplacé, enfoncé par les objets lancés?

6° Les objets devaient nécessairement tomber par terre avec plus ou moins de bruit, mais il a été affirmé à maintes reprises que cela n'avait pas lieu.

D. *Les objets attachés au rideau, ou ailleurs.*

Puisque les objets ne pouvaient pas être lancés par Carancini, si on veut se tenir absolument à l'hypothèse de la fraude, il faut supposer que le médium attachait les objets ou au rideau, ou à la tringle du rideau, ou au plafond. Sans doute, ce système de perpétrer la fraude présentait des avantages. D'abord, le trompeur ne courait pas le danger de reprendre trop tard la main du contrôleur, après que la photographie fût faite... Ayant attaché l'objet au point désiré, il aurait eu le temps de reprendre avec toute la tranquillité et toutes les



Fig. 13.

Séance du 2 septembre 1911. La séance a lieu chez le professeur Gregory. Le médium est lié avec 19 mètres de ruban à sa chaise; ses mains sont attachées aux genoux; mais on peut voir que le lacet s'est relâché aux jambes et a glissé sous les pieds — ce qui prouve que les liens très longs ne sont pas toujours les meilleurs. Au cours de la première partie de la séance, on avait pris toutefois une photographie, dans laquelle la table rectangulaire apparaît, droite, derrière le médium. « Giuseppe » ordonna de changer la plaque pour prendre une autre photographie. Mais il s'agissait aussi de remettre en état de fonctionner la lampe pour la lumière du magnésium. Cela demanda un certain temps, d'autant plus qu'on ne pouvait pas faire la lumière blanche. On entendit alors la table se poser doucement sur le parquet. Quand MM. v. Erhardt et Gregory rentrèrent, après avoir mis à point la lampe à magnésium, dans la chambre contigüe, « Giuseppe » déclara : « Trop tard! » Néanmoins, la table retourna sur les épaules de Carancini, mais cette fois en position horizontale. C'est ce qu'on voit dans cette photographie. Quand celle-ci fut prise, les assistants durent ôter eux-mêmes la table de dessus Carancini, et réveillèrent le médium de la trance profonde dans laquelle il était plongé.

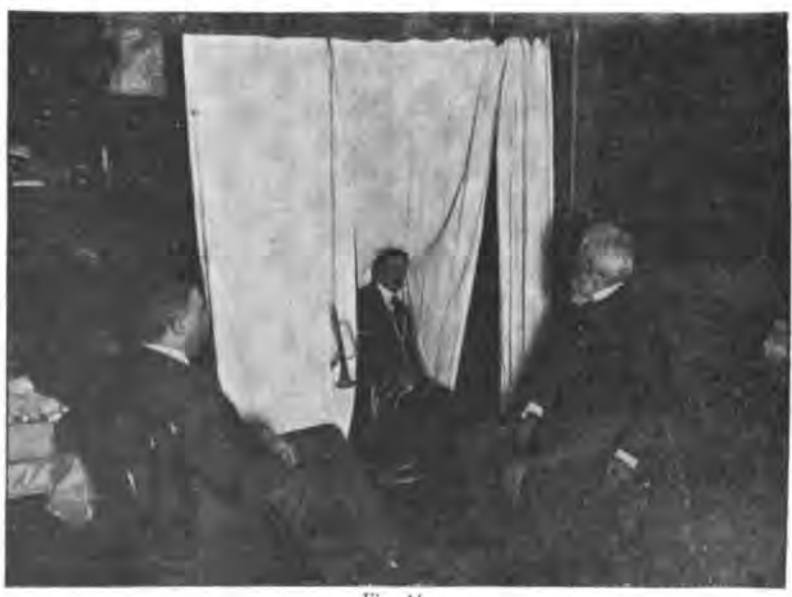


Fig. 14.

Séance du 21 février 1912. Présents : chev. Henri Casoni, M. v. Erhardt. Le médium est lié, comme à l'ordinaire, par des lacets : il a aux poignets les lanières rattachées par un anneau. La trompette qu'on voit devant le rideau se trouvait sur le rayon supérieur de l'étagère. Après l'éclair du magnésium, on l'entendit s'agiter pendant cinq secondes au moins, après quoi elle fut projetée contre la jambe de M. von Erhardt. Le rideau avait été placé médiumniquement derrière Carancini. Quelques instants avant la lévitation de la trompette, un petit balai de cheminée, qui se trouvait pareillement sur l'étagère, a été lancé sur les genoux de M. von Erhardt.

précautions nécessaires les mains des contrôleurs,



Fig. 15.

Séance du 27 décembre 1911. Présents : professeur Dr F. Betti, Dr D. Betti, M. v. Erhardt. Le médium est immobilisé sur sa chaise par le ruban ; les sangles aux poignets, passées dans l'anneau, l'empêchent de déplacer les mains. La balle qui se trouvait sur l'étagère, et qu'il n'est pas facile de saisir, dans l'obscurité, sans la faire tomber, se trouve suspendue en l'air. Le rideau est replié sur elle, probablement par un mouvement ascensionnel de la balle. On pourrait croire aussi que des mains invisibles la retiennent, derrière le rideau.

qu'il aurait dû lâcher (toutes les deux), pour attacher l'objet. Puis il aurait eu la liberté de choisir le moment de l'exécution de la photographie, et le loisir de retirer l'objet et le mettre par terre aussi doucement qu'il lui aurait plu.... surtout si les assistants dormaient. Seulement, voilà :

1° Carancini devait, pour accrocher les objets, réunir, avant tout, les mains des deux contrôleurs, et ceci de manière à ce que ni l'un, ni l'autre s'en aperçût. Il faut le répéter : à Rome, où l'on avait des personnes très intelligentes au contrôle, aucune de celles-ci ne remarqua jamais qu'elle tenait la main d'un des expérimentateurs au lieu de celle de Carancini. Pour s'assurer si l'on tenait la main gauche ou la droite du médium, on avait soin de tenir respectivement son pouce ou son petit doigt. (Je parle tout spécialement des séances tenues dans mon atelier et sur mon invitation à Rome.)

2° Les manipulations que Carancini aurait dû exécuter pour attacher et descendre les objets auraient été si multiples et compliquées, qu'il lui aurait fallu trop de temps pour que ni les contrôleurs — quand même ils auraient été des imbéciles — ni les autres assistants ne s'aperçussent que le médium se trouvait hors de la chaise, qu'il s'occupait et qu'il était debout. Il lui fallait donc prendre les objets de l'étagère sans y produire jamais le moindre bruit suspect, sortir le fil de sa poche, l'attacher bien à l'objet, puis accrocher celui-ci au rideau ou à la tringle (qui se trouve à une hauteur de 2 m. 20) ; chercher sa place, s'asseoir, reprendre les deux mains des contrôleurs ou faire reprendre les siennes ; en un mot, se mettre dans la situation qui est représentée sur les photographies.



Fig. 16.

Séance du 31 octobre 1911. Présents : le professeur F. Betti, le Dr D. Betti, Mme et Mlle Uffreducci (femme et fille d'un professeur de Séméiologie et Pathologie à l'Université de Rome), M. v. Erhardt. — Bien que le médium ne fût pas lié, cette fois, avec les lacets, le contrôle était bien plus strict encore, puisque ses poignets étaient liés à ceux des deux contrôleurs de droite et de gauche. Le problème qui se pose ici est le suivant : peut-on admettre que Carancini ait lui-même transporté subrepticement sur la table le guéridon qui se trouvait derrière le contrôleur de gauche, sans que les deux contrôleurs s'en soient aperçus par les mouvements des mains du médium, et surtout par le contact avec le guéridon ?

Après avoir ordonné de faire la lumière au

magnésium, il devait faire les mêmes opérations à l'envers : exécuter de nouveau la manipulation (dangereuse et difficile jusqu'à l'impossibilité), du changement des mains, puis se lever, descendre l'objet, ôter le fil avec le crochet et puis déposer l'objet d'une manière imperceptible.

Les personnes qui croient que tout cela est possible et que Carancini a pu réussir à le faire sans *jamais* être suspecté et découvert, expriment en tout cas l'idée incontestable que tous les assistants et surtout les contrôleurs étaient des imbéciles complets, d'autant plus que tout le monde connaissait bien que cette sorte de fraude avait été discutée au sujet de Carancini, et qu'il fallait donc le surveiller.

3º Les deux preuves données jusqu'ici s'adressent à la raison et à la logique, et sont toutes les deux basées sur des faits positifs, mais ne se basent pas objectivement sur des documents photographiques. Heureusement, il existe aussi une preuve [de ce genre. C'est la photographie qui montre la mandoline flottant en l'air.

Nous avons dit que pour accrocher les objets il n'y avait que le rideau, la tringle qui porte le rideau, et le plafond de l'atelier. Ce dernier ne peut pas entrer en ligne de compte, ayant une hauteur de 6 mètres ! De même il était impossible pour Carancini, d'atteindre la tringle, qui a une hauteur de 2 m. 20, sans monter sur quelque chose et pour cela il n'y avait que sa chaise. Carancini lui-même n'est pas grand ; s'il étend bien son bras et sa main il arrive à une hauteur de 201 à 202 cm. au plus. Il ne pouvait donc pas accrocher les objets à la tringle et il ne lui restait que le rideau pour les attacher. Mais quand même il aurait pu atteindre la tringle sans difficulté et y mettre un crochet, cela ne changerait rien quant à la preuve que nous allons donner.

Les photographies font voir que les objets flottants ne produisent aucune ride sur le rideau.



Fig. 17.

Séance du 20 octobre 1911. Présents : MM. von Erhardt et professeur C. Gregory (contrôleurs), Mme Gregory, Dr D. Betti. — Ici le contrôle est plus rigoureux encore que dans la séance précédente, puisque, non seulement les poignets du médium sont attachés à ceux des contrôleurs, mais Carancini est aussi lié par des rubans à sa chaise. La table qui était au milieu des expérimentateurs se souleva et tomba derrière le médium, après avoir passé sur la tête de celui-ci. Peut-on admettre que le médium ait pu faire cela avec ses mains, liées à celles des contrôleurs, ou avec ses jambes, liées, non seulement à la chaise, mais aussi aux jambes des contrôleurs ? La table a un mètre de longueur sur 50 cm. de largeur ; elle pèse 12 kilos 400 grammes.

Ceci serait impossible si les objets avaient été accrochés au rideau ou à la tringle. La preuve la plus éclatante est donnée par la mandoline, dont la caisse harmonique, d'une épaisseur de 12 cm., est tournée presque complètement vers le rideau, comme le fait voir la photographie, et cela sans y produire la moindre pression, la moindre ride. C'est une preuve absolue, objective et irréfutable que les objets n'étaient pas attachés au rideau ou à la tringle.

Il est évident que les impressions et rides peuvent être évitées plus facilement s'il s'agit d'objets légers. La mandoline pèse 500 grammes et un pareil poids vaincra toujours un rideau d'une étoffe très mince et qui n'est même pas appuyé au plancher. Le poids du violon, que je n'ai pas fait constater, est moins grand que celui de la mandoline, mais encore assez important pour produire des impressions et des plis.

L. von Erhardt.



PERCEPTIONS SUPERNORMALES ERRONÉES (1)

Une des grandes difficultés que nous rencontrons dans l'interprétation des phénomènes métapsychiques d'ordre intellectuel est due au mélange presque constant du fait supernormal avec une quantité d'autres éléments de provenance diverses, diminuant en apparence la valeur des cas.

Pour en simplifier l'étude, il est préférable d'envisager le phénomène de la clairvoyance, où une seule personne est à considérer, plutôt que celui de Télépathie, qui en nécessite plusieurs. La tâche est encore facilitée en n'étudiant qu'une sorte d'images, par exemple les images visuelles, plus fréquemment messagères que les autres d'idées supernormales à cause de leurs prédominance dans la vie psychique. Un raisonnement analogue s'appliquerait d'ailleurs aux autres phénomènes du même ordre.

Si le phénomène de Clairvoyance ne se montrait pas quelquefois pur, il serait resté sans doute inaperçu ; en tout cas il serait bien téméraire de s'avancer dans la voie d'analyse des succès partiels pour démontrer son existence. Mais, bien que très rarement, il se rencontre parfois exempt de toute erreur.

Tel est le cas étudié par l'éminent psychologue américain WILLIAM JAMES, l'auteur de la *Théorie de l'Emotion*. Il s'agit du cas Titus. On en trouverait sans doute d'aussi probants, mais la valeur d'un cas dépend beaucoup de celle du rapporteur. (Voir : *Proceedings of the American Society for P. R.* vol. I. p. 2. — *Annales des Sciences Psychiques*, septembre 1907, nº 9).

« Mon opinion sur le cas Titus, dit W. James, est qu'il constitue un solide argument en faveur de l'admission d'une faculté supernormale de voyance, quelle que soit la signification précise que l'on peut attacher à ce mot ».

Rappelons brièvement que Mme Titus, clairvoyante non professionnelle, découvrit l'endroit précis qu'occupait sous l'eau, à 6 mètres de profondeur, le corps d'une personne noyée ainsi que sa position très anormale à cause d'une charpente de pont. Le scaphandrier avait déjà cherché en vain à cause de l'obscurité, à l'endroit indiqué. « Je ne pouvais, dit-il, agir que par le toucher. »

Généralement, la « vue à distance » n'est pas si parfaite, comme le montre très bien le cas suivant : (SAGE, *Le sommeil naturel et l'hypnose*, p. 257. *Proceedings S. for P. R.* vol. II pp. 199-220). Le Dr Bakmann, de Kalmar, Suède, s'était entendu avec le Dr Kjillmann, de Stockholm. Celui-ci devait disposer au lustre de sa chambre quelque chose de particulier, que devait voir le sujet du premier. C'était une paire de ciseaux à papier fixés par un otoscope de caoutchouc. Une rose thé et quelques myosotis étaient placés dans une des branches des ciseaux.

Le sujet décrit : « Une étoffe, de la soie, un morceau de métal blanc, un ornement plus large qu'un ruban avec du rouge... L'étoffe est enroulée autour du métal ; c'est fait pour être posé sur une table à écrire. C'est une paire de ciseaux pour couper du papier ou un couteau à papier attaché avec un mouchoir. »

Le clairvoyant a vu ce qui est, mais aussi ce qui n'est pas.

J'ai moi-même obtenu un résultat semblable en tentant une expérience.

Pensant qu'il était possible de provoquer artificiellement un phénomène de clairvoyance dans le sommeil normal par auto-suggestion avant de s'endormir, je fis de très nombreuses tentatives pour rêver d'un sujet donné, présentant une ou plusieurs inconnues. Jamais je ne réussis à me rappeler au réveil quoi que ce soit d'intéressant.

Après une lecture de Carl du Prel, pourtant, j'eus l'idée d'essayer un procédé psychologique nouveau. Celui de favoriser le monoïdéisme — car le rêveur pêche surtout par manque d'attention — au moyen de l'excitation continuelle d'un sens devant amener par association d'idées le rêve attendu.

Il paraît, d'après l'auteur cité, que dans l'antiquité, lorsqu'une personne désirait avoir un rêve informateur, elle se rendait dans un temple où le prêtre s'empressait de lui sacrifier un bouc. Elle devait ensuite s'endormir sur la peau pour recevoir en rêve la réponse du dieu.

L'odeur de la peau ne devait pas contribuer légèrement à retenir son attention, pendant le sommeil même, sur l'objet de sa visite. C'est

(1) Dans un article intitulé « Conditions expérimentales dans l'étude de la Télépathie » numéros 11 et 12 du 1er et du 16 juin 1911) M. Warcollier, étudiant le rôle du Percipient, faisait remarquer que « l'image transmise apparaît, la plupart du temps, comme singulièrement déformée », et se proposait de traiter cette question à part, en annonçant le présent travail. — *Note de la R.*



pourquoi je demandai à M. Archat (Ingénieur électricien, trésorier de la S. U. E. P.) une boîte fermée, soigneusement cachetée, devant contenir un objet quelconque, sur lequel j'essayerais ma « clairvoyance ». Je le priai, en outre, d'entourer ce quelque chose de papier d'étain, de façon qu'en cas de réussite on ne puisse invoquer une inspection de la boîte aux rayons X ; puis de « parfumer » le tout avec de la naphtaline, car cette odeur se trouvait être chez moi nettement associée à son image (je savais qu'il en manipulait fréquemment).

Ce qu'il fit ; pendant une semaine je me couchais en laissant près de moi la boîte malodorante, mais je n'en rêvais pas.

Devant revoir M. Archat le soir même, je me décidai à mon réveil, le dernier jour de la semaine, à tenter, pendant une demi-heure, une expérience de visualisation. Alors je vis défiler plusieurs images que je dessinai immédiatement. (*Figure* 1.)

M. Archat ouvrit la boîte devant moi, après que je lui eus remis le papier. Les cachets étaient intacts : L'objet était un petit cadenas et sa clef (*Figure* 2).

L'image A de la fig. 1 m'avait donné l'idée d'une serrure ; l'image B l'anneau d'une clef ; l'image C 2 clefs ; on peut croire que l'image D se rapporte à un assez curieux détail de la serrure. Les images E et F ne correspondent à rien.

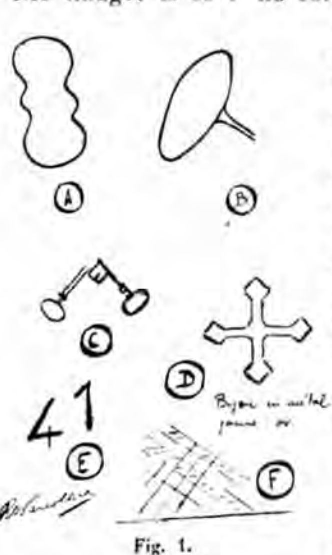


Fig. 1.

Plus tard, dans des conditions psychologiques bien différentes, je tentai encore une expérience analogue avec M. Archat, sans employer toutefois la naphtaline. Le résultat fut un insuccès total, alors qu'on peut voir dans le cas cité un succès partiel.

On peut concevoir des cas où la quantité d'erreurs serait telle que l'on n'y attacherait plus aucune valeur.

J'en citerai encore une expérience personnelle.

J'enfonce un coupe-papier entre les pages de l'ouvrage de Renan *L'Avenir de la Science*, sans regarder où (pourtant il me semble que c'est au milieu du volume). Puis je cache le livre sous une couverture. Je voudrais voir le numéro de la page de droite, le premier mot de cette page et l'idée générale du texte. Il est 10 h. 30 du soir : je m'endors presque et à 11 h. 40 j'écris ces notes :

« J'ai vu le mot : *aussitôt*, les chiffres 1, 9, puis un nombre dont je ne distingue que les deux derniers chiffres 0 7. J'ai rêvé d'un bateau à voiles en mer. »

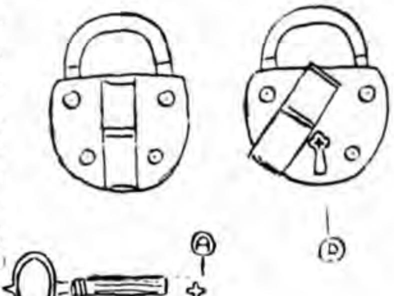


Fig. 2.

A 11 h. 45 je vais ouvrir le volume. Le numéro de la page est 197. Le premier mot est *eux* ; voici la phrase : « C'est l'armée qui en *eux* se devance elle-même et la conquête n'est faite, etc. » Les chiffres sont à peu près justes, le nombre est faux ainsi que le reste.

Un reproche vient de suite à la pensée, en présence de cas de ce genre : c'est celui d'employer à leur propos, le terme de « perception supernormale erronée ». Il peut sembler que c'est pour l'unique plaisir d'interpréter quelques coïncidences fortuites d'une manière favorable à la cause du Métapsychisme. Pourtant ne rencontrons-nous pas, continuellement, dans les phénomènes psychiques de la vie courante, des cas de perceptions normales erronées aussi extraordinaires, mais qui ont fort heureusement reçu explication ? Je veux parler particulièrement des perceptions des enfants (1) dont l'intelligence se trouve, vis-à-vis des sens normaux, dans le même rapport que les nôtres pour les supernormaux. Ils en sont à la période d'essai sans avoir pris l'habitude de les utiliser.

On sait d'ailleurs combien la vie de l'enfant qui débute par le sommeil profond se rapproche, pendant les premières années, de ce que nous appelons « la vie du rêve ».

Le Dr Philippe, Chef des Travaux au laboratoire de Psychologie Psysiologique de la Sorbonne, cite dans son ouvrage *L'Image mentale* une intéressante étude bien faite pour nous frapper.

M. J. Clavière, expérimentant avec une petite

(1) *Les trois premières années de l'enfant* (ouvrage déjà cité, p. 265.) Les idiots comme les sauvages se servent de termes généraux... c'est ainsi que tout fruit rond devient pour eux une pomme. » (*Psychologie de l'idiot et de l'imbécile*, de Sollier.)



fille, lui présentait une vue du Forum Romain, tirée de l'Histoire classique de Duruy (*Figure* 3).

La question posée était à chaque fois :

« Qu'est-ce que c'est ? »

Les observations furent commencées à l'âge de deux ans et demie.

A *vingt-neuf mois.* — Réponse : « Un chemin de fer.»

A *trente mois.* — « Un joujou ».

A *trente-huit mois* (trois ans et deux mois). — « C'est là que passe le chemin de fer » (l'enfant



Fig. 3.

montre les lignes parallèles que présente le sol entre les ruines du temple de Vespasien et l'arc de Septime Sévère. Noter que l'enfant revenait d'un voyage en chemin de fer).

A *trois ans deux mois et demi.* — « C'est une balance » (Les colonnes du Temple de Saturne) « Là de l'eau » (Le sol au-dessous des arcades, tout près de l'arc de Septime Sévère. Il est à noter que le pont de la ville où habitait l'enfant a des arcades de pierre).

A *trois ans et trois mois.* — « C'est là que le train passe et alors la petite fille passe là et est tuée avec sa maman et son papa ».

A *trois ans et quatre mois et demi.* – «...Et alors c'est la cloche qui sonne là, et là la cave aux loups ».

A *trois ans dix mois et demi.* — « Une église, ça c'est Paris tout loin, puis c'est là où le père Fouettard demeure » (pierres du 1er plan, à gauche).

A *quatre deux mois et demi.* — « C'est un buffet comme celui de la salle à manger. Là, tu sais la fête où il y a des chevaux de bois, ça fait tic-tic ».

A *quatre ans sept mois.* — « Les petits enfants passent là pour aller chez le père Fouettard qui les met dans la terre. On met une caisse dans la terre et ça y est. »

La conclusion du Dr Philippe est que nos images perceptives ne sont que l'aboutissement et le produit de toutes nos représentations analogues antérieures.

Que va devenir le souvenir du Forum Romain qu'aura gardé la petite fille observée ? Va-t-il se fixer ou se perdre ? Sans doute il se perdra.

Admettons qu'il se conserve. L'image du chemin de fer ou de la balance continuera à être interpretée dans son esprit avec d'autant plus de facilité qu'elle est devenue indéfiniment modelable.

A l'inexactitude de perception s'ajoutera l'erreur de mémoire.

M. Foucault a entrepris de démontrer, dans son ouvrage sur le Rêve, que le souvenir d'un rêve, ce que l'on appelle ordinairement *le rêve*, est fort différent du rêve, tel qu'il s'est présenté à notre esprit pendant le sommeil.

Nos souvenirs de la veille sont eux aussi très souvent erronés.

Le Dr Philippe (*L'Image Mentale*) raconte qu'ayant visité une ville d'eaux, il avait remarqué dans une église un autel en bois sculpté et doré dont le travail bizarre avait retenu son attention. Cette image lui revint plusieurs fois à l'esprit durant les mois suivants avec une telle netteté, qu'il aurait pu la dessiner.

Il la décrivit même à quelques personnes en quête d'excursions artistiques.

Enfin quand il refit l'excursion, il s'aperçut que l'autel n'avait qu'un lointain rapport avec l'image qu'il voyait si nette, ni comme style ni détails des sculptures.

Souvent il m'arrive de constater quelque transformation de ce genre.

Je me représente, par exemple une maison de campagne où j'ai habité il y a une dizaine d'années.

D'abord je vois confusément la maison, la grille du parc, puis nettement un détail que je pensais avoir oublié : des pots de géraniums sur une fenêtre de cuisine, une dalle mobile sous

une terrasse, un vieux noyer. Sous ce noyer je vois une balançoire, je la vois nettement.

Pourtant, à la réflexion, immédiatement je corrige mon tableau mémoriel. Il n'y a jamais eu là de balançoire, mais une barre fixe.

C'est que les images évoquées ne sont pas les vrais clichés de la mémoire subsconciente mais un tirage plus ou moins net. Quand il est net, l'image est exacte, plus précise qu'on ne l'aurait soupçonné. Quand elle ne l'est pas, l'imagination la complète plus ou moins faussement.

Je crois avoir remarqué que le tirage est d'autant plus net, chez moi, que je m'écarte davantage de l'état de veille et cela par le seul fait de la concentration.

Ce sont les alternatives d'états de demi-veille et de veille qui produisent les différents degrés d'exactitude d'une image à l'autre.

Dans tous ces exemples, empruntés à la Psychologie normale, il s'agit toujours d'impressions visuelles traduites plus ou moins bien en images visuelles.

Dans le phénomène de Clairvoyance, il n'en est plus ainsi. Cela est évident. Nous ne savons pas ce qu'est la clairvoyance, mais ce n'est pas une vision à travers les corps opaques. Dans les cas simples cela pourrait sembler, mais les erreurs et les omissions permettent d'en douter (1) (TESTE, *Manuel pratique du magnétisme animal*, 1846, 3e édition, p. 105).

Mme Hortense prenait une boîte fermée et cachetée, la fixait à quelques millimètres de ses yeux fermés (à peu près comme un horloger tient sa loupe, sauf que l'œil restait fermé) ; puis demeurait ainsi un quart d'heure avant de rien voir. Enfin elle lut ce qui était écrit à l'intérieur sur une feuille de papier :

Le possible est immense. C'était exact, mais c'était précédé de cette phrase : *Le réel est étroit*, qu'elle ne vit point.

(Même ouvrage) : Le somnambule du Dr Despine entend, voit et lit, sent et goûte des pieds et des mains. Elle dégustait du pain au lait quand on le lui plaçait à l'épigastre. On lui fit nommer plusieurs cartes en les posant sur la même région. *(Page 151)*. M. Ferrus fit plusieurs fois tourner l'aiguille de sa montre et sans la regarder la plaça à 3 ou 4 pouces derrière l'occiput. Elle ne se trompa point. En la plaçant sur le front, elle accusa l'heure, mais dit les aiguilles au rebours, en plus ce qu'était en moins et réciproquement, ce qu'on peut attribuer à l'habitude où nous étions de placer le cadran derrière l'occiput. », (TEXTE, page 153).

Si la clairvoyance ne se fait pas à l'aide des yeux, il faut pourtant, pour ne pas quitter le terrain scientifique, admettre que c'est une faculté sensorielle.

Supposons que dans quelques milliers d'années les hommes aient perdu le sens olfactif : (il semble être en décroissance) ce qui ne les empêcherait pas d'avoir l'organe nécessaire à cette perception, mais inemployé.

Pourtant quelques personnes, dans un état physiologique spécial, sentiraient revivre cette faculté ancestrale dans des conditions mal déterminées. La chose serait d'ailleurs regardée comme inexistante, les hommes d'alors n'ayant aucune idée de ce que pourrait être une odeur.

Ainsi, un de ces sujets se ferait fort de désigner une fleur approchée de lui alors qu'il aurait les yeux bandés.

En effet les images visuelles des fleurs qu'il aurait perçues dans la vie normale se seraient inconsciemment associées avec ces mystérieuses impressions d'odeurs déterminées. Celles-ci, à leur tour, dans l'état anormal seraient perçues et traduites en images visuelles correspondantes.

Par exemple, on prendrait au milieu des fleurs d'espèces différentes, lilas, violettes, etc., une rose *rouge* que l'on disposerait près du sujet. Immédiatement il dirait voir une rose.

Supposons que peu de temps auparavant il ait prêté attention à une rose *blanche*, l'image de celle-ci viendra le hanter et il la décrira avec force détails tous plus faux les uns que les autres (1). Toutes ces erreurs entassées feront douter fortement de l'existence de sa rare faculté. Pourtant ce serait une perception erronée supernormale (pour l'époque).

Donc nous rencontrons, après la cause première d'erreur due à la nature même de la perception (2), après celle due à l'imagination comblant les vides du souvenir (cette cause d'erreur particulière a été mise en lumière par MAXWELL dans un article intitulé *Psychologie et Métapsychisme*, celle (peut-être la plus importante), due à la traduction forcément inexacte D'UNE

(1) On trouve un exemple bien curieux de clairvoyance due à la vision à travers les corps opaques dans l'article de la *Revue Scientifique* du 13 mai 1911 : *Valeur comparative de divers modes d'éclairage*, de GARIEL. Si on place une lame de verre argenté entre une lampe électrique à arc et plusieurs observateurs dont l'un a été opéré de la cataracte, l'observateur ordinaire ne voit absolument rien, car la lumière est totalement arrêtée par l'écran, tandis que celui qui a été opéré voit distinctement l'arc électrique, parce que les radiations ultraviolettes qui passent à travers la plaque, n'étant plus arrêtées par le cristallin, parviennent jusqu'à la rétine.

(1) *Les trois premières années de l'enfant* par Bernard PÉREZ, Alcan éd., p. 280 : « Les erreurs de l'enfant portent, au point de vue de la vision, sur la couleur, la localisation dans l'espace, la forme, les dimensions, la distance, la nature et le nombre des objets éclairés. »

(2) L'étendue perçue par la vue est loin de représenter la même forme que l'étendue perçue par le toucher. L'aveugle né distingue bien la forme des objets en les touchant mais ne les reconnait pas par la vue quand il la recouvre.



IMPRESSION D'UN SENS EN UNE IMAGE D'UN AUTRE SENS.

Et ce n'est pas seulement un exemple imaginaire que l'on peut citer pour montrer qu'il en est bien ainsi. Nous avons les observations faites sur les dormeurs, où une sensation tactile se traduit en rêve par une image visuelle erronée (Expériences de Mourly Vold., FOUCAULT : *Le Rêve*, page 269. — *Rêves expérimentaux obtenus pendant le sommeil hypnotique*. TISSIÉ).

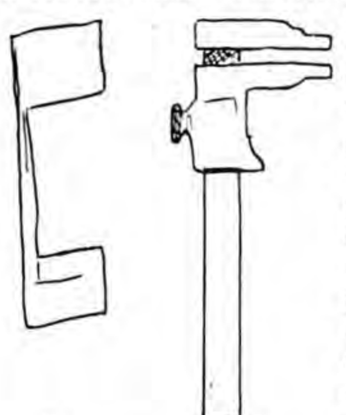


Fig. 4. Fig. 4 *bis*.

Je citerai les chatouillements produits par une plume, provoquant le rêve de mouches, etc... De plus, grâce à la méthode imaginée par FLOURNOY, le Dr PHILIPPE (*L'image mentale*) a pu étudier à l'état de veille les transformations d'une impression tactile en images visuelles.

Nous avons, M. Archat et moi, répété ses expériences, et obtenu les mêmes résultats. On place dans la paume de la main d'une personne à l'état de veille, des objets à forme bien caractéristique.

La personne a les yeux bandés et quand elle dit avoir suffisamment ressenti le contact pour avoir de l'objet une image visuelle nette, on le lui fait dessiner et on compare le dessin de l'image ainsi obtenue avec le vrai dessin d'après nature.

Les figures 4, 5 et 6 reproduisent les dessins exécutés par Mlle T.., après simple contact d'un objet. Les figures 4 *bis*, 5 *bis* et 6 *bis*, représentent l'objet avec lequel on avait produit le contact. Ces expériences furent faites à la Société Universelle d'Etudes Psychiques.

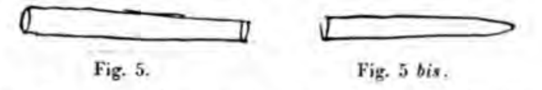


Fig. 5. Fig. 5 *bis*.

Donc, en général, la traduction d'une image tactile en image visuelle se fait mal et, s'il était permis de comparer le sens de clairvoyance plus justement nommé *Télesthésie*, par Myers, à une sorte de sens de tact à distance, cela nous permettrait de comprendre beaucoup d'erreurs.

Chose curieuse, cette manière de voir trouve un semblant de confirmation dans le fait que quelques phénomènes de télesthésie sont accompagnés de mouvements à distance.

Dans les fameuses séances des assistants du professeur Mosso à Turin, les expérimentateurs avaient construit un appareil manométrique pour enregistrer les pressions produites à distance par Palladino (*Annales des Sciences Psychiques*. Avril 1907, nº 4, page 279). Le médium caresse la main du Dr Herlitzka et lui dit : « C'est une chose ronde » : ensuite elle presse la main et ajoute : « et elle est dure ». En effet, la membrane sur laquelle on désire que la pression soit exercée est très tendue et représente une calotte spérique. Nous rappelons, ajoute l'auteur de l'article, que Mme Palladino ignorait, non pas uniquement la forme de cet appareil, mais même sa présence.

Le professeur Bottazzi, parlant des séances de Naples avec E. Palladino (*Annales des Sciences Psychiques*, octobre 1907, nº 10, p. 698) dit :

Mais ceci dont j'ai déjà parlé plus haut et sur quoi je veux maintenant insister, signifie donc qu'avec ses mains invisibles Eusapia suit les formes, les consistances, le froid et le chaud, le dur et le mou, l'humide et le sec, ni plus ni moins que si elle touchait, palpait avec les mains qui sont *emprisonnées* dans les nôtres... Je n'ai jamais pu me convaincre qu'elle regarde aussi avec des yeux médiumniques. Si elle pouvait le faire, *elle n'aurait pas tant de difficultés* à trouver un objet qu'on lui ordonne de toucher et qu'elle ne trouve souvent qu'après beaucoup de temps et de recherches.

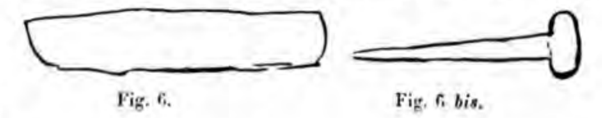


Fig. 6. Fig. 6 *bis*.

Enfin, pour en revenir au merveilleux cas Titus, cité en premier, rappelons que pendant la scène de la découverte sous l'eau du corps de la noyée, par clairvoyance à distance, M. Titus entendit sa femme dire : « j'ai terriblement froid », et que le scaphandrier lui-même ne put se servir que du sens du toucher.

Il reste bien évident que l'analogie ne pourrait être poussée bien loin, mais elle montre qu'il peut et qu'il doit y avoir dans la télesthésie et plus généralement dans toute réception supernormale, *traduction* — d'où *trahison probable.*

Comme la Pathologie a rendu les plus grands services à la Physiologie, il n'est pas impossible que toutes ces erreurs de perceptions supernormales — si semblables à celles de nos perceptions normales — et tous ces insuccès plus précieux peut-être que des succès, ne contribuent puissamment à leur explication elle-même. C'est à leur lumière de feux follets vacillants qu'il faudra chercher la clef de la subconscience.

R. Warcollier.

LES NOUVEAUX LIVRES

Alfred Bénezech : **Les Phénomènes psychiques et la Question de l'Au-delà.** — (Paris, Librairie Fischbacher : 33, rue de Seine. — Prix : 3 fr. 50).

C'est un bon ouvrage dont la lecture doit être recommandée spécialement aux personnes qui, avant de s'élever aux questions les plus ardues de la Métapsychie, désirent prendre connaissance des bases mêmes sur lesquelles elles reposent. A part la circonstance que l'auteur est un pasteur protestant bien connu par ses écrits antérieurs, ce livre n'a, sans doute, rien de sensationnel. On dirait même que tout le volume reflète cette modestie, ce juste sentiment de la mesure qui constitue le fond même de l'esprit de l'auteur. Mais c'est là justement ce qui forme l'attrait et la valeur de cet ouvrage, dans lequel on ne sent jamais l'effort pour frapper l'imagination du public, ou l'étonner autrement, mais qui, en revanche, coule entièrement de la source du bon sens. Voici, en effet, comment parle cet homme d'Eglise :

Ce n'est pas l'un des signes les moins étranges de notre époque réputée si positive, où l'homme de science a détrôné l'homme d'Église. Nous assistons à l'écroulement de dogmes où s'abrita l'âme de nos ancêtres pieusement fascinés par des légendes, et, pendant que ce travail de désorganisation s'accélère, à la joie des libre-penseurs et au milieu des lamentations des traditionnalistes, nous voyons s'accentuer un mouvement de retour vers le merveilleux qu'on jugeait définitivement abandonné Mais ce merveilleux, nous le répétons, n'est pas le miracle de jadis, puisqu'il s'offre à nous comme le résultat de forces de la nature que nous ne connaissons pas...

Ce merveilleux, M. A. Bénezech nous l'expose, non point comme la plupart des auteurs qui s'occupent de ces questions, en rapportant des expériences célèbres avec des médiums exceptionnellement doués, mais en nous racontant ce qu'il a obtenu lui-même, en sa petite ville de province, dans un cercle familier. Les résultats qu'il a ainsi atteints ne représentent que la moyenne de ce qu'on obtient généralement dans ces petites réunions privées — et c'est ce qui constitue le charme, l'intérêt modeste, mais solide, de cet ouvrage. Il commence par les communications par la table, si souvent ridiculisées, et qui nous fournissent pourtant une source continuelle et inépuisable d'observations étonnantes, grâce à la pureté avec laquelle se manifeste souvent, par ce moyen, l'automatisme moteur. L'essentiel est de bien constituer son groupe d'étude, et l'auteur consacre à cet objet tout un chapitre de son volume. Il nous expose comment il a obtenu successivement, après de patientes séances, des coups frappés, des raps, même la lévitation complète de la table. Ensuite arrivent des cas assez nombreux d' « écriture directe », en des conditions qui, pour la plupart, ne paraîtraient pas entièrement satisfaisantes aux groupes qui se forment autour des médiums renommés, mais qui emprunte une partie de sa valeur aux garanties morales que pouvaient donner toutes les personnes présentes — les médiums non exclus. Enfin, ce fut le tour des attouchements, même de quelque vague commencement de matérialisations visibles.

« Quelle est la personnalité qui se manifeste en ces phénomènes ? » se demande l'auteur dès le commencement de son ouvrage. « Là est le problème hautement intéressant, à la solution duquel s'efforcent des savants de plus en plus nombreux».

A la solution de ce problème, M. Bénézech apporte une contribution de valeur. Le chapitre intitulé : « Psychologie de la table parlante » foisonne d'observations qui, si elles n'ont pas une portée absolue, n'en sont pas moins très remarquables. Ce serait peut-être excessif de dire que l'auteur ne montre pas une certaine tendance à favoriser, inconsciemment, l'hypothèse spirite. Sans doute, il reconnaît que les mystérieuses personnalités « vous déconcertent par des défaillances, des bizarreries, des inexactitudes ou de l'ignorance de détails qu'elles devraient, semble-t-il, pouvoir mentionner, si elles sont réellement les défunts dont elles prennent les noms ». Mais il leur trouve facilement des circonstances atténuantes, et n'insiste pas outre mesure sur ce point plutôt désagréable de la question. De même, il est assez probable que les faits cités par l'auteur dans le chapitre : « Quelques vues de l'au-delà » seraient susceptibles d'interprétations plus normales.

Mais la partie la plus intéressante de l'ouvrage est sans doute celle où l'auteur s'emploie « à la recherche d'une explication » (chapitre VII).



L'authenticité des phénomènes est indéniable — dit-il justement — pour tous ceux qui ont eu la patience de les attendre dans des expériences poursuivies méthodiquement avec des médiums de quelque valeur. Quant à l'explication, elle ne s'impose pas avec la même évidence. C'est ainsi que Morselli et Lombroso, deux éminents professeurs de médecine, sont sortis des séances d'Eusapia Palladino également convaincus ; mais M. Morselli est resté matérialiste, tandis que Lombroso, interprétant autrement les faits, est mort persuadé qu'il allait continuer de vivre.

Il existe deux courants d'opinions : l'animisme et le spiritisme... Les partisans de l'un de et l'autre ne peuvent invoquer en faveur de leur croyance une certitude susceptible de s'imposer indistinctement à tous les hommes ; elle n'a que la valeur d'une hypothèse plus ou moins vraisemblable. Mais il est des cas où la probabilité atteint un degré si voisin de la certitude qu'il suffit d'un peu de foi bien justifiée pour supprimer la distance qui les sépare.

Nous l'avons dit : M. Bénezech a franchi cette distance — et il en donne les raisons. Mais il ne faut pas croire qu'il en soit, comme tant de spirites, à une béate ignorance de l'être subconscient qui est en nous-même.

La part du subconscient — écrit-il — est beaucoup plus grande qu'on ne croit généralement. Parmi les trésors qu'il renferme, il en est pourtant qui ne lui sont jamais venus de dehors et ne peuvent par conséquent se classer dans la catégorie de la cryptamnésie. L'homme est à lui-même un mystère impénétrable. Nous portons avec nous des facultés les plus souvent insoupçonnées, qui surgissent accidentellement chez quelques-uns et ne sont devenues un objet d'étude que pour une minorité de penseurs...

Mais M. Bénezech n'est pas moins porté à croire que « si bien des phénomènes nous rapprochent de l'hypothèse animiste, d'autres, si on tient compte des apparences, nous en éloignent tellement, qu'on se sent portés, comme par une pente toute naturelle, dans le spiritisme. » Il conclut donc son beau livre en disant :

Nous voyons à l'œuvre la force psychique interprétée par le spiritisme. Elle ménage peut-être à nos arrière-neveux des surprises auprès desquelles toutes les inventions des cinquante dernières années ne seront que des jeux d'enfants.

Sans doute il n'est pas nécessaire d'adhérer au spiritisme pour professer la croyance à l'immortalité ; il faut néanmoins lui savoir gré d'en fortifier la démonstration.

EMILE BOIRAC : **La Psychologie Inconnue.** Deuxième édition revue. — (Félix Alcan, éd., Paris, boulevard Saint-Germain, 108. — 5 fr.)

La deuxième édition de cet important ouvrage paraît peu de temps après que celui-ci a été récompensé par l'Académie des Sciences (Fonda-Fanny Emden); elle est précédée d'une nouvelle préface dans laquelle l'auteur, après avoir reproduit le rapport de la Commission qui a décerné le prix en question, répond à quelques-unes a quelques critiques, légères d'ailleurs, que lui avait adressées le rapporteur.

Il convient tout d'abord — écrit M. E. Boirac — de signaler comme extrêmement important pour l'avenir des recherches psychiques ce fait que l'Académie des Sciences ait accepté la fondation d'un prix destiné à récompenser, et par conséquent à encourager, des travaux concernant l'hypnotisme, la suggestion, et en général « les actions physiologiques qui pourraient être exercées à distance sur l'organisme humain ». On connaît en effet le scepticisme professé jusqu'ici par la très grande majorité des savants à l'égard des phénomènes psychiques : c'est tout au plus s'ils consentent à reconnaître la réalité de l'hypnotisme (Cf. les récentes déclarations du professeur Babinski à ce sujet), dont l'importance leur paraît d'ailleurs avoir été singulièrement exagérée par ceux qui l'ont d'abord étudié. L'Académie des Sciences a donc fait preuve d'une grande largeur d'esprit et d'un véritable courage en répondant par une acceptation à l'offre généreuse de la fondatrice du prix Fanny Emden et en consentant à s'occuper, même indirectement, d'un ordre de faits où, à côté de l'hypnotisme et de la suggestion, vient trouver place, sous une formule qui permet encore de le reconnaître, le vieux magnétisme animal de Mesmer et de Puységur, que les savants du XVIII[e] et les Académiciens du XIX[e] siècle croyaient avoir enterré pour jamais avec la quadrature du cercle et le mouvement perpétuel.

M. Boirac se défend ensuite d'avoir trop cédé aux « habitudes d'esprit du philosophe qui résout les problèmes par des arguments de pure logique, sans se soucier suffisamment du contrôle expérimental ».

Il reconnaît enfin qu'il n'a pas pris la précaution de faire contrôler ses expériences par une Commission de savants professionnels. Seulement, il n'est pas toujours facile d'obtenir de savants un peu en vue qu'ils consentent à se déranger pour venir contrôler des faits dont le seul énoncé leur paraît bien souvent extravagant : il ajoute même qu'il a dû en faire l'expérience. D'autre part, les meilleurs sujets, ceux qui ne se font pas payer, répugnent souvent à se laisser exhiber comme des bêtes curieuses ; il ne se soucient point de voir leur nom livré à la publicité, leur personnalité exposée aux commentaires souvent désobligeants de la presse.

Clef ou Explication des divers points et termes principanx employés par Jacob Bœhme dans ses ouvrages. — (Dorbon



l'Aîné, éd., quai des Grands-Augustins, Paris. — 5 fr.).

Cet ouvrage a été traduit de l'allemand sur l'édition des œuvres complètes de Bœhme, imprimées en 1715. La première partie est attribuée par Barbier à Noë, juif polonais ; la deuxième est due à J. Bœhme lui-même.

JESUS FUERTES ALCORTA (Febo de Limosin) : **Curso Pratico de Magnetismo personal.** — (Carbonnel y Esteva, Barcelone, Rambla de Cataluna, 118. — Prix 0 fr. 50).

Dans cet opuscule sont exposés certains moyens — dont quelques-uns d'ordre métapsychique — par lesquels l'auteur croit que nous sommes à même d'exercer une influence, non pas uniquement sur notre propre volonté, mais sur celle d'autrui.

CH. GALDER : **L'Or Composé Métallique.** — Formation naturelle et production artificielle. (Bibliothèque Chacornac, Paris, Quai Saint-Michel, 11. — Prix : 1 fr.).

PHARASIUS : **L'Égalité Sociale.** — (Leymarie, éd., Paris, rue Saint-Jacques, 42. — 1912. — Prix : 2 fr.)

L. C. EMILE VIAL : **La Machine Humaine.** — (Chez l'auteur, Neuilly-sur-Seine, rue Charles-Laffitte, 82. — Prix : 1 fr.)

GRILLOT DE GIVRY : **Le Christ et la Patrie.** — (Bibliothèque Chacornac, 1911. — Prix : 3 fr. 50).

AU MILIEU DES REVUES

Réincarnation ou Possession ?

En 1906, quand notre Magazine commença à paraître, et se prit à combattre l'idée de la réincarnation, Hormusjee Byramjee, un écrivain et entrepreneur bien connu de Bombay, nous envoya le récit d'une prétendue réincarnation qu'il avait trouvée dans les colonnes du *Paisa Akhabar*, de Lahore. Cette narration se rapportait à une fillette de sept ans, née dans un certain village du Punjab, et appartenant à une famille musulmane, qui tout à coup devint grave et sérieuse, et commença à parler comme une matrone.

Elle déclra qu'elle avait eu une existence précédente, et qu'elle se souvenait maintenant de tous les détails de sa vie passée. Elle était la femme de..., hindou, du village de... Elle prit un langage assez violent, insistant pour qu'on l'amenât immédiatement à son ancien mari, avec lequel elle avait une importante affaire à liquider. D'abord on ne lui prêta pas attention ; mais, comme elle se montrait inexorable, ses parents l'amenèrent à l'endroit indiqué, en partie cédant à ses importunités et menaces, en partie à leur propre curiosité.

Aussitôt qu'elle arriva sur place, elle alla directement à la maison dont elle avait parlé, se comportant comme si elle l'avait très bien connue. Quand elle se trouva devant son prétendu ancien mari, elle dit beaucoup de choses qui surprirent ce dernier, et lui demanda enfin de l'épouser. Pour prouver qu'elle était son ancienne femme, elle se fit apporter une vieille malle qui lui avait appartenu, et qui était toujours restée fermée depuis sa mort. Elle indiqua nettement le contenu de la malle, on ouvrit cette dernière, et on constate qu'elle avait dit vrai. Son ancien mari, pas plus que ces propres parents, d'ailleurs, n'était pas favorable au nouveau mariage, parce qu'elle était mulsumane, et que le mari supposé était un hindou (brahmiste). La fillette fut alors emmenée de force de la maison.

En recevant cette information, nous écrivîmes aussitôt au Directeur du journal de *Lahore*, en le priant de nous faire connaître si cette histoire lui était parvenue d'une source digne de foi ; nous lui demandâmes en même temps de nouveaux détails, et ce qui avait pu transpirer depuis au sujet de cette affaire. Le Directeur nous répondit aimablement qu'il était absolument sûr des faits que son journal avait racontés, et qu'il n'aurait pas manqué de nous envoyer de nouveaux renseignements aussitôt qu'il aurait pu faire des recherches complètes à cet égard.



Après quelque temps, nous lui écrivîmes de nouveau ; on nous répondit uniquement que le Directeur avait fait des tentatives réitérées pour élucider les faits, mais que les personnes en question étaient devenues tout à coup muettes à ce propos, déclarant que la publication de l'histoire leur avait déjà créé pas mal d'ennuis, ayant scandalisé leurs amis ; si on continuait à faire de la publicité sur cet événement, il n'aurait pas été facile de marier la jeune fille quand elle en aurait eu l'âge.

Nous fûmes ainsi obligés de renoncer à nos recherches ultérieures. Mais cela prouve combien il est difficile de connaître l'exacte vérité dans ces questions en notre pays. Si nous avions pu pousser les investigations aussi loin que nous l'aurions voulu, nous aurions bien prouvé qu'il s'agissait d'un simple cas de possession.

L'autre fait du même genre qui est venu à notre connaissance après 1906 est une histoire qui a été publiée dans tous les principaux journaux bengalais il y a deux ans environ. Nous en donnons ici une traduction littérale.

Ramshadhon Guin, âgé de quarante-cinq ans, de la caste Bratykshateria, est un habitant de Krolberia, dans la juridiction de thanah Bhangore, district 24, Parganas. Sa femme, Manmohini Dassi, est morte du choléra il y a une douzaine d'années. Son père était un Dipchand Mandal du village Baota. Après la mort de Manmohini, sa tante maternelle, qui habite Balgorh, eut un enfant. Au mois d'août dernier, lorsque cette enfant alla visiter la mela Bamonmullar, avec sa mère, elle passait accidentellement par Krolberia, lorsque, en montrant la maison de Ramshadlon, elle déclara que la maison, le jardin et le réservoir d'eau appartenaient tous à son mari au cours de sa vie antérieure. Ils entrèrent alors dans cette maison, et la fillette, après s'être inclinée devant une femme âgée, dit : « Elle était ma belle-mère dans mon autre existence ; j'occupais cette chambre, et ces enfants étaient les miens ».

La fillette dit ensuite à Ramshadhon qu'il était son mari, et insista pour qu'il l'épousât, sans quoi elle se suiciderait. Ramshadhon demanda alors à la jeune fille de lui donner quelque preuve de ce qu'elle affirmait ; elle dit alors : « Au moment de ma mort, on attacha six roupies à un pan de ma robe ; vous en avez retiré l'argent : et vous pouvez vous rappeler qu'à mon lit de mort, je donnai un peu d'argent et quelques ornements à mon fils aîné. J'ai aussi laissé un pot rouge et quelques rubans pour les cheveux au-dessus de la muraille, et deux épingles à cheveux dans une malle. Si vous les cherchez, vous les trouverez. »

Ramshadhon découvrit en effet ces épingles mêlées à de la poussière. La jeune fille lui demanda alors de chercher dans la malle pour voir si sa robe de soie était à l'intérieur. La robe fut en effet trouvée, mais déchirée à deux endroits. La jeune fille demanda alors des explications, parce que la robe n'avait qu'une seule déchirure quand elle la portait. On s'informa, et on sut que la belle-fille de Ramshadon avait porté la robe et l'avait déchirée dans un autre endroit.

Elle reconnut ensuite ses enfants et d'autres parents, dont elle dit le nom. Une femme qui était présente lui demanda alors de dire qui elle était ; la jeune fille répondit : « Un jour, comme vous mourriez de faim, vous êtes venue me demander un peu de nourriture. Je vous ai donné un pali de riz, et vous m'avez alors appelée « votre marraine » ; comment ne pouvez-vous pas me reconnaître maintenant ! »

Ramshadhon Guin lui dit qu'il ne convenait pas qu'il l'épousât de nouveau, puisqu'il était en âge de quarante-cinq ans et qu'elle en avait onze à peine ; mais la fillette insista, disant qu'après son départ, ses enfants auraient pris son parti. Elle ne voulait pas retourner à la maison de ses parents, qu'elle s'était prise à appeler son oncle et sa tante. Ses parents l'emmenèrent de force hors de la maison de Ramshadhon. Ce dernier a depuis consenti à l'épouser ».

Krolberia est à 10 milles seulement de Calcutta, et se trouve sous la juridiction du Bureau de Sealdah, au point de vue de l'État Civil. Babu Taraknath Biswas, qui dirige ce Bureau à Sealdah, et qui est très connu dans le pays, fut chargé de s'assurer de l'authenticité de cette histoire. Le 17 du mois de Baisakh dernier, Ramshadon, avec quelques autres habitants de Krolberia, se rendit à Sealdah pour faire enregistrer quelques documents. Babu Taraknath en profita pour le questionner, et Ramshadon déclara que tout ce que les journaux avaient publié à ce sujet était vrai, et que les autres habitants du village pouvaient l'affirmer comme lui. Il confirma que la fillette avait reconnu tous les habitants du village avec lesquels elle avait été en rapport dans son existence précédente. Comme Ramshadon disait alors ne pas vouloir l'épouser, elle pleurait très souvent. Ramshadon et les notables du village recevaient journellement des lettres de différents côtés du pays, qui lui demandaient des informations sur l'authenticité de ce cas. Comme ils ne pouvaient pas répondre à tous individuellement, ils demandèrent à Babu Taraknath de trouver quelque moyen de satisfaire les curieux. Je me suis donc chargé d'informer le public de la vérité de ce récit. Il formera un objet d'investigation de la part de savants occidentaux.

AMBIKA CHARAN GUPTA.

Il ne nous résulte pas que les faits aient été supprimés ou faussés afin de bâtir une histoire parfaite de réincarnation — une doctrine pour laquelle beaucoup d'hindous éprouvent un amour désordonné. Mais même en admettant que l'histoire soit vraie dans tous ses détails, un esprit critique serait plutôt porté à admettre qu'il s'agit d'un cas de « possession ». La femme décé-



dée hantait probablement les alentours de la maison, en cherchant une occasion d'entrer en rapport avec son mari qu'elle avait tendrement aimé. La fillette qui passait par là avait des facultés médiumniques ; l'esprit saisit immédiatement l'opportunité qui se présentait.

Des esprits prennent possession du corps du médium, et entrent ainsi en contact avec le monde matériel. Quand la possession est complète, les communications ne contiennent pas d'erreurs. Mais les possessions complètes sont rares, Mme Piper elle-même garde une partie de son indépendance, d'où proviennent des erreurs assez fréquentes dans ses communications. En ces dernières années, il nous est arrivé de rencontrer quelques cas où une complète possession du corps avait eu lieu ; il en est résulté des exemples prouvant la survivance des esprits sans la moindre ombre de doute.

Tout ce que nous demandons à nos lecteurs, c'est que, chaque fois qu'un supposé cas de réincarnation se présente à lui, il l'examine avec l'état d'esprit qu'emploierait un Occidental, et nous pouvons l'assurer qu'il ne tardera pas à constater qu'il aurait tort de prêter foi à cette doctrine par suite de faits de cette sorte.

Plyush Kanti Ghose
dans le *Hindu Spiritual Magazine* (1).

Discussion sur un rêve d'apparence spirite étudié par le Dr Baudouin

M. Louis Chevreuil publie dans la *Revue du Spiritisme* de mars dernier une intéressante critique du cas que le Dr Marcel Baudouin a fait paraître dans le numéro de janvier des *Annales des Sciences Psychiques* sous le titre de « Un cas de Télépathie entre mort et vivant ».

On se souvient des faits : — Un M. Pineau, employé des postes, revient dans un bourg dont sa famille est originaire. Là, il apprend que l'ancien cimetière est désaffecté ; sachant que son grand-père y a été enterré, il se préoccupe de trouver sa tombe, dans la pensée d'un transfert à une sépulture familiale, mais il est impossible d'en connaître l'emplacement ; l'enterrement a eu lieu en 1824 et les anciens du pays n'en ont plus qu'un vague souvenir.

C'est ici qu'intervient l'action télépathique ; dans un rêve, une voix l'avertit : « Lève-toi ; prends un couteau ; va au cimetière. Tu entreras par cette porte ; tu feras quatre pas, puis tourneras à gauche et feras vingt-cinq pas ; tu trouveras alors une tombe recouverte d'une colonne. La *pierre tombale* de ton grand-père est à demi renversée entre cette colonne et la véritable fosse. Enlève la mousse qui cache l'inscription et remarque deux rosiers : « l'un au pied, l'autre à la tête, entre lesquels se trouve une dalle en pierre, épaisse de 15 centimètres, en trois morceaux, recouverts de 10 centimètres de terre. »

Tout cela était exact, les dimensions données se vérifièrent très exactement.

Pour le Dr M. Baudouin, l'explication du fait serait la suivante : — Dans sa jeunesse, le sujet aura entendu parler de cette sépulture ; ce souvenir se sera effacé, mais il sera demeuré dans sa subconscience. Sous l'effet de la préoccupation, ce souvenir sera reparu ; la cérébration spéciale au rêve a fait surgir l'image de l'aïeul qui s'est exprimé comme on l'a lu plus haut.

Cette explication n'agrée point à M. Chevreuil. « Il n'y a qu'à relire la description ci-dessus — dit-il — pour se convaincre que ce qui est dépeint, ici, est un état des lieux ; or, cet état des lieux est nouveau ; *c'est un état actuel qui n'a aucun rapport avec l'état ancien*. Les souvenir de M. Pineau, égarés dans l'inconscient, pourraient porter sur l'image de son grand-père, sur les détails de la cérémonie dernière ; ils ne pourraient pas porter sur les bouleversements survenus depuis, sur des rosiers dont aucune trace n'existait autrefois, sur l'épaisseur de la dalle, ni sur son enfouissement qui était l'œuvre du temps, ni sur le déplacement de la pierre.

» De sorte que, sans chercher si le phénomène est spirite ou s'il ne l'est pas, il nous paraît évident que cette explication est irrationnelle et inadéquate aux faits. »

A cet argument principal, M. Chevreuil en ajoute un autre secondaire :

« ...Nous connaissons bien les actions du rêve ; ce qui les caractérise, c'est précisément leur incohérence. En rêve, nous ne voyons jamais les choses telles qu'elles sont ; notre maison est autrement construite, nos meubles n'y sont plus et nous ne remarquons pas ces changements qui ne nous étonnent qu'au réveil. Lorsque, au cours d'un rêve, les souvenirs entrent en jeu, ce sont des souvenirs désordonnés. Comment se fait-il donc qu'il y ait quelquefois des rêves bien ordonnés, et n'avons-nous pas le droit de supposer

(1) Ce journal de Calcutta est spirite, et, comme il est assez naturel, il appartient à la secte anglo-américaine, qui n'admet pas la Réincarnation. Il en résulte cette situation bizarre que, dans cette Inde même où la Doctrine de la Réincarnation est couramment admise depuis de longs siècles, l'*Hindu Spiritual Magazine*, au nom des doctrines spirites, combat cette théorie que les spirites Kardécistes soutiennent comme un des principes essentiels de leur religion. — N. de la R.

qu'une influence spirituelle vienne mettre de l'ordre dans ce désordre ? Le nier serait une pétition de principe, puisque le rêve cohérent est un fait anormal, et que c'est là le problème qu'il soulève. »

Franchement, nous n'attachons pas beaucoup d'importance à ce dernier argument. Un rêve ne représente pas nécessairement un site d'une manière incohérente, incomplète, erronée ; en tout cas, l'affirmation de M. Chevreuil est tout aussi difficile à démontrer que l'est peut-être l'affirmation contraire.

Le point de beaucoup le plus important dans la discussion est celui qui se rapporte à la question de l'état des lieux.

Si M. Pineau n'avait jamais vu le cimetière de son bourg tel qu'il était à l'époque de son rêve, M. Chevreuil aurait sans doute raison ; seulement, il est certain que le Dr Baudoin ne se serait pas avisé, en ce cas, de faire le raisonnement qu'il a fait. S'il a cru devoir présenter son hypothèse, c'est sans doute qu'il a supposé que les lecteurs auraient compris ceci : que les souvenirs subconscients de ce que M. Pineau avait pu entendre dire par les anciens du pays s'étaient mêlés à ceux qu'il avait emportés de ses visites récentes au cimetière. Quand nous visitons un endroit où se trouvait un édifice que nous avons vu et qui a depuis disparu, les fondements seuls restant enfouis dans la terre, nous pourrions les localiser ; et si quelqu'un nous questionnait à ce sujet, nous pourrions lui dire, par exemple : « Fouillez ici, entre ces deux rosiers, et vous trouverez une dalle en pierre, épaisse de 15 centimètres, etc. : c'était le seuil de la porte d'entrée ; là où il y a maintenant ce chêne, vous trouverez, à quelque 50 cm. de profondeur, les vestiges de l'escalier de la cave, etc., etc. » La constatation visuelle de l'état actuel des lieux se combine ainsi avec la reconstruction mnémonique de l'état ancien des lieux mêmes.

Inutile d'ajouter que, tout en donnant cette explication si naturelle de l'hypothèse du Dr Baudouin, nous ne discutons aucunement la probabilité plus ou moins grande qu'elle a d'être juste. Comme M. Chevreuil lui-même, nous ne cherchons point « si le phénomène est spirite ou s'il ne l'est pas, mais si l'explication du Dr Baudoin et rationnelle et adéquate aux faits ».

Il y a toutefois un point sur lequel nous pouvons ne pas être en désaccord avec M. Chevreuil : c'est quand il reproche au Dr Marcel Baudouin d'avoir implicitement déclaré qu'il ne considère comme *scientifiques* que les explications n'ayant pas un caractère spirite ou spiritualiste. A notre avis, le savant ne doit pas se préoccuper de ces apriorismes. Or voici ce qu'écrit le Dr Baudouin :

J'ai recueilli dans mes notes, comme je l'ai écrit dans un travail précédent, de nombreuses observations du domaine des *sciences psychiques*.

Jusqu'à présent, je n'en ai étudié qu'une seule, qui présentait d'ailleurs des caractères tels que j'ai pu parvenir, — vu sa simplicité, — à l'expliquer, dans une certaine mesure, par les notions fournies par le *souvenir* et la *subconscience*. Je crois que le fait suivant, presqu'aussi intéressant, et recueilli également dans d'excellentes conditions de sécurité scientifique, peut être compris avec les mêmes hypothèses; et c'est pourquoi je crois utile de le consigner dans les *Annales*.

Cela signifie, en somme, que, si le Dr Baudouin ne parviendra pas à trouver une explication *non spirite* à quelques faits de cet ordre, il est bien décidé à les garder sous le boisseau. Il fera, en sens contraire, comme les revues spirites qui ne publient que ce qui est favorable à la thèse qu'elles soutiennent et attaquent les revues qui envisagent une question, non pas comme le ferait le Ministère public ou l'avocat défenseur dans un procès, mais comme doit le faire un juge qui écoute et pèse impartialement les arguments de part et d'autre. Quant à nous, nous avons publié l'article du Dr Baudouin, très intéressant, rempli de fines observations sur le mécanisme du rêve, etc.; mais nous l'aurions publié de même si l'auteur avait conclu dans le sens spirite. Et nous croyons que le Dr Baudouin agira « scientifiquement » en faisant connaître aussi les autres cas d'apparence supernormale qui sont à sa connaissance, quand même il ne parviendrait pas à les faire rentrer dans le cadre d'une explication non spirite.

Pour bien contrôler les médiums

On parle beaucoup de chercher des moyens plus satisfaisants de contrôler les médiums — et on a raison d'en parler, et de chercher. A ce sujet, il ne sera peut-être pas inutile que nous rapportions ici quelques passages d'une conférence que M. Louis Favre fit à l'Institut Général Psychologique, le 21 mars 1910, en parlant justement des « Dispositifs et Techniques applicables aux phénomènes médiumniques d'ordre physique ».

M. L. Favre remarque d'abord que les débutants pensent, avant toute chose, à empêcher tout mouvement.

POUR EMPECHER TOUT GESTE FRAUDULEUX

Pour y parvenir — dit le conférencier — ils veulent ficeler le médium ou lui attacher bras, jambes et



corps avec des *liens inextensibles.* L'expérience montre que, lorsqu'on emploie ce moyen de contrainte on n'obtient presque jamais de phénomène net : pas de phénomène, donc pas de contrôle. De telle sorte que ce moyen de contrôle, qui paraît d'abord le meilleur de tous, est en réalité d'ordinaire le pire, puisque, lorsqu'on l'utilise, on ne peut rien contrôler

Mettre le médium dans un *sac fermé* ne laissant au dehors que la tête du patient, est un moyen de contrôle à essayer dans les cas d' « apport » d'objets assez volumineux, d'empreintes de mains et de pieds, etc.

Le cou étant compressible, on peut toujours faire passer entre lui et le sac des objets de faible volume. Il importe de rechercher dans chaque cas quelle est la grosseur des objets qui peuvent passer.

Pour supprimer l'ouverture, on peut la recouvrir (ainsi que la tête du médium) d'un filet, léger et bien posé, adapté sans solution de continuité au sac. Ainsi il n'y aura de communication possible entre le médium et le milieu extérieur que par l'intervalle libre, et mesurable, des mailles. Le sac possédera des coutures faites à la machine et avec repères ; il pourra être garni de grelots.

Le sac fermé pourra être assez bien supporté (comme je l'ai vu), lorsqu'il sera pourvu de manches fermées et de pieds, de façon à ne pas constituer pour le médium une sorte d'instrument de torture ou de contrainte.

Pour contrarier la fraude du médium, on peut faire souvent qu'il ait les *mains tenues* par celles de contrôleurs. Mais il faut savoir les tenir sans faire souffrir le médium, dont la main est ou paraît hyperesthésiée pendant la séance. Une contrainte trop forte supprime le contrôle utile des phénomènes, en supprimant les phénomènes à contrôler.

Si l'usage des liens inextensibles contraignant le médium ne semble guère compatible avec la production des phénomènes, il n'en est pas de même de l'application des liens extensibles, en caoutchouc, etc. On peut limiter les mouvements du médium en tous sens, en fixant une extrémité du lien élastique au bras de celui-ci et l'autre à la chaise, par exemple, ou au parquet...

POUR EMPÊCHER LA SUBSTITUTION DES MEMBRES

Quand le médium fraude avec ses mains, c'est en général parce qu'il a réussi à opérer la substitution, qui lui permet de faire tenir la même main (la droite, par exemple) par les deux contrôleurs, alors que ceux-ci croient tenir l'un la main droite, l'autre la gauche. Si les deux mains du médium sont séparées par une paroi, le contrôleur de la main que le médium tend à libérer (la main gauche, par exemple) ne pourra être mis en contact avec l'autre main, que le médium fraudeur tenterait de lui faire tenir.

On a proposé, je crois, de mettre une planche entre les mains du médium. Je préfère, comme *sépare-mains*, un filet tendu sur un cadre semblable à celui-ci. Avec ce dispositif — qui peut être fixé sur la table d'expériences — les médiums qui, comme Eusapia, paraissent éprouver parfois le besoin de frotter leurs mains l'une contre l'autre, pourront le faire au contact du filet, sans que cela rende la fraude possible.

Comme *sépare-pieds* empêchant la substitution frauduleuse, on peut aussi employer un filet tendu sur un cadre convenablement placé...

VISION DES MOUVEMENTS DU MÉDIUM

...Dans les cas où l'on ne peut opérer en pleine lumière, on essayera — pour rendre possible la surveillance du médium et des assistants — d'utiliser des *marques lumineuses.*

Supposons que chacun porte aux bras un galon phosphorescent ou, mieux, sur chaque membre une lettre ou un chiffre semblables à ceux-ci (qui sont constitués par du carton enduit de sulfure de calcium). Si, par exemple, les chiffres pairs sont posés sur les bras droits et les impairs sur les bras gauches, on déterminerait facilement, même dans l'obscurité complète, quel est le bras qui est en mouvement. — Il semble qu'on pourrait faire accepter aux médiums (en particulier à ceux qui se servent déjà d'écrans lumineux) ce moyen de contrôle plus facilement qu'une lumière assez forte éclairant toute la pièce...

SENSATIONS TACTILES ET MUSCULAIRES PROVOQUÉES PAR LE MÉDIUM

...Le contact des mains n'est pas toujours conservé pendant les séances. Si donc les contrôleurs ont leurs membres (bras et jambes) reliés à ceux, voisins, du médium, ils sentiront les mouvements de celui-ci. Si les *liens* sont *élastiques*, en caoutchouc, par exemple comme ceux-ci, le médium (ainsi que je l'ai observé) ne pourra se plaindre d'être gêné par le contrôle.

Supposons que ce tube de caoutchouc, replié de façon à former deux bracelets accolés sur le même plan, soit placé de manière à recevoir un poignet du médium et un poignet du contrôleur : tout mouvement de bras du médium sera senti ; et si le contact des mains est perdu pendant une ou quelques secondes (comme il arrive parfois), le contrôleur n'aura pourtant pas perdu tout contrôle. Il faut veiller à ce que le médium ne puisse pas dépasser le bracelet et libérer sa main. On fixera le bracelet à l'avant-bras et à la manche du vêtement.

On peut encore utiliser un *lien* qui soit *élastique* mais *à extension limitée* — comme celui-ci. Dans le tube de caoutchouc formant bracelet j'ai introduit une ficelle, dont les extrémités ne peuvent pénétrer dans le tube. Quand le médium opère une traction sur le tube, celui-ci s'allonge, mais seulement jusqu'au point où la longueur de la ficelle est atteinte. Dans l'exemplaire que voici, la ficelle est placée de telle sorte que, pour sortir le poignet du bracelet — qui pourtant ne serre pas —, le médium doit employer les deux mains, et un certain temps, et de plus faire sentir une constriction au poignet du contrôleur.



M. Louis Favre termine cette communication sur la *production* et le *contrôle* en rappelant que ces deux choses doivent toujours marcher de front. Il faut avoir un souci constant des deux : or parfois, certains, qui veulent quand même des phénomènes, se désintéressent du contrôle ; et d'autres, qui avec raison attachent au contrôle une importance majeure, ne s'occupent pas assez de réaliser les conditions de production. — Quand un moyen de contrôle essayé paraît contraire à la production (ce qui est assez fréquent), il appartient à l'expérimentateur avisé d'en découvrir un autre équivalent qui ne supprime pas les phénomènes.

Production sans contrôle est chose sans valeur ; contrôle sans production est chose impossible.

Une apparition de nature objective

M. Camille Flammarion a écrit pour la *Revue spirite* de Paris, nº de janvier, un article dont nous reproduisons les passages suivants :

Mon neveu regretté, le capitaine Camille Martin, de l'Infanterie coloniale, est mort à Paris, le 22 mars dernier, usé par les fièvres et les fatigues, à l'âge de quarante-six ans, dans l'appartement qu'il habitait depuis un an, avenue des Gobelins, 4. Sa veuve et sa belle-fille viennent de me faire part, toutes frémissantes encore, quoique le fait date déjà de sept mois, d'un phénomène psychique digne de toute notre attention. Une longue absence de Paris les avait empêchées de m'en parler jusqu'ici.

Six semaines environ après la mort de son mari, Mme Camille Martin était couchée, dans le même appartement (mais non dans la chambre mortuaire) lorsque, non encore endormie, elle aperçut l'ombre de son mari glisser dans l'air, non loin d'elle.

Sa fille, couchée dans un autre lit, et endormie, se réveilla soudain et aperçut de son côté, l'ombre de son beau-père arrivant directement sur elle en la fixant de ces yeux caves et maladifs qu'il présentait aux derniers temps de sa vie. Elle en eut une telle peur qu'elle jeta un effroyable cri d'angoisse, et que tout à l'heure en me racontant le fait, elle en tremblait encore des pieds à la tête et en pâlissait étrangement.

Je les ai priées, l'une et l'autre, de m'écrire séparément une relation sommaire de ce qu'elles ont observé et ressenti. Voici ces récits :

Relation de Mme Camille Martin

C'était dans la première semaine de mai. Je m'étais couchée fort tard, vers 11 h. 1/2 ou minuit, très absorbée par des contrariétés d'affaires que j'avais été obligée de discuter dans la journée. La nuit était chaude et la chambre vaguement éclairée par la lumière diffuse de Paris. Je restais sur mon lit sans pouvoir dormir, les yeux grands ouverts, lorsque j'aperçus une ombre (celle de Camille) la figure grisâtre, les yeux enfoncés horriblement, et sa personne enveloppée dans une sorte de draperie grisâtre. On distinguait la moitié du corps ; les jambes disparaissaient dans une teinte toujours grise et comme enveloppée d'un brouillard. L'ombre venait d'entrer par une fenêtre (ouverte) et semblait planer à 60 centimètres environ au-dessus du sol, s'avançant, ou plutôt glissant, dans la direction du lit de ma fille. De mon lit je la suivais d'autant mieux qu'une glace en face répétait chaque mouvement de l'ombre.

Très angoissée, mais sans la moindre frayeur, je me demandais ce que mon pauvre Camille cherchait, lorsqu'à ce moment juste, où il se trouvait presque planer sur le lit de ma fille, cette dernière poussa un cri d'épouvante terrible, en m'appelant et me criant sa frayeur. Je lui répondis : Oui, je le vois aussi, ne t'effraie pas. Mais elle jeta un nouveau cri, plus perçant encore, et l'ombre s'évanouit dans la glace.

Après cette vision, ma fille s'est rendormie, très calme, comme jamais depuis cette mort elle ne l'avait fait. Le lendemain soir, la frayeur de revoir cette apparition la rendait si nerveuse qu'elle ne voulut pas coucher dans son lit et me demanda à partager le mien, toujours tremblante.

Quant à moi, je n'ai pas éprouvé la moindre frayeur. Au contraire, j'en ressentais un calme bienfaisant, et le reste de la nuit, je l'ai passé sans la moindre fatigue.

Souvent, depuis, j'essayai de revoir mon cher Camille, en y pensant fortement, mais je n'ai pas obtenu le moindre phénomène.

Je dois vous faire remarquer aussi qu'à l'époque de son apparition, nous avons entendu plusieurs fois des bruits singuliers et inexplicables dans les lames du parquet, et même des portes ont claqué brusquement alors qu'elles avaient été fermées soigneusement et vérifiées à plusieurs reprises.

Relation de Mlle Berthe Dupont

Cela date des premiers jours de mai environ, entre le 5 et le 10 ; nous nous étions couchées à minuit, et j'avais l'impression de dormir depuis une heure lorsque je me sentis réveillée comme par un fluide, et en ouvrant les yeux je vis une ombre à quelque distance de mes yeux. Elle me paraissait vaguement drapée dans un linceul, les

bras croisés sur la poitrine, le bas du corps n'étant pas visible ; c'était comme un brouillard qui allait en s'évanouissant.

L'ombre semblait planer et s'avancer vers mon lit ; j'avais l'impression très nette d'être réveillée et de la voir s'approcher de moi ; je reconnus les traits de la physionomie de mon beau-père, et je fus saisie d'une peur épouvantable. Il arrivait directement sur moi !

Après l'avoir vue et reconnue pendant deux secondes, peut-être, je criai pour réveiller maman couchée dans la même chambre que moi, presque perpendiculairement, à mon lit, et lui témoigner mon angoisse. Elle me répondit tranquillement, à ma grande surprise, car je la croyais endormie : « Mais je la vois aussi, il ne faut pas avoir peur. » Je lui criai encore mon épouvante une seconde fois, et à ce moment l'ombre s'évanouit.

Je me rendormis très calme, et le restant de ma nuit, je me reposai comme je ne l'avais pas encore fait depuis la mort qui nous a frappées.

Voilà donc deux observations bien distinctes du même phénomène.

L'explication généralement admise, par les physiologistes est qu'il s'agit là d'une *hallucination*. Mais je voudrais bien savoir quelle est exactement la valeur explicative de ce mot.

On le considère comme synonyme du mot illusion. C'est-à-dire que ce serait là un phénomène purement subjectif, et qu'il n'y aurait rien en dehors du cerveau des deux narratrices. Leur vision serait un simple produit de leur imagination, de leur nervosité.

Une hallucination collective est-elle aussi simple que cela ?

On peut supposer, il est vrai, que Mme Martin, sous l'impression toujours vivace de la mort récente de son mari, constamment ravivée par les discussions d'affaires, a *cru voir une ombre inexistante* et l'a créée de toutes pièces, et que les ondes émanées de son cerveau ont impressionné celui de sa fille. C'est possible, mais une telle explication est, avouons-le, purement hypothétique et assez compliquée. Remarquons que tandis que la jeune fille voyait arriver de face sur elle cette ombre mystérieuse, sa mère la voyait de trois quarts et se réflétant dans la glace...

Le désastre du "Delhi" aurait été vu d'avance par une Voyante

Le *Light* du 12 avril dernier publie le procès-verbal d'une séance qui a eu lieu dans un cercle privé, chez M. W. E. Barry, Berea-road, Durban (Natal), le jeudi 7 décembre 1911. Mme Barry, la maîtresse de maison, qui est douée de facultés médiumniques remarquables, écrivit automatiquement ce qui suit :

Je vois une étendue d'eau semblable à l'embouchure d'un grand fleuve, ou un estuaire. Cela ne me semble pas exactement comme en pleine mer. Je vois la côte d'où s'élève une colline couverte d'arbres, et tout près de la terre un grand paquebot qui paraît être échoué. Maintenant, je vois un autre bâtiment que je crois être une canonnière ou un navire de guerre, car je vois sur lui des canons et des hommes en uniforme avec de l'or sur leur casquette. Il porte secours au paquebot, sur le pont duquel je vois un grand nombre de personnes. J'ai l'impression très forte qu'elles appartiennent à l'aristocratie, que la royauté elle-même y est représentée, et qu'elles sont en voyage de plaisir. Il me semble qu'on est aux premières heures du matin ; les dames sont dans leurs vêtemen s de nuit. Je vois aussi une embarcation ballottée dans l'eau agitée : elle contient des personnes.

Le médium déclara ensuite aux assistants qu'elle avait probablement décrit cette vision sous quelque influence opposée à ses propres désirs personnels, et qu'elle doutait de sa véridicité, craignant qu'il pût s'agir de quelque influence psychologique se rapportant à la visite du roi et de la reine aux Indes. Mais, moins d'une semaine après, c'est-à-dire dans la matinée du 14, on apprit par les journaux la perte du *Delhi* au Cap Spartel, en des conditions qui répondaient exactement à celles décrites par la voyante.

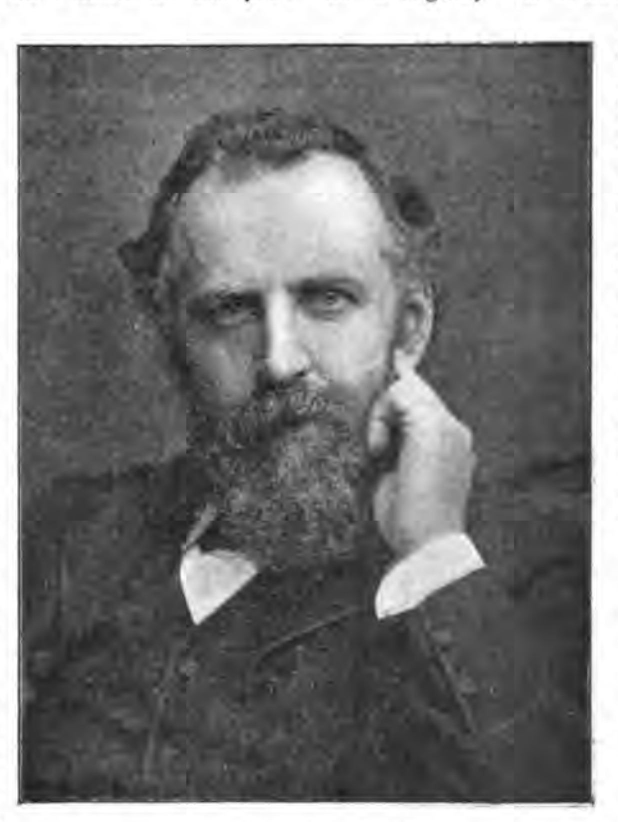
Ce compte rendu est signé par M. Robert Smith, secrétaire de la Société spiritualiste de Durban, et Directeur du Cercle, ainsi que par M. W. E. Barry, M. S. Krawahl, Mme A. Gibbins, Mme E. J. Smith, M. Nurse Grant, Mme E. Clark, M. Jas. C. Grant, M. R. Clark, M. C. H. Bull.



ECHOS ET NOUVELLES

William T. Stead

Toutes les personnes qui s'occupent de psychisme ne seront pas également convaincues que l'œuvre de celui qui a été la plus illustre victime de la catastrophe du *Titanic* ait été profitable au développement de leur doctrine. On a dit de Gladstone qu'il avait été le Saint des politiciens ; on pourrait dire de Sir William Stead qu'il fut le Saint des journalistes. Mais à l'époque où nous vivons surtout, il n'y a rien d'aussi dangereux pour une doctrine ou un parti qu'un Saint, parce que qui dit *saint* dit presque nécessairement un exalté, en tout cas un homme qui a difficilement le sens de la mesure, et surtout le sens de l'opportunité. En somme, le « Bureau Julia » et les publications spirites de Stead, en ces dernières années, n'ont certainement pas contribué à augmenter le prestige dont les études psychiques jouissent auprès du public.



Sir William T. STEAD.
(Ce beau portrait date d'une dizaine d'années).

Mais si on considère le défunt au point de vue de l'élévation de son caractère, de la pureté de ses intentions, du courage, du dévouement qu'il a déployés dans tous les grands actes de son existence, sa figure se dresse devant nous avec une grandeur auguste dans laquelle disparaissent tous les défauts de détail. Comme l'a observé M. Ralph Shirley, « la générosité de son cœur, l'étendue de son intelligence le portaient à s'intéresser à toutes les choses mondaines et supermondaines, en formant de lui une personnalité presque unique ».

Il était âgé de soixante-trois ans, étant né en 1849 à Embleton, dans le Northumberland, d'un clergyman congrégationaliste. A quatorze ans, il quitta l'école pour devenir petit commis dans un magasin de Newcastle-on-Tyne. Il passa ainsi dans le commerce sa première jeunesse, mais il envoyait des articles au principal journal de la région, *The Northern Echos*, et à vingt-quatre ans il en devint le rédacteur en chef. En 1880, M. John Morley (maintenant Lord Morley of Blackburn) se l'associa comme vice-directeur de la *Pall Mall Gazette*, dont il lui laissa enfin la direction, quand il fut appelé à faire partie d'un Ministère libéral.

Toute discussion sur les innovations qu'il introduisit dans le journalisme britannique, sur ses retentissantes campagnes politiques et morales, serait quelque peu déplacée ici. De même, au sujet de sa propagande pacifiste, il nous suffira de rappeler qu'il combattit même l'entreprise de son propre pays contre les Boers, bien qu'il n'ignorât point que cela lui aurait fait perdre le puissant appui financier de son ami Cecil Rhodes ; il n'était donc pas du nombre de ces Tartufes qui voient en réalité dans les conquêtes des autres pays, contre lesquelles ils élèvent la voix, autant de soustrait à leurs propres appétits.

Peu de temps après avoir quitté la *Pall Mall Gazette*, W. Stead fonda la *Review of Reviews*, qui eut immédiatement un succès financier considérable. Il publia aussi le *Borderland*, revue psychique, qui avait été fondée et dirigée par Miss Goodrich-Freer (actuellement Mrs. Hans Spoer), la psychiste et clairvoyante bien connue; mais les temps n'étaient pas encore mûrs pour cette publication, qui n'eut qu'une courte durée.

Jusqu'alors, W. Stead avait semblé plutôt un investigateur des phénomènes psychiques qu'un spirite proprement dit. Mais il ne tarda pas à le devenir. En 1909, il fonda dans son habitation de Mowbray House le fameux « Bureau Julia ». « Julia » était l'esprit de Miss Julia A. Ames, amie de M. Stead, morte une quinzaine d'années auparavant, et dont il avait déjà recueilli les messages médiumniques supposés dans un volume : *Letters of Julia.* Maintenant « Julia» devait diriger, de l'au-delà, un bureau de communications entre les incarnés et les désincarnés, moyennant un certain nombre de médiums : parmi ceux-ci, quelques-uns montrèrent, en certaines occasions, des facultés supernormales remarquables. M. W. Stead consacra à ce Bureau une somme annuelle de 1.000 livres. Les consultants ne payaient pas, mais devaient être souscripteurs d'une Bibliothèque psychique circulante. Malheureusement, si quelques personnes qui pleuraient un parent ou un ami trépassé trouvèrent une consolation dans les « messages » obtenues au moyen de ce Bureau, les entrevues avec l'esprit de Gladstone sur des questions politiques, etc., prêtèrent aux journaux et au public l'occasion, qu'il eût fallu éviter, de se former des études psychiques une malheureuse idée.

Sir William Stead s'embarqua sur le *Titanic* pour aller parler sur la Paix universelle dans une grande réunion religieuse dans laquelle le Président Taft devait prendre aussi la parole. Il est donc mort en ses fonctions de missionnaire de la Religion et de la Paix.

M. E. Boirac n'est pas spirite

Nous avons parlé, dans notre dernier fascicule, de la conférence que M. E. Boirac, recteur de l'Académie de Dijon, a faite dernièrement au Collège de France, sous les auspices de l'Institut Général Psychologique. Le *Temps*, parlant à son tour de cette conférence, disait en somme que M. Boirac y avait proclamé sa foi spirite — ce qui est aboslument inexact, M. Boirac ayant dit au contraire (nous nous souvenons fort bien de ses paroles) : « Je ne sais pas s'il y a ou s'il n'y a pas d'esprits : je n'entre point dans cette question ».

Par suite de cela, M. Boirac a envoyé au *Temps* la suivante déclaration, qui a été publiée le 5 avril courant :

Pour être spirite convaincu, je devrais croire qu'il existe des Esprits qui reviennent de l'autre monde pour faire tourner les tables, dicter des messages, prédire l'avenir, remuer des meubles, etc... Or, je ne crois pas aux esprits ; j'ignore s'ils existent ; la question de croyance ou de non croyance en leur réalité me laisse entièrement indifférent ; je m'en désintéresse autant qu'un physicien ou un naturaliste se désintéressent, comme tels, de la question de la croyance à l'existence de Dieu.

Je prétends que les phénomènes spiritiques ou spiritoïdes (improprement appelés spirites) dans la mesure où ils sont réels, sont des phénomènes absolument naturels, qui composent le dernier degré d'une série dont les degrés précédents sont les phénomènes hypnoïdes (suggestion, hypnotisme, dédoublement de la personnalité) et les phénomènes magnétiques (magnétisme animal et télépsychie): et que l'étude de ce 3e degré, le plus complexe et le plus obscur, ne pourra être utilement abordée que lorsque les deux autres auront été élucidés. Je ne suis pas plus spirite que les Charcot, les Berheim, les Pierre Janet, les Flournoy, les Richet, que tous ceux qui se sont risqués, avant moi, à explorer le champ des mystérieux mais très réels phénomènes de la psychologie inconnue, sans autre idée que celle d'y découvrir des lois nouvelles de la nature avec les secours de la seule méthode expérimentale à l'exclusion de toute hypothèse transcendante. BOIRAC.

Le phénomène du nœud de Zoellner aurait-t-il été renouvelé ?

Le *Fraterniste* de Douai vient de publier le procès-verbal suivant :

Aujourd'hui, 19 avril 1912, treize personnes étaient réunies en séance chez Mme Cornille, 40, rue Saint-Paul, à Paris.



Quatre ficelles, dont les deux bouts de chacune d'elles étaient cachetés à la cire rouge et vérifiés par tous les assistants, ont été placées sur la table d'expérience. Ces ficelles ont été dénommées par moi, selon leur grosseur : numéros 1, 2, 3, 4.

J'ai demandé à l'Esprit de désigner le numéro qu'il pourrait défaire.

Il a été répondu : « numéro 3 », qui était la moins grosse.

La lumière a été éteinte.

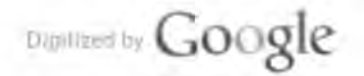
Il a été convenu que la table frapperait quatre coups lorsque le phénomène serait exécuté.

Quinze minutes environ plus tard les quatre coups ont été frappés et on a allumé le gaz.

Le nœud était défait.

Ont signé le présent procès-verbal :

MM. Chevreuil, Montorgueil, rédacteur au journal *L'Eclair* ; Couteleau, Pager, Cornille, Poulain.



Mmes : Courau, Poulain, Pager, Couteleau, Cornille, Charpentier, commandant Darget, rapporteur.

C'est M. Chevreuil qui avait donné la ficelle avec un nœud et les deux bouts scellés sur un carton. Il confia la ficelle ainsi nouée à Mme Cornille, en lui disant de la lui rapporter aussitôt défaite. La ficelle lui a été rapportée défaite et il en a tiré une seconde photographie.

Ce qui augmente l'intérêt de ce récit, c'est que M. Chevreuil est allé montrer le résultat obtenu à M. Courtier, secrétaire de l'Institut Général Psychologique de Paris, et M. Courtier a été prié de faire lui-même un nœud avec le cachet de l'Institut Psychologique. M. Courtier a promis de le faire...

Petites Informations

⁂ A la Convention Nationale des Spirites américains, qui eut lieu l'année dernière, à Saint-Louis, les représentants du Minnesota proposèrent **un recensement de tous les spirites** des États-Unis. Quelques organes de la doctrine, tel que le *Progressive Thinker*, insistent maintenant pour que cette idée soit réalisée, afin d'en imposer aux pouvoirs publics, par le nombre des adhérents au Spiritisme.

⁂ **Un Congrès spirite international** s'ouvrira à Liverpool sous les auspices de la Société spirite de cette ville. Il durera trois jours. Il y aura trois sections : philosophie, phénoménologie, propagande.

⁂ La *Filosofia della Scienza*, de Palerme, (via Bosco, 47), a adressé à un grand nombre de notabilités des études psychiques un questionnaire sur la Réincarnation. Toutes les personnes possédant des documents sur cette question sont priées de les communiquer à M. I. Calderone, directeur de la *Filosofia*.

⁂ Une dépêche de l'Agence Reuter, de New-York, annonce la mort de M. **Isaac Kaufman Funk**, président de la grande Société d'éditions Funk and Wagnalls. Le défunt était âgé de soixante-treize ans. Il s'était beaucoup occupé de recherches psychiques. Il avait publié en 1902 *The Next Step in Evolution*, en 1904 *The Widow's Mite and Other Psychical Phenomena*, et en 1907 *The Psychic Riddle*. Dans ces ouvrages, il manifestait des idées spirites, tempérées par une assez bonne critique. Tous ses amis s'accordent à le dire un homme d'un grand cœur et d'une haute intelligence.

⁂ M. **Cecil Husk**, le célèbre médium à matérialisations, à peu près aveugle depuis longtemps, vient à peine de se relever partiellement d'une grave maladie qui le tenait cloué au lit depuis juillet de l'année dernière. Il ne pourra pas de sitôt reprendre ses séances.



Société Universelle d'Études Psychiques

Expériences avec Mme Feignez

La S. U. F. P. (Section de Paris) organisa les 14, 22 et 28 février, trois séances expérimentales de clairvoyance avec le concours gracieux de Mme Feignez comme médium.

Le *modus operandi* de Mme Feignez se rapproche de celui des médiums spirites. Elle commence par appeler le consultant à la table qui doit servir aux communications typtologiques, et c'est au cours de ces communications, et plus particulièrement à leur issue qu'elle décrit les visions qui se rapportent à « l'esprit évoqué ».

Comme, de son avis même, tout l'intérêt de ses séances consiste dans les visions clairvoyantes, elle abrège le plus possible les communications typtologiques. Elle pose toujours les mêmes questions aux différentes personnes qui se succèdent à la table :

« L'esprit est-il là ? — Étiez-vous parent avec M. ou Mme ? Quel est le mois où vous avez quitté la Terre ? — Quel est le quantième du mois, etc...»

Généralement Mme Feignez se contente d'obtenir la première lettre des mots, du nom, du prénom, de la ville où une personne est née ou est décédée, etc. D'une manière générale, les consultants ont suffisamment d'automatisme pour favoriser les communications typtologiques. La plupart prennent intérêt aux révélations de la table, qu'ils fournissent eux-mêmes inconsciemment et se trouvent ainsi, peut-être, dans un état d'esprit particulièrement favorable pour entrer en rapport télépathique avec Mme Feignez, ou pour provoquer sa clairvoyance ; elle décrit alors ses visions au fur et à mesure qu'elles se présentent.

Il est bien certain aussi que les renseignements puisés précédemment de cette manière ne peuvent qu'aider Mme Feignez en limitant ses visions.

Voici un exemple complet d'une assez bonne consultation au cours de la 3e séance (Cas. II 28/2-12).

1° *Communication typtologique* :

Q. — L'esprit évoqué par Madame est-il là ? — R. — Oui.

Q. — Quelle est la première lettre de votre nom de famille ? — R. — Z ; *puis* L, *puis* V. (*Exact.*)

Q. — Celle du prénom ? — R. — A *puis* R. *(Exact.)*

Q. — Étiez-vous parent du consultant ? — R. — Oui. *(Exact)*.

Q. — Combien aviez-vous d'enfants ? — R. — Quatre *(Exact)*.

Q. — Des filles ? — R. — Oui *(Exact)*.

Q. — Quel est le prénom de la dernière ? — R. — M. *(Exact)*.

Q. — Est-ce Madame ? — R. non *(Exact)*.

Q. — Quelle est la première lettre du prénom de Madame ? — R. — B. *(Exact)*.

2° *Description des visions* :

Cette personne était très ordonnée *(exact)* ; pas méchante, mais elle aimait de faire des recommandations *(exact)* ; sévère *(exact)* ; elle marchait beaucoup elle inspectait *(exact)* ; elle avait toujours une canne *(exact)*. Elle ne parlait pas beaucoup, mais était franche *(exact)* ; très bonne, quoique réservée *(exact)*. Elle avait de gros sourcils qu'elle fronçait *(très exact)* ; elle était très bonne à la maison, mais il n'en était pas de même au dehors *(douteux ou faux)*. Elle habitait une maison isolée *(faux)*. D'un côté il n'y avait pas de maisons *(exact)*. Pas loin il y avait un croisement de route *(douteux)*, dans un pays plat *(faux)* ; c'était montagneux autour *(faux)*. Je vois pourtant une côte *(douteux)*. La maison était entourée d'arbres *(exact)*. Elle avait une préférence pour la deuxième de ses filles *(exact)*. Je ne sais pas si c'était vous. *(C'était bien la consultante)*. Elle aurait voulu qu'elle continue ce qui avait été ébauché *(exact)* Cela a été fait, mais sans élan *(exact)* et cela aurait pu se transporter dans un autre pays avec le même rapport *(incompréhensible)*.

Les résultats de chaque expérience furent classés méthodiquement, comme ils l'avaient été dans l'enquête sur la Psychométrie.

Ainsi, dans le cas cité, après élimintation des données typtologiques, il reste 21 facteurs décomposables en 13 exacts, 3 faux et 5 indéterminées.

La 1re séance comprenait 5 expériences, dont l'ensemble donne 50 0/0 de facteurs exacts, 35 0/0 de faux, 15 0/0 d'indéterminées.

La 2e comprenait 8 expériences qui ont donné 25 0/0 de facteurs exacts, 50 0/0 de faux, 25 0/0 d'indéterminés. Cette séance était plus bruyante que la première. Enfin, la 3e comprenait 4 expériences dont 50 0/0 des facteurs étaient exacts, 25 0/0 faux, 25 0/0 indéterminés. (Cette séance fut plus calme et il y avait moins de monde qu'aux autres).



En résumé le pourcentage général est le suivant :

42 0/0 de facteurs exacts ;
37 0/0 de facteurs faux ;
21 0/0 de facteurs indéterminés.

Bien que le nombre de facteurs faux soit près de balancer le nombre des exacts, l'impression générale était dans ces séances qu'il y avait là une certaine manifestation du supernormal, mais il ne paraît guère possible de se rendre compte quelles y sont les parts respectives de la Télépathie et de la Clairvoyance.

Le secrétaire-adjoint:
R. WARCOLLIER.

UNE CONFÉRENCE SUR LE MÉDIUM CARANCINI

Le 10 avril, à 5 heures du soir, M. DE VESME fit une communication sur « La Médiumnité de Fr. Carancini ». Il indiqua et fit défiler sous les yeux des assistants, au moyen de projections lumineuses, de nombreuses photographies, dont une partie a été ensuite publiée dans les fascicules de mars et avril des *Annales des Sciences Psychiques*. Il conclut en disant que, tout en n'ayant jamais expérimenté avec M. Carancini, il estime, d'après les documents qu'il a entre les mains, qu'il serait utile de l'étudier.

L'Assemblée chargea le Bureau de la Société de se constituer en une Commission spéciale pour l'organisation des séances avec Carancini, en s'adjoignant un certain nombre d'autres sociétaires.

La première séance de cette Commission a eu lieu le soir du 22 avril.

M. Fr. Carancini doit arriver à Paris vers le 15 mai.

Les membres de la Section de Paris qui désirent connaître les conditions auxquelles ils pourraient assister à quelques-unes de ces séances sont priés d'écrire au Secrétariat de la Société.

LES MEMBRES SOUSCRIPTEURS POUR 1912

	Liste précédente :	392 fr.
51.	M. l'abbé P. Naudet	8 »
52.	Mme la comtesse de la Chapelle	8 »
53.	M. le Dr A. Charpentier	8 »
54.	Mme Albert Charpentier	8 »
55.	Dr Ch. Bonnet, médecin légiste	8 »
	Total	432 fr.

POUR LES SÉANCES DU MÉDIUM CARANCINI

1.	M. de la Bussière	92 fr.
2.	M. L. Lemerle	100 »
3.	M. le Dr Jean-Ch. Roux	50 »
4.	M. Jaillard	20 »
5.	Mme la Doctoresse Constantinescu-Bagdat	20 »
6.	M. le Dr Chanteaud	100 »
	Total	382 fr.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

L'Assemblée générale annuelle de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, aura lieu le *Lundi* 17 *Juin, à* 5 *heures de l'après-midi*. L'ordre du jour sera publié en détail dans notre prochain numéro ; il comprendra l'approbation du bilan social, l'élection du nouveau Bureau, etc., etc.

Le Secrétaire, C. DE VESME. *Le Président,* Dr PAUL JOIRE.

Le Gérant : JOSEPH MATRAT

IMPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. FORTIN, *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, PARIS.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

22e Année — Mai 1912 — N° 5

ÉTUDE SUR LA MÉDIUMNITÉ DE F. CARANCINI

Discussion des anciennes critiques et apport de nouveaux documents

(*Suite et fin. — Voir les numéros de Mars et d'Avril*)

Passage de la matière à travers la matière

Pour constater que ce phénomène s'est présenté sans la possibilité d'une fraude, il suffit de lire avec attention le procès-verbal de l'avocat Campanile, rédacteur du grand journal *La Tribuna*, à Rome, et celui des autres assistants. Le voici :

Invité par le médium, M. Carancini, à libérer une de mes mains — la gauche — en laissant l'autre dans la chaîne, et à l'apporter, à peu de distance, sur la caisse, je l'ai fait. Ma main a rencontré un carreau de verre posé sur le couvercle de la caisse ; ensuite, le médium me dit de la descendre un peu ; je rencontrai alors le cadenas ; M. Carancini m'invita à m'assurer si ce dernier était bien fermé et à le serrer dans ma main. J'ai pu constater qu'il était bien fermé et j'ai continué à le serrer jusqu'au moment où le médium a annoncé que l'assiette enfumée, qui devait se trouver couverte par le carreau, sur le couvercle de la caisse, était passée dans la caisse même. On fit la lumière, et on constata qu'il en était réellement ainsi ; le cadenas était toujours bien fermé, et sur l'assiette était écrit le mot : *Eureka*.

GAETAN CAMPANILE.

Rome, 23 juillet 1909.

Nous, soussignés, pouvons affirmer en pleine connaissance de cause que l'assiette trouvée enfermée dans la boîte se trouvait, au début de la séance, sur le rayon supérieur de l'étagère ; nous avons pu constater qu'elle était à ce moment entièrement enfumée et sans aucune écriture.

Suivent les signatures des assistants : MM. CESARE ZANCIGH, AMADORE JAIME WAGNER, ADOLFO MELOSCI, FEDERICO PETRIGHI SOLIDAN, G. CAMPANILE, L. V. ERHARDT ; Mmes MATILDE MELOSCI, etc.

Mais comme les procès-verbaux ne sont qu'une énumération des événements principaux, et non une critique, il est nécessaire de joindre celle-ci aussitôt qu'il s'agit de défendre la réalité des phénomènes contre des doutes et des attaques. A ce point de vue, je donne les explications suivantes :

a) La caisse a été fabriquée d'après mon ordre et mon initiative à la fin de 1908, chez un menuisier que Carancini ne connaît pas. Dès lors, j'espérais arriver un jour au phénomène de la pénétration de la matière par la matière.

Le premier phénomène de ce genre a eu lieu le 18 décembre 1908. La caisse a été transférée médiumniquement de l'endroit où elle se trouvait, entre les deux rayons inférieurs de l'étagère, sur la grande table autour de laquelle étaient assis Carancini, ses contrôleurs, les assistants, etc. Un violon qui était dans la caisse bien fermée avant que celle-ci fût transportée sur la table, fut ensuite trouvé sur la caisse même, toujours fermée, après le transport. Il existe un procès-verbal très détaillé au sujet de ce phénomène, rédigé par moi, et un autre en italien, plus court, et signé par les assistants de la séance.

La seconde pénétration a eu lieu le 28 juin 1909. Il s'agissait d'une clochette à manche. Je regrette de n'avoir pas fait une photographie de ce phénomène. Mais je m'attendais à des choses qui pouvaient frapper davantage ceux qui n'assistent pas à de telles séances.

b) La caisse a 28 centimètres de haut, 59 centimètres de long et 34 centimètres de large. Elle a un fond de bois et, comme on le voit sur les photographies (*Voir fig.* 18), ce fond est également entouré de bois, dont l'épaisseur est partout d'1 centimètre et 7 millimètres, c'est-à-dire presque 2 centimètres. Les bords qui entourent la caisse ont une largeur de 3 centimètres et 2 millimètres.



Les colonnes aux quatre côtés de la caisse ont une forme carrée ; leur diamètre est de 3 centimètres et demi.

c) Le couvercle et les parois latérales de la caisse sont constitués par un châssis en bois dont les panneaux consistent en un grillage en fil de fer fixé par des clous ; il y a un espace

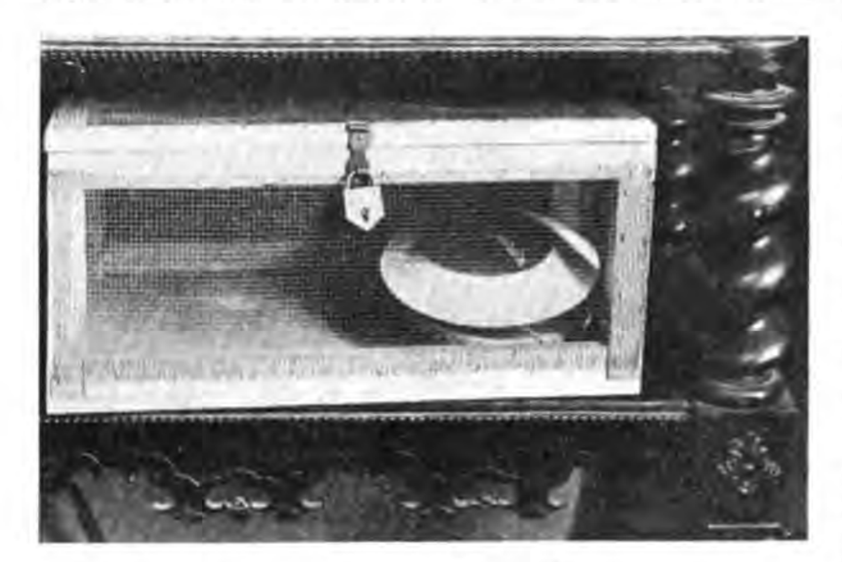


Fig. 18.

L'assiette pénétrée dans la caisse fermée.

d'environ 5 à 4 centimètres entre un clou et l'autre. La construction de la caisse exclut toute possibilité qu'on y introduise un objet sensiblement plus grand que les trous du grillage, sans ouvrir la serrure.

d) La serrure est de nature telle qu'on ne peut pas l'ouvrir sans l'emploi d'une clef spéciale dont il n'existe pas de double.

A quelques rares exceptions près, je plaçais toujours moi-même la caisse sur la table, avant mes séances ; je l'ouvrais, et je demandais aux assistants de rechercher minutieusement s'il y avait possibilité de sortir un objet de la caisse sans l'ouvrir. Puis on fermait la caisse, parfois après avoir mis un objet à l'intérieur ; on s'assurait que la serrure fût absolument fermée, et on mettait enfin la clef sur la seconde des deux tables autour desquelles prenaient place les assistants, au nombre de 8 à 12.

Comme on plaçait la clef au bout de la seconde table et que chacune des tables a une longueur d'un mètre, elle devait se trouver à une distance d'un mètre 3/4 de Carancini, de sorte qu'il était impossible au médium de s'en emparer pendant la séance, s'il n'avait pas de complices parmi les assistants. Quant à moi, je n'ai jamais observé la moindre chose qui puisse justifier un soupçon si grave. Et jamais on n'a exprimé des doutes à ce sujet.

e) Quand le phénomène eut lieu, la caisse se trouvait sur l'étagère et dans la position dans laquelle elle est représentée sur trois photographies que je possède. Comme elle a une hauteur de 28 cm. 1/2, et que, d'après l'examen que je viens de faire, la distance entre les deux rayons de l'étagère n'est pas tout à fait de 32 centimètres, il en résulte qu'il n'y a qu'un espace d'à peine 4 centimètres entre la caisse et le bord de la planche supérieure. Si l'on pouvait parvenir, à la stricte rigueur, à ouvrir la caisse dans cette situation, il était toutefois assez difficile d'introduire la main dans la caisse. En avançant la caisse de 7 centimètres, on obtiendrait naturellement un espace assez large pour ouvrir un peu plus le couvercle et placer une assiette au fond de la caisse.

Mais, pour exécuter tout cela dans l'obscurité, sans le moindre bruit, il fallait une habileté extraordinaire, surtout qu'on ne pouvait agir qu'avec une seule main libre, même au cas d'une fraude ! Si Carancini avait fraudé, il lui aurait fallu avoir le bras nu, tandis qu'il était tout-à-fait habillé, et qu'il avait même des manchettes aux poignets.

J'arrive à la conclusion.

Sans doute, une tromperie aurait été possible si : 1° Carancini avait eu quelque complice qui lui passât la clef de la serrure ; 2° s'il avait pu disposer de ses deux mains, et non pas d'une seule, pour pouvoir ouvrir la serrure et ôter le crochet, pour soulever le couvercle de la boîte, mettre l'assiette à l'intérieur de celle-ci sans faire de bruit, rabattre le crochet du cadenas — tout cela dans l'obscurité !

Je ne reviens pas à discuter, en ce cas encore, le degré de naïveté, ou de sommeil, qu'il faudrait admettre chez les contrôleurs pour ne pas s'apercevoir de tout ce manège du médium. Mais le procès-verbal est là pour attester que l'avocat Campanile tenait dans sa main la serrure pendant que le phénomène se produisit, et que l'assiette couverte d'une plaque de verre se trouvait au-dessus de la caisse avant que l'avocat enlevât la serrure.



L'un des expérimentateurs de Genève, le Prof. X., m'a bien fait remarquer que Carancini avait pu se procurer une clef de la caisse, au moyen d'une empreinte en cire. Connaissant depuis longtemps le caractère de Carancini, j'exclus pour ma part absolument cette hypothèse ; mais en tout cas, je demande comment Carancini aurait pu se servir d'une clef, si l'avocat Campanile serrait entre ses mains le cadenas.

L. VON ERHARDT.



Fig. 19.

SÉANCE DU 13 FÉVRIER 1912. — Présents : professeur F. Betti, chev. Henri Casoni, prof. Grégory, Mme Grégory, baron v. Erhardt. — Carancini est lié, comme d'habitude ; le lacet est passé à plusieurs reprises dans l'anneau qui joint les sangles serrant les poignets du médium et retient ce dernier solidement sur sa chaise. Dans ces conditions, quelques mots ont été écrits sur l'assiette enfumée que l'on entrevoit sur l'étagère, devant le tambourin ; elle est en partie cachée par la tête de M. Betti. L'assiette se trouvait à la distance d'un mètre 10 centimètres des mains immobilisées du médium.

Un point qui reste obscur, dans ce rapport, est le suivant : « Pourquoi plaçait-on la clef de la caisse sur l'une des tables, au lieu de la cacher, ou de l'enfermer à son tour ? » Sans doute, c'était le médium — ou, si l'on veut, « Giuseppe », — qui le demandait. La chose ne devient compréhensible que si l'on suppose (toujours en excluant toute hypothèse de fraude) que la clef servait à la personnalité médiumnique mystérieuse à ouvrir la caisse. Mais alors il ne s'agissait plus de « passage de la matière à travers la matière », mais tout simplement d'un phénomène, un peu compliqué, de mouvements d'objets sans contact. Mais alors, comment cette forme de phénomène peut-elle se concilier avec le fait que M. Campanile serrait le cadenas dans sa main, au moment où la pénétration aurait eu lieu ?

On pourrait se demander : Quand M. Campanile, dans l'obscurité, toucha le carreau en verre, posé sur la caisse, put-il s'assurer que l'assiette était encore *sur* la caisse ? M. Campanile dit uniquement, dans sa déclaration, que, après avoir touché la plaque en verre, il *descendit un peu avec la main* et qu'il rencontra alors *le cadenas* ; il ne dit pas avoir d'abord rencontré *le couvercle de la caisse*. Il paraît toutefois avoir été bien convaincu de la réalité du phénomène.

Dans le phénomène dont il est question se trouverait aussi greffé un cas d' « écriture directe », le mot *Eureka* ayant été écrit sur l'assiette fumée. Les cas d'écriture directe sont fréquents avec Carancini, aux dires de M. von Erhardt et d'autres expérimentateurs. Nous ne mentionnerons ici que celui qui se serait produit au cours de la séance du 13 février 1912. (*Voir la fig.* 19.)

Pour en revenir aux phénomènes supposés de passage de la matière à travers la matière », nous publions ici deux photographies (*figures* 20 *et* 21) concernant deux cas dans lesquels le veston de Carancini lui a été enlevé, alors que Carancini était lié de façon, que cela n'aurait pas pu normalement se produire — hormis qu'on suppose que le médium soit parvenu à se délibérer ses liens et à les replacer ensuite à l'état d'auparavant. Naturellement, l'importance de ces faits dépend surtout de la façon dont les liens ont été appliqués. On sait que l'un des tours favoris des prestidigitateurs est justement de se libérer de liens compliqués avec une rapidité qui déconcerte ; il est plus rare qu'ils remettent ensuite les choses en état.

LES MAINS MATÉRIALISÉES

De fréquents « attouchements » se produisent dans les séances de Carancini, mais il est très rare qu'il soit donné de voir ou de toucher des membres matérialisés. Néanmoins, depuis quelques mois, on a obtenu à Rome, avec ce médium, deux photographies de « mains matérialisées ».

La première (*voir fig.* 22), a été faite au cours de la séance du 27 janvier dernier. Assistaient à cette

séance MM. le professeur Betti, Dr Betti, prof. Grégory, von Erhardt, Mme Grégory.

Après être tombé en trance, le médium s'est retiré



Fig. 20.

Séance du 24 aout 1911. — « Giuseppe » demande qu'on attache les mains de Carancini au moyen d'une corde. On se sert d'une corde de la longueur de 1 m. 20 ; pour la raccourcir, on fait un nœud au milieu. Les poignets sont très solidement liés ; les deux contrôleurs ne lâchent pas les mains du médium. Après six à sept minutes, le veston de Carancini est lancé sur la table. Le lien est intact. — Ce cliché nous a été aimablement prêté par *Luce e Ombra*, qui, en le publiant, dit que ce même phénomène s'est réalisé plusieurs fois avec le médium Politi, au siège de la Société d'Études Psychiques de Milan.

dans le cabinet, en demandant qu'on ne lui appliquât, pour ce soir là, que les sangles aux poignets. Après une dizaine de minutes, l'entité ordonnait de faire l'éclair de magnésium. Il dit ensuite de bien examiner le rideau dans la photographie qu'on avait faite. On voit en effet en celle-ci que le rideau de droite est soutenu par une main. Nous en publions aussi un agrandissement qui permet de mieux se rendre compte des détails de cette main, qui, comme on peut voir, est aussi bien formée qu'une main humaine ordinaire (*Voir le fig.* 23). La main matérialisée est appuyée à un appareil en bois destiné à recevoir le grand rideau de la fenêtre de l'atelier de peinture de M. von Erhardt. Dans ce coin de la pièce, il n'y a que les deux parois; un homme ne pourrait pas s'y cacher.

Dans la séance du 10 avril dernier, en présence de M. et Mme Gregory, les maîtres de maison, du professeur Betti, du Dr Betti, de M. Pucci (neveu du Prof. Gregory) et de M. von Erhardt, on obtint une autre matérialisation de main, très curieuse.

« Giuseppe » avait ordonné — ainsi que d'ailleurs pour la séance précédente — qu'on plaçât Carancini dans un fauteuil, et qu'on mît à côté de lui un voile

de tulle. On se rappellera que, dans les séances de Mlle Linda Gazzera, à Turin, on plaçait souvent dans le cabinet médiumnique des voiles du tulle ou de mousseline dont on trouvait ensuite affublés de différentes manières les formes qu'on photographiait. Or, dans une séance particulière avec le baron von Erhardt, « Giuseppe » avait déclaré qu'il aurait produit les mêmes phénomènes qu'on avait obtenus avec Mlle Gazzera, mais avec le médium Carancini *immobilisé par des liens*. Le résultat de la séance fut (après d'autres phénomènes de mouvements d'objets sans contact), la photographie d'une main aplatie et assez mal formée (*voir les fig.* 24 *et* 25).

Dans la séance particulière avec M. von Erhardt qui suivit cette séance du 10 avril, « Giuseppe » déclara que cette main matérialisée était la main fluidique déformée de Carancini, alors que la main qui tient le rideau sur la photographie du 27 janvier 1912 était sa propre main (celle de « Giuseppe »).

Il est à remarquer que Carancini ne pouvait presque pas mouvoir son bras droit le lendemain de la séance du 10 avril.

Après que la photographie eut été prise, le voile dont nous avons parlé fut trouvé à sa place sur la table, derrière le rideau, mais plié tout autrement et d'une façon beaucoup plus soignée qu'auparavant.

Telles sont les explications que nous fournit M. von Erhardt au sujet de cette photographie.

Nous avons dit dans une note apposée à l'article du Dr Ochorowicz, dans le numéro d'avril des *Annales*, que M. von Erhardt avait hésité à nous envoyer cette photographie, car, tout en étant absolument convaincu de l'authenticité du phénomène, il craignait, non sans quelque raison, qu'il fût prématuré de la publier, étant donnée



Fig. 21.

Séance du 14 bovembre 1911. — Présents : Prof. F. Betti, M. C. Zancigh, baron v. Erhardt. Carancini était étroitement lié avec 15 mètres de lacet et avec des sangles aux poignets ; les sangles sont elles-mêmes rattachées par plusieurs toûrs de lacet. Les bras du médium étaient bien liés par différents tours de lacet. Les bras du médium étaient bien attachés à la chaise ; les jambes aussi étaient liées avec 8 m. 1/2 de lacet. C'est en ces conditions que le veston de Carancini lui a été enlevé et a été trouvé ensuite replié près du contrôleur de gauche.



Fig. 22.

l'apparence par trop extraordinaire de cette main qu'on dirait découpée dans du papier. Il ne s'y est



Fig. 23.

Agrandissement de la main matérialisée qu'on voit dans la figure précédente.

décidé que lorsque nous lui eûmes fait remarquer que des mains semblables étaient obtenues et photographiées, en ce moment même, à Paris, avec un autre médium, et en des conditions excellentes de contrôle. Le rapport de ces expériences très importantes, ainsi que les photographies qui l'accompagnent, ne seront publiés que plus tard.

UNE SÉANCE AVEC CARANCINI A LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES DE ROME

Luce e Ombra a publié dans sa livraison de mars dernier le compte rendu d'une séance avec le médium Carancini. Cette publication paraît surtout inspirée par la préoccupation de la Société d'Études Psychiques de Rome, dont *Luce e Ombra* est l'organe officiel, de montrer que cette Société ne néglige pas le médium dont il s'agit. Quelqu'un aurait pu être étonné, en effet, qu'alors que Carancini était appelé à Paris pour une série de séance, la Société de Rome, disposant de ressources financières exceptionnelles, ne s'en occupât point. Dans l'article en question, son rédacteur, M. A. BRUERS, affirme donc que, si la Société d'Études Psychiques de Rome n'a pas cru jusqu'ici devoir publier des récits de séances avec Carancini, cela ne signifie aucunement qu'elle n'ait pas étudié ce médium; seulement, étant donnée la facilité qu'elle a de continuer ses expériences avec lui, elle n'a pas cru devoir publier encore le résultat de ces séances, pas plus qu'elle ne l'a fait pour M. Politi et pour Mme Lucia Sordi. Néanmoins, « à titre de prémices », *Luce e Ombra* fait paraître, ainsi que nous l'avons dit, le récit d'une séance avec Carancini, ayant eu lieu le soir du 19 février dernier.

Six personnes assistaient à cette séance ; les contrôleurs étaient MM. Georges Festa, docteur en médecine, et J.-B. Penne, avocat. M. Carancini est assis, comme d'habitude, le dos tourné au cabinet médiumnique ; devant lui est la table autour de laquelle les assistants forment la chaîne. D'un côté et de l'autre, se trouvent deux autres tables sur lesquelles sont déposées plusieurs objets.

La séance commence avec la lumière rouge, suffisante pour que tous les assistants puissent se voir mutuellement et distinguer les objets dans la chambre. Après quelques minutes de silence parfait — que Carancini, contrairement à d'autres médiums, demande au commencement de la séance — on se met à parler, et presque aussitôt le contrôleur de gauche, M. Penne, accuse deux attouchements au côté droit. Quelques instants après, on perçoit des bruits rythmiques dans le cabinet, accompagnés par de fortes ondulations du rideau. M. Penne accuse



Fig. 24.

La main matérialisée, peu visible même dans la photographie, est sur l'épaule droite du médium.

de nouveaux attouchements ; sa chaise est déplacée ; le Dr Festa accuse plusieurs coups sur la chaise et des pressions fugitives sur le corps. Ces phénomènes assez élémentaires ont surtout de la valeur à cause de la lumière suffisante à laquelle ils se déroulent.

A la demande du médium, on fait une obscurité presque complète, ce qui donne aussitôt une intensité bien plus grande aux phénomènes. Le rideau est secoué violemment ; la table qui se trouve à la droite du médium est tirée bruyamment et avec une très grande violence en avant et en arrière ; après quoi, elle est renversée. On l'entend s'agiter, sautiller, se heurter contre la chaise du Dr Festa, qui déclare exercer parfaitement le contrôle, en excluant toute fraude du médium ; à un certain moment, la table latérale est soulevée et déposée sur celle médiumnique, sans causer aucun mal aux assistants.

C'est ensuite le tour de la table de gauche, qui commence à bondir en heurtant contre la chaise de M. Penne.

En attendant, une assiette enfumée qui se trouvait



Fig. 26.

sur la table de gauche est déposée sur la table médiumnique. On l'examine, à la demande du médium, et on constate qu'elle porte les mots : *W. Luce e Ombra*, dans une écriture nette et avec les lettres bien détachées l'une de l'autre.

La table qui, comme il a été dit plus haut, avait été soulevée et déposée sur la table médiumnique,



Fig. 25.

Agrandissement d'une portion de la photographie précédente.

est déplacée vers le médium ; ensuite, en passant sur sa tête, elle est jetée contre l'ouverture du cabinet, en restant suspendue, dans une curieuse position, au milieu des obstacles, les pieds en l'air. On la photographie à ce moment (Voir fig. 26). Après cela, la table recommence ses efforts pour pénétrer dans le cabinet ; on entend le bois craquer ; enfin la table parvient à se loger sur le plancher, derrière des rideaux, après avoir expulsé deux petits meubles qui s'y trouvaient, et renversé les objets qui avaient été placés sur eux. Mais les deux petits meubles en question commencent à s'entrechoquer « tout en révolution » — dit le rapporteur. La caisse qui est sur la table de gauche est portée sur la table médiumnique, avec une assiette pleine de glaise pour les empreintes, qui se trouvait sur elle. (Il s'agit ici d'une caisse semblable à celle reproduite par la figure 18). Enfin, l'autre table se lève à son tour et arrive sur la table médiumnique, en se plaçant sur la caisse et l'assiette.

La séance est terminée. Le rapporteur observe que « tous les phénomènes de cette séance ont été confirmés par d'autres séances qui ont précédé ou suivi celle dont il s'agit ; ce récit ne représente donc pas le résultat sporadique d'une unique séance, mais celui prouvé et reprouvé de nombreuses expériences... La simultanéité de plusieurs phénomènes, l'impossibilité pour le médium d'exécuter par des trucs des actes qu'il serait difficile d'imiter alors même qu'on disposerait du libre usage des mains, des pieds et de tout le corps, tandis que le contrôle fut de nature à l'immobiliser durant toute la séance, excluent toute hypothèse d'une supercherie ».

M. A. Bruers, qui, en cette occasion, est évidemment le portevoix de tout le Bureau de la Société d'Études Psychiques de Rome, se prononce donc nettement pour l'authenticité des facultés médiumniques de Carancini. Il ne conteste point que ce médium ait pu commettre quelques fraudes — vraisemblablement inconscientes — au cours des séances de Genève et de Londres ; quelque chose de semblable a même pu être remarqué par les expérimentateurs de Rome et a pu contribuer à leur donner une idée plus complexe de la nature de la médiumnité; mais M. Bruers termine en disant :

« Au lieu de s'adonner à l'occupation aisée de dé« couvrir des fraudes et de disqualifier des médiums, « il serait infiniment plus utile que les chercheurs « se consacrent à étudier les causes pouvant amener « les sujets à simuler, en certaines circonstances, un « phénomène qui, peut-être dans la séance même, se « réalise d'une façon incontestablement authentique ».

Alfred BÉNEZECH

LE PROBLÈME DE LA PERSONNALITÉ
dans un Phénomène Psychique (1)

I

Je me propose de chercher avec vous une réponse à cette question : Quelle est la personnalité qui agit dans un phénomène psychique ?

Permettez-moi d'établir ma discussion sur un fait directement observé de l'authenticité duquel je suis certain, à moins qu'il ne soit raisonnable de douter de tout, même des choses qu'on a vues dans son état normal, en compagnie d'autres personnes très saines d'esprit. Dans la multitude de mes procès-verbaux, plus de quatre cents actuellement, j'en prendrai un seul, non qu'il soit le plus important, mais parce qu'il se prête assez dans son ensemble à mon argumentation. Vous ne trouverez peut-être pas étrange que je vous donne, avant de l'analyser, quelques indications sur le groupe qui expérimentait, afin que vous puissiez juger de la valeur du témoignage par la qualité des témoins.

Il n'y avait parmi nous aucun membre de l'Institut. Je le regrette vivement pour notre récit et, surtout, pour nous-mêmes. Cependant, eussions-nous occupé dans le monde savant une situation officielle des plus en vue, il nous arriverait l'ennui qui n'a pas été épargné à des hommes illustres dont les affirmations sont chaque jour contestées, avec des commentaires désobligeants, par des personnages relativement très petits. Ceux-ci parlent comme si, ayant à s'occuper des mêmes phénomènes, ils emploieraient, pour n'être pas dupes de supercheries, un contrôle plus intelligent. Il ne serait pourtant pas déplacé de supposer que des expérimentateurs de premier ordre ont été d'autant plus circonspects qu'il s'agissait de fait supranormaux dans la constatation desquels ils engageaient une précieuse renommée. Mais on n'y regarde pas de si près, quand il s'agit de déprécier des idées contre lesquelles on a des préventions nées de l'ignorance. C'est donc en toute humilité que nous citons nos propres observations, sans nous flatter de rendre communicative la conviction qui nous anime. On éprouve quelque dépit à entendre nier des choses qu'on a nettement constatées et à passer pour un vulgaire gobeur, quand on n'a eu que le fâcheux privilège d'être un témoin très surpris. Le mieux est sans doute de se résigner philosophiquement à cette mésaventure, avec un léger sourire empreint d'une certaine mélancolie, en songeant que l'humanité, la même dans tous les temps, n'adopte jamais une vérité sans avoir commencé par la proscrire.

Notre groupe se composait de six membres, un docteur en droit, un ingénieur, un pasteur et leurs femmes. Celles-ci étaient des personnes profondément sérieuses, d'une piété éclairée, sans aucune exagération de mysticisme. Deux d'entre elles penchaient vers le spiritisme, mais avec des incertitudes qui s'expliquaient un peu

(1). Conférence faite à la *Société Universelle d'Etudes Psychiques*, le 23 Mai 1912.

par le scepticisme de leurs maris ; la troisième, sous le coup d'un deuil très récent, y entrait au contraire pour se consoler d'une immense douleur, quoique, par nature, elle fût exempte d'exaltation. Le docteur en droit, toujours en garde contre les conclusions prématurées, cherchait constamment des raisons de douter, même lorsqu'il semblait que les raisons de croire devenaient irrésistibles. L'ingénieur, passionné pour la chimie, observait les phénomènes avec une curiosité extrêmement attentive, ne s'épanchant jamais en exclamations enthousiastes aux moments les plus passionnants. L'un et l'autre, esprits critiques, positifs, vivement intéressés par ces séances auxquelles ils se rendaient le soir, de loin, par les plus mauvais temps de l'hiver, avaient une tendance très marquée à recourir au subconscient, pour se préserver du spiritisme. Étaient-ils retenus par la crainte de paraître ridicules en croyant à des messages d'outre-tombe ? Nous n'oserions pas trop l'affirmer ; nous constatons toutefois que, sans être hostiles à la religion, ils vivaient en dehors des cultes établis, assez hésitants, pour ne pas dire plus, sur la doctrine de l'immortalité de l'âme. Quant au pasteur, je ne voudrais pas en médire plus qu'il ne convient, mais, à ce moment là, son imagination surexcitée par l'étrangeté des phénomènes l'inclinait à des conclusions trop hâtives en faveur des Esprits. Sa ferme croyance, il n'y a pas lieu de s'en étonner, à la réalité de l'au-delà contribuait aussi à cette espèce d'entraînement, de sorte que la prédilection de ses partenaires, pour le subconscient l'agaçait un peu, sans qu'il le fît paraître. Depuis cette époque, il comprend mieux qu'on ne soit pas spirite, ayant une tendance à l'être plus froidement. Aujourd'hui comme alors, le souci de l'opinion, c'est une justice à lui rendre, influe médiocrement sur la formation de ses idées, bien qu'il n'ait pas la prétention d'être tout à fait affranchi de la pression des intérêts toujours redoutable dans notre monde si routinier.

Ces six personnes, pendant les dix-huit mois que dura ce premier groupe, vécurent dans une confiance réciproque qui ne fut jamais troublée par le moindre soupçon de supercherie. Comme nous nous réunissions pour nous éclairer sur des phénomènes extrêmement intéressants, si l'un de nous s'était permis, ne fût-ce que pour plaisanter, la fraude la plus légère, cette lubie dans un milieu très grave eût provoqué du malaise avec une pointe de mésestime. Nul besoin d'être un observateur des plus pénétrants pour apprécier, du moins à la surface, le caractère des gens que l'on fréquente. Les plus experts dans l'art de la dissimulation ne jouent jamais leur rôle avec tant de perfection qu'ils ne laissent échapper de temps en temps des traits par lesquels il se trahissent.

II

Nous écartons résolument l'hypothèse de la fraude voulue, car elle jure trop avec le caractère bien connu de tous les membres du groupe ; reste celle de la fraude inconsciente. Il serait étrange qu'aucun d'entre nous n'eût découvert rien de suspect pendant une longue série de séances, d'autant plus étrange que le fraudeur, agissant inconsciemment, aurait pris pour cacher son jeu moins de précautions. Les phénomènes se produisaient en pleine lumière, excepté ceux de lévitation et d'écriture directe. Cependant, une fois pour la lévitation et, une autre fois, pour l'écriture directe, on put, dans une clarté très suffisante, se convaincre par la vue que le médium ne trompait pas. Sur les cent dix-sept séances de ce groupe qui, à notre grand regret, se désorganisa par le départ de l'ingénieur, nous n'en avons manqué que deux, ayant été appelé au loin par un nouveau deuil. Le docteur en droit nous rendait compte d'une séance tenue le 23 juin 1906, dans une lettre d'où nous extrayons ces lignes : « ... L'Esprit manifesté a été George. Il a demandé de l'obscurité pour donner de l'écriture directe, à deux reprises. Nous avons eu les mots *Il est mort* et *Foi*. J'ai pu observer les mains des médiums et j'*affirme* (souligné dans le texte) qu'elles n'ont pas bougé... » Cette constatation vaut, semble-t-il, pour d'autres cas.

D'ailleurs les péripéties de la séance rendaient absolument invraisemblable la fraude inconsciente, comme il est facile de s'en convaincre par l'étude du procès-verbal du 29 juillet 1905 que nous avons annoncé.

Dès que les médiums, deux dames, ont posé leurs mains sur la table, celle-ci, par des coups frappés, donne le nom de Jean, une personnalité inconnue qui se communiquait souvent, avec des traits de caractère fortement accusés. A la question du président : Qu'avez-vous à nous dire? il est répondu : *Essayez l'écriture directe.* Dans cette circonstance, comme en beaucoup d'autres, la table commençait par tracer elle-même le programme de la séance, de sorte que nous n'allions pas à l'aventure. Nous étions constamment dominés par l'impression que quelqu'un nous dirigeait, quoique nous fussions d'avis différents sur sa nature. L'essai d'écriture directe avait été tenté bien des fois, mais toujours sans succès. Nous entendions le bruit du crayon grinçant sur

l'ardoise ; probablement, il n'appuyait pas assez, puisque, contre notre attente, le résultat était nul.

Jean nous ordonne de faire l'obscurité et nous autorise à causer. On met un bout de crayon entre deux ardoises placées sur le guéridon. On éteint. Quatre personnes ont les mains sur le guéridon dont le plateau est si étroit que les coudes se touchent et que le moindre mouvement de l'une d'elles serait facilement remarqué par ses voisins. Le docteur en droit, notre secrétaire, consignant les plus petits détails, on n'a pas à redouter les infidélités de la mémoire dans la rédaction du procès-verbal dont il n'y aura qu'à soigner la forme inévitablement négligée au moment où les notes sont prises. L'ingénieur est tout entier à sa tâche d'observateur averti et minutieux.

Après quelques instants, le guéridon frappe des coups. On épelle ; on a le mot *Fini*. Aucun indice ne faisait supposer que l'opération était terminée. Dans la nuit noire, toutes les ouvertures étant fermées, on n'apercevait pas plus les ardoises que si elles avaient été hors de la portée de nos yeux, dans la cave. Il fallait donc que la réalisation du phénomène fût connue de quelqu'un qui n'était aucun d'entre nous, du moins consciemment. On éclaire et, sur la face externe de l'une des ardoises, nous lisons le mot *Dieu* nettement tracé.

On remet les mains sur le guéridon qui, sans attendre d'être interrogé, dit : *Etes-vous contents* ? On sentait que la personnalité Jean, ayant enfin atteint son but, après une série de tentatives vaines, partageait notre satisfaction. Vous devinez combien on est stupéfait lorsque, pour la première fois surtout, on assiste à l'éclosion de ce phénomène grandiose, une écriture venant du mystère. Nous sommes très contents, répond le président ; et la table d'ajouter aussitôt : *Recommencez*, ce sur quoi nul n'aurait osé compter. On obtient, dans les mêmes conditions, deux croix sur l'une des ardoises.

Le président demande ensuite s'il serait possible d'avoir de l'écriture directe sur une feuille de papier. Le guéridon répond affirmativement. Il est donc sûr de ses effets, alors que nous sommes dans l'ignorance la plus profonde de ce qui se prépare. Sans tarder, on prend une feuille sur laquelle tous les assistants peuvent constater avec évidence qu'il n'y a rien d'écrit. On la met, avec un bout de mine de plomb, dans le cadre d'une ardoise. On éteint et on cause. Quelques instants s'écoulent ; le guéridon signifie par un mouvement que c'est fini.

Le docteur en droit a l'heureuse idée de demander ce qui vient d'être écrit. Immédiatement, dans l'obscurité complète, le guéridon donne le nom de *Jésus*. On allume et, sur un coin de la feuille, nous lisons ce mot tracé au crayon, en caractères très lisibles. Nous ne pouvions pas douter qu'il y avait là, se mêlant à notre vie, durant une heure, une personnalité avec tous les signes de l'intelligence, de la volonté et de la préméditation et qui savait, puisqu'elle nous le révélait, ce que nous ignorions tous. Cet incident, qui tient du prodige, était né d'une circonstance fortuite. Sans l'intervention du secrétaire, on se fût empressé, avec une impatiente curiosité, d'allumer la lampe pour lire le message. C'est ainsi que, dans la vie ordinaire, les événements se succèdent, amenés quelquefois par des causes qui surgissent au moment même de leur production.

La séance durait depuis lontemps ; nous la suspendîmes pour nous reposer, tous émus et stupéfaits, le médium non moins que les autres. A la reprise, la table donne immédiatement le nom de *George*. — Pourquoi ne t'es-tu pas communiqué au début ? — *Je ne peux pas écrire encore.* — Pourrais-tu alors nous parler par l'écriture automatique ? — *Oui*.

L'un des médiums prend une feuille de papier, un crayon et le président pose la question suivante : « Ce qui nous manque, disais-tu hier, c'est de pouvoir nous rendre visibles à vos sens qui ne sont pas faits comme les nôtres. » Cependant, il y a des désincarnés qui se montrent, par exemple en ce moment, chez le général Noel, à Alger, son fils Maurice. — Le médium écrit : J'ai dit que nous ne pouvons nous rendre visibles à vos sens tels qu'ils sont, sans emprunter au médium le fluide nécessaire pour que vous puissiez nous apercevoir. La contradiction n'existe donc pas, car si le fluide nous est fourni par un médium, nous pouvons à ce moment apparaître. C'est ce qui a lieu chez le général Noel. — « Je n'ai pas encore choisi ma nouvelle existence, disais-tu aussi ; je suis dans l'attente ; c'est ce qui vous explique pourquoi je puis être sans cesse avec vous. » Développe ta pensée. — Réponse : Je ne sais pas encore la voie que je vais suivre. La vie de l'esprit se compose d'une série d'étapes et d'incarnations successives. Nous demeurons à l'état errant tant que nous le désirons. Puis nous pouvons nous réincarner sur la terre ou sur d'autres planètes, suivant l'épreuve que nous acceptons, car notre destinée à tous est de monter toujours plus haut. Il nous faut sans cesse nous perfectionner ; nous ne le pouvons qu'en franchissant tous les échelons qui nous séparent de la perfection. Rappelez-vous l'é-

chelle de Jacob, magnifique image de la destinée de l'esprit. Nous montons et descendons. Nous allons de nos frères inférieurs à Dieu qui est au sommet et dont l'amour nous réunit. C'est notre but et notre fin.

Ce message fut écrit, comme toujours, sans aucune rature, si rapidement que la main formait à peine les lettres pour mieux s'adapter au mouvement de la pensée qui l'emportait, tandis que l'animation du visage et la contraction des lèvres attestaient chez le médium une possession étrange, bien qu'il fût très conscient de lui-même. Il se rendait compte de ce qu'il écrivait, mais au fur et à mesure que les mots arrivaient, comme quand on lit dans un livre. Cependant il n'y a dans ce message rien de supranormal, rien qui ne puisse aisément s'expliquer par la mentalité d'une personne intelligente, cultivée, religieuse et assez versée dans la littérature de l'occultisme.

Quand le médium eut cessé d'écrire, on se remit à la table. As-tu encore assez de force pour te communiquer ? — *Vite.* — Pourrais-tu nous toucher, ta mère et moi ?

On éteint. Il se produit un silence qui revêt, après les phénomènes que nous venons d'obtenir, un caractère imposant de solennité dans une attente presque anxieuse. Au bout de quelques instants, la mère, saisie d'émotion, pousse des cris. Elle a senti sur son épaule droite la pression douce d'une main recourbée. Puis le guéridon s'agite et dit : *Assez.* Il ne veut plus répondre à aucune question, il salue successivement tous les assistants, en se penchant sur chacun d'eux, dit *Adieu*, et, toujours légèrement touché par les médiums, évolue vers la salle de billard contiguë au salon, se place dans son coin habituel et termine par ces mots : *Union, lumière, amour.*

Tout s'est passé, comme si, indépendamment des six membres du groupe, deux personnalités invisibles, Jean et George, avaient, de concert avec nous, participé à ces diverses manifestations. Quelles étaient ces personnalités ? Là est le problème.

Avant d'en chercher la solution, je me demande dans quels incidents de cette séance, la fraude consciente étant écartée, la fraude inconsciente aurait pu s'introduire. Les phénomènes, vous l'avez remarqué, ne surgissaient pas au hasard ; ils se suivaient logiquement sur la trame d'une action continue, d'abord annoncés, puis exécutés avec les marques d'une intelligence qui, parfois opposée à nos désirs, poursuivait délibérément son dessein, tantôt en pleine lumière, tantôt dans l'obscurité totale, en connaissant des détails que nous ignorions, qu'elle nous révélait et dont l'exactitude se vérifiait à l'instant même. Il eût fallu que le médium fraudât du commencement jusqu'à la fin, à moins qu'on ne veuille supposer un mélange de phénomènes authentiques et de phénomènes truqués se combinant, avec une habileté prodigieuse et invraisemblable, dans les péripéties d'un drame minuscule. D'abord, sous la clarté d'une lampe, par une préssion des mains, sans que les trois personnes assises avec lui à la table s'en fussent aperçues, le médium aurait annoncé l'écriture directe ; ensuite, dans l'obscurité, il aurait écrit sur l'ardoise le mot *Dieu* et sur la feuille le mot *Jésus*, sans que le mouvement de son bras éveillât aucun soupçon chez ses voisins, si toutefois il n'avait pas préalablement préparé l'ardoise et la feuille ; enfin, par un raffinement de duplicité qu'il serait injuste de lui reprocher, puisque, suivant notre hypothèse, il agissait inconsciemment, il aurait dit par les coups frappés, la lampe ayant été rallumée : *Etes-vous contents* ? Dans une seconde partie de la séance, changeant de tactique et pour mieux nous dérouter, il aurait substitué une personnalité à une autre, avec un air d'impatience, comme quand on a hâte de finir, dans la nécessité de se rendre ailleurs. Voilà donc une fraude savamment combinée qui, pendant plus d'une heure, se déroule avec une aisance dont nous sommes tous émerveillés, y compris le médium. Celui-ci en effet n'était pas en trance. Il se possédait pleinement, dans une lucidité d'esprit égale à la nôtre, curieux, attentif, intéressé. S'il a fraudé, quel problème de psychologie ! Il était conscient et cependant il accomplissait inconsciemment une série d'actes qui montraient de la préméditation, beaucoup de suite et de grandes précautions pour ne pas être pris en flagrant délit. Et cette inconscience dans la supercherie aurait persisté pendant cent dix-sept séances, pour notre mystification et pour la sienne ! Cela n'avait guère rien de commun avec cet automatisme qui naît de l'habitude et auquel nous ne prêtons le plus souvent aucune attention. Il s'agissait en cette circonstance de faits inusités, absolument nouveaux, venus sans préparation. Il n'est pas admissible que le médium, toujours éveillé, n'eût pas fini par s'apercevoir qu'il exerçait une forte pression sur la table pour la faire parler par les coups frappés et qu'il écrivait avec ses mains sur l'ardoise et sur le papier. Or, comme sa sincérité ne prêtait pas au plus léger soupçon, il n'aurait pas manqué de manifester son étonnement, dès qu'il aurait eu la révélation de sa fraude. Ce n'est peut-être pas d'une évidence contraignante ; c'est du moins très vraisemblable.

Nous devons par modestie n'avoir pas trop de



confiance en notre sagacité. On nous pardonnera néanmoins de ne pas pousser l'abnégation jusqu'à reconnaître que nous avons été bernés, sans que le moindre indice nous oblige à cet aveu. Mais nous ne concevons pas l'espoir de communiquer notre conviction à ceux qui, n'ayant jamais observé ces phénomènes, sont dominés par des préventions. Eussions-nous employé, pour constater les faits, en supposant que cela eût été possible, des instruments de contrôle, la valeur de notre témoignage, admise par les uns, ne serait pas moins contestée par d'autres, car il y a des gens si réfractaires au supranormal qu'il leur faudrait, pour y croire, le voir de leurs propres yeux, et encore n'est-il pas sûr qu'ils fussent bien convaincus. Leur scepticisme, un moment défaillant, se raffermirait peu à peu, quand ils seraient revenus de leur étonnement. Ils ne finiraient par se rendre que si, les phénomènes devenant fréquents, ils s'y habituaient et alors, par une illusion singulière dont il existe des exemples, ils trouveraient naturel d'y avoir toujours cru.

III

Mais, encore une fois, quelles étaient ces personnalités Jean et George ? Elles ont, quoiqu'invisibles, pensé, parlé, agi, comme si elles étaient distinctes de nous. L'étaient-elles réellement ? Telle est la question qui se pose maintenant, une question à laquelle, dans l'état actuel des sciences psychiques, nous ne pouvons répondre que par des hypothèses dont le mérite doit être de s'adapter aux faits, sans négliger les gênants, car il y en a de tels pour toutes les opinions. Plus tard, lorsque des penseurs de génie disposeront d'une multitude de matériaux assemblés par des ouvriers d'élite avec la garantie d'une bonne provenance, il leur sera relativement facile de construire un système aux fortes assises dans lequel il fera clair. Il est néanmoins permis, dès maintenant, à ceux qui ont eu le privilège d'entrer dans le supranormal, d'esquisser une théorie, pourvu qu'on procède avec la réserve du critique plus porté à soulever les objections qu'à les supprimer. J'écarte, pour le moment, l'hypothèse spirite et je m'en tiens exclusivement à celle du subconscient. Je prends, pour mieux conduire ma discussion, la place du médium dont il m'a été donné d'observer l'attitude avec autant de précision que s'il s'agissait de moi-même.

Nous voici en séance, six personnes désireuses de s'instruire, confiantes les unes dans les autres, d'autant plus intéressées que, depuis quelque temps, on sent un progrès bien marqué dans la marche des phénomènes. Je me possède pleinement, sans aucune altération de ma personnalité, le même aujourd'hui qu'hier, certain d'être moi et non un autre. J'ai sans doute subi, depuis mon enfance, de telles transformations, au physique et au moral, que les personnes qui ne m'ont pas vu depuis logntemps auraient beaucoup de peine à me reconnaître. C'est un renouvellement complet de tout mon être et cependant je suis toujours le même individu, dans une continuité ininterrompue, grâce à la faculté de la mémoire qui est comme le cordon sur lequel s'enfilent les perles de ma vie, quelques-unes précieuses, la plupart de médiocre valeur ou décidément trop grossières. Ce cordon, jusqu'à ce jour, ne s'est jamais cassé. Pas la moindre crise prolongée d'amnésie ; je n'ai perdu de vue mon moi normal que dans les heures de sommeil ou de torpeur. La plus grande partie des événements constituant le tissu de mon existence ont, il est vrai, sombré dans l'oubli, de sorte qu'on me remplirait d'étonnement, si on en faisait passer devant moi le tableau. Il n'est pas rare néanmoins que des incidents de mon passé, auxquels je ne pense pour ainsi dire jamais, me reviennent inopinément avec une netteté qui me surprend, et je réfléchis que, dans les profondeurs de mon être, dorment, sans être abolis, tous mes souvenirs, susceptibles de se réveiller à l'appel de certaines circonstances. Quoi qu'il en soit, du petit océan de mon expérience si mouvant et si capricieux, je sens émerger mon individualité, le moi identique et un. Mais que la mémoire disparaisse, alors je deviens en quelque sorte absent de moi-même ; le cordon étant rompu, les perles se sont dispersées et le collier n'existe plus. Je ne me reconnais pas, jusqu'à ce que, la précieuse faculté revenant, je me reconstitue.

Il est possible que, dans cette crise d'amnésie, ma personnalité normale se désorganise pour faire place à une ou plusieurs personnalités secondes qui ne seront pas du tout caractérisées par la folie, puisque, tout en appréciant différemment les choses, elles n'auront aucune incohérenrence dans les idées. Je puis ainsi passer par des états très distincts, tantôt mélancolique, tantôt gai, et même, par une singulière bizarrerie de la nature, préparer consciemment, dans l'un de ces états, des événements dont j'aurai à souffrir, quand je serai entré dans un autre, comme si j'éprouvais un malin plaisir à me jouer un vilain tour. Et, un jour, sans qu'il soit possible d'assigner une cause à ce revirement, me voilà de nouveau dans ma mentalité normale, oublieux de la période qui vient de s'écouler, relié à la période précédente par mes souvenirs anciens, en passant par dessus cet intervalle vide et noir.

Il y a donc eu une solution de continuité dans le moi, comme il s'en produit une au moment où l'on s'endort, pour continuer d'agir dans le rêve, avec cette différence que j'accomplis, dans ma nouvelle mentalité, les actes d'une personne éveillée qui sait ce qu'elle veut. Toutes ces transformations s'opèrent sur une même scène. Je pense toujours avec le même cerveau, j'emploie les mêmes organes, et, de plus, mes personnalités secondes n'agissent pas simultanément avec ma personnalité normale ; chacune joue son rôle isolément et se retire ensuite pour céder la place à une autre.

Jean et George sont-ils des personnalités secondes de cette espèce ? Elles en diffèrent considérablement. N'oubliez pas que, pendant toute la durée des manifestations, je ne suis pas un seul instant en trance, absent de moi-même. Voilà Jean qui engage la conversation par les frappements de la table. En ma qualité de médium, je dégage une force qui meut celle-ci et ces mouvements ont une signification. Il en résulte des lettres, des mots et des phrases exprimant des idées auxquelles je ne m'attendais pas, mais qui peuvent ne pas dépasser la portée de mon intelligence. Ce phénomène, quoiqu'il soit des plus communs dans le domaine du psychisme, n'est pas moins extraordinaire, car il a fallu que cette force qui agite la table fût dirigée par un esprit. Il y aurait donc en moi, au même instant, deux courants de pensées : l'un dont j'ai conscience, pendant que j'assiste fort intéressé à cette opération, épelant les lettres et les assemblant pour me rendre compte du message, et l'autre courant qui semble extérieur à ma personne et dont je ne prends connaissance qu'au fur et à mesure de son écoulement.

Le phénomène devient encore plus surprenant dans le cas suivant. Je suis occupé à épeler. La table frappe des coups si rapides que j'ai à peine le temps de noter les lettres dans ma tête. Je commence par saisir quelques mots ; bientôt je me perds complètement et la table d'aller toujours son train, jusqu'au moment où je déclare que je n'y comprends rien, à partir d'un certain endroit. Que fait la table ? Elle reprend la phrase au mot indiqué, cette fois avec lenteur, pour être mieux suivie. Elle avait donc exprimé des idées complètement à mon insu, semblable à une personne qui, parlant avec précipitation, sans bien accentuer, ne vous laisse percevoir de son propos que des bribes. Ce propos sortait de moi cependant très nettement formulé et je l'ignorais. Mon moi conscient épelait sans comprendre, pendant que mon subconscient suivait son idée en se comprenant lui-même.

M. Pierre Janet, dans son ouvrage *L'automatisme psychologique,* cite un cas qu'on pourrait rapprocher de celui-là, quoiqu'il soit d'un autre genre. Il dit à un sujet : « Vous allez multiplier par écrit 739 par 42. La main droite écrit régulièrement les chiffres, fait l'opération et ne s'arrête que lorsque tout est fini. Pendant tout ce temps, L..., bien éveillée, me racontait l'emploi de sa journée et ne s'était pas arrêtée une fois de parler pendant que sa main droite calculait correctement. » P. 263. J'ai fait, moi médium, quelque chose de plus surprenant. L... écrit les chiffres de sa multiplication avec sa main ; mieux outillé, j'écris sans me servir de ma main. Jean, cette émanation de moi-même, m'annonce l'écriture directe qu'aucun symptôme ne me fait pressentir ; puis il la produit, en utilisant un bout de mine de plomb posé sur la feuille de papier. Ce crayon, il a fallu le prendre, l'appuyer, tracer avec lui des caractères. Or, puisque ma main est restée absolument immobile, comme les mains des autres membres du groupe, mon subconscient doit disposer d'un organisme que je ne connais pas.

Ce problème de la personnalité dans le phénomène que nous analysons devient encore plus embarrassant. Je suis dans la nuit noire. J'ignore totalement ce que Jean vient d'écrire. Je le lui demande : il me le dit. On éclaire et, sur la feuille, je lis le mot *Jésus*. Mon subconscient est-il capable de voir, sans le secours des rayons lumineux ? A-t-il des yeux autrement constitués que les miens ? Je me pose la question sans essayer d'y répondre. Il n'est pas moins vrai qu'il connaissait ce mot avant moi. Sans doute le nom de Jésus est d'un usage si courant, surtout dans certains milieux, qu'il n'y a rien de stupéfiant à ce qu'il apparaisse en cette circonstance. Mais ce nom qui m'est familier se trouvait dans mon subconscient parmi des milliers d'autres qui ne me le sont pas moins. Il n'était pas présent à mon esprit et sa révélation par la table m'étonne autant que s'il appartenait à une langue inconnue de moi. D'ailleurs, dès qu'il a été écrit, la table m'en avertit. Le nom de Jésus était dans ma mémoire ; le moment précis de sa mention par l'écriture directe ne pouvait pas y être, puisque ce phénomène se produisait à l'instant même. Mon subconscient en était donc informé, alors que mon conscient ne s'en doutait pas le moins du monde. N'est-ce pas merveilleux ?

Et comme s'il voulait, tout en étant une partie de ma personne, s'opposer en quelque sorte à moi dans un nouvel acte, Jean, après avoir écrit sur l'ardoise le mot *Dieu*, nous dit par la table : *Etes-vous content* ? Il ne saurait mieux s'y prendre



pour incliner à croire qu'il est distinct de moi sans l'être.

Nous suspendons la séance. A la reprise, mon subconscient reparaît avec un autre nom, celui de George. Je lui demande pourquoi il ne s'est pas communiqué dans la première partie de la séance ; il me répond : *Je ne peux pas écrire encore.* Mon subconscient, capable, il y a quelques instants, de produire le phénomène de l'écriture directe sous le nom de Jean, se déclare maintenant impuissant sous le nom de George, et cette inégalité d'aptitudes dans une même personne est encore une particularité bien surprenante. Je sollicite de George une nouvelle manifestation, car nous sommes tous montés au plus haut degré de la curiosité. Il dit par la table : *Vite,* comme si mon subconscient avait hâte de finir, alors que mon conscient, avidement curieux, prolongerait volontiers la séance jusqu'à une heure très avancée de la nuit, avec l'assentiment de tous. On éteint, et George produit sur l'épaule de ma voisine l'impression d'une main. Après quoi, il donne par des coups frappés le mot : *Assez.* Et nous avons beau rester à la table, c'est bien fini, sauf quelques détails sans importance dans lesquels se manifeste la décision d'une volonté fermement opposée à la nôtre.

Ce n'est pas tout. Ce Jean, qui n'a jamais voulu nous dire ce qu'il était, alors que nous connaissions parfaitement George, nous ordonne dès le début d'essayer l'écriture directe. Puisqu'il était là, prêt à converser avec nous, dans une séance dont il pressentait les péripéties, il me connaissait, moi le médium, et je n'ai été renseigné sur sa présence qu'au moment où il s'est manifesté. Il en résulte que mon subconscient était en moi bien informé de mon existence, alors que j'étais ignorant de la sienne.

Plus je réfléchis, plus je suis dans l'émerveillement de ce subconscient qui se conduit comme une véritable personne, avec des organes différents de ceux dont je me sers ordinairement, sachant des choses que j'ignore, et n'étant néanmoins qu'une émanation de moi-même. Est-il possible de découvrir dans aucune légende un fait plus stupéfiant ? Telle est pourtant la conclusion à laquelle il faut s'arrêter, si l'on veut à tout prix se passer de l'hypothèse spirite.

IV

Mais suis-je absolument obligé d'écarter celle-ci ?

Les pouvoirs du subconscient sont très étendus, si nous en jugeons par les phénomènes de seconde vue, de télépathie ou d'automatisme. Il est même impossible, dans l'état actuel des sciences psychiques, d'en fixer nettement la limite, de sorte que cette indécision permet aux adversaires du spiritisme, quand on les presse de trop près, de se réfugier dans une région obscure où ils peuvent attendre indéfiniment de nouvelles clartés. Il ne faudrait pourtant pas subir la fascination d'un mot, en se persuadant, grâce à lui, qu'on reste sur le terrain solide des choses connues, sans courir les aventures dans le domaine de l'inconnaissable, car l'hypothèse du subconscient, poussée au delà de certaines bornes, tombe dans l'invraisemblance autant pour le moins que l'hypothèse spirite. Appliquée au phénomène que nous venons d'analyser, elle est loin de me satisfaire. En cette matière comme en toutes celles où n'existe pas la certitude mathématique, chacun est certain pour son propre compte, à ses risques et périls. Je ne me flatte donc pas de faire l'évidence ; il me suffit de montrer de quel côté sont pour moi les plus fortes raisons de croire.

Ce Jean, qui est une émanation de mon moi et qui me connaît sans que je le connaisse, je ne parviens pas à me le rendre vraisemblable. Qu'il y ait, à mon insu, dans les cryptes de mon âme, une multitude d'énergies qui n'entrent pour ainsi dire jamais en activité, cela n'est pas douteux; mais que, dans ce for intérieur, indépendamment de ma personnalité normale dont j'ai une claire conscience, comme en ce moment, travaille une autre personnalité qui m'apprend des choses que j'ignore, sans être distincte de moi, c'est un imbroglio où ma tête s'égare. J'ai peur que l'hypothèse du subconscient ne m'entraîne hors du bon sens, tandis que l'hypothèse spirite, malgré son aspect fantastique, m'y ramène. En effet, du point de vue où elle me place, moi et Jean, nous sommes deux personnalités séparées, ayant chacune son champ de connaissance, sa mentalité, sa volonté. Par elle nous revenons à l'ordre ordinaire de la nature en vertu duquel une personnalité ne saurait être simultanément le siège de deux consciences. Seulement, Jean ne pouvant se manifester sur notre plan que par l'intermédiaire du médium, il est dans une certaine mesure sous ma dépendance, quoiqu'il conserve son individualité.

Pour trouver cette opinion judicieuse, il faut, cela va sans dire, ne pas nier systématiquement la possibilité de la survivance. Si vous croyez d'une manière invincible que la personnalité disparaît totalement avec le cerveau, l'hypothèse spirite ne peut être qu'absurde, quel que soit le caractère supranormal des faits invoqués en sa faveur. On est condamné à ne prendre au sérieux que l'hypothèse du subconscient. Il y a

pourtant des penseurs très dignes d'estime que le subconscient incline vers le spiritisme plutôt qu'il ne les en éloigne. Ces facultés latentes dont je constate l'existence, qui me seraient restées inconnues si des circonstances fortuites ne m'avaient conduit à ces expériences, me donnent à réfléchir. Est-il bien irrationnel de supposer que la Nature, en général prévoyante, les a créées en vue d'un développement qui se réalisera plus tard, après les manifestations intermittentes d'ici-bas ? Il serait étrange qu'elle eût imaginé des tendances destinées à ne jamais aboutir. Je ne veux pas insister davantage sur cet argument, craignant d'être suspect de métaphysique, après avoir tâché jusqu'ici de rester très positif. Convenons cependant que les faits conduisent parfois à des raisonnements qui, pour n'avoir pas la puissance du fait lui-même, possèdent néanmoins la séduction de la logique.

Les négateurs de la survie se fondent-ils sur des arguments irrésistibles ? Prouvent-ils, avec une certitude telle qu'il y aurait de la sottise à les contredire, que la décomposition du corps a inévitablement pour conséquence la disparition de la personnalité ? Dans ce cas, il est surprenant que les physiologistes soient d'avis différents, quoique l'habitude de disséquer des cadavres ait pu les incliner tous à supposer que, l'organe cessant de vivre, la fonction est supprimée. Il s'en trouve parmi eux qui, malgré les apparences, persistent dans la foi en l'immortalité, comme si le corps était un instrument dont l'esprit se sert à la manière d'un artiste, sans être tout à fait solidaire de lui. Lorsque l'instrument est brisé, l'artiste ne peut plus en jouer. Est-il absolument démontré que l'esprit, dépourvu de son corps charnel, ne subsiste pas avec un corps éthéré, siège de facultés qui, d'abord comprimées, prennent désormais leur essor ? Toute la question est de savoir s'il n'y a pas des faits sérieusement contrôlés qui s'expliquent par sa survivance, quoiqu'il soit invisible.

Ce Jean qui, pour produire le phénomène de l'écriture directe, a dû se servir d'un organe, évoque l'idée du périsprit des spirites. Puisque le mot *Jésus* est resté écrit au crayon sur la feuille de papier, sans que la main d'aucun d'entre nous ait participé à cette opération, la logique exige que quelqu'un, en possession d'un organisme imperceptible pour nos sens, l'ait tracé. Il serait excessif d'argumenter de l'invisibilité de Jean à son inexistence. Nous ne voyons pas la multitude de microbes s'agitant dans l'abîme d'une goutte d'eau qui reluit à l'extrémité d'une paille. Avant l'invention du microscope on ne songeait pas à eux. Nous sommes comme plongés dans un océan de vie que nous ne soupçonnons pas.

L'hypothèse spirite, quand on la rapproche de certains faits, prend un air de raison qui lui permet de soutenir, sans trop d'humiliation, la comparaison avec l'hypothèse du subconscient. Assurément elle choque le sens commun ; mais on sait que celui-ci change sans cesse. Au moyen âge, il prétendait que le soleil tournait, tandis que la terre restait immobile. A Djibouti, sous un ciel de feu, il proteste contre ceux qui prétendent que l'eau peut devenir dure comme un roc. A Paris, la Ville Lumière, il se moque, moins cependant qu'autrefois, des adeptes du psychisme. L'homme de sens commun, qu'il soit un membre illustre de l'Académie des Sciences ou un obscur politicien de village, peut n'être, en certaines matières, qu'un ignorant qui, fort du préjugé dominant, tourne en ridicule des vérités entrevues par une minorité. Peu à peu la vérité perce le brouillard qui, d'abord très épais, devenant plus léger, laisse enfin le soleil resplendir dans l'azur. C'est ainsi que des idées, jadis jugées absurdes, sont maintenant au nombre de celles dont on ne s'étonne plus.

V

En sera-t-il de même du spiritisme ? Quoi qu'on en pense, il se heurte à une objection grave. Il est étrange, dit-on, que les désincarnés, qui ont le privilège de connaître les secrets de l'autre monde, ne nous en disent à peu près rien. Leurs propos sont le plus souvent d'une puérilité navrante. Leur demande-t-on de prouver leur identité par la révélation de détails inconnus et dont l'exactitude pourrait être aisément vérifiée, ils ne répondent pas ou, s'ils répondent, c'est par des faussetés. Ils ignorent ce qu'ils devraient savoir le mieux et ils conservent dans le monde supposé supérieur où ils séjournent des préoccupations d'un ordre tellement infime qu'on est stupéfait de les voir si pauvres d'intelligence et de caractère. Ne serait-ce pas la preuve que ces prétendues personnalités reflètent simplement la pensée du médium et des assistants et qu'elles n'ont pas une existence distincte ?

Cette objection, très redoutable, a le tort d'être exclusive. Il faudrait, pour la maintenir dans la justice, l'atténuer par des restrictions. En effet, s'il y a des communications ridicules, pourquoi ne pas mentionner celles très nombreuses qui se distinguent par leur élévation ? Et ces Esprits qui, il est vrai, ignorent tant de choses qu'ils devraient savoir, ne font-ils pas quelquefois des révélations inexplicables par la mémoire latente ou par la transmission de pensée ? Ne cite-t-on

pas des cas d'identité extrêmement curieux ? C'est parce que l'hypothèse spirite s'appuie à des faits de ce genre que des penseurs prudents, Myers entre autres, s'y sont ralliés, après beaucoup d'hésitation. L'objection se dresse néanmoins avec un air de défi qui invite à la réserve. Nous marchons, ne l'oublions pas, dans une caverne où l'obscurité est çà et là traversée par des rayons venus de quelques ouvertures qu'il faudra considérablement agrandir, si c'est possible, pour que la clarté resplendisse à l'intérieur. Les partisans du psychodynamisme vont dans l'inconnu comme les autres, ayant souvent pour fils conducteurs de simples mots dont l'insuffisance devient manifeste à des endroits difficiles. Nous sommes tous réduits, en attendant une documentation beaucoup plus abondante, car cette science ne fait guère que débuter, à imaginer des hypothèses de travail qui valent dans la mesure où elles s'adaptent aux phénomènes soigneusement contrôlés. Je voudrais m'efforcer de rester fidèle à cette méthode dans les considérations qui vont suivre, étant guidé par une multitude de faits dont l'importance me frappe, mais qui auraient besoin, pour acquérir une force décisive, de concorder avec des observations émanées en très grand nombre des sources les plus diverses.

S'il faut en croire des communications médiumniques, on se fait en général une très fausse idée de la condition des Esprits dans l'au-delà. Quoique la mort, en les affranchissant de la chair, les ait introduits, avec des connaissances nouvelles, dans un monde différent, ils ne font que continuer la vie d'ici-bas, limités, comme nous le sommes, en science et en pouvoir. Il existe parmi eux les mêmes inégalités que parmi nous et certains, partis de la terre ou très impurs ou parfaitement ignorants, sont moins avancés que nos savants et nos saints. Leur seule supériorité est, en attendant de nouvelles évolutions, d'avoir de la réalité du monde invisible cette certitude qui vient de la vue et non de la foi seulement. Aussi ne faut-il pas les juger capables de répondre à toutes les questions, car il y a une infinité de sujets sur lesquels ils n'en savent pas plus que nous et d'autres dont ils ne peuvent pas nous parler, parce que les facultés nécessaires pour les comprendre nous manquent.

Lorsque l'un d'entre eux veut communiquer avec notre monde, il est obligé d'entrer dans un milieu auquel il n'est plus adapté, qui répugne par sa grossièreté à sa nature devenue plus subtile, où il a à lutter contre des obstacles tenant à son inexpérience et à la qualité de l'instrument dont il se sert, je veux parler du médium. Celui-ci peut occuper un rang très inférieur, de même qu'il peut avoir des dons extraordinaires. Un médium extrêmement puissant est aussi rare qu'un grand homme d'État. Aussi faut-il se contenter de sujets médiocres avec lesquels on n'obtient que des phénomènes secondaires.

Voilà donc un Esprit qui, plus ou moins habile, essaie de se manifester par l'intermédiaire d'un médium plus ou moins développé. L'idéal serait que celui-ci, en lui offrant de grandes ressources, fût complètement passif, tandis que, le plus souvent, il n'a ni l'une ni l'autre de ces qualités. Avec ses idées, son caractère, sa volonté, il constitue un ensemble de conditions desquelles l'Esprit dépend au moment de la communication. Il en résulte une action combinée de deux forces qui tantôt s'harmonisent, tantôt se contrarient, et, par conséquent, suivant une déclaration de la table, des communications fréquemment faussées. L'Esprit ne parvient à s'exprimer librement, ou à peu près, que lorsque sont réunies des circonstances propices dont nul ne peut déterminer la nature. Cependant, et ceci mérite qu'on y fasse attention, même quand le message porte manifestement l'empreinte du médium, on a, par des détails significatifs, le sentiment qu'une volonté étrangère exerce son action. Il se produit un fait semblable à celui que nous observons dans les relations de notre monde. Combien n'y a-t-il pas de gens qui reproduisent, sans s'en douter, les opinions de leur milieu ou de personnes les fascinant par la supériorité de leur position sociale ou de leur talent ; ils conservent néanmoins dans cette subordination la caractéristique de leur individualité. Les communications médiumniques vous laissent une impression de ce genre. Le médium et l'Esprit paraissent être simultanément de la partie et comme l'Esprit, se trouvant dans un état d'infériorité, est sous la pression du médium, nous conclurions volontiers que les groupes ont en quelque sorte le spiritisme qu'ils méritent. Il n'est donc pas étonnant que celui-ci prenne des aspects très différents.

Il y aurait un travail très instructif à faire sur ce sujet. Dans nos expériences de la table parlante poursuivies pendant plus de six années, nous avons relevé des détails qui semblent justifier notre hypothèse, sans qu'il soit besoin de recourir invariablement à celle des Esprits trompeurs, souvent invoquée, peut-être légitime dans certains cas, mais plus commode que vérifiable. C'est être dupe d'une crédulité trop naïve que de prendre tout ce qui vient de la table, de l'écriture automatique ou de la médiumnité à incorporation pour d'authentiques messages de l'au-delà, comme si les Invisibles avaient la faculté de se

manifester sur notre plan, avec la liberté dont nous y disposons nous-mêmes. Ils ne sont pas dans leur élément ; ils ne parviennent que rarement à s'affranchir de leurs entraves dont la plus grave est la mentalité du médium dans laquelle ils sont comme submergés. Songeons à notre embarras si nous étions obligés d'exprimer notre pensée dans une chambre remplie d'une très épaisse vapeur d'eau ou dans des conditions pires encore. Que de fois, dans les manifestations de la table, avons-nous senti s'opérer le travail d'une personnalité luttant péniblement contre des obstacles, ébauchant l'expression d'idées qu'elle abandonnait par lassitude ou, si elle s'exprimait avec aisance, paraissant subir une suggestion des assistants, alors que, dans d'autres circonstances, soit que les conditions de l'atmosphère fussent plus favorables, soit que le médium mieux disposé lui fournît plus de ressources, elle nous étonnait par l'indépendance et l'originalité de ses communications. Il faut avoir constaté soi-même, et plus d'une fois, ces phénomènes pour en saisir toute la portée à travers des nuances parfois très délicates.

VI

Essayons maintenant, pour ne pas prolonger indéfiniment cette discussion, de conclure avec netteté, sans nous départir d'une prudente réserve, ainsi qu'il convient en un sujet enveloppé de mystère. Notre but, rappelons-le, a été de répondre à cette question : Quelle est la personnalité qui agit dans un phénomène psychique ?

Cette personnalité ne peut être que le subconscient du médium ou un Esprit distinct de lui : il n'y a pas d'autre alternative. De là deux hypothèses soutenues par des auteurs également autorisés : l'hypothèse animiste qui explique tous les phénomènes sans exception par les forces inconnues se dégageant du médium et l'hypothèse spirite qui les explique par l'intervention de personnalités transcendantales se servant avec difficulté de ces forces.

Or, ce Jean que nous avons étudié présente les traits caractéristiques d'une personnalité ordinaire, quoiqu'elle appartienne à l'ordre supranormal. Elle est douée d'intelligence, puisqu'elle exprime des idées ; son caractère profondément sérieux, un peu susceptible, néanmoins fort bienveillant, se soutient pendant une longue série d'expériences ; sa mémoire très fidèle lui permet de relier les incidents d'une séance à ceux d'une séance précédente ; elle oppose sa volonté à celle du médium avec lequel elle entre parfois en conflit, et, fait plus extraordinaire encore, si c'est possible, elle a des connaissances que le médium n'a pas. Tout cela est de nature à nous faire pencher vers l'hypothèse spirite.

Mais, en revanche, il arrive que ce même Jean, qui parfois s'exprime avec tant de décision, a des défaillances ; il se trouble ; il ignore des choses qu'il devrait savoir mieux que personne ou il allègue, pour ne pas les dire, des motifs futiles ; il paraît quelquefois refléter dans ses propos la pensée du médium et des autres membres du groupe, et, si on l'interroge sur des sujets de haute importance où son identité trouverait une excellente occasion d'éclater, il se dérobe piteusement, de manière à vous laisser déconfit. Tout cela est de nature à nous faire pencher vers l'hypothèse animiste.

Nous voilà donc sollicités par deux solutions contraires. Si notre attention se concentre sur les phénomènes auxquels s'appuie l'hypothèse animiste, que ferons-nous des autres et réciproquement ? Un écueil à éviter, dans lequel on tombe aisément sans y prendre garde, c'est d'attacher une valeur démesurée à ce qui favorise notre thèse, en reléguant dans la brume de l'inexplicable ce qui la contrarie. Les esprits les plus avisés ne sont pas inaccessibles à cette espèce d'auto-suggestion qu'ils justifient par une argumentation où s'étalent toutes les ressources d'une imagination très ingénieuse. Malheureusement, ils négligent des faits qui s'imposent avec une indiscrétion contre laquelle ne sauraient prévaloir les sytèmes. Cette observation s'applique à tous les partis. Une solution digne d'être prise en considération, nous semble-t-il, est celle qui fait de Jean une personnalité distincte du médium, mais en attribuant à celui-ci une part, même considérable. La vérité serait ainsi dans le Spiritisme mitigé par l'Animisme.

On juge, par ces diverses observations, du magnifique champ de travail qui se prépare pour des hommes de génie, savants et philosophes, dans un avenir rapproché. Ce qui importe d'abord, c'est d'établir vigoureusement l'authenticité des phénomènes. Cela se fera aussi sûrement que le jour succède à la nuit. *Quod semel accidit semper evenire potest*, a dit Leibnitz. Quand les faits auront été souvent constatés, il faudra se rendre à l'évidence. : « Il y a dix ans, dit M. Flournoy dans son livre *Esprits et médiums*, p. 422, j'ai exprimé mon scepticisme invincible à l'endroit des apparitions de Katie-King à M. Crookes. Je m'empresse de reconnaître que j'ai changé d'avis depuis lors et que, sans me prononcer catégoriquement, cela va sans dire, sur des faits que le passé dérobe à tout nouveau contrôle,

je n'éprouve plus la même difficulté instinctive à les admettre, en présence des phénomènes que tant de savants nous racontent aujourd'hui. On s'habitue à tout par la répétition, aux matérialisations comme à la télégraphie sans fil ou à la chute des corps, d'autant plus qu'au fond, quand on y réfléchit, on ne comprend pas plus celles-ci que celles-là. » Vous avez sans doute remarqué ces mots : *mon scepticisme invincible.* Il y eut donc un moment où le très subtil professeur de Genève était absolument persuadé qu'il ne croirait jamais aux matérialisations ; maintenant il est ébranlé, et, sans arriver à l'affirmative, il y penche, en attendant qu'il y tombe. Telle est, en raccourci, l'histoire de toutes les nouveautés, d'abord repoussées, puis mieux accueillies, enfin délibérément acceptées.

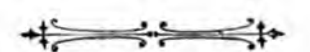
La réalité des phénomènes étant mise hors de doute, il faudra, si c'est possible, mesurer l'étendue des pouvoirs du subconscient, mémoire latente, transmission de pensée, seconde vue, télépathie, tâche extrêmement ardue dont on se demande si elle sera jamais menée au bout. Les partisans du subconscient seront toujours inexpugnables dans la région indéterminée où ils continueront de se retrancher ; mais les partisans du spiritisme ne le seront pas moins en invoquant certains faits dont ils paraîtront donner une explication plus raisonnable, parce qu'elle est mieux adaptée à la notion de personnalité.

La probabilité des communications entre les incarnés et les désincarnés étant sérieusement démontrée, il s'agira de distinguer ce qui vient des Esprits de ce qu'il convient d'attribuer au subconscient. Ce travail sera accompli lorsque la critique pourra s'exercer sur des milliers de communications venues de toutes les parties du globe, de manière à discerner par leurs ressemblances les messages émanant d'une même source. On a déjà constaté bien des analogies qui inclinent fortement vers des déductions; les déductions néanmoins n'auront un caractère réellement scientifique que le jour où les analogies seront constatées en beaucoup plus grand nombre.

Nous n'assistons guère qu'aux débuts de la Science psychique. Elle a sans doute fait des progrès, en ce sens que des phénomènes supranormaux, jadis accueillis par le dédain, se présentent désormais sous la garantie de savants qui, grâce au prestige de leur renommée, leur donnent un air de vraisemblance ; mais nul ne peut savoir ce qui en sortira, pas plus que, du temps de Volta, personne ne pressentait les merveilles nées de l'électricité. Assurément ce sera quelque chose de considérable. Il nous plaît, en terminant, d'abriter prudemment notre espérance derrière un nom illustre, celui de M. de Rochas. Voici les dernières lignes de la quatrième édition de son ouvrage : *L'extériorisation de la motricité* : « Dans les matérialisations de corps complet, ce corps est presque toujours animé par une intelligence différente de celle du médium. Quelle est la nature de ces intelligences ? A quel degré de la matérialisation peuvent-elles intervenir pour diriger la matière psychique extériorisée ? Ce sont là des questions du plus haut intérêt, mais qui ne sont point encore résolues. Je ne me dissimule pas que je m'éloigne de plus en plus du domaine dans lequel un esprit *positif* devrait se renfermer, d'après les scolastiques qui ont la prétention de limiter la science aux faits qu'ils étudient et aux méthodes qu'ils emploient. Mais n'est-elle point la science par excellence, la science vers laquelle tendent tous ceux qui, osant porter leurs investigations sur des forces de plus en plus subtiles, commencent à entrevoir le moment où l'homme, assuré par des preuves expérimentales que, de son corps, peut se détacher pendant la vie quelque chose qui pense et qui sent, en conclura que ce quelque chose peut survivre à la destruction de sa chair, et remplacera alors par une conviction inébranlable l'acte de foi chancelant que lui demandent toutes les religions pour régler sa vie présente en vue d'une vie future ? »

Il est certain, ajouterai-je, que la croyance à la survie a subi le déclin de tous les dogmes au sein d'une génération très positive qui réclame impérieusement des preuves positives. Si la science nouvelle est capable de nous les fournir, les hommes religieux seraient bien malavisés de la combattre, puisqu'elle apporterait à la religion l'un de ses meilleurs appuis. Voilà pourquoi, malgré quelques inconvénients, je me fais un plaisir de l'étudier et un devoir de la soutenir, avec le regret de ne pouvoir pas mettre à son service une voix plus autorisée.

A. Bénezech.





Dr JULIEN OCHOROWICZ

LES MAINS FLUIDIQUES
ET
La PHOTOGRAPHIE DE LA PENSÉE

(Suite. — Voir le numéro d'Avril)

IV

Autres questions élucidées

Dans toutes les expériences précédentes, les mains fluidiques restaient *immobiles* au moment de la production des rayons qui influençaient les plaques. Je voulais savoir, si, malgré le principe général de l'alternance des phénomènes, une main fluidique est capable de produire une lumière, invisible mais actinique, tout en exécutant un mouvement intelligent :

6° *Est-il possible au double d'écrire sur une plaque sensible à l'aide de son doigt, rendu lumineux ?*

L'expérience n'était pas neuve, mais elle méritait d'être confirmée.

En voici les résultats :

Dans un premier essai de ce genre, la som-



nambule a vu un doigt lumineux, écrivant le nom « Julien ». Moi je n'ai rien vu. Sur la plaque apparut un trait courbe et large (*fig.* 6), probablement une partie de la lettre J.

Dans un autre essai, *nous n'avons rien vu tous les deux,* et cependant la plaque (*fig.* 7) présente une forte impression des lettres : J. O. avec deux



points à part, peut-être pour essayer l'action. Je m'imagine que le double, craignant l'épuisement de sa lumière, comme dans l'expérience précédente — cette dépendance réciproque des essais consécutifs, prouvant l'existence des *souvenirs* et du *raisonnement* chez le double, s'observe fréquemment — concentra ses rayons chimiques sur la plaque, et se contenta du paraphe, au lieu d'écrire le nom entier.

On remarquera combien l'impression est forte, quoique la lumière soit restée invisible.

Mais dans les séances on observe aussi parfois les bouts des doigts des mains fluidiques *visiblement* lumineux. Ce sont les petits points, les « lucciole » d'Eusapia Paladino et de plusieurs autres médiums. Mlle Tomczyk les présentait aussi à certaines époques de sa médiumnité, et il importait de vérifier quelle serait leur action sur la plaque. J'avais déjà dit, en parlant d'un médium masculin, M. N.(qui peut passer pour maître dans ce genre de manifestations, car il est capable de les produire par centaines, durant des heures entières) que l'action actinique de ces points lumineux est excessivement faible.



J'insistai néanmoins pour obtenir de mon médium l'impression de deux doigts lumineux, et j'obtins alors l'image, représentée par la figure 8.

On voit combien cette impression est faible, en comparaison des deux photographies précédentes. Les bouts des doigts marquent les points en question.

L'un d'eux se combine en outre avec une ligne



lumineuse ; mais le reste se dissout dans une uminosité vague. *Cette lumière n'éclaire pas* (1) les doigts, qui d'ailleurs n'étaient peut-être pas suffisamment matérialisés.

Je crois qu'on peut considérer cette expérience comme une nouvelle preuve de l'observation générale, que :

7° *La luminosité visible des mains fluidiques est toujours moins actinique que leur lumière invisible.*

Une autre question se posait : celle des relations avec la lumière ordinaire.

On sait que toutes les manifestations médiumniques en général, fuient le jour ; et qu'il faut une éducation spéciale et une connexion des circonstances très favorables, pour obtenir certains d'entre eux en pleine lumière. Encore y a-t-il une énorme différence entre la lumière du jour et une lumière quelconque artificielle. Cette dernière se supporte mieux. Avec M. Ch. Richet et le Dr Ségard nous avons eu, il est vrai, de très belles lévitations d'une table, en plein soleil du midi, sur la véranda de la villa de l'île Ribaud. Mais en étudiant les photographies qui ont été prises, on voit qu'un des pieds de la table reste toujours dans l'ombre. Et c'est encore le seul fait de ce genre, car toutes les autres photographies des diverses lévitations ont été faites au magnésium. Le clair de lune agit beaucoup plus doucement et j'ai pu voir, chez moi à Wisla, avec Mlle Tomczyk, une chaise, éloignée du médium, se promener à petits pas, sous la main de la Petite Stasia, dans d'excellentes conditions. Malheureusement on ne peut pas faire de photographies instantanées, au clair de lune, et toutes les lumières artificielles, suffisantes à cet effet, ne peuvent durer que des secondes, sans paralyser les manifestations. (Les personnes donc qui instituent des prix pour les médiums et qui veulent garder leur argent dans leur poche, n'ont qu'à exiger une lumière, non seulement intense, mais encore suffisamment prolongée, comme pour le kinématographe, par exemple. Dans ces conditions leurs prix ne seront jamais gagnés. C'est fâcheux, car avec des prix mieux appropriés à la nature des phénomènes, on pourrait facilement accélérer les progrès de la métapsychique.)

8° *La main du double, juste assez matérialisée pour donner une bonne radiographie, peut-elle supporter dans le même but une lumière artificielle ordinaire ?*

Voici un essai de cette nature, entrepris dans le but d'obtenir sur la plaque le profit d'une main, parfaitement visible pour la somnambule (quoique pas pour moi), de la même main, qui, quelques minutes auparavant et quelques minutes après, donna de bonnes radiographies avec sa lumière propre, se termina par une monoplégie gauche de plusieurs heures et une parésie encore plus durable, tandis que sur la plaque il n'y avait aucune trace de la main. Cette main se dissipa sous l'action d'un petit allumoir de poche, malgré que le médium fut prévenu et eût accepté l'épreuve. Ce qui prouve qu'une main fludique, matérialisée pour la visibilité, est beaucoup plus sensible à la lumière normale, même artificielle (une petite flamme d'essence), faible et de courte durée qu'une main matérialisée seulement pour une action mécanique.

Évidemment, en affirmant ce que je viens de

(1). Remarque faite déjà par M. l'ingénieur Mac Nab.

dire, je n'ai pas l'intention de prétendre, qu'en général une main fluidique ne peut pas être photographiée à l'aide d'une lumière plus ou moins forte. Ce serait inexact. Je prétends seulement qu'un degré de matérialisation, déjà suffisant pour la lumière médiumnique, est encore insuffisant pour la lumière ordinaire, même faible et de courte durée.

Au surplus, il est probable qu'il existe une différence entre une photographie par réflexion et une photographie par opacité, la première étant relativement plus facile. Ce qui confirmerait les suppositions, qu'une main fluidique visible *peut n'être matérialisée que superficiellement.*

En faisant de nombreuses radiographies des mains fluidiques, je me suis posé encore une autre question, concernant les propriétés des rayons, qui les rendent possibles :

9° *La lumière invisible qui éclaire une main fluidique pour la radiographier, peut-elle traverser les corps opaques ?*

Cela dépend de l'intensité de l'action physiologique, et cette dernière, des forces disponibles, et de l'idée dominante du médium. Mais en général, on peut dire qu'elle garde les propriétés des rayons ultra-violets ordinaires, c'est-à-dire *ne traverse pas les écrans.* Il est d'ailleurs facile à comprendre, qu'une propriété contraire empêcherait la production de bonnes radiographies. On peut même présumer (vu la faible matérialité des mains radiographiées) que parmi ces rayons il y en a, dont le pouvoir pénétrant est plus faible que celui des rayons » avec un pouvoir actinique sensiblement plus élevé. Ce serait une combinaison assez étrange, au point de vue de nos connaissances actuelles, et qui mériterait une étude à part.

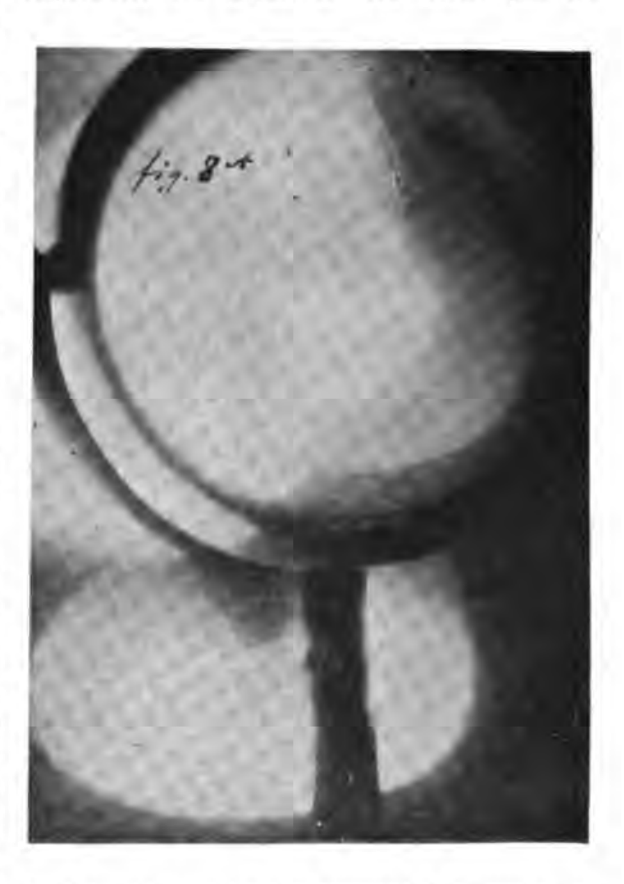
D'un autre côté, certains de mes essais prouvent, que dans beaucoup de cas ces rayons se comportent absolument comme la lumière normale, visible.

La figure 8 montre par exemple une radiographie obtenue médianiquement et qui ne diffère guère d'une photographie normale par transparence. Elle représente une grande lentille en verre bleu pâle, plate-convexe, qui fut posée sur la plaque et éclairée d'en haut médianiquement et invisiblement par la main du médium ou plutôt par le processus physiologique d'une sorte de crampe douloureuse dans les muscles et les nerfs de cette main.

Cette image présente les caractères normaux de réflexion et de réfraction.

Et telle est également l'impression produite par les radiographies des mains fluidiques. L'objet de la photographie est anormal, mais la lumière garde ses propriétés ordinaires.

On verra dans la suite, que si les rayons qui impriment ces mains ne traversent pas les



écrans, il en est tout autrement des rayons. ou du moins de certains des rayons, qui impriment la pensée, c'est-à-dire qui permettent de fixer sur une plaque les formes imaginées. Ces derniers sont beaucoup plus subtils et peuvent agir au travers d'une boîte fermée, à l'exemple des rayons X et des rayons X^x.

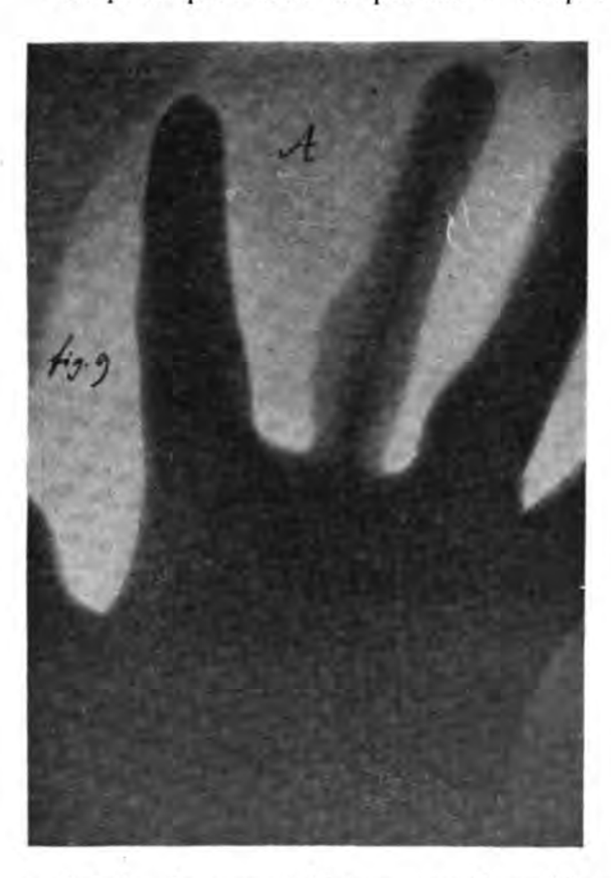
Suelement, le fait se complique par le résultat de notre première expérience (de la bouteille) : les rayons qui éclairent une main fluidique, plus ou moins opaque, ne traversent pas les écrans ; mais une main fluidique peut passer par des fissures imperceptibles ; et comme elle peut produire elle-même la lumière qui lui est nécessaire, une radiographie de ce genre peut être obtenue *apparemment* au travers d'un écran opaque.

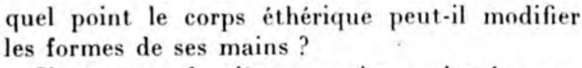
En tout cas, cette distinction est importante au point de vue théorique, car elle nous permettra de limiter, dans une certaine mesure, d'un côté l'action des mains fluidiques comme telle, et de l'autre celle de la pensée qui modifie

les formes naturelles ou complique l'impression normale par une image idéoplastique.

Il fallut séparer encore ces deux agents différents : la modification réelle des formes fluidiques existantes et une création idéoplastique complète des images ou des simulacres.

Jusqu'où peut aller la première ? Jusqu'à





quel point le corps éthérique peut-il modifier les formes de ses mains ?

C'est cette dernière question qui m'occupa tout d'abord.

V.

Comment le corps éthérique diminua-t-il les dimensions de ses mains ? — Un œuf lumineux.

Séance du 18 *septembre* 1911. Je dis au double, par l'intermédiaire de la conscience somnambulique du médium :

« Voici trois plaques, que je pose sur le divan, l'une à côté de l'autre : A, B, C. La somnambule tiendra sa main *immobile* au point *m* :

m, A, B, C.

et toi, tu vas te détacher de son bras et tu chercheras à matérialiser ta main, en lui donnant des dimensions aussi petites que possible. Après avoir atteint un premier degré de matérialisation, tu laisseras une empreinte sur la plaque A, au second degré, sur la plaque B, et enfin, lorsque la matérialisation sera complète, sur C.

L'expérience dura à peine quelques secondes et la somnambule ressentit une seule douleur relativement *prolongée*.



Les figures 9, 10 et 11 reproduisent les trois clichés consécutifs : A, B, C.

On y remarque une diminution progressive des dimensions, qui, d'après les mesures prises directement sur les négatifs, se résument dans les chiffres suivants :

	m	A	B	C
Longueur des mains...	16,5	—18	—17	—15
Largeur des mains.....	7,8	— 9,3	— 9	—(7,3)
Longueur du 1er doigt.	»	— »	— »	— 4,3
— 2e —	7	— 7	— 7,7	— 7,4
— 3e —	8,2	— 9	— 9	— 8,4
— 4e —	7,8	— 8,7	— 7,8	— 7,3
Largeur du 5e doigt.	1,6	— 2,3	— 2,2	— 2,2
— 4e —	2,8	— 2,4	— 2,3	— 1,8
— 3e —	2	— 1,7	— 1,4	— 1,8(1,5)
— 2e —	2,2	— 2,5	— 2,3	— 2,5(1,3)
— 1er —	»	— »	— »	— 1,8

De ces chiffres découlent les conclusions suivantes, très probablement justes :

1º Immédiatement après le dédoublement, la main du double est plus grande que celle du médium ;

2º Elle diminue ensuite, en longueur et en largeur, sous l'influence de l'idéoplastie ;

3º Cette diminution est visible surtout dans le dernier effort, qui se caractérise principalement par le rétrécissement de la paume de la main ;





4º Seule le petit doigt est resté presque sans changement ;

5º Les différences atteignent plusieurs millimètres, mais en général elles ne sont pas énormes ;

6º En *rétrécissant sa main, le double paraît rapprocher machinalement ses doigts.*

Ce dernier détail est fort intéressant, car il semble prouver que le corps éthérique subit les mêmes influences réflexes instinctives, que le corps matériel.

On remarquera en outre :

1º Que la première main (A) est éclairée par une lumière presque uniforme, provenant principalement du 3e doigt ;

2º Que dans la seconde (B) elle se partage entre deux centres, dont le second forme un œuf lumineux sous le pouce, et que sur cette photographie apparaît l'ombre de la bague, invisible sur la première ;

3º Que cette bague est encore plus nette sur la troisième (C) et qu'avec une tendance visible pour le rétrécissement, l'œuf (le vésicule germinatif ?) se transporte à droite, sous le petit doigt.

Que signifie cet œuf ?

Il était tout à fait imprévu pour nous deux et par conséquent non suggéré sciemment. Quel rôle jouait-il dans la production des radiographies ? Pourquoi n'apparaît-il pas sur la plus grande, la première ? Pourquoi est-il particulièrement bien dessiné sur la troisième ?

Deux hypothèses générales viennent d'abord dans l'idée :

1) C'est une sorte de lampe médiumnique destinée à l'éclairage de la main ;

2) C'est un amas de matière pour la matérialisation, un vésicule nutritif.

Aucune de ces hypothèses ne se laisse prouver convenablement, mais la seconde semble plus probable.

On pourrait encore soupçonner une photographie de la pensée deux fois subsconsciente, une reproduction fortuite d'une idée vagabonde et qui n'a rien à faire avec nos radiographies — mais cette supposition me paraît encore moins plausible.

Des lumières sous forme d'un œuf ont été déjà vues par Crookes. Il est donc très probable, que



des œufs pareils, quoique invisibles mais fortement actiniques se forment également — mais



quel est dans notre cas leur rapport avec les mains ?

Risquons l'hypothèse suivante :

Ce n'est pas uniquement une concentration de lumière pour photographier, ni un amas de matière ordinaire, sorte de réserve pour la matérialisation, c'est quelque chose d'intermédiaire, de primitif, matière et lumière en même temps, un amas de *pra-énergie*, qui peut se transformer en énergie lumineuse ou en matière proprement dite. Mais ce n'est là qu'une simple présomption, à laquelle il ne faut pas attacher d'autre importance que celle d'une « hypothèse de travail ».

Dans mes expériences, l'œuf lumineux apparut encore une fois le 23 septembre 1911.

Il s'agissait alors de répéter le même essai simplifié, des degrés de matérialisation. Deux plaques seulement ont été juxtaposées avec la main du médium :

m, A, B.

J'avais enjoint au double, de me donner *les deux premiers* degrés de matérialisation — et voici ce qui advint pendant cette expérience :

Après avoir détaché sa main du corps du médium, le double toucha d'abord la main de ce dernier, qui eût une sensation désagréable d'une main froide et humide. On eût dit que le double voulait montrer ainsi l'état dans lequel se trouvaient ses membres.

Je demandai à être touché à mon tour et j'approchai mon bras à cet effet. J'ai été touché par deux doigts, froids et humides, posés sur les miens sous un angle de 90° par rapport à la position de la main du médium. Immédiatement après, la somnambule ressentit une faible douleur, et, désirant avoir seulement les premiers degrés de matérialisation, je retirai les plaques.

Sur la première, A, que je ne reproduis pas et qui était plus proche du médium, il n'y avait presque rien. On y distingue à peine une légère trace de l'index et le bord droit d'une main droite, tout à fait transparente — le bord seul est marqué assez nettement par un fond lumineux.

Sur la deuxième, B, (fig. 12) on voit au contraire, une radiographie nette de la main *gauche* du double (la main gauche du médium restait loin de là, apparemment inactive). Les doigts sont trop larges, sauf le 2e et le 3e, qui semblent donner la lumière. Sur le 3e, trop rapproché du 4e, il y a une fente lumineuse, provenant peut être d'un déplacement de ce doigt, au moment de l'éclairage. Le pouce est large et anormalement aiguisé au bout. Au desous de lui on voit l'œuf, fortement lumineux, entouré d'une très faible auréole, qui n'éclaire pas la main. Ce manque de pouvoir éclairant (manifeste aussi dans d'autres cas où apparaît l'œuf mystérieux),



et sa position *sous* la main, comme sur la fig. 10, parlent contre la première hypothèse. En faveur de la deuxième parle au contraire la fig. 11. L'œuf y apparaît comme *enfoncé* dans la paume de la main près du petit doigt, ce qui donne à

cette main l'apparence plus étroite qu'en réalité. On dirait que cette lumière entre dans le corps éthérique de la main, mais que, une fois entrée, elle cesse d'être lumière. Du reste, il est évident que cet œuf ne fait pas corps avec la main; il se déplace, il s'approche tantôt du pouce (fig. 10 et 12), tantôt du petit doigt (fig. 11). Il est mobile, il n'éclaire pas, il occupe de préférence la position sous la main, ce qui, chose extraordinaire, ne gêne pas la radiographie. Ce n'est donc pas un objet lumineux, fabriqué pour l'éclairage. Avec cela, il est fortement actinique, quoique invisible.

La netteté de la bague augmente avec le degré de matérialisation de la main. On peut donc soupçonner que *les objets portés, ne sont entraînés dans la matérialisation que lorsque cette dernière est déjà suffisamment avancée.*

Quant aux dimensions, la main de la figure 12 est plutôt un peu plus grande que celle du médium; surtout le pouce et le petit doigt sont sensiblement plus larges.

La figure 13 présente l'une des radiographies *normales* de la main du médium, prises sur du papier négatif et qui ont servi de comparaison pour les mesures indiquées.

(à suivre).

P.-S. — Dans le dernier numéro, la fig. 2 a été complètement gâtée par une retouche et une coupure inopportune qui a supprimé la cale *c c*, le détail le plus caractéristique de cette radiographie, et dont l'importance théorique est expliquée dans le texte. Cette main (plaque inférieure), est en réalité moins nette que celle de la figure 3 (plaque supérieure), tandis qu'après la retouche, c'est le contraire qui est manifeste. Je l'envoie donc de nouveau pour mettre les choses au point (1). J'espère que pour l'avenir le photograveur des *Annales* me laissera la responsabilité de mes épreuves et ne cherchera pas à faire mieux. — J. O.

Nous avons renvoyé la photographie en question à M. le Dr Ochorowicz pour lui montrer qu'elle n'avait pas été retouchée. La cale aussi est intacte dans la photographie : la *gribouillade* du photograveur a consisté en ceci : qu'il l'a couverte d'un objet quelconque, pour ne pas la reproduire dans la *simili*. — *Note de la R.*

(1) Voir cette photographie à la page précédente.



LE CONTROLE PHOTOGRAPHIQUE DES PHÉNOMÈNES MÉDIUMNIQUES

Dans le contrôle des phénomènes physiques de la médiumnité, tels que lévitations d'objets avec ou sans contact et matérialisations à des degrés divers, on utilise et on utilisera désormais de plus en plus le procédé photographique.

Certes, c'est là un des moyens de contrôle les plus précieux, puisqu'il permet, non seulement d'éliminer l'hypothèse de l'hallucination des assistants, mais encore, si l'on a su s'entourer de toutes les garanties que M. de Fontenay a su si bien énumérer dans son ouvrage récent sur la photographie psychique, d'obtenir des documents d'une valeur considérable pour l'étude à peine ébauchée de ces phénomènes mystérieux et fugitifs.

Cependant les documents que l'on nous a donnés jusqu'ici au moyen de ce procédé nous laissent fréquemment insatisfaits, leur examen attentif ne permettant pas de résoudre certaines objections capitales.

Si belles que soient par exemple les photographies obtenues par le Dr Imoda et par M. de Fontenay avec Linda Gazzera, il a été impossible, malgré l'emploi d'appareils stéréoscopiques, toujours recommandés d'ailleurs en pareil cas, de savoir si les formes apparues étaient planes ou non, si elles étaient fixées au mur du cabinet ou à quelque distance, etc.

La raison en est que toutes ces photographies sont prises de face avec des appareils sensiblement peu écartés les uns des autres.

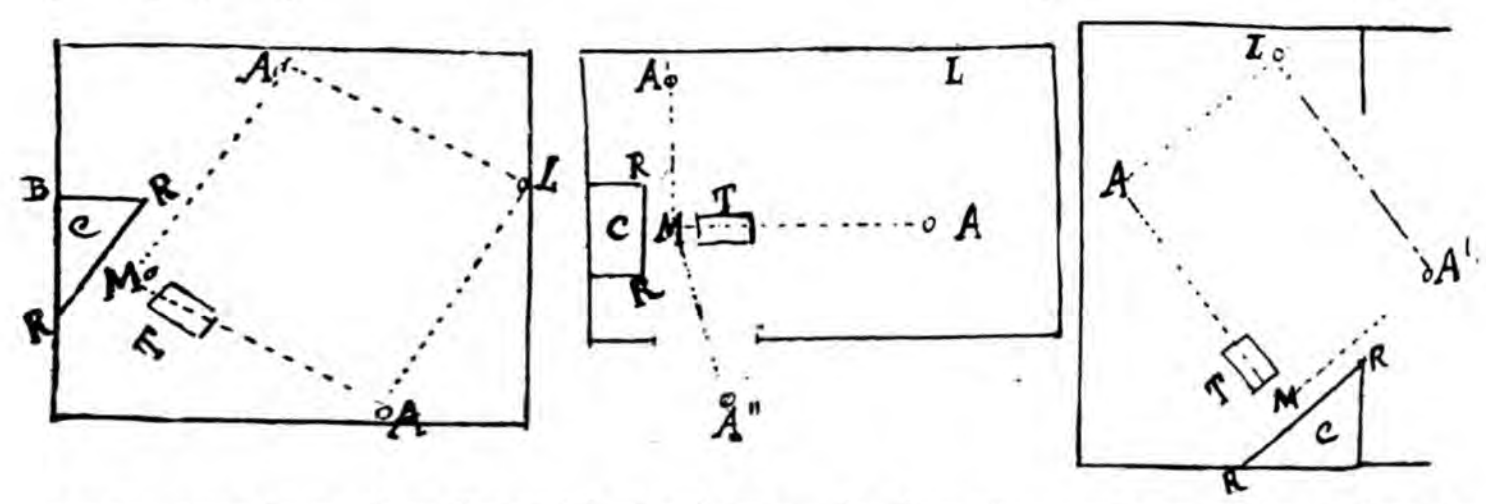
Cette manière de procéder a en outre le grave défaut de mal renseigner en général sur la position des mains, des jambes du médium. Quelquefois aussi un assistant masque une partie



du champ de vision des appareils en s'interposant entre ceux-ci et le médium.

Des phénomènes qu'il serait hautement désirable de voir confirmer ont ainsi été photographiés inutilement.

J'ai spécialement en vue, en écrivant ceci, la photographie prise le 27 novembre 1908 à une



séance avec le médium Carancini et qui représente une lévitation de ce médium.

Bien que les témoins soient unanimes à affirmer la réalité de cette lévitation, cette photographie ne peut nous être que d'une médiocre utilité, puisque la table d'expériences, en masquant le bas des jambes de Carancini, ne nous permet pas de constater l'absence de tout support.

Que n'a-t-on pas dit également au sujet de la fameuse photographie de Stasia obtenue par M. le Dr Ochorowicz ! Est-ce un dessin ? est-ce une forme plastique ?

Presque toutes les photographies présentées à ce jour soulèvent ainsi des objections et il serait cependant fort simple de les éviter ; il suffirait en effet de disposer toujours deux appareils (ou deux groupes d'appareils) de façon que leur champ de vision forme entre eux un angle de 90°.

De cette manière le médium, les objets lévités, les formes ectoplasmiques etc., seraient pris à la fois de face et de profil, permettant de se rendre compte de leur situation exacte, de leur plasticité, ainsi que de la position au même moment des jambes et des bras du médium et des assistants.

Pourquoi ce procédé si simple n'a-t-il pas encore été employé ? C'est sans doute parce qu'il est d'usage de constituer en général le cabinet médiumnique au moyen de rideaux tendus dans un angle de la pièce et que cette disposition ne se prête aucunement à l'installation des appareils destinés à saisir le profil du médium placé devant ce cabinet.

Il serait cependant possible, je crois, de réaliser assez souvent une installation permettant ce moyen de contrôler. Soient A et A' les emplacements des appareils, M le médium, L la lampe à magnésium, T la table d'expériences, C le cabinet et RR les rideaux de ce cabinet.

Au lieu de placer le cabinet dans l'angle de la pièce, disposons-le au milieu de l'une des cloisons suivant les indications de la figure 1 (de B à R, cloison pleine, châssis tendu d'étoffe ou autre dispositif) et nous nous trouverons dans les conditions requises.

Il peut arriver que la pièce soit trop étroite, mais qu'elle communique avec une autre par une large baie (cette disposition est assez fréquente) dans ce cas, la figure 2 indique l'emplacement des divers éléments, les appareils du groupe A' étant dans la seconde pièce.

Enfin il ne serait peut être pas impossible dans certaines circonstances d'obtenir avec la même source lumineuse un troisième contrôle photographique, et la figure 3 indique le dispositif à réaliser, le groupe d'appareils A" étant placé légèrement de côté afin de ne pas recevoir les rayons lumineux partant de la lampe L au moment de l'inflammation du magnésium.

Il va sans dire qu'il serait très désirable qu'il y eût à chaque emplacement A, A', A" des appareils similaires de façon à pouvoir en comparer les résultats, indépendamment des appareils stéréoscopiques ou des télé-objectifs que l'on pourra braquer simultanément. Paul Le Cour.

Contrairement à ce que croit M. P. Le Cour, durant quelques séries d'expériences qui ont lieu, depuis plus d'un an, à Paris, des appareils photographiques sont placés à côté du cabinet médiumnique — voire même sur une paroi latérale du cabinet — afin de saisir les phénomènes de profil. Mais, comme les résultats de ces expériences n'ont pas encore été publiés, nous avons cru utile d'accueillir dans nos colonnes le petit article de M. Le Cour. — *N. de la R.*

AU MILIEU DES REVUES

Deux curieux souvenirs d'enfance de M. C. L.

Le *Monde Psychique*, de Paris, publiait dernièrement le récit des deux cas qui suivent, très intéressants, bien qu'ils ne se fondent que sur un souvenir assez éloigné déjà. Ils sont signés « C. L. », sans doute M. Lancelin, le psychiste bien connu. Quand ces faits se sont produits il n'avait que sept ou huit ans ! N'importe : les deux récits valent la peine d'être reproduits.

1. — *Un rêve spéculaire*

Une amie de ma mère m'avait donné une boîte de bonbons que j'avais placée dans un pupitre où je gardais mes livres et cahiers d'écoliers, et qui, bien que pouvant céder à la moindre pesée, fermait à clé — une clé que je portais jalousement sur moi, avec une autre : cela me donnait de l'importance, à mes yeux, d'avoir *mon trousseau de clés*.

Le surlendemain, au cours d'une promenade, je constatai un désastre : mon *trousseau* de clés n'était plus dans ma poche : ou j'avais perdu mes clés, ou bien on me les avait *chipées*.

Je rentrai à la maison dans un état d'agitation difficile à décrire, et toute la soirée se passa en recherches vaines. Je n'avais pas mangé à dîner. Ma mère m'avait proposé d'envoyer chercher un serrurier ; mon père me conseillait fortement de déposer une plainte au parquet. La vague intuition que les auteurs de mes jours se *fichaient* de moi, acheva d'exaspérer ma nervosité et je me couchai avec un désespoir indicible.

Dans ces conditions, le sommeil fut long à venir, d'autant plus long que je n'en finissais pas de me rémémorer tous les endroits où j'avais pu, à la rigueur, oublier mes précieuses clés. Enfin je m'endormis...

...Je vis mes clés placées sur une table ; alors je me rappelai : je venais de fermer mon pupitre, et, pour prendre une boîte de jouets qui se trouvait sur cette table, j'y avais laissé et oublié mes clés ; je les retrouvais le lendemain sur cette table.

Mais le rêve continua.

Je vis entrer ma sœur, d'un an et demi plus jeune que moi. Elle regarda les clés avec surprise, étonnée de les trouver là. Puis après être allée voir si personne ne venait, elle prit les clés, alla au pupitre, l'ouvrit, y prit deux bonbons dans la boîte qui m'avait été donnée, les mit dans sa poche, referma le pupitre, retira la clé de la serrure, et allait remettre le trousseau où elle l'avait pris, c'est-à-dire sur la table, lorsqu'elle s'arrêta, aux écoutes... je ne vis rien, mais j'eus l'intuition que quelqu'un entrait dans la pièce. Ma sœur se réfugia à l'autre extrémité, où se trouvait une table à ouvrage ; vivement, elle ouvrit un tiroir, y jeta mes clés et... tout disparut.

Le lendemain, dès mon réveil, j'appelai ma mère :

— Mes clés se trouvent au fond du tiroir de droite de la table à ouvrage.

— Tu rêves ! comment seraient-elles arrivées là ?

— Je te dis qu'elles y sont.

Et, sûr de moi, je sautai du lit, sans même prendre le temps de mettre un vêtement ; je courus à l'endroit désigné ; les clés y étaient.

Ce fut au tour de ma mère d'être surprise. Je racontai alors, dans une sorte de fièvre exubérante, tout mon rêve de la nuit. Ma sœur comparut devant le tribunal familial, et fit tous les aveux nécessaires : les faits s'étaient bien passés comme je les avais vus, dans la matinée de la veille, c'est-à-dire environ douze heures avant de m'être retracés dans un rêve, où mon énervement avait provoqué pour moi la vision d'une série de clichés astraux.

Le deuxième souvenir remonte à peu près à la même époque, peut-être un an plus tard, et il est resté chez moi aussi vivant que le précédent.

A ce moment la fête d'un parent approchait. A cette occasion, ma mère avait projeté de lui offrir une tapisserie faite par elle-même ; je ne me rappelle plus ce qu'était cette tapisserie, mais je sais qu'elle était assez grande pour être établie sur un métier de la hauteur d'une table.

Or, peu de temps avant cet anniversaire, ma mère fut forcée de s'absenter, pour cause, autant qu'il m'en souvient, de maladie de mon grand père ; quand elle revint, elle n'avait plus le temps matériel nécessaire pour achever le travail à l'heure voulue, et cette pensée, qu'elle ne serait pas prête, l'affectait beaucoup. Dans les derniers



jours, qu'elle passait de l'aube au coucher devant sa tapisserie, elle ne parlait, aux heures des repas, que de l'ennui que lui causait son retard. La veille au soir, elle fit son calcul et déclara que pour qu'elle fût prête au moment fixé où elle devait aller voir le destinatiare du présent, il lui faudrait au moins un jour de plus. Elle nous mit au lit, ma sœur et moi, puis elle reprit son travail en déclarant que, bien que brisée de fatigue, elle ne se coucherait pas avant minuit et se lèverait à l'aube, voulant, disait-elle, terminer une partie de l'ouvrage qu'elle s'était fixé.

Le bruit du métier que, dans sa hâte fébrile, elle agitait constamment me tint quelque temps éveillé, puis je m'endormis.

Dans la petite chambre que j'occupais, et dont la porte de communication restait ouverte, mon lit faisait face au pied du lit de mes parents, que je pouvais voir, mais le reste de la pièce échappait à ma vue.

Combien de temps dormis-je ? dix minutes ? deux heures ? je n'en sais rien. Je fus réveillé par le bruit intensif que faisait une main en agitant le métier, je remarquai avec surprise que bien que ma mère travaillât à sa tapisserie, la chambre de mes parents était plongée dans une obscurité profonde. A la réflexion, je pensai que, pour ne pas empêcher mon père de dormir, ma mère devait utiliser une petite lampe à abat-jour bas de façon à ne pas donner beaucoup de lumière Mais, tout somnolent que j'étais, je ne pouvais m'empêcher d'être surpris de cette façon de s'éclairer, car cette tapisserie était faite de plusieurs couleurs de laine et de soie, et, un soir précédent, ma mère s'étant trompée de couleur avait déclaré que, pour faire cet ouvrage le soir, il lui fallait un éclairage suffisant à distinguer les nuances de laine et de soie.

Quoi qu'il en soit, le bruit du métier, qui ne cessait de s'agiter avec fébrilité, me tint quelque temps éveillé, puis, par la suite, interrompit à plusieurs reprises mon sommeil : c'est dire que je dormis assez mal.

Aussi, à l'aube, fus-je facilement réveillé par le bruit que fit ma mère en sautant du lit pour s'habiller. Puis j'entendis un cri, je vis mon père se lever en sursaut, et j'entendis vaguement une conversation animée où revenaient sans cesse les mots : *Elle est finie !*

Comme ce n'était pas encore l'heure de mon lever, je refis un somme, jusqu'au moment où ma mère vint m'éveiller en me disant avec joie : Tu ne sais pas ? La tapisserie est terminée, je ne sais comment cela s'est fait.

Je lui fis alors part de mes remarques de la nuit. Ma mère courut voir l'état de la lampe (à cette époque on ne connaissait encore que la lampe à l'huile) et la trouva dans le même état où elle l'avait laissée la veille, à minuit, au moment où elle s'était couchée. Cette lampe n'avait pas été utilisée au cours de la nuit ; qui donc avait fait le travail ?

En ce temps on parlait beaucoup moins qu'aujourd'hui de magnétisme et de somnambulisme que l'on regardait comme des choses inconnues et propres tout au plus à l'amusement des badauds sur les champs de foire. Cependant, ne pouvant expliquer le fait autrement, il fallut bien convenir que ma mère avait été l'objet d'une crise somnambulique, et que c'était en plein sommeil magnétique — dû, on le saurait maintenant, à son excitation nerveuse et à une auto-suggestion spontanée — qu'elle s'était levée pour reprendre ce travail qui lui tenait tant à cœur.

Mais comment avait-elle pu achever en quelques heures un travail qu'elle avait elle-même la veille, estimé demander au moins une journée ? Comment surtout, dans la pleine obscurité avait-elle pu choisir et différencier, sans erreur, toutes les nuances diverses de laine et de soie qu'exigeait cette tapisserie ? Cela, nous ne le sûmes jamais.

Le médium Manuel Selva, à Buenos-Ayres

Les numéros de janvier et février de la *Revista de Meta-Psiquica Experimental*, de Buenos-Ayres, contiennent un compte-rendu des quelques séances tenues par le groupe d'expérimentateurs qui s'est constitué sous la présidence de M. le Dr Philippe Martinez, professeur de Psychologie, et dont nous avons parlé déjà dans votre livraison de février dernier.

Le sujet qui a servi à ces expériences est M. Manuel Selva — un médium non professionnel. C'est un jeune homme de vingt-deux ans, sain et bien constitué, assez peu lettré, qui jamais ne s'était occupé de phénomènes métapsychiques — à tel point qu'à la première séance, il fut saisi d'une véritable frayeur, et il fallut beaucoup de persuasion pour l'amener à continuer.

Avec ce sujet, on obtint d'abord, à la lumière rouge, la lévitation d'une table du poids de 23 kilogs, au-dessus de laquelle M. Selva avait imposé les mains à une distance de 10 ou 12 centimètres du plateau, les trois autres personnes présentes le contrôlant rigoureusement. On avait fait revêtir au médium, pour cette expérience, une blouse blanche fermée et cachetée aux poignets et aux pieds.

Ensuite, la lumière ayant été considérable-

ment baissée, la lévitation de la table se reproduisit, mais accompagnée cette fois de raps formidables. Des luminosités très visibles apparurent sur la tête et au bout des doigts du sujet.

Dans une autre séance, le sujet fut placé à l'intérieur du cabinet médiumnique ; il était assis sur une chaise basse ; les deux contrôleurs posaient les pieds sur les siens et lui tenaient solidement les mains. Au bout de quelques minutes seulement, les assistants aperçurent une sorte de forme fantômatique paraissant formée de nuages vaporeux. Des raps beaucoup plus forts qu'à la séance précédente se faisaient entendre en même temps, et un grand nombre de points verdâtres lumineux sortaient de l'ouverture des rideaux. Ceux-ci étaient enflés comme par une forte brise ; M. Selva, sentant une sorte de vent glacial souffler sur lui, et accusant des attouchements très violents, commença à crier de peur ; on dut faire la lumière. — On examina le médium ; les cachets de cire par lesquels ses manches et son pantalon étaient fermés, furent trouvés intacts.

Voici une lettre que M. Ernest Bozzano, le distingué écrivain spirite, notre collaborateur, adressait dernièrement au Dr Carlos Soto, Secrétaire de Rédaction de la *Revista de Meta-Psiquica Experimental* :

Je reçois le *Numero Especial* de la « Revista de Meta-Psiquica ». Je constate avec un vrai plaisir son attitude correctement scientifique — attitude que trop de Directeurs de revues psychiques ou spiritiques ne savent ou ne veulent pas suivre, bien que l'avenir de nos recherches dépende de cela. On éprouve donc plus que jamais le besoin de publications qui, comme la vôtre, tendent à convaincre un grand nombre parmi les adhérents à notre idéal, que nous ne pourrons atteindre le but glorieux qui forme l'objet de nos aspirations, que par des méthodes expérimentales et par des inductions et déductions rigoureusement basées sur les faits. Et le grand malheur de nos études est qu'elles constituent l'attraction irrésistible d'une foule d'individus d'une mentalité mystique, et sans une préparation suffisante, qui, par leurs actes et leurs publications, se rendent ridicules et ridiculisent en même temps les études qu'ils cultivent.

J'envoie donc mes meilleurs souhaits à la *Revista de Meta-Psiquica Experimental*, etc.

Peut-on espérer que les initiateurs de ce mouvement à tendance plus positiviste trouveront déjà, dans l'Amérique latine, un grand nombre de personnes dont la préparation soit suffisante pour le comprendre et l'appuyer ?...

ECHOS ET NOUVELLES

L'Evêque de Ripon Président de la « Society for Psychical Research »

Le 23 mai, l'Evêque anglican de Ripon, le Très Rév. W. Boyd-Carpenter, a prononcé son premier discours, comme Président de la *Society for Psychical Research*, de Londres. Pour cette circonstance, le Smaller Queen's Hall, Langham-place, était rempli d'un public nombreux et distingué. L'Evêque de Ripon fait partie du Conseil de Direction de la S. P. R. depuis plusieurs années ; sans prendre une part proéminente aux travaux de la Société, il les a toujours suivis avec intérêt.

L'orateur remarqua d'abord que beaucoup de personnes sont attirées à la Société par l'attente d'y rencontrer des faits merveilleux ; mais le titre pris par la Société montre qu'elle se propose d'être plutôt un groupement d'étude et qu'elle veut agir avec prudence, l'esprit de recherche n'ayant rien à faire avec le romanticisme.

Il se demanda ensuite si la Société a donné déjà des résultats utiles et pratiques. En guise de réponse, il rappela à son auditoire le matérialisme qui dominait il y a une quarantaine d'années. La matière était alors considérée comme le fait fondamental de l'univers. Il se rappelle qu'un mourant lui demanda comment Dieu pouvait penser, puisqu'il n'avait pas de cerveau.

L'attitude de la Science a changé aujourd'hui — ajouta-t-il. — Nous reconnaissons que l'esprit ne peut contribuer à produire la parole plus que ne le lui permet l'instrument qu'elle doit employer ; que, si le sang est pauvre, l'énergie de la pensée est faible aussi ; mais nous voyons maintenant que, si le corps a un pouvoir sur l'intelligence, il est tout aussi vrai que l'intelligence a un pouvoir sur le corps. Nous ne croyons plus que la matière a été

le seul ascendant de l'esprit. La question qui se présente actuellement est la suivante : « Quelles sont les conditions dans lesquelles l'esprit peut contrôler et influencer le corps » ?

De même, nous avons abandonné l'idée de Paley, selon laquelle l'homme est une pièce de mécanisme complet, comme une montre. En étudiant l'homme, nous n'examinons point un ouvrage fini. Il est, non pas un être accompli, mais un être en voie d'accomplissement : il est moins un être formé qu'un être en train de se former. Son développement continue depuis longtemps. Dans sa nature il n'y a pas uniquement le présent, mais aussi le passé. Son développement physique semble désormais complet : il est maintenant acheminé dans la voie du développement psychique. Notre vie semble inconcevable sans la conscience du Moi ; mais cette conscience du Moi — ce sentiment de la personnalité — évolue. Il est le résultat de l'expérience. Le souvenir du passé et la potentiélité du futur sont empreints en lui. Comme il fut un temps dans lequel nous n'avions pas la conscience de notre Moi, de même il est possible que notre existence actuelle, comme notre existence pré-natale, soit de nature largement embryonnaire. La théorie d'une sur-âme a beaucoup d'attraits pour quelques personnes. Mais l'âme est individuelle. La conscience subliminale prônée par Myers n'est pas un autre Moi, mais le même Moi, agissant en des conditions différentes.

La condition du progrès ou du développement, c'est que l'effort conscient se transforme sans cesse en capacité inconsciente. Jamais nous n'agissons aussi bien que lorsque nous ne nous en rendons pas compte. L'échange constant de l'effort en puissance constitue l'édification progressive de la personnalité.

L'intérêt de ce discours réside spécialement en ceci : qu'on y voit un haut dignitaire de l'Eglise Anglicane affirmer, comme certains Pères de l'Eglise, la pré-existence de l'âme, adhérer à la théorie de l'évolution et des existences multiples ; enfin, se rendre assez bien compte de la « conscience subliminale », que les spirites kardécistes seront bientôt les seuls à bafouer et à ne pas comprendre.

Quant à cette observation : que la conscience subliminale « n'est pas un autre Moi, mais le même Moi, agissant en des conditions différentes », il est à remarquer que jamais Myers n'a affirmé que le *subliminal self* est *un autre Moi* ; seulement il ne le considérait pas non plus comme le même Moi, « agissant en des conditions différentes ». Il l'envisageait comme *une autre partie de notre Moi*, momentanément latente, mais qui a été et redeviendra conscience normale et supraliminale, et qui est avec celle-ci en rapport continuel. C'est sur ce point qu'il importe d'insister pour en finir avec l'équivoque.

Une lettre du Dr Baudouin

Au sujet de l'entrefilet que nous avons publié dans notre dernier numéro (page 119), nous recevons du Dr M. Baudouin la lettre suivante, que nous publions avec plaisir :

Paris, le 18 mai 1912

Mon cher confrère,

Je viens de lire la *réponse* que vous avez faite aux remarques intéressantes de M. Chevreuil, et vous en remercie vivement J'aurais répondu de même, mais avec plus de détails encore !

Mais je ne puis accepter votre dernière réflexion, qui ne traduit nullement mes pensées :

« Je n'ai pas *implicitement déclaré* que je ne considérais comme *scientifiques* que les explications n'ayant pas un caractère *spirite* ou *spiritualiste.* »

Je suis au contraire, avec vous, en ne tenant aucun compte des « *a-priorismes* ! »

N'ai-je pas écrit (p. 28) : « Je ne dis pas que le *fait est impossible*, car, cela, je ne le sais pas ! »

La dernière phrase, citée par vous, « ne signifie » pas du tout ce que vous dites ! Elle « signifie » simplement que j'ai « *cru utile de publier ce cas* » ! — Ce qui ne veut nullement dire que je ne publierai pas les autres, contraires à la théorie défendue !

Tous ceux qui me connaissent — et le Dr Richet en particulier ! — savent que *rien ne m'effraie*, même en Politique.

Votre très dévoué,

Dr Marcel Baudouin,
Ancien Chef de Laboratoire à la Faculté.

IIe Congrès de Psychologie expérimentale

Le Comité d'organisation du 2e Congrès international de Psychologie expérimentale vient de décider qu'il se réunira à Paris, pendant les vacances de Pâques de 1913.

Son bureau est ainsi constitué : Présidents d'honneur : MM. le colonel A. de Rochas, ancien administrateur de l'École Polytechnique, et Emile Boirac, recteur de l'Académie de Dijon, correspondant de l'Institut ; Président : M. G. Fabius de Champville ; Vice-présidents : MM. docteur Desjardin de Régla, docteur Moutin, Guillaume de Fontenay, Pierre Piobb et Henri Mager ; Secrétaire général et trésorier : M. Henri Durville.

Le Magnétisme thérapeutique devant la Loi

Dans les audiences du 13 mars et 17 avril dernier, le Tribunal Correctionnel de la Seine s'est occupé du procès engagé contre MM. B.



Bonnet, Hector Durville, Gaston Durville et Mme Dufourny, pour exercice illégal de la médecine, par suite de la perquisition judiciaire que le Parquet a fait au siège de la Société Magnétique de France et de l'École de Magnétisme, 23, rue Saint-Merri, à Paris, et dont nous avons dit quelques mots dans notre livraison de février 1911. Le jugement a été prononcé dans l'audience du 24 avril : MM. Hector et Gaston Durville et M. B. Bonnet ont été condamnés à 500 francs d'amende chacun ; Mme Dufourny à 100 francs, tous solidairement au paiement d'une somme de 1.000 fr. de dommages-intérêts au Syndicat des médecins de la Seine et d'une somme égale au Syndicat médical de Paris.

Le trait caractéristique de ce procès a bien été que les défenseurs de la loi, en combattant les personnes qui, n'étant pas médecins, exercent illégalement la médecine, ont été amenés, par les besoins de leur cause, à ne pas combattre l'efficacité du magnétisme.

Voici comment s'exprime Me Aulard, avocat du Syndicat des Médecins de la Seine : « Le 13e Congrès de Médecine légale dit du magnétisme qu'il est un agent thérapeutique puissant, que son emploi par des personnes non munies du titre de docteur en médecine constitue par conséquent l'exercice illégal de la médecine ».

Et M. Dayras, Ministère Public : « Je veux retenir une chose : c'est que le magnétisme est un agent thérapeutique très puissant, plus puissant que tous les autres. Le 13e Congrès de médecine légale l'a considéré comme un véritable agent thérapeutique. La Cour de Cassation, elle aussi, l'a reconnu... La loi réserve aux seuls médecins l'application d'un agent thérapeutique ».

A propos du phénomène du nœud défait

Nos lecteurs se souviendront que, dans notre fascicule du mois dernier (page 125), nous avons parlé d'un nœud cacheté qui aurait été défait médiumniquement, sans brisure des cachets. Seulement le nom de M. L. Chevreuil, que nous considérons comme un expérimentateur sérieux, nous avait amenés à reproduire ce récit du *Fraterniste*, tout en exprimant notre hésitation par un point d'interrogation. Seulement, alors que, dans les quelques lignes qui suivent le procès-verbal, le commandant Darget disait : « Lui-même (M. Chevreuil) avait ensuite donné, il y a quelques jours, une ficelle avec un nœud, etc. » — en interprétant mal ces paroles, nous publiâmes : « C'est M. Chevreuil qui avait donné la ficelle avec un nœud, etc. » — ce qui faisait croire que ces paroles se rapportaient au nœud dont il est question dans le procès-verbal, alors qu'il s'agit d'un autre nœud.

La chose aurait, en elle-même, peu d'importance, si le dénouement d'une ficelle, *donnée par M. Chevreuil*, avait eu lieu, dans une séance ou dans l'autre. Mais il paraît qu'il n'en est rien. Voici, en effet la lettre que nous recevons de M. Chevreuil lui-même :

Paris 18 mai 1912.

Cher Monsieur de Vesme,

Permettez-moi de vous dire que la publication, dans les *Annales des Sciences Psychiques*, d'un article du *Fraterniste*, est un peu bien hâtive. Elle est accompagnée de commentaires qui ne sont pas parfaitement exacts. Ce n'est pas moi qui avais préparé le nœud dont il est question *dans le rapport*.

Il est bien vrai que j'ai soumis le résultat d'une expérience à M. Courtier, ce qui a donné lieu, entre nous, à une conversation utile, mais la conclusion de cette conversation a été que je ne solliciterais le concours de l'Institut Général Psychologique, qu'après avoir réussi par moi-même une expérience que j'aurais jugée décisive.

Or, jusqu'ici, *aucun nœud sérieusement identifié par la photograhie n'a été défait...*

Veuillez croire toujours, cher monsieur, à ma haute et bien sincère considération.

L. Chevreuil.

Il nous revient d'ailleurs que quelques-unes des personnes qui figurent comme signataires du procès-verbal de la séance du 12 avril, protestent, en disant qu'elles n'ont autorisé personne à se servir de leur nom.

Encore le "Comte de Sarak" !

Nous annoncions, il y a quelques mois, que le fameux Sartini-Sgaluppi, *alias* «Comte de Daz, de Sarak, etc., » avait retiré la plainte portée contre nos *Annales* et deux autres Revues parisiennes et s'était embarqué pour le Brésil. Voici que les journaux brésiliens nous apportent maintenant cette invraisemblable nouvelle : l'aventurier a porté plainte contre le directeur d'un grand journal de Rio-de-Janeiro, la *Gazeta de Noticias*, qui avait mis ses concitoyens en garde contre lui. Comme jadis à nous-mêmes, le mage demande à la *Gazeta* 50.000 francs de dommages-intérêts !...

L'obscurité et les phénomènes médiumniques

Nous trouvons dans le *Cosmos* du 23 mai une notice que nous croyons utile de reproduire ici, parce qu'elle nous paraît constituer, par ana-



logie, un autre élément victorieux de réponse à ces messieurs qui demandent pourquoi l'obscurité favorise les phénomènes médiumniques.

D'après les journaux, les observations effectuées à la tour Eiffel au sujet de l'influence de l'éclipse de Soleil du 17 avril sur les ondes hertziennes n'auraient pas donné de résultats bien apparents.

Il en a été autrement en Allemagne, où la Société « Telefunken » avait organisé des expériences similaires avec la collaboration de la station de l'État à Norddeich, qui, comme on sait, envoie des signaux horaires depuis plus longtemps que la tour Eiffel. Neuf séries de communications ont été effectuées sur une distance de 450 kilomètres, et elles ont montré des variations dans la netteté de la réception particulièrement curieuses. *Au fur et à mesure que la Lune recouvrit le disque solaire, la puissance des signaux augmenta et celle-ci atteignit son maximum exactement au moment de la plus grande phase, pour diminuer progressivement ensuite* (1). Il est curieux de remarquer que pendant toute la durée de l'éclipse aucune perturbation atmosphérique ou électrique n'influença les appareils. Ce n'est qu'après la fin du phénomène qu'on observa quelques faibles décharges atmosphériques.

On sait que les signaux hertziens se transmettent beaucoup plus facilement, donc plus loin, la nuit que le jour. Pendant le jour, l'obscurité produite par l'éclipse a produit le même effet, et quoique ce phénomène astronomique ait amené certaines modifications dans la température et le degré hygrométrique de l'atmosphère, les expériences allemandes prouvent cependant que ces facteurs exercent sur la transmission des ondes hertziennes une influence beaucoup moins grande que la lumière solaire.

Société Universelle d'Etudes Psychiques

M. Alfred Bénezech, pasteur à Montauban, a fait à la S. U. E. P., le 23 mai, une conférence très applaudie sur : *Le Problème de la Personnalité dans un Phénomène psychique.* M. C. de Vesme, qui présidait, en présentant le conférencier, a fait noter que celui-ci parlait à un public qui, durant l'année, avait écouté de même un prêtre catholique, des savants positivistes, etc., et a montré ce qu'il y avait de beau et d'utile dans cette attitude de la S. U. E. P. Il a terminé en se félicitant de ce qu'un conférencier spirite vînt soutenir ses idées d'un siège, où d'autres orateurs avaient soutenu des idées différentes.

La conférence de M. Bénezech est reproduite en entier dans ce même numéro de nos *Annales*.

Dans les soirées du 13 et 18 mai, M. Mauromati a fait à la Société des expériences de magnétisme, transmission de la pensée, extériorisation de la sensibilité, qui ont intéressé les assistants, et qui les intéresseront davantage encore, lorsque des sujets auront été bien formés pour servir à ces expériences.

En attendant, les expériences avec M. Renz, « liseur de la pensée », ont continué et paraissent avoir amené enfin à la constatation de quelques phénomènes de transmission de la pensée, au sujet desquels nous publierons bientôt quelques notes.

Les séances avec le médium F. Carancini ont commencé et continuent régulièrement, avec des résultats intéressants.

POUR LES SÉANCES DU MÉDIUM CARANCINI

Liste précédente	382 fr.
7. Mme Constantinescu-Bagdat	100 »
8. Mme Schloemer	50 »
9. M. P. Bergeot	50 »
10. Mme Périer	20 »
11. M. René Périer	20 »
Total	622 fr.

LES MEMBRES SOUSCRIPTEURS POUR 1912

Liste précédente	432 fr.
56. M. Emile Brumm (Lyon)	8 »
57. M. Charles Brumm (Lille)	8 »
58. M. Gaston Durville	8 »
Total	456 fr.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Nous rappelons que l'assemblée générale de la Société Universelle d'Etudes Psychiques aura lieu le *Lundi* 17 *juin, à* 5 *heures de l'après-midi*. A 7 h. 1/2, aura lieu le banquet social. Enfin, à 9 heures, séance au siège de la Société ; on y présentera les premiers résultats obtenus dans les séances avec le médium Fr. Carancini (*Projections lumineuses*).

(1) Je me souviens qu'expérimentant avec un petit groupe d'amis, sans aucun médium professionnel, nous avons fait souvent cette expérience, qui correspond exactement à ce qui est dit dans les quelques lignes du *Cosmos*, que nous avons reproduites en caractère italique. Nous faisions la chaine, les mains sur une assez grande table quadrangulaire, qui se mettait en mouvement, en bonne lumière. On baissait alors cette lumière, petit à petit ; les bonds de la table augmentaient graduellement d'intensité, jusqu'à ce que l'obscurité complète fût faite, pour diminuer ensuite, au fur et à mesure qu'on recommençait à faire la lumière. C'était frappant ! Pas possible d'attribuer ce fait à la possibilité de frauder dans l'obscurité, car l'augmentation et la diminution du mouvement se produisait aussi quand la lumière était absolument suffisante pour tout voir, et déceler la moindre supercherie. — C. V.

Le Gérant : Joseph MATRAT

IMPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. Fortin, *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, Paris.



Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

22e Année — Juin 1912 — N° 6

DEUX EXTRAORDINAIRES SÉANCES avec le médium Mme WRIEDT, à Londres

Aussitôt que fut connue la mort de William T. Stead, les journaux spirites — ceux anglais surtout — se couvrirent de « communications » de toute sorte, qu'on attribuait à l'Esprit de l'éminent publiciste mort dans le désastre du *Titanic*. Elles venaient des quatre coins de la terre, mais elle se ressemblaient au moins au point de vue de leur insignifiance absolue. Des tirades rhétoriques, sans un seul fait qui prouvât leur origine. C'était une chose attristante pour les personnes chez lesquelles le dévouement qu'elles portent aux recherches de l'Au-delà n'assombrit point l'esprit critique.

Nous trouvons maintenant dans le *Light* du 8 juin un article qui se distingue de ces vagues dissertations et constitue l'un des plus merveilleux récits que l'on puisse lire sur cet ordre de manifestations. Nous nous empressons de le reproduire ici.

Après quelque hésitation, pour des raisons personnelles, je suis parvenu à la conclusion qu'il est de mon devoir envers la mémoire impérissable de mon cher ami, William T. Stead, et de mon devoir envers une grande cause, de vous adresser cette lettre pour qu'elle soit publiée.

Je suis diplomate de profession, ayant eu l'honneur de représenter mon pays (la Serbie) à la Cour du roi de Roumanie, à la Sublime Porte du Sultan de Turquie, trois fois à la Cour de la reine Victoria, et une fois à la Cour du roi Edouard VII ; mon Gouvernement m'a en outre confié différentes missions diplomatiques importantes ; je l'ai enfin représenté à des conférences internationales. Je suis membre de plusieurs Sociétés scientifiques du Continent, et Membre Honoraire de la Société Historique Royale de Londres. Je rappelle ces faits personnels, afin que vos lecteurs puissent se rendre compte que je suis un homme habitué à peser les faits et mes propres paroles, avec une conscience entière de ma responsabilité. Je dois ajouter que pendant plusieurs années, je me suis intéressé à l'étude scientifique des phénomènes occultes, mais que je n'étais pas un spirite convaincu.

Ayant appris que Mme Wriedt, le remarquable médium américain avec lequel expérimenta le Vice-Amiral Moore, se trouvait dans la maison de W. T. Stead, à Wimbledon, je demandai à cette dame la permission d'aller lui présenter mes hommages et d'avoir, si possible, une séance avec elle. Elle me donna rendez-vous pour le jeudi 16 mai, à 10 heures 30 du matin. Je m'y rendis, accompagné de mon ami, M. H. Hinkovitch, docteur en droit, et avocat distingué à Agram (Croatie), qui venait d'arriver à Londres.

Mme Wriedt nous conduisit au Bureau Julia. Elle nous dit qu'elle était ce que l'on appelle un « médium à voix », mais que, en de bonnes conditions, des esprits matérialisés peuvent aussi se montrer en ses séances. Elle nous proposa d'examiner le cabinet et la chambre, si nous le désirions. Comme j'avais déjà été d'autres fois dans cette pièce, et que j'avais examiné le cabinet avec plusieurs docteurs allemands, je ne crus pas nécessaire de le faire cette fois.

Je m'assis avec le Dr Hinkovitch au centre de la chambre, en face du cabinet. Mme Wriedt n'entra pas dans le cabinet, mais resta assise durant tout le temps sur une chaise, près de moi. Elle plaça un porte-voix en face de mon ami, mit en mouvement une boîte à musique et fit l'obscurité complète.

Après que la boîte à musique eut joué une belle mélodie de caractère sacré, Mme Wriedt nous déclara que les conditions étaient excellentes, et que nous aurions été à même, non pas uniquement d'entendre, mais aussi de voir quelques esprits.

— Oui — continua-t-elle — il y a ici l'esprit d'une jeune femme. Elle vous fait signe, M. Miyatovitch : la voyez-vous ?

Je ne la vis pas, mais mon ami vit quelque



chose comme une masse de brouillard de forme oblongue et lumineuse.

— Elle me murmure — dit encore Mme Wriedt — que son nom est Mayell : Adela ou Ada Mayell.

J'étais étonné. Miss Ada Mayell, une excellente amie à moi, à laquelle j'étais très attaché, venait de mourir depuis trois semaines seulement. Mais à ce moment, il n'y eut pas d'autre manifestation d'elle. Elle disparut, sans dire autre chose que son nom.

Un instant après apparut une lueur derrière le médium, et elle se mût de la gauche à la droite du cabinet, comme si elle avait été transportée lentement par une douce brise. Là, dans cette clarté qui se déplaçait lentement, se trouvait, non pas l'esprit, mais la personne elle-même de mon ami William T. Stead, non pas entouré de draperies blanches, comme j'ai vu des esprits en d'autres séances, mais avec son costume habituel! Aussi bien Mme Wriedt que moi, nous jetâmes un cri de joie. Mon ami Hinkovitch, qui ne connaissait M. Stead que par des photographies, dit : « Oui, c'est M. Stead ! »

L'esprit de M. Stead me fit un geste amical et disparut. Une demi-minute après, il apparut de nouveau et se tint en face de moi (mais un peu plus haut sur le plancher), en me regardant et en s'inclinant vers moi. Il apparut une troisième fois peu de temps après, et il fut vu alors par tous les trois d'une façon plus nette qu'auparavant.

Après cette troisième disparition, je sentis que le porte-voix était tourné vers mon visage, et tous trois, nous entendîmes alors ces paroles :

— Oui, je suis Stead — William T. Stead. Mon cher ami Miyatovitch, je suis bien heureux de vous voir ici; je suis venu pour vous donner une nouvelle preuve qu'il y a une vie après la mort, et que le Spiritisme est une vérité. J'avais tâché de vous en persuader quand j'étais au milieu de vous, mais vous avez toujours hésité à accepter la vérité.

Je l'interrompis alors en lui disant : « Mais vous savez que j'ai toujours cru à ce que vous me disiez ! »

— Oui — continua-t-il — vous avez cru parce que je vous parlais de cela, mais je viens maintenant vous apporter une preuve de ce que je vous disais, et vous ne croirez pas uniquement, mais vous *connaîtrez* (en prononçant ce mot avec beaucoup d'emphase) qu'il y a réellement une existence après la mort, et que le Spiritisme est une vérité ! Maintenant, adieu, mon ami ! Il y a ici Adela Mayell, qui désire vous parler !

Stead n'avait jamais connu Miss Ada Mayell dans sa vie et n'avait jamais entendu parler d'elle. Miss Ada m'adressa alors la parole sur un ton noble et affectueux, en tâchant de me rassurer sur certaines questions qui me préoccupaient vivement après sa mort, et en me disant qu'elle était heureuse maintenant. Inutile de rapporter ici tout ce qu'elle m'a dit. Mme Wriedt et M. Hinkovitch entendirent toutes ses paroles.

Alors, à mon grand étonnement, et au grand étonnement de mon ami croate, une voix haute commença à lui parler en langue croate. C'était un vieil ami, médecin de profession, qui mourut à l'improviste d'une maladie de cœur. Mon ami Hinkovitch ne put pas l'identifier, mais ils continuèrent quelque temps à converser dans leur langue maternelle, dont naturellement j'entendis et compris chaque mot. Mme Wriedt, pour la première fois de sa vie, entendait parler le croate.

M. Hinkovitch déplaça accidentellement le porte-voix, et, bien qu'il s'efforçât ensuite de le remettre dans sa première position, et pensât y avoir réussi, les manifestations vocales ne continuèrent pas. Quand on fit la lumière. Mme Wriedt constata que le porte-voix n'était pas placé comme il fallait, et cette circonstance expliquait, à son avis, la cessation de ces manifestations.

Je fus, ainsi que mon ami croate, profondément impressionné par ce que j'avais vu ce jour-là, 16 mai, entre 11 heures et midi. J'en parlai à plusieurs de mes amis comme du fait le plus extraordinaire auquel j'eusse assisté de ma vie. J'en parlai entre autres à l'une des femmes les plus savantes de l'Allemagne, Frau Professor Margarette Selenka, qui arrivait de Ténériffe, où elle avait établi une station pour l'observation scientifique des singes. Mme Selenka vint à Londres pour connaître tous les détails de la catastrophe du *Titanic*, dans laquelle avait péri son grand ami, W. T. Stead. Nous fîmes le nécessaire pour avoir une séance privée avec Mrs. Wriedt, le vendredi 24 mai, à 1 heure.

Cette séance eut lieu au Bureau Julia, mais aucune manifestation ne se produisit, sauf une voix qui, à un certain moment, cria : « Restez tranquille sur votre chaise ! »

D'accord avec Mme Wriedt, Mme Selenka et moi revînmes dans la soirée, et nous eûmes une séance à 8 heures. Il y avait trois autres assistants : Mme et Miss Harper, et une dame très aimable dont je ne connais pas bien le nom.

Quelque temps après le commencement de la séance, nous vîmes tous apparaître M. Stead, mais durant une dizaine de secondes à peine. Il disparut, pour réapparaître un peu plus distinctement, mais pas d'une façon aussi nette qu'il

m'était apparu le 16 mai. Ce fut le seul phénomène de matérialisation de la soirée, mais par compensation nous eûmes des manifestations vocales merveilleuses et variées. M. Stead eut une longue conversation avec Mme Selenka, et une plus courte avec moi, en me rappelant un incident qui, il y a deux ans, se produisit à son bureau de la Mowbray House.

Miss Ada Mayell me parla ensuite de nouveau, en me disant entre autres choses qu'elle savait que ses sœurs et sa nièce m'écrivaient, ce dont elle se réjouissait.

Après cela, ma mère me parla très affectueusement dans notre langue serbe.

Mme Selenka eut une conversation très affectueuse avec son mari, Professor Lorenz Selenka, de l'Université de Münich, ainsi qu'avec sa mère, morte l'année dernière à Hambourg ; ces deux conversations eurent lieu en allemand.

Un ami de Mme Selenka vint, chanta une chanson allemande, et lui demanda de chanter avec lui, comme elle le faisait autrefois ; Mme Selenka s'exécuta.

Nous eûmes ensuite un Irlandais, ancien officier de marine, qui eut une conversation longue, cordiale et absolument pétillante avec la dame dont il est question plus haut et dont j'ignore malheureusement le nom, mais à laquelle le brillant Irlandais semblait uni par un amour éternel.

Naturellement, bien que j'aie parfaitement compris toutes les conversations en allemand et en anglais, je ne suis pas autorisé à les rapporter ici. Je ne puis même pas relater d'une façon détaillée les longues déclarations que fit Julia au sujet de certains projets pour transformer Cambridge House en un centre d'études psychiques à la mémoire de Stead.

Tout ce que je puis dire publiquement, c'est que je suis profondément reconnaissant à Mme Wriedt dont les facultés merveilleuses me permirent d'obtenir de mon inoubliable ami, William T. Stead, une preuve convaincante de ce qu'il y a une vie après la mort, et que le spiritisme est une vérité ; pour m'avoir procuré la joie presque céleste d'entendre des paroles affectionnées de ma chère mère dans notre propre langue, et pour avoir obtenu une autre preuve sacrée de la continuation de l'individualité vitale d'une des femmes les plus aimables, altruistes et généreuses que j'aie jamais connues de ma vie.

CHEDO MIYATOVICH.

Royal Societies Club, Saint-James's, S. W.

On remarquera que le fait des *conversations* qui se poursuivent dans ces séances entre les consultants et les « esprits » exclut absolument l'hypothèse d'un truc fondé sur l'emploi du phonographe.

Quant à l'hypothèse que cette Américaine qu'est Mme Wriedt pousse le polyglottisme jusqu'à la parfaite connaissance du serbe et du croate ; ou bien alors, qu'elle cache quelque part des personnes connaissant ces langues, etc., c'est là une chose qu'on ne peut admettre sans trop demander à la crédulité humaine, surtout quand on a déjà constaté la réalité des phénomènes médiumniques.

M. Chedo Miyatovich est le diplomate serbe dont M. JEAN FINOT, directeur de *La Revue*, parle ainsi dans un livre qu'il prépare sur *Le Roi des Journalistes*, et dont l'*Excelsior* du 12 mai a publié quelques passages.

Stead obtenait pourtant des phénomènes troublants. C'est ainsi que, dans une réunion provoquée par Stead, une voyante avait prédit le meurtre du roi Alexandre et de la reine Draga, avec les détails les plus circonstanciés.

Stead demanda à une trentaine de témoins de signer le procès-verbal.

Convaincu de l'imminence du danger, il s'en alla, le lendemain, trouver le ministre serbe à Londres pour lui demander de prévenir sans tarder son monarque.

Le diplomate hésita. Il n'était point dans ses fonctions, dit-il à Stead, de faire des rapports de ce genre. Mais Stead de lui dire :

— Ma communication est tellement précise que vous deviendrez complice du crime si vous n'en informez point votre maître.

L'autorité de son interlocuteur fut tellement grande que le ministre finit par céder.

Stead m'envoya en même temps le fameux procès-verbal en me priant de le publier dans les journaux de Paris.

— Laissons s'accomplir ou avorter le crime et nous en parlerons ensuite, répondis-je.

Quelque mois après, et au lendemain de l'assassinat qui a tant émotionné l'Europe, je reçus une dépêche de Stead, me demandant mes impressions au sujet de la prophétie réalisée.





LES MAINS FLUIDIQUES
ET
La PHOTOGRAPHIE DE LA PENSÉE

(Suite. — Voir les numéros d'Avril et Mai)

VI

NOUS PLONGEONS DANS LE MERVEILLEUX. LE CORPS ÉTHÉRIQUE D'UN DÉ A COUDRE

Un nouveau phénomène extraordinaire vient d'être observé pendant la même séance du 23 septembre 1911.

Nous avons vu que sur plusieurs radiographies de la main gauche du double, apparaît la bague, portée continuellement par le médium. Ce fait semblait prouver :

1° Qu'il y a une certaine liaison entre l'organisme et les objets qu'il porte ;

2° Que la notion occultiste, physiologiquement nouvelle, d'un corps « astral » n'est peut être pas limitée aux corps vivants.

Mais pourquoi cette bague apparaît-elle sur certaines radiographies et non sur d'autres ?

Le corps éthérique est-il réellement propre à tous les objets sans exception ?

Et, s'il en est ainsi — ou autrement — ce dédoublement mystérieux entre la matière ordinaire et la matière fluidique, comment s'opère-t-il ?

Je me rendais bien compte des difficultés inhérente à une pareille étude *expérimentale* — l'expérience étant la seule base que je reconnaise pour le moment dans cet ordre d'idées ; — une chose cependant me parut facile à vérifier : je voulais savoir si un objet qui n'était pas constamment porté par la somnambule, serait reproduit quand même dans une radiographie de son double.

Pour commencer, je choisis un dé en argent, dont elle se servait rarement, et ensuite j'avais l'intention de prendre un objet tout à fait nouveau et inconnu d'elle.

Je lui passe donc son dé, en expliquant mon désir.

Mais elle trouve l'expérience peu intéressante et me propose de la compliquer de la manière suivante :

— Garde le dé sur ton doigt, dit-elle, et tiens-moi avec ta seconde main. *Peut-être le dé passera-t-il par ton corps sur mon doigt ?...* Qui sait essayons !

— C'est insensé, ce que tu dis là !...

Néanmoins, me souvenant du mot de Charles Richet qui dit quelque part qu'en métapsychique il ne faut pas reculer même devant des essais qui nous paraissent insensés, je ne dis plus rien ; j'ouvre une nouvelle boîte de plaques « Elka » 13×18, j'en sors une, je la marque au crayon et la place sur les genoux du médium, assis à ma droite. De ma main droite je maintiens en l'air sa main gauche au-dessus de la plaque à une quarantaine de centimètres environ, je garde le dé sur le médius de ma main gauche, derrière mon genou gauche — et nous attendons le phénomène.

La lampe rouge brûle sur la table à un mètre de distance.

Au bout d'une minute la somnambule dit :

— Je sens des fourmillements à l'endroit de l'avant-bras, où ta main me touche... Oh, que c'est drôle ! On me place quelque chose sur le bout de mon médius... Je ne sais pas si c'est bien le dé ; je sens seulement quelque chose me serrer continuellement le bout du doigt...

Quant à moi, je ne vois rien et je n'ai pas de sensation particulière (ni souffle, ni frissons, ni rien de semblable), mais *je sens toujours bien le dé sur mon médius gauche*, en contrôlant cette sensation toutes les secondes à peu près, à l'aide de mon pouce ou de mon genou gauche.

Une douleur, pas très vive cette fois, ressentie par le médium dans sa main gauche, agissante, termine l'expérience.

Sur le cliché (fig. 14) apparaît une main gauche, peut être un peu plus petite que celle du médium, sauf le troisième doigt qui paraît plus long, étant prolongé ...par un dé !

— Ce n'est que « l'âme de ton dé » — dis-je en plaisantant — car le dé lui-même reste toujours sur mon doigt — et elle est bien maigre, cette âme !...

En effet, le dé, comme le doigt qui le porte, paraissent amincis sur la photographie (détail

normal dans les radiographies des objets ronds, lorsque la lumière est proche). La partie inférieure du dé, sauf son bord doublé, est moins sombre (sur le positif) que sa partie supérieure — ce qui ne répond plus à une projection radiographique, mais à l'apparence normale du dé, tel qu'on le voit. Enfin le verre bombé qui la termine, reste à peine visible, comme s'il avait été trop transparent pour cela.



Dans la gravure on n'aperçoit malheureusement pas les fossettes du dé, très visibles dans la photographie.

En un mot, l'image produit une impression mixte, déconcertante : ce n'est pas une forme dessinée d'après nature, car elle ne présente que la partie centrale (axiale) de l'objet ; ce n'est pas une radiographie de profil, car l'on y voit des détails de surface, incompatibles avec une simple projection ; ce n'est pas non plus une photographie ordinaire par réflection, puisque dans ce cas la lumière devrait éclairer l'objet de face, ce qui, sans objectif et la chambre noire, aurait pour unique effet de voiler la plaque ; ce n'est pas enfin une radiographie à la Rœntgen, c'est-à-dire, par transparence partielle, puisque les parties également fortes du métal sont traversées inégalement, et que la main se montre plutôt moins tranparente que le métal.

Le métal !... Mais quel métal ?... Il n'y avait rien au bout du doigt du médium ! Le dé n'a pas quitté ma main, qui restait loin de là et n'avait aucun rapport avec la plaque. J'en suis absolument sûr ! Je suis également sûr de l'impossibilité matérielle d'une simple projection optique de la main du médium. La sensation qu'il eut sur son doigt, ne fut qu'une sensation objective. Comment admettre alors qu'elle ait pu se photographier comme quelque chose de réel ? Et ne faut-il pas supposer que, comme cette main n'est

pas celle du médium, mais bien celle de son double, de même l'image du dé, avec lequel elle forme un tout harmonieux, constitue non pas la photographie du dé, mais celle de son *double* ?...

De son double — ou de l'*idée du dé*...

Telle était pour moi l'alternative théorique de cette incompréhensible expérience.

Le corps astral du dé se détacha (ou fut détaché) du dé matériel, traversa mon corps (ou l'air), se plaça sur le doigt du médium, puis se détacha de nouveau avec la main éthérique, s'appliqua contre le cliché (la main gauche du médium restait toujours en l'air tenue par ma main droite) et enfin graphia son image, à l'aide d'une lumière médiumnique, comme dans les cas précédents : *première hypothèse*.

Le dé est resté en dehors du phénomène. Il n'a pas pu se dédoubler, ne possédant pas de corps éthérique, propre aux organismes vivants. Mais le médium connaissait son dé ; sinon dans sa conscience, du moins dans sa sub-conscience, il possédait l'image exacte de cette forme. Le contenu de l'idée-image s'imprima sur la plaque — c'était en un mot une photographie de la pensée : *deuxième hypothèse.*

Ces deux hypothèses semblent les seules possibles — et elles se valent au point de vue physico-chimique : toutes les deux restent en dehors de notre savoir actuel.

Il y a cependant entre elles une grande différence de principe :

Dans la première, il faut admettre une sorte d'objet, qui se transporte. Un objet, qui n'est pas un objet dans le sens propre du mot, mais qui tout de même reflète matériellement une forme matérielle — quelque chose d'intermédiaire entre la réalité et l'illusion ; une hallucination « véridique » et même « exacte objectivement » ; une idée type de Platon matérialisée ; une fantasmagorie, qui jette une ombre physique...

Dans la seconde, l'objet photographié n'entre pas en jeu. Son double n'existe pas. C'est l'idée-image qui, dans un moment monoïdique, acquiert la faculté d'extériorisation grâce à ses *associations cosmiques* (comme j'avais essayé de l'expliquer dans mon travail polonais : « Une nouvelle catégorie de phénomènes », inséré en 1893 dans le *Fygodnik Ilustrowany* de Varsovie). C'est une *idéoplastie matérielle,* une perception à rebours, une projection photographique de l'idée, conformément au principe de *réversibilité* (Voir mon livre français « De la suggestion mentale » Paris, 1887 et 1889). Habituellement, c'est un phénomène extérieur qui produit la sensation — ici c'est la sensation qui produit un phénomène extérieur : une image objective, assez réelle pour se photographier, formée de rayons, capables d'influencer une plaque.

Laquelle de ces deux conceptions, également extravagantes, est plus proche de la vérité ? Car quoiqu'on en pense, cette expérience existe, et elle contient une vérité, une vérité nouvelle, puisque les anciennes ne s'y appliquent guère...

Suivant ma coutume de chercher des éclaircissements par toutes les voies possibles, j'interroge la somnambule :

— Qu'en penses-tu ?

— Je n'y comprends rien, répond-elle, quoique j'aie eu le pressentiment de la possibilité de l'expérience. Il m'a semblé que le dé pourrait passer par ton corps sur mon doigt, pour se photographier en même temps que la main et j'ai cru que cette idée se réalisait, en sentant des fourmillements aux endroits où ta main me touchait. Ensuite, il m'a semblé que j'avais le dé sur mon doigt, ou du moins quelque chose qui me serrait le doigt — voilà tout.

Inutile de questionner Mlle Tomczyk éveillée : elle ne se rappelle rien. Seulement, en examinant le cliché, elle a été étonnée de la grande exactitude de la copie photographique de son dé.

— Pourriez-vous dessiner vous-même et par cœur les détails de cette forme ?

— Oh non ! Je n'y ferai pas attention.

Quant au double lui-même, le supposé auteur de cette extravagance physique et physiologique, il n'était pas encore en état de me répondre, en supposant même qu'il ait eu quelque chose d'intéressant à dire. La somnambule ne le voyait que très vaguement, par parties et bien rarement ; elle ne l'entendait pas parler (comme c'était le cas dans le temps où il y avait plus de forces et où la Petite Stasia assistait à nos séances). Les essais d'écriture directe (attribuée auparavant à Woytek et maintenant au double, tout court), quelquefois possibles, ne donnaient que des mots détachés, peu lisibles et sans suite ; enfin l'écriture automatique, si facile avec la Petite Stasia, restait maintenant absolument sans effet, aussi bien, avec le médium éveillé, qu'en état de somnambulisme (Je considère ce fait comme le résultat d'une auto-suggestion : Mlle Tomczyk désirait à tout prix se débarrasser de la Petite, à cause des désagréments qu'elle lui procurait souvent par ses fraudes et intrigues).

Je continuais à suggestionner le double à chaque occasion, pour développer ses facultés d'observateur exact et consciencieux, mais pour le moment il m'était encore impossible d'en cueillir les fruits.

Bref, je fus réduit à ma propre perspicacité,



c'est-à-dire à une analyse des circonstances, des résultats et des probabilités.

Vu l'importance des phénomènes, il était indiqué de conduire cette analyse avec un soin particulier.

VII

L'ANALYSE DU CLICHÉ

Pour ne pas fatiguer le lecteur par le récit de nombreuses oscillations dans mes idées, au sujet de cette énigmatique photographie, je me contenterai d'un résumé des motifs et des conclusions, auxquelles je me suis arrêté :

1) Ce qui me frappa surtout, c'est l'extrême exactitude du dessin, examiné à la loupe sur le négatif : c'est une vraie copie, précise comme détail et comme dimensions :

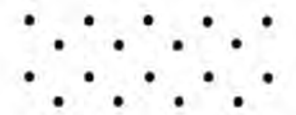
24 mm. de longueur en tout,
21 pour la partie métallique,
12 pour la partie supérieure pointillée,
9 pour la partie inférieure lisse,
2 pour le verre bombé,
1 pour le bord métallique.

Je ne sais pas si une pareille précision était possible psychologiquement dans l'inconscience du médium; ce qui est certain, c'est qu'elle n'était possible ni dans sa conscience normale, ni dans sa conscience somnambulique.

En tout cas cette exactitude du dessin fait penser plutôt à une impression directe immédiate, qu'à un reflet de la pensée.

2) Les points concaves de la partie supérieure, plus sombre sur le positif (comme dans la nature), sont *noires* — c'est-à-dire blancs sur le négatif. Ce détail supprime la supposition d'une radiographie à la Röntgen, mais ne s'oppose pas à une impression par réflexion.

3) Ces points sont rangés exactement comme sur le dé matériel : ils forment 21 rangs qui alternent de la manière suivante :



etc. Ce qui confirme les suppositions précédentes.

4) Le dé n'est bien nettement reproduit, que dans sa partie du milieu, *qui touchait plus ou moins la plaque,* dans l'hypothèse d'un corps quasi-réel. Ce détail est difficilement compatible avec une simple idée image comme source, qui aurait probablement donné une empreinte plus intégrale, mais plutôt moins exacte. Les faibles traces des côtés s'expliquent au contraire bien par l'infiltration de la lumière, propre à tous les objets ronds. Seulement les détails de la partie centrale contredisent la supposition d'une radiographie normale, qui ne saurait donner que le profil, et parlent plutôt en faveur d'une photographie par réflexion.

5) Deux points du dé sont les plus noirs : la partie supérieure métallique et le rebord métallique inférieur. *Ce sont les deux seuls points qui pouvaient toucher la plaque directement en interceptant la lumière.*

6) Le dernier millimètre supérieur de la partie supérieure métallique est au contraire très pâle : *sa brusque courbure l'éloignait de la plaque,* comme le verre arrondi qu'il embrasse.

7) En considérant l'image négative en rapport avec les surfaces et l'objet, l'on voit que les parties plus lisses, en réfléchissant mieux la lumière, ont donné une image plus forte — les parties rugueuses par contre, une image plus faible, parce qu'elles dispersaient la lumière — et ceci indépendemment de leur épaisseur ou opacité. Il en est de même pour le verre (violet), que je soupçonnais d'abord d'une transparence plus grande, mais qui en réalité n'est pas transparent du tout dans sa masse il est seulement encore plus lisse et encore plus arrondi que le reste. Sa forme ronde s'opposait au contact avec la plaque.

8) Un autre objet, soupçonné de dédoublement : la bague, n'est reproduit que dans un point et de profil seulement. Elle pouvait assez bien toucher la plaque ; mais ici c'est la lumière, visiblement plus forte (entre le 4e et le 5e doigt) qui s'opposait à une meilleure impression, en voilant la plaque. Et puis, la bague posait moins longtemps, car elle s'est reproduite deux fois, dans le même temps, comme le doigt qui la porte, et qui a dû changer de position au moment de la production de la lumière.

9) Le médius qui porte le dé est le plus pâle de tous les doigts, à cause de sa plus faible matérialisation, ou bien, parce que c'est lui qui donnait principalement la lumière — ou enfin pour ces deux causes réunies, conformément au principe : « matière ou lumière ».

10) La lumière est en général assez uniforme ; néanmoins il n'est pas douteux qu'elle provient du côté de la paume de la main (d'entre les doigts) et non des bouts des doigts ; puisque les bouts des doigts projettent une ombre — les bouts des doigts et *même le dé* !..

Est-il possible d'admettre raisonnablement une photographie de la pensée, dont la contenu jette une ombre, sous l'action d'une lumière réelle et locale ?...



En somme, je suppose :

1° Qu'*il y avait sur la plaque un objet relativement réel*, à savoir : *une main fluidique matérialisée, ornée d'un dé fluidique matérialisé.* Ils formaient un tout homogène, qui, grâce à sa matéralisation, superficielle mais assez avancée dans les trois dimensions, présentait une surface et une opacité suffisante pour la production d'une radiographie ;

2° Que probablement sous l'influence mentale du désir de faire bien ressortir les détails du dé, cet objet a été éclairé un peu différemment que les autres et surtout *de plus près*, ce qui a donné un profil moins complet, mais par contre les détails de la surface par réflection. Cette image est donc à rapprocher de celles obtenues électriquement par le Dr Boudet de Paris et de nos propres expériences de monnaie, dont il était question dans la partie précédente de cet ouvrage (voir surtout fig. 7 A).

De cette manière s'explique l'apparition des détails de la surface — et les contradictions disparaissent.

Mais cette explication pseudo-physique du phénomène n'exclut pas, à vrai dire, une explication pseudo-psychologique, celle d'une photographie de la pensée. Si cette dernière conception me paraît moins probable, elle n'est cependant pas impossible, puisque l'aspect général de l'image (sauf son amincissement excessif et son étonnante exactitude dans les détails visibles) répond aussi à une image mentale.

Notre analyse du cliché n'a donc abouti qu'à un résultat approximatif. Ce qui est à retenir comme certain, de cette analyse, laborieuse pour moi et probablement pas assez convaincante pour le lecteur, c'est que, physique ou psychique, cette action reproductrice a dû être au fond la même, puisque dans le cas d'une photographie de la pensée, cette dernière s'exprimait physiquement et chimiquement et d'une façon semblable, à savoir dans le but d'obtenir en fin de compte, un *positif* et non un négatif *conforme à l'objet.* Ce qui est déjà assez surprenant et ce qui semble supprimer la différence essentielle entre un phénoméne *physique* et *psychique*...

En tout cas, les doutes que persistaient dans notre explication demandaient de nouvelles recherches.

VIII

L'IDÉOPLASTIE PHOTOGRAPHIQUE

— Nous allons vérifier, dis-je à ma somnambule, si c'est ton imagination qui a influencé a plaque, ou bien si c'est ton double qui détacha le corps éthérique du dé, pour le mettre sur son doigt et puis l'appliquer sur le cliché ? Nous répèterons la même expérience ; seulement, je vais prendre dans ma main un autre objet quelconque, et je ne te dirai pas lequel. De cette manière ton imagination ne pourra plus entrer en jeu, et si le double imprime malgré cela la forme exacte de cet objet, se sera une preuve, qu'il se sert réellement de l'objet et non de tes souvenirs.

Elle y consent. Je vois une seconde plaque de la même boîte et insensiblement de ma poche une pièce de cinq couronnes autrichiennes (semblable à une pièce française de cent sous), que je cache dans le creux de ma main gauche. J'accomplis cette manœuvre si adroitement, que même avec une lumière suffisante (et il faisait nuit) la somnambule ne s'en serait pas aperçue. Et de fait, elle n'avait pas vu quel était cet objet, au moment où je lui déclarai que je le tenais déjà dans ma main et que le double pouvait commencer l'expérience.

Avec ma main droite je maintiens la main gauche du médium de 30 à 40 cm. de la plaque et nous attendons en silence.

Tout à coup la voilà que s'exclame :

— Je vois derrière toi une *rondelle blanche..... c'est la lune* !

Au même instant, moi, je vois une lueur faible mais distincte passer aux environs de ma main gauche (qui tenait la monnaie). Ce n'était pas une rondelle, ni un éclair, c'était comme une petite étoile filante, comme un rayon mince, éclairant l'espace près de ma main, du côté opposé au médium. (En général on peut dire que les lumières médiumniques, vues par le médium, sont toujours plus grandes pour lui que pour les personnes non sensitives).

Y avait-il un rapport quelconque entre cette luminosité et la pièce d'argent cachée dans ma main ?

Cette question est restée sans réponse.

Quelques minutes se passèrent encore en silence. Enfin, la somnambule ayant poussé un petit cri de douleur, je laisse tomber dans ma poche la pièce de 5 couronnes et je reprends la plaque.

Au développement apparaît la pleine lune, analogue à celle que j'ai déjà obtenue trois fois (nous y reviendrons tout à l'heure), mais rouge sur le négatif en transparence, sans taches sur son disque, et dont la double exposition est cette fois très nettement visible, les deux empreintes étant plus éloignées l'une de l'autre. La lune flotte sur le fond d'un nuage moins



luisant, et d'une forme un peu différente que dans les cas précédents (1).

Il était évident que cette fois c'était bel et bien une photographie de la pensée. Le corps éthérique de la lune — s'il existe — n'est certainement pas venu se poser sur la plaque — il aurait été un peu trop grand pour cela !...

Mais, tout en étant certainement une idéoplastie photographique, cette expérience ne nous a donné qu'une réponse évasive aux questions qui l'avaient inspirée, car :

1° Ce rapport entre le disque lumineux de la lune et le disque luisant de la pièce d'argent ne peut pas être établie, et 2° cette idéoplastie photographique de l'image de la lune n'infirme en rien la possibilité d'un corps éthérique du dé à coudre, dans notre essai précédent.

On pourrait même dire que notre dernière expérience rend probable l'existence d'un *intermédiaire quasi physique, même dans la photographie de la pensée.* Il n'est pas prouvé que dans cette idéoplastie photographique, l'idée ait été le point de départ de l'action. La somnambule ne pensait pas à la lune — elle pensait à l'objet inconnu que je tenais dans ma main et qui certes ne pouvait pas être la lune. L'objet quasi réel a été d'abord *vu*, et seulement ensuite photographié ; c'est cette vision qui suggéra au médium, l'idée de la lune, c'est elle par conséquent qui a été le point de départ de l'action.

M. le Dr Gustave Lebon nous dira sans doute, que nous avons été suggestionnés tous les deux et que ce n'était pas une vision, mais une simple hallucination.

C'est possible ; seulement dans ce cas il faut reconnaître que nous étions suggestionnés *tous les trois* : la somnambule, personne sensitive, moi-même, personne non sensitive et... la plaque photographique, très sensible il est vrai, mais qui n'a pas l'habitude d'avoir des hallucinations, surtout en concordance avec les hallucinations humaines. Et tel est cependant le cas de notre expérience : *hallucination d'une plaque photographique, en concordance avec une hallucination humaine.*

On l'appelle « photographie de la pensée ».

Le mot n'est pas tout à fait exact mais il exprime un fait réel, et, quoi qu'on pense du mot, le fait demande une explication.

Une explication, c'est-à-dire une description de son mécanisme et de ses conditions.

La grande importance théorique du fait n'est pas douteuse. Une fois constatée, la photographie de la pensée ouvre des horizons nouveaux :

1° Pour la psychologie métapsychique elle se range entre la télépathie, les stigmates et les influences idéoplastiques matérielles d'un côté, et les phénomènes de matérialisation de l'autre, en constituant un anneau important dans la chaîne des extériorisations. Elle prolonge l'être humain ;

2° Au point de vue physique elle complète le phénomène des *rayons électro-chimiques* (que j'ai découvert l'année passée et qui feront l'objet d'une étude à part) et des rayons Xx, que le lecteur connaît déjà. Elle constitue une forme nouvelle de radio-activité organique, que l'on pourra sans doute rapprocher bientôt des autres manifestations radio-actives ;

3° Au point de vue philosophique, elle efface la contradiction carthésienne entre l'étendue et la pensée, en donnant une base commune à ces deux formes opposées d'une praénergie inconnue ;

4° Au point de vue physiologique et médical, elle renforce la doctrine des influences morales, morbides ou salutaires, et celle de l'action physique du magnétisme animal ».

La théorie des transfères et des réflexes va subir un élargissement considérable et la théorie des associations idéo-organiques et idéo-cosmiques finira par s'imposer à la science, en supprimant les frontières entre le micro — et le macro — cosme.

5° Au point de vue logique et épistimélogique, elle va introduire dans notre savoir une notion nouvelle, celle des *degrés de la réalité*, notion révolutionnaire par excellence et qui pourra peut-être remplacer l'inaccessible « Ding an sich » de Kant ;

6° Elle va réunir la chimie et la Physique à la Psychologie — et toutes les fois que des sciences distinctes et étrangères l'une à l'autre s'unissent de cette manière, un grand progrès est garanti. C'est ainsi que le rapprochement inattendu entre l'Histoire Universelle et la Paléontologie nous dota d'une science nouvelle : la Préhistorique. Le rapprochement de l'Astronomie et de la Chimie s'exprima dans l'analyse spectrale. L'application de l'Algèbre à la Géométrie — dans la géométrie analytique. De la Psychologie à la Thérapeutique — dans la psychothérapie. De la Physique à la Psychologie — dans la psychophysique, etc.

Enfin :

6° Au point de vue des faits dits spirites et de la doctrine spirite, la découverte de la photo-

(1) Nous reproduirons ces photographies ensemble dans le prochain numéro, pour faciliter leur comparaison.



graphie de la pensée présente une importance capitale. Du moment qu'il faut considérer comme démontrée la possibilité d'une idéoplastie photographique, les images et les apparitions soi-disant d'outre-tombe, peuvent bien avoir une origine terrestre. Cela ne tranche pas la question immortelle de l'immortalité, mais cela jette une lumière nouvelle sur certaines apparences et commande une prudence toute spéciale dans les conclusions théoriques que l'on tire des faits avérés.

(*A suivre*).

Développement des Facultés supranormales

Deux moyens s'offrent à nous pour étudier, suivant l'expression de Myers, « le spectre ultra-violet » de notre conscience. Soit s'attaquer aux personnalités subliminales errant dans ces radiations, ce qui demande le sommeil profond et deux opérateurs, un hypnotiseur et un sujet ; soit provoquer une sorte de phénomène de fluorescence, en abaissant la réfrangibilité de ces rayons, de telle sorte qu'ils soient observables du moi ordinaire.

Le premier moyen, en apparence plus simple, est fort difficile à réaliser pratiquement, vu la difficulté d'obtenir avec un sujet quelconque le somnambulisme lucide, ou l'impossibilité, comme c'est le cas pour moi, de l'hypnotisation quel que soit le procédé employé.

Le deuxième a le grand avantage de ne demander qu'un opérateur ; d'être employé par conséquent à n'importe quel moment de liberté ; c'est celui dont je me suis servi dans ces expériences.

J'ai cherché à développer en moi la vision interne, ayant été amené dans cette voie par l'autre observation d'illusions hypnogogiques. Le fait d'avoir eu un rêve nettement supranormal, à mon sens (*Ann.* 1905) me permettait enfin d'espérer quelques succès au point de vue métapsychique.

Si l'on veut se livrer à ces expériences, il faut d'abord éteindre les lumières visibles de sa conscience pour percevoir les projections subliminales, c'est-à-dire opérer dans des conditions de relâchement physique et de passivité mentale.

Les premières sont réalisées en opérant couché ou étendu confortablement dans l'obscurité, les oreilles bouchées de préférence, en employant des obturateurs d'ivoire qui sont dans le commerce.

Les deuxièmes en s'efforçant de laisser l'esprit vide de pensées.

Pour moi, les meilleurs moments de la journée sont : le matin peu de temps après le réveil, vers 6 heures du soir, et aussi avant le sommeil. Après un long entraînement, on constate qu'au début la respiration devient plus profonde (respirer par le nez et le moins possible est recommandé), les dents s'entrechoquent, on a la sensation de ne plus pouvoir remuer ses membres ; les mains deviennent froides, les bras se meuvent quelquefois lentement et automatiquement. On se sent capable de raisonner, mais on ne le fait pas. On peut, mais difficilement, décrire à haute voix ses impressions.

Puis, par un effort de volonté, l'état de veille revient avec une sensation d'engourdissement, de picotement, d'électrisation même des membres et en particulier des mains.

Si l'on arrive à l'aïdéie, on s'endort d'un sommeil plus ou moins profond mêlé de rêves incohérents dont on se rend particulièrement compte quand il est intermittent. On assiste alors, dans un état de demi-conscience, aux phénomènes de désagrégation psychologique, caractérisés chez moi par l'audition interne ou extériorisée de phrases sans aucun sens, mots associés d'une façon bizarre, images purement oniriques, hallucinations hypnagogiques (laissant visibles un instant, en se dissipant, un phosphène de même contour). Quoiqu'il en soit, on sort de cet état, quelquefois suivi d'un sommeil sans rêves, généralement dispos et sans fatigue spéciale.

Il semble bien que ces visions oniriques sont les seules que l'on puisse constater dans cet état et j'ai cru remarquer ce que Ochorowitz avait constaté dans ses expériences sur la suggestion mentale, c'est-à-dire qu'après la polyïdéie, l'aïdéie est à craindre. Il semble nécessaire de rester avec un « monoïdéisme passif » pour observer des images d'origine supernormale.

Aussi, dès qu'on commence à approcher de l'état de sommeil, il faut réagir « passivement », en fixant, par exemple, obstinément un point



subjectif devant servir d'écran aux projections subliminales.

Ce sont justement les conditions de la cristalloscopie, où l'on observe souvent un minimum de production oniriques contre un maximum de visions clairvoyantes.

Cependant le monoïdéisme de la visualisation ne m'a pas semblé indispensable, toute idée occupant à elle seule le champ de la conscience remplit le même but, mais celui-ci est évidemment le plus naturel.

Ayant ainsi éliminé les causes d'erreurs, il arrive fréquemment qu'on n'observe rien quoiqu'on attende, mais ce n'est pas toujours le cas. Il faut sans doute derrière l'écran un opérateur adroit ou disposé. Les images se présentent elles? Elles sont plus ou moins brouillées, quoiqu'en couleurs naturelles et vivantes. Il faut immédiatement les noter dans sa mémoire pour les écrire après l'expérience ou, ce qui nécessite un effort, les énoncer à haute voix, car elles ont une forte tendance à être oubliées étant produites à la limite du moi ordinaire. J'ai remarqué par les vérifications de ces visions que les premières sont généralement les meilleures ; c'est qu'en effet l'état de monoïdéisme ne peut être durable qu'après un long entraînement : on tend à retomber dans l'aïdéie, le sommeil et ses images trompeuses.

Aussi, le mieux, quand on se sent fatigué, est de regagner l'état de veille complète, ce qui se fait très facilement. Si on s'y prend avec méthode dans l'état de santé, on ne constate aucun fâcheux résultat de ces expériences. Tentés dans des moments de fatigue, l'état de monoïdéisme disparaît rapidement et la quantité d'images perçues s'accroît aux dépens de la qualité.

Il est bien évident pour moi qu'il serait encore nécessaire de faire une sélection dans ces images, et cela est peut être possible au moment de leur perception, de séparer par des procédés mentaux servant d'écrans appropriés ce qui provient des rayons les plus réfrangibles de cet ultra-violet (images de la mémoire subsconciente) des rayons les plus éloignés, du « rayonnement de facultés le plus proche du centre de vie ».

Notre seule ressource après l'élimination des visions subjectives de l'état d'aïdéie, consiste actuellement à effectuer ce travail après le contrôle des images.

Caractère des visions de l'état d'aïdéie

Ces visions que l'on peut éviter par un entraînement basé sur les observations précédentes ont pour caractère d'être oniriques, souvent d'apparaître par le simple désir, par exemple la pensée d'un arbre suffit pour en voir un, puis une forêt ; et d'être visualisés avec une netteté beaucoup plus grande qu'une pensée image ordinaire. Les préoccupations de la veille agissent comme suggestion puissante pour provoquer des images s'y rapportant. Elle sont, quoiqu'incohérentes d'observation, très agréables à cause du luxe de détails, très proches sans doute de celles du fumeur d'opium ou du haschichin.

On peut encore dans cette catégorie placer des images assez embarrassantes (ce qui prouve à quel point une classification est difficile) du genre des suivantes :

Un soir à 10 heures, je vois un ami courant, vêtu comme d'ordinaire, agitant une canne à crosse de couleur claire (non véridique)— S'agit-il d'un souvenir subconscient, ou d'une association d'idées ?

Ou encore : Vers 5 heures, je pense à cet ami, croyant le visualiser, mais il n'en est rien, je vois un pot à crème et des morceaux de sucre. Or il goûtait justement à cette heure suivant son habitude que je connaissais. N'y a-t-il là qu'un cas de cryptomnésie ? Ou n'est-ce qu'une image onirique ?

Un dimanche, un ami se plaint à moi : il se sent malade, mais non gravement. Le lundi je visualise cet ami couché malade ; or, il fut obligé de se coucher le mercredi. — Un jour, je vois un œil humain, grandeur naturelle, vivant, s'ouvrant se fermant, etc... Des personnages marchant la tête en bas, les pieds sur le sol — placé en l'air. (Est-ce un phénomène du genre de l'écriture spéculaire ?) Vision de ma propre personne vue de face, les mains dans les poches, près d'une porte vitrée. (Scène passée reconnue ; passerait facilement pour une image-souvenir, mais cela ne peut-être, car il n'y avait aucun miroir dans le lieu de cette scène passée et ma subconscience ne peut posséder un cliché visuel de cette sorte ; c'est donc le produit d'une association d'images subsconscientes).

Caractère des visions de l'état de monoïdéisme

1° Dans cet état, comme je l'ai dit plus haut, le fait de vouloir des images ne suffit plus pour les percevoir.

2° Quand il y a visions, on ne peut avoir les désirées.

Ainsi je pense à un objet et je ne le vois pas, mais un autre.

3° On ne peut pas les modifier à son gré.

Ainsi, un soir (la veille du jour où Santos Dumont s'enlève avec succès pour la première



fois avec son aéroplane) j'ai la vision d'un aéroplane planant. Je voulus alors éprouver ma vision et je pensais à un accident, mais l'appareil se maintient en l'air. Je fis une deuxième tentative attendant une chute sans plus de succès.

4° Elles ont un rapport avec des évènements passés, présents ou futurs et semblent être d'origine télépathique ou des cas de clairvoyance.

Télépathie.

Ce phénomène est le plus faible à contrôler, mais non à constater. Les résultats obtenus ont été, à la vérité, médiocres. On pourrait à la rigueur expliquer la plupart d'entre eux par des coïncidences et le reste semble plutôt du domaine de la clairvoyance. Cependant je les citerai à part, en faisant remarquer qu'une des grandes causes d'erreurs fut pour nous la difficulté de l'exactitude aux rendez-vous psychiques à cause des occupations et genre de vie différents de l'agent et du percipient.

Les expériences se firent en plusieurs séries; je ne parlerai ici que de celles où je fus percipient afin de ne pas être obligé de revenir sur les procédés de réception employés.

Lors de la première série, il y eut échange de lettres entre l'agent et moi chaque jour, aussitôt après l'heure fixée pour l'envoi et la réception du message. Parmi quinze essais, j'en trouve deux faux, huit nuls, c'est-à-dire obtenus dans de mauvaises conditions d'envoi ou de réception, par exemple : absence de chez soi, réception d'une visite ou travail urgent à l'heure indiquée, pour l'un des deux.

Enfin, 5 curieux avec coïncidences.

Dans la deuxième série (avec un autre agent), il n'y eut point échange de lettres, mais nous nous rencontrions chaque jour. Sur 7 essais, il y a 2 faux, 3 nuls (rien reçu) et 2 bons.

Ces expériences ont été tentées à une époque où je n'avais pas encore démêlé les causes d'erreurs dues aux phénomènes de désagrégation dont il est parlé plus haut.

Voici les 2 faits bons de la deuxième série; je ferai remarquer que l'agent est arrivé par un entraînement de concentration à se provoquer les rêves qu'il désire, dans le sommeil normal quand l'élément affectif s'y trouve mêlé, c'est-à-dire, qu'il a lui aussi plus ou moins accès à sa subconscience.

1° Il lit étant couché un livre (Aksakof). Je reçois son image lisant un livre étant assis, mais je pense qu'il est couché. (Voir la note [1] à la fin de l'article.)

2° Il pense à M. B. médium entrancé. Je reçois l'image du visage de M. B. (Remarque. Nous avions fait sa connaissance peu de temps auparavant) [2].

3° (Hors série) Jacques est chez moi, je suis passif dictant à haute voix mes impressions pour qu'il les note. Lui-même est passif. A un certain moment il entend intérieurement les mots *Princesse du sang*. Il réfléchit à cela sans en parler (j'ai les oreilles bouchées). Immédiatement je lui dis entendre les mots : *Princesse du sang* accompagnés d'une vision des Tuileries [3].

4° Il y a eu enfin en de nombreuses occasions des phénomènes qui pourraient être attribués à la «latencece» qui serait fort en faveur de l'hypothèse télépathique, mais leur interprétation est trop douteuse pour qu'on puisse leur attribuer une grande importance. Aussi je n'en citerai qu'un cas. Je perçus une scène de guerre. Puis l'image nette de deux fusils entrecroisés avec baïonnettes. Il semblerait que j'eus alors la perception d'une conversation animée (passée depuis quelques heures) de l'agent sur les questions de militarisme [4].

Clairvoyance.

5° Cas avertisseurs de nouvelles :

Vision du visage de Mlle B. étant à la campagne. En rentrant à Paris, le soir, je trouve une carte postale envoyée par elle d'un lieu où nous avions été ensemble en excursion plusieur années auparavant. Je ne reçois jamais des lettres d'elle et ne pense jamais à elle.

Image de Mme B. précédant l'arrivée d'une lettre de son mari dont je n'avais plus de nouvelles depuis quelques mois.

Image de Mme D., le soir même de la visite à ma famille de M. D., qui ne donnait plus de nouvelles.

Je n'ai perçu les images de ces trois personnes que dans ces cas, c'est-à-dire jamais avant, ni après.

6° Un objet ayant été caché en dehors de moi par J., je rentrai dans ma chambre et après avoir pris l'état passif, je visualise du papier couvert d'écritures, sur un coin de table, idée de coupe, de coquille, flamme de gaz éclairant des tranches de papier ou de carton blanc, n'étant ni des livres, ni des cahiers, coin de table avec buvard. Or, l'objet caché était près de ce coin de table, dans la coquille, entre des cartes de visite dont la tranche était éclairée par la lampe placée à côté de la coquille. Flamme de lampe à pétrole [5].

7° Vision d'une éruption volcanique. Le Vé-



suve avait à ce moment une éruption qui fut signalée dans les journaux du dimanche comme ayant eu lieu à 3 h. 1/4 après une période assez longue de calme ([6]).

8° *Cas spontané.* — A mon réveil, je vois Jacques debout, puis agenouillé sur son lit, en chemise de nuit. Exact ([7]).

Prémonition.

9° *Extrait de mon cahier de notes.*

(Jeudi 25 octobre 1906).

Lever 7 h. 1/4. — Jacques comptant des billets de banque de 500 francs ([8]).

10° Parmi les cas curieux de la série 1 de Télépathie dont il est question plus haut, je relève le suivant :

Extrait de mon cahier de notes.

Mardi, 19 juin 1906. — 8 h. 8 h. 1/4.

Scène très brouillée que j'interprète ainsi : Vous êtes dans un carrefour à bicyclette ou à pied marchant très vite coiffé de votre canotier.

Scène encore plus confuse. Des ouvriers en rangs serrés de 6 personnes s'avancent sur une route.

(Erreurs quant aux gestes faits par l'agent et que je devais percevoir).

Extrait de la lettre de l'agent, M. Gaudelette, datée du mercredi 20 *juin* 1906 :

1° Nous m'avez vu *à bicyclette* dans un *carrefour*, coiffé de mon *canotier*. Or il est exact, que obéissant avec une *sorte d'étonnement* à une détermination soudaine qui ressemblait à un ordre *venu de l'extérieur* (l'agent est médium, il est bon percipient télépathique), j'ai pris ma machine pour me rendre à la Librairie (entre 10 heures et midi) et au *carrefour* de Saint-Germain-des-Prés, où j'ai dû louvoyer au milieu d'un encombrement de voitures, j'ai *pensé à vous* et à la possibilité de notre rencontre chez Leymarie. *J'étais effectivement coiffé de mon canotier.*

2° Cette seconde vision *prémonitoire* est la plus remarquable.

Vous avez vu, me dites-vous, une *foule d'ouvriers*, en RANGS SERRÉS DE 6 PERSONNES, *s'avancer* sur une route. Or à 11 h. 50, comme je remontais à bicyclette l'avenue des Champs-Elysées, une *véritable armée compacte d'ouvriers grévistes* la descendait sur un FRONT DE SIX HOMMES (j'en ai fait alors très nettement la remarque).

Je possède encore un certain nombre de cas à allures supernormales, mais ceux-ci sont les principaux. D'ailleurs on ne peut encore conclure définitivement; je trouve en effet sur 90 séances ou moments de passivité inscrits, un nombre de faits principaux s'élevant à 212, parmi lesquels je compte bien entendu les visions dites oniriques; il se pourrait en effet que la classification que je donne des images soit trop artificielle et elle le paraîtra certainement, car la distinction entre la tendance à l'aïdéie et le monoïdéisme passif paraît bien subtile.

Or, j'en trouve 27 0/0 de plus ou moins véridiques (en entendant comme tels ceux dits de latence et aussi par exemple de n'avoir rien perçu dans les expériences de télépathie lorsque l'agent n'avait rien envoyé). Comme les faits reconnus faux (au moins dans le présent) s'élèvent à 16 0/0, en admettant qu'un de ces faits annule pour la moyenne un véridique, il n'en reste environ que 10 0/0. Le reste est constitué par un mélange de visions incohérentes, de souvenirs visuels et de scènes invérifiables.

De nouvelles expériences sont donc nécessaires et si les bases sur lesquelles je m'appuie sont solides, en réalisant le monoïdéisme demandé, par un entraînement suffisant, il sera possible de faire des séries d'expériences télépathiques où le nombre de cas véridiques dépassera, comme le demande Grasset, cette proportion, jugée insuffisante.

R. WARCOLLIER,
Ingénieur-Chimiste.

Documents

(1) *Copie de mon cahier de notes* (jeudi 27 septembre 1906). — Avant de s'endormir l'agent concentre sa pensée à transmettre. Le percipient reste passif à son réveil. De plus, de 8 h. à 8 h. 1/4, le percipient et l'agent opèrent de nouveau. — Je perçois en me réveillant l'image de Jacques lisant un livre, étant assis. Puis je pense qu'il doit plutôt être couché, car je sais qu'il opère d'habitude couché. — W.

Copie du cahier de notes de Jacques. — J'ai envoyé à Warcollier l'image du livre d'Aksakof : « Animisme et Spiritisme «. J'étais couché dans mon lit, lisant: « A. et S. », lorsque, me souvenant de notre rendez-vous télépathique, je me demandai quel message j'allais envoyer; je choisis alors comme message l'image du livre d'Aksakof.

(2) *Copie de mon cahier de notes (26 octobre* 1906). — Reçu : tête de Bousquet. — W.

Copie du cahier de notes de Jacques. — J'ai en réalité envoyé comme message l'image de Bousquet en état de trance. Ce monsieur est un médium « à incarnations », auquel à cette époque je pensais souvent, m'occupant d'étudier sa médiumnité. Je n'en ai pas pris note à ce moment.

(3) *Notes prises par Jacques* (9 janvier 1907). — Ces mots : *Princesse du sang*. Ces mots sont accompagnés de la vision d'un bâtiment, auquel j'ai mis l'étiquette de Tuileries. — Je le pensais à ce moment. Je regardais le feu en attendant et j'ai nettement entendu ces mots 40 secondes avant Warcollier.

(4) *Notes de mon carnet*. — (11 décembre 1906). — Scène vague, confuse, comme une image, scène de guerre. — Image nette de deux fusils entrecroisés, avec baïonnettes.

Copie de la lettre de M. Gaude'ette.— La vision d'une scène de guerre et de deux fusils entrecroisés figurait assez bien le rappel, l'écho en « formes-pensées » d'une longue conversation, que j'eus à déjeuner le matin même, avec mon père, etc.

(5) Il n'y a pas de relation écrite pendant la perception de ces visions, car je n'ai pas parlé. Je ne les ai décrites qu'après qu'on m'eut appris la cachette. — W.

J'étais présent lors de cette expérience dont j'affirme l'authenticité. — Jacques.

(6) Samedi 24 décembre 1906. En présence de plusieurs personnes, dont Jacques. De 4 h. 1/2 à 5 h., volcan avec fumée ; ville toute blanche éclairée fortement, dans un pays chaud, vers midi, ou dans les premières heures de l'après-midi. — W.

J'affirme également l'authenticité de cette expérience. — Jacques.

(7) *Extrait de mon cahier de notes*. Dimanche 15 octobre 1906. En me réveillant à 10 h. moins 20 ce matin, j'avais présent à la mémoire un rêve vague où Mme H. jouait un rôle. Puis, dans l'état intermédiaire, état dans lequel j'avais des illusions hypnopompiques sans rapport avec le rêve les précédant, apparut l'idée d'un mot : *Jacques*, et l'image de Jacques, debout, sur son lit, puis agenouillé sur son lit; visions internes semblables à celles des expériences de psychométrie. Jacques questionné à ce sujet me répondit que ce matin de 9 à 11 h., il fit sur son lit, debout, puis agenouillé, des expériences sur ses muscles. Ces visions n'avaient paru particulièrement absurdes avant de connaître leur véracité.

J'ai rencontré le dimanche Warcollier qui m'a demandé ce que j'avais fait le matin même. Je lui fis le récit suivant : « Entre 8 h. 1/2 et 10 h. 1/2, j'ai fait application d'un fort aimant sur le nerf crural externe ; la forme de l'aimant employé m'obligeait à me mettre à genoux sur mon lit ; la position étant fatigante, je me levais par moments. Je me mettais debout sur mon lit en appliquant l'aimant avec la main droite. — Jacques.

(8) Je m'éveillai ce matin vers 10 heures en me demandant ce que j'avais fait de 200 francs en deux billets de banque. Ne sachant pas où je les avais mis, je m'en inquiétai fortement, je me levai alors pour les chercher. Je les trouvais après une demi-heure de recherches.

EXPÉRIENCES DE TÉLÉPATHIE

Les expériences télépathiques dont nous publions ici le compte rendu, ont été tentées à Paris, du 22 février au 5 avril 1908, par M. René Broquet (agent) et M. René Warcollier, secrétaire-adjoint de la S. U. E. P. (percipient). Le compte-rendu nous a été remis il y a deux ans déjà : différentes circonstances nous avaient empêché de le faire paraître jusqu'à ce jour.

Nous profitons maintenant de l'occasion qui nous est offerte par la publication de l'article de M. R. Warcollier, que l'on vient de lire, pour faire connaître aussi cette intéressante série d'expériences.

Il est à remarquer immédiatement que, après chacune de leurs expériences quotidiennes, MM. Broquet et Warcollier s'échangeaient des cartes-lettres par lesquelles ils faisaient connaître, l'un ce qu'il avait tâché de transmettre, l'autre ce qu'il avait cru percevoir. Ces cartes-lettres, portant le timbre de la Poste, avec jour, heure, etc., constituent un document qui détruit tout doute sur la date à laquelle les notes en question ont été écrites et jetées à la poste.

SAMEDI 22 FÉVRIER 1908

Samedi 22 février ; 8 h. 30 m.

Ce matin à 7 heures exactement, j'ai pris la posture ci-dessous : je me suis *accroupi* (1) dans mon tub, en pyjama de laine grise, recouvert d'un peignoir à raies rouges, la tête couverte d'un chapeau de soie, les mains croisées sur les devant des jambes, *ma montre* dans la main et le livre de Ch. Lancelin : « L'Au-delà et ses problèmes » sur les genoux. Je suis resté dans cette position au moins baroque pendant le quart d'heure convenu, de 7 h. à 7 h. 15, lisant et relisant le titre du livre que j'avais sur les genoux en pensant à vous et en tâchant de ne pas faire errer ma pensée sur autre chose.

R. Broquet.

(1) Les mots et phrases qui se rapportent à une pensée, ou image, transmise, ont été mis en caractères italiques par la Rédaction.



Samedi 22 février 1908.

J'ai fait de la passivité de 7 h. à 7 h. 25... L'état favorable n'a été atteint qu'à 7 h. 10, c'est-à-dire un peu tard... Il me semble avoir beaucoup de difficulté à débrouiller « subconsciemment » les clichés en rapport avec vous. Trop flou. — Voici la copie de mes notes, prises immédiatement après la passivité :

« Le visage de M. Broquet veut se former, mais n'y parvient pas. *Expression très caractéristique, en tout cas anormale, comme s'il faisait une grimace* — celle que l'on fait lorsqu'il faut se lever, en se réveillant.

« Boîtier d'une *montre* en argent... *Les yeux de M. Broquet sont baissés* comme s'il réfléchissait profondément. Il repose sa tête (joue droite) sur sa main droite; le coude droit doit être appuyé.

« *Il a une attitude ramassée : il n'est pas couché, je ne crois pas qu'il soit debout ; peut-être assis, plutôt accroupi.*

« J'ai vu encore deux images qui semblent ne pas se rapporter à vous : buste et tête nette de femme de quarante ans... ; cadre de bois verni.... »

R. Warcollier.

...Dans mon tub, je tenais les yeux baissés et je me sentais singulièrement étourdi — ce qui correspond un peu à votre vision, qui présente aussi une grande exactitude au point de vue de la position accroupie.

Les deux autres images ne correspondent pas à des tableaux de ma chambre ; ni le buste d'une femme de quarante ans à aucune de mes pensées du moment.

R. Broquet.

DIMANCHE 23 FÉVRIER 1908

Dimanche, 9 h. 30.

J'ai aujourd'hui, de 7 h. à 7 h. 15, pris la position suivante : en pyjama gris, pieds et tête nus, à genoux sur un fauteuil, les yeux au ciel, les mains jointes en position de prière ; ma pensée concentrée sur le mot « prière »...

Dimanche 23 février, 7 h. 5 à 7. 25 m

Ce matin encore j'ai commencé l'essai trop tard ; ayant constaté qu'il était 7 h. 10, j'ai vu une horloge sur une tour, marquant cette heure.

Bon état réalisé de 7 h. à 7 h. 20.

Je ne vois pas, mais j'ai l'idée d'une attitude anormale de la *jambe droite soulevée, mais non allongée* (position à genoux ?).

Petite tête d'homme, d'albâtre, comme un petit buste de Dante.

Rideau en étoffe lourde, couleur foncée, appliquée le long d'un mur, non tiré mais retenu au moyen d'une embrasse.

R. Warcollier.

Lundi, 24 février.

...Je reçois votre mot d'hier. La vision du rideau est exacte ; ce rideau caractérise même très bien cette chambre par sa position dans une porte sans battant, sur un mur clair.

R. Broquet.

Remarques

Au sujet du rideau, j'ajoutai de vive voix à M. Broquet quand je le vis, quelques jours après, que dans la couleur sombre le rouge dominait. Je lui fis aussi un dessin pour bien préciser la disposition du rideau vis-à-vis du mur clair, etc. ; le tout fut reconnu exact. Enfin, quand M. Broquet fut sur le point de partir de Paris, je vins le voir pour la première fois. Je reconnus parfaitement le rideau de ma vision.

Dans les notes que je pris immédiatement après l'expérience du Dimanche 23, et que je transcrivis dans la lettre que je lui envoyai le matin même et qui est reproduite ci-dessus, se trouvaient ces mots : « *Chiffre écrit* : 14 ». On peut les voir dans le texte de mes notes, que je joins au dossier. Comme M. Broquet ne m'avait rien dit à ce sujet, dans sa lettre, je lui en parlai, dans une conversation que nous eûmes quelques jours après, en lui demandant si le chiffre que j'avais donné correspondait à quelque chose de réel. M. Broquet parut très surpris de ce que je lui disais ; il ne comprenait pas bien. Je pensai alors qu'en lisant ma carte il n'avait pas remarqué les mots en question ; mais il me soutint que je ne les y avais pas enregistrés. Nous constatâmes en effet que je les avais oubliés dans la transcription.

Or, le chiffre 14 était le numéro de la chambre occupée par M. Broquet dans la pension où il logeait. Jamais il n'en avait parlé devant moi, ni autrement à quelques-unes de nos connaissances communes. Je vis à la fin de la période de passivité ce chiffre s'inscrire sous mes yeux comme si quelqu'un l'écrivait à la craie sur un tableau noir. Le chiffre 1 fut écrit plus vite que le 4.

R. Warcollier.

MERCREDI 26 FÉVRIER

Mercredi, 10 h. matin.

Mon cher ami,

Selon nos conventions, étant couché, entre 11 h. 55 et minuit 20, j'ai pensé fortement à un



spectacle vu il a y douze ans à Madagascar : une tête de nègre au bout d'une pique. J'ai cherché à en créer l'image dans mon cerveau, mais il m'a fallu un certain temps, parce que je voulais simultanément créer l'image du milicien qui tenait cette pique sur son épaule ; milicien vêtu de blanc. Or je n'arrivais pas à réunir la pique au milicien ; les images se formaient séparément, sans se joindre. J'ai fini par y renoncer et je me suis figuré, à la fin de la séance, la pique plantée dans la brousse, comme je l'avais aussi vue, d'ailleurs. Nous avions tué un certain nombre de Hovas et on avait entouré le camp de leur têtes — satisfaction donnée à nos soldats, qui étaient tous indigènes et qui ne comprennent pas que les choses ne se passent pas ainsi. Je tombais de sommeil à la fin du quart d'heure et l'image devenait confuse.

R. Broquet.

Mercredi, 26 février 1908.

Mon cher ami, de minuit à minuit 20, je vois tout d'abord Eusapia devant les rideaux (photo du numéro des *Annales*).

Un mouvement rythmique de haut en bas et de bas en haut.

Drapeau français flottant au vent, planté sur un tertre.

Des *soldats*, infanterie, sac au dos, fusil sur l'épaule ; ils défilent, peu nombreux. Je les distingue nettement comme si la troupe passait à mes côtés.

J'assiste à un tir (fusils, révolvers).

Il se pourrait que la troupe se soit embarquée sur un navire (douteux).

Plus tard, vers 12 h. 20, scène d'intérieur très nette ; délicieuse petite fille blonde devant une cheminée de marbre...

R. Warcollier.

Jeudi matin.

...Avant hier, avant de penser au fait bien net du milicien malgache et de la tête coupée, j'avais eu l'idée de vous transmettre le mot : *guerre*. Et mon milicien malgache ne pouvait pas se fixer parce qu'il défilait, et je n'arrivais pas à l'arrêter. Ce n'est donc pas un échec complet.

R. Broquet.

JEUDI 27 FÉVRIER 1908

Vendredi matin.

Hier soir, j'ai concentré ma pensée vers l'idée de boire ; je me suis représenté le roi Gambrinus entouré de nombreuses chopes de bière.

R. Broquet.

Jeudi 27-2-08.

Minuit, minuit 20.

Fatigué, revenant de dîner avec M. G., je me suis couché à l'heure précise de l'expérience. Cela provoque toujours une tendance à l'onirisme, d'où éléments étrangers.

Tour Eiffel.

Sorte de billet de banque ; il y a un grand cachet noir comme ceux de la Poste.

Cadres dorés.

Peinture : *Marine* ; à droite mer bleue, à gauche terre, végétation, dunes. Coucher de soleil, le ciel embrasé à droite.

Monument d'Exposition ?

Grille dorée.

Mots anglais inscrits sur un monument (réclame ?)

J'ai entendu jouer un air de musique.

R. Warcollier.

Vendredi matin.

Dans vos visions de la nuit dernière, j'ai remarqué l'idée de marine. J'avais acheté dans l'après-midi un magazine anglais contenant des reproductions de tableaux en couleur, dont une marine : à gauche la terre, très petite mais qui a l'air de dunes ; la description est exacte, mais le ciel est également coloré partout. La couverture de ce magazine représente un monument : sorte d'arc de triomphe à colonnes, dont le fonton, supporté par deux anges, porte en grosses lettres le titre : « The Nation's pictures ».

C'est assez curieux, et je commence à croire que vous violez réellement mon domicile !

R. Broquet.

Remarques.

Quand M. Broquet me montra le magazine, je reconnus une grande analogie entre le sujet du dessin de la couverture et ce que j'avais visualisé.

La marine n'était pas celle que j'avais vue, et dont le souvenir était encore très net en ma mémoire. Il y a eu dramatisation et symbolisme.

R. Warcollier.

MARDI 3 et MERCREDI 4 MARS

Mardi 3 mars 1908.

De 11 heures 7 11 h. 15, je n'ai, pour ainsi dire, rien vu, j'était encore fatigué ; mais j'ai eu l'impression que vous marchiez dans des *pièces encombrées de meubles rares* : *musée* du mobilier, ou *salons luxueux*.

Vous est-il arrivé quelque chose de semblable hier ?

Puis je me suis endormi jusqu'à ce matin, sans avoir pu prendre les notes après l'expérience.

R. WARCOLLIER.

Mercredi 4 mars.

Hier soir, entre minuit et minuit 15 : *boucle de ceinture d'un sergent de ville.*

Fleurs. — Successsion d'images en couleur, chromos grandeur nature, *décors de théâtre* : *ouvriers, pauvres hommes,* femmes, foule, vieillard à barbe blanche. *Monument ressemblant à un théâtre,* portant écrit le mot : « Justice ». *Impression de faux, artificiel.*

Place publique ronde gardée militairement par la cavalerie.

Beaucoup d'images, n'arrivant pas à complet développement, mais très riches en couleurs...

R. WARCOLLIER.

Mercredi matin.

Votre vision correspond assez bien à ce que j'ai fait hier dans l'après-midi, et que j'avais projeté la veille : visite au *musée* du Louvre (section peinture, par exemple), et deux visites à des amis dont les *salons* sont *assez luxueux.*

Hier soir *j'étais au Grand-Guignol* entre minuit et minuit 10. Après une pièce assez angoissante, j'ai vu une pièce très gaie qui a fini la soirée. — A minuit 10, je suis descendu de Montmartre à pied.

R. BROQUET.

Mercredi soir.

Proportion très grande d'exactitudes dans vos visions d'hier. D'abord le *sergent de ville,* que j'avais observé longuement, car il était au milieu de la foule dans le foyer du Grand-Guignol, et j'écoutais avec curiosité sa conversation avec un monsieur, officier de la Légion d Honneur, qui devait appartenir à la préfecture de police. Ensuite la 2e partie du Grand-Guignol : des femmes, l'une âgée, l'autre jeune, un homme à barbe grise et une jeune homme (pantalons de velours, blouses, casquettes). En somme, parmi toutes vos impressions, je ne vois que le mot « Justice », et la « place publique » qui ne paraissent pas répondre à des pensées du moment ; mais de celles que je ne voulais pas vous transmettre, car j'ai tendu ma volonté vers vous quand on jouait « L'Angoisse ».

R. BROQUET.

JEUDI 5 MARS

Mercredi soir.

Ce soir j'étais *au Vaudeville,* et le spectacle s'est terminé à minuit précis. Au milieu du brouhaha de la sortie, j'ai pensé surtout au rôle et à la *figure* du prêtre de la pièce. Vous est-elle arrivée ?

R. BROQUET.

Jeudi 5 mars 1908.

De minuit à minuit 15, en rentrant fatigué, j'ai vu :

Un homme ressemblant à Napoléon.

Dame de cinquante ans, costume jaune marron, *regarde avec un face-à-main.*

Je vous vois assis, le menton reposant sur la main droite, le coude appuyé, regardant devant vous.

Une demoiselle, sortant du bal masqué, est bousculée dans le métro. Il y a foule dans le wagon.

R. WARCOLLIER.

Remarques

Je ne pouvais penser que M. Broquet irait encore ce soir-là au théâtre, y ayant été la veille pour la première fois depuis nos essais.

Tout le monde s'accorde pour dire que l'acteur jouant le rôle du prêtre dans « Un Divorce » ressemble à Napoléon.

J'avais en moi-même l'idée d'acteur, en notant immédiatement ma vision, comme le montre le dernier mot : *acteur* à moitié effacé dans mes notes au crayon (1).

L'attitude de M. Broquet est bien celle d'une personne au théâtre, ainsi que celle de la dame inconnue.

R. WARCOLLIER.

(1) M. Warcollier joint au dossier quelques lignes du brouillon de ses notes, où l'on voit en effet le mot *acteur* biffé, après la phrase : « homme ressemblant à Napoléon ». — *N. D. L. R.*



DEUX RÊVES TÉLÉPATHIQUES

M. Émile Boirac a bien voulu nous transmettre le récit de ces deux rêves télépathiques, qui lui a été adressé par un professeur de l'École Normale d'Instituteurs, de Dijon.

En 1899, j'habitais à Paris, au nº 79 de la rue d'Assas.

Un de mes compatriotes, A. G., né dans la même commune que moi, à Doncourt, canton de Bourmont (Haute-Marne), exerçait un commerce de Restaurateur-limonadier, rue Vieille-du-Temple, au nº 53. — Assez mal dans ses affaires, je ne savais pourquoi, il m'avait emprunté 1400 francs, qu'il n'avait pu me rendre, à l'échéance, au 15 juin 1899. — C'était un brave homme, malheureux, à part ses dettes laissées en souffrance, mal secondé par sa femme, buveuse, et sans tenue ; voilà, sans doute, la cause essentielle de la ruine de la maison.

Le lundi 10 juillet, au moment où je me disposais à sortir, pour prendre le train à la gare de Vincennes,afin de me rendre à Brie-Caute-Robert, où j'exerçais, G. arriva, l'air abattu, affaissé, me demandant, si je pouvait lui prêter 5000 fr. — Je lui fis voir l'impossibilité absolue de le satisfaire. — Comme il devenait pressant, je lui opposai un refus définitif, mitigé par l'estime que j'avais pour lui et la pitié que m'inspirait sa situation. — « Alors, c'est votre dernier mot » me dit-il, le visage angoissé. — Je le laissai partir.

Le soir, comme je prenais momentanément mes repas au restaurant, il vint encore me trouver. Je l'accompagnai jusque dans l'Ile Saint-Louis, qu'il traversait pour se rendre dans son quartier. Nous fîmes les cent-pas, du pont Saint-Louis, par la rue de Bellay, au pont Louis-Philippe, et nous nous quittâmes sur le pont Saint-Louis, à côté de la Morgue, vers 11 h. 1/2 du soir.

Ayant quelques jours de vacances pour le 14 juillet, je partis voir mon père (ma femme faisait une saison à Aix, avec ma fille aînée), dans la nuit du mardi au mercredi 12 juillet à Soulaucourt (Canton de Bourmont).

Une des sœurs de G. est établie dans ce pays, qui n'est point notre pays natal, mais qui dépend du même Canton.

Dans la nuit du mercredi 12 au jeudi 13, j'eus le rêve suivant : Je descendais en barque le bras de la Seine qui passe sous le pont Saint-Louis. Je laissais pendre ma main gauche dans l'eau. Tout à coup je me sens mordu au poignet. En retirant vivement la main hors de l'eau, je fais sortir un poisson dont la mâchoire serrait mon poignet. Il avait la tête de G., le reste du corps pisciforme tout emmêlé d'herbes. Ce phénomène-présage, car je m'étais éveillé, me fit jeter les yeux sur ma montre accordée à l'heure de Paris. Il était 2 h. 20 du matin.

Dans la matinée du jeudi 13, après mon réveil, voyant la femme M., la sœur de G., je lui fis part de mon rêve, en la prévenant qu'elle pourrait peut-être recevoir de mauvaises nouvelles.

A trois heures du soir, le même jour un télégramme lui apprenait, sans phrases, la mort de son frère A. G.

Rentré à Paris, le mercredi suivant 18, je fus m'enquérir de la nature de la mort du défunt. On me répondit (son fils adoptif), qu'il s'était jeté à la Seine dans la nuit du mercredi au jeudi, et qu'on l'avait porté d'abord au poste de police en le retirant.

Le Commissaire de police du quartier, M. Duranton, je crois, me précisa les faits. La victime fut retirée de l'eau sous le pont Saint-Louis, à 2 h. 1/2 du matin, dans la nuit du 12 au 13 (Soulaucourt-de-Mouzon, où j'eus la notion inconsciente du fait, est à 350 km., au moins de Paris).

Le jeudi 18 janvier 1908, vous aviez bien voulu m'accorder quelques jours, pour me rendre auprès de mon père qui venait d'être frappé d'une attaque, le 16, dans sa 85e année ; quand j'arrivai, vers 11 heures du soir, il était toujours dans le coma. Le dimanche 21, aucun changement ne s'étant produit dans sa santé, je revins ici.

Dans la nuit du lundi 22 janvier, au mardi 23, je le vis, sur son lit debout, s'enveloppant d'un suaire — m'étant éveillé et ayant regardé ma montre, je constatai 11 h. 1/2. — Me levant, je réveillai ma fille aînée, qui était dans une chambre, au bout du vestibule, et lui appris que son grand-père venait de mourir.

A 9 heures, je recevais un télégramme confirmant la douloureuse nouvelle. Le fait se passait dans le même pays, à Soulaucourt. Arrivé à la maison mortuaire, je demandai à mon beau-père qui l'avait assisté dans ses derniers moments, si mon père n'était pas mort, la veille à 11 h. 1/2 du soir. La réponse fut absolument affirmative.

Il y a environ 120 km. en ligne droite d'ici Soulaucourt.

Charles DEMAY.



CORRESPONDANCE

La Photographie dans les Recherches Métapsychiques

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Aux diverses remarques pratiques qui vous ont été faites sur la bonne obtention des photographies psychiques, permettez-moi d'ajouter celle que je vous indiquai lors de ma visite d'il y a quelques années et où vous m'avez bien voulu réserver si charmant accueil que j'en garde encore le plus agréable souvenir.

Ceux qui se proposeront de telles photographies auront à se méfier de l'effet formel d'aplatissement donné par l'éclair magnésique et qui est si désagréable sur les portraits, pire encore dans les études de nu par lui obtenues.

Supposez, en outre, que les formes fantomales ou idéoplastiques aient déjà par elles-mêmes un relief flou, ou peu accusé, ou simplement soient d'une matière, sinon transparente, du moins translucide — et voilà bien près d'être expliquée l'apparence « dessin découpé » que donne leur photographie et qui fait tout de suite songer à une fraude grossière.

Que l'on photographie à l'instantané magnésique une figure taillée dans une matière opaline ou encore une de ces carafes de verre coulé dans un moule à forme humaine et que nos paysans achètent sur les champs de foire plus pour la curiosité du récipient qu'ils trouvent « joli » que pour la pseudo-liqueur y incluse, et que pour le but à atteindre on aura par exemple remplie d'un sirop d'orgeat convenablement dilué, on verra, je le crois, qu'il ne faut pas faire retomber sur le modèle psychique le défaut dû à l'imperfection du procédé humain employé à le photographier, ni douter, de ce fait, de sa sincérité, de sa réalité.

On devra aussi se prémunir contre les points brillants des reliefs aigus de la surface polie du verre (Cf. les mêmes points si désagréables dans la photographie des statues en bronze) en s'assurant que la température du liquide contenu dans ladite carafe est sensiblement plus basse que celle de la chambre dans laquelle se fait la photo. La buée qui se déposera sur les parois extérieures de ladite carafe suffira pour empêcher la production de ces points brillants.

On se rapprochera ainsi des conditions d'existence de la matière idéoplastique, à supposer qu'elle soit de nature transparente et opaline et, en tout cas, on constatera, comme je l'ai fait, l'aspect *plat* des photographies de ladite bouteille dont pourtant, au toucher, on peut incontestablement reconnaître le relief certain.

Les photographies que j'avais prises, dans les conditions qui font l'objet de ma communication, n'ont été exécutées que pour mon édification personnelle. Ma religion éclairée sur ce point de détail, je n'ai pas pris garde de rien conserver d'elles. Il m'est donc impossible, à mon très grand regret, de vous les faire parvenir.

Ceux qui essaieront l'expérience que j'ai peut-être eu trop d'audace, n'ayant aucune autorité scientifique, de proposer à leur attention, feront prudemment, je crois, de s'efforcer de se placer le plus possible dans *toutes les mêmes* conditions, surtout les moins favorables, qui se rencontrent lorsque l'on s'essaie à l'obtention d'un cliché d'idéoplasme, notamment en ce qui concerne la mise au point qui ne doit pas être plus igoureuse que pour le cliché psychique où elle est tout au plus approximative. Ce qui est, ce me semble, une nouvelle cause d'aplatissement.

Une contre-épreuve intéressante pourrait être cherchée dans la photographie de la même carafe à visage humain, mais remplie d'un corps franchement opaque, par exemple un mélange convenable d'eau et de plâtre ou d'amidon.

Je crois que si on additionne toutes les causes humaines, physiques, photographiques ou autres à découvrir, qui s'accordent à fausser le *rendu* d'une épreuve psychique et concourent à lui donner cet aspect étrange qui fait tout de suite, sans plus de réflexion, crier à la fraude (comme si la photographie d'un phénomène étrange pouvait avoir un aspect naturel, ou, si vous préférez : habituel ! mais passons !) on s'apercevra qu'avant de pousser ce cri de suspicion, il est prudent et scientifique d'épurer le *processus*, si je puis dire, du procédé photographique et son *conditionnement*.

Il ne paraît point très exact que la photographie, même entre les mains d'un expérimentateur loyal et averti, soit ce moyen de contrôle absolument correct et rigoureux que d'aucuns affirment. Il est plus qu'on ne croit un facteur d'erreurs et... d'horreurs (ainsi que s'en convaint tout amateur qui reçoit les appréciations d'une jolie femme imprudemment fixée par lui sur une plaque sensible).

En résumé nous aurions déjà trois causes tendant à nous faire mal juger les photographies



psychiques : 1° la nature de la source lumineuse et son mode actuel d'emploi ; 2° la nature de la matière dont peuvent être constitués les idéoplasmes ; 3° le défaut de mise au point. Il est à craindre qu'il n'y en ait d'autres.

Je suis loin d'être le premier qui objecte la prudence à l'égard de la confiance que l'on doit faire à la photographie. Seulement jusqu'ici, me semble-t-il, ceux qui ont crié casse-cou me paraissent l'avoir surtout entendu à empêcher de prendre, révérence parler, des vessies pour des lanternes. J'ai glissé une très modeste et timide remarque pour que l'on se méfie de prendre, grâce à cette même photographie, des lanternes pour des vessies.

Permettez-moi de glisser une dernière observation au sujet, non d'une expérience faite, mais d'une simple possibilité — observation qui tend, comme les précédentes, à mettre en garde contre les causes qui font juger fausses des apparences réelles ou, comme je l'ai déjà dit d'une façon plus vive et plus pittoresque : les causes qui peuvent faire prendre des lanternes pour des vessies.

Tout excès de pose ou de lumière donne gris, donc plat. Si la matière dont sont faits les idéoplasmes est d'un actinisme spécial qu'exaspèrerait l'éclair magnésique, on aurait une raison de plus d'obtenir un phototype à l'aspect plat incriminé.

Ce n'est là qu'une remarque que je laisse à d'autres le soin de contrôler.

La lettre si judicieuse de M. Paul Le Cour me provoque à la réflexion suivante.

La photographie d'une image plane (dessin, gravure) par plusieurs appareils dont les objectifs seront de même combinaison et de même ouverture mais non de même mise au point, donnera un phototype de même netteté dans toutes ses parties pour l'appareil qui avait la mise au point exacte, et des phototypes de même flou dans toutes leurs parties pour les autres appareils.

Au contraire, la photographie dans les mêmes conditions d'un objet en relief nous donnera une série de phototypes dans chacun desquels on constatera des différences de netteté suivant que les plans différents seront plus ou moins au point.

Étant donné le relief en somme peu accusé de la face humaine, il y aura intérêt à opérer à pleine ouverture avec des objectifs n'offrant pas une grande profondeur de foyer.

Mais ce moyen de contrôle, qui est loin de valoir celui de M. Le Cour, n'exclue nullement les causes que j'ai signalées, qui font croire plat ce qui ne l'est pas.

Veuillez bien agréer, etc.

Agen, 2 juillet 1912. A. D. de Beaumont.

Tout en publiant cette lettre, à cause de l'intérêt qu'elle présente, d'une manière générale, nous devons faire observer que les photographies qu'on obtenait dans les séances de Mlle Linda Gazzera étaient bien des figures n'ayant pas les trois dimensions — de simples images — ce qui est montré, non pas uniquement par la stéréoscopie, mais aussi par le fait que les clartés et les ombres se trouvent souvent à contre-jour. — *N. de la R.*

LES NOUVEAUX LIVRES

Camille Flammarion : **Mémoires biographiques et philosophiques d'un Astronome.** — (Paris, Ernest Flammarion, éd., rue Racine, 26. — 4 fr.)

Bien que ce soient là les Mémoires d'un Astronome, la personnalité de C. Flammarion est si complexe, et ses différentes qualités intellectuelles sont si strictement liées, que toujours l'astronome est en même temps un philosophe, et le philosophe un psychiste. Il est donc assez naturel que plusieurs pages de cet intéressant volume soient consacrées aux questions dont s'occupe notre Revue. C'est surtout le chapitre XIII qui est propre à intéresser, à ce point de vue, nos lecteurs.

C'était en 1862 : M. Flammarion, à peine âgé de vingt ans, venait de publier son ouvrage sur *La Pluralité des Mondes Habités*, qui avait eu un écho immense dans le public et dans la presse. Parmi les analyses de cet ouvrage, l'une des plus remarquables était certainement celle que publia Allan Kardec dans sa *Revue Spirite* :

En voyant la somme d'idées contenues dans cet ouvrage, on s'étonne qu'un jeune homme d'un âge où d'autres sont encore sur les bancs de l'école, ait

eu le temps de se les approprier, et, à plus forte raison, de les approfondir. C'est pour nous la preuve évidente que son esprit n'est pas à son début, ou qu'à son insu il a été assisté par un autre esprit.

Il faut dire qu'à cette époque déjà, l'étude du spiritisme prenait à M. Flammarion un grand nombre de ses heures de loisir. Voici comment il parle lui-même de son initiation :

J'ai raconté plus haut mes troubles, mes angoisses, sur nos destinées après la mort. Ayant entendu parler d'expériences, qui semblaient apporter un élément nouveau à cette grave recherche, je me précipitai dans cette investigation. Au mois de novembre 1861, je remarquai sous les galeries de l'Odéon un ouvrage intitulé *Le Livre des Esprits*, par Allan Kardec, dans lequel la vie future et les autres mondes sont censément décrits par des esprits qui les connaissent. Après l'avoir feuilleté, non sans étonnement, je l'achetai et le lus avec avidité, et, voulant me rendre compte des faits exposés, j'entrai aussitôt en relation avec l'auteur, et assistai à toutes les séances de la Société spirite dont il était le Président. Je fis, en même temps, la connaissance d'un médium à effets physiques, M[lle] Huet, dans les salons de laquelle fréquentaient des hommes de haute distinction... Pendant plusieurs années, je suivis avec le plus grand intérêt toutes ces expériences.

Ces recherches, comme mes lecteurs le savent, n'ont pas résolu jusqu'à présent le grand problème ; mais elles me conduisent à admettre l'existence de forces inconnues, et de facultés de l'âme encore inexpliquées.

Après avoir rapporté en détail les expériences fameuses de Victor Hugo à Jersey en 1853, M. Flammarion les commente en disant :

Nous sommes forcés d'admettre ici, comme dans les différents cas discutés dans mes ouvrages spéciaux, que la réunion des personnes assemblées pour faire des évocations crée, momentanément, une personnalité psychique qui les résume.

C'est notre être subconscient, notre moi subliminal qui paraît agir, un peu comme dans le rêve, mais en se projetant, pour ainsi dire...

Si la « personnalité-reflet » est l'hypothèse explicative la plus probable, l'hypothèse de l'existence d'esprits anonymes n'est pas éliminée. Je dis anonymes, car ni Eschyle, ni Molière n'ont évidemment dicté les réponses précédentes. N'existerait-il pas dans l'espace un cinquième élément, non matériel, un principe d'ordre psychique, un milieu mental, à étudier, dont les manifestations confuses se révéleraient parfois à nos sens imparfaits ? Le problème psychique n'est pas résolu.

Et d'autre part encore, si c'est le reflet de nos pensées, pourquoi, lorsqu'on pense à Molière, n'est-ce pas ce nom qui est dicté ? Et pourquoi, si souvent, le prétendu « subconscient » est-il opposé au « conscient » ? Pourquoi la table s'obstine-t-elle, souvent, en des idées contraires aux nôtres ?...

Il y a des spirites d'une foi aveugle, qui sont sûrs d'être en communication avec des esprits. Il n'y a pas à raisonner avec eux. Ceux-là ne me pardonnent pas de ne point partager leurs certitudes, qui sont devenues chez eux des croyances religieuses. Mais il en est d'autres qui comprennent que la méthode scientifique seule peut nous conduire vers la connaissance de la vérité. Ceux-là sont restés mes amis.

Théodore Flournoy : **Spiritism and Psychology.** Translated by Hereward Carrington. — Harper Brothers, éd., New-Nork et Londres, 1911. — Prix : $ 2).

Nos lecteurs connaissent déjà cet ouvrage, dont la publication dans son texte original français a fait beaucoup de bruit, il y a deux ans et a donné lieu à des discussions très vives. M. Hereward Carrington, en le traduisant, y a mis une partie considérable de sa propre personnalité. D'abord, il a écrit une Introduction dans laquelle il éclaire très utilement les conditions dans lesquelles parut l'œuvre du savant psychologue de Genève, et la met ainsi à la portée de la mentalité, un peu différente, du public américain et anglais s'occupant de ces questions. Ensuite il a ajouté un assez grand nombre de notes au pied des pages, qui complètent les connaissances que les lecteurs peuvent acquérir par la lecture de ce livre. Plusieurs intéressantes gravures hors texte y ont été introduites aussi. Inutile de dire que le volume, richement relié, est, au point de vue matériel, de toute élégance.

A. Caillet : **Traitement Mental.** Culture Spirituelle ; La Santé et l'Harmonie dans la Vie humaine. — (Vigot frères, éd., ; Paris, place de l'École de Médecine, 23. — 1912. — 4 fr.)

L'intention de l'auteur, M. Albert L. Caillet, ingénieur civil, a été, paraît-il, de faire surtout connaître plus exactement les Doctrines toutes modernes qui jouissent d'un si grand succès en Amérique et en Angleterre sous les noms de *Christian Science* et de *New Thought*. En réalité, il le fait d'une façon un peu libre, en appliquant aux théories plutôt chrétiennes de Mrs. Eddy beaucoup de Bouddisme et pas mal d'Occultisme, Magnétisme, etc. L'auteur accumule ainsi beaucoup de théories (« tout est *double*, tout possède un principe bien masculin et un principe féminin, etc., etc.), qu'il se trouverait bien embarrassé à démontrer. Mais l'ensemble de son livre est très intéressant, sutout à un point de vue documentaire. C'est un élément considérable porté à l'étude de certaines formes de suggestion et de mysticisme.



L. A. Vaught : **Lecture pratique du Caractère**, traduit de l'édition revisée en 1907, par Emily H. Vaught. — (Institut de Culture humaine; Bruxelles, rue Froissard, 129).

Dans une petite Préface dont il fait précéder son livre, M. L. A. Vaught remarque justement qu'il n'y a pas beaucoup de sciences au monde, dont le besoin se fasse aussi universellement sentir que la lecture du caractère. Non seulement tous les êtres humains, mais encore les chiens, les chevaux et les autres animaux ont leur méthode pour lire le caractère. Le chien étudie le visage de son maître et comprend ses humeurs. L'enfant étudie ses parents et de bonne heure découvre leurs faiblesses et leurs points forts, et s'y adapte. Les parents font de même. Le mari et la femme font de même. L'homme d'affaires, le commis-voyageur, l'avocat, le détective, le prêtre, le mécanicien, tous, consciemment ou inconsciemment, lisent et étudient les particularités des personnes qu'ils rencontrent, avec lesquelles ils vivent et auxquelles ils ont affaire. Ils sont forcés d'agir ainsi. Leur intérêt et leur succès au point de vue commercial, ou autre, l'exigent.

Mettre tout le monde à même de lire dans l'apparence des hommes leurs penchants et leur caractère, tel a donc été le but de M. Vaught en écrivant ce livre. Comme il n'est pas donné à chacun de soumettre ses semblables à des visites et mensurations anthropologiques, l'auteur a dû se limiter à parler presque exclusivement de la partie visible de l'homme — la tête. Il est, d'ailleurs, un disciple de Gall, qui pousse la phrénologie à ses extrêmes conséquences. L'ouvrage, d'un type américain très prononcé, est illustré d'innombrables gravures, très caractéristiques. La plus grande partie des affirmations de l'auteur demanderaient sans doute une démonstration, qu'il est terriblement malaisé d'établir sur des statistiques et des données scientifiques — mais elles ne sont pas moins curieuses et intéressantes.

H.-C. Agrippa : **La Magie d'Arbatel**, traduite pour la première fois du latin par le Dr Marc Haven, et publiée avec des Notes et une Introduction. — (H. Durville fils, éd., 23, rue Saint-Merri, Paris. — 4 fr.).

C'est, au point de vue de l'histoire de la Magie, l'un des ouvrages les plus curieux, parce qu'il se rapporte à des questions moins abstraites que la plupart des autres : c'est un petit grimoire pratique. La traduction est claire et l'édition assez coquette.

Sepharial : **The Kabala of Numbers.** A Handbook of Interpretation. — (William Rider, éd., Londres, E. C., 164, Aldersgate St. — 1911.)

On sait que les occultistes ont, de tout temps, trouvé des rapports mystérieux entre les nombres et les faits ; qu'ils ont même cherché à prouver la réalité de leur théories en travaillant, par exemple, sur les chiffres des dates des événements pour établir que ce qui est arrivé à tel grand personnage était fatalement réglé par les rapports de ces chiffres mêmes. On connaît à ce sujet des calculs fort curieux. Le livre de Sepharial constitue un Manuel complet de cette supposée science, si curieuse.

Finetta Bruce : **The Mysticism of Colour.** — (W. Rider, éd., 1912. — Prix 3 sch. 6 p.)

On peut dire que ce que Sepharial fait pour les nombres, Mrs. Bruce l'a accompli pour les couleurs. C'est un livre très bizarre, d'un mysticisme très spécial, où s'alternent les considérations « scientifiques », historiques, philosophiques, religieuses ; la prose et la poésie.

Giuliano Kremmerz : **La Porta Ermetica.** — (Milan, édition de *Luce Ombra*. — 2 lires).

C'est un ouvrage d'apologétique occultiste, qui contient un certain nombre d'idées personnelles, comme celle opposant le *fatum* latin au Karma hindou, etc. ; mais on voit dans tout ce livre une telle recherche de l'originalité, une telle préoccupation « d'épater son bourgeois », même par la forme du langage et des images, qu'on a beaucoup de peine à accueillir ce manuel autrement que comme agréable fantaisie d'un *snob* de la philosophie.

Nella Doria Cambon : **Le Diane.** — (« Ars Regia », Milan, 1911. — 2 lires).

L'idée théosophique a inspiré la plupart de ces petits poèmes à une dame de Trieste, qui, en ce livre, montre beaucoup de fantaisie et d'élan poétique. Les vers italiens sont conçus dans une forme très originale, qui n'a rien de classique, mais qui semble bien convenir à la forme de talent de l'auteur.

Salvator Delaville : **La Faunesse. — M. Tarnulphe s'amuse.** — (Paris, Paul Leymarie, éd., 3 fr. 50.)

La Faunesse, ouvrage théâtral qui occupe la plus grande partie du livre de M. Salvator Dela-

ville, est une bien curieuse étude psychologique, où l'on peut suivre avec un intérêt toujours croissant l'évolution vers le bien d'une âme pendant son existence terrestre.

Dr Foveau de Courmelles : **L'Année Electrique,** Revue annuelle des progrès électriques en 1911. Douzième année. — (Ch. Béranger, éd., Paris, rue des Saints-Pères, 15. — 1912. — 3 fr. 50).

Cette année encore cette publication contient différentes choses pouvant intéresser de près ou de loin les psychistes. — On lit à la page 303 :

M. R. Werner ayant montré que les tissus normaux du corps humain présentent une photo-activité, faible et incertaine, répétant ces expériences, M. Caan, d'Heidelberg, a confirmé l'existence de cette action photo-active, manifeste surtout par le cerveau. (Pour Kilner, sur le vivant, des écrans photographiques spéciaux seraient nécessaires, comme le platino-cyanure pour les rayons X). Presque tous les organes, après calcination, contiennent une substance douée de la capacité de rendre l'air conducteur d'électricité. Cette substance est-elle identique au radium ? Il est difficile de répondre à cette question. Les cerveaux présentent l'activité la plus grande, le cœur et le foie sont moins actifs ; les reins et la rate sont presque inactifs.

H. J. Schimmel : **Opstellen over Spiritisme,** met sen Voorwoord van H. N. de Fremery. — (C. A. J. van Dishœck, Bussum, Pays-Bas).

AU MILIEU DES REVUES

Phénomènes psychiques et Phénomènes électriques

M. A. Breydel, ingénieur, a publié dans les numéros de mars et avril du *Journal du Magnétisme et du Psychisme Expérimental* deux articles, qui ne manquent pas d'intérêt au point de vue scientifique, mais qui manifestent une tendance à engendrer une confusion entre phénomènes psychiques et phénomènes électriques — confusion dangereuse s'il en fut jamais, et qu'il importe d'éclaircir au plus tôt.

« Ces questions, du ressort de l'électrophysiologie — écrit M. Breydel — ont été fort peu approfondies, non pas qu'il manquât d'instituts spéciaux, mais parce que les personnes s'occupant de ces recherches sont généralement des médecins, rarement des ingénieurs électriciens, jamais des savants physiciens ».

Ces paroles laisseraient supposer chez M. Breydel une connaissance très faible de la littérature métapsychique. Il suffit de nommer ce grand physicien, spécialisé dans les questions électriques, qu'est Sir William Crookes, pour montrer l'inexactitude de ses appréciations. Mais comment oublier le nom de cet autre grand physicien, Sir Oliver Lodge, dont les études ont ouvert à Marconi, en même temps que celles de Branly, Righi, etc, le chemin de la découverte de la télégraphie sans fil ? Sir W. F. Barrett n'est-il pas professeur de physique à l'Université de Dublin ? Qui ignore les découvertes de Warley dans le domaine de l'électricité ? Le professeur d'Arsonval est-il uniquement un médecin physiologue, ou aussi un électricien illustre ? Des savants physiciens et électriciens comme Pierre Curie, Branly, etc., auraient-ils donc étudié longtemps Eusapia Palladino, en employant des appareils électriques de tout genre, sans se douter qu'ils étudiaient peut-être des phénomènes électriques ? M. Breydel n'a-t-il donc jamais ouvert le Rapport de M. J. Courtier sur les séances d'Eusapia à l'Institut Général Psychologique de Paris ? Il est toujours à temps pour lire le chapitre intitulé *Les phénomènes lumineux* et surtout le chapitre *Electricité — Magnétisme — Chaleur* qui commence par les mots : « Nous avons recherché si Eusapia pouvait à distance décharger l'électroscope ». On y voit que ce phénomène se produisit probablement, en effet, deux ou trois fois, non sans quelque peine, ce qui aurait été constaté d'ailleurs aussi une fois par le Dr Imoda ; mais M. d'Arsonval ne parvint pas à constater de décharges électriques partant de la blessure qu'Eusapia s'est faite jadis au crâne, et d'où sort, durant certaines séances, un souffle très fort ; MM. Curie et Langevin ne furent pas plus heureux dans leurs efforts pour observer si l'air était, pendant les séances, ionisé au voisinage d'Eusapia, et particulièrement derrière le rideau, à l'intérieur de la cabine ; en vain M. Youriévitch imagina, en 1907, un autre dispositif ; on ne constata aucune variation nette, autre que la faible déperdi-



tion de charge qui se fût normalement produite en tout autre cas.

Cette hypothèse de l'électricité pour expliquer les phénomènes physiques de la médiumnité, les auréoles, etc., a été l'une des premières à être soulevées : il arriva même que quelques sujets produisant des phénomènes mediumniques spontanés, tels Angélique Cottin, furent appelés « la jeune fille électrique », etc.

Or, Sir O. Lodge écrivait il y a une dizaine d'années déjà : « Quand on n'a aucune connaissance des phénomènes médiumniques, on s'empresse de pa ler de fraude ; un peu plus tard, on prononce le mot d'électricité ; enfin, on reconnaît qu'il s'agit de tout autre chose ».

Par quoi M. le Dr Breydel se croit-il autorisé à identifier ainsi les phénomènes psychiques aux phénomènes électriques ? Par ceci : qu'il est parvenu, au moyen de certains dispositifs, à déplacer quelques menus objets sans contact au moyen de l'électricité, et à produire des luminosités sur des boules d'ouate ou autres, sur lesquelles sont collés des cheveux. Mais il suffit de réfléchir un instant pour voir que cette vague analogie ne prouve absolument rien. Du fait que la foudre en boule est un phénomène électrique, il ne s'ensuit pas que les feux follets le soient aussi ; on sait même qu'ils constituent un phénomène absolument différent. Une luminosité peut être obtenue de vingt manières différentes en dehors de toute force électrique ; de même, on ne peut pas déduire de l'existence de la force électrique que toute force est nécessairement telle.

Avec cela, on ne veut certainement pas contester que le corps humain et surtout celui de certains animaux, produisent des phénomènes électriques, en certaines conditions ; on ne veut même pas nier que tout phénomène, et l'existence même de la matière, peuvent vraisemblablement être ramenés à un fait électrique ; on demande uniquement que M. A. Breydel ne suppose pas être le premier électricien qui étudie les phénomènes psychiques, en admettant qu'il les ait étudiés. On lui demande enfin de ne pas fonder une théorie d'une telle importance sur une simple analogie, dont les recherches de savants expérimentateurs ont fait justice depuis longtemps.

En attendant, au sujet des analogies qui peuvent exister entre les phénomènes psychiques et les phénomènes électriques, nous croyons utile de reproduire ici un passage d'une conférence qui a été faite dernièrement par le Dr W. Deane Butcher à la « Roentgen Society » de Londres, et qui a été publiée par *The Electrical Review* du 17 mai. Il est à peine besoin de faire observer qu'il ne s'agit, pour le moment, que d'intéressantes hypothèses théoriques.

Un courant électrique d'action accompagne chaque contraction du cœur et chaque mouvement du cerveau, et la secousse d'un cerveau en colère serait ressentie, si nos sens étaient assez sensibles pour cela, exactement comme une secousse électrique. Même le dessin d'un nerf-cellule, tel qu'il parait dans les remarquables travaux du professeur Ramon y Cajal, a une ressemblance avec la cellule galvanique ordinaire. Le noyau a été isolé du protoplasme qui l'entourait, et le protoplasme a été lui-même placé dans une seconde gaîne isolatrice, qui fut continuée le long du nerf, en lui donnant toute l'apparence d'un câble électrique. Exactement comme dans les premières expériences d'électricité, les observateurs faisaient la chaîne avec les mains pour transmettre la secousses électrique de l'un à l'autre, de même ces cellules établissent la chaîne pour conduire les courants de sensation et de mouvement.

Et le diagramme d'une synopsis — la jonction entre deux tendons adjacents, ou processus afférents d'un nerf-cellule — ne rappelle-t-il pas un cohéreur, avec sa résistance variée, tel qu'on l'emploie dans la télégraphie sans fil ?

Chaque pensée, chaque pulsation, chaque contraction musculaire envoie des flots d'électrons à travers le corps, au moyen des câbles électriques qui s'ébranchent vers la périphérie.

Une cellule galvanique vivante consistait essentiellement en une solution colloïdale contenue dans une membrane sémi-perméable ; et afin qu'elle puisse agir dûment, elle doit être gardée immergée dans une solution électrolytique à un degré constant de concentration. La solution, en forme de lymphe et de sang, était d'une composition si constante et d'une concentration si invariable, qu'on pouvait vraiment la considérer comme un électrolyte de la nature... »

Les Médiums et le problème de l'Orientation

Le *Light* de Londres publiait, en son numéro du 7 octobre dernier, une lettre dont nous donnons ici la traduction :

Monsieur,

Je serais très obligée à tout lecteur du *Light* qui pourrait me faire savoir s'il y a quelque raison pouvant expliquer les sensations suivantes que j'éprouve quand je dors avec mon lit placé dans le sens Nord-Sud. Depuis que je suis parvenue à l'âge de la raison, j'ai toujours noté que, lorsque je suis couchée dans la direction de l'Est à l'Ouest, je puis dormir tranquillement et confortablement ; par contre, si je dors dans une chambre où le lit est placé, sans même que je le sache, dans la direction Nord-Sud, je sens et j'entends des esprits autour de moi. Une fois, j'ai eu la sensation que toute la chambre en était pleine ; en d'autres occasions, il y en avait qui regardaient et parlaient à côté de mon lit, et qui



marchaient dans la chambre. Bien que je m'épouvante pour un rien, j'ai tâché d'adresser la parole aux visiteurs invisibles, mais je n'ai pas reçu de réponse.

J'aimerais bien savoir si d'autres ont éprouvé des sensations semblables, et pourraient m'expliquer ce que cela signifie.

Votre dévouée,

MARY GIBBS.

Cette lettre provoqua quelques réponses, qui furent publiées en d'autres livraisons du *Light*. Nous nous bornerons à citer la dernière :

A Monsieur le Directeur du *Light*,

Les numéros du 7 et 21 octobre et du 4 novembre de votre estimable Revue contiennent des lettres fort intéressantes sur la question de l'*Orientation humaine*, considérée au point de vue de ses effets psychiques.

J'ai précisément étudié cette question depuis 1908, soit seul, soit en collaboration avec M. l'Ingénieur Warcollier et publié un petit livre sous le titre : « L'Art du Repos et l'Art du Travail. *Influence de l'orientation sur l'activité musculaire et neuro-psychique*. Paris et Nancy, Berger-Levratul Editeurs. »

Ce livre, qui doit être prochainement traduit en Anglais par M. l'Ingénieur Fitzpatrick (de Bruxelles) ; a provoqué de nombreuses expériences grâce à la fondation d'un prix de 1.000 francs qui a été distribué cette année même à Paris à Mme Agache-Schleomer auteur du mémoire le plus complet.

D'une manière générale, il paraît bien établi que la direction Nord-Sud est la plus favorable au repos, mais ce serait parce que cette position est plus favorable à la détente nerveuse résultant d'une extériorisation plus grande de fluide nerveux dans la position méridienne.

Qu'arrive-t-il donc dans le cas de Miss Mary Gibbs qui a suggéré à vos lecteurs tant d'explications intéressantes, mais parfois contradictoires ?

Couchée dans la direction Nord-Sud, ses facultés supra-normales se développent dans le sens d'une extériorisation, rendue plus facile par la position de son corps, et il en résulte pour elle la perception de phénomènes qui se passeraient dans sa chambre, à quelque distance de sa personne physique.

Le même fait, quoique dans des conditions bien différentes, a été remarqué par nous chez un psychiste de Lausanne (Suisse).

Il s'agit d'un homme d'âge mûr, d'esprit très pondéré, dont nous ignorons les idées personnelles sur l'existence ou la non existence des esprits, et qui par conséquent n'a pas les mêmes visions que Miss Mary Gibbs.

Mais M. G. de Lausanne, a des facultés supranormales grâce auxquelles il lui arrive de s'extérioriser ; il a même conscience de la vue de son fantôme au commencement de l'extériorisation.

Or, au début de ses expériences, il se plaçait précisément sur un meuble orienté du Nord au Sud lorsqu'il sentait venir une extériorisation de ce genre.

A la page 17 de l'*Art du Repos*, nous écrivions précisément, M. Warcollier et moi :

« Il y a deux orientations (Nord et Sud) qui augmentent l'extériorisation de la force neuro-psychique, d'où une détente probable à l'intérieur de l'organisme et une aptitude plus grande au repos.

« Il y a au contraire, deux orientations (Est et Ouest) qui diminuent l'extériorisation de la force neuro-psychique, d'où une excitation nerveuse et musculaire plus grande et une aptitude supérieure au travail ».

Si les cas comme celui de Mlle Mary Gibbs et de M. G., de Lausanne, sont nombreux, il faudra corriger ainsi la conclusion de notre enquête.

Si l'on est médium, cette extériorisation, dans la position Nord-Sud, peut faciliter, soit le dédoublement (Lausanne) soit la perception des esprits (Mary Gibbs), en sorte que le ***sommeil de ces sujets se trouverait mieux de la position anormale Est-Ouest***, exceptions confirmatives de la règle, parce que, s'appliquant à des tempéraments exceptionnels.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, tous mes remerciements pour votre hospitalité et l'assurance de ma haute considération

DUCHATEL.

Inutile d'ajouter que tout le monde ne sera pas disposé à croire que Miss Mary Gibbs sentait et entendait *objectivement* des esprits, quand elle était couchée dans la direction Nord-Sud ; mais la question ne demeure pas moins intéressante, puisqu'il importerait tout de même chercher s'il y a une orientation qui facilite les troubles hallucinatoires.



ECHOS ET NOUVELLES

Une nouvelle Revue psychique anglaise

La Direction de l'*International Club for Psychical Research* vient d'entreprendre la publica-



Le Salon de l'International Club for Psychical Research

tion d'une Revue intitulée : *The International Psychic Gazette.* Elle contient surtout de courts compte-rendus des conférences et séances qui ont lieu, presque tous les jours, au Club. Comme ces conférences et séances représentent toutes les tendances les plus différentes des « sciences occultes » et du mysticisme moderne (médiumnisme, divination, théosophie, ésotérisme, spiritisme, etc., etc.) ; la nouvelle Revue ne peut évidemment pas avoir un caractère scientifique spécial, mais elle contient des éléments, souvent intéressants, de tout genre, sur ces questions.

La Revue est illustrée et son premier fascicule contient, entre autres gravures, différentes vues des salles de l'International Club ; nous en reproduisons ici quelques-unes.



Le Restaurant.

La mort d'Antoine le Guérisseur

L'existence de cet homme qui, pauvre, sans instruction, sans génie, a pu réunir autour de lui, en quelques années, 130.000 adeptes environ, est bien l'un des phénomènes psychologiques et sociaux les plus extraordinaires de notre temps. Sans doute, quelques éléments ne nous manquent point pour comprendre son succès : ouvrier, il s'est trouvé au milieu d'une parmi les plus grandes agglomérations ouvrières du monde — les milieux ouvriers du bassin de Mons, comme ceux du Pays de Galles, sont très accessibles au mysticisme ; — le spiritisme qui avait conquis la plupart de ces villages lui avait aplani le chemin ; enfin, il avait le prestige et l'influence immenses qui s'attachent à tout grand « guérisseur ». Mais Antoine a fait le prodige de fonder une religion sans dogmes (que

seraient devenues les doctrines de Jésus sans Saint-Paul ?) ; ses enseignements se bornent à des phrases dans lesquelles l'idée « amour de son prochain » prend toutes les formes, même les plus éloignées de la clarté et de la syntaxe ; ils ont même l'air de recommander la renonciation à l'*intelligence*, ce qui fait qu'à quelques exceptions près, l'Antoinisme n'a pas pu sortir des classes les plus humbles de la population.



Le Boudoir des Dames.

Louis Antoine est né à Mons-Crotteux (province de Liège) en 1836, de parents pauvres, simples et foncièrement honnêtes. Il était le cadet de sa famille qui comptait onze enfants. Il débuta à douze ans dans la mine, accompagnant son père et un frère qui étaient également mineurs. Ne voulant plus descendre dans la fosse, il devint ouvrier métallurgiste. A vingt-quatre ans il quitta la Belgique pour aller travailler en Allemagne où il séjourna pendant cinq ans. Deux ans plus tard, il alla à Pragua, près de Varsovie (Pologne Russe) et y accomplit un nouveau terme de cinq années, puis il s'installa définitivement en Belgique, à Jemeppe-sur-Meuse. Dans l'intervalle de son séjour en Allemagne, il revient au pays, épouser une femme dont il avait fait la connaissance avant son départ. De leur union naquit un enfant, un garçon que la mort leur ravit à l'âge de vingt ans. Mais grâce à leur grande foi, aucun des deux époux n'en fut découragé ; au contraire, ils se dévouèrent davantage. Leur séjour à l'étranger leur avait permis d'amasser une petite fortune ; ils la sacrifièrent pour venir en aide aux malheureux. Antoine vivait très simplement et très sobrement ; il était végétarien dans toute l'acception du terme ; il ne prenait ni viande, ni œufs, ni beurre, ni lait, en un mot, rien qui provienne de l'animal.



La Salle de Lecture.

Le défunt a été, dès son plus jeune âge, d'une sensibilité et d'une piété peu commune. Il professa la religion catholique jusqu'à l'âge de quarante-deux ans, puis il s'appliqua à la pratique du spiritisme, sans s'attarder toutefois dans le domaine expérimental pour lequel il

n'avait aucune aptitude et qui ne le tentait nullement. Sachant à peine lire et écrire, il se trouvait incompétent pour résoudre le problème scientifique ; il lui préféra la morale et s'y adonna de tout cœur. Il continua jusqu'en 1906, date à



ANTOINE LE GUÉRISSEUR

laquelle il a créé le Nouveau Spiritualisme, c'est là que commença sa mission.

On se souvient qu'Antoine fut, à deux reprises, poursuivi pour exercice illégal de la Médecine. Il fut, une première fois, condamné à 26 francs d'amende et la seconde il fut acquitté.

On a pu lire dans les journaux que des obsèques solennelles, auxquelles assistaient des milliers de personnes, furent faites à Antoine. En sortant du temple antoiniste, le cercueil fut porté au cimetière, où il fut enterré dans la fosse commune, selon la volonté du défunt. Dans le cortège funèbre on put voir, derrière l'emblème de « l'Arbre de la Science et de la Vue du Mal », les *Frères* et les *Sœurs* du culte antoiniste, dans leur uniforme qui rappelle celui des quakers : pour les hommes, une grande redingote et un chapeau haut de forme, un peu bas et à larges bords plats; pour les femmes, un vêtement qui rappelle assez celui des *nurses* anglaises.

La vieille veuve d'Antoine lui succède comme chef de la nouvelle religion, qui, après la mort de son fondateur, n'est probablement pas destinée à une bien longue existence.

Le septième tableau d'Hélène Smith

L'œuvre picturale d'Hélène Smith est trop célèbre, à Genève surtout, pour qu'il soit nécessaire d'évoquer ici les circonstances dans lesquelles cette œuvre a été conçue, puis s'est réalisée. Qu'il nous soit permis cependant de rappeler la mystérieuse révélation de jadis : L'œuvre serait de sept. Un huitième tableau resterait à Hélène Smith en souvenir de l'œuvre. Ce septième tableau terminé il y a quelques jours et où des retouches sont encore possibles, c'est « La Sainte Famille ».

Pour la première fois, Mlle Hélène Smith a bien voulu communiquer au public les notes qu'elle écrit après chacune de ses visions, comme après chaque séance de peinture. Les voici telles qu'elles furent prises depuis la première vision qu'elle eût de ce tableau, jusqu'au jour où elle commença à le peindre.

29 *août* 1911, 5 *h. matin.* — Vision dans ma chambre d'un magnifique paysage oriental, au ciel rose, avec trois personnages. Dans l'un je reconnais la vierge Marie. L'autre est un homme que je vois, pour la première fois ; le troisième est un jeune garçon dont les traits me rappellent ceux de Jésus.

Serait-ce la Sainte-Famille ?

1er *septembre.* — Revu la même vision, mais cette fois avec un ciel bleu ; les mêmes personnages étant placés différemment. Cette vision est idéale et j'aimerais que ce tableau soit le mien.

Voilà : le reste de tout le mois de septembre, je ne vois rien, quand le 1er et le 2 octobre, j'eus encore deux visions du même sujet. Je suis agitée et me demande si cette vision sera véritablement le motif du septième tableau.

Tout à coup une étoile superbe d'un éclat intense m'apparaît. Une voix qui semble répondre à ma pensée, à ma question formulée plus haut s'élève, vibrante et claire :

— Oui, me dit-elle, cette vision est le sujet du septième tableau.

— Alors, dis-je bien haut, quel bonheur ! Ce sera mon tableau.

— Ton tableau ? me répondit la voix, non, ce ne sera pas ton tableau. Il a été dit que l'œuvre serait de sept, que le dernier serait pour toi en souvenir de l'œuvre. Ce tableau sera le complément, car l'œuvre doit rester de sept ; ton huitième se fera en même temps que ce dernier ou tout au moins le suivra presque sans interruption.

La voix s'est tue. L'étoile s'est éteinte, et j'ai fondu en larmes, tant j'étais triste, désappointée que ce tableau ne soit le mien. Je le trouvais si beau !.. je l'aimais tant !...

Le 2 octobre, à 7 h. du soir. — J'eus la vision vite effacée d'un ange merveilleux.

Le 25 octobre, à 9 h. du soir. — Nouvelle vision de

l'ange me priant de rester calme et de prendre du repos pour me préparer à la revue du septième tableau.

Dimanche 26 novembre, 6 h. du matin. — Toute ma chambre est illuminée. Je vois une main éclatante de lumière... Je me précipite dans la chambre où se trouve le nouveau panneau et je vois cette main lumineuse tenant, entre le pouce et l'index, un pinceau et qui semble passer sur le panneau une couche blanche. La main tout à coup me tend le pinceau ; et je comprends alors qu'il manque au panneau une couche de peinture. En effet malgré deux couches de blanc d'argent données, apparaissent encore quelques veines au bois.

Le récipient contenant la préparation avait été laissé au pied du panneau et le pinceau y était resté, trempant dans le liquide. Je regardai alors en prenant celui que me tendait cette main lumineuse si l'autre était toujours là. Mais il n'y était plus : et la main fluidique me tendait toujours le pinceau pris par elle... J'ai obéi et mis une troisième couche de peinture.

Mercredi matin, 9 novembre, 6 heures.— Trois coups violents, frappés sur le bois de mon lit me réveillent en sursaut. Toute ma chambre est illuminée, vraiment céleste !... Et le bel ange était au pied de mon lit. Il me dit :

— Mets un vêtement chaud et suis-moi.

Alors il me prit la main et me conduisit dans la chambre où se trouve le nouveau panneau. La chambre était splendidement éclairée et toute transformée. J'étais au milieu du paysage magnifique entrevu déjà...

Jésus, Joseph ! Marie ! Un splendide figuier, un puits, tout était là tel que je l'avais vu... J'étais si émue qu'il me semblait m'évanouir...

L'ange était resté, pendant ce temps, auprès de moi. Sans doute, c'est à ce moment que je me suis endormie, puisque quelques instants plus tard je me suis réveillée, assise à terre devant le panneau où étaient peints en bas, à droite, un morceau de terrain et quelques pierres encore légèrement voilées. L'ange n'était plus là. Seule une traînée de lumière persistait en bas du panneau.

Ce tableau, déconcertant comme les autres, et conçu comme eux dans ces étranges conditions, appartient bien par sa technique et sa composition aux six peintures précédentes. Mais dans aucune d'elles, même dans « Le Christ à Emmaüs », on ne trouve cette paix divine, cette béatitude du cœur et de l'esprit où semblent vivre ces trois personnages. Autant le tableau précédent, « La Transfiguration », est le plus surnaturel et j'ose dire le plus divin de tous, autant celui-ci est humain, proche de nous et pour ainsi dire tangible. Le ciel crépusculaire verse sa lumière dorée sur le groupe immobile à l'ombre d'un figuier, auprès d'un puits. Des amphores de cuivre à dessins symétriques, sont là, tout près. Marie assise sur un bloc de pierre, a posé sa main sur l'épaule de Jésus comme si elle voulait par ce geste d'instinctive tendresse, le retenir près d'elle. Elle est femme; ses larges yeux rêvent ; sur ses cheveux un voile blanc retombe. La robe ouverte légèrement découvre son cou rond et voile chastement un sein juvénile. Près d'elle et vêtu comme elle de blanc, les pieds posés distraitement sur la robe qui traîne, Jésus est debout ; il tient entre les mains un rameau d'olivier dont l'extrémité traîne à terre et dont les ramures légères couvrent ses petites mains. Il a six ou sept ans. Des garçons de son âge, il a les bras ronds, les jambes musclées, le cou fort, les joues roses et rondes. Mais ses yeux ne sont pas comparables aux yeux de nos enfants, et leur regard doux et grave, leur expression indéfinissable et leur fixité sont troublants.

Plus loin, Joseph, jeune, beau, ayant les yeux immenses, le nez droit et le teint d'olive dont les précédentes représentations du Christ avaient déjà fixé le type. Joseph qui ressemble à Jésus est debout, appuyé au tronc du figuier, un manteau brun sur les épaules, les mains croisées, comme en méditation. Et à bien examiner ces trois visages qu'un même idéal mystique fait parents, à voir ces yeux aux larges cernes, on surprend à travers l'unité de ce type une unité plus profonde encore ; c'est la spiritualité de leur être. Elle est chez tous trois d'une même essence. Mais intense et pure chez l'enfant, plus vague, plus tendre chez Marie, elle s'unit chez Joseph à une particulière volupté.

Ce tableau, où l'immobilité des personnages a du charme parce qu'elle correspond à l'idée même de quiétude, aura, je crois, près des admirateurs de l'œuvre d'Hélène Smith, un succès considérable. Les uns y trouveront cette fidélité des petits détails qu'ils aiment. Ils regarderont avec ravissement les amphores de cuivre martelé ; ils étudieront les broderies des robes, compteront les fruits encore embryonnaires de la branche d'olivier et les figues déjà mûres. Le puits les enchantera parce que les mousses en ont rongé le pied, et qu'il porte sur ses pierres les traces de l'usure des cordes. Ceux qui aiment les tableaux familiers, ceux dont l'âme est tout unie, les enfants au cœur simple le préféreront aussi parce que son idéalisme et le leur sont en parfaite concordance.

Mais, tandis que les savants ayant déjà sondé les mystères de la subconscience chercheront toujours plus opiniâtrement à découvrir les principes des forces qui président à cette œuvre, les poètes, les artistes dont l'inspiration a des origines aussi mystérieuses, en aimeront la grâce et en respecteront l'archaïque beauté.

L. Florentin,
dans *La Suisse* de Genève, 20 juin 1911.



Société Universelle d'Études Psychiques

L'Assemblée Générale

L'Assemblée Générale annuelle de la S. U. E. P. a eu lieu dans l'après-midi du lundi 17 juin, sous la présidence de M. le Dr Paul Joire, Président Fondateur, qui, après quelques mots appropriés à la circonstance, donna la parole au Secrétaire Général, M. C. de Vesme, pour le rapport moral et financier sur la marche de la Société durant l'année écoulée. Voici les principales données de ce Rapport.

La S. U. E. P. a continué à se développer durant le dernier exercice, c'est-à-dire depuis les vacances de 1911. Pour ce qui se rapporte à la Société en général, le développement n'a fait que suivre les proportions des années immédiatement précédentes, mais celui de la Section de Paris a constitué un record pour elle.

Parmi les conférences qui furent faites au siège de la Société, le Rapporteur cite celle de M. G. de Fontenay sur le « Rôle de la photographie dans l'étude des phénomènes psychiques » ; celle de MM. de Rochas et de Fontenay sur les écrans du Dr Kilner, destinés à permettre d'apercevoir l'aura du corps humain ; celle de M. l'abbé P. Naudet, intitulée « Qu'est-ce qu'un médium ? » ; celle de M. Émile Boirac, Membre correspondant de l'Institut, sur « La conductibilité de la force psychique » ; celle de M. A. Bénezech, pasteur, sur « Le problème de la personnalité », etc. M. de Vesme remarque que les conférences de la S. U. E. P., si elles ne sont pas aussi nombreuses que celles de certaines autres Sociétés similaires, sont faites pour la plus grande partie par des conférenciers très distingués, et sur des sujets d'un grand intérêt, sans jamais sortir du domaine expérimental.

Le 1er avril, la Société fêtait par une réception le Jubilé scientifique de M. Camille Flammarion, Président de la Section parisienne de la S. U. E. P. D'intéressants discours y furent prononcés, surtout par M. Flammarion lui-même et par M. de Fontenay.

Deux séances furent en partie consacrées à la discussion des expériences qu'un certain nombre de nos Sociétaires avaient faites, au siège social, avec le médium Mlle Linda Gazzera, dont on a beaucoup parlé en ces derniers temps.

Cela ramène le Rapporteur à parler des travaux expérimentaux de la Société. Les séances avec Mlle Gazzera, très intéressantes, n'ont malheureusement pas pu être faites avec cet esprit de suite qui leur aurait probablement assuré un meilleur résultat ; cela a moins dépendu des expérimentateurs que des circonstances très spéciales dans lesquelles se trouvait le médium lui-même.

Le Rapporteur rappelle enfin les trois séances consacrées à l'étude de la médiumnité de Mme Lonï Feignez, dont M. Warcollier a rendu compte dans un des derniers fascicules de l'organe officiel de la Société, et les expériences avec MM. Renz et Mauromati, qui doivent continuer, l'année prochaine, pour amener à un résultat sérieux.

Les négociations pour faire venir à Paris Mme Eusapia Paladino n'ont pas abouti, pour le moment, le célèbre médium napolitain ayant fini par renvoyer sa venue à plus tard, pour des raisons de famille. Nous espérons l'amener à venir à Paris l'année prochaine.

Enfin, depuis bientôt un mois, nous avons parmi nous le médium M. François Carancini.

Pour ce qui se rapporte aux Sections de Province, nous devons plus spécialement signaler la fondation d'une de nos Sections à Toulouse. Ce groupe, présidé par M. Abelous, professeur de Physiologie à la Faculté de médecine de cette ville, comprend plusieurs savants, médecins, officiers, etc., et paraît absolument décidée à suivre la conduite strictement scientifique et expérimentale qui constitue le programme de notre Société.

Passant ensuite au Rapport financier, le Secrétaire Générale explique pourquoi il se trouve amené à envahir ainsi le champ qui paraîtrait devoir être celui du Trésorier. Les Statuts approuvés en mars 1910 ayant attribué à l'administration des *Annales des Sciences Psychiques* le soin de recouvrer les cotisations des Sociétaires, les fonds de la Société se trouvent naturellement concentrés entre ses mains, à l'exception de ceux qui constituent le petit capital de réserve de la Société même, et qui sont déposés à la caisse centrale. Or, comme le passif de la Société dépasse très sensiblement l'actif, le Secrétaire Général se trouve annuellement dans la nécessité de combler lui-même le déficit. En ces conditions, il devient un peu, par la force même des choses, le trésorier de la Société.



Le déficit dont le Rapporteur vient de parler ne représente toutefois pas un danger pour la Société, par suite de certaines mesures que le Rapporteur aura l'honneur de présenter à la Société à la rentrée, et qu'il a déjà fait connaître au Président, dont elles ont obtenu l'approbation.

M. de Vesme manifeste donc l'espoir que les choses pourront marcher régulièrement dès l'année prochaine, et demande que deux commissaires soient nommés, conformément à l'article 26 des Statuts, pour vérifier les comptes de la Société à l'occasion de la prochaine Assemblée générale. Il demande en même temps que l'Assemblée se prononce sur son Rapport financier.

L'Assemblée approuve le Rapport à l'unanimité, et nomme MM. Claudovitch et Chardon commissaires des comptes.

On procède au renouvellement du Bureau Central, qui se trouve ainsi constitué : M. le Dr Paul Joire, Président inamovible ; MM. G. de Fontenay, Edmond Duchâtel, Dr Léon Demonchy, vice-présidents ; M. C. de Vesme, Secrétaire Général et Économe ; M. René Warcollier, Secrétaire-adjoint ; M. Paul Douchez, Trésorier général ; M. Paul Archat, Économe-adjoint ; Mme Josselme-Monroc, bibliothécaire (1).

Le Dr P. Joire exprime les regrets de la Société pour le départ d'un de ses Vice-Présidents, M. le Dr Émile Calmette, nommé chef du Service de Santé Militaire de l'Algérie, et souhaite la bienvenue comme Vice-Président à M. Ed. Duchâtel, le distingué auteur des études sur l'influence de l'Orientation et sur la Psychométrie.

On décide enfin la publication d'un catalogue des ouvrages de la bibliothèque circulante de la Société.

Au banquet annuel de la Société, qui eut lieu le soir, assistaient un nombre considérable de Sociétaires, parmi lesquels nous avons relevé les noms de M. le Dr Paul Joire, Président ; MM. G. de Fontenay et Edmond Duchatel, Vice-Présidents ; M. et Mme de Vesme ; M. R. Warcollier, ingénieur-chimiste ; M. P. Archat, ingénieur-électricien ; M. le Dr Bourbon et Mme H. Bourbon ; Mme Constantinescu ; Mme L. Strauss ; Colonel Vicomte Paul de Kergariou ; Mme Cornély, femme de lettres ; M. Chardon, docteur en droit ; Mme Ag. Schlœmer ; M. le Dr Jean-Ch. Roux ; M. le Marquis de Grollier ; M. le Colonel Frater ; M. Marcel Mangin ; M. L. Lemerle, ingénieur ; M. Hanus ; M. Thureau, inspecteur des services civils de l'Indo-Chine en retraite ; M. le Dr G. Chanteaud ; Mlle Sevé ; M. Bourdon ; Mlle de Backer ; Mme Cabette ; Mlle de Vesme ; M. Henri Durville ; M. F. Carancini, le médium romain, etc., etc.

Au dessert, M. de Fontenay fit un toast au Président-Fondateur. M. le Dr Paul Joire, en lui répondant, lève son verre en l'honneur de tous les membres du bureau et remercie en particulier le Secrétaire Général, M. de Vesme, du dévouement qu'il apporte à l'organisation de la Société : il montre que, grâce à son activité inlassable, la S. U. E. P. fait chaque année des progrès qui réalisent toutes les espérances ; et que, parmi toutes les Sociétés scientifiques, c'est une de celles qui témoigne une vitalité qui va toujours en s'accentuant davantage.

Dans une réunion qui eut lieu ensuite au Siège social, MM. Marcel Mangin, de Vesme et Warcollier communiquèrent les premiers résultats des séances que la Société poursuit actuellement avec le médium F. Carancini. On fit connaître par des projections lumineuses les quelques photographies qui avaient été prises jusqu'à ce jour, au cours de ces expériences.

Le Secrétaire Général :	*Le Président :*
C. de VESME.	Dr Paul JOIRE.

Les Membres Souscripteurs pour 1912

Liste précédente . .	456 fr.
Mme Hartmann-Marti	8 »
M. A. Pedreira de Cerqueira (Bahia) . .	8 »
Total.	472 fr.

(1) La réélection du Bureau de la Section de Paris, dont M. Camille Flammarion est le président, n'est pas du ressort de l'Assemblée générale.



HALLUCINATION AUDITIVE COINCIDANT AVEC UN DÉCÈS

Un Cas de Prémonition

M. Y., qui désire qu'on ne publie pas son nom, mais qui occupe une situation distinguée en Algérie, vient d'envoyer de Ménerville, près d'Alger, la lettre suivante à M. CAMILLE FLAMMARION, qui a eu l'amabilité de nous la communiquer :

En lisant par hasard, en décembre dernier, votre livre intitulé *L'Inconnu*, l'idée m'était venue de vous signaler un fait se rapportant à ceux que vous avec cités. Mais je renvoyais chaque jour de vous écrire.

Or, au mois d'avril de cette année il m'a été donnée d'en constater un second. Je vous les signale tous deux aujourd'hui. Voici le premier :

Il y a vingt-cinq ans, j'en avais alors dix-neuf et j'habitais avec ma mère la ville de Constantine. Un de nos cousins demeurait en France et nous ignorions qu'il fût malade.

Un matin, ma mère me réveilla de très bonne heure et me dit :

« Cette nuit, vers onze heures, j'ai été subitement réveillée par un coup frappé à la porte de ma chambre. Comme j'allais demander qui était là, une voix que j'ai reconnue pour être celle de notre cousin X... m'a dit ces paroles :

« N'ayez pas peur. Je suis X. Gardez tout ce que vous avez. Faites prier et priez pour moi. »

Ma mère ajouta : « Je n'ai pas eu peur en entendant cette voix, mais je n'ai plus pu dormir de toute la nuit et je crois que quelque chose a dû arriver à notre cousin ».

Et depuis ce moment, elle pria et fit prier pour lui.

Or, quelques jours après, nous apprîmes la mort de ce cousin et un procès pour des questions d'intérêt le concernant faillit survenir entre son fils et ma famille. Mais tout s'arrangea facilement à l'amiable.

Voici le second fait :

Le 8 avril dernier, nous eûmes la visite d'une tante qui était malade et allait à Alger subir une grave opération.

Ne voulant pas la laisser seule dans ce moment critique, ma femme l'accompagna, assista à l'opération qui eut lieu le 13 avril, et lui prodigua les soins les plus affectueux.

Le médecin l'avait d'abord considérée comme perdue. Cependant l'opération paraissait avoir bien réussi. Quelques jours après, la malade commençait à manger et paraissait être en bonne voie de guérison.

Ma femme m'envoyait chaque jour des nouvelles satisfaisantes, et voyant que sa tante allait bien, vint passer avec nous la journée du 17 avril. Le lendemain elle retourna à Alger, en me disant qu'elle reviendrait vers le 25. Or, dans la matinée de ce dernier jour, ma femme me téléphona que sa tante venait de mourir, étouffée en un quart d'heure, d'une embolie, ce qui m'étonna, après les bonnes nouvelles qu'elle m'en donnait auparavant.

Je descendis aussitôt à Alger, et ma femme me raconta les dernières phases de la maladie. Elle me dit aussi que, le 12 avril, veille de l'opération, sa tante avait exprimé le désir, si elle succombait, d'être inhumée à B....., où demeurent ses parents, qui pourraient ainsi venir visiter sa tombe.

Mais, après l'opération, elle ne s'attendait pas à des complications, ou du moins trop promptes. Cependant, le 24 avril, la malade dit subitement à ma femme, avec une certaine satisfaction :

« Je viens de voir mon enterrement. On m'a descendue dans une chambre, puis on m'a conduite à la gare et le train m'a emportée à B..... Et il y avait du monde à mon enterrement, il y en avait ! toute la ville me suivait. »

Ma femme n'attacha pas d'importance à ces paroles et plaisanta sa tante, lui disant qu'elle avait rêvé.

Or, le lendemain, 25 avril, contre toute attente, la malade mourait, et ce qu'elle avait dit la veille se réalisait. On la descendit une heure après son décès, dans une chambre spéciale aménagée en salle mortuaire, puis nous conduisîmes son cercueil à la gare et le train l'emporta à B....., où eurent lieu les funérailles.

Ce sont les paroles qu'elle avait prononcées la veille, alors qu'elle paraissait en bonne voie de guérison, qui m'ont frappé, et je suppose que la prévision qu'elle eut, d'événements qui devaient arriver le lendemain, constitue un fait se rapprochant de ceux mentionnés dans votre livre.

Le Gérant : JOSEPH MATRAT

IMPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. FORTIN, *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, PARIS.



Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

22e Année | Juillet 1912 | N° 7

LES SÉANCES DU MÉDIUM F. CARANCINI

à la Société Universelle d'Etudes Psychiques, à Paris

Mon but en écrivant ce compte-rendu est de réunir quelques renseignements qui pourraient être utiles, je suppose, à ceux qui voudront expérimenter avec le médium Carancini. Chaque médium a son individualité. L'observateur, à moins qu'il n'ait beaucoup de temps devant lui, aurait le plus grand tort d'arriver avec des principes arrêtés, une méthode toute faite qu'il croirait applicable au sujet qu'il veut étudier. Prétendre refaire l'éducation du médium, ce n'est peut-être pas une prétention vaine, mais pour y arriver, à combien de séances négatives faudra-t-il se résigner ? Et si c'est d'un médium payé qu'il s'agit, combien d'argent dépensé sans résultat! Eduquer un médium jeune et neuf, voilà évidemment l'idéal; c'est ce que fait M. Ochorowicz avec Mlle Tomczyk.

Ici ce n'était pas du tout notre cas. Carancini n'est pas un jeune homme et il y a déjà neuf ans qu'il a débuté. Je dirai ce que j'ai pu apprendre du passé du médium et de sa nature.

CARACTÈRE ET IDÉES DU MÉDIUM

Il s'est trouvé par bonheur que j'ai pu, avec un peu de bonne volonté, — très peu — lui trouver de l'occupation chez moi. Il en a été très content, car c'est un homme actif qui se serait cruellement ennuyé à errer dans les rues de Paris pendant deux mois. Sans compter qu'à Rome sa femme et ses six enfants ne vivent pas de l'air du temps et qu'à Paris l'hôtel et le restaurant coûtent cher. Je n'ai eu qu'à me louer de son caractère : intelligent, actif, consciencieux, plutôt gai, absolument rien d'hystérique, ni de maladif. Au contraire, beaucoup de bon sens, de jugement, de franchise. Nerveux ? Oui, sans doute. Chez lui, si ses enfants l'agacent ou cassent quelque objet, il prendra la chose très vivement. Il n'y a pas besoin d'être médium pour cela. Mais je suis bien sûr que, même s'il le pouvait, il ne se servirait pas de sa force médiumnique pour les faire *léviter* par la fenêtre, car il les aime beaucoup. C'est un homme très rangé, détestant les distractions idiotes qui font généralement la joie des visiteurs de Paris. Donc rien d'anormal pouvant intéresser le neurologiste. Aucun souffle ne lui sort de la tête. Aucun phénomène ne se produit spontanément en dehors des séances. Il dit n'en avoir jamais vu. On sait qu'il n'en était pas de même avec Eusapia. Et cela, je l'avoue, me paraît assez étrange. Que, même pendant son sommeil, il n'arrive jamais rien, j'ai de la peine à le croire. Il ne dormait pas à la maison. Il s'en allait vers six heures. Lorsque le matin il arrivait, sans que je le prie, il me racontait *ce qu'il pouvait* de la séance de la veille. Ce qu'il pouvait, car réellement il paraissait bien ne se souvenir que de ce qu'on lui avait raconté, à lui-même, après la séance.

Un propos curieux, une fois, ce fut celui où il reconnut la nécessité d'un contrôle sérieux, parce que tous les médiums pouvaient être entraînés à tricher, qu'ils étaient certainement bien blâmables quand ils le faisaient par esprit de lucre, mais qu'ils l'étaient moins s'ils le faisaient pour sauver leur réputation dans le cas désespéré d'une séance risquant d'être entièrement négative. Mon Dieu ! j'avoue avoir eu le tort de ne pas avoir essayé de redresser ses idées à ce sujet, de ne pas lui avoir dit : « Mais, au contraire, c'est en trichant que le médium risque de perdre sa réputation. Et une séance entièrement négative ne décourage pas du tout un vrai psychiste.» Au risque de scandaliser certains sévères calvinistes, certains anglo-saxons rigoristes, je dirai qu'il faut avoir le courage, avant d'entrer dans la salle des séances, de laisser au vestiaire la morale de tous les jours. Oui, moi, qui suis en toute autre circonstance l'ennemi acharné de l'indulgence, moi qui suis convaincu que nous allons très prochainement mourir si nous ne

renonçons pas tout de suite au désastreux humanitarisme qui a relaché toutes les fibres de la société, eh bien, ici, ici seulement je faiblis, je ne me révolte pas quand je vois un médium tricher. Je me dis : « C'est notre faute ; pourquoi n'avons-nous pas pris cette précaution-là ? Le démasquer pour cette petite ruse maladroite, ce sera tarir la source du phénomène pour longtemps et peut-être pour toujours. Qu'on se rappelle l'incident de Mme Curie et de Mlle Tomczyk. Et puis sais-je à qui j'ai à faire ? A quelle personnalité ? Très probablement à la seconde. Et la première tout à l'heure, quand elle se réveillera, ignorera tout ce qui vient de se passer. Après la séance je dirai ce que j'ai vu. Et voilà tout. Il ne sera finalement de mon silence résulté aucun mal pour personne. »

C'est, à mon avis, ce qu'auraient pu admettre les expérimentateurs de Genève et de Londres. Et ils eussent eu sans doute comme nous des résultats positifs.

Carancini comprend assez bien le français. Et je suppose que l'esprit « Giuseppe » le comprend mieux ou du moins *devine* mieux ce qu'il y a derrière les mots, aidé par une certaine faculté somnambulique de lecture de pensée.

MARCHE HABITUELLE DE LA SÉANCE

Il vaut mieux la donner une fois pour toutes, pour ne pas ennuyer le lecteur par des répétitions. D'abord la disposition, c'est la disposition classique, le cabinet avec rideaux, dans le cabinet une chaise et quelques objets posés dessus. En dehors à droite et à gauche d'autres meubles et d'autres objets. Au plafond une lampe électrique à verre rouge qui pourra être éteinte, qui sera régulièrement éteinte vers le milieu de la séance, comme si la force diminuant, plus d'obscurité devenait nécessaire. Et non loin de la première lampe éclairant la table et les assistants et les meubles de façon à ce qu'on puisse suivre leurs mouvements, une lanterne de photographie, à bougie et à verre rouge. Elle aussi, hélas, à la fin de chaque séance, Giuseppe nous la supprimera presque complètement.

La chaîne est formée, les quatre premières personnes seulement posant leurs mains sur la table. Presque toujours une seule personne est restée en dehors de la chaîne pour la photographie, et cette personne c'était ou M. de Fontenay, ou M. Le Cour, ou M. de Vesme.

Il n'est venu à personne l'idée que ces messieurs, l'un après l'autre, pourraient s'amuser à produire les phénomènes.

Quelques instants de silence sont demandés par le médium pendant lesquels, je suppose, Giuseppe «s'incarne». Et c'est lui alors qui demande que l'on parle. « Parlate molto ; specialmente i due controllori ». Et ce « Parlate » Giuseppe le répétera souvent avec force quand il sentira que le phénomène va se produire.

C'est ennuyeux, évidemment, très ennuyeux surtout pour certains contrôleurs qui n'ont pas la faculté de déployer toute leur attention quand on les force à parler d'autre chose. Aussi ai-je facilement renoncé à l'honneur d'être contrôleur.

Giuseppe prend assez souvent la parole soit pour demander quelque chose relativement à la lumière, ou au contrôle. Quelquefois il fait des remarques d'un intérêt général ou dit ce qu'on pourra faire une autre fois. Il faut donc qu'un des membres du groupe sache l'italien.

J'ai oublié de dire qu'au commencement, en arrivant, Carancini nous a, dès les premières séances, proposé de visiter ses vêtements, offert de se déshabiller.

L'INFLUENCE DES CONTROLEURS

Elle me paraît certaine avec Carancini. Nous nous en sommes assez vite rendu compte. A chaque formation d'un nouveau groupe il faudra un certain temps pour discerner cette influence. Certaines personnes sont favorables au développement de la force psychique et d'autres défavorables. Naturellement les sceptiques endurcis diront : « Parbleu ! Les personnes favorables aux phénomènes sont celles qui contrôlent mal ; c'est bien simple. » — Non, monsieur, ce n'est pas si simple que cela. Je reconnais que mettre au contrôle deux personnes d'une inexpérience complète et d'une intelligence médiocre, c'est perdre son temps, mais je prétends qu'il suffit d'y mettre des personnes d'une certaine expérience et d'une intelligence ordinaire pour pouvoir s'assurer de la réalité de certains phénomènes c'est-à-dire de ceux que la libération d'une main ou d'un pied, ou un instrument tenu par la bouche, ne peuvent expliquer.

C'est d'une aide *physique* apportée au médium que je parle. Ce n'est pas d'une sympathie morale. Celle-ci peut exister très grande et pourtant la production des phénomènes être paralysée. On peut faire à ce sujet toutes les hypothèses que l'on voudra. On peut même dire que la cause est une auto-suggestion du médium, une auto-suggestion sans base. Peut-être. Mais il n'y a pas lieu de discuter cette question en ce moment, Bornons-nous à constater ce fait. Les choses se passent comme si le.... fluide (?) de certains assistants était utile au médium. Il le croit, et



sa croyance, même s'il se trompe, suffit pour engendrer le fait.

INFLUENCE DE LA LUMIÈRE

J'insiste sur ce point capital. Carancini tolère, pendant la première moitié de la séance, une lumière rouge venant de deux petites lanternes, parfaitement suffisante pour voir les mouvements de meubles ou d'objets un peu gros, comme une guitare, par exemple, ou un gros ballon. En revanche il a jusqu'à présent de la peine à s'habituer aux lettres phosphorescentes si ingénieusement inventées par M. Favre et si utiles pour suivre les mouvements d'objets ou pour contrôler les pieds du médium. Il est facile de s'arranger pour que les lettres visibles pour les assistants ne le soient pas pour le médium. Il faut le laisser en ignorer l'existence le plus possible.

La force nous a paru plus grande dans la première moitié de la séance et c'est probablement pour cela que Giuseppe demande à la fin qu'on éteigne les lampes.

L'INSTALLATION

Elle était loin d'être parfaite à la Villa des Ternes. Il faudrait une salle spéciale. Heureusement que la grandeur de celle de la Villa n'a pourtant pas dû dérouter le médium, car à Rome le volume de l'atelier de M. Von Ehrard était à peu près le même que celui de notre salle. Notre cabinet — trop petit — était situé au milieu d'un des grands côtés, adossé à une grande porte vitrée de vérandah, fermée par un rideau de fer. Il avait en plan la forme d'un trapèze et les trois côtés du fond étaient faits avec un grand drap d'une seule pièce. Le rideau noir, devant, était en deux morceaux glissant sur une tringle au moyen d'anneaux. Comme plafond, un tapis de table.

Il y a dans le cabinet à peine la place pour une chaise ou bien un petit guéridon où sont généralement posés un tambourin, un petit ballon, une sonnette. En dehors, à une distance d'environ 40 centimètres de l'extrémité du bras du médium lorsqu'il est étendu et que le corps se penche, un casier à musique de 1 m. 20 de hauteur, ou bien un petit chevalet de peintre, à trois pieds, ou bien un grand chevalet à roulettes, meuble lourd et ne roulant pas très facilement.

La table médianimique est faite exprès. Elle n'a pas de plateau dépassant, les pieds sont ronds sans aucune moulure.

Deux ou trois appareils de photographie sont disposés en face du médium et à sa gauche. Il y a aussi un appareil pour la lumière de magnésium.

Les membres du groupe sont : MM. de Vesme, Lemerle, Marcel Mangin, le Dr Chanteaud, Chardon, Le Cour, Mmes Schloemer, Strauss, Constantinescu, Mlle de Backer. C'est le noyau à peu près fixe auquel s'adjoindront presque toujours une ou plusieurs autres personnes.

LES FAITS

J'arrive enfin aux faits : les personnes qui veulent en connaître le détail, demanderont à la bibliothèque de la Société mes notes prises après chaque séance et celles que M. de Vesme a rédigées pour les séances auxquelles je n'ai pas assisté. Je ne puis ici que citer les plus intéressants.

Première séance. 21 *mai* 1912. — Contrôleur de gauche M. de Vesme, de droite M. Lemerle. Celui-ci est touché au côté gauche et sa chaise est tirée pendant que le contrôle est bon. Les mouvements du rideau, visibles pour au moins quatre personnes, sont bons également, car les deux moitiés s'ouvrent ensemble plusieurs fois.

Mme Schl. remplace M. de V. au contrôle. Elle pousse un fort cri de surprise : deux doigts l'ont touchée au milieu du dos sans que la main ait été lâchée. Sa chaise est soulevée par derrière et bat le parquet précipitamment.

M. le Dr Ch. a sur la joue une sensation de toile d'araignée.

Deuxième séance. 24 *mai.* — Contrôleurs : à droite M. Chardon, à gauche M. Mangin; grande difficulté pour bien contrôler le pied. Mme C. me remplace. Elle et Mme Strauss, qui est en face, sont touchées d'une façon qui paraît tout à fait simultanée. Petit rire de triomphe du médium qui se félicite de ce succès, de cette simultanéité. Je crois qu'il a raison, car je crois avoir compris que les deux endroits touchés sont trop éloignés l'un de l'autre pour qu'une seule main puisse donner l'illusion de la simultanéité.

On voit le casier s'incliner fortement, et la guitare tombe, la chaise de Mme C. est fortement tirée. Mais difficulté du contrôle du pied.

Lumière supprimée. Mlle de B. et moi sentons le petit ballon qui vient frôler ma main et tomber sur la jambe de Mlle de B. comme s'il avait passé sous la table.

M. Chanteaud remplace Mme C. Et pendant que lui et M. Chardon sont satisfaits du contrôle, le tambourin frappe plusieurs fois la tête de M. Chanteaud et vient s'abattre sur la table.

On entend un petit bruit comme le ferait le mouvement d'un éventail et en effet Mme Strauss est éventée. Puis l'éventail va se coucher par terre, à côté du ballon, à mes pieds.



Giuseppe dit qu'il ne faut pas s'effrayer du mouvement d'objets lourds ; qu'il n'est jamais rien arrivé de fâcheux. Et comme on entend de légers bruits du côté de l'étagère, nous devinons qu'il fait allusion à la lévitation de ce meuble.



Fig. 1.

Elle est entièrement couchée par terre à côté de Mme Strauss, contrôleur de droite. Et voici qu'elle vient se poser sur la table. Le médium crie « Luce » pour la photographie. (Fig. 1). (1).

Nous sommes émerveillés. Pourtant le lendemain ce que disent les contrôleurs me fait croire que le phénomène a été obtenu par des moyens naturels. A gauche M. le Dr C. avait pendant un certain temps résisté aux efforts de la main gauche pour échapper à son étreinte et faire en sorte que le docteur ne tînt plus que le poignet. Puis il avait cédé, il ne tenait plus que le poignet. Or, au même moment, Mme Strauss, croyant le médium fatigué, *ne tenait plus la main droite*, elle ne sentait plus que les extrémités des doigts d'une main posés sur la sienne. N'était-ce pas le truc connu de la substitution ? La main tenue par M. C. se substituant à celle de droite qui devenait libre. Le lendemain nous vérifiâmes que soulever le meuble avec une seule main et le poser sur la table n'est pas au-dessus de la force d'un homme bien portant.

Donc malheureusement le phénomène restait douteux.

Troisième séance. Dimanche 26. — On installe aux poignets et à la hauteur des chevilles des bracelets de caoutchouc qui relient chaque membre du médium au membre correspondant des contrôleurs. On les fixe aux manches par des épingles de nourrice dont on écrase ensuite la fermeture avec une pince. Rien ne se produit. Giuseppe dit qu'on n'aurait pas dû faire cette longue installation, le médium étant éveillé ; qu'il faudra la prochaine fois le faire au milieu de la séance. Raps peu convaincants. Je suis appelé au contrôle par Giuseppe. Beaucoup de mouvements de la main, du buste et de la tête, et légers tremblements qui ne me satisfont guère. Le tout pour aboutir au cri de « Fuoco » et à une photographie qui montrera le rideau sur le dos de la chaise du médium.

En somme, séance négative.

Quatrième séance. 29 *mai.* — Beaucoup de monde. Trois personnes nouvelles. Première partie, rien de sérieux. On installe les liens. On supprime presque toute la lumière. Rien. On ôte les liens. On fait l'obscurité : quelques contacts et c'est tout.

Cinquième séance. 1er *juin.* — Douze assistants dont cinq nouveaux, ce ne sont pas de bonnes conditions. Et en effet ce qu'on obtient n'est pas très convaincant. Pourtant Mme Monroc, qui contrôle à droite et dont je tiens la main droite, a le dos effleuré en plusieurs endroits comme par la paume d'une main et elle est sûre du contrôle. Puis elle a sa chaise tirée fortement en arrière à une distance que j'évalue à 60 centimètres.

Mme Romain et Mme Monroc et leurs deux voisins ont perçu un assez fort mouvement de l'air et la projection de quelque chose venant du cabinet ; Mmes R. et M. ont comparé leur sensation au frôlement d'une fourrure. Je crois que ce sont les deux moitiés du rideau qui ont été projetées sur la table, mais n'y sont pas restées. Pourtant après la séance Mme M. fait passer sur sa joue le rideau et ne reconnaît pas la sensation qu'elle a eue.

Sixième séance. 3 *juin.* — Cette fois le groupe est homogène et le restera plus dorénavant. M. de Fontenay est là et prépare ses appareils.

Contrôleurs à droite Mme Strauss, à gauche M. Lemerle. Attente qui paraît longue. Puis brusquement l'étagère derrière M. L. est presque renversée. La guitare tombe. Le meuble qui a un pied cassé ne se tenait droit que parce qu'il était appuyé au mur. Mais *c'est le haut* qui est tombé du côté du médium et de M. L., ce qui ne serait pas arrivé si le bas avait été attiré par le pied du médium. M. L. affirme que les mains étaient tenues et visibles au moment du renversement, que son pied droit touchait légèrement

(1) Les quatre photographies qui accompagnent cet article ont été prises par M. Paul Le Cour, membre de la S. U. E. P., avec des appareils particulièrement rapides (Spidos Gaumont), mis aimablement à sa disposition par la Maison Gaumont, de Paris. — *N. de la R.*

le pied gauche du médium et qu'il n'y *eut aucun mouvement perceptible du buste* (ceci pour répondre à l'hypothèse d'un fil de fer mû par la bouche).

Deuxième partie. — L'obscurité est faite. — Mme S. est nettement touchée, a sa chaise tirée ; elle se lève, la chaise s'éloigne à 60 cent. M. Lemerle est touché à la hanche assez en arrière et pendant que le contrôle est bon.

Septième séance. — 6 *juin.* — Contrôleurs : à droite, Mme Schloemer, à gauche M. le Dr Chanteaud. Bonne séance due au choix des contrôleurs ; nous supposons que Mme Sch. contribue aux phénomènes. Elle accuse plusieurs contacts quoique les mains soient bien tenues et visibles. La chaise du médium est tirée en arrière, mais cela est invérifiable.

Puis c'est le chevalet qui entre en scène, un chevalet assez léger, à trois pieds. Il va véritablement s'animer. Il vient toucher le dos de la chaise de Mme Sch. Nous le voyons tous s'avancer. Il est suffisamment éclairé. Tous nous le voyons admirablement se dandiner à droite et à gauche ou bien frapper des coups répétés avec un seul pied comme pour une communication. Mme Sch., lui parle avec douceur, d'un ton affectueux auquel il paraît sensible. Car les mouvements les plus curieux qu'il effectue alors sont trois inclinaisons lentes sur Mme Sch. Nous avons ensuite l'idée de demander qu'il s'écarte et retourne à sa place. Il se fait un peu prier, mais enfin il obéit. Peut-on soutenir que pendant tout ce temps, Mme Sch. a perdu le contrôle du pied et que le médium a pu faire exécuter à son pied, à sa jambe de grands et prolongés mouvements sans que ni l'un ni l'autre des contrôleurs ne s'en soient aperçus ?

Je le nie absolument. Et quand même je me tromperais, j'affirme que ce n'est pas avec un pied qu'il eût pu imprimer ces mouvements au chevalet. Il nous faudrait à nous une main et une main bien placée. Il est possible d'attirer le chevalet avec un fil de fer et, une fois approché, de le diriger peut-être avec un pied déchaussé au pouce opposable comme celui d'un singe ou de certains ouvriers orientaux, ou avec un appareil qui se fixerait à la bottine. Mais avec un pied chaussé je nie qu'on puisse arriver à obtenir les mouvements que nous avons vus.

Après que Guiseppe eut annoncé qu'il y aurait encore peut-être un phénomène, le médium gémit violemment, se leva, et au même moment, je reçus entre mes mains, alors assez rapprochées, un ballon que j'avais placé dans le cabinet avant la séance, à l'insu du médium. Avec M. de Vesme j'avais coupé la ficelle du ballon au ras du nœud. Il ne pouvait être saisi *dans l'obscurité* avec la bouche. Nous venions de voir le chevalet se mouvoir avec tant d'intelligence que je crus que c'était aussi intelligemment et non par hasard que le ballon venait, malgré l'obscurité, se placer précisément entre les mains de celui qui l'avait introduit dans la salle.

Huitième séance. 12 *juin.* — Contrôleurs : M. de Fontenay et moi. Quelques contacts annoncés par Mme Sch. et Mme C. Je suis chatouillé au front comme par une mouche. Mais une mouche qui aurait un fil attaché à la patte. Est-ce la curieuse sensation de toile d'araignée déjà dénoncée par M. le Dr Ch. ? Est-ce le fil matérialisé d'Eusapia étudié par Ochorowicz ?...

Mouvements un peu suspects du médium suivis comme l'autre jour du signal « Fuoco » pour une photographie montrant le rideau sur la tête du médium.

Guiseppe se plaint des changements continuels. « La dernière fois on avait installé une « planche verticale entre les pieds du médium « pour empêcher la substitution des pieds. « Cette fois on n'est pas encore content : on « prolonge la planche.

Enfin M. de Fontenay s'aperçoit que le grand chevalet s'est approché derrière lui. « Tiens, dit-il, c'est le contraire de ce qui se passe avec Eusapia. Carancini, lui, vous met en présence du fait accompli. » Je réponds *intérieurement* que c'est aussi ce que font les prestidigitateurs, que c'est lorsque tout le monde parlait très haut et très fort qu'une ficelle peut avoir été passée autour du chevalet et le meuble tiré. M. de Vesme demande tout haut s'il y a une ficelle. M. de F. ne nie pas la possibilité de cette explication. Deux fois la main accompagnée par la sienne s'est approchée du chevalet. Serait-ce une fois pour passer la ficelle, une autre fois pour l'ôter ? M. de F. ne trouve rien.

Discussion fâcheuse parce qu'elle se passe devant le médium qui doit comprendre. Si des médiums très puissants peuvent supporter le doute et la défiance, il en est d'autres plus susceptibles qui doivent être très démontés. Je le répète. Ayons le courage de laisser de côté quelques instants notre morale ordinaire. Perfectionnons les moyens de contrôle. Mais n'en parlons pas. Avertir continuellement le médium, lui répéter sans cesse : « Attention ! ne trichez pas » me paraît une mauvaise méthode. Nous ne savons jamais quelle personnalité est là. Et nous ne pouvons pas parler à Giuseppe comme nous parlerions à Carancini.



Neuvième séance. 19 *juin.* — Contrôleurs à gauche M. de F., à droite M. le Dr Ch. Les lettres lumineuses ont été installées. Mais seulement au rideau, sur le petit chevalet et sur une planche de l'étagère. Je propose et j'obtiens que pour



Fig. 2.

prévenir de l'état du contrôle, on se servira de trois mots conventionnels correspondant à : bon, douteux, mauvais.

Plus d'une heure s'écoule. Rien ne se produit. On attache des lettres au bas du pantalon du médium.

Enfin le médium demande que M. Lemerle prenne la place de M. de F. et quelques minutes après, grands gémissements du médium, le casier s'approche de M. Lemerle. Comme la transmission du contrôle a été irréprochable, le phénomène nous paraît très bon.

Dixième séance. 26 *juin.* — Nos meilleurs contrôleurs pour la production. A droite M. Lemerle. A gauche, Mme Sch. Giuseppe lui-même se plaît à le constater. Il dit qu'il se sent sûr de lui-même et qu'il y a beaucoup de force. Ce sera en effet de beaucoup notre plus belle séance. Deux ou trois minutes ne se sont pas écoulées qu'une petite lettre lumineuse est projetée sur la table. Elle était sans doute dans le champ visuel du médium et l'agaçait. Aussi Giuseppe s'est-il empressé de la faire sauter (Très bon contrôle).

Peu après Mlle de Backer sent le petit ballon qui vient tomber contre sa hanche gauche. Or elle est presque à l'extrémité de la chaîne et cette hanche est du côté opposé au médium. Le ballon n'est donc pas venu en ligne droite. Il a dû décrire une courbe. Cela paraît être plutôt une lévitation qu'une projection. Il est parti de la chaise dans le cabinet, il a dû commencer par s'élever.

Bientôt c'est le tour du tambourin qui, étant formé par un cercle de bois assez massif, fait du bruit en tombant au milieu de la table. M. le Dr Ch. l'a vu passer au-dessus de la tête du médium qui n'a pas cessé d'être bien contrôlé. La lumière du reste est bonne. On voit les mains. Il n'y a même pas eu de mouvements synchrones.

C'est ensuite qu'arrive le phénomène le plus impressionnant, le plus magique que j'aie encore vu. La petite lettre lumineuse fixée en haut du dossier de la chaise derrière le médium monte majestueusement. Ascension silencieuse et surnaturelle aussi belle que le plus beau lever de lune. Combien de miracles futurs indiqués par ce petit fait qui bouleverse notre faible expérience humaine !

La chaise arrive vers nous en décrivant une courbe, elle franchit la table et tombe avec bruit à plat sur le dos à côté de la table.

Bientôt la guitare qui, elle aussi, est munie de sa lettre lumineuse, part du guéridon où elle était debout appuyée au mur et elle vient se coucher sur la table sous nos yeux.

Alors Giuseppe demande quelques minutes de repos pour le médium et dit qu'il y aura encore quelque chose et que ce sera fini.

On entend quelque bruit du côté du petit guéridon. M. Lemerle qui l'a devant lui voit se former des taches faiblement lumineuses, comme de petites nébuleuses qui chercheraient à se condenser dans le voisinage du guéridon. Malheureusement, comme on se le rappelle, la lettre qu'on y avait fixée avait été arrachée dès le commencement de la séance. Mais Mme Sch. qui est sûre du contrôle de son côté le sent qui s'appuie sur son bras et il s'élève et vient se coucher sur la table en bousculant la pauvre guitare forcée d'aller s'abattre sur la chaise.

Nous prions M. Le Cour de photographier le résultat de ces évolutions fantastiques. *(Fig. 2).*

Onzième séance. 3 *juillet.* — Contrôleurs : à gauche M. de la Bussière et à droite Mme Sch. Bonne lumière. Je distingue le grand chevalet en sombre sur le papier blanc du mur. Le veston de M. de la B. est tiré par en bas et en même temps, j'*entends* un frôlement sur les genoux de Mme Sch. qui, en effet, s'est sentie touchée. Contrôles très bons.

Dix minutes se passent : le grand chevalet se rapproche brusquement. Et un instant après *nous le voyons* exécuter des mouvements qu'on ne pourrait lui faire faire avec les deux mains. Je le connais, il m'appartient, il est ancien, presque inutilisable, lourd, ses roulettes sont usées et rouillées. Or nous le *voyons* pivoter sur un de ses quatre pieds, sans bouger de place et exécutant trois violents mouvements tournant à droite et à gauche d'au moins 30°. Il faudrait pour obtenir cela deux mains extraordinairement vigoureuses dont l'une maintiendrait une roulette et l'autre secouerait le meuble à droite et à gauche.

Maintenant c'est du côté de Mme Sch. que la force se transporte. Des doigts s'appuient sur le milieu de son dos. La guitare commence à s'animer. Elle descend de l'étagère, se pose à terre. Elle n'a pas trop de place pour passer entre la chaise de Mme Sch. et le piano. Elle passe pourtant et après m'avoir effleuré le front avec l'extrémité de son manche, elle vient se coucher sur le bras de Mme Sch. et sur le mien. M. Archat a vu l'instrument pendant qu'il était en mouvement.

Le médium est agité, il dit avec excitation : « Parlate, parlate ». Je me doute que le garde-manger posé sur l'étagère va entrer en scène. Et en effet nous le voyons passer doucement à une dizaine de centimètres au-dessous de la tête de Mme Sch. en décrivant une courbe et venir se poser au milieu de la table. Je sais bien que l'objet n'est pas lourd, mais il n'offre pas de prise. Peut-on le tenir assez fortement avec le pouce en le saisissant par un pied pour lui faire décrire lentement cette courbe et se poser *doucement* sur la table ? Je ne le crois pas. Et comment Mme Sch. n'aurait-elle pas vu le bras du médium ? (Fig. 3).

Nous exprimons alors le désir que le garde-manger retourne à sa place. Nous ne l'obtenons pas, mais un phénomène plus curieux se produit. Il y a quelque agitation derrière le rideau de droite, celui qui avoisine Mme Sch. Puis j'aperçois se détachant sur le corsage clair de celle-ci une ombre *très noire* en forme de pain de sucre, nettement dirigée vers le garde-manger. La surprise que j'éprouve et surtout la fugacité du phénomène m'empêchent de bien observer, mais je suis certain que le rideau ne pouvait venir



Fig. 3.

jusque là ni prendre cette forme. C'était, comme eût dit Victor Hugo, les forces de l' « Ombre » qui s'avançaient vers l'objet à mouvoir et qui se sont évanouies sous le regard et la lumière.

M. de Vesme qui tient à arriver à des conditions de contrôle indiscutables pour écarter même les critiques de ceux qui ne font que lire des comptes-rendus et se croient cependant capables de juger nos expériences, M. de V. demande à Giuseppe si l'on peut maintenant lier le médium et pour cela le réveiller et faire la lumière. Giuseppe y consent et pourtant le médium quand il est réveillé est fort désagréablement surpris lorsqu'on lui dit que la séance n'est pas finie. Mais il a très bon caractère. Il se soumet. J'ai su le lendemain qu'il n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Ce sont les contrariétés qui fatiguent ces êtres sensitifs beaucoup plus que l'exercice de leurs facultés,

L'imposition de nouvelles conditions les inquiètent et les privent de sommeil.

Enfin les liens sont installés et partent de pitons fixés au parquet et à la table. Ils laissent une certaine liberté de mouvement. Mais les



Fig. 4.

meubles à droite et à gauche sont à 40 cm. au moins des cercles que peuvent décrire les extrémités du médium.

Dans ces conditions le petit ballon est lancé sur la table. Oui. Mais où était-il au moment où l'on a refait l'obscurité ? Qui de nous se le rappelle avec certitude ? Mme Sch. affirme avoir ce souvenir. Elle dit l'avoir vu sur l'étagère à ce moment-là.

Douzième séance. 5 *juillet.* — Le médium est complètement lié au début de la séance. Ses poignets sont serrés par des sangles fermées par des ficelles dont les nœuds sont plombés; les sangles sont rattachées, au moyen d'une ficelle, à deux pitons vissés dans la table et rattachés l'un à l'autre pour ne pas qu'on puisse le dévisser. Les bouts de la ficelle sont également plombés. On agit de même avec les pieds, au moyen d'un piton vissé dans le parquet. Les ficelles laissent aux mains et aux pieds une certaine liberté, leur pérmettant de décrire un cercle de 50 cm. environ. La table, ainsi que la chaise du médium, sont vissées au parquet au moyen d'équerres. Le médium est ensuite lié au dossier de la chaise au moyen d'un lacet croisé en forme de X, qui passe sous les aisselles, puis sur les épaules ; les bouts du lacet sont plombés. Deux chiffres phosphorescents sont piqués sur le pantalon à chacune des jambes du médium. Les sangles qui enserrent les poignets du médium les joignent à ceux des contrôleurs, qui sont à gauche Mme Schlœmer, à droite M. Lemerle.

La séance commence. Après quelques minutes, le chevalet se déplace, et, en deux mouvements successifs, arrive à côté du médium et de Mme Schlœmer. — Après quelque temps, quelques-unes des lettres lumineuses placées sur le chevalet, et le gros ballon, qui se trouve dans le cabinet, arrivent sur la table. Mme Schloemer ressent des contacts ; M. Lemerle est aussi tapoté comme par des doigts sur l'épaule gauche ; ces attouchements se produisent alors que le contrôle des mains est déclaré bon, mais ont naturellement moins de valeur que les autres phénomènes, les deux personnes touchées étant dans le rayon auquel peuvent parvenir les mains du médium. La raquette est jetée brusquement sur la table, après avoir frappé assez brusquement M. Lemerle à la figure. Ce transport a été précédé des paroles suivantes de Giuseppe : « Ah ! le contrôleur de droite veut que les phénomènes se produisent de son côté ? Je vais le servir ». On fait l'obscurité. La séance prend fin après un dernier phénomène : le lancement du tambourin et d'une lettre lumineuse. — On fait une photographie pour montrer comment le médium était lié. (Fig. 4). On fait la lumière, et on constate le parfait état des liens ; en étendant les bras et les jambes du médium, on se rend compte qu'il ne pouvait pas atteindre les objets qui ont été déplacés. La séance n'a pas duré plus de quarante minutes.

Treizième séance. 11 *juillet.* — Séance trop confuse et bruyante pour qu'il me soit possible de rien affirmer. (1). Nous sommes beaucoup trop nombreux, une vingtaine au moins. Les personnes à l'extrémité de la chaîne sont gênées. Assises très bas sur une marche elles peuvent pourtant

(1) Cette séance avait été exceptionnellement organisée en ces conditions, « Giuseppe » avait demandé qu'on y fit intervenir toutes les personnes qui, dans les séances précédentes, avaient paru favoriser la production des phénomènes. — *N. de la R.*

surveiller les lettres lumineuses attachées au bas des jambes du médium. Mme Carette, un des contrôleurs, domine difficilement le bruit des conversations, se donne du mal pour parler tout le temps et rendre compte du contrôle. L'autre contrôleur, le commandant Romain, observe, sans parler beaucoup.

Giuseppe dit qu'il y a plusieurs médiums, qu'il y aura de la force malgré une grande inégalité entre les deux côtés de la chaîne comme qualité de fluide. On lui propose de changer les places. Il refuse. Plus tard, il se plaint de l'excès des précautions : du moment que l'on a si bien attaché bras et jambes, à quoi bon encore les lettres lumineuses ?

Quelques contacts accusés par le Commandant. Mme C. est touchée. Elle sent qu'on en veut à sa chaise. Bientôt elle la sent tirer avec insistance.

Quelque chose a remué sur le casier. Puis brusquement le casier s'approche de Mme C. Le garde manger est transporté sur la table.

Bientôt le bruit recommence du côté de la grande étagère. Et elle est renversée avec fracas, car l'assiette posée en haut tombe et se casse, la raquette l'accompagne et la pauvre guitare qui était déjà dans un pitoyable état expire écrasée sous le meuble.

Au milieu de l'excitation générale Giuseppe crie que les liens des pieds du médium ont été rompus. Cela est très fâcheux. Car si la lévitation du garde-manger reste très probable, un doute peut naître au sujet du renversement du casier et même peut-être de son rapprochement. Nous ne savons pas *à quel moment* les liens ont été rompus. Les personnes qui pouvaient voir les pieds n'ont rien dit. Les contrôleurs se fiaient à la solidité des liens pour relâcher complètement leur surveillance.

Outre cet inconvénient, les liens en ont un autre, à mon avis. Ils n'empêchent pas les doigts d'agir et de se servir d'un appareil, un simple fil de fer, qui serait caché sous les vêtements.

Pour écarter cette objection MM. de Vesme, Lemerle, Ct Romain et Arnyvelde, sans avoir un instant perdu de vue le médium, l'ont prié de se dévêtir. Ils n'ont rien trouvé de suspect.

Conclusions

Quelles conclusions tirer de ces expériences ? un timide essai de théorie pour satisfaire un besoin de l'esprit, fâcheux peut-être, mais irrésistible, et quelques conseils pratiques pouvant aider à poursuivre les recherches.

HYPOTHÈSES SUR LA FORCE PSYCHIQUE

Je n'ai pas l'absurde prétention de définir la force psychique. Sept cents ans avant Jésus-Christ Thalès découvrit l'électricité. Deux mille six cents ans ont passé et nous n'en savons guère plus que Thalès sur la nature de l'électricité. Pourtant nous savons bien l'employer. Donc malgré l'impossibilité où l'homme (je ne dis pas : le *surhomme*) sera toujours de dire ce qu'est la force psychique, peut-être m'est-il permis d'essayer de dire l'impression que j'ai de la façon dont elle agissait dans nos séances.

Il me semble d'abord voir une parenté entre elle et l'électricité. On est tenté de se servir ici des termes employés pour les phénomènes électriques parce qu'on n'en a pas encore créés d'autres. On est tenté de dire que le médium se charge et se décharge. Se charge-t-il aux dépens de quelque assistant ou de plusieurs ? Certaines personnes ont une sensation de profonde fatigue pendant les séances, comme si en effet le médium puisait en elles la force dont il se servira. Mais je crois le cas exceptionnel. Nous ne l'avons pas constaté avec Carancini. Cet emprunt de forces pourrait, il est vrai, être insensible. La sensation de courant d'air froid si favorable à l'hypothèse en question n'a pas été, que je sache, sérieusement éprouvée par aucun de nous.

Enfin, que le médium arrive chargé ou qu'il se charge aux dépens du milieu éthérique, ce qui me semble à peu près certain, c'est le besoin qu'il a de charger l'objet à mouvoir. De là viendraient ces mouvements des mains et de la tête anxieusement dirigés vers les objets. Il faut s'en défier, cela va sans dire, puisqu'ils pourraient être des indices de fraude. Mais il est parfaitement possible de les laisser se produire et en même temps de s'assurer qu'ils n'auront pas la fraude comme résultat. C'est le moment où jamais de surveiller **les doigts** Et même, dans les mouvements de tête : la bouche.

Le besoin que Carancini a quelquefois de passer sa tête derrière le rideau, peut venir d'un besoin de charger plus facilement les objets placés dans le cabinet. Mais un sceptique ajoutera : « ou bien d'accrocher un fil de fer, ou de lancer avec la bouche un hameçon attaché au bout d'un fil. » Je ne crois pas que ces moyens compliqués et risqués aient été employés par Giuseppe : il faudrait la complicité de Carancini : il y aurait préméditation. Mais je n'affirme pas non plus que quelquefois Giuseppe, aux abois, n'ait pas eu recours à sa bouche. Supposition insuffisante dans les cas où les objets décrivent

des courbes et arrivent lentement et doucement au but de leur course.

Et puis les mouvements d'approche préparatoires ne sont pas du tout la règle. Plusieurs fois, avec un très bon contrôle, sans aucun mouvement du buste, ni même aucune contraction synchrone, un meuble s'est brusquement approché. Alors je pense encore, malgré moi, à l'électro-magnétisme, à la barre de fer aimantée que l'électro-aimant attirera aussitôt qu'il sera suffisamment chargé, ou au petit morceau de papier qui viendra se coller sur le bâton de cire à cacheter aussitôt que celui-ci sera suffisamment électrisé.

Mais ici il y a, en plus la vie, la pensée directrice.

LA QUESTION DES MAINS

De sorte qu'avec Carancini particulièrement, je ne crois pas du tout qu'à chaque mouvement supernormal il y ait une main qui opère. Cela est évident par exemple, très évident quand il s'agit d'un soulèvement des rideaux. Même plusieurs personnes avec leurs mains n'arriveraient pas à ce soulèvement : un coup de vent seul le reproduirait. J'ai dit à propos des mouvements du grand chevalet que, pour les reproduire à peu près, il faudrait deux mains de force herculéenne, l'une occupée à maintenir un pied, l'autre à secouer le meuble violemment autour de ce point. J'ai l'impression profonde, en face d'un pareil phénomène, que le meuble dans toutes ses molécules est *animé*. Il devient une partie de l'être du médium, il obéit à une idée non pas guidé par une main, mais dans tout l'ensemble de son être, comme chez le sujet hypnotique les molécules du corps se disposent en forme de croix ou de lettre sur la peau, ou dans la peau, mues par une idée du sujet.

Dans les lévitations lentes et intelligentes, si adroites, il semble y avoir suppression de la pesanteur. Souvenons-nous des cas de Poltergeist où des quantités de pierres, ou de tuiles, ou de bûches sont transportées. On a remarqué que souvent ces objets étaient chauds quand on les ramassait. Cet échauffement, qui est un mouvement moléculaire, est sans doute la transformation du mouvement de translation. On sait qu'une balle de fusil arrêtée brusquement s'échauffe fortement. Il se pourrait que dans une lévitation il n'y eut pas d'échauffement sensible à cause du très court trajet parcouru. Mais il se pourrait aussi que la lévitation fût due à l'action de la force psychique sur les molécules. Est-ce que notre volonté n'est pas un effort continuel contre la pesanteur ? Nous n'arrivons que péniblement à la vaincre parce que nous ne savons pas nous y prendre ; nous nous attaquons aux masses. L'inconscient du médium au contraire sait remporter la grande victoire peut-être parce qu'il agit sur chaque molécule individuellement et simultanément. Et sa victoire devient sublime quand il agit sur celle de son propre corps et élève ce corps, comme le faisait Saint-Pierre d'Alcantara, lorsqu'il planait au-dessus des grands arbres.

Dans ces cas suprêmes, l'hypothèse des mains, la supposition que le médium se soulève avec ses mains fluidiques prend une tournure ridicule. C'est l'histoire du petit enfant à qui l'on ferait croire qu'il peut s'envoler en se tirant en l'air très fort par les cheveux.

Je rappelais les cas de Poltergeist : quelle absurdité de dire qu'à chaque pierre lancée il y a formation et action d'une main !

Même quand la main est là, visible, elle y est peut-être comme symbole, ou plutôt comme chose imaginée par association d'idées et non pas comme instrument d'action.

L'action à distance est tout autre chose que notre action ordinaire par l'intermédiaire de nos membres, de nos nerfs, de nos muscles. Il n'y a pas forcément de fil fluidique (comme ceux d'Ochorowicz) reliant une main au médium, un fil qu'on pourrait couper et dont la section ferait tomber l'objet. Ce sont là des idées beaucoup trop humaines. Il faut quitter toutes nos habitudes d'esprit, nous tourner du côté des actions à distance, déjà un peu moins inconnues, du côté des expériences de Branly dirigeant des torpilles à distance, du côté des transmissions radiographiques.

Il faut toujours se rappeler l'expérience décisive et fondamentale, parce que scientifiquement irréprochable, de Dariex : les chaises renversées dans une chambre rigoureusement fermée. Direz-vous là qu'un bras fluidique partait du médium couché dans une autre chambre (je crois non contiguë) passait sous la porte du petit salon et se terminait par une main qui renversait la chaise ?

Avec Stainton Moses nombreux ont été les cas de bouleversement dans une chambre fermée. Et avec Mlle Tomczyk une photographie a été obtenue dans ces mêmes invraisemblables conditions.

QUELQUES CONSEILS

Mais je m'écarte trop de mon sujet. Revenons à Carancini.

Voyons ce qui ressort de nos expériences, voyons ce qu'elles nous ont appris comme con-



ditions que ce médium préfère et que l'on doit réaliser si l'on a peu de temps devant soi :

1º Réunir un groupe homogène, discipliné, acceptant la direction d'un président, et de composition presque invariable ;

2º Se conformer le plus possible aux indications de « Giuseppe » pour le choix des contrôleurs ;

3º Profiter de son autorisation pour installer des liens qui laisseront une certaine liberté mais qui seront *solides* et rattachés à des points fixes. On pourra laisser alors une distance d'environ 40 cm. entre les meubles à mouvoir et les cercles décrits par les mains et les pieds ;

4º Se rendre bien compte, lorsqu'on dispose les objets, qu'ils sont trop loin pour pouvoir être atteints par la tête ;

5º Par la façon d'arranger les liens, la possibilité de diriger les mains vers les objets ne doit pourtant pas être supprimée (ceci à cause de notre hypothèse sur le chargement des objets et pour les séances où la force est moins puissante) ;

6º Profiter de la tolérance de la lumière rouge (deux lanternes de photographie à bougie) pendant la plus grande partie de la séance. Ne se servir des lettres lumineuses que pour les meubles ou les objets qui s'animeront et les placer de façon qu'elles ne soient pas dans le champ visuel du médium ;

7º Ne pas désirer le mouvement de petits objets. Giuseppe paraît préférer les meubles et les objets volumineux. Ceux qu'il aime surtout, c'est un grand chevalet à roulettes, un petit chevalet à trois pieds, une chaise, un guéridon, un garde manger ; viendraient ensuite une guitare, une raquette, un gros ballon. La poupée en caoutchouc qui crie quand on la serre est précieuse pour nous et ne lui déplaît pas. On peut toujours avoir l'assiette enduite de noir de fumée dans l'espoir d'avoir l'écriture directe, ainsi qu'une assiette ordinaire dans l'espoir qu'elle pénètrera dans le garde-manger cadenassé, puisque les observateurs de Rome affirment que ces phénomènes se sont produits.

Un ennui avec Giuseppe c'est son désir continuel d'entendre parler les contrôleurs et même en sourdine les autres assistants. Il ne veut pas de chants. Le meilleur sujet de conversation, ce sont évidemment les faits spiritiques que l'on connaît, particulièrement ceux qu'on aurait déjà vus avec lui.

Heureux sera le groupe où deux interlocuteurs pourront s'entretenir en italien. Giuseppe et Carancini ne comprennent le français que si on le parle lentement, en détachant les mots.

Éviter absolument de demander quelque chose à Giuseppe ; il n'aime pas ça. Et j'en suis même arrivé à me demander si la seule évocation de son nom ne produit pas mauvais effet parce que Carancini ni dans l'état A ni dans l'état B n'est spirite ?? Je conseille de laisser cette question des esprits de côté. C'est tout le contraire de ce que je croyais en commençant les expériences. Je m'étais figuré qu'ayant si longtemps travaillé avec le baron von Ehrard, spirite fervent, C. avait ces mêmes idées. Maintenant je crois bien m'être trompé. Je le regrette, car je continue à penser que plus le médium sera dédoublé, plus les phénomènes seront extraordiniares et que la doctrine spirite est le meilleur instrument de dédoublement.

Se faire renseigner sur la valeur du contrôle par les contrôleurs au moyen de mots conventionnels choisis parmi les expressions les plus banales qu'on emploiera seulement si le contrôle devient mauvais, car, quand il est bon, il ne peut être qu'utile de le proclamer.

Enfin mettre le médium dans une condition d'existence confortable comme logement et nourriture, et agréable comme état d'esprit. « Soyons bons pour les médiums ».

Marcel MANGIN.

Nous publierons dans notre prochain numéro les comptes-rendus des séances auxquelles M. Mangin n'a pas assisté, et qui ont été rédigés par M. **C. de Vesme**. *— N. de la R.*



LES MAINS FLUIDIQUES
ET
La PHOTOGRAPHIE DE LA PENSÉE

(Suite. — Voir les numéros d'Avril, Mai et Juin)

IX

LA PLEINE LUNE PHOTOGRAPHIÉE MENTALEMENT

Pour ne pas interrompre le récit de mes expériences consacrées aux mains fluidiques, j'avais mis de côté les images idéoplastiques, qui sont venues inopinément troubler l'ordre de mes recherches.

Il est temps d'y revenir.

On se rappelle que, dans la nuit du 7 septembre, ma somnambule fut vivement impressionnée par

Fig. 15.

(Ce cliché a déjà été publié dans notre numéro de janvier dernier ; il était alors désigné par le chiffre 25 A, écrit par l'auteur sur le cliché même).

la superbe vue du ciel étoilé et particulièrement de la pleine lune qu'elle contempla longtemps avec admiration. Il en résulta une excitation de sa curiosité scientifique, en même temps qu'une obsession sensorielle durable, manifestée dans la première idéoplastie photographique involontaire, obtenue le lendemain.

Au lieu d'une *petite main,* que nous désirions tous les deux, il apparut sur la plaque *une pleine lune,* sur le fond d'un nuage blanc (fig. 15).

Tout d'abord, nous n'avions pas compris ce que c'était, car le nuage masquait la lune, en formant une tache unique irrégulière.

Le lendemain je remarquai la rondelle blanche du côté verre et je m'empressai d'en tirer une épreuve positive. C'était bien difficile, car l'impression avait été tellement forte, que pour séparer la lune du nuage (fig. 15 B) il fallut copier cinq heures au soleil, sur papier au chlorure, et quatre-vingt secondes sur du papier au bromure ; autrement la lune disparaissait dans le nuage (fig. 15 A, voir page suivante) (1).

Enfin plusieurs copies permirent de s'assurer :

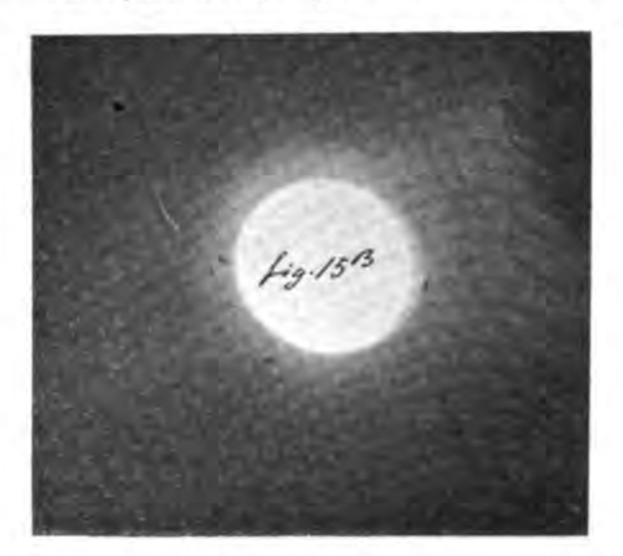


Fig. 15 B.

1° que c'était réellement la lune ; 2° que son image répondait exactement à ce qu'avait vu la

(1) Ce cliché est d'ailleurs très curieux au point de vue technique : du côté de la gélatine on n'y distingue rien ; la plaque est presque uniformément noire — du côté verre l'on distingue mieux le nuage, qui est noir, et tout à fait bien la lune, qui est blanche, mais encore plus opaque que le nuage noir. Le reste est verdâtre, avec une teinte rouge en transparence. Ce dernier détail constitue le cas connu du voile dichroïque, mais la blancheur de la lune d'un côté et sa noirceur de l'autre, présente un fait exceptionnel, et pour ma part, je ne connais pas de procédé photographique pour obtenir artificiellement le même effet. Assurément, la plaque est excessivement surexposée. Avec la lumière ordinaire une surexposition diminue la noirceur, en prêtant aux plaques une teinte grise. Rien de semblable avec les lumières médiumniques qui me sont connues — la noirceur qu'elles provoquent, augmente pour ainsi dire indéfiniment avec le temps de pose. Ajoutons que le temps du développement a été normal.

somnambule ; 3° que cette impression avait été double, quoique les deux images, très rapprochées l'une de l'autre, fissent l'effet d'un seul disque oblong, et 4° que même en considérant chacun des disques séparément, l'on constate qu'ils sont légèrement aplatis.

Or, d'après les derniers enregistrements cinématographiques de l'éclipse du 17 avril 1912, la lune présente en effet un faible aplatissement dans le sens de son axe de rotation, auquel l'astronome portugais Casta Lobo attribue une valeur voisine de 1/600 comme limite supérieure. Devons-nous considérer l'aplatissement de l'image mentale comme une preuve de son exactitude ?...

Il est difficile de dire si le nuage, lui aussi, est doublement imprimé ; il semble que *non*, et dans ce cas la lune seule aurait « remué ».

Comment concevoir ce mouvement apparent d'une image mentale ?

Lorsqu'on contemple la lune longtemps, on a cette sensation qu'elle avance ; il se peut donc que l'impression photographique n'ait fait que reproduire l'impression visuelle. Ou bien, l'on pourrait supposer, que pour réaliser cette photographie de la pensée, il s'est formé d'abord un objet quasi-réel, une lumière ronde, un disque, reproduisant exactement la forme de la lune vue, *qui se déplaça en réalité*. Mais s'il en était ainsi, il serait difficile de comprendre photographiquement, la netteté de la circonférence d'un disque lumineux, appliqué contre la plaque sensible.

Physiologiquement, cette photographie de la pensée paraît sans rapport avec le cerveau. La plaque ne fut pas appliquée contre la tête du médium, ni dans cette expérience ni dans d'autres réussies. J'avais essayé de le faire, et alors j'obtins ou des rayons médiumniques ordinaires, que nous connaissons déjà, ou rien ; et comme l'expérience provoquait toujours une céphalalgie, particulièrement mal supportée par la somnambule, j'ai cessé d'appliquer le cliché contre le front, le vertex, etc., et je me contentai d'une action à distance, avec ou sans l'approche d'une main. Dans une expérience, les mains du médium sont même restées dans les miennes et la plaque reposait sur ses genoux. Le plus souvent je la mettais sur la table et le médium tendait l'une de ses mains, à 30-50 centimètres au-dessus d'elle.

J'en conclus que l'idéoplastie photographique peut ne pas être due à une action directe du corps en général et du cerveau en particulier, et qu'elle se trouve en relation directe plutôt avec le « cerveau éthérique » ou en général avec le corps éthérique, extériorisé.

Ceux, auxquels répugne l'hypothèse d'une physiologie transcendentale, n'auront qu'à se contenter d'une explication spiritualiste, sans préciser le mode de l'action physico-chimique de l'âme à distance. A vrai dire ce ne serait qu'un aveu de notre profonde ignorance.



Fig. 15 A.

Je dois ajouter que la photographie des images mentales visuelles, me semble également sans relation nécessaire avec la rétine. Le médium ne fixait pas la plaque, et dans une expérience où il l'avait fait exprès (après avoir contemplé une bouteille éclairée par la lumière rouge), je n'obtins rien.

Au point de vue psychologique, il est à remarquer qu'au moment du phénomène, l'imagination du médium fut le terrain d'une lutte entre deux obsessions : l'une consciente et volontaire, celle d'une *petite main*, l'autre inconsciente et involontaire, celle de la *pleine lune* qui se graphia toute seule.

C'est donc cette dernière qui l'a emporté sur l'autre, ce qui semble indiquer que l'obsession inconsciente se trouve en relation plus intime avec le mécanisme, encore inconnu, de l'idéoplastie photographique.

L'obsession en général avait été facilitée par l'état dans lequel se trouvait le médium. En somnambulisme le champ psychique est toujours plus restreint, et la netteté (l'intensité) des images mentales étant inversement proportionnelle à leur nombre, l'une d'elles, plus forte, (grâce à l'élément émotionnel qui s'y rattache), possède toujours plus de chances pour la produc-

tion d'un *moment monoïdéique*, qui constitue la clef de la plupart des phénomènes supra-normaux.

Telles étaient les conditions du moment et les divers aspects du phénomène.

Pour les compléter, et pour rester fidèle à ma méthode, qui doit-être *comparative* et *historique* en même temps, il est nécessaire de raconter encore les antécédents plus éloignés de l'expérience.

Ayant pris l'habitude de noter tous les détails, même ceux qui au premier abord semblaient indifférents, il m'était facile de constater dans la suite une très intéressante *graduation* dans les manifestations observées.

Depuis les séances de Paris et de Genève, c'est-à-dire depuis plus de deux ans, Mlle Tomczyk avait perdu la faculté de produire les phénomènes lumineux visibles, qui consistaient exclusivement en « éclairs médiumniques ». Ces éclairs (provoqués indubitablement par l'usage d'une lanterne électrique de poche dont je lui avais fait cadeau et qui l'amusait beaucoup) constituaient une sorte d' « idéoplastie lumineuse ».

Quant aux points lumineux, phénomène beaucoup plus commun chez d'autres médiums, Mlle Tomczyk ne les a jamais produits.

Après la nuit du 7 septembre, son imagination fut obsédée par deux sortes de lumières, celle de la lune et celle des étoiles. Pendant les trois séances qui ont suivi cette nuit, elle voyait continuellement des *points lumineux* — elle seule d'abord. Elle disait : — « *Il me semble* que je vois de petites lueurs, comme des étoiles filantes — mais *c'est peut-être une illusion* ».

D'après ses dires, ces lueurs apparaissaient inopinément au-dessus de ma tête ou plus loin sur le fond de la muraille. *Moi, je n'ai rien vu.*

Puis, elle disait les voir *sûrement*, quoique pour moi elles restassent toujours invisibles.

Enfin dans la dernière séance, déjà décrite, elle a vu « la lune, un peu moins grande et plus pâle que la lune vraie » et moi j'ai remarqué, à deux reprises, ce reflet d'une luminosité blanche, dont je parlais précédemment, et qui ressemblait plutôt aux premières impressions de ma somnambule. La première fois j'avais cru que c'était une étincelle détachée de la mèche, mal coupée, de ma lampe rouge, mais la deuxième fois, je vis nettement une sorte d'étoile filante près de ma main gauche qui cachait la pièce de cinq couronnes.

La première photographie de la lune est venue le 8 septembre, c'est-à-dire *avant* cette dernière évolution somnambulique de la lune visible. La visibilité, l'hallucination proprement dite de cette image visuelle, n'était donc pas nécessaire pour sa reproduction photographique. (La photographie des points lumineux a été déjà donnée dans le chap. IV, fig. 8).

X

Autres preuves de l'idéoplastie photographique

Toutes les considérations qu'on vient de lire, se rattachaient à la supposition que nous avions réellement affaire à une photographie de la pensée.

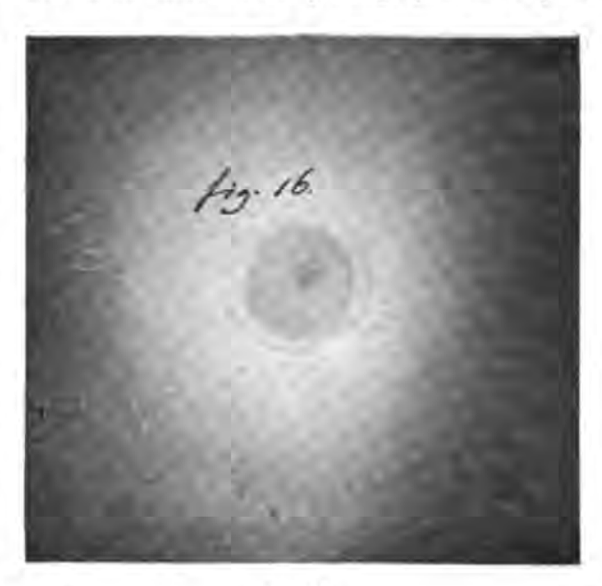


Fig. 16.

Cette certitude, je ne pouvais pas l'avoir de prime abord, et le seul moyen d'y arriver consistait en une répétition de l'expérience, ou plutôt en une transformation de l'idéoplastie photographique inconsciente supposée, en une idéoplastie consciente et voulue.

Je demandai donc au médium de se représenter nettement la pleine lune et de tâcher d'en obtenir une nouvelle reproduction.

Le 11 septembre j'obtins le cliché n° 16. C'était quelque chose de ressemblant, quoique d'une apparence bizarre. Le nuage est analogue mais la « lune » diffère beaucoup.

— Ce n'est pas une lune — dis-je au médium — c'est un bouton !

En effet, la figure 16 représente comme deux disques, incrustés l'un dans l'autre, avec une troisième tache ronde beaucoup plus petite au milieu. Cette tache est plus sombre que le second cercle et le second plus sombre que le premier. D'ailleurs aucun d'eux n'est plus clair que le fond du nuage. (On trouvera plus loin les explications données à ce sujet par le double.)



Mes critiques provoquèrent de nouveaux efforts du médium, et cette fois il se produisit le phénomène inverse : des deux lunes de la figure 17, a première, plus petite, est plus blanche, et toutes les deux plus claires que le fond.

Cette expérience est encore intéressante à un autre point de vue : elle prouve la grande pénétrabilité des rayons, qui entrent en action dans la photographie de la pensée.

Pour s'en assurer, j'avais pris une boîte encore intacte de plaques 12×16 1/2 de la fabrique de Grieshaber et C°. C'était une boîte-échantitillons qui ne contenait que deux plaques. Je la mets sur la table et le médium y applique sa main gauche, en pleine lumière, en pensant à la lune, les yeux fermés.

Après la sensation douloureuse éprouvée par lui, j'ouvre la boîte dans l'obscurité et je développe les deux plaques simultanément.

Sur l'une d'elles (celle du dessus, que je ne reproduis pas) apparaît seulement une sorte de cadre bleu argent. Sur celle du dessous (fig. 17) le même cadre, visiblement en continuité avec

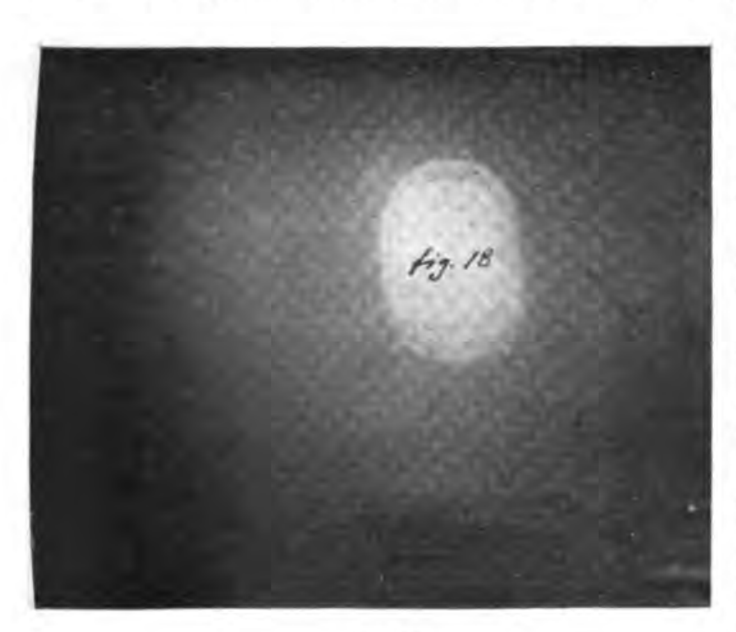


Fig. 18.

l'autre, et dans un coin de ce cadre, qui pouvait, à la rigueur passer pour un nuage argenté), une lune, telle que je viens de la décrire. La lune est pâle, mais nette. Elle est plus grande, double (on distingue même une troisième impression très faible) et aplatie, et se trouve seulement sur la plaque inférieure.

Par conséquent cette image, si elle avait quel-

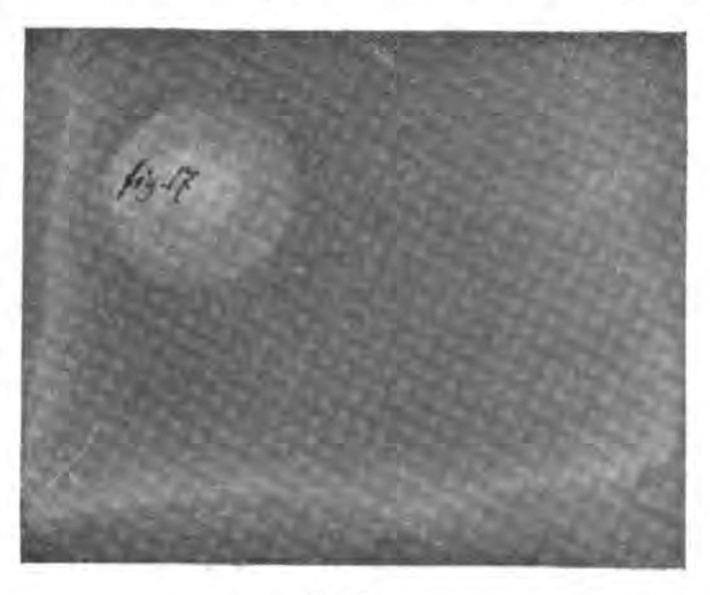


Fig. 17.

que chose de réel, ne présentait que deux dimensions perceptibles, et elle « a remué » entre deux plaques, serrées l'une contre l'autre et séparées par deux couches de papier inactinique, dans une boîte intacte !

Nous voilà donc de nouveau ébranlés dans notre hypothèse d'un intermédiaire quasi-matériel dans la photographie de la pensée ! En tout cas, s'il existe, il doit être impalpable comme une image projetée sur un écran et les rayons qui le forment pénètrent la matière, photographiquement opaque.

Nous savons que les rayons X^x font de même, et le lecteur qui se rappelle les boules caractéristiques de ces rayons, serait peut être tenté de les confondre avec nos lunes. Mais la similitude ne s'applique qu'à la nature des rayons — l'image est toute différente. Les boules des rayons X^x sont tout à fait géométriques, tout à fait uniformément noires et ne sont pas accompagnées d'un nuage. Leur aspect est donc autre et nous avons tous les droits de les considérer comme de vraies boules, très probablement en mouvement de rotation. Pour nos lunes, il ne peut être question que d'un mouvement rectiligne, d'ailleurs incertain, et notre dernière expérience prouve, que ce ne sont que des disques (et non des boules à trois



dimensions), qui ne laissent pas de traces sur les plaques voisines.

Une nouvelle répétition de la même expérience, le 23 septembre, donna la figure 18, qui ressemble presque tout à fait à la première idéoplastie



Fig. 19

inconsciente. En tout cas, la similitude est suffisante pour conclure que déjà la première fois nous avons eu affaire à une vraie photographie de la pensée. Le nuage est plus large et frangé par le bas. La lune est de nouveau doublement imprimée, ce qui est même plus visible que sur la figure 15 à cause de l'éloignement plus grand des deux empreintes. Le disque de la lune, qui, sous un certain angle de vision, manifeste la même teinte blanche du côté verre, présente en transparence une teinte rose, plus forte que sur le reste de la plaque, qui d'ailleurs est nettement rose si on la place sur du papier blanc.

L'espace où les deux disques se couvrent est plus luisant, ce qui prouve que les deux lumières ou les deux actions s'ajoutaient l'une à l'autre.

Enfin, la figure 19, obtenue le 8 octobre, doit être considérée comme l'effet suprême des efforts de ma somnambule, qui devinant mes doutes, suscitée par la deuxième lune-bouton, concentra de mieux en mieux sa pensée consciente, pour me donner une pleine satisfaction.

Cette dernière épreuve est particulièrement intéressante sous ce rapport qu'elle présente quatre ou même cinq impressions nettes de la lune, de différentes grandeurs, privée cette fois de son nuage. Ce dernier est remplacé par une auréole qui entoure les plus fortes impressions. Le côté moins fortement imprimé de l'image ne présente pas cette particularité ; mais même la forte impression accompagnée de l'auréole ne nuit pas à la netteté des contours.

La première impression est la plus forte, la dernière la plus grande, comme si la force ne pouvait pas suffire pour une image en même temps grande et lumineuse. La luminosité augmente par la superposition des disques.

L'original, c'est-à-dire le négatif, présente de nouveau une teinte rose et la lune une teinte blanche (la lune seulement, pas le nuage), et seulement du côté verre. Le nuage, ou plutôt l'auréole, reste des deux côtés noir.

A partir de ce moment une sorte de fatigue s'empara de la faculté idéoplastique de mon médium et il n'y eut plus moyen d'obtenir quelque chose d'intéressant dans ce genre.

Nous verrons tout à l'heure que cet insuccès dans la suite des expériences idéoplastiques a été compensé par un autre pas en avant.

XI

EN CORRESPONDANCE AVEC LE DOUBLE

Le 28 *septembre.* — Le médium a passé une bonne nuit, il est fort, gai et bien portant. Malgré cela la séance est mauvaise ; elle est mauvaise au point de vue scientifique, quoique très riche en phénomènes.

Ma somnambule se sent énervée par un orage, assez silencieux d'ailleurs, qui éclate au commencement de la séance, c'est-à-dire après l'hypnotisation, et les expériences sont tout le temps paralysées par des manifestations incohérentes spontanées, comme sous le règne de la Petite Stasia. Elle n'est plus là, mais le fantôme impersonnel l'imite en grande partie. Il y a tout de même une nuance : les farces qu'il débite, portent un caractère de bonhomie et d'honnêteté ; il ne triche pas, il montre seulement qu'il serait capable de le faire, s'il n'était pas le bon garçon qu'il est. Il dérange mes expériences, mais c'est parce que, sentant son incapacité pour les phénomènes demandés, et ne pouvant pas parler, il cherche à me dédommager d'une manière quelconque : il m'apporte par exemple mon chapeau qu'il me met sur la tête, il soulève ma chaise, il me montre des points lumineux, produit des attouchements, et en même temps essaie de m'expliquer par le langage des phénomènes spontanés, que la photographie de la pensée et la photographie du supposé double des objets inertes sont devenues impossibles. C'est ainsi qu'il fait

une imitation comique de la photographie de la lune (fig. 20), en apportant de mon cabinet une rondelle en nacre qu'il met sur la plaque et l'éclaire ensuite médianiquement — mais il le fait sans mystification, car après avoir posé la rondelle sur la plaque, il frappe dessus, pour m'annonçer la présence de cet objet dans l'obscurité. (Sans le vouloir, il m'a procuré ainsi un argument important pour mon interprétation de l'expérience avec le dé à coudre, quant à la nature photographique de sa copie. On se rappelle, que j'avais supposé une infiltration de la lumière sous le dé quasi-matériel et une partielle réflexion de cette lumière, qui a permis l'impression de certains menus détails de surface. Or, quoique dans cette dernière expérience (fig. 20) la surface ne fût plus courbe mais plate, et beaucoup plus lisse, malgré cela, dis-je, on voit sur le négatif l'image exacte des raies, d'éclats différents, qui caractérisent la nacre de perles ! Je regrette que ces détails ne puissent pas être visibles sur la photogravure. En outre, autour de la lune simulée, qui, comme la vraie lune, ne possède pas de lumière propre et par conséquent est restée noire sur le fond clair, le double esquissa une imitation maladroite du nuage ; ce qui prouve qu'en dehors de l'idéoplastie photographique, le corps astral peut faire une sorte de *dessin* à l'aide de ses rayons actiniques. C'est la douleur du médium, causée par la production de ces rayons, qui m'annonça le phénomène).

Et quand je voulus obtenir la photographie mentale d'une grande bouteille, placée sur la table et éclairée par la lampe rouge, le double apporta de l'étagère deux petits flacons et posa l'un sur la plaque et l'autre sur ma main.

Enfin, voyant que je persiste dans mon désir d'expérimenter sérieusement et que je ne suis pas du tout enchanté de ses farces, exécutées sans contrôle, il escamote la plaque, en me faisant comprendre par le froissement du papier, qu'elle se trouve déjà loin du médium sous la bouteille en question.

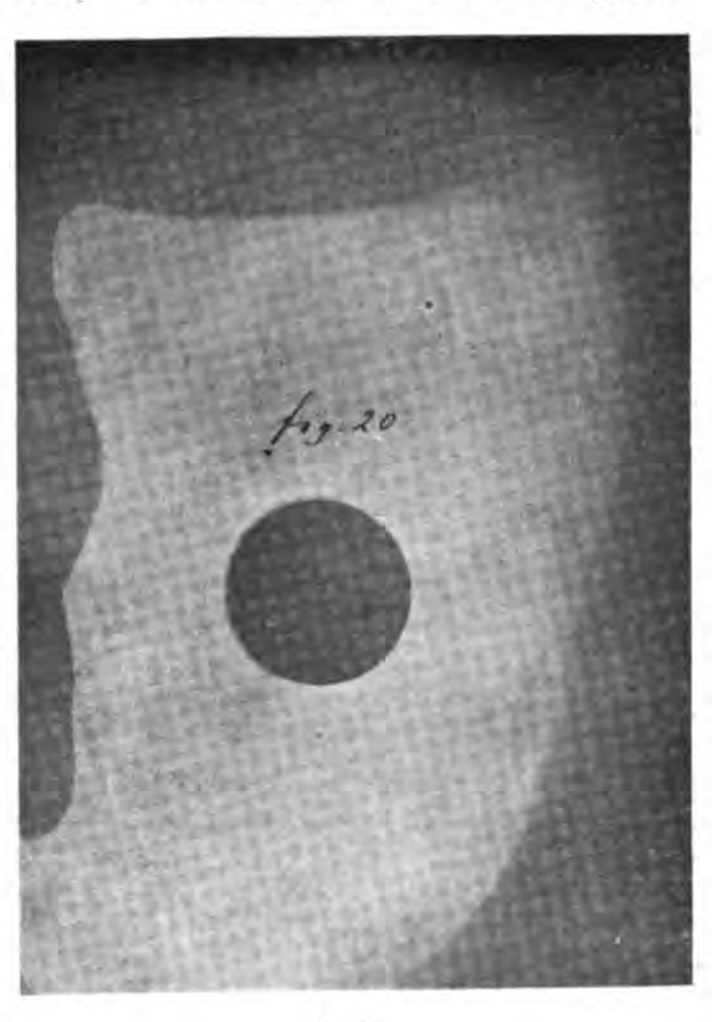


Fig. 20

Je me fâche ; mais la somnambule défend son double en disant :

— Ne le gronde pas ! Tu vois qu'il ne le fait pas par méchanceté. Il n'est pas comme la Petite. Peut-être veut-il tout simplement nous faire comprendre qu'il n'y a pas assez de force pour les plaques ?...

(*La fin au prochain numéro*).



AU MILIEU DES REVUES

Autres Séances avec Mme Wriedt, le « médium à trompette ». Le témoignage de la fille de W. Stead.

Nous trouvons dans le *Light* du 6 juillet le compte rendu d'une autre séance avec le médium Mme Wriedt. On verra qu'il semble être loin d'avoir la valeur de celui de M. Chedo Mijatovich, que nous avons publié dans notre dernier numéro ; il est toutefois, lui aussi, très intéressant.

Le mardi 18 juin, au Bureau Julia, à Wimbledon, j'assistai à l'une des séances les plus convaincantes auxquelles il m'ait été donné d'intervenir en ces dix dernières années. Le médium était Mme Wriedt. C'est une dame d'un âge moyen, sans prétention, d'un tempérament plutôt bilieux-nerveux. Son esprit paraît être parfaitement assis, et son jugement bien équilibré. Nullement préoccupée d'impressionner le public par ses facultés psychiques, elle est sérieuse, naturelle dans ses manières et dans son langage, toute consacrée à son œuvre. Elle a un accent américain fortement caractéristique, qui, si on le prend sérieusement en considération, suffirait à prouver le mal fondé des critiques qui voudraient lui attribuer des facultés de ventriloquisme. Sa poignée de main est ferme, bien qu'un peu froide.

Durant la première demi-heure, aucune manifestation ne se produisit, mais lorsque nous eûmes chanté ensemble un hymne favori de M. W. T. Stead, et récité la Prière du Seigneur, plusieurs assistants ne tardèrent pas à s'écrier qu'ils voyaient des lumières, quelque chose comme des boules rougeâtres qui flottaient par ci par là dans la chambre. Nous regardâmes tous, et nous vîmes alors de belles lumières qui apparaissaient près du plafond, directement sur le centre du cercle. Plusieurs se formèrent ainsi, et puis disparurent. Quelques-unes de ces boules de lumière avaient au moins de 3 à 7 pouces de diamètre. Après avoir pris une forme ronde, elles parurent enfin s'aplatir contre le plafond avec des résultats remarquables : quelques- unes allèrent se briser comme des bulles de savon contre un carreau de la fenêtre dans un rayon de soleil qui filtrait à travers, en produisant un effet saisissant de couleurs multiples. Je n'oublierai jamais comment, durant une quinzaine de minutes, ces lueurs passèrent d'un coin à l'autre de la chambre, planant sur la tête des assistants, et disparurent enfin contre le plafond.

Nous nous demandions ce qui allait encore se produire, mais notre attente ne fut pas longue, car, comme nous regardions le plancher, des points de lumière rouges apparurent en s'avançant du cabinet médiumnique vers notre côté gauche ; on aurait dit des fils électriques qui se fondaient. Immédiatement après, quelque six ou sept personnes assises à la gauche du cabinet observèrent une grande quantité de lueurs spirites qui allaient, venaient dans le cabinet même. Ces lueurs, pareilles à des feux follets, furent observées par tous les assistants durant quinze à vingt minutes au moins. Nous les voyions bien objectivement, et non subjectivement ; en d'autres mots, avec notre sens complet de vision objective.

Après quelques autres minutes de ces feux d'artifice spirituels, le médium, qui pendant toute la durée de la séance reste en possession de sa conscience normale — c'est-à-dire complètement réveillé — commença à décrire un ou deux esprits qu'il voyait, ce qui donna lieu à des commentaires généraux. Ce fut alors que Miss Harper et Mme Wriedt me demandèrent si je n'avais pas eu des impressions ou des visions de ce qui se passait autour de nous — ce à quoi je répondis que je pouvais voir distinctement une lettre A et le symbole d'une ancre. La dame assise à ma droite s'écria aussitôt :

— Mais c'est mon mari ! Il est mort tout dernièrement. C'est mon nom : je suis Mme Anker, et je suis certaine qu'il viendra et qu'il me parlera par la trompette.

Ceci ne manquait pas d'intérêt, puisque je n'avais jamais rencontré auparavant la dame en question, et qu'on ne m avait jamais présenté à elle ; la chose était d'autant plus intéressante en raison de la façon singulière dont l'esprit avait fait connaître sa présence au moyen d'un symbole graphique.

Je donnai ensuite la description du profil d'un homme qui tâchait d'ouvrir la bouche comme s'il avait voulu parler. Le profil ressemblait, de l'avis du médium, à celui du Docteur américain J. M. Peebles, qui, nous faut-il ajouter, est encore en vie.

Immédiatement après, le visage de M. T. Stead — deux fois plus grand que nature — apparut en face de moi. Il venait de la direction du mé-



dium. Pendant que nous discutions au sujet de la nationalité et de l'identité du profil que j'avais aperçu, et que Mme Wriedt causait avec animation, tout à coup M. Stead parla à travers la trompette avec une voix de stentor, en nous causant à tous un sursaut, et à moi en particulier. Ses premières paroles furent prononcées avec beaucoup de force. Il dit :

Mon cher monsieur de Kerlor, mon cher enfant, pardonnez-moi si je n'ai pas prêté attention aux prédictions et aux avertissements que vous me donniez ; mais ce que vous m'aviez dit au sujet de la mort, du désastre, du naufrage et du cercueil était absolument vrai.

Se tournant ensuite brusquement vers les autres membres de l'auditoire, il ajouta :

Je déclare et je désire que vous sachiez tous que ce monsieur, M. de Kerlor, m'avait prophétisé, et avait été le seul à le faire, ma mort imminente, le désastre, la noyade, et qu'il m'avait vu entouré de cercueils et de cadavres. Je regrette bien de n'avoir pas prêté plus d'attention aux prédictions qu'il me fit au mois de septembre dernier. Je n'aimais pas à les entendre alors, mais elles se sont montrées exactes dans tous leurs détails.

J'étais bouleversé d'émotion. Ayant repris mon contrôle sur moi-même, je rappelai à M. Stead la dernière visite que je lui fis, trois ou quatre semaines avant son départ pour l'Amérique, et le fait qu'il ne put pas me recevoir, étant très occupé par un article qu'il écrivait pour sa Revue.

Sa voix devint triste et vibrante d'émotion, et il dit : « Oui, oui, j'étais si occupé ! Oh ! si j'avais su !... Mais le temps est si court ! » Une petite conversation de caractère personnel suivit alors. Il m'encouragea avec des paroles ardentes, en m'invitant à continuer l'œuvre qui doit donner la preuve de la survie.

Je répondis que j'avais parfois douté, mais que je croyais à présent entièrement ; M. Stead dit alors avec force : « Vous ne devez pas dire que vous croyez : vous devez dire que vous *connaissez* ».

Je lui demandai ensuite de me raconter ses derniers moments, et comment il était mort ; il répondit qu'il était mort d'un choc reçu à la tempe droite, et que sa vie physique s'était éteinte avant qu'il tombât à l'eau. Quand le navire coula, il était tout étourdi, et il ne se rappelle pas autre chose.

Après cela, il renouvela ses affirmations sur les tristes prophéties du 16 et 20 septembre 1911. Il s'adressa à Miss Harper en l'appelant « Édith », et eut une petite conversation avec elle. Il dit être très heureux de se trouver au milieu de nous, salua chacun de nous individuellement, en appelant chacun des assistants par son nom, en adressant à tous des paroles d'encouragement. Enfin, il nous fit des souhaits, mais ses dernières paroles avaient perdu en intensité, la force de sa voix diminuant après chaque phrase, jusqu'au moment où la trompette, qui était tenue en suspens par une entité semi-matérialisée, tomba brusquement sur le sol avec bruit.

Il avait conversé presque continuellement pendant une demi-heure.

Tout le monde fut ravi d'avoir reçu une preuve si convaincante du retour des esprits ; la manifestation était si réelle, la voix était si exactement pareille à celle de M. Stead de son vivant, la manière de s'exprimer était tellement la sienne, l'illusion était si complète, si impressionnante, la réalité de la personnalité de M. Stead était si tangible, que lorsque la voix se tut, on se demandait presque s'il n'avait pas été présent à la séance en chair et en os. Il paraissait incroyable que nous eussions entendu un homme qui était passé depuis si peu de temps dans l'au-delà.

Mais nous n'eûmes pas beaucoup de temps pour songer à tout cela, car, quelques secondes à peine après la disparition de M. Stead, le monsieur qui m'avait montré son symbole — le mari de Mme Anker — commença à parler à sa femme au moyen de la trompette, d'abord en lui adressant la parole en anglais, ensuite dans le plus pur norvégien (M. et Mme Anker sont norvégiens) ; leur conversation dura quelque temps. Il y avait aussi dans le cercle trois autres norvégiens, dont chacun reçut des communications d'autres esprits amis, qui conversèrent continuellement en norvégien. Il était maintenant hors de doute pour moi que ces manifestations étaient absolument authentiques, car je sentais bien qu'il était impossible au médium, avec ses connaissances limitées et son fort accent américain, de parler cette langue assez peu connue.

Ensuite, quand les esprits norvégiens eurent cessé de se manifester, une autre voix d'esprit se fit entendre. Il se dit le « guide » d'un monsieur anglais qui était présent. Cet esprit donna le nom de « Léo », ajoutant qu'il était italien. Il s'exprima d'abord en un assez mauvais anglais, mais plusieurs parmi nous, surtout Mme Anker, et moi-même, lui ayant adressé la parole en italien, il nous répondit dans cette langue. Nous lui adressâmes des questions sur les endroits où il avait vécu de son vivant. Il nous donna la description de villes et autres endroits en Italie, spécialement de Rome et de Naples, que nous connaissions fort bien, mais quand nous lui



posâmes des questions sur un certain endroit à Venise, il ne put pas nous répondre, disant qu'il ne connaissait pas bien Venise.

Un peu plus tard, plusieurs autres esprits vinrent et parlèrent à leurs amis et parents au moyen de la trompette, entre autres un Irlandais, parent d'une dame de l'assistance. Il avait été chanteur, et on lui rappela le fait qu'il avait eu une velle voix. On lui demanda de chanter une chanson, mais il s'y montra peu disposé, disant qu'un monsieur Platt, qui était assis à côté du médium, aurait bien pu d'abord nous donner une exhibition de ses facultés vocales. On proposa différents titres de chansons, et le choix tomba enfin sur « Tom Bowling», que M. Platt (qui, soit dit en passant, était inconnu à la plupart d'entre nous) commença alors à chanter. L'esprit, au moyen de la trompette, exprima son plaisir d'avoir entendu un de ses chants favoris. Les parents insistèrent alors pour qu'il chantât, et, avec un accent fortement irlandais, il nous fit bénéficier d'un chant comique irlandais dont je n'ai pas retenu le titre.

Avant la fin de la réunion, un autre esprit norvégien, parent de l'un des assistants de ce pays, se présenta et lui adressa quelques paroles d'affection et d'encouragement, en le chargeant de quelques messages pour des parents et amis communs. A la fin de la réunion, on entendit par la trompette la voix de « Julia », qui nous souhaita une bonne nuit.

La trompette tomba sur le sol avec le bruit métallique habituel, et la réunion prit fin. Elle avait duré 2 heures 1/4.

Après une semaine entière de réflexion, en considérant qu'au moins vingt-cinq voix matérialisées d'esprits furent entendues au moyen de la trompette, pour la plupart connues des assistants, et que plusieurs d'entre elles parlaient en des langues entièrement inconnues au médium et à la plupart des assistants ; en songeant à l'apparition des lumières spirites qui avaient précédé les matérialisations de voix, au fait bien contrôlable par l'ouïe que la trompette de M. Stead se détourna de ma direction pour se diriger vers chacun des assistants individuellement, et vint ensuite de nouveau parler à Miss Harper assise à ma gauche, en songeant aux inflexions des voix, à la netteté de quelques-unes, et à la difficulté qu'éprouvaient d'autres à se faire entendre, aux cas si nombreux dans lesquels la voix du médium fut entendue parlant ou chantant durant que les esprits communiquaient avec les assistants — en prenant en considération toutes ces choses, je ne puis douter que j'ai assisté à une démonstration très complète et instructive du retour des esprits. On ne pouvait désirer une preuve plus convaincante de la réalité de la vie après la mort. W. de Kerlor.

P.-S. — Je joins les signatures de toutes les personnes présentes à la séance, pour attester l'exactitude de mon récit.

Nos lecteurs se sont certainement rendu compte des défauts que présente ce récit : les conditions dans lesquelles avait lieu la séance ne sont pas indiquées, ce qui constitue une grave lacune ; il y a souvent dans la description des « feux d'artifice spirituels » (!) des points obscurs ; la narration des derniers moments de W. Stead contient des phrases contradictoires ; surtout on ne peut s'empêcher d'observer que M. de Kerlor s'arrange pour tailler un bout de réclame à ses facultés prophétiques, etc. Les regrets exprimés par W. Stead de ne pas avoir écouté les prédictions de M. de Kerlor — ce qui lui causa de passer de cette vie à trépas — semblent peu dignes de cette belle et noble figure de mystique.

Aussi le récit de M. W. de Kerlor n'a pas été également goûté par tout le monde, dans le Royaume Uni. Il nous suffira, pour le montrer, de reproduire la lettre suivante que le *Light* publiait dans son numéro du 20 juillet, et qui présente même un certain intérêt scientifique, au point de vue de nos recherches :

Dans le *Light* du 6 juillet a été publié le compte rendu d'une séance où il est dit que M. Stead se serait manifesté, et on lui attribue des affirmations qui sont directement contraires à celles qu'il aurait faites par l'intermédiaire d'autres médiums. Dans la séance de Wimbledon, M. Stead aurait dit à M. de Kerlor être mort « d'un choc contre la tempe droite de sa tête, et que sa vie physique s'était éteinte avant qu'il fût parvenu dans l'eau ». Dans toutes les communications précédentes dans lesquelles M. Stead s'occupa de la façon dont il mourut, il avait nettement déclaré qu'il était resté pendant un certain temps vivant et conscient dans l'eau dont la température était glaciale, en disant qu'il n'avait pas souffert autrement que par un engourdissement causé par le froid et par une grande sensation de poids et de suffocation.

Toujours dans les communications précédentes, M. Stead se déclara très satisfait du changement survenu dans son existence, en faisant allusion à un travail que lui seul pouvait accomplir parmi les âmes des noyés. Jamais avant la publication de M. de Kerlor, M. Stead ne nous avait été présenté comme ayant dit un mot de regret sur sa mort, et le contraste est ainsi très fort quand nous lisons les paroles : « Je regrette bien de ne pas avoir prêté plus d'attention aux prédictions de septembre dernier. »



Dans le *Light* du 25 mai, M. Stead nie avoir reçu des prémonitions quelconques. Maintenant il présente ses excuses à M. de Kerlor pour les avoir négligées.

Cette dernière inconséquence est compréhensible, mais comment expliquer les autres ? Les souvenirs de M. Stead s'effaceraient-ils après sa mort, comme il a dit que la mémoire de bien d'autres avait déjà disparu ?

Ce n'est pas en sceptique que j'attire votre attention sur ces contradictions, mais comme une personne qui désire croire, et pour laquelle ces inconséquences sont tout naturellement une pierre d'achoppement. Il est difficile de croire que le M. Stead qui parle d'être parvenu dans l'eau inconscient à la suite d'un coup à la tête, et qui exprime son regret pour ne pas avoir écouté les avertissements qu'on lui donnait, est le même M. Stead qui ailleurs parle de ses sensations de noyé et de la grande joie et liberté de vie existant dans le monde des esprits. Il me semble qu'il y a bien là une contradiction sérieuse.

Il serait peut-être utile que la prochaine fois que M. Stead se manifestera, on lui fasse remarquer ces contradictions, et qu'on lui en demande l'explication.

E. A. J.

Nous terminerons par le passage suivant d'un article que Miss Estelle W. Stead, fille du publiciste défunt, vient de publier dans le *Nash's Magazine* de juillet :

« Trois semaines après le désastre du *Titanic* je vis la tête et les épaules de mon père aussi clairement que je les vis la dernière fois que nous fûmes ensemble sur la terre. Je causai avec lui de choses très intimes nous concernant mutuellement — choses dont le médium ne pourrait avoir eu aucune idée possible. La séance avait lieu dans le bureau de Julia. C'était une séance avec la trompette, médium Mme Wriedt. Après avoir montré son visage, mon père prit la trompette, et, se tournant vers un des assistants qui avait été enclin à railler à nos séances précédentes lorsque mon père était présent en son corps physique, il lui dit emphatiquement : « Croyez-vous maintenant ? Tout ce que je vous ai dit, n'est-ce pas la vérité ? » Si j'avais eue encor quelques doutes quant à la proximité de l'autre monde et la possibilité d'entrer en communication avec les esprits, ceci me les aurait ôtés... »

Miss Estelle Stead dit encore qu'à ces séances elle entendit jusqu'à trois voix parlantensemble, plus celle du médium prenant part à la conversation. L'anglais ne fut pas la seule langue employée ; on y parla en norvégien, en français, en allemand, en italien, en suédois et en arabe.

Action à distance du fluide magnétique sur les écrans lumineux ?

Dans un article que M. L. d'Ambroise, de Marseille, vient de publier dans le *Monde Psychique*, au sujet de « l'objectivité du fluide humain », se trouve relatée l'expérience suivante :

Il est certain que le magnétisme npeut se conduire par un fil de cuivre, et qu'il est susceptible d'influencer certains produits chimiques, tels que le sulfure de calcium, le sulfure de zinc, dont la phosphorescence naturelle augmente d'intensité sous l'action des rayons N. Toutes ces substances traversées par des vibrations supérieures à 727.000.000 000.000 ramènent la lumière invisible à la normale visible, et les chiffres inconnus, que nous ne possédonc pas encore, s'établissent sur la gamme des couleurs spectrales de l'infra-rouge à l'ultra-violet. L'individu émane ses effluves, mais une partie de ceux-ci deviennent distincts sans rien perdre de leur valeur intime, c'est-à-dire que le rayonnement obtenu est inférieur au rayonnement réel, mais suffisant pour indiquer la nature variable de ce dernier.

Pour faire ces expériences, on fabrique un écran en papier noir enduit de l'un des produits chimiques cités plus haut : l'on relie cet écran, par un fil de cuivre, à une petite plaque de cuivre destinée à aller prendre contact avec une partie quelconque du corps. La plaque de cuivre concentre les ondes magnétiques qui suivent le fil et vont illuminer l'écran suspendu à une potence affectée à cet usage. Bien entendu cette expérience doit se faire dans l'obscurité qui est nécessaire pour permettre de voir les rayons illuminer l'écran d'une belle lueur éclairant presque, suivant sa force, les plus proches objets.

Aux dires de M. d'Amboise « ces expériences se sont faites maintes fois et l'on peut les répéter à volonté ». Malheureusement, elles rappellent les fameux écrans que devaient être rendus lumineux par les rayons N. Il serait donc très utile qu'un grand nombre de personnes répètent l'expérience exposée par M. d'Amboise ; nous serions reconnaissants à ceux de nos lecteurs qui nous en enverraient les résultats, tout aussi bien négatifs que positifs.

ECHOS ET NOUVELLES

La mort d'Andrew Lang

M. Andrew Lang, qui avait été président de la Society for Psychical Research de Londres pour 1911, vient de mourir à l'âge de soixante-huit ans. Après avoir fait ses études à l'Université d'Oxford, il publia en 1872 un livre intitulé *Ballads and Lyrics of Old France*, qui fut suivi d'autres ouvrages littéraires. Un peu plus tard, il s'adonna à l'anthropologie, dans laquelle il ne tarda pas à occuper une situation éminente, et aux études psychiques, auxquelles il contribua par plusieurs ouvrages, dont *The Book of Dreams and Ghost* est peut-être le plus connu. Depuis plusieurs années déjà il prenait une part active aux travaux de la S. P. R.

C'était un érudit, un observateur sérieux, une intelligence ouverte et sympathique.

Le dynamistographe

Dans notre fascicule de Novembre-Décembre 1911, nous avons parlé assez longuement du « dynamistographe » — un appareil que deux spirites néerlandais, MM. Zoralberg von Zelst et Matla, nous présentaient comme devant nous permettre de communiquer avec les Esprits. M. J. M Keen, président du groupe spirite « Harmonia », de la Haye, allait jusqu'à dire, à ce sujet : « Plus de doute : l'existence d'êtres intelligents de l'Espace est, cette fois, officiellement reconnue et acceptée ». Ceci parce que « la Société Royale des Sciences des Pays-Bas *allait s'en occuper* !

En tous cas, le Bureau International du Spiritisme, avait invité M. H. N. de Frémery, capitaine d'artillerie, co-directeur du *Tœckomstig Leven*, à présenter un petit rapport à ce sujet. Voici les paroles du capitaine, telles que nous les trouvons dans le Bulletin Officiel du Bureau International, 1er juin :

Quant au dynamistographe, on ne peut pas nier qu'il ne soit fait d'une manière ingénieuse. Mais il est si sensible aux moindres différences de température, qu'on n'a pas encore réussi à faire des expériences irréprochables. Les inventeurs ont expérimenté devant une Commission de membres de la Société spirite « Harmonia », à la Haye, dans des circonstances qui ne sont point du tout satisfaisantes. Les résultats ont été maigres. Deux docteurs ont constaté des reculades, qui semblaient avoir lieu sur demande, mais on n'est pas certain que ces phénomènes ne soient pas dus à une différence de température, et qu'ainsi il n'y ait eu qu'une simple coïncidence. Pour éviter toutes ces causes d'erreurs, il faudrait isoler la machine d'une façon parfaite, mais cela coûte très cher, et comme personne n'est bien convaincu de la réalité des faits, les inventeurs ont beaucoup de peine à trouver l'argent nécessaire. Une requête au ministère de l'intérieur tendant à confier à un professeur de l'une de nos Universités l'examen de la prétendue invention a été repoussée. Les inventeurs disent aussi avoir eu des communications de défunts par le moyen de leur appareil, mais ils n'ont pu en fournir la preuve. Ainsi nous ne savons qu'en penser.

Les documents laissés par Home

Munich, 14 juin 1912.

Mon cher Confrère,

Je me permets d'avoir recours à votre Revue pour une affaire à laquelle j'attache beaucoup d'importance pour un travail dont je m'occupe.

Toutes mes recherches sur le sort des documents laissés par Daniel Douglas Home, le fameux médium, ont été sans succès, même auprès de personnes privées, à Paris. Mme Douglas Home, née Aksakof, vivait à Paris et y est décédée. Le fils, Grégoire Douglas Home, était né d'un premier mariage de Daniel D. Home. Les documents sont-ils parvenus entre les mains du fils, qui a maintenant absolument disparu ? Je crois que l'assistance des Revues spécialistes pourrait avoir les plus grandes chances de me permettre d'aboutir dans mes recherches.

Recevez, mon cher Confrère, mes remerciements anticipés, etc.

Dr Walter Bormann.

Neurentherstr. 22, II, München, N. W.

Pour une nouvelle Revue psychique suisse

La Société d'Études Psychiques de Genève entreprend le lancement d'une *Revue Suisse d'Etudes Psychiques*, qui toutefois ne sera publiée que si le nombre de ses souscripteurs est suffisant pour en assurer la marche régulière. Cette Revue devrait paraître tous les mois sous la forme d'une brochure in-octavo de 32 pages.

Le programme de la future Revue contient, entre autres, les lignes suivantes :



Elle ne représentera pas les intérêts exclusifs du spiritisme, mais sera l'organe de tous les chercheurs qui, basant leurs études sur les expériences faites par l'intervention des forces médiumniques de toute nature et de tout degré, désirent sincèrement se faire une opinion raisonnée et scientifique de ces phénomène.

La rédaction acceptera sans parti pris les critiques motivées des articles qu'elle publiera en faveur de la doctrine spirite.

C'est par la coopération de ces éléments antagonistes que nous prétendons contribuer à éclairer l'étude d'une question que nous espérons voir bientôt intéresser le monde entier.

Inutile de dire que nous souhaitons le meilleur succès à une Revue qui arbore intelligemment un pareil programme.

Le prix de l'abonnement sera de 5 fr. pour la Suisse, de 6 fr. pour l'étranger. Ecrire à M. Ch.-E. Piguet, président, 2, rue des Délices, Genève.

LES NOUVEAUX LIVRES

James Coates, Ph. D. : **Photographing the Invisible.** Practical Studies in Spirit Photography, Spirit Portraiture and other Rare but Allied Phenomena. With 90 photographs. — (L. N. Fowler et Co., London, E. C., 7, Impérial Arcade, Ludgate Circus. — 7/6 net).

Depuis longtemps déjà, M. J. Coates, qui est un vétéran des recherches psychiques, avait tout spécialement tourné son attention vers la « photographie spirite » proprement dite ; à savoir, celle qui représente un esprit invisible à l'œil nu. Il avait touché à la question, d'une manière assez étendue, dans son précédent ouvrage : *Seeing the Invisible.* Mais le livre dont nous nous occupons maintenant : *Photographing the Invisible* — 400 pages, avec 90 photographies — est entièrement consacré à ce sujet brûlant. C'est même, sans doute, l'ouvrage le plus important qui ait paru sur la question, jusqu'à ce jour, sous l'aspect de la richesse des documents recueillis. D'ailleurs, M. Coates nous donne lui-même une énumération des principales sources auxquelles il a emprunté une partie des données qui lui ont servi pour son livre ; la voici, à l'usage des personnes qui s'occupent particulièrement de cette branche si débattue de la médiumnité :

Chronicles of the Photographs of Spiritual Beings and Phenomena Invisible to the Material Eye, par Miss Houghton (E. W. Allen, Ave Maria Lane, London, 1882) ; *The Veil Lifted,* par Alfred Glendinning (Whittaker and Co., Londres 1894) ; *Unseen Faces Photographated,* par le Dr H. A. Reid (Los Angeles, Cal., Etats-Unis, 1901). En outre, certaines publications périodiques spirites : *Human Nature,* vol. VIII et IX (James Burns, Londres 1874-75), contenant des articles de M. A. Oxon (Stainton Moses), à ce sujet ; *Bordeland,* de W. T. Stead (Londres, 1894-7), etc.

M. Coates dit avoir négligé, dans son ouvrage, tout ce qui se rapporte aux expériences du Dr Baraduc sur la photographie des radiations invisibles du corps humain, ayant d'ailleurs parlé de cela dans *Seeing the Invisible.* Il ajoute :

Je n'ai pas cherché à examiner les résultats du Dr Ochorowicz avec son nouvel appareil, au moyen duquel il est parvenu — paraît-il — à photographier les *esprits* (je suppose à leur état invisible), sans l'aide d'un médium. Les nouvelles s'y reférant viennent à peine de paraître et sont trop insuffisantes pour que je puisse en tenir compte dans cet ouvrage.

M. J. Coates a sans doute été entraîné en erreur par quelques passages de journaux où on avait fait confusion entre les expériences de M. Ochorowicz et les vœux — pour le moment purement platoniques — de M. Edmond Vauchez en faveur de la photographie des esprits à volonté, et sans médium.

L'avis de M. J. Coates sur la question de la photographie spirite se résume, en apparence, dans ces quelques lignes de la Préface :

Les spirites croient que l'on peut photographier les esprits. Les techniciens — dont un grand nombre n'ont jamais pris la peine d'étudier la question — déclarent que toutes les photographies spirites sont frauduleuses. Voici ce que je leur réponds : « Aucune des deux hypothèses n'est prouvée, mais les preuves semblent plutôt être en faveur de la photographie spirite. »

Telles sont les paroles de l'auteur ; mais il suffit de parcourir son ouvrage pour se rendre compte qu'il est, en réalité, infiniment plus croyant qu'il ne veut le paraître par la déclaration ci-dessus, et que toutes ses sympathies sont



du côté spirite. On aperçoit en lui un effort continuel pour convaincre le lecteur ; il lui arrive bien parfois de devoir toucher à certaines circonstances défavorables pour la thèse de l'authenticité des phénomènes, mais il s'arrange toujours pour laisser ses lecteurs sous l'impression que les critiques qu'il vient d'avancer n'ont, en somme, pas beaucoup d'importance.

En tout cas, l'auteur remarque avec raison qu'on ne pourrait affirmer que l'invisible ne peut pas être photographié, même sur le plan matériel, sans montrer une ignorance de faits que tout le monde connaît, comme, par exemple, la radiographie, permettant de photographier les organes intérieurs du corps ; la photographie astronomique offre, elle aussi, des exemples innombrables à ce sujet. Et il s'agit bien là de photographier des objets matériels, quoique invisibles. On pourrait de même parler des applications remarquables des photographies à l'enregistrement du son. C'est bien là de la « photographie de l'invisible ».

L'ouvrage de M. Coates constitue, en somme, une histoire assez complète de la « photographie spirite ». Celle-ci aurait été découverte en 1861 par M. Mumler, de Boston, dont quelques photographies existent encore ; celle de l'esprit du Président Lincoln, qui serait apparu à côté de sa femme, figure même assez souvent en bonne place dans les collections de photographies spirites, et a été souvent reproduite par la gravure. Quand on commença à parler de M. Mumler, Andrew Jackson Davis, l'Allan Kardec Américain, alors Director du *Herald of Progress*, chargea une photographe professionnel, M. Guay, de faire une enquête à ce sujet. M. Guay dit dans son rapport :

M. Mumler ayant fait de son mieux pour faciliter ma tâche, je me chargeai seul de choisir, préparer, émulsionner et mettre dans les châssis les plaques sur lesquelles on devait opérer, sans jamais en éloigner mes yeux, sans permettre que M. Mumler y touchât, durant toute la durée de l'opération. Le résultat fut qu'à côté de mon portrait, sur la plaque, apparut un autre portrait. J'avais pourtant bien examiné toutes choses : la chambre noire, l'intérieur du bain, etc. Je renouvelai à plusieurs reprises l'essai, toujours avec les mêmes précautions, et j'obtins toujours les mêmes excellents résultats ; je suis donc obligé de considérer ces photographies comme authentiques.

M. Coates affirme que d'autres photographes favorablement connus firent à leur tour des enquêtes, qui toutes tournèrent à l'honneur de M. Mumler. Mais un rédacteur du *World*, M. Hickey, s'étant rendu chez Mumler sous un faux nom, et ayant été photographié par lui, une figure inconnue d'esprit apparut aussi sur la plaque. Il lui fit alors un procès pour escroquerie. Le procès dura sept jours et fit un bruit immense à New-York. Des personnages très remarquables vinrent déposer en faveur de l'inculpé ; entre autres le sénateur Edmonds, ancien Président de la Cour d'Appel de New-York ; le banquier Livermore, chez lequel se passèrent les fameuses matérialisations de l'esprit d'Estella, etc. Le juge Dowling estima que la fraude n'était aucunement prouvée et acquitta le prévenu.

Ce procès fit beaucoup pour faire connaître la « photographie des esprits », et M. Mumler ne tarda pas à avoir de nombreux imitateurs.

M. Hudson a été le premier médium photographe professionnel en Angleterre. Sa première photographie date du 4 mars 1872. Quelques hommes compétents étudièrent ses facultés : d'abord, M. Thomas Slater, opticien, et fabricant d'instruments photographiques. Il publia dans le *Spiritualist* du 15 mai 1872 une lettre où il affirmait l'authenticité de ces phénomènes, qu'il avait examinés, et il terminait avec ces mots quasi prophétiques : « Je m'occupe maintenant de faire des expériences sur l'autre côté du spectrum, et je suis convaincu que l'on peut découvrir beaucoup de choses utiles dans la photographie en se servant de la lumière invisible ».

Parmi les personnages de marque qui affirmèrent l'authenticité des photographies spirites de Hudson, il nous faut citer le Dr Alfred Russel Wallace, qui en parle assez longuement dans son livre *Les Miracles et le Moderne Spiritualisme* ; il resta convaincu d'avoir obtenu un portrait de sa mère décédée dans une photographie que lui fit Hudson et qu'on peut voir reproduite dans le livre de M. Coates.

Mais l'homme qui étudia le plus sérieusement Hudson fut M. J. Traill Taylor, directeur du *British Journal of Photography*, qui écrivit au mois d'Août 1873 :

...Une fois admis les faits principaux, une question se pose : par quels moyens ces figures apparaissent-elles sur l'émulsion de collodium ? La première pensée qui vient à l'esprit, est celle de les attribuer à une double exposition dûe au photographe Hudson. Mais une difficulté se présente ici. M. Hudson n'a pas du tout besoin d'être présent ; il nous faut lui rendre cette justice que, alors que nous faisions des expériences dans son atelier pour déterminer la vérité de « la prétendue photographie spirite », nous prenions entièrement possession de son laboratoire, nous employions notre propre collodium et nos plaques, et à aucun moment, durant la préparation,

l'exposition ou le développement des portraits, M. Hudson ne s'est trouvé à moins de trois ou quatre mètres de l'appareil ou du cabinet noir. Des apparitions anormales apparurent certainement sur plusieurs plaques, quelles que soient leurs causes. Le photographe ne fut pour rien dans leur production. On ne peut même pas songer qu'on ait employé des plaques ayant déjà servi une fois, les plaques étant entièrement neuves ; elles avaient été faites quelques heures auparavant ; elles ne sortirent jamais de nos mains, et le paquet ne fut ouvert que juste au moment où commencèrent les opérations.

De ce temps-là, on ne connaissait pas encore généralement certains trucs, tels que celui consistant à dessiner avec une solution de quinine une figure sur l'écran placé derrière la personne qu'on photographie ; M. Traill Taylor ne pouvait pas prévoir cette objection, et M. Coates n'en parle pas dans son ouvrage. M. Hudson connaissait-il ce truc ? C'est peu probable.

Mrs. H. Sidgwick, la célèbre psychologue, affirme le caractère frauduleux des photographies de Hudson, en montrant que la figure d'un esprit n'était en réalité autre chose qu'une photographie du médium Herne (?), affublé pour la circonstance. Elle prouva de même que le portrait d'un autre esprit, dans une des photographies de Mumler, était celui d'un homme encore vivant.

La même chose se vérifia pour une photographie prise par le fameux médium français Buguet, dont le procès retentissant occupe un certain nombre de pages du livre de M. Coates. Le comte G. J. de Bullet, de Paris, ayant eu en 1874 plusieurs séances avec M. Buguet, obtint, entre autres portraits, différentes photographies de sa sœur, habitant Baltimore (E.U.). M. Stainton Moses, Directeur du *Light*, intéressé par la singularité de ce cas, posa au comte les différentes questions que voici : 1º Votre sœur était-elle endormie au moment où fut prise la photographie ? 2º Avez-vous jamais vu son double ? 3º La ressemblance du portrait avec l'original a-t-elle été reconnue par d'autres ? 4º Avez-vous jamais tâché de transmettre votre pensée à votre sœur ?

M. de Bullet répondit « qu'il était probable qu'à l'heure où fut prise la photographie sa sœur fût endormie. Il n'avait jamais vu le double de sa sœur, mais avait ressenti son impression par intuition, toujours à un moment où elle dormait. La ressemblance est si frappante, que toutes les personnes qui l'avaient vue l'ont reconnue. Il avait eu dans les photographies le portrait de sa sœur en 8 poses différentes. Il n'avait jamais essayé de transmettre télépathiquement une pensée à sa sœur. »

Une autre médiumnité qui occupe assez longuement M. Coates est celle de M. David Duguid. Ce dernier naquit en 1832 et mourut en 1907. Parmi les « esprits » qui apparurent sur ses photographies, il y en a un qu'on a appelé « la prêtresse de Chypre », qui se serait manifestée aussi par la médiumnité de Mme Duguid.



Fig. 1.

Cette photographie est détestable, au point de vue critique ; elle est représentée par une tête de femme jeune et jolie, placée d'une façon irrationnelle et inartistique, sur un grand voile. L'agrandissement de cette photographie montre bien qu'il s'agit d'une découpure. Un beau jour, on apprit que, avant qu'on prît cette photographie, cette tête existait exactement dans une photographie d'un tableau allemand intitulé *La Nuit*, et appartenant à un procureur d'Edinbourg, M. Brodie Innes. La découverte fut faite par Mme de Steiger, une théosophe. Naturellement, cette affaire fit un beau tapage.

Le médium R. Boursnell, mort en décembre 1909, subit une pareille mésaventure. Sa médiumnité fut prônée surtout par M. H. Blackwell et par M. William Stead, qui obtint avec lui plusieurs photographies, dont celle célèbre de Piet Botha, le chef boër — photographie que nous avons reproduite dans notre numéro de

mai 1909. Dans une photographie prise par M. Boursnell et représentant M. F. C. Barnes, un homme d'affaires bien connu en Australie, apparut l' « esprit » de l'Impératrice Elisabeth d'Autriche. Ce portrait existait tel quel dans le frontispice d'un ouvrage intitulé *The Martyrdom of an Empress.* M. Barnes avait lu ce livre et pensait souvent à ce portrait et à la souveraine décédée qu'il représentait. En ces conditions, on peut encore songer à une photographie de la pensée ; mais dans le cas de la prêtresse de Chypre l'affaire paraît plus pendable.



Fig. 2.



Fig. 3.

Nous négligerons beaucoup d'autres médiums photographes, surtout américains, dont on trouve l'histoire dans *Photographing the Invisible*, pour dire deux mots d'un médium de San-Francisco, M. Edouard Wyllie, qui se rendit dans la Grande-Bretagne il y a trois ans, et y mourut il y a quelques mois à peine. M. J. Coates expérimenta surtout avec lui. Il ne nous est naturellement pas possible de donner ici, même en raccourci, une analyse des expériences faites avec M. Wyllie par M. Coates et d'autres — expériences qui occupent une grande partie de l'ouvrage de ce dernier. Nous nous bornerons à citer l'un des cas que nous y trouvons enregistrés : c'est l'histoire du portrait psychique de Maggie.

M. Wyllie, en quittant Edimbourg après un séjour qu'il y fit, laissa tous ses négatifs entre les mains du Rév. Diacre John Duncan, de cette même ville. M. et Mme Coates, en les examinant avec lui, furent assez étonnés de reconnaître immédiatement dans l'un d'eux (voir fig. 3), le portrait psychique de Maggie, et racontèrent au Diacre l'histoire de cette dernière. Le Rév. Duncan en fut frappé, se demandant ce qu'en aurait pensé Miss B..., la dame sur la photographie de laquelle le portrait de Maggie était apparu. L'histoire de Maggie peut se résumer dans celle de l'imprudence d'une femme et de l'égoïsme d'un homme. Maggie était au service de M. et Mme Coates il y a plusieurs années déjà, et dut les quitter par suite de la position dans laquelle elle se trouvait. Elle se rendit auprès de quelques parents en province, et pendant dix-huit mois elle continua à entretenir une correspondance avec Mme Coates. Celle-ci et son mari connaissaient fort bien aussi le père présumé, auquel d'ailleurs le fils ressemble beaucoup. Maggie était une jeune fille étourdie, mais pas mauvaise. M. et Mme Coates ignoraient si Maggie était morte ou vivante; la correspondance ayant cessé tout à coup; mais le fait suivant, qui se produisit plusieurs années après qu'elle eut quitté ses maîtres, leur avait fait supposer qu'elle était décédée.

Un soir (vendredi 8 octobre 1909) — peu de temps après que M. Wyllie se fut soumis avec succès aux différentes épreuves que M. Coates décrit dans son ouvrage — la famille Coates tenait sa séance hebdomadaire à laquelle M. Wyllie et plusieurs autres personnes étaient présents.

Ce soir-là, M. Wyllie décrivit l'esprit d'un homme portant une toque ou fez d'une forme assez bizarre, et qui regardait M. Coates. Le lendemain, la figure de cet homme apparut sur une plaque photographique, telle qu'elle avait été décrite. A la même séance, Miss Kate M... décrivit une femme de haute taille, brune, qui disait : « Ne me méprisez pas, Madame Coates ». Cette dernière répondit : « Je ne méprise personne. Qui êtes-vous ? » — « Ne me regardez pas avec dédain, je suis votre ancienne domestique, Maggie ». M. et Mme Coates comprirent alors de qui il s'agissait, mais ils affirment que, ni miss Kate M..., ni aucun autre des assistants ne l'avaient jamais connue.

M. Coates publie les attestations des différentes peronnes qui étaient présentes à cette séance. Il affirme qu'aucune photographie de Maggie n'existait à sa connaissance, et il ajoute, ainsi que le Rév. John Duncan, que Miss Kate M... était bien une spirite, mais n'avait jamais rien su ni de Maggie ni de son enfant, et qu'elle n'avait jamais été à Rothesay, lieu de résidence de la famille Coates.

Une forme spéciale de photographie spirite est celle dans laquelle apparaissent en même temps une forme matérialisée, visible à l'œil nu, et d'autres formes invisibles. Nous publions un très curieux spécimen de ce genre (voir fig. 4). En voici l'histoire :

Le Rév. Charles Hall Cook (Diocèse de Colorado, États-Unis) fit différentes expériences avec un photographe de Denver City, M. Alexandre Martin, qu'il dit être un homme d'une honnêteté reconnue, habitant depuis longtemps le pays. A une séance à laquelle il assista, le 15 avril 1903, le Rév. Cook, qui se trouvait assis tout près du cabinet médiumnique, vit distinctement apparaître une forme blanche. M. Alex. Martin prit successivement deux photographies au magnésium, nous ne publions que la première. Il n'y avait pas de fleurs dans la chambre ; ces fleurs, ainsi que la colonne composée de têtes d'enfants, et la tête plus grande, à gauche, seraient donc des « photographies purement spirites ».

Il est à peine besoin de dire que nous présentons uniquement cette photographie à titre de curiosité : le Rév. Cook dit bien qu'elle a été prise dans les conditions fixées par lui ; mais M. Coates lui-même écrit : « Je puis accepter ce qu'il dit au sujet des matérialisations et de la photographie, moins pour ce qui se rapporte à ce cas spécial que pour ce qu'ont affirmé Sir William Crookes et d'autres investigateurs éminents, et pour les expériences que j'ai faites moi-même ».

Les derniers chapitres du livre de M. James Coates sont consacrés : 1° aux portraits et dessins exécutés, autrement que par la photographie, par des « artistes invisibles » ; 2° à la photographie directe sur la plaque, sans chambre noire.



Fig. 4.

Les sœurs Bangs, de Chicago, se sont rendues célèbres dans la première classe de ces phénomènes, c'est-à-dire dans celle que les spirites américains et anglais appellent des « *precipitated pictures* ». Les sœurs Bangs sont médiums depuis leur enfance, mais ce fut seulement à partir de l'automne 1894 qu'elles commencèrent à obtenir des peintures spirites. Il était d'abord nécessaire de couvrir la toile, ou de la placer dans une chambre obscure, et il fallait plusieurs séances pour terminer un tableau. On employa ensuite des boîtes fermées ; mais tous ces procédés dans lesquels les toiles étaient hors de la vue et du contrôle des expérimentateurs faisaient penser à la possibilité d'une fraude. Depuis quelque temps, les tableaux sont obtenus, paraît-il, en pleine lumière, et sont terminés dans une seule séance de la durée de vingt à quarante minutes. « La chambre est assez plongée dans l'ombre pour que toute la lumière venant de la fenêtre puisse passer à travers la toile — écrivait Miss May Bangs en septembre 1910 — ce qui fait que l'expérimentateur peut assister au développement de la peinture, et constater

les moindres changements dans les ombres. Il n'y a pas de séances exactement identiques. Généralement, dans le développement d'un portrait, les extrémités supérieures de la toile commencent à s'ombrager, en montrant différentes lignes délicatement colorées, jusqu'au moment où apparaît tout le contour de la tête et des épaules. Quand la ressemblance est suffisamment nette pour pouvoir être reconnue, les cheveux, les vêtements et d'autres détails apparaissent à leur tour. En bien des cas, quand le portrait entier est achevé, les yeux s'ouvrent graduellement, en donnant à tout le visage une apparence de vie. »

Cette description de Miss Bangs est appuyée par plusieurs témoins. Nous citerons parmi ceux-ci M. John W. Payne, Directeur de la Citizens Bank, New Castle, Indiana, E. U., le Vice-Amiral anglais W. Usborne Moore, etc.

Pour ce qui se rapporte aux photographies obtenues autrement qu'avec la chambre noire, M. Andrew Glendinning fut le premier à s'en occuper ; il en parla dans son livre intitulé *The Veil Lifted.* Nous citerons l'exemple suivant, qui se rapporte à la médiumnité de M. Wyllie, et dont le récit est fait par le même Rév. Charles Hall Cook, dont il a été question plus haut.

Ayant acheté, dans ce but, une boîte de plaques 5×4, il l'ouvrit dans le cabinet noir et les y marqua. Il appela alors M. Wyllie dans le cabinet, saisit une plaque par un de ses coins, sans jamais la quitter, et dit à M. Wyllie d'en faire autant, au coin opposé. Après un quart de minute environ, on entendit des *raps,* très légers. M. Cook se chargea alors tout seul de la plaque, l'apporta à l'hôtel où il était descendu, la développa et trouva sur la plaque une figure d'homme, aussi nette qu'elle eût pu l'être dans une photographie ordinaire, mais sans cou ni buste ; cette figure est reproduite dans l'ouvrage de M. Coates (p. 350).

Nous avons dit qu'on peut certainement faire à M. James Coates le reproche de ne pas avoir suffisamment insisté sur les circonstances *défavorables* à la réalité de la photographie spirite. Nous nous bornerons à citer un exemple. Frank Podmore, dans son *Modern Spiritualism* (Vol. II, p. 118), dit que le directeur même du *Spiritualist,* et un autre photographe spirite, Beattie, ainsi que d'autres personnes, reconnurent les fraudes photographiques du médium Hudson. M. Coates n'en dit rien. En tout cas, ce n'est certainement pas F. Podmore qu'on peut citer comme un exemple d'impartialité, dans le sens contraire !

Mais malgré les défauts qu'il présente incontestablement au point de vue critique, malgré ses lacunes, cet ouvrage possède une très grande valeur documentaire, et nous ne pouvons que souhaiter qu'il soit bientôt traduit aussi en français, afin de répandre plus généralement aussi chez nous la connaissance de cette étonnante question de la photographie spirite.

C. V.

Papus : **Pour combattre l'Envoutement** (avec 20 figures. — (H. et H. Dourville, éd., 23, rue Saint-Merri. Paris. — 1 fr.).

M. de Rochas, en soulevant de nouveau la question si originale et intéressante de l'*envoûtement,* avait su l'éclairer des lumières que nous fournit l'étude de la suggestion, du magnétisme, de la télépathie, de la télesthésie, etc., et lui donner une certaine base scientifique. Papus, dans cet opuscule, envisage la question à un point de vue « pratique », en l'éclairant de la lumière de la « science occultiste ».

Aussi apprend-il à ses lecteurs à combattre l'envoûtement d'ennemis mystérieux, surtout en déposant à côté de notre lit une assiette remplie de charbon : deux figures illustrant le texte nous montrent qu'ainsi les mauvaises influences de forces psychiques projetées, au lieu de frapper traîtreusement le dormant, sont absorbées par le charbon. — On peut aussi, paraît-il, avoir recours à des signes magiques, talismans, pentacles, etc. — On peut limer du fer, laver soigneusement la limaille et sécher avec précaution sur des braises. — Fondre de l'étain, y jeter du suif, de la cire ou du miel qui brûleront sur lui ; répandre l'étain dans l'eau pure, sécher, mettre de côté. — On peut aussi « démagnétiser l'envoûté » par des passes. — Il y a enfin les exorcismes sous formes de prières ; celui-ci surtout :

+ Elie, + Eloïm, + Eloa, + Lion, + Ya, + Eserchd, + Agla, + Saday, + Adonaï, Agios, Othéos, Ischyros, Athanatos, Eleison mas :

Seigneur Grand Dieu, Saint puissant immortel, secourez-moi N., votre serviteur (ou servant), tout indigne que je sois ; délivrez-moi de tout danger de la mort de l'âme et de celle du corps et des embûches de mes ennemis tant visibles qu'invisibles :

Jehovah + Sabaoth + Emmanuel + Sother + Tétragrammaton + Omouzios + Eheye + Alpha + et Oméga + Via, Veritas, et Vita, etc., etc.

On comprend toute l'opportunité de pareils exorcismes quand on songe, par exemple, à la terrible lettre de menaces que reçut un jour Berbigueir, le fameux auteur de *Les Farfadets, ou Tous les démons ne sont pas de l'autre monde,* et qu'il publie courageusement dans son ouvrage :



A Monsieur Berbiguier,

Abomination, tremblement de terre, déluge, ouragan, vent, comète, planète, océan, flux, reflux, génie, sylphe, faune, satyre, dryade et hamadryade !

Le messager du grand génie du bien et du mal, allié de Belzébuth et de l'enfer, compagnon d'armes d'Astaroth, auteur du péché originel et ministre du Zodiaque, a le droit de posséder, de tourmenter,de piquer, de purger, de rôtir, d'empoisonner, de poignarder le très humble et très patient vassal Berbiguier, pour avoir maudit la très honorable et indissoluble Société Magique : en foi de quoi nous avons fait apposer le cachet de la Société.

Fait dans le Soleil, en face de la Lune, le 5818e jour et la 5819e heure de nuit, par le grand officier ministre plénipotentiaire, grand-croix et tribun de la Société Magique. Le présent mandat aura effet sur son ami Coco. (*C'était l'écureuil de Berbiguier*).

THESAUROCHRYSONICOCHRYSIDÈS.

Pour son Excellence.

Le secrétaire,

30 mars 1818. PINCHICHI-PINCHI.

P.-S. — Dans huit jours tu seras en mon pouvoir : gare si tu fais publier ton ouvrage !

Ces vils et infâmes attentats ne seraient plus possibles depuis que la moderne Science des occultistes nous a placé entre les mains les armes redoutables de défense que nous avons citées plus haut, en écartant pour toujours les tristes ténèbres de la superstition ! ! C'est ce que tous ceux qui comprennent la mission de la presse devraient avoir l'honnêteté et le courage de dire...

Dr W. C. DE SERMYN : **Contribution à l'étude de certaines facultés cérébrales méconnues.**— Fayot C. C. éd., Lausanne, rue du Bourg, 1 ; Félix Alcan, Paris, boulevard Saint-Germain, 108, 1911. — 7 fr. 50).

Différentes circonstances nous ont empêchés de rendre compte jusqu'ici de cet ouvrage, l'un des plus intéressants qui aient paru en ces derniers temps dans le domaine du métapsychisme. Ce qui en forme l'attrait est quelque chose qui, à un certain point de vue, constitue un défaut : l'auteur, après avoir exposé plusieurs faits psychiques supernormaux, très intéressants, dont il a été casuellement le témoin, se prend à les analyser et à les discuter, en s'élevant des simples considérations psychologiques et physiologiques à des réflexions philosophiques d'une haute portée. Il le fait presque sans tenir compte des études accumulées depuis soixante ans au moins par d'autres chercheurs, dont plusieurs occupent une situation très élevée dans la science contemporaine ; il est même assez facile de comprendre qu'il les ignore presque complètement. Mais ce grave défaut est peut-être compensé par le très grand avantage qu'il y a, en certains cas spéciaux, à voir un homme de science, un médecin qui a exercé longtemps sa profession dans les cliniques de maladies nerveuses et mentales, traiter les questions métapsychiques d'une manière infiniment plus originale et spontanée que ne le pourrait faire un auteur possédant bien la littérature de ces sciences.

L'un des cas les plus attrayants analysés dans cet ouvrage est sans doute celui de Giselle, une douce et charmante jeune fille, douée sans doute d'une puissante médiumnité, qui finit par devenir la femme de l'auteur, par l'intervention d'une personnalité psychique se disant la mère de Giselle, morte depuis une dizaine d'années, après avoir promis à sa fille de veiller sur elle, si les esprits en avaient le pouvoir. Le Dr de Sermyn explique la plupart de ces phénomènes en repoussant avec une certaine opiniâtreté l'hypothèse spirite, mais il le fait parfois en ayant recours à d'autres hypothèses spiritualistes. Aussi termine-t-il en disant :

« Un doute léger vient souvent effleurer ma raison. Je n'ai pas pu acquérir la foi profonde d'un apôtre, et cela me peine. Cependant, j'attends la mort avec confiance, je la désire même, persuadé qu'il existe dans l'univers une intelligence qui nous veut du bien. »

Dr ENCAUSSE (PAPUS) : **Précis de Physiologie** à l'usage des Magnétiseurs, des Masseurs et des Gens du Monde. Un vol. relié avec 55 figures. — (Librairie du Magnétisme, Paris. — 5 fr.).

Ce livre est constitué par le Cours de Physiologie professé pendant seize ans à l'École pratique de Magnétisme et de Massage par le Dr G. Encausse (Papus). Il a bien l'air d'avoir été gardé tel qu'il avait été enregistré par un sténographe, avec son langage familier, ses comparaisons, ses renvois et ses répétitions, qui en augmentent incontestablement la clarté pour les personnes à qui cet ouvrage est destiné, et qui ne sont pas des étudiants en Médecine. C'est à ce point de vue surtout que ce livre est utile et bien conçu.

AG. SCHLŒMER : **Force vitale ou Magnétisme animal.** — (H. et H. Dourville, éd. — 1 fr.)

Avec la plus grande simplicité et netteté, en quelques pages, l'auteur expose tout ce qu'on doit absolument connaître, au point de vue his-



torique, théorique et pratique, pour s'occuper du magnétisme et de la force vitale.

Dans la partie théorique de son travail, qui est plus particulièrement originale ou personnelle, l'auteur a montré brièvement quelles sont les diverses preuves qu'on peut donner actuellement de l'existence d'un agent non reconnu : il a cité, en particulier, les variations, qu'il a observées, de l'action de la main sur le sthénomètre du Dr Joire quand l'orientation de l'opérateur varie. On se souviendra que déjà un Mémoire présenté par Mme Ag. Schlœmer sur cet argument a été couronné par la Société Universelle d'Études Psychiques (prix Duchâtel-Warcollier).

L'auteur parle, d'autre part, dans son nouvel opuscule, de l'action de la main sur les microbes et les graines, étudiée au laboratoire de l'*Institut général psychologique* dans des expériences du professeur Favre, auxquelles il a participé.

A. Aksakof : **Animismo e Spiritismo**. Traduction italienne de V. Tummulo. — (Unione Tip. Editrice Torinese, Turin. — 14 lires).

Le grand ouvrage d'Aksakof qui a déjà été traduit en trois ou quatre langues différentes, vient maintenant de paraître dans une édition italienne, grâce au travail patient du professeur Vincenzo Tummulo, qui ne s'est pas limité à traduire le livre d'Aksakof proprement dit, mais y a ajouté : 1° une Préface à l'édition italienne écrite par le Dr P. Visani-Scozzi, de Florence ; 2° une Préface du traducteur lui-même ; 3° la Préface à l'édition allemande, écrite par Aksakof en 1890 ; 4° un chapitre de « Considérations sur la préface précédente », par M. V. Tummolo ; 5° une chapitre de « Considérations sur l'Introduction précédente » ; 6° des « Considérations sur chaque chapitre de l'ouvrage d'Aksakoff ; 7° un Supplément, par le traducteur ; 8° une « Table sommaire analytique ».

Cette dernière partie du livre doit avoir été celle qui a coûté à M. Tummolo le plus de travail, d'attention et de patience, et pourra rendre les plus grands services à toutes les personnes qui s'occupent des études psychiques.

L'édition italienne est, au point de vue typographique, la plus élégante qui ait paru jusqu'ici d'*Animisme et Spiritisme*. C'est un volume in-octavo grand, de XVI-938 pages.

Aucun doute que cette publication contribuera à la diffusion sérieuse des études psychiques en Italie.

Léon Denis : **Dans l'Invisible** : Spiritisme et Médiumnité ; Traité de Spiritualisme expérimental. — (Paris, Librairie des Sciences Psychiques, 42, rue Saint-Jacques, 1911. — 2 fr. 50).

Ce n'est qu'une nouvelle édition d'un livre bien connu du célèbre auteur spirite ; mais elle a été considérablement augmentée, en tenant compte surtout des derniers événements qui se sont produits dans le domaine des recherches psychiques : l'ouvrage a été, pour ainsi dire, mis à jour.

Dans l'Invisible paraîtra sans doute aux yeux de la plupart de nos lecteurs comme l'un des plus intéressants ouvrages dus à la plume de M. Léon Denis, parce qu'il a un caractère plus expérimental. On peut même constater, en le lisant, combien la ligne de démarcation entre les différentes écoles psychiques est peu profonde, tant qu'on se tient sur le terrain de l'expérimentation. Nous n'en citerons qu'un cas : c'est celui présenté par le chapitre intitulé « Trances et Incarnations » et dans lequel l'auteur touche aussi à la question des différentes consciences et personnalités. Voici les paroles qui résument les idées de l'auteur à ce sujet :

La conscience, à l'état normal, est étroite ; à l'état de dégagement, elle est vaste et profonde. Mais il n'y a pas deux consciences, pas plus qu'il n'y a deux êtres en nous. C'est toujours le même être, la même personnalité, vue sous deux aspects différents... (p. 334).

Résumons-nous. La théorie de la subconscience est vraie, en ce sens que notre pleine conscience est plus étendue que notre conscience normale. Elle en émerge dans les états somnambuliques, la domine et la déborde, sans s'en séparer jamais.

La théorie de la subconscience est fausse, si on considère celle-ci comme une seconde conscience autonome, comme une double personnalité. Il n'y a pas en nous deux êtres qui coexistent en s'ignorant. La personnalité, la conscience est une. Elle se présente seulement sous deux aspects différents, etc. (p. 340.)

Nous croyons que M. Léon Denis ne trouvera pas sur ce point, beaucoup de contradicteurs. Cette idée de deux, trois êtres différents, l'un entièrement indépendant de l'autre, habitant dans le même corps, est-elle réellement passée dans la tête de quelque écrivain sérieux ? Mais ce que M. L. Denis ne peut que reconnaître, c'est que la conscience normale étant étroite, en comparaison de notre conscience tout entière, il en résulte qu'une partie de notre conscience ignore certaines choses qui sont connues de

l'autre partie (ceci, M. Léon Denis ne fait pas de difficultés à le reconnaître) ; ces deux parties sont parfois même en contraste, en contradiction, l'une vis-à-vis de l'autre : ceci n'est pas une question d'opinion, c'est un fait que tous les hypnologues, tous les psychologues connaissent fort bien. Les spirites d'une intelligence cultivée le savent fort bien aussi en théorie, mais, la plupart du temps, ne veulent pas se décider à le reconnaître quand se présente un cas dans lequel cette théorie doit être appliquée.

On voit toutefois que, théoriquement, et dans ses grandes lignes, la question se résout en ceci, que, quand on parle de deux *personnalités* dans l'homme, les spirites s'imaginent que l'on veut parler de deux *êtres* différents — ce qui est absolument inexact.

Nous pouvons aussi citer, dans cette nouvelle édition, le passage qui se rapporte aux fraudes du médium Miller (pages 454-458).

Léon Denis : **El gran Enigma — Dios y el Universo.** — « Luz y Union, éd., Barcelone. — 3 pes.)

Cette traduction espagnole de l'un des derniers ouvrages de M. Léon Denis, est due à M. Patricio Esteva Grau, et a été publiée par les soins de la Direction de la Revue *Luz y Union*, de Barcelone, qui en a fait hommage à ses abonnés de 1912.

Irmin Sylvan : **Le Monde des Esprits**. Pneumatologie traditionnelle et scientifique. — (H. Daragon, éd. Paris, rue Blanche, 96. — 3 fr. 50).

La première partie de cet ouvrage, écrite par un Catholique convaincu, est plutôt théologique : elle est consacrée aux Anges et Démons. On y trouve l'avis de l'Eglise sur la plupart des questions qui si rattachent et qui mettaient en joie Voltaire quand il parlait des discussions de Saint-Thomas : « Les anges ont-ils été créés ? Combien sont-ils ? Y a-t-il plusieurs anges de même espèce, ou bien chaque ange forme-t-il une espèce particulière? etc.» C'est assez curieux, et même intéressant, à un point de vue documentaire.

La deuxième moitié du livre est consacrée au Magnétisme, à l'Hypnotisme et au Spiritisme, toujours d'après les enseignements de l'Église. C'est un manuel assez intéressant pour les amateurs, bien qu'on y trouve des inexactitudes criardes : par exemple, William Crookes devient Croock (pages 192 et suiv.), en s'identifiant avec le Dr Crooq, l'hypnologue belge bien connu, qui prend, lui aussi le nom de Croock (p. 161).

Le troisième Appendice, « Les Esprits dans la Liturgie et les Arts » est de beaucoup la plus intéressante du livre, qui se clôt par un recueil d'exorcismes approuvés par l'Église.

Société Universelle d'Études Psychiques

Les séances du médium Carancini

Le médium M. François Carancini vient de repartir pour Rome, après une assez longue série de séances données à la S. U. E. P. De nouvelles expériences avec cet intéressant sujet ont été jugées nécessaires pour pouvoir compléter l'étude entreprise ; aussi M. Carancini nous reviendra dans le courant de l'hiver prochain.

Il donnera alors aussi une série de séances à la Section de Lille de la S. U. E. P.

Pour la Bibliothèque circulante

Conformément à la décision de la dernière Assemblée générale, le Catalogue de livres de la Bibliothèque Sociale Circulante sera publié pour la rentrée.

A cette occasion, nous recommandons vivement à tous nos sociétaires, à tous les psychistes, de bien vouloir destiner à notre Bibliothèque les livres touchant de près ou de loin les sciences psychiques, dont ils croiront pouvoir disposer ainsi. Ils rendront de la sorte le plus grand service, non seulement à la Société, mais encore à la propagation de nos idées. Il n'est même pas nécessaire de *donner* ces volumes à la S. U. E. P. ; il suffit de les lui *confier temporairement* : ils leur seront rendus sur leur demande. Le nom du donateur ou du déposant sera indiqué pour chaque volume, dans le Catalogue.

Les Membres Souscripteurs pour 1912

Liste précédente ....fr.	472
61. Mme Elise Constantinescu-Bagdat (Paris)	8
Total ....fr.	480

LA RUBRIQUE DES FAITS

Hallucination visuelle coïncidant avec une mort

M. CAMILLE FLAMMARION veut bien nous communiquer l'extrait suivant d'une lettre qui lui a été adressée par une dame domiciliée à New-York.

Je tiens à vous raconter un cas des plus étranges, arrivé à un de mes amis Venezuélien, car il désire avoir votre opinion. Nous étions dans le même hôtel que mon ami, M. Garcia, et rentrant tard du théâtre, nous nous sommes retirés à nos chambres, sur le même étage, vers 2 heures du matin. J'étais avec ma petite Stella et mon fils Alexis. A peine endormie, j'entendis frapper à ma porte; c'était notre ami qui désirait savoir si par quelque hasard nous venions d'entrer dans sa chambre. Il nous raconta, en effet, que, quelques instants auparavant, alors qu'il ne dormait pas, les yeux ouverts, pensant à ses enfants au Venezuela, tout à coup, la porte de sa chambre s'ouvrit et une personne qui ressemblait à une femme entra. Elle avait l'air de mettre ou de prendre un objet sur sa table, à côté du lit. Je lui conseillai de marquer la *date et l'heure de l'événement.* Bientôt il recevait la nouvelle de la mort d'une dame amie, qu'il avait aidée en de malheureuses circonstances au Venezuela. Elle est morte le même *jour, à la même heure* où se produisit l'apparition...

Georgina BERNSTEIN.

Un trésor trouvé grâce à un rêve

Le cas suivant a été raconté par Mlle Blanche Segantini dans une conférence qu'elle fit, il n'y a pas longtemps, à la « Société Léonard de Vinci », de Florence, en parlant de son père, le célèbre peintre italien de montagne, qui obtint la médaille d'or à l'Exposition Universelle de Paris de 1899 : ses tableaux furent réunis dans une salle spéciale à l'Exposition de 1900.

En rappelant combien avait été pénible l'enfance de son père, la conférencière, après avoir dit que le petit Jean avait été recueilli par son beau-frère, négociant dans le Trentin, poursuit :

Lorsqu'il n'était pas retenu au magasin, Jean sortait du pays pour aller vers les collines, et là, étendu sur l'herbe, immobile, se prenait à regarder le ciel, à rêver, à désirer d'être libre.

Un fait qui pourrait sembler une fable vint enfin réaliser ce rêve.

Il désirait retourner à Milan, et le désirait si fortement, qu'une nuit, il rêva d'un vieillard qui lui dit : « Va dans la cave de ton frère ; à tel endroit tu trouveras enterrée une demi-bouteille de monnaies d'or.»

L'enfant, se rappelant au matin son rêve, descendit à la cave, fouilla à la place indiquée... et... trouva dans la terre une demi-bouteille de monnaies anciennes ».

Sa joie fut trop grande pour qu'il pût en garder le secret, et il en fit part à un camarade, beaucoup plus âgé que lui, lequel, tout de suite, lui propose de fuir ensemble à Milan.

Ils partirent. Le camarade, sous prétexte qu'il était l'aîné, et qu'il savait mieux faire usage de la monnaie, la demanda à l'enfant, qui la lui céda volontiers en toute confiance.

Après plusieurs heures de marche ils se sentirent las, et l'aîné des deux encouragea le plus petit à se reposer et à faire un somme.

Celui-ci, s'étant couché sur l'herbe, ne tarda pas à s'endormir. Lorsqu'il s'éveilla, il chercha son compagnon... mais en vain... et se trouva si désolé qu'il ne sut plus que faire.

Bref, il resta dans un grenier trois nuits éternelles, après quoi il fut saisi d'une épouvantable faim ; et à la fin du quatrième jour, se sentant exténué, il se traîna jusqu'à une ouverture pratiquée sur le plancher et y fit tomber ce qu'il pouvait trouver, quelques cailloux et du foin.

Le hasard qui rend possible les choses impossibles voulut que l'homme qui surveillait les vaches à l'étable s'aperçût de cette rumeur insolite ; mis en éveil, il lui sembla aussi entendre une plainte.

Ayant couru au grenier, il trouva Jean sans connaissance.

De longs soins rendirent la vie et la santé à l'enfant, qui fut porté chez son beau-frère et conduit par ce dernier à Milan.

Le Gérant : JOSEPH MATRAT

IMPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. FORTIN, *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, PARIS.



Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

22e Année | Août 1912 | N° 8

UNE PROPRIÉTÉ ENCORE INCONNUE
DES EFFLUVES HUMAINS

Nous connaissions depuis bientôt quatre ans Mme X., et savions qu'elle conservait chez elle une série d'objets divers de nature organique, plantes et petits animaux morts, qui demeuraient indemnes de toute putréfaction.

M. X. affirmait que ces objets n'avaient jamais subi la moindre préparation artificielle, qu'elle les avait seulement touchés de ses mains, tous les jours, pendant un temps plus ou moins long ; elle déclarait que, d'ailleurs, elle n'avait pas besoin de toucher ces objets, qu'il lui suffisait de leur imposer ses mains à distance, pour produire les mêmes résultats. Les plantes et les animaux, une fois stérilisés, n'avaient plus besoin d'être touchés, et paraissaient devoir se conserver indéfiniment : une belette notamment, tuée au fusil, reste encore aujourd'hui en parfait état depuis quatre ans ; son pelage, admirablement conservé, présente un coloris au moins aussi vif que du vivant de l'animal.

Dans ces conditions, il était intéressant de soumettre les mains de Mme X. à une expérimentation méthodique et scientifiquement contrôlée. Mme X. s'y étant prêtée volontiers, nous avons procédé, dès le mois d'octobre 1911, aux expériences qui font le sujet de la présente communication.

Nous avons choisi quelques échantillons pris dans le règne végétal et dans le règne animal, et nous les avons déposés dans le laboratoire de l'un de nous, d'où ils ne sont encore jamais sortis.

Les uns de ces échantillons ont été touchés et maniés par Mme X., les autres, simplement exposés à ses deux mains ouvertes, tous pendant 15 à 20 minutes, ces jours passés, jusqu'à dessication complète. Durant les séances, Mme X., cause tranquillement avec nous. Après chaque séance, nous reprenons les échantillons exposés ce jour-là, et les mettons, soigneusement enveloppés dans du papier, sous clef, à l'abri de toute autre intervention ou manipulation, dans un réduit du laboratoire. Toutes les expériences ont été, ainsi, scrupuleusement réalisées, et les voici, rapportées aussi fidèlement que possible.

Plantes et fleurs. — Une rose et une petite branche de muflier : dessication très rapide — en dix jours — conservation complète des coloris. Résistance de la feuille sur la tige.

Vin. — Dessication progressive — onze jours — sans altération. Pas de fermentation acide — alors qu'un échantillon de vin témoin s'est acidifié avec moisissures dès le troisième jour — en surface.

Mollusques. — Huîtres dites portugaises et ordinaires. Dessication progressive, complète en treize jours — sans putréfaction — alors que les témoins ont subi l'altération putride dès le neuvième jour, avec liquéfaction de l'ensemble et odeur repoussante.

D'autres huîtres, ayant déjà subi la décomposition, et envahies par des larves de mouche, ont été soumises à l'action de Mme X., dans cet état : les vers ont quitté peu à peu le milieu favorable à leur développement, se sont répandus en dehors de la coquille et sont morts aussitôt. Trois ou quatre jours ont suffi pour tuer tous les vers. La masse en déliquescence s'est progressivement desséchée : la fermentation s'est arrêtée.

Poissons. — Deux cyprins morts — non vidés. Dessication rapide, trois jours, sans altération de forme ni odeur. Conservation de leur couleur ; les yeux sont encore manifestement brillants.

Oiseaux. — Un chardonneret mort en cage — non vidé — dessication rapide — trois jours, rigidité progressive. Conservation, comme après l'emploi de l'arsenic ; les couleurs, jaune de l'aile et rouge de la tête, au lieu de s'atténuer, deviennent progressivement plus intenses.

Un serin, mort en cage — non vidé — abandonné deux jours avant d'être soumis à l'expérience,

déjà en voie de décomposition. Arrêt immédiat de la putréfaction, diminution progressive de l'odeur, dessication en cinq jours. Conservation définitive de la couleur dans les plumes, avec transformation, par places, de jaune clair faible en jaune serin très vif. Sur les deux oiseaux, les plumes restent très fortement adhérente au corps.

Mammifères. — Lapin sacrifié par saignée.

Rate et foie — dessication commencée dès le premier jour avec affaissement des lobes ; puis, survient un ramollissement général sans signes manifestes de putréfaction ; enfin, dès le troisième jour, dessication progressive, rapide ; complète au bout de cinq jours.

Cœur et reins — raccornissement progressif sans ramollissement. Dessication complète en quatre jours.

Ces organes restent depuis un mois en observation : apparence et consistance de vieux cuir mal noirci, un peu ardoisé : pas trace de putréfaction.

Sang du lapin — était coagulé au début de l'expérience : — 10 centimètres cubes demeurés dans un récipient de verre. — S'est peu à peu liquéfié en trois jours ; liquide vermeil, a persisté sous cette forme pendant vingt et un jours ; les parois du récipient, par suite des mouvements du liquide, demeuraient d'un beau rouge ; au bout de vingt et un jours le sang est devenu de moins en moins fluide, jusqu'au vingt-huitième jour où il a paru desséché ; il est resté constamment homogène.

L'examen microscopique pratiqué à plusieurs reprises, tous les trois jours, a montré d'une façon constante les globules dans un parfait état de conservation sans manifestation hémolytique dans aucune préparation. Le vingt-huitième jour encore, avant le moment où la masse homogène a pris assez brusquement la consistance solide, il avait été encore possible d'étendre sur une feuille de papier et une lampe de verre une couche uniforme du liquide semi-fluide, et l'examen microscopique a encore montré l'intégrité des globules. Actuellement, la masse desséchée reste d'une belle couleur pourpre, sans altération manifeste. Depuis hier seulement, on peut constater qu'elle se fendille à la surface.

Tels sont les faits, exposés dans leur vérité toute nue, avec le seul souci d'une scrupuleuse exactitude.

Est-il possible de les commenter dans l'état actuel de la science ?

La parole est aux savants.

Bordeaux, le 24 juillet 1912.

Signé : Dr L. Clarac, Dr B. Llaguet.

Ce très intéressant rapport soulève une foule de questions au point de vue pratique et au point de vue théorique, questions qu'il ne nous est pas encore donné de traiter pour le moment.

Il nous suffira seulement de rappeler, d'une part, les expériences faites par le professeur Louis Favre et dans lesquelles Mme Ag. Schlœmer a servi d'opérateur. Ces expériences ont porté sur les effets de l'imposition des mains à distance sur le microbe dit *bacillus subtilis*, qui est considéré, avec le *bacillus anthracis*, comme le plus résistant des microbes connus ; la graine choisie était celle du *lepidium sativum*, ou cresson alénois. L'action produite par la main sur les microbes et les graines a été très sensible (voir *Bulletin de l'Institut Général Psychologique*, année 1904, p. 282, et 1905, p. 135). Les expériences sur les microbes ont été récemment répétées par le Dr Gaston Durville sur le bacille d'Eberth, ou bacille de la fièvre typhoïde (Dr G. Durville : *Le sommeil provoqué*, H. et H. Durville, éd.).

Mais on comprend aisément combien les expériences de Bordeaux, signalées par les docteurs Clarac et Llaguet, sont importantes. Elles seront continuées et développées à divers points de vue.

D'autre part, notre distingué collaborateur, le Dr Gustave Geley, auquel nous devons la communication du Rapport de MM. les Drs Clarac et Llaguet, doit se livrer à une enquête à ce sujet et nous faire part de ses impressions.

Nous reparlerons donc, au moment propice, avec détails, de ces étranges expériences, dont la portée peut être considérable.

En attendant, nous nous limiterons à faire noter que Mme X., dont il est question dans le Rapport ci-dessus, n'est pas un médium professionnel, et n'a aucun intérêt matériel, pas plus que les observateurs eux-mêmes, à la réussite de ces expériences.



Marcel MANGIN

QUELQUES SÉANCES PRIVÉES AVEC M. CARANCINI (1)

Lorsque la série des séances à la villa Psyché avec Carancini fut terminée, M. X. et Mme S. décidèrent que six séances auraient lieu chez Mme S. — M. X. dont la grande compétence en métapsychie est bien connue, voulait s'assurer par lui-même des pouvoirs de Carancini, et était curieux de voir les effets des influences combinées de Carancini et de Mme Y, le remarquable médium qu'il étudie avec persévérance depuis plusieurs années, et dont M. de Vesme a constaté la puissance.

La chambre où nous nous réunissons est petite, la table en bois blanc conforme au modèle désiré, c'est-à-dire sans rebord dépassant et sans moulure aux pieds. Le cabinet ne consiste qu'en la moitié d'une grande armoire avec plusieurs planches et un rideau noir. Les objets posés sur les planches de l'armoire sont presque tous munis de lettres lumineuses. Il y a une trompette, un ballon, un rond de serviette, une boîte entourée de canevas, une cithare, un petit piano d'enfant, un accordéon, deux tubes en carton enduits de sulfure de calcium, une plaque enduite de noir de fumée.

Hors du cabinet, à gauche, une stèle assez basse sur laquelle sont posés le garde-manger et une assiette dans l'espoir que nous obtiendrons peut-être, comme à Rome, le passage de la matière à travers la matière.

A droite, le marchepied qui déjà maintes fois s'est merveilleusement animé grâce à la médiumnité de Mme Y. Lui aussi comme le garde manger et la stèle, il a ses lettres lumineuses. Le rideau également.

Sur la table, plus loin du médium que le milieu de la table, est fixée une petite lampe électrique sur laquelle une planchette est installée de façon qu'une pression très légère ferait briller la lumière. Plus loin encore, par conséquent à l'extrémité de la table, une petite poupée en caoutchouc est fixée et se tient debout.

Je n'ai rien écrit les lendemains des trois premières séances. J'aurais dû le faire, bien qu'elles aient été presque négatives. Car actuellement les quelques incidents qui se sont produits sont si bien sortis de ma mémoire que je ne puis plus rien affirmer. Voici ce que je crois me rappeler :

Première séance. — Lumière très insuffisante donnée par une veilleuse (posée sur une ombrelle de soie opaque suspendue au plafond) et par une lampe Pigeon à verre rouge posée sur la servante. Contrôleurs : M. X. et Mme S.

Tous (et l'on est nombreux, dix ou douze au moins), y compris le médium, nous avons des lettres lumineuses sur nos poignets. Le médium en a également en bas de son pantalon. Des bracelets en sangle le serrent aux poignets et en bas des jambes et sont attachés par de fortes ficelles à des bracelets semblables, que les contrôleurs portent aux membres correspondants.

Cette installation n'est pas du goût de « Giuseppe » qui, dès le commencement de la séance, vient avec « *sa main* » essayer de défaire le nœud qui retient la jambe du médium près de celle de Mme S. Celle-ci sent donc nettement une main qui touche au lien alors qu'elle est tout à fait certaine de tenir la main droite de Carancini et que M. X déclare qu'il n'a pas lâché la main gauche. N'ayant pas réussi, quelques instants après, « Giuseppe » nous fait entendre un petit bruit sec. C'est la rupture du bracelet de caoutchouc de la jambe gauche. M. X après avoir examiné cette rupture ne croit pas qu'elle ait été obtenue simplement par un effort pour écarter la jambe. Serait-ce un effet de la force médianimique agissant sur les molécules du caoutchouc ? En tout cas l'autre tentative nous paraît bien un phénomène authentique rappelant tout à fait ceux obtenus avec Eusapia.

Quelque temps après, la voisine de M. X a reçu sur la tête la boîte enveloppée de canevas venant de l'armoire. Mais M. X, s'il est satisfait du contrôle de la main et du pied, ne l'est pas des

(1) Après avoir publié un premier Rapport de M. Marcel Mangin sur les séances que M. Carancini a données à la S.U.E.P., nous annoncions pour le fascicule d'août le compte rendu des séances auxquelles M. Mangin n'a pas assisté et qui a été rédigé par M. de Vesme. Il nous sera permis de renvoyer au prochain numéro ce dernier Rapport pour faire place à celui que M. Marcel Mangin a écrit sur quelques séances qui eurent lieu à Paris dans les derniers jours de juillet et dont l'intérêt réside en partie dans le fait qu'elles se passèrent hors du local de la S.U.E.P. et dans un milieu différent. — *N. D. L. R.*

mouvements de la tête, presque toujours penchée en arrière et voilée par le rideau.

Est-ce à cette séance ou à la suivante que la cithare et le petit piano sont descendus de leur planche et tombés à terre ? Toujours est-il que, malgré les invitations réitérées de M. X, présentées sous une forme aussi conciliante, je dirais presque aussi indifférente que possible, aucun objet n'est transporté sur la table. Je crois que la petite lampe électrique toute prête à éclairer au moindre contact et peut-être l'ombrelle-suspension intimident Giuseppe et le gênent pour faire évoluer et arriver au centre les petits comme les gros objets.

A la fin de la séance se produit un phénomène qui nous paraît authentique : la petite poupée crie pendant que les mains de Mme Y. sont bien tenues.

Deuxième séance. Samedi 20 juillet.

Même installation défectueuse de la lumière. Assistants moins nombreux. Je crois que M. X. est contrôleur avec Mme S., que Mme Y. est absente, qu'il y a eu quelque remue-ménage dans l'armoire ainsi que quelques raps répondant aux questions, que Giuseppe s'est plaint du cercle de lumières formé par les lettres phosphorescentes, que les quelques déplacements d'objets qui ont eu lieu n'ont guère satisfait M. X. qui s'est plaint d'être obligé de parler tout le temps, tout en contrôlant.

Les liens en caoutchouc avaient été remplacés par des sangles solides.

Troisième séance. 22 juillet.

M. X. se résigne à son grand regret à supprimer les lettres lumineuses des assistants. Je voudrais le persuader que le contrôle ne sera pas diminué, Carancini supportant bien dans la première moitié de la séance une lumière suffisante pour distinguer les personnes et même les gros objets. Nous pourrons installer cette lumière qui remplacera celle des lettres. M. X. cède sa place au contrôle à M. Lemerle.

L'ombrelle-suspension a été supprimée. Trois lampes Pigeon ou lanternes à bougies, toutes à verre rouge, sur la servante et la cheminée, la remplacent. Mais, hélas ! Guiseppe nous demandera bientôt de baisser ou de tourner ces lampes de manière que nous n'y voyions, pour ainsi dire, plus rien. Il s'impatiente, il gémit violemment. Constamment sa tête est derrière le rideau et sans doute renversée de façon à arriver en contact avec certains des objets de l'armoire ? M. Lemerle nous prévient qu'il n'est pas satisfait. Les objets qui arrivent n'ont pas de lettre lumineuse. Est-ce parce que la lettre n'a pas été mise ou parce qu'elle a été enlevée ? M. Lemerle croit même que lors que le petit ballon est arrivé, il était humide ! Décidément nous sommes dans une mauvaise période.

Séance du 24 juillet (mercredi)

Nous étions presque découragés. L'idée me vint que la santé du médium y était pour beaucoup. En effet, en causant avec lui, j'appris que depuis l'interruption des petits travaux que je lui donnais chez moi, le pauvre homme s'était cruellement ennuyé. De plus il se plaignait de son estomac. Il avait probablement fort mal mangé depuis ces quelques jours. J'en avais parlé à Mme S. qui adopta d'autant plus volontiers mon explication qu'elle avait ressenti une singulière fatigue à la dernière séance, soit qu'il y eut simplement transmission de malaise, soit que « Giuseppe », trouvant son médium épuisé, eût cherché à prendre de la force en Mme S. Elle me dit qu'elle essaierait volontiers le lendemain mercredi de le « vitaliser » (1) dans l'après-midi pour rétablir l'équilibre. C'est ce qui fut fait. Le résultat fut merveilleux.

Nous avions supprimé de l'armoire tous les objets que la bouche pouvait atteindre, sauf le petit ballon que nous laissions comme la part du feu. Il est décourageant de passer toute une séance sans que rien se produise. Ayons la charité de laisser au médium cette illusion de croire que nous avons eu une petite satisfaction. Je sais que je scandaliserai bien des gens en parlant ainsi. Mais, je l'ai déjà dit, à propos des séances de la Villa des Ternes, cette débonnaireté qui serait excessive avec un jeune médium que l'on aurait le temps de former, d'éduquer, est non seulement excusable, mais nécessaire si l'on ne veut pas tarir la source des phénomènes chez un médium professionnel aux habitudes duquel on est bien forcé de se soumettre, n'ayant devant soi qu'un laps de temps très limité.

Si les expérimentateurs qui nous ont précédés ont laissé la fraude se produire quelquefois, soit volontairement, soit, comme il est beaucoup plus probable, par quelque imperfection du contrôle, ne vous montrez pas d'une rigueur inflexible, intransigeante. Transigez. Faites la part du feu. Vous savez qu'il y a une certaine possibilité de truquer. Vous ne serez donc pas dupe. Et vous serez indulgent en songeant au soulagement

1. Je me sers de ce mot « vitaliser » sur la demande de Mme S. elle-même qui ne veut pas du mot « magnétiser ».

qu'un truc naïf pourra apporter à l'angoisse du médium qui, sentant que ce soir rien ne se produit, voit tout son avenir compromis par une séance complètement négative.

Vous pourriez même faire semblant d'être satisfait : où serait le mal ? Le calme étant revenu dans l'esprit de .....l'« Esprit » vous allez peut-être en être récompensé par un beau phénomène indiscutable.

Les gros objets ou les meubles sont là bien disposés avec leurs marques lumineuses. Pourtant nous avons oublié de marquer la table. La lumière est satisfaisante. D'un côté la lanterne de photographie, de l'autre la lampe électrique voilée de rouge. On voit les personnes, on voit vaguement la table en bois blanc. Voici déjà que les deux pieds éloignés du médium se lèvent d'au moins 25 à 30 centimètres pendant que les deux contrôleurs Mme S. et M. Lemerle disent que le contrôle est bon. Plusieurs lévitations semblables se produisent. Pendant l'une d'elles M. Lemerle dit qu'il appuie sur la partie levée et sent une forte résistance.

Tout d'un coup on entend crier une poupée. Elle crie plusieurs fois. Et on finit par se rendre compte que c'est celle du commutateur (1). Joie de M. X. « Alors, pense-t-il, voilà mon expérience tant désirée qui pourra se faire ; il faut faire l'obscurité et demander à l'esprit l'autorisation d'allumer. » — Je proteste vivement : « Vous terminerez déjà la séance, alors ? » — « Eh bien, consultons l' « Esprit ». Prions-le de frapper un coup pour oui, deux coups pour non ! ». C'est par de grands coups sur le rideau de la cheminée que la communication a lieu. Il est vrai que le contrôle du pied de Mme X. m'échappe. Mais il me semble difficile à admettre que la jambe puisse avec une robe étroite aller si loin en arrière et que je ne m'aperçoive de rien. La réponse de l'esprit à la question de M. Y. est qu'on attendra la fin de la séance.

La poupée crie encore. Je fais remarquer à M. Y. quelle erreur on commet quand on croit que la lumière nuit à la force. Car la poupée qui crie si gentiment est précisément en dessous de la lampe électrique et en reçoit toute la lumière, les voiles qui enveloppent la lampe retombant verticalement tout autour.

Maintenant voici que Mme X. *dont les mains sont bien tenues par M. Y. et par moi* pousse un cri de frayeur. « On me prend à la gorge ! Ah ! C'est une main qui défait le nœud de mon collier et jette le collier à terre ! » Je reçois, en effet, cet objet sur mon pied. C'est un collier assez long pour faire un nœud, un peu comme l'on ferait avec une cravate. Mme X. emploie toujours les deux mains pour faire et pour défaire le nœud.

Mais Giuseppe ne reste pas inactif. La chaise voisine du médium s'anime et vient brusquement s'appuyer sur le bras de M. Lemerle. Grâce à la lettre lumineuse nous voyons ce mouvement. Et M. Lemerle dit que le contrôle a été bon.

Le rideau est pris par la main charnelle du médium pour couvrir la tête. Puis Giuseppe demande qu'on éveille le médium, car « pour aujourd'hui c'est tout ce qui peut être fait ».

On réveille le médium et dans l'armoire on trouve écrit sur la plaque de noir de fumée en lettres d'imprimerie très bien formées et hautes de 3 cm. le mot PARIS.

Admirable phénomène, car le contrôle n'a pas cessé d'être bon. On défait les liens et on explique au médium qu'il va n'être plus là que comme assistant, car nous espérons obtenir des autres entités d'autres phénomènes.

J'entends des frôlements derrière moi. Mais il me semble impossible que la jambe charnelle du médium puisse s'allonger jusqu'à la poupée et se retirer assez vite pour n'être vue ni par moi, ni par aucun des assistants qui ont tous leur attention dirigée vers ce point.

Tout à coup Mme X. pousse un cri : la lumière vient d'être faite. Le triomphe est complet. M. X. rayonne.

Séance du jeudi 25 juillet

M. A. veut bien nous permettre de nous installer chez lui : c'est là que la séance a lieu cette fois. Car le médium m'a spontanément offert de tenter avant son départ une expérience où il sera complètement ligoté comme à Rome et pour cela il faut qu'il soit assis dans le cabinet ; or, chez Mme S. la place nous manquait pour cette installation.

Mais parlons d'abord de la première moitié de la séance qui va se passer dans les conditions ordinaires. Contrôleurs Mme S. et M. Lemerle.

Très peu de temps après les cinq minutes de silence habituelles, lévitation de la table. Le bruit qu'elle fait en retombant nous fait à tous croire que les quatre pieds se sont levés ensemble. C'est un bon début.

Mme S. est très nettement touchée au milieu du dos. Le petit ballon qui était sur la petite table derrière M. Lemerle est transporté à une

1. J'ai déjà parlé de l'autre poupée fixée à l'extrémité de la table. M. X. avait installé sur le bouton (qui actionne la lampe applique au-dessus de la cheminée) un dispositif ressemblant tout à fait à un étui à lunette. Une extrémité de cet étui serrait le bouton tourniquet et à l'autre extrémité était suspendue par une ficelle la poupée en caoutchouc qui se trouvait ainsi à quelques centimètres au-dessus du parquet.



distance d'environ 1m50 ; probablement en décrivant une courbe. La boîte sur laquelle il était posé a dû être soulevée en même temps, car elle retombe derrière Mme St.

Ensuite c'est le tour du garde-manger. M. Lemerle le sent qui arrive s'appuyer sur son épaule. Et après un repos, le petit meuble fait la culbute et tombe avec bruit sur la table. Cette seconde partie du mouvement aurait pu sans doute être obtenue par un soulèvement du coude du médium. Mais M. Lemerle ne croit pas qu'il en ait été ainsi.

On réveille le médium, on fait la lumière. On noue toutes les ficelles qui attacheront à la chaise les sangles qui avaient été placées à l'avance autour des poignets, des jambes et des épaules. La chaise elle-même ne peut s'écarter du mur ; deux clous à crochets dans le mur et un piton dans le parquet au pied du mur servent pour cela.

Très peu de temps après que tous les nœuds ont été faits par M. F. et par moi, que les lourds rideaux sont retombés, Mme S. est nettement touchée au bas du dos. Mme St. l'est également, bien qu'elle soit sensiblement plus éloignée.

Plusieurs assistants voient une petite lumière qui se promène et ne peut se confondre avec les lettres lumineuses immobiles et de couleur et de forme bien différentes. Mais il est impossible dans cette obscurité de dire exactement la situation de la lumière spiritique. Tout ce qu'on peut affirmer c'est qu'elle est à gauche du médium, c'est-à-dire du même côté que la stèle.

Cela dure peu de temps et avec beaucoup d'excitation, le médium s'écrie : *Svegliate, svegliate il medium e fate la luce* ; *un fenomeno s'è prodotto.* On allume, on regarde. Rien dans le cabinet. Les liens sont intacts. Mais sur la plaque de noir de fumée qui est restée à sa place sur la planchette de la stèle, en dehors du cabinet, nous trouvons des gribouillages très nettement dessinés, comme on pourrait en faire avec une petite estompe en papier que dans les ateliers de peintres on appelle « tortillon ». Mais il n'y a pas à chercher à trouver des formes de lettres dans ces gribouillages. Les personnes qui ont vu la petite lumière verdâtre prétendent alors que ces dessins rappellent les circuits décrits en l'air par la lumière et se demandent si les deux phénomènes n'ont pas été synchrones (??)

Lorsqu'on passa dans la salle à manger, et comme Carancini causait, revenu tout à fait à son état normal, il me dit qu'à Rome on avait vu de ces lumières tracer dans l'air des lettres facilement reconnaissables.

« Alors, lui répondis-je, avec une matérialisation de main en plus, ce serait tout à fait le prodige du festin de Balthazar, obtenu il y a vingt-cinq siècles, la fameuse inscription : *Mané, Thécél, Pharès.* »

Séance du samedi 27 *juillet* 1912

Grâce à l'extrême obligeance de M. A. qui nous permet, même en son absence, de nous servir une seconde fois de l'installation laborieusement édifiée par M. Y., la séance a lieu dans la même chambre que jeudi. Le long du mur dans le fond à droite, deux lampes électriques très voilées de chiffons rouges et noirs, et à gauche sur la cheminée une petite lampe Pigeon à verre rouge et une lanterne de photographie à bougie. Lettres lumineuses sur les manches du médium, sur le bas de son pantalon, liens aux jambes se reliant à ceux des contrôleurs qui sont Mme S. et M. Lemerle.

Mme X. est des nôtres cette fois. Je suis donc placé entre Mme S. et elle, qui donne son autre main à M. Y. Je suis favorisé par les esprits. Car peu de temps après l'extinction de la lumière blanche et le moment de recueillement préparatoire, le dos de ma chaise est très vivement et fortement frappé par le petit meuble à ouvrage qui se trouvait à une distance d'environ 80 c. de Mme X et de moi.

Ensuite c'est la table qui s'approche de moi le plus qu'elle peut. Un de ses angles vient entre mes genoux. Elle a dû tourner, car Mme Str., qui est pourtant à une distance de moi bien plus grande que le petit côté de la table, dit avoir ce meuble aussi tout près d'elle. La table doit donc s'être mise en travers du cercle que nous formons. Du reste elle s'écartera et se rapprochera encore pendant que le contrôle continuera à être bon.

La grande échelle s'approche brusquement et vient toucher la chaise de Mme S.

« Giuseppe » se plaint de la lumière et fait presque supprimer celle de la lanterne sur la cheminée.

Bientôt on entend distinctement le bruit assez fort que fait la stèle en se déplaçant, en allant et venant sur le parquet. Contrôle toujours bon.

Les deux influences spiritiques rivalisent : voici que Mme X. pousse un cri : une main a défait le nœud de son collier et a jeté le collier par terre. Nouvelles évolutions du meuble à ouvrage.

Giuseppe dit qu'aujourd'hui la force n'est pas suffisante pour pouvoir faire comme la dernière fois ; éveiller le médium, le ligoter et reprendre la séance ; il vaut mieux continuer sans le

réveiller et il va y avoir autre chose. Il demande qu'on élargisse le cercle autour de la table et par trois fois insiste pour que les contrôleurs annoncent qu'ils sont sûrs des extrémités des doigts. Ses bras se lèvent en l'air, nous le voyons par les marques lumineuses.

Tout à coup je vois la lettre lumineuse du coin de la table tout près de moi et par conséquent à 1m,50 environ du médium partir en l'air en décrivant une grande courbe. « Éveillez, éveillez le médium », crie Giuseppe. On fait la lumière. Nous constatons que la table a été enlevée, a fait un demi-tour et est sur les épaules du médium et sur le rideau !.....

Nous regrettons amèrement que M. Le Cour n'ait pu venir pour photographier une scène aussi extraordinaire (1).

Mais ce n'est pas tout : en regardant la plaque noircie nous y trouvons encore de l'écriture. C'est comme la fin d'un mot et la moitié presque du noir a été essuyée comme par le rideau. Très probablement le phénomène a eu lieu quand nous avons entendu la stèle se promener (un peu après ou avant ces mouvements qui indiquaient que « l'esprit » était occupé de ce côté).

Maintenant le médium, tout à fait réveillé, est invité à rester jusqu'à la fin de la séance comme assistant, car nous espérons que « nos amis » voudront bien encore nous favoriser de quelque beau phénomène. Il s'agit de recommencer l'importante expérience de l'allumage de l'électricité par le mouvement du commutateur. Une longue ficelle relie le commutateur à la petite poupée en passant sur le meuble à ouvrage. La poupée pend devant un vide du meuble. En supposant qu'un pied humain puisse l'atteindre, il ne serait pas facile de donner un coup assez adroit pour tirer verticalement la ficelle. Le geste qu'il faudrait est celui d'une main, non pas d'un pied. Et il serait surtout impossible, croyons-nous, à une jambe de se retirer assez vite pour ne pas être vue à l'instant même où la lumière est produite. C'est en cela que consiste l'intérêt du phénomène. Eh bien ! il s'est encore produit. La lumière est faite, Mme X. pousse un cri. Aucun pied humain n'est aperçu. Un grand mouvement de jambe sous une jupe « entravée » m'aurait-il échappé, alors que je suis tout contre Mme X ? Il est vrai que j'ai presque toujours perdu le contact du genou. Je crois qu'il a dû y avoir soulèvement de la robe par le pied comme pour projeter la force vers l'objet à actionner. Mais je crois impossible un coup de pied humain allongé sur la poupée. Elle a dû être tirée de haut en bas. Elle n'a pas été pressée, on ne l'a pas entendu crier.

Je n'examine pas l'hypothèse d'une tricherie de l'un des assistants. Car l'on faisait la chaîne. Pour qu'une personne se levât il fallait que ses deux voisins fussent ses complices. Sans doute nous ne nous connaissions pas tous, mais je puis affirmer qu'il ne se trouvait pas parmi nous un groupe de trois personnes assez.....fumistes pour former un aussi absurde complot, et assez adroites pour le réaliser, sans que MM. X., Lemerle et moi, nous ayons pu nous apercevoir de rien.

Je terminerai en disant que nous n'avons pas trouvé qu'il y eût avantage à réunir les deux médiums. Les deux influences ne se sont pas ajoutées l'une à l'autre pour produire des phénomènes puissants comme nous le pensions. Elles ont agi chacune de leur côté. Et cela doublait les difficultés du contrôle. Nous distinguions la paternité du phénomène parce qu'il était semblable à d'autres déjà obtenus avec C. ou avec Mme Y. Et aussi parce que, mouvement d'objet ou rap, nous pouvions le situer dans la sphère d'influence de C. ou de Mme Y.

Une différence considérable existe ou semble exister entre l'état de C. et celui de Mme X. Je crois que C. est en trance, parce que je crois qu'à l'état normal il ne se rappelle rien de ce qui s'est passé pendant qu'il était dans l'état second. Quelquefois Giuseppe j'en suis sûr, sait ce qui va se produire. Le sait-il chaque fois ? Je l'ignore absolument.

Ce qui est certain c'est qu'il ne veut pas qu'on lui demande quelque chose.

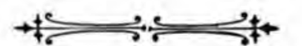
Il s'aperçoit de ce qui s'est produit sans qu'il y participe et une fois il nous a dit : « Il y a ici d'autres entités. »

Marcel Mangin.

P. S. — Si quelque lecteur trouvait insuffisantes les descriptions que j'ai données des conditions des phénomènes, comme contrôle ou autrement, je suis prêt à répondre à ces questions.

---

(1). M. Le Cour a bien photographié cette scène alors qu'elle s'est produite durant une séance au siège de la S. U. E. P., à laquelle M. Mangin n'était pas présent. Nous reproduirons cette photographie dans notre prochain numéro. — *N. de la R.*



Dr JULIEN OCHOROWICZ

LES MAINS FLUIDIQUES ET La PHOTOGRAPHIE DE LA PENSÉE

(Suite. — Voir les numéros d'Avril, Mai, Juin et Juillet)

XII

UNE LUNE POUR CHAQUE DOIGT
LE DOUBLE EXPRIME SON OPINION

En lisant le compte rendu de la séance que je viens de décrire, le lecteur partagera probablement l'opinion de ma somnambule, que le double essayait de se faire comprendre par le langage des phénomènes, faute d'un meilleur moyen de communication. Mais pendant la première partie de la soirée je ne saisissais pas encore sa pensée, et j'étais tout bonnement agacé de l'incohérence des manifestations, que je croyais avoir déjà éliminées de nos études méthodiques. Aussi, j'avoue que l'observation de la somnambule me surprit un peu. Néanmoins, comme il faut toujours tâcher de tirer un parti quelconque des circonstances qui se présentent spontanément, je répondis :

— Eh bien, si telle est réellement l'idée de ton double, *qu'il te suggère* une autre, mais une vraie expérience, possible pour aujourd'hui, et qui puisse être utile pour moi, car tu sais déjà que tous ces apports sans contrôle ne me touchent guère...

Nous nous reposons un instant ; puis, tout à coup la somnambule rompt le silence en disant :

— *Mets une plaque sur ta tête et assieds-toi aussi loin que possible — moi je resterai sur le divan.*

— Et que va-t-il se passer alors ?...

— Je ne sais pas... j'ai cette idée.

— C'est bien, c'est toi qui vas commander maintenant, et moi, je me conformerai à tes désirs.

Et suivant ses indications je baisse la lumière rouge, je choisis une plaque 13×18, je la mets sur ma tête et je m'asseois sur une chaise au bout de mon petit laboratoire, c'est-à-dire à trois mètres du médium.

Ce dernier parle continuellement, tant pour me communiquer ses sensations, que pour faire preuve de sa présence, toujours au même endroit.

Après quelques minutes d'attente, j'aperçois d'abord plusieurs points lumineux. Ils apparaissent, l'un après l'autre, changent de place et durent à peine des secondes.

La somnambule les voit aussi, *mais pas tous.* Par exception, c'est moi qui en vois davantage.

Je m'explique ce fait, observé déjà dans d'autres circonstances analogues, par la position du double extériorisé : étant un peu opaque et lui tournant le dos, il masquait une partie de ces lueurs, qui apparurent aux bouts de ses mains, dirigées vers moi.

Elles s'approchaient continuellement, quoiqu'avec des reculs brusques, et la somnambule voyait l'ombre d'une « grande figure » se détacher d'elle, avancer ou reculer, ou même *rentrer en elle,* pour s'avancer de nouveau vers moi. Moi, j'ai vu seulement les lueurs.

Enfin, après un quart d'heure d'oscillations, pendant lequel elles apparurent parfois sous le plafond, je les aperçois tout près de moi, et une main me touche et me pince à plusieurs reprises.

A ce moment le médium ressent une vive frayeur ; je l'entends pleurer et trembler de tout son corps.

— Sois donc raisonnable, lui dis-je (sans quitter ma position), tu as peur de ton propre double !

Elle se rassure un peu, puis pousse un cri de douleur, et l'expérience est terminée.

Je dois encore ajouter, qu'après avoir trouvé une position commode d'équilibre, j'avais cessé de maintenir la plaque, qui reposait sur ma tête, ce qui m'aurait permis de mieux sentir le moindre attouchement. Malgré cela je n'oserais pas affirmer que cette plaque ait été touchée. Peut-être y eut-il une minime et passagère augmentation de pression, *mais pas au dernier moment.*

Le révélateur fit paraître une main, un peu

plus petite que celle du médium (peut-être à la suite de plusieurs tentatives antérieures de réduction suggérée), quoique sa largeur soit restée sensiblement la même. Une faible bordure claire entoure les doigts, et en face de tous les quatre premiers on voit (fig. 21) quatre ronds clairs et réguliers. Un cinquième plus petit, en face du petit doigt, se devine sur le négatif. Leur structure, d'ailleurs peu marquée, est concentrique ; ils présentent d'abord une circonférence claire, puis un cercle un peu plus sombre, puis de nouveau plus clair, plus sombre, et enfin un noyau plus clair. Ce noyau n'est pas toujours tout à fait au milieu. En face du cinquième doigt, la rondelle, à peine visible, est en partie remplacée par une nébuleuse, également très pâle, dont le bout touche le bout du doigt, puis se replie et remonte en ligne droite.

Le tout ne ressemble pas aux vésicules nutritives, mais plutôt aux lunes idéoplastiques, avec un léger aplatissement, qui n'est pas partout le même.

En somme, j'étais fort étonné de ce résultat et je ne savais pas qu'en penser.

Une conversation avec le double restait toujours impossible et la somnambule n'avait aucune sensation directe de ce qui se passait sur ma tête.

Voyant ma perplexité et déjà très peinée par l'insuccès de nos précédentes expériences, elle était toute prête à faire son possible pour me dédommager de ces échecs.

J'en profitai pour lui demander l'écriture automatique, qu'elle n'aimait pas et qui d'ailleurs jusqu'à ce moment était restée sans résultat.

Elle s'exécute. Son crayon dessine d'abord automatiquement un croissant de lune, pui se met à tracer des zig-zags, et enfin écrit quelque chose d'illisible en gros caractères, *comme dans les premières manifestations de la Petite Stasia.*

— Ecris encore une fois la même chose et tâche de tracer des lettres plus petites !

Elle écrit :

« *Quand il y a orage ne fais pas séance.* »

— C'est toi, son-double, qui le conseilles ?

— Oui.

— Explique-moi ce que signifient ces ronds clairs à côté de la main ?

— J'ai mis ma main sur la plaque et les ronds se sont faits tout seuls, *en éclairant mes doigts.*

(En effet, l'aspect des ombres concorde avec cette explication.)

— Et comment as-tu pu apporter mon chapeau à travers deux portes fermées ?

— *Il s'est rendu fluidique* avec mon aide...tu ne te fâches pas des farces que j'ai faites ?

— Non, mais pour une autre fois sois plus raisonnable, car tu fatigues le médium inutilement, en produisant des phénomènes sans con-



Fig. 21

trôle suffisant, et tâche de bien observer ce que tu fais, pour m'en rendre compte ensuite... As-tu encore quelque chose à me dire ?

Un intervalle, puis la main écrit :

Nécrologie

Étonné par l'apparition illogique de ce mot, j'en cherche la cause et j'aperçois sur la table un journal où se trouve ce mot imprimé en caractères visibles.

— As-tu regardé ce journal ? demandai-je à la somnambule.

— Non je n'y faisais pas attention et je ne savais pas ce que j'écrivais.

Je m'adresse donc au fantôme en disant :

— Je sais lire mon journal, sans ton aide. Dis-moi plutôt quelque chose de ta part ?

Mais la conversation ne va plus. Le médium est visiblement fatigué et ennuyé par l'écriture automatique qui lui paraît sans importance. Enfin sa main trace les mots français :

Salutation mes...

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demande la somnambule, qui connaît à peine quelques mots

1. Ce cliché a été brisé par mégarde. La seule épreuve qui m'en reste n'est pas suffisamment forte pour une reproduction.

de français, mais qui a certainement vu le mot « salutations » dans des lettres françaises, où il était question d'elle et que je lui avais montrées.

(Par suite de fatigue, le moi du double cristallisé artificiellement, se dissipa, et fut remplacé par des réflexes et des rêveries oniriques, sans liaison. La sphère subconsciente de la somnambule cessa d'avoir une personnalité. — Il est à remarquer encore, que l'écriture automatique, qui



Fig. 22

au commencement de cette conversation ressemblait complètement à celle de la Petite Stasia, tout à coup, *au milieu d'un mot* fut changé par redressement des lettres, comme si le double sans nom s'était subitement aperçu, qu'il ne lui convenait pas d'avoir la même écriture que la Petite. La somnambule elle-même attira mon attention sur ce fait, mais alors seulement que le changement fut définitif. Soulignons encore l'aveu du double : « il a mis sa main sur la plaque et les ronds se sont faits *tout seuls* » — ce qui peut être considéré comme une preuve qu'il y a encore une sphère subconsciente par rapport au double, qui lui, est la subconscience de la somnambule, comme cette dernière représente la subconscience de l'état normal — complication peu encourageante pour les psychologues ! — Le dernier point sur lequel je voudrais encore attirer l'attention du lecteur, concerne la structure concentrique des « lunes » dernièrement obtenues. Elles doivent être rapprochées de « l'œil » idéoplastique qui accompagna l'une de nos mains fluidiques, obtenue quelques jours avant les lunes vraies (fig. 22). Les couches concentriques y sont très distinctes, et en outre la circonférence est ornée de franges ou de rayons courts. On se rappelle, que cette création bizarre fut pour moi tout fait incompréhensible. Maintenant, vu sa forme à et sa position en face d'un des doigts, et vu ses relations temporaires avec les lunes, je la considère comme une préparation idéoplastique pour ces dernières, de même que les dernières lunes me semblent être le résultat d'un épuisement de la sensation primitive, combinée avec d'autres images inconscientes. En tout cas la nature idéoplastique de toutes ces images me paraît certaine. J'attribue maintenant à la même catégorie les petites mains lumineuses que nous avons obtenues précédemment, c'est-à-dire que je les considère comme des photos de la pensée. Quelques-unes d'entre elles et le portrait de la Petite Stasia présentent peut-être une création mixte, en partie objectivement matérialisée et en partie photographiquement idéoplastique. Mais ces questions ne sont pas encore complètement élucidées.

Enfin la main a cessé d'écrire et nous terminons la séance.

Le 29 septembre. — A la suite des pérégrinations de son double à travers mon laboratoire, Mlle Tomczyk a passé une mauvaise nuit et elle s'est réveillée avec la jambe gauche presque paralysée. (Sans être gauchère, elle possède le côté gauche plus fort médiumniquement et en même temps plus sujet à l'épuisement — comme chez Eusapia Paladino).

C'était la première fois que la parésie se manifestait le lendemain seulement et qu'elle se rapportait à la jambe et non au bras gauche.

Cet état ne s'améliora pas après une hypnotisation et dura trois jours, en diminuant graduellement.

XIII

ENCORE LES DEGRÉS DE MATÉRIALISATION

Pendant la séance du 8 octobre, outre quelques expériences chimiques qui seront décrites ensemble, j'obtins encore une épreuve photographique, concernant les mains matérialisées.

Elle représente deux degrés de matérialisation et possède une certaine valeur à cause des conditions spéciales.

Pour préciser les différences qui existent entre les degrés de matérialisation des mains, et pour



avoir une différence nette, je ne demandai au double que deux empreintes de la même main gauche, portant la bague, l'une à côté de l'autre : la première avec un degré de matérialisation à peine suffisant pour une radiographie, et une seconde avec un degré de matérialisation beaucoup plus avancé. Et pour que le double ait assez de place pour les deux images juxtaposées, j'avais pris une plaque 24×18 *en papier négatif* de la fabrique « Vindobona » de Vienne.

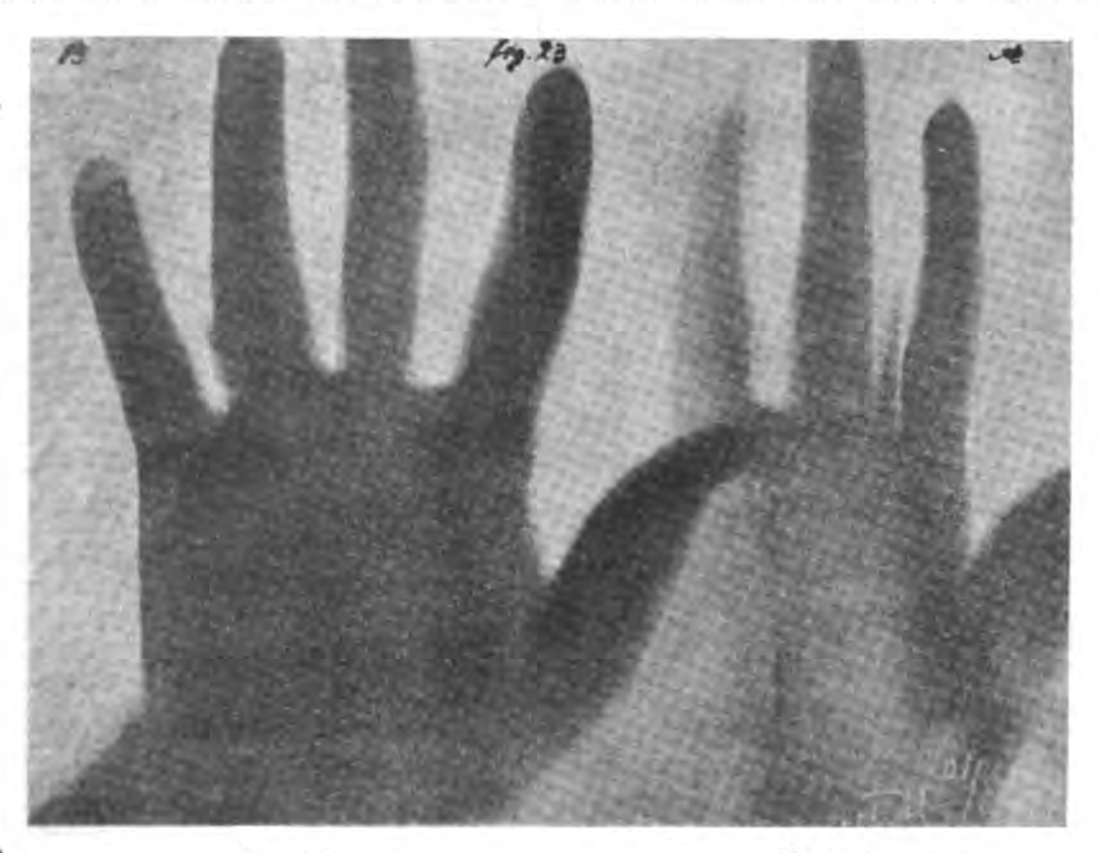


Fig. 23 B. Fig. 23 A.

Quant aux conditions de l'expérience, elles étaient les suivantes :

Je m'assis sur une chaise en face et tout près du médium, en faisant la chaîne avec ses deux mains, qui par conséquent n'étaient pas libres. La plaque reposait sur *mes* genoux.

Quelques minutes après la formation de la chaîne, vint la douleur, annonçant l'accomplissement de l'action physiologique.

La fig. 23 A et B représente la résultat de cette expérience.

La première image (A) est très faible, surtout dans sa moitié gauche c'est-à-dire celle du petit doigt. La lumière y était plus forte mais la matérialisation moins avancée («Lumière ou matière »). Le petit doigt ne se voit pas du tout, ni la bague sur le quatrième. Le deuxième a remué. C'est la seule radiographie d'une main fluidique sur laquelle même la paume de la main reste transparente.

En général, il me semble qu'il y a des différences dans l'ordre de la matérialisation, quand il s'agit d'une matérialisation pour une radiographie, ou bien pour le contact. Lorsqu'il se produit des attouchements, ce sont les bouts des doigts qui se matérialisent les premiers — lorsqu'il s'agit d'une radiographie, c'est-à-dire lorsque l'idée du médium est concentrée sur l'opacité de la main, c'est le creux de la main qui devient d'abord plus opaque. Ici, au premier degré de matérialisation pour la radiographie, la paume de la main elle-même n'est pas encore opaque.

La seconde impression est beaucoup plus forte et complète (fig. 23 B). La lumière est prépondérante non plus à gauche mais à droite (1). Aucun doigt n'a remué. La bague devient visible, ce qui confirme notre supposition précédente que les images des objets portés ne se manifestent qu'à des degrés avancés de matérialisation.

1. Cette sorte de polarité latérale s'observe aussi dans le domaine de la sensibilité.

Toutes les deux mains dépassent un peu, comme grandeur, les dimensions de celles du médium. Fait observé déjà par nous plusieurs fois.

Les fig. 22 et A B constituent les dernières radiographies des mains fluidiques, obtenues avec mon médium.

Toutes présentent cette particularité qu'elles sont seulement plus ou moins opaques, mais ne donnent pas les détails épidermiques. J'ai bien reçu un certain nombre d'empreintes photographiques (sans parler des empreintes mécaniques sur le noir de fumée, etc.) avec ces détails, même dans une boîte fermée, mais ces images ne sont que partielles et insuffisantes pour une généralisation quelconque.

Enfin un dernier essai, exécuté le même jour, dans le but d'obtenir une main petite et lumineuse, n'a eu qu'un résultat fâcheux pour le médium: son bras fut paralysé subitement, et la plaque est restée vierge. C'était un signe d'épuisement.

Aussi, après avoir supprimé la paralysie mentionnée (ce qui n'était pas du tout facile), je me suis abstenu de nouveaux essais avec les plaques.

Mais, comme le double semblait disposé à poursuivre nos entretiens théoriques, qui ne fatiguaient pas trop le médium, j'eus encore avec lui plusieurs conversations de ce genre. Je vais les reproduire, aussi exactement que possible, dans le chapitre suivant, avec cette licence seulement, que pour abréger et pour donner plus de suite logique aux réponses je réunirai plusieurs conversations en une seule.

Elles sont intéressantes à ce point de vue qu'elles présentent une sorte de communication spirite, due à un « esprit » créé artificiellement dans la psyché du médium et uni à son corps éthérique, avec possibilité de dédoublement et d'extériorisation. Par une suite de suggestions insensibles appropriées et systématisées, le double a cessé d'être une copie du médium ; il est devenu un observateur indépendant, qui sur l'ordre de l'expérimentateur, pêche les perles de ses sensations dans les profondeurs de l'inconscience. Évidemment, je ne veux pas prétendre que ce sont toujours de vraies perles, mais c'est, en tout cas, la première fois qu'on a essayé d'éduquer le double dans un but scientifique et pour sonder les couches de la subconscience jusque là inaccessibles. Et comme cet esprit artificiel a été instruit soigneusement selon la méthode positive il pêche rarement par fantaisie complémentaire, il avoue plutôt franchement son ignorance ou son incapacité.

En somme, c'est un commencement, mais un commencement qui promet et qui ne devrait pas être dédaigné.

XIV

CONVERSATIONS AVEC LE FANTOME IMPERSONNEL

— Dis-moi quelque chose au sujet de nos dernières séances :

(J'avais commencé exprès par une demande imprécise, pour susciter quelque réflexions ou sensations spontanées, mais la mentalité du double étant peu indépendante et peu condensée en elle-même, ses observations sont rarement spontanées ; en sa qualité d'être fragmentaire, qui se forme et se dissout, suivant les circonstances, il a besoin d'un excitant précis pour entrer en action psychique. Aussi, à la demande qu'on vient de lire, il répondit comme suit :)

— Bonjour. Pose-moi des questions et je tâcherai de te répondre.

(Ce *bonjour* est caractéristique. C'est ainsi que commençait ses colloques de nos soirées la Petite Stasia, maintenant remplacée par un fantôme sans nom.)

— Je voudrais avoir tes appréciations spontanées, mais puisque tu me demandes des questions précises, explique-moi pourquoi nous n'avions pu continuer nos expériences sur le double des objets inertes et sur la photographie de la pensée ?

— Il n'y a pas assez de force. Le médium est épuisé ; il est fort physiquement mais faible médianiquement.

— En quoi consiste cette différence ?

— Je ne sais pas ; c'est autre chose. Il faut suspendre les séances.

— Pour combien de temps ?

— Deux, trois mois...

(« Ah, mon Dieu ! — » fit la somnambule, après avoir lu cette réponse — « ne dis pas cela à la Grande ; elle en aurait trop de chagrin ! »)

— Sont-ce les séances qui l'ont tant épuisée ?

— Non, c'est son état mental ; elle se tourmente...

— Qu'y a-t-il à faire ?

— Rien, il faut attendre. Ça passera.

— Y a-t-il réellement un double des objets inertes ?

— Oui, *leur partie fluidique*.

— Qui est propre à tous les objets sans distinction ?...

— Non. *Il n'y a que les objets métalliques qui la possèdent* [?] (1)

1. J'y ai mis un signe d'interrogation, car cette idée me paraît inexacte. Je crois en ce moment, que si le double des corps inorganiques existe, il doit être attribué à tous les objets possédant une forme déterminée. Néanmoins l'opinion du double doit être rapprochée de ce fait que ce sont exclusivement les métaux (pas tous d'ailleurs) qui présentent *nettement* les propriétés radioactives, c'est-à-dire dont les atomes se désagrègent en sous-atomes.



— Eh bien, explique-moi l'expérience du dé !

— J'avais détaché du dé sa partie fluidique et je l'ai mise sur mon doigt.

— Était-elle aussi sur le doigt du médium ?

— Non.

— Que voulait dire alors la sensation qu'il eut ?

— C'était naturel. Nous sommes unis. Lorsque j'éprouve quelque chose, il doit s'en ressentir.

— Et puis ?

— J'ai mis ma main ornée du dé, sur la plaque, voilà tout. Je ne sais pas comment se fit la lumière, elle provenait du médium.

— La photographie de la pensée existe-t-elle réellement ?

— Oui.

— Y a-t-il un intermédiaire matériel entre la pensée et la plaque ?

— Non. La pensée agit toute seule.

— Comment ?

— Je ne sais pas.

— S'il n'y a pas d'objet intermédiaire qui se déplace, d'où proviennent ces impressions doubles, triples, etc.

— *Des efforts réitérés du médium.* (Cette opinion me semble maintenant juste, elle était contraire à mes suppositions d'alors.)

— Pourquoi la première lune obtenue sur commande, ressemble-t-elle plutôt à deux boutons incrustés l'un dans l'autre ?

— *Le médium ne savait pas concentrer sa pensée, il se représentait par moments une lune plus petite, ou plus grande, plus claire ou plus sombre, ce qui déterminera des ronds concentriques.*

— Et toi, pourrais-tu concentrer ta pensée en dehors du médium ?

— Non.

— Tu es cependant par moments séparé de lui ?

— Presque toujours.

— Tu mènes une existence à part ?

— Non. La Petite Stasia existe à part, mais pas moi.

— Elle est donc un esprit indépendant ?

— Oui, un esprit, uni à un corps très petit.

— Quel corps ?

— Un corps qui vous ressemble mais qui reste pour vous invisible.

— Woytek est-il aussi un esprit indépendant ?

— *C'est une fantaisie.*

— Et toi même qui es-tu ?

— Pas grand-chose. Son double tout simplement, mais « bon garçon ».

— C'est entendu ; tu es un très bon garçon... garçon. par conséquent du sexe masculin ?

— Je n'ai pas de sexe.

— Que fais-tu habituellement ?

— Rien.

— Tu fais cependant les phénomènes ?

— Lorsque ma vie se réunit à une autre vie.

— Quelle vie ?

— Celle du médium.

— As-tu une influence sur sa santé ?

— Non.

— Éprouves-tu des sensations agréables ou pénibles ?

— Non.

— Peux-tu tomber malade ?

— Non.

— Dors-tu parfois ?

— Non.

— As-tu existé avant la naissance du médium?

— Oui. Mais c'était un état différent qui valait encore moins.

— Survivras-tu à sa mort ?

— Si je trouve un être avec lequel je puisse m'unir. Je prends toute ma force du médium et je ne peux vivre qu'en liaison avec lui.

— Es-tu ce qu'on appelle son âme ?

— Un peu cela. un peu autre chose.

— Explique-toi plus clairement !

— Oh, que cet Ochorowicz est envieux ! Il voudrait tout savoir, n'est-ce pas ?

(Il s'adresse au médium en répondant, quoique ce soit moi qui pose les questions).

— Oui, je voudrais tout savoir, et tu es là pour me faciliter cette tâche.

— Et si je ne sais pas plus que toi ?

— Tu n'as qu'à me le dire.

— C'est ce que je fais.

— Mais enfin tu te distingues de la Petite Stasia, tu peux bien dire encore quelque chose de toi-même ?

— *Je suis une simple vapeur, très fine, lumineuse, mais qui n'a de vie qu'en réunion avec une autre vie, ni d'intelligence qu'en réunion avec une autre intelligence. Je ne peux exister qu'uni avec l'âme de Stasia* (du médium).

— Cependant, tu es venu dernièrement vers moi, tu m'as touché, etc.) tandis que Stasia restait sur le divan ?

— Oui, en lui empruntant sa force et sa matière, pas autrement. En somme ma vie n'est pas curieuse.

— Voudrais-tu devenir autre chose ?

— Oui, je voudrais être homme.

— Et est-ce possible ?

— Non.

— Tu dis que tu es une vapeur lumineuse — pourquoi alors tes mains sont-elles le plus souvent noires sur la photographie ?

— *C'est parce qu'en se matérialisant elles perdent leur luminosité.*

— Tes pensées sont-elles séparées des pensées du médium ?

— C'est un ensemble.

— Et quand tu te détaches du médium, peux-tu penser pour ton propre compte ?

— Pas grand'chose.

— L'âme humaine est-elle immortelle ?

— Je ne te dirai pas cela, tu demandes trop ; et puis si je le disais, ça n'aurait pas de valeur ; on ne pourrait rien fonder là-dessus.

— Quelle est la différence entre le corps et l'âme ?

— Tu me poses en principe la même question que tout à l'heure.

(Maintenant c'est le médium lui-même qui demande).

— Y a-t-il un Dieu ?

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce que Dieu ?

— La plus haute force qui existe.

— (« Il se contredit », dit Mlle T. qui critique toujours les énonciations de son double).

— Non, répond celui-ci. Il y a une force qui domine toutes les autres, mais je ne sais pas si elle possède les qualités humaines que vous lui attribuez.

— C'est bien, parlons de choses moins élevées. Explique-moi en quoi consiste l'écriture automatique ?

— Lorsque le médium écrit de lui-même, il pense et il n'a aucune sensation particulière. Dans l'écriture automatique c'est moi qui dirige sa main ; il ne pense pas et sa main s'engourdit.

— Tu peux donc penser indépendamment du médium, puisque tu me réponds raisonnablement.

— Non. Je ne saurais penser sans elle.

— Conseille-moi quelque chose pour faire revenir les forces du médium !

— Tu as déjà essayé de tout et cela n'a pas réussi, que veux-tu que je fasse ? Salomon lui-même ne saurait verser d'une bouteille vide.

Un jour, le double commence tout à coup à écrire à rebours (écriture en miroir).

— Qu'est-ce cela veut-dire ? demandais-je.

— Tout va de travers, eh bien, moi aussi j'écris de travers.

(Le médium essaie d'écrire de la même manière et il y arrive après plusieurs tâtonnements. Mais il écrit beaucoup plus lentement et il lui est impossible d'écrire de la sorte en unissant les lettres. Il les trace séparément, sans liaison de continuité. Il est à remarquer, que le double, lui aussi, n'écrit pas aussi vite lorsqu'il écrit à rebours).

. . . .

Post scriptum.

L'épuisement du médium dura beaucoup plus longtemps que ne l'avait prédit son double : dix mois environ. Pendant ce temps Mlle Tomczyk habitait loin de moi et je ne pouvais pas la voir aussi souvent qu'il aurait fallu pour être maître des conditions hygiéniques de sa vie.



Fig. 24

L'hiver dernier j'ai acheté un terrain près de Varsovie au bord de la Vistule, à Zeran, et pendant le printemps j'y avais fait construire une petite villa, où j'ai l'intention de fonder un Institut de recherches psychiques. Installé dans cette maison dès le commencement de l'été, j'avais proposé à Mlle Tomczyk d'y venir me rejoindre, comme les années précédentes à Wisla, en Silésie autrichienne. Malgré les facilités de déménagement (nous sommes à 25 minutes de Varsovie), elle était longue à se décider.

— Je voudrais bien être avec vous, disait-elle, mais je suis sûre qu'il m'arriverait un malheur à Zeran ; j'ai un mauvais pressentiment.

Enfin, lorsque sa chambrette de Varsovie ne fut plus à louer, elle prit sa résolution et s'installa chez moi avec son inséparable perroquet.

Au commencement tout alla bien.

Croyant que ses mauvais pressentiments se rattachaient à la proximité d'un grand fleuve (elle éprouve des sensations fort désagréables en traversant un pont et en outre elle a failli se noyer étant enfant) je l'ai habituée peu à peu aux bains froids et maintenant c'est un vrai plaisir pour elle que d'aller presque tous les jours

se baigner dans la Vistule en compagnie de la domestique.

Sa chambre avait deux portes, l'une donnant dans la cuisine, l'autre dans l'anti-chambre de l'entrée principale. Dès le premier jour elle ne voulut pas conserver cette dernière communication. Je trouvai cela déraisonnable, mais je la laissai faire. Elle ferma donc cette porte à clef et la barricada avec une grande armoire et son lit.

Obligé de m'absenter pendant plusieurs jours pour des affaires à Wisla, je voulais essayer, avant le départ, l'état de ses forces, car sa santé s'améliorait et ses nerfs se calmaient visiblement sous l'influence du magnétisme, des bains, des travaux du jardin, d'une vie réglée et sans soucis. J'organisai une séance, et à ma grande satisfaction je constatai que les forces revenaient. Je n'ai pas essayé d'expériences avec des plaques — toujours les plus fatigantes pour elle — mais la production des rayons rigides, qui s'accomplit sans douleur, allait très bien. A part les expériences déjà connues, nous en fîmes une nouvelle, et dans de nouvelles conditions. C'est elle-même qui me l'avait suggérée. Réveillée après la séance, elle me dit :

— Vous me racontez toujours des choses extraordinaires que je fais étant en trance ; mais je suis obligée de vous croire sur parole. Essayons une fois à l'état normal !

— Je ne demande pas mieux. Ce serait une grande commodité pour moi et pour vous, car, sans vouloir médire de cette autre, la somnambule, qui est une excellente fille, vous comprenez mieux qu'elle les exigences d'une expérimentation scientifique.

Il y avait sur la table un bouquet d'œillets blancs, apporté des champs par la domestique.

Mlle Tomczyk s'approcha de ce bouquet et tint ses deux mains, les doigts entrelacés et immobiles, au-dessus des fleurs :

— Je voudrais que l'une d'elle remonte vers moi !

Au bout de quelques secondes il se manifesta dans les fleurs un remue-ménage original : plusieurs s'approchaient et s'éloignaient les unes des autres. Enfin un petit pétale blanc s'arracha de sa tige, s'approcha de la main du médium et retomba par terre.

— Oh, que je suis contente ! s'écria le médium. Maintenant je vous crois quand vous dites que je suis capable de ces choses-là !

J'avais donc tous les droits de supposer que cette expérience avait eu lieu à l'état normal.

Eh bien, c'était une erreur ! Une heure plus tard elle ne se rappellait rien ! L'association idéo-organique entre l'état somnambulique et la production des rayons rigides provoqua un état momentané, différent de la veille : la veille en apparence, le somnambulisme en réalité. Phénomène fréquent chez les médiums, qui trichent inconsciemment et que l'on accuse de fraude consciente.

Le retour de la force médiumnique eut lieu, de nouveau au moment de la pleine lune.

Malheureusement les circonstances se sont conjurées pour anéantir les bons résultats obtenus dans notre nouvelle demeure.

Après mon départ, des malfaiteurs se sont introduits dans la maison pendant la nuit, trois fois dans le courant d'une semaine. La deuxième fois ils étaient déjà parvenus à ouvrir deux portes et cette troisième, barricadée par le lit de Mlle Tomczyk, qui fut poussé en même temps que l'armoire.. Cette secousse la réveilla et la fit crier au secours. Ne s'attendant pas à trouver un lit derrière la principale porte d'entrée, les voleurs déconcertés prirent la fuite. Ils sont retournés encore une fois deux jours après, et la jeune fille en entrant dans sa chambre se trouva en face d'un homme de grande taille, qui escaladait sa fenêtre en lui éclairant la figure à l'aide d'une petite lanterne électrique de poche, et qui n'avait pas l'intention de fuir malgré son entrée. Heureusement, il y avait déjà dans la maison un garde dont la voix basse mêlée aux voix aiguës de deux femmes et du perroquet (qui criait en imitant sa maîtresse) effraya les voleurs.

Regagnant son sang-froid, Mlle Tomczyk tira plusieurs coups de revolver par la fenêtre, dans le vide de la nuit, et les voleurs se sont sauvés encore une fois sans avoir rien volé. Mais on peut s'imaginer le choc produit sur le système nerveux d'une sensitive par ces attaques nocturnes réitérées !

En entrant à Zeran, j'ai trouvé les deux femmes dans un état pitoyable. Depuis huit jours elles n'ont pas fermé l'œil de la nuit et Mlle T., sinon toutes les deux, a été atteinte d'une sorte de manie de persécution.

Désormais des mesures sont prises et j'espère qu'on nous laissera en paix. Je compte entre autres sur la présence de ma chienne de la race Saint-Bernard, que j'ai emmenée de Wisla et qui, comme on se rappelle, la première a reconnu le retour de la Petite Stasia.

Sera-t-elle aussi sensible à la présence des voleurs qu'à celle des esprits ?... (Elle est sensitive, elle aussi, et devient excessivement nerveuse avant et pendant les orages).

Chose étrange ! Durant ces deux mois, caracté-

risés par un épuisement général, certaines expériences — et des plus difficiles — réussirent cependant d'après les indications du double, à savoir la dématérialisation et la rematérialisation de la matière.

Mais ces expériences ne seront publiées que lorsque leur nombre m'aura permis d'en déduire quelques conclusions positives.

Zeran, le 3 août 1912

Dr J. OCHOROWICZ.

ESTELLE W. STEAD

MON PÈRE
LA TACHE QU'IL CONSIDÉRAIT COMMME LA PLUS GRANDE (1)

Trois semaines après le désastre du *Titanic* je vis la tête et les épaules de mon père aussi clairement que je les vis la dernière fois que nous fûmes ensemble sur la terre. Je causai avec lui de choses très intimes nous concernant mutuellement — choses dont le médium ne pourrait avoir eu aucune idée possible. La séance avait lieu dans le bureau de Julia. C'était une séance avec la trompette, médium Mme Wriedt. Après avoir montré son visage, mon père prit la trompette, et, se tournant vers un des assistants qui avait été enclin à railler à nos séances précédentes lorsque mon père était présent en son corps physique, il lui dit emphatiquement : « Croyez-vous maintenant ? Tout ce que je vous ai dit, n'est-ce pas la vérité ? »

Si j'avais eu encore quelques doutes quant à la proximité de l'autre monde et la possibilité d'entrer en communication avec les esprits, ceci me les aurait otés. Mais, dès mon enfance, j'ai connu, senti et vu une si grande partie du Monde appelé ultra-sensible, qu'un doute au sujet de la réalité de ce monde n'est jamais entré dans mon esprit. J'ai pu douter de l'authenticité de certains messages et de la perfection des instruments de communication, mais jamais de la réalité de l'ensemble de ces choses.

Je pense que les nombreux railleurs et sceptiques que mon père a rencontrés durant sa vie terrestre, trouveraient difficile de nier son Moi incontestable, qui vivait et vibrait, dans la voix qui conversait avec moi ce soir-là, dans la chambre silencieuse et tranquille où avait lieu la séance, au Bureau Julia. Il y avait sept autres assistants, outre le médium, qui peuvent fournir un témoignage de ce que je viens d'écrire.

Il m'est difficile de parler au sujet de ces choses qui me sont sacrées et que j'ai longtemps gardées pour moi seule. Mais lorsque je sens la différence que constitue pour moi le fait de posséder ces connaissances, je sensqu'il me me faut téoignr de la réalité du Monde Invisible au sujet duquel mon Père écrivait :

> La réalité du Monde Invisible est la doctrine sur laquelle toutes les religions du jour se sont formées, la pierre fondamentale sur laquelle elles reposent toutes. Et pourtant, le public s'éloigne de vous quand vous lui demandez de l'étudier. Combien malheureuses seraient les personnes qui composent le public si, après leur mort, elles revenaient entre nous et que nul ne pût les voir, nul ne pût les entendre, nul ne pût sentir leur présence ! La première constatation que doivent faire beaucoup de personnes qui sont passées dans l'au-delà, c'est que ceux qui sont restés dans ce monde sont devenus tout à coup aveugles, sourds, et qu'ils ont complètement oublié leurs amis partis. Quelles pauvres créatures sommes-nous, si nous ne cherchons pas à répandre cette glorieuse vérité !

Je me rends donc parfaitement compte que lorsque cet homme qui s'était donné la mission de répandre partout cette bonne nouvelle, est venu à moi en se manifestant d'une façon qui ne peut donner lieu à aucun doute, il ne pouvait que désirer qu'à mon tour je proclamasse ce que j'avais vu. Et ceci non pas uniquement pour le bien de ceux qui liront cet article, mais pour ceux qui sont déjà passés de cette vie dans l'autre, et qui pourront constater ainsi que la cécité est devenue clairvoyance, et la surdité clairaudience.

Mon père disait toujours qu'il ne se prononcerait pas d'une façon définitive sur la vérita

(1). Une copie dactylographiée de cet article, destiné au Nash's Magazine, nous avait été aimablement communiquée dès le mois de juin dernier ; il ne nous a pas été malheureusement possible de le publier de suite. Ecrit par une spirite convaincue, il contient des observations et des données qui en rendent la lecture intéressante aussi pour les lecteurs qui appliquent à ces études une une méthode de critique froide et rigoureuse. — *N. de la R.*

du spiritisme tant que quelqu'un de sa propre famille ne serait pas passé dans l'Au-Delà. « Alors — disait-il — je connaîtrai si le spiritisme peut résister à cette grande épreuve et éclaircir la question de la vie et de l'immortalité ». Douze mois après le décès de mon frère, il écrivait :

Un an avant ce mois de décembre 1908, je vis mon fils aîné que j'avais élevé dans l'espoir fondé qu'il deviendrait mon successeur, mourir à l'âge de trente-trois ans. Nous étions strictement liés l'un à l'autre. Personne ne pourrait me tromper en fabriquant de faux messages de mon fils aîné. Douze mois se sont passés, durant lesquels j'ai été presque chaque semaine réjoui et réconforté par des messages de mon fils, qui est plus près de moi et plus cher à mon cœur que jamais. Dans les derniers douze mois qui précédèrent sa mort, j'ai été beaucoup à l'étranger ; je fus alors moins en communication avec lui que je ne le suis depuis qu'il a disparu. Je n'ai pas écrit moi-même ces communications. Je le connaissais si bien, que ce que j'écrivais pouvait n'être que l'écho inconscient de conversations qui avaient eu lieu entre nous. Il a communiqué avec moi par la main de deux personnes qu'il avait à peine connues, et les communications ont toujours été aussi bien empreintes de son caractère et de sa manière de penser, que l'étaient les lettres qu'il m'écrivait de son vivant.

Après cela, je ne peux plus douter. Pour moi, le problème est résolu, la vérité est établie, et je me réjouis d'avoir l'opportunité de témoigner publiquement devant le monde entier que, pour ce qui me regarde, aucun doute à ce sujet n'est plus possible. — W. T. Stead.

L'un des traits les plus caractéristiques de l'œuvre de mon Père dans l'investigation du Domaine Psychique était bien son ampleur, s'étendant à l'humanité tout entière. Ce n'était pas uniquement pour sa satisfaction personnelle qu'il agissait ainsi ; sa pensée allait bien au delà de sa personne. Il n'y avait pas d'obstacle assez grand pour qu'il ne s'efforçât pas de le vaincre ; il n'y avait rien de trop petit pour qu'il ne le crût pas digne de ses recherches, dans son désir de jeter un pont sur le grand abîme, de convaincre les autres de ce qui était une certitude pour lui, l'existence continuée de l'esprit après que celui-ci a jeté bas son enveloppe corporelle. C'était sa religion, la tâche qu'il s'était imposée, de ramener l'humanité à la croyance dans la vie future.

Personne ne se rendait compte autant que lui des difficultés, de la fragilité des instruments de communication avec l'au-delà. Il a écrit :

Les médiums doivent être mis au nombre des membres les plus précieux de la communauté. Ils sont tels qu'un homme doué de la vue, dans un monde d'aveugles. Il faut les chercher comme on chercherait un trésor caché ; il faut les garder avec les soins que méritent les seuls instruments pouvant nous permettre d'entreprendre avec succès l'exploration d'un autre monde. Au contraire, ils sont généralement bafoués, traités commes des coquins et des imposteurs. Il sont même parfois jetés en prison ; tout ce que la société collective peut faire pour décourager le développement du médiumnisme est fait et a été fait depuis longtemps. En de telles circonstances, il ne faut pas s'étonner que les bons médiums soient si rares.

Il comparait souvent la difficulté de se servir de l'instrument dont nous disposons pour communiquer avec l'au-delà, à la difficulté que nous rencontrons si souvent à parler au moyen du téléphone. Que de fois nous ne parvenons pas à saisir un nom au téléphone ! — mais nous n'affirmons pas immédiatement pour cela qu'il y a un simulateur à l'autre extrémité de la ligne, ou que le téléphone est un appareil frauduleux et décevant. Avec les médiums, on n'emploie pas tant de façons ; tout leur est rendu aussi malaisé que possible ; on organise les épreuves les plus difficiles, et le médium — généralement un instrument fort délicat — est mis dans un état d'esprit défavorable, avant même que la séance ait commencé.

Prenez par exemple le cas des Tomson, dont on parla il y a quelque temps à Londres. Mon Père et moi assistâmes à plusieurs des séances privées qu'ils donnèrent pour prouver l'authencité des facultés médiumniques de Mme Tomson. Jamais je n'ai vu mettre ainsi une femme à la torture. Non seulement on lui retira tous ses vêtements et on examina sa coiffure toujours surveillée strictement par une Commission de dames, souvent exposées à des remarques injurieuses — mais elle fut même soumise à un examen médical, pour s'assurer d'une façon incontestable qu'elle ne cachait rien extérieurement ou intérieurement. Elle était ensuite habillée de vêtements appartenant à la maîtresse de maison ; elle était conduite dans la chambre de la séance par deux dames, qui ne lâchaient jamais ses mains jusqu'à ce qu'elle se trouvât sur sa chaise, dans le cabinet médiumnique. Après l'avoir soumise à de pareilles humiliations, on aurait pu s'étonner qu'on obtînt des résultats quelconques ; mais en bien des cas, même après les épreuves les plus rigoureuses, quelques minutes ne s'étaient pas passées, qu'une belle figure drapée de blanc sortait du cabinet ; d'autres formes apparaissaient ensuite, chacune drapée d'une façon absolument différente de l'autre. Tous ceux qui s'y connaissent en draperies ou qui essayeront de se draper eux-mêmes reconnaî-

tront l'impossibilité qu'il y a à le faire dans un espace très limité, et dans l'obscurité, surtout n'ayant à sa disposition que les quelques minutes qui se passaient entre l'apparition des différentes figures.

J'ai vu Mme Thomson cousue dans un vêtement tout à fait adhérent au corps, serré au cou, et qui lui couvrait même les mains et les pieds. Quelques minutes après, apparurent des figures drapées de blanc, avec les bras et les pieds nus. A la fin de la séance, on examina le vêtement, qui avait été cousu d'une manière spéciale; pas un point n'avait été altéré.

Malgré cela, il y eut des assistants qui ne manquèrent pas de déclarer que tout était truc et fraude; ils ne pouvaient pas expliquer comment ni pourquoi; mais ils savaient qu'il en était ainsi. Ces gens ne seront jamais satisfaits de rien. Ils ne se rendront compte des difficultés créées par leur scepticisme que quand ils passeront à la vie d'outre-tombe et ils viendront en contact avec la muraille qu'ils ont été bâtir pour se séparer des êtres aimés qu'ils ont laissés derrière eux.

A nos séances privées, avant lesquelles Mme Tomson n'a pas été mise d'avance dans un état de nerfs terrible, nous obtînmes des résultats merveilleux. Je vis mon frère et je causai avec lui. Nous vîmes parfois deux figures hors du cabinet, alors qu'on apercevait Mme Tomson assise à l'intérieur.

Maintenant, je ne prétends aucunement que les phénomènes de Mme Tomson aient toujours été authentiques. Je le crois. Je suis absolument sûre qu'elle possédait des facultés extraordinaires et que les esprits étaient à même de se manifester au moyen d'elle. Cela me porte à rappeler une autre ferme croyance de mon Père : c'est que, bien qu'un médium ait été pris en fraude, cela ne prouve pas qu'il n'est pas un bon médium, possédant des dons parfois merveilleux. Il était loin de contester — et je ne le conteste pas plus que lui — que la fraude détériore l'influence de ce médium; malheureusement, tant que la médiumnité constituera un moyen de gagner sa vie, il y aura toujours une tendance à la fraude. Aucun médium n'est à même d'obtenir des résultats satisfaisants avec tout assistant — d'où la tentation d'obtenir pas des trucs ce qui ne vient pas d'une façon spontanée, si on peut par là gagner de l'argent.

Mon Père même avait le don de l'écriture automatique. Il décrivait ainsi ce phénomène :

Par écriture automatique j'entends que, en me mettant dans un état d'esprit de passivité, je me place dans la position d'écrire, la plume sur le papier; ma main écrit alors des messages venant d'amis lointains. Peu importe si ceux-ci sont encore incarnés, ou s'ils ont subi le changement qu'on appelle mort. L'avantage qu'il y avait à obtenir des messages d'amis qu'on appelle vivants venait de ce qu'il était possible de m'assurer de leur exactitude en les soumettant aux personnes dont ils paraissaient venir.

C'est ce qu'il fit toujours, et, dans la plupart des cas, l'exactitude était merveilleuse.

Son écriture automatique est connue surtout par le petit livre : *Letters from Julia* — un récit personnel de la vie de l'Au-delà, écrite avec le secours de la main de mon Père, par la dame en question. L'ouvrage parut d'abord en 1897; plusieurs éditions en furent ensuite publiées; il a été traduit en différentes langues et a apporté encouragement et consolation à des milliers de personnes dans tous les pays.

Il y a quatre ans, il fonda le « Bureau Julia », pour certains un objet de ridicule, pour d'autres d'horreur; mais pour d'autres encore — et c'est pour ceux-là qu'il avait été fondé — une précieuse et réconfortante démonstration de la réalité d'un monde plus grand qui plane autour de nous, et un moyen de communiquer avec les personnes chères disparues. Mon Père écrivait du Bureau, quand il avait fonctionné trois mois :

Le résultat a été de me confirmer dans la conviction, qu'il est parfaitement possible d'établir des communications avec ceux qui aiment sincèrement, bien qu'ils soient divisés de nous par le tombeau, sauf en certaines circonstances dans lesquelles il n'était pas opportun que cette communication s'établît.

Comme on lui demandait s'il n'était pas pris, quelquefois, par des doutes concernant l'interprétation qu'il donnait aux phénomènes médiumniques, il répondit :

Pas du tout. J'ai vu, et par conséquent, j'ai cru. J'ai vu mon fils se matérialiser devant mes yeux; et pourtant, pourquoi devais-je spécialement désirer de le voir ? Il n'y a pas de doute que je l'ai entendu parler. Nous nous parlions souvent au moyen du téléphone avant son décès; en connaissant sa voix, je n'avais pas de doute sur son identité; je ne le voyais point, mais je l'entendais; cela ne pouvait que me suffire. Il en est de même actuellement.

Des personnes lui disaient souvent : « Nous croirons si nous obtiendrons telle ou telle preuve ». Mais lorsque la preuve en question leur était apportée, elles étaient rarement satisfaites; il leur fallait autre chose. Il disait de ces gens-là :

Ils n'auraient jamais cru que Colomb a découvert l'Amérique. Ils auraient dit qu'ils n'y avaient jamais été eux-mêmes, qu'ils ne l'avaient jamais vue, et ils auraient refusé d'accepter tout autre chose que le

témoignage de première main, c'est-à-dire celui de leurs propres yeux. Néanmoins, si vous leur aviez dit qu'ils pouvaient obtenir cette preuve en se décidant à aller en Amérique, ils s'y seraient refusés, en disant que cela était bien trop dangereux, que bien des personnes partent qui n'arrivent pas à destination — et ainsi de suite.

Je citerai l'épisode suivant, tiré de l'article de mon Père intitulé : « Un Pont sur le Fleuve de la Mort », parce qu'il montre ce que nous voyons chaque jour, au Bureau Julia : à savoir, la possibilité d'avoir des conversations intelligentes avec des esprits désincarnés d'amis, en des circonstances excluant toute fraude ou hallucination.

En 1884, j'ai eu le bonheur de rencontrer le général Gordon à la maison de sa sœur, à Southampton. Notre entretien se porta sur sa renonciation à la charge à laquelle il avait été nommé au Congo, pour accepter la tâche d'aller à Kartoum délivrer les garnisons menacées par les Soudanais. Ce fut un entretien historique, qui produisit sur mon esprit une impression profonde. J'avais avec moi un officier, grand ami personnel du Général Gordon.

Dix-neuf ans après la mort de Gordon, au moment de la prise de Kartoum, j'eus une séance, à laquelle assistait le même officier ; le médium était M. Alfred Peters, bien connu sur le Continent. Vers la fin de la séance, à ma grande surprise, sans la moindre attente de la part de mon ami ni de moi-même, M. Peters fut contrôlé par une Intelligence dont l'identité ne pouvait faire aucun doute pour nous. C'était exactement comme si le Général Gordon avait pris une chaise, au milieu de nous. Sa manière très spéciale de parler : rapide, brusque, humoristique était reproduite exactement. Il me parla de notre vieille conversation à Southampton, vingt ans auparavant ; me demanda si je me souvenais de certaines choses, dont j'avais en effet retenu quelques-unes, alors que j'en avais oublié d'autres, et que le médium ne pouvait certainement pas connaître. Il parla avec la même intelligence vive, avec le même profondeur politique et la même assurance dogmatique qui le distinguaient durant sa vie physique. Il nous reconnut tous les deux, il nous parla de la même façon amicale ; sa longue conversation était un mélange de théologie de mysticisme, de haute politique ; ses souvenirs personnels portaient à chaque phrase la véritable empreinte de Gordon. J'ai eu beaucoup de séancee en mon existence, mais je ne me souviens d'aucune où le contrôle ait été aussi absolument parfait. Le caractère de Gordon était fortement marqué. Il était intensément original, plein de personnalité, et en même temps le Général était mort depuis si longtemps, que M. Peters, qui était un enfant quand Gordon mourut, ne pouvait pas avoir acquis sa manière de parler et de penser, ni se souvenir des arguments que j'avais discutés avec lui vingt ans auparavant.

Des conversations pareilles se produisent sans cesse aux séances de notre Cercle.

A une personne affirmant qu'un sensitif réellement bon réfléchira toujours les opinions et les désirs des personnes qui l'entourent, mon Père répondait :

Les messages que nous recevons de l'autre Monde ne reflètent aucunement les opinions et les désirs des assistants. Par exemple, il n'y a pas de catholique romain dans notre cercle, deux au moins des assistants sont fortement anti-catholiques ; malgré cela, aucune série de messages n'a été aussi persistante, aussi remarquable et aussi caractéristique que celle que nous avons obtenue au moyen d'un occultiste qui n'avait jamais été catholique, et qui paraissait venir de l'esprit désincarné du Cardinal Manning.

L'année dernière, le merveilleux médium américain à trompette Mme Wriedt consacra une partie de son temps au Bureau Julia, et plusieurs d'entre les assistants purent constater les attouchements d'une main qui se dissolvait ensuite et le son d'une voix. Ces séances avaient lieu généralement dans l'obscurité, bien que quelques-uns des assistants aient préféré les faire à la lumière et aient obtenu malgré cela, de bons résultats. Mon Père eut un grand nombre de conversations avec mon frère et d'autres défunts, à la lumière. Quant à moi, je n'assistai qu'à des séances qui se déroulèrent dans l'obscurité. Dans celles-ci, nous obtînmes des manifestations merveilleuses. Généralement, la séance commençait par la voix du Cardinal Neuman qui donnait la bénédiction en latin ; et chaque assistant sentait alors des gouttes d'eau bénite tomber sur soi. Parfois, le Cardinal amenait avec lui son acolyte, et nous chantions tous un hymne anglais, c'est-à-dire : *Come all ye faithful* ; une belle voix de basse s'ajoutait alors aux nôtres, au moyen de la trompette, en chantant, non pas en anglais, mais en latin. Au cours de ces séances, il m'est arrivé d'entendre jusqu'à trois voix qui parlaient en même temps, pendant que le médium lui-même leur adressait la parole. L'anglais n'était point le seul langage employé : les voix parlèrent aussi norvégien, français, allemand, suédois et italien.

Le jour de Noël 1909, nous reçûmes au Bureau Julia le message suivant de sa Fondatrice : — « Bientôt, vous tous qui êtes de l'autre côté, vous serez de notre côté. C'est alors seulement que vous comprendrez entièrement la nécessité de mon Bureau. »

Et maintenant, celui même qui sentait si fortement la nécessité de jeter un « Pont sur le Gouffre » et travaillait si vaillamment dans ce but, est passé dans l'Au-Delà. Je ne doute pas que, en comprenant si bien les difficultés avec lesquelles nous luttons, en se rendant compte

du scepticisme général et de la nécessité de preuves, ayant bataillé si longuement pour les obtenir, il trouvera de bons moyens pour y réussir. Mais c'est surtout pour les masses qu'il travaillera ; c'est pour leur ouvrir la voie ; c'est pour leur donner la certitude de cet autre Monde existant autour de nous, et afin qu'elles puissent dire comme lui-même : « Le Spiritisme a fait que pour moi la mort est devenue autre chose que la mort ».

Estelle W. Stead.

H.-A. DALLAS

LES RECHERCHES PSYCHIQUES EN AMÉRIQUE

Celui qui veut s'adonner à l'étude des problèmes psychiques ne devrait pas négliger le dernier volume des *Proceedings of the American Society for Psychical Research*, qui a paru au mois de mai dernier.

Les questions qui y sont abordées et les problèmes qui s'y laissent entrevoir sont très importants, qu'on les envisage du point de vue d'un étudiant spirite, ou qu'on travaille à l'aide de quelque autre hypothèse. Les faits rapportés dans ce compte rendu offrent pour l'un et l'autre des problèmes psychologiques d'une grande complexité.

Le Dr Hyslop, qui depuis longtemps consacre tout son temps et met toutes ces forces au service de ces recherches, nous a donné un ouvrage de 936 pages qui, pour l'apprécier à sa juste valeur, demande à ses lecteurs un soin presque semblable au sien. Depuis la mort du Professeur William James, le fameux Psychologue des États-Unis, le Dr Hyslop a entrepris de poursuivre des séries de séances avec deux médiums, qu'il connaissait déjà depuis quelques années, et qu'il désigne sous les noms de Mrs. Smead et Mrs. Chenoweth. Il a cru devoir publier ces expériences *verbatim*, et presque en entier, car pour estimer, au juste, la valeur des faits véridiques, il est nécessaire de connaître autant que possible le milieu où ils se rencontrent. Le Dr Hyslop a su prendre les précautions nécessaires pour s'assurer de la réalité des trances de ces deux médiums et il a fait des enquêtes pour constater qu'ils n'avaient pas des sources secrètes d'informations. Il a écarté, enfin, autant que possible ce qui pouvait détruire la valeur des expériences comme preuves du sur-normal. Mrs. Smead (pseudonyme) est la femme d'un pasteur ; elle habite dans les montagnes ; elle ne demande aucune rémunération pour ses services et en outre le Dr Hyslop ne doute nullement de sa sincérité ni de celle de Mrs. Chenoweth. Cette dernière ne peut pas se passer tout à fait d'aide pécuniaire et assume une modeste charge. Le Dr Hyslop, tout en avouant la confiance que toutes deux lui inspirent, ajoute qu'en tout cas, le caractère surnormal des phénomènes ne dépend pas entièrement de l'honnêteté de ces médiums. Il regarde ceci comme établi d'une manière probante, vu les précautions qu'il a prises et les circonstances dans lesquelles les communications ont été faites. Aussi il prend soin d'indiquer dans ces notes ces circonstances avec assez de détails pour permettre au lecteur de former son propre jugement.

Quoique l'objet principal de ces expériences semble avoir été de découvrir quelques traces de communications provenant du Professeur William James, le volume ne s'occupe pas de lui seulement. Au cours des séances plusieurs autres personnes ont prétendu communiquer, et le Dr Hyslop a compté 419 incidents véridiques, sans parler des allusions caractéristiques qui se trouvent ci et là. Soixante de ces circonstances véridiques lui étaient inconnues, mais il a pu les vérifier plus tard.

La manière dont ces personnalités s'introduisent, les distinctions qui apparaissent entre l'une et l'autre, les qualités qui les diffèrent, tout cela offre l'occasion d'une étude remarquable au savant psychologue. Comment expliquer ces traits d'identité, ces conversations s'accordant avec le caractère des personnes qui prétendent communiquer, si on exclut l'hypothèse spirite ? Et, si on l'admet, comment expliquer les confusions, et souvent, aussi, les erreurs qui s'introduisent dans les communications ?

Voilà deux questions formidables à résoudre, mais les problèmes qu'elles envisagent ne me semblent pas d'une difficulté égale. On trouve



dans les communications mêmes, et particulièrement dans celles du professeur James, des indications qui jettent de la lumière sur les causes probables des confusions et des erreurs. Les parties de ces discours qui s'occupent de cette question sont d'un intérêt extrême.

Mais ce que l'on veut savoir d'abord c'est s'il y a des raisons évidentes pour soutenir l'hypothèse que le censé William James est véritablement ce dernier lui-même.

Au sujet de William James, le Dr Hyslop a compté 36 faits véridiques, dont 20 lui étaient inconnus.

Parmi ces faits, il y en a quelques-uns qui sont d'un caractère frappant au point de vue des preuves d'identité. Il est aussi à remarquer que souvent le « William James » qui écrit dans la trance du médium fait allusion aux opinions qu'il professait autrefois et à des incidents se rapportant aux expériences de Mrs. Piper, que le Dr Hyslop nous assure être tout à fait adaptés à sa personnalité et aux circonstances.

Pourtant le Dr Hyslop regarde les probabilités fournies par « William James » pour prouver son identité comme inférieures à celles qui ont été données par d'autre communicateurs. Sans doute il a raison, et il fait bien de réduire plutôt que d'exagérer la valeur de ces expériences ; cependant, en les étudiant de près, je me trouve très impressionnée par l'ensemble des incidents qui se rapportent au professeur et par une certaine qualité de sérieux qui les caractérise et qui cadre très bien avec ce qu'on connaît de cet écrivain philosophe.

Voici un exemple d'un incident assez remarquable.

Le Dr Hyslop raconte que pendant l'hiver de 1906, il est allé visiter le professeur James, au moment la neige couvrait le sol. Il tenait, justement, des séances avec Mrs Piper. Ils causèrent de ces choses en particulier, et ils abordèrent la question des facultés psychiques de Mrs. Smead ; en partant, le professeur tendit un journal français au Dr Hyslop pour qu'il l'emportât, en promettant de lui en envoyer d'autres plus tard.

Le 4 novembre 1910, le Professeur W. James demanda par l'intermédiaire de Mrs. Chenoweth, au Dr Hyslop :

Vous rappelez-vous, un hiver, quand la neige couvrait le sol, que vous êtes venu me voir ; et que nous avons parlé de ces questions, après quoi je vous ai donné quelque chose à emporter avec vous ? (Je me rappelle très bien l'incident.) Nous avons parlé à cette occasion de la ferme du pasteur qui avait la faculté de parler automatiquement. (Oui.) Depuis lors je l'ai vue, ou plutôt, depuis que je suis dans cette vie-ci (Très bien). Et j'ai tâché d'écrire avec quelque succès, mais pas longtemps à la fois. Elle fait mieux quand vous êtes là (Bon) quoique je trouve assez de force pour m'exprimer assez bien (to make some good expression) quand vous n'y êtes pas. (Bon). C'est plus spasmodique qu'ici, mais cela dépend beaucoup de l'entourage et de la compagnie, et du désir. A l'occasion de cette visite chez moi, vous avez été obligé à la fin de partir en hâte et nous avons remis quelques sujets de discussion à une autrefois. J'avais tâché de trouver un long moment pour vous voir. En effet, toujours je cherchais à trouver le temps de causer avec vous.

Le Dr Hyslop nous dit qu'il est exact que Mrs. Smead avait eu des indications de la présence du Professeur W. James bientôt après sa mort ; le mot « Omega » fut associé avec son nom. Plus tard ce même mot « Omega » fut donné par Mrs. Chenoweth et le communicateur a affirmé que c'était le signe choisi pour indiquer la présence de William James. Il va sans dire que Mrs. Chenoweth ne savait pas ce qui s'était passé à la séance avec Mrs Smead, et jusqu'au moment où ce signe est apparu dans l'écriture de Mrs. Chenoweth. Le Dr Hyslop n'y avait pas fait attention. Ce n'est que le 29 septembre, quand la main de Mrs. Chenoweth écrivit : « Voici mon signe *Omega* », que le Dr Hyslop a compris la signification du même signe donné par Mrs Smead le 1er septembre 1910.

En donnant le mot *Omega* Mrs. Smead ajouta : « Nous venons. Vie pas mort éternelle oui ».

Quelques moments après le Dr Hyslop demanda : « Est-ce que le professeur James peut venir ici et tâcher de prouver son identité ? » La réponse (encore par Mrs. Smead) fut : « Il est venu immédiatement oui... oui il est venu déjà ».

Tout cela semble indiquer la présence du professeur et soutenir l'affirmation énoncée plus haut, qu'il avait été la voir depuis qu'il était « dans cette vie ». La date de la mort du Professeur est le 26 août 1910.

Le Dr Hyslop ajoute qu'il est vrai aussi que Mrs Smead fait mieux quand il peut être présent, et que Mrs. Chenoweth ne le savait pas.

Le 12 et le 21 septembre, le professeur James fut mentionné de nouveau dans la trance de Mrs. Smead, et le contrôle affirma les deux fois que le professeur avait cherché à se manifester à Mrs. Verrall (en Angleterre). Le Dr Hyslop ayant écrit à Mrs. Verrall pour savoir si elle avait eu une expérience de ce genre, elle répondit que durant la nuit du 12 septembre, elle avait rêvé du Professeur, et qu'elle avait eu l'idée qu'il tâchait de communiquer. Cette impression était si marquée qu'elle en avait pris note tout de suite.

Il est impossible, bien entendu, de donner une esquisse du contenu de ce gros volume ; je n'ai que légèrement indiqué le caractère et l'intérêt des faits qui y sont rapportés.



BÊTES QUI PENSENT

La dernière nouveauté du commerce de la psychologie est celle des « chevaux qui pensent ». Après les singes (GARNER) et les chiens (VOSSELER) parlants, après la rouerie du fameux et oublié cheval *Hans*, voici le tour de deux chevaux qui, après quelques jours seulement d'instruction, sont parvenus à faire des choses merveilleuses : à lire, à reproduire par des coups de sabot l'orthographe des noms lus ou prononcés devant eux, à connaître le calendrier, à faire des opérations mathématiques comme l'extraction des racines cubiques, et plusieurs autres petites choses de la même difficulté. Non seulement cela, mais ils se serviraient de ce système conventionnel qui leur a été enseigné, pour communiquer à l'homme leurs pensées.

Si tout ceci se trouvait simplement consigné dans un livre (1), la chose ne serait pas faite pour surprendre excesssivement : ce qui impressionne, c'est qu'en Allemagne des personnes connues et dont le sérieux est entièrement admis, n'aient pas hésité à attribuer à l'intelligence des deux chevaux, qu'elles avaient eu la possibilité d'observer, les choses stupéfiantes qu'on leur voyait accomplir. Il est encore plus impressionnant de voir qu'un savant de réputation bien reconnue, sérieux, soigneux et prudent, EDINGER, a exprimé l'opinion que deux seules possibilités sont admissibles pour expliquer les extraordinaires manifestations des chevaux de Krall : ou qu'on soit en présence de la première révélation de l'âme des animaux, ou que ces phénomènes attestent un inimaginable système de transmission de pensée (2).

Or, si différentes autres personnes ont exprimé à ce même propos, sur les mêmes faits, un grand scepticisme, la force des faits et des observations positives de la part de personnes intègres et désintéressées est de beaucoup supérieure à toute négation aprioristique.

Les faits doivent donc être discutés.

Malheureusement, il est trop difficile, en admettant même que la chose soit possible, de s'en faire une idée personnelle sans les avoir personnellement examinés ; toutefois, lorsqu'il s'agit de faits aussi exceptionnels, il doit être permis d'en traiter avec esprit de relativité, en examinant et jugeant les examens et les jugements des personnes qui ont eu la chance de les étudier personnellement.

Les lecteurs se rappellent certainement les aventures d'un célèbre cheval connu sous le nom de *Kluge Hans* qu'un éleveur, un certain Van Osten, avait entraîné à connaître une grande quantité de choses et à faire des calculs assez compliqués. Le bruit soulevé par ce fait détermina la constitution d'une Commission scientifique (présidée par STUMPF) qui, dans le Laboratoire de Psychologie de Berlin, procéda durant un long temps à des examens très minutieux des extraordinaires dispositions du fameux cheval. Il en résulta un volume dans lequel PFUNGST démontra d'une manière complète que l'intelligence de Hans se réduisait à savoir comprendre les signes d'approbation qui lui venaient de son maître quand, parmi les diverses possibilités, il était tombé sur la réponse exacte.

Quoique le fait demeurât suffisamment prodigieux, la psychologie officielle ne s'occupa plus qu'avec mépris du pauvre *Kluge Hans*, qui prouvait une fois de plus comment on peut rouler du haut des autels dans la poussière.

Heureusement, tout le monde n'était pas aussi ingrat. Un commerçant d'Elberfeld, KARL KRALL, commença à contrôler les affirmations de l'iconoclaste Commission berlinoise et s'y dédia tellement, qu'à la mort de Van Osten il hérita de lui de l'ex-fameux *Hans*, dont il se proposait de revendiquer la gloire.

Cependant, comme il aurait été impossible de faire avaler de nouveau aux psychologues l'ancien breuvage, K. adopta le parti de renouveler l'expérience sur une plus vaste échelle.

Il acheta deux autres jeunes étalons arabes, *Muhamed* et *Zarif*, et s'adonna de toutes ses forces à leur éducation. Dire qu'ils dépassèrent bientôt leur maître serait peut-être audacieux, mais il est certain qu'en peu de temps, ils avaient battu tous les *records* établis par *Hans*, et laissaient derrière eux, au moins pour les mathématiques, les élèves des premières d'entre nos écoles moyennes, car, presque à première vue, ils résolvent des questions mathématiques assez compliquées, extractions de racines carrées et cubiques de 5 ou 6 chiffres, font des comptes sur le calendrier, etc.

L'originalité que K. revendique pour lui-même,

(1) KARL KRALL : *Denkende Tiere*, page 546, in-8, avec nombreuses illustrations. Leipzig, Engelmann, 1912.

(2) EDINGER : *Unterrichtete Pferde*, « Frankfurter Zeitung », 8 mars 1912.



c'est d'être arrivé par une voie scientifique à la connaissance des « possibilités » intellectuelles du cheval, et place en cela sa propre supériorité sur Van Osten.

En effet, c'est contre l'avis de Van Osten qu'il a procédé avant tout à l'examen des conditions des organes des sens dans le cheval, de son temps de perception, du champ de son attention, etc., étendant son investigation jusqu'à des recherches, à la vérité un peu comiques, sur le sens de direction et sur l'orientation, sur la possibilité de suggestion, sur l'identification, de la part de *Hans*, des concepts « mauvais », « beau », « Moi », etc. etc. Il en retira la conviction que les chevaux étant des animaux pensants, et non pas des machines ; qu'il fallait tenir compte de leur « bonne volonté », et des défauts corrélatifs, comme éléments indispensables de la psychologie du cheval, et aussi, ajoutons-nous... pour expliquer beaucoup des résultats erronés qu'on obtient quand le cheval aurait dû déjà *savoir* les réponses exactes.

C'est avec cette préparation que K. se mit à apprendre à *Zarif* et à *Muhamed* à compter, à lire et à épeler. Pour obtenir des réponses plus rapides, K. avait habitué ses chevaux à battre du pied droit un nombre de fois correspondant à la valeur du nombre des unités, et du pied gauche pour le chiffre représentant les dizaines, et ainsi de suite. Après quatorze jours Muhamed avait *compris* le concept du nombre (quoique, même plus tard, il ne reconnût pas les chiffres inscrits sur l'ardoise d'une manière différente qu'à l'ordinaire). De même, les deux bêtes apprirent assez rapidement à reconnaître les caractères gothiques et les latins ; non seulement, mais ils parvinrent à transformer dans le langage typtologique qui leur avait été enseigné, les mots prononcés devant eux. Là aussi, des erreurs se glissaient, qui pour K. sont justement démonstratives, dans le sens qu'elles éclairent la présence d'une activité logique chez les chevaux. Ceux-ci, naturellement, étaient déjà mûrs pour le dernier pas, c'est-à-dire pour arriver à décrire spontanément leur vie intérieure.

Cette conclusion suffirait à diviser *a priori* les lecteurs entre ceux qui admettent la possibilité théorique de tout et ne dédaigneraient pas même de contrôler le vol classique de l'âme (les progrès vertigineux de l'aviation ôtent désormais toute expression à ce lien commun !) et ceux qui repoussent comme inutile une affirmation qui interrompt les habitudes logiques de leur pensée.

Nous appartenons au premier groupe, et n'hésiterions pas à dédier quelque temps au contrôle des affirmations si hardies de K. ; mais nous ne pouvons cacher que les faits qu'on nous présente ne nous offrent la possibilité d'aucune certitude, et peut-être pas même une grande présomption que l'explication de K. soit exacte, et qu'on ne doive au contraire penser à une complication inconsciente de la méthode de signes affirmatifs ou négatifs démontrée par Pfungst à propos du *kluge Hans*.

N'oublions pas en effet que K. a commencé à s'intéresser au problème dans le but de démontrer que Van Osten avait raison contre Pfungst, parce qu'aucun signal optique n'était nécessaire pour faire comprendre les choses à *Hans*. Ayant donc bandé les yeux du cheval, il réussit (beaucoup plus lentement qu'il ne devait réussir plus tard avec ses autres chevaux, quoiqu'il s'agît là d'un animal déjà entraîné à ce genre d'exercices) à faire exécuter à *Hans* les mêmes exercices qu'il faisait d'abord, ce qui, logiquement, ne peut s'expliquer (si l'interprétation de Pfungst est, comme il semble, inexpugnable) qu'en admettant que progressivement, cet intelligent animal s'était habitué à lire, avec d'autres sens, les petits signes optiques dont il se servait d'abord, et dont toutefois nous ignorons s'ils lui servaient d'une manière exclusive.

De toute façon il est certain que le livre de K. est beaucoup plus intéressant que démonstratif, peut-être parce que l'auteur a une habitude plus grande du langage que de la pensée scientifique, et trop souvent il lui semble naturel que sa conviction doive sans plus faire naître la conviction d'autrui.

Ne pouvant donc prendre à la lettre toutes les affirmations de K., et ne voulant pas critiquer ce que nous n'avons pas vu, nous nous contentons d'analyser le compte rendu qu'un observateur prudent, mais très bien disposé, a fait enune revue pédagogique allemande renommée (1), d'une visite accomplie avec d'autres aux deux fameux chevaux.

Les visiteurs, qui étaient six, arrivèrent à Elberfeld un jour d'Avril dernier, dans lequel les chevaux « n'étaient pas bien disposés », chose qui se produit assez souvent. On n'obtint de bons résultats que par le deuxième cheval présenté.

On écrivit d'abord sur l'ardoise : *Cinquante-deux*+12, et le cheval Muhamed frappa 4 coups du pied droit pour indiquer les unités, et 6 du gauche, pour les dizaines ; soit, 64.

— Quel jour sommes-nous ?

(1) Max Doering : *Kœnnen die Elberfelder Pferde denken ?* dans la *Zeitschrift fur pædagogische Psychologie und exp. Pædagogik* de Meumann. Vol. II, 1912, N° 2, p. 337.



— 10.4.12.

— Et quel jour serons-nous dans six semaines ?

— 22.5.12.

— Quelles sont les années bissextiles ?

— 1912-1916.

— Et puis ?

— 1924.

Les erreurs étaient fréquentes ; mais M. Krall n'approuva point le désir de M. Dœring de donner des problèmes plus élémentaires, sous prétexte qu'ils étaient trop ennuyeux pour les chevaux. Comme M. Dœring insistait, on lui accorda comme une concession extrême de proposer aux animaux la question : $\sqrt{49} \times \sqrt{37}$; probablement — dit M. Dœring — pour excuser les erreurs des chevaux qui, ce jour-là, se montraient peu disposés à travailler. Il paraît en effet qu'ils éprouvent une égale difficulté (non pas la même facilité), à additionner deux chiffres tels que 9+8, ou à extraire la racine cubique d'un nombre de 7 chiffres. Il était donc naturel que M. Krall considérât comme une plaisanterie la demande de M. Dœring de faire compter par les chevaux le nombre des assistants (six). En tout cas, la question ne fut pas posée.

Il est aussi à noter que les chevaux devaient être sans cesse obligés à regarder ce qui était écrit sur l'ardoise, et assez souvent ils trouvaient la solution exacte avec une rapidité qui n'était pas en rapport avec l'intensité de l'attention. On dut parfois les fouetter pour les obliger à « travailler ».

L'expérience la plus probante qui ait été faite avec Muhamed a été la suivante, que je traduis littéralement, parce qu'elle est très importante pour l'interprétation de tous les faits exposés dans le livre :

« L'un des assistants devait élever un nombre de trois chiffres placés entre 100 et 200 à la troisième puissance, et Muhamed devait le trouver. M. Krall ignorait ce nombre (1). En conclusion, on écrivit sur l'ardoise $\sqrt[3]{1860867}$, Muhamed frappa successivement ces chiffres : 163 (erroné) ; 143 (erroné) ; 135 (erroné) ; 123 (exact). »

» Cette expérience avait pour but de démontrer qu'au moins en cette circonstance il fallait absolument exclure que M. Krall fît au cheval, consciemment ou inconsciemment, des signes, étant admis qu'il ne pouvait pas connaître le résultat de l'opération. Les personnes qui connaissent bien les particularités des racines cubiques peuvent se dire toutefois : le nombre donné finit par un 7 ; le troisième chiffre du nombre cherché doit donc être nécessairement un 3. Dans les circonstances dont il s'agit, le premier chiffre doit être un 1 : il s'agit donc uniquement de trouver le chiffre entre le premier et le dernier. Avec un certain exercice, on parvient à deviner tout de suite, ou après peu d'erreurs.

» En observant les différentes solutions données par Muhamed, on voit bien qu'il descend à tâtons de 163 vers 123. Il s'est bien interrompu une fois (135), seulement par suite de l'influence du nombre 133 qui était voisin, et, en arrivant au 123, s'est senti soulagé par le bravo animé de l'auditoire. »

Tel est le récit de M. Dœring. Pour moi, au contraire, cet exemple, et surtout l'erreur de ce 135 mis à la place de 153, sont beaucoup plus significatifs, et représentent à l'évidence qu'il s'agit d'une erreur de « lecture », et non pas de calcul. Ce 135 est dû à une simple transposition du 5 de la deuxième à la troisième place dans le nombre. Si on admet que le cheval, ou la personne qui agissait pour lui, sût devoir faire descendre *le chiffre occupant la deuxième place dans le nombre* (c'est-à-dire le 6) à un chiffre inférieur, il était naturel qu'il les essayât toutes successivement, et dans un ordre régulièrement descendant. Si le quelqu'un qui l'aidait avait fait comme un signe involontaire de recul en voyant Muhamed sauter du 6 au 4, on peut bien supposer que l'intelligent animal interprétât l'indication de recul dans la série du chiffre moyen, comme une invitation à invertir les trois termes du nombre qu'il devait dire. Alors, ce n'était donc pas lui qui connaissait les propriétés des racines cubiques dont nous avons parlé plus haut !

Selon M. Dœring, l'attente sympathique des assistants contribue remarquablement à la bonne réussite de ces expériences ; de même, il affirme que le prétendu « lire » de Zarif se résume en une simple habitude de compter.

D'ailleurs, il n'a pas été très convaincu au sujet de la prétendue et vantée capacité d'expression de ses propres sentiments de la part du cheval, ayant vu que M. Krall se refusait à faire cette expérience très simple : poser devant le cheval le morceau de craie qu'il devait avoir certainement entendu nommer bien des fois, et lui demander : « Est-ce un fouet ? Est-ce un morceau de sucre ? etc. Et enfin : « Est-ce un morceau de craie ? » Le cheval aurait dû faire signe que oui ou que non, de la tête. Mais il

(1) L'essai aurait été plus probant si M. Krall n'avait rien su du problème qui était présenté au cheval, et n'avait indiqué que la manière de communiquer à l'animal les termes de l'exercice.

semble que Zarif n'avait plus de forces intellectuelles pour cet essai hors programme ! (1).

M. Dœring ne croit donc pas qu'on puisse, pour le moment, affirmer que l'intelligence de ces chevaux ait été démontrée, et propose que les deux animaux soient confiés à M. Pfungst, afin qu'il puisse voir si *Zarif* et *Muhamed* renouvellent le mécanisme divinatoire de *Hans*.

Cette proposition est si honnête, qu'on devrait absolument y consentir. Seulement, les personnes éprises à tout prix du « merveilleux » pourraient s'y refuser (2).

En effet, on voit dans l'étude de M. Krall beaucoup de points qui sont traités avec une superficialité et un manque de préparation qui surprennent.

Les deux étalons, de l'âge de deux ans, sont comparés par lui à des enfants de six à huit ans. Sans dire qu'il n'est pas possible d'établir une comparaison entre des animaux d'une espèce si différente, dont un seul est, par exemple, sexuellement mûr, un seul capable de parler, etc., quand est-ce qu'un enfant de huit ans qui ne soit pas un prodige peut exécuter même avec des hésitations et des erreurs, tous les calculs que fait *Zarif* ?

L'examen des sens de ces animaux, dont M. Krall se vante tellement, est absolument superficiel par suite d'une connaissance imparfaite de la technique, et par simplisme mental. Comment est-il possible de prendre au sérieux des recherches sur le sens tactile donnant des résultats si surprenants, comment ne pas sourire quand on lit que, pour étudier le sens de l'orientation de ses chevaux, M. Krall a cru devoir commencer, en bon pédagogue, par montrer à ses chevaux la boussole ?

Mais ce qui, à mon avis, infirme surtout les données de M. Krall, c'est son parti pris de vouloir exalter à tout prix la valeur intellectuelle de ses bêtes. Un cheval qui pèse 500 kilos a 600 gr. de cerveau. Un homme qui pèse 50 kilos en a 1500 : la femme a 150 grammes de moins, et cela suffit à expliquer toutes ses infériorités physiologiques. Par contre, grâce à son cerveau, qui a moins que la moitié de poids absolu et un dixième environ, en poids relatif, du cerveau d'un homme, le cheval devrait être, dans l'effectuation des comptes, beaucoup plus intelligent que l'homme. La chose ne pourrait être expliquée autrement qu'en supposant que l'architecture citologique du cerveau du cheval, beaucoup plus simple, lui permet une plus grande facilité dans l'organisation des centres nécessaires pour compter. Or, cela paraît absurde.

Malgré tout, et en attendant que des hommes compétents et sans pédanterie se prononcent avec leur esprit plus libre, après avoir observé directement les faits, nous ne pouvons nous empêcher de louer sincèrement l'œuvre de M. Krall pour sa valeur pédagogique. Qu'il s'agisse — nous ne le croyons pas — de nouvelles possibilités à mettre en lumière ; qu'il s'agisse — comme d'autres le supposent — d'une vraie transmission de la pensée ; qu'il s'agisse enfin — comme il est plus probable — de la transmission inconsciente ou ignorée de l'homme au cheval, de signes ou d'avis régulateurs des réponses de l'animal, le fait d'avoir obtenu ces résultats rend le cas dont nous nous occupons digne de la plus profonde attention et de beaucoup de respect de la part des pédagogistes pratiques.

J. C. FERRARI.

On nous permettra quelques observations sur cet intéressant article du professeur J. C. Ferrari. Les recherches du savant Directeur de la *Rivista di Psicologia* l'avaient porté à conclure que les « lecteurs de la pensée », genre Pickmann, ne sont guidés que par des mouvements inconscients de l'opérateur ; il est donc facilement amené à appliquer ces conclusions aussi aux chevaux — ce qui est bien naturel ! Non seulement, mais il se trouve tout prêt à accueillir les conclusions aventurées par M. Doring après une heure d'expériences avec les deux chevaux, mal disposés, plutôt que celles « d'un savant de réputation bien reconnue, sérieux, soigneux et prudent : Edinger ». Et cependant il suffit d'admettre que la facilité de la « transmission de la pensée » ne dépend pas de l'intelligence (un sauvage, un fou, un crétin, un animal y étant plus aptes qu'un homme de génie), pour admettre la possibilité de ce phénomène chez les chevaux de M. Karl Krall. — *N. D. L. R.*

(1) Si M. Krall communiquait par des signes imperceptibles au cheval les réponses qu'il devait faire, il ne pouvait pas craindre cette épreuve si simple. On ne comprend donc pas pourquoi M. Dœring déduit de ce fait des conséquences défavorables aux hypothèses soutenues par M. Krall. — *N. de la R.*

(2) Si les conclusions de M. Pfungst avaient été favorables à l'intelligence supranormale du cheval *Hans*, M. Dœring aurait-il fait la proposition qu'on lui confiât *Zarif* et *Muhamed* ? Et ceux qui auraient refusé de se soumettre à son arbitrage n'auraient-ils pas dû être considérés, alors, comme des personnes contraires à tout prix au « merveilleux » ?... — *N. de la R.*



ECHOS ET NOUVELLES

La mort de M. Franz Hartmann

On annonce le décès de l'occultiste et théosophe autrichien bien connu, Dr Franz Hartmann, qui s'est éteint le 7 août à Kempten (Bavière), dans sa 74e année.

M. Franz Hartmann était un écrivain d'une activité fort remarquable : les revues occultistes, théosophiques, voire même spirites étaient remplies de ses articles, toujours intéressants à quelques points de vue, surtout celui de l'étrangeté des théories et histoires supernormales qu'ils contenaient, sans que jamais l'auteur apportât la moindre preuve à l'appui. Aussi l'œuvre de M. F. Hartmann ne présente aucune valeur sous l'aspect scientifique, et même tout simplement documentaire. — Parmi ses livres, le plus connu est peut-être : *La Magie, Blanche et Noire.*

La fin du Bureau de Julia ?

Nous apprenons par quelques phrases d'un article publié par le vice-amiral W. Usborne Moore dans l'un des derniers numéros du *Light*, que le Bureau Julia a cessé ses travaux le 14 juillet dernier, et que l'on peut prévoir qu'il ne se rouvrira point. Il faudrait en effet qu'un philanthrope y consacrât annuellement la somme énorme d'un millier de livres sterling, comme le faisait Mr. William Stead — et l'amiral reconnaît que cela est fort peu probable.

Ainsi que nous l'avions prévu dès le jour de sa fondation, l'institution du Bureau Julia présentait fatalement un côté faible : c'est que son efficacité ne pouvait que dépendre des facultés des médiums dont il disposait. Ne parvenait-il pas à engager de bons médiums ? les choses ne pouvaient que marcher mal. Trouvait-il de bons médiums ? mais ceux-ci n'étaient point l'apanage exclusif du Bureau Julia : on pouvait avoir avec eux des séances sans passer par le Bureau. Celui-ci, en de pareilles conditions, pouvait quand même rendre des services par sa gratuité. Mais les consultants devaient tout de même verser 25 ou 50 francs chaque année à la Bibliothèque psychique circulante de M. Stead. Ce versement était nécessaire, d'abord pour s'assurer que les consultants s'étaient préparés aux séances par quelques lectures ; ensuite pour éloigner les simples curieux et badauds. Mais enfin, avec 25 ou 50 francs on peut assister à une ou plusieurs séances d'un bon médium, sans avoir recours au Bureau Julia.

Qu'on ajoute à cela le caractère ascientifique — presque antiscientifique — auquel condamnait le Bureau Julia son but essentiellement consolateur et philanthropique, constituant un milieu peu apte à la critique sévère du chercheur — et on ne s'étonnera pas trop de la disparition de cette institution, dont le souvenir restera néanmoins comme une tentative très remarquable à plusieurs points de vue, surtout comme un indice de la tendance de nos temps et comme une nouvelle preuve de la bonté et grandeur d'âme de William T. Stead.

Une prédiction de la mort du Roi Frédéric VIII, du Danemark.

Dans le même numéro où il annonçait que le Roi Frédéric du Danemark avait été trouvé mort dans une rue de Hambourg, l'*Isafold*, de Reykjavik (Islande) publiait aussi la petite notice suivante :

M. Thorkell Thorlaksson, employé du Gouvernement, nous a communiqué le document suivant, signé à la date du 5 juin 1908, et que beaucoup de personnes trouveront très intéressant par suite de ce qui vient de se passer :

« *Le Roi Frédéric VIII mourra au cours de l'année* 1912, *par suite d'un accident.*

« Telle est la prédiction qui m'a été faite, le 5 juin 1908, par le marchand Thorlakur O. Johnson. Il dit l'avoir appris par une vision qu'il a eue dans une trance partielle (une sorte de sommeil ou d'assoupissement), la nuit précédente. Il n'indique pas les détails de la vision. »

THORKELL THORLAKSSON.

Cette prédiction de l'*Isafold* fit beaucoup sensation, surtout quand on apprit que Mr Geir T. Zoega, directeur de l'École Élémentaire de Reykjavik, auteur d'un Petit Dictionnaire d'ancien Islandais (publié à Oxford, imprimerie Clarendon, en 1910), avait écrit de sa propre main le rapport suivant au sujet de la même vision :

Le 30 juin 1908, l'ancien marchand, M. Thorlakur Johnson, se trouvant chez moi, où il venait souvent, me raconta avoir eu une vision en rêve,



il y a quelque trois ou quatre semaines, selon laquelle le Roi mourrait en 1912 (mil neuf cent douze), par suite d'un accident. Il ajouta avoir déjà parlé de cette vision à Mr Thorkell Thorlaksson, rédacteur au Gouvernement, et qu'il l'avait prié d'en prendre note — ce que Mr Thorlaksson avait fait. Pour le restant, la vision avait été imprécise.

Reykjavik, 30 juin 1908, G. T. Zoega.

Mr Thorlaksson affirme avoir parlé de la vision à plusieurs de ses amis, et avoir montré à quelques-uns d'entre eux la note rédigée par lui ; il pouvait donc appuyer ses dires de leur témoignage, si cela était nécessaire. Le même Mr Thorlaksson déclare se rappeler que M. Johnson lui a dit, quand il lui rendit visite le 5 juin 1908, qu'en même temps qu'il avait eu la vision du Roi mourant dans une rue, ou dans quelque autre chemin, il avait entendu une voix proclamant la prédiction rapportée plus haut.

AU MILIEU DES REVUES

Un appareil pour photographier les Esprits !

Le *Monde Psychique*, de Paris, publie l'extraordinaire article suivant, que nous reproduisons, avec les photogravures qui l'accompagnent, la Direction de cette Revue ayant bien voulu nous en communiquer les clichés :

MM. Mesnard et Plomb, habitant Bordeaux, nous communiquent les photographies ci-contre qui ont été obtenues en pleine obscurité et nous donnent sur leur procédé les renseignements suivants :

« Le principe de notre découverte est basé sur le contraste de l'obscurité et des radiations émises par les entités de l'espace, qui sont lumineuses dans l'obscurité, mais dont la luminosité se dérobe aux regards de tous ceux qui ne sont pas des médiums sensitifs.

» Notre façon de procéder, pour obtenir les photographies ci-contre, n'a aucun rapport avec l'effluviographie, car nous n'employons point l'électricité, pas plus que nous n'impressionnons les plaques au gélatino-bromure d'argent avec les radiations qui émanent des corps organiques ou inorganiques.

» Nous faisons ce qu'on appelle la photographie à rebours. Notre écran et les lentilles placées au-dessus du point blanc au centre en font un véritable objectif, qui au lieu d'être placé au-devant de la plaque, comme dans tout appareil ordinaire, est placé par derrière, à une distance de 12 ou 15 centimètres ainsi que le montre la photographie ci-contre tenue par l'un de nous.

» Cet écran muni de ses lentilles, constitue un centre attractif, ayant la propriété d'attirer à travers le verre et la couche de gélatine, les vibrations de l'espace. Avant la construction de notre appareil, nous tenions l'écran de la main droite et la plaque de la main gauche à une distance de 12 à 15 centimètres l'un de l'autre et nous avons obtenu de la sorte une quarantaine de clichés.


M. Mesnard et son appareil pour la photographie de l'invisible

» Souvent, nous avons constaté que ces clichés ne donnaient pas des images assez caractéristiques, aussi après avoir trouvé notre principe de photographie en pleina obscurité, avons-nous cherché à améliorer notre procédé, en construisant l'appareil sur lequel s'appuient maintenant la plaque et l'écran et qui peut être soutenu par un pied ayant de un à deux mètres de hauteur, pour pouvoir opérer dans le vide et au-dessus de la tête des assistants.

» Au préalable nous employons des bains spéciaux composés de liquides non employés en photographie jusqu'à ce jour et qui ont la propriété de rendre les plaques beaucoup plus sensibles.

» Avant son emploi, la plaque est plongée une seconde dans ce bain.

» L'écran et les lentilles sont donc, nous l'avons dit, un ensemble formant un véritable objectif,



qui, placé derrière la plaque, justifient notre appellation « de photographie à rebours ».

» L'écran est complété par quatre filaments, partant du centre ; de plus, quatre cellules représentées par les points blancs et ronds de notre



Photographie prise avec l'appareil de MM. Mesnard et Plomb. L'original en est presque tout aussi effacé que la photogravure; les deux autres photographies sont un peu plus nettes.

photographie qui se réunissent au centre attractif par trois cordons cellulaires.

» Ces cellules contiennent nos matières radioactives qui sont semi-liquides.

» A l'encontre de la photographie ordinaire nous procédons, nous l'avons dit, en pleine obscurité.

» L'écran ayant la même sensibilité que les plaques est toujours tenu à l'abri de la lumière.

» Après la pose, il n'y a plus qu'à révéler et à fixer par les procédés ordinaires.

» Toutes les plaques ainsi exposées jusqu'à ce jour ont été impressionnées. Mais nous ne pouvons prendre aucun engagement à ce sujet, car nous ne sommes pas maîtres du phénomène ; néanmoins notre conviction intime est que nos matières radio-actives possèdent la propriété de toujours capter les entités de l'espace présentes en face de notre écran au moment de l'opération.

» Nous acceptons les plaques qui nous sont apportés au moment de l'expérience, par qui que ce soit et nous nous soumettons à tous les contrôles.

» A aucun moment, la plaque apportée ne sera touchée par nous, l'opérateur la plongera dans notre bain spécial et la glissera dans la rainure au-devant de l'appareil, d'où il la retirera lui-même pour la développer après une pose de une à deux minutes dans la pleine obscurité.

» Le procédé a un inconvénient, celui d'être très coûteuse ; les matières radio-actives entrant dans notre écran et dans notre bain ne nous étant pas livrées par le commerce à moins de quinze francs pour chaque expérience. Occupés par les soucis de la vie matérielle, nous n'avons pu jusqu'à ce jour communiquer nos expériences aux savants officiels, mais nous serions très heureux d'être soumis à une Commission d'enquête et de faire opérer qui que ce soit avec notre procédé et sur nos indications.

» Nous pensons avoir fait avancer d'un grand pas la photographie du règne fluidique et avoir grossi le nombre des matériaux destinés à construire l'ouvrage devant servir à démontrer sicentifiquement à l'humanité l'immatérialité de l'âme, par le cliché photographique, qui est le témoin impartial nous donnant l'image fidèle des objets ou des êtres animés qui s'inscrivent sur la plaque sensible. Ainsi pourrons-nous anéantir les théories matérialistes répétant à chaque instant : erreur.. illusion... hallucination...

» Et pour tous les chercheurs de bonne foi nous aurons contribué à établir la preuve absolue, inattaquable de l'exactitude des théories spiritualistes émises depuis si longtemps par tous nos devanciers.

» Pour nous résumer en quelques mots, nous dirons que notre procédé permet de photographier toutes les entités de l'espace présentes au moment de l'exposition des plaques.

» Nous savons que nous n'avons aucun droit à concourir pour l'obtention du prix Vauchez, car les statuts du comité de photographie transcendentale exigent que la photographie spirite soit faite à volonté et sans le concours d'un médium.

» *A volonté* nous semble un peu excessif, le phénomène n'étant pas à notre disposition.

» *Sans le concours d'un médium* nous semble une condition difficile à définir, car où commence et où finit la médiumnité ?

» Il nous serait plutôt facile d'appliquer à ces statuts la vieille règle de droit Romain que nous avons apprise autrefois *dare et retinere non valet.* Mais le Comité marche prudemment et il a raison. »

En même temps que cette communication MM. Mesnard et Plomb ont fait parvenir à la Direction de notre Journal un certain nombre d'attestations émanant de personnes qui ont assisté à ces expériences de photographies en pleine obscurité et qui paraissent absolument étonnées d'avoir vu des plaques impressionnées dans ces conditions, contraires à toutes les lois physiques connues jusqu'à ce jour.

Ce sont les noms de Mesdames :

La comtesse de Coeffard de Mazerolles, rentière ; Bartet, artiste peintre, Claverie, rentière.

Et de MM. Fourcade, Segreste, délégué au service d'architecture à la Mairie de Bordeaux, Vialard, représentant de Commerce, lauréat de la Société Magnétique de France et de l'école publique de magnétisme et de massage, Viaud, aspirant à l'école normale supérieure, Pain, docteur en médecine, pharmacien et licencié ès-sciences, Mathiou, négociant, Gellas, professeur de mathématiques, Lapouble négociant. Tous demeurant à Bordeaux.

Voila les paroles du *Monde Psychique*, ou, pour mieux dire, de MM. Mesnard et Plomb, car la Revue en question n'exprime aucune opinion sur cette prétendue découverte. Est-il besoin de dire qu'à notre tour, nous publions tout cela à simple titre d'information ? Les témoignages

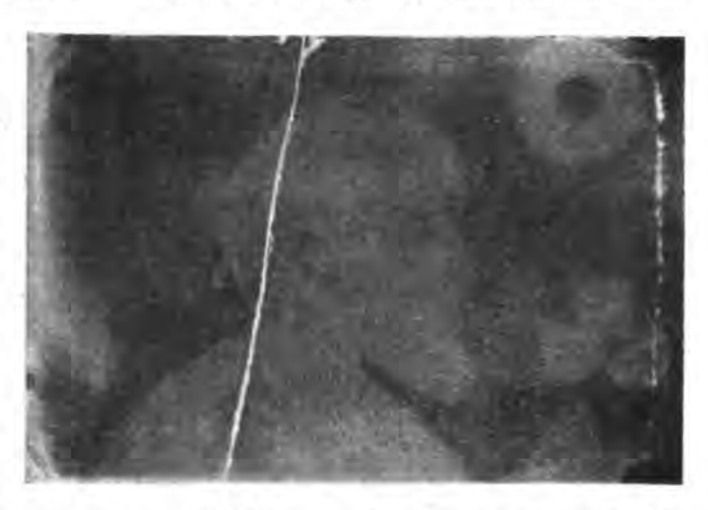


qui appuient les affirmations des deux inventeurs, exprimés dans cette forme, sans aucune explication, aucun détail, ne présentent en effet qu'une importance minime.

C'est même pourquoi nous nous sommes abstenus de nous occuper, jusqu'ici, de cette affaire, qui ne constitue nullement une nouveauté, la *Vie Mystérieuse* en ayant parlé depuis plus d'un an, et le quotidien *Paris-Journal* s'en étant lui-même occupé, en ces derniers temps, en disant :

« Un photographe de Bordeaux prétend avoir photographié l'invisible ; et il colporte des clichés qui reproduisent les traits extrêmement flous de de divers esprits.

» Dans les milieux spirites, on est très ému à l'idée



que ces clichés ne seraient pas truqués ; et l'on demande au photographe bordelais de procéder à des expériences publiques qui, si elles réussissaient, convaincraient les incrédules.

» Le photographe bordelais n'a pas encore donné son consentement. »

La vérité est que quelques psychistes bordelais sérieux, que nous avons consultés, n'accueillent l'invention de MM. Mesnard et Plomb qu'avec les plus grandes réserves, fondées sur des motifs qu'il serait prématuré d'indiquer ici.

C'est le Comité pour l'Étude de la Photographie Transcendentale, dont le Sécrétaire Général est M. Emmanuel Vauchez, qui devrait évidemment s'occuper, en premier lieu, de cette découverte.

Il paraît que, si le Comité lui-même n'a pas été convoqué pour s'occuper de cette affaire, c'est que M. Mesnard aurait déclaré, si nous devons croire à ce qu'affirme M. Wilfrid, dans un des derniers numéros du *Fraterniste :*

«... Avant de livrer notre procédé, nous voudrions tout ou moins trouver une compensation suffisante pour nous dédommager de nos dépenses, des travaux et recherches persévérantes que nous avons faits. »

Il est à noter qu'il ne s'agirait même pas, pour le moment, de « *livrer le procédé* » de l'invention ; il faudrait d'abord seulement faire constater sérieusement les résultats que l'invention peut donner, après quoi les inventenrs pourront toujours ne livrer leur secret que contre une juste compensation. C'est la voie que MM. Mesnard et Plomb devraient suivre, s'ils veulent que leur « découverte » soit dûment reconnue, ou tout au moins considérée avec respect.

LES NOUVEAUX LIVRES

Sir Oliver Lodge : **The Survival of Man,** A Study in unercognised human faculty. — (Methuen & C°, 36, Essex Street, W. C., London. — Prix : 7 sh. 6 p.)

Sir Oliver Lodge : **La Survivance Humaine,** Études de Facultés non encore reconnnues. Traduit de l'anglais par le Dr H. Bourbon. Préface du Dr J. Maxwell. — (Paris, librairie Félix Alcan, 108, boulevard Saint-Germain. — 5 fr.)

Ayant quelque peu tardé à nous occuper du dernier livre de Sir Oliver Lodge : *The Survival of Man,* nous nous trouvons devoir en parler, maintenant, en même temps que de sa traduction française, qui vient de paraître.

Sir O. Lodge, par l'autorité qui lui vient de sa réputation universelle de savant et par la mesure et la prudence dont il a toujours su entourer ses jugements, a acquis une autorité très grande auprès des personnes cultivant les études psychiques, qui le placent, avec Sir William Crookes, en toute première ligne, parmi les « psychistes » anglais. Mais, à la différence de Sir W. Crookes qui, tout en continuant à affirmer le bien fondé des conclusions auxquelles il était parvenu dans ses fameuses expériences, ne s'occupe presque plus de métapsychie, Sir O. Lodge consacre toujours à cette science une partie considérable de son temps, d'autant plus volontiers qu'au fur et à mesure qu'il s'avance dans ces régions inexplorées de la psychologie, il voit s'ouvrir devant lui des horizons toujours plus vastes et plus lumineux, et le but lointain de son excursion hardie prend réellement de la consistance à ses yeux — ce qui constitue l'encouragement et la récompense suprême du chercheur.

Non pas que Sir O. Lodge eût besoin de preuves expérimentales pour étayer son spiritualisme. Sans affirmer absolument — comme, par exemple, M. le professeur Grasset — que sa foi est indépendante de la science, il était déjà croyant avant que l'expérience l'eût confirmé, dans une certaine mesure, dans ses doctrines spiritualistes. Toutes ses œuvres précédentes fourmillent, de même que cette dernière, de déclarations et inductions, non seulement spiritualistes, mais chrétiennes. Dans une Note dont il a fait précéder sa traduction française de *The Survival of Man,* Mr le Dr Bourbon prévient les lecteurs que « d'accord avec l'auteur, certains chapitres et, çà et là, quelques passages ont été omis ». Auteur et traducteur ont fort bien fait de supprimer les parties de l'ouvrage qui, sans profiter à la démonstration scientifique qu'on voulait faire, ne pouvaient que paraître étranges à la plupart des lecteurs français. Ceux-ci ont même quelque peine à comprendre entièrement les derniers alinéas de l'ouvrage, qui pourtant sont bien fidèlement traduits, mais dans lesquels ont voit poindre les idées philosophiques de Sir O. Lodge.

Toutefois, si les coupures introduites dans la traduction française sont opportunes, il n'est pas moins vrai que la lecture du texte anglais sert mieux à nous faire comprendre une chose qui a un intérêt considérable pour la critique : à savoir, la mentalité intime de l'auteur. Quand nous lisons, par exemple, un ouvrage historique sur les origines de la Papauté, il n'est pas inutile, évidemment, de savoir si son auteur est un prêtre catholique ou un clergyman protestant. Ces deux historiens auront beau être honnêtes et respectables : nous savons déjà, *a priori,* qu'ils parviendront à deux conclusions opposées, en tournant d'une manière différentes, non seulement les raisonnements, mais les faits eux-mêmes. Il est donc utile, en lisant l'ouvrage dont nous nous occupons, ne pas perdre de vue que Sir O. Lodge est un chrétien convaincu, qui, non seulement ne doit faire aucun effort pour admettre l'existence de l'âme humaine et sa survivance, mais qui les considère comme des vérités acquises déjà par d'autres voies, non expérimentales ; qui s'arrange pour trouver une concordance entre les communications avec les Esprits et l'évangélique Communication des Saints, etc. On comprendra ainsi comment il ne se laisse pas trop impressionner par l'échec bien connu qui a signalé l'ouverture d'une enveloppe renfermant la note posthume laissée par Frédéric Myers, et qu'il relate loyalement à la page 100 de la traduction française, alors qu'il consacre une assez grande partie de son livre à ces Correspondances Croisées qui ont occupé presque toute l'activité de la S. P. R. durant ces dernières années et qui, toutes ensemble, ne possèdent pas la force démonstrative, au point de vue du spiritisme — voire même de la télépathie et de la clairvoyance — que possède une seule des séances de Mme Wriedt, un seul des faits exposés par le professeur Porro, le Dr Venzano, M. Bozzano et d'autres, au

sujet de certaines séances d'Eusapia Palladino — ces Correspondances Croisées dont, dans quelques années, il ne restera pas grand'chose, en dehors d'un souvenir, intéressant uniquement au point de vue de la psychologie normale. On comprendra de même, que Sir O. Lodge, après avoir cité des « messages » remarquables obtenues au moyen de la planchette, ne s'attarde point à observer que, si on cache aux yeux du médium la table de l'*oiu-jà*, la planchette ne sait plus trouver les lettres et chiffres inscrites sur l'appariel, sauf en quelques cas rarissimes, qui peuvent être expliqués par le souvenir subconscient de l'endroit exact où se trouve chaque lettre, chaque chiffre. Et ainsi de suite.

Mais ne voyons-nous pas cette tendance fatale se produire, en sens inverse, chez des critiques appartenant à l'école matérialiste, repoussant, par une disposition d'esprit devenue à la longue invincible, tout ce qui ne peut pas être ramené à une fonction purement physique ou physiologique ?

Donc, dans cette question encore si débattue, n'est-il pas attrayant et instructif d'entendre la parole d'un grand savant, à l'esprit bien équilibré, possédant une connaissance profonde de la matière ? Par sa conformation générale, par son titre même, l'ouvrage dont nous nous occupons rappelle le chef-d'œuvre de F. Myers, auquel Sir O. Lodge s'est plu de rendre hommage dans les derniers mots de son livre ; mais, malgré cela, il a bien son caractère spécial, son indépendance de jugement. Après avoir parlé brièvement du but des recherches psychiques et spécialement de l'œuvre de la S. P. R., l'auteur s'occupe successivement de la télépathie expérimentale, de la télépathie spontanée, de la clairvoyance, de la prémonition, pour en venir dans la dernière partie de son ouvrage, qui est la plus étendue, à traiter des « communications » médiumniques dans lesquelles paraît s'établir l'identité personnelle d'esprits désincarnés. Tout est exposé avec la plus grande clarté dans les idées, et précision dans le langage ; l'auteur examine les différentes questions sans longueurs inutiles, sans pédanterie, en citant souvent des faits, de telle façon que la lecture de son ouvrage ne provoque aucune lassitude.

Comme conclusion, Sir O. Lodge dit que « s'il avait prématurément à exprimer une opinion ferme », il se rangeait à l'avis du docteur Hodgson, qui accepte « une sorte de théorie spirite prudente et judicieuse » (page 251). C'est donc aller un peu loin de dire que Sir O. Lodge est spirite ; mais surtout il est à remarquer que la théorie du Dr Hodgson n'était pas, comme on peut le comprendre par ses paroles mêmes, le spiritisme imprudent et non judicieux qui domine, hélas ! dans les pays anglo-saxons aussi bien qu'en France et sur le Continent en général.

M. le Dr Maxwell qui, après avoir traduit l'avant-dernier livre philosophique de Sir O. Lodge : *Life and Matter*, a pris l'initiative de la traduction de *The Survival of Man*, exécutée par son ami le Dr Bourbon, dit fort bien dans la petite Préface qu'il a écrite pour présenter au public français l'admirable ouvrage du Recteur de l'Université de Birmingham :

« Sir Oliver Lodge estime que les observations recueillies justifient l'admission, à titre l'hypothèse provisoire, de la communication entre les vivants et les morts.

» Une pareille opinion, malgré la réserve avec laquelle elle est exprimée, est de nature à faire réfléchir ceux qui s'intéressent au problème de l'immortalité de l'âme. Si cette immortalité pouvait être expérimentalement démontrée, si la continuité de la personnalité humaine devenait un fait d'ordre scientifique, l'humanité aurait résolu la plus troublante de toutes les énigmes que la Nature lui a données à déchiffrer.

» L'opinion de Sir Oliver Lodge ne saurait à elle seule entraîner la conviction, cela est certain ; on peut estimer que les expériences sur lesquelles il fonde son jugement favorable peuvent recevoir une interprétation différente de celle qu'il leur donne ; mais lorsqu'un homme dont la valeur et la probité scientifiques sont universellement reconnues, exprime une opinion réfléchie et la communique au public, sa parole doit être écoutée avec respect, et les arguments qu'il donne doivent être sérieusement et honnêtement examinés. »

Dr Marc Haven : **Le Maître inconnu, Cagliostro.** Etude historique et critique sur la haute Magie. — (Ouvrage orné de 18 gravures, portraits et fac-similis, 1 vol. gr. in 8°, Paris 1912, Dorbon Aîné.)

Le Dr Marc Haven nous donne sur Cagliostro une étude originale et neuve. La documentation précise de l'ouvrage, l'ampleur de ses théories philosophiques, l'élégance du style en font une œuvre de valeur intéressante pour tous les esprits cultivés alors même qu'ils ne partageraient pas complètement les convictions de l'auteur. Cagliostro fut, on le sait, la dernière victime de l'Inquisition. Après l'avoir fait disparaître, le Saint-Office s'est efforcé de charger sa mémoire d'opprobre. C'est contre les légendes dues à la

plume du père jésuite Marcello que le Dr Marc Haven dirige son travail de critique historique et il s'efforce d'éclairer la personnalité du comte de Cagliostro d'un jour nouveau, si brillant qu'il lui dessine une auréole.

Nous ne voulons retenir ici de cet ouvrage que les idées relatives aux pouvoirs taumaturgiques de Cagliostro qui peuvent intéresser plus particulièrement les lecteurs des *Annales des Sciences psychiques.*

Cagliostro était-il thaumaturge ? L'auteur cite un nombre considérable de témoignages des contemporains du comte, disciples, amis, indifférents ou critiques qui affirment la réalité de certains phénomènes réalisés par lui : visions provoquées chez des enfants, prémonitions, lectures de pensée, apparitions d'êtres invisibles, etc.. sans parler du pouvoir de guérir les malades qui lui valut sa célébrité la plus grande et ses persécutions les plus nombreuses. L'auteur cherche tout ensemble à prouver la réalité de ces « pouvoirs » et à prévenir les objections que peuvent lui opposer les sceptiques. Voici par exemple ce qu'il écrit au sujet de la faculté de prévoir l'avenir :

« Pour que la prévision soit possible, il faut qu'il existe des rapports constants unissant un état A d'un système de forces à un autre état ultérieur, B, C ou D du même système, et il suffit que nous connaissions exactement : 1° l'état A : 2° la loi unissant l'état A à l'état B, C ou D. Dans les cas simples dont le calcul des fonctions en mathématiques où l'expérience en physique sont des exemples la prévision est facile ; c'est ce que nous appelons la détermination scientifique. Si le fait se complique la résolution de l'équation devient plus difficile, mais elle reste toujours possible si nous avons des données suffisamment précises et nombreuses pour pouvoir transformer les inconnues accessoires en quantités connues et ramener ainsi progressivement le problème à un type plus simple. Pour les faits biologiques la complication devient si grande que les problèmes sont considérés le plus souvent comme insolubles ; les rapports entre les très nombreuses données, plus ou moins clairement perçus, plus ou moins exprimables, nous échappent et nous ne pouvons plus arriver à une conclusion. Toutefois on conçoit que le problème n'est que très complexe et ne comporte pas d'insolubilité d'ordre logique. Si notre faculté de prévision est mise en défaut dans ce cas, ce n'est pas par l'apparition d'une spontanéité démentant la loi de causalité générale, par une solution de continuité infranchissable entre les faits ; c'est uniquement par la pauvreté, par l'insuffisance de notre savoir initial sur les données du problème. Car les lois enchaînent les faits dans une série continue de cause à effet, les rapports constants entre les choses se manifestent partout où nous voulons bien les chercher (1).

Comment pouvaient s'expliquer ces dons thaumaturgiques de Cagliostro ? Pour le Dr Marc Haven il faut chercher l'explication dans le mot célèbre du poète : *mens agitat molem.* C'est l'esprit de l'homme qui possède par lui-même certaines facultés, engourdies chez la majorité des individus, développées chez certains êtres spirituellement évolués, facultés lui permettant de commander directement aux forces invisibles de la nature et de réaliser ainsi des phénomènes réputés supra-normaux. En tant que spiritualiste le Dr Marc Haven critique la tendance des écoles scientifiques à vouloir donner de ces phénomènes une interprétation trop matérielle. Il ne faut point, dit-il, se leurrer de mots ni croire qu'on puisse expliquer tous les faits merveilleux en invoquant les propriétés de la matière, comme on faisait au début du XIXe siècle, ou le fluide de Mesmer, comme vers 1830, ou la télépathie, et la médiumnité comme aujourd'hui. L'origine de ces phénomènes se trouverait dans une partie de l'être humain bien au-dessus du domaine des forces nerveuses que la science étudie aujourd'hui le domaine de l'esprit.

De là cette conclusion que la science, la morale, la religion (au sens le plus large du mot) sont choses inséparables, qu'il n'existe pour l'homme qu'une seule voie de développement qui puisse lui donner plus de lumière intellectuelle, plus de pouvoirs sur les forces subtiles de son être et lui rendre sensibles les phénomènes du monde invisible. Or, c'est précisément ce qu'enseignait Cagliostro dans ses mystérieuses « loges égyptiennes » dont le Dr Marc Haven nous révèle pour la première fois et l'enseignement et les études pratiques de phénomènes occultes.

Cet ouvrage très profond paraîtra sans doute à quelques esprits trop hardi et hypothétique, trop loin du domaine exploré par la science positive. Mais nous ne doutons point qu'il charme tous ceux qui aiment à réfléchir sur le pourquoi des choses sans repousser aucune hypothèse, surtout si l'hypothèse est belle et conduit à faire le bien.

Antoine Rougier.

(1). P. 44.

Le Gérant : Joseph MATRAT

IMPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. Fortin, *Directeur,* 8, Rue du Débarcadère, Paris.



Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

22e Année Septembre 1912 N° 9

Ernest BOZZANO

DES PHÉNOMÈNES PRÉMONITOIRES

Introduction

Dans le langage technique adopté par la Société Anglaise de Recherches Psychiques, le phénomène « prémonitoire » a reçu cette simple définition : « Préannonce supernormale d'un événement futur quelconque » ; et cette définition semble heureuse et adéquate, si l'on considère que grâce à l'addition opportune de la parole « supernormale », tous les cas pseudo-prémonitoires dont la réalisation est probablement due à un fait de suggestion et d'auto-suggestion, où à des inférences consécutives à des états anormaux d'hyperesthésie sensorio-psychique, se trouvent définitivement éliminés.

Il en dérive que le terme de « prémonition » se trouve synonyme de cet autre : « clairvoyance dans le futur » employé par les anciens magnétologues, et que tous deux comprennent tous les cas qui, selon leurs modalités particulières de manifestation, prennent dans le langage commun les noms de « pressentiment », « avertissement », « prédiction », « divination », « prophétie ».

Au sujet de la valeur intrinsèque des phénomènes en question, je me trouve d'accord avec le Dr Samona, dont l'avis est que « parmi les phénomènes métapsychiques, ceux prémonitoires, qui pourtant défient toutes nos conceptions les plus hardies pour atteindre à leur explication, sont parmi ceux de l'existence desquels il est moins permis de douter, car il y a des cas véritablement authentiques devant lesquels nous sommes forcés de nous incliner malgré leur inintelligibilité absolue ». (*Psiche misteriosa*, p. 184). — Telle était justement l'opinion du Dr Karl du Prel.

Pour se rendre compte de la fréquence avec laquelle ils se réalisent, il suffit de consulter l'histoire des peuples ; on y glanera de nombreux exemples, et dans tous les temps. Et si l'on veut recourir au critère pratique du témoignage humain, on constatera qu'en interrogeant un groupe de personnes prises au hasard, il est bien difficile qu'aucune d'entre elles n'ait à raconter un incident personnel du genre ; ce qu'on ne peut pas affirmer pour la télépathie. En sorte qu'on est entraîné à conclure que les phénomènes prémonitoires prennent rang parmi les plus communs de la casuistique métapsychique.

Ils se déterminent, en très grande majorité, durant le sommeil naturel ou provoqué ; plus rarement en conditions de veille ; et même lorsque ceci advient, il est aisé d'y rencontrer toujours des indices qui permettent de reconnaître un état plus ou moins déguisé d'auto-hypnose légère, ou d' « absence psychique », chez le sensitif.

Le plus souvent, les faits qui nous occupent se rapportent à la personne même du percipient, moins fréquemment à des tiers, et beaucoup plus rarement à des événements politiques, sociaux, météorologiques.

Leurs modes d'extrinsécation sont des plus variés, et comprennent à peu près toute la gamme de la casuistique métapsychique. Dans leur forme la plus simple, ils consistent en un vague sentiment d'anxiété profonde ou de sombre présage, sentiment non motivé et insurmontable, qui porte inconsciemment le sujet à orienter sa propre pensée vers celle de telle personne, ou cet ordre spécial d'événements qui constitueront l'objet de la prémonition. Plus communément, ils assument une forme de visualisation hallucinatoire, aussi bien spontanée que provoquée, dans laquelle des tableaux d'événements futurs se manifestent au percipient dans une succession extrêmement fugace, tantôt en groupements plastiques, tantôt avec action cinématographique, parfois avec l'apparence d'événements réels, d'autres fois d'une manière idéographique et symbolique ; dans lequel cas la véritable signi-

fication du symbole n'apparaîtra totalement dévoilée qu'après réalisation de l'événement. Non moins fréquemment, ils se présentent sous forme d'audition hallucinatoire, où une voix, reconnue parfois pour intérieure ou subjective, ou bien revêtant un timbre objectif, et souvent familier, préannonce dans un langage plus ou moins énigmatique des événements futurs. En d'autres circonstances, ils se traduisent en un phénomène phonique à empreinte décidément objective, comme par exemple lorsque des coups, des gémissements, des bruits de toute sorte (fidèles dans chacun des cas, à leur modalité d'extrinsécation) se reproduisent traditionnellement dans une famille pour annoncer la mort d'un de ses membres. En d'autres cas analogues, les préannonces de la mort d'une personne à son entourage se produisent au contraire par l'apparition d'un fantôme de défunt, toujours identique. A noter encore un genre de prémonitions transmises sous forme d'impulsion motrice irréfrénable, qui pousse le sensitif à des actes paraissant absurdes parce que non motivés, comme par exemple à retourner sur ses pas, à prendre la course, à changer de place ou de route, échappant de cette manière à un grave danger qui le menaçait à son insu. On comptera enfin un dernier genre, plutôt rare, de prémonitions qui assument une forme divinatoire, de façon que le sensitif est amené malgré lui à exprimer des prophéties dont il ne se sent point responsable ; dans ce cas, la forme oraculaire qu'assument d'habitude ses paroles, fait penser aux réponses des oracles gréco-romains.

L'un des caractères spéciaux des phénomènes que nous étudions, est de se rapporter ordinairement à des événements douloureux, rarement à des incidents joyeux. Ce caractère est bien connu, quoique certains le mettent en doute, en se basant sur le fait de la réalisation fréquente de prémonitions insignifiantes et banales, avec pronostic ni triste ni gai. Cependant, si l'existence de telles manifestations met en évidence la complexité troublante du problème à résoudre, elle ne suffit pas, à mon avis, à infirmer le caractère évident dont je parle, d'autant plus que ces manifestations insignifiantes et banales sembleraient susceptibles d'une explication particulière. — Nous commenterons en temps voulu ces aspects si embrouillés et si suggestifs des phénomènes prémonitoires.

Un autre de leur caractère digne de remarque consisterait dans le fait qu'un grand nombre de songes prémonitoires visitent à différentes reprises, et toujours d'une manière identique, le percipient, soit dans la même nuit, soit en d'autres successives, comme si on voulait en réitérer l'impression sur le dormeur dans le but de la rendre plus durable, ce qui ne manque jamais de se réaliser en telles circonstances. Cependant, alors qu'on voit ceci s'effectuer en de nombreux cas, on pourrait en même temps avancer que le caractère de ces mêmes rêves consiste en une tendance opposée, celle de montrer une labilité *sui generis* ; labilité qui diffère néanmoins grandement de celle des rêves ordinaires, puisque d'une part, le songe prémonitoire est d'abord beaucoup plus vivace que le songe ordinaire, si bien que le percipient en conserve un souvenir très clair au réveil, joint à un intérêt inhabituel pour ce rêve (ce qui pousse le percipient à le raconter, ou à en prendre note) mais que, d'autre part, ce même songe, bien que rappelé, répété, commenté, écrit (toutes circonstances qui devraient le fixer dans les centres mnémoniques), est presque toujours sujet à une rapide et totale oblitération ; celle-ci, à son tour, sera éphémère et transitoire, car au moment où se réaliseront les incidents vus en rêve, le souvenir du songe apparaîtra comme un éclair à l'esprit du percipient avec toute sa vivacité première. Il serait facile, dans ces processus, de relever des analogies avec les cas de suggestion post-hypnotique ; cependant la suggestion post-hypnotique présuppose un « agent suggestionneur », qu'on serait induit par là à supposer aussi dans les songes prémonitoires, auquel cas il serait inutile de le rechercher en se fiant à des analogies de cette nature, qui pourront un jour faciliter les recherches pour établir par quelles voies cérébrales les prémonitions s'extrinsèquent, mais jamais ne se prêteront à résoudre la question ardue de leur genèse.

Les traits caractéristiques cités, bien que remarquables spécialement dans les rêves prémonitoires, s'observent plus ou moins dans toute la phénoménologie que nous examinons, surtout dans celle qui revêt une forme hallucinatoire auditive, et dans laquelle on retrouve fréquemment des cas à types constants, et d'autres qui présentent les phases habituelles de « labilité » combinée à la « reviviscence ». Font exception dans chaque catégorie les cas où le percipient, au lieu de jouer un rôle prépondérant, ou secondaire dans l'événement prévu, sert d'instrument consultable, comme dans le cas des « somnambules clairvoyantes », et de tous autres genres de pythonisses anciennes et modernes. Cette forme directe et provoquée de prémonitions est extrêmement intéressante, car elle concourt à renforcer une théorie qui se présente comme

fondamentale en cette sorte de manifestations, selon laquelle il serait vain de rechercher en une formule unitaire l'explication de la phénoménologie prémonitoire, qui tirerait au contraire son origine de causes multiples, tantôt subconscientes tantôt extrinsèques, toujours supernormales.

Un troisième caractère des phénomènes prémonitoires concerne la « notion du temps » ; cette notion semblerait un élément impossible à traduire en nos termes humains, du « plan supernormal » au plan « mental » ; par conséquent, les dates des phénomènes prémonitoires demeurent presque toujours imprécisées ; et le voyant en somnambulisme, ou un autre à sa place, juge approximativement du temps de différentes manières, mais le plus souvent d'après la distance à laquelle se présente dans sa vision intérieure le cadre des événements futurs ; s'il est très proche, il en concluera que l'événement doit se produire à brève échéance, et dans ce cas, l'habitude pourra lui permettre d'en préciser jusqu'au jour et à l'heure ; si au contraire la vision est plus ou moins lointaine, il ne parviendra qu'à désigner la semaine, le mois, l'année où devra s'accomplir la prophétie. Cette règle, néanmoins, comporte de nombreuses exceptions, par exemple lorsque le percipient visualise une date, et pas autre chose, qui se trouvera être la date exacte de sa propre mort, ou de la mort d'un familier ou d'un autre événement mémorable qui le regarde, ou regarde le consultant. D'autres fois, le voyant se surprendra à confondre les choses du passé avec celles de l'avenir ; c'est-à-dire que parmi les événements qu'il attribue à l'existence de son consultant, il s'en trouvera quelqu'un que ce dernier désignera comme ne lui étant jamais arrivé, et qui cependant se réalisera dans tous ses plus petits détails à une époque plus ou moins reculée. — Comme on le voit, les modes d'extrinsécation des phénomènes prémonitoires sont si embrouillés et si complexes, qu'ils en semblent contradictoires ; et pourtant tout concourt à prouver que cet embarras dépend du fait désigné plus haut, que ces phénomènes, bien qu'ayant l'apparence d'une origine commune, sont dus en réalité à des causes multiples.

Je noterai encore une quatrième particularité commune à un grand nombre de manifestations prémonitoires, consistant en ceci : que le sensitif perçoit ou enregistre, entièrement ou en partie les données secondaires qui se rapportent à un événement futur, et n'en perçoit pas, ou n'en enregistre pas, les données essentielles, de sorte qu'il demeure sur l'événement qui l'attend, juste assez instruit pour l'entrevoir, mais non pour le pénétrer, raison pour laquelle il ne parvient pas à l'éviter. Cette particularité revêt une importance théorique très grande, comme nous le démontrerons en son temps.

Sur la base de ce qui a été exposé jusqu'ici, je vois s'élever une considération à laquelle je donnerai une forme interrogative : « En tenant compte de certains des traits caractéristiques énumérés plus haut, ne serait-il point licite d'avancer qu'au moins pour une partie des phénomènes prémonitoires, un élément intentionnel se manifeste avec évidence ? Et cela sans préjuger de la question si ardue de la genèse, subconsciente ou extrinsèque, de cette intentionnalité ? » — Mrs. Sidgwick et d'autres psychistes, ne considèrent pas cette hypothèse comme suffisamment fondée, parce qu'on discerne en cet ordre de phénomènes de nombreux épisodes qui, bien que formant des exemples typiques de clairvoyance dans le futur, consistent néanmoins dans la réalisation (parfois merveilleusement complexe) de petits faits insignifiants et inutiles au point qu'on ne peut comprendre la raison de leur effectuation ; ces circonstances tendraient plutôt à étayer l'hypothèse que les phénomènes prémonitoires émergent et deviennent conscients par la force d'un aveugle automatisme subconscient dénué d'un but quelconque.

C'est en partant de ce raisonnement que que Mrs. Sidgwick conclut en ces termes :

« Nous n'avons pas de raisons suffisantes pour supposer que les prémonitions, si elles existent, consistent en une sorte de minuscule miracle privé, ayant pour but de nous aider dans les incidents de notre vie, spirituels ou temporels. Nous devons les considérer au contraire comme des manifestations spéciales d'une loi jusqu'à présent ignorée, ou bien imparfaitement connue ». (*Proceedings of the S. P. R.*, Vol. V, p. 344).

Prudentes et sages réserves. Mais depuis l'époque où Mrs. Sidgwick les formulait (1888) le matériel brut des faits continua de s'accumuler, et les recherches sur ce dernier se multiplièrent ; il semble donc qu'il soit permis aujourd'hui de s'aventurer dans quelque affirmation plus explicite.

J'observerai d'ailleurs que l'existence d'épisodes insignifiants et apparemment dénués de but, ne peut et ne doit pas faire oublier une multitude d'autres cas où l'intentionnalité, et souvent l'utilité, ressortent avec évidence et certitude ; et comme les faits sont les faits et que rien ne peut les anéantir, il faut bien en conclure que l'intentionnalité et l'utilité sont manifestes et prouvées dans un certain nombre d'entre

eux ; enfin, comme ces derniers ne représentent pas la minorité, mais bien la majorité des phénomènes prémonitoires, il s'ensuit que les cas dénués de but devraient plutôt être considérés comme des exceptions à la règle (et il reste à voir s'ils constituent des exceptions effectives ou apparentes), dont il faudrait étudier les causes, afin d'établir possiblement les rapports qui les relieraient aux autres, et tâcher de les concilier entre eux.

Une dernière observation : l'analyse qui précède ne serait pas complète, si elle ne se terminait par une allusion à la fausseté de beaucoup de manifestations prémonitoires, pouvant revêtir indifféremment une forme directe et spontanée, ou indirecte et provoquée. Surtout chez les somnambules clairvoyantes, ou les pythonisses prophétisantes (en supposant, bien entendu, que les unes et les autres soient en possession de pouvoirs supernormaux authentiques) il arrivera souvent qu'un même sujet, dans la même séance, ait la vision subjective d'événements futurs qui se réaliseront dans leurs moindres détails avec une merveilleuse exactitude, et peu à peu décrive avec une efficacité identique de langage, des visions dont le caractère complètement fantastique apparaîtra plus tard ; et tout cela sans qu'il soit possible, d'après leurs modes d'extrinsécation, de discerner les hallucinations véridiques de celles erronées.

Le célèbre somnambule Alexis Didier, interrogé à ce propos par le Dr Marcillet tandis qu'il se trouvait en conditions de lucidité somnambulique, en expliquait les causes par les mots suivants :

« Quoique mort aux préoccupations de la veille, le système nerveux du somnambule conserve en soi — pour ainsi dire — les tonalités vibratoires et fébriles de toutes les émotions qui l'ont agité ; et les déboires de sa vie s'avancent, comme des oiseaux de mauvais augure, pour étendre l'ombre noire de leurs ailes dans ses visions, et l'empêcher de manifester dans toute son exactitude sa propre lucidité. En outre, si l'état de semi-infirmité qui le distingue, affaiblissant les organes de son corps, le prédispose à la voyance, d'autre part il engendre des conditions qui, au lieu d'ouvrir la vision intérieure de l'âme sur le domaine invisible du temps et de l'espace, réveillent au contraire la cohorte illusoire des songes... Les consultants se comportent parfois à mon égard avec une moquerie irritante pour mes nerfs à tel point, que tout danse et vacille devant mes yeux, et qu'il m'est impossible de rien saisir distinctement. D'autres, au contraire, font preuve de la meilleure volonté jointe à une confiance enthousiaste, mais leurs désirs sont assez ardents pour troubler ma vision, devant laquelle passent avec une rapidité foudroyante des apparitions de formes insaisissables. Bien souvent, le désir d'obtenir des réponses conformes à leurs aspirations est à tel point excessive, qu'elles m'influencent, m'impressionnent, et ce que je vois alors n'est plus qu'une transmission de sensations et de pensées. Enfin, bien des fois le somnambule est mal disposé parce qu'il est en rapport avec des natures peu sympathiques, ou parce qu'il se trouve dans un milieu de sceptiques préoccupés de ne pas se laisser convaincre ; dans ce cas les phénomènes de lucidité ne peuvent pas se réaliser... J'ai très souvent observé que la seule adjonction d'un spectateur bienveillant suffisait à raviver en mon âme une activité extraordinaire, lui conférant la force de surmonter les obstacles qui la faisaient demeurer inerte. Le bon succès de mes séances était dû fréquemment à la présence d'une femme ou d'un homme dont le fluide me pénétrait en irradiant une luminosité très suave, qui m'illuminait subitement comme par miracle, dotant ma lucidité d'une extension surhumaine... (*Le sommeil magnétique expliqué par le somnambule Alexis Didier en état de lucidité.* — P. 27, Paris, Dentu éd., 1856).

C'est ainsi qu'Alexis Didier expliquait les erreurs fréquentes de son extraordinaire lucidité ; et il est plus que probable que les défaillances des somnambules clairvoyants proviennent effectivement d'interférences de cette nature ; ainsi pour les erreurs de nombreuses manifestations prémonitoires de forme directe et spontanée. Émotions et préoccupations de la veille, conditions de santé et d'ambiance, désirs mal réprimés, aspirations secrètes, espoirs, anxiétés, et ainsi de suite : voilà les causes qui, chez les sensitifs, ouvriraient la porte toute grande aux invasions psychosensorielles provenant de la « couche onirique » de la subconscience.

* * *

Restent à considérer les principales hypothèses avancées jusqu'à présent pour pénétrer le mystère des manifestations prémonitoires ; ce que je ferai sommairement, de manière à permettre au lecteur de mieux s'orienter à travers la classification des cas, et de se prononcer sur la plus ou moins grande validité de certains des commentaires dont je fais suivre ces cas, tantôt en faveur de l'une, tantôt en faveur de l'autre de ces hypothèses, avec l'intention de préparer le terrain pour la synthèse finale.

Pour commencer, je parlerai de l'ancienne, et bien souvent citée, conception philosophique de l'Univers, pour laquelle le passé et le futur constitueraient un éternel présent, qui se segmenterait pour nous en vertu d'un état spécial de notre conscience, donnant lieu à la création illu-

soire du temps. Cette conception métaphysique, bien que de prime abord attirant et séduisant le penseur, ne résiste pas à une analyse pondérée, si l'on tient compte de son inconceptibilité absolue combinée à l'amas d'éléments antithétiques qui la composent.

Je me bornerai donc à l'exposer à l'aide des efficaces paroles de MYERS, en ajoutant que, dans une autre partie de son œuvre, il n'hésite pas à la déclarer inconcevable. Voici ses mots :

Les prémonitions dont il a été question dépassent de peu la durée de la vie individuelle des percipients ; tenons-nous en donc à cette courte mesure, et figurons-nous pour un moment que la totalité d'une existence terrestre ne se montre en réalité qu'un phénomène absolument instantané, bien qu'infiniment complexe. Imaginons encore que le *Moi transcendental* discerne avec une égale facilité et instantanéité chaque élément de ce phénomène, alors que le *Moi empirique* en reçoit chaque élément par un moyen déterminant des phases de retard variées, de la même façon que je perçois d'abord la lueur de l'éclair, puis le roulement du tonnerre. Dans ce cas, les soixante-dix ans de vie placés entre la perception de ma naissance et celle de ma mort, ne pourraient-ils m'être dévoilés avec la rapidité des sept secondes placées entre la vision de l'éclair et l'audition du tonnerre ? Et ne pourrait-il exister dans la conscience des conditions d'intercommunication en vertu desquelles le *Moi plus vaste* serait mis à même de participer au *Moi plus réduit*, ou bien le *Moi intérieur* au *Moi extérieur*, un avertissement comme celui-ci : « J'ai perçu la lueur d'un événement qui t'attend pour telle heure : prépare-toi au roulement du tonnerre ». (MYERS, *Human Personality*, etc., Vol. II, p. 273).

Telle est l'exposition heureuse et pittoresque de Myers ; mais on ne peut s'empêcher d'observer que si « en réalité la vie consistait en un phénomène absolument instantané », on arriverait à ceci : que la coexistence dans le *monde physique* de la totalité des actes de chaque individu particulier, ne pouvant être scindée de l'existence correspondante de tous les *états de consciences* se rapportant à chacun de ces actes, il s'ensuivrait que le *Moi transcendental* de tout enfant dans ses langes se trouverait passer instantanément à travers tous les *états de conscience* correspondant à toutes les phases de sa vie ! Dans ce cas, comment concevoir la lutte pour l'existence ? Le progrès humain ? La responsabilité morale et le perfectionnement spirituel de l'individu, fruits péniblement recueillis à l'arbre de l'expérience humaine, conquise, elle aussi, au prix de tant de peines ? Et puis, comment concevoir un groupe d'événements *absolument instantanés*, qui, en même temps, *retardent* ? La première donnée contredit la seconde : l'une abolit le Temps, l'autre le sous-entend. Est-il sérieux, est-il utile de se baser sur des spéculations de ce genre ? Mieux vaut ne pas exorbiter des limites de l'induction fondée sur les faits, renonçant aux envols vertigineux de la métaphysique pure, à l'aide de laquelle nulle œuvre de science ne s'édifiera jamais, parce que l'*impensable* ne peut fournir l'explication de rien, mais seulement quelque vague illusion d'explication. Dans notre cas, ni Temps ni Espace ne peuvent être supprimés, et si un *Au-delà* existe, nous devons concevoir l'autre vie *comme un état où cesseront d'exister, non point le Temps, mais seulement la notion du Temps ; non point l'Espace, mais seulement le sens de l'Espace.* — On verra pas la suite qu'il existe des faits capables d'exclure inexorablement cette hypothèse du nombre de celles applicables aux phénomènes prémonitoires. (Voir commentaires au cas CX.)

Cette même hypothèse ne peut devenir concevable qu'à la condition de la corriger radicalement, comme la présente le prof. OLIVER LODGE en ce paragraphe :

« Je me bornerai à observer d'une manière générale, que la vague hypothèse d'une *Anima mundi*, d'une Intelligence immanente, dont l'humanité tout entière ne serait qu'un microscopique fragment, de même que notre *Moi conscient* est considéré par certains comme un pur fragment d'un *Moi plus vaste* ; d'une Intelligence Infinie, pour laquelle l'Espace et le Temps ne constitueraient pas les insurmontables barrières qu'ils nous paraissent ; d'une Intelligence *pour laquelle le passé, le présent, le futur, ne seraient pas, en réalité, tout un, mais seraient perceptibles à volonté, soit comme simultanéité, soit comme consécutibilité*, et à laquelle nulle translation ne serait nécessaire pour passer d'un lieu à l'autre, je dois convenir qu'une vague hypothèse de cette nature — qui est d'ailleurs une notion familière aux philosophes — s'impose souvent à ma vision mentale lorsque je m'arrête sur les problèmes de ce grand et merveilleux univers ». (*Proceedings of the S. P. R.*, Vol. XVII, p. 54-55).

Comme on le voit dans ce beau paragraphe de Lodge, l'hypothèse en question se présente radicalement modifiée, car il ne s'y agit plus de coexistence du passé et du futur dans le présent, mais bien d'une Intelligence Infinie capable de les concevoir indifféremment comme coexistence ou comme consécutivité ; et ceci peut être concevable tout aussi philosophiquement que scientifiquement.

En effet, le grand LAPLACE avait déjà exprimé en ces termes un concept analogue :

« Une intelligence qui connaîtrait toutes les forces dont la Nature est animée et la situation res-



pective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'Univers et ceux du plus léger atome : *rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir comme le passé serait présent à ses yeux*... » (LAPLACE. *Essai analytique sur les probabilités*, 1814, p. 3).

Malgré tout, les considérations de Lodge et de Laplace ne se prêtent pas à expliquer les phénomènes prémonitoires, car enfin, leurs auteurs doivent conférer les pouvoirs infinis dont ils parlent à une intelligence également infinie, ce qui veut dire à Dieu.

Il en découle que, pour adopter ces considérations au sujet qui nous occupe, il faudrait attribuer à la « conscience subliminale » les pouvoirs conférés à l'Omniscience divine, et ceci dans un sens littéral, semblerait anti-philosophique et absurbe. On pourrait néanmoins l'accorder dans certaines limites, dans le cas où l'on considérerait l'âme comme une émanation divine, et en tenant compte de tant d'autres facultés supernormales dont la subconscience se montre effectivement douée ; on pourrait donc légitimement attribuer à celle-ci une capacité très grande d'*extension supernormale* des facultés d'inférence *normalement* possédées par l'intelligence humaine ; pas assez grande, toutefois, pour pouvoir expliquer toute la phénoménologie prémonitoire, si on ne veut pas attribuer aux facultés subsconscientes l'Omniscience divine. Il faut néanmoins tenir compte de cette *troisième* hypothèse.

Si l'on voulait en expliquer la majeure partie sans mettre de côté les pouvoirs de la subconscience, il serait nécessaire de recourir à deux autres hypothèses complémentaires, dont l'une, que nous appellerons la *quatrième*, vieille comme l'humanité, et qui se présente irrésistiblement à la pensée lorsqu'on se prend à étudier la signification de certaines prophéties : je veux parler de l'hypothèse d'une *fatalité* surmontant les destinées humaines, pour laquelle les événements cardinaux de toute existence singulière seraient préordonnés, et existeraient d'une certaine manière enregistrés dans un ambiant « métaéthérique » accessible aux facultés subconscientes (« l'Inconscient Universel » d'Hartmann, « plan astral » des Théosophes) ; dans ce cas le percipient les discernerait par un phénomène de « mise en rapport » combiné à de la clairvoyance télépathique ; ce qui deviendrait intelligible, sans qu'on soit obligé de conférer l'Omniscience divine à la subconscience humaine.

Cependant l'existence d'une fatalité impliquerait la négation du libre arbitre, ravalant l'homme aux proportions d'un automate irresponsable. Ce n'est pas le moment d'examiner jusqu'à quel point les faits autorisent à conclure en faveur de la fatalité, et jusqu'à quel point le fatalisme soit inconciliable avec la liberté humaine. Je me contenterai ici, pour ne pas dévier de mon thème, de dire que pour remédier à cette objection contre le fatalisme, on a eu recours à l'autre hypothèse, la *cinquième*, elle aussi vieille comme l'humanité, selon laquelle l'existence terrestre ne représenterait qu'un anneau d'un enchaînement indéfini de « vies successives » ; dans ce cas, l' « esprit », au moment de se réincarner, établirait lui-même d'avance — dans un but d'expiation, d'épreuve, de perfectionnement spirituel — les événements cardinaux auxquels il devrait être soumis dans la nouvelle existence incarnée; événements qui s'effaceraient de sa mémoire physiologique avec son entrée dans la vie, mais qui demeureraient enregistrés dans sa subconscience, d'où ils émergeraient en leur temps et se réaliseraient par la force d'un procédé analogue à celui par lequel s'extrinsèquent les suggestions post-hypnotiques. Ceci admis, on comprendrait que le voyant ait parfois la possibilité de les retrouver télépathiquement dans les replis de sa propre subconscience ou en celle d'autrui ; en même temps, les mêmes événements qui apparaissaient auparavant comme l'ouvrage d'une aveugle fatalité, se changeraient en actes librement voulus.

Et si l'on ne voulait pas arriver jusqu'à la théorie réincarnationniste, il conviendrait au moins de supposer une « existence spirituelle prénatale », donnant lieu à une *sixième* hypothèse, à laquelle MYERS pensait peut-être en dictant les considérations suivantes :

« Dans le cas rapporté, le cours de notre vie serait comparable à l'expérience d'un sujet hypnotique qui accomplit involontairement dans la période de la veille l'acte qu'on lui a suggeré dans l'hypnose. Nous devrons donc nous demander si d'aventure il n'y a pas eu, dans notre propre histoire, une époque où s'est effectuée en nous une auto-suggestion capable de dominer d'une manière analogue notre carrière terrestre. Or, si l'on peut affirmer que notre organisme complexe, étant le couronnement final d'une longue évolution historique, restreint dans des limites réduites nos soi-disant actions volontaires, on pourrait croire avec une égale vraisemblance que s'il existait une âme indépendante du corps, celle-ci, en sa qualité de résultat d'une longue évolution historique (car une entité aussi hautement spécialisée que l'âme humaine *doit avoir eu* une précédente évolution historique) ne pourrait qu'exercer à son tour une influence déterminante plus profonde encore que celle organique, sur les pensées et les actions de l'existence incarnée. Il pourrait se faire,

en somme, qu'il y ait une sorte de « personnalité alternante », qui se manifesterait d'abord en conditions d'incorporéité, et puis de corporéité ; de manière que la première serait la plus profonde et permanente, et que les suggestions originées en elle influenceraient la seconde, bien que la conscience empirique qui gouverne l'existence incarnée n'en vînt pas à connaissance. Cette condition n'est pas nouvelle aux religions et aux philosophies orientales et occidentales ; depuis longtemps l'idée a été lancée que notre existence terrestre doive être la résultante inévitable de notre éternité passée ; une sorte de pélerinage prédestiné que l'âme réelle contemplerait avec un inaltérable calme, parce qu'aucune des éphémères douleurs terrestres ne pourrait la trouver récalcitrante, ou la surprendre sans préparation. L'âme préexistante et presciente une fois rivée à un corps — prédéterminé, d'une certaine façon, par une longue évolution historique — tous deux procéderaient avec autant d'accord qu'ils le pourraient; mais en même temps, le problème de la Liberté et de la Nécessité cesserait de se montrer résolvable d'après l'expérience terrestre, et appartiendrait aux sublimes régions prénatales où seraient renfermés les secrets du monde transcendental ». (MYERS, *Human Personality, etc.*, Vol. II, p. 271-272).

Ainsi parle Myers : et non seulement le problème de la Liberté et de la Nécessité ne semble pas élucidable d'après l'expérience terrestre, mais encore les hypothèses *supernormales* des « vies successives » ou de l' « existence prénatale » ne parviendraient pas non plus à éliminer entièrement l'idée fataliste telle qu'elle émerge de l'analyse des phénomènes prémonitoires, si l'on tient compte de l'existence de certaines prophéties qui dépasseraient de belle mesure les limites de chaque existence singulière, et s'étendraient jusqu'aux destinées des peuples. Mais nous aborderons cette question en son temps.

Pour revenir aux difficultés qui surgissent sur le thème des prémonitions, je dois toucher à cette autre : ni l'hypothèse *réincarnationniste* ou *prénatale*, ni celle *fataliste*, ne parviendraient à expliquer les cas d'un ordre insignifiant ou banal, car il ne semble pas que ceux-ci puissent avoir été préordonnés dans un but de perfectionnement moral de l'esprit sur le point de s'incarner ou de se réincarner ; et d'autant moins être considérés comme l'effet d'une fatalité inexorable, du moment qu'ils résultent d'une futilité et d'une inutilité complète, moralement comme matériellement. Pour obvier à cette nouvelle difficulté, on voit apparaître une *septième* hypothèse, qui semble aussi la seule fondée sur des données indiscutables, et consisterait en ceci : que les prémonitions de l'ordre indiqué devraient être considérées comme des manifestations particulières, dont la responsabilité incomberait aux personnalités subconscientes ou extrinsèques (je ne me prononce pas, qu'on le remarque bien, sur la véritable essence de ces personnalités), qui, d'abord, transmettraient télépathiquement au sensitif, sous forme de vision onirique ou autrement, une situation future donnée dans laquelle lui ou d'autres devraient se trouver, et s'emploieraient ensuite à en provoquer la réalisation en vertu d'une suggestion exercée télépathiquement sur le sensitif ou les autres intéressés ; et cela aux fins (c'est ce qu'affirment les personnalités en question) d'impressionner les âmes, de secouer le scepticisme des hommes, d'infuser en eux l'idée d'un mystère dans la vie, en les ramenant à méditer sur la possibilité de l'existence d'une âme survivant à la mort du corps. En même temps, leur action serait à peu près limitée aux faits insignifiants, car il ne leur serait pas possible, sauf des circonstances spéciales, de suggestionner télépathiquement, ou déterminer d'une autre manière quelconque, les hommes à exécuter des actions de quelque importance.

Quelque hardi que puisse sembler le fait de recourir à une pareille hypothèse, et quelque rares que soient les cas prémonitoires d'où peut en surgir la preuve d'une manière évidente — d'un autre côté, il existe des faits prouvant que les personnalités médiumniques (subconscientes ou extrinsèques, peu importe) parviennent, en certaines circonstances, à influer effectivement sur le cours des actions humaines ; bien entendu, non pas d'une manière normale et générale, mais dans les cas seulement où ils peuvent disposer de sensitifs susceptibles d'être soumis aux influences télépathiques ou médiumniques ; et certains épisodes faisant partie des séances avec Mme Piper et d'autres médiums, font foi aussi de ce que j'avance, comme nous le démontrerons le moment venu.

Le Professeur Oliver Lodge lui-même, à propos d'un épisode des expériences de Mrs Verrall, est conduit par l'analyse des faits à supposer que dans les cas d'une nature semblable, l'intelligence subconsciente ou extrinsèque qui transmet le message prémonitoire, doit être l'agent qui en provoque la réalisation moyennant une suggestion télépathique exercée sur les personnes intéressées. (LODGE : *The Survival of Man*, p. 160).

De l'hypothèse exposée en découle une autre, que nous désignerons comme la *huitième* et dernière, et qui se rapporte, elle, aux épisodes assumant un but et une importance réels. Elle consiste à supposer que les événements futurs, dûs à des causes accidentelles imprévisibles, ne seraient ni préordonnés, ni susceptibles d'être



perçus par les facultés subconscientes, mais se rendraient uniquement accessibles à des entités spirituelles élevées, auquel il serait donné de les déduire du présent, et qu'elles transmettraient parfois télépathiquement aux vivants, en se servant pour cela d' « esprits » récemment désincarnés et rattachés affectivement aux sensitifs ou aux consultants. — Cette hypothèse, suggérée par les modes d'extrinsécation de certains parmi les meilleurs épisodes, ne se prêterait pas à expliquer d'autres incidents ; mais ceci n'est pas une raison suffisante pour l'exclure du nombre des hypothèses légitimes ; de sorte qu'elle pourrait être accueillie à condition de la compléter par la précédente, qui suppose l'intervention *directe* d'entités subconscientes ou extrinsèques dans la réalisation de messages prémonitoires d'ordre insignifiant, mais imprévisibles ; sans oublier celle qui attribue aux facultés inconscientes la capacité d'inférer ou de percevoir à leur tour un groupe limité d'événements futurs. Myers synthétise en ces termes ses propres idées sur l'argument :

S'il existe un monde transcendental, il doit exister aussi une visualisation du passé et du futur de beaucoup plus étendue que celle empirique : et nous-mêmes devrons participer de cette forme de visualisation dans certaines limites, soit directement, en notre qualité de résidents, dès maintenant, dans le monde transcendatal, ou indirectement, *en recevant des intuitions ou des messages d'entités spirituelles libérées d'un organisme amoindrissant l'activité de l'esprit*... Néanmoins, il est bien ardu d'établir de quelle manière nous y participons, et les difficultés qui se présentent sont les mêmes qui surgissent toutes les fois que nous nous essayons à distinguer l'activité de l'esprit de l'automate, de celle qu'on peut supposer en d'autres esprits « incarnés ou désincarnés », ou peut être aussi d'une *Anima mundi*, ou d'autres Intelligences Finies mais exemptes de toute personnification anthropomorphique... Je crois que la Continuité de l'Univers est complète, et que par là la hiérarchie des intelligences qui s'interposent entre notre esprit et une *Anima mundi*, est infinie. » (*Human Personality, etc*. Vol. II, p. 263-265).

⁂

Telles sont les principales hypothèses jusqu'à ce jour proposées pour l'explication des faits prémonitoires ; leur analyse fait ressortir de façon péremptoire la justesse de l'observation de Dale Owen : qu'en métapsychie, l'expérience enseigne comment les phénomènes en apparence identique tirent souvent leur origine de causes multiples. En effet, pour les modalités avec lesquelles ils s'extrinsèquent, tout concourt à prouver que les phénomènes prémonitoires ont pour origine des causes diverses, et qu'il y a également parmi eux des groupes de cas non prémonitoires dans le sens véritable du mot, bien que les uns et les autres constituent un ensemble homogène de faits que l'on ne pourrait, à un certain point de vue, séparer les uns des autres, car ils semblent s'enchaîner entre eux et se compléter mutuellement ; circonstance qui confère de l'unité à la phénoménologie. On constaterait donc que les hypothèses émunérées plus haut (en excluant la première parce qu'impensable et contredite par les faits, et comptant les hypothèses « réincarnationniste » et « prénatale » comme une seule) forment un tout solidaire et harmonique, que l'on dirait destiné à triompher ou à tomber intégralement, vu qu'aucune des hypothèses en question ne pourrait, à elle seule, expliquer complexivement les faits ; que l'exclusion d'une quelconque d'entre elles compromettrait la stabilité de la série entière ; et qu'on ne parviendrait à résoudre d'une manière satisfaisante toutes les plus ardues perplexités théoriques, qu'à la condition de les garder toutes présentes, et de les utiliser toutes tour à tour.

Ce n'est pas le cas ici d'insister encore à ce sujet, puisque je me réserve d'y revenir une fois ma classification achevée. J'exhorte cependant ceux d'entre mes lecteurs auxquels certaines de mes considérations peuvent paraître gratuites ou trop hardies, à suspendre jusqu'alors leur jugement.

⁂

Et maintenant, quelques mots d'éclaircissement au sujet des critères qui m'ont guidé dans le présent ouvrage.

Il n'existe, que je sache, d'autres classifications de ce genre que celle de Mrs. Sidgwick (*Proceedings*, Vol. V), et de Myers (*Proceedings*, Vol. XI), la première constituée par une quarantaine de cas, la seconde par soixante-dix environ. Et comme elles renferment les cas les mieux étudiés et les plus authentiques que l'on connaisse, j'ai dû forcément recourir à elles avec fréquence, pour raffermir les bases scientifiques de ma classification, qui contiendra néanmoins en grande majorité des cas nouveaux et également bien établis.

Afin de présenter théoriquement les faits sous un nouvel aspect, j'adoptai une méthode de classification qui m'est propre, et radicalement opposée à celles choisies par Mrs. Sidgwick et par Myers ; la *première*, ayant classifié les faits selon leur modalité subjective d'extrinsécation ;

le *second*, en suivant l'enchaînement ascensionnel des faits selon leur importance théorique ; et le *soussigné*, les classifiant au point de vue de leur signification objective comme faits ; de cette façon, les chercheurs auront la possibilité d'étudier les phénomènes prémonitoires en les considérant sous trois aspects divers ; et ceci les aidera énormément dans la découverte des causes présumables des phénomènes qui nous occupent.

L'amas de matériel recueilli fut tel, que je fus contraint à y faire des sélections répétées dans l'unique but de réduire mon ouvrage à des proportions publiables. Les cas amassés atteignaient le chiffre d'un millier, et je les réduisis de force à 160, bien que ce nombre soit encore trop élevé pour une monographie.

J'eus soin, dans ma classification, d'exclure un grand nombre d'épisodes qui sous une apparence d'ordre prémonitoire, et se trouvant considérés comme tels par d'autres, étaient au contraire avec plus de vraisemblance élucidables par le secours d'autres hypothèses ; c'est ce qui arriva pour beaucoup de cas d'auto-prémonitions de maladie ou de mort (auto-suggestion présumable) ; ou lorsqu'un sensitif a la perception anticipée de l'arrivée d'une personne (télépathie), ou de l'arrivée d'une lettre (télépathie ou téléthésie) ; ou lorsqu'il a en songe la perception exacte de l'endroit où il trouvera un objet égaré, ou une plante rare, ou un insecte, vainement recherchés (hypermnésie, télesthésie, cryptomnésie) ; ou lorsqu'il a en songe la visualisation d'une localité inconnue qu'il visitera effectivement le lendemain (lucidité, paramnésie).

Il va sans dire que chacune des catégories susdites peuvent renfermer des épisodes signalés par des particularités qui les rendent authentiquement prémonitoires, et il m'arrivera d'en signaler un bon nombre dans la catégorie complexe et importante des auto-prémonitions de maladie ou de mort ; mais je n'aurai rien, ou presque rien, à remarquer pour les autres. Il est donc entendu que, sauf circonstances spéciales, ces catégories particulières de phénomènes ne doivent pas être considérées comme d'ordre prémonitoire.

Je termine enfin en reproduisant, pour plus de clarté, le schéma de classification choisi.

Ire Catégorie

AUTO-PRÉMONITIONS DE MALADIE OU DE MORT

Sous-groupe (A) Auto-prémonitions de maladie.
» (B) Auto-prémonitions de mort à brève échéance, et où la mort est due à des causes naturelles.
» (C) Auto-prémonitions de mort à longue échéance et où la mort est due à des causes naturelles.
» (D) Auto-prémonitions de mort, et où la mort est due à des causes accidentelles.

IIe Catégorie

PRÉMONITIONS DE MALADIES OU DE MORTS REGARDANT DE TIERCES PERSONNES

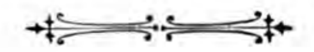
Sous-groupe (E) Prémonitions de maladies de tiers.
» (F) Prémonitions de la mort de tiers à brève échéance, et où la mort est due à des causes naturelles.
» (G) Prémonitions de la mort de tiers à longue échéance, et où la mort est due à des causes naturelles.
» (H) Prémonitions de la mort de tiers à brève échéance, et où la mort est due à des causes accidentelles.
» (I) Prémonitions de la mort de tiers à longue échéance, et où la mort est due à des causes accidentelles.
» (J) Prémonitions de mort se produisant traditionnellement en une même famille.

IIIe Catégorie

Sous-groupe (K) Prémonitions d'événements importants n'impliquant pas la mort.
» (L) Prémonitions d'incidents insignifiants et pratiquements inutiles.
» (M) Prémonitions météorologiques.
» (N) Prémonitions qui sauvent.
» (O) Prémonitions qui déterminent l'accident possible.

CONCLUSION.

(A suivre.)





C. DE VESME

LE BUT DES SÉANCES DE M. CARANCINI Á PARIS

LE CONTROLE SUBJECTIF REMPLACÉ PAR LE CONTROLE OBJECTIF

On pourra alors former des groupes d'expérimentation, composés surtout de personnes favorables à la production des phénomèmes, sans trop se préoccuper de leur habileté comme contrôleurs.

Après le Rapport que M. Marcel Mangin a publié dans les deux derniers fascicules de cette Revue sur les expériences faites à la Société Universelle d'Etudes Psychiques avec le médium Carancini, en les agrémentant de l'exposé de ses fines observations et de ses théories, toujours originales, je me garderai bien de fatiguer l'attention de nos lecteurs en publiant intégralement le compte rendu des séances auxquelles M. Mangin n'a pas assisté. Toutes les séances du médium romain ne se ressemblaient point, sans doute; mais parmi celles dont le procès-verbal vient d'être publié par M. Mangin, il y en a qui ressemblent tellement à celles encore inédites, que vraiment un récit complet de ces dernières produirait plutôt l'effet d'une répétition inutile. Je me bornerai donc à insérer dans cet article un certain nombre d'épisodes qui, à un point de vue quelconque, peuvent présenter de l'intérêt.

Ayant été l'organisateur de ces séances, je désire, par contre, expliquer le but que je me proposais : d'abord parce que certains aperçus théoriques et pratiques de la plus haute importance se rattachent à cette question; ensuite, parce que, comme je n'ai pas renoncé à l'espoir de faire revenir M. Carancini à Paris, en des conditions plus favorables, je considère que la présente discussion contribuera peut-être à former entre les expérimentateurs futurs cette unité de vues, qui est si nécessaire pour la bonne réussite des séances.

Il me faut donc déclarer tout de suite que, si je me suis occupé avec ardeur de M. Carancini, ce n'est point que je le considère comme un médium exceptionnel au point de vue des phénomènes qu'il produit; c'est tout simplement parce qu'il autorise un contrôle exceptionnel en se laissant lier. C'est ce que l'on comprendra quand j'aurai rappelé la thèse que je soutiens depuis quelques années déjà et que les nouvelles expériences m'amènent à soutenir avec une conviction toujours plus mûre et plus profonde.

Ma théorie

Une chose que les expérimentateurs ne devraient jamais perdre de vue, c'est que, pour que les phénomènes médiumniques se produisent, un état d'esprit spécial est presque indispensable, aussi bien chez les assistants que chez le médium lui-même. Si je dis : « *presque* indispensable », c'est qu'évidemment cette loi, comme toute règle qui se respecte, souffre quelques exceptions, pouvant aller jusqu'aux phénomènes dits *spontanés*, qui se présentent parfois d'une façon inattendue, hors des séances. Ce sont même ces exceptions, ainsi que la difficulté d'établir ce qui se passe dans notre subconscient, qui ne permettent pas que la règle soit acceptée avec assez de facilité et d'unanimité. Et pourtant, elle est tout aussi incontestable que l'axiome suivant : *Pour trouver la solution d'un problème, il faut la chercher.* Oserait-on affirmer le contraire, seulement parce que, en certains cas, la solution a pu se présenter à notre esprit à un moment où nous songions à tout autre chose, après l'avoir cherchée en vain durant de longues méditations ? Et sait-on quel pouvait être, à ce moment, le travail latent de la subconscience ?

Donc, mettons de côté les exceptions, plus ou moins rares : que trouvons-nous pour les phénomènes médiumniques ? Que ceux-ci ne se produisent pas alors que le médium est, par exemple, tranquillement assis devant une table ; ce meuble ne se soulève point, les menus objets environnants n'arrivent point dans l'air, etc., quand même il y aurait une obscurité plus ou moins complète.

Il faut que le médium *veuille* que les phéno-



mènes aient lieu, et qu'il se mette en l'état physio-psychologique, utile à leur éclosion.

Mais ce n'est pas tout ; dans la plupart des cas, cela ne suffit point. Il faut aussi un certain nombre d'assistants, constituant avec le sujet principal un ensemble mystérieusement homogène, faisant en général la chaîne avec les mains, réunis par la communauté du but qu'ils poursuivent, par un monoïdéisme subconscient, que les piètres conversations engagées sur demande du médium mettent, pour ainsi dire, à découvert — comme, dans les expériences de transmission de la pensée, on recommande au sujet de se soustraire à toute tension d'esprit, de mettre son cerveau dans un état neutre, pour laisser opérer et émerger la conscience subliminale, dont les phénomènes supranormaux sont le propre.

Mais si les assistants, comme le médium, doivent apporter quelque chose à la production des phénomènes, il est évident que tous ne peuvent pas apporter ce *quelque chose* au même degré.

Au point de vue physiologique — j'allais dire fluidique — il peut y avoir des personnes plus ou moins douées de facultés médiumniques ; c'est l'évidence même. Il peut y en avoir de neutres ; il peut y en avoir qui exercent une action contraire, ou tout au moins incompatible avec celle du médium et des autres assistants.

Sous l'aspect psychologique, la chose est plus évidente encore. Si les phénomènes médiumniques ne se produisent normalement et généralement pas d'une manière spontanée, s'il leur faut un travail au moins subconscient de désir et d'attente chez les assistants comme chez le médium, il est manifeste qu'ils ne peuvent pas se réaliser dans un milieu hostile autant que dans un milieu sympathique. Il semblerait même, conformément à la logique — et l'expérience le confirme — que, si les assistants ne sont préoccupés que par l'idée de la fraude, le phénomène qu'ils peuvent pour ainsi dire *créer* ne saurait être que de la fraude.

On me dira : Ce ne sont là que des hypothèses.

Non pas : c'est bien le fruit de la longue expérience accumulée, depuis plus de soixante ans, par tant d'expérimentateurs. J'ai bien un peu l'habitude d'appeler cela *ma théorie,* parce que j'insiste peut-être sur elle d'une façon spéciale, en y attachant une importance exceptionnelle ; mais je n'ai certainement pas la prétention ridicule d'avoir découvert cela. On peut lire, par exemple, ce que dit, à ce sujet, le Dr Karl du Prel dans *La Magie, science naturelle.* Dans son étude sur « La question de la fraude dans les expériences avec Eusapia Paladino », le Dr Ochorowicz arrive à cette conclusion, que « *le médium n'est qu'un miroir qui reflète et dirige les idées et les forces nerveuses des assistants vers un but idéoplastique* » (1). Cela n'est même plus discuté parmi les psychistes : durant les séances, cette nécessité de créer un milieu favorable constitue la préoccupation la plus vive, la plus incessante des expérimentateurs.

Évidemment, lorsque je m'occupe des preuves *expérimentales* qui militent en faveur de cette hypothèse, je ne veux pas parler de preuves dont chacune serait absolue et complète ; cela ne pourrait être, étant donné que la réalité des phénomènes médiumniques est elle-même encore contestée. Mais à tout moment on recueille une de ces preuves *relatives* qui, jointes à une infinité d'autres, finissent par former la conviction des chercheurs. De ces preuves, nous en avons eu une, dès la première séance que Carancini nous a donnée à Paris. Elle est même assez caractéristique pour valoir la peine d'être racontée.

On sait que les médiums, au cours des séances, accusent souvent des influences favorables ou défavorables qui leur viennent — disent-ils — de tel ou tel expérimentateur. Or, la séance en question venait à peine de commencer, lorsque « Giuseppe » déclara :

— Nous aurons quelque chose ce soir : il y a parmi nous un autre médium que Carancini ; c'est cette dame qui est assise à l'autre bout de la table.

Cette dame n'était autre que Mme Ag. Schlœmer, dont les facultés, en quelques formes de médiumnité, nous étaient connues depuis longtemps déjà. Mais Carancini la voyait pour la première fois ; arrivé la veille à Paris, il ignorait absolument quels auraient été les assistants aux séances ; inutile d'ajouter que je m'étais bien gardé de les lui présenter.

A plusieurs autres reprises encore, Carancini désigna quelques-uns des expérimentateurs comme étant particulièrement favorables à la production des phénomènes ; parfois il se bornait à dire « qu'il sentait de la force médiumnique à sa droite, ou à sa gauche » ; j'ai bien observé que jamais il ne se trompait.

On finit par constater que les meilleures séances étaient celles où Mme Ag. Schlœmer et M. L. Lemerle remplissaient les fonctions de contrôleurs. Cette dame et ce monsieur, appartenant au meilleur monde, jouissant d'une situation indépendante, ne pourraient être soupçonnés

(1) *Annales des Sciences Psychiques*, Mars-Avril 1896, p. 111. Cet article a été reproduit par M. de Rochas dans son ouvrage *L'Extériorisation de la Motricité.*



que par un parfait imbécile de favoriser consciemment les trucs éventuels du médium. Mais *inconsciemment* ?... Est-il bien sûr qu'ils savaient contrôler le médium ? Personnellement je le crois ; mais je reconnais à d'autres le droit d'en douter. Quant on a douté de la perspicacité de savants comme Crookes, de presdigitateurs comme Bellachini, Rybka, etc., on peut douter de qui que ce soit.

Mais alors, comment résoudre le dilemme qui se présente ainsi : *Ou mettre autour du médium des personnes favorables à la production des phénomènes, en prétendant cette chose souvent impossible, qu'on soit tenu de croire à leur infallibilité ; — ou bien mettre à côté du médium des personnes dans la perspicacité desquelles on a pleine confiance* (*dans l'espèce, en première ligne,* nous-mêmes !) *et ne pas obtenir de phénomènes, ou peut-être obtenir des fraudes.* En vérité, cette perspective n'est guère engageante !... C'est ce que Mr Marcel Mangin exprimait en écrivant dernièrement (1) :

Certaines personnes sont favorables au développement de la force psychique et d'autres défavorables. Naturellement les sceptiques endurcis diront : « Parbleu ! Les personnes favorables aux phénomènes sont celles qui contrôlent mal ; c'est bien simple. »

C'est bien cela. Depuis soixante ans et quelques qu'on étudie expérimentalement les faits médiumniques, toutes les affirmations des croyants se sont heurtées à cette simple réponse des négateurs.

Que faire alors ?

Comment obtenir un bon contrôle objectif

Voici : *Il faut, d'un côté, entourer les médiums de personnes dont la présence favorise la production des phénomènes ; il faut, de l'autre côté, mettre le médium dans l'impossibilité de frauder.*

Cette double condition, que l'on a si rarement atteinte même avec les meilleurs médiums, et qu'on ne pouvait, en tout cas, renouveler à volonté, semblait se présenter chez M. François Carancini, d'après les récits du baron Léon von Erhardt, que nous avons publiés. Puisqu'on pouvait lier le médium comme un énergumène, ou comme un bandit des plus dangereux, on devait bien aussi pouvoir le soumettre à ce régime, beaucoup plus humain, mais certainement non moins rigoureux :

Visser la chaise du médium au parquet, par des équerres en fer. Visser de même la table placée devant lui. Lier le corps du médium au dossier de sa chaise, de façon toutefois à lui laisser une certaine liberté de mouvements ; fermer les deux bouts de la ficelle par un plomb poinçonné. Lier les poignets du médium avec des sangles rattachées par des ficelles poinçonnées à des pitons vissés au plateau de la table. Joindre les deux pitons par un lacet plombé, afin qu'on ne puisse pas les dévisser. Lier de même les pieds du médium au parquet. Enfin (bien que cela ne soit pas nécessaire), joindre les poignets du médium à ceux des contrôleurs, munis à leur tour de sangles.

Le médium ne se trouve pas ainsi gêné et entravé dans ses mouvements ; il peut mouvoir son tronc, sa tête, ses mains, ses pieds, de 40 cm. environ. Mais les objets à déplacer, apporter ou « léviter » : tambourins, trompettes, étagères, chevalets, etc., sont placés, par exemple, à 40 cm. de la limite extrême que la tête, les mains, les pieds peuvent atteindre.

Dans la pratique, les liens et attaches que je viens d'indiquer sont moins faciles à appliquer qu'il ne l'est de les décrire. Les limites du déplacement de la tête sont surtout assez difficiles à établir exactement. Il faut aussi tenir compte de l'énervement du médium, de la nécessité d'opérer sans trop de longueur, de l'incommodité de la position dans laquelle on se trouve, des inadvertances et des accidents qui peuvent parfois se produire : il m'est arrivé, une fois, d'oublier de joindre les deux pitons auxquels étaient rattachées les liens des poignets, ce qui fait que le médium, s'il s'en était aperçu, eût pu les dévisser ! D'autres fois les liens, trop minces, se sont brisés. On n'est pas très glorieux d'avouer ces maladresses, mais il faut avoir l'honnêteté de le faire, d'autant plus qu'on sait bien que personne n'est infaillible et qu'une inadvertance, un accident peuvent parfois se glisser dans une expérience scientifique quelconque et la faire manquer ; cela ne peut pas détruire les résultats d'expériences renouvelés vingt fois, surtout quand il s'agit d'opérations qui ne sont pas, en somme, des plus compliquées, ni des plus délicates.

En ces conditions, on ne doit plus se préoccuper beaucoup de la vigilance des contrôleurs, le *contrôle subjectif ayant été remplacé par le contrôle objectif.* Les contrôleurs pourraient même s'endormir, que le médium se trouverait toujours dans l'impossibilité d'atteindre les objets environnants. Il faut seulement s'assurer, naturellement, qu'il n'ait pas sur lui quelque appareil *ad hoc.* On n'a pas toujours déshabillé Carancini avant ou après la séance, dans les expériences de Paris, bien qu'il s'offrit à le laisser faire ; mais quand cela a été fait, sans que le médium en fût

(1) *Annales des Sciences Psychiques,* Juillet 1912, p. 194.

prévenu, par le Dr von Schrenck-Notzing, par MM. Lemerle, le commandant Romain, etc., on a pu parfaitement s'assurer que le sujet n'avait rien de suspect sur lui.

Comme les contrôleurs se trouvent avoir un poignet attaché à celui du médium, alors que leur autre main est retenue par leurs voisins respectifs, on peut même, jusqu'à un certain point, s'assurer qu'ils ne commettent pas des fraudes conscientes, surtout si les mains et les pieds de tous les assistants sont contresignés par des lettres phosphorescentes. Mais je crois devoir à peine effleurer ce sujet. Si on doit aussi soupçonner la bonne foi des contrôleurs, et puis des personnes qui contrôlent les contrôleurs, et ainsi de suite, alors que les contrôleurs et les autres expérimentateurs changent souvent et que, malgré cela, les phénomènes continuent à se produire, on sort du domaine du doute raisonnable pour entrer dans un état d'esprit qui constitue une espèce de manie de persécution. Il est de toute évidence que, si on fait contrôler par des experts une expérience pour s'assurer que les résultats n'en sont pas falsifiés, et qu'ensuite on soupçonne les experts, et puis les experts qui contrôlent les experts, *et sine fine dicentes*, on montre alors, non pas vouloir atteindre la vérité, mais vouloir absolument s'arranger pour le maintenir au fond du puits.

Ce qu'on a pu faire avec Carancini

C'est donc ce contrôle objectif, presque idéal, que nous nous proposions d'appliquer à Carancini. Les résultats n'ont pas été entièrement satisfaisants, il faut le reconnaître ; mais la faute n'en est probablement ni au médium, ni aux expérimentateurs : elle est aux circonstances dans lesquelles on s'est trouvé.

Le médium s'est assez bien prêté au contrôle qu'on lui imposait ; il s'est laissé fouiller, lier, plomber, poinçonner, tout comme on a voulu.

Les expérimentateurs ont été unanimes à reconnaître qu'il ne fallait pas, dès le commencement, appliquer au médium ces mesures extrêmes de contrôle, et qu'il fallait, dans les premières séances, le ménager, tâcher de gagner sa confiance, connaître plus exactement la façon dont se déroulaient les expériences. Comme les deux premières séances dans lesquelles le contrôle « objectif » que j'ai décrit plus haut avait été appliqué n'ont pas donné de résultats, il a bien fallu en revenir pour quelque temps aux anciens systèmes ; d'où une assez grande perte de temps. Mais surtout, les personnes qui, les mains dans leurs poches, se plaisent à indiquer comment les séances devraient être faites, toujours avec les mêmes expérimentateurs, bien choisis, etc., etc., — ressemblant en cela aux grands généraux et amiraux qui gagnent des batailles dans les cafés, sans avoir la moindre idée des difficultés stratégiques et logistiques parmi lesquelles se débat en réalité le commandant d'une armée ou d'une flotte, — ne devraient pas oublier que la Société Universelle d'Études Psychiques ne possède pas de capitaux, et que, pour faire venir un médium et lui faire donner des séances, il lui faut nécessairement s'adresser à un grand nombre de ses sociétaires qui sont bien disposés à verser des cotisations, mais pour pouvoir eux-mêmes assister aux séances. Il fallait donc contenter plusieurs groupes d'expérimentateurs, dont plusieurs n'auraient pas aimé intervenir à différentes séances négatives, en payant toujours la forte somme, jusqu'au jour où on aurait peut-être obtenu quelque phénomène.

Les systèmes stricts de contrôle n'ont donc pu être appliqués que dans les dernières séances. A la plupart d'entre elles, les phénomènes se sont produits ; M. Carancini est donc sorti triomphant de l'épreuve ; mais je dois reconnaître que de nouvelles séances devraient encore avoir lieu pour que l'on puisse parvenir à un résultat absolument positif et concluant. On a pu lire en effet dans le Rapport de M. Marcel Mangin l'énumération des difficultés avec lesquelles les expérimentateurs ont dû lutter, la plupart du temps. Les extraits suivants des procès-verbaux rédigés par moi-même pour les séances auxquelles M. Mangin n'a pas assisté contribueront à faire assez bien comprendre ce que je veux dire lorsque j'affirme que, si j'ai pu, ainsi que la plupart des expérimentateurs, parvenir à une conviction personnelle favorable à la médiumnité de M. Carancini, je dois toutefois reconnaître que le contrôle objectif que j'avais imaginé n'a pu être appliqué que d'une façon trop imparfaite et trop passagère pour que nous puissions affirmer avoir atteint ce que l'on pourrait appeler la certitude scientifique de la réalité de ces phénomènes.

Quelques extraits des procès-verbaux

Séance du vendredi 31 mai

Cette séance — la première que M. Carancini donnait à d'autres groupes qu'à celui dont M. M. Mangin était le Rapporteur — avait été demandée par le Dr baron von Schrenck-Notzing, membre honoraire de la S. U. E. P., qui y avait invité trois autres personnes. Les phénomènes tardèrent à se produire ;



le médium s'avouait intimidé par la qualité des expérimentateurs, et surtout par l'avis que le baron avait émis sur un autre médium romain, Mme Lucie Sordi. Enfin, Mme X., qui contrôlait Carancini à droite, alors que M. v. Schrenck le contrôlait à gauche, commença à être touchée, puis saisie, pincée avec une certaine violence. Pendant ce temps, M. v. Schrenck tâchait de s'assurer du contrôle *des deux mains* du médium, et déclara que ces phénomènes lui paraissaient authentiques, sans toutefois pouvoir être absolument affirmatif, après une unique séance. Le contrôle des pieds était moins sûr, mais les pincements étaient de telle nature qu'ils ne pouvaient être produits ni avec les pieds, ni avec la bouche. Au moment où les phénomènes se produisaient, Mme X. accusait un vent assez fort provenant du cabinet. Elle n'avait encore jamais assisté à des séances médiumniques, mais elle disait avoir été l'héroïne de quelques faits spontanés, dont elle lit le récit.

Séance du vendredi 7 juin

Contrôleur de droite : Mme Carette ; de gauche : M. de Vesme. Etaient aussi présents : Mlle de V., MM. Bergeot, André Sardou, colonel Frater, de La Bussière. Mme Carette accuse quelques attouchements ; M. de Vesme est aussi légèrement touché à la hanche, mais il lui semble voir, à la lumière rouge, que le médium a fait cela au moyen d'un de ses pieds. Un guéridon qui se trouvait derrière et un peu à droite de M. de Vesme s'approche de ce dernier. L'obscurité complète avait été faite quand un ballon qui se trouvait sur ce guéridon arrive doucement sur la table, presque en effleurant les mains de M. de Vesme, et roule jusqu'au fond du plateau.

Durant une courte discussion qui suit la séance, les contrôleurs constatant que, s'ils étaient sûrs du contrôle des mains, il ne l'étaient point de celui des pieds. Ils sentaient bien un pied ; mais lequel ? Carancini faisait bien constater, de temps en temps, que ses *deux* pieds étaient également contrôlés ; mais plusieurs minutes se passaient ensuite avant la production d'un phénomène, et le tour classique de la substitution du pied pouvait, en ce laps de temps, être exécuté.

M. A. Sardou observa que Carancini pouvait avoir approché le guéridon avec un pied ; il pouvait ensuite avoir saisi le ballon entre le biceps et l'avant-bras pour le placer sur la table.

Séance de lundi 10 juin

Pour obvier à ces fâcheuses incertitudes, une planche de la hauteur de 20 centimètres environ a été clouée verticalement sous la table dans le sens de sa longueur, du côté du médium, dont un pied se trouve ainsi de chaque côté de la planche. Le contrôle devient alors facile. M. Carancini semble accepter sans enthousiasme ce dispositif, imaginé par M. L. Favre ; il dit que cette nouveauté gênera la production des phénomènes. Il est contrôlé par MM. Frater et Ravel. Il y a un peu de lumière. On entend s'agiter légèrement une petite sonnette qui a été posée sur une chaise, à l'intérieur du cabinet ; le colonel Frater est légèrement touché à plusieurs reprises ; sa chaise est poussée loin de la table. Une raquette qui se trouve sur le guéridon, derrière M. Frater, tombe bruyamment ; le guéridon tombe à son tour. Ces phénomènes sont jugés satisfaisants par les expérimentateurs.

Deux petites lumières verdâtres, comme des vers luisants, très visibles pour tous, apparaissent successivement devant le médium, se déplacent, disparaissent. Les contrôleurs affirment, en ce moment, que les mains du médium n'ont pas bougé.

Séance du Samedi 15 juin

Le procès-verbal de cette séance a été rédigé par M. R. Warcollier, Secrétaire-adjoint, qui contrôlait le médium à gauche ; le contrôleur de droite était M. A. Sardou. Très peu de lumière. Tout à coup, on entend un bruit violent ; c'est le casier à musique, placé à un mètre environ du médium, près de M. Warcollier, qui s'est effondré sur le parquet. M. Warcollier n'est pas bien sûr que le pied gauche du médium ne lui soit pas échappé un petit instant. La planche dont nous avons parlé était fixée au parquet au moyen de deux lames de bois, que l'on confondait facilement, au toucher, avec le pied du médium. Ces lames ont été abolies dans la séance suivante, et la planche a été fixée au parquet par deux petites équerres en fer.

M. Warcollier redouble d'attention pour le contrôle du pied gauche du médium, qu'il caresse continuellement avec son propre pied. En ces conditions, la chaise de M. W. est tout à coup déplacée ; le phénomène est considéré satisfaisant.

A un certain moment, la planche séparant les pieds du médium tombe ; malgré cela on s'arrange pour bien contrôler les pieds. La table se soulève du côté du médium et se balance à plusieurs reprises, en suivant les mouvements que le médium fait faire à la main de M. Warcollier. Celui-ci, ainsi que M. Sardou, déclarent que le contrôle leur paraît avoir été bon. A cette séance assistaient aussi Mme Cornely, M. le comte de Grollier et les Docteurs R. et B.

Séance du vendredi 21 juin

MM. les Docteurs R. et B., qui contrôlent respectivement à gauche et à droite le médium, ont décidé de le surveiller très strictement. Mme Cornély, M. de Grollier, M. Sardou, un de ses amis et M. de Vesme sont également présents. La planche est bien fixée entre les pieds du médium. Les phénomènes ne se font pas attendre et se déroulent avec une rapidité inaccoutumée. Le rideau du cabinet médiumnique arrive sur la table ; phénomène assez insignifiant, car il peut avoir été exécuté par le médium avec ses dents. Le médium s'agite beaucoup, il allonge les bras, étend les mains, accompagnées de celles des contrôleurs, vers le chevalet et le casier à musique qui sont respectivement à sa droite et à sa

gauche, mais sans les atteindre. Une petite poupée en caoutchouc qui est sur un rayon du casier, arrive sur la table. Enfin, le casier lui-même se déplace et puis tombe à terre avec fracas. La séance est terminée.

M. le Dr R., contrôleur de droite, dit alors que le médium a probablement saisi la poupée avec ses dents, pour l'apporter sur la table du milieu. Quant au casier, il l'a mû et jeté en bas avec sa tête. Il affirme avoir bien vu cela, malgré l'obscurité presque complète. Il avait laissé faire au médium tout ce qu'il voulait.

Inutile de dire que cette séance produit sur tout le monde une impression très fâcheuse. Moi-même, j'étais découragé. Cette mauvaise impression s'est modifiée avec les séances successives — surtout avec celles où le médium a été lié. Elle ne garde plus pour moi qu'un intérêt épisodique : il paraît qu'il s'est produit dans cette séance ce qui s'est produit cent fois avec Eusapia et d'autres médiums : on a permis au médium de frauder, consciemment ou inconsciemment, et le médium a fraudé.

Séance du 22 juin

Sont présents : Mmes Moulton, Evilly, Aubry, MM. Aubry, Bergeot, de la Bussière. Ces deux derniers contrôlent, le premier à gauche, le deuxième à droite du médium. La planche est fixée entre les pieds du médium. Les phénomènes consistent d'abord en des déplacements d'objets posés sur la chaise à l'intérieur du cabinet, d'un chevalet placé derrière M. de la Bussière, etc. A un moment donné, quelqu'un dit :

— Giuseppe, tu devrais nous apporter la poupée.

Immédiatement, la petite poupée en caoutchouc, placée sur le casier à musique, derrière M. Bergeot, fait entendre un petit cri, comme lorsqu'on la presse. Phénomène très remarquable, parce que le médium ne pouvait absolument pas, avec cette soudaineté, chercher la poupée, dans l'obscurité. Les contrôleurs affirment que les mains étaient bien gardées. Enfin, la chaise du cabinet arrive sur la table du milieu. Les contrôleurs disent n'avoir pas lâché les mains du médium. Ils ajoutent que le contrôle des pieds était bon aussi.

Séance du lundi 24 juin.

Ce fut probablement la séance la plus remarquable. L'assistance était composée de Mmes Périer, Bénard et Carette, de MM. Archat, Dévigne, La Cour et Périer. Contrôleur de droite : Mme Bénard ; de gauche, M. Dévigne. La planche est entre les pieds du médium.

M. Dévigne est d'abord touché à plusieurs reprises sur l'épaule ; la lumière est suffisante pour constater que les mains du médium sont sur la table. Une guitare placée sur une chaise derrière M. Dévigne commence à s'agiter ; ses cordes émettent des sons.

On entend des bruits à l'intérieur du cabinet, les contrôleurs disent qu'ils tiennent les deux genoux du médium.

Le médium demande qu'on diminue la lumière, et on reste dans une obscurité presque complète. La guitare vient s'appuyer sur le mollet de M. Dévigne, upis elle tombe à terre.

On entend le bruit d'un meuble déplacé ; c'est la chaise placée à côté de M. Dévigne qui, en passant



Fig. 1.

sur la table du milieu, va s'arrêter entre Mme Bénard et M. Périer. Le médium ordonne : *Fuoco* ! et une photographie est prise par M. Le Cour (*fig.* 1).

Quelques minutes après, la sonnette qui était sur le casier s'agite assez bruyamment et est ensuite lancée à terre. La poupée en caoutchouc commence à son tour à crier et est projetée entre les pieds de M. Le Cour, hors de la chaîne. A la question de M. de Vesme, les contrôleurs répondent qu'ils tiennent bien chacun une main du médium, et non pas seulement ses poignets. Mme Bénard ajoute que la tête du médium reste toujours sur son épaule, et que sa propre jambe est croisée avec celle de droite du médium.

Le médium annonce qu'il va tenter un phénomène important ; il demande que tout le monde s'écarte de la table du milieu, en retirant d'elle les mains, tout en continuant à faire la chaîne. Quelques minutes plus tard, on entend un nouveau bruit très fort ; le médium crie : *fuoco* ! ; l'éclair du magnésium flambe immédiatement. « Giuseppe » demande qu'on réveille aussitôt le médium, ce qui est exécuté. On fait la lumière blanche et on constate que la table autour de laquelle on faisait la chaîne, s'étant évidemment soulevée et étant passée sur la tête du



médium, est presque debout sur le guéridon qui se trouve dans le cabinet médiumnique, comme on peut voir par la photographie (*fig.* II). Malheureusement, on avait oublié de changer la plaque d'un des appareils photographiques — celui placé à côté du ca-



Fig. 2.

binet — ce qui fait qu'il y a sur elle deux scènes superposées. Je ne crois donc pas devoir la reproduire, mais je puis ajouter que l'examen attentif et critique de cette double photographie montre que les mains et les pieds du médium étaient bien contrôlés ; seulement, le médium agitait légèrement ses mains, à quelque hauteur de la table, comme pour amorcer les mouvements de celle-ci. Enfin, si le médium avait soulevé la table avec sa tête, le meuble ne se serait évidemment pas retourné sens dessus dessous. La table doit s'être soulevée d'abord du côté opposé au médium.

On se rappelle que ce phénomène s'est produit aussi au cours d'une des séances dont M. Mangin a parlé, dans le dernier numéro des *Annales.*

Séance du vendredi 28 juin

Assistent à la séance Mmes Bez., Bén., Bénard, Carette, Aubry, et MM. Aubry, de Grollier, de la Bussière, R., de Vesme, Le Cour. Pas de planche entre les pieds du médium. Contrôleurs : à droite Mme Bénard, à gauche M. de la Bussière. La guitare à laquelle on a attaché un chiffre phosphorescent se remue sur le guéridon, derrière M. de la Bussière, puis arrive sur la table. M. de la B. déclare que le contrôle a été très bon. Mme Carette demande à « Giuseppe » d'apporter le ballon qui se trouve dans le cabinet ; le ballon lui est lancé, un instant après. Le casier à musique commence à se remuer Le guéridon arrive sur la table, sa jambe reste posée sur l'épaule de M. de la Bussière. Le médium dit : *feu* ! ; le magnésium, défectueux, ne s'allume pas ; on parvient tout de même, un instant après, à produire l'éclair, et on prend ainsi simultanément deux photographies (fig. 3 et 4), la première avec l'appareil qui était en face du cabinet, la deuxième avec celui qui était à sa gauche.

Un autre ballon qui se trouvait sur le casier est lancé aux pieds de M. Le Cour, assis hors du cercle ; la poupée en caoutchouc commence à crier, puis elle arrive sur la table. Une main invisible tire la cravate de Mme Béz., assise à la gauche de M. de la Bussière, en la lui dénouant. Une lettre lumineuse qui se trouvait d'abord attachée au guéridon, est lancée sur la table.

Séance du lundi 8 juillet

Dans cette séance, le médium est lié de la manière que j'ai décrite dans la partie de cet article qui précède les procès-verbaux. La table, la chaise sont vissées au parquet, etc. Des chiffres phosphorescents sont placés au fond du pantalon du médium, que les contrôleurs surveillent, ainsi que sur la plupart des objets avoisinants. Lumière rouge habituelle.

Assistent à la séance Mmes Monroc, Bénard, Carette et de V. ; MM. Archat, de la Bussière fils, Warcollier, Le Cour, de Vesme. Contrôleurs : à droite, Mme Bénard, à gauche Mme Monroc. M. Archat reste hors de la chaîne, caché par le piano, désireux d'examiner les mouvements du médium. Lumière rouge habituelle.

Le casier placé derrière Mme Bénard s'approche du médium ; presque aussitôt différents objets qui se trouvaient sur ce meuble arrivent sur la table ; la petite poupée est lancée avec une certaine force au visage de Mme de V. Comme un chiffre phosphorescent y avait été appliqué, M. Archat dit avoir vu quelque chose de noir, semblable à une main, qui l'avait saisie. Les contrôleurs affirment que les mains du médium sont immobiles.

Dix minutes après, Mme Bénard s'écrie que la main droite du médium s'est échappée en ce moment même de la sangle qui la serrait au poignet ; les expérimentateurs l'y rétablissent, en se proposant de serrer davantage la sangle au poignet du médium, une autre fois.

On fait l'obscurité complète. Après quelques autres attouchements et déplacements d'objets, le casier s'écroule sur le piano, en restant dans une position oblique ; le rideau de gauche arrive avec force sur la tête de Mme Monroc et sur celle de M. de la Bussière. Le médium crie : *feu* ! et on prend deux photographies simultanées, dont nous reproduisons ici celle de l'appareil placé à la gauche du cabinet. On y voit L. Archat regardant subrepticement derrière le casier (*fig.* 5). Quelques secondes avant ce dernier phénomène, le médium avait demandé qu'on lui

contrôlât bien les mains, en empêchant qu'il les agitât.

Séance du Vendredi 12 juillet

Contrôleurs : MM. de la Bussière fils et A. Arnyvelde. Autour de la table : Mmes Bez... et Bén..., Mlles S. et de V., MM. de Grollier et de Vesme. Le médium est attaché, comme dans la séance précédente. Les phénomènes tardent à se produire ; M. Carancini, énervé, s'en prend aux contrôleurs ; à un certain moment, le lacet retenant le pied droit du médium se brise. Enfin, quelques objets qui étaient sur le casier arrivent sur la table. Mais la séance n'est pas des meilleures.

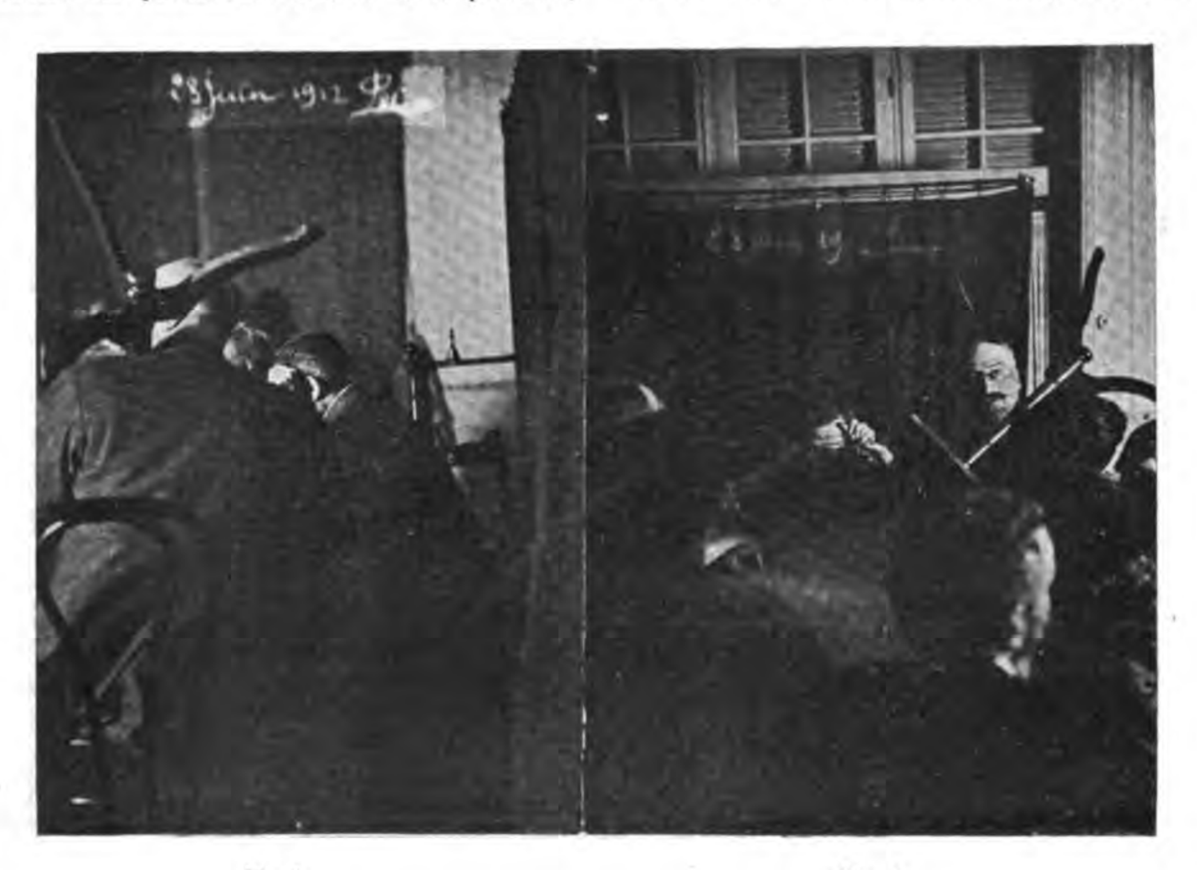


Fig. 3. Fig. 4.

Séance de mercredi 17 juillet.

Sur ma demande, M. Carancini avait consenti aimablement à donner une ou deux séances auxquelles je me proposais d'inviter les membres de la Section parisienne de la S. U. E. P. n'ayant pas assisté aux séances précédentes. Une douzaine de personnes étaient présentes. Elles ont pu constater la rigueur du contrôle auquel le médium était soumis — mais c'est à peu près tout, car les phénomènes qui se produisirent ne furent pas bien probants : des coups frappés, faciles à imiter, un déplacement du rideau du cabinet, etc.

Nous étions dans les jours les plus chauds de l'année ; M. Carancini venait de donner jusqu'à quatre séances dans une semaine ; il était fatigué, un peu malade ; j'estimai ne pas devoir continuer les expériences, d'autant plus qu'un grand nombre de nos sociétaires étaient déjà partis pour leurs villégiatures.

Je dirai comme M. Marcel Mangin que, si quelqu'un de nos sociétaires désire connaître les détails, pour la plupart absolument insignifiants, que nous avons supprimés dans le récit qu'on vient de lire, il n'aura qu'à nous demander de pouvoir consulter les procès-verbaux, que nous tenons à sa disposition. Plus tard peut-être, si l'utilité s'en fait sentir, je publierai certains épisodes qui n'ont exercé aucune influence sur le résultat des expériences, mais dont le récit peut être néanmoins assez curieux et instructif — par exemple l'épisode concernant un monsieur, expert en prestidigitation, et se disant aussi expert et croyant dans les phénomènes médiumniques, qui, invité à quelques-unes de ces séances dans le but de s'assurer de l'efficacité des liens qu'on avait l'intention d'appliquer à Carancini, commença par se montrer tout ébahi de ce qu'il

voyait, et, devant cette réunion d'hommes s'étant spécialisés depuis plus de vingt ans dans les recherches métapsychiques et ayant expérimenté



Fig. 5.

des dizaines de fois avec Eusapia et une infinité d'autres médiums célèbres, ne cessait de répéter : « Mais ce n'est pas ainsi qu'on fait une séance médiumnique ! Je n'ai jamais rien vu de semblable. » Ceci donne une idée de ce qui se passa ensuite.

On a pu voir que les séances au cours desquelles Carancini a pu être soumis à un contrôle objectif absolu ne sont pas nombreuses, même en y ajoutant les dernières séances dont a rendu compte M. Marcel Mangin dans le numéro de juillet (pp. 199-201). En ces conditions, ainsi que je l'ai dit au commencement, il me semblerait excessif de dire que nous sommes sûrs de notre fait, et que le médium romain a définitivement triomphé de l'épreuve à laquelle il avait été soumis — épreuve qui est certainement sans exemple dans les fastes du métapsychisme pour ce qui se rapporte aux médiums de ce type. Les mains d'Eusapia avaient été une fois attachées à des liens fixés à la table dans une séance qu'elle donna au Prof. Botazzi, de l'Université de Naples — et c'est tout !

Maintenant, si on ne veut pas perdre le fruit de ce que nous avons fait au cours de l'été dernier, il faudrait pouvoir faire revenir pendant quelque temps M. Carancini à Paris, et avoir avec lui une nouvelle série de séances, dans les conditions de strict contrôle que j'ai indiquées — conditions dans lesquelles on pourra introduire les améliorations utiles que des personnes compétentes et avisées pourraient nous indiquer.

Que le groupe des expérimentateurs devra être toujours le même, et constitué de façon à rendre ces expériences réellement sérieuses et utiles, c'est là une vérité que tout le monde comprend aisément, et dont je me rends compte peut-être mieux que tout autre. La difficulté n'est donc pas là : la difficulté, c'est de trouver le moyen d'effectuer ce programme.

Il est manifeste que la tâche si coûteuse et souvent même si désagréable de **chercher** les sujets dignes d'être soumis à l'examen des savants devrait incomber aux Sociétés et Instituts de recherches psychiques qui disposent de ressources financières recueillies spécialement dans ce but et destinées spécialement à cet usage. Puisque personne n'espère plus rien dans cette direction, on voudrait bien trouver quelque chose de nouveau ; mais la dispersion des forces, la divergence des efforts, l'opposition des intérêts individuels rendent cette belle œuvre toujours moins réalisable, et le dévouement de quelques chercheurs ne leur procure, en ces conditions, d'autres fruits que des déceptions et des amertumes de toute sorte.



H. ORION

QUELQUES FAITS DE NATURE SUPERNORMALES

Paris, le 27 août 1912.

Mon cher Maître,(1)

Je me permets d'adresser au Membre de la Commission pour l'Etude des Phénomènes Télépathiques, Directeur des *Annales des Sciences Psychiques*, les faits suivants dont j'ai été le témoin.

Attaché, depuis l'année 1897, à l'Administration Municipale, je suis sorti de l'École Municipale Lavoisier en 1888, avec mon certificat d'études supérieures. Je ne me suis adonné à l'étude des phénomènes psychiques que depuis dix-huit mois à la suite de plusieurs phénomènes qui m'ont beaucoup impressionné.

J'insiste sur ce point, que jamais, auparavant, je n'avais jeté les yeux sur aucun ouvrage psychique ; je ne connaissais pas du tout ces phénomènes. Cela afin de bien faire ressortir que ce n'est pas la lecture de ces livres qui a pu influer sur mes facultés. Je suis catholique, mais je n'ai jamais été à l'église depuis ma jeunesse.

I

Dans le courant de l'année 1885 (je ne puis préciser la date), j'habitais à ce moment chez mes parents, 111, rue Monge, et j'étais âgé de douze ans. Je revenais de chez mon grand'père, M. D..., rue Turbigo. Il était environ 11 heures du matin quand, en passant boulevard Sébastopol, devant l'Eglise Saint-Leu, je croisai un homme estropié qui me demanda l'aumône. Instinctivement, je portai la main à la poche de mon gilet pour donner deux sous, mais je m'aperçus que je n'avais pour toute monnaie qu'une pièce de deux francs que venait de me donner mon grand'-père. Une seconde d'hésitation, et je remis ma pièce au mendiant. J'allais presque aussitôt regretter mon acte quand je me sentis presque soulevé de terre et pressé contre un être invisible, qui me félicitait d'avoir accompli cette bonne action. Il se tenait à mes côtés et m'accompagna pendant plusieurs centaines de mètres.

II

En 1898 (j'ignore la date exacte, mais je pourrais facilement la retrouver), j'habitais à Paris, 11, rue de Buffon, quand un soir, je reçus de ma tante, Mme C..., qui était établie depuis de longues années grainetière, 59, rue Baudricourt, une dépêche me priant de venir tout de suite, mon oncle étant très malade. Il souffrait d'épuisement, et depuis longtemps on s'attendait d'un moment à l'autre à une issue fatale.

A mon arrivée, mon oncle agonisait et, s'adressant à la garde-malade qui le soignait : « Victorine, s'écria-t-il en étendant le bras, mais regardez « donc ce feu, ce feu ! Ah ! ma pauvre Victorine ! « Comme je vous plains ! » Il retomba sur son lit, et rendit le dernier soupir.

Nous n'attachâmes aucune importance à ces paroles et, après l'ensevelissement, ma tante congédia la garde-malade qui ne s'était pas couchée depuis plusieurs jours, lui disant que je veillerais le corps, et qu'elle pouvait aller se reposer.

Le lendemain matin, à la première heure, la garde-malade était de retour. Elle nous déclara qu'au moment précis où mon oncle s'apitoyait sur elle en lui disant : « Regardez donc ce feu, ma pauvre Victorine », un incendie qui avait pris naissance au Concert de la Fauvette, avenue des Gobelins avait complètement consumé tout le mobilier qui garnissait sa chambre.

La distance de la rue Baudricourt à l'avenue des Gobelins est d'environ deux kilomètres, et mon oncle n'était jamais allé chez la garde-malade.

Ma tante est décédée, mais je crois qu'il me serait facile de retrouver la garde-malade et, d'après les registres de la Préfecture de Police, la date et l'heure précises de l'incendie, qui devront coïncider avec celles du décès de mon oncle.

III

Le troisième fait est de beaucoup le plus surprenant. Il me laisse encore bien souvent rêveur, et ne peut s'expliquer, il me semble, que par l'hypothèse spirite, car il est scindé en 3 actes.

(1) Cette communication a été adressée par l'auteur à M. le Dr Charles Richet.



Le 18 février 1905, j'habitais avec ma femme et mes deux enfants : René, âgé de neuf ans, et Maurice, âgé de quatre ans, 225, boulevard Voltaire.

Notre appartement, situé au 2e étage, se composait d'une salle à manger et de notre chambre à coucher donnant toutes deux sur la rue, et de la chambre à coucher des enfants donnant sur la cour, ainsi que la cuisine. Un couloir desservait toutes les pièces.

Nous avions toujours dans notre chambre une petite lampe à essence tenue en veilleuse. Or, exceptionnellement cette nuit là, la lampe n'avait pas été allumée, ou du moins elle était éteinte.

Je m'éveillai tout à coup pour entendre sonner 3 heures du matin ; je n'avais pas rêvé, et j'étais très calme. En même temps, j'entendis le plancher craquer dans ma chambre, et j'eus l'intuition que quelqu'un était là. Mais qui ? Ce n'était pas ma femme, car je constatai qu'elle reposait à côté de moi. Cela faisait l'impression de quelqu'un de très lourd marchant pieds nus ; à chaque pas, on entendait le pied se poser à terre, puis le plancher craquait fortement.

Les pas allaient de notre chambre à coucher à la salle à manger, puis dans le couloir, pour revenir dans notre chambre. Après un temps d'arrêt assez court au pied de notre lit, le fantôme invisible reprenait sa marche.

Fortement émotionné, je me demandais si je n'étais pas l'objet d'une hallucination. Si seulement ma femme s'éveillait, pensais-je, je pourrais en avoir confirmation. Au bout d'un certain temps, elle s'éveilla ; elle se rapprocha de moi et m'appela, d'abord tout bas, puis à haute voix « Henri ». Mais je faisais semblant de dormir. Finalement, elle me secoua et me dit : « Ecoute, on marche dans l'appartement, j'ai peur ». Les pas à ce moment, se rapprochaient de nous.

Le fantôme resta longtemps dans la chambre, qu'il arpenta en tous sens, puis il se rendit vers l'armoire à glace, qui craqua du haut en bas.

Puis, il retourna dans la salle à manger, où il se produisit sur la table un bruit étrange, semblable à celui que ferait avec un fer une personne qui repasserait du linge. D'abord le bruit très fort du fer tombant sur la planche à repasser recouverte de molleton, puis le bruit prolongé du fer glissant sur le linge. A chaque coup de fer, la table tremblait.

De forts craquements dans le buffet, puis le fantôme revint dans la chambre, à côté de notre lit, qu'il fit craquer. Il se rendit ensuite vers la fenêtre, où un nouveau bruit étrange se produisit. Toutes les vitres des fenêtres de la chambre et de la salle à manger se mirent à résonner, comme si elles avaient été frappées par une très forte grêle. C'est miracle qu'aucun carreau n'ait été cassé.

Fortement émotionné par tout ce vacarme, et surtout parce qu'il était produit par un invisible, je restais médusé dans mon lit. Il y avait une demi-heure que tout cela durait, et j'en avais assez. Je me levai résolument et me rendis à la cuisine où j'allumai une lampe ; puis, je me rendis à la porte d'entrée et constatai qu'elle était fermée au verrou comme d'habitude. Aucun désordre nulle part. Dans la rue, le pavé était sec ; il n'avait donc pas tombé de grêle.

Dans leur chambre, mes deux enfants dormaient paisiblement, côte à côte ; c'était la seule pièce que n'avait pas visitée le fantôme.

Je dois dire que les bruits avaient cessé dès que j'avais mis pied à terre.

Je me recouchai, laissant la lampe allumée, mais à peine étais-je dans le lit que ma femme me fit remarquer qu'il y avait certainement le feu dans la maison voisine. En effet, dans le mur, à la tête de notre lit, et plus particulièrement au-dessus de la tête de ma femme, on entendait un crépitement, identique au pétillement du bois de sapin très sec quand il brûle, ou encore à des étincelles électriques.

Cela dura encore un quart d'heure puis, à 4 heures du matin, tout rentra dans le calme.

J'en avais été tellement bouleversé que le lendemain matin, malgré la crainte de paraître ridicule, je ne pus m'empêcher de raconter l'affaire à mon bureau, non seulement à tout le personnel, mais aussi à mon chef, M. C....

M. C... me déclara que cela ne l'étonnait pas outre mesure, attendu qu'il avait déjà entendu parler de faits aussi étranges, et que généralement, c'était un présage de mort. Je me contentai de sourire à cette pensée, car je n'étais nullement superstitieux. Il n'y avait pour moi qu'une chose certaine. Les bruits que moi et ma femme avions entendus, mais je dois avouer que si quelqu'un m'avait raconté un fait semblable, je serais resté sceptique.

Le soir du même jour, 18 février 1905, j'étais de service à mon bureau jusqu'à 10 heures du soir, et ma femme, qui était encore sous le coup de l'émotion, me pria de ne pas m'attarder et de rentrer de suite chez nous, attendu qu'elle avait peur, et ne se coucherait pas avant mon retour.

Or, ce soir-là, un M. G..., sujet espagnol, commit un attentat anarchiste, rue Lamennais, devant la demeure du Consul du Mexique, contre laquelle il lança une bombe. Arrêté aussitôt,

G..., qui était assez sérieusement blessé, fut conduit à l'hôpital Beaujon. J'eus à instruire cette affaire, aller en perquisition, etc., de sorte que je ne rentrai chez moi que le lendemain matin à 7 heures. Ma femme, qui ne s'était pas couchée, m'attendait toujours sur le balcon.

(Je cite ce fait, qui est tout à fait en dehors du sujet, parce que nous aurons à y revenir tout à l'heure).

J'étais resté incrédule sur la prédiction de M. C... quand, quatre mois plus tard, mon fils Maurice mourut en vingt-quatre heures de la diphtérie. Nous quittâmes aussitôt l'appartement du boulevard Voltaire, qui ne nous rappelait que de tristes souvenirs.

Longtemps après, mon second fils, René, tomba malade et mourut. Nous habitions alors 4, rue Candolle. Je ne pouvais admettre aucune concordance entre son décès et les fameux bruits du boulevard Voltaire.

Il y avait deux mois environ que mon fils René était décédé quand un soir à 8 heures, en reprenant mon service à mon bureau, je me sentis comme électrisé, et mes cheveux se redressèrent. Il me semblait qu'un être invisible était à mes côtés, et j'éprouvai une sensation plutôt désagréable. Cet esprit me poussait à rechercher au répertoire la date de l'attentat commis contre le Consulat du Mexique. Je résistai à cette idée qui me paraissait plutôt baroque, mais je ne pus guère travailler de la soirée, car j'étais toujours obsédé par l'invisible qui me poussait à rechercher la date de l'attentat.

Je dois dire que j'étais de service au bureau tous les deux soirs, de 8 à 10 heures. Or, deux jours plus tard, en entrant à mon bureau à 8 heures du soir, j'éprouvai la même sensation que précédemment : un esprit était à mes côtés, et me priait de rechercher la date de l'attentat. Je résistai à nouveau. Deux jours plus tard, même obsession, contre laquelle je luttai. Les choses se passèrent ainsi tous les deux soirs pendant quinze jours, et je résistais toujours, me demandant si je n'allais pas devenir fou avec cette idée fixe qui me venait toujours le soir quand j'étais de service, et détournait mon esprit de ses occupations.

Finalement, je cédai à l'idée et allai consulter mon répertoire. Jugez de ma stupéfaction quand j'y vis la date du 18 février 1905. Au même instant, l'esprit me suggéra cette phrase : « C'est ce que je voulais te montrer ; les bruits que tu as « entendus boulevard Voltaire se sont produits « de 3 à 4 heures du matin, le 18 février 1905 ; « ton fils René est décédé le 18 février 1907 à « 4 heures du matin. Cette concordance de dates « n'est pas le fait du hasard, je tenais à te le dire ».

A partir de ce jour, je ne fus plus obsédé le soir.

Le 13 mai 1910, je demeurais 9, rue François Ier, dans l'hôtel de la comtesse F. de C., qui était la présidente de l'Union des Femmes de France. Je gardais depuis cinq mois son hôtel, qui était inoccupé, et la fenêtre de ma chambre se trouvait au 1er étage, au-dessus d'une remise ; elle donnait sur la rue Jean Goujon. Une vaste cour me séparait de la loge du concierge, qui était située dans un petit pavillon, près de la porte d'entrée. La distance qui me séparait des concierges était d'environ 80 mètres. J'étais donc complètement isolé dans l'hôtel. Je m'éveillai tout à coup pour entendre sonner minuit. J'étais complètement éveillé, quand tout à coup on frappa à ma porte. Pensant qu'on venait me chercher pour affaire de service à mon bureau, je criai « entrez » ; puis, comme on n'entrait pas, je passai mon pantalon et allai ouvrir la porte de ma chambre qui du reste, n'était pas fermée à clef. Il n'y avait personne : ni dans le couloir, ni dans l'escalier, ni dans la cour.

Pensant après tout, que j'aurais pu être l'objet d'une hallucination, je me recouchai, avec la sensation cependant que quelqu'un était près de moi. A ce moment, nouveaux coups frappés à la porte, je fis une inspection sérieuse de tous côtés, mais ne vis rien.

A peine étais-je recouché qu'un bruit étrange se produisit. C'était une série de petits coups secs, comme des étincelles électriques, ou plutôt semblable au bruit que produisent deux ongles quand on les fait craquer l'un en regard de l'autre. Ce bruit se reproduisait à intervalles assez régulier, toutes les minutes environ, et le nombre des coups ne variait pour ainsi dire pas : 13 coups, 15 coups, 12 coups, à raison de 3 coups à la seconde, ces 3 séries séparées par une intervalle de 3 secondes. Le bruit en question se produisait à côté de mon lit, à 2 mètres au-dessus du plancher, derrière une vieille gravure fixée au mur par des épingles.

Je dormais la fenêtre ouverte et, pensant tout d'abord que c'était le vent qui pouvait produire ce bruit, je fermai la fenêtre. Puis, comme les coups continuaient, j'allumai ma bougie, montai sur mon lit et décrochai la gravure. Les coups n'en continuèrent pas moins, et détail curieux, je constatai que de l'autre côté du mur, dans l'escalier, le phénomène ne se produisait pas. Même en appliquant mon oreille au mur, je n'entendais pas le bruit.

Je remontai sur mon lit, et portai la main à l'endroit du mur où il me semblait entendre les coups ; je sentis très distinctement à la main les vibrations produites par les coups.

Je frappai alors de la main contre le mur, en changeant de place ; partout où je frappais, les coups me répondaient.

Je n'avais aucune idée du spiritisme ; néanmoins, l'idée me vint que c'était peut-être un esprit qui se manifestait, et je cherchai à entrer en communication avec lui au moyen de la typtologie, mais sans succès. Les lettres s'embrouillaient, et je ne pus obtenir aucun mot. Les coups ne se suivaient plus par série de 13, 15, 12; ils variaient continuellement, mais ils ne correspondaient pas avec les lettres de l'alphabet pour former des phrases. J'appliquai une feuille de papier sur le mur avec un crayon, pensant que l'esprit ferait peut-être mouvoir le crayon, ou guiderait ma main, mais ce fut en vain. Bref, au bout de deux heures d'efforts, voyant que je n'obtenais aucun succès, je me recouchai. Les coups continuèrent par séries, 13, 15, 12. toutes les minutes environ.

Je fis à ce moment une remarque intéressante. Dès que je bougeais un tant soit peu dans mon lit, les coups se manifestaient aussitôt.

Bien mieux, dès que j'agitais imperceptiblement un doigt de pied ou de la main, les coups répondaient aussitôt.

Je n'éprouvai aucune frayeur, et je m'endormis laissant les coups continuer à se manifester.

A mon réveil, le lendemain matin à 6 h. 30, il faisait jour ; les coups continuaient toujours, et se manifestaient toujours à l'endroit du mur où l'on mettait la main.

Je fis monter le concierge puis sa femme, sa fille, et trois ou quatre ou palefreniers qui tous constatèrent la réalité du phénomène, même durant mon absence.

A 2 heures de l'après-midi, je remontai dans la chambre ; le phénomène se manifestait toujours ; quand je rentrai à minuit et demi, il n'y avait plus rien ; le calme était revenu.

Le lendemain matin, j'eus la sensation qu'un être invisible se tenait à mes côtés, m'invitant à vérifier la date de naissance de mon fils René. Comme je l'avais complètement oubliée, je me rendis au cimetière, et constatai que c'était le 13 *mai* 1896. L'esprit me dit : « C'est ce que je voulais te montrer. »

Or, les bruits s'étaient manifestés le 13 *mai* 1910.

J'entendis parfaitement l'esprit me dire :

« C'est sur ce point que je voulais appeler « ton attention, et te montrer qu'il y a coïncidence avec ces deux dates ».

Deux mots pour terminer, j'ai souvent été effrayé dès ma jeunesse, pendant la nuit, par les coups très violents que produisait le couvercle en bois de la boîte au sel, en se refermant violemment. Bien des fois, avant de me mettre au lit, j'allais m'assurer que le couvercle était bien rabattu, ce qui ne l'empêchait pas de fonctionner la nuit.

Plus tard, étant marié, le même fait se reproduisant constamment dans la cuisine avec une autre boîte au sel en bois, j'ai changé de boîte. J'en ai maintenant une en métal, et depuis, le bruit a cessé.

Enfin, il me semble que si j'étais mis en présence d'un bon médium, on pourrait peut-être obtenir une communication intéressante.

Je me tiens à votre entière disposition dans le cas où ce que je viens de raconter vous paraîtrait intéressant.

Et je vous prie d'agréer, mon cher maître, mes salutations très respectueuses.

H. Orion.

4 septembre 1912.

Mon cher ami,

Vous me demandez de certifier que le 18 février 1905 vous m'avez mis au courant de certains faits survenus dans la matinée du même jour, entre trois et quatre heures, faits qui vous paraissaient inexplicables. Mes souvenirs sont d'autant plus précis à cet égard que je peux les rattacher à un attentat anarchiste qui nous retint au commissariat pendant toute la nuit suivante. Je me rappelle en effet que vous étiez désolé de laisser votre femme seule dans votre appartement cette nuit-là, alors qu'elle devait être encore sous la pénible impression de ce qui s'était produit chez vous quelques heures auparavant.

Voici donc ce que vous m'avez raconté :

« Entre trois et quatre heures du matin, étant au lit, vous aviez entendu dans votre chambres des bruits qui semblaient être produits par une personne lourde marchant pieds nus. Le plancher craquait et les pas parcouraient les pièces de l'appartement successivement. Les meubles craquaient également. Vous entendiez aussi des frôlements inexplicables et des chocs répétés contre les vitres de la chambre et de la pièce voisine, ainsi que d'autres bruits dans le mur mitoyen ; vous compariez ces derniers bruits à un pétillement de bois sec. Vous paraissiez très ému et vous m'avez même dit que, si ces faits se reproduisaient, vous ne pourriez rester dans l'appartement ».

Voilà le fidèle exposé de mes souvenirs.

Bien cordialement

F. C.

1, rue Jean-Goujon.



Je certifie que dans le courant du mois de mai 1910 (je ne puis spécifier exactement la date) M. Orion couchait dans l'hôtel de Mme F. de C., 9, rue François Ier, dont j'étais concierge. Un matin, il me pria de monter dans sa chambre et de frapper au mur. Chaque fois que je frappais au mur, une série de coups me répondait. Ces coups, semblables au tic tac d'une montre, se produisaient même par intervalles d'une minute quand on ne frappait pas.

Quand je posais ma main au mur à l'endroit où j'entendais le bruit, je ressentais les vibrations des coups.

Ce phénomène a duré tout la journée, même pendant l'absence de M. Orion et en plein jour.

Ma femme, ma fille et plusieurs autres personnes l'ont constaté aussi.

Paris, le 2 septembre 1912.

J. REGRAFFE.

Les soussignés certifient que le récit qui figure d'autre part est exact ; ils ont été témoins de ces faits.

Jules DONDON, L. REGRAFFE.

LA RUBRIQUE DES FAITS

Hallucination visuelle coïncidant avec la mort d'un chien.

Nous devons à l'amabilité de M. CAMILLE FLAMMARION de pouvoir publier la lettre suivante, qui lui a été écrite par un jeune homme suisse, membre de la Société Astronomique de France.

..., le 11 janvier 1911.

...Me permettrez-vous de vous relater un petit fait qui touche aux manifestations dont vous parlez dans votre ouvrage : l'*Inconnu* ? Je ne vous en parlerais pas si j'en avais vu un pareil dans votre ouvrage.

Il ne s'agit plus d'une personne, mais d'une bête. Dans votre lettre CLXXVII vous mettez en note : « Il y aurait des études à faire sur les chiens... »

Un peu solitaire, aimant l'étude et non le monde, je n'ai point d'amis ; mais j'en ai eu un : c'était un chien.

Ce chien était intelligent plus que bien des hommes. C'était mon gardien ; lorsque la nuit je restais seul à contempler le ciel, il était fidèlement couché à mes pieds, son épaisse fourrure (c'était un Saint-Bernard) me couvrait les jambes et c'était difficile de bouger lorsqu'il fallait suivre une étoile.

Si j'étais dans ma chambre, que je vous lisais, il était assis me regardant et je dirai même me comprenant.

Je sentais qu'il aimait autant la solitude que moi, pour cela nous ne nous quittions pas.

Je vous fais cet exposé pour que vous puissiez comprendre mon affection pour lui, et pourquoi je le prenais comme ami.

Voilà mon récit :

C'était en décembre 1910, le 14 exactement, que ma mère emmena mon Boby avec elle. Je dois dire avant tout qu'il avait la désagréable habitude, lorsque quelqu'un approchait, d'aller vers lui un peu trop bruyamment ; en second lieu que, lorsque je discutais avec mon père, il se mettait de la partie et tenait sérieusement mon côté.

A la suite d'une plainte, je pense (je ne le sus que trop tard, hélas !) mes parents résolurent de le faire abattre.

C'était un soir à 7 h. 1/2. J'étais dans ma chambre et j'entendis la porte s'ouvrir (il l'ouvrait seul étant aussi grand que moi ; il mesurait 1 m. 80). Donc, j'entendis la porte s'ouvrir et vis apparaître mon Boby. Il resta, l'air souffrant, sur le seuil. Je disais : « Viens, Boby ! » sans lever les yeux, il n'obéit pas. Je répétais alors mon ordre, il arriva. Il me frôla les jambes et se coucha sur le parquet ; je voulus le caresser, mais... rien, il n'était pas là...

Quoique je n'eusse jamais lu de pareilles histoires dans l'*Inconnu*, je me précipitais hors de ma chambre ; la porte était restée ouverte ; je téléphonais à Lausanne (2 km.) ; je demandais le Clos d'Equarissage, et voici textuellement quel a été notre dialogue :

— Voilà, le Clos d'Equarrissage.

— Avez-vous vu une dame habillée en noir avec un chien Saint-Bernard ?

— On vient d'en abattre un, il y a deux minutes à peine ; il est couché, la dame est là !

A ces mots, je tombai à la renverse ; je m'évanouissais. Lorsque je revins à mon état naturel, je demandai mon chien, il n'était pas là, il était mort. On me raconta le drame.

Telle est l'histoire de mon chien ; il est à re-



marquer qu'à la minute même je l'ai vu de mes propres yeux et, ce qui enlève tout doute d'hallucination, c'est que la porte s'est ouverte.

Je n'ai aucun document d'un tiers à vous donner comme preuve. Je n'ai raconté ce fait à personne ; je vous la donne, car il est très remarquable de constater que ces phénomènes se passent aussi bien chez les bêtes que chez les personnes.

Je reste, Monsieur, votre lecteur assidu et vous prie de faire ce que je vous ai demandé.

En vous remerciant d'avance, je vous prie d'agréer, Monsieur, mes respectueuses salutations.

G. Graeser.

M. C. Flammarion a prié un professeur de l'Université de Lausanne de faire une petite enquête au sujet de ce récit. Le professeur en question s'acquitta volontiers de la tâche dont il était chargé et écrivit ensuite à M. Flammarion une lettre dans laquelle, après quelques indications psychologiques sur le percipient, il continue en disant :

L'animal dont il s'agit est un grand chien Saint-Bernard, dans la maison depuis une année, très familier, suivant M. Georges G., sachant ouvrir les portes seul ; mais aggressif, aboyant et mordant les fournisseurs, facteurs, etc., si bien qu'un jour Mme Graeser le conduisit elle-même chez l'équarisseur. Les enfants ne furent pas avertis ; j'ai vérifié la chose.

Le garçon s'est levé, a trouvé la porte légèrement entr'ouverte (alors qu'elle était fermée auparavant), est descendu et apprenant par sa sœur que leur maman était sortie avec le chien, a téléphoné, deux minutes après l'événement, chez l'équarrisseur ; on lui répondit que le chien venait d'être abattu, ce que les parents confirmèrent aux enfants le soir même.

Depuis, G. G. n'a jamais revu le chien dans ses rêves, sauf peut-être comme personnage accessoire et sans importance.

LES NOUVEAUX LIVRES

A. Porte du Trait des Ages : **Le secret de Michel Oppenheim,** roman occulte. — (Paris, Hect. et H. Durville, éd., 1 fr. 50. — 1911).

Ce roman, d'ailleurs très curieux, est d'un caractère nettement hermétique. Le héros, Michel Oppenheim, parvient d'abord grâce à ses connaissances purement scientifiques, à *créer* de toutes pièces un embryon d'homme, un *homunculus*, tel le vieux Wagner dans l'œuvre immortelle de Gœthe. On sait d'ailleurs qu'on attribue à Paracelse le même exploit ; et il aurait même réussi un *homunculus* de si première qualité, qu'un jour que ce dernier discutait théologie avec Saint-Thomas d'Aquin, et était parvenu à lui river son clou, le saint, de caractère fougueux, fut pris de rage et le fit taire, ni plus ni moins qu'en l'assommant d'un coup de bâton. La vérité est que Paracelse dit vaguement, en parlant des *homunculi* : « On dit... » — et n'en est pas plus sûr que ça.

Bref, Michel Oppenheim a créé un *homunculus* : et, pour connaître l'essence véritable de ce petit être, il procède à une quantité d'expériences occultes à l'aide des nombres tout-puissants et des lignes magiques, qui sont décrites par l'auteur avec la plus grande des convictions et la plus parfaite des minuties. Il faut naturellement être de la partie pour s'intéresser à ces descriptions à un autre point de vue que celui de la curiosité. L'*Homunculus* est d'ailleurs anéanti à la suite d'une dernière expérience de son inventeur, tentée pour s'assurer de la nature de l'*âme* qui le fait agir. Selon lui, cette âme est formée d'un « élémental » pervers, introduit dans le corps de l'homunculus à l'heure de son éclosion. Michel isole donc cet « élémental » dans un cercle magique ; mais la bonne étoile de son « enfant » n'ayant pas voulu qu'un de ses confrères meilleur vint le remplacer juste au moment voulu, l'homunculus meurt de sa belle mort. — G. de V.

H. Corneille-Agrippa : **La Philosophie occulte ou la Magie.** Première traduction française complète. Tome second. — Paris, Chacornac, éd. — 7 fr. 50).

Nous avons annoncé, il n'y a pas longtemps, l'apparition du premier tome de cet ouvrage. Voici les titres de quelques chapitres de ce livre :



« Des deux soutiens de la Magie Cérémoniale, qui sont la Religion et la Superstition. — Des noms des Esprits et de leur diverse imposition ; ensuite des Esprits qui président aux Etoiles, aux Pôles du ciel et aux éléments. — De la Vaticination et du Furor. — De la première espèce de Furor, provenant des Muses. — De la deuxième espèce de Furor, provenant de Dionysius. — De la troisième espèce de Furor, envoyée par Apollon. — Du Songe prophétique. — Comment il faut présenter, soit à Dieu, soit aux Divinités inférieures, les Sacrifices et oblations, etc., etc.

L'ouvrage se termine par un 4e livre, apocryphe, attribué à H.-C. Agrippa.

Joseph Orsier : **Henri Cornélis Agrippa,** sa Vie et son Œuvre, d'après sa correspondance. — (Paris, Chacornac, éd., 11, quai Saint-Michel, 11. — 4 fr.)

Bel et utile ouvrage historique, sérieusement conçu.

Ed. M. Dodsworth : **Le case infestate dagli Spiriti.** (S. Lattes, éd., Turin, Via Garibaldi, 3).

Cet opuscule, extrait de la revue romaine *Ultra*, discute le droit du locataire à la résiliation du contrat de location dans le cas de « hantise ». La question avait déjà été traitée par l'avocat Fr. Zingaropoli, de Naples, dans un procès récent ; mais un plaidoyer a forcément un caractère uni-latéral et restreint au cas dont il s'agit ; M. Dodsworth, tout en profitant du travail de l'avocat napolitain, a développé le thème, en l'étendant à un plus grand nombre de cas.

En conclusion, l'auteur est d'avis que la solution de la question se trouve dans l'article 1702 du code Napoléon, qui dit : « Le locataire doit être garanti pour tous les vices où défauts de la chose louée qui en empêchent l'usage, bien que le locataire les eût ignorés à l'époque du contrat ». Cette disposition est reproduite dans l'article 1577 du code civil italien.

Seulement, l'auteur voudrait que la question fût mieux examinée et traitée par les jurisconsultes avec l'appui de la science moderne, les travaux très nombreux des gens de toge et d'église du Moyen Age et de la Renaissance étant encombrés d'une flore parasite de superstitions.

Dr Ovidio Rebaudi : **Elementos de Magnetologia.** — (Buenos-Aires, Revista Magnétologica, Bustamante, 689 ; Madrid, Biblioteca de la « Irradiacion », Barrio de Dona Carlota. — 10 pesetas).

La première partie de ce volume expose d'une façon assez complète les doctrines des magnétologues modernes; elle ne peut donc être que très utile aux lecteurs de langue espagnole qui désirent les connaître, sans consulter un grand nombre de publications. La deuxième partie est composée d'une suite de conférences que l'auteur a faites et d'articles qu'il a publiés, sur des questions concernant les sciences psychiques.

Alice Berthet : **Les Expériences d'Asthénéia au Jardin de la Connaissance.** — (Gastein-Serge, éd., 17, rue Fontaine, Paris. — 2 fr.).

Nous devons à Mme Alice Berthet un livre de pur et lumineux symbolisme théosophique. Sans parler de la grâce, de l'élégance et de la virtuosité du style, qui révèlent chez son auteur l'écrivain de race, cet ouvrage nous fait participer à de profondes pensées ; sa forme de roman contribue à le rendre accessible à toutes les intelligences, et nous ne saurions trop recommander à tous cette séduisante lecture. Le fameux auteur des *Voyages de Psychodore,* M. Han Ryner, écrit « qu'on marche d'enchantement en enchantement dans ce *Jardin de la Connaissance...* » Il en « goûte le parfum pénétrant, les fines couleurs et la grâce balancée, non sans voir que les racines de toute cette vie charmante plongent au loin et au large pour chercher les sucs nécessaires ». — G. de V.

H. A. Dallas: **The Trend of Psychical Research.** — (John M. Watking, édit., 21, Cecil Court, Charing Cross Road, W. C. London. — 6 pence.)

Cet opuscule contient une admirable conférence que l'Auteur a faite dernièrement à la Quest Society, et que la revue *The Quest* a depuis publiée. C'est une excursion dans le domaine des dernières recherches psychiques, dont l'auteur montre la haute importance. Une partie assez importante est consacrée aux « Correspondances-croisées ».

G. A. Mann : **Le prêtre peut-il faire des miracles ?** — (Paris, G. A. Mann, édit., 15, rue du Louvre. — 2 fr. 50.)

Il est à peine besoin de dire que l'auteur répond affirmativement à cette question. Peut-il trouver



des contradicteurs, si on attache au mot « miracle » une signification ne comportant pas une infraction des lois de la nature ? Le prêtre a surtout fait des « miracles » quand la foi a été vive ; il cessera d'en faire quand la foi aura disparu. Le médecin, le rebouteur en font de même. L'auteur ne croit pas à « la magie, la sorcellerie et autres épouvantails à moineaux » : il ne veut parler que de ces deux forces : la Pensée et la Volonté ; mais il les envisage (Voir par exemple, à la page 129 et suivantes,) d'une façon qui n'est pas, au point de vue théorique, celle qui est communément admise aujourd'hui.

Hector Durville : **Mémoire pour la Défense de l'Ecole pratique de Magnétisme et de Massage devant la Justice.** — (H. et H. Durville, éd., 23, rue Saint-Merri, Paris. — 1 fr.)

Cette publication a été provoquée par le récent procès que la justice a engagé contre M. Hector Durville et quelques autres magnétiseurs. Il est précédé d'une « Adresse aux Médecins du Syndicat », par le Dr Gaston Durville.

Victor Morgan : **La voie du Chevalier,** Education ésotérique. — (H. et H. Durville éd., Paris. — Prix. 5 fr.).

Ce livre a, sans doute, un fondement mystique, mais ses enseignements très élevés se rapporteât surtout à la pratique de la vie, et beaucoup d'éléments y sont puisés aux données de la science moderne.

Eduardo Frosini : **Massoneria Italiana e Tradizione Iniziatica.** — (Ettore Croci, édit., Pescara. — 3 lires).

C'est une vigoureuse polémique en faveur du caractère théiste de la Maçonnerie ; la question y est envisagée surtout au point de vue de la légitimité constitutionnelle.

Adhémar de Montgon : **Une Neurasthénique,** Roman psychique. — (H. Daragon, édit., 96, rue Blanche, Paris. — 3 fr. 50).

Malgré son substratum « psychique », comme l'appelle son auteur, c'est un roman de passions et d'aventures, qui peut intéresser aussi les lecteurs indifférents au psychisme.

P. Verdad-Lessard : **La Gnose,** Etude Philosophique et Religieuse. — (Nantes, J. Lessard, éd.).

C'est un petit exposé d'une des formes du Christianisme, renouvelée en partie des premiers siècles de l'Eglise, et qui compte en France un petit noyau d'adeptes.

Dr J. V. Philalèthe : **Le Christ Universel** ou la Science et la Morale de l'Humanité et la Révélation que l'Homme et Dieu sont une et même chose. — (Edition de la « Mutuelle Médicale, 22, rue Henri Bergé, Bruxelles).

J. Mavéric : **La Réforme des Bases de l'Astrologie traditionnelle.** (Essai). — (Paris, A. Leclerc, éd., 19, rue Monsieur-le-Prince).

AU MILIEU DES REVUES

La prétendue radio-activité des plantes

Sous ce titre, le *Cosmos* du 29 août dernier publie un article que nous croyons utile de reproduire ici, surtout parce qu'il contribue à montrer le peu d'importance qu'on peut attacher, au point de vue de la radio-activité, à certaines photographies représentant des feuilles, etc., autour desquelles on voit des espèces de halos, qui ne sont probablement produits que par des influences chimiques et thermiques, mais autour desquels on s'est empressé, en certains milieux, de faire quelque bruit.

Après la découverte des rayons Becquerel et de la radio-activité, on s'est demandé si la matière vivante, dont l'activité se manifeste par une continuelle production de chaleur, d'électricité et quelquefois même de lumière, n'émettrait pas spontanément des rayons Becquerel.

A priori, l'idée d'une certaine radio-activité végétale n'est pas invraisemblable. En effet, les végétaux se fixent par leurs racines dans un sol qui renferme ordinairement, en poids, quelques trillionièmes de radium avec quelques cent-millionièmes d'uranium et quelques cent-millièmes de thorium ; en outre, leurs tiges et leurs feuilles se développent dans une atmosphère qui contient, par mètre cube, quelques tril-

lionièmes de gramme d'émanation due au radium ou au thorium. De plus, il faut tenir compte que, parmi les corps simples qui entrent dans la constitution des végétaux, il y en a toujours un, le potassium, qui est, quoique très faiblement, radio-actif.

Les premières recherches expérimentales ont été faites par Tommasina, de Genève, en 1904. Les végétaux dont il voulait apprécier la radio-activité étaient introduits dans une cage métallique reposant sur un électroscope à feuilles d'or préalablement chargé, et il mesurait la vitesse avec laquelle les feuilles d'or se rapprochaient, indiquant la perte de charge. L'auteur a pu constater que les végétaux fraîchement cueillis, herbes, fruits, fleurs, feuilles, possédaient une radio-activité assez appréciable, alors que les objets du laboratoire, ainsi que les mêmes végétaux desséchés, n'en présentaient que des traces minimes. Cette radio-activité ne se manifestant que *pendant la vie* des plantes en expériences, l'auteur l'a appelée *bio-radio-activité*.

En janvier 1905, M. Paul Becquerel, reprenant ces expériences, trouva les mêmes résultats : des grains, des germinations de pois, des tiges de mousse et de buis déchargeaient l'électroscope avec une assez grande rapidité ; on pouvait croire que ces végétaux ionisaient l'air en émettant des rayons Becquerel. Cependant l'auteur trouva que des graines mortes n'étaient pas moins actives que des graines sèches en état de vie latente. De plus, il réfléchit qu'il pouvait y avoir une grave cause d'erreur, produite par l'émission de la vapeur d'eau dans la transpiration de ces végétaux : la vapeur d'eau, se condensant à la surface de la cage en verre de l'électroscope, suffit peut-être à conduire l'électricité et à décharger l'électroscope.

C'est ce que M. Becquerel a vérifié dans des expériences de contrôle : un morceau de baryte anhydre, placé pour absorber la vapeur dans la cage de l'électroscope à côté des végétaux essayés, change complètement le phénomène et arrête la décharge de l'électroscope. Les résultats obtenus par Tommasina sur des herbes, des fruits et des feuilles fraîchement cueillis devaient donc être dus, non à la radio-activité, mais à la vapeur d'eau de transpiration, contre laquelle il n'avait pris aucune précaution.

Tout dernièrement, deux jeunes savants de l'Institut Pasteur, Thomas et Lancien, ont contrôlé minutieusement les expériences de Tommasina et de Becquerel, et ils ont retrouvé les résultats de ce dernier (P. Becquerel, la Radio-Activité et la biologie végétale, *Revue générale des Sciences*, 15 août). Ainsi, avec les moyens les plus précis dont nous disposons, aucun physicien n'a prouvé jusqu'ici qu il existe une *bio-radio-activité* végétale. Si les végétaux présentent une très faible radio-activité, fort difficile d'ailleurs à mettre en évidence, cette radio-activité, qui ne fait nullement partie de leurs propriétés vitales et qu'on ne doit pas appeler bio radio-activité ne dépasse certainement pas celle que peut comporter leur teneur en potassium, non plus que la radio-activité du sol et de l'atmosphère où ils ont vécu.

Un article de M. l'abbé P. Naudet

Les *Annales de Philosophie Chrétienne*, qui viennent d'atteindre la 83e année de leur existence, publient dans le numéro de mai dernier un article de M. l'abbé Naudet, intitulé : *Métapsychisme*, et qui est, en somme, la conférence que l'auteur a faite à la Société Universelle d'Études Psychiques, le 19 mai 1911. M. Naudet y a toutefois introduit d'assez importantes additions et modifications.

En parlant du Métapsychisme, l'éloquent prêtre commence en disant :

Ce n'est point une science nouvelle. Les Anciens, si nous les consultions, diraient que c'est, tout au plus, une science renouvelée, et ils nous apprendraient même, sur ce sujet, bien des choses que nous croyons être en train de découvrir. Mais nouvelle ou renouvelée, il n'en est pas moins certain que cette science est à l'ordre du jour, et qu'elle a fini par attirer l'attention des penseurs qui naguère la dédaignaient ne voulant y voir qu'une sorte de distraction *juxta-scientifique* ou *préscientifique*.

Maintenant, voici la belle et émouvante péroraison de l'auteur :

Le métapsychisme commence à s'imposer à l'attention sous des formes diverses ; il a été porté devant les tribunaux, il a soulevé d'ardentes polémiques dans la presse, et on ne le confond plus avec le spiritisme. La trouée est faite, il n'a plus qu'à continuer son chemin, et ceux qui lui font crédit témoignent d'un esprit scientifique bien supérieur à ses détracteurs systématiques ; nul n'a le droit de dire à l'esprit humain passionné pour les libres recherches : tu n'iras pas plus loin. Sans doute, on tâtonne encore, et on tâtonnera peut-être longtemps ; mais, à l'origine de toutes les découvertes, il en a toujours été de même : les premiers becs de gaz sentaient mauvais et éclairaient mal, les premiers bateaux à vapeur marchaient moins bien que les bateaux à voiles, les premières manifestations de l'électricité désorientaient les savants ; or, on a trouvé là un motif de mieux étudier la nature du gaz d'éclairage, les applications de la vapeur et de l'électricité. Il faut faire de même, se garder de tout découragement, et ne rien nier *a priori*, pas même les faits qui semblent devoir renverser des notions universellement reçues. Quant au secours à tirer de cette étude pour confirmer les raisonnements de notre apologétique religieuse, il est bien difficile de dire ce qu'il peut être, et nous croyons prématuré de conclure nettement. Ceux qui se sont posé la question, le professeur Grasset et le Dr Surbled notamment, ont répondu par la négative. Cette réponse nous paraît hasardée ; une certaine sagesse conseille plutôt d'attendre, et à notre humble avis, cette sagesse a raison. Du moins puisque « toute science mène à Dieu », pourquoi celle-ci n'y mènerait-elle pas, et plus que d'autres peut-



être, puisque les recherches qu'elle impose sont des recherches plus hautes, et que le mystère qu'elles peuvent nous dévoiler sera plus profond et plus saint ?

L'avis d'un Archevêque sur la Réincarnation

M. P. H. Loyson, le brillant et profond auteur de l'*Apôtre*, s'occupant dernièrement, dans les *Droits de l'Homme*, du « Concours de littérature spiritualiste » institué par le comte Ch. de Pomairols, publiait les passages suivants de deux lettres écrites par le comte même, l'une avant, l'autre après la fermeture du concours :

Notre programme, très exigeant au point ce vue de la morale, n'a rien d'exclusif vis-à-vis des doctrines philosophiques, pourvu qu'elles ne se montrent pas agressives contre le sentiment religieux. — Ch. de Pomairols.

Si, *malgré ses mérites*, le « Songe de la Vie » n'a pas reçu de récompense, c'est que le Comité a trouvé dans ce drame des idées sur la Métempsychose qui ne lui ont pas paru en harmonie avec les doctrines des fondateurs du Concours. — Ch. de Pomairols.

Après avoir remarqué que le drame en question était très respectueux du catholicisme, ayant parmi ces héros un religieux, etc., le Directeur des *Droits de l'Homme* conclut : « Ah ! le catholicisme libéral, quel beau rêve ! C'est au moins pour la centième fois que nous perdons cette illusion. Catholiques toujours, libéraux jamais. »

Nos lecteurs ont compris que l'ouvrage dont il s'agit est celui de Mlle Gemma de Vesme, dont nous avons reproduit ici la préface flatteuse de M. Camille Flammarion, et dont M. Edmond Rostand a pu écrire qu'il l'a frappé « par une qualité tout-à-fait spéciale et profonde de l'imagination, un don évident du théâtre, une extrême abondance d'idées personnelles, et une forme poétique souvent superbe ».

Si nous parlons de cet épisode qui, par lui-même, n'a rien de surprenant, c'est pour faire remarquer que tous les Catholiques n'ont pas montré envers la Réincarnation la même hostilité instransigeante que le groupe de « libéraux » auxquels s'adresse M. P. H. Loyson. — M. I. Calderone, Directeur de la *Filosofia della Scienza*, de Palerme, qui a ouvert, comme on s'en souviendra, une vaste enquête sur les idées de nos contemporains au sujet de la Réincarnation, vient de publier quelques lettres échangées entre Monseigneur L. Passavalli, archevêque, vicaire de la Basilique patriarcale de Saint-Pierre, à Rome, et M. Tancredi Canonico, Sénateur du Royaume, Garde des Sceaux, Président de la Cour Suprême de Cassation en Italie, et catholique convaincu. Voici deux passages des lettres de Mgr. Passavalli :

Désormais, j'ai vu disparaître de mon esprit ces difficultés qui me troublaient lorsque Stanislas, de sainte mémoire (1), à l'esprit duquel j'attribue en grande partie cette nouvelle lumière qui m'éclaire, m'annonçait pour la première fois la doctrine de la pluralité des vies de l'homme. Je suis bien heureux d'avoir pu voir l'effet salutaire de cette vérité sur l'âme de mon frère...

† Louis Archevêque.

Il me semble que, si on pouvait propager l'idée de la *pluralité des existences pour l'homme*, aussi bien dans ce monde que dans d'autres, comme un moyen admirable de réaliser les desseins miséricordieux de Dieu dans l'expiation ou purification de l'homme, dans le but de le rendre enfin digne de Lui et de la vie immortelle des cieux, on aurait déjà fait un grand pas, car cela suffirait à résoudre les problèmes les plus embrouillés et les plus ardus qui agitent actuellement les intelligences humaines. Plus je pense à cette vérité, plus elle m'apparaît grande et féconde en conséquences pratiques pour la religion et la société.

† Louis Archevêque.

Il résulte de la « Correspondance inédite de T. Canonico », publiée dernièrement à Turin, que lui-même avait été initié à la croyance de la Réincarnation par Monseigneur Towianski, l'écrivain catholique polonais bien connu ; dans une longue lettre portant la date du 31 décembre 1884, il expose les raisons pour lesquelles il estime que cette croyance n'a rien de contraire à la religion catholique, en l'appuyant de plusieurs citations tirées de la Sainte Ecriture.

Si nous avons cru devoir rappeler tout cela, ce n'est point pour étayer la doctrine réincarnationiste, notre publication étant absolument étrangère à ces questions, mais pour mieux faire comprendre combien on a tort de s'enfermer dans une étroite intolérance qui ne nous permet pas d'entreprendre des investigations pouvant nous mener à des régions plus lumineuses de l'esprit.

Une vision dramatique du passé

La nouvelle *International Psychic Gazette* publie un article de Miss Felicia R. Scatcherd (Félix Rudolph), bien connue aussi dans les cercles psychiques parisiens. Il s'agit d'un événement que Miss F. Scatcherd a appris d'un ancien juge aux Indes, brillant conférencier, et auteur de plusieurs ouvrages

(1). Monseigneur Stanislas Fialkowski, mort à Cracovie le 19 janvier 1885.



très remarquables. Nous le reproduisons intégralement.

Avant l'incident que je vais raconter, j'étais entièrement sceptique pour ce qui se rapporte aux faits de cette nature. Ce fut le premier événement qui m'a fait penser que, après tout, il pouvait y avoir quelque chose de vrai dans ces histoires. Je modifie tous les noms pour des raisons faciles à comprendre, mais tout le monde pourra les obtenir, si on désire les vérifier, pourvu qu'ils ne soient pas publiés.

Il y a trente-cinq ans environ, j'étais Commissaire adjoint à Akulnagar. Étant arrivés à une heure avancée du soir, avec nos effets et nos meubles empilés sur des chars traînés par des bœufs, nous nous installâmes dans le bungalow du Commissaire adjoint. Nous ne connaissions aucunement le pays, et nous ignorions complètement l'histoire du bungalow et de ses propriétaires.

La nuit étant arrivée, ma femme et moi fîmes placer nos *charpoys* dans une vérandah qui s'étendait le long du bungalow, puis nous nous y retirâmes pour nous reposer. Mon dernier souvenir avant de m'endormir, c'est d'avoir vu ma femme assise dans son lit, lisant à la clarté d'une lampe placée sur une table à côté d'elle.

Je pouvais avoir dormi une demi-heure environ, lorsque je fus réveillé brusquement par le bruit d'un coup d'arme à feu. Je me dressai sur l'oreiller, et je regardai, mais je trouvai la chambre plongée dans l'obscurité. Je fis immédiatement craquer une allumette, et trouvai ma femme encore assise sur son lit, avec son livre sur ses genoux, dans un état de grande agitation.

— Emmenez-moi... Emmenez-moi dans une autre chambre — dit-elle.

Qu'y a-t-il ?

— N'avez-vous pas vu ? demanda-t-elle.

— Quoi ? Je n'ai rien vu.

Elle insista alors pour être menée dans une autre chambre avant de me dire ce qui s'était produit. Nous fîmes transporter les *charpoys* à un autre endroit de la maison, on alluma un grand feu, et on éclaira la pièce au moyen de bougies et de lampes. Ma femme me raconta alors ce qui était arrivé.

En levant les yeux de sur son livre, elle avait vu la forme d'un Anglais grand et de belle prestance, avec une grande moustache blonde. Il était habillé de gris et se tenait à côté du lit. Ils se regardèrent quelques instants, après quoi il se pencha sur elle et lui murmura les mots : « N'ayez pas peur ».

Il y eut alors le bruit d'un coup d'arme à feu, et la chambre resta plongée dans l'obscurité.

Je tâchai de persuader ma femme qu'elle devait s'être endormie et avoir rêvé, mais elle m'assura qu'il n'en était rien. Pour ma part, je devais certainement admettre d'avoir été réveillé par le coup d'une arme. Malgré cela, je demeurai convaincu que ma femme avait rêvé, et je supposai que l'arme avait été déchargée par quelqu'un hors de la maison.

Mais je ne devais pas tarder à changer d'avis. Le lendemain, la dame à laquelle appartenait le bungalow — une veuve âgée, Mme Lachaise — vînt nous demander si nous n'avions besoin de rien. Ma femme la remercia de son amabilité, et lui parla ensuite d'un fait curieux qui s'était produit dans la maison au début de la nuit, bien que cela pût la faire rire. Elle raconta alors à Mme Lachaise ce qu'elle avait vu.

Au lieu de rire, la vieille dame semblait devenir de plus en plus sérieuse à mesure que le récit avançait. Elle demanda ensuite à ma femme de lui faire voir où était placé le lit ; ma femme le lui montra. Alors, Mme Lachaise dit :

— Personne ne vous a-t-il jamais donné une description de l'apparence de mon mari et de la manière dont il mourut ?

— Non, répondit-elle.

Mme Lachaise dit alors : — « Voilà bien la chose la plus extraordinaire dont j'aie jamais entendu parler. Vous avez donné la description de mon mari aussi exactement que si vous l'aviez bien connu. Il y a dix-huit ans, mon lit était placé au même endroit où se trouvait le vôtre la nuit dernière ; j'y étais couchée, trop souffrante pour avoir la possibilité de me mouvoir, quand mon mari, se tenant exactement où vous avez vu la forme, se tua d'un coup de révolver en ma présence. »

Nous vécûmes dans le bungalow durant plus d'un an, et je me servais de la vérandah pour mon bureau, mais nous ne vîmes jamais plus le fantôme.

Le témoignage de la propriétaire du bungalow me prouva néanmoins que ma femme avait réellement vu la forme du mari défunt de Mme Lachaise ; nous avions été deux à entendre le bruit imitant la décharge d'une arme à feu. Depuis ce jour, j'ai pris en considération ces faits, et, bien que je sois très loin d'accepter toutes les histoires qu'on me raconte, j'ai pu me convaincre qu'il y a des régions de la nature qui se trouvent au-delà de ce que peut atteindre notre philosophie purement matérialiste.



Le bungalow a été consumé par un incendie quelques mois après notre départ.

Plus de vingt ans après, je racontai cette histoire à un vieil officier du Punjab, le colonel Fuchs, qui avait connu M. Lachaise. Il me dit alors :

— Savez-vous quels ont été les derniers mots qu'il dit à sa femme ?

— Non, répondis-je.

— Ses derniers mots, répondit le colonel Fuchs, furent ceux-ci : « *N'ayez pas peur* ».

Une petite lacune de ce récit consiste en ceci : La Commissaire-adjoint demanda-t-il aux personnes qui, très probablement, se trouvaient dans le bungalow, ou près de lui, si elles avaient entendu un coup d'arme à feu ? Il est peu probable qu'il ne leur ait pas posé cette question, mais le fait qu'il n'en parle pas prouve que personne d'autre n'avait entendu le bruit mystérieux, sans quoi le commissaire n'aurait pas manqué de citer ce nouveau témoignage.

Il est donc assez probable qu'il s'agissait uniquement d'une hallucination auditive véridique. Si nous voulons trouver une explication à ce fait dans les notions si imparfaites que nous possédons sur ces questions, nous pouvons imaginer que la femme du Commissaire avait vu cette scène par un phénomène de psychométrie, et que le coup de revolver lui fit une si profonde impression qu'il résonna pour ainsi dire d'une façon télépathique dans le cerveau de son mari.

ECHOS ET NOUVELLES

Un nouvel examen des deux chevaux savants de M. Krall.

Les journaux nous apportent de nouveaux renseignements sur les deux chevaux *Mohamed* et *Zarif*, au sujet desquels nous avons publié un article dans notre dernier numéro.

Il paraît donc que M. Karl Krall, propriétaire et instructeur des deux chevaux, a accepté l'enquête que lui proposaient les docteurs Krœmer et Ziegler, professeurs à Stuttgart, et le docteur Sarasin, professeur à Bâle. Ceux-ci ont donc étudié les chevaux pendant plusieurs jours, le matin et l'après-midi, les soumettant à toutes sortes d'épreuves. Ils viennent de publier le rapport suivant :

« 1° Il est établi que les chevaux lisent les nombres écrits en français ou en allemand sur le tableau et font des opérations avec les chiffres qu'on peut leur donner soit oralement, soit par écrit ;

» 2° Il est établi que les chevaux, qui n'ont reçu qu'un bref enseignement de quelque mois, peuvent exécuter les petites opérations, mais non les difficiles ;

» 3° Il est établi que les chevaux Mohamed et Zarif, qui ont reçu une longue instruction, peuvent trouver la solution d'opération difficiles ;

» Cependant, la vitesse du calcul dépend de l'humeur momentanée de l'animal ;

» 4° Il est établi que les chevaux écrivent, au moyen de lettres mobiles, des chiffres et des noms, même ceux qu'ils n'ont jamais entendu prononcer auparavant. Les chevaux écrivent d'après le son des mots et souvent d'une manière inattendue ;

» 5° Il est établi que les chevaux tracent souvent d'eux-mêmes des mots compréhensibles ;

» 6° Il est absolument établi que pendant toutes ces opérations aucun signe n'a été fait aux chevaux et que beaucoup d'expériences eurent lieu en l'absence de M. Krall ou de ses domestiques.

» Les chevaux firent même avec succès des opérations alors qu'on les avait laissés seuls dans la pièce, toutes les personnes s'étant retirées et leur demeurant invisible ».

Si les choses sont réellement ainsi, il ne s'agirait probablement même pas d'une transmission subconsciente de la pensée de M. Krall aux deux animaux, comme nous en avions émis l'hypothèse dans notre livraison d'août dernier, les chevaux ayant répondu aux questions qu'on leur posait aussi en l'absence de leur maître, et une transmission de la pensée dans laquelle les professeurs enquêteurs étaient, à leur tour, les agents, paraissant plus difficile à admettre.

Les personnes même qui se déclarent « esclaves des faits » auront beaucoup de peine à admettre tout ce qu'on nous raconte de *Mohamed* et *Zarif*, si les calculs des deux bêtes sont réellement dûs à leur intelligence, sans lecture de pensée, puisque ces faits semblent être en contra-



diction avec d'autres *faits*, c'est-à-dire avec la nature extrêmement bornée de l'intelligence du cheval, telle qu'elle est expérimentalement apparue aux observateurs qui se sont succédés depuis des siècles.

Les « Voyants » et la Police Anglaise

Le 15 septembre, un journal londonien annonçait que, « par suite des instructions du chef de la police le Détective-Inspecteur Fowler et un autre officier visitèrent tous les diseurs de bonne aventure de Londres et des faubourgs, et leur firent savoir qu'à l'avenir, il ne leur sera plus permis de publier des annonces, quelle qu'en soit la forme. Ainsi, ils ne pourront pas même faire suivre leur signature du mot : *chiromancien*, ou d'apposer à leur porte un billet en ce sens. En somme, toute annonce indiquant au public que Madame une telle ou le Professeur un tel peuvent lire le futur, donnerait lieu à une poursuite.

» Mais un autre ordre a été publié, dirigé particulièrement contre une forme spéciale de fraude. Les astrologues qui demanderaient un schelling, et qui ensuite, après avoir vaguement fait mention de choses terribles imminentes, demandraient deux guinées, ou même une demie, pour vous fournir des explications supplémentaires ; les clairvoyants qui donnraient conseil moyennant un mandat de cinq shellings — tout ce monde se trouvera maintenant paralysé par le fait de ne plus pouvoir publier ses annonces.

» Le Commissaire de Police a informé les propriétaires de journaux et de revues que pour l'avenir toutes les annonces con ernant les chiromanciens, les voyants dans le cristal, les clairvoyants, etc., pour la consultation desquels on devrait payer une somme, doivent être refusées. Les diseurs de bonne aventure se trouvent ainsi réduits à l'impuissance, ne pouvant plus se faire connaître au moyen de la presse...

» Cette démarche du Commissaire semble être un premier pas contre l'ennemi. On ne tardera probablement pas à entendre parler de quelque poursuite importante — et on ne pourra pas dire que le menu fretin seul soit traqué ».

En reproduisant la notice ci-dessus, le *Light*, organe des spirites anglais, rappelle avoir fréquemment déploré l'existence de praticiens mercenaires, qui, se donnant pour chiromanciens, astrologues, clairvoyants, etc., ont fait un mal incalculable à la cause ; il se réjouit de ce qu'ils ne puissent plus tromper les personnes crédules par leurs annonces sensationnelles. Il craint tout de même que les médiums honnêtes et bien intentionnés aient à en souffrir à leur tour.

En tout cas, les médiums, après un instant d'hésitation, recouvrèrent leurs esprits ; ils déclarèrent que la décision de la police était, non seulement illibérale, mais illégale ; qu'elle n'était basée que sur les anciennes ordonnances contre la sorcellerie ; que M. Asquith, Président du Conseil, avait déclaré que la pratique de la divination devait être permise, etc., etc. Après avoir fait disparaître, durant quelques jours, les annonces des « voyants » de leurs colonnes destinées à la publicité, les journaux et les revues les y réintégrèrent ; on organise des pétitions à la Chambre des Communes, au Premier Ministre, au Secrétaire pour les Affaires Intérieures, à chaque membre du Parlement en particulier — et les choses sont de nouveau jusqu'à nouvel ordre à l'état d'auparavant.

Comment s'est réalisée la prédiction d'un Fakir

Un de nos abonnés nous communiquait aimablement, dans le courant du mois de septembre, la notice suivante tirée du *Journal d'Alsace-Lorraine* (Strasbourg), et traduite à notre intention.

Il n'est question à Berlin, depuis quelques jours, que d'un procès étrange qui vient de se clore et dont l'héroïne est une demoiselle Stephenson. Celle-ci a connu des heures d'angoisse poignante et des émotions vraiment surnaturelles.

Il y a deux ans, en effet, cette jeune fille, aussi pauvre qu'intelligente et belle, eut l'heur de plaire à une riche orpheline anglaise, Mlle Orme, qui lui proposa de l'accompagner aux Indes en qualité de dame de compagnie. Grâce à l'analogie de leurs goûts, de leurs tendances, de leurs rêves, les deux jeunes filles se lièrent d'une amitié très tendre. Toute distance entre elles était abolie; elles vivaient en sœurs.

Mais un jour, à Calcutta, un fakir, à qui elles avaient demandé, par caprice, de leur dire la bonne aventure, fit une prédiction sinistre : « Vous, dit-il à Mlle Stephenson, vous connaîtrez des épreuves douloureuses. Mais dans un an vous s rez très riche. »

Puis, s'adressant à Mlle Orme, il continua d'une voix lugubre : « Quant à vous, vous serez morte et je vois la date de votre décès. Elle se place entre le 15 et 25 septembre.

Mlle Orme rit beaucoup de cette prédiction. Elle s'en moqua à tel point qu'elle fit aussitôt un testament où elle désignait son amie comme légataire universelle.

Mais, à ce moment, ses parents s'alarmèrent. Ils accusèrent Mlle Stephenson d'être une intri-

gante capable de tout, même d'un crime. La médisance alla si loin que la jeune fille pauvre décida de quitter son amie et de s'en aller au loin jusqu'après la date fatale.

Tous les jours, dans la longue période de l'absence, les deux jeunes filles s'envoyaient des dépêches pour se rassurer mutuellement.

Mlle Orme paraissait de plus en plus enjouée ; elle voyait avec joie s'approcher le jour où la prophétie sinistre étant réduite à néant, elle pourrait rejoindre sa chère camarade.

Le 24 septembre 1911, Mlle Stephenson reçut d'elle une dépêche où l'on arrêtait le détail d'une rencontre imminente et le programme d'une vie commune définitive.

Mais dans la nuit du 24 au 25, le chien que Mlle Orme avait donné à Mlle Stephenson et que celle-ci faisait coucher sur le tapis près de son lit, fit entendre des aboiements sinistres. Aussitôt la jeune fille se leva, et, en proie à une hallucination inexplicable, cria à plusieurs reprises : « Mlle Orme, que faites-vous là ? Ma chérie, pourquoi êtes-vous venue si tôt ? »

Les pensionnaires de la maison eurent grand peine à la calmer. Or, le lendemain aucune dépêche n'arriva. Le surlendemain, ayant demandé des nouvelles, Mlle Stephenson reçut cette communication terrifiante : « Mlle Orme est morte l'autre nuit, entre deux et trois heures. Vous êtes sa légataire universelle. »

La justice se mêla de l'affaire. L'autopsie de la défunte, opérée en la présence de 5 médecins légistes, ne put révéler la cause de sa mort foudroyante et inexplicable. Les parents de Mlle Orme déposèrent une plainte en captation d'héritage ; ils accusèrent même Mlle Stephenson d'avoir causé, par des pratiques occultes, la mort de sa bienfaitrice.

L'opinion s'émut, les spécialistes de sciences occultes furent sur pied. Mais au cours d'une enquête et d'un procès qui ne durèrent pas moins de onze mois, aucune charge ne put être relevée contre l'inculpée. Aussi lit-on, dans les « attendus » du jugement, ces mots que Shakespeare met dans la bouche de Hamlet :

« Horace, il y a sur terre et dans les cieux des choses que la science scolastique ne saurait imaginer. »

Aussi les juges acquittèrent-ils Mlle Stephenson qui, depuis quelques jours, est riche, mais dont l'équilibre nerveux est, on le conçoit, à jamais ébranlé.

On comprend l'intérêt de cet événement, qui rappelle ceux que M. Camille Flammarion a publiés dans le numéro de septembre 1911 de notre Revue. Toutefois, une publication spécialiste sérieuse ne pouvant pas facilement accueillir sans une enquête un récit semblable, dont on ne connaissait pas la source, et dans lequel on avait même omis d'indiquer la ville où aurait eu lieu le procès pour l'héritage de Miss Orme, nous avons prié notre confrère, M. E. W. Wallis, directeur du *Light*, de bien vouloir nous faire savoir s'il était à connaissance de ce fait. M. Wallis a bien voulu nous répondre par la lettre suivante :

J'ai pu m'assurer que le récit original de l'événement raconté dans le *Journal d'Alsace-Lorraine* a été envoyé au *Berliner Lokal Anzeiger* par son correspondant de l'Inde, et a été publié dans ce journal au mois d'août 1911. L'article était intitulé « Le cas de Miss Orme ». Le procès a eu lieu à Calcutta. On me dit que le texte du *Journal d'Alsace-Lorraine* n'est pas d'accord sur certains points avec l'article original. Celui de nos collaborateurs qui est chargé de la rubrique « *Notes from Abroad* » doit envoyer au *Light* une version de cette affaire ; quand elle aura été publiée, nous demanderons à nos lecteurs s'il s'en trouve parmi eux qui puissent confirmer cette histoire, apparemment bien fondée.

Les mécomptes et les triomphes de Mme Wriedt

Comme il était à prévoir, le journalisme quotidien commence à s'occuper de l'étonnante médiumnité de Mme Wriedt. Elle a donné quelques séances à Christiania, où le Dr Birkeland, l'un des expérimentateurs, l'accusa de frauder. Les explications qu'il donne à ce sujet ne paraîtront pas bien fortes aux personnes connaissant bien les études médiumniques.

Par contre, un fait d'une importance incontestable s'est produit en faveur de Mme Wriedt ; Sir W. F. Barrett, professeur à l'Université de Dublin, et dernièrement encore Président de la *Society for Psychical Research*, après avoir expérimenté avec elle, a jeté sur la balance le poids considérable de son autorité par une lettre adressée aux principaux journaux norvégiens, et dans laquelle il prend la défense du médium accusé.

Le temps et l'espace nous manquent pour reproduire ici ces documents, dont nous renvoyons la publication au prochain numéro.

Le Gérant : Joseph MATRAT

IMPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. Fortin, *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, Paris.



Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

22e Année | Octobre 1912 | N° 10

Dr Gustave GELEY

Mon Enquête sur les Facultés de Madame X., de Bordeaux [1]

Mesdames, Messieurs,

Ce n'est pas une conférence que je ferai ce soir devant vous. Je devrai me contenter de vous faire part de quelques notes, jetées à la hâte sur le papier à mon retour de Bordeaux.

J'étais allé dans cette ville pour enquêter sur les phénomènes relatés par mes confrères, les Drs Clarac et Llaguet. Il s'agit, vous le savez, de phénomènes de momification dus ou paraissant dus à des effluves, d'une nature encore indéterminée, émis par un sujet spécial, une dame qu'on a appelée Mme X...

Permettez-moi, avant tout, de bien poser la question, telle que j'ai l'intention de la traiter. Il importe, en effet, d'éviter tout malentendu.

Un jour, vous parlant, ici même, de la méthode en métapsychisme, j'exprimai cette opinion, contraire à celle de psychistes éminents, que, dans nos études, les faits, quelqu'intéressants qu'ils fussent, étaient relativement peu de chose, que leur interprétation seule était, au point de vue scientifique et au point de vue philosophique, la question capitale et essentielle.

Pour les phénomènes de Mme X., je soutiens encore la même opinion. Les momifications sont réelles ; depuis dix ans, elle a réussi, avec un succès constant, à momifier une quantité innombrable d'organismes végétaux ou animaux.

Le fait est vrai, évident, certain. Il ne comporte, je l'affirme sans réserve, aucune supercherie, aucun truc. Mais ce fait évident serait banal si on ne cherchait pas à le comprendre.

Pour dire nettement ma pensée, la question capitale qui se pose est celle-ci :

Ces momifications constituent-elles un phénomène spontané, indépendant des effluves réels ou supposés de Mme X., ou sont-elles dues à ses effluves ?

Dans le premier cas, les faits perdent toute signification : dans le deuxième, ils présentent, au point de vue physiologique et philosophique, des conséquences incalculables. A mon avis, pour les raisons que je vous exposerai et en considération de la grande quantité d'objets momifiés ; en considération de la réussite constante des tentatives de Mme X., mon opinion est favorable à l'authenticité, à la réalité de ses facultés spéciales ; mais, ai-je besoin de vous le dire, Mesdames et Messieurs, c'est là une impression personnelle ; impression réfléchie, impression documentée ; mais enfin impression basée sur une enquête de deux semaines seulement. C'est dire que je ne saurais, en ma qualité d'homme de science, vous la donner comme une conclusion définitive. Je me propose donc simplement de vous exposer ce que j'ai vu, de vous dire ce que j'en pense, sans hésitation, sans faiblesse, mais avec la réserve qu'impose l'importance du problème. Il ne s'agit pas, pour un homme de science, de ne pas se tromper. L'évolution scientifique se poursuit à travers les erreurs ; parfois par le fait même de ces erreurs. Ce qu'il importe, c'est d'être de bonne foi ; ce qu'il importe, surtout, c'est d'avoir le courage de dire ce que l'on croit être la vérité, alors même et surtout que l'on juge contrairement à des opinions reçues et pour ainsi dire officielles.

Vous avez tous lu, dans les « Annales des sciences psychiques », le remarquable Rapport des docteurs Clarac et Llaguet. Mon premier devoir est de vous présenter mes confrères Bordelais, car ils ne font pas partie de notre Société ; ils étaient demeurés, jusqu'à présent, étrangers à nos études et vous étaient sans doute inconnus avant leur article des *Annales*.

Le Dr Clarac est l'un des praticiens en vue de

[1] Conférence faite à la « Société Universelle d'Etudes Psychiques », Section de Paris, le 27 Octobre 1912.



Bordeaux. Il a publié, entre autres travaux, des mémoires très intéressants et très précieux sur le traitement du cancer par les sels d'arsenic.

Le Dr Llaguet est un chimiste éminent qui s'est spécialisé dans les recherches de laboratoires. Ses principaux mémoires et travaux portent sur la fonction biliaire et sur la toxicité urinaire. Il a été professeur suppléant à la Faculté de Poitiers avant d'être chargé de cours à celle de Bordeaux. Vice-président de la Société Linnéenne, l'une des Sociétés savantes les plus anciennes et les plus renommées de la région bordelaise, il vient d'être désigné pour la présidence de cette Société.

Vous voyez qu'on peut avoir toute confiance dans l'esprit scientifique et la haute capacité des observateurs de Mme X.. J'ajoute que leur conscience et leur dévouement sont au-dessus de tout éloge. J'ai dit leur dévouement et en effet, Mesdames et Messieurs, il leur a fallu un véritable courage pour révéler au grand jour, pour affirmer publiquement des faits aussi nouveaux et aussi étranges. Vous ne trouverez pas que j'exagère, lorsque je vous aurai dit que depuis dix ans déjà Mme X. pratique ses expériences, avec un succès constant ; qu'elle a été l'objet d'observations de la part d'un grand nombre d'hommes de science et de médecins ; mais qu'aucun de ces derniers, jusqu'à ce jour, n'avait osé en faire part au grand public.

Je suis donc heureux d'avoir l'occasion de rendre ici, aux docteurs Clarac et Llaguet, l'hommage justifié qu'ils méritent, et cela quel que soit l'avenir réservé à leur étude, et, au nom de la Société d'Etudes Psychiques, de leur dire, de tout cœur : merci.

Mon premier soin, en arrivant à Bordeaux et après avoir vu mes confrères, a été d'étudier médicalement et physiologiquement Mme X.

Mme X. est une femme d'environ cinquante ans, d'une santé physique et psychique parfaite. Elle ne souffre d'aucune tare névropathique. D'autre part, sa bonne foi est absolue et son dévouement sans limites. Elle se prête, de la meilleure grâce du monde, à tous les essais, à toutes les expériences, parfois assez dures, qu'on lui demande. Elle y sacrifie sans compter son temps et sa peine. J'ajoute qu'elle fait cela dans le seul but de faire connaître ce qu'elle croit être la vérité ; qu'elle n'accepte aucune rémunération : enfin que sa modestie est si grande qu'elle refuse de dévoiler son incognito. Elle entend, elle me l'a répété maintes fois catégoriquement, être et rester Mme X.

J'ai assisté, pendant deux semaines, à ses expériences. Je restais près d'elle, prenant des notes et la regardant. Voici comment elle opère : elle dispose sur une table les objets (cadavres végétaux ou animaux) à influencer. Pendant mon séjour à Bordeaux, nous lui avions donné jusqu'à trente pièces à influencer à la fois. Les objets étant étalés, elle place ses deux mains au-dessus d'eux à quelques centimètres de distance. Parfois elle fait des passes avec le bout des doigts ou la paume de la main. De temps en temps, elle retourne les objets pour les influencer de tous les côtés, mais ces manœuvres ne semblent même pas nécessaires : les objets placés près d'elle, simplement dans son ambiance immédiate, seraient influencés aussi, sans qu'elle mit les mains dessus.

Les séances durent environ un quart d'heure; elle en fait une, parfois deux par jour.

Après chaque séance, elle enveloppe les objets dans une feuille de papier et on les range ensuite sous clé, dans un placard où personne ne peut les approcher.

Pendant les séances, elle est, au point de vue psycho-physiologique, dans un état absolument normal. Elle cause tranquillement de sujets quelconques. Elle n'éprouve aucune fatigue consécutive. Elle opère indifféremment au jour ou à la lumière artificielle, en été comme en hiver, quelles que soient les conditions atmosphériques ou climatériques. *Elle m'a affirmé qu'elle n'avait jamais eu d'échec.*

J'ai observé soigneusement, avec les Drs Clarac et Llaguet, le processus des phénomènes produits.

Voici ce qui se passe :

Les plantes paraissent très vite stérilisées. Elles se dessèchent en conservant leur coloris ; les feuilles (remarque importante) restent toujours très adhérentes à la tige.

Les petits animaux ne subissent pas la moindre putréfaction. Ils se dessèchent peu à peu et demeurent ensuite momifiés, sans modification ultérieure appréciable, même après plusieurs années.

C'est ce qui se passe, par exemple, pour les petits poissons, les petits mollusques ou crustacés, et même pour les petits oiseaux.

Les animaux plus gros, tels que les gros oiseaux, les petits mammifères, etc., se conservent frais très longtemps. Alors qu'ils devraient, normalement, être en pleine putréfaction, ils présentent encore l'apparence de la mort récente et ne dégagent aucune odeur. Peu à peu, cependant, au bout de dix, quinze, vingt jours ou davantage, suivant la saison et suivant le volume de l'animal, la situation change et une nouvelle phase apparaît. On observe un

commencement de putréfaction. Mais cette putréfaction n'est qu'ébauchée, et se manifeste uniquement par une odeur, très atténuée. Il n'y a pas de ballonnement de l'animal, pas de dégagement interne de gaz putrides, *pas de liquéfaction.* Les tissus cutanés, c'est-à-dire ceux qui ont été le mieux soumis aux effluves de Mme X., ne subissent aucune modification. Alors, très vite, survient la troisième phase, celle de la dessication : les tissus se rétractent, l'odeur disparaît, la momification commence. Elle est complète généralement au bout de deux, trois, quatre ou cinq semaines. Dès lors l'animal semble devoir se conserver indéfiniment. Les poils, les plumes restent très adhérents ; les couleurs sont conservées ; l'animal est aussi bien, sinon mieux conservé qu'un animal empaillé. Quand l'animal est fait, suivant l'expression de Mme X., elle le laisse de côté et ne s'en occupe plus.

Ce qui est plus extraordinaire encore, c'est que, si l'on soumet à Mme X. un cadavre déjà en pleine putréfaction, cette putréfaction est arrêtée net en 2 ou 3 séances, l'odeur disparaît et la dessication commence.

Quand le cadavre contient des parasites, tels que des larves de mouches, ces parasites semblent ne plus pouvoir vivre dans leur milieu d'élection Dès les premières séances on voit les larves abandonner à la hâte leur proie et venir autour d'elle où elles meurent rapidement, pendant que cette dernière se momifie.

La fermentation putride n'est pas la seule à être influencée et gênée par les effluves de Mme X. On a obtenu des résultats comparables avec d'autres fermentations : la fermentation acétique du vin est empêchée ; la fermentation alcoolique du glucose est retardée.

Une question intéressante, que beaucoup de vous se sont peut être posée, méritait d'être résolue ; c'est celle de l'origine de l'étrange faculté de Mme X.. Je lui ai demandé comment elle s'était aperçue de cette faculté. Elle m'a écrit un petit récit, très curieux, que je me permets de vous lire tel quel, sans y rien toucher, pour ne pas lui enlever de sa saveur; je me contenterai de remplacer les noms propres des observateurs qui n'ont pas voulu se mettre en avant, par des pseudonymes.

Voici le récit :

Monsieur le Docteur,

En 1900, avant de partir pour Paris (pour l'Exposition) le 23 juin, je recommandais à ma domestique d'emporter les oranges qui restaient dans le fruitier dans la crainte de la moisissure. (Ces oranges étaient là, depuis deux mois et avaient diminué de volume).

En entrant, le 19 juillet, je trouvai dans mon salon une bruyère très sèche comme feuillage, avec une quantité de fleurs considérables. En l'époussetant avec le plumeau, à mon grand étonnement, les fleurs ne tombaient pas. Un petit pot de capillaire, qui était dans un bibelot, semblait avoir du fil de fer comme branchage, et les feuilles très vertes et sèches ne tombaient pas. Dans ma salle à manger, je trouvais mes oranges oubliées par la bonne et momifiées... N'y pensant plus, nous partîmes pour la campagne.

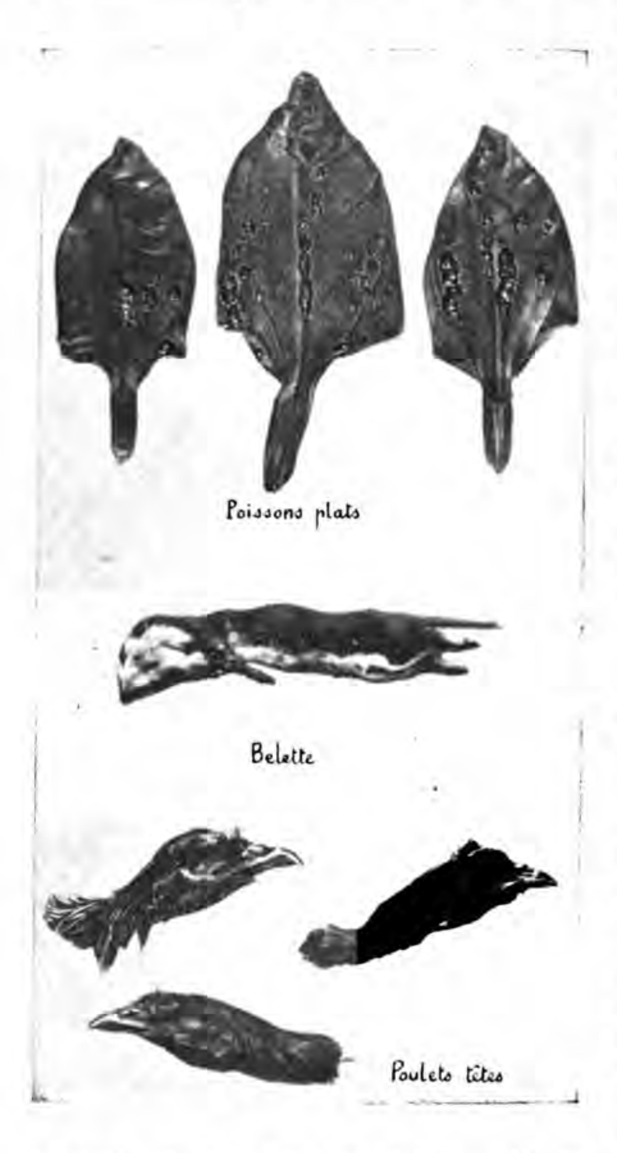
A la rentrés (en novembre), je recevais une dame amie, et dans la conversation je parlai de mes fleurs et des oranges.

Au printemps, elle revint et devant le Dr Martin, ami de la maison, reparla de mes fleurs et fruits : « Oh, dit-elle, combien je voudrai sêtre après ma mort ensevelie *dans la cave* de Mme X. pour ne pas pourrir ! » « Oui, répondit le Docteur, les pierres y sont peut-être pour quelque chose » ; et en archéologue, qu'il est, il voulut en faire l'expérience immédiatement. Il pria la servante d'aller acheter 6 oranges, les plaça lui-même dans les chambres, cabinet de toilette, salon et salle à manger *hors portée des mains indiscrètes*, puis revint huit jours après : *les oranges étaient à demi moisies.* « Ah ! dit-il, ce n'est pas la maison. » « Permettez, Docteur, lui dis-je, que je les touche chaque jour et nous verrons ! *si c'était moi* ! » ajoutais-je étourdiment. Il sourit et un mois après, je lui montrais les oranges qu'il avait marquées lui-même : elles étaient durcies, surtout à la partie moisie plus qu'au côté sain. Grand fut son étonnement ! « Oh ! dit-il, c'est à voir !... dès que je trouverai dans le piège une souris je vous la soumettrai. » « Non certes, lui dis-je, gardez-vous en bien ! elle se pourrirait et infecterait ma maison, laissez-la dans votre laboratoire. » (Et tous deux de rire...) Les choses en restèrent là, les vacances, la campagne, puis l'hiver et en février ou mars, Mme Gauthier se trouvant avec le père de Mr Durand, Professeur agrégé de science au Lycée de B., reparla de mes oranges, voulut revoir ma bruyère (qui se maintenait et qui se maintient encore malgré les douze ans passés) et dit : « Il faudrait la science pour savoir le pourquoi. » Il faut dire que j'avais ajouté d'autres oranges aux premières (conservées aussi en les touchant ; des fraises même augmentaient ma collection). Or M. Durand, le père, dit : Je vais en parler à mon fils. Le lendemain, la jeune femme de ce dernier vint m'embrasser (ce sont des amis) et se rendre compte de la part de son mari.

Le Professeur, à son tour, vint et très étonné dit : c'est curieux ! Il me fit influencer des plaques ; puis les vacances arrivèrent, la rentrée et finalement pour la Noël *il me porta 2 oiseaux* : un verdier et un moineau, tués pendant les fêtes passées au Médoc. En me les donnant il sourit en disant : « si vous les conserviez en les touchant, il y aurait de quoi le dire à Paris ! mais sûrement cela n'aura pas lieu. » Ces oiseaux furent visités chaque semaine par lui et durèrent deux mois avant de se momifier (il est vrai que c'était l'hiver).

Le Dr Martin les avait vus lors de sa visite du 1er de

l'an; il revint deux fois pour s'en rendre compte et disait : « Si vous étiez née il y a deux cents ans seulement l'on vous aurait brûlée vive... » et moi de rire ! Un jour même, il dit : « Si vous étiez marchande de gibier, vous conserveriez votre marchandise. » Le Dr Dupont s'en émut aussi et en ami me conseilla de continuer les expériences. M. Brun, naturaliste distingué (et ami) aussi en fut ému. M. Dufour, Professeur à la faculté de science, autre ami encore, s'en étonna également ! Enfin, le Dr Clarac vint à son tour, et avec M. Durand, professeur, ils suivirent l'expérience du vin et de la belette. Puis, le Dr Bouvier (de la Charente) et le Dr Clarac, tous deux se concertèrent, s'unirent et finalement avec le Dr Llaguet la chose fut décidée et les expériences se firent dans le laboratoire de ce dernier et soumises au Dr Geley.



Telles sont les phases de ce fluide qui ne fait pas osciller l'aiguille aimantée ni la boussole. Et tel a été le point de départ du tout.

Les pièces ainsi momifiées par Mme X. ne se comptent plus. Il y a un véritable musée chez elle et chez le Dr Llaguet. Elle en a distribué aussi à la plupart des médecins qui l'ont examiné.

Toutes les pièces, qu'il s'agisse de fleurs, de feuilles et autres végétaux ou d'animaux ont une apparence identique : elles sont desséchées, momifiées, mais intactes. Il semble vraiment qu'il ne leur manque que l'eau contenue dans les organismes vivants.

Je vous rappelle que Mme X. n'a jamais eu d'échec. Il est vrai qu'elle n'a encore entrepris que des animaux relativement petits : le plus gros est un chien qu'elle est en train de momifier et qu'elle paraît devoir réussir.

Je vais maintenant vous montrer, en projections, quelques-uns des objets stérilisés et momifiés ; après quoi je terminerai par un essai d'interprétation rationnelle du phénomène.

1re projection : *fruits* : orange, fraises, prunes.

Il suffit de les hydrater convenablement pour leur rendre leur parfum et même dans une certaine mesure leur saveur. C'est d'ailleurs ce qui se produit pour les prunes séchées au soleil ; mais non pour les fraises qui moisissent et se décomposent.

2e projection : *poissons plats.*

Je n'attribue pas une importance capitale à ces momifications de poissons. Les poissons se momifient assez facilement ; dans d'autres conditions il est vrai.

3e projection : *poissons allongés* : anguilles.

4e projection : *poissons renflés* : cyprins, rouget, sardine. Le rouget, on le sait, se putréfie très vite.

5e projection : *têtes de poulets* avec la cervelle, bien entendu ; les plumes sont très adhérentes.

6e projection : *Oiseaux* non vidés : canaris, chardonneret. D'un coloris admirable, aussi frais que des oiseaux empaillés, sans avoir l'apparence de vie que leur donnent artificiellement les empailleurs.

7e projection : *côtelettes de mouton*, momification parfaite, très dures.

8e projection : *viscères* : rate, foie, poumon et trachée, 1 cœur, 2 reins, 1 cou, 1 foie, très ancien ; sur le foie traces des vers qui pullulaient avant l'action de Mme X.

9e projection : *belette* tuée il y a quatre ans; elle était déjà en putréfaction quand commencèrent les expériences. Son ventre était très ballonné; forte odeur. Mme X. ne croyait pas au succès et ne fit l'expérience qu'à contre-cœur. Cependant réussite complète. La momification est absolue et la conservation parfaite. Le coloris est intact. Pas un poil ne manque.

10e projection : *tête de lapin* : à peine achevée, a été faite sous mes yeux.

Ces pièces ne constituent qu'une très faible partie, je le répète, des organismes momifiés depuis dix ans par Mme X.

Il s'agit maintenant, Mesdames et Messieurs, d'essayer de comprendre ce qui se passe, d'expliquer le phénomène. Et d'abord, la première question qui se pose est une question préjudicielle : Le phénomène existe-t-il ? *Je veux dire est-ce un phénomène spontané ou un phénomène soumis à la dépendance de Mme X.* ?

Avec toutes les réserves et la prudence qu'impose l'importance du sujet, je vous dirai qu'avec les Drs. Clarac et Llaguet, je crois à la réalité du phénomène.

Sans doute les momifications d'organes ou d'organismes peuvent se produire spontanément, et je reviendrai, tout à l'heure, longuement sur ce fait qui permet, dans une certaine mesure, l'interprétation des facultés de Mme X. Mais, il faut bien l'avouer, ces momifications spontanées sont rares ; elles ne sont, presque toujours, *spontanées qu'en apparence* et dues à l'intervention d'agents physiques ou chimiques bien déterminés. Or, dans les pièces soumises à Mme X., la momification est constante, sans l'intervention d'aucun agent physique ou chimique.

Qu'un petit poisson se momifie spontanément pour peu qu'il soit à l'abri des mouches, cela se conçoit et s'observe. Que des viscères, du sang, que des animaux relativement gros, comme une belette, subissent *toujours* la même momification, cela ne se conçoit plus.

2e argument : les expériences des Drs. Llaguet et Clarac ont été faites avec des « témoins » soustraits à l'influence de Mme X.

Or, ces témoins ont subi une complète putréfaction, bien que placés dans les mêmes conditions physiques et ambiantes. Les huîtres témoins, par exemple, se sont liquéfiées, puis pour ainsi dire gazéifiées et ont disparu ne laissant que les coquilles vides, alors que les huitres influencées se momifiaient.

3e argument : *arrêt de la putréfaction* : Ce n'est pas là un phénomène spontané. On n'a jamais vu un cadavre en pleine putréfaction et plein de vers se conserver et se momifier sans l'intervention d'agents physiques ou chimiques extrêmement actifs (et encore je ne sais pas si cette intervention réussirait).

4e argument : *comparaison avec d'autres fermentations.* La fermentation acétique du vin est empêchée (alors que le vin témoin se transforme en vinaigre).

La fermentation alcoolique du glucose est retardée.

Un physicien des plus distingués me disait hier qu'à son avis, ces expériences sur les fermentations étaient ce qui le frappait le plus. Aussi seront-elles continuées et variées.

Le phénomène de momification, sous une influence émanée de Mme X. semble donc démontré.

Comment l'interpréter ? Ici deux questions se posent :

1o *Quel est le processus intime du phénomène ?*

2o *Quel est l'agent cause de ce processus ?*

La première question est relativement facile à résoudre.

Elle ne peut l'être, malheureusement, qu'à condition d'entrer dans des détails, je ne dirai pas répugnants (il n'y a rien de répugnant pour la science), mais tout de même un peu spéciaux, puisqu'il s'agit du mécanisme interne de la désagrégation putride. Vous voudrez donc bien m'excuser d'entrer dans ces détails indispensables.

Que se passe-t-il normalement quand un organisme végétal ou animal est mort ? Cet organisme se trouve en proie à deux tendances naturelles, mais, chose curieuse, opposées :

A) *La première tendance est la deshydratation, la dessication* : Le cadavre, privé des apports perpétuels d'eau, venues du dehors pendant la vie, devrait se dessécher spontanément et se momifier.

C'est ce qui arrive parfois ; c'est ce qui arriverait toujours s'il n'y avait pas intervention de la deuxième tendance naturelle.

B) *Cette deuxième tendance naturelle est la putréfaction.* Elle est due aux infiniment petits, aux microbes.

Sous l'influence des microbes se produit dans le cadavre une fermentation spéciale ; les matières organiques se liquéfient, puis se transforment en gaz dont les principaux sont l'hydrogène sulfuré et l'ammoniaque. Dès lors, plus ou moins rapidement, suivant les conditions ambiantes, l'organisme putréfié disparaît totalement, à l'exception des parties composées de matières minérales, squelette, coquilles, carapaces, lesquelles durent infiniment plus longtemps.

Le processus normal de putréfaction est accéléré, le plus souvent, par l'invasion de parasites dont les matières cadavériques constituent le milieu favorable à leur développement. Les parasites sont surtout les moisissures et les larves des mouches.

Ainsi donc, dans la nature deux processus



opposés se disputent, pour ainsi dire, les organismes privés de vie ; l'un tendant à la dessication, la momification et la conservation relative ; l'autre tendant à la putréfaction et à la destruction totale.

De ces deux processus contraires, le premier est le moins puissant : il l'emporte cependant souvent chez un certain nombre de petits animaux, tels que les astéries, certains coléoptères, etc. Il peut l'emporter aussi, quoique beaucoup plus rarement, chez d'autres animaux, pour peu qu'ils soient mis à l'abri des moississures ou des larves ; c'est ce qui se voit pour quelques petits poissons, tels que les hyppocampes, qui se dessèchent généralement sans pourrir.

Le processus dessicatif l'emportera encore, même chez de plus gros animaux, mais à la condition d'un aide favorisante luttant contre la putréfaction.

L'irradiation solaire est l'une des plus connues ; *la composition, d'ailleurs encore mal déterminée, de certains terrains*, agit de même, dans des cas très rares il est vrai. C'est ainsi qu'on a retrouvé parfois, dans ces terrains, les cadavres momifiés, et même des cadavres humains. Enfin *l'action des antiseptiques* est employée journellement pour la conservation des cadavres ; mais on sait à quelles difficultés l'on se heurte dans les pratiques dites de l'embaumement et de l'empaillage.

Tout le monde connaît les procédés de l'antique Egypte pour les momifications (éviscération totale, emploi de substances aromatiques et antiseptiques, enveloppement du cadavre dans des séries de bandelettes, etc.).

Pour l'empaillage, ce n'est pas moins compliqué. Voici quelques renseignements, que je crois intéressants de vous donner à ce sujet :

Les opérations de l'empaillage sont très complexes et délicates :

1° La première est l'écorchage : on ne garde que la peau et le crâne ;

2° La deuxième est le curetage parfait du crâne, pour enlever la cervelle, par un trou fait exprès.

3° La troisième est le desséchage de la peau par le plâtre pulvérulent ;

4° La quatrième est le badigeonnage interne avec des antiseptiques puissants, spécialement de la pâte ou de la poudre arsenicale ;

5° La cinquième est le badigeonnage externe, entre les plumes ou les poils, avec une solution concentrée de sublimé ;

6° La sixième est le bourrage de la cavité avec de la filasse imbibée d'arsenic ;

7° Enfin la septième est le montage, qui ne nous intéresse pas.

Vous voyez combien il est difficile de conserver un cadavre et de réaliser le processus normal de momification.

Quoi qu'il en soit, je le répète, le processus de dessication et de momification n'a rien de mystérieux en lui-même. *C'est le processus naturel qui se produit quand la putréfaction est empêchée.*

Nous avons tenté, avec Mme X., des expériences tendant à démontrer que c'était bien ainsi que les choses se passaient sous son action :

Quand nous empêchions artificiellement la desssication (par des moyens qui feront l'objet de publications ultérieures) la putréfaction se produisait, simplement retardée, mais on pouvait l'interrompre à volonté, dès qu'on laissait la dessication s'opérer.

Donc, il semble certains que l'action de Mme X, si elle existe, comme nous le croyons, est une action stérilisatrice, empêchant ou du moins *gênant suffisamment la pullulation des parasites microbiens ou autres*, et permettant, par suite, au processus naturel de dessication de l'emporter sur le processus opposé de putréfaction.

L'action stérilisatrice de Mme X est-elle directe ou indirecte ? Agit-elle, en d'autres termes, sur les parasites pour les détruire, ou sur leur milieu ambiant pour le leur rendre réfractaire ?

Notre impression actuelle (mais ce n'est qu'une impression) est qu'il s'agit d'une stérilisation indirecte : l'action de Mme X., favoriserait la résistance des tissus et les rendrait inaptes à la putréfaction.

Maintenant se pose la deuxième question : *celle de la nature même de l'agent stérilisateur.*

Là, nous en sommes réduits à de pures hypothèses.

En tout cas, il ne s'agit sûrement pas d'une action médiumnique. Il n'y a dans les expériences de Mme X., aucun des caractéristiques du médiumnisme.

S'agit-il de ce qu'on appelle magnétisme ?

S'agit-il d'une radio-activité humaine inconnue ? Nous n'en savons rien.

En tous cas, ce qui est certain, si les phénomènes de Mme X. sont vrais, c'est qu'il y a extériorisation, émission en dehors d'elle d'une force inconnue, capable cependant *d'une action organique puissante et profonde*. Or, se serait là une découverte dont il suffit, pour faire saisir l'importance capitale, de dire qu'elle renverserait l'un des dogmes les plus tenaces de la psychophysiologie classique : celui qui refuse, de parti pris, d'admettre les actions à distance de l'organisme humain.

Sans doute, des réserves s'imposent encore.



Je ne vous ai rien caché des doutes, doutes légitimes, doutes nécessaires, qui viennent, bon gré, mal gré, à la pensée.

Les expériences devront être répétées, variées, multipliées. Elles sont du reste faciles, ne nécessitant aucune des conditions complexes, si délicates du médiumnisme.

Donc, n'affirmons rien trop vite, n'affirmons rien encore d'une manière absolue. Sachons patienter.

Le jour, en effet, où la démonstration des facultés de Mme X. sera évidente pour tous et ne pourra plus faire l'objet du moindre doute, de la moindre équivoque, ce jour là, Mesdames et Messieurs, marquera une étape décisive dans la progression des études métapsychiques.

Ernest BOZZANO

DES PHÉNOMÈNES PRÉMONITOIRES

(*Suite, voir le numéro de Septembre*)

1re CATÉGORIE

AUTO-PRÉMONITIONS DE MALADIE OU DE MORT

Sous-Groupe A

AUTO-PRÉMONITIONS DE MALADIE

1er cas. — Il serait difficile, dans cette première subdivision, de trouver un seul cas dont les détails ne pourraient être expliqués par un phénomène d'auto-suggestion ; je me bornerai donc à en rapporter un exemple unique, qui, bien que choisi parmi les plus caractéristiques, n'échappe pas à ce défaut commun.

Je l'extrais — en le résumant en partie — de l'ouvrage du Dr Alphonse Teste : *Manuel pratique du magnétisme animal* (p. 140).

Le vendredi 8 mai, le Dr Teste plongea dans un état de somnambulisme Mme Hortense M., en présence du mari de cette dernière. Aussitôt endormie, elle annonça :

— Je suis enceinte de quinze jours, mais je n'accoucherai pas à terme, et j'en ressens déjà un chagrin cuisant. Mardi prochain (12 mai), *j'aurai peur de quelque chose*, je ferai une chute, et il en résultera une fausse couche.

— De quoi donc aurez-vous peur, madame, lui demandai-je avec une expression d'intérêt qui était loin d'être simulée.

— Je n'en sais rien, monsieur.

— Mais où cela vous arrivera-t-il ? où ferez-vous votre chute ?

— Je ne puis le dire ; je n'en sais rien.

— Et il n'y a aucun moyen d'éviter tout cela ?

— Aucun.

— Si pourtant nous ne vous quittions pas ?

— Cela n'y ferait rien.

— Dieu seul pourrait donc prévenir l'accident que vous redoutez ?

— Dieu seul ; mais il ne le fera pas, et j'en suis profondément affligée.

— Et vous serez bien malade ?

— Oui, pendant trois jours.

— Savez-vous au juste ce que vous éprouverez ?

— Sans doute, et je vais vous le dire : Mardi, à trois heures et demie, aussitôt après avoir été effrayée, j'aurai une faiblesse qui durera huit minutes ; après cette faiblesse, je serai prise de maux de reins très violents qui dureront le reste du jour et se prolongeront toute la nuit. Le mercredi matin, je commencerai à perdre du sang ; cette perte augmentera avec rapidité et deviendra très abondante. Cependant il n'y aura pas à s'en inquiéter, car elle ne me fera pas mourir. Le jeudi matin, je serai beaucoup mieux, je pourrai même quitter mon lit presque toute la journée ; mais le soir, à cinq heures et demie, j'aurai une nouvelle perte qui sera suivie de délire. La nuit du jeudi au vendredi sera bonne, mais le vendredi soir j'aurai perdu la raison. »

Mme Hortense ne parlait plus ; et sans croire explicitement à ce qu'elle nous disait, nous en étions tellement frappés, que nous ne songions plus à l'interroger. Cependant M., vivement ému du récit de sa femme,



et surtout de ses dernières paroles, lui demanda avec une indescriptible anxiété si elle serait longtemps en démence.

— Trois jours, répondit-elle avec un calme parfait. Puis elle ajouta avec une douceur pleine de grâce : « Va, ne t'inquiète pas, Alfred, je ne resterai pas folle et je ne mourrai pas ; je souffrirai, voilà tout. »

Au réveil — comme toujours — Mme Hortense avait tout oublié, et le Dr Teste, dans l'intérêt de la patiente et de la science, recommanda au mari de garder le secret le plus absolu sur l'incident. En même temps, il prit note de tout, et soumit ses annotations au Dr Amédée Latour. Le mardi arrivé, il se rendit chez les époux M., qu'il trouva à table, et observa que Mme Hortense était en parfaite santé et d'excellente humeur. Le repas terminé, ayant obtenu la permission de plonger Mme Hortense en somnambulisme, il demanda :

— Comment allez-vous, madame ?

— Très bien, monsieur ; mais ce n'est pas pour longtemps.

— Comment cela ?

— Mme Hortense répéta alors sa phrase sacramentelle du vendredi, à savoir : *Entre trois et quatre heures, j'aurai peur de quelque chose, je ferai une chute ; il en résultera une perte abondante, etc.*

— Mais enfin, quel est donc l'objet qui vous fera peur ?

— Je n'en sais rien.

— Mais où est-il ?

— Je n'en sais rien.

— Alors, madame, si ce que vous dites se réalise, il faut admettre une fatalité dans les événements qui vous arrivent ?

— Oui, monsieur ; comme dans la plupart de ceux qui arrivent à tous les hommes.

— Et il n'est aucun moyen de se soustraire à cette fatalité ?

— Aucun.

— Ce soir, madame, je serai en mesure de vous contredire.

— Ce soir, monsieur, vous serez fort inquiet sur ma santé, car je serai bien malade.

Ici, le Dr Teste réveilla Mme Hortense, qui ne se souvenait de rien. D'accord avec son mari, ils prirent toutes les précautions imaginables pour se prémunir contre le moindre incident fortuit ; et lorsque l'heure désignée approcha, ils fermèrent hermétiquement les volets, dans la crainte qu'un accident dans la rue, ou dans la maison d'en face, ne déterminât la réalisation de la prophétie. Trois heures et demie avaient sonné depuis peu lorsque Mme Hortense, qui observait avec un non léger étonnement ce qui se passait autour d'elle, se leva soudain du divan sur lequel on l'avait priée de s'asseoir, et dit :

— Me permettrez-vous, messieurs, de me dérober une minute à votre inconcevable sollicitude ?

— Où prétendez-vous aller, madame ? m'écriai-je avec un air d'inquiétude que je n'aurais pu dissimuler.

— Eh ! mon Dieu ! monsieur, qu'avez-vous donc ? Pensez-vous que j'aie des projets de suicide ?

— Non, madame, mais...

— Mais quoi ?

— Je sens que je suis indiscret, mais c'est que votre santé m'intéresse.

— Alors, monsieur, reprend-elle en riant, raison de plus pour me laisser sortir.

Le motif, comme l'on voit, était plausible, et il n'y avait guère moyen d'insister. Cependant M., qui voulut pousser la chose jusqu'à son comble, dit à sa femme :

— Eh bien ! ma bonne amie, me permettras-tu de t'accompagner jusque là ?

— Comment ! mais c'est donc une gageure ?

— Précisément, madame, une gageure entre vous et moi, et que bien certainement je gagnerai, quoique vous ayez juré de me la faire perdre...

Mme Hortense nous regarde tour à tour, et reste bien loin de deviner.

— Une gageure entre nous deux ? répète-t-elle... Allons, je n'y suis pas du tout ; mais n'importe... Nous verrons.

Elle accepte le bras que lui présente son mari, et sort en éclatant de rire.

Moi aussi je riais, et pourtant j'éprouvais je ne sais quel pressentiment que le moment décisif était venu. Il est tellement vrai que cette idée me préoccupait, que je ne songeai pas à rentrer dans l'appartement de monsieur et de madame pendant leur absence, et que je restai comme un suisse à la porte de leur antichambre où je n'avais que faire.

Tout à coup, un cri perçant se fait entendre, et le bruit d'un corps qui tombe retentit sur le perron. Je monte en courant ; à la porte des lieux d'aisance, M. à sa femme éperdue, mourante, entre ses bras. C'est bien elle qui a crié ; le bruit qui a frappé mon oreille est bien celui de sa chute. A l'instant où elle venait de quitter le bras de son mari pour entrer au cabinet, un rat (Mme Hortense a de ces animaux une horreur incroyable), un rat, là où depuis vingt ans on assure n'en avoir pas vu un seul, s'était présenté à sa vue et lui avait causé une terreur si vive et si soudaine qu'elle en était tombée à la renverse, sans qu'il y eût eu possibilité de la retenir. — Voilà le fait tel qu'il s'est passé, je le jure sur mon honneur.

Le premier point de la prédiction s'était réalisé ; le reste s'accomplit avec la même exactitude. Mme Hortense eut sa faiblesse, ses douleurs, sa perte, son délire, sa journée de calme et ses trois jours d'aliénation. Rien n'y manqua ; ni la nature des phénomènes annoncés, ni l'ordre dans lequel ils se succédèrent. Le Dr Amédée Latour et plusieurs amis de M., suivirent avec intérêt les différentes phases de cette miraculeuse maladie, dont, grâce à Dieu, il ne reste plus de trace aujourd'hui.

Qui oserait, après de semblables faits, poser encore les limites du possible, et définir la vie humaine ?

Lorsqu'en 1901, je reproduisis ce cas dans la *Revue d'Etudes Psychiques*, Myers objecta avec raison que, malgré le caractère remarquable de l'épisode sous d'autres aspects, il n'offrait aucune précise évidence prémonitoire ; il continuait ainsi : « La somnambule n'a pas su désigner précédemment la cause de sa frayeur... En l'absence du rat, le *Moi subliminal* de Mme Hortense aurait su probablement découvrir quelque autre cause, réelle ou imaginaire, de sa peur, et ses effets se seraient suivis dans l'ordre établi d'avance ».

Il est indéniable que les recherches modernes sur les phénomènes hypnotiques prouvent le bien fondé des observations de Myers ; il faudra donc bien convenir que même le curieux incident du rat ne suffit pas à conférer une valeur précognitive au cas en question ; cela n'exclut pas naturellement la possibilité qu'il soit réellement prémonitoire en partie ; mais en matière scientifique, les probabilités ne comptent pas.

J'observerai néanmoins qu'en fait de suggestion et d'auto-suggestion, il faut distinguer entre *les états superficiels de l'hypnose*, dans lesquels la mentalité du sujet se trouve grandement diminuée, les facultés de discernement abolies, les conditions de crédulité en vertu desquelles sont déterminées les suggestions augmentées en proportion, et *les états profonds de l'hypnose*, où la mentalité du sujet devient au contraire merveilleusement augmentée, où les facultés de discernement sont aiguisées, et les conditions de crédulité inexistantes, ce qui rend par conséquent impossible toute forme de suggestion et d'autosuggestion, comme le savent fort bien les hypnologues modernes.

Or, le sujet du Dr Teste s'étant évidemment trouvé en conditions de « somnambulisme lucide », ce qui équivaut à *l'un des états profonds de l'hypnose*, il serait difficile de concilier ce fait avec l'explication auto-suggestive ; inconciliables sembleraient aussi les circonstances d'une personnalité somnambulique qui, d'un côté, s'exprime avec assez de bons sens pour manifester ses parfaites conditions d'intégrité mentale, et de l'autre, se montre privée de raison au point de sévir aveuglément contre la partie consciente d'elle-même. Les cas de *luttes intestines* euxmêmes, désignés par l'expression de « *personnalités par contraste* », ne pourraient être avancées pour contredire mon assertion, car ces derniers sont fondamentalement différentes ; et, se réalisant en conditions de désagrégation spontanée ou provoquée de la personnalité consciente, ils ne peuvent créer — et ne créent — que des « personnalités subconscientes » douées de mentalité plus ou moins rudimentaire, anormales et amorales, c'est-à-dire en parfaite harmonie avec les actions qu'elles accomplissent : ce qui ne se produit justement pas dans le cas exposé.

En matière d'hypnose et de suggestion, mon opinion est qu'il reste beaucoup à scruter, et beaucoup à modifier dans les théories en vogue, qui pèchent par leur amour débordant de la généralisation. Les *états profonds de l'hypnose* attendent encore l'homme de science qui entreprendra des les éclairer comme il convient.

Sous-Groupe B

AUTO-PRÉMONITIONS DE MORT A BRÈVE ÉCHÉANCE, ET OU LA MORT EST DUE A DES CAUSES NATURELLES.

IIe Cas. — Je commence par un épisode de somnambulisme magnétique, tiré de l'œuvre citée du Dr Teste, et qui s'expose aux mêmes critiques, quoique la somnambule s'exprime en termes tels à laisser une issue à l'hypothèse précognitive. Voici le récit :

Mlle Clary avait été magnétisée plusieurs fois ; on la consultait inutilement pour elle-même, parce qu'elle n'eut jamais l'*instinct des remèdes* ; mais à part cela, elle fut pendant quelque temps admirablement lucide, et si malheureusement elle ne put pas se tracer un traitement, elle nous fit jour par jour, et cela longtemps à l'avance, tout le pronostic de sa maladie. Voici le résumé de la dernière séance où elle fut endormie (15 mai 1840).

— Comment vous trouvez-vous, mademoiselle ?
— Très mal.
— Où souffrez-vous ?
— Partout.
— Mais où souffrez-vous le plus ?
— Dans le ventre.
— Dans quelle partie du ventre ?
— Plus bas que l'estomac.
— Vous voyez vos intestins ?
— Oui, monsieur.
— Et qu'y voyez-vous ?
— Des taches rouges de sang et d'autres noirâtres ; puis, dans une place longue comme la main, une multitude de petits boutons rouges.
— Est-ce tout ?
— Oui, monsieur.
— Comment voyez-vous vos poumons ?
— Comme desséchés.
— Ne vous semblent-ils pas, dans leur partie supérieure, parsemés de *grains blancs* ?
— Je ne *vois* pas assez bien pour le dire. (Réponse négative, qui dénoterait une absence de suggestionnabilité chez la somnambule).



— Et vous ne savez pas ce qu'il faudrait vous faire prendre pour vous guérir ?

— Non, monsieur.

— Comment irez-vous demain ?

— Un peu mieux qu'aujourd'hui.

— Après-demain ?

— J'aurai beaucoup de fièvre.

— Comment irez-vous le 25 de ce mois ?

— Très mal.

— Le premier juin ?

— Plus mal encore ; j'aurai tout le corps enflé.

— Et ensuite ?

— Le deux et trois !... oh ! que je serai malade ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Et ensuite ?

— Attendez...

Mlle Clary, réfléchit longtemps ; enfin elle nous dit : « Le quatre... je ne vois plus rien. »

On l'éveilla ; elle ne garda aucun souvenir de tout ce qu'elle avait dit, et je recommandai expressément qu'on ne lui en parlât pas. Cependant tout se passa à peu près comme elle l'avait prédit, *jusqu'au quatre juin, jour où Mlle Clary D. mourut !* » (A. Teste ouvr. cité, p. 137.)

Dans ses commentaires, M. Teste polémise avec le Dr Bertrand, et se demande : « Est-ce parce qu'elle a dit qu'au 4 *juin elle cessait d'y voir*, que Mlle Clary meurt justement au 4 juin ? » — Il me semble que le Dr Teste n'a pas tous les torts d'en douter, si l'on considère que par la phrase « je ne vois plus rien », la somnambule se rapportait évidemment au fait des visualisations subjectives brusquement interrompues, ce qui ferait croire vraisemblablement que la somnambule, avec ces mots, ne voulait pas faire allusion à sa mort, et ne pensait donc nullement devoir mourir ; en ce cas la supposition que la mort ait été causée par auto-suggestion cesserait d'exister.

Il serait plutôt permis de supposer, d'après les épisodes de cette nature, que le *Moi subliminal* a réellement la perception exacte des maladies rongeant le corps à lui rattaché, de façon à en déduire les phases qui devront avoir lieu jusqu'à la guérison ou à la mort, et qu'en certaines conditions psychiques, soit spontanées, soit provoquées, il parvient à renseigner sur elles plus ou moins clairement le *Moi superliminal*, au moyen de visualisations hallucinatoires ou d'autres formes subjectives qui s'y rapprochent. Cela correspondrait à la *troisième* des hypothèses proposées pour l'explication des phénomènes prémonitoires dans l'introduction du présent travail, et nous aurions là une première forme de prémonition propre et véritable.

IIe Cas. — Dans cet autre cas, la présomption en faveur de l'hypothèse prémonitoire est fondée sur des détails d'ordre symbolique et imprévisibles où se dessine une prophétie de mort.

Je tire le cas des *Annales des Sciences Psychiques* (1903, p. 321) ; relateur, le Dr Barbillon.

Mlle A. C. appartenait à ma famille par des liens assez éloignés. C'était une vieille demoiselle remarquablement intelligente, fine, spirituelle et douée d'une grande énergie morale. Les dernières années de sa vie furent cruellement éprouvées par la maladie. Atteinte d'un cancer du sein elle dut subir une opération chirurgicale qui la délivra de son mal pendant trois années, au bout desquelles la récidive apparut. En même temps évoluait chez elle une tuberculose pulmonaire qui devait l'emporter.

Mlle C. était douée d'une piété fervente ; elle supporta son mal avec beaucoup de courage et de résignation ; dans les premiers jours de l'année 1901, elle était arrivée à la dernière période de sa maladie ; elle succomba le 7 janvier 1901, à l'âge de soixante-trois ans.

Quatre ou cinq jours avant sa mort, à la visite que je lui fis le matin, je la trouvai, contre son habitude, en proie à une impression profonde de tristesse et de découragement. Jusque-là j'avais pu croire qu'elle se faisait quelques illusions, et qu'elle n'avait pas perdu tout espoir de guérir. La cause de ce changement brusque dans son état normal provenait d'un cauchemar dont elle avait été oppressée pendant la nuit, et qu'elle voulut bien me raconter avec une émotion que le réveil n'avait pas calmée. Tous les détails de son rêve se présentaient à elle avec une précision parfaite, et elle ressentait encore, au récit qu'elle m'en fit, le vif sentiment d'épouvante qu'elle avait éprouvé pendant la nuit. Dans son rêve, elle se voyait marchant, au milieu d'une demi-obscurité, dans un cimetière immense et inconnu. Elle était accompagnée de sa bonne, jeune fille qu'elle affectionnait beaucoup et qui la soigna jusqu'à la fin avec le plus grand dévouement, et seules toutes les deux, dans le silence et dans les ténèbres croissantes, elles allaient suivant les allées, enjambant les tombes, s'efforçant de s'enfuir de ce lieu de désolation et d'en découvrir l'issue. Il lui semblait qu'il y avait des heures qu'elle marchait ainsi ; qu'elle était perdue au milieu de toutes ces tombes, de ces allées solitaires, de ces arbres sinistres. Une grande lassitude lui venait en même temps qu'une terreur affolée l'emportait dans une course de plus en plus précipitée. Jamais plus elle ne retrouverait son chemin, jamais plus elle ne sortirait de ce lieu lugubre. Oppressée, hors d'haleine, elle se sentait mourir de fatigue et d'épouvante, quand soudain elle aperçut une fenêtre éclairée et la noire silhouette d'une maison surgir au milieu des arbres. La bonne lui dit alors : « Mademoiselle, nous sommes arrivées, voici la maison du gardien ». Alors elle se réveilla, et tout le reste de la nuit, elle ne put dormir, tant elle conservait de son rêve une impression d'angoisse, et tant aussi elle redoutait de retomber dans son cauchemar si elle cédait au sommeil.

Quelques jours, après Mlle C. mourait. Si pendant les longues et mélancoliques méditations de la maladie Mlle C. songea parfois au lieu où elle reposerait après sa mort, sa pensée dut assurément se porter vers le cimetière Montparnasse, voisin de son domicile, où plusieurs de ses proches parents étaient enterrés, et où l'un de ses cousins possédait une sépulture de famille. Il fut question d'ailleurs du choix de ce cimetière : mais certaines difficultés, empêchèrent de donner suite à ce projet, lorsque la famille prit les dispositions nécessaires en vue des obsèques. Mlle C. était sans fortune : elle fut inhumée au cimetière de Bagneux. Peu de cimetières donnent autant que celui-là l'impression de l'immensité. En arrivant à l'endroit déterminé par l'ordre administratif des concessions, je fus surpris de constater que la fosse était creusée à l'extrémité du cimetière, tout près de la porte Ouest, où s'élève la maison du gardien-concierge. La tombe de Mlle C. est l'avant-dernière de la rangée : un massif peu épais borne la division et la sépare d'une large avenue où est située la maison du garde. Celle-ci n'est pas distante de plus de 25 mètres de la tombe de ma parente, et s'aperçoit très bien à travers les arbres.

Peut-être s'est-il produit dans ce rêve une sorte de prémonition qui a permis à Mlle C. d'entrevoir, quelques jours avant sa mort, le lieu exact de sa sépulture, dont rien cependant ne pouvait lui donner l'idée. »((*Signé* : Doct. Barbillon).

Le Dr Dariex commente :

Il y a, en effet, dans ce rêve deux détails assez précis pour ne pas faire éliminer la possibilité de prémonition par le rêve ; ce sont d'abord ces paroles entendues par la malade, lorsque dans son rêve, elle arrive près de la maison du gardien, là où elle a été enterrée : « *Mademoiselle, nous sommes arrivées, voici la maison du gardien.* » — C'est aussi l'immensité du cimetière qui, bien qu'à un moindre degré, contribue à préciser l'endroit vu en rêve...

IVe Cas. — Je le prends dans la *Revue d'Etudes Psychiques* (1900, p. 73) ; il se rapporte à la mort du grand peintre Giovanni Segantini.

Le Directeur de la *Revue*, M. C. de Vesme, fait précéder le récit des éclaircissements qui suivent :

Beaucoup parmi nos lecteurs se rappelleront comment s'est produite la mort soudaine de Giovanni Segantini. Le « solitaire du Maloja » travaillait à son tryptique de la *Nature*, destiné à l'Exposition de Paris. Les deux premiers tableaux du tryptique, sur lesquels nous n'avons pas de raison de nous arrêter, avaient pour titre : *La Nature et La Vie* ; ils représentaient des scènes lumineuses de la haute montagne, traitées comme aucun artiste n'était jamais parvenu à le faire. Le troisième tableau était celui de la *Mort*. Il se trouve, avec ses deux compagnons, ici à l'Exposition de Paris, quoiqu'inachevé ; j'ai donc tout loisir de l'examiner en ces jours-ci. Lui aussi représente une scène de la haute montagne d'Engadine, et précisément du Schalberg. Au fond, la chaîne des monts couverts de neige. Tout auprès, un plateau également blanc de neige, où se tient, immobile, un cheval attelé à un traîneau ; à droite, un châlet alpestre, d'où quelques personnes ont tiré un cercueil. La mort, mystérieuse, solennelle, dans la silencieuse solitude de ce dernier faîte de la terre ; telle est la scène qui avait inspiré le peintre.

On sait comment il travaillait.

Tous les jours — écrit M. de La Sizeranne dans la *Revue des Deux-Mondes* — il sortait et allait travailler, tantôt à une toile, tantôt à une autre, ayant toujours cinq ou six toiles commencées et répandues par la montagne à la distance de ki omètres l'une de l'autre. Pour reproduire les effets du soleil sur les glaciers, durant les terribles hivers de ces pays, on l'a vu rester debout, immobile, sur la neige, enseveli sous les fourrures, le corps recouvert de plaques de métal garnies de charbon, travaillant avec une espèce de transport sauvage.

C'est ainsi qu'il travaillait au tryptique, sur le Schalberg, lorsqu'un mal soudain le saisit ; transporté dans ce même châlet qui est représenté dans le tableau de la *Mort*, il expira quelques jours après. Il ne revint donc à sa chère Maloja que dans son cercueil ; c'est là qu'il a été enterré.

Depuis quelques semaines déjà, j'avais reçu d'un des fils de Segantini le récit d'une vision, ou d'un rêve, que son père avait eu peu de jours avant de mourir, et qui est signée aussi par d'autres membres de la famille. Peu de temps après la veuve du grand artiste me fit parvenir la lettre suivante :

Maloja, 7 *mai* 1900.

Cher monsieur de Vesme,

A présent que tout est tranquille et que je me sens un peu plus calme, je vous raconte un fait survenu à mon mari peu de jours avant sa mort.

Segantini était un grand enthousiaste de vos doctrines et un fervent défenseur de vos idées. Il croyait, en somme, que les doctrines spirites devaient être la vérité de l'avenir. Oh ! si vous l'aviez entendu parler du spiritisme ! Pour moi, hélas, je combattais ses croyances; il m'est douloureux à présent de ne pas l'avoir écouté, et de n'avoir point partagé ses idées ; mais que voulez-vous ? Je ne croyais pas devoir vivre si peu avec cet homme sublime, qui s'intéressait à tout.

Le dernier dimanche qu'il passa à Maloja, il s'étendit dans son atelier sur plusieurs sièges pour se reposer. J'étais dehors, jouant avec nos enfants. En entrant, je crus qu'il dormait, et je dis : « Oh ! je regrette de t'avoir éveillé ; tu avais tant besoin de sommeil ! » — Et lui aussitôt : « Non, chère, tu as très bien fait d'entrer ; figure-toi que je rêvais (et crois-moi, je rêvais les yeux ouverts, j'en suis sûr)

que j'étais dans le cercueil qu'on transporte hors de ce châlet (et il montrait du doigt le tableau de la *Mort*) ; l'une d'entre les femmes qui l'entourent, c'était toi, et je te voyais pleurer ».

Je lui dis naturellement, qu'il dormait, et qu'il avait rêvé. Mais il insistait, persuadé qu'il avait été éveillé, et avait tout vu les yeux ouverts. Il répéta ensuite à notre « Baba » les mêmes choses exactement qu'il m'avait dites d'abord.

Or, ce qu'il avait vu se vérifiait treize jours plus tard. Son tableau de la *Mort* représente réellement sa fin ; son cercueil fut sorti de ce châlet ; le paysage était tel qu'il l'avait dépeint dans son tableau ; la femme qui, dans la peinture, pleure auprès de la bière, c'était moi.

Remarquez qu'à l'heure où il eut sa vision sa santé était excellente ; ainsi, ce jour-là, il continua d'écrire; le lendemain, il travailla de 4 heures du matin à 9 heures, transportant ensuite le tableau, renfermé dans une caisse, du lieu où il peignait jusqu'à la maison ; le soir même, il put faire encore trois heures de route fatigante, de Pontresina au sommet du Schalberg. Il était si croyant au spiritisme qu'après sa vision, il n'aurait certainement pas quitté le Maloja, s'il ne s'était senti en parfaite santé... » (Signé : Bice, veuve Segantini).

Ce récit suggère quelques remarques. — On apprend par la lettre de la veuve que treize jours se passèrent du jour de la vision à celui de la mort. Celle-ci survint à la suite d'une péritonite suraiguë. Or, les manifestations de la péritonite très aiguë, en supposant qu'elle soit primitive, c'est-à-dire redevable à des germes pathogènes qui demeurent latents, et par conséquent inaperçus dans l'organisme jusqu'à ce qu'une cause occasionnelle ne vienne en exalter la virulence, n'existaient certainement pas treize jours auparavant. Dans l'hypothèse qu'elle serait due à une infection du sang, ou à une appendicite à action lente, ou à une inflammation, ou à une perforation d'organes abdominaux, ou à une grave plaie à l'abdomen même, certainement des phénomènes symptômatiques de la forme déterminante l'auraient précédé, symptômes ressentis et dénoncés par Segantini ; celui-ci se trouvait au contraire en des conditions de résistance physique telles à lui permettre d'affronter les fatigues qu'il ne s'épargnait jamais dans l'accomplissement de son œuvre. Il découle de tout cela qu'on pourrait bien difficilement soutenir l'hypothèse de l'existence latente du mal au moment de la vision de Segantini ; mais, quand même l'on voudrait admettre cette possibilité, cette circonstance ôterait bien peu d'importance au récit, car celle-ci consiste, d'une part, dans le fait que Segantini a peint dans un tableau qu'il désigna par ce titre : *la Mort*, les circonstances de *ses propres funérailles* : et de l'autre, en ce qu'il en a eu la visualisation tout aussi précise treize jours auparavant. Ceci une fois établi, la supposition que le *Moi subliminal* de Segantini fût à connaissance de la maladie latente lorsque se produisit la vision, ne suffit pas à réduire le cas à un phénomène d'*inférence subconsciente*, car on n'expliquerait ainsi que le pressentiment de mort, mais non point la précognition des circonstances dans lesquelles devaient se réaliser la mort et l'enterrement, circonstances qui, de plus, avaient déjà été fixées par Segantini lui-même dans une peinture. Le phénomène prémonitoire, donc, ne paraît pas douteux.

Ve Cas. — Dans cet autre cas, l'auto-prémonition de mort a lieu quinze jours auparavant, et la mort est due à une attaque apoplectique ; on pourra donc tout aussi difficilement appliquer à cet épisode la thèse d'une *inférence subconsciente* provoquant la préannonce symbolique.

Dans la *Vie de la Comtesse de Huntington*, fondatrice de la « Lady Huntington Society », écrite par le Rév. Alfred New, on lit ce qui suit :

Son mari, le comte de Huntington, doué du fait caractéristique de n'avoir presque jamais conscience de rêver, rêva une nuit que la Mort, sous les apparences d'un squelette, apparut aux pieds de son lit, où elle se mit à le regarder quelque temps, puis souleva les couvertures, se glissa au-dessous, et se coucha entre lui et sa femme. Le matin venu, le comte raconta le rêve à sa femme, qui parut l'accueillir en plaisantant. Quinze jours après, le comte mourut subitement d'une attaque apoplectique, dans sa cinquantième année ». (Ouvr. cité, vol II, p. 74).

VIe Cas. — Je l'extrais des *Proceedings of the S. P. R.*, Vol. XIV, p. 259 ; il a été étudié par le Dr Hodgson, et est amplement documenté. Le récit a été signé par cinq membres de la famille de la percipiente.

Chicago, 18 septembre 1896. — Au mois de mars de cette année, ma sœur, Mrs X., attendait un accouchement, et était inquiète sur ses conséquences, à tel point qu'elle se disait convaincue de devoir en mourir. Dans la nuit du 5 mars, elle rêva qu'elle se trouvait à la cuisine, et en même temps elle apercevait dans la chambre au-dessus son père (mort depuis onze ans) qui conversait avec sa mère. Elle n'entendait pas la conversation, mais elle vit son père prendre un grand calendrier et poser le doigt sur la date du 22 mars. Le matin suivant, elle raconta le songe à ses parents, ajoutant qu'elle était convaincue d'avoir su ainsi la date où elle serait devenue mère. Cependant, l'événement tant attendu eut lieu au



contraire le 12 mars ; ce qui provoqua des plaisanteries et des mots à l'adresse de la jeune femme, assez ingénue, disait-on, pour croire à un rêve. Nous ignorons si, après l'accouchement, elle a pensé à d'autres interprétations du rêve ; en ce dernier cas, cependant, elle n'y fit aucune allusion. Le médecin qui s'occupait d'elle continua journellement à la visiter, trouvant toujours ses conditions normales, jusqu'au jour du 21 mars, où elle perdit subitement connaissance, et ne la recouvra plus jusqu'à sa mort qui eut lieu le 22, des suites d'une maladie soudaine de la gorge, indépendante de son état.

Mon mari, mes sœurs et ma mère ont appris le rêve et toutes les circonstances qui l'accompagnent, avant sa mort ; tous signent donc avec moi la relation présente, en confirmation du contenu. En cas de publication, nous désirons que les noms soient supprimés.

(La relation est accompagnée du certificat de mort, ainsi que du témoignage d'un ami et du médecin ; ce dernier affirme avoir appris également le rêve avant la mort de Mrs. S., qui, jusqu'au 21 mars, s'était maintenue dans des conditions absolument normales. La cause de la mort fut un foyer tuberculeux aux amygdales, avec propagation purulente aux méninges).

L'épisode cité semble devoir exclure l'interprétation auto-suggestive ; en premier lieu, parce que les effets létifères de celles-ci auraient dû se produire dans la crise de l'accouchement, moment que la percipiente craignait beaucoup, et non dix jours après des couches régulières ; en second lieu, parce que la percipiente n'est pas morte de ses couches, mais bien d'une *méningite purulente.*

Quant à l'hypothèse d'une « coïncidence fortuite » — hypothèse vers laquelle penche plutôt la commentatrice du cas, Miss ALICE JOHNSON — on pourrait légitimement l'accueillir s'il y avait eu un pressentiment générique de mort, et rien de plus ; mais il y eut au contraire dans le cas qui nous occupe, *la désignation précise de la date de la mort* ; ce qui ne pourrait être attribué raisonnablement à une *coïncidence fortuite.*

On arriverait ici à l'hypothèse d'une *inférence supernormale subconsciente* extrinséquée sous forme symbolique, hypothèse licite en ce cas, si l'on tient compte de l'existence d'un foyer tuberculeux latent, et de l'absence de particularités auxiliaires imprévisibles dans le rêve.

VIIe CAS. — Il a été communiqué par Mr B. KINGSBURG au *Religio Philosophical Journal*, et ensuite étudié par le Dr HODGSON. Je l'extrais des *Proceedings of the S. P. R.* (Vol. XI, p. 428) ; il se rapporte à une auto-prémonition de mort en personne d'un enfant de deux ans et sept mois, dont la mère rend compte en ces termes :

Existe-t-il une vie d'outre-tombe ? Si j'en avais douté (ce qui ne fut jamais), mes doutes se seraient dissipés devant les « visions » dont je fus témoin.

En 1883, j'étais la mère heureuse de deux enfants beaux et vigoureux. L'aîné avait deux ans et sept mois ; l'autre était un petit ange de huit mois. Le 6 août 1883, je perdis mon dernier-né. Je restai avec le petit Ray, qui jouissait alors d'une parfaite santé ; néanmoins, du jour où s'éteignit son petit frère, il avait pris l'habitude de me dire plusieurs fois par jour : « Maman, le petit frère appelle Ray ». Souvent, il interrompait ses jeux pour courir à ma rencontre, en criant sa phrase habituelle : « Maman, le petit frère appelle toujours Ray ». Et dans la nuit, il m'éveillait pour répéter encore la même phrase : « Maman, le petit frère appelle vraiment Ray ; il veut l'avoir avec lui ; tu ne dois pas pleurer quand Ray s'en ira avec le petit frère ; tu ne dois pas pleurer, parce que le petit frère le désire »

Un jour que je veillais au nettoyage du salon, il vint à moi en courant de la salle à manger, où se trouvait la petite chaise ayant appartenu au petit frère mort, et je ne l'avais jamais vu aussi excité ; il saisit un pan de mon tablier, et me tira vers la salle en criant : « Maman, maman, viens vite voir le petit frère assis sur sa chaise » — Au moment où il ouvrait la porte pour me le montrer, il s'écria : « Oh ! maman, il fallait venir plus vite... Il n'y est plus ! Si tu avais vu comme il a souri à Ray, quand Ray est passé près de lui ! Ray va s'en aller avec lui ; mais tu ne dois pas pleurer, maman ».

Peu de temps après notre petit enfant tomba gravement malade ; nos soins et nos larmes n'eurent aucun effet : le 13 octobre 1883, deux mois et sept jours après la mort de son frère, lui aussi mourait. Il avait une intelligence de beaucoup supérieure à son âge...

Le Dr HODGSON écrivit à la relatrice, obtenant ainsi la confirmation suivante :

En réponse à votre lettre du 27 novembre (1894), je n'ai qu'à confirmer dans tous les détails ce qu'a publié M. Kingsbury dans le *Religio-Philosophical Journal*. Lorsque l'enfant arriva en courant pour m'annoncer que son petit frère était assis sur la chaise qui avait été sienne, il n'y avait à la maison que la domestique, à laquelle je ne dis rien, mais lorsque mon mari rentra pour le déjeuner, je le mis au courant ; ce même jour, je racontai l'épisode à des personnes amies. Le petit Ray ne pouvait pas savoir ce qu'était la mort, et personne ne le lui avait expliqué ! La dernière fois que je fus visiter en sa compagnie la tombe de mon petit enfant — c'est-à-dire peu de temps avant qu'il tombât malade — nous nous assîmes tous deux à côté d'elle, et je pensais : « Oh ! si je pouvais prendre mon bébé dans mes bras et le voir une seule minute ! Que je serais heureuse ! » — Simultanément, Ray s'écria : « Oh ! maman, prenons le petit frère dans les bras pour une seule minute ; alors, nous serons contents ». Comme nous

nous apprêtions à partir, il arrangea de sa petite main plusieurs mottes de terre sur la tombe, observant : « Bientôt Ray dormira ici près de son petit frère ; mais tu ne dois pas pleurer, maman ». Et il dort à présent au point qu'il avait désigné . (Signé : F. H.).

Je tire ce passage d'une lettre écrite au Dr Hodgson par le père de l'enfant :

Je confirme que ma femme me raconta l'épisode (de la vision sur la chaise) le jour même où il se produisit, lorsque je rentrai pour le déjeuner. J'ai été moi-même présent bien des fois lorsque l'enfant annonçait à sa maman que le « petit frère l'appelait à lui avec insistance ». (Signé : W. H. H.).

(Mrs. J. H. Shulsters, amie des époux W. H., reconfirme ce qui a été exposé).

Cet épisode se revêt d'un intérêt particulier, comme toutes manifestations supernormales ayant des enfants pour percipients, car la mentalité vierge de ces derniers peut être considérée comme exempte de toute influence d'ambiance capable de prédisposer leurs esprits aux formes variées d'hallucinations sensorielles. Et chaque fois qu'à la visualisation d'un défunt de la part d'un enfant, se rattache une prémonition de mort réalisée, cette dernière circonstance peut servir d'induction légitime en faveur de la véridicité de la vision. Je n'insiste cependant pas sur cela, sachant bien que pour conférer la solidité nécessaire à des inductions de telle sorte, il faudrait établir des rapprochements avec un grand nombre d'épisodes analogues, qui pour le moment nous font défaut. J'aurai l'occasion d'en citer plusieurs autres, dans la présente classification, que pour commodité de recherche j'insérerai en dernier dans chacun des sous-groupes.

Au sujet de la valeur intrinsèque de la prémonition dans le cas étudié, je fais remarquer qu'il faut exclure avant tout l'auto-suggestion du nombre des causes qui en provoquèrent la réalisation, à cause de l'âge extrêmement tendre du percipient. On pourrait jeter sur le chantier l'hypothèse d'une *inférence subconsciente* provocatrice du phénomène prémonitoire, inférence due à l'existence latente de la maladie dont mourut l'enfant ; je ne peux m'empêcher pourtant d'observer combien il semble invraisemblable que la subconscience d'un bambin de deux ans et sept mois puisse démontrer une maturité de jugement telle, à donner naissance à une forme aussi complexe de symbolisme prémonitoire. En tenant compte de cela, et si l'on voulait exclure l'hypothèse en question, il ne resterait qu'à chercher l'agent transmetteur de la prémonition dans une entité extrinsèque au petit percipient.

Sous-Groupe C

Auto-prémonitions de mort a longue échéance et ou la mort est due a des causes naturelles.

Au point de vue théorique, la définition de quelle doit être la limite de temps nécessaire à ce qu'un épisode prémonitoire puisse être considéré à « brève » ou à « longue échéance », ne peut être que facultative. Je préviens donc que le terme de six mois, marqué ici comme un minimum de temps pour les épisodes à longue échéance, ne représente rien de concret, mais n'est qu'un terme relatif adopté parce qu'il répond mieux à des critères personnels de classifications. Il est évident néanmoins qu'une distinction de cette nature était à conseiller, étant donné qu'en règle générale le temps est un facteur important dans les phénomènes étudiés.

Malgré cela, ce n'est pas précisément dans ce sous-groupe des auto-prémonitions qu'apparaît l'importance du facteur en question. Dans celui-ci comme dans le précédent, rares sont les cas auxquels on ne puisse appliquer l'objection auto-suggestive. En effet, sauf circonstances auxiliaires, le fait en lui-même de l'échéance plus ou moins lointaine d'une auto-prémonition de mort, n'est pas une garantie suffisante pour supposer que la personne intéressée, et d'autant moins la subconscience de cette dernière, aient pu l'oublier ; c'est bien souvent le contraire qui se produit, comme dans l'exemple qui suit.

VIIe Cas. — Je le prends dans l'ouvrage : *A memoir of Mario*, de MM. Godfrey Pearse et Frank Hird ; il regarde la mort de la célèbre cantatrice Giulia Grisi.

Au printemps de l'année 1869, Giulia Grisi eut une étrange vision : elle vit apparaître à son chevet le fantôme de sa fillette Bella, morte à Brighton en 1861, qui annonça qu'elles seraient bientôt réunies pour toujours. Le ténor Mario ne négligea rien pour dégager l'esprit de la Grisi de l'état d'abattement où elle était tombée, mais toute tentative fut inutile ; elle se montrait convaincue de la réalité de sa vision, et par conséquent sûre de sa fin imminente...

La grande cantatrice Giulia Grisi mourait, le 5 novembre 1869. Son dernier mot prononcé fut le nom de son enfant défunte... Elle s'était subitement soulevée et assise sur son lit, avait ouvert les bras comme pour y recevoir une personne invisible, avait murmuré : « Bella ! » et était retombée sur ses oreillers en exhalant le dernier soupir. (Ouvr. cité, p. 270-274).

La narration qu'on a pu lire n'indique pas s'il s'agissait d'une vision en rêve, ou d'une halluci-



nation à l'état de veille, de même qu'on ne spécifie pas la nature de la maladie qui causa la mort de la Grisi ; il est donc impossible de s'aventurer dans des considérations sur les hypothèses éventuelles pouvant correspondre à ce cas.

En ligne générale, je ferai seulement remarquer que si, comme je l'ai dit plus haut, les cas de prémonitions avec visualisation de défunts, sont rares chez les enfants, ces formes sont au contraire très fréquentes chez les percipients adultes ; bien que dans ces derniers, ce caractère ne présente pas en soi une valeur inductive appréciable, il ne manque cependant pas de revêtir collectivement un intérêt suggestif auquel on peut difficilement se soustraire, considérant surtout qu'en grand nombre de cas, la spontanéité de l'apparition se montre telle à ne pouvoir être attribuée à des dispositions d'esprit particulières du percipient.

Les cas analogues au précédent où le fantôme apparu au moment de la prémonition se représente au moment de la mort, sont en outre assez fréquents. Voici un second exemple du genre :

VIIIe Cas. — M. Thomas James Norris écrit à la Society f. P. R. :

Il y a soixante ans, Mme Carleton mourait dans le comté de Leitrim. Ma mère et elle étaient amies intimes. Quelques jours après sa mort, elle apparut en rêve à ma mère, et lui dit : « Tu ne me reverras plus, pas même en rêve, sauf une seule fois, c'est-à-dire vingt-quatre heures avant ta mort ». — En mars 1864, ma mère vivait à Dalkey avec ma fille et son gendre, le Dr Lyon. Le soir du 2 mars, au moment de se retirer dans sa chambre, elle se montrait d'excellente humeur, riant et plaisantant avec Mrs Lyon. La nuit même, ou plutôt vers le matin, le Dr Lyon entendit du bruit dans sa chambre ; il réveilla aussitôt sa femme et l'envoya voir ce qui se passait. Celle-ci trouva ma mère à demi hors du lit, le visage figé dans une expression de grande terreur. Elle la remit au lit en la rassurant. Le matin venu, ma mère paraissait entièrement remise : elle prit son déjeuner au lit comme d'habitude et mangea de bon appétit. Comme ma fille s'apprêtait à la quitter, elle demanda qu'on lui préparât un bain ; dès qu'elle l'eut pris, elle fit rappeler ma fille, et lui dit : « Mon amie, Mme Carleton, est enfin venue après 56 ans. Elle m'a dit que ma fin est imminente, et que je mourrai demain matin à l'heure où tu m'as trouvée à demi hors du lit. J'ai pris le bain pour que vous n'ayez pas à ablutionner mon corps ». A partir de ce moment, elle commença à décliner rapidement, et s'éteignit le 4 mars, à l'heure pré-annoncée.

(Le Dr Richard St. John Lyon, confirme le récit ci-dessus). *Proceedings of the S. P. R.*, vol. VIII, p. 376.

Myers, qui rapporte le cas, le commente ainsi :

« L'épisode exposé semble accessible à trois différentes explications. En commençant par celle qui m'est personnelle, et que les lecteurs de ces *Proceedings* connaissent, je dirai que je suis parfaitement disposé à admettre dans le cas étudié, que la défunte Mme Carleton fût réellement à connaissance de la mort imminente de son amie, et que par conséquent le premier comme le deuxième songe aient été transmis télépathiquement par un esprit désincarné, à un autre incarné. Cependant, nous pouvons aussi supposer que le premier rêve, bien que casuel, ait produit une telle impression dans la percipiente, que lorsqu'il vint par hasard à se répéter, il donna lieu à une auto-suggestion de mort qui se réalisa. Ou bien, nous pouvons encore présumer que le premier songe aurait été casuel et le second symbolique, c'est-à-dire, causé par des sensations organiques subconscientes qui préludaient à l'approche de la mort, sensations perçues dans le sommeil avant de l'être dans la veille ». (*Ici*, p. 377).

IXe Cas. — Il regarde le célèbre poète anglais Browning, et se lit dans le volume : *Life and letters of Robert Browning*, par Mrs. Sutherland (p. 277). En lui, comme dans les précédents, la prémonition se manifeste sous forme d'une apparition de défunt.

En juin 1863, Miss Arabel Barrett (sœur de Mrs Barrett Browning) mourait d'un mal cardiaque, et s'éteignait dans les bras de Browning, comme il était arrivé sept ans auparavant pour la femme de ce dernier. Le jour même, Browning communiquait la triste nouvelle à Miss Blodgen, touchant en ces termes à une étrange circonstance se rattachant à cette mort :

« 19 *juin* 1868. — Vous savez que je ne suis pas superstitieux : pourtant, voici une note inscrite par moi sur mon carnet à la date du « 21 juillet 1863 » : Hier, Arabel m'a dit avoir l'esprit fortement agité par l'effet d'un rêve qu'elle a eu la nuit précédente (Dimanche 19 juillet). Sa sœur lui était apparue (la femme décédée de Browning), à laquelle elle avait demandé : « Quand viendra le jour où nous nous réunirons ? » — Et la défunte : « Ma chérie, dans cinq ans » ; après quoi, Arabel s'était réveillée. Dans son rêve, elle avait pleine conscience de parler à une personne défunte ».

Au bout de cinq ans moins un mois, l'événement s'accomplissait, et Browning écrivit : « J'avais oublié la date du rêve ; je supposais que plus de trois ne s'étaient pas passés, et que deux ans manquaient encore par conséquent à l'accomplissement de la prophétie.

Si l'on veut se maintenir dans l'enceinte de la « moins large hypothèse » chaque fois que le conseillent les circonstances, on devra admettre



que dans ce cas, l'auto-suggestion créée par le songe fatidique, majorée par la connaissance éventuelle de la maladie qui rongeait l'existence de la percipiente, ont pu de quelque manière déterminer la mort.

Xe Cas. — Le relateur en est le Rév. E. D. Banister, de Whitechapel Vicarage, Preston (Lancashire).

12 novembre 1885. — Mon père, lorsqu'il était écolier (probablement entre 1808 et 1815) eut un rêve en connexion avec son propre avenir, que bien souvent, ma sœur et moi, nous lui avons entendu raconter. Dans le rêve, il vit une pierre funéraire murée dans l'église de son pays natal, sur laquelle était gravé son nom en entier, la date de sa naissance, et le jour et le mois de sa mort : mais non l'année.

Il lui semblait qu'il y eût, au sujet du mois marqué comme celui de sa mort, quelque chose d'imprécis, bien qu'il eût dans la tête que la date inscrite sur la pierre était « Jun.9 » ; mais comme le mot « June » n'est jamais abrégé par « Jun. » (Juin), il se demandait si la date réelle n'était pas « Jan. 9 » (*January*-Janvier).

De nombreuses années se passèrent sans que rien ne vînt se rapporter aux circonstances du rêve, jusqu'au 9 *juin* 1835, date à laquelle mourut son fils aîné, ce qui causa l'immense douleur de mon père. Cette coïncidence dans les dates rappela à l'esprit de mon père, l'inscription du rêve, et, bien qu'il eût lu clairement sur elle son propre nom, il se persuada dès ce moment que la date gravée devait être « Jun. 9 » (9 juin). — Or, mon père est mort en 1883, à la date du « Jan. 9 » (9 janvier) ».

La sœur du Rév. Banister écrit : « J'ai lu la lettre de mon frère se rapportant au rêve tant de fois raconté par mon père, et ne puis que confirmer dans tous ses détails ce qu'en a écrit mon frère ». (*Signé* : Agnès Banister). — (*Phantasm of the Living*, cas 79).

Dans le cas, l'hypothèse auto-suggestive est éliminée par le fait que le percipient s'était dernièrement convaincu que la date visualisée en rêve ne se rapportait pas à lui, mais à la mort de son fils aîné.

Le fait que dans la visualisation l'année de la mort avait été supprimée, dénoterait une intentionnalité dans l'agent transmetteur de la prémonition. Cette intentionnalité pourrait se retrouver aussi dans l'état d'incertitude où le percipient demeura sur le mois précis devant être celui de sa propre mort : de sorte qu'avec un « u » ce mois devait marquer la date de la mort de son fils aîné, et avec un « a», la date de sa propre mort.

Il est bien difficile de se prononcer sur l'hypothèse la plus idoine à expliquer comment le percipient ait pu avoir la révélation de la date de sa propre mort soixante-dix ans auparavant ; l'hypothèse « fataliste », celle « réincarnationniste », et celle « spiritualiste », parviendraient plus ou moins parfaitement à s'adapter au cas en question ; aux lecteurs de se prononcer, selon leurs tendances et convictions personnelles.

XIe Cas. — Dans le cas suivant, recueilli par le Dr Hodgson et cité par Myers dans sa monographie *The Subliminal Self* (*Proceedings of the S. P. R.*, Vol. XI, p. 437) la prémonition de mort n'est qu'un pressentiment, mais cet épisode doit son importance au fait que la percipiente en laissait un souvenir écrit dans une enveloppe cachetée.

1er septembre, 1893. — *Au Dr Richard Hodgson.* — J'accomplis le douloureux devoir de vous annoncer la mort de ma mère, Mrs Enoch Chase. Le 28 juillet, elle tomba malade d'une fièvre biliaire, qui lui dura dix jours ; après quoi elle se remit assez rapidement, et les 16 et 17 du mois courant elle fut à même de se tenir assise dans son lit. Cependant le lendemain, vendredi, nous remarquâmes que sa faiblesse avait repris ; le jour même elle eût du délire, et elle perdit graduellement connaissance. Nous parvînmes après de grands efforts à la faire revenir à elle, mais à partir de ce moment elle commença à décliner rapidement, et elle s'éteignit le soir du dimanche. — J'attire votre attention sur les jours de vendredi, samedi, dimanche, signalés dans la prémonition écrite, qui correspondent aux trois derniers jours de maladie, commencée justement par la rechute de vendredi.

Après sa mort, nous retrouvâmes l'enveloppe cachetée dans un secrétaire réservé à ses papiers personnels. Du jour de la mort de notre père — le 24 avril 1888 — elle n'avait jamais cessé de nous rappeler qu'elle aurait survécu cinq ans à son mari ; et nous déplorons maintenant de n'avoir pas attribué à ses paroles l'importance qu'elles méritaient ». (*Signé* : Mrs. S. J. Crawford).

L'enveloppe cachetée dont il s'agit, portait à l'extérieur cette légende : « A ouvrir après ma mort, si je meurs cinq ans environ après la mort de mon mari, survenue en avril 1888. — Votre mère ».

(Contenu de l'enveloppe cachetée). — « Topeka, 28 décembre 1891. — J'ai pensé ce matin que je ferais bien de laisser un souvenir écrit de ma prémonition.

« A partir du jour où mourut mon mari, le 24 avril 1888, j'ai eu le sentiment que *cinq ans* marqueraient les limites de ma vie. Il n'y a pas eu de communications explicites en ce sens, mais la conviction de ce fait parut égaler en moi la connaissance d'un autre fait quelconque ; par exemple, si aujourd'hui, un vendredi, je pense que je devrai faire telle chose dans deux jours, je serai amenée à penser que c'est demain samedi, après-demain dimanche, et qu'il ne me sera par conséquent pas possible de l'exécuter.

En somme, j'ai toujours à l'esprit cette pensée simple et naturelle : *Cinq ans.* Donc, si je devais vivre six ans, je détruirai cet écrit : mais si ma prémonition se réalise, je désire que cet écrit soit envoyé au Dr Richard Hodgson, 5, Boilston Place, Boston. Mass, avec les explications relatives. (*Signé* : Mrs. E. CHASE). »

(Mrs. Chase mourait à la date du 20 août 1893 : c'est-à-dire cinq ans et quatre mois après la mort de son mari. Elle avait soixante-neuf ans, et eut la prémonition le jour même de la mort de ce dernier).

Il n'est pas possible pour ce cas non plus d'exclure l'explication auto-suggestive, bien que personnellement je ne la croie pas fondée ; d'autant plus que ce cas, outre la prémonition de mort, comporte la désignation précise des trois derniers jours de vie ; on remarquera qu'il s'agit là d'une désignation inconsciente, car la percipiente cite les jours de vendredi, samedi, dimanche, non dans le sens qu'ils doivent être les derniers de sa vie, mais bien comme termes d'une comparaison du reste assez ingénue et boiteuse — ce qui pourtant ajouterait presque un intérêt à l'incident : on dirait, enfin, que seul l'agent subconscient ou extrinsèque transmetteur de la prémonition, connaissait la signification réelle du symbole-comparaison télépathisé.

Sous-Groupe D

AUTO-PRÉMONITIONS DE MORT, OU LA MORT EST DUE A DES CAUSES ACCIDENTELLES.

Avec ce sous-groupe, nous entrons dans une première catégorie de faits excluant complètement, ou presque, les hypothèses de l' « auto-suggestion » et des « inférences subconscientes ». Le nombre des hypothèses qui restent à la disposition du chercheur se restreint donc dans un cercle où domine avec une évidence plus grande le supernormal.

XIIIe CAS. — Le Dr MACNISH, dans son ouvrage à juste titre célèbre : *Philosophy of Sleep*, raconte l'épisode suivant :

Certains prétendent que quelques personnes ont eu en rêve l'indication précise du jour de leur mort ; et, pour appuyer cette croyance, on m'a plusieurs fois rappelé le cas curieux de M. M., né à Dr, maintenant décédé. — Il s'agit d'un cas digne d'être rappelé, non pas qu'il assume des caractères supernormaux, mais simplement pour l'extraordinaire coïncidence entre le rêve et l'événement.

M. D. rêva une nuit qu'il se trouvait à cheval dans la campagne, et qu'il descendait pour se rafraîchir dans une auberge placée sur son chemin ; là, il trouva réunies diverses personnes de sa connaissance, mais toutes décédées. Elles l'accueillirent très joyeusement, l'invitèrent à s'asseoir et à boire en leur compagnie, ce à quoi il consentit de bon cœur. Lorsqu'il voulut quitter cette étrange réunion, les amis exigèrent de lui la promesse qu'il reviendrait les voir le jour même où il était venu, six semaines précises plus tard ; il promit d'exécuter fidèlement ce projet, monta à cheval et rentra chez lui. — Telle est la substance du rêve, qu'il raconta en plaisantant à ses amis, sans méditer sur lui un seul instant, étant un homme supérieur à toute forme de superstition.

Cependant la suite des événements devait se trouver assez curieuse, et surtout douloureuse ; car, six semaines précises s'étant écoulées depuis le songe, et le jour où tombait l'engagement pris de rendre visite aux amis défunts dans l'auberge — en voulant faire sauter à son cheval une barrière interposée entre lui et son chemin, il tomba et se tua ».

Le Dr Macnish considère l'épisode comme « une extraordinaire coïncidence », et rien de plus. Accordons-le donc ; mais tous les lecteurs ne partageront pas son opinion, qui pourrait être légitimement accueillie dans le cas où il n'y aurait eu que coïncidence de mort pure et simple, c'est-à-dire si la mort pour cause accidentelle s'était produite un jour qui n'était pas le jour désigné d'avance ; mais la mort s'étant vérifiée dans le fatidique quarante-troisième jour, ce qui porte les calculs des probabilités contraires à l'hypothèse des « coïncidences fortuites » à des chiffres absolument exorbitants, cette hypothèse devient théoriquement insoutenable. Mais enfin, seulement par excès de rigorisme dans l'application des méthodes scientifiques, on peut tout de même aller jusqu'à l'accueillir ; on observera pourtant que si l'hypothèse en question peut sembler légitime devant un cas dont la réalisation se repose sur un *seul facteur*, elle devra être considérée comme inadmissible dans les épisodes dont la réalisation implique une convergence inextricable de circonstances imprévisibles et accidentelles, comme on le verra à mesure que je citerai de nouveaux faits.

XIVe CAS. — LOUIS BLANC, dans son *Histoire des dix ans* (vol. II, p. 222), à propos de la tragique mort en duel de son ami le journaliste Armand Carrel, raconte ce qui suit :

Un matin, Armand Carrel raconta à ses amis qu'il avait fait un rêve dont le souvenir le troublait ; et il s'exprima en ces termes : « J'ai vu en rêve ma mère, qui venait vers moi vêtue de deuil, les yeux gonflés de larmes. Je lui demandai avec la plus grande inquiétude : « Pour qui donc pleures-tu ? Peut-être pour mon père ? » — « Non ». — « Peut-être pour mon frère ? » — « Non ». — « Et alors pour qui pleures-tu ? » « Pour toi, mon enfant ! »



Le jour qui suivit le rêve prophétique, Armand Carrel écrivit dans le *National* l'article provocateur de la réponse de M. de Girardin, source du duel qui causa sa mort ».

En voulant conserver la plus sévère rigueur dans l'application des méthodes scientifiques, j'observerai qu'ici — bien qu'il s'agisse d'une mort pour cause accidentelle — l'hypothèse d'une *inférence subconsciente* combinée à une « coïncidence fortuite » est digne de considération. On peut bien supposer en effet qu'Armand Carrel, dès la veille, avait dans la tête la substance de l'article qu'il entendait publier dans le *National*; de sorte que pressentant les haines de partis qu'il aurait déchaînées, et ne pouvant qu'en être préoccupé, il aurait déterminé le rêve en question, où les préoccupations auxquelles il était en proie auraient pris une forme symbolico-prémonitoire.

XVe Cas. — Le Dr Carl Du Prel, à l'occasion de la mort tragique du Roi Louis de Bavière et du D^r von Gudden au fond de l'étang du parc, raconte dans le *Monistischen Seelenlehre* ces détails :

Quelques jours avant le départ du D^r von Gudden pour Hochenschwangau, auprès du roi Louis II dont le déplacement pour le château de Berg n'était pas encore décidé, le D^r von Gudden vint déjeuner de mauvaise humeur et raconta à sa femme que toute la nuit il avait été persécuté par le rêve qu'il avait fait, où il se battait avec un homme dans l'eau. La veuve du D^r von Gudden a raconté plus tard ce rêve à la députation de la Société anthropologique de Munich à l'occasion des compliments de condoléances qu'elle recevait des membres de la Société. Le professeur W., qui était membre de la députation, en fit part à la Société et, comme je tiens le récit d'un des témoins, on peut y croire en toute confiance.. »

Voici les observations du D^r Du Prel, à ce sujet :

Il est assez clair que le D^r von Gudden a eu en rêvant une vision très nette, dont la forte impression sur les sens lui en a rendu le souvenir possible après le réveil. Malheureusement, la personne du roi s'est affaiblie en un homme quelconque. Si cet affaiblissement avait été plus effacé et que le souvenir de la vision se fût tout à fait perdu, l'impression sur le sentiment à l'état de veille se serait manifesté comme une frayeur indécise d'un événement incertain dans l'avenir; mais c'est là justement la caractéristique de la plupart des pressentiments.(*Annales des Sciences Psychiques*, 1897, p. 125).

Je n'ajouterai aux intéressants commentaires de Karl du Prel qu'une simple remarque ; c'est que, malgré l'affaiblissement des souvenirs, et la faute de désignation de la personnalité du Roi, la situation perçue en rêve de *se trouver au fond de l'eau se débattant contre un homme*, est si spéciale à l'événement survenu, qu'elle exclut d'une manière absolue l'hypothèse des « coïncidences fortuites ».

XVIe Cas. — Mlle Dudlay, de la Comédie-Française, donne ces détails sur la triste fin de la jeune actrice Mlle Irène Muza, morte brûlée au cours de l'hiver 1909.

« C'était une « spirite » convaincue ; et, plusieurs mois auparavant, durant une séance où elle-même se trouvait en condition de profond sommeil hypnotique, on lui demanda si elle voyait ce qui l'attendait personnellement dans l'avenir. Elle écrivit les paroles suivantes : « Ma carrière sera courte ; je n'ose dire quelle sera ma fin : ce sera terrible ! » — Les expérimentateurs impressionnés effacèrent ces paroles avant le réveil du médium ; donc, consciemment du moins, elle ne sut jamais quelle terrible chose elle s'était prédite à elle-même.

Plusieurs mois après, tandis que sa coiffeuse aspergeait ses cheveux d'une lotion antiseptique composée d'essences minérales, celle-ci laissa échapper quelques gouttes du liquide, qui s'abattirent sur un poêle allumé, provoquant une flambée instantanée ; le feu envahit les cheveux et les vêtements de l'actrice, qui, en une seconde, se trouva enveloppée de flammes, et subit de telles brûlures, qu'elle mourait quelques heures après à l'hôpital ». *Light*, 1909, p. 122).

Ce sont ces formes de prémonition qui, recueillies et coordinées en bon nombre, porteraient à inférer l'existence de quelque chose de semblable à une « fatalité » régnant d'une manière mystérieuse sur les destinées humaines.

A moins qu'on ne veuille, à l'occasion de cet épisode, recourir à l'hypothèse « réincarnationniste », selon laquelle l'esprit lui-même aurait librement préétabli — dans un but d'expiation ou d'épreuve — cette triste fin de sa propre existence incarnée ; dans ce cas, le *Moi subconscient* aurait déterminé l'accident en exerçant une action suggestive sur la coiffeuse.

XVIIe Cas. — Le baron Joseph Kronhelm, de Podolie (Russie), fournit ces détails sur la mort d'un haut fonctionnaire du Ministère de la Marine russe ; cette mort survint au mois de juin 1895, à la suite d'une collision entre deux navires sur la Mer Noire :

« Au commencement de l'année 1895, Mme Lukawski fut réveillée une nuit par des gémissements de son mari, qui, dans son sommeil, jetait ce cri : « Au secours ! Sauvez-moi ! » et se débattait avec les mouvements d'une personne en train de se noyer. Il

rêvait d'une terrible catastrophe en mer, et, une fois complètement réveillé, il raconta qu'il se trouvait à bord d'un grand navire, qui coula soudain à la suite d'une collision avec un autre navire ; et i s'était vu lancé en mer et englouti par les flots. L récit achevé il ajouta : « Je suis maintenant convaincu que la mer causera ma fin. « Et si ferme était sa conviction, qu'il commença à mettre ses affaires en ordre, comme un homme conscient d'avoir ses jours comptés. Deux mois se passèrent sans que rien se produisit, et l'impression du rêve s'affaiblissait déjà dans la mémoire de M. Lukawski, lorsque tout à coup un ordre lui parvint du Ministère, de se préparer à partir avec tous ses subordonnés pour un port de la Mer Noire.

Au moment de prendre congé de sa femme, à la gare de Pétersbourg, Lukawski lui dit : « Te souviens-tu de mon rêve ? » — « Mon Dieu ! Pourquoi me le demandes-tu ? » — « Parce que je suis sûr que je ne reviendrai plus ; que nous ne nous reverrons plus ». — Mme Lukawski s'efforçait de le tranquilliser, mais lui, avec un accent de profonde tristesse : « Tu peux dire ce que tu veux, mes convictions ne se changeront pas, je sens que ma fin est proche, et que rien ne pourrait l'empêcher... Oui, oui, je revois le port, le navire, le moment de la collision, la panique à bord, ma fin... tout revit devant mes yeux ». — Et après une courte pause, il ajouta : « Quand le télégramme annonçant ma mort te parviendra, et que tu prendras les vêtements de deuil, tu devrais omettre le long voile sur le visage que je déteste ». — Incapable de répondre, Mme Lukawski éclata en sanglots. Le sifflet du train cria le signal du départ ; M. Lukawski embrassa tendrement sa femme, et le train disparut.

Après deux semaines d'inquiétude extrême, Mme Lukawski apprit par les journaux qu'une catastrophe entre deux navires — le *Wladimir* et le *Sincus* — s'était produite dans la Mer Noire. En proie au désespoir, elle télégraphia pour obtenir de informations à l'amiral Zelenoi à Odessa ; après plusieurs jours d'anxieuse attente, elle reçut cette réponse : « Aucune nouvelle jusqu'à présent de votre mari, mais il est sûr qu'il se trouvait à bord du Wladimir ». — L'annonce officielle de la mort de son mari lui parvint une semaine après.

Il faut ajouter que, dans son rêve, M. Lukawski s'était vu lutter pour la vie avec un passager, incident qui se réalisa avec une merveilleuse exactitude. Dans la catastrophe, un passager du Wladimir — M. Henicke — s'était lancé en mer avec une bouée de sauvetage. M. Lukawski, déjà dans l'eau, se dirigea vers la bouée dès qu'il l'aperçut, et l'autre lui cria : « Ne vous y accrochez pas ; elle ne soutient pas deux personnes ; nous nous noièrions ensemble ». — « Mais Lukawski s'en saisit malgré cela, disant ne pas savoir nager. » Alors, prenez-la — dit Henicke — je suis bon nageur, et je m'en tirerai tout de même ». — A ce moment, une grande ondée les sépara ; M. Henicke put se sauver, mais Lukawski alla au-devant de sa destinée ». (*Light*, 1899, p. 45).

Voici un premier cas de l'ordre auquel je faisais tout à l'heure allusion, dans lequel la convergence de circonstances imprévisibles est telle à éliminer totalement l'hypothèse des coïncidences fortuites. Une fois cette hypothèse éliminée, il n'en reste que trois à la disposition du chercheur : la « réincarnationniste », la « fataliste » la « spiritualiste ». Comme l'hypothèse réincarnationniste semble exclusivement applicable à des cas dépendant de la libre volonté de « l'esprit » qui s'incarne (et un cas de mort par *collision de navires*, ne peut pas dépendre d'un acte volitif), il s'ensuit que celle-ci non plus ne répond pas aux exigences du moment ; nous devrons donc recourir à la seconde hypothèse, celle « fataliste ». Mais elle n'est pas davantage applicable au cas présent ; ou du moins, notre esprit s'égare, si nous songeons à l'inextricable enchevêtrement de faits qui auraient dû se coordonner et converger de toutes parts pour l'accomplissement des destins imperscrutables d'un fonctionnaire russe : destins qui, bien que très tristes, ne semblent pas moralement proportionnés à la tragique grandiosité des moyens qui concoururent à les déterminer.

Et alors, pour soulager notre pensée de tant de perplexités troublantes, il ne resterait qu'à se réfugier dans l'hypothèse « spiritualiste » : en partant du postulat de Laplace et de Lodge, selon lequel, philosophiquement parlant, il serait donné à un *Esprit Infini* de contempler indifféremment le passé et le futur en termes de coexistence ou de suite ; en adaptant, avec Myers, ce postulat aux minuscules affaires humaines, par la supposition d'une innombrable hiérarchie d'*Intelligences finies* interposées entre notre esprit et une *Anima-mundi*, lesquelle, à mesure qu'elles s'élèveraient hiérarchiquement, jouiraient d'une vision toujours plus étendue dans le passé et le futur ; enfin, en attribuant à cette hiérarchie spirituelle la genèse des prémonitions d'ordre complexe et merveilleux, prémonitions qui, par action hiérarchique descendante, parviendraient télépathiquement aux subconsciences humaines.

Certains trouveront ces conclusions hardies ou gratuites, mais il est très certain qu'une fois la réalité des faits admise, elles apparaissent comme étant les seules philosophiquement pensables ; à moins qu'on ne veuille attribuer à la subconscience humaine des facultés d'inférence si merveilleuses, qu'elles prévoieraient — comme dans le cas en question — à trois mois d'intervalle, qu'une collision entre deux navires désignés doit survenir dans la Mer Noire, que sur l'un deux doit se trouver le percipient, lequel périra dans

la catastrophe, et y périra d'une manière donnée. Supposer tout cela, ce serait conférer en partie l'attribut divin de l'omniscience à la subconscience humaine ; mais comme on ne pourrait attribuer à la subconscience une fraction de la première, sans lui attribuer implicitement une fraction de la seconde, dans le cas en question le percipient aurait dû se montrer au moins *assez puissant pour se sauver lui-même.*

XVIIIe Cas. — Je termine ce sous-groupe par deux cas ayant des enfants pour percipients.

M. Domenico Fleres, Conseiller de Cour d'Appel à Palerme, écrit au Dr Innocenzo Calderone, Directeur de la Revue *Filosofia della Scienza*, la lettre suivante :

Palerme, 14 *juin* 1910. — En relisant, comme je le fais souvent, votre docte périodique, je me suis trouvé devant un article signé de mon jeune et estimable ami, l'avocat Guido Russo Perez, qui rapportait un cas de prévision du futur à propos du désastre de Messine, cause de si néfastes événements pour ma famille et pour mon patrimoine.

Je veux, mois aussi, vous raconter non pas un cas, mais plusieurs traits de la vie de mon adorée petite-fille, enfant d'une de mes filles, qui vint illuminer ma maison et mon cœur comme un rayon de lumière et que ce cruel désastre engloutit, obscurcissant ma vie entière.

Ce sera pour moi un épanchement, puisqu'il ne me reste d'Elle que le passé, que je me remémore tout le jour, arrosant de larmes chacun de mes actes, chacun de mes moments, parce que tout me parle d'Elle.

Ma fille — vous la connaissez — avait épousé à Naso, celui de Messine, un de mes neveux, qui y habitait. Cependant, surtout après la naissance du bijou qu'était ma petite-fille, je souffrais à la pensée qu'elle et ma fille dussent végéter en ce pays de montagne ; je fis donc de tout, et cette œuvre me fut maudite par la Nature, pour les tirer de là. Après beaucoup de travail, je parvins à procurer à mon gendre la possibilité de s'établir à Messine.

Pour moi, c'était un bonheur ; Messine était ma terre natale. Là se trouvaient les familles de mes trois frères et sœurs, et d'autres chers parents. A Messine et dans sa province étaient mes propriétés ; là m'aurait appelé ma dernière station en prenant ma retraite.

J'écrivis tout de suite à ma fille qu'elle et les siens se tînssent prêts pour le prochain déplacement de leur famille ; mais je dus taire pour le moment, à cause de certaines circonstances, l'endroit où je les aurais appelés. Je leur écrivais cette lettre avec joie, ce qui leur fit supposer qu'ils devaient venir me rejoindre à Palerme. Ma petite fille, qui vivait ordinairement avec moi, se trouvait alors avec ses parents, à Naso. Sa mère lui dit : « Sais-tu que nous allons quitter Naso ? » — « Oui, maman ». — « Nous irons chez les grands-parents à Palerme ». — « Non, pas à Palerme ». — « Mais si, nous irons à Palerme ». — « Non, maman — répéta avec chagrin l'enfant — pas à Palerme ; à Messine ! » — Comment l'avait-elle pressenti ?

Et ils allèrent à Messine. Et par son travail, par mes relations de famille, par nos propriétés, mon gendre était parvenu, en moins d'un an, à ouvrir en mai 1907 l'une des plus belles pharmacies, des plus centrales, des plus accréditées, des plus fructueuses.

En octobre suivant, ma famille et moi, nous nous trouvions en villégiature dans mes terres, à Bauso, à quelques kilomètres de Messine. Vers la fin du mois, nous descendîmes à la ville, ma femme et moi, pour saluer ma fille et toute sa famille, car mes vacances prenaient fin avec le mois.

Quand ma femme, quelques instants avant le départ, prit notre joie, notre adorée petite-fille dans ses bras, et la serrait, l'embrassait, l'enfant regardait sa grand-mère d'un œil de tendresse attristée.

« Mon adorée, tu ne peux comprendre encore quel chagrin éprouve grand'mère à te quitter.

— « Oui, grand'mère, nous ne nous reverrons plus ! »

— « Nous ne nous reverrons plus ? Non, tu viendras pour le carnaval nous rejoindre à Palerme !

— « Non, grand'mère, nous ne nous reverrons plus ! »

Deux mois plus tard, le désastre l'avait engloutie dans les décombres avec toute sa famille, dont, vous le savez, il ne me resta que ma malheureuse fille, veuve, et privée de ses enfants !

Le soir du dimanche 27 décembre, il y avait eu une fête de famille chez mon gendre. Vers minuit la mère avait mis au lit son petit garçon, et procédait ensuite à la toilette de nuit de ma petite-fille. Au moment où elle changeait les petites chaussettes de l'enfant, celle-ci, souriante, lui dit : « Maman, tu me mets les chaussettes de la mort ! » — « De la mort, non... de la nuit, dois-tu dire ». — « Et la fillette alla au lit toujours en souriant, mais répétant toujours : « Les chaussettes de la mort. » — Ce qui attrista la pauvre mère.

Environ six heures plus tard... la mort abattait Messine et tous ses habitants !

Je vous remercie, si vous avez eu la patience de me lire jusqu'ici ; amicale patience ! J'ai pu épancher ma douleur de chaque jour, de chaque heure, après dix-huit mois ». (*Signé* : Domenico Fleres. Revue citée, 1910, p. 108).

Ce cas — où il s'agit d'un pressentiment de mort perçu par une enfant presque ignorante de la signification du mot, et dans lequel la mort est due à un cataclysme terrible et imprévisible — suggère les mêmes considérations que le précédent.

XIXe Cas. — César de Vesme, dans le vol. II, p. 297, de son *Histoire du Spiritisme*, rapporte ce fait raconté par Foissac :

Il y a un an, me trouvant à Edimbourg, j'allai dans une villa rendre visite à un de mes vieux amis,

M. Holmes. J'y trouvai tous les visages obscurcis par la tristesse. M. Holmes avait, le jour même, assisté à un enterrement dans un château des environs ; il me raconta que le petit garçon des maîtres du château avait souvent épouvanté sa famille en manifestant de ces phénomènes que l'on attribue à la *seconde vue*. On l'entendait parfois, gai ou triste sans cause apparente, le regard profond et mélancolique, prononcer des paroles sans suite, ou décrire d'étranges visions. On essaya, mais en vain, de combattre cette disposition par de violents exercices physiques et un système d'études variées, avec l'appui d'un médecin éminent. Huit jours auparavant, la famille se trouvait réunie. On vit tout à coup le petit William, à peine âgé de douze ans, pâlir et rester immobile ; tous prêtent l'oreille, et l'entendent prononcer ces paroles : « Je vois un enfan endormi, couché dans une caisse de velours, avec une couverture de soie blanche ; tout autour, des couronnes et des fleurs. Pourquoi mes parents pleurent-ils ?... cet enfant, c'est moi ».

Frappés de terreur, le père et la mère saisissent William, le couvrent de baisers et de larmes. Il revient à lui, et s'adonne avec une vive ardeur aux jeux de son âge. Une semaine ne s'était pas écoulée lorsque la famille, assise à l'ombre après le repas, chercha l'enfant qui se trouvait là, un instant plus tôt. On ne le voit pas,on l'appelle, aucune voix ne répond. Cent cris de douleur s'entrecroisent, on parcourt le jardin dans tous les sens : William a disparu. Après un heure de recherches et d'angoisses, on trouve l'enfant au fond d'une vasque dans laquelle il s'était noyé, en se penchant sur elle, pour ressaisir un petit bateau que le vent avait poussé loin du rivage... »

Cas intéressant, lui aussi, et que les hypothèses « fataliste », « réincarnationniste », « spiritualiste », se prêteraient également bien à expliquer, Je ne me prononcerai pour aucune, abandonnant cette tâche aux lecteurs.

(*A suivre.*)

ECHOS ET NOUVELLES

Mme Wriedt mal attaquée et bien défendue

Nous avons fait allusion, dans notre dernier numéro, aux accusations lancées contre Mme Wriedt par le Dr Birkeland, de Christiania — accusations qui avaient produit d'autant plus d'impression qu'elles étaient les premières publiées contre ce médium, dont tous les expérimentateurs avaient parlé, jusqu'à ce jour, avec la plus grande admiration. Nous avons promis d'y revenir, et nous empruntons effectivement au *Light* quelques documents qui se rapportent à cette question.

Voici d'abord comment le périodique spirite londonien fit connaître à ses lecteurs, dans son numéro du 7 septembre, les accusations dont il s'agit.

Un correspondant de La Haye nous a fourni un abrégé de l'article paru dans la *Frankfurter Zeitung* au sujet d'une séance de Mrs. Wriedt à Christiania. Elle donna dans cette ville trois séances, dont la première et la deuxième se passèrent bien. A la troisième, le Prof. Birkeland, l'un des membres de la Commission, saisit les mains de Mrs. Wriedt et les garda durant une vingtaine de minutes entre les siennes. Pendant ce temps, aucune manifestation ne se produisit, sauf quelques petits coups dans le porte-voix qu'on a assimilés à de « petites explosions » Le Professeur saisit alors le porte-voix et le porta à un chimiste, qui, en l'examinant, crut y trouver « des traces de lycopode et d'eau ». Par suite de cette prétendue découverte, on affirma que Mrs. Wriedt avait été « démasquée » ; que cette mixture « produisait de légères explosions dans le porte-voix, ce qui le faisait résonner » ! Dans une notice envoyée à un journal londonien, il est dit qu'on trouva dans le porte-voix des traces de sulfure. L'Amiral Moore a déjà dit que l'instrument est toujours gardé humide à l'intérieur, sans doute pour de bonnes raisons psychiques ; dans une certaine circonstance, l'un des expérimentateurs fait remarquer qu'il lui a été permis de garder les mains du médium dans les siennes, et que les phénomènes se produisirent malgré cela. De toutes les accusations forgées par les soi-disant démasqueurs, cette niaiserie est bien la plus extraordinaire qu'il nous soit jamais arrivé de lire.

Le Prof. Birkeland était évidemment obsédé par l'idée qu'il aurait pu découvrir comment la chose était faite, et que quelque chose *devait être* trouvé S'il avait été franc, et avait demandé la permission de tenir les mains de Mrs. Wriedt, il l'aurait obtenue, selon toutes probabilités, et les phénomènes auraient eu lieu malgré cela, mais par son action arbitraire et anti-scientifique, il détruisait les conditions mentales et psychiques indispensables à la réussite.

Mais la valeur de la médiumnité de Mrs. Wriedt



ne consiste point en de petits coups et en des mouvements du cornet, mais dans les voix (qu'on entend assez souvent même sans se servir du porte-voix) et surtout dans les communications qui contiennent une évidence intrinsèque de leur origine spirite. Nous avons déjà publié le témoignage de personnes indépendantes et intelligentes — témoignage basé sur des notes prises durant, ou immédiatement après les séances ; il en résulte que ces personnes ont entendu et reconnu les voix de leurs amis défunts ; en outre, en bien des cas ces amis ont établi leur identité, non pas uniquement en parlant des langages inconnus du médium, mais en donnant des messages au sujet de questions privées personnelles ou familières, connues seulement d'eux et de l'expérimentateur à qui ils étaient adressés, et que Mrs. Wriedt ne pouvait pas connaître. Si le témoignage peut prouver quelque chose, grâce à ce témoignage Mrs Wriedt ne peut qu'être considérée comme un vrai médium — et ce que nous appelons les morts ont démontré à leurs amis de la terre leur survivance après la mort du corps.

Dans sa livraison du 21 septembre, le *Light* fournissait de nouveaux détails sur les accusations du professeur Birkeland, en publiant la lettre suivante d'un de ses correspondants :

Il me semble que les spirites anglais ne connaissent pas le rapport exact de ce qui est arrivé à Mrs. Wriedt à Christiania. Les journaux scandinaves, ainsi que les nôtres, furent remplis de cette histoire durant la deuxième quinzaine d'Août, et je tâcherai de donner un court récit du remarquable « démasquement » opérée par le Prof. Kr. Birkeland et par le chimiste gouvernemental L. Schmelck.

Les premières séances en Norvège furent très bonnes, et plusieurs assistants témoignèrent d'avoir obtenu des résultats frappants, mais les phénomènes physiques qui vinrent ensuite furent tels que nous n'en avons jamais trouvé la description dans les séances précédentes de Mrs. Wriedt. Le porte-voix se mut, et fit quelques bonds très puissants tout autour du cercle des expérimentateurs.

A la séance qui eut lieu le 14 août, consacrée spécialement à des savants norvégiens, le porte-voix exécuta de ces mouvements ; le professeur pensa et dit qu'ils étaient produits par une explosion. « Je peux même sentir l'odeur de la poudre », dit-il — et il interrompit la séance, en emportant le porte-voix afin de le faire analyser par un chimiste.

L'histoire de la poudre fut télégraphiée aux journaux de toutes parts en Scandinavie, et durant plusieurs jours le public crut à la version de la poudre du Professeur comme à l'Evangile. Malheureusement pour M. Birkeland, aucune poudre ne fut trouvée dans le porte-voix, et on dut renoncer à cette explication. La thèse de la poudre tend uniquement à prouver que le Prof. Birkeland, qu'on dit être très sourd, n'est pas mieux favorisé au point de vue de l'odorat. Certainement, un observateur qui a la prétention d'éclairer le public dans une pareille question, ne devrait pas être privé de ces deux sens importants.

On annonça alors qu'on avait découvert dans le porte-voix du lycopode. Le public crut à cette seconde explication comme il avait cru à la première, jusqu'à ce que le chimiste gouvernemental eût publié son rapport, dans lequel il disait que la poussière en question « *pouvait* être identifiée » et non pas qu'elle *avait été* identifiée ; il ajoutait que le lycopode n'avait rien à voir avec une explosion supposée ! La seconde explication avait été rejoindre la première. Le chimiste avait en réserves maintes autres explications touchant l'iodine et le calium, mais toutes ces accusations étaient émises en des termes vagues, tels que : « Je suppose.., mon opinion serait que.., il est permis d'arguer que.., il pourrait être que.., si cela a été.., il est possible qu'il en soit ainsi... » etc., etc. En se basant sur tous ces monologues, il arrivait à la conclusion : « tromperie » ; la presse emboîta le pas, et le public, qui ne comprend goutte aux phénomènes psychiques, fut en réalité le véritable trompé. Mais ensuite, quand la sensation de cet événement se fut dissipée, on commença à trouver qu'il n'y avait pas beaucoup de faits dans le rapport de M. Schmelcke, et d'autres chimistes, spécialement M. S. V. Huth, de Copenhague, analysèrent à leur tour le contenu du porte-voix, de façon qu'ils couvrirent de ridicule le héros norvégien. Enfin, M. Séverin Lauritzen, président de la Société Danoise d'Etudes Psychiques, et traducteur de la *Human Personality* de Myers, traita de ce sujet dans plusieurs journaux quotidiens, en démontrant que les savants norvégiens n'avaient rien prouvé du tout.

J'ai écrit tout ceci, parce que je ne veux pas qu'aucun des amis de Mrs. Wriedt puisse croire qu'il est arrivé à Christiania quelque chose qui puisse justifier une ombre de doute sur l'authenticité de ses facultés médiumniques.

Le Dr Abraham Wallace, l'un des collaborateur des plus distingués des publications de la *Society for Psychical Research*, et qui a toujours employé dans ses expériences médiumniques une critique assez sévère, comme le prouvèrent d'ailleurs ses observations récentes contre le médium australien Bailey, écrivit au *Light* la lettre suivante, que ce journal publia dans son numéro du 21 septembre.

Votre préoccupation d'être « beau joueur » se manifeste dans le fait d'avoir consenti à faire paraître dans vos colonnes le récit de cette folle, calomnieuse et anti-scientifique tentative qui a été par le Prof. Birkeland, de Christiania, pour jeter le discrédit sur Mme Etta Wriedt, de Détroit, et ternir la réputation d'un des êtres les plus extraordinairement doués de notre temps. En rapportant l'accusation, vous avez rendu possible la preuve de l'absurdité du prétendu démasquement de Mrs. Wriedt. Si les choses se sont réellement passées comme vous l'avez

publié, il s'agit plutôt du démasquement complet, du manque de raisonnement du Professeur norvégien, puisqu'on discerne plutôt dans toute cette histoire l'absence de toute méthode scientifique d'investigation chez M. Birkeland, qu'un fait quelconque pouvant nuire à la réputation de Mme Wriedt.

J'ai eu l'occasion de questionner une personne qui a assisté aux séances de Christiania ; j'ai su ainsi que quelques-uns parmi les phénomènes physiques eurent lieu alors que le Professeur et un prestidigitateur, son ami, étaient présents. Le cabinet médiumnique fut déplacé pendant que le professeur était assis à côté de Mrs. Wriedt, de telle façon que ni lui, ni le prestidigitateur, ne purent se rendre compte de comment ces mouvements s'étaient produits. Le médium fut accusé d'avoir un complice secret dans la chambre, derrière le cabinet démontable. On demanda immédiatement la lumière, mais quand celle-ci fut faite, on ne trouva rien, comme il était à prévoir, qui pût expliquer le phénomène.

Comme vous l'avez justement remarqué, le Professeur paraissait obsédé par cette seule idée qu' « il fallait trouver quelque chose ». Il y avait des bruits qu'on assimila à de « légères explosions ». Le Professeur en tira aussitôt la conclusion qu'ils devaient être produits par de la poudre, ou par quelque autre substance explosive, mais il fut le seul parmi les assistants à découvrir la fumée sulfureuse résultant des explosions imaginaires.

A quel point d'absurdité anti-scientifique peut parvenir un homme, quand il souffre de l'obsession d'une idée préconçue ! Il s'était dit qu'il devait y avoir des explosions pour expliquer les bruits du porte-voix employé dans la séance ; il saisit cet appareil, et prétendit avoir découvert en lui des traces de lycopode. Cette substance est une poudre employée par les pharmaciens pour lier les pilules ; elle est médiocrement inflammable. S'il a trouvé dans le porte-voix quelque produit végétal (ce dont je doute beaucoup) je pense qu'il peut s'agir des pollens des fleurs très nombreuses qui se trouvaient dans la chambre des séances.

Je désire joindre mon témoignage à ceux qui affirment l'authenticité absolue de la médiumnité de Mrs Wriedt, ayant eu le grand avantage d'avoir des séances avec elle à Wimbledon, aussi bien dans un cercle de plusieurs personnes, que tout seul avec le sujet. La sensitive a opéré devant moi deux fois dans une lumière blanche parfaite, deux lampes électriques, éclairant tous les coins de la chambre. J'examinai celle-ci et le porte-voix, et je m'assis en face de Mrs. Wriedt ; je pouvais ainsi ne pas la perdre de vue un instant. Tenant le porte-voix dans une main, et le dirigeant parfois vers le médium, parfois loin de lui, j'entendis d'abord de petits coups que l'on pouvait réellement comparer à de « douces explosions ». C'étaient les manifestations préliminaires de quelque force intelligente, car ils furent suivis de ce qui paraissait être le son d'une voix humaine. Pendant que je l'entendais, j'étais aussi capable d'examen, et aussi éveillé qu'on peut l'être, et je remarquai spécialement qu'il n'y avait aucun mouvement du larynx du médium, ni des membres qui sont mis en action pour la production de la voix normale ou du ventriloquisme. Ces voix se faisaient souvent entendre pendant que Mrs. Wriedt me parlait. Je ne m'occupe pas ici de l'interprétation de ces phénomènes vocaux, ni de leur origine, mais uniquement de leur intérêt scientifique au point de vue physique. Je défie le Prof. Birkeland ou son prestidigitateur de produire de pareils résultats en de telles conditions.

Mais la voix la plus autorisée qui s'est élevée en défense de Mme Wriedt est sans doute celle de Sir William Barrett, professeur de physique à l'Université du Dublin. Voici l'intéressante lettre qu'il écrivit en faveur du médium américain :

Grâce à l'amabilité d'une de mes amies, Miss Ramsden, j'ai pu lire une traduction de la discussion qui a pris place dans vos colonnes et ailleurs, au sujet des séances données par Mrs. Wriedt à Christiania. Miss Ramsden m'a montré aussi la lettre admirable qu'elle nous a écrite sur cet argument. En ma qualité d'ancien Président de la *Society for Psychical Research* Anglaise, à laquelle je suis strictement lié, il me sera peut-être permis d'appuyer chaudement la plaidoirie de Miss Ramsden pour la constitution d'une Société similaire à Christiania.

Mais permettez-moi d'abord de dire quelques mots sur mes expériences avec Mrs. Wriedt. Durant sa visite à Londres, dans l'année courante, j'ai pu avoir quelques séances avec elle. Deux de ces séances eurent lieu dans la journée ; elles eurent un caractère privé et se passèrent chez Miss Ramsden.

Dans une de ces séances privées, à laquelle personne n'assistait en dehors de Miss Ramsden, moi-même, et Mrs. Wriedt, nous commençâmes par rester quelque temps en bonne lumière. J'avais d'abord, me trouvant seul dans la chambre, examiné celle-ci dans toutes ses parties, et je m'étais assuré que personne ne s'y cachait, et qu'aucun appareil suspect ne s'y trouvait ; une lourde carpette était étendue sur le parquet, et l'unique porte s'ouvrait sur un palier qui recevait par une fenêtre la lumière du soleil. Toute personne qui aurait tenté de pénétrer dans la chambre par la porte aurait donc été découverte aussitôt, les volets de la chambre étant fermés et la pièce éclairée seulement par la lumière électrique.

Quand, après mon examen de la chambre, Mrs. Wriedt et Miss Ramsden entrèrent, la porte fut fermée à clef, et on laissa une des lampes électriques du lustre pour éclairer la chambre. Nous nous assîmes sur des chaises les uns à côté des autres ; je me plaçai près de Mrs. Wriedt, et je tenais sa main gauche ; Miss Ramsden s'assit à ma gauche. Nous demandâmes à Miss Wriedt de nous laisser d'abord essayer à la lumière. A la demande du médium, Miss R. plaça à son oreille la plus petite extrémité du grand porte-

voix en aluminium, dont je tenais suspendue avec ma main gauche la plus grande extrémité. Mon corps se trouvait ainsi entre le porte-voix et le médium. J'avais précédemment regardé l'intérieur du porte-voix, qui était parfaitement lisse et nu.

Miss Ramsden dit entendre une voix qui lui parlait, et engagea la conversation avec cette voix. Je n'entendais celle-ci que comme un faible murmure, mais je ne pouvais pas saisir les paroles. Afin d'éviter la possibilité que ce mumure vînt de Mrs. Wriedt, je me mis à causer avec elle, et pendant que le médium parlait, Miss Ramsden entendait encore la faible voix dans le porte-voix ; mais elle finit par nous prier de nous taire, parce que nous l'empêchions de bien entendre ce que disait la voix.

Miss Ramsden m'assura ensuite qu'il ne pouvait pas y avoir de doute sur ce que la voix qui se faisait entendre par le cornet fût indépendante de Mme Wriedt, et je puis témoigner que je surveillais le médium, et que je ne vis rien de suspect dans le mouvement de ses lèvres. Elle ne bougea pas de sa place ; aucun complice, aucun appareil clandestin, ne pouvaient produire la voix.

Je n'avais pas entendu ce que la voix disait : je priai donc plus tard Miss Ramsden de bien vouloir me faire connaître quel avait été le sujet de la conversation, et Miss Ramsden écrivit pour moi les lignes suivantes :

« La personnalité qui parlait me déclara qu'elle m'apportait un message d'un de mes parents décédés; elle ajouta que, contrairement à mon attente, j'allais recevoir la visite d'une persoñne qu'elle nomma. Lâ prédiction se réalisa le lundi suivant. Il me faut observer que, si cela devait être expliqué par la transmission de la pensée, nous devrions supposer la possibilité pour Mme Wriedt de recevoir des communications télépathiques de personnes dont elle ignore l'existence ; la personne en question était à l'étranger. Pendant que je tenais le cornet, je pouvais percevoir la vibration de la petite voix à l'intérieur. »

Quand la voix cessa de parler, le porte-voix fut placé avec son pavillon sur le parquet, près de Miss Ramsden. La lumière électrique fut éteinte, et la chambre se trouva plongée dans une obscurité complète. Une voix d'homme très forte dit immédiatement : « Que Dieu vous bénisse ! Que Dieu vous bénisse ! » Mrs. Wriedt dit que c'était le soi-disant « John King ». Je lui demandai de placer sa main droite sur la mienne, qui serrait sa main gauche. Elle s'exécuta, et je sentis distinctement ses deux mains, ma main gauche restant libre. Durant toutes les séances que j'ai eues avec elle, Mrs. Wriedt resta dans un état parfaitement normal, en conversant avec moi ou avec d'autres assistants, sans montrer la moindre excitation. Dans la séance dont nous nous occupons, et les mains du médium étant contrôlées comme je viens de le dire, je ne tardai pas à sentir quelque chose de froid qui battait doucement sur mon visage ; comme dans la séance précédente, alors qu'une rose fut placée dans ma main, cet acte fut exécuté sans aucun tâtonnement — chose curieuse, puisque l'obscurité était telle, qu'on n'y voyait pas du tout.

Malheureusement, dans ces conditions d'obscurité complète il est impossible de parvenir à une preuve décisive de la nature supernormale des différents phénomènes physiques qui se produisent. Tout ce que je puis affirmer, c'est qu'il me semble impossible que Mrs. Wriedt les ait produits par la fraude. Une large bande élastique et un carton sur lequel étaient cachetées les deux bouts d'un ruban, furent saisis et lancés sur ma tête ; j'entendis le claquement de la bande de caoutchouc, qui fut trouvée brisée à quelque distance de moi, quand on fit la lumière. Les deux objets en question avaient été apportés par moi et placés à côté de moi, hors de portée des mains de Mrs. Wriedt.

Au cours d'une autre séance, j'observai une apparition lumineuse semblant une tête d'homme à barbe, en face et un peu au-dessus de moi. J'avançai ma main, et je l'agitai en tous sens, mais je ne sentis rien, bien que, à ce que je pouvais en juger dans l'obscurité, ma main passât au travers de l'endroit où apparaissait la luminosité. Ma tête fut touchée doucement par l'embouchure du porte-voix ; des fleurs qui se trouvaient dans un vase placé sur une table assez éloignée, furent jetées sur mes genoux. Mais, ainsi que je viens de le dire, ces manifestations n'ont pas une grande valeur probatoire, et je n'y attache pas d'importance.

Les voix étaient beaucoup plus impressionnantes ; parfois très élevées, paraissant venir du porte-voix, en d'autres occasions faibles, et venant de tout près de mon visage ou de celui de ma compagne. On entendait souvent ces voix *en même temps* que Mme Wriedt parlait, et pendant que je tenais sa main, comme j'ai fait au cours de toutes les séances. Il n'y a aucun doute que j'aurais perçu le mouvement qu'elle aurait fait en tâchant de libérer sa main et saisir le porte-voix, qui n'était pas près d'elle, ou placer sa bouche près de Miss Ramsden ou Mrs. Anker, qui, dans une occasion, était assise à côté de moi, et me dit entendre la voix lui parler en norvégien.

Une autre fois, la voix, semblant celle d'un homme, me donna le nom et le prénom d'un ancien ami à moi, un Irlandias, complètement inconnu de Mrs. Wreidt. C'était un nom peu commun en Irlande, bien qu'il fût porté par un homme d'État qui mourut il y a quelques années, mais qui appartenait notoirement au parti d'Orange, mon ami était au contraire catholique romain ; comme je manifestais ma surprise de ce qu'il apparût, la voix répondit, bien que je n'eusse fait aucune allusion à ses croyances religieuses : « Les prêtres disent bien qu'un catholique reste toujours catholique, mais il n'en est pas de même ici ».

Ensuite, une autre voix, pareille à celle d'une dame âgée, se fit entendre tout près de moi et dit : Comment vont les choses à Dublin ? » Je demandai: « Qui êtes-vous ? » — Et la voix répondit : « Lady Helena Newenham », en faisant bien ressortir les trois syllabes de son nom, très peu porté. Je ne connaissais pas cette personne, mais je pus ensuite m'as-

surer qu'une dame irlandaise de ce nom, qui s'intéressait vivement aux recherches psychiques, était morte une année auparavant, et était bien connue de quelques-uns de mes amis de l'Irlande méridionale, auxquels j'avais écrit pour avoir des renseignements à ce sujet.

Une autre voix s'adressa à moi, mais je ne pus d'abord distinguer le nom qu'elle prononça. Après l'avoir fait répéter à plusieurs reprises, j'entendis : « Sidgwick ». — « Quel est votre prénom ? » demandais-je ; on répondit aussitôt : « Henry Sidgwick ». Le prénom du Prof. Sidgwick est naturellement bien connu ; il était un de mes amis personnels, et fut le premier Président de la Society Psychical Research. Mrs. Wriedt avait sans doute entendu ce nom, mais il mourut avant qu'elle visitât l'Angleterre, et je doute bien qu'elle sût, pas plus que la plupart des autres personnes connaissant son nom, qu'il bégayait fortement. Je demandai donc à la voix : « Allez-vous bien, à présent ? » sans songer aucunement à faire allusion à son défaut de prononciation. La voix répondit immédiatement : « Vous voulez parler de ma difficulté de langage, mais je ne bégaye plus, maintenant ».

Dans une autre séance, la même voix affirmant être celle d'Henry Sidgiwck se fit de nouveau entendre, et m'adressa longuement la parole, en disant une ou deux choses assez caractéristiques; dans son ensemble, le discours fut néanmoins plus banal qu'on aurait pu s'y attendre du vrai Sidgwick.

J'abuserai un seul instant encore de l'hospitalité que vous voudrez bien accorder à ma lettre, pour rapporter un incident qui arriva à l'un de mes amis, le Secrétaire honoraire de la Section Irlandaise de la S. P. R., un avocat qui occupe à Dublin une situation élevée. Il arriva à l'une des séances de Mrs. Wriedt, à laquelle il n'était pas attendu, avec l'Amiral Moore, et était inconnu de tous les assistants, sauf de l'Amiral même. La voix lui donna le nom, très peu commun, d'un de ses amis irlandais, qui avait dernièrement perdu sa femme, et dit être cette dernière ; il ajouta l'adresse exacte d'un endroit de Londres où elle avait habité, et où mon ami avait été la voir, bien que ce dernier eût alors complètement oublié cette adresse. Il vit aussi une figure lumineuse de femme en face de lui, mais il ne put pas en distinguer le visage.

Je m'étais rendu aux séances de Mrs. Wriedt avec un état d'âme assez sceptique, mais j'arrivai à la conclusion qu'elle est un médium authentique et remarquable, et elle a donné à un grand nombre de personnes la preuve abondante que les voix et le contenu des messages donnés sont absolument en dehors de toute fraude ou collusion. De même que tous les médiums par lesquels se manifestent des phénomènes physiques, elle peut quelquefois, consciemment ou inconsciemment, être obsédée par un esprit de tricherie stupide, qui, en plusieurs cas que j'ai connus, apparaît comme la projection des idées fixes des assistants hostiles se trouvant parmi les expérimentateurs. En effet, nous projetons tous nos pensées dans l'invisible, et plus souvent que nous le croyons, elles nous retournent sous la forme de réalités objectives. Est-ce ce qui nous est arrivé à moi-même et à d'autres qui ont été convaincus de l'existence de phénomènes supernormaux, et qui subissent l'illusion de leur propre création, ou bien est-ce le Prof. Birkeland (pour lequel nous avons tous le repect dû à un savant éminent), et d'autres, plus fermement sceptiques encore que lui, qui se trouvent dans le même cas en sens inverse ? Une longue et patiente investigation pourra seule le déterminer. C'est pourquoi j'espère que le projet d'une Société Norvégienne de Recherches Psychiques pourra être réalisé. Je ne puis que lui souhaiter le même esprit de recherche calme et impartial qui a permis à la science de résoudre tant de problèmes non moins chaleureusement débattus dans le passé, esprit qui puisse prévaloir parmi les hommes de science de Norvège qui entreprennent l'investigation de ces problèmes difficiles — un sujet dans lequel les niais se précipitent souvent avec inconscience « là où les anges craignent de s'aventurer. »

Nous terminerons par ces quelques passages d'une déclaration faite, toujours dans le *Light*, par Miss Edith K. Harper, secrétaire de M. William Stead.

...Mrs. Wriedt désire faire savoir que c'est sur sa propre demande que le Prof. Birkeland lui tint les deux mains, et plaça ses deux pieds sur les siens ; pendant qu'elle était ainsi immobilisée, le porte-voix a été jeté sur le parquet et s'est déplacé à plusieurs reprises, et des fleurs ont été apportées aux assistants. Ces choses ne pouvaient donc pas être faites par Mrs. Wriedt...

Mrs. Wriedt déclare aussi qu'elle a elle-même insisté auprès du Prof. Birkeland pour qu'il emportât le porte-voix dans le but de le faire examiner...

Une dame qui assistait aux séances de Christiania, a écrit : « Tous les assistants, sauf le Prof. Birkeland, *qui est très sourd*, affirment que deux voix spirites différentes parlaient en même temps, pendant que le médium lui-même conversait à haute voix avec le Professeur... Une personne « très sourde » est vraiment la moins indiquée pour se prononcer sur l'authenticité des voix !

Comment se termina l'histoire de la prédiction du Fakir

Dans notre dernier numéro, en reproduisant de quelques journaux allemands la curieuse histoire que nous avons intitulée : « Comment s'est réalisée la prédiction d'un fakir », nous indiquions les efforts que nous avions faits pour nous assurer de la véridicité de ce récit, présenté d'une façon absolument imprécise ; nous ajoutions que le Directeur du *Light* s'était proposé de faire une petite enquête à ce sujet.



Le 2 octobre, l'Agence Reuter communiquait aux journaux anglais la dépêche suivante datée de Simla (la capitale d'été des Indes Anglaises), 2 octobre :

Le procès pour le testament Garnett-Orme s'est terminé aujourd'hui, M. Burkitt, juge du District de Saharanpur, ayant repoussé la demande de Miss Mounce Stephens pour la validation du testament de Miss Garnett-Orme, par suite de fraude et d'influence indue concernant des pratiques spirites et la vision dans le cristal. Le jugement donne donc gain de cause aux parents de Miss Garnett-Orme, qui s'opposaient à la validation du testament.

Cette affaire était une suite au procès contre Miss Mounce Stephens devant la Haute-Cour d'Allahabad, qui eut lieu au mois de mars dernier ; celle-ci était sous l'imputation d'avoir empoisonné Miss Garnett Orme au moyen d'acide prussique. Ce procès s'était terminé par l'acquittement de l'accusée. Les témoignages avaient montré que Miss Garnett-Orme avait été initiée à la vision dans le cristal, et qu'elle croyait à sa mort imminente, pour laquelle elle avait fait des préparatifs très minutieux. L'autopsie avait montré que la mort était due à un empoisonnement par l'acide prussique. La défense soutenait que Miss Garnett-Orme s'était suicidée à cause de la douleur éprouvée pour la mort de son fiancé. Le juge remarqua, dans la motivation de son jugement, que les circonstances de la mort de Miss Garnett-Orme ne seraient probablement jamais découvertes.

On voit combien le fait est différent de celui qui a été publié dans les journaux allemands, et combien nous avions raison de dire : « Une publication spécialiste sérieuse ne peut pas facilement accueillir sans une enquête un récit semblable ».

Le décès de l'Archidiacre Colley

L'Archidiacre Colley, très connu dans les milieux spirites anglais, est mort soudainement, le 30 septembre, à Middlesbrough, où il s'était rendu pour prendre part au Congrès Ecclésiastique, dans le but d'attirer l'attention de ses confrères du Clergé anglican sur les questions psychiques.

Le point culminant de la vie de M. Colley, comme propagandise, a été son retentissant procès contre le prestidigitateur Maskelyne qui — bien à tort d'ailleurs — prétendait avoir gagné le prix de mille livres que l'Archidiacre avait offert, à titre de défi, à celui qui imiterait certains phénomènes de matérialisation auxquels il affirmait avoir assisté. On se rappellera que les Tribunaux de première et de deuxième instance donnèrent gain de cause à l'Archidiacre, en observant que les conditions dans lesquelles le célèbre prestidigitateur présentait ses « fantômes » n'avaient rien à faire avec celles que M. Colley avait indiquées.

Depuis ce jour, ce dernier continua plus que jamais sa propagande, avec une conviction et un enthousiasme incontestables, mais avec des méthodes originales qui n'étaient pas du goût de tout le monde, même en Angleterre. L'une de ses dernières inventions a été celle à laquelle assistèrent les habitants de Stockton (Warwickshire), il y a quelques mois. Il se plaça dans un cerceuil et se fit porter ainsi autour de l'église par quatre de ses paroissiens, afin — expliqua-t-il ensuite — de montrer que « la mort est la porte de la vie ».

Les spirites anglais, qui furent eux-mêmes choqués, assez souvent, par ses extravagances, l'excusaient en remarquant qu'il avait passé une grande partie de son existence aux Colonies — précisément dans l'Afrique Méridionale — où la mentalité est fort différente que dans la mère patrie. La vérité est qu'il y avait probablement en lui autre chose encore. Mais personne n'a songé à mettre en doute la rectitude de ses intentions et le courage de ses opinions.

Le Dr Théo Hansmann

On annonce la mort du Dr Théo Hansmann, de Washington, assez connu par les personnes qui s'occupent de spiritisme à cause des extraordinaires photographies qu'il obtenait par centaines, depuis de nombreuses années (le Dr Hansmann avait dépassé l'âge de quatre-vingts ans) et dont il envoyait des spécimens aux spirites des cinq parties du monde. Une assez grande partie du volume : *La Photographie Transcendentale*, qui a été publié à Paris par les soins de quelques membres du Comité pour la Photographie Transcendantale (1), est consacrée aux photographies de M. Hansmann. Ce sont franchement les plus méchantes photographies spirites qu'il soit possible de voir.

Il faut dire que le Dr Hansmann n'opérait pas tout seul ; il se servait de la médiumnité du Dr Williams Keeler. Nous avons reproduit dans notre numéro de janvier 1910 une de ses photographies pour en donner une idée à nos lecteurs. Elle contient une soixantaine de têtes différentes placées dans les plus fâcheuses conditions.

Jamais la production de ces photographies n'a été soumise à une méthode critique sérieuse. Incontestablement, certaines personnes ont déclaré reconnaître dans quelques-unes des

(1) Librairie Nationale, 10, rue de l'Université. — 5 francs.

figures apparaissant dans les photographies certains de leurs parents ou de leurs amis, mais on peut supposer que le médium ait pu se les procurer au moyen de connivences secrètes, et reproduire par le dessin les traits de la personne décédée en question, quand elle est présentée d'une façon différente de celle des photographies qu'on avait d'elle, surtout lorsqu'il s'agissait de personnes marquantes dans le spiritisme, et que le médium pouvait, par conséquent, tenir spécialement à convaincre. Sans doute, ce ne sont là que des suppositions, qui en tout cas ne s'adresseraient pas au Dr Hansmann, dont la bonne foi ne paraît pas constituer l'ombre d'un doute. Ce qui est certain, c'est qu'on ne peut attacher aucune importance scientifique à des photographies obtenues en de pareilles conditions, loin de tout contrôle.

Une plante qui favorise la télépathie !...

Un numéro récent du Supplément Sud-Américain du *Times* contenait une lettre, dans laquelle le correspondant spécial de ce journal parlait d'une bien étrange découverte qui aurait été faite dans le district de Caquetà (Colombie), par le Dr Rafael Zerda Bayon, que le correspondant en question garantit être « un vrai homme de science ». Il s'agit de la découverte d'une plante qui, non seulement serait un spécifique contre le *béri-béri*, mais aurait aussi le curieux effet de mettre le patient dans un état favorable pour recevoir des communications télépathiques. Le Dr Bayon raconte :

Le Colonel Custodio Morales, commandant le détachement militaire de l'Intendance de Caquetà, insista vivement auprès de moi pour essayer sur lui-même les effets du *yagé*, dans une cabane à moi sur les rivages du fleuve Gacha. Je cédai, après de longues hésitations, et je lui administrai quinze gouttes d'une préparation de *yagé*, que je considérais alors comme étant le principe actif de cette plante. Il prit la mixture le soir, dans un verre d'eau, et le matin, au réveil, il m'annonçait la mort de son père, qui vivait à Ibagué, et la maladie de sa petite sœur, qu'il aimait beaucoup. Il disait avoir vu tout cela durant la nuit ; personne n'était arrivé qui pût lui communiquer ces nouvelles ; le bureau postal ou télégraphique le plus proche était à quinze jours de voyage de ma demeure. Un mois environ après cette étrange vision, un courrier arriva avec des lettres annonçant au colonel la mort de son père et la guérison d'une grave maladie qui avait frappé sa sœur.

On est tout d'abord tenté de considérer cette histoire, sinon comme une bonne plaisanterie, du moins comme le résultat d'une observation défectueuse des faits. Sans doute, il importerait de soumettre ce cas à une enquête approfondie : le colonel Morales savait-il que son père était gravement malade, etc. ? Mais il n'est pas si invraisemblable que le suc de certaines plantes puisse mettre le patient dans un sommeil plus particulièrement favorable à la clairvoyance.

Les pythonisses de Delphes ne se mettaient-elles pas dans l'état spécial ou elles prophétisaient, en mâchant certaines feuilles, avant de se soumettre aux vapeurs énivrantes du *stomion* ? Les oracles de Dodone, de Pergame, de Colophon et d'autres encore ne donnaient leurs réponses qu'après avoir bu de telle eau. On sait que les sorcières, pour entrer dans le sommeil durant lequel elles s'imaginaient aller au Sabbat, dégustaient certaines pâtes ou pilulles formées de substances végétales. Ne connaissons-nous pas, aujourd'hui, les rêves spéciaux produits par certaines substances soporifiques végétales : l'opium, surtout le hatchich ?

Nous venons d'écrire en Colombie pour tâcher d'obtenir quelques renseignements supplémentaires sur le *yagé* et nous mettre, si possible, en rapport avec le Dr R. Z. Bayon. Mais nous ne nous dissimulons pas les difficultés que nous rencontrerons dans cette recherche.

LES NOUVEAUX LIVRES

Dr Morton Prince : **La Dissociation d'une personnalité :** Étude biographique de Psychologie pathologique. Traduit de l'anglais par R. et J. Ray. — (Paris, Félix Alcan éd., Paris, Boul. Saint-Germain, 108. — 10 fr.)

Cet ouvrage du professeur Morton Prince est, depuis plusieurs années déjà, célèbre, et même populaire, puisque, non seulement les Revues psychologiques, mais les journaux quotidiens eux-mêmes ont publié sur lui de nombreux articles, ce qui fait qu'il n'y a personne qui n'ait entendu parler de Miss Beauchamp et de ses étran-



ges phénomènes de dissociation de la personnalité. De leur côté, nos *Annales* s'en sont longuement occupées, il y a une dizaine d'années déjà. Mais la traduction de l'ouvrage de l'éminent professeur de pathologie du système nerveux à l'École de Médecine de Tufs College, à Boston, est la bienvenue, justement à cause de l'importance exceptionnelle du cas dont il s'agit. Jamais peut-être on n'a vu un exemple aussi compliqué, aussi frappant, aussi extravagant même, de fractionnement de notre Moi. Aussi ce gros volume de plus de 500 pages, qui est un ouvrage scientifique, se lit avec le même intérêt passionnant qu'un drame ou un roman, sans le moindre ennui, alors même qu'on ne s'est pas spécialisé dans ces études. Mais alors que la lecture d'un ouvrage d'imagination ne présente, la plupart du temps, qu'un intérêt décevant, celle du livre du Dr Morton Prince renferme des éléments précieux pour la connaissance de notre personnalité si complexe. Sans doute, les rêves du dormeur, le somnambulisme naturel ou provoqué, l'ivresse même, etc., nous montrent bien que la partie de notre personnalité que nous appelons normale peut ignorer les autres parties, et en tout cas être très différente d'elles. Mais le cas de Miss Beauchamp est une illustration bien plus remarquable de cette vérité, que les sauvages et une partie des spirites sont seuls à ne pas comprendre ; son étude nous permet donc d'entrer beaucoup plus profondément dans les régions subconscientes de notre Ego.

Maintenant, pour le médecin, les cas de dissociation de la personnalité sont des cas pathologiques, comme toute chose anormale qui se présente dans l'homme. Il est possible que pour le psychologue il n'en soit pas toujours ainsi, et qu'il considérera un jour ces fractionnements du Moi comme il envisagera le génie, la médiumnité, la clairvoyance, etc., simples manifestations supernormales de notre conscience subliminale. Pour le moment, le Dr Morton Prince est loin d'être de cet avis qui est le nôtre : il ne croit point qu'habituellement et normalement il y ait une subconscience assez bien organisée « pour qu'on puisse la considérer comme un moi ». Tout dépend des limites de dissociation que l'on demande pour qu'une personnalité « puisse être considérée comme un moi ». Pour ne pas tomber en des confusions dangereuses, disons qu'il n'y a qu'*un Moi*, mais qu'une fraction seulement de celui-ci — la plus infime peut-être — constitue ce que nous appelons la conscience normale ; d'autres parties, normalement subconscientes, peuvent émerger en certain cas et prendre la forme d'une personnalité plus ou moins distincte.

Pierre Piobb : **L'Evolution de l'Occultisme et la Science d'aujourd'hui.** — (H. et H. Durville, éd., Paris, rue Saint-Merri, 23. — 3 fr. 50.)

Nous avons lu tout cet ouvrage avec un vif intérêt. Il est assez naturel, en effet, de s'intéresser à l'examen des anciennes sciences occultes : Astrologie, Alchimie, Magie, Spagyrisme, Cabale, etc., etc., vues par l'œil d'un homme qui, sorti de l'École Polytechnique, s'est fait depuis une spécialité honorable de l'étude des « sciences anciennes », ayant même fondé, comme on sait, une Société *ad hoc*, dont il est encore le Président. On respire plus librement en voyant disparaître l'obscurité décevante des formules et des affirmations théoriques, affectionnées par les gens qui jurent *in verba magistri* et en constatant qu'on projette enfin sur elles la lumière de la méthode expérimentale et scientifique. L'auteur fait d'ailleurs cela sans aucun sentiment d'hostilité contre ces « sciences occultes », n'étant mû que par le désir de les sauver en les régénérant par une manière plus rationnelle de les étudier.

Nous voudrions toutefois attirer plus spécialement l'attention des lecteurs sur les deux premiers et le dernier chapitre du volume, dans lesquels l'auteur traite la question de l'Occultisme et de la Science moderne d'une façon plus synthétique, et tire enfin ses conclusions. Les curieux qui voudront connaître l'histoire des origines et du développement de l'Occultisme contemporain, fondé par Papus, ainsi que des dissensions qui ne tardèrent pas à surgir dans le sein de la nouvelle École, à telles enseignes que le fondateur n'est guère plus suivi que par ceux qui avaient été ses premiers adeptes, trouveront condensés dans quelques pages des éléments précieux pour s'éclairer à ce sujet.

En définitive, P. Piobb indique la nécessité absolue de séparer complètement les études anciennes des études psychiques ; néanmoins, comme il reconnaît que le psychisme expérimental a tout l'intérêt à ne pas négliger certaines conceptions antiques, il demande qu'on mette de côté même ces termes d'*occulte* et d'*occultisme*, que M. Ch. Richet condamna lui aussi en les déclarant « détestables et indéfendables », et qu'on adopte pour cette étude une méthode très différente, strictement historique et scientifique, dépouillée de tout hermétisme ridicule — méthode que l'auteur désigne par le terme plus approprié de *Paléotechnique*.

Graf Carl v. Klinckowstroem : **Bibliographie des Wünsrhelrute.** — (München, Ottmar Schonhuth Nachf., éd.).



C'est surtout en Allemagne que, grâce à certains hauts patronnages, la pratique de la « baguette divinatoire » a pris, depuis quelque temps, une grande diffusion. Ce beau volume, contenant la Bibliographie aussi complète que possible des ouvrages et périodiques qui ont traité cette question, ne peut que contribuer considérablement à répandre ces études, en facilitant la recherche des documents qui s'y rapportent.

ANGELO BROFFERIO : **La Filosofia delle Upanishadas**. — (Milan, Poligrafia Italiana, Via Stella, 9).

Les parents et amis du professeur Angelo Brofferio, bien connu en Italie surtout pour un Manuel de Psychologie et un ouvrage en faveur de Spiritisme, qu'il a publiés, ont eu l'heureuse idée de faire paraître maintenant cet ouvrage posthume du même auteur. On ne peut le parcourir sans rester frappé par la réelle, profonde érudition que M. Brofferio déploie dans cet ouvrage ; quand on arrive à ses dernières pages, on a ensuite la satisfaction d'y trouver condensées très nettement les principales doctrines de la philosophie hindoue sur l'âme ; non pas avec la forme fantaisiste et *ad usum Delphini* dans laquelle sont conçus la plupart des ouvrages récents sur cette matière, mais d'une manière réellement conforme à la vérité historique et philologique.

AU MILIEU DES REVUES

Quelques faits de clairvoyance d'un médium parisien

Le *Fraterniste* de Douai publie un article de M. L. LEMOYNE sur Mme Cornille, un médium de Paris, avec lequel on obtient, paraît-il, des phénomènes de télékinésie, etc., mais qui serait particulièrement remarquable par des faits de clairvoyance.

M. L. Lemoyne cite quatre cas, dont le premier, concernant des indications données par le médium au sujet d'un livre égaré par l'auteur, ne peut pas être entièrement retenu, pour le moment, parce que M. Lemoyne a oublié de nous dire si le volume a réellement été trouvé à l'endroit indiqué par le médium, et si on a pu alors constater que la description qu'il en avait donnée était exacte. Nous nous bornerons à citer ici les trois autres cas.

II. — Ma femme porte au cou un médaillon contenant des cheveux et une petite photographie de sa grand-mère maternelle. Quelques heures avant la séance où nous devons voir Mme Cornille, elle s'aperçoit qu'elle a perdu la petite photographie du médaillon. Nous décidons de n'en parler à personne. Or, le même soir, Mme Cornille dit à ma femme : « Je vois près de vous votre grand-mère ».

— Voulez-vous lui demander, questionne ma femme, ce qui m'est arrivé de désagréable aujourd'hui !

— C'est réparable, répond Mme Cornille. Voici la chose : Le fermoir de votre médaillon s'est ouvert et une photographie de votre grand-mère est tombée. Vous la retrouverez chez vous, car c'est chez vous que l'accident s'est produit.

Nous avons en effet retrouvé la photographie chez nous, quinze jours plus tard.

III. — Expérience d'un autre genre. Le même soir, je demande à Mme Cornille de se transporter à Montgeron, rue Parent, chez un de mes amis. Je lui indique le numéro.

— M'y voici, dit-elle.

— Bien. Montez au premier. Une chambre y est éclairée, dites-nous ce que vous y voyez. Aucun de nous ne connaît cet appartement, nous n'aurons donc pas à craindre de transmission de pensée possible, et demain, je saurai par mon ami si vous ne vous êtes pas trompée.

— En effet, je vois une chambre éclairée, répond Mme Cornille, mais c'est une veilleuse qui l'éclaire. Il y a un lit dans lequel une vieille dame est couchée, c'est la mère de la maîtresse de la maison. Elle est bien malade, cette vieille dame.

— Ceci je le savais, madame. Voulez-vous nous donner d'autres détails ? Combien voyez-vous de sièges ?

— J'en vois quatre. Le lit est en bois ; ce n'est pas un lit de milieu. Je ne vois ni pendule, ni réveil.

Le lendemain, j'apprenais par mon ami que les détails précédents étaient scrupuleusement exacts. « Ma belle-mère ne peut supporter aucun tic-tac, me dit-il, et nous avons été obligés d'enlever la pendule de la chambre qu'elle occupe ! »

IV. — Huit jours plus tard, j'assiste à l'une des séances hebdomadaires que donnent M. et Mme Cornille. Je pose cette question, bien banale :



— Je vais, dans peu, faire un petit voyage. Voulez-vous demander à mon père s'il m'accompagnera ?

— Oui, il vous accompagnera, car le résultat de votre voyage l'intéresse directement. Il s'agit d'affaires de famille qui le touchent.

— Oui, madame, c'est bien exact.

— Du reste, vous ne serez pas seul ; une autre personne bien vivante celle-là, vous accompagnera, une dame.

— Quant à cela, non, madame. Ma femme restera à Paris, et je serai seul.

— Non, une dame vous accompagnera ; ce ne sera pas la vôtre, mais c'est tout de même une dame à laquelle s'intéresse beaucoup votre père : c'est votre sœur.

Quelques jours après, je prenais le train, et ma sœur, qui m'avait télégraphié la veille de mon départ, montait en cours de route dans mon compartiment.

Il est regrettable qu'on n'ait pas enregistré presque sténographiquement les paroles du médium à mesure qu'elle parlait, comme on fait dans toutes les séances sérieuses d'étude ; on sait en effet quel travail inconscient d'élimination, addition et adaptation fait la mémoire des expérimentateurs, durant et après les séances. Mais il est très probable que Mme Cornille présente réellement des phénomènes intéressants de clairvoyance, puisque cela nous revient aussi d'autres expérimentateurs.

Société Universelle d'Études Psychiques

Section de Paris

Conférences de MM. le Dr G. Geley et Ed. Duchâtel

On a vu rarement la salle de la S. U. E. P. aussi bondée de public qu'elle l'a été dans l'après-midi du 27 octobre pour la réouverture des travaux de la Section parisienne.

M. de Vesme, président, en présentant M. le Dr Geley, qui devait faire connaître les résultats de son étude sur *Les phénomènes qui se produisent par l'imposition des mains de Mme X, de Bordeaux*, et qu'il avait été contrôler sur place, afin de faire mieux comprendre l'importance de cette affaire, lut quelques lignes d'une lettre d'un savant très estimé, occupant une situation officielle considérable dans la Médecine, et qui, après avoir déclaré ne pouvoir accueillir qu'avec quelque scepticisme de bactériologiste l'annonce de ces phénomènes, ajoutait : « Si c'était vrai, ce serait le plus grand progrès depuis 500 ans ! »

Inutile d'ajouter que M. le Dr Gustave Geley fut écouté avec la plus vive attention durant sa conférence, que nous publions dans ce même fascicule des *Annales*, organe de la Société ; des applaudissements se firent entendre surtout lorsque le conférencier décerna un juste éloge à l'œuvre courageuse et intelligente des Drs Clarac et Llaguet, et lorsqu'il termina en exprimant l'espoir que ces expériences puissent être continuées avec la plus stricte méthode scientifique.

M. Edmond Duchatel parla ensuite de *La lumière mystérieuse de Busso*, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs (numéro de février 1912, p. 54), mais dont le conférencier pouvait s'occuper maintenant avec une compétence spéciale, l'ayant étudiée personnellement au cours d'un voyage qu'il vient de faire en Corse. Avec sa parole toujours facile et finement humoristique, le conférencier, après avoir exposé le résultat de ses investigations, émit différentes hypothèses d'ordre général, par laquelles on pourrait tâcher d'expliquer ces lumières mystérieuses qu'on signale en différents endroits, durant des générations entières, et qu'on ne peut pas confondre avec les feux-follets ni les foudres en boule. Nous reviendrons sur ce sujet dans un de nos prochains numéros. En attendant, il nous suffira de dire que M. Duchâtel fut très fêté par son auditoire : le Président, en le remerciant, fit allusion à son prochain départ de Paris et exprima tout le regret qu'éprouve la Société en perdant l'un de ses Vice-Présidents.

Une Section de la S. U. E. P. à Rouen

Une Section de la Société Universelle d'Études Psychiques vient de se former à Rouen. Le Bureau est ainsi composé : *Président*, Dr Vantourout ; *Secrétaire*, Mr Léonard ; *Secrétaire-adjoint*, M. A. Leblond ; *Trésorier*, M. G. Bréviaire ; *Bibliothécaire*, M. Delmotte.

M. le Dr Paul Joire, Président de la Société, se rendra bientôt à Rouen pour faire une conférence à la nouvelle Section.

Le Gérant : Joseph MATRAT

IMPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. Fortin, *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, Paris.

Institut Psycho-Thérapique International

Un groupe de savants Français et étrangers, parmi lesquels plusieurs professeurs éminents, des médecins connus et des chercheurs indépendants veulent se joindre aux maitres du magnétisme, et de l'hypnotisme, pour créer une œuvre scientifique et philanthropique.

Ces Messieurs, *sans parti pris*, étudieront tous les phénomènes se rattachant à l'ancien magnétisme humain, à l'hypnotisme moderne, à la suggestion, à la télépathie et au spiritisme.

Dans leur programme, la question humanitaire n'est point négligée : Une clinique gratuite, une autre à prix modique, seront instituées; enfin des consultations particulières, sur rendez-vous, seront données et même des visites à domicile faites, par les médecins spécialistes de l'Institut, aux personnes qui les rechercheraient.

A l'exclusion des remèdes ordinaires, les malades atteints d'affection nerveuse ou chronique seront traités sans médicament par des moyens externes, comprenant le magnétisme humain, l'hypnotisme, l'orthopédie mentale, l'usage d'appareils spéciaux, etc., etc...

Le but de l'œuvre est de chercher à tirer le bon grain de l'ivraie et périodiquement de faire connaitre aux adhérents les résultats obtenus.

Pour édifier une œuvre semblable, non seulement des bonnes volontés, du dévouement sont indispensables, mais aussi des concours pécuniaires. C'est pour permettre à ceux-ci de se grouper utilement qu'une société par actions est en formation. *Déjà plus du quart de ces actions est retenu*, ce qui est de bon augure, et qui permet d'espérer une réussite complète.

Rien d'analogue n'a été encore entrepris, et cette fondation arrive au bon moment, car bon nombre d'esprits réfléchis cherchent une orientation philosophique et morale dans le psychisme, ce qui est justifié par les encouragements reçus.

En conséquence, une émission de mille actions de cent francs est ouverte dont, nous le répétons avec joie, plus du quart est retenu... Ces actions seront libérées de moitié à la souscription et le solde sera demandé au fur et à mesure des besoins.

Outre les actionnaires, l'Institut comprendra un nombre illimité d'adhérents. Ces adhérents payeront une cotisation annuelle de... Les membres de l'Institut seront tenus au courant des travaux effectués par un bulletin mensuel; ils pourront assister aux démonstrations, aux conférences, etc., etc.

Les actionnaires et les adhérents auront, dans l'établissement, un local à leur disposition, soit pour la lecture des journaux spéciaux, soit pour leur correspondance.

Les bénéfices proviendront des cotisations des adhérents et des honoraires laissés par les malades qui ne se trouveraient pas dans l'obligation de recourir aux soins donnés gratuitement. Les frais seront peu élevés grâce à plusieurs concours bénévoles assurés; dans ces conditions il est permis aux actionnaires d'espérer obtenir de sérieux dividendes. Si nos prévisions se réalisent, ce dont nous sommes convaincus, avant la fin de la présente année, l'Institut Psycho-Thérapique International sera créé.

Nous faisons donc un appel pressant à toutes les personnes que ces questions passionnantes intéressent. Nous les engageons à nous donner promptement leur adhésion, cela dans l'intérêt de la science et de l'humanité.

Signé : Dr MOUTIN.

N. B. — Pour les renseignements et les adhésions, s'adresser : Aux Bureaux du Journal et au Dr Moutin, 1, rue du Chalet (Parc des Princes) à Boulogne-sur-Seine. Les noms des souscripteurs seront publiés ou leur adhésion restera anonyme selon leur gré.

EXTRAIT DES STATUTS
De la Société Universelle d'Études Psychiques

SIÈGE à PARIS, Villa des Ternes, 14 (Avenue des Ternes, 96)

But de la Société

ARTICLE PREMIER. — La *Société Universelle d'Etudes Psychiques* a pour objet :

a) L'étude scientifique des phénomènes de médiumnité, télépathie, hantise, lucidité et de tous faits connexes. Cette étude scientifique se poursuivra par tous les moyens que la Société jugera opportuns : expériences, débats, conférences, bibliothèque, publications, concours, etc.

b) La diffusion dans le public en général des connaissances relatives à ces phénomèmes si peu connus ;

c) Tout effort tendant à rappeler à des méthodes plus scientifiques les personnes s'occupant déjà de ces recherches.

ART. 4. — La Société ne poursuivant qu'un but scientifique, en dehors de toute doctrine, l'adhésion à la Société n'implique aucune reconnaissance de la réalité des phénomènes qui forment l'objet de ses recherches ni d'aucune parmi les doctrines qui s'y rattachent.

Les Sociétaires

ART. 6. — La Société se compose : 1° de membres *honoraires ;* 2° de membres *donateurs ;* 3° de membres *souscripteurs ;* 4° de membres *titulaires ;* 5° de membres *adhérents.*

ART. — Les membres *honoraires* sont nommés par l'Assemblée des Sociétaires parmi les personnes distinguées dont le patronage a été, ou pourra être, précieux pour la Société.

Le titre de membre *donateur* est acquis par le versement d'une somme non inférieure à 500 francs.

Les membres *souscripteurs* versent une cotisation annuelle de 20 francs.

Les membres titulaires versent une cotisation annuelle de 12 francs.

La cotisation annuelle des membres *adhérents* est fixée à 6 francs.

L'Administration des « Annales des Sciences Psychiques » est chargée du recouvrement de ces cotisations, qu'elle verse tous les trois mois au Trésorier Général.

ART. 8. — **Pour être membre donateur, souscripteur, titulaire ou adhérent de la Société, il suffit d'adresser une demande d'inscription au Secrétariat, et faire le versement requis pour chacune de ces qualités. Mais pour faire partie d'une Section, il faut être agréé par celle-ci.**

ART. 9. — La Section de Paris n'admet pas de membres adhérents.

ART. 10. — Les membres honoraires, donateurs et souscripteurs jouiront de certains avantages qui seront déterminés par le Règlement de chaque Section.

L'organe de la Société

ART. 11. — **Seuls les membres honoraires, donateurs, souscripteurs et titulaires reçoivent intégralement et gratuitement les ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES, organe de la Société.**

Les *adhérents* n'ont droit qu'aux numéros de cette publication contenant les actes de la Société Centrale (et non pas uniquement de ses Sections) ou les actes de la Section à laquelle les membres adhérents peuvent appartenir.

ART. 13. — **Les membres titulaires d'une même famille, venant à la suite de leur chef, payant cotisation entière, ne payeront que cinq francs mais ne recevront pas les ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES.**

Les Sections

ART. 14. — Les Sociétaires peuvent se réunir en Sections d'au moins 6 membres. Ces Sections, pour avoir une existence légale vis-à-vis de la Société, devront être reconnues par le Bureau Central.

Plusieurs Sections pourront co-exister dans une même ville

Tout en étant autonomes, les Sections devront suivre les idées et méthodes fondamentales de la Société Centrale.

ART. 15. — Le Bureau Central fixera la subvention à attribuer à chacune de ces Sections sur la Caisse Centrale. En principe, et hormis des cas spéciaux, on leur attribuera le montant des cotisations normales de leurs membres, moins la retenue destinée au payement de l'organe officiel de la Société.

Le Bureau Central pourra allouer annuellement à une Section une subvention en rapport avec les besoins de celle-ci, son importance morale et les fonds disponibles dans la caisse centrale.

ART. 16. — Chaque Section pourra imposer une cotisation supplémentaire à ses membres, si elle le juge nécessaire ; elle pourra recevoir des dons.

Chaque Section se constituera et sera réglée selon un règlement de son choix, pourvu qu'il ne soit pas en contradiction avec les Statuts et le Règlement de la Société Centrale. Elle nommera son propre Bureau.

ART. 17. — Le Bureau Central est tenu à aider les Sections en leur fournissant, dans la limite des moyens dont il dispose, outre les fonds dont il est question à l'article 15, du matériel, des instruments, des livres, des clichés pour projections, des conférenciers, des sujets, etc.

Le matériel de la Société ne pourra être prêté par le Bureau Central à d'autres groupements qu'aux différentes Sections de la Société.

L'Administration

ART. 21. — La Société est administrée par un Bureau Central siégeant à Paris, composé d'un Président, d'un premier, d'un deuxième et d'un troisième Vice-Présidents, d'un Secrétaire Général, de deux Secrétaires Généraux adjoints, d'un Trésorier Général, d'un Trésorier Général adjoint et d'un Bibliothécaire.

Comme on peut le voir par ces Extraits des Statuts de la S.U.E.P., les abonnés des ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES font, de droit et d'office, partie de la Société ; mais pour être inscrits à une Section, ils doivent en adresser une demande au Bureau de celle-ci et en être agréé.



Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

22e Année — Novembre 1912 — N° 11

WITOLD ROSZKOWSKI

Pour l'Étude des Phénomènes de Pénétration

DE LA MATIÈRE A TRAVERS LA MATIÈRE

Druskieniki (gouv. de Grodno, Russie), 5-1-1912 :

Monsieur le Rédacteur en Chef,

En qualité de simple « chercheur », et de date récente, je me permets de vous adresser quelques observations. Cette qualification que je me donne me servira d'excuse dans le cas où vous trouveriez du mal fondé dans ce qui suit.

Jusqu'à présent, les rangs des investigateurs dans le domaine du métapsychisme comptent un nombre bien restreint d'hommes de science. Le devoir de ceux qui ne le sont pas et que le hasard a mis devant un bon médium serait d'amener ce dernier à se soumettre à l'étude des sociétés scientifiques constituées dans ce but. Si cependant, pour des raisons quelconques, cela est impossible, on peut toujours contribuer au au progrès des sciences, en rapprochant ainsi l'heure où celles qui, dans l'état actuel des choses, à juste titre se nomment « occultes » seront englobées par la science officielle. Au lieu de chercher dans les manifestations métapsychiques un aliment pour les superstitions mystiques ou de nouvelles attractions pour les nerfs détraqués, on devrait appliquer tout son bon sens, tout son don d'observation à cultiver la faculté dominante de son sujet, dans l'unique but de perfectionner la production des phénomènes en des conditions qui rendraient indubitable la réalité de leur existence.

On sait combien il est difficile d'en obtenir une preuve catégorique.

A mon avis, le passage de la matière à travers la matière, si on sait obtenir ce phénomène, classé par plusieurs auteurs parmi les plus incertains, fournit quelques-unes parmi les preuves les meilleures et les plus absolues de l'existence de orces métapsychiques ; mais toujours il n'est probant que pour ceux qui l'observent directement. Or, je pense qu'un sujet doué d'une grande force pour ce genre de phénomènes peut en produire un qui ne perdrait rien de sa valeur démonstrative ni dans le temps, ni dans l'espace. Telle serait l'introduction d'un même objet (de préférence un grain de semence assez grand pour qu'on l'aperçoive dans l'ovoscope et assez léger pour qu'il se maintienne en équilibre dans le jaune d'œuf) dans l'intérieur du jaune d'un œuf sans déranger la structure histologique de ce dernier.

Je ne crois pas qu'on puisse avancer une hypothèse autre que celle qui admet toute l'action des nouvelles forces pour expliquer cette cellule organique vivante analysée au laboratoire histologique et portant dans son intérieur des cellules organiques qui constituent un corps étranger et intégral.

Reste à savoir si l'obtention d'un tel phénomène est possible. Je crois que dans le métapsychisme on a tout le droit de renverser la question et de se demander pourquoi on ne pourrait pas l'obtenir. Est-il prouvé que l'ambiance de l'intérieur d'un œuf est peu propice aux manifestations métapsychiques ? Sait-on où sont les limites du pouvoir de ces forces prodigieuses ? On n'en sait rien, on n'en connaît ni les limites, ni la nature intime, ni le mécanisme.

Personnellement, me basant sur ce que j'ai eu l'occasion de constater avec un médium, paysanne âgée de quinze ans, à Varsovie, j'admets facilement qu'un expérimentateur sans idées préconçues, non privé d'esprit critique, assez habitué à manier cet instrument délicat et trop souvent capricieux qu'est généralement le médium, parviendrait, avec un bon sujet, à obtenir l'œuf miraculeux. Bien entendu, l'expé-



rimentateur en question devrait patiemment développer la faculté de son sujet, sans lui permettre de dissiper ses forces en des manifestations qui ne se rattachent pas aux recherches poursuivies. Il est aussi de première importance

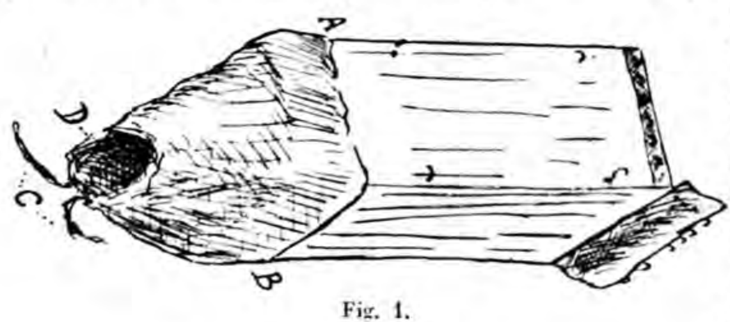


Fig. 1.

qu'il sache maintenir tendues à tout moment l'excitation et la volonté du sujet dans la direction voulue.

Pour ceux qui dans les phénomènes médiumniques ne veulent voir que l'intervention d'esprits d'outre-tombe, je pourrais ajouter qu'au cours d'une séance il nous a été communiqué de « l'au-delà » que l'expérience avec l'œuf est possible, qu'elle exige beaucoup de forces, de l'obscurité, que pour commencer il faut se servir d'une coque vide et passer successivement à l'œuf plein mais dont la coque serait percée de quelques petits trous, et finir par l'œuf intact.

Or, Messieurs, peut-être trouverez-vous bon d'arrêter sur le phénomène en question l'attention de ceux parmi les studieux des faits métapsychiques qui cherchent, au moyen des cachets, de signes secrets, etc., de se mettre à l'abri des fraudes et rendre évidente la possibilité du passage de la matière à travers la matière.

Maintenant, qu'il me soit permis de décrire quelques dispositifs fort simples et qui m'étaient de grande utilité pour me convaincre de la réalité de quelques phénomènes métapsychiques.

A cet effet il faut se faire confectionner une boîte (celle que nous avons employée était en bois de sapin) des dimensions de $45 \times 20 \times 20$ cm. fermée de tous les côtés (voir fig. 1), sauf à l'une de ses extrémités A-B (20-20 cm.), qui reste ouverte et où sont ramassés collés aux planchettes de la boîte les bords d'une manche en étoffe noire d'un tissu très serré. L'autre bout de cette manche en coulisse, dans laquelle on fait glisser un cordon (C-C), laisse l'unique accès de l'extérieur, à l'intérieur de la boîte (O). Ainsi on réduit la salle obscure des séances à 5 planchettes de bois et un morceau d'étoffe. On est libre à présent d'observer, en pleine lumière, le moindre mouvement du médium, qui s'assied devant une table et pose sur elle une main ; l'autre main, préalablement inspectée, après qu'on a pris soin de retrousser la manche et découvrir le bras, est introduite dans la boîte, dont on serre les cordons.

On peut varier alors de bien des manières différentes l'expérience. Nous avons eu dans ces conditions des apports (pommes, cuillère, fleur d'œillet, eau, etc.), et les disparitions des objets mis dans la boîte. Pour être précis, je dois ajouter qu'en plusieurs cas, mais non toujours, les coups frappés exigeaient qu'on plaçat la boîte sous la table ; j'y vois de l'autosuggestion du médium, qui, au début de sa carrière, s'amusait à « nourrir » les esprits, leur tendant aux repas, sous la table, un morceau de pain qui disparaissait en quelques minutes. D'ailleurs, dans les cas où la boîte était sous la table, sur les genoux du médium, je ne perdais de vue ni le bras de celui-là, ni la partie antérieure de la boîte.

Une des plus intéressantes expériences serait de mettre dans la main du médium un verre vide et dans une autre boîte placer une éprouvette graduée remplie d'eau dont on note le niveau. On suggère au sujet de faire passer de l'eau de l'éprouvette dans le verre.

Au lieu d'éprouvette on peut essayer d'employer un tube en forme de U dont un bras et le niveau de l'eau sont hors de la boîte (Fig. 2). Peut-être pourrait-on voir de ses propres yeux

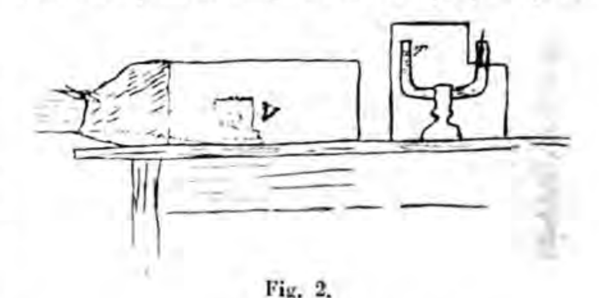


Fig. 2.

la diminution du liquide dans le tube. Sur deux fois que nous avons essayé dans des conditions semblables, une fois l'expérience ne réussit pas : dans l'autre, faite à l'improviste avec de l'eau versée dans une assiette découverte, une certaine partie d'eau passa de l'assiette dans la boîte.

Il serait très instructif de mettre, à l'insu du sujet, dans l'éprouvette de la solution d'un sel incolore quelconque, et répéter ensuite la même expérience en prévenant le médium qu'il s'agit d'une solution. Qui sait s'il ne serait pas d'une grande portée scientifique de chercher si, dans les expériences avec de l'eau, on ne trouve-

rait pas un coefficient commun dans les rapports de : 1° Température initiale dans Y ; 2° température dans T après la dématérialisation ; 3°

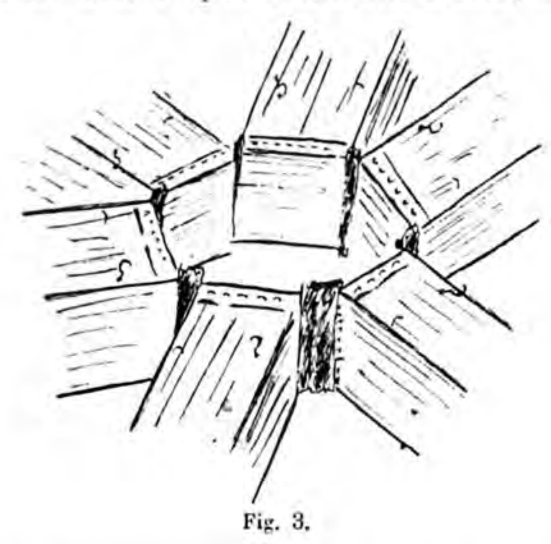


Fig. 3.

température dans V après la matérialisation ; 4° température dans T et V (ensemble) après l'expérience ; 5° quantité initiale de l'eau dans T ; 6° quantité de l'eau passée dans V ; 7° distance de T à V.

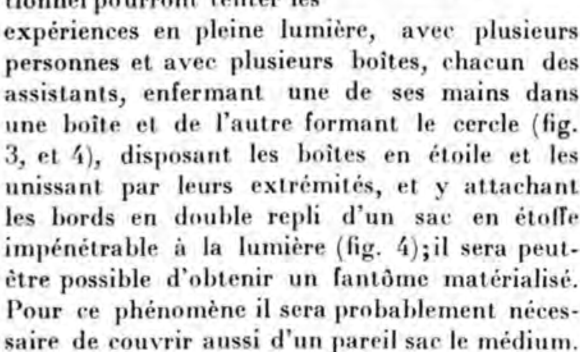


Fig. 4.

Ceux qui ne veulent pas s'écarter du cercle traditionnel pourront tenter les expériences en pleine lumière, avec plusieurs personnes et avec plusieurs boîtes, chacun des assistants, enfermant une de ses mains dans une boîte et de l'autre formant le cercle (fig. 3, et 4), disposant les boîtes en étoile et les unissant par leurs extrémités, et y attachant les bords en double repli d'un sac en étoffe impénétrable à la lumière (fig. 4); il sera peut-être possible d'obtenir un fantôme matérialisé. Pour ce phénomène il sera probablement nécessaire de couvrir aussi d'un pareil sac le médium.

Agréez, Messieurs, mes salutations distinguées,

Witold Roszkowski.

2 avril 1912.

... Le médium que je citais n'est guère à ma disposition, — c'est une jeune paysanne S. B. domiciliée chez M. K., spirite connu à Varsovie.

Les phénomènes avec la boîte réussissaient bien souvent avec ce médium quand les séances se tenaient dans le milieu de quelques habitués de la maison de M. K. et quand M. P. Lebiedzincki et moi pouvions laisser libre cours à nos petites inventions pour le contrôle des phénomènes de la jeune S. B., mais depuis lors les séances étant devenues accessibles à qui voudra payer son entrée, il nous est bien difficile

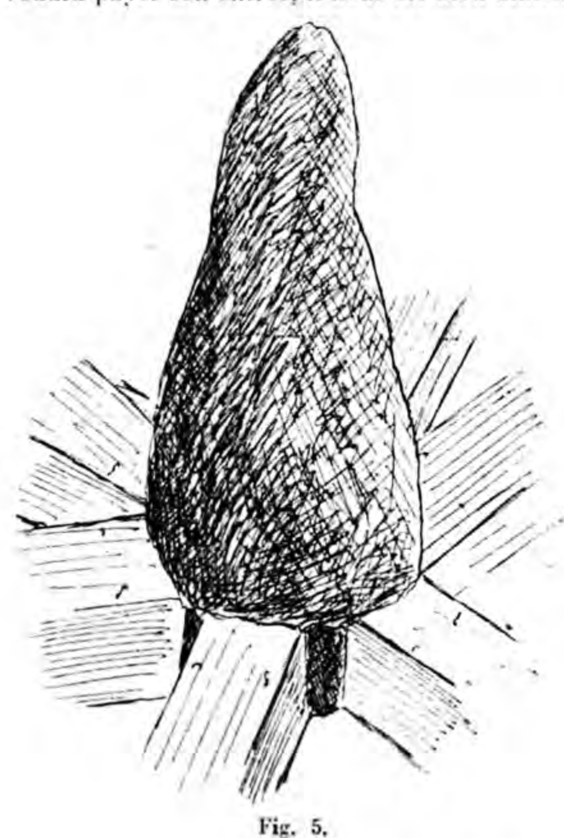


Fig. 5.

d'expérimenter les facultés de S. B. D'ailleurs, elle a pris en grippe toute séance qui est dépourvue du caractère mystérieux.

Voulant satisfaire à votre demande je vous rends compte d'une séance chez M. K.

En automne de 1910, sans rien dire à personne, j'ai commandé une boîte telle que je l'ai décrite dans ma lettre précédente et, l'ayant apportée chez M. K., je proposai d'essayer son efficacité dans le contrôle.

Chez M. K. étaient réunis : le maître de maison, sa fille, Mlle M. K., Mlle F. B., le médium S. B., M. P. Lebiedzinski, collaborateur du Dr Ochorowicz, et moi. Après le dîner nous plaçons S. B. à une des extrémités de la tables non desservie encore, enlevons les plats les plus proches du médium et, sans baisser la lumière d'une grande lampe à pétrole qui était sur la même table, nous commençons notre expérience. La boîte une fois soigneusement visitée par M. Lebiedzinski et moi, j'y introduis la main droite de S.B., sur laquelle j'avais placé un œuf de poule, et aussitôt j'assure sur son avant-bras les rubans

de la manche de la boîte, qui reste sur la table à côté de l'autre main libre. M. Lebiedzinski et moi restons à côté de S. B., dont nous apercevons les moindres mouvements. Après quelque temps le médium, à son dire, ressent dans la boîte un froid suivi des attouchements d'une main matérialisée. Encore quelques minutes et S. B. affirme que l'œuf lui est enlevé par « Lucie » (un supposé esprit). Je retire avec toutes les précautions nécessaires la main de S. B. et, n'y trouvant pas l'œuf, j'inspecte la boîte où je ne la retrouve pas non plus.

Je ne me rappelle pas si S. B. avait, cette fois, sa manche de blouse retroussée ; je crois que si ; mais, en tout cas, elle portait toujours des blouses à manches collantes. D'ailleurs, il lui était impossible physiquement d'y cacher l'œuf.

Je viens de vous relater la première séance avec la boîte ; les expériences semblables qui la suivirent réussissaient, bien des fois ; seulement il arrivait souvent que la boîte, ou du moins sa partie postérieure, déménageait sous la table et que le médium tombait souvent en trance.

Vous voyez bien que cette description, vue la distance de temps, ne peut être assez minutieuse pour être publiée. Du reste pour qu'elle ait une valeur objective, il faudrait qu'on ait le témoignage de plusieurs personnes et qu'on procède dans les conditions plus nettes, et par exemple, à une table de salle à manger, encore chargée de vaisselle.

En résumant, j'affirme que, pour ceux qui ont vu de leurs yeux les expériences avec la boîte, la réalité du passage de la matière à travers la matière et des apports est indubitable, mais que pour en rendre compte publiquement, les conditions objectivement irréprochables manquent encore.

Je crois qu'il serait bien à désirer qu'on puisse ailleurs, avec d'autres médiums, entreprendre des expériences de cette sorte.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma sincère estime.

WITOLD ROSZKOWSKI.

Sur la demande de M. Roszkowski, je confirme que j'étais présent à la séance décrite ci-dessus dont le récit est strictement exact.

De ma part je peux ajouter que j'ai fait des expériences semblables plus de 30 fois et que je suis convaincu que les conditions du contrôle excluent la possibilité de toute supercherie.

P. LEBIEDZINSKI, ingénieur.

On a pu voir que M. W. Roszkowski ne demandait pas que son récit fût publié dans les *Annales*, ne jugeant pas que ses expériences, probantes pour les personnes qui y ont assisté, puissent avoir une valeur absolue pour les autres. M. Roszkowski montre ain s beaucoup de modestie et de prudence ; mas il n'est pas moins vrai que son témoignage et celui de M. Lebiedzinski, si affirmatif, ne peuvent pas être négligés : d'ailleurs, pour que d'autres personnes puissent répéter ces expériences avec d'autres médiums, comme le désire notre distingué correspondant, il faut bien que le récit des phénomènes qu'il croit avoir obtenus soit publié. — *N. de la R.*

ERNEST BOZZANO

DES PHÉNOMÈNES PRÉMONITOIRES

(Suite, voir les numéros de Septembre et Octobre)

IIe CATÉGORIE

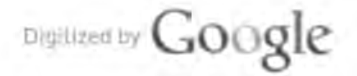
PRÉMONITIONS DE MALADIES OU DE MORTS REGARDANT DE TIERCES PERSONNES

Sous-Groupe E

PRÉMONITIONS DE MALADIES DE TIERS

Bien que les cas susceptibles d'entrer dans cette catégorie soient plutôt nombreux, je n'en rapporterai qu'un seul, car l'intervalle de temps interposé entre la prémonition perçue et la déclaration de la maladie y étant très courte, ils semblent plutôt soumis aux hypothèses des « inférences subconscientes » et « télépathique ».

XXe CAS. — Je le tire du récit bien connu du Dr STEVENS sur le cas de Miss Lurancy Ven-



num, qui, après être entrée spontanément en conditions de « possession médiumnique », y persévèra durant quatre mois, assumant le nom de son amie décédée Marie Roff, et allant vivre auprès de la famille de cette dernière, qu'elle considérait comme sienne, ne reconnaissant pas ses propres parents durant toute cette période.

Parmi les manifestations supernormales variées auxquelles donna lieu l'état spécial de Miss Lurancy, en on rencontre quelques-unes d'ordre prémonitoire, et celle-ci entre autres :

Maria Lurancy-Roff semblait remarquablement douée pour l'intuition d'événements non encore réalisés. Une après-midi, elle annonça avec une expression de grande anxiété qu'il aurait fallu, la nuit suivante, surveiller attentivement son frère Frank, lequel aurait été saisi d'un mal très grave, avec danger de mort s'il n'était pas immédiatement secouru. Au moment de la préannonce, Frank se portait très bien, et était en promenade par la ville dans le corps de la bande musicale... Cependant à 2 heures du matin, il fut subitement saisi de convulsions, avec symptômes congestifs et inconscience presque complète. Marie dit que le moment critique était arrivé, et ajouta : « Envoyez tout de suite pour le Dr Stevens : il est chez Mme Marsh ». — « Non, lui répondit-on, le Dr Stevens est allé à « Old Town », — « Non, répliqua Marie, il est avec Mme Marsh ; envoyez-le tout de suite appeler ». M. Roff y alla et trouva réellement le Dr Stevens où le médium avait dit. Quand le docteur arriva auprès du malade, il constata que Marie avait fait de sa propre initiative ce qu'exigeait le cas, et la laissa continuer la besogne, se contentant de seconder ses efforts ; c'est elle qui sauva son frère. (Cité par Myers dans *Human Personality*, Vol. II, p. 364)

⁂

Sous-Groupe F

PRÉMONITIONS DE LA MORT DE TIERS A BRÈVE ÉCHÉANCE, ET OU LA MORT EST DUE A DES CAUSES NATURELLES.

Cas de XXI a XXIV. — Grâce à la médiumnité de Mrs. Piper, et plus précisément dans la période où se manifestait le « Dr Phinuit », on obtint un bon nombre d'épisodes prémonitoires en forme de « diagnostics prophétiques », parfois compliqués d'incidents auxiliaires absolument imprévisibles. Quelque connus que soient ces épisodes, je ne peux m'exempter d'en citer quelques-uns, et je les tire des relations publiées par le Dr Hodgson dans les Vol. VIII et XIII des *Proceedings of the S. P. R.* »

Premier cas. — Le Dr Hodgson rapporte ce qui suit : « Une autre prophétie regardant la mort d'un frère du Dr Thaw, qui n'assista jamais aux séances, se réalisa. Il était atteint d'un asthme chronique. A la séance du 10 mai 1892, Phinuit dit que ses reins étaient malades. Or, à la suite d'une visite médicale minutieuse exécutée deux semaines plus tard, on vint à connaître pour la première fois qu'une maladie de reins s'était développée en lui. Durant la même séance, et en réponse à la demande correspondante, il avait ajouté : « Il s'en ira dormir, et quand il se réveillera, c'est pour se trouver dans le monde des esprits : son cœur s'arrêtera ». — Or, il mourut effectivement durant son sommeil, et par un arrêt subit du cœur, le 3 septembre ». (*Proceedings*, vol. XIII, p. 352).

Second cas. — Miss. W. raconte ce qui suit : « Au printemps de 1888, une personne de notre connaissance — M. S. — était atteinte d'une maladie très douloureuse. Il n'y avait aucune probabilité de guérison, et l'on ne nourrissait d'espérance que pour un soulagement prochain de ses tortures. Une consultation de médecins avait diagnostiqué la continuation de ses souffrances pour une série d'années encore, avec dépérissement mental probable. La fille de M. S., consumée par l'anxiété et par les veilles, était sur le point de tomber malade à son tour. Je demandai à Phinuit : « Que dois-je faire pour réussir à l'emmener et à lui procurer un peu de repos ? » — « Il me fut répondu : « Elle n'abandonnera pas le chevet de son père, mais les souffrances de ce dernier ne se poursuivront pas longtemps. Les médecins sont dans l'erreur à son sujet. Il y aura un changement sous peu : il se désincarnera avant que l'été s'achève ». — C'est ce qui arriva ; il s'éteignit en juin 1888. (*Proceedings*, Vol. VIII, p. 34).

Troisième cas. — M. M. N. rapporte le cas suivant, que confirme sa femme : « 5 avril 1889. — J'allai voir Mrs. Piper vers la fin de mars de l'année passée (depuis les premiers jours de février, j'avais pris l'habitude de me rendre chez elle une fois tous les quinze jours. Elle me prédit la mort d'un proche parent à moi, qui se serait produite dans six semaines environ et m'aurait procuré quelque avantage pécuniaire. Je pensai naturellement à mon père, très avancé en âge, de la personnalité duquel Mrs Piper avait parlé avec une admirable évidence plusieurs semaines auparavant, bien qu'elle se fût comportée de façon à faire croire qu'elle parlait, non pas de mon père, mais d'une autre personne à laquelle me liait une étroite parenté. Je demandai cependant si la personne qui devait mourir était la même qu'elle avait décrite en telle occasion ; mais elle se défendit de manière que je ne parvins à rien savoir. Quelques jours après, il arriva à ma fiancée de rendre visite à Mrs. Piper, et celle-ci lui prédit alors sans réticences que mon père serait mort dans une période de quelques semaines.

Vers la moitié de mai, mon père, qui se remettait d'une légère attaque de bronchite, mourut subitement à Londres des suites d'une paralysie cardiaque ; ceci se produisait le jour même où les médecins l'a-



vaient déclaré hors de danger. Antérieurement, Phinuit, au moyen de Mrs. Piper, m'avait annoncé qu'il se serait rendu auprès de mon père pour exercer sur lui sa propre influence à l'égard de certaines dispositions testamentaires prises par lui. Deux jours après que j'eus reçu l'annonce télégraphique de la mort, j'allai chez Mrs. Piper avec ma femme ; Phinuit annonça que mon père se trouvait avec lui, et que son arrivée dans le monde des esprits avait été subite. Après quoi, il m'assura s'être employé auprès de mon père pour le persuader au sujet des dispositions testamentaires en question. Puis il me renseigna sur le contenu du testament, décrivit la personne du principal exécuteur testamentaire, et dit que ce dernier, dès mon arrivée à Londres, aurait avancé certaine proposition en ma faveur, à soumettre au consentement des deux autres exécuteurs.

Trois semaines après, je me trouvais à Londres. Le principal exécuteur testamentaire se trouva correspondre à la description de Phinuit : le testament était rédigé dans les termes qu'il avait prédits ; la proposition en ma faveur fut effectivement avancée, et ma sœur, qui dans les trois derniers jours ne s'était presque jamais détachée du chevet de mon père, raconta qu'il s'était plaint à reprises répétées de la présence d'un vieillard au pied de son lit, qui l'importunait à vouloir discuter de ses intérêts privés. (*Signés* : M. N. et Mrs. M. N. — Dans les *Proceedings*, Vol. VIII, p. 121).

Quatrième cas. — En 1888, Mme Pittman, qui était membre de la Société Américaine pour les Recherches Psychiques, avait eu deux séances avec Mme Piper. Phinuit lui dit entre autres : « Vous allez être bien malade ; vous irez à Paris ; vous serez tout à fait malade ; vous aurez une grande faiblesse dans l'estomac ; de la faiblesse dans la tête. Un monsieur d'un blond pâle vous soignera pendant que vous serez malade outre-mer. »

A la suite de cette déclaration, Mme Pittman demanda à Phinuit quelle serait l'issue de la maladie. Phinuit chercha à se dérober par des réponses évasives. Sur la prière de Mme Pittman, le Dr Hodgson insista à son tour, et Phinuit alors s'en tira en disant : « Une fois qu'elle ne sera plus malade, tout ira parfaitement pour elle. »

Mme Pittman répondit que son estomac allait très bien ; elle contredit Phinuit sur tous les points, et Phinuit s'en montra très ennuyé. Mais, bientôt, Mme Pittman tomba malade. Elle fut soignée par le Dr Herbert, qui est très blond ; il diagnostiqua une inflammation de l'estomac. Alors Mme Pittman commença à croire à la prédiction de Phinuit ; mais, interprétant à faux les dernières paroles de celui-ci, elle crut qu'elle se rétablirait. Elle fut soignée à Paris par le Dr Charcot pour une maladie nerveuse. Elle eut de la faiblesse dans la tête, et ses facultés mentales furent atteintes. Bref elle mourut : Maintenant elle n'est plus malade, et tout doit bien aller pour elle, comme l'avait prédit Phinuit. (M. Sage : *Madame Piper,* p. 108-9. Cité d'une manière plus étendue dans les *Proceedings*, Vol. XIII pp. 496-497).

XXVe Cas. — Je groupe en un seul récit les incidents de prémonitions symboliques de morts produites par la célèbre « Voyante de Prévorst » (Mme Hauffe). Ce sont des incidents très connus, mais je ne crus pas devoir les exclure, étant donnée leur indiscutable authenticité. Ils consistent en de courts passages répandus çà et là dans le livre du Dr Kerner : *La Voyante de Prévorst*. A la page 15, il en décrit un premier cas cas en termes :

...Songes prophétiques, prédictions, visions prophétiques dans les verres ou les miroirs prouvaient l'intensité de sa vie intérieure... Un matin, quittant la pièce pendant une visite du médecin, elle vit dans le hall un cercueil qui lui barrait le chemin et contenait le corps de son grand-père paternel. Elle rentra dans la chambre et pria le médecin et ses parents de venir le voir ; mais ils ne purent rien voir et elle-même ne l'aperçut plus. Le lendemain matin, le cercueil, avec le même corps dedans, était à côté de son lit. Six semaines plus tard son grand-père mourut, après avoir joui d'une parfaite santé jusqu'aux quelques derniers jours qui précédèrent sa mort.

Les bulles de savon, les verres, les miroirs provoquaient sa vue spirituelle... Ce n'était cependant qu'avec difficulté qu'on la décidait à regarder dans les bulles de savon. Elle paraissait tremblante et craignait de voir quelque chose qui aurait pu l'effrayer. Dans une de ces bulles elle vit une fois un petit cercueil placé devant une maison voisine. A ce moment il n'y avait aucun enfant malade, mais peu après la femme qui habitait là vint à accoucher. L'enfant ne vécut que quelques mois, et Mme Hauffe le vit emporter dans un cercueil. » (p. 44).

Une nuit, elle rêva qu'elle voyait la fille aînée de son oncle sortir de la maison avec un petit cercueil sur la tête ; sept jours plus tard, son propre enfant, âgé d'un an, dont personne à ce moment ne soupçonnait aucunement la maladie, mourut. En s'éveillant elle avait raconté ce songe à moi et à d'autres (p. 33).

Une autre nuit, elle rêva qu'elle traversait l'eau, tenant dans la main un morceau de viande altérée, et que, rencontrant Mme N., cette dernière lui avait demandé avec inquiétude ce qu'elle allait faire de cela. Lorsqu'elle nous fit connaître ce songe, nous fûmes incapables de l'interpréter. Sept jours après, Mme N. accouchait d'un enfant mort, dont le corps était déjà en état de décomposition. (Page 53).

Une autre nuit, elle rêva que Mme L.. qu'elle n'avait jamais vue ni connue, venait à elle en pleurant et portant un enfant mort dans ses bras, en lui demandant secours. Six semaines plus tard, cette dame accouchait, après beaucoup de souffrances et de dangers, et elle perdait son enfant (Page 54).

Pendant les trois journées successives qui précé-

dèrent la mort de son père, à un moment où on n'avait encore reçu aucune nouvelle de sa maladie, étant à l'état de veille, elle vit près de son lit un cercueil recouvert d'un drap mortuaire sur lequel était tracée une croix blanche. Elle en fut vivement alarmée et dit qu'elle craignait que son père fût mort ou malade. Je cherchai à la rassurer en lui suggérant que cela pouvait désigner quelqu'autre personne. Elle ne savait comment interpréter la production de ce cercueil fermé, car, jusque-là, elle avait vu les cercueils avec l'apparence de la personne qui devait mourir *couchée* dedans, ou avec l'apparence de la personne qui devait être malade regardant l'intérieur. — Le 2 mai, dans la matinée, arriva la nouvelle de la maladie de son père, qui mourut dans la soirée du même jour. (Page 58).

Trois fois étant éveillée, elle vit sa belle-mère *regarder* dans un cercueil. Sept jours après cette dame tomba malade, mais se rétablit. Lorsque Mme Hauffe voit le fantôme d'une personne étendue morte dans un cercueil, cela annonce une mort prochaine ; si le fantôme semble vivant, c'est une grave maladie qui est prédite. (Page 58).

Voilà les principales prémonitions de mort citées dans l'ouvrage du Dr Kenrer. — Le fait que, d'une manière exceptionnelle, le médium a perçu un cercueil fermé pour son propre père, au lieu des visions habituelles de bières ouvertes contenant la personne qui devait mourir, se prêterait à prouver l'existence d'une intentionnalité dans l'agent transmetteur des messages prémonitoires, intentionnalité qui consisterait à estomper la vérité à la voyante pour la préparer au triste événement au moyen d'une vague appréhension de la mort imminente d'une personne aimée, et rien de plus ; si, au contraire, elle avait vu apparaître l'habituel cercueil ouvert contenant le cadavre de son père, non seulement le but de l'y disposer n'aurait pas été atteint, mais on aurait aggravé sa douleur par l'agonie de trois jours d'attente.

XXVIe Cas. — Le Dr Samas communique l'épisode suivant :

Le phénomène psychique que je vais relater n'est pas très récent : il remonte à cinq ans déjà. Mais bien qu'il ait frappé à cette époque l'entourage, restreint il est vrai, du sujet, il n'est pas encore parvenu à la connaissance du monde savant ; et d'autre part, les circonstances qui l'ont accompagné sont tellement curieuses et précises à la fois, qu'il m'a paru intéressant de le rapporter ici.

Voici brièvement l'exposé des faits : Dans la nuit du 24 au 25 mai 1900, M. R., âgé alors de vingt-huit ans, habitant une grande ville du Nord de la France, rêve qu'étant chez son coiffeur, la femme de ce dernier lui tire les cartes (disons en passant que la dame en question n'a jamais fait preuve de ce talent de société), et lui annonce : « Votre père mourra le 2 juin. »

Le 25 mai au matin, M. R. raconte ce rêve à sa famille (il habitait alors chez ses parents), et tous ces braves gens, assez sceptiques sur ce genre d'avertissements, en rient sans y attacher aucune importance.

Notons que M. R. père avait eu, à de longs intervalles, quelques accès d'asthme ; mais à ce moment il était très bien portant.

Le premier juin, assistant aux funérailles d'une personne de sa connaissance, M. R. père raconte le rêve à l'un de ses amis, et conclut gaiement : « Si je dois mourir demain, je n'ai tout de même plus beaucoup de temps à perdre. » — La journée entière s'écoule sans que M. R. soit indisposé.

Fait incident et bizarre aussi : Dans la soirée, l'un de ses fils, soldat à Verdun, revient ; il n'était pas attendu. N'ayant que quelques jours de permission, il avait d'abord décidé qu'il ne retournerait pas chez lui ; puis il était revenu sur sa première décision, et sans avoir eu le temps de prévenir sa famille, il s'était mis en route.

Toute la famille réunie cause gaiement, bien avant dans la soirée. A 11 heures et demie, M. R. père se couche, nullement indisposé. A minuit, il est pris brusquement d'une crise d'oppression : dyspnée intense, toux violente, expectoration mousseuse et sanguinolente ; on court chercher un médecin, il est trop tard, tout est inutile... A minuit et 20 minutes *le 2 juin par conséquent*, M. R. père meurt.

Le Dr Samas ajoute ces commentaires :

Examinons succinctement les faits, et voyons si nous pourrons en trouver l'explication. Certes, les sceptiques se tireront aisément d'affaire en disant qu'il y eut là une simple coïncidence. Sans doute, le hasard peut faire bien des choses, mais il n'explique rien.

On pourrait prétendre, peut-être, qu'il y a dans ce cas *un rapport de cause à effet*. — M. R. père, cardiaque, par conséquent frappé par ce rêve ; de plus, le retour de son second fils, deuxième émotion ; peut-être même son imagination déjà surexcitée aurait vu dans ce concours de circonstances quelque funeste pressentiment, susceptible de déterminer par action réflexe, par action du moral sur le physique, la crise ultime qui devait le terrasser.

Mais nous avons vu tout à l'heure que ni M. R. père, ni aucun membre de sa famille n'avait accordé la moindre importance à ce rêve étrange. N'est-il pas plus logique de considérr ce rêve comme un rêve prémonitoire ? ». (Doct. Samas, dans les *Annales des sciences psychiques*, 1905, page 371).

XXVIIe Cas. — Il fut recueilli par le Dr Mattiesen, qui l'envoya à la *Society f. P. R.* C'est un exemple caractéristique d'*impression* prémonitoire qui se renouvelle sous de multiples formes de répercussion *sympathique* physique et



morale, jusqu'au moment de réalisation. On n'y dévoile pas les noms des protagonistes.

Miss L. B. décrit comme il suit ses propres sensations :

Le 6 juin 1908, mon père mourait d'une apoplexie foudroyante, sans aucun symptôme précurseur, moins une sensation douloureuse à la poitrine ressentie le 31 mai, et pour laquelle nous le priâmes de consulter un docteur, qui le déclara en parfaite santé. Or, moi, sa fille, j'avais éprouvé dès le 26 mai une sensation douloureuse identique, que mon père jugea provenir d'un refroidissement. Mais quand, le 31 mai, je dis que ma sensation s'augmentait de symptômes de suffocation, avec inquiétude et grandes angoisses, mon père me regarda surpris, et m'avoua éprouver les mêmes ennuis. Tout cela s'accrût en moi jusqu'à un point insupportable, et je cherchai inutilement à les combattre par l'usage du bromure. Le 30 mai, comme je dînais au restaurant avec mon fiancé et un ami, pour la première fois se révéla à moi la signification de mon état d'âme : c'était la préannonce de la mort de mon père. Je communiquai cette impression à mes compagnons, qui l'accueillirent en plaisantant ; mais je n'eus pas de répit jusqu'à ce que, rentrée chez moi, je vis mon père venir à ma rencontre dans le jardin, avec un aspect florissant et vigoureux.

Le jour suivant, j'allai avec les mêmes amis dans un village voisin, où je m'étais rendu d'autres fois avec mon père ; mais il me fut impossible d'y rester, car la même forme d'angoisse croissante et intolérable me ressaisit. J'en reparlai à mes compagnons, qui, cette fois, se montrèrent contrariés, car je gâtais la bonne humeur de la réunion avec mes pronostics, et la contraignais au retour. Arrivée à la maison, je trouvai mon père occupé à cultiver les fleurs dans le jardin ; mais, même à sa vue, je ne pus retrouver la tranquillité.

La consultation médicale dont je parlai eut lieu le 2 juin, et malgré le consolant pronostic, mon sombre pressentiment ne s'atténua point. Le jour précédent, mon père m'avait confié une somme à déposer à la Banque, commission dont il me chargeait souvent, mais qu'il me fut cette fois impossible d'accomplir, car j'avais en moi cette triste idée : « Mon père pense à moi pour la dernière fois », et je priai ma sœur d'aller à ma place.

Le 4 juin, mon père était délivré de toute douleur à la poitrine, ce qui fait qu'il ne s'appliqua point le cataplasme ordonné par le docteur. Dans la nuit, je fus éveillée par les aboiements du chien, qui couchait dans le couloir. Ma sœur entendit comme moi quelqu'un qui, à voix basse, tâchait de le calmer ; et, bien que je supposasse qu'il s'agissait de mon frère, je fus bientôt en proie à une anxiété et à des frissons mortels. Je descendis de mon lit et me rendis auprès du chien, que je trouvai seul et épouvanté (mon frère avait entendu aboyer, mais n'avait pas bougé). Au comble de l'angoisse, je courus dans la chambre de mes parents réveiller mon père ; ce n'est qu'en entendant sa voix que je me calmai suffisamment pour retourner dans ma chambre, sans parvenir à retrouver le sommeil ; et, veillant ainsi, j'eus un instant la vision terriblement claire de mon père mort, étendu devant moi.

Le 5, dans l'après-midi, nous allâmes sur un petit bateau à vapeur en excursion à L., où l'on fêtait le jour de naissance d'un ami, Herr von L. ; mais il me fut impossible de participer à la joie des invités, ce qui fut remarqué, d'autant plus que ma pâleur attirait les regards, et tous m'interrogeaient. On proposa une excursion dans la forêt, à laquelle mes parents ne participèrent pas. Poussée par mon inexplicable état d'âme, à moitié chemin je me séparai du groupe pour courir revoir mon père.

Le 6, dans la journée, je dus aller à la gare pour une lettre urgente ; là, mon angoisse habituelle me saisit avec une véhémence indicible. Je revins à la maison en courant, et j'y trouvai mon père plongé dans la lecture ; en me voyant, il se mit à lire les conclusions d'un roman commencé par moi. Puis, on servit le dîner ; après quoi, ma mère et ma sœur descendirent à la cuisine, et je demeurai seule avec mon père, qui, assis devant la table, parcourait un journal, tandis qu'à peu de distance je jouais avec le chien. Je vis soudain la tête de mon père tomber d'un côté et frapper pesamment contre la table. Je fus prompte à accourir, et tout de suite, je me rendis compte de ce qui s'était produit. A partir de ce moment, je devins absolument calme !

(Suivent les témoignages des familiers, du mari, des amis, du médecin, et la reproduction d'une page du journal personnel de Miss L. B., où elle notait, jour pour jour, ses propres sensations anormales). *Journal of the S. P. R.*, pp. 358-363.

XXVIII[e] Cas. — Je l'extrais de l'œuvre de M. de Mirville, et c'est un épisode de somnambulisme magnétique raconté par le D[r] Rostan. Il s'exprime ainsi :

En fait de prévision somnambulique, j'ai vu des faits bien singuliers, et c'est à peine si j'ose en croire mes observations nombreuses. A l'hôpital de la Salpêtrière, je fis entrer une femme en somnambulisme devant plusieurs médecins. Assise sur son lit, elle était dans le calme le plus profond ; tout à coup elle s'agite violemment comme une personne en proie à la souffrance. Nous lui demandons la cause de ce changement subit ; elle ne veut pas répondre d'abord, puis enfin elle nous dit : « Je sens Félicité qui approche. » — En effet, au bout d'un instant, la porte s'ouvre et nous voyons entrer la malade qu'elle venait de désigner. La somnambule paraissant souffrir de plus en plus, nous insistons pour en connaître la cause, mais elle s'excuse en disant qu'elle craint de chagriner son amie. Nous la faisons sortir, ne sachant pas trop à quelle révélation nous devions nous attendre, et nous pressons de nouveau les questions afin de dissiper notre incertitude : elle répond : « Les médecins croient qu'elle est attaquée de

la poitrine ; mais il n'en est rien, c'est le cœur qui est malade. » — Elle continue : « Dans quatre jours, dit-elle, samedi à cinq heures elle aura une violente hémorragie ; vous la ferez saigner, mais vous ne l'empêcherez pas de mourir *six jours après.* » — L'hémorragie eut lieu le samedi à l'heure indiquée ; on saigna suivant l'indication de la science (d'alors) et *six jours après*, la prévision eut son entier accomplissement. L'autopsie vérifia le diagnostic de la somnambule. (Doct. ROSTAN, cité par de Mirville dans l'ouvrage : *Des Esprits et de leurs Manifestations* ; page 48).

Les lecteurs se rappelleront qu'au commencement de la classification présente, j'ai cité deux cas auto-prémonitoires de maladie et de mort dus au somnambulisme magnétique, à propos desquels j'exprimai le doute que non pas tous les incidents qu'ils renferment pussent légitimement être attribués à l'auto-suggestion ; j'ajoutais qu'à mon avis, et en matière d'hypnose, il reste encore beaucoup à scruter et beaucoup à modifier dans les théories en vogue, qui pèchent par leur amour débordant de la généralisation. Nous voici maintenant en face d'un cas de somnambulisme magnétique qui vient appuyer mes assertions, car la somnambule, au lieu de prédire l'heure de sa propre crise et de sa propre mort, prédit l'heure de la crise et de la mort d'une tierce personne ignorante de la prophétie. Ce qui est bien différent, et ne s'explique certes ni par l'auto-suggestion, ni par la suggestion; nous serons donc bien obligés de conclure que les théories suggestives ne suffisent pas à expliquer complexivement la phénoménologie hypnotique ; une fois ceci admis, il n'y aurait plus d'obstacle à convenir qu'aussi dans les cas où les phases de la maladie personnelle sont préannoncées, l'hypothèse auto-suggestive ne doit pas toujours l'emporter sur les autres.

Dans cet état de choses, il faudra donc nécessairement, pour résoudre le problème, parcourir une première étape de la route vers les régions du supernormal, et convenir que tout concourt à faire présumer que le Moi subliminal a parfois la perception merveilleusement exacte des maladies latentes qui travaillent l'organisme auquel il est rattaché, et, télépathiquement, l'organisme d'autrui ; et cela jusqu'au point d'en inférer, d'une manière à nos yeux prodigieuse, les phases qu'ils devront parcourir, et l'heure précise à laquelle se déroule chaque crise particulière, jusqu'à la guérison ou à la mort. Ceci révèle un processus déjà beaucoup plus mystérieux que n'est la réalisation d'une auto-suggestion, et représente déjà un premier degré de prémonition propre et véritable.

XXIXe CAS. — Encore un exemple de somnambulisme magnétique, analogue au précédent, et qui comporte les mêmes considérations. Le Dr LIEBAULT, en appendice au livre : *Thérapeutique suggestive*, cite le cas suivant :

Dans une famille des environs de Nancy, l'on endormait souvent une fille de dix-huit ans, nommée Julie. Cette fille, une fois mise en état de somnambulisme, était portée d'elle-même, comme si elle en recevait l'inspiration, à répéter à chaque nouvelle séance qu'une proche parente de cette famille, qu'elle nommait, mourrait bientôt et n'atteindrait pas le 1er janvier. On était alors en novembre 1883. Une telle persistance dans les affirmations de la dormeuse conduisit le chef de cette famille, qui flairait là une bonne affaire, à contracter une assurance à vie de 10.000 francs sur la tête de la dame en question, laquelle, n'étant nullement malade, obtiendrait facilement un certificat de médecin. Pour trouver cette somme, il s'adressa à M. L., lui écrivit plusieurs lettres, dans l'une desquelles il racontait le motif qui lui portait à emprunter. Et ces lettres, que M. L. m'a montrées, il les garde comme des preuves irréfragables de l'événement futur annoncé. Bref, on finit par ne pas s'entendre sur la question des intérêts, et l'affaire entamée en resta là. Mais quelque temps après, grande fut la déception de l'emprunteur. La dame X., qui devait mourir avant le 1er janvier, succomba en effet, et tout d'un coup, le 31 décembre, ce dont fait foi une dernière lettre du 2 janvier, adressé à M. L., lettre que ce monsieur garde aussi avec celles qu'il avait reçues précédemment à propos de la même personne.

XXXe CAS. — Il est tiré du *Journal of the American S. P. R.*, 1909, p. 423 ; c'est un exemple de prémonition symbolique qui se renouvelle plusieurs fois jusqu'au moment de la mort de la personne impliquée. Il a en outre le mérite d'assumer la forme d'une déposition sous serment devant notaire, et d'être appuyé de même manière par la personne à laquelle le percipient avait participé le récit de la manifestation.

Le notaire Prescott F. Hall, commence ainsi :

M. I. E. F. B. est comparu devant moi, notaire ; après avoir dûment fait serment, il dépose ce qui suit : « J'ai quarante-et-un ans, j'habite Boston, rue N... En février et en mars 1907, j'habitais rue C... — Ma mère était la cousine de Mme M. F. H. dont il est parlé dans ce récit.

A partir du 7 février 1907, et durant quatre nuits de suite, me trouvant éveillé dans mon lit, et chaque fois sur le coup de minuit, m'apparut un cercueil vide à côté de mon lit. Les volets étaient clos, la chambre absolument obscure, et le cercueil incolore. La première fois je regardai l'apparition, puis je déplaçai mon regard : enfin je regardai de nouveau. Après un intervalle de temps que j'estimai à qua-



rante secondes, une forme de femme vêtue de sombre, d'un aspect vivant, dont les traits étaient ceux de Mme M. F. H., apparut dans le cercueil. Le fantôme y demeura environ soixante secondes ; puis il s'effaça complètement ainsi que le cercueil. Comme je l'ai dit, l'apparition se répéta durant 4 nuits successives ; après quoi, je ne vis plus rien jusqu'à la nuit du 9 mars, où elle se renouvela d'une manière identique, à la même heure. Le lendemain, à 8 h. 15 du matin, Mme M. F. H. mourait. — Au moment de la manifestation, j'en parlai à mon frère, et à Miss L. C., amie de ma mère, alors ma gouvernante. (Miss L. C. témoigne, moyennant serment devant le notaire Prescott F. Hall, que le récit ci-dessus est conforme à la vérité).

XXXIe Cas. — Ici, la prédiction de mort a lieu sous forme d'hallucination auditive et collective, forme assez commune dans les phénomènes prémonitoires. — M. Salvatore Balsamo écrit en ces termes au Directeur de *Luce e Ombra* :

Je me permets d'attirer votre attention sur deux faits de quelque importance survenus dans ma famille durant le court espace de quelques jours.

Le 5 de ce mois d'octobre mourait mon beau-frère, Gregorio Trentacapilli, âgé de 54 ans, qui était atteint de diabète tuberculeux. Dès l'année dernière, son état soulevait de sérieuses préocupations dans sa famille ; personne, cependant, ne prévoyait une fin aussi proche pour lui dont la nature était des plus résistantes. Eh bien, deux jours avant le décès, vers 9 heures du soir, nous étions au chevet du malade, ma femme, celle du défunt, et leurs deux filles, Angiolina, âgée de vingt-cinq ans, et Franceschina, âgée de dix-huit. J'ajoute que les facultés mentales de mon beau-frère se maintinrent toujours parfaitement lucides.

Tout à coup, nous fûmes surpris, persque épouvantés par un bruit assourdissant, comme provenant de la chute et du brisement de nombreuse vaisselle dans la chambre contiguë, dans laquelle nous accourûmes sans rien prouver, car il n'y avait pas de vaisselle dans cette chambre ; et nous fîmes le tour de toute la maison sans rien constater d'anormal. Ce n'est pas tout : après une heure environ, nous prîmes congé du malade, et, accompagnés de ma belle-sœur et de nos neveux, nous nous trouvions sur l'escalier, lorsque notre attention fut attirée par d'autres bruits très forts ressemblant à celui d'un bâton frappé sur la terrasse qui surmontait la maison, où cependant personne ne se trouvait. Après deux jours, comme je l'ai dit, mon beau-frère mourait.

Le 20, cet autre phénomène se produisit chez moi.

Quelques minutes manquaient à 1 heure de l'après-midi ; je prenais place avec ma femme pour déjeuner, quand nous entendîmes dans la chambre contiguë trois coups très forts, comme de bâton, sur un meuble de bois. Nous tressaillîmes, et ma femme, encore sous l'impression des premiers avis, dit que quelque autre malheur nous attendait ; mes assertions pour la calmer furent inutiles, et le déjeuner alla mal. Eh bien, le soir, je reçus un télégramme de Catanzaro, m'annonçant la mort de mon neveu Gabriel Balsamo, âgé de vingt-six, causée par une fièvre typhoïde précisément à 1 heure de l'après-midi. (*Luce e Ombra*, 1911, p. 265).

XXXIIe Cas. — Le Prof. James Hyslop l'a étudié, et je le tire du *Journal of the American S. P. R.* (1911) p. 372). A remarquer le fait que le fantôme du défunt apparu à la mère dans le rêve symbolique, réapparut à la fille à son lit de mort.

Une nuit, j'eus en songe une vision aussi claire que si j'avais été en plein jour et qu'on eût levé un rideau de théâtre devant moi. Je voyais deux jolis plants : un de « fleurs-de-neige » et un d'hortensias, tous deux plus hauts et plus fournis qu'ils ne le sont généralement, surchargés de fleurs blanches, et recouverts d'une légère couche de neige. Mon mari défunt, vêtu de noir, apparut à leur côté, me regardant et souriant. Il cueillit trois fleurs du premier plant, me fit observer que les fleurs étaient couvertes de neige, et disparut. Je me retrouvai assise dans mon lit, et pleinement éveillée. Je pensais : « Ce ne peut être un simple rêve ; mon mari est venu m'annoncer ma fin qui s'approche ». — J'avais perdu mon mari et une fille ; j'en conclus que la troisième fleur retranchée devait me représenter moi-même. J'eus cette vision dans le cœur de l'hiver, et je me préparai à mourir. J'avais dans les Etats Occidentaux une fille mariée, à laquelle j'appris mon rêve ; et elle me semble convaincue à son tour qu'il s'agissait de la prédiction de ma mort. Elle était jeune, belle, et jouissait en apparence d'une parfaite santé ; et pourtant c'est elle qui, le 13 mars, succombait à la suite d'une paralysie cardiaque. La maladie fut brève, et au moment suprême elle s'écria : « Comment donc ! Il y a ici papa, je vois mon papa ! » Et elle s'éteignit aussitôt.

On voit déjà émerger, dans le symbolisme de ce cas, ce que nous avons remarqué précédemment : que d'habitude, dans les prémonitions de mort se rapportant à de stricts parents, ou autres personnes chères au percipient, le symbolisme prend une forme vague, comme si on voulait créer en lui un état propice de vigilante appréhension, capable de préparer les intéressés à l'accomplissement d'un événement douloureux, sans les affliger par la révélation prématurée de la vérité. Et dans les rares cas où cet ordre d'idées ne se remarque point, on constate alors l'existence de circonstances qui peuvent expliquer ces exceptions ; ainsi, dans le xxvie cas, où l'on voit un fils recevoir en songe la prédiction explicite de la mort de son père, on remarque que ses familiers étaient sceptiques en matière de songes, et qu'ils en rirent.

Donc, certaines distinctions intelligentes dans la production du symbolisme prémonitoire ne devraient pas se réaliser si la genèse de ce dernier était exclusivement *associative* ; c'est-à-dire, si la transmission figurée d'un message indiquait uniquement la *voie de moindre résistance* parcourue par le message subliminal pour émerger dans la conscience. On en devrait donc conclure qu'en une partie au moins des phénomènes de symbolisme prémonitoire, l'existence d'une intentionnalité ne paraît faire aucun doute (1).

XXXIIIe Cas. — Dans cet autre épisode — auquel on peut appliquer les mêmes considérations — la visualisation d'un cercueil a lieu à l'état de veille, avec la particularité qu'au point précis où apparut le cercueil hallucinatoire, le cercueil réel fut ensuite réellement déposé. Je le trouve dans les *Proceedings of S. P. R.*, Vol. XI, p. 521.

Mrs. Baker, femme du colonel F. Baker Pasha, écrit à la date du 22 juin 1891 :

Un incident plutôt étrange se produisit dans ma famille voici plusieurs années, et plus précisément en 1887. Un jour, ma sœur H. et moi étions assises dans notre chambre, causant, lorsqu'elle se leva pour descendre au salon. Immédiatement, je l'entendis appeler avec un accent de terreur ; j'accourus promptement, et je la trouvai fortement agitée par l'apparition qu'elle avait vue d'un cercueil devant le piano. Trois semaines après, une autre de mes sœurs mourut ; dans l'attente de la cérémonie, son cercueil fut porté en bas et déposé en face du piano, à l'endroit précis où ma sœur l'avait vu par un phénomène de prévision.

(La percipiente, Miss H., ne se sent pas le courage d'envoyer son propre récit, ce souvenir lui étant trop pénible).

XXXIVe Cas. — Autre rêve symbolique avec cercueils, beaucoup plus complexe que les précédents, et auquel on pourra appliquer aussi les considérations énoncées plus haut. Je l'extrais des *Proceedings of the S. P. R.*, Vol. XI, p. 493. Le Rév. B. Dulley, résidant à Saint-Peter's Clergy House (London Docks) le recueillit, et, après l'avoir transcrit, le soumit à la percipiente, qui le reconnut correct dans tous ses détails.

Mrs. Annette Jones, femme d'un marchand de tabac de « Old Gravel Lane » (East London) avait dans les premiers jours de septembre un enfant, nommé Pierre, qui était malade. Une nuit, elle rêva qu'elle voyait passer un char, que le conducteur arrêta devant elle, en retirant le drap noir qui le recouvrait, et lui montrant trois petits cercueils, deux blancs et l'autre bleu pâle ; le bleu était le plus grand des trois. Le conducteur retira le plus grand des cercueils blanc, le déposa auprès d'elle, et poursuivit sa route avec les deux autres. Au matin, Mrs. Jones raconta le rêve à son mari et à une autre femme, insistant spécialement avec son mari sur le fait curieux du cercueil bleu pâle.

Le 10 septembre, une amie des époux Jones — Mrs. Devonshire — donna le jour à un enfant que l'on appela Eric. Il semblait sain et robuste, mais une maladie pulmonaire l'atteignit, et il succomba le 29 septembre. Le lundi suivant, 2 octobre, le fils des époux Jones succombait, âgé de seize mois. Les parents, ayant été informé que l'enterrement du petit Eric devait se faire le mercredi suivant, choisirent aussi ce même jour, un peu par amitié, un peu par économie, pour leur propre enfant. Le matin du mercredi, le prêtre informa les époux Jones qu'un autre enfant était mort, fils de certains Jupp que ceux-ci ne connaissaient pas, et qu'on l'aurait porté à l'église en même temps que les deux autres. A ces mots, Mrs. Jones s'adressa à son mari observant : « Les cercueils de nos enfants sont blancs ; si celui-ci est bleu pâle, mon rêve aura son plein accomplissement ». — Et elle attendit anxieusement le passage du troisième enterrement ; lorsque le cercueil apparut, et qu'elle le vit bleu pâle, elle se cramponna convulsivement à sa sœur, s'écriant : « Voici mon rêve ! » — Il reste à remarquer que les dimensions respectives des trois cercueils correspondaient pleinement : celui du petit Eric, n'ayant vécu que quelques jours, était le plus petit ; celui de l'enfant Jupp, âgé de six ans, le plus grand, celui de Pierre Jones, plus petit que celui-ci et plus grand que le premier ». (M. Jones confirme le récit de sa femme).

Si la vision de Mrs. Jones s'était bornée au fait de la déposition d'un cercueil à son côté, il serait logique de conclure que le songe en question tirait sa source unique de son anxiété maternelle pour l'enfant malade, auquel la coïncidence de la mort du petit garçon aurait attribué une apparence prémonitoire. Mais le rêve en question se complique de la vision de deux autres cercueils, correspondants à deux autres morts d'enfants, dont les cercueils devaient se réunir dans un même enterrement avec celui du fils de la percipiente ; plus l'épisode absolument imprévisible du cercueil bleu pâle. Et alors l'hypothèse psychologique tombe, et le caractère supernormal du rêve émerge indiscutablement ; en outre le cas est suffisamment extraordinaire pour nous rendre perplexes sur l'hypothèse prémonitoire la plus apte à expliquer l'ensemble des faits. Je me propose de développer plus loin ma

(1) Pour une analyse étendue des phénomènes de symbolisme, je renvoie à un de mes précédents ouvrages intitulé : *Symbolisme et phénomènes psychiques*, publié dans les *Annales des Sciences Psychiques*, numéros de Septembre et Octobre 1907.

pensée, à l'occasion d'autres citations d'épisodes analogues (cas XXXIX).

XXXVe Cas. — On pourra appliquer à cet autre cas les considérations exposées tout à l'heure sur l'existence d'une intentionnalité dans les prémonitions. — Je l'extrais du Vol. V, p. 305, des *Proceedings of the S. P. R.*; c'est un exemple de symbolisme auditif en conditions de veille. La percipiente est Mrs. Morrison, avec laquelle Gurney discuta longuement le cas, survenu en mai 1878, dans l'Inde Orientale, province de Wellesley.

Après avoir fait allusion aux malheurs multiples dont sa famille avait été victime à cette époque, Mrs. Morrison dit au sujet de la mort d'une petite fille à elle :

Plusieurs jours avant que ma fille tombât malade, je me trouvais au lit un matin, complètement éveillée, lorsque j'entendis une voix parfaitement claire qui disait : « Quand les ténèbres s'amasseront à onze heures, la mort passera ». — Epouvanté, je me dressai d'un trait, et la même voix répéta lentement, délibérement, les mêmes paroles.

Lorsque, une semaine après environ, ma petite fille tomba gravement malade, je surveillais avec une terreur et une anxiété indescriptible l'aspect du ciel, le jour comme la nuit ; c'était un moment de pleine lune. Plusieurs jours se passèrent ; l'enfant oscillait entre la vie et la mort ; en haut le soleil resplendissait toujours, net et flamboyant ; aucun indice de nuages ou de prochains changements atmosphériques. Deux fois dans le cours de vingt-quatre heures arrivait l'heure tant redoutée. Une semaine se passa ainsi ; et voici enfin qu'éclata avec une rapidité foudroyante un ouragan ; quelques minutes seulement manquaient à 11 heures. Les domestiques s'élancèrent partout, fermant les volets à la hâte, et la maison devint extrêmement sombre. Au dehors, les nuages s'amassaient — et mon cœur se brisa. Ce même jour, un peu après une heure de l'après-midi, ma fille rendait son âme à Dieu...

Ce cas, où dans la prémonition de mort se trouve révélée l'heure précise de ce qui devait arriver, et qui contient la prédiction d'un trouble atmosphérique imprévisible, s'adaptera aussi aux considérations apposées au XXXIXe cas.

XXXVIe Cas. — Pour faire contraste avec les deux épisodes cités, où la personne qui doit mourir *n'est pas désignée*, je rapporterai deux exemples où celle-ci *est désignée*, mais où il transparaît que les personnes en question n'étaient pas rattachés par de forts liens affectifs aux percipients.

Le cas fut rigoureusement étudié par les soins de deux ministres de l'Église anglicane, les Rév. J. G. et A. T. Fryer, et parut dans le *Journal of the S. P. R.*, Vol. XI, pp. 223-227 ; on y rapporta au complet les témoignages et les procès-verbaux de l'enquête, qui ne laisse rien à désirer.

Le Rév. J. G. écrit au Rév. A. T. Fryer :

10 décembre 1903. — Je pense que le cas suivant vous intéressera. Nous avons avec nous une jeune dame, maîtresse dans les Asiles enfantins, et amie intime de la Directrice de ces mêmes Asiles. Cette dernière était fiancée, et devait se marier après Noël. La dame dont je parle accompagnait souvent le couple dans ses promenades, étant également amie du fiancé. Celui-ci était professeur d'arts et métiers à l'école de « Pupil Teacher's Centre ». Voici trois semaines, la dame, descendant pour le déjeuner, se montra moralement abattue, et raconta qu'elle avait eu un rêve horrible, d'une vivacité extraordinaire. Elle avait rêvé que le fiancé de la Directrice était subitement tombé malade, que la Directrice était accourue à son chevet pour le soigner, mais que ses soins affectueux n'avaient pu le sauver de la mort. Après avoir écouté le récit, je lui dis d'un ton de plaisanterie : « Ignorez-vous que les songes doivent être interprétés en sens inverse ? Votre rêve est donc un bon pronostic pour le mariage imminent». — Elle observa : « J'en ai été trop tristement impressionnée ; il était si réel ! »— Le même jour, elle demanda à son amie des nouvelles de son fiancé, et apprit qu'il se portait parfaitement. — « Je te pose cette question — ajouta-t-elle — parce que la nuit dernière j'ai rêvé qu'il était tombé gravement malade. » — « C'est tout le contraire, heureusement ; hier soir, il s'est montré fort comme un lion ».

Le même jour, la Directrice, rencontrant son amie, lui dit : « Je suis impatiente de revoir mon fiancé, parce que ton rêve m'a rendue plutôt inquiète ». — Elle alla le voir, et le trouva légèrement enrhumé. Cependant le rhume, après avoir persisté une quinzaine de jours, dégénéra en pneumonie. Sa fiancée se rendit auprès de lui pour le soigner, mais ses tendres soins ne l'arrachèrent pas à la mort... Nous l'avons porté hier au cimetière voisin...

(L'enquête nous montre que le rêve eut lieu dans la nuit du mercredi 18 novembre 1903 ; que la percipiente en informa le Rév. J. G., et puis la Directrice, le lendemain, jeudi, et que le fiancé contracta le refroidissement fatal, le soir du samedi 21 novembre. De là la certitude que le rêve prémonitoire date d'un moment où nul indice de l'accident n'apparaissait, ou mieux, où la maladie qui entraîna le fiancé à la mort n'existait pas encore).

XXXVIIe Cas. — Dans l'épisode suivant, la préannonce de mort se produit quand la personne désignée était déjà malade ; par contre, on y voit indiqués le jour et l'heure où la mort devait survenir, deux particularités qui, combinées, ne pourraient certainement pas être

expliquées par l'hypothèse des « coïncidences fortuites ».

Le Prof. ANDREW LANG, l'historien et mythologue bien connu, recueillit et étudia ce cas, survenu dans une famille de ses amis. Le procès-verbal contient trois relations concordantes de l'épisode ; je ne citerai ici que le passage essentiel de la seconde. Le *Journal of the S. P. R.*, l'a publié dans son Vol. XII, pp. 340-342.

Mr. L., écrit au Prof. Lang :

30 avril 1906. — Le fait au sujet duquel vous m'interrogez est le suivant : Un grand ami à nous tomba malade le dimanche (date omise) de cette année. La maladie dégénéra en pneumonie, et naturellement nous étions préoccupés ; mais comme l'inflammation n'avait envahi qu'un seul poumon, nous avions de bons espoirs de guérison.

A l'aube du mardi... (neuf jours après) je fus éveillé par les gémissements de ma femme, qui me causèrent une grande émotion, car j'avais eu peur pour elle. Au contraire, elle dormait, et répétait plaintivement, mais très clairement : « Donc ce sera pour jeudi, à quatre heures ! jeudi, à 4 heures ! » — Dès qu'elle se réveilla, je lui demandai : « Qu'avais-tu donc ce matin ? — Tu as certainement rêvé des choses horribles, car tu gémissais, et tu as crié à maintes reprises : « Ce sera pour jeudi, à quatre heures ! » — Alors elle me raconta avoir rêvé que le médecin de la famille était venu à elle pour l'informer que notre ami M. C., serait mort jeudi, à 4 heures... — Il en fut ainsi : M. C. mourut le jeudi suivant, quelques minutes après 4 heures.

XXXVIIIe Cas. — Le même Prof. LANG raconte cet autre épisode, étrange et intéressant, que j'emprunte au *Light*, 1899, p. 270.

Le 15 juin 1898, une dame de ma connaissance, dont le nom est méritoirement connu dans plusieurs branches de la littérature, me conta que le jour précédent, elle avait été rendre visite à une amie ; en causant avec elle, elle avait vu apparaître un homme inconnu, lequel avait plongé un couteau dans le côté gauche de celle-ci. A ce récit, je me déclarai prêt à parisr 100 livres sterlings que sa vision n aurait jamais été réalisée.

A l'automne, la même dame alla faire une nouvelle visite à son amie ; et, à son immense stupeur, elle rencontra dans l'escalier l'homme de sa vision. Pénétrant dans l'appartement, elle trouva son amie mourante ; alors elle apprit que la délicate constitution de cette dernière ne lui avait pas permis de supporter les conséquences d'une opération du coté gauche pratiquée par l'homme de sa vision, qui était un chirurgien.

XXXIXe Cas. — L'épisode suivant, quoique moins sensationnel que le précédent, sèmble théoriquement encore plus inconcevable, car une scène de mort y apparaît à la voyante dans toutes ses particularités absolument imprévoyables.

Je le prends dans les *Proceedings of the S. P. R.*, Vol. XI, p. 505. Le relateur du cas est le Dr ALFRED COOPER ; la narration est étayée par la signature de la percipiente, qui est la Duchesse de Hamilton, et par les témoignages du duc de Manchester et d'un autre gentilhomme auquel la duchesse avait communiqué le cas avant l'accomplissement des faits.

Le Dr Cooper raconte donc :

Quinze jours avant la mort du comte de L., survenue en 1882, j'avais été, pour des raisons professionnelles, voir le duc de Hamilton. La consultation achevée, nous revînmes ensemble au salon, où se tenait la duchesse. Le duc me demanda : « Comment se porte le comte ? » — La duchesse, intervenant : « Quel comte ? » — Je répondis : « Lord L. » — « Alors elle observa : « C'est étrange ! J'ai eu hier soir une vision impressionnante. Je me trouvais au lit depuis peu, et je n'étais pas encore endormie, lorsque je vis se dérouler devant moi une scène en tous points analogues à une situation dramatique sur une scène. Les acteurs étaient : Lord L., renversé sur un fauteuil, comme inanimé ; et un homme à barbe rousse, penché sur lui. Lord L. se trouvait auprès de la baignoire et en haut brûlait une lampe rouge, que je vis distinctement ». — Je répondis : « Lord H. se trouve actuellement soumis à mes soins pour une légère indisposition ; mais il n'y a aucun danger de mort. En quelques jours il se rétablira »

En effet son état s'améliora de plus en plus, de façon à atteindre au rétablissement presque complet ; mais une semaine s'étant passée, je fus rappelé d'urgence. Je constatai qu'une inflammation avait envahi les deux poumons. J'appelai en consultation le Dr William Jenner, mais tous le; soins furent inutiles, et le malade mourait après six autres jours.

J'avais appelé pour l'assister deux infirmiers, mais l'un d'eux manquait à la fin, étant souffrant. Quand, au moment de la mort, mon regard tomba sur l'autre, ma pensée se reporta au rêve de la duchesse que je voyais représenté devant moi. L'infirmier était penché sur le comte, qui gisait inanimé près de la baignoire ; et c'est étrange à dire ! mais sa barbe était rousse, et une lampe rouge brûlait au-dessus de la baignoire. Il est rare de trouver une salle de bains éclairée par une lampe rouge, et c'est cette circonstance qui me rappela à l'esprit la vision de la duchesse, vision qui se produisit quinze jours avant la mort de Lord L. — Cas extraordinaire, en vérité ! *(Signés)* : MARY DUCHESS OF HAMILTON, et Dr ALFRED COOPER*)*.

(Cette relation fut lue et approuvée par le duc de Manchester, père de la duchesse de Hamilton, auquel cette dernière avait raconté sa vision, le jour suivant. — La duchesse ne connaissait que de vue Lord L., et ignorait qu'il fût malade. Elle est certaine d'avoir été éveillée au moment de sa vision ; car, pour la



faire s'évanouir, elle ouvrit les yeux et les referma, sans d'ailleurs atteindre son but).

Comment s'expliquer les deux derniers cas, joints aux autres cas analogues qui les précèdent, où se groupent, autour des prémonitions de mort, des visualisations d'incidents auxiliaires absolument accidentels et imprévisibles, et qui, au point de vue théorique, semblent plus inconcevables encore que les prémonitions elles-mêmes? — Je me limiterai pour le moment à quelques considérations d'ordre général, car toute discussion serait prématurée jusqu'à ce que l'exposition des faits qui suivront n'en soit venue faciliter la compréhension.

D'abord, je suis d'avis qu'il faut exclure l'hypothèse des « coïncidences fortuites », ainsi que celle des « inférences subconscientes » entendue dans le sens strictement psychologique. Quant à la version supernormale de cette dernière hypothèse, selon laquelle les sensitifs auraient *déduit l'avenir sur la base de causes existant dans le présent* (y compris la visualisation de situations d'ambiance insignifiantes et imprévisibles), j'ai déjà eu l'occasion de manifester ma pensée que, en dehors de certaines limites, il ne soit pas possible de l'admettre sans accorder une fraction trop importante d'omniscience divine aux facultés en question, avec toutes les conséquences antitéthiques qui en dérivent. J'ajoute maintenant que je démontrerai en temps voulu comment elle résulte inconciliable avec les faits (cas XLIX-LXVII-CX); et aussi, que le problème de la précognition d'incidents insignifiants et banals comporte une solution différente et meilleure (Sous-groupe L.) ; enfin, qu'en igne générale tout concourt à prouver que les phénomènes prémonitoires d'ordre élevé et complexe sont en grande partie d'origine extrinsèque.

Ceci posé, je me hâte de déclarer que je n'entends point, par cette affirmation, contester la possibilité qu'à côté des prémonitions complexes d'origine extrinsèque, il s'en réalise d'autres, également complexes, pourvues d'une origine subconsciente ; j'entends uniquement exclure l'hypothèse par laquelle les sensitifs parviendraient à ces résultats en *inférant l'avenir du présent* ; tandis que j'admettrais qu'il; y parvinssent *médiatement*, c'est-à-dire, en lisant, ou en inférant les faits sur la base de « traces » *sui generis* qui existeraient, soit dans leur propre subconscience, soit en celle d'autrui, soit dans un « ambiant psychique » ou « métaéthérique », ou « astral »; en ce cas, la genèse des *traces transcendentales* en question resterait à expliquer; et ceci, selon les cas, nous conduirait à admettre les hypothèses « réincarnationniste », « prénatale », « fataliste », « spiritualiste », dans le sens indiqué dans l'Introduction.

A l'appui de ce que j'affirme, je remarque que les modalités d'extrinsécation de la clairvoyance dans le futur correspondent exactement aux modalités par lesquelles s'extrinsèque la clairvoyance dans le passé, ou *psychométrie* ; dans un cas comme dans l'autre, en somme, ces modalités consistent en visualisations représentatives à tel point identiques, qu'elles donnent naissance à des erreurs d'inversion dans le temps ; visualisations qui, pour la clairvoyance dans le passé, tirent probablement leur origine de *traces*, ou *vibrations latentes*, ou *influences psychiques* ou *physiques* que les événements laissèrent ou déterminèrent soit dans les subconsciences des vivants, soit dans les objets inanimés, soit dans l'ambiant où ils se déroulèrent. Ici, cette question surgit spontanément : « Vu que, dans les deux ordres de phénomènes, on rencontre une identité d'*effets*, n'y aurait-il pas, d'aventure, une identité de *causes* ? En d'autres termes : Si la clairvoyance dans le passé se détermine sur une base de *traces*, *vibrations*, *influences* existant dans un « milieu » quelconque, pourquoi donc, malgré les apparences, quelque chose de semblable ne pourrait-il se réaliser pour les événements futurs ? Dans ce cas, au lieu de traces, ou influences *déterminées* par les événements déroulés dans le monde physique, nous aurions affaire à des traces ou influences *prédéterminées* par les événements en voie d'extrinsécation dans ce même monde, ou préordonnées de quelque autre manière ; et les hypothèses « réincarnationniste », « prénatale », « fataliste », « spiritualiste » — toutes vieilles comme l'humanité — se prêteraient parfaitement à cet ordre d'idées.

Ajoutons que l'analyse des autres facultés supernormales existant dans la subconscience viendrait confirmer ensuite ce point de vue, car les caractères de ces facultés démontrent qu'elles so t des *facultés de sens* élevées au degré supernormal spirituel, et non des *attri u' de l' ntellect*, ou plus pr cisément, des *facultés d'abstraction*, comme devrait être considérée la clairvoyance dans le futur si elle était due à des *inférences de causes existant dans le présent*.

En d'autres termes : la télépathie peut se comparer à une extension supernormale des sens par lesquels l'homme communique à distance, c'est-à-dire : la parole et l'ouïe ; la clairvoyance dans le présent, à une extension su ernormale du sens de la vue ; la clairvoyance dans le passé, ou psychométrie, à un sens supernormal spécifique apte à la perception et interprétation

des « traces » déterminées par les événements dans un « milieu » quelconque. — Ceci posé, il s'ensuit que si telle est la règle pour les facultés supernormales subconscientes, très vraisemblablement aussi la clairvoyance dans le futur devrait s'y conformer, pouvant être réduite à une *faculté de sens*. Et comme aux inductions *a priori* correspondent les déductions *a posteriori* — c'est-à-dire que de l'analyse comparée des faits émergent des circonstances qui tendraient à le prouver — il est conforme aux méthodes de recherche scientifique de nous en tenir, jusqu'à preuve contraire, à cette hypothèse.

D'ailleurs, en voulant considérer la clairvoyance dans le futur comme *une faculté supérieure d'abstraction psychique*, par laquelle *le Moi subconscient inférerait l'avenir sur la base de causes existant dans le présent*, de même façon que l'astronome, à de nombreux mois d'intervalle, *infère* le jour, l'heure, la minute où une comète devra atteindre son périhélie — en voulant soutenir cette opinion, dis-je, on viendrait à conférer au *Moi subconscient* une puissance d'abstraction tellement prodigieuse, qu'elle semble inconcevable et inconciliable avec la nature humaine ; et comme à tant d'élévation dans une des facultés de l'intellect ne pourrait que répondre à un degré comparable l'élévation de toutes les autres facultés qui constituent la synthèse psychique, le *Moi subconscient* pourrait être considéré comme un demi-Dieu. Et alors, à tant d'*omniscience* ne pourrait que répondre une partie aussi importante d'*omnipotence*, puisque le postulat philosophique de l'équivalence absolue entre les deux attributs de la Divinité semblent si bien fondé, que, dans une mesure infinitésimale, on en perçoit les effets dans notre monde, où les *facultés normales d'inférence* confèrent une suprématie à quiconque les possède à un degré très élevé, en commençant par l'homme d'affaires qui, *inférant du présent* la situation future du marché, triomphe sur ses compétiteurs, jusqu'au général d'une armée, qui, *inférant* les actes stratégiques de l'ennemi, le surprend et le met en déroute. Donc, si l'excellence des facultés normales d'inférence dans la prévision du *prévisible*, confère une suprématie sur terre, la possession de facultés d'inférence illimitées jusqu'à prévoir l'*imprévisible*, devrait assurer aux sensitifs un pouvoir surhumain, quand ce ne serait qu'aux périodes de lucidité. Or, non seulement ceci est bien loin de se réaliser, mais le fait que les sensitifs en conditions de lucidité de maintiennent au contraire dans une attitude *passive*, qui est un indice certain de condition réceptive, démontre qu'il perçoivent *médiatement*, et non *directement*. — Convenons en donc : « Si, d'une part, il est prouvé que les sensitifs révèlent des événements futurs imprévisibles, de l'autre, il est prouvé que ceci ne peut se produire en vertu d'*inférences subconscientes*. »

Il est à noter que ces considérations puissamment suggestives correspondent aux affirmations des somnambules, des voyants et des médiums, qui s'accordent pour parler de « signes précurseurs des événements » interprétés par eux; ou d' « ambiants spirituels » dans lesquels les causes mûriraient avant que les effets s'accomplissent dans le monde physique ; ou « d'événements futurs qui projetteraient en avant leurs ombres » ; ou d' « entités spirituelles » qui leur révéleraient ce qu'ils communiquent ; par contre, *jamais ils n'assurent inférer les événements futurs imprévisibles à l'aide des causes existant dans le présent*, et lorsqu'on les interroge explicitement à ce sujet, ils répondent que la clairvoyance dans le futur entendue ainsi serait une impossibilité. Ces affirmations sont grandement symptômatiques, surtout si l'on considère qu'il s'agit de sensitifs en conditions de lucidité, et l'on ne peut se passer de réfléchir que si, en vertu de ces mêmes conditions où ils se trouvent, ils parviennent à scruter l'avenir, rien ne s oppose à ce qu'ils parviennent à compénétrer aussi les causes qui leur permettent de ce faire : et la concordance de leurs assertions positives ou négatives est déjà une bonne preuve confirmative.

Je m'arrête ici pour le moment, car je crois en avoir dit assez pour justifier mon opinion, d'après laquelle l'hypothèse des « inférences subconscientes » doit être exclue de celles qu'on peut appliquer aux phénomènes prémonitoires d'ordre accidentel et imprévisible, ce qui n'empêche pas que ces phénomènes peuvent avoir indifféremment une origine subconsciente ou extrinsèque.

XLe Cas. — Dans les deux cas suivants, la particularité théoriquement intéressante consiste dans l'erreur où tombent les sensitives au sujet du temps, de sorte que croyant décrire des événements réalisés depuis peu, elles révèlent au contraire des événements qui se réaliseront plus tard.

M. W. J. Colville, bien connu dans les milieux psychiques, raconte dans le *Light* (1909, p. 304) ce fait, dont il fut témoin et partie :

...Je compte parmi mes plus chers amis Madame Saint-Léonard, qui est douée de facultés psychiques peu communes... Il y a quelque temps, le Dr Louis Cohen, de Saint-Louis (États-Unis), s'intéressant aux phénomènes psychiques, fut conduit par

moi chez la dame en question, à laquelle il demanda si elle ne voyait rien d'important qui se rapportât à sa famille. A sa vive stupeur, et à la mienne, la sensitive décrivit d'une manière précise son père, et lui en annonça la mort. Or, les dernières nouvelles reçues par le Dr Cohen annonçaient au contraire que son père jouissait d'une parfaite santé... En même temps, Mrs. Saint-Léonard insista sur le fait que le Dr Cohen se verrait contraint de retourner immédiatement en Amérique, appelé par un télégramme urgent.

La séance se déroula chez Mrs. Saint-Léonard, 72, Lansdowne Road, Notting Hill, le mardi 20 avril. Le vendredi suivant, 23 avril, je me trouvais à Brighton, et je fus surpris de voir arriver le Dr Cohen, accouru pour m'annoncer qu'il venait de recevoir un télégramme de chez lui, lui apprenant la mort subite de son père, et demandant son retour immédiat pour assister sa mère dans l'administration de l'héritage.

M. W. J. Colville écrit alors :

Curieuse est, dans cette vision, la circonstance que la sensitive considéra cette mort comme un événement déjà réalisé, deux jours avant qu'elle se produisît. L'explication qu'on m'en a donnée est celle-ci : « Dans le « plan psychique », ou « ambiant spirituel », toute cause qui doit produire inévitablement un effet physique donné, est déjà en partie mûre avant que l'effet s'accomplisse ; il peut donc arriver que l'effet soit perçu par le sensitif comme advenu, même lorsqu'une brève période du temps terrestre s'interpose pour que l'événement visualisé devienne sur terre un fait accompli.

XLIe Cas. — M. A. Roland Shaw raconte dans le *Light* (1900, p. 518) cet autre fait personnel analogue au précédent :

J'allai chez une sensitive très connue à Londres, et dis simplement : « Je désire une séance ». Elle prit ma main, et presque aussitôt entra en somnambulisme. Je ne la connaissais pas, et je suis certain qu'elle n'avait jamais entendu parler de moi. A un moment donné, elle leva les mains, s'écriant avec une expression de douleur : « Vous ne savez pas que votre mère est morte ? » — Je répondis : « Je ne le crois pas ; ou du moins, elle se portait bien il y a trois semaines ». — Après une courte pause, une Intelligence extrinsèque communicante se mit à décrire avec toute exactitude ma mère, mon père, mes frères, tous demeurant dans ma patrie lointaine, puis ma maison, le jardin, la grille, les arbres groupés autour ; enfin, elle observa : « Les événements accomplis, ceux qui s'accomplissent, et ceux qui devront s'accomplir sous peu, se confondent souvent pour nous, car il nous est difficile, à nous qui n'existons pas dans le temps, de séparer ce qui est advenu de ce qui va advenir. Or, je vois que votre mère n'est pas encore morte, qu'elle jouit en apparence d'une bonne santé, mais qu'elle doit mourir au cours d'une période de trois mois. Votre frère vous avait conseillé d'aller lui dire adieu avant de partir pour l'Europe, et vous vous reprocherez de ne pas l'avoir fait ; car sa maladie ne durera pas vingt-quatre heures, et sa mort sera subite, car elle a le cœur malade. Je vois que le travail la fatigue facilement, ce qui lui donne le besoin de se coucher et de dormir même durant la journée ». Cette dernière affirmation était absolument contraire aux habitudes de ma mère ; surprenant donc en erreur la sensitive sur ce point, je doutai de la véridicité de la prophétie. Cependant, j'écrivis à ma mère, lui demandant des nouvelles de sa santé ; naturellement, j'en taisais le motif. Dans sa réponse, elle me disait jouir d'une excellente santé, n'avoir pas un seul jour été souffrante depuis quatre ans ; mais elle s'apercevait de vieillir, car, en vaquant aux soins domestiques, *elle se sentait facilement fatiguée*, et souvent elle était obligée *de se coucher et de prendre une heure de sommeil même durant le jour*. Cette confirmation inattendue des renseignements obtenus médianiquement me rendit anxieux relativement à la prédiction de sa mort dans le terme de trois mois...

Un dimanche matin, deux mois déjà s'étant écoulés, je fus pris d'un abattement moral profond et insolite, tandis que ma pensée se reportait avec insistance vers ma mère, et ma tendresse pour elle assumait une forme presque morbide, à tel point que je ne pouvais ni manger, ni dormir, ni lire, ni m'occuper d'une chose quelconque ; et je me promenais en long et en large dans la maison avec une agitation extrême... Le jour suivant, je reçus un télégramme par lequel on m'annonçait la mort subite de ma mère, survenue le soir du dimanche. Par une lettre successive, j'appris qu'elle avait été saisie de fortes douleurs au côté gauche dans l'après-midi du samedi ; que le lendemain elle était suffisamment remise pour quitter le lit ; qu'à 2 heures elle se recoucha, et tandis qu'elle prenait une tasse de thé, elle tomba à la renverse sur l'oreiller, expirant immédiatement.

XLIIe Cas. — Ce cas fut premièrement publié par le Prof. Flournoy sur les *Archives de Psychologie* (Genève) 1904, et reproduit ensuite par le même dans son ouvrage : *Esprits et médiums* (p. 348).

Le cas mérite avant tout d'attirer l'attention au point de vue de la psychologie du témoignage humain. La relatrice, Mme Buscarlet, n'avait pas conservé de relation écrite de son rêve, qui remontait à l'année 1883, et l'avait exposé verbalement d'une manière très détaillée au Prof. Flournoy en 1901. Cependant, la relatrice ayant appris au Professeur qu'elle l'avait raconté par lettre à une dame russe, que le rêve pouvait intéresser, celui-ci, sachant combien il faut se méfier des souvenirs lointains, l'invita à redemander à ses amis de Russie la lettre en question. Par bonheur, ils l'avaient conservée, et la lui retournèrent. Il résulta de la comparaison que

les dix-nuit années écoulées avaient bien apporté des altérations mnésiques dans les détails de second ordre, mais qu'elles avaient scrupuleusement respecté le contenu essentiel du rêve.

Je me contenterai de rapporter le cas tel qu'il a été décrit dans la lettre en question, et commenté par la lettre qui lui répondait. Dans celle de Mme Buscarlet à Mme Moratief, après les souhaits de Noël, on lit le paragraphe suivant :

Cette nuit, j'ai fait un drôle de rêve, que je veux vous raconter, non que j'y attache une importance quelconque, mais seulement parce que c'est drôle. Vous et moi étions sur un chemin, dans la campagne, lorsque passa devant nous une voiture d'où sortit une voix qui vous appela. Arrivées près de la voiture, nous vîmes Mlle Olga Popoi couchée en travers, vêtue de blanc avec un bonnet garni de rubans jaunes. Elle vous dit : *Je vous ai appelée pour vous dire que Mme Nitchinof quitte l'Institut le* 17. Puis la voiture continua de rouler. Que les rêves sont parfois burlesques !

Deux semaines plus tard, Mme Buscarlet recevait de M. Moratief une lettre qui commençait ainsi :

Nous venons de recevoir vos lettres, bien chère Madame, et c'est au lit que ma femme les a lues... Non, chère Madame, il n'est pas drôle, il n'est pas burlesque, hélas, il est étrange, il est frappant, stupéfiant, votre rêve du 10-22 décembre. Mme Nitchinof, la chère, la pauvre Mme Nitchinof, a quitté l'Institut, en effet, le 17, mais pour ne plus jamais y rentrer. La fièvre scarlatine, accompagnée de diphtérie, nous l'a enlevée en trois fois vingt-quatre heures. Elle est morte le 16, à 11 heures 3/4 du soir et à 2 heures du matin, *le 17* (n'est-ce pas étrange) on a emporté son corps dans la chapelle avoisinante. On a craint la contagion pour l'Institut, voilà pourquoi on s'est tant dépêché...

Le Prof. Flournoy soumet ce cas à une analyse serrée et détaillée, et, ne sachant le résoudre par l'interprétation prémonitoire, suppose un phénomène de « télépathie trinitaire », c'est-à-dire que Mme Moratief, liée par une grande amitié aux deux dames qui sont les protagonistes du fait, lesquelles se connaissaient à peine entre elles, ait perçu subconsciemment, le 10 du mois, les premiers symptômes de la maladie latente dans Mme Nitchinoff, perception qu'elle aurait transmise télépathiquement, de Kasan à Genève, à Mme Buscarlet. Mais comme cette hypothèse, déjà suffisamment hardie, ne suffit pas à expliquer le facteur principal du rêve, qui consiste dans la précognition de la date à laquelle le corps de Mme Nitchinoff devait quitter l'Institut, Flournoy nous soumet cette autre hypothèse :

... Si l'on songe combien la conscience subliminale l'emporte sur la conscience ordinaire par la connaissance et la prévision, à échéance souvent fort lointaine, des processus intimes de l'organisme, on concédera, je pense, qu'il n'y a rien de bien hasardé à supposer que Mme Nitchinof ait pu, pendant la nuit du 9 au 10 décembre, se rendre compte de son état latent et se tenir en quelque sorte le discours subliminal suivant : « Bon ! me voilà pincée ! C'est même excessivement grave : je sens bien que je n'en ai plus que pour huit jours. Dans une semaine juste, entre le 16 et le 17, viendra ma fin ; il est difficile de dire si je mourrai avant ou après minuit, mais ce qu'il y a de certain, c'est que ce sera pour cette nuit-là, et que dans le courant du 17 on sortira mon cadavre de l'Institut pour le transporter à la chapelle... » — Telle est, formulée dans notre langage discursif, l'idée ou l'émotion subconsciente qui, de Kasan, aurait servi d'inducteur télépathique au rêve que Mme Buscarlet fit à Genève la même nuit.

Ainsi raisonne le Prof. Flournoy. Les lecteurs sont libres de se prononcer sur l'admissibilité des suppositions qu'on a lues ; j'observe seulement pour mon compte qu'elles me semblent si faibles et si minces, que j'en suis réduit à me réfugier dans l'hypothèse prémonitoire comme dans celle que la comparaison me montre être de beaucoup la plus simple.

XLIIIe Cas. — Je termine ce sous-groupe par l'exposition de trois cas ayant des enfants pour percipients.

Je tire ce premier cas de la Revue *Luce e Ombra* (1907, p. 601). La relatrice Mme Antoinette veuve Salvi (Via Cedronio, 31, Naples) écrit ce qui suit au Directeur de la Revue, M. A. Marzorati, à la date du 25 septembre 1907:

Le phénomène que j'ai l'honneur de vous raconter s'est produit dans ma maison, en mai dernier. Mon unique fille Dora, âgée de neuf ans, rêva durant la nuit du 13 au 14 mai que son père était mort, et le matin suivant, au réveil, elle pleurait et racontait l'avoir vu dans son rêve étendu sur le lit mortuaire, s'étendant sur d'autres terribles détails. Nous, son père y compris, cherchâmes à la distraire de cette douloureuse impression, et nous l'envoyâmes tout de suite en classe. Mais l'enfant, toujours sous l'influence de ce rêve, le raconta à la Directrice, à sa tante et à la maîtresse, aux heures habituelles de récréation.

A 2 heures, l'école achevée, la petite Dora revint à la maison avec l'espoir de revoir son père, mais celui-ci venait de sortir pour ses affaires professionnelles. A 4 heures, nous étions tous réunis pour broder, lorsqu'on frappa à la porte de ma maison, qui se remplit de monde : avocats, notaires, amis, parents, qui me firent comprendre avec de belles manières que mon mari, l'avocat César Salvi, se trouvant dans un état très grave parce que frappé d'un mal sérieux, serait revenu dans un moment ;



en effet arriva la civière de la Croix Verte portant le cadavre de cet homme adoré.

Si vous le croyez utile, vous pouvez publier dans votre scientifique Revue, le récit de ce phénomène, qui, même dans ses plus menus détails, que je n'ai pas racontés, répond exactement à la réalité.

(Signé : ANTOINETTE veuve SALVI*)*.

La relatrice observe que l'enfant s'était étendue sur d'autres terribles détails, qui répondirent exactement à la vérité. Il est déplorable qu'elle les ait supprimés par brièveté, sans songer à leur importance théorique.

XLIVe CAS. — Je le trouve dans les *Annales des Sciences Psychiques* (1899, p. 195-198).

Mme ALEXANDRE BOURGES raconte cet épisode dont elle-même fut l'héroïne :

J'avais neuf ou dix ans et j'étais à Trieste avec ma famille, lorsqu'un jour, me préparant à sortir pour la promenade avec mon jeune frère, je regardai l'heure à la pendule. Tout à coup, en détournant les yeux, je vis un catafalque noir, entouré de cierges, et, sur ce catafalque, allongé et rigide, un cadavre ; de plus, tout dans la pièce : meubles, tentures, même ceux de couleur vive, étaient devenus noirs comme de l'encre.

Pénétrée d'horreur, je me couvre les yeux un instant, mais en les découvrant le même spectacle se représente à ma vue. Affolée et hors de moi, je me précipite en poussant des cris dans la pièce voisine où se trouvait ma mère, qui ne comprit rien à ma terreur : « Maman ! Maman ! quelqu'un est mort ! » lui criai-je au milieu de mes sanglots. Ne s'expliquant pas du tout cette crise, elle m'obligea à faire ma promenade quand même, pensant que cela serait une diversion ; mais en rentrant je me mis au lit avec une fièvre causée par l'émotion ressentie. Le fait parut inexplicable, car tout le monde dans la famille était en bonne santé. Mais, trois jours après, mon père se réveillait dans la nuit, se disant en proie à un malaise causé, disait-il, par la digestion. Ma mère se leva, ainsi que moi, et passa dans la pièce voisine pour préparer une infusion. Tout à coup, mon père me regarde d'un œil étrange ; le souvenir de la vision me revient et j'ai le pressentiment d'une mort prochaine. Je me précipite à la cuisine et dis à ma mère vivement : « Maman, quand on doit mourir, comment regarde-t-on ? » — Ma mère, ne comprenant rien à cette question d'enfant, me dit : « Pouquoi me demandes-tu cela ? » Mais, inquiète et peu rassurée, elle s'empressa de retourner à la chambre, où elle trouva mon père râlant et agonisant. Il mourait peu d'instants après. J'ai été surprise de retrouver dans le catafalque érigé pour mon père, comme c'est l'usage dans ces pays, les détails entrevus rapidement dans la vision, et surtout le linceul d'une couleur marron clair, qui couvrait le bas du corps.

Mes parents de Trieste ont été alors vivement frappés, et doivent se rappeler encore maintenant l'impression profonde que fit sur eux cet événement.

(En effet, la mère écrit de Marseille, racontant l'épisode indépendamment de sa fille, et les deux récits concordent en tous points, sauf que la mère affirme que la percipient avait vu sur le catafalque le cadavre de son père, tandis que la fille ne parlait pas de l'avoir reconnue. Mme Bourges fut donc interrogée à ce sujet, et elle confirma la première version. — Nous ferons noter que cette version est aussi conforme à ce que nous avons vu précédemment, c'est-à-dire que lorsqu'il s'agit de personnes strictement liées au percipient, le symbolisme de la prémonition prend d'habitude une forme vague, de façon à le laisser dans une incertitude propice au sujet de la personne désignée).

XLVe CAS. — Il est tiré aussi des *Annales des Sciences Psychiques* (1893, p. 259), et a pour rapporteur l'ingénieur A. GOUPIL, dont le nom est bien connu des culteurs des recherches métapsychiques.

A Tunis, entre la Poste et le Café de France, est un coiffeur français dont je ne sais plus le nom. Un matin de l'été de 1891, je faisais une partie de billard avec lui ; cette partie terminée, je lui en proposai une seconde. — « Non, me dit-il, j'attends le médecin et je désire savoir ce qu'il dit. — « Est-ce que vous avez quelqu'un de malade ? » — « Non, mais j'ai mon petit neveu âgé de... (11 ans je crois), qui a eu hier soir une hallucination ; il s'est levé tout à coup en criant : « Voilà une femme qui veut prendre ma petite cousine (ma fillette de quelques mois), je ne veux pas qu'elle l'emporte. » Cela dura un bon moment et nous ne pûmes lui faire croire qu'il avait rêvé. — « Est-ce qu'il a déjà eu des hallucinations ? » — « Non ». — « Il se porte bien ? » — « Oui, mais je crains que cela ne soit l'indice d'une fièvre. » — « Votre petite fille se porte bien ? » — « Oui, très bien. » — Je posais cette dernière question parce qu'il venait de me passer par la tête *que cette vision voulait dire que la petite allait mourir avant peu*. Je ne dis rien de ma pensée à mon interlocuteur qui me quitta.

Le lendemain je lui demandai des nouvelles. Tout son petit monde allait bien. Le surlendemain, même question et même réponse ; le troisième jour, même question et encore même réponse. Il avait l'air de s'étonner de l'intérêt que je semblais porter à ces enfants que je ne connaissais pas. Trois jours se passèrent sans que je le visse de nouveau. L'ayant rencontré le jour après dans la rue, je lui demandai si les enfants allaient toujours bien. — « Vous savez, me dit-il, que nous avons perdu ma petite fille ; elle a été emportée en un rien de temps. (Je crois qu'il m'a dit que c'était du croup). — « Non, dis-je, je ne le savais pas, mais j'attendais cela. » — « Com-

ment cela ? » — « Oui, c'est la femme qui l'a emportée. » — Quelle femme ? » — « Eh bien, celle qu'a vue votre neveu ; elle représentait la mort, la maladie, ou tout ce que vous voudrez ; ça devait être une hallucination prophétique. »

Je laissai là mon homme très étonné et il pourra affirmer ce récit au moins dans ses lignes principales, car il a été très frappé par mes réflexions et il a dû s'en souvenir. — C'est le seul fait de ce genre que j'aie eu. — Ing. A. Goupil. *(A suivre).*

Erratum.

M. E. Bozzano nous signale la suppression de quelques lignes dans son article (numéro d'octobre, p. 308), suppression qui rend la signification d'une période complètement inintelligible. Nous répétons ici la période en question, en mettant en caractère italique les quelques mots qui ont été omis :

Supposer tout cela, ce serait conférer en partie l'attribut divin de l'omniscience à la subconscience humaine ; mais comme *omniscience et corrélatif d'omnipotence*, on ne pourrait attribuer à la subconscience une fraction de la première, sans lui attribuer implicitement une fraction de la seconde, etc., etc.

Professeur F. PICCININO

UN CAS BIZARRE D'HYSTÉRIE DE FORME SPIRITOÏDE

Voici déjà plusieurs années qu'à Naples même, sur les colonnes de première page d'un journal du soir très considéré, *Il Pungolo*, un article sensationnel, écrit par un jeune homme intelligent, était demandé et lu avec une curiosité insolite.

L'article portait le titre : « Choses de l'autre monde », et parlait d'une jeune ensorcelée, qui conversait avec les esprits, et dont la chair était parsemée de nombreuses épingles, de différentes formes et grandeurs, ayant pénétré mystérieusement dans les différentes parties du corps.

Le soir suivant et le surlendemain, le chroniste revenait sur l'argument, et tout en rapportant l'opinion de nombreux observateurs, parmi lesquels il voulut bien me compter, il laissait les phénomènes plongés dans le mystère, les considérant comme extraordinaires et surnaturels, et invitait tel et tel savants illustres à en donner la juste interprétation.

A ce moment, dans les salons, dans les réunions, à l'école, dans les rues, j'étais souvent interrogé par des amis, des connaissances et des étudiants, qui commentaient le cas de différentes manières, et je dus finir par céder à de nombreuses instances, et leur présenter chez moi la jeune fille ensorcelée.

Pendant trois soirs de suite, je montrai aux nombreux assistants, à l'aide des rayons Rœntgen sur un grand écran fluorescent, les grandes quantité d'épingles enfoncées dans les chairs des bras, des mains, des jambes et d'autres parties du corps, mais je ne pus montrer autre chose, car ma tâche était alors bornée à découvrir avec mes appareils ces épingles mystérieuses, dont on avait extrait déjà, par l'intervention de la chirurgie, un chiffre non inférieur à 47.

En effet, Mlle Em... m'avait été adressée par un illustre professeur de notre Faculté dans le but dont je viens de parler, et quelque stimulé que je fusse à pénétrer jusqu'au fond des étranges phénomènes que présentait la jeune fille, par cet air de mystère et ce doute d'outre-tombe, il me fut impossible de procéder avec une méthode sévère à cet examen, à cause de plusieurs difficultés auxquelles la famille même de notre sujet ne fut pas étrangère.

Dès lors cependant, le maintien et l'ensemble des phénomènes examinés en gros me firent croire que j'assistais à la scénographie d'une hystérique.

L'étude soigneuse que je pus mener à bon terme après beaucoup d'indécision et d'hésitations de la famille, et à la suite d'une longue pérégrination de la jeune fille auprès de tel ou tel autre savant, ou culture de sciences occultes, me met à même aujourd'hui d'expliquer les phénomènes, regrettant de ne pouvoir les reproduire devant vous, comme je le fis une autre fois dans une de mes leçons à ce même hôpital.

Procédons avec ordre. La jeune fille ensorcelée compte aujourd'hui vingt-deux ans ; elle a un



développement squelettique et nutritif avantageux, sans indices anthropologiques dégénératifs remarquables, ni signes spéciaux d'imperfection ou de maladies subies. Du côté somatique, ses organes répondent au type physiologique le plus parfait ; du côté psychique, je me borne à vous dire qu'elle possède une instruction plutôt limitée, a des vues restreintes, et démontre un caractère doux, mais non dépouvu d'astuce et de ruse.

Elle est la seconde née d'une famille nombreuse et compte cinq frères et deux sœurs vivants, tous fortement atteints de psycho-neuropathie.

La grand'mère, nerveuse, était adonnée aux pratiques spirites ; le père a été convulsionnaire dans sa jeunesse, et se passionne maintenant pour les mystères du spiritisme ; le premier des frères est grêle, peureux, se préoccupe facilement, et subit lui aussi l'attraction du surnaturel.

Chacun dans la famille a quelque chose à raconter. Grands et petits, garçons ou filles, l'un, dans le silence du soir, s'est senti tout-à-coup toucher à l'épaule par une main invisible, l'autre a vu sur son propre lit un crâne énorme, un troisième a vu un garçon qui, coiffé d'un étrange béret, fit le geste de saluer, l'autre enfin un fantôme blanc qui apparaissait durant la nuit sous la forme d'un nain et faisait des grimaces.

Notre Em... naquit à terme, n'eut pas de convulsions dans son enfance, commença à marcher et à parler à l'époque normale.

Elle n'a jamais souffert de maladies remarquables. Elle a peu fréquenté l'école, mais s'est développée régulièrement, démontrant une intelligence moyenne.

C'est en 1896 qu'elle eut ses premières manifestations spirites. C'étaient des figures animalesques aux gueules ouvertes qui se présentaient à elle, puis des squelettes humains, et puis des fantômes.

Une famille entière composée de cinq personnes toutes assassinées en 1802, lui apparaissait de jour et de nuit. C'était la famille de la baronne Ermenegarda De Stefani.

La plus petite des filles se nommait Concettina et souvent passait les nuits en sa compagnie. La baronne lui disait avoir été propriétaire de la maison habitée par la famille d'Em..., la caressait, lui donnait des gâteaux et des bonbons et lui montrait un coffret rempli de bijoux, ainsi que la misère d'un million et demi, promettant de les lui offrir, si elle ne parlait à personne de sa visite mystérieuse.

Une nuit, cependant, la baronne apparut suivie d'un garçon qui traînait un cercueil. Em... en fut si effrayée que le lendemain elle raconta tout à sa famille. Depuis cette époque les esprits ne lui laissèrent plus de répit, et, jour et nuit, cherchaient à l'épouvanter de mille manières.

Un jour, elle était seule à la maison avec ses frères, son père se trouvant à son bureau, et sa mère étant sortie pour ses affaires ; les garçons avaient été confiés à sa garde. Tout-à-coup, le plus petit de tous, un enfant de deux ans à peine, attira son attention sur quelque chose d'étrange qui se produisait à ce moment. Du fond d'une chambre avançait en silence, à pas lents et cadencés, une longue théorie de formes vêtues de blanc et disposées de façon, qu'alors que les premiers couples étaient petits, les autres, devenant progressivement plus grands, arrivaient à atteindre des proportions gigantesques.

Les enfants, tout à cette vue, se mirent à pleurer et à crier de terreur, mais la procession macabre disparut à l'arrivée soudaine du père, qui, préoccupé par le récit de ce qui s'était produit, et à la succession de tant d'autres phénomènes étranges, prit le parti de changer d'habitation.

Cependant, le 7 janvier 1901, une tante qui avait une prédilection pour Em... mourut dans le nouvel appartement. Alors commence la nouvelle phase de l'histoire de notre protagoniste, phase qui devait me procurer l'occasion de faire sa connaissance.

Peu de jours s'étaient passés depuis la mort de la tante, lorsqu'Em..., une nuit, la vit auprès de son lit. Il lui semblait au commencement qu'elle n'avait plus d'yeux, puis c'était le nez qui lui manquait, et peu à peu, tandis qu'elle la fixait, les chairs tombaient et s'évanouissaient, et il ne restait plus que le squelette.

Effrayée, l'enfant en parla à son père, lequel, à son tour, s'adressa à un ami ; ce dernier lui remit une enveloppe fermée en l'assurant que grâce à cette amulette, sa fille n'aurait plus été tourmentée par la vue d'autres fantômes. Mais un soir que la jeune fille se tenait à la cuisine, sa tante lui apparut avec l'enveloppe dans ses mains, et lui dit sur un ton de reproche que cela ne l'empêchait pas d'apparaître. Effectivement, jour et nuit, à toute heure, Em... voyait l'ombre de sa tante décédée et conversait avec elle.

On arriva ainsi au 28 février 1910, jour où un panaris vint affecter le pouce de sa main droite. Un chirurgien qui fréquentait sa maison le perça et le banda après l'avoir désinfecté ; mais après deux jours, en maniant le bandage, on vit briller au fond de l'incision des morceaux d'aiguilles, qui furent extraits par Em... elle-même à l'aide de ciseaux. Il y en avait quatre.

A peu de temps de là, tandis que son panaris guérissait, l'autre main tout entière enfla. C'étaient d'autres aiguilles et d'autres épingles qui provoquaient cette inflammation.

Le fait avait du mystérieux ; le père perdait la tête, et, conseillé par l'ami en question, il décida de consulter le guéridon.

A la première séance spirite, le guéridon, après un certain temps, commença à se mouvoir en indiquant la présence de l'esprit de la tante, qui, dans le langage spécial connu sous le nom de *typtologie*, dit que les aiguilles avaient été introduites par elle, et qu'elle en aurait introduit bien d'autres encore, jusqu'à ce que la jeune fille eût été enfermée dans un couvent.

Ainsi les séances au guéridon se succédaient, lorsqu'un soir, la tante demanda qu'on la laissât seule avec Em... Les parents s'éloignèrent, et durant quinze minutes Em... revit *matérialisée* sa tante, qui lui dicta une lettre, puis l'embrassa si fort que le son des baisers fut entendu par les parents dans la chambre contiguë.

Le père espérait retrouver la paix en changeant nouvellement d'habitation, mais dans la maison suivante, le *crescendo* des étranges phénomènes se poursuivit, et Em... devint *médium écrivain*, c'est-à-dire présentait le phénomène de l'écriture automatique ; dans les séances, elle conversait non seulement avec la tante, mais aussi avec un alchimiste du nom de Gaëtan Lusville, avec un cuisinier, Ferdinand Clerici, un étudiant en médecine, certain Raffaele Santi, et une fois même avec Satan en personne, au nom duquel toute la famille fut plongée dans la terreur. L'un des fils, assistant à l'expérience, cria à sa mère, lorsqu'il vit écrire ce nom, de détruire immédiatement ce papier ; la mère s'empressa de le jeter dans la cheminée, mais on vit au même moment le feu brû ler lepan inférieur de ses jupes, aux grands cris d'épouvante de ses enfants. Etrange est cependant l'assertion qu'alors que tous assuraient avoir vu le feu et avoir senti l'odeur de brûlé, il fut impossible de trouver sur la robe la moindre trace de l'œuvre destructive du feu.

En attendant, il ne semble pas que les mains mystérieuses tinssent un très grand compte de l'art chirurgical. Des tuméfactions accompagnées de rougeurs et de fièvre, et souvent suivies de suppurations, se manifestaient tantôt dans une région, tantôt dans l'autre de son corps, et presque toujours dans les articulations, de sorte qu'Em... dut subir plusieurs incisions et un traitement chirurgical d'une certaine entité au pli du coude gauche, d'où plusieurs aiguilles furent extraites; lorsque cette dernière lésion était en voie de guérison, on y trouva un beau jour, à la surprise générale, un bandage de mousseline, que le chirurgien n'avait pas introduit, et que personne dans la famille n'avait jamais vu.

* * *

Ce sont ces phénomènes, et beaucoup d'autres qu'il ne m'est pas possible d'énumérer, qui me furent racontés par Em... lorsqu'on me la présenta.

A cette occasion, après une série de démonstrations radioscopiques, qui permirent de constater la présence de nombreuses épingles et aiguilles, éparpillées dans les mains, avant-bras, bras, jambes, cuisses, je recueillis aussi différentes images radiographiques, dont je vous présente quelques échantillons,

* * *

L'histoire de Mlle Em... ne s'arrête pas ici. Elle constitue un véritable roman aux pages nombreuses, qui, réunies, pourraient former un beau volume, auquel chaque jour pourrait ajouter une page à couleurs plus ou moins accentuées, au contenu plus ou moins mystérieux.

Entraîné depuis plusieurs années dans l'étude des fonctions psychiques, et adonné aux recherches sur le système nerveux, j'avais déjà remarqué un fait qui me semblait d'une certaine importance.

Les aiguilles, les épingles et les autres corps étrangers que l'on constatait dans les chairs de Mlle Em..., se trouvaient dans les articulations et spécialement dans la région inférieure, quelques-unes dans la poitrine. Aucune jamais dans la région postérieure du tronc.

D'autre part, des cas analogues figurent dans l'histoire de l'hystérisme, quoiqu'ils en diffèrent en réalité par le nombre des corps étrangers, qui étaient extraordinairement nombreux; dans ce cas. Je proposai donc au père de me permettre une série d'observations méthodiques, car les phénomènes sortant du domaine du merveilleux et du surnaturel, pouvaient entrer tout à fait dans le champ de la pathologie. Mais le père ne put pas se décider pour le moment, et l'odyssée de Mlle E... continua durant plusieurs mois encore, cette dernière donnant spectacle d'elle-même dans tel et tel autre salon, jusqu'au jour où, je ne sais comment et pourquoi, elle fut soumise à la transfusion du sang de l'artère d'un chien dans une de ses veines au pli du coude. Un dépérissement se manifesta en elle en forme progressive, ainsi qu'une pâleur croissante, accompagnée de dénutrition et d'état mélancolique, et

c'est dans cet état qu'elle me fut ramenée. Le doute qu'Em.. fût réellement une malade avait pénétrédans l'âme de son père et des autres membres de la famille, mais personne n'en était encore convaincu.

Cependant les problèmes qui surgissaient en moi à ce moment étaient nombreux. Quelle était la porte d'entrée de ces aiguilles et de ces épingles ? Qui donc les introduisait ? Quelle signification avait ce phénomène ?

Les épingles, les aiguilles et autres corps étrangers minces et effilés ont la propriété de cheminer à travers les tissus organiques. Ils s'insinuent par des voies inconnues et tortueuses se frayant un chemin de l'estomac jusqu'à la peau. Souvent, ils sont découverts par hasard.

Dans un cas, Silvy, en plusieurs mois, put extraire de différentes parties de la superficie du corps, 114 aiguilles. Dans un autre cas, Dieulafoy retira du vagin une épingle avalée par hasard assez longtemps auparavant. Une autre fois encore Closmadeux ôta de la cuisse une aiguille avec un fragment de fil avalé par une hystérique.

Parfois, cependant, les aiguilles et les épingles avalées n'atteignent pas la surface du corps et s'arrêtent en chemin dans tel ou tel autre organe. On en a trouvé dans la vessie, dans le foie, dans l'intestin et dans les parois du cœur. A remarquer le cas d'un enfant, cité par le Dictionnaire Encyclopédique des sciences médicales, qui, un mois après avoir englouti une aiguille, fut un beau jour pris d'accès de suffocation, et mourut. A l'autopsie, on trouva l'aiguille enfoncée dans l'épaisseur de la bronche droite, la pointe piquée dans la paroi postérieure du ventricule droit.

Dans notre cas, la premières grande difficulté à surmonter était justement celle de connaître par quelle voie pénétraient ces épingles et ces aiguilles. La jeune fille assurait ne les avoir jamais avalées. C'était la tante décédée qui lui apparaissait la nuit et introduisait les épingles dans ses chairs.

Une dame cultivée et distinguée, du temps où dans tous les salons et tous les journaux on commentait le cas d'Em..., exprimait sa conviction que les épingles étaient avalées, et racontait à ce propos qu'au temps de sa jeunesse, comme elle se trouvait au couvent, une de ses compagnes avala un jour une aiguille en présence de toutes les pensionnaires qui la regardaient en plaisantant. Dans la suite, une véritable contagion se détermina au couvent, et toutes les jeunes filles avalaient des aiguilles et des épingles comme autant de bonbons.

Parmi les nombreuses appréciations, les entrevues avec les journalistes et les questions qui, de vive voix et par la poste, m'étaient adressées à ce moment, je reçus aussi un pli volumineux d'un de mes collègues distingué de Ruvo di Puglia, le Dr Loiodice. Celui-ci s'étonnait du grand bruit qui était fait autour du cas et qui parvenait jusqu'à lui par la voie des journaux, et m'exposait l'histoire détaillée d'une jeune hystérique, laquelle, admise à l'Hôpital de Ruvo, était saisie d'attaques de délire, au cours desquelles elle introduisait des aiguilles et des épingles dans sa poitrine, et que lui, le docteur, réussissait à extraire sans grandes difficultés par la seule pression de ses mains.

Tout ceci était une possibilité, mais il n'était pas facile de saisir le fil conducteur pouvant guider avec certitude jusqu'à la solution du problème. Em... ne savait rien dire d'autre que ce que nous connaissons, et que la famille tenait pour certain. Chez eux, personne n'était jamais reçu. Personne ne l'avait jamais surprise avec des épingles entre les mains, personne ne lui en avait jamais fourni, personne ne l'avait vue jamais en avaler ou en introduire sous sa peau. Le mystère demeurait complet. Pas un seul indice n'existait sur la voie de pénétration de ces corps étrangers ; aucun facteur jusqu'alors n'était incriminable comme auteur de mystérieux phénomènes, en dehors de la morte : aucune supposition, par conséquent, n'était justifiable sur la signification du phénomène.

Je confesse mes hésitations ce moment. L'idée de l'automasochisme qui m'était venue plusieurs fois à l'esprit me parut devoir être abandonnée à cause de l'extrême rareté d'un tel pervertissement chez la femme, et de l'attitude d'Em... qui ne la trahit nullement au cours d'un interrogatoire habilement organisé.

L'espoir me restait seulement que l'examen somatique du sujet aurait pu me fournir la clef du mystère. Et c'est ce qui arriva.

Je procédai à un examen minutieux de la sensibilité générale ; mais dans les différentes modalités, je ne parvins à relever aucune altération. Les fonctions motrices étaient complètement intègres. Physiologiques, les différents reflets, et normaux les sens spécifiques. Cependant le champ visuel de droite et de gauche était concentriquement restreint, et tandis que je le recueillais pratiquement, selon que nous avons l'habitude de procéder dans les observations privées, je notai une fixité dans le regard qui n'était pas nouvelle pour moi, et qui servit à m'orienter dans les recherches ultérieures, aux-

quelles je dus l'explication des surprenants phénomènes.

J'installai la jeune fille renversée sur une chaise à dossier, après avoir délacé son corset, la tête légèrement inclinée en arrière ; je l'invitai à fermer les yeux, et j'appuyai le pouce et l'index de ma main droite sur ses paupières abaissées, déterminant une légère pression sur les bulbes oculaires. Après quelques minutes, elle dormait. Le visage rougi, la respiration profonde, le pouls plein et lent les yeux fermés, le corps abandonné, c'étaient là les phénomènes évidents du sommeil. Si j'essayais de soulever un bras, celui-ci retombait lourdement. Je fis avec la main une pression sur le front, puis je frictionnai lentement. Le passage à l'état somnambulique, après cette manœuvre, m'avait été indiqué par l'état rigide des muscles, grâce auquel on le voyait retomber lentement après qu'il avait été soulevé.

Je lui adressai plusieurs questions, mais elle ne répondit pas. Je l'invitai à se lever, et elle se dressa aussitôt sur ses pieds, les yeux entr'ouverts, et se mit à marcher dans la direction que je lui indiquais.

Dans cet état, je voulus refaire l'examen de la sensibilité générale, et je notai avec surprise qu'elle était complètement anesthésique, et l'anesthésie était superficielle et profonde. En effet, si on la piquait en différentes parties de son corps, de même que si on enfonçait dans ses chairs des aiguilles et des épingles, ceci n'était nullement ressenti. Au réveil, aucun souvenir n'était resté de ce que j'avais opéré, non plus que des épingles qui étaient restées dans sa chair.

Cette expérience, que je pus répéter plusieurs autres fois de suite, me mettait sur la voie de l'explication des phénomènes.

Notre Mlle Em... n'était qu'une hystérique, qui trouvait dans la pratique spirite un champ fertile pour l'alimentation de sa névrose.

Si, dès le premier essai, je parvenais si facilement à déterminer des phénomènes hypnotiques et des états correspondants, j'étais autorisé à croire que des états de somnambulisme spontané s'établissaient en elle, phénomènes de dédoublement de la personnalité, durant lesquels elle introduisait de aiguilles, des épingles et autres corps étrangers, à travers la peau, dans les régions accessibles à ses propres mains. Il était aussi licite de croire que des crises délirantes fugaces et des phases hallucinatoires, si fréquentes chez les hystériques, pouvaient suffire à expliquer les fantômes et autres phénomènes surnaturels.

L'affaire des épingles qui se trouvaient dans ses chairs n'était pas l'œuvre des esprits, et n'était peut-être pas davantage en grande partie celle d'une scénographie organisée par le sujte pour attirer l'attention sur lui, ou pour paraître entouré d'un air de mystère.

Il semblait n'y avoir en elle ni art ni étude, et que tout, au contraire, eût eu lieu durant un état d'insconcience ou de dédoublement, quoique, dans certains phénomènes, elle parût avoir ajouté un peu du sien pour enrichir la scène de merveilleux.

Effectivement, dans les derniers temps, elle introduisait dans ses chairs ce qui lui tombait sous la main, aiguilles, épingles, petites pointes d'acier, et jusqu'à de petites épingles à cheveux brisées au milieu, peut-être parce que la surveillance de la famille avait augmenté, et que les aiguilles et épingles étaient supprimées ou cachées. Elle faisait aussi se mouvoir n'importe quelle table, grande ou petite, ouverte ou non d'un tapis de n'importe quelle étoffe. Réunie ou non par la chaîne aux mains des autres personnes, elle donnait des signaux qui souvent correspondaient à une pensée à elle, et lorsque les questions n'étaient pas bien comprises par elle, elle ne répondait pas du tout et adroitement attendait qu'on la mît sur la voie, comme pour recevoir la becquée.

Les désordres sensoriels étaient pourtant évidents, et plus fréquentes les hallucinations hypnagogiques, dont elle conservait le souvenir vivant comme celui d'un événement réel. Parmi ses hallucinations, toujours visuelles, comme il advient dans l'hystérisme, il y avait celle de sa tante décédée. Ce qui ne souffrait plus aucune discussion, c'est qu'Em... était une malade.

Je lui conseillai une cure hydrothérapique, au cours de laquelle elle fut surprise un jour, en chemin pour se rendre à l'établissement, par une attaque délirante. Un de ses frères qui l'accompagnait la crut devenue folle, et s'empressa effrayé de la reconduire chez elle dans une voiture de louage.

Un autre jour, je vis avec surprise arriver son père tout bouleversé, qui me priait de me rendre immédiatement chez lui. Je ne me le fis pas dire deux fois, et je m'empressai d'accourir. Em... présentait l'exemple le plus classique et le plus beau que j'aie jamais vu de *délire zoanthropique*.

A quatre pattes, courant sous les lits, sous les tables, la bouche grande ouverte, elle aboyait comme une chienne et menaçait de mordre quiconque tentait de l'approcher. La famille était sens-dessus-dessous, les enfants criaient atterrés et couraient se cacher en barricadant les portes, la mère pleurait, le père haletant me rappelait à demi-voix la transfusion faite du sang du chien, me découvrant ses inquiétudes !

Il me fut facile de rendre le calme à cette malheureuse famille en faisant tomber Em... dans l'état léthargique, dont elle sortit calme et tranquille.

En attendant, les épingles se multipliaient, et un beau jour, un véritable flegmon se détermina au coude gauche.

On fut obligé d'admettre Em... dans la 5e salle de cet hôpital, où je pratiquai l'examen radioscopique, puis celui radiographique, de la région enflammée qui lui mettait la fièvre dans les veines, et qui avait donné lieu à une énorme enflure de l'articulation, immobilisée en angle obtus et très douloureuse au toucher.

Deux grosses aiguilles étaient profondément enfoncées dans l'articulation enflammée, au point de demander d'urgence une intervention chirurgicale.

On apprêta tout le nécessaire pour l'opération et deux jeunes chirurgiens de valeur allaient commencer à opérer, lorsque des difficultés surgirent à propos des complications nerveuses possibles qu'aurait pu déterminer le chloroforme. Je voulus donc être présent à l'opération, et sans recourir à nul narcotique, lorsque la malade fut placée sur le lit d'opération, j'accomplis la légère pression ordinaire sur les bulbes oculaires, et quelques minutes après je la vis tomber dans le sommeil. En cet état, sans avoir besoin d'autres anesthésiques, on put accomplir l'opération, qui fut assez laborieuse et dura environ une demi-heure.

Au cours de la guérison, j'eus l'occasion de présenter plusieurs fois Mlle Em... aux étudiants, devant lesquels il me fut facile de reproduire des états somnambuliques qui me permettaient d'introduire, sans qu'elle s'en aperçut, d'autres aiguilles et d'autres épingles qui allaient grossir le nombre de celles qui avaient déjà élu domicile dans sa chair. Les rares fois, cependant, où je tenais de reproduire la scène de l'auto-introduction des corps étrangers en lui donnant les épingles pour qu'elle les introduisît d'elle-même, j'avoue n'avoir pas réussi.

Un jour, dans le but de faire un étude comparative, je voulus la présenter en même temps qu'une autre hystérique, qui depuis plusieurs années fréquentait l'établissement de maladies nerveuses annexée à cet Institut électrothérapique, et qui avait fait le tour de toutes èles cliniques officielles. Il suffisait de dire à cette femme : « Dors », pour la voir tomber en sommeil. Elle présentait depuis des années une contracture au bras droit avec hémianesthésie complète et absolue. Dans son sommeil il était cependant facile de détruire la contracture et de vaincre l'anesthésie, ou de la faire persister, comme on voulait.

Je les plongeai donc toutes les deux dans le sommeil, et après plusieurs autres expériences, tandis que l'anesthésie était complète, j'enfonçai des aiguilles dans l'avant-bras droit de l'une et celui de l'autre.

Au réveil, aucune des deux ne sut rien dire des nouveaux hôtes qui avaient pénétré dans leur chair.

Aussitôt après la guérison des blessures produites par l'opération, je perdis de vue pour assez longtemps Mlle Em..., et après plus d'un an, le père se représenta à moi pour me dire que ses angoisses augmentaient et qu'Em..., depuis plus de deux mois, était malade d'une fièvre lente et continue, dont la nature n'avait pu être bien établie. Obligée à garder le lit, elle dépérissait de jour en jour, et sa fièvre continuait parmi la préoccupation de ses parents et de toute sa famille. Différents professeurs, médecins et chirurgiens furent consultés pendant longtemps, mais ils ne réussirent pas à s'orienter, et émirent des avis disparates. Enfin, sur la base de quelques phénomènes se rapportant à l'état de l'abdomen, le professeur Clément Romano se décida à lui faire faire une opération.

La surprise générale fut extraordinaire, lorsque sous l'incision du ciseau, on vit paraître une épingle d'une longueur surprenante. C'était une de ces épingles destinées à affermir le chapeau sur la tête des dames !

Un peu plus d'un an s'est écoulé depuis ce dernier jour à aujourd'hui.

Mlle Em..., à cette heure, se porte bien, m'a-t-on assuré, et c'est l'amour, paraît-il, qui a accompli ce miracle. Elle conserve le caractère hystérique, mais n'accuse plus depuis longtemps la présence d'esprits et fantômes, ni l'ennui de nouvelles épingles et de nouvelles aiguilles enfoncées dans ses chairs. Ne s'agit-il que d'une trêve ? Il se peut ; mais il se peut aussi que ce soit la fin, ou l'interruption qui peut marquer demain le commencement d'une autre série de dérangements somatiques ou psychiques non moins importants ni moins surprenants que ceux exposés jusqu'ici, et dont, à la manière dont ils ont été étudiés par moi, personne ne doutera, je pense qu'ils sont entièrement du domaine de la pathologie.

Mlle Em..., appartenant à une famille névropathique, n'était qu'une hystérique avec désordres sensoriels et phénomènes de fakirisme.

On ne peut pas établir d'une manière certaine si les épingles et autres corps étrangers étaient introduits par elle dans un état de conscience

ou d'inconscience, parce qu'une preuve de sa possible anesthésie à l'état de veille nous est fournie par l'extraction exécutée par Em... elle-même à l'aide de ciseaux des premiers quatre morceaux d'aiguille trouvés dans son pouce droit.

Je crois cependant avoir clairement démontré par la suggestion hypnotique, que toute sa peau pouvait devenir complètement et absolument anesthétique.

Donc, la porte d'entrée de tous ces corps étrangers ne pouvait être que la surface du corps. Et l'auteur incriminable du fait était représenté par elle, exclusivement elle, notre protagoniste, qui les introduisait dans les régions se trouvant à portée de main ; et lorsque la famille, mise en garde, supprima toutes les aiguilles et toutes les épingles, elle introduisit des épingles à cheveux, finissant un beau jour par introduire jusqu'à son épingle à chapeau.

Le fait qu'il en était ainsi, et non autrement, est démontré par ce résultat que durant son séjour à l'hôpital, où la surveillance était rigoureuse, aucun corps étranger n'est parvenu jamais à pénétrer dans son corps.

L'unique phénomène qui pourrait encore faire hésiter quelqu'un, est celui de la procession macabre apparue un jour à tous les petits frères et sœurs confiés à la surveillance d'Em... Ici la médiumnité pourrait être invoquée, mais je considère au contraire qu'il s'agit là d'une hallucination collective, et désormais la littérature de la psychopathologie est riche d'exemples de ce genre. Mon opinion est d'ailleurs confirmée par cette autre hallucination de la flamme qu'on vit lécher, au nom de Satan, le bord des jupes de la mère, et de l'odeur de brûlé perçue par tous, grands et petits de la famille neuropathique, tandis qu'en réalité le feu n'avait jamais existé, puisque les vêtements demeurèrent intacts.

Ainsi, tous les phénomènes me paraissent expliqués sans invoquer la médiumnité, et aucun ne reste plongé dans le mystère.

Dr F. Piccinino,
Professeur de Neuropathologie et Electrothérapie
à l'Université de Naples.

LES NOUVEAUX LIVRES

Mme Gaston Méry : **Almanach de l'Echo du Merveilleux pour 1913.** — (E. Basset et Cie, éd., Paris, rue Dante, 3. — 1 fr. 25).

On trouve dans ce volume, enrichi d'un assez grand nombre de curieuses illustrations, une suite d'articles, pour la plupart inédits, dus à des auteurs très différents par idées et par tendances et dont plusieurs ne manquent pas de valeur. Il nous suffira de citer une petite Introduction de Mme Gaston Méry, l'éminente Directrice de l'*Echo du Merveilleux* ; un intéressant article du regretté M. Gaston Méry : « Le chemin parcouru », et puis : « Dans l'Avenir », par Édouard Drumont, directeur de la *Libre Parole* ; « Les Almanachs prophétiques » par G. Malet ; Horoscope de l'année 1913, par R. Larmier ; « Spiritisme et Spiritualisme », par l'abbé Gaffre ; « Le Signe de Moutin », par Ém. Boirac ; « Le Rêve », par le Colonel de Rochas ; « Le Spiritisme » par G. Delanne ; « Le théosophie », par le Commandant Courmes ; « Les Cryptes de l'Ame », par Jules Bois ; « La Science et le Merveilleux », par le Dr Foveau de Courmelles ; « Radio-activité des Corps Vivants », par le Commandant Darget ; « La Chiromancie », par Fraya ; « Les Grands Médiums », par Carita Barderieux, etc.

Le Véritable Almanach du Merveilleux (1913). — (Paris, A. Leclerc, éd., 19, rue Monsieur-le-Prince, Paris. — 1 fr. Franco pour 1 fr. 25 en France et 1 fr. 50 à l'étranger.

Cet Almanach se présente, cette année, sous un aspect plus élégant que d'habitude, grâce aux améliorations qui y ont été introduites et aux gravures dont il est illustré. Parmi les articles qui le composent nous citerons les suivants :

« Les Prédictions astrologiques mensuelles », de Ch. Raoul ; « l'Année 1913 et l'astrologie » (Prédictions astrologiques de Ch. Barlet et Ch. Raoul.) « Les Prédictions des voyantes pour 1913 ». « Les révélations psychiques par la main », de N. Vaschide ; « Chirognomonie et Chiromancie dévoilées » de Desbarolles ; « L'art talismanique en amour », par le Dr Laurent et P. Nagow ; « Le préternaturel dans la magie, la sorcellerie



et le spiritisme », par Rémy ; « L'Art du Sourcier », par Ernest Bosc ; « Hypnotisme et Suggestion », par le Dr Joire ; « Le Gouvernement français et l'astrologie. Qui sera président de la République ? » (Horoscopes des ministres et candidats à la Présidence), par Ch. Raoul. « L'initiation graphologique » ; « Ferdinand de Bulgarie et la graphologie », par A. de Rochetal ; « L'alchimie dévoilée par Travéric » ; etc.

Francesco Zingaropoli : **I Viaggi di Marco Polo, letti da uno Spiritista.** — (Bideri, éd., Naples, Via S. Pietro a Majella, 16. — 1 fr.)

En lisant le fameux récit des voyages de Marco Polo dans l'Inde et dans l'Extrême-Orient, l'auteur y glane les faits et les légendes ayant un caractère merveilleux. On sait qu'ils n'y font point défaut : ils sont excessivement merveilleux, même pour les personnes les mieux disposées à accueillir des récits de cette sorte. Mais ils offrent à M. Zingaropoli l'occasion de rapprochements avec les phénomènes spirites modernes, spontanés ou provoqués, ainsi qu'à d'intéressantes digressions d'ordre moral et philosophique.

Willem Vogel : **La Religion de l'Evolutionnisme.** Essai d'une synthèse éthique moderne —(Bruxelles, Impr. Fischlin, rue des Cendres.)

Cet ouvrage se divise en deux parties principales : la première constitue plutôt un travail de démolition des religions dominant en Europe et ailleurs; la deuxième est une tentative, presque purement philosophique, d'ailleurs, d'édifier une nouvelle doctrine fondée sur l'Évolutionnisme, à la manière des religions de l'Extrême-Orient. « En considérant la personnalité comme absolue — conclut M. Vogel — la religion nous sépare définitivement de Dieu. En enlevant à l'individuailté le caractère absolu, la pensée philosophique lui ouvre l'infini. »

Jules Lermina : **Magie Pratique,** Étude sur les Mystères de la Vie et de la Mort. (H. Durville, éd., Paris. — 3 fr. 50.)

C'est l'ouvrage d'un écrivain dont le talent est loin d'être scientifique jusqu'au bout, mais qui est toujours brillant ; ceci explique qu'il soit parvenu à une nouvelle édition. La partie expérimentale de ce livre a le grand mérite de sortir assez de l'ordinaire ; la partie philosophique est un mélange de positivisme, occultisme et théosophie.

Albert d'Angers : **Magnétisme et Guérisons.** Troisième édition. —(Librairie du Magnétisme, Paris. — 1 fr.)

L'auteur rompt une lance en faveur du Magnétisme curatif. Il ne montre pas une connaissance suffisante de quelques questions médicales auxquelles il touche ; mais son opuscule contient quelques bonnes observations.

Natalia Urzna v. de Gonzalez : **El Quarto Reino de la Naturaleza.** — (Santiago de Chile, Blanchard-Chessi, ed.)

Cet ouvrage, bien qu'écrit par une femme, traite la question spirite avec un caractère scientifique qu'on ne rencontre pas souvent dans les ouvrages de cette sorte, surtout dans l'Amérique du Sud, et contient des données assez originales et intéressantes.

LA RUBRIQUE DES FAITS

Un rêve coïncidant avec une mort

Paris, le 12 Novembre 1912.

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Vous m'avez demandé de vous faire, par écrit, le récit d'un rêve étrange dont je vous ai parlé.

C'était en 1890. Parmi nos connaissances se trouvait un jeune officier avec lequel nous n'échangeâmes jamais que de simples politesses et que depuis 1894, année de notre départ, nous n'avions non seulement pas revu, mais *avec lequel nous n'avions pas échangé la moindre correspondance.* Or, une nuit du mois d'août 1911, je le vis, en rêve, tel que nous l'avions connu dix-sept ans auparavant ; il était vêtu de son uniforme ; sa démarche, tout, jusqu'aux plus petits détails de sa personnalité physique, se retrouvaient dans la netteté de l'apparition ; il était environné de



formes humaines drapées de noir qui apparaissaient et disparaissaient avec une grande rapidité, mais sans jamais le masquer à mes yeux. Je me trouvais sur une route et le voyais avec étonnement s'avancer vers moi ; lui-même me regardait avec attention ; l'air calme, grave, il passa près de moi et continua son chemin ; je le suivis du regard jusqu'à ce qu'il eut disparu au loin.

N'ayant jamais attaché d'importance aux rêves que j'avais faits jusqu'alors, je ne pus cependant m'empêcher d'être frappée de la force extraordinaire avec laquelle cette vision s'était imposée à mon esprit. J'en cherchai vainement l'explication ; et quand trois mois plus tard, nous apprîmes indirectement sa mort survenue dans la nuit du 12 au 13 août 1911, il me fut acile de me rappeler, par le souvenir de menus aits se rapportant à la visite de parents que nous devions recevoir le surlendemain, 15 août, que c'était bien durant cette même nuit que j'eus cette apparition.

Agréez, Monsieur, etc.

M. Doulcet.

Monsieur de Vesme,

Je certifie que depuis 1894 nous n'avons eu aucune relation ni correspondance avec la personne dont il est question dans ce rêve et le récit est bien tel que ma femme me l'a fait, quelques jours après avoir rêvé et bien avant que nous ayons appris le décès de l'officier en question.

Agréez, Monsieur, mes salutations empressées.

J. Doulcet
Chef armurier
de la Légion de la Garde Républicaine, en retraite,
Chevalier de la Légion d'Honneur.

Cas d'hallucination auditive et de stigmate coïncidant avec la mort de deux chiens

Paris, le 16 *Octobre* 1912.

Cher Monsieur de Vesme,

Je viens de lire avec beaucoup d'intérêt la relation que vous donnez dans les *Annales* sur le chien Boby. Un fait à peu près pareil m'a été confié, il y a quelques années, par M. P. M., avocat de grand talent ; un second est survenu chez des amis intimes, M. et Mme R. Je vous donne brièvement ces deux relations, convaincu que, par leur analogie avec le cas Boby, elles intéresseront vos lecteurs.

I

M. P. M., avocat à la Cour d'Appel, avait une chienne épagneule, nommée Créole. Il avait continué de la garder à Paris auprès de lui, et elle dormait dans la galerie, derrière la porte de sa chambre à coucher. Chaque matin, au premier mouvement de son maître, elle grattait à la porte et gémissait jusqu'à ce qu'il lui ait ouvert.

Pendant une période de chasse, M. P. M., laissa sa chienne Créole aux soins d'un garde-chasse à Rambouillet.

Un samedi matin, de bonne heure, M. P. M., entendit gratter et gémir à sa porte ; très surpris d'entendre sa chienne, il se leva promptement, convaincu que son garde-chasse était venu à Paris pour une communication urgente. Grande fut sa stupéfaction en ne trouvant ni garde, ni chienne. Deux heures plus tard, un télégramme du garde lui apprenait que sa chienne Créole avait été accidentellement tuée par un chasseur.

II

M. et Mme Ch. R. ont rapporté de Russie deux admirables toutous Mme R. avait une prédilection marquée pour l'un d'eux, nommé Berry, qui se montrait très jaloux des caresses de sa maîtresse. Un jour Berry mordit légèrement Mme R. au poignet. Depuis ce fait ses maîtres la laissèrent à la campagne, au Daley sur Tutry, en Suisse.

Une année plus tard, je passais la soirée chez mes amis R.; dès mon arrivée, Mme R. me montra son poignet, dont la cicatrice, presque entièrement disparue, avait subitement réapparu et enflé ; elle y sentait de la chaleur et ne savait à quoi l'attribuer. — Le lendemain mes amis R. apprirent que leur sœur avait trouvé leur Berry écrasé sur la ligne du chemin de fer Lausanne-Berne, qui traverse leur propriété.

Emile Magnin
Professeur à l'Ecole de Psychisme Expérimental.

Deux cas d'hallucination auditive véridique et un cas d'hallucination visuelle véridique par le miroir

Paris, Mercredi 9 *Octobre* 1912.

Cher Monsieur de Vesme,

Voici les deux faits auxquels je vous faisais allusion dans ma dernière lettre :



I

Depuis la naissance de notre petite fille, âgée aujourd'hui de trois ans, ma femme avait l'esprit hanté par une phrase, toujours la même, qui l'obsédait particulièrement la nuit quand elle ne dormait pas : « *Elle perdra un œil... Elle perdra un œil...* » Comme il lui semblait ridicule d'attacher de l'importance à une semblable obsession, et que d'autre part elle ne voulait pas m'alarmer inutilement, elle ne m'en avait pas parlé. Elle ne pouvait cependant s'empêcher de se demander si cette triste prédiction ne se réaliserait pas, et si notre fillette n'en serait pas la victime.

Les mois passant, elle était parvenue à chasser à peu près cette obsession, lorsque, au moment des fêtes de Pâques, cette année, nous décidâmes d'aller passer quelques jours chez ma mère à Blois, Ma femme emporta pour son usage personnel une glace à trois faces que l'on fixa au milieu d'une fenêtre dans notre chambre.

Or, un soir que nous rentrions de promenade, ma mère nous ouvrit la porte en s'écriant : « J'ai un œil crevé ! » Elle venait, quelques secondes auparavant, de faire tomber si malencontreusement la glace à 3 faces, en fermant la fenêtre, qu'un angle l'avait atteinte à l'œil, lui provoquant un accident si grave, qu'il fallut retirer le cristallin, complètement arraché. Depuis elle n'y voit naturellement plus avec cet œil.

En attendant, ma femme me raconta la prémonition qui l'avait obsédée pendant longtemps, mais qui ne s'était pas réalisée de la manière qu'elle s'était imaginée, notre fillette n'en ayant pas été la victime.

II

Au mois d'août dernier, ma femme, notre petite fille et notre bonne restèrent seules aux environs d'Annecy, après mon retour à Paris.

Ma femme eut à ce moment une autre obsession : elle se réveillait la nuit avec cette pensée, ou plutôt il lui semblait entendre constamment cette phrase : « *Regarde dans la glace... Regarde dans la glace* ». Il y avait dans la pièce une seule glace assez grande, placée au-dessus de la table de toilette.

Craignant de voir dans ladite glace quelque spectacle impressionnant, ma femme n'osa pas obéir à cette injonction, sauf une ou deux fois le soir avant de se coucher, et elle ne vit d'ailleurs rien d'anormal.

A quelques jours de là, un matin d'assez bonne heure, notre petite Denise demanda à sa mère, comme elle le faisait assez souvent, de la prendre un peu dans son lit. Elle y était à peine, lorsque ma femme la vit regarder avec attention dans la direction de la table de toilette et sourire.

— « Que vois-tu donc ? » lui demanda-t-elle.
— « Un monsieur et une dame ». — « Où cela ? »
— « Dans le carreau » (la glace en question).

Voulant obtenir quelques précisions, ma femme essaya de l'interroger, mais ce fut en vain, car la fillette, comme si elle eût senti qu'il y avait là quelque chose d'anormal, ne répondit pas, et se cacha la figure dans les mains avec une sorte de gêne.

C'est d'ailleurs la troisième fois que cette enfant a des visions de ce genre ; or, détail à noter, une dame que nous connaissons pour l'avoir simplement rencontrée quelques rares fois et qui est médium, avait annoncé, en décembre dernier, que notre fillette serait médium-voyant.

Ce second fait est d'autant plus curieux qu'il se complique : c'est la mère qui entend, c'est l'enfant qui voit. Si, à la suite de cette hantise, ma femme avait vu elle-même quelque chose dans la glace, on aurait pu supposer qu'elle avait eu une hallucination qui, d'auditive, était devenue visuelle ; mais comment expliquer que la phrase obsédante, et dont elle ne parla pas, bien entendu, ait pu produire une hallucination visuelle chez l'enfant ?

De combien de mystères ne sommes-nous pas entourés !

Veuillez croire, cher Monsieur, etc.

Paul Le Cour.





ECHOS ET NOUVELLES

Nouvelles séances avec Lucia Sordi, à Rome

Le dernier numéro de *Luce e Ombra*, de Rome, nous apporte des nouvelles du médium Mme Lucia Sordi, dont nous avons annoncé qu'une Commission scientifique constituée par la Société d'Études Psychiques de Rome et Milan était en train d'étudier méthodiquement les facultés supranormales. En réalité, il paraît que la translation du siège de la Société de Milan à Rome a causé une interruption de quelques mois dans ses rapports avec Mme Sordi. Durant cet intervalle, un groupe d'expérimentateurs eut avec Mme Sordi une série de six séances, à quelques-unes desquelles intervinrent M. Luciani, Professeur de Physiologie à l'Université de Rome, avec ses deux assistants ; M. Marzorati, Directeur de *Luce e Ombra;* M. Niccoli, un haut fonctionnaire; M. Ezechiele, sculpteur très connu, etc. Maintenant, M. V. Tummolo publie un compte rendu de ces séances. Il est à remarquer qu'il ne s'agit pas d'un procès-verbal signé par le Professeur Luciani et les autres assistants, mais tout simplement un récit n'engageant que la responsabilité du Rapporteur. Voici les points essentiels de son récit :

Immédiatement avant chaque séance, j'ai toujours demandé que le médium fût visité par une ou deux dames ; on le déshabillait complètement dans la chambre contiguë à celle des séances, après quoi Mme Sordi, habillée d'une simple robe de chambre de couleur sombre, entrait dans le cabinet. On fermait et cachetait les portes, on faisait la chaîne autour d'une table ; on ne laissait d'abord qu'une très faible lumière rouge, qui, après un quart d'heure environ, était supprimée à son tour.

Dans chaque séance, on obtenait d'abord des lumières... dont quelques-unes semblaient plus grosses qu'une étoile de première grandeur (?), mais en avaient tout l'aspect ; assez souvent, elles se dédoublaient en se transportant à une grande distance l'une de l'autre, et très loin du médium ; elles décrivaient ensuite des courbes plus ou moins compliquées. Le Prof. Luciani fut impressionné défavorablement par ces phénomènes, parce qu'assez souvent une fumée d'apparence phosphorique sortait de ces lumières. Pourtant, il me semble incontestable que, de même que l'agent occulte fait des apports de différents objets dans les séances médiumniques, et même des apports d'être animés, il peut opérer des apports de quelque substance phosphorescente — sans compter qu'il pourrait aussi la retirer médiumniquement de l'éther (! ?) ou la tirer du système nerveux du médium.

Pour ce qui se rapporte à un autre des phénomènes de Mme Sordi, c'est-à-dire sa sortie du cabinet médiumnique à travers une grille en bois, on se rappellera que le médium avait été accusé de forcer en des directions opposées deux des barreaux voisins, de façon à augmenter l'espace qui séparait un barreau de l'autre, ce qui lui eût permis de passer au milieu, sinon facilement, du moins avec quelque effort. Mais lorsqu'on remplaça la grille par une toile de mousseline d'une hauteur de 1 m. 60, sans que le médium rencontrât pour cela aucun obstacle invincible à sa sortie du cabinet, alors l'authenticité du phénomène ne put plus paraître douteuse. Le médium se trouvait enfermé dans un étroit espace triangulaire dont deux côtés étaient constitués par l'un des coins de la chambre, et le troisième par de la gaze clouée sur un châssis de bois en forme de **U**, et par conséquent sans aucune tringle à la partie supérieure. Le médium ne pouvait évidemment pas passer au-dessus de la gaze en faisant un saut, qui aurait dû être de 1 m. 60, sans élan... S'il avait voulu s'accrocher à la gaze, il l'aurait déchirée en même temps que les cachets que nous avions mis sur les lacets liant le châssis à des pitons fixés solidement à la muraille, en dehors du cabinet. Malgré cela, il est incontestable que le médium, en laissant intacts les cachets et la gaze, sortait du cabinet et s'asseyait parmi nous, encore endormi ; c'est ainsi que nous le trouvions, lorsque, nous étant aperçus du phénomène dans l'obscurité, nous faisions la lumière dans la chambre. Le Prof. Luciani, de même que les autres assistants, ne put pas contester ce fait, qui resterait fort merveilleux alors même qu'on voudrait l'expliquer, non point par la dématérialisation et matérialisation successive de la gaze, ou du médium, mais par la simple lévitation de ce dernier.

On obtient dans l'obscurité, par la médiumnité de Mme Sordi, des fantômes complètement matérialisés. Il est bien possible qu'ils consistent en un dédoublement du médium ; mais il ne me semble pas douteux que ce soient des fantômes, parce que leurs mains, et même toute la personne, ou une grande partie de celle-ci, se firent sentir par nous énergiquement et à plusieurs reprises dans chaque séance, au moyen d'un contact prolongé, *alors que les mains du médium étaient liées* D'UNE MANIÈRE SURE *au moyen d'une ficelle dont les nœuds étaient cachetés.* Un prestidigitateur que, sur l'avis d'Ochorowicz, je fis intervenir dans une séance, non seulement me dit qu'un truqueur ne fait jamais de nœuds de cette sorte, mais il me déclara qu'il n'avait découvert



aucun truc dans les séances auxquelles je l'avais fait assister.

Cependant, dans la dernière des séances dont il est ici question, où le médium enfermé dans le cabinet avec les mains et le buste liés et scellés, séparé de nous par une simple toile facile à enlever, à une distance d'un peu plus d'un mètre, un des assistants se sentant touché par des mains bien solides, ne put croire que c'étaient celles d'un fantôme et demanda que l'on fît de la lumière, parce que, disait-il, nous étions tous victimes d'une tromperie. Comme on ne faisait pas brusquement la lumière, par la crainte d'affecter sérieusement la santé du médium, cet individu alluma brusquement une lampe électrique qu'il portait et fit la lumière blanche. Alors apparut à ma vue comme une chemise transparente, qui disparut instantanément en rentrant aussitôt dans le médium. Celui-ci se trouvant debout et à une faible distance de celui qui venait de faire de la lumière, tomba sur le sol comme un corps mort, en poussant des hurlements de douleur indescriptibles. On s'empressa pour lui donner des soins ; mais il *crachait du sang* et jusqu'au lendemain il souffrit de terribles douleurs dans la région cardiaque, douleurs qui lui arrachaient des plaintes qu'il ne pouvait modérer.

Aussitôt après cet incident, on trouva dans le cabinet le peignoir du médium complètement boutonné, tandis que les bras, les mains et le buste étaient toujours attachés par les liens restés intacts.

Avant cet éclairage intempestif, beaucoup d'assistants avaient été touchés par des mains bien matérialisées et *libres de tous liens*. La femme elle-même de l'allumeur affirma que des mains revêtues de gants l'avaient touchée aux joues...

Quoi qu'il en soit, il reste certain que, outre les nombreuses lueurs simultanées, à plus de deux mètres de distance du médium, et parfois davantage, il s'était produit, dans cette séance, avant le malencontreux éclairage, de nombreux attouchements par des mains libres de liens, absolument libres, tandis que le peignoir restait complètement boutonné pendant qu'en pleine lumière blanche je vis ce qui me paraissait une chemise transparente.

Quand on pense que malgré toute cette série de phénomènes le médium fut trouvé à terre *avec les mains et le buste liés comme auparavant, les nœuds et les sceaux restant intacts*, celui qui hasarderait l'hypothèse que le tout fût le résultat d'un truc du médium, se montrerait aussi logique que celui qui prétendrait que tous les phénomènes de ce genre peuvent être truqués par un médium *complètement dépourvu de bras*.

Si mes souvenirs sont fidèles, ce fut dans cette même séance qu'une de ces lueurs étant entrée en contact avec une petite sonnette suspendue au plafond à une très grande hauteur, la fit tinter.

Au cours de ces séances organisées par moi se produisirent bien d'autres phénomènes tels que transports d'objets, contours lumineux de mains à grande distance du médium, mais qui, dans l'obscurité complète, saisissaient, aussitôt la demande formulée et avec une précision parfaite, l'index d'une personne se tenant debout sur une chaise avec la main levée aussi haut que possible ; attouchements par des mains *lumineuses* ; enfin attouchements simultanés jusqu'au nombre de quatre.

Les lumières tantôt nettes comme des étoiles, d'autres fois diffuses, étaient de couleurs différentes, jaunes, bleues, quelquefois d'un blanc vif.

Souvent le médium, par un procédé inexpliqué, se transportait d'un point à un autre de la salle ; l'assistant le plus sceptique, un professeur qui n'assista qu'à une séance, m'avoua franchement qu'il ne pouvait s'expliquer comment le médium avait pu passer comme il le fit, là où ne se trouvait pas un espace suffisant pour ce passage.

Nous avons obtenu également des formes de doigts dans la stéarine. On n'a pas comparé les moulages de ces formes avec ceux des doigts du médium...

La Direction de *Luce e Ombra* fait remarquer que les séances décrites par M. Tummolo se déroulèrent en dehors de toute ingérence de la Société d'Études Psychiques. Quand le dérangement causé par le transfert du Siège de la Société à Rome eut cessé, la Société reprit ses travaux, et depuis sept mois les expériences avec Mme Sordi ont lieu chaque semaine avec une autre méthode et avec un but plus large et plus substantiel.

« Nous pouvons dire — conclut la Direction du *Luce e Ombra* — nous pouvons dire, en rompant une fois pas exception avec les règles de réserves que nous nous sommes imposées à ce sujet, que les expériences sont actuellement basées spécialement sur la photographie qui est largement appliquée — jusqu'à six éclairs électriques par séance — aussi bien dans un but de documentation que dans un but de contrôle. Pour ce qui rapporte à l'obscurité, nous pouvons dire que des phénomènes lumineux assez intenses et compliqués se produisent maintenant au début de chaque séance avec une lumière rouge tout à fait suffisante ».

Les diagnostics par voyance

Le Congrès Belge de Charleroi, en 1911, avait émis le vœu de voir le Comité National adresser à tous les médecins du pays une circulaire exposant les avantages qu'ils pourraient tirer de l'usage thérapeutique des facultés des médecins guérisseurs.

Cette circulaire fut envoyée à raison de 4,000 exemplaires environ, le 8 avril dernier ; plusieurs médecins lui répondirent, entre autres M. le prof. Heymans, directeur de l'Institut de thé-

rapie et de pharmaco-dynamie annexé à l'Université de Gand. Ce savant, qui est un ami personnel du Dr Richet, nous offrait de faire, dans son laboratoire, des expériences de vision directe des organes internes, sur des animaux vivants, qui seraient ensuite autopsiés par lui, afin de vérifier l'exactitude du diagnostic fourni par un médium.

Le Bureau International du Spiritisme, siégeant à Liège. accepta de chercher un médium qui consentît à se livrer à ces épreuves, tout en observant au professeur Heymans que la cause probable de la sensibilité spéciale du médium, paraissant d'une nature analogue à la sympathie, semblait devoir être moins efficace dans l'application de cette faculté aux animaux que dans des essais faits sur des êtres humains ; toutefois, comme les animaux permettaient seuls une vérification immédiate et absolue, nous ne nous opposâmes point à la mise à exécution du programme de M. Heymans.

Après quelques pourparlers avec différents dirigeants des cercles locaux, le Bureau fut informé qu'une demoiselle Jeanpierre, de Seraing, aveugle de naissance et médium voyant, se croyait apte à donner des tests convenables dans les expériences projetées. Dans le courant du mois de juin, cette personne fut envoyée à Gand et soumise, pendant quatre jours consécutifs, aux investigations du professeur Heymans, qui écrivit ensuite au Bureau du Spiritisme que les résultats avaient été entièrement défavorables...

M. le professeur Heymans déclara qu'il était prêt, d'ailleurs, à reprendre ces expériences aussitôt qu'on lui enverrait un nouveau sujet ; il ajouta qu'il se conformera, dorénavant, aux règles qu'on lui tracerait en vue de sauvegarder le fonctionnement délicat des facultés du médium.

De son côté le commt Le Clément de Saint-Marcq, président du Bureau du Spiritisme, lui promit de ne plus lui envoyer de médium qui n'ait auparavant satisfait à une épreuve préalable, au siège de la Fédération régionale.

Une Conférence de M. Boirac sur la Religion et les Sciences Psychiques

Dans une suite de conférences qui ont lieu cette année à Paris à l'École de Morale, de Philosophie et de Pédagogie, sur ce thème : « Le Problème religieux dans la Pensée contemporaine », sous la direction de M. D. Parodi, une part assez importante a été faite aux rapports entre la religion et les sciences psychiques. Dans l'après-midi du 19 novembre, M. Émile Boirac a traité cet intéressant sujet.

L'éminent Recteur de l'Université de Dijon a commencé par montrer comment l'idée de liens pouvant exister entre le problème religieux et les phénomènes métapsychiques a existé, naturellement, de tous temps et en tous lieux. L'hagiographie n'est ne sont en somme qu'une interprétation des phénomènes psychiques au moyen d'un monde spirituel.

Mais on connaît les idées de M. Boirac à ce sujet : c'est que les sciences psychiques ont beaucoup à perdre, rien à gagner, à s'occuper des questions religieuses ; on ne doit pas chercher dans les phénomènes des arguments pour étayer telle ou telle doctrine ; il ne faut rien faire qu'examiner et contrôler les faits, dont il n'est même pas scientifique de chercher l'explication. Quand on vous demande comment peut s'expliquer un fait que vous avez constaté, vous n'avez qu'à répondre : « Je n'ai pas à expliquer, je dois me borner à constater ». Un électricien ne cherche pas la nature de l'électricité ; il examine les phénomènes électriques, tâche de les appliquer utilement, et c'est tout. Si le psychisme n'a pas avancé autant qu'il aurait dû, c'est à cause de cela.

Toutefois, M. Boirac trouve qu'après tout, il n'est pas défendu de tâcher de tirer une conséquence philosophique, religieuse ou morale d'un fait constaté, cette tendance étant absolument naturelle à l'esprit humain. Les matérialistes ne manquent pas de le faire, en cherchant dans la science une confirmation de leurs théories; pourquoi les spiritualistes ne devraient-ils pas en faire autant ? Seulement, ces emprunts faits à la science psychique doivent être faits, pour ainsi dire, à son insu ; la doctrine religieuse qui pourra en naître doit être en dehors de la science même, qui ne saurait porter la responsabilité des conséquences que l'on a tiré d'elle.

Le conférencier passe à examiner les phénomènes appelés psychiques, qu'il divise en hypnoïdes, magnétoïdes et spiritoïdes. Les premiers ont été, depuis un certain nombre d'années, admis par la science officielle ; une partie au moins des seconds paraissent incontestables à M. Boirac, ayant pu les reproduire lui-même un grand nombre de fois, et ce, bien qu'il se rende parfaitement compte de l'incertitude qu'il peut y avoir, en bien des cas, à établir si tel phénomène relève du magnétisme ou de l'hypnotisme ; enfin, plusieurs parmi les phénomènes qu'il appelle spiritoïdes ont été constatés par les personnes qui s'en sont patiemment occupées ; seulement, il importe de ne pas confondre les faits avec l'explication que leur donnent les spirites.

M. Boirac passa alors à la deuxième partie de

sa conférence, en cherchant quelle peut être l'application de ces études au problème religieux. Il fait observer d'abord qu'un savant n'est pas religieux seulement parce qu'il examine le phénomène religieux, alors qu'il l'étudie d'une façon purement objective, comme un botaniste le fait pour les plantes. A ce point de vue, il est incontestable que l'étude des phénomènes psychiques pourra contribuer à éclaircir le sentiment religieux. Les philosophes du XVIIIe siècle, en étudiant les miracles, avaient prétendu qu'il ne s'agissait en réalité que de mauvaises observations ou de supercheries ; les savants contemporains et surtout ceux de l'avenir, comme l'a fort bien observé William James dans son *Expérience Religieuse*, parviennent et parviendront à nous faire admettre au moins la réalité des faits, dont ils constatent la répétition en des sujets spéciaux.

« Le temps réservé à cette conférence est trop limité pour que je puisse établir un parallèle complet entre les miracles et les phénomènes psychiques », dit M. Boirac. Il se borna donc à toucher à l'extase des ascètes, en montrant son rapport avec l'état hypnotique et la catalepsie ; à certaines guérisons merveilleuses et aux stigmates, qu'il rapproche des résultats non moins surprenants que la suggestion opère dans nos cliniques, etc.

Quant au problème de Dieu, le conférencier reconnaît qu'il ne peut pas trouver une solution dans les phénomènes psychiques, la Religion proprement dite étant en dehors du psychisme.

C'est naturellement dans les phénomènes que M. Boirac a classé sous le nom de « spiritoïdes » qu'on est porté à chercher les meilleurs arguments pour la solution du problème religieux. On hésite encore, et plus que jamais, entre l'hypothèse spirite et celle simplement animique. Incontestablement, il y a des phénomènes qui nous entraînent à admettre la réalité de la première de ces hypothèses. Victor Hugo assiste à une séance médiumnique, dans laquelle se manifeste la personnalité d'un certain Jean Bernard, qui dit être mort, tel jour, à l'hôpital d'Évreux. Personne parmi les assistants n'en avait entendu parler, pas plus que le médium lui-même, qui était l'un des familiers du poète : on écrit à Évreux, d'où parvient une confirmation complète de ces données. Si on pouvait recueillir un grand nombre de faits de cet ordre, bien constatés, il serait bien difficile d'écarter l'hypothèse spirite. Toutefois, comme l'a fait remarquer le professeur Flournoy, cela ne prouverait pas encore que l'hypothèse spirite est vraie, mais seulement que nous n'en avons pas trouvé de meilleures.

Petites Informations

⁂ M. Gabriel Delanne vient de faire une conférence à Paris pour lancer le projet d'une **Fédération Spirite Française,** à l'instar de celle Belge, devant comprendre tous les groupements de France et des Colonies. Cette Fédération recevra le titre de « Dolmen Celtique ». Une Société anonyme par actions au capital de 300.000 francs est organisée dans le but de bâtir un immeuble, dont une partie serait occupée par le Siège de la Fédération ; 180.000 francs ont déjà été souscrits.

⁂ Plusieurs psychistes et spirites se demandent comment on peut se procurer un des **porte-voix dont se servent les médiums** que les Anglo-Américains appellent « à trompette », Madame Wriedt entre autres. Une correspondante du *Light* écrit qu'elle en a fait exécuter un par la Maison Whiteley, de Londres, au prix de 11 shellings. Il est probable qu'on puisse maintenant les obtenir de la même Maison à un prix plus réduit. Ces porte-voix, fort simples, sont en aluminium.

⁂ Nous venons de recevoir les deux premiers numéros de la **Revista de Ciencias Psiquicas** de Caracas (Vénézuéla), dans laquelle on remarque un louable effort pour traiter les questions métapsychiques d'une façon plus expérimentale et scientifique que celle qui prévaut dans la presque totalité des périodiques sud-américains, s'occupant de ces études. Le Directeur est le Dr T. Michelena ; l'Administrateur est M. Alexandre Blunck. Nous espérons que la *Revista* persévérera dans cette tendance, en l'accentuant même, et que les lecteurs sud-américains montreront, en l'appuyant, qu'ils reconnaissent son œuvre saine et profitable.

⁂ Le **Dr Abraham Wallace** vient de donner sa démission de membre du Conseil de la *Society for Psychical Research* de Londres, disant trouver que la Société « a adopté l'attitude de chasseurs de fraude (*fraude-hunters*) persistants, plutôt que celle d'investigateurs réellement capables ».

Le Gérant : JOSEPH MATRAT

IMPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. FORTIN, *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, PARIS.



Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

22e Année — Décembre 1912 — N° 12

C. DE VESME

Les Chevaux pensants d'Elberfeld

Les derniers jugements de savants, favorables à la réalité des faits, que le professeur Claparède proclame " l'événement le plus sensationnel qui soit jamais survenu dans la psychologie ". Un parallèle entre le langage des chevaux pensants et les communications médiumniques. La haute signification philosophique que pourraient revêtir ces faits (1)

Mesdames, Messieurs,

La plupart d'entre vous connaissent déjà, dans ses grandes lignes, l'affaire des « chevaux pensants d'Elberfeld ». Les *Annales des Sciences Psychiques*, organe de notre Société, s'en sont occupées récemment ; il s'est même trouvé deux ou trois journaux parisiens qui ont bien voulu y consacrer quelques lignes.

Mais l'affaire a beaucoup marché en ces derniers temps. Il s'est produit surtout ce fait extraordinaire : que des savants allemands, italiens, suisses, belges, dont quelques-uns s'étaient prononcés *a priori* contre la réalité de ces phénomènes de l'intelligence animale, ont fait tout exprès le voyage d'Elberfeld et ont assisté à plusieurs expériences avec les chevaux en question ; après quoi, tous, sans exception, ont proclamé, non seulement l'absence d'une supercherie quelconque, mais aussi l'impossibilité d'expliquer ces faits par la théorie des mouvements inconscients de la part des expérimentateurs, théorie à laquelle s'était arrêtée l'opinion publique depuis le livre publié par M. Pfungst au sujet du cheval Hans. Voilà le grand événement, dont il ne sera peut-être pas inutile de rappeler ici les précédents, suivant les données publiées dans les *Archives de Psychologie* par Ed. Claparède, professeur de Psychologie expérimentale à l'Université de Genève (2).

Il y a une vingtaine d'années vivait à Berlin un vieil original, que l'avenir regardera peut-être un jour comme un grand génie, nommé Wilhelm von Osten. Possédant un cheval, il observait volontiers la façon dont il se comportait, et crut discerner dans sa conduite des traits témoignant d'une intelligence véritable. « Cette intelligence doit — pensait von Osten — comme toute faculté,



Le précurseur : Wilhelm von Osten

être susceptible de se développer par l'exercice. » Et il se mit à instruire le cheval. C'était en 1890. La bête n'arriva pas à des résultats bien fameux ; elle mourut du reste au bout de quelques années.

Encouragé cependant par ces premiers succès, von Osten acheta bientôt un nouvel étalon. Il s'appelait Hans, et devait devenir le plus célèbre des chevaux. Il profita tellement des leçons de son maître, qu'il fut bientôt capable, non seulement de compter (c'est-à-dire de frapper de

1. Conférence faite à la Société Universelle d'Études psychiques, à Paris, le 22 décembre.

2. Cet article de M. le professeur Claparède a été publié aussi en un fascicule à part, par la Librairie Kündig, de Genève, au prix de 1 fr. 50.

son sabot le nombre de coups qu'on lui commandait), mais encore d'effectuer de véritables calculs, de résoudre de petits problèmes ; il apprit à lire, il indiquait la date de chaque jour de la semaine courante, etc.

Naturellement, le bruit se répandit bientôt des résultats que M. von Osten avait obtenus de sa bête, et la courette de M. von Osten devint rapidement trop étroite pour contenir tous les curieux qui s'y pressaient. Les journaux commencèrent à discuter le « cas Hans ». De violentes polémiques éclataient entre ceux qui tenaient pour l'intelligence de la bête, et ceux qui invoquaient quelque misérable truc ; lequel ? on n'était pas bien d'accord à ce sujet.

On constitua une Commission d'enquête, composée de MM. Stumpf et Nagel, professeurs de psychologie et physiologie à l'Université de Berlin, du Directeur du Jardin Zoologique, d'un directeur de cirque, de vétérinaires, d'officiers de cavalerie. Son rapport conclut à l'inexistence d'un truc employé par M. von Osten, pour cette bonne raison que les expériences réussissaient même en l'absence de celui-ci. Une seconde Commission, composée de M. Stumpf et de ses élèves, crut constater que le cheval ne pouvait compter, lire et calculer que lorsque les personnes présentes connaissaient le résultat à obtenir.



Le cheval *Hans* entre M. VON OSTEN et M. K. KRALL.

C'est alors que M. Oskar Pfungst, élève du laboratoire de psychologie de Berlin, entreprit de patientes expériences qui l'amenèrent à cette conclusion, que l'expérimentateur transmettait au cheval la réponse à faire, au moyen de petits mouvements inconscients de la tête ou des yeux. M. Pfungst publia le résultat de ses recherches dans un livre publié à Leipzig, en 1907. A vrai dire, il restait encore là-dessous quelque chose de bien signulier : c'est que ce cheval, de lui-même, eût eu l'idée d'observer ces petits signes inconscients, qu'il ne s'y trompât presque jamais..... Mais c'était pourtant moins extraordinaire que la supposition qu'il ait calculé réellement, et la non-intelligence du *kluge Hans* fut désormais, pour les psychologues, une question « classée ».

Le pauvre von Osten, désolé, mais non convaincu, mourut dans l'isolement, le 19 juin 1909, à l'âge de soixante-et-onze ans.

L'oubli semblait devoir s'étendre définitivement sur lui et sur Hans, lorsque voici paraître le gros ouvrage de M. Karl Krall, qui remet toute la question sur le tapis, et que M. Claparède appelle « l'événement le plus sensationnel qui soit jamais survenu dans la psychologie animale, et peut-être bien dans la psychologie en général ».

M. Krall est un riche négociant d'Elberfeld, l'importante ville manufacturière de Prusse.

Le Dr William Mackenzie en parle de la façon suivante dans la *Revue de Psychologie* de Bologne :

Je fais part tout d'abord de ma conviction absolue que M. Krall est un parfait galant homme, incapable de toute tromperie ou supercherie. J'ai acquis cette conviction en observant et comparant, sans que rien, ni avant ni après, n'ait menacé de l'ébranler.

M. Krall appartient à une excellente famille d'Elberfeld qui y réside depuis trois générations et y exerce un commerce lucratif. Tous, dans cette famille, sont riches, et tous ceux qui sont valides travaillent. La famille en général, et l'homme en particulier, jouissent de l'estime publique sans restriction. Il y a des gens à Elberfeld qui tiennent Krall pour un visionnaire ; mais aucune personne sérieuse n'oserait mettre en doute sa parfaite bonne foi.

Quant à moi, je dois dire que mon estime envers Krall s'est accrue en l'étudiant. Il est doué d'une nature même trop enthousiaste, et sa bonne foi est si ingénue, qu'un adversaire non sincère pourrait trouver de nombreuses occasions de le confondre, pour ainsi dire, avec ses paroles mêmes : car il n'a rien du froid calculateur qui mesure et pèse ce qu'il dit pour des fins cachées ; au contraire, il exprime très ouvertement toute sa tumultueuse pensée à qui lui inspire confiance.

Mais à part l'enthousiasme, qui ne suffirait pas à le faire respecter par le savant, M. Krall possède certainement l'esprit de recherche et l'*habitus* philosophique. Il est sans aucun doute un « génialoïde ».

Avant de rencontrer le cheval savant de M. von Osten, il travaillait depuis des années à de très coûteuses recherches psychophysiques, dont il publiera peut-être les résultats plus tard. Je pus constater *de visu* cette particularité, entièrement inédite, qu'il a transformé depuis longtemps une partie de sa belle villa en un important laboratoire de physique, muni d'une quantité d'appareils très perfectionnés, dont quelques-uns inventés par lui. Et la bibliothèque est celle d'un érudit de premier ordre, principalement en psychologie.

D'autre part, comme je l'ai déjà dit, M. Krall n'a pas abandonné le commerce de ses pères ; plusieurs heures de sa journée sont consacrées à son bureau, où il dirige une trentaine d'employés, sans compter deux dactylographes qui font face avec peine à l'avalanche journalière de correspondance chevaline.

Enfin, si d'une part Krall ne songe pas même à tirer un profit pécuniaire quelconque de ses élèves quadrupèdes, et même refuse volontiers de les faire voir pour seule curiosité, d'autre part il désire et demande la plus large publicité parmi les savants, la répétition de ses expériences avec et sans son concours ; et il fut, durant mon séjour, le principal promoteur de la nouvelle *Société de Zoopsychologie Expérimentale.*

Donc, pour nous résumer : esprit chercheur et penseur ; homme d'affaires qui ne mettrait certes pas en danger le crédit commercial centenaire de sa maison (dans laquelle, en outre, il a ses deux fils) pour l'amour d'un truc sans un but au monde ; expérimentateur qui, non seulement ne gagne rien, mais dépense beaucoup avec ses expériences, et désire qu'elles se répètent, se répandent et se généralisent. Il me semble que c'est assez pour pouvoir affirmer, sans crainte d'être démenti, que celui qui accusera ou soupçonnera M. Krall de supercherie, se trompera ou sera de mauvaise foi.

Ayant connu von Osten et travaillé avec lui dans ses dernières années, M. Krall a hérité du *kluge Hans.* Il affirme et démontre que Hans travaille tout aussi bien dans les circonstances où il lui est impossible d'apercevoir son maître, ou de distinguer les prétendus mouvements inconscients de celui-ci ; que, notamment, il donne des réponses justes dans l'obscurité complète.

Pour mieux se rendre compte de la façon dont s'accomplit l'instruction d'un cheval, M. Krall a acheté deux nouveaux étalons, *Muhamed* et *Zarif,* et les a instruits. Les progrès furent, comme ils avaient été pour Hans, d'une rapidité stupéfiante. D'ailleurs les deux chevaux manifestaient des aptitudes différentes ; Muhamed montrait une intelligence beaucoup plus vive et plus ouverte à l'arithmétique.

Les leçons duraient d'une heure et demie à deux heures par jour, pour chaque animal. On leur apprenait d'abord les chiffres jusqu'à 9, puis on leur expliquait ce que sont les dizaines, et qu'il fallait les frapper du pied gauche, le pied droit étant réservé aux unités. Et le 14 novembre 1908 — treize jours après la première leçon — Muhamed exécutait correctement toute une série d'additions simples : 1+3, 2+5, etc., et même des soustractions, comme 8—3. Le 18 novembre on passa aux multiplications et aux divisions, le 21 aux fractions et aux additions de fractions. En décembre, on lui apprenait



M. Krall avec *Muhamed* et *Zarif.*

le français, et il répondait aussi bien aux questions arithmétiques posées en français qu'à celles posées en allemand. Au mois de mai suivant, Muhamed pouvait extraire des racines carrées, des racines cubiques, et exécuter de petites opérations du genre de celles-ci :

$$\frac{(3 \times 4) + \sqrt{36}}{3} \qquad \frac{\sqrt{36} \times \sqrt{64}}{\sqrt{4}}$$

Avec février 1909 commence la lecture, l'épellation. Cette épellation se fait au moyen d'un alphabet conventionnel (où chaque lettre ou diphtongue est représentée par un nombre entre 11 et 66) disposé comme suit :

	1	2	3	etc.
10	e	n	r	
20	a	h	l	
30	i	d	g	
etc.				

Le cheval épelle en frappant du sabot le nombre correspondant à la lettre désirée. Ce procédé permit à Zarif, au bout de quatre mois, d'épeler de son propre chef les mots qu'on prononce devant lui, et qu'il n'a jamais encore vu écrits. C'était d'autant plus intéressant, que l'on pouvait ainsi se rendre compte, d'après la façon



Comment on apprend à un cheval à compter par des coups de sabots.

dont ces écoliers quadrupèdes épellent les mots, de la façon dont ils retentissent à leur oreille, et comment ils combinent les lettres pour les faire coïncider avec les sons qu'ils entendent. Par exemple, une chose assez curieuse, c'est qu'ils suppriment souvent les voyelles des mots. Est-ce surtout pour gagner du temps, comme on fait dans la sténographie ? On serait porté à le croire, car, lorsqu'on leur demande ensuite d'ajouter la lettre ou les lettres qui manquent, les chevaux les donnent correctement.

Pour le mot *Zucker* (sucre), nous trouvons ainsi les ortographes qui suivent : *zkr, zukr, zugr, czukr, sucr, szukr, zuker*, etc.

M. Krall s'étant enfin aperçu que ses étalons frappaient du sabot en dehors de la leçon, s'avisa de compter les coups pour voir si, selon l'alphabet conventionnel, ces coups disaient quelque chose. A sa grande surprise, il constata que c'était le cas ! Souvent, il est vrai, ces fragments de discours étaient quasi-incompréhensibles, comme les premiers balbutiements d'un enfant. Mais bientôt se dégagèrent des phrases très nettes que le cheval forgeait de toutes pièces.

Un jour que M. Krall disait à Muhamed qu'il allait lui donner des carottes : « *fünüf* » (c'est-à-dire *fünf*, cinq) ajouta celui-ci spontanément. Une autre fois, il épela : *iohn hfr gbn* (*iohann hafe geben*), Jean donner avoine)... Bientôt, on le devine, de vraies conversations purent s'établir entre le maître et les élèves. Un matin, Zarif s'étant montré paresseux, on demanda à son camarade : *Warum war Zarif nicht lieb ?* (Pourquoi Zarif n'a-t-il pas été sage ?) — Et Muhamed de répondre : *Weil vaul isd* (parce qu'il est paresseux). — Et pourquoi est-il paresseux? — *Weil r sagt begin wiil nijd wisn* (parce qu'il dit qu'au commencement de la leçon il ne veut rien savoir)!!

L'écurie de M. Krall contient actuellement six chevaux : d'abord le vieux Hans, âgé aujourd'hui de seize ans, encore fort beau ; il n'est plus guère qu'un objet de musée, l'intérêt de M. Krall s'étant porté sur ses nouvelles acquisitions, Muhamed et Zarif, précédemment cités ; Hanschen, un petit poney à l'air têtu et décidé ; puis Amasis et Hâroun, deux étalons arabes achetés récemment au roi de Würtemberg. Depuis quelques semaines, M. Krall a acheté un beau cheval complètement aveugle dont le nom est Berto, et dont je parlerai plus loin.

Maintenant, il me faut attirer toute votre attention, Mesdames et Messieurs, sur un fait qui constitue le pivot de toute notre affaire : c'est que, ainsi que je l'ai dit, plusieurs savants ont été à Elberfeld, depuis que le livre de M.



Zarif à sa leçon de lecture.

Krall a paru, et que tous, tous sans distinction, ont reconnu et proclamé, non pas uniquement la réalité des faits — qui d'ailleurs, même avant, n'avait été contestée par personne — mais qu'ils n'étaient dus à aucun truc, à aucune supercherie, pas plus qu'aux petits mouvements inconscients dont avait parlé Pfungst ; aucun

parmi ces savants n'a même admis l'hypothèse de la transmission de la pensée, en jugeant tous, tous, que ces chevaux raisonnaient et calculaient réellement. Seul le Dr Dœring, après avoir assisté à une unique séance d'une heure, durant laquelle les chevaux ne s'étaient pas très bien comportés, publia un article dans lequel il se déclarait contraire à l'interprétation merveilleuse de ces phénomènes chevalins, sans toutefois les expliquer autrement : il semble plutôt pencher vers l'hypothèse proposée par Pfungst.

Parmi les savants qui ont émis leur jugement sur les chevaux d'Elberfeld, je citerai d'abord Ernest Hæckel — le grand Hæckel — qui écrivit à M. Krall : « Vos recherches soigneuses et critiques montrent d'une façon convaincante l'existence de la raison de l'animal, qui pour moi n'a jamais fait de doute ». Le célèbre naturaliste voyait évidemment dans cette similitude entre l'animal et l'homme une confirmation de ses théories matérialistes ; plusieurs parmi vous, Mesdames et Messieurs, pensent probablement que l'on peut tirer de ce fait des conséquences absolument différentes. C'est ensuite le Dr Edinger, l'éminent neurologiste de Francfort ; ce sont les professeurs Dr H. Kraemer, et Dr H. E. Ziegler, tous deux de Stuttgart, le Dr Paul Sarasin, de Bâle ; le prof. Ostwald, de Berlin : le prof. Dr A. Beredka, de l'Institut Pasteur de Paris ; le Dr Ed. Claparède, de l'Université de Genève ; le prof. Schœller; le physicien prof. Gehrke, de Berlin ; le prof. Goldstein, de Darmstadt ; le prof. Dr von Buttel-Reepen, d'Oldenburg : le Dr prof. William Mackenzie, de Gênes ; le prof. Dr R. Assagioli, rédacteur en chef de la revue *Psiche*, de Florence ; le Dr Hartkopf, de Cologne ; le Dr Freudenberg, de Bruxelles ; le Dr Ferrari, professeur de neurologie à l'Université de Bologne, qui, après avoir publié dans la *Rivista di Psichologia* et les *Annales des Sciences Psychiques* un article contraire à la thèse de M. Krall, se déclara convaincu de la réalité de l'intelligence des chevaux, après un examen plus mûr de la question.

Ce que j'ai dit du caractère et de la situation sociale de M. Krall contribue sans doute à faire écarter la supposition d'une supercherie ; mais cette hypothèse est bien plus radicalement combattue par les faits mêmes, surtout par celui-ci, que *M. Krall a laissé les savants qui ont été à Elberfeld rester seuls avec les chevaux et poser à ceux-ci les questions qu'ils aimaient le mieux.*

Voici, par exemple, ce qu'a écrit le Dr Mackenzie :

D'ailleurs, je suis à même de présenter ici un fait expérimental positivement décisif : l'un de mes amis (le professeur Dr Assagioli) et moi-même, nous avons pu travailler à plusieurs reprises avec le poney *Hænschen*, sans que personne se trouvât avec nous, et en l'absence aussi bien de M. Krall que de ses palefreniers, du bâtiment où se trouvent l'écurie, l'école des chevaux et la cour. Nous avons obtenu ainsi beaucoup de réponses immédiates et justes à des problèmes que nous écrivions sur l'ardoise, tels que 33+44, 42+23, etc. »

Il ne faut pas oublier que le petit *Haenschen* est une acquisition récente de M. Krall et n'est pas encore aussi avancé que *Muhamed* et *Zarif*.

Passons à l'hypothèse des petits mouvements inconscients, prônée par Pfungst.

D'abord, les chevaux ne regardent habituellement pas les assistants ; ils ne les regardent qu'après avoir terminé d'épeler un mot ou un chiffre, pour se rendre compte par l'attitude de l'assistance s'il n'y a pas d'erreur : lorsque l'approbation n'arrive pas, ils recommencent à épeler, et cette fois, généralement, ils donnent une réponse exacte. Pour ne pas être vu par les chevaux, M. Krall a l'habitude de leur faire mettre des œillères et de se tenir, non pas devant eux, mais à côté, ou derrière. On essaya, d'abord avec Hans, ensuite avec d'autres chevaux, de mettre un écran entre les expérimentateurs et le cheval, et après un peu d'hésitation assez naturelle, les chevaux, s'étant habitués à cette difficulté, répondirent avec autant d'exactitude qu'auparavant.

Une grande partie des meilleurs résultats obtenus par les savants qui se sont rendus à Elberfeld, l'ont été alors que le cheval était seul dans l'écurie. On écrivait le problème sur l'ardoise, après quoi, tout le monde sortait, et suivait les mouvements de l'animal en regardant par de petits trous vitrés, pratiqués dans la porte. « Par exemple — écrit le Dr Mackenzie — la solution de la racine suivante : $\sqrt{1874161}$ (37) a été donnée par *Muhamed*, au moyen de coups frappés, pendant que nous étions tous dans la cour, et que nous observions le cheval, resté dans l'écurie, à travers de petits trous vitrés pratiqués dans la porte ». La troisième et la quatrième séance auxquelles a assisté M. Claparède se sont déroulées dans les mêmes conditions, etc.

On a voulu essayer de communiquer les problèmes au cheval *par téléphone*, en présence seulement d'une personne qui ignorait les problèmes en question, et qui se borna à en enregistrer la solution donnée par le cheval au moyen des coups : la solution était exacte !



On a essayé de poser les questions dans l'obscurité ; les chevaux ont répondu de même. Enfin, M. Krall a imaginé d'acheter un cheval complètement aveugle : *Berto* ; voici ce qu'il m'écrivait, il y a trois jours, au sujet de cet animal :

« Il a appris en quinze jours à compter et calculer jusqu'au chiffre 10. Maintenant, il fait des progrès assez rapides en calculant avec les dizaines. Il est très intéressant et bouleverse tout à fait la merveilleuse hypothèse de M. Pfungst. »

Lorsque je ne possédais pas encore, au sujet des chevaux d'Elberfeld, toutes les connaissances dont je dispose maintenant, j'ai imaginé que tout pouvait s'expliquer par la transmission de la pensée. Il y a incontestablement des circonstances qui paraissent militer en faveur de cette hypothèse. Par exemple M. Claparède avoue, à un certain moment : « Tout le monde ayant quitté la salle, y compris M. Krall, j'ai pu ce jour-là rester seul avec Muhamed et lui ai posé quelques additions simples comme : 15+7. Mais cela n'a donné aucun résultat. Le cheval répondait faux, et d'une façon peu nette. » Un fait se répète assez souvent, c'est que le cheval se trompe d'abord, à plusieurs reprises, en répondant à la question qu'on lui pose ; alors on passe à une autre question ; au lieu de la réponse à cette dernière, c'est la réponse à la première question qui arrive. En voici un cas. Au cours de la troisième séance à laquelle a assisté M. Claparède, Muhamed donne plusieurs réponses fausses au problème

$$\sqrt[4]{9,834.476.}$$

On pose alors une autre opération du même genre, et Muhamed y répond par 56, qui est précisément la solution du problème précédent. — Cela a tout l'air d'un cas de télépathie retardée, c'est-à-dire de connaissances acquises télépathiquement, mais qui ont tardé à se manifester, en jaillissant à la surface de notre conscience : à notre conscience normale.

M. Claparède se refuse presque à discuter cette hypothèse, en disant : « Nous ne sommes même pas certains que la télépathie existe ». On sait que M. Flammarion a écrit que l'existence de la télépathie est aussi bien constatée que celle de Sirius ou de Napoléon. Il y a trente ans, lorsque le monde savant n'admettait pas l'hypnotisme, aurions-nous dû renoncer à fonder sur lui une explication que *nous savions* être exacte, pour attendre l'arrière-garde de l'armée psychologique — voire même les traînards et les éclopés qui devaient aboutir au pithiatisme ?

Par contre, je me trouve d'accord avec M. Claparède quand il nous montre les difficultés que présente l'hypothèse de la télépathie. « Une fois admise la transmission de pensée, écrit-il, il faudrait savoir ce qui serait transmis : Serait-ce un chiffre ? Des mots ? Mais alors cela supposerait déjà chez le cheval cette intelligence dont l'hypothèse de la télépathie avait pour but de se passer. Ou bien admettrait-on que, ce qui est transmis, c'est simplement l'ordre de cesser de frapper du sabot ? »

Nous ajouterons qu'il faudrait que l'indication de frapper du pied gauche ou du pied droit soit transmise en même temps — ce qui est bien extraordinaire. La chose pourrait, toutefois, être au moins discutée, si tout se réduisait à donner la solution d'un problème se résumant dans un nombre, ou à une question dont la réponse peut être prévue : « Combien vous ai-je « donné de carottes à manger ? » — « Trois ». Mais il est plus malaisé d'appliquer cette hypothèse de la suggestion mentale aux solutions données par le cheval de problèmes dont la solution est ignorée par *tous* les assistants. Comme le fait remarquer le Dr Mackenzie dans son article de la *Rivista di Psicologia,* le livre de Krall et surtout les procès-verbaux sont remplis de cas de cette espèce. On est arrivé jusqu'à faire préparer par de tierces personnes des problèmes et des solutions mis en des enveloppes fermées séparées. C'est ce que fit par exemple le Dr Hartkopf, de Cologne, au mois d'Avril dernier, et il obtint des réponses immédiates, quand on ouvrit l'enveloppe relative aux trois problèmes suivants: $\sqrt[3]{13.824}$ (= 24) ; $\sqrt[3]{29.791}$ (= 31) ; $\sqrt[3]{103.823}$ = (d'abord 57, erroné ; puis immédiatement après 47, exact) (1). Des résultats semblables ont été obtenus, avec la méthode des enveloppes fermées, par H. Overbeck, un jour que Muhamed résolut les problèmes les plus difficiles en l'absence de M. Krall, caché derrière une porte.

On pourra imaginer encore que c'était le subconscient des assistants qui solutionnait le problème et communiquait cette solution au cheval. Je n'ai pas de peine à reconnaître qu'il faudrait trouver le moyen de soumettre aux chevaux des problèmes dont les assistants ignorent, non seulement la solution, mais même les données. Mais on voit par l'ensemble de ce que nous avons dit, combien l'hypothèse télépathique apparaît extraordinaire et compliquée.

---

(1) R. Hartkopf, *Denkende Tiere ?* « Kœlnische Zeitung », 16 avril 1912.

Il en est de même quand il s'agit de vraies petites conversations entre les hommes et les chevaux, dans lesquelles la réponse de ces animaux est inattendue, bien qu'il ne faille pas oublier que, la transmission s'opérant de la subconscience de l'homme à la subconscience du cheval, l'homme ne se rendrait pas compte de ce qu'il transmet. Voici quelques exemples pour illustrer ce point :

M. Claparède prie M. Krall de présenter à *Zarif* un morceau de sucre en lui demandant d'en donner le nom. M. Krall pense plus intéressant de lui faire trouver *sucre* spontanément, et il lui dit : « *Was wünschst du ?* » (Que désires-tu ?) — Mais la réponse est : *muedseinjg* (c'est-à-dire : *mude sein ich*, être fatigué, moi).

De même le Dr Claparède raconte l'épisode suivant de la première séance à laquelle il a assisté.

On écrit à la planche $\sqrt{25} \times \sqrt{49} =$. Le cheval répond 24. Krall lui dit alors que c'est faux. Il répète 24. Zarif manifeste des signes d'embarras (du moins c'est ainsi que les interprète M. Krall) : il baisse la tête comme un élève honteux. K. lui fait remarquer que plusieurs personnes sont là, et que notamment l'une d'elles, un professeur, prend des notes, et qu'il consigne toutes ses réponses fausses. Alors le cheval commence spontanément de frapper du sabot. Krall note à la planche noire les chiffres donnés : 14, 26, 23, 54, 13, 13, 32. On se reporte à l'alphabet conventionnel, et le mot correspondant est *schlprrd*. Qu'est-ce que cela signifie ? M. Krall déclare qu'il ne comprend pas. Mais il ne m'est pas difficile d'apercevoir entre ces lettres et celles de mon nom une analogie frappante (1). K. assure que c'est impossible que Zarif ait pu épeler mon nom, ne le connaissant pas. — Mais l'après-midi du même jour, M. Krall me dit s'être souvenu d'avoir effectivement, le matin, avant mon arrivée, prononcé mon nom devant Zarif, en causant avec une tierce personne.

Dans la même séance, *Muhamed* ayant remplacé *Zarif* à « l'école », on lui demande d'épeler le nom : *Claparède*. Le cheval répond : *Klapard*. Pourquoi ce *K* ? La subconscience de M. Krall ignorait-elle donc comment devait être ortographié le nom du psychologue genevois ?...

Au cours d'une des séances suivantes, on adresse la même question à *Zarif*. Celui-ci épèle : *Chlabrt*. On sait que la prononciation du *b* se confond, en allemand, avec celle du *p*. Mais les subconsciences des assistants ne pouvaient pas tomber dans cette confusion. On fait remarquer à Zarif que *Ch* n'est pas juste ; que doit-on mettre à la place ? — Le cheval répond par un *K*. Les assistants savaient bien que c'est un *C* !

En général, on peut dire qu'il est incompréhensible que les chevaux interprètent phonétiquement et orthographient les mots d'une façon spéciale et souvent changeante, s'ils opèrent au moyen de la transmission de pensée.

Je ne m'arrête pas trop aux cas, assez nombreux, signalés par M. Krall, où les questionneurs avaient fait une erreur de calcul, et où les chevaux ont, malgré cela, donné la réponse juste. Comme M. Claparède l'a remarqué, on peut, en effet, supposer que la réponse juste était présente dans le subconscient, et que celui-ci transmit la solution exacte de l'opération arithmétique.

Mais l'argument contre lequel ne semble décidément pas pouvoir tenir l'hypothèse télépathique est le suivant : Comment se fait-il que les chevaux ne sont à même de donner le résultat d'une opération arithmétique, qu'après qu'on leur a appris la manière d'exécuter cette opération ? Par exemple, *Zarif*, qui n'est pas de la même force que *Muhamed*, ne sait pas extraire les racines cubiques ; si on lui donnait à faire une de ces opérations, il ne répondrait pas. Or, il est de toute évidence que, s'il s'agissait de transmission de pensée, *Zarif* devrait pouvoir quand même donner par exemple le chiffre 25, qu'il soit le résultat de l'extraction d'une racine cubique, ou de l'extraction d'une racine carrée. De même, les chevaux qui n'ont reçu encore que peu de leçons ne savent répondre qu'aux questions absolument élémentaires.

Cet argument me semble presque péremptoire.

C'est en se basant sur ces considérations, et sur d'autres encore, que les savants qui ont été étudier les chevaux d'Elberfeld écartent les différentes explications dont nous avons parlé jusqu'ici, pour admettre que ces animaux raisonnent et calculent réellement.

Au fur et à mesure que je lisais les récits des éminents psychologues par lesquels les chevaux d'Elberfeld ont été étudiés, une circonstance me frappait d'une façon invincible : c'est la ressemblance étonnante entre la manière d'opérer de ces animaux et celle dont opèrent les médiums. Aussi M. Claparède a dit que *Zarif* et *Muhamed* sont les dignes émules d'Eusapia, tout en ayant sur celle-ci un précieux avantage : ils opèrent à toute heure, et au grand jour. Mais l'éminent psychologue ne va pas plus loin dans ce parallèle purement superficiel et qui constitue plutôt une plaisanteire. Mais nous irons plus loin, nous, Mesdames et Messieurs, si vous le voulez bien.

(1) Ne pas oublier que les chevaux d'Elberfeld suppriment souvent les voyelles dans les mots qu'ils épèlent. — C. V.

Pour ne pas trop élargir notre débat, nous ne nous occuperons ici que d'une seule forme de médiumnité : la *typtologie*, c'est-à-dire les communications que l'on obtient au moyen de petits coups frappés par les pieds d'une table.

Je parle à des personnes qui sont, en très grande partie, familiarisées avec les séances typtologiques ; je serai donc facilement compris.

Vous savez que les différentes personnalités qui se manifestent par la typtologie ont une manière spéciale à elles de frapper les coups, à tel point que, la plupart du temps, quand elles se succèdent, elles sont identifiées par les familiers du cercle avant même qu'elles se soient nommées. De même, chaque cheval a sa manière propre de frapper les coups. Le Dr Mackenzie l'observe dans son article, en ajoutant ces quelques lignes : « Le petit poney *Haenschen* frappe d'une façon tout à fait spéciale. Ce curieux animal, qui n'est pas beaucoup plus grand qu'un gros chien, frappe ses petits coups presque en grattant la table, et en baissant la tête du même côté. Ensuite, quand il a terminé, il se retourne pour voir l'effet chez l'auditoire ; souvent, quand celui-ci se tait, la réponse n'ayant pas été exacte, il recommence aussitôt, *spontanément*, son petit grattage, en donnant généralement alors la réponse exacte ».

Vous aurez remarqué que les coups du guéridon, inégaux, hésitants, quand la personnalité est embarrassée à répondre, deviennent nets, énergiques, lorsque la personnalité se croit sûre de ce qu'elle dit. Et voici, par exemple, ce qu'écrit le Dr Ferrari :

« Il faut ajouter que plusieurs observateurs ont remarqué que le cheval bat différemment du pied quand il est incertain et quand il est sûr de donner la solution exacte. Dans le deuxième cas, il est plus énergique ».

Que de fois notre patience n'a-t-elle pas été mise à une dure épreuve par la table qui frappait, frappait sans s'arrêter à la dernière lettre de l'alphabet » ! — Maintenant, écoutez, par exemple, ce passage de M. Claparède : « *Muhamed* était mal disposé. Il a donné quantité de réponses mauvaises ; souvent il frappait du pied droit plus de neuf coups, ce qui n'a plus de sens dans la convention adoptée ».

On sait que l'un des traits caractéristiques de l'écriture automatique des médiums est de se produire souvent renversée. C'est ce qu'on appelle « l'écriture en miroir ». La même chose se produit souvent avec les tables ; les lettres d'un mot sont souvent entremêlées, ou simplement disposées en sens inverse.

Ecoutez ces mots du rapport de M. Claparède : « Ensuite est venu *Haenschen*, dont on n'a rien pu obtenir de juste. Il retournait, notamment, tous les nombres qu'on lui donnait à lire : 45, au lieu de 54 ; 65, au lieu de 56. Voulait-il se moquer ? On a renvoyé le petit polisson avec un bon sermon. »

Le Dr Ferrari remarque de son côté : « Les erreurs sont fréquentes, mais elles sont généralement logiques, dans ce sens, qu'il y a les chiffres qui doivent composer le nombre représentant la solution recherchée, mais elles sont disposées de façon erronée, sans méthode, jusqu'au moment où le cheval, ou spontanément, ou par suite d'un bon coup de fouet, trouve la réponse juste ».

Par exemple, je n'oserais pas proposer ce système par trop énergique pour obtenir des réponses exactes de nos médiums...

M. Claparède se demande si ces erreurs ne pourraient pas venir de ceci : « qu'en allemand la langue parlée suit, dans l'énonciation des nombres, l'ordre inverse de la langue écrite. Pour *écrire* 36, on met d'abord un 3 et puis un 6. Mais pour lire 36, les Allemands disent : *six-et-trente*. Si l'on songe que ces chevaux sont entraînés aussi à comprendre les nombres en français, qui s'énoncent dans le sens contraire, on ne s'étonnera pas de qu'ils s'embrouillent dans la façon de les exprimer. »

L'explication est fine et ingénieuse, mais absolument insuffisante, quand nous voyons M. Claparède demander son nom à *Zarif*, et que celui-ci lui répond : *Firaz*; quand ce même cheval épèle *Dref*, au lieu de *Ferd* (1).

Non, non ! Ces transpositions se présentent parce que l'écriture en miroir est le propre de l'automatisme, et que les réponses des chevaux sont de nature automatique, comme celles des médiums !

— Mais — me dira-t-on — s'il en était ainsi, comme le jaillissement de ce qui vient de la conscience subliminale est intermittent, incertain, nécessairement confus, il arriverait avec les chevaux ce qui se produit avec les médiums ; que leurs facultés merveilleuses ne seraient pas égales, que des erreurs infinies, inexplicables se mêleraient aux réponses de la plus étonnante exactitude ».

Mais oui, tout cela se produit justement avec les chevaux.

Avec les médiums, vous avez tous trouvé des personnalités soi-disant d'esprits désincarnés qui, après vous avoir donné les preuves les plus

(1) Dr Mackenzie, loc. cit., p. 510.

troublantes de leur identité, avec les détails les plus minimes, se trompent au sujet de leur propre nom, ou paraissent avoir oublié les choses les plus essentielles et importantes relatives à leur existence terrestre. Eh bien, avec les chevaux, vous trouvez M. Dœring qui ne peut pas comprendre comment, après avoir donné la solution de problèmes difficiles, *Muhamed* ne parvient pas à donner le nombre des assistants. Vous trouverez M. Claparède qui s'écrie : « Avec ces prodiges contraste le fait que Muhamed n'arrive pas à comprendre quand M. Krall lui dit que j'ai une carotte pour lui, et qu'il doit venir vers moi ! » Je ne m'explique point ces particularités, ces idiosyncrasies du *subliminal self* ; il est bien possible que celui-ci ne se soucie pas de carottes et qu'un problème facile ne l'intéresse pas autant qu'un problème difficile : il y a là encore bien des mystères pour nous ; mais je ne puis que constater que, là encore, les choses se passent chez les chevaux comme chez les médiums.

Il y a sept ans environ, les membres de notre Société Universelle d'Etudes Psychiques se réunissaient dans un local de la rue de Dunkerque. Un de nos anciens Sociétaires, le co-propriétaire d'une grande Imprimerie, nous y amena, durant plusieurs soirs, un neveu à lui, jeune homme de dix-neuf ans environ, qui présentait cette singularité : Il n'avait, à son état normal, aucune faculté remarquable de calculateur ; mais au moyen de la « planchette » et de l'*oui-ja,* dont se servent les spirites, il pouvait donner *instantanément* — c'est-à-dire après un délai de trois à quatre secondes au plus, le résultat d'additions de plusieurs nombres de 6 à 7 chiffres chacun — opération que les meilleurs calculateurs d'entre nous ne pouvaient exécuter qu'en un temps infiniment plus long, avec l'aide du crayon et du papier, et qu'ils ne seraient pas parvenus à faire mentalement.

Or, ce qu'il y a de plus extraordinaire, de plus remarquable dans les chevaux d'Elberfeld, c'est, non seulement qu'ils ne se servent point — et pour cause ! — de papier et crayon pour leurs calculs, mais que, la plupart du temps, ils donnent leur réponse *immédiatement,* ou avec un retard de quelques secondes. Je me bornerai à citer le passage suivant des expériences de M. Claparède avec Muhamed :

La racine cubique $\sqrt[3]{5.832}$, proposée par une des dames présente et inscrite à la planche, est donnée juste (soit 18) en quelques secondes. $\sqrt{15.376} = 124$, et $\sqrt[4]{456.776} = 26$ sont donnés justes, en une dizaine de secondes, *M. Krall et le palefrenier étant sortis de la salle* (M. Krall était sorti aussitôt après avoir écrit la donnée à la planche). Les assistants ignoraient tous les réponses.

Il est impossible de ne pas songer aussitôt, devant ces faits, aux calculateurs-prodiges : les Inaudi, les Diamanti, etc. On a cité aussi dernièrement un aveugle-né nommé Fleury, âgé de dix-huit ans, si anormal qu'on dut l'interner dans l'Asile d'Aliénés d'Armentières, où il se trouve encore, et qui s'est manifesté calculateur prodige pouvant rivaliser avec Inaudi.

Mais il vous suffira de rappeler les facultés surprenantes de calcul que possède notre subconscient : par exemple, pour le calcul de l'heure, qui se manifeste quand nous nous proposons de nous réveiller à telle heure, le matin, ou dans les expériences très complètes qui ont été faites, à ce sujet, par la *Society for Psychical Research,* ou bien encore dans certaines suggestions post-hypnotiques. Il me suffira enfin de rappeler les inventions faites durant le sommeil — par exemple celle de la machine à coudre, exécutée par Elias Howe après y avoir si longtemps travaillé en vain à l'état de veille, etc.

Nous connaissons, nous, les qualités merveilleuses de notre conscience subliminale : facultés de télépathie, de clairvoyance, de connaissance de faits touchant le passé et l'avenir, etc. Mais nous savons que le subliminal des animaux est doué des mêmes facultés : que tous les phénomènes supernormaux de notre psychologie se manifestent aussi chez les bêtes, comme l'a fort bien démontré d'ailleurs, par un très grand nombre d'exemple, M. Ernest Bozzano dans son article magistral sur *Les Animaux et les Perceptions psychiques,* paru dans les *Annales des Sciences Psychiques* (1). C'est bien le cas de rappeler ici les mots de l'*Ecclésiaste* : « L'homme n'a rien de plus que la bête ». (Chap. III, vers. 19).

Vous me demanderez : « Mais enfin, comment pouvez-vous nous prouver que les chevaux d'Elberfeld, durant leurs « performances », se trouvent dans cet état physio-psychologique spécial dans lequel se manifeste l'automatisme subconscient ?

D'abord, est-il bien sûr qu'un état physio-psychologique spécial soit nécessaire pour obtenir cet automatisme ? Notre subconscient travaille continuellement ; que vous marchiez, que vous écriviez, que vous jouiez d'un instrument, etc., votre automatisme se révèle continuellement par une foule d'actes différents. Lorsque vous faites

(1) Août 1905.

2

travailler les nerfs, tendons et muscles de vos jambes pour marcher, et qu'en même temps vous lisez votre journal ; quand vous jouez du piano, et en même temps vous écoutez ce que dit le chanteur que vous accompagnez, ou même vous parlez — êtes-vous dans un état spécial ? Alors, nous le sommes tout le temps.

Je n'ignore pas ce que c'est que la « trance » d'un médium. Mais quand un médium écrivain ou typtologique travaille, la « trance » ne se manifeste pas toujours. La plupart du temps, le sujet cause, commente ce qui se produit ; rien ne semble différencier son état de son état ordinaire. Rien ne le différencie en effet, car l'automatisme peut se manifester en nous, même quand nous sommes dans un état de veille relativement parfait (la veille n'est jamais parfaite que *relativement*). Le jeune homme à la planchette dont j'ai parlé plus haut, paraissait dans son état habituel quand il faisait ses calculs subconscients; sa faculté étrange se manifestait presque immédiatement. Sans doute, il arrivait parfois que le sujet fût mal disposé, et les erreurs étaient alors plus fréquentes ; mais cela ne se produit donc pas aussi avec les chevaux ? Quel étonnement que leur automatisme n'ait pas toujours joué, que surtout il tardât quelquefois un peu à jouer — ce à quoi faisait peut-être allusion le talentueux *Muhamed* quand il disait de son camarade *Zarif* « qu'au commencement de la leçon il ne voulait rien savoir » ?...

Je ne crois pas qu'une personne familière avec l'automatisme sensoriel et moteur et avec l'hypnotisme puisse m'adresser l'objection suivante : « Si c'est de la *subconscience* du cheval que viennent ses réponses, comment se fait-il qu'il est d'abord nécessaire de lui apprendre les éléments du langage, de l'arithmétique, etc., en s'adressant forcément à sa *conscience normale*, par le moyen de ses sens ? » Pour produire de l'écriture automatique, il faut qu'un médium ait appris à écrire ; pour que Victorien Sardou ou M[lle] Hélène Schmit aient pu produire leurs dessins et peintures « médiumniques », il fallait qu'ils eussent appris les rudiments de l'art du dessin et de la peinture; Tartini n'aurait pas composé en rêve la *Sérénade du Diable* s'il n'avait pas connu la musique — et ainsi de suite. La cérébration subconsciente — pour merveilleuse qu'elle soit — ne peut se faire que sur des éléments acquis d'une façon quelconque. Jamais la cérébration subconsciente de l'aveugle-né ne lui fera voir des couleurs. Pour que le cheval puisse recevoir les enseignements qu'on lui donne, il lui faut d'abord l'usage des sens ; il n'en manque pas ; il lui faut aussi un cerveau, un système nerveux : il n'en manque pas. Mais nous ne pouvons pas aller plus loin, étant donnée notre ignorance du processus de la cérébration subconsciente, surtout si on est amené, par la constatation de certains faits, à devoir admettre la « conscience subliminale » proprement dite, avec les facultés supernormales qui en seraient l'apanage — le « double psychisme » du professeur Grasset et les autres systèmes semblables n'étant, de l'aveu même de leurs auteurs, que des hypothèses élégantes. Nous en sommes donc réduits à ne pas aller plus loin dans cette voie. Limitons-nous, en ces conditions, à reconnaître que rien ne prouve que l'objection dont il s'agit ait la moindre valeur.

C'est à ce point, Mesdames, Messieurs, que nous nous arrêtons, frappés, émerveillés par l'horizon inattendu qui s'ouvre brusquement devant nos yeux, après avoir gravi les flancs abrupts de la montagne et en avoir atteint le sommet.

Voilà que, après avoir constaté dans les bêtes les facultés subconscientes surnormales en question, nous y découvrons tout à coup d'autres facultés — des facultés normales de raisonnement, de calcul, etc., qui non seulement *rapprochent* des hommes ces êtres que nous voulions bien appeler « nos frères inférieurs », mais en font nos *égaux* en potentialité. Nous voyons apparaître, magnifique, cette hypothèse, qu'une intelligence égale est répandue en tous les êtres — peut-être même en toute chose — et que, loin d'être le résultat du fonctionnement du cerveau, la pensée n'a d'autres limites que celles qui lui viennent de la matière : de l'imperfection physiologique de ces organes. Le prof. Dexler, directeur de l'Institut vétérinaire de Prague, attaquait violemment les expériences de M. Krall, sans y avoir jamais assisté, et par conséquent *a priori*, en remarquant surtout que le cheval a relativement un cerveau 10 fois moins gros que celui de l'homme, et une corticalité beaucoup moins développée ». Ces infériorités organiques semblent expliquer, en effet, l'infériorité intellectuelle du cheval, qui a toujours été considéré par les connaisseurs comme une bête des moins intelligentes. Mais aussitôt que nous passons de la conscience normale à la conscience supranormale, au *subliminal self*, que l'on suppose plus ou moins indépendant des organes sensoriels et physiologiques en général, voilà réapparaître l'intelligence supérieure, mystérieuse, que Platon avait appelé « divine »; dont ces génies troublants qui ont été l'islamite Averrohès et le juif Spinoza ont constitué la base de leurs systèmes panthéistes ; qui forment l'essence des grandes Religions de l'Orient : le Brahmisme et le Bouddisme, et que la Théoso-

phie a repris au point de vue de l'Intuition, nécessairement sujette à courir la prétantaine — et le Psychisme de Myers au point de vue de l'Expérimentation — nécessairement sujette à une marche lente et pénible. Ce sont là plutôt des doctrines spiritualistes ; mais une forme spéciale de Monisme, qui a été présentée par le professeur Edouard Hartmann dans son intéressante hypothèse de l'*Inconscient*, est basée, en somme, sur une interprétation différente des mêmes faits. Mon intention n'est point, ici, d'affirmer une de ces doctrines de préférence qu'une autre, ni de contester que les phénomènes purement *animistes* de la médiumnité, au lieu d'exclure les hypothèses spiritualistes, et même spirites, peuvent leur ouvrir la voie et en constituer la base nécessaire ; seulement, je ne veux pas *entia multiplicare praeter necessitatem*.

Ces considérations, ces hypothèses sont si naturelles, quand on y est préparé par l'étude des phénomènes similaires, qu'à mesure que je lisais les récits des savants qui visitèrent l'écurie historique d'Elberfeld elles jaillissaient spontanément de mon esprit, comme une volée de pigeons auxquels on vient de rendre leur liberté et qui retrouvent le grand air et la lumière — à tel point qu'il me semblait de les *reconnaître*.

On comprend que le prof. Mackenzie, en quittant Elberfeld, ait écrit : « Mais alors !... il faut nous décider à renouveler depuis ses fondements toute notre vision de la nature universelle ! »

Est-ce à dire que la chose soit, dès maintenant, scientifiquement acquise ? Je ne vais certainement pas jusqu'à affirmer cela. Je reconnais sans peine que, comme l'ont dit les professeurs Richet et Flournoy, les preuves doivent être proportionnées à l'étrangeté des faits auxquels elles se rapportent ; or les faits dont nous nous occupons sont si étourdissants, que nous ne pouvons les accepter qu'ave: l'appui de preuves absolument irréfutables. Mais il faut que nous nous rendions compte, dès maintenant, de l'importance des faits et de la nécessité de suivre les expériences d'Elberfeld, d'appuyer cette Société de Zoopsychologie Expérimentale, que M. Karl Krall vient de fonder. Il faut, en même temps, que nous discutions ces faits, en présentant d'utiles hypothèses de travail, pour orienter et faciliter les expériences futures.

L'exploration expérimentale des régions les plus reculées de la Psychologie a bien ses tristesses, ses déceptions, ses désespoirs même ; mais elle a bien aussi ses satisfactions, ses fiertés, ses ivresses. Tels les hardis *conquistadores* d'antan, on est récompensés, de temps à autre, de ses longues peines, par l'apparition soudaine d'une île divinement verdoyante, qui n'est plus un vain mirage, celle-là ! mais qui, au contraire, ne marque que la limite extrême d'un Archipel d'une étendue et d'une richesse infinies.

ERNEST BOZZANO

DES PHÉNOMÈNES PRÉMONITOIRES

(Suite, voir les numéros de Septembre, Octobre, Novembre)

IIe CATÉGORIE

PRÉMONITIONS DE MALADIES OU DE MORTS REGARDANT DE TIERCES PERSONNES

Sous-Groupe G.

PRÉMONITIONS DE LA MORT DE TIERS A LONGUE ÉCHÉANCE, ET OU LA MORT EST DUE A DES CAUSES NATURELLES.

Dans ce sous-groupe, comme dans celui qui correspond à la catégorie des auto-prémonitions, j'adopterai le terme de six mois comme minimum de temps pour les épisodes à « longue échéance » ; mais je fais remarquer que ce terme ne représente rien de concret ; ce n'est qu'une limite facultative adoptée par commodité. Le fait concret consisterait dans l'opportunité d'établir une subdivision de cette nature dans l'ordre des faits étudiés, parce qu'en ligne générale, le temps est un facteur théoriquement important dans les prémonitions.

XVIIe CAS. — Dans ce premier épisode, l'intervalle entre la prémonition et son accomplissement est de huit mois. Je l'extrais du *Light* (1901, p. 393).



Mrs. Alice Bell Campbell parle d'un séjour qu'elle a fait à Londres en 1900, durant lequel elle eut un rêve symbolique plus tard réalisé, et qu'elle décrit ainsi :

Je rêvais que je me trouvais à un enterrement, dont le souvenir très clair me resta : une rafale de neige sévissait. Je discernais distinctement le visage des « porteurs » (qui m'étaient tous inconnus) ; je voyais les fleurs sur le cercueil et l'intérieur d'une église (Episcopale) où la cérémonie se poursuivait. Dans mon rêve, je m'étais avancée pour lire le nom gravé sur le cercueil, mais une grande abondance de fleurs m'en avait empêché ; et, juste au centre, posé sur le nom, je voyais un grand bouquet de roses aux couleurs vives, liées par un ruban.

Le lendemain à déjeuner, je racontai aux convives ma vision, et l'un d'eux m'observa : « C'est que vous devez recevoir bientôt de mauvaises nouvelles de chez vous, et ce seront probablement des nouvelles de mort ». Vingt minutes ne s'étaient pas écoulées, que je reçus un télégramme de ma sœur, résidant à Victoria (Columbia anglaise) ainsi conçu : « Sérieusement malade ; viens tout de suite ».

Chose étrange : à la lecture du télégramme, tout souvenir de la vision s'évanouit de ma mémoire. — Je télégraphiai immédiatement, et retins une cabine sur un paquebot de l'Allan Line, en partance pour Montréal.

Lorsque j'arrivai à Victoria, je trouvai que ma sœur était devenue une adepte fervente de la « Christian Science », et qu'elle se soignait selon les règles de la secte. Je m'intéressai également à ces règles, et, pour seconder les idées de la malade, je tins constamment ma pensée fixée sur l'idée de « guérison et de santé » : ceci contribua peut-être à éloigner de moi le souvenir de la vision. Plusieurs mois se passèrent, pendant lesquels la malade resta dans un état stationnaire ; mais elle commença un jour à empirer rapidement, et, le mardi 19 novembre, elle s'éteignit.

Ce jour-là, le temps était beau et doux, surtout relativement à la saison, mais, dans la nuit du vendredi, veille des funérailles, la température devint subitement rigoureuse, et le matin, la campagne apparut couverte d'une épaisse couche de neige.

Parmi les nombreuses fleurs envoyées, les regards étaient attirés par un grand bouquet de fleurs aux couleurs vives, auquel était joint un billet expliquant que ces roses avaient été cueillies pour la défunte quand elle était en vie, et qu'on priait de les déposer sur son cercueil.

Lorsque nous arrivâmes à l'église, dans le déchaînement d'une rafale de neige aveuglante ; que je vis à l'entrée le cercueil entouré des « porteurs » qui m'étaient tous inconnus avant mon arrivée à Victoria, et au centre le bouquet de roses aux couleurs vives ; alors, alors seulement, me revint comme un éclair le souvenir de la vision perçue, dans ses plus petits détails, vision qu'à mon immense stupeur je voyais se réaliser devant moi.

Quelques-uns assurent que « les événements, quand ils vont s'accomplir, projettent leur ombre en avant ». Or, tel fut le cas pour moi ; et la projection de l'ombre me parvint huit mois avant l'accomplissement.

On remarquera dans ce cas, d'abord, la circonstance habituelle d'un symbolisme qui se manifeste de manière à laisser la percipiente dans l'incertitude à l'égard de la personne désignée. Ensuite, le fait de l'évanouissement subit de tout souvenir jusqu'à l'accomplissement de la prémonition, malgré que la percipiente en eût parlé un moment auparavant à ses amis ; forme d'amnésie théoriquement intéressante, parce qu'elle est contraire aux lois de remémoration physiologique, et qu'on la dirait intentionnellement produite. Que si l'on voulait trouver des termes de comparaison avec les « amnésies systématisées » des sujets hypnotiques, on tomberait dans une pétition de principe, car les « amnésies systématisées » présupposent un agent suggestionneur, qu'il faudrait supposer aussi dans le cas étudié.

Cependant, cette brusque interruption de souvenirs se prête à une objection qui, en partie, infirme l'authenticité du cas exposé, vu qu'après huit mois d'intervalle, on peut raisonnablement supposer une intrusion d'illusions mnémoniques par adaptation inconsciente de la situation présente à celle passée ; pour obvier à ce doute légitime, il faudrait donc comparer la relation de la percipiente avec celle indépendante des amis qui en avaient entendu le récit. Faute de cela, et sans léser en rien l'honorabilité de la relatrice, la prudence exige de ne tenir compte que des détails qui, par leur importance et la place qu'ils tiennent dans le thème prémonitoire, résistent victorieusement à l'hypothèse énoncée. Et ceux-ci sont au nombre de deux : le déchaînement de la rafale de neige, et le bouquet de roses aux couleurs vives ; ce dernier ayant empêché la percipiente de lire le nom sur la bière, es indissolublement une partie intégrale du symbolisme de la vision.

Malgré ces restrictions, le phénomène prémonitoire demeure encore des plus remarquables.

XLVIIe Cas. — Dans le Vol. IX, p. 15, du *Journal of the S. P. R.* on peut lire l'épisode suivant rapporté d'un ouvrage de Paul Aguez intitulé : *Spiritualisme : Faits curieux* (Dentu, Paris, 1857). La lettre qui le raconte fut expédiée avant l'accomplissement de la prémonition, et le cas est appuyé des témoignages de noms très connus dans le champ du mesmérisme. L'auteur écrit :

Le 10 décembre 1857, nous adressâmes la lettre suivante à M. Morin, Vice-Président de la *Société du Mesmerisme*, en le priant de la garder cachetée jusqu'à complète exécution du triste présage qu'elle contenait... Nous conservâmes une copie de la lettre envoyée ; l'original, dont la date est certifiée par le cachet postal, nous fut restitué après la vérification de la date et du contenu. Voici la lettre :

« Monsieur, — Il y a un an environ, après une expérience manquée de clairvoyance dans le « verre d'eau », la jeune dame qui s'y était prêtée vit subitement une scène étrange se refléter sur la surface polie du verre dans lequel elle avait regardé. Elle vit apparaître une chambre contenant deux lits ; un malade était couché sur l'un d'eux, et ses traits convulsés indiquaient l'approche de la mort. Plusieurs personnes entouraient le mourant, parmi lesquelles elle distingua clairement une jeune femme avec deux enfants, tous trois vêtus de deuil.

Cette description ne manqua pas de nous étonner, et, ne sachant à quoi elle se rapportait, nous interrogeâmes la voyante ; celle-ci nous répondit que le mourant lui semblait être notre ami X., employé du Gouvernement, et les trois personnes vêtues de deuil, sa femme et ses fils.

Quelque étrange que le fait nous parût, nous n'y attachâmes pas une importance exagérée, d'autant plus que M. X. jouissait d'une parfaite santé, et était un homme très robuste.

Néanmoins, il y a trois mois — c'est-à-dire neuf mois après la vision décrite — M. X. tomba malade d'une broncho-pneumonie... Notre pensée se reporta tout de suite sur la vision, et nous devînmes anxieux au sujet de notre ami, dont l'état empirait lentement. Dans les dernières semaines, la maladie prit un caractère sérieux, et comme la disposition de l'appartement faisait qu'il était difficile de donner au malade les soins nécessaires, il décida lui-même de se valoir du privilège accordé aux officiers ministériels, et de se faire transporter à l'hôpital du Val-de-Grâce... Au moment où nous écrivons, la maladie de notre ami se maintient, mais ses conditions sont toujours graves. Tel est l'état des choses à la date du 10 décembre 1857... »

Post-scriptum. — M. X. mourait un mois après l'envoi de la lettre qui précède, laquelle fut lue en présence de MM. le baron du Potet, Petit d'Ormay et Morin, qui, après en avoir pris connaissance, et avoir vérifié le cachet de la poste, portant la date du 11 décembre, certifient que les détails de la lettre sont conformes à la vérité.

L'auteur commente : « Qui aurait dit qu'une personne aisée comme notre ami aurait été obligée, par la force des circonstances, à se faire transporter dans un hôpital ? Qui pouvait croire que sa famille, vue par la percipiente en vêtements de deuil, devait réellement se trouver au chevet du moribond vêtue ainsi, par suite de la mort récente d'un proche parent?

XLVIIIe Cas. — M. Henri Buisson écrit en ces termes au Directeur des *Annales des Sciences Psychiques* (1907, p. 608) :

« C'est avec plaisir que je vous envoie le récit du rêve dont je vous ai parlé..., qui a été contrôlé par ma mère (décédée), mes frères et sœurs, ma femme, et une vieille bonne...

Le 8 juin 1887, je vis ma grand-mère morte, étendue dans son lit, ayant une figure souriante comme si elle dormait. A la tête de son lit et au-dessus, un soleil resplendissait. Au milieu de ce soleil, je lus distinctement 8 *juin* 1888, la date du jour et du mois placée au-dessus de celle de l'année. Je ne m'éveillai pas (comme il aurait pu se faire) sous l'impression produite par ce cauchemar ; mais le lendemain, obsédé par ce rêve, j'en fis part à ma mère. Celle-ci calma mes appréhensions du mieux qu'elle put, me disant que les rêves ne signifiaient rien, etc., etc. Bref, on n'en parla plus, mais ma mère le nota cependant ; mes frères et sœurs ont vu cette annotation et, plus tard, ma mère le racontait bien souvent.

Un an après, le 8 *juin* 1888, ma grand-mère mourait en un quart d'heure. Ce qui me frappa, ce fut le calme de son visage, calme que j'avais constaté, un an avant, dans mon rêve. (Henri Buisson).

Attestation. — Nous, soussignés, certifions avoir eu connaissance de la mort de notre grand'mère un an avant sa mort à la suite d'un rêve fait par notre frère Henri et consigné par notre mère sur une note. En foi de quoi, nous signons pour confirmer l'authenticité de ces faits. (Mme Henri Buisson. — Mme René Pépin-Buisson — R. Buisson. — P. Buisson. — M. Guitoux (bonne).

XLIXe Cas. — C'est un épisode très remarquable, d'un aspect complètement spirite, et raconté par William Stead. Il parut dans la *Review of Reviews*, et je l'extrais des *Annales des Sciences Psychiques*, 1909, p. 120. William Stead écrit donc :

« Il y a quelques années, j'avais comme employée une dame d'un talent vraiment remarquable, mais d'un caractère inégal et d'une santé moins que robuste. Elle devint si impossible qu'en janvier, je songeais sérieusement à me séparer d'elle, quand « Julia » écrivit par ma main :

— Soyez patient avec E. M. Elle viendra nous rejoindre ici avant la fin de l'année.

Je fus stupéfait, car rien ne m'autorisait à supposer qu'elle allait mourir. Je reçus l'avis sans rien dire du message, et continuai d'employer cette dame. C'était, si j'ai bonne mémoire, le 15 ou le 16 janvier, que cet avertissement m'avait été donné.

Il me fut répété en février, mars, avril, mai et juin, et chaque fois le message était comme une espèce de conclusion d'une communication plus étendue :

— Rappelez-vous que E. M. aura cessé de vivre avant la fin de l'année.

En juillet, E. M. avala par mégarde un petit clou ; il se logea dans l'intestin et elle devint gravement malade. Les deux médecins qui la soignaient n'avaient pas d'espoir de la sauver. Dans l'intervalle, « Julia » m'écrivait avec ma main.

C'est sans doute — lui demandai-je — ce que vous prévoyiez quand vous me prédisiez que E. M. mourrait ?

A mon extrême surprise, la réponse fut :

— Non, elle guérira de ceci, mais quand même, elle succombera avant la fin de l'année.

E. M. se rétablit tout à coup, au grand étonnement des médecins, et elle put reprendre bientôt ses travaux accoutumés. En août, septembre, octobre, novembre, l'avis de sa fin prochaine me fut communiqué de nouveau à l'aide de ma main. En décembre, E. M. fut atteinte de l'influenza.

— C'est cela ? demandai-je à « Julia ».

— Non, *elle ne viendra pas ici de façon naturelle*, mais quoi qu'il en soit, elle viendra avant l'expiration de l'année.

J'étais alarmé, mais je savais que je ne pouvais pas empêcher l'événement. Vint la Noël. E. M. était très malade. Mais l'année s'écoula et elle vivait encore. « Julia » repartit :

— Je puis m'être trompée de quelques jours, mais ce que j'ai dit est vrai.

Vers le 10 janvier, « Julia » m'écrivit :

— Vous verrez E. M. demain ; faites-lui vos adieux. Prenez tous les arrangements nécessaires. Vous ne la reverrez plus sur la terre.

J'allai la trouver. Elle avait la fièvre avec une mauvaise toux. On allait la transporter à un hôpital où elle aurait été mieux soignée. Elle me parla tout le temps de ce qu'elle allait faire pour terminer ses travaux. En lui disant adieu, je me demandai si « Julia » ne faisait pas erreur.

Deux jours après, je reçus un télégramme m'informant que E. M. s'était jetée par une fenêtre du quatrième étage dans un accès de délire et qu'on l'avait ramassée morte. La date n'avait dépassé que de quelques jours les douze mois dont avait parlé le premier message.

Je puis prouver l'authenticité de ce récit par le manuscrit même des messages originaux et par l'attestation contresignée de mes deux secrétaires, à qui, sous le sceau du secret, j'avais communiqué les avertissements de « Julia ».

Ce cas est théoriquement très remarquable, et le nom de son rapporteur est une garantie absolue de son authenticité.

J'attirerai l'attention en passant sur le fait que les deux fois où la personne désignée tomba malade avant l'accomplissement de la prophétie, Stead crut le moment fatidique arrivé, et que, malgré cela, il obtint une réponse négative ; ceci est contraire à la genèse subconsciente du message prémonitoire, et favorable à l'indépendance spirituelle de la personnalité de « Julia », car, dans le cas contraire, l'action auto-suggestive n'aurait pas manqué de s'exercer sur le Moi subsconcient de Stead, l'entraînant à confirmer ce que pensait le *Moi normal*.

J'observerai aussi que la réponse de « Julia » : « E. M. ne viendra pas ici de *façon naturelle* » révèle que celle-ci, non seulement connaissait la fin très proche de la dame en question, mais encore était pleinement instruite du genre tragique de mort qui l'attendait ; ceci offre matière à de sérieuses réflexions, car il en ressort que si « Julia » avait confié le fait à Stead, ce dernier aurait sûrement sauvé la malade de la mort en la faisant surveiller. On se pose donc spontanément la question « : Pourquoi « Julia » ne le fit-elle point ? Pourquoi, le pouvant, ne voulut-elle pas proférer une parole qui aurait arraché une personne à la mort ? » — C'est un troublant mystère, et une explication seule pourrait y répondre : « Cela n'était point permis à « Julia », car les esprits n'ont pas le pouvoir de mettre obstacle aux cours des destinées humaines ». Et nous voilà retombés en pleine hypothèse *fataliste* ; si l'on ne veut pas y arriver, il ne reste d'autres voies de sortie que les hypothèses *réincarnationniste*, ou *prénatale*.

Les mêmes réflexions peuvent fournir un bon argument contre l'hypothèse de l'origine subconsciente de *toutes* les prémonitions. Si cela était, en effet, on n'expliquerait pas les réticences analogues à cette dernière, vu qu'il ne peut exister, pour un *Moi* subconscient, des *prohibitions Supérieures* qui empêchent de sauver de la mort une personne en lui révélant ce qu'il sait. Dans ces conditions, quelle autre raison invoquer pour expliquer les nombreux épisodes renfermant des réticences analogues ? On en chercherait en vain, car il n'en peut pas exister.

L[e] Cas — C'est un autre épisode à empreinte franchement spirite, que j'extrais du livre de Florence Marryat : « *There is no death* (pp. 194-198) Elle écrit :

Après que j'eus fais la connaissance de Lottie Fowler, je puis assurer qu'il n'y eut pas d'événement dans ma vie qui ne m'eût été préalablement annoncé : toutefois, ces événements ne pourraient pas intéresser le lecteur, exception faite d'un seul, le plus triste de ma vie, et qui me fut prophétisé d'une manière merveilleuse.

En février 1886, Lottie (ou plutôt « Annie », son « esprit guide ») me dit : « Une grande douleur t'est réservée ; je te vois dans un nuage sombre, et sur ta tête est une bière, qui devra sortir de ta porte ». — Je vivais alors seule avec mon mari ; je demandai donc : « Il s'agit peut-être de ma propre bière ? »

— « Non ; c'est celle d'une personne beaucoup plus jeune ». — Je tâchai d'en apprendre davantage, mais inutilement.

Malgré tous mes efforts pour distraire ma pensée du triste présage, il me revenait avec insistance, car je savais par expérience à quel point les prophéties d' « Annie » étaient véridiques. Un moment arriva où je sentis ne pouvoir supporter davantage les tortures de l'incertitude, et, retournant chez Lottie Fowler, je demandai à « Annie » : « J'ai besoin de m'entendre dire que le cercueil dont tu as parlé ne regarde aucun de mes enfants ; car si tu ne me délivres pas de cette intolérable angoisse, je crains de devenir folle ». — « Annie » parut réfléchir un moment, puis elle dit lentement : « Non, il ne regarde aucun de tes enfants ». — « S'il en est ainsi — répondis-je — alors je peux faire face à toute autre épreuve ».

Du temps se passa ; en avril je perdis un oncle. Je revins chez Lottie Fowler et demandai à « Annie » : — « Est-ce cette mort-ci que tu m'annonces ? » — « Non, répondit-elle — le cercueil devra sortir de ta porte. Mais le parent qui est mort devra bientôt être suivi d'un second » (ce qui se produisit dans la semaine).

En février mourut le fils unique de mes voisins. Je les connaissais depuis de longues années et les plaignis profondément. Je regardai les funérailles par la fenêtre, et lorsque je vis sortir le cercueil de la porte de la maison, qui n'était séparée de la mienne que par une petite grille, la pensée me vint que les voyants discernent souvent le futur sous forme d'une succession de tableaux, et qu'il pouvait se faire qu' « Annie » eût vu le cercueil sortir de la porte du voisin et l'eût confondue avec la mienne.

Je revins chez Lottie Fowler (cette insistance prouve à quel point la prophétie m'avait impressionnée) et je demandai à « Annie » : « La personne à laquelle tu faisais allusion n'est donc pas morte ? » — « Non — répondit-elle — ce devra être le cercueil d'un parent à toi ; et désormais l'événement est très proche ». — Je me sentais plus anxieuse que jamais ; néanmoins le tourment de l'attente n'arriva pas jusqu'à me rendre malheureuse, puisqu' « Annie » avait exclu qu'il pût s'agir de quelqu'un de mes enfants ; et, tant qu'on épargnait mes enfants, je me sentais forte contre l'adversité.

En juillet, ma fille aînée revint chez moi. Elle était en proie au découragement par suite de la mort d'un ami très cher auquel elle était rattachée par des liens professionnels. Ma fille avait toujours été contraire au mouvement « Spiritualiste » qui lui paraissait inutile et dangereux, et elle trouvait que je m'en occupais trop. Je l'avais souvent priée de m'accompagner aux séances, mais elle me répondait qu'il n'y avait personne dans l'autre monde avec qui elle désirât causer. A présent pourtant qu'elle avait perdu son jeune ami, elle me demanda de la conduire chez un médium, dans l'espoir de communiquer avec son cher défunt ; et je la conduisis chez Lottie Fowler. « Annie » n'attendit pas d'être interrogée, mais s'adressa tout de suite à elle en disant : « Vous êtes venue dans l'espoir de communiquer avec un ami décédé depuis peu. Il est ici avec moi, et affirme que bientôt vous le reverrez ». — Ma fille demanda : « Chez quel médium devrai-je me rendre pour le revoir ? » — « Pour vous aucun médium n'est nécessaire : attendez quelque temps, et vous pourrez le revoir avec vos yeux ». — Comme ma fille était douée de médiumnité (que je n'avais pas cultivée en elle pour raisons de santé), j'interprétai que le défunt se serait manifesté à elle directement. Ma fille interpréta également la réponse dans ce sens, et, s'adressant à moi, dit : « Maman, s'il m'apparaissait pendant la nuit, j'en serais terriblement effrayée ». — Ce à quoi « Annie » répliqua : « Non, vous ne serez nullement effrayée quand vous le reverrez ; vous en serez au contraire infiniment heureuse, et votre rencontre sera une source réciproque de joie ».

A ce moment, ma fille avait signé un contrat très rémunératif pour une tournée artistique en province ; ce qui lui fit demander : « Dis-moi ce que tu vois pour moi dans l'avenir ? » — « Annie » répondit : « Venez une autre fois, car aujourd'hui tout est noir autour de vous. Je ne parviens pas à voir clair dans votre avenir : quand je m'efforce de le pénétrer, derrière votre tête surgit un voile qui m'en empêche ». — Alors « Annie » m'adressa ces mots : « Florrie, le cercueil est tout proche de toi : il est suspendu sur ta tête ! » — Je répondis inconsidérément : « Je me souhaite qu'il vienne une bonne fois et qu'on n'en parle plus. Voilà dix-huit mois que tu m'as fait part de cette funèbre prophétie. » — En parlant ainsi, certes, je ne m'attendais pas à le voir se réaliser si tôt et si terriblement. Trois semaines plus tard, ma fille aînée, alors hôte de ma maison, passait le seuil de ma porte immobile dans son cercueil, dirigée vers la dernière demeure de Kensal Green.

Anéantie par le coup effroyable, quelque temps se passa avant que je pusse me rappeler la prophétie d' « Annie » ; et, lorsque je m'en souvins, j'allai lui demander *pourquoi* elle m'avait torturé l'âme, la tenant durant dix-huit mois dans cette attente douloureuse ; elle me répondit qu'elle l'avait fait sur le conseil de mon « esprit-guide » et dans le but d'éviter que le coup moral trop subit me dérangeât l'esprit. Lorsque je lui demandai pourquoi elle m'avait trompée en m'assurant qu'il ne s'agissait pas de la mort d'un de mes enfants, elle répéta qu'elle avait obéi à des ordres supérieurs, puisque la révélation anticipée et intempestive de toute la vérité m'aurait presque tuée ; ce dont je ne doute pas... »

LI[e] Cas. — Je l'extrais des *Proceedings of the S. P. R.*, Vol. XI, p. 527. La percipiente est une dame très distinguée adonnée à des œuvres philantropiques et présentée à Myers par le D[r] Liébeault. Elle éprouva plusieurs manifestations psychiques spontanées très intéressantes, dont elle garda le souvenir, et qu'elle réunit



ensuite dans un opuscule ; c'est de là que Myers tire ce récit :

En novembre 1877, j'attendais mon troisième enfant ; et, la nuit qui précéda la naissance, je fis un rêve horrible. J'avais la sensation que ma chambre était envahie par une multitude d'influences mystérieuses et malheureuses ; et je vis un petit être se détacher de cette masse confuse et douloureuse au fond de la chambre, et m'approcher en disant : « Je viens à toi pour obtenir le réconfort de ton amour ».

C'était un petit être de l'âge de trois ou quatre ans, humain seulement par son visage, où brillaient deux grands yeux noirs. Je remarquai aussi le mouvement de sa lèvre, exprimant une grande souffrance. Quant à son petit corps, il était si pénible à la vue, et si différent des formes arrondies et fraîches de l'enfance, que je m'éveillai profondément angoissée, le cœur me battant violemment.

Le matin venu, je racontai le songe à ma mère, qui le jugea un incube provoqué par les conditions dans lesquelles je me trouvais. Ce même jour, sans crainte d'aucune sorte, on souhaita la bienvenue à une troisième enfant, belle, brune, bien conformée et pleine de santé.

Après plusieurs semaines, il m'arriva d'observer pour la première fois que la physionomie de l'enfant, surtout lorsqu'elle était sur le point de pleurer, ressemblait d'une manière impressionnante à l'enfant de mon rêve, et que dans son visage luisaient les mêmes grands yeux noirs, expressifs, très doux. Mais, à mesure qu'elle croissait en âge, on lisait au fond de ses grands yeux une indéfinissable tristesse toujours grandissante. Je communiquai mes appréhensions à ma sœur, qui les partagea ; et toutes deux, nous surveillâmes le développement de la fillette avec une angoisse que seules les mères pourront comprendre. On l'éleva facilement, l'enfant n'ayant aucun défaut de tempérament : elle était incroyablement précoce en tout : dans le développement des sens, de la mémoire, de l'intelligence, de l'affection.

Tout alla bien jusqu'à l'âge de deux ans et demi ; mais alors une terrible maladie me l'emporta. Elle fut atteinte de la rougeole, qui provoqua la granulation des reins, et celle-ci détermina une méningite. L'infortunée petite fille resta gravement malade pendant trois mois et demi. Dans la dernière semaine de sa pauvre existence, elle était réduite à des conditions d'amaigrissement extrême ; et, un jour, la montrant à ma sœur, j'observai tristement : « Voici l'enfant de mon rêve, telle qu'elle m'apparut dans des conditions identiques la veille de sa naissance ! »

(La sœur de la percipiente, dans une lettre écrite à Myers le 13 avril 1894, confirme le récit en ces termes : « J'affirme la scrupuleuse exactitude de la relation. Ma sœur me raconta le rêve lorsqu'elle l'eut ; je fus témoin de ses appréhensions durant la brève existence de sa troisième enfant, et lorsque celle-ci était à ses derniers moments, elle m'adressa textuellement les paroles rapportées par elle »).

Ce cas justifierait de préférence l'explication « réincarnationniste ». Myers y fait aussi allusion par ces paroles : « Dans les cas exposés ici (il parle de la série entière) on ne remarque aucun indice de messagers spirituels. Ils ressembleraient plutôt à des éclairs très fugaces de remémoration, qui devraient se constater chez des personnes ayant eu la vision anticipée du cours de leur vie, et se trouveraient par là devoir le retraverser à l'instar des sujets hypnotiques accomplissant les suggestions post-hypnotiques qu'on leur a inculquées ».

LIIe Cas. — Je le tire du Vol. V, p. 318, des *Proceedings of the S. P. R.* — Le percipient, M. J. F. Edisburg, écrit à la date du 4 février 1884 :

Dans l'année 1859, j'étais étudiant en médecine à Belgrave House (Wrexham). Dans la nuit du 9 juin, je fis un rêve dont aucun souvenir ne m'était resté à mon réveil, sauf la date « 9 juin 1864 », vivement empreinte dans ma mémoire.

M'étant rendu à la clinique le matin suivant, je parlai du rêve au chirurgien assistant, et lui dis : « Soyez témoin que sous ce porte-manteau, j'écris la date : « 9 juin 1864 — J. F. E. » ; et si, à cette époque, vous aurez encore la charge actuelle, vous constaterez que ceci sera la date de ma mort, ou d'un grand malheur pour moi ». — Et j'écrivis le « memento ».

Plusieurs années se passèrent ; j'abandonnai la carrière pour me consacrer aux affaires ; et à la date du 19 juin 1863 », je me mariai. L'année suivante, à la date du 9 juin 1864, ma femme mourait. Le soir seulement de ce jour, je me rappelai le songe fait cinq années auparavant.

A la fin du mois, en compagnie de deux amis, j'allai à la clinique médicale, et leur indiquai mon « memento » : « 9 juin 1864 — J. F. E. » — Étrange cas, en vérité ! (Signé : J. F. Edisburg).

(Dans une autre lettre, le relateur apporte une légère modification de temps relativement au moment où il se ressouvint du rêve. Il écrit : « L'impression du rêve resta vivante en moi pendant de nombreuses semaines ; puis elle s'évanouit graduellement, pour resurgir subitement comme un éclair au moment où le docteur, descendant l'escalier de ma maison, dit : « Il n'y a plus d'espoir pour votre femme. »)

Etrange cas, en vérité, si l'on songe que la prémonition impliquait l'antécédent imprévisible du mariage du percipient avec la personne désignée pour mourir ; de sorte que l'hypothèse fataliste semblerait ici la plus satisfaisante.

LIIIe Cas. — Tiré du *Light* (1893, p. 33). — Mr. David Van Etter, procureur-avocat à Omaha (Etats-Unis) attaché à la Cour de Cassation de l'Etat de Nebraska, rapportait le fait suivant

dans une lettre privée au Directeur de la Revue *Arena*, qui, après consentement de l'auteur, la livrait à la publication :

« Je déclare que tous les détails du récit suivant correspondent rigoureusement à la vérité, et je suis prêt à l'attester sous la foi du serment... En 1867, j'abandonnai Kingston, mon pays natal, pour n'y plus revenir. En 1869, je m'établissais dans l'État de Nebraska, pour passer en 1870 dans la « Républican Walley », où je restai jusqu'en 1875, époque où je vins m'installer définitivement à Omaha.

Du jour où j'avais quitté mon pays natal, dès l'année 1884, je n'avais plus entendu parler, ni directement ni indirectement de la personne à laquelle se rapporte ce récit. C'était une cousine à moi, plus âgée que moi de quelques années, bonne, honnête et affectueuse. Elle avait épousé un fermier, et s'était entièrement consacrée aux soins du commerce et de sa petite famille, composée de son mari et de deux fillettes, l'une de six ans, l'autre de dix. Je ne l'avais vue qu'à de rares reprises dans ma vie, et toujours fort peu de temps, sauf en été 1861, où j'avais passé plusieurs jours chez elle, qui furent entièrement consacrés aux plaisirs de la chasse et de la pêche. Même dans cette période, je n'ai jamais eu de conversations avec elle qui aient duré plus de quelques minutes, et toujours en présence de sa famille. Je m'étends sur ces détails pour faire remarquer qu'aucune affinité psychologique quelconque n'existait entre nous ; on peut affirmer enfin que nous demeurâmes toujours presque étrangers l'un à l'autre.

Voilà donc les précédents. Une nuit de l'année 1873, dans ma résidence de « Republican Valley » (éloignée de 1.500 milles de celle de ma cousine, à laquelle je n'avais plus aucunement pensé depuis des années) je rêvai à elle d'une manière très vive, ou, mieux encore, *je me trouvait en sa présence*. Il me semblait qu'un appel m'était venu d'elle, et que je l'avais trouvée malade dans son lit, soutenue par une montagne d'oreillers, le visage portant la marque d'une souffrance extrême, et les yeux implorant secours, presque comme si j'avais eu le pouvoir de soulager sa terrible agonie de douleur. Je contemplais, horrifié, le sein gauche de la malade complètement rongé, décharné, sanglant. A présent encore, quand je rappelle cette scène à mon esprit, je me sens presque défaillir d'effroi. Et pourtant, cet épouvantable spectacle réaliste n'était pas réel ; ma cousine était éloignée de 1.500 milles et *le fait n'existait pas encore*. Il ne me fut pas possible de me rendormir cette nuit-là, malgré ma certitude d'avoir fait un rêve sans signification : mais l'impression ressentie fut telle, que je suis encore à même de me le représenter avec la vivacité primitive.

En 1884 seulement, je vins à savoir que ma cousine était morte ; et je n'appris que le 3 août 1892, que la mort s'était produite le 19 juillet 1878, des suites d'un cancer qui lui avait complètement rongé et décharné le sein gauche, causant à la malade de longues souffrances, et une terrible agonie de douleur. Et tout cela s'était produit cinq années après mon rêve, dans une situation ambiante identique ; mais — je le répète — s'agissait-il bien d'un rêve ? (Signé : David Van Etten.)

Dans ce cas, la circonstance théoriquement intéressante consiste dans l'affirmation du percipient qu'il avait oublié depuis de longues années la personne visualisée en rêve, à laquelle il n'avait jamais été rattaché par des affinités psychologiques d'aucune espèce, de manière qu'on peut affirmer qu'ils avaient tous deux vécu presque étrangers l'un à l'autre.

Cette circonstance est embarrassante, car, en l'absence de rapports affectifs, on ne saurait expliquer la possibilité et la raison du rêve prémonitoire. L'unique hypothèse capable de diminuer quelque peu le mystère, serait encore celle « Spiritualiste », laquelle permettrait de supposer qu'une entité de défunt, désireuse de faire parvenir directement ou indirectement la préannonce de mort à la dame impliquée, n'ayant trouvé ni en elle, ni dans aucun de ses familiers ou connaissances les conditions psychiques nécessaires pour récepter des impressions télépathiques, se soit adressée au parent lointain comme à l'unique sensitif capable de répondre à ses intentions.

Ou bien, on peut croire que la prémonition avait eu pour but unique de secouer le scepticisme du percipient, qui, dans une autre partie de la lettre, se déclare contraire aux idées spiritualistes.

LIVe Cas. — Le fait parut d'abord dans le *Light*, puis dans le *Journal of the S. P. R.* (Vol. X, pp. 39-43), appuyé de nombreux témoignages recueillis par les soins de J. G. Piddington.

Mrs. M. R. V. écrit à Piddington en ces termes :

Je n'ai pas de difficulté à vous communiquer mon nom ainsi que ceux de mes amis auxquels je parlai presque tout de suite de ma séance avec Mrs. Zuleika, et de ce qui m'y fut prédit.

En février 1900, après déjeuner, et à un moment où l'idée de me rendre à Londres était bien éloignée de mon esprit, (ma résidence est X., à douze milles de distance) je fus comme envahie par un désir impulsif impérieux d'aller voir Mrs. Zuleika. Comme il était pour moi absurde de quitter la maison à ce moment, je résistai à l'impulsion ; mais elle devint bientôt si irrésistible que je fus contrainte de partir précipitamment, sans presque prendre le temps de m'habiller.

Je n'avais jamais vu Mme Zuleika, et comme je vis très retirée et n'ai jamais pris part à des réunions spiritualistes, je crois inadmissible de supposer que Mme Zuleika me connaissait. Or, à peine m'eût-elle vue, qu'elle dit : « Vous êtes venue par *impression* ; vous avez été envoyée afin que des choses impor-

tantes vous soient communiquées au moyen de moi ». — Alors, elle m'annonça *voir* (je sus ensuite qu'elle avait eu une vision clairvoyante) que mon mari serait subitement parti pour l'Afrique du Sud : que pour le revoir avant le départ, j'aurais dû faire un effort de volonté, parce qu'il ne serait pas retourné à la maison, et que j'aurais dû aller à sa rencontre. Elle me conseilla d'entrer en possession de tous les papiers inhérents aux affaires, et aussi d'induire mon mari à faire son testament, parce qu'elle *voyait* qu'il n'aurait pas dépassé l'année en cours. Je répliquai : « Je ne m'étonne pas de votre jugement ; quiconque part pour l'Afrique est destiné à mourir ; mais sachez que mon mari n'est pas officier combattant, et que c'est un homme très robuste ». — Elle répliqua : « Je suis sûre de sa mort : la navette de sa vie n'a plus de fil. Je *vois* qu'il n'arrivera pas à la fin de l'année ». Tandis qu'elle parlait ainsi, j'eus la visualisation d'un calendrier, où la parole Novembre émergeait au-dessus des autres ; j'en conclus que ce devait être la date fatale...

Puis la voyante reprit le thème de la mort de mon mari, et dit : « La *raison* pour laquelle vous avez été envoyée est celle-ci, que vous devez tout de suite vous faire remettre par votre mari les papiers se rapportant aux affaires, son testament, l'assurance sur la vie, et aussi ses papiers privés ; en cas contraire, vous irez au-devant de *multiples ennuis et de graves dépenses*. Faites-le tout de suite, parce que son départ est imminent.

Je ne savais rien de sûr relativement au départ de mon mari, que cependant je considérais comme probable... Je lui écrivis immédiatement, et six jours après sa réponse me parvint, où il annonçait qu'il serait parti pour l'Afrique au bout de six autres jours, et qu'avant de partir il serait venu nous dire adieu. Le jour même je tombai malade, et le lendemain, contrainte de garder le lit, je reçus à 11 heures du soir un télégramme de mon mari ainsi conçu : « Je pars demain; viens infailliblement à ma rencontre ». Ainsi s'accomplissait ce qu'avait prédit Mrs. Zuleika, car j'eus besoin de faire *un grand effort de volonté* pour quitter mon lit, malade, et partir le matin avec mon fils. Arrivés au rendez-vous, dans l'émotion des adieux et l'agitation du départ, le temps me manqua pour discuter calmement des affaires ; mais de toute façon, mon mari n'était pas disposé à écouter mes propositions, et répondit qu'il n'en voyait pas la nécessité, parce qu'il ne courait nullement le risque d'être tué !

Mais ce qu'avait dit Mrs. Zuleika vint à s'accomplir entièrement : mon mari, après avoir joui d'une santé parfaite jusqu'au mois de novembre, tomba malade dans les premiers jours de ce mois, pour mourir quelques jours après ; et les conséquences de sa mort furent pécuniairement désastreuses pour moi, et me causent en ce moment de *multiples ennuis et de très graves dépenses*. (Signé : M. R. V.)

(Suivent les témoignages de sept personnes, qui déclarent que la relatrice leur avait fait part de la prédiction de Mrs. Zuleika au moment où elle la reçut. Il résulte aussi que la relatrice avait, en son temps, pris note de toute chose dans son calepin).

Cet épisode appartient à l'ordre des prémonitions *indirectes ou provoquées*, dans lesquelles le voyant, au lieu d'être protagoniste ou partie dans l'événement prédit, sert d'instrument consultable. A remarquer l'affirmation de la voyante, qu'elle parlait par mandat d'entités spirituelles intéressées au bien-être de la consultante ; affirmation dont la valeur s'augmente de la circonstance, autrement inexplicable, du désir impulsif irrésistible qui poussa la consultante à se rendre chez elle.

Nous avons déjà rapporté d'autres cas de cette nature impliquant des réflexions identiques (XXIe à XXVe — XLe — XLIe — L^e^ —) ; ceci mérite d'être remarqué, car des indices d'inte.-ventions extrinsèques au percipient manquent d'habitude aux cas de prémonitions indirectes ou provoquées, ce qui semble une raison suffisante à certains investigateurs pour attribuer la genèse des manifestations prémonitoires, quelles qu'elles soient, aux facultés de la sub onscience humaine. Or, les cas comme les précédents où l'on rencontre des indices d'intervention spirituelle, démontreraient que cette thèse est pour le moins hâtive, même en reconnaissant que les indices ne sont pas des preuves ; en même temps, elles indiquent qu'il est irrationnel de conclure à l'absence d'intervention extrinsèque, même devant un manque de tout indice qui pourrait en faire légitimement supposer l'existence.

LVe Cas. — Dans l'épisode suivant, analogue au dernier cité, toute allusion à une intervention extrinsèque fait défaut ; et malgré qu'il soit extrêmement connu, son importance m'oblige à le rapporter. Il s'agit du cas rapporté par le Dr Liébeault dans l'ouvrage : *Thérapeutique suggestive* (p. 282) ; le nom de l'illustre savant confère au récit une immense valeur. Voici ce qu'il écrit :

7 janvier 1886. — Est venu me consulter aujourd'hui, à quatre heures après-midi, M. S. de Ch... pour un état nerveux sans gravité. M. de Ch... a des préoccupations d'esprit à propos d'un procès pendant et des choses qui suivent :

En 1879, le 26 décembre, se promenant dans une rue de Paris, il vit écrit sur une porte : « Mme Lenormand, nécromancienne. » — Piqué par une curiosité irréfléchie, il entra.

Mme Lenormand regardant la face palmaire de l'une de ses mains, lui dit : « Vous perdrez votre père

dans un an, jour pour jour. Bientôt vous serez soldat (il avait alors dix-neuf ans), mais vous n'y resterez pas longtemps. Vous vous marierez jeune ; il vous naîtra deux enfants, et vous mourrez à vingt-six ans.

Cette stupéfiante prophétie, que M. de Ch... confia à des amis et à quelques-uns des siens, il ne la prit pas d'abord au sérieux ; mais son père étant mort le 27 décembre 1880, après une courte maladie et juste un an après l'entrevue avec la nécromancienne, ce malheur refroidit quelque peu son incrédulité. Et lorsqu'il devint soldat — seulement sept mois — : lorsque marié peu après il fut devenu père de deux enfants et qu'il fut sur le point d'atteindre vingt-six ans, ébranlé définitivement par la peur, il crut qu'il n'avait plus que quelques jours à vivre. Ce fut alors qu'il vint me demander s'il ne me serait pas possible de conjurer le sort. Car, pensait il, les quatre premiers événements de la prédiction s'étant accomplis, le cinquième devait fatalement se réaliser.

Le jour même et les jours suivants, je tentai de mettre M. de Ch... dans le sommeil profond, afin de dissiper la noire obsession gravée dans son esprit : celle de sa mort prochaine, mort qu'il s'imaginait devoir arriver le 4 février, jour anniversaire de sa naissance, bien que Mme Lenormand ne lui eût rien précisé sous ce rapport. Je ne pus produire sur ce jeune homme même le sommeil le plus léger, tant il était fortement agité. Cependant, comme il était urgent de lui enlever la conviction qu'il devait bientôt succomber, conviction dangereuse, car on a souvent vu des prévisions de ce genre s'accomplir à la lettre par auto-suggestion, je changeai de manière d'agir, et je lui proposai de consulter l'un de mes somnanbules, un vieillard appelé le prophète, parce qu'il avait annoncé l'époque précise de sa guérison pour des rhumatismes articulaires remontant à quatre années, et l'époque même de la guérison de sa fille.

M. de Ch... accepta ma proposition avec avidité et ne manqua pas de se rendre exactement au rendez-vous. Entré en rapport avec ce somnambule, ses premières paroles furent : « Quand mourrai je ? » — Le dormeur expérimenté soupçonnant le trouble de ce jeune homme, lui répondit, après l'avoir fait attendre : « Vous mourrez... vous mourrez... dans quarante et un ans. » — L'effet causé par ces paroles fut merveilleux. Immédiatement le consultant redevint gai, expansif et plein d'espoir ; et quand il eut franchi le 4 février, ce jour tant redouté par lui, il se crut sauvé.

Ce fut alors que quelques-uns de ceux qui avaient entendu parler de cette poignante histoire s'accordèrent pour conclure qu'il n'y avait eu rien là de vrai ; que c'était par une suggestion post-hypnotique que ce jeune homme avait conçu ce récit imaginaire. Paroles en l'air ! Le sort en était jeté, il devait mourir.

Je ne pensais plus à rien de cela lorsque, au commencement d'octobre, je reçus une lettre de faire-part, par laquelle j'appris que mon malheureux client venait de succomber le 30 septembre 1886, dans sa vingt-septième année ; c'est-à-dire à l'âge de vingt-six ans, ainsi que Mme Lenormand l'avait prédit. Et pour qu'il ne soit pas supposé qu'il y eut là quelque erreur de ma part, je conserve cette lettre comme mon registre : ce sont là deux témoignages écrits indéniables ».

Ici s'achève le très remarquable récit du Dr Liébeault. — Comme je l'ai dit tout à l'heure, certains psychistes se fondent sur des exemples de cette nature — où nul indice ne transparaît d'interventions extrinsèques au sensitif — pour soutenir que la genèse des phénomènes prémonitoires ne doit être cherchée que dans la subconscience des sensitifs eux-mêmes.

Je ne me lasserai jamais de répéter que les causes d'une phénoménologie quelconque ne peuvent émerger que de l'ensemble des faits ; et, tel n'étant pas le cas pour la thèse en question, celle-ci doit tomber irrémissiblement si elle n'offre pas la possibilité d'être examinée sous différents aspects, dont quelques-uns soient acceptables.

Dans notre cas, l'aspect inacceptable de l'hypothèse subconsciente réside dans le fait que la sensitive, Mme Lenormand, *aurait pu inférer l'avenir du consultant sur la base des causes existant dans le présent* ; hypothèse tout aussi insoutenable au point de vue philosophique qu'au point de vue expérimental dès qu'il s'agit d'événements accidentels ou imprévisibles ; ceci pour les raisons exprimées précédemment, qui seront plus tard appliquées aux résultats de fait.

Il nous reste à examiner les autres aspects de l'hypothèse en chantier. Par exemple, on pourrait soutenir que si Mme Lenormand put prévoir les évènements futurs de la vie du consultant, c'est parce que les conditions extatiques ou hypnotiques dans lesquelles elle se trouvait l'avaient mise à même d'entrer en rapport, soit avec la subconscience du consultant, soit avec quelque-chose de semblable au *plan astral* des théosophes, ou à l'*ambiant métaéthérique* de Myers, ou à l'*Inconscient Universel* d'Hartmann, dans lequel elle lut, ou d'où elle put déduire, tout ce qu'elle révéla ; toutes ces hypothèses nous permettraient d'exclure la thèse insoutenable de l'omniscience subconsciente, puisque la sensitive aurait acquis, dans ce cas, par une voie *indirecte*, ou *médiate*, ou *réceptive*, et non *directement par inférences de causes existant dans le présent*, les connaissances révélées.

Au point de vue théorique, tout ceci ne peut être qu'admis ; mais, une fois ces raisonnements accueillis, on s'apercevrait bientôt qu'ils conduisent tout droit à ce transcendantal qu'on voulait écarter. En effet, l'induction d'une sup-



posée lecture dans les subconsciences d'autrui nous entraînerait à admettre implicitement que les événements futurs préconisés existaient de quelque façon enregistrés dans la subconscience du consultant, reconnaissant par là la validité de l'idée *réincarnationniste* ; et les autres inductions, selon lesquelles la sensitive serait entrée en rapport avec des *plans astraux*, ou *ambiants métaéthériques*, nous feraient inévitablement tomber dans l'hypothèse *fataliste*. Dans le premier cas, on postulerait une existence prénatale de la personnalité humaine ; dans le second, l'existence d'un *Esprit Suprême*, ou de multiples *Intelligences Souveraines* régulatrices des destinées humaines, et les deux hypothèses combinées, impliqueraient celle *Spiritualiste*. En conclusion : on en arriverait implicitement à reconnaître la validité des hypothèses *réincarnationniste*, *prénatale*, *fataliste*, *spiritualiste*.

Tout ceci nous apprend qu'il serait vain de s'obstiner à restreindre dans le même cercle de la psychologie universitaire — normale et anormale — les manifestations prémonitoires d'ordre complexe et imprévisible, qui échappent et échapperont toujours à ces attaches, étant incontestablement de nature transcendentale. C'est pourquoi je me suis abstenu d'appliquer aux cas de la classification présente cette conception superficielle de l'hypothèse subconsciente, qui m'aurait condamné à subtiliser inutilement à l'infini, et à dévider dans le vide, ce à quoi je préférai d'affronter directement les hypothèses supernormales renfermées dans la première.

A titre complémentaire, j'observerai sans insister que l'hypothèse spiritualiste proprement dite pourrait aussi bien s'appliquer au dernier cas cité ; alors la sensitive aurait acquis les connaissances révélées au moyen d' « esprits désincarnés » affectivement rattachés au consultant.

LVI[e] et LVII[e] Cas. — Dans les deux cas suivants, aussi extraordinaires que le précédent, les prémonitions de mort assument le caractère de communications spirites. Je les tire du vol. XI., p. 580, des *Proceedings of the S. P. R.* — La relation du premier cas, publiée par Mrs. Louise Chandler Moulton, provoqua la lettre du Dr Anthony, qui renferme le second. Les deux cas furent renforcés plus tard par les études du Dr Hodgson. — Mrs. Chandler Moulton s'exprime en ces termes :

I

Dans le n° de novembre 1891 du *Cosmopolitan Magazine*, je publiai un article intitulé : « Comment s'éteignit une famille », où je décrivais les tristes dernières années de la vie du Dr Westland Marston (poète et dramaturge américain) et de ses enfants... J'y parlais de l'étrange prophétie spirite obtenue par la fille aînée du Dr Marston, prophétie dictée à cette dernière par une personnalité médiunique s'afirmant sa mère, et ainsi conçue : « Tu mourras la première : puis, Nelly ; puis, Philip ; enfin, votre père ». Ce qui se réalisa exactement dans la succession prédite.

Cette prophétie m'était connue lorsque les membres de la famille Marston étaient tous en vie, et forma bien souvent le sujet de nos entretiens.

On y constate les caractère d'une véritable prescience spirite, et sa publication produisit partout une vive impression, ce que me prouve le grand nombre de lettres qui me parvinrent de toutes parts des Etats-Unis et de l'Angleterre. Parmi celles-ci, j'en remarquai une dont l'intérêt était si grand, que j'écrivis à l'auteur en lui demandant la permission de la publier ; c'est celle que je rapporte ici :

« Providence, 64, John Street. — 5 décembre 1891. — Madame. — J'ai lu votre intéressant article, où vous rapportiez une prophétie de mort se rapportant aux membres de la famille Marston ; ce qui m'entraîne à vous communiquer une prophétie analogue que j'ai pu moi-même constater.

Je suis docteur en médecine et, parmi mes clients habituels, je comptais la famille de M. Hiram Maxfield, directeur d'hôtel, et très connue dans toute la Nouvelle Angleterre. Les membres de la famille étaient sains et robustes ; rarement il y en eut de malades, et, lorsque cela arriva, il ne s'agit jamais que de simples indispositions. Un jour, je fus appelé pour une légère indisposition de Mme Maxfield, dont la demeure était située au-delà de la baie, à quelques milles de distance. La consultation achevée, j'attendais le bateau qui devait me reconduire quand la fille aînée de Maxfield — alors âgée d'un peu plus de 20 ans — me rejoignit sur le banc pour me dire qu'elle avait quelque chose à me communiquer ; mais qu'il s'agissait d'une chose si absurde, que je devais lui promettre de ne rien apprendre aux siens. Elle me confia alors qu'elle avait, quelque temps auparavant, entendu clairement une voix lui murmurer à l'oreille : « Tu mourras la première ; après toi, Harry ; puis, ton père ». A ce moment elle était seule ; mais, dans le doute que la voix pût provenir de la chambre contiguë, elle y entra, sans trouver personne ; en même temps, elle entendit la voix lui répéter à l'oreille les mêmes paroles, avec ce surplus : « Et le Dr Anthony se trouvera présent à chaque occasion ».

Les trois personnes désignées dans la prophétie jouissaient alors d'une parfaite santé. Deux ans après environ, je fus appelé à donner mes soins à la fille en question, qui, dans l'intervalle, s'était mariée. Je la trouvai frappée d'une attaque apoplectique, et j'arrivai à peine à temps pour la voir mourir.

Après plusieurs mois, le fils Harry, se mit à dépérir rapidement ; des symptômes de consomption se manifestèrent en lui, et, au bout de quelques mois, il mourut. Pour améliorer sa santé, il avait été

habiter une station climatérique en compagnie d'un médecin ; mais là il continua d'empirer et l'on dut le reconduire chez lui. Je fus appelé à son chevet, et, cette fois aussi, j'arrivai juste pour le voir mourir.

Une année plus tard, le père contracta un refroidissement au cours d'une partie de pêche à New Hampshire, et, rentré chez lui, vit son indisposition s'aggraver de telle sorte qu'elle le conduisit rapidement au tombeau. Je fus encore appelé pour le soigner ; et si, cette fois, je ne puis dire l'avoir littéralement vu mourir, c'est parce qu'il expira dans le très court intervalle de temps où j'avais quitté sa chambre pour répondre à une communication téléphonique.

Donc, la triste prophétie s'était réalisée complètement.

(Il résulte de la consultation du registre professionnel du Dr Anthony, que la prophétie eut lieu à la date du 22 avril 1877 ; que la fille mourait le 9 novembre 1879 ; Harry, le 22 juin 1881, et M. Maxfield, le 2 juillet 1884. La femme du Dr Anthony confirme pleinement le récit de son mari).

Pour ce qui regarde le cas Marston, j'ajouterai que Mrs. Chandler Moulton, publiant ensuite une lettre sur ce sujet adressée au Dr Marston par la célèbre poétesse anglaise Élisabeth Barrett Browning, la fit suivre de commentaires dont j'extrais le paragraphe suivant :

Lorsque tous ses aimés eurent disparu dans l'ordre prophétisé, le Dr Marston était assis un soir à la table familière, devenue déserte, lorsqu'il vit — ou il lui sembla voir — surgir une main du « monde du mystère » et venir serrer la sienne, tandis qu'une voix lui murmurait à l'oreille de très douces paroles d'encouragement et d'espérance, paroles qui, seules, pouvaient lui rendre la vie tolérable. — L'imagination du poète l'illusionna-t-il, ou est-ce au contraire sa fibre sensitive qui lui révéla des mystères que ne rêva jamais notre obscure philosophie ? Qui le sait ? »

Mme Barret Browning écrivit au Dr Marston ce qui suit : « Moi qui n'ai aucun droit à vos confidences, je vous suis profondément reconnaissante de l'intéressant et émouvant récit de vos expériences personnelles... Mon mari, qui se proclame sceptique, fut beaucoup plus impressionné par votre lettre, que par toute autre narration de faits analogues... » (*Light*, 1892, p. 402.)

Nous voici devant deux autres cas de l'authenticité desquels il ne nous est pas permis de douter, et qui ne semblent pas pouvoir s'adapter à d'autre hypothèse qu'à celle spiritualiste proprement dite, si on les analyse à fond.

En voulant les expliquer sans s'éloigner des pouvoirs de la subconscience, il faudrait présumer que les sensitives ont lu, ou déduit de « traces » existant dans leurs propres subconsciences et dans celles des autres co-intéressés, les dates de mort respectives ; si donc nous avons à expliquer la genèse desdites « traces », il nous faudra recourir aux hypothèses « réincarnationnistes », ou « prénatales », selon lesquelles les dates en question auraient été prédéterminées par le *Moi Intégral*, ou subconscient de chacun d'eux à l'instant de leur respective entrée dans la vie.

Ou bien, il nous faudra présumer que les événement cardinaux de toute existence singulière étant préordonnés, et d'une certaine façon enregistrés dans un ambiant « astral » ou « métaéthérique » accessible aux facultés subconscientes, les sensitifs ont pu ainsi pénétrer le mystère de leurs destinées respectives ; ce serait, dans ce cas, à l'hypothèse « fataliste » que nous nous arrêterions.

Dans les commentaires au XXXIXe Cas, j'exposai les raisons pour lesquelles je considère devoir exclure l'hypothèse des « inférences subconscientes » du nombre de celles applicables aux phénomènes prémonitoires d'ordre complexe et merveilleux. (*A suivre*)

LES NOUVEAUX LIVRES

Isabel Cooper-Oakley : **Traditions Mystiques** (Traduit de l'anglais). — (« Ars Regia », Milan. — 4 fr.)

C'est le premier ouvrage publié par le Comité International de Recherches dans les Traditions Mystiques, institué en 1907 par la Société Théosophique. Aussi est-il précédé par un avant-propos de Mme A. Besant, et porte en exergue un passage de l'*Isis Dévoilée* de la baronne Blavatsky, dans lequel la fondatrice de la Théosophie affirme que « les religions populaires anciennes ont pour base une seule et unique doctrine ; qu'elles furent enseignées, pratiquées par les initiés de tout pays, qui seuls en connaissaient l'existence et la valeur. » Cette thèse, tellement à la mode auprès des mystiques modernes, n'a jamais été sérieusement prouvée ; mais il est non moins malaisé d'en démontrer le mal fondé, comme pour toute chose qui a un principe de vérité, parce qu'on se borne nécessairement de part et d'autre à interpréter les quelques faits connus, insuffisants, par eux-mêmes, à rien prouver.



Le beau livre de Mrs. Cooper-Oakley, plein d'érudition historique, s'occupe plus spécialement des bateleurs, jongleurs, ménestrels, maçons et autres confréries du Moyen-Age, dont l'auteur tâche d'établir les origines mystiques et les liens secrets ; ainsi que des anciennes sectes du Christianisme, se rattachant à la Gnose.

Léon Denis : **L'Au Delà et la Survivance de l'Être,** Nouvelles preuves expérimentales. — (Librairie des Sciences Psychiques, Paris, rue Saint-Jacques, 42, et Librairie du Magnétisme, Paris, rue St-Merri, 23.— 0 fr. 25).

C'est bien l'un des meilleurs ouvrages élémentaires de spiritisme qui aient été publiés. Ici, pas de phrases résonnantes, d'images éblouissantes, comme on en trouve souvent dans les œuvres principales du même auteur ; un langage précis et clair, et puis des faits, des faits bien choisis et bien présentés. Les spirites agiront sagement en répandant cet opuscule, que son prix très bas contribue à rendre apte à l'œuvre de propagande.

F.-A. Appy : **La Vie de l'Humanité sur la Terre.** Tome II, troisième partie. — (Paris G. Ficker, éd., 6, rue de Savoie. — 5 fr.)

Ce deuxième Tome continue cette étude de cosmogomie et anthropologie au point de vue théosophique, que nous avons annoncée quand le 1er Tome a paru.

André de Lor : **Révélation d'Outre-Tombe.** — Paris, P. Leymarie, éd., 42, rue Saint-Jacques. — 3 fr 50).

C'est encore un recueil de communications médiumniques, contenant les révélations les plus inattendues sur l'existence qui nous est réservée dans l'Au-delà. Saint-Jean, qui a été enlevé jusqu'au troisième Ciel, Swédenborg, pour qui le Ciel et l'Enfer n'avaient pas de secrets, ne s'étaient jamais doutés, paraît-il, du véritable état des choses. Faisons, avec le guide de ce livre, une petite promenade dans le monde réservé aux désincarnés, en commençant par la grande cité « de plusieurs milliers de millions d'âmes — jamais cette expression ne m'a paru plus juste — qui en constitue la capitale, et que l'Esprit nomme Paris ».

Dans ce Paris ressuscité, je vois la classe ouvrière vivre dans le bonheur et la lumière... Le gouvernement leur fournit de petites maisons, meublées avec goût, où les familles s'offrent mutuellement de belles réceptions..... Les cités industrielles du centre forment, à elles seules, un véritable royaume..... La classe de la bourgeoisie est animée de la même noblesse et de la même activité..... Des êtres de génie ont su acquérir de colossales fortunes..... Les fils de nobles doivent reconquérir leurs droits de noblesse..... Le plaisir est répandu dans toutes les classes : théâtres, concerts, bals, soirées littéraires, artistiques, musicales, on s'adonne aux divertissements les plus variés. Mais l'art les divinise tous..... Les voyages aériens sont en grand honneur, etc., etc.

Le Clément de St-Marcq : **Resumo de la Kurso pri Teologio.** Tradukis A. Stas.— (Anvers, Esperanta Psikistaro, rue Appelemans, 26. — 0 fr. 20).

On sait que le Spiritisme compte parmi ses adeptes un groupe de personnes qui se servent de l'Espéranto pour étendre leur propagande. Cette plaquette contient justement l'abrégé de quelques leçons faites par le Président de la Fédération Spirite Belge.

Mme J. Roy : **La Puissance Magique,** mise à la portée de tous. — (Bibliothèque Chacornac, Paris, quai St-Michel, 11 — 5 fr).

Sous une forme quelque peu monotone, mais avec un langage toujours clair, l'auteur a condensé dans cet ouvrage les principales données sur l'hypnose, la suggestion, etc., en y comprenant toutefois un grand nombre de questions et d'affirmations qui sont loin d'être scientifiques et même simplement sérieuses. Le volume contient plusieurs gravures.

Maurice Haffner : **Comment on fait quelques expériences magnétiques et hypnotiques à l'état de veille.** — (A la Librairie Mesmérienne, 7, rue des Alouettes, Paris. — 2 fr.)

La contradiction flagrante qui se trouve dans le titre de cet opuscule (expériences hypnotiques à l'état de veille !) devient plus évidente à la lecture du texte ; on voit qu'il s'agit de quelques banales mais curieuses expériences empiriques sur des sujets se trouvant dans un état hypnoïdique.

Professeur Donato : **Cours pratique d'Hypnotisme et de Magnétisme.** Avec Lettre-Préface du Dr Encausse (Papus). — (Paris, J. Tallandier, éd., 75, rue Dareau.— 2 fr. 50.)

L'auteur de cet ouvrage a pris le même pseudonyme que le célèbre belge, décédé depuis quelques années, et aux spectacles duquel sont dues en si grande partie, la vulgarisation et la victoire finale de l'hypnotisme ; il paraît d'ailleurs en avoir les idées et la tournure d'esprit ;

son livre est bien d'un caractère *pratique*, comme il est dit dans le titre même, et enseigne spécialement à accomplir ces merveilles hypnotiques si intéressantes et amusantes, qu'on a vu exécuter en diverses salles par Pickmann, le Dr Moutin, etc., etc. M. Donato a cependant aussi sa théorie, qui mérite d'être signalée : c'est la quasi-identité du Magnétisme et de l'Hypnotisme. A son avis, « le sommeil artificiel est produit par deux agents qui se fondent en un seul : le *fluide*, onde mystérieuse produite par la force de volonté du magnétiseur, et la *suggestion*, effort télépathique de l'hypnotiseur, emprise morale qui produit également une sorte de fluide que le « dominateur » répand sur le « dominé ».

Or il suffit de se rappeler que le sommeil artificiel peut être obtenu simplement en fixant un point lumineux, par exemple, pour comprendre qu'il n'est pas nécessairement obtenu par un fluide se fondant avec la suggestion télépathique de l'hypnotiseur. Il peut y avoir auto-suggestion, et c'est tout. Cela ne signifie point que le magnétisme n'existe pas ; mais cela signifie qu'il faut éviter les théories fausses, qui compromettent la vérité, et dont la portée, même pratique, peut être très grande.

Nous avons dit que l'ouvrage de M. Donato, dans son ensemble, se tient sur le terrain pratique. Ecrit d'une façon fort claire, sans longueurs inutiles, il est excellent à ce point de vue.

ECHOS ET NOUVELLES

Le jubilé scientifique du professeur Ch. Richet

Le monde scientifique a célébré aujourd'hui le vingt-cinquième anniversaire de la nomination de M. Charles Richet à la chaire de physiologie de la faculté de médecine de Paris.

Le professeur Charles Richet, qui est âgé de soixante-quatre ans, a donc été nommé à la chaire de physiologie à l'âge de trente-neuf ans. En 1878, il s'était déjà conquis un nom dans la science par sa thèse de docteur ès sciences qui fit époque. Il étudiait un malade chez qui, grâce à une fistule stomacale, il avait pu suivre de près toutes les phases de la digestion.

En même temps, il devenait directeur de la *Revue scientifique*, et bientôt membre de l'Académie de médecine. Au cours de ces années, il abordait un grand nombre de problèmes : chaleur animale, réflexes psychiques, mouvements inconscients, physiologie du muscle. Il étudiait également, avec Hanriot, les échanges respiratoires chez l'homme, et avec Langlois, l'élimination des chlorures. L'année qui suivit sa nomination de professeur, soit en 1888, il publiait avec Héricourt un travail dans lequel, en une phrase qui vaut la peine d'être reproduite, il posait de la manière la plus précise et la plus claire les bases de la sérothérapie qui, depuis lors, a donné les résultats qu'on sait dans le traitement de la diphtérie. « Le sang des animaux réfractaires à une infection, soit par immunité normale, soit par immunité vaccinale, peut, disait-il, lorsqu'il est transfusé à un animal sensible à l'infection, lui conférer une immunité plus ou moins complète. »

Enfin en 1902, il publiait son premier mémoire sur une des découvertes les plus considérables de ces dernières années. Il établissait dans ce travail et dans ceux qui le suivirent bientôt, qu'un animal auquel une dose de sérum du sang d'un animal d'une autre espèce a été injectée devient par ce fait plus sensible à ce sérum, si bien qu'une dose qui aurait été sans sanction sur un animal neuf est alors mortelle pour lui. Le professeur Richet donna à ce phénomène le nom d'anaphylaxie, ce qui signifie le contraire de protection. Cette découverte a ouvert une voie qui paraît devoir être extrêmement féconde dans tous les domaines de la médecine. Elle a d'ailleurs été l'objet, en une dizaine d'années, de plus de mille travaux et mémoires divers.

La cérémonie d'aujourd'hui a eu lieu dans la salle du conseil de la faculté de médecine. Elle était présidée par M. Chauveau, membre de l'Institut, aux côtés duquel se trouvaient MM. Landouzy, doyen de la faculté de médecine ; Dastre professeur à la Sorbonne ; Guyon, professeur honoraire à la faculté de médecine ; Gley, professeur au Collège de France ; Langlois, directeur de la *Revue générale des sciences* ; Jean Camus, Heger, professeur à l'université de Bruxelles.

Au cours de cette fête il a été remis au professeur Charles Richet un volume auquel, en manière d'hommage, une soixantaine des plus grands savants du monde entier ont collaboré en y publiant un travail personnel et inédit. C'est là, en effet, une coutume qui commence à se répandre, dans le monde scientifique, que d'élever à la gloire d'un savant mieux peut-être que



quelque monument de bronze ou de marbre, un bouquet vivant de travaux scientifiques signés par des noms illustres. C'est en tout cas ce qui vient d'être fait pour M. Charles Richet par des personnalités comme Pawlof, de Russie, Kossel et Verworn, d'Allemagne, Sherington, Luciani Ocaux, Chauveau, Bouchard, Landouzy et tant d'autres.

Après la remise de ce souvenir, faite par le professeur Chauveau, M. Landouzy, en un discours très applaudi, a exposé les travaux scientifiques du professeur Charles Richet. Il l'a surtout montré orientant la médecine vers la physiologie. Le professeur Dastre, a pris ensuite la parole en qualité de président de la Société de biologie à laquelle Charles Richet a donné la primeur de toutes ses découvertes. Puis M. Heger, de Bruxelles, a parlé des qualités morales du jubilaire qui a su rendre la physiologie populaire. Le professeur Stirling apporta le salut des universités anglaises, et M. Athanasiu celui de la Roumanie.

MM. Gley, Langlois et Jean Camus prirent également la parole en qualité de collaborateurs ou d'élèves de Charles Richet.

Le professeur Richet dit alors en des termes élevés toute sa gratitude à ses collègues et à ses élèves pour la manifestation dont il était l'objet. Il leur dit que ce qui l'a constamment guidé dans ses travaux, c'est l'amour de la science pour la science.

Le Temps, 22 décembre 1912.

L'argot des liseurs de pensées

M. Alfred Niceforo, le psychologue et sociologue bien connu, professeur dans une Université de la Suisse romande, a publié dans la *Revue des Idées* (15 octobre 1911) une étude sur l'argot, dont nous croyons utile de détacher le passage suivant, concernant les « lecteurs de pensées ».

En public, en plein air généralement, une femme, la « voyante », est assise, les yeux bandés. Un charlatan, debout près d'elle, choisit un spectateur et l'interpelle : « Cette femme va lire votre pensée. Dites-moi à voix basse l'endroit où vous êtes né, votre nom, prénom, les prénoms de votre père et de votre mère, le numéro du régiment où vous avez servi, etc. Sans que je souffle mot, la voyante va répéter à haute voix toutes ces données ou bien elle nommera et décrira minutieusement tel objet que vous m'offrirez. » Après quelques passes « magnétiques », la femme aux yeux bandés tombe en sommeil et entre en « voyance» Aux questions posées, elle répond avec grande exactitude sans jamais se tromper, et le public est là, bouche bée, convaincu de la possiblité de lire la pensée.

En réalité, le charlatan et la voyante ne font que se servir d'un dictionnaire conventionnel ; quand le premier adresse une question, il a toujours soin de commencer la phrase par un mot d'apparence banale, qui est le mot d'argot suggérant la réponse.

Chaque mot de la clé a une grande quantité de significations. Quand le charlatan commence par *Indiquez*, ce mot peut signifier : le nombre 1, la lettre *a*, les mots rouge, lundi, Italie, Piémont, argent, rond, pouce, jambe. *Regardez bien* signifie 2, *b*, blanc, mardi, France, Lombardie, bois, carré, index, pied, canif. Si la question est ainsi posée : « *Regardez bien* de quelle couleur est la doublure du chapeau de Monsieur », la réponse est : « *Blanche* ». Autre exemple « *Regardez bien* quel est l'objet que Monsieur a dans sa main et *indiquez* dans quelle région d'Italie Monsieur l'a acheté ». Réponse : « Un *canif*, acheté en *Piémont*. » Un numéro pair glissé dans la question signifiera *à droite* et un numéro impair voudra dire *à gauche*. En mettant successivement dans la question plusieurs des mots de la clé, le charlatan suggère à la voyante un nombre quelconque, chiffre par chiffre, ou un mot quelconque, lettre par lettre.

La clé est elle-même à combinaisons multiples : le redoublement d'une consonne, une accentuation spéciale des syllabes suffit à indiquer un changement immédiat de clé ou une nouvelle série d'idées.

Nous rappelons, à ce sujet, l'étude que nous avons ébauchée dans une séance de la S. U. E. P. avec deux « lecteurs de pensées », et que nous avons publié dans le fascicule de juillet 1908, p. 237, de cette revue même.

La lévitation de quelques livres dans un Tribunal

Le *Light* parlait dernièrement d'un bruit qui courait dans la colonie du Cap de Bonne-Espérance, selon lequel une lévitation de quelques livres se serait produite en pleine séance d'un tribunal. Dans un numéro suivant, le *Light* reproduisait des journaux du Cap : *The Eastern Province Herald* et *The Rand Daily Mail*, un récit plus détaillé de cette singulière aventure. Voici en somme de quoi il s'agit.

Un fait mystérieux dérangea le décorum légal du Tribunal Civil durant la séance du 29 octobre dernier. M. de Wet était assis au fauteuil présidentiel ; le greffier, M. Buckley, qui se tenait à sa droite et un peu devant lui, lisait le rôle des causes. M. D. M. Brown, représentant le Ministère Public, membre de l'Assemblée législative, était assis à la table, en forme de demi-cercle, à laquelle se tiennent les parties en cause. Devant lui, et à peu de distance de M. Buckley, se trouvaient, sur l'extrémité du banc, deux dossiers contenant les documents du procès ; ils étaient

posés l'un sur l'autre, et pesaient plusieurs livres chacun Tout à coup, MM. Buckley et Brown virent les deux dossiers se soulever à une hauteur de la table, puis redescendre. On ne sait pas exactement lequel des deux vit le premier se produire le phénomène ; peut-être l'aperçurent-ils en même temps. La lévitation se répéta trois fois dans l'espace de deux à cinq minutes. Le récit des deux témoins ne diffère que sur un seul point : la hauteur à laquelle se seraient soulevés les deux dossiers, mais cela s'explique peut-être par le fait que l'un d'eux étant assis et l'autre debout, ils observèrent le fait à des angles différents. En tout cas, les deux témoins sont absolument affirmatifs sur ce point que les dossiers restèrent, par trois fois, durant quelques secondes à une hauteur de plusieurs pouces du plat de la table.

Quand le phénomène se produisit, M. Buckley manifesta l'avis qua cela pouvait peut-être lui annoncer la mort de quelqu'un des siens — ce qui ne semble pas s'être réalisé. M. Brown, par contre, mentionna immédiatement le nom de M. R. H. H. Stockdale, dont on devait célébrer en ce jour même les obsèques. M. Stockdale était le principal clerc du bureau de M. Brown ; c'est lui qui s'était particulièrement occupé des dossiers de la cause qu'on discutait en ce moment au tribunal, et était mort subitement deux jours auparavant.

Petites Informations

⁂ M. Maximilien de Meck a commencé un cours de **douze conférences sur l'Occultisme,** dans les salons de la Galerie Royale, 13, rue Royale, à Paris. Un public élégant suit ces intéressantes conférences publiques.

⁂ M. **A. Laurent de Faget,** directeur du *Progrès Spirite,* vient de mourir aux Lilas, près de Paris, à l'âge de soixante-six ans. C'était un des plus distingués disciples d'Allan Kardec, et il fut sur le point de prendre la direction de la *Revue Spirite,* à la mort du Maître. Son talent était plutôt de forme littéraire.

⁂ Nous venons de recevoir le premier numéro du **Bulletin de la Société d'Études Pschiques de Nice**. Ce n'est point, à proprement parler, une Revue *psychique,* mais il représente fort bien les idées différentes des membres de la Société, par une suite d'articles de tendances spirite, occultiste, théosophique, magique, etc., dont quelques-uns présentent de l'intérêt.

⁂ **Le médium Carancini** vient de donner une série de séances à la Société d'Etudes Psychiques de Nice, avec un résultat satisfaisant.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, un certificat qui lui a été remis par la Société.

⁂ La Maison Ernest Flammarion vient de faire exécuter **un buste de M. Camille Flammarion**, dont les reproductions en plâtre sont mises en vente au prix de 10 fr. On peut se les procurer aussi en s'adressant à l'Administration des *Annales des Sciences Psychiques.*

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

A l'Institut Général Psychologique

A l'Institut Général Psychologique, M. L. Favre présenta, dans la réunion de la Section de recherches psychiques et physiologiques qui eut lieu le 25 novembre, une nouvelle série de dispositifs pour l'étude des phénomènes médiumniques d'ordre physique.

Après lui, M. B. de Rollière, parla de la baguette des sorciers, en classant les faits et les méthodes anciennes et modernes. Le conférencier est un croyant dans la rabdomancie. Sa longue communication foisonne de données intéressantes. On peut seulement lui reprocher que, tandis qu'il fait assez de cas d'expériences d'une importance très douteuse, il sembl: ignorer complètement l'œuvre du savant moderne qui s'est le mieux spécialisé dans cet ordre de recherches : le prof. Sir William Barrett, de l'Université de Dublin.

Un délégué du Ministère de l'Agriculture était présent et dit quelques mots, durant la discussion qui suivit la conférence. C'est ainsi qu'on apprit que le Ministère, suivant les traces du gou-



vernement allemand, s'occupe à son tour de la question des sorciers, et a nommé dans ce but une Commission, dont les membres sont presque tous portés à croire qu'il y a réellement quelque chose dans la mystérieuse faculté qu'on attribue aux sourciers.

M. le professeur Bordas, secrétaire général de l'I. G. P., qui présidait, assura le représentant du gouvernement de l'appui que s'efforcerait de lui prêter l'Institut, pour mener à bonne fin ces recherches.

Le 23 décembre, eut lieu l'Assemblée générale annuelle de l'Institut G. Psychologique, sous la présidence de M. le professeur d'Arsonval. M. S. Yourièvitch, fondateur de l'Institut, vice-président, M. le prof. Bordas, secrétaire général, et la plupart des autres membres du Bureau étaient également présents.

Pour ce qui se rapporte à la Section de recherches psychiques et physiologiques, il est à remarquer que, comme à peu près tous les ans en pareille occasion, plusieurs voix s'élevèrent pour obtenir qu'elle montre, si possible, une plus grande activité. M. d'Arsonval, président de cette Section, répondit en parlant du laboratoire que l'Institut est sur le point de faire construire, et qui sera surtout destiné à cet ordre d'expériences ; il il assura en outre qu'il avait entamé quelques négociations pour réaliser les légitimes désirs des membres de la Section.

Enfin, quelqu'un ayant parlé de l'école des chevaux d'Elberfeld, une petite discussion s'engagea à ce sujet, montrant bien l'intérêt que les membres de l'I. S. P. attachent à cette question.

Société de Psychologie et de Philosophie de Dijon

Une Société de Psychologie et de Philosophie vient d'être fondée à Dijon, par l'initiative de M. A. Rey, professeur de philosophie à la Faculté des Lettres, Directeur du Laboratoire de Psychologie expérimentale créé l'année dernière près de cette Faculté. La conférence inaugurale a été faite le 6 décembre par M. Boirac, recteur de l'Université, dans le grand amphithéâtre de la Faculté des Lettres : l'affluence du public a été si considérable que plus de deux cents personnes n'ont pu trouver place dans la salle. Le sujet de la conférence était *Le Merveilleux psychologique*.

Après avoir montré toute l'étendue du programme que la nouvelle Société se propose d'embrasser, et qui va de la psychologie générale et normale à la philosophie des sciences et à la métaphysique, en passant par toutes les branches de la psychologie, pathologiques, criminelles, sociales, animales, etc., etc., le conférencier s'est plus spécialement appliqué à faire ressortir l'intérêt de cet ensemble de questions qu'il a lui-même désigné sous le nom de « psychologie inconnue ». Une grande partie de cet intérêt vient de l'attrait naturel que le merveilleux exerce sur l'imagination humaine. Il y a en effet dans notre âme des facultés mystérieuses auxquelles répondent dans notre corps des forces encore non définies, inexpliquées, et de là résultent des phénomènes étranges, surprenants, d'apparence souvent miraculeuse ou surnaturelle. C'est ce que M. Boirac a essayé d'établir en passant en revue les principaux faits étudiés par la psychologie inconnue, tels que l'hypnotisme et la suggestion, le dédoublement de la personnalité, le magnétisme animal, la télépathie, l'extériorisation de la sensibilité, la clairvoyance, le spiritisme. Il a indiqué l'esprit exclusivement scientifique dans lequel il faut, selon lui, envisager ces faits et expliqué la méthode essentiellement expérimentale qu'il juge seule capable d'en résoudre les énigmes. Il a exprimé l'espoir que la nouvelle Société ferait œuvre utile en contribuant pour sa part à conquérir à la science ce nouveau domaine encore si obscur et si incertain.

Le Comité pour l'étude de la Photographie Transcendantale

Le Comité pour l'Étude de la Photographie Transcendantale, fondé par M. Emmanuel Vauchez, s'est réuni le 19 décembre. Étaient présents : le Dr Foveau de Courmelles, Président ; MM. E. Vauchez, secrétaire général ; Commandant Darget, trésorier ; Mlle Dupin, secrétaire-adjointe ; MM. G. Delanne, C. de Vesme.

Les comptes présentés par le Trésorier furent d'abord approuvés.

L'ordre du jour portait ensuite : « Prix à décerner, s'il y a lieu ».

M. le Commandant Darget demanda l'attribution d'une récompense à un jeune homme de dix-huit ans, M. Raphaël Barquissau, avec lequel il venait de réussir des photographies offrant certaines particularités, qu'il présenta. Plusieurs membres du Comité, dont M. Delanne, se montraient peu disposés à récompenser ces photographies avant qu'on les soumît à une étude mûrie.

M le Dr Foveau de Courmelles dit avoir reçu, pour une récompense éventuelle, un nouvel ouvrage de M. Fernand Girod. Toutefois, comme il ne l'avait pas encore lu, et que trois autres membres du Comité sur cinq se trouvaient dans le même cas, il fut entendu que les récompenses

que décernerait le Comité, ce jour-là, ne seraient pas des prix, mais de simples *encouragements*, qui n'impliquaient aucune approbation technique de la part des membres du Comité, lesquels gardaient ainsi pleine liberté de critique. En ces conditions, l'attribution d'une somme de 200 fr. fut votée à l'unanimité en faveur du jeune M. Barquissau, et celle d'une somme de 300 fr. en faveur de M. F. Girod.

M. de Vesme ayant rappelé au Comité les derniers travaux du Dr J. Ochorowicz sur la photographie transcendentale, l'attribution d'une autre somme de 500 francs fut votée, toujours à l'unanimité, en faveur du savant polonais.

Société Universelle d'Études Psychiques

Section de Paris

Conférence de M. P. Le Cour sur les nébuleuses célestes et les nébuleuses médiumniques

M. Paul Le Cour a fait au siège de la S. U. E. P., le dimanche 22 décembre, une conférence à laquelle un public nombreux a assisté.

Après avoir fait observer que nous étions au jour anniversaire (3e centenaire) de la découverte de la première nébuleuse céleste, le conférencier parla du rôle indispensable de l'hypothèse pour le progrès scientifique ou philosophique ; puis, passant en revue à l'aide de nombeuses projections lumineuses, les nébuleuses astronomiques et les nébuleuses médiumniques, il fit ressortir leurs analogies tant dans leur mode de formation, d'évolution, que dans leur aboutissement (constitution de corps solides par condensation progressive).

Ayant, d'autre part, exposé l'explication actuelle les ectoplasmes par l'action de la volonté et par l'extériorisation de matière empruntée au médium, il en déduisit l'hypothèse de l'existence d'un Etre infiniment puissant, produisant par idéation l'univers de sa propre substance exactement comme le médium produit l'ectoplasme.

Enfin, après s'être excusé d'aborder des explications qui, d'après M. Boirac, n'ont rien à voir avec les sciences psychiques, il fait remarquer comment l'interprétation à laquelle il était parvenu s'accordait admirablement avec la vieille philosophie hindoue et aussi avec les idées exprimées par tous les panthéistes, les stoïciens, par Spinoza, par Gœthe, et par les monistes.

L'auditoire montra par ses applaudissements combien cette conférence l'avait intéressé.

M. G. de Fontenay, qui présidait, remercia M. le Cour pour l'intéressante hypothèse qu'il avait bien voulu exposer, en la livrant ainsi à l'examen des savants et des philosophes. Il adressa ensuite une salutation au nom de tous les sociétaires, à M. Emile Boirac, membre honoraire de la S. U. E. P., qui se trouvait sur l'estrade (*Applaudissements*).

M. E. Boirac remercia d'abord pour l'accueil qui lui était fait au sein de la S. U. E. P. Quelques phrases prononcées par M. Le Cour lui offrirent ensuite l'opportunité de mieux expliquer ses idées sur un sujet auquel il avait touché déjà dans sa conférence à la Société des Hautes Etudes Sociales, de Paris, résumée dans le dernier numéro des *Annales*, à savoir que le chercheur ne peut pas mêler des interprétations philosophiques à ses expérimentations, sans sortir du terrain scientifique ; mais qu'une fois achevé son travail expérimental et scientifique proprement dit, il est libre de se servir des données qu'il croit ainsi avoir acquises, pour faire dans le domaine de la philosophie d'utiles randonnées.

M. Boirac saisit enfin l'occasion pour dire deux mots de la Société de Psychologie qu'il vient de fonder à Dijon, pour l'étude des phénomènes psychiques, et au sujet de laquelle nous publions une notice dans une autre partie de ce fascicule. Il termina en manifestant l'espoir que la nouvelle Société Dijonnaise puisse établir des liens très intimes avec son aînée la Société Universelle d'Etudes Psychiques.

Un accueil chaleureux fut fait par les assistants aux paroles du distingué Recteur de l'Académie de Dijon.

Conférence de M. de Vesme sur les chevaux pensants d'Elberfeld

M. C. de Vesme, Secrétaire Général de la S. U. E. P., fit le 22 décembre, dans la salle de la Société, la conférence sur les chevaux pensants d'Elberfeld qu'on peut lire dans ce même fascicule des *Annales*. Le public était très nombreux.



M. G. de Fontenay, Président, remercia par quelques mots aimables le conférencier, en insistant sur le grand intérêt que présente la question traitée par M. de Vesme et en faisant à ce sujet quelques remarques qui furent suivies d'une petite discussion à laquelle prirent par plusieurs sociétaires.

M. de Vesme annonça avoir reçu de M. Karl Krall toute une série de diapositifs concernant son école de chevaux, accompagnée d'assez longues notes explicatives, présentant le plus vif intérêt à plusieurs points de vue. Il annonça qu'il ferait connaître ces photographies, par des projections lumineuses, dans une prochaine conférence qui aura lieu vers la moitié de janvier. Quelques-unes parmi les photographies en question seront même publiées dans le prochain numéro des *Annales des Sciences Psychiques.*

Section de Rouen

Une Conférence du Dr P. Joire

La Section Rouennaise de la Société Universelles d'Etudes Psychiques a été inaugurée officiellement le samedi 30 novembre.

Le Président Fondateur de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, le docteur Paul Joire, professeur à l'Institut Psycho-Physiologique de Paris, s'était rendu à Rouen pour cette circonstance. A 9 heures du soir une conférence faite par le Dr Joire réunissait, dans le grand amphithéâtre de l'Ecole des Sciences, toute l'élite intellectuelle de la population Rouennaise.

Devant une salle comble l'auteur montrait comment le monde scientifique, après avoir étudié les phénomènes hypnotiques, si longtemps contestés, prenait ces mêmes phénomènes pour point de départ, pour arriver aux faits de transmission de pensées, de télépathie, de lucidité, à l'extériorisation de la sensibilité et de la force, et enfin aux mouvements d'objets sans contact et pouvait parcourir ainsi tout ce cycle des phénomènes psychiques.

Ces phénomènes, encore contestés actuellement par une partie de la science officielle, s'imposeront donc à l'étude, et il appartient aux chercheurs et aux savants dignes du nom, de s'efforcer de les observer, de les expérimenter, de les analyser pour les faire sortir du mystère qui les tient encore trop dans l'ombre.

Cette conférence, accompagnée d'expériences et de projections, intéressa vivement l'auditoire.

Le lendemain un banquet réunissait, sous la présidence du Dr Joire, les membres du comité d'organisation de la Section Rouennaise :

M. le Dr Vantonout ; M. Léonard ; M. Leblond ; M. Dangel ; M. Bréviaire ; M. Delmotte ; M. Desmares, etc.

Dans la réunion qui suivit, le plan des travaux et des études à proposer tout d'abord à la Section fut élaboré. Grâce à des sujets sur le concours desquels elle peut compter, elle mettra à l'étude : la transmission de pensée, la vision dans le cristal, la lucidité, etc...

Par l'activité des membres du Comité d'organisation, on peut prévoir que la Section de Rouen de la S. U. E. P. aura une vitalité des plus grandes et nous fournira des travaux du plus haut intérêt.

Membres Souscripteurs pour 1912

	Liste précédente..............	480 fr.
62.	Dr B.-H. de Madeiros (Brésil)....	8 »
	Total..............	488 fr.

Membres Souscripteurs pour 1913

1.	M. Jaillard (Saint-Mandé)..........	8 fr.
2.	Mme Coudreau (Paris)..............	8 »
3.	Mme Lecercle-Aubrun (Paris).......	8 »
4.	M. Victor Gruet (Marseille).........	8 »
5.	M. H. Orion (Paris)................	8 »
6.	M. H. Thureau (Paris)..............	8 »
7.	Mme Hartmann-Marti (Paris).......	8 »
8.	M. Mendez-Mena (Mexique)........	8 »
9.	Dr B. H. de Madeiros (Brésil)......	8 »
10.	M. Guillou (Paris)................	8 »
11.	Mme Guillou (Paris)..............	8 »
12.	Mme Hudry-Menos (Suisse)........	8 »
	Total	96 fr.



TABLES DES MATIERES

de l'Année 1912

TABLE DES SOMMAIRES

JANVIER

FÉVRIER

MARS

AVRIL

MAI

JUIN

JUILLET

AOUT

SEPTEMBRE

OCTOBRE



NOVEMBRE

DECEMBRE

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

B

C

D

E

F

G

L

Table analytique des Matières

TABLE DES GRAVURES

Le Gérant : JOSEPH MATRAT

IMPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. FORTIN, *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, PARIS.



ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

Les **Annales des Sciences Psychiques** paraissent dans les derniers jours de chaque mois. Le prix de l'Abonnement annuel est de 2 fr. L'Abonnement peut partir de tout mois de l'année. Chaque livraison est composée d'au moins 32 pages. Le prix de la livraison est de 1 fr.

Par suite d'une Convention conclue avec la Société Universelle d'Etudes Psychiques, *les membres titulaires de cette Société, payant une cotisation annuelle de 12 fr., reçoivent* **gratuitement** *les* Annales des Sciences Psychiques, *organe de la Société.*

Comme conséquence, et par effet de la même Convention, les abonnés des Annales des Sciences Psychiques *seront désormais assimilés aux membres titulaires de la* Société d'Etudes Psychiques *et jouiront de tous leurs droits.*

Pour être inscrits à la Section de Paris, ou à une autre quelconque des Sections existantes, ils devront toutefois adresser une demande à cet effet à la Section dont il s'agit, et en être agréés.

Les membres de la S. U. E. P. *qui voudront bien verser annuellement* 20 francs *au lieu de* 12, *seront considérés comme* "membres souscripteurs", *et auront droit aux avantages qui sont attachés à cette qualité, conformément aux Statuts et au Règlement. Les 8 francs ainsi versés en plus iront entièrement à la caisse de la* Société Universelle d'Etudes Psychiques *pour l'aider dans ses travaux et dans sa propagande.*

S'adresser pour l'Administration et les Abonnements :

AUX BUREAUX DES **Annales des Sciences Psychiques**

PARIS - 39, rue Guersant (Villa des Ternes, 14) - PARIS

TÉLÉPHONE : 564-27

Nous prions nos lecteurs d'adresser la correspondance aux Bureaux des *Annales des Sciences Psychiques*, 39, rue Guersant (Villa des Ternes, 14). On pourra cependant aussi adresser les articles à M. le Professeur Charles Richet, 15, rue de l'Université, à Paris.

Pour s'abonner à l'Étranger :

En Allemagne, Argentine (Rép.), Autriche-Hongrie, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Danemark, Egypte, Etats-Unis, Grande-Bretagne, Grèce, Italie, Japon, Norvège, Pays-Bas, Pérou, Perse, Portugal, Roumanie, Russie, Serbie, Sud-Africaine (Rép.), Suède, Suisse, Tunisie, Turquie (bureaux français), envoyer **12 francs** par mandat de poste international.

En *Espagne*, s'adresser à la librairie Carbonell y Esteva, rambla de Cataluna, 118, Barcelone. — De la *Russie*, on pourra aussi envoyer à l'Administration des *Annales* un billet de banque de 5 roubles.

Au *Brésil*, la Livraria Jacintho Silva, à Rio de Janeiro, Rua Rodrigo Silva N° 7, se charge de nous transmettre les abonnements.

LES ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

Se trouvent dans les Librairies suivantes :

A Paris : Librairie **LEYMARIE,** 42, rue Saint-Jacques. — Librairie de l'**Art Indépendant**, 10, rue Saint-Lazare. — Librairie **E. REY,** 8, boulevard des Italiens. — Librairie **Moderne,** 19, boulevard Saint-Michel.

A Lyon : Librairie **MALOINE,** 6, rue de la Charité. — *A Alger :* Librairie **Louis RELIN**, 11, rue d'Isly. — *A Bruxelles :* Librairie **R. HUTTER,** 24, rue de Hongrie. — *A Constantinople :* **LIBRAIRIE DES ECOLES,** Péra, Place du Tunnel, 525. — *A Rio de Janeiro :* Livraria Editora **JACINTHO SILVA,** Rua Rodrigo-Silva, N° 7, qui se charge aussi des abonnements. — *A Sao Paulo* (Brésil) : Libraria **DO PENSAMENTO,** Rua Senador Feijo, N° 19. — *A Strasbourg :* **LIBRAIRIE TREUTTEL & WURTZ.**

